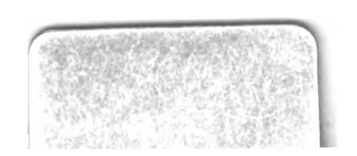
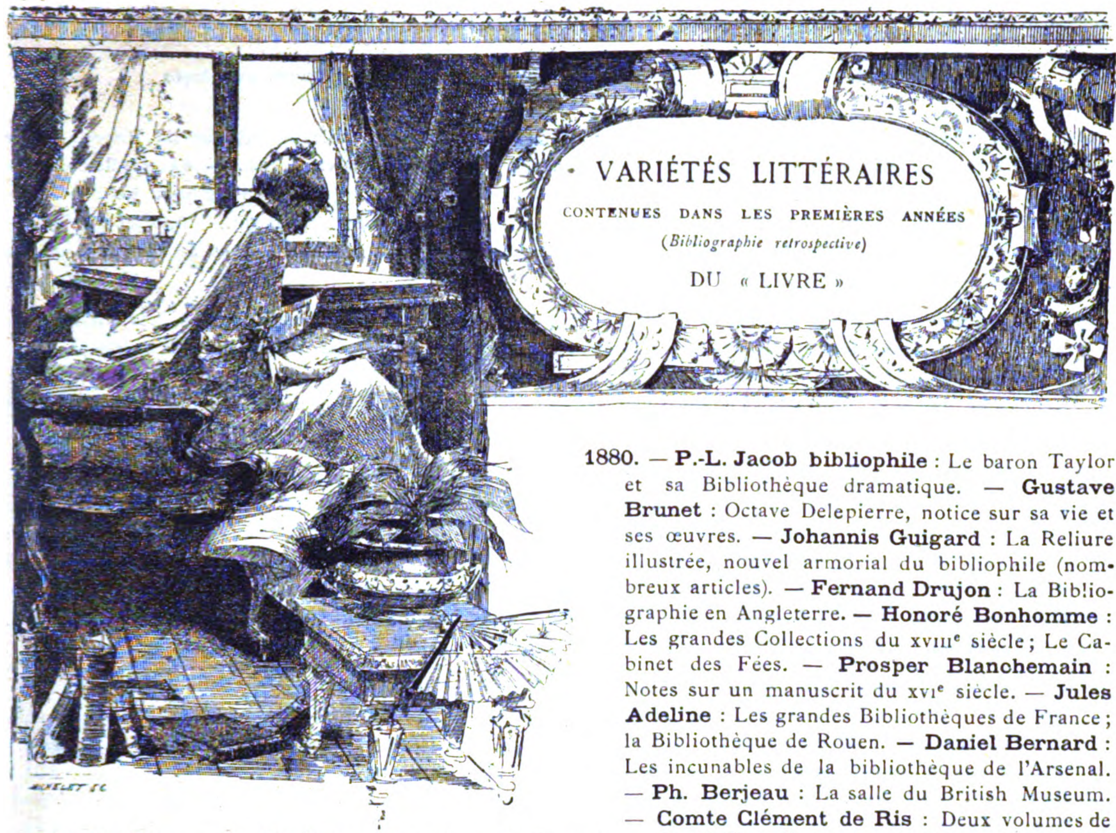




1880. — **P.-L. Jacob bibliophile** : Le baron Taylor et sa Bibliothèque dramatique. — **Gustave Brunet** : Octave Delepierre, notice sur sa vie et ses œuvres. — **Johannis Guigard** : La Reliure illustrée, nouvel armorial du bibliophile (nombreux articles). — **Fernand Drujon** : La Bibliographie en Angleterre. — **Honoré Bonhomme** : Les grandes Collections du xviiie siècle; Le Cabinet des Fées. — **Prosper Blanchemain** : Notes sur un manuscrit du xvie siècle. — **Jules Adeline** : Les grandes Bibliothèques de France; la Bibliothèque de Rouen. — **Daniel Bernard** : Les incunables de la bibliothèque de l'Arsenal. — **Ph. Berjeau** : La salle du British Museum. — **Comte Clément de Ris** : Deux volumes de Jean Grolier. — **L. Derôme** : Les œuvres de Bossuet. — **René Kerviler** : Du moyen de dresser une bibliothèque. — **Spectator** : La vente du comte de Behague. — **Marius Vachon** : Les anciennes archives de la ville de Paris. — **Jules Claretie** : Mes Livres. — **Baron Ernouf** : Les Bibliothèques de l'antiquité. — **Champfleury** : Les Vignettes romantiques; l'art et la littérature romantiques. — **A.-J. Pons** : Balzac, éditeur, imprimeur et fondeur de caractères. — **J. Dukas** : La dernière œuvre du président Brisson. — **G. Brunet** : La Bibliographie. — **Ed. Drumont** : Les récentes publications sur le duc de Saint-Simon. — **Gustave Mouravit** : Jamet le Jeune. — **William Blades** : Les livres et leurs ennemis. — **D. Bernard** : La bibliothèque d'Édouard Fournier, etc., etc.

1881. — **Armand Baschet** : Preuves curieuses de l'authenticité des mémoires de Casanova, d'après des recherches en diverses archives (plusieurs articles). — **Octave Uzanne** : Baudelaire inconnu; préfaces inédites des *Fleurs du mal*. — **D. Bernard** : Charles Nodier, d'après sa correspondance. — **J. Le Petit** : Un grand libraire : Potier. — **Philippe Burty** : Les frères de Goncourt; « la Maison d'un artiste. » — **L. Degeorge** : La maison Plantin à Anvers. — **Ettore Mola** : Le mariage du comte de Cagliostro. — **P.-L. Jacob, bibliophile** : Étude bibliographique sur le Ve livre de Rabelais. — **Ernest Chesneau** : Les Livres à caricatures en Angleterre. —**X**; la Société des Amis des Livres, par l'un des cinquante membres. — **Arsène Houssaye** : Le dîner des Spartiates. — **A. Ahsbee** : Une visite à la Bibliothèque de Tanjore. — **Anatole de Montaiglon** : Le baron James de Rothschild, etc., etc.

1882. — **Champfleury** : Les Cénacles romantiques; Le Bibliophile Jacob; Pétrus Borel; Charles Nodier, auteur dramatique; Siméon Chaumier; Les Prouesses de Cabanon; Des Maladies particulières à certains Ouvrages romantiques, etc. (divers articles). — **Lorédan Larchey** : Le Baron Brisse. — **Charles de Lovenjoul** : Les projets littéraires de Théophile Gautier. — **J. Adeline** : Le livre d'heures de Charles V. — **Spire Blondel** : Les outils de l'écrivain, la plume, le crayon, l'encrier, le papier, la cire, etc. (divers articles). — **L. Derôme** : Les premières éditions de Crébillon le Tragique. — **Spectator** : Le catalogue de la Bibliothèque nationale d'après un récent projet de loi. — **Eugène Forgues** : Les illustrateurs de livres de ce siècle : Gavarni, Jean Gigoux. — **Arsène Houssaye** : Histoire de ma plume. — **Eugène Plon** : Benvenuto Cellini, écrivain. — **Ashbee** : Les Anglais qui ont écrit en français, etc., etc.

1883. — **Louis Barbier** : Les Bibliothécaires de l'empereur Napoléon Ier. — **Benjamin Gastineau** : Le cabinet des rois de France. — **A. Quantin** : M. Alfred Mame et la maison Mame. — **Alcide Bonneau** : Le songe de Poliphile. — **Champfleury** : Hoffmann et Henri Heine; Daumier, Pick de l'Isère; Les Amis de Balzac (divers articles). — **Henry Houssaye** : L'amour des livres et la folie du livre. — **Dr Guido Biagi** : Bonapartiana. — **De Saint-Heraye** : La littérature du choléra; L'*Union*, notes pour servir à l'histoire du journalisme contemporain. — **Antoine Fureteur** : La naissance du comte de Chambord. — **Charles Monselet** : *Les oubliés et les dédaignés*, nouvelle série; Dorvo. — **E. Dutuit** : Quel est l'inventeur de l'imprimerie. — **M. Achkinasi** : Ivan Tourgueneff raconté par lui-même. — **Pawlowski** : Poésies françaises de la reine Marie Stuart. — **John Grand Carteret** : La caricature allemande et les livres de caricature en Allemagne. — **A. Claudin** : Un nouveau document sur Gutenberg, etc., etc.

ILLUSTRATIONS HORS TEXTE

A l'eau-forte, en héliogravure, en chromotypographie et gravure sur bois

1880. — Reliure de Clovis Eve. — Portrait de Trautz-Bauzonnet. — La grand'salle de la bibliothèque de Rouen. — P trait inédit de J.-J. Rousseau. — Un imprimeur à Anvers au XVI^e^ siècle. — Reliure en vermeil. — Fac-similé d'une p de *Religion et Religions*, autographe de V. Hugo. — L'oraison de Saint-Julien, composée par Fragonard pour les *Con de La Fontaine*. — Le mari patient, La sentinelle patiente, fac-similés tirés d'un manuscrit inédit. — Le Vieux Biblioph gravure en couleur. — Cabinet d'Édouard Fournier. — Reliure mosaïque du XVIII^e^ siècle. — Les Bibliophiles, eau-fo de Greux. — Le docteur Faustus de Rembrandt, etc., etc.

1881. — « A femme avare, galant escroc », composition de Fragonard. — Un bibliomane conservateur. — Les bibliophiles XVIII^e^ siècle. — *Chansons de La Borde*, gravure de Moreau le Jeune. — Le char des imprimeurs et libraires, à Vien — Portrait d'Elzevier. — Portrait du libraire Potier. — Portrait croquis inédit de Voltaire. — F. Villon, d'après la sta récente d'Etcheto. — *Les Nuits d'Young*, frontispice inédit de G. de Saint-Aubin. — Le musée Plantin. — *Idylle de Sai Cyr*, frontispice original de Maximilien, etc., etc.

1882. — « L'amour peintre », par Boucher. — Les Artistes, par Gavarni. — Autographe inédit de Théophile Gautier. Portrait de M^me^ de Balzac, eau-forte. — Bibliophile dans son cabinet, aqua-tinte de Canella. — Portrait de Pétrus Bo par Jehan du Seigneur. — Portrait de Casanova. — Un coin des quais de Paris. — Portrait de P. Corneille. — L'École femmes, par Coypel. — Fac-similé d'un croquis de Gravelot pour l'édition du *Tom Jones*, de Fielding. — Portrait-cha de Th. Gautier. — Gavarni, par Gavarni. Portrait inédit en deux tons. — Portrait de Gigoux. — Portrait d'Arsène Ho saye. — La Panse, dessin de V. Hugo. — Rabelais, d'après la maquette inédite de Ruffier. — Reliure d'Amand pour *Faust* de Gœthe. — Un érudit chercheur. — Statuette de Voltaire, etc., etc.

1883. — Projet d'illustrations de Rogier pour *les Mille et une Nuits* et les *Mémoires de Casanova*. — Médaillon de Gérard Nerval. — Portrait de M. Alfred Mame. — Gravure de Bouchardon pour le *Songe de Poliphile*. — La rue de la Vieil Lanterne, où se pendit Gérard de Nerval. — Le Duel, eau-forte de Poirson pour illustrer *Mademoiselle de Maupin*. L'Année terrible, composition inédite de G. Doré. — Les Deux Pigeons, composition de G. Doré. — Statue d'Al Dumas père, par G. Doré. — Les Bibliophiles *at home*. — Autographes de Racine. — Lettre de J. Bonaparte. — Ma Stuart, d'après le tableau de la bibliothèque Bodléienne. — Reliure en métal doré avec émaux. — Un Liseur, gravure couleur, rénovation du XVIII^e^ siècle. — Portrait d'Ivan Tourgueneff. — Caricatures allemandes, berlinoises, etc., etc.

La partie moderne du *Livre* comprend jusqu'à ce jour plus de 3,600 ouvrages français analys 3,000 noms d'auteurs cités, près de 12,000 Études littéraires de Revues françaises et étrangères signalé 8,000 articles de la presse quotidienne enregistrés avec dates de leur apparition, la liste tenue à jour d nouveaux journaux parus en France, et qui, depuis janvier 1880, ne se montent pas à moins de 1,600, enfin la bio-bibliographie nécrologique de tous les littérateurs et hommes de sciences décédés (12 à 1,5 environ).

Les correspondances spéciales Anglaises, Allemandes, Américaines, Belges, Hollandaises, Espagnol Écossaises, Hongroises, Italiennes, Suédoises, Russes et Suisses fournissent environ un apport de 3,000 o vrages étrangers critiqués. — *Le Livre devant les tribunaux* signale tous les procès de presse et de propri littéraire; tandis que la Gazette bibliographique, nouvelles, variétés, documents officiels, etc., résume to les faits importants du monde des lettres et constitue à elle seule, réunie en volume, une véritable *An Littéraire* indispensable à chacun. — Parmi les nombreux collaborateurs et critiques de cette seconde par nous signalerons Ed. Drumont, Paul Bourget, Alfred Naquet, Jean Richepin, Armand Silvestre, Vic Fournel, Louis Ulbach, F. Sarcey, etc., etc. C'est M. Charles Monselet qui, à dater de cette année, f chaque mois une causerie anecdoctique et littéraire destinée à rester dans les annales, comme les Mémoi de Bachaumont.

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Le Livre

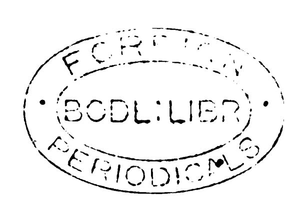
BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Le
Livre

REVUE MENSUELLE

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

PREMIER VOLUME



PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
7, RUE SAINT-BENOIT, 7
1880

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Première Livraison PREMIÈRE ANNÉE *10 Janvier 1880*

LES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES

I

Le président du conseil municipal, M. de Hérédia, demande qu'on institue libéralement dans toute la France, des bibliothèques communales. On ne saurait trop approuver ces tendances.

Les députés, en grand nombre, s'y sont déjà ralliés. Pourtant le projet n'est qu'élaboré, et nous ne pouvons parler encore des bibliothèques communales avec l'autorité que donne la lecture attentive des documents et l'observation sincère des faits.

Nous voulons aujourd'hui nous occuper des bibliothèques populaires, origine première des bibliothèques communales projetées, et qui, certainement, auront la vie plus résistante et rendront plus de services que les bibliothèques communales, dont cependant on ne saurait médire qu'avec injustice, puisqu'elles n'ont encore que peu ou point fonctionné.

Au fond, il y a, entre les bibliothèques communales et les bibliothèque populaires, une question de protection et de liberté en antagonisme. Dans leur rapport présenté au conseil d'administration de la Société Franklin, à l'appui d'un projet de loi relatif à la fondation et au fonctionnement des bibliothèques populaires, MM. Charles Robert et Henri Faré, pour préciser leur pensée, ont toujours parlé des bibliothèques populaires libres. Il existe donc des bibliothèques populaires protégées? En effet, et ce sont les bibliothèques communales.

Les bibliothèques populaires ont pour elles la liberté, la gratuité des services, la solidarité des cotisations, le choix direct et spontané des lectures par les lecteurs même, le ralliement de la famille aux distractions instructives et moralisantes de la bibliothèque, et enfin l'initiative ardente des apôtres de l'idée essentiellement républicaine qui a présidé à cette fondation.

Du côté des bibliothèques communales, il y a l'officialisme, le système protecteur avec une velléité de libéralisme qui ne suffirait pas à en assurer le succès, si l'habileté administrative et la vigilance des conseils municipaux, dans les villes et dans les campagnes, n'organisait pas les bibliothèques de façon à défier toutes les immixtions suspectes. Nul doute; M. de Hérédia ne s'est bercé d'aucune illusion. Les bibliothèques communales, une fois fondées, se soustrairont d'elles-mêmes à la protection. Elles se transformeront par la force des choses en bibliothèques populaires libres, et c'est peut-être le seul but que désire atteindre le conseil municipal.

La sympathique et républicaine institution des bibliothèques populaires est de fondation entièrement récente. En vingt ans, le succès a dépassé tout ce qu'on pouvait espérer. Il a été immense, on peut déclarer qu'il sera illimité puisqu'en quelques années, depuis 1874, *sept mille* bibliothèques se sont spontanément établies en France. Ce résultat tient à ce que l'organisation des bibliothèques populaires, avec leurs livres circulant à domicile, ne présente plus rien de défectueux, à ce qu'elles satisfont complètement aux besoins pour lesquels elles ont été créées, à ce qu'elles s'inspirent d'une moralité supérieure et qu'elles sont le mot suprême de la solidarité démo-

cratique dans son application pratique la plus profitable, la plus noble et la plus désintéressée.

On n'est arrivé à cette combinaison harmonieuse et indépendante qu'après des essais qui, tous, n'ont pas été heureux, ni même très favorisés. On ne s'est point enquis des adhésions gouvernementales, et même, à la fin, on a su les écarter. On a subi beaucoup d'épreuves, aujourd'hui presque toutes surmontées. Ce long effort et l'immensité des services rendus donnent beaucoup d'intérêt à tout ce qui concerne les bibliothèques populaires et au formidable commerce de librairie qu'elles ont inauguré et provoqué.

II

Le point de départ se retrouve dans les bibliothèques publiques, qu'on a voulu rendre accessibles à toute heure aux lecteurs de toutes les classes, surtout aux travailleurs, et donner en quelque sorte en propriété aux associés.

Les vastes établissements qu'on appelle les bibliothèques publiques et qui appartiennent à l'État, sont le juste objet de l'orgueil national. Elles renferment des richesses précieuses ; mais, au point de vue de l'universelle diffusion de l'éducation par la lecture, elles ont le tort de ne pouvoir exister que dans les grands centres et de n'être accessibles que pendant les heures où l'activité journalière retient les employés dans leur bureau et chaque travailleur à ses affaires.

Les bibliothèques publiques répondent à des besoins constatés, mais non pas directement populaires. Abondantes en volumes et accessibles à toutes les informations, ces collections s'adressent au savant, au lettré, à l'érudit, à l'artiste, à l'homme d'étude pour qui l'étude est toute la vie, toute la volupté, toute la distraction, ou tout le gagne-pain. Elles répondent à une certaine moyenne de l'esprit, à un niveau de culture déjà élevée, à une absorption presque complète de l'existence par les gymnases du cerveau. Certainement elles étalent leur opulence pour l'usage de tous ceux qui en veulent profiter et sont appropriées pour l'universelle curiosité; mais quoique ouvertes au public et appelées à satisfaire aux plus diverses sollicitations, elles ne sont pas en réalité destinées à tous, ni faites pour contenter l'investigation spéciale et familière de chaque humble lecteur. C'est pour l'aristocratie de l'intelligence qu'elles ont été érigées. Elles sont le domaine public de l'intelligence. Elles ne sont pas le domaine privé de chaque travailleur intelligent.

On comprend que chaque État, que chaque ville importante dont la population est étendue et la richesse accompagnée du libéral sentiment des choses de l'esprit, aient voulu s'octroyer l'inestimable cadeau d'une de ces halles de la pensée humaine où sur quelques planches s'amasse comme un trésor l'héritage des trouvailles intellectuelles; mais on comprend que le peuple ait déserté les bibliothèques publiques qui ne lui étaient pas destinées, où sa place n'était point préparée. Qu'y eût-il fait d'ailleurs ? il ne savait pas lire. Mais dès que le peuple a su lire, dès qu'il a compris l'utilité du livre, le précieux avantage d'une bibliothèque, aussitôt on a songé qu'il trouve à sa portée le livre et la bibliothèque et enfin on a mis à sa disposition la bibliothèque populaire, modèle réduit et approprié de la bibliothèque publique. Le livre et la bibliothèque sont ainsi devenus son domaine privé, sa propriété personnelle où il est le maître et se dirige comme il lui plaît, par la raison qu'il est chez lui et qu'il paye de son argent les voluptés de son cerveau.

Grave défaut ! Le bénéfice des bibliothèques publiques est refusé aux familles. Or, la femme veut lire. Elle exige que son enfant lise. Plus que le mari, elle est âpre au désir de s'instruire et d'instruire son enfant. L'épouse, la mère de famille, celle qui ne trahit ni le mari ni l'enfant, celle qui respecte la couche nuptiale et le berceau, celle pour qui le foyer est le temple auguste de la fidélité conjugale et de la maternité empressée à toutes les immolations, l'épouse, la mère est essentiellement éducatrice. Le problème à résoudre était donc de faciliter la lecture au centre des familles, dans le foyer même, dans l'âtre domestique et aux heures où les employés, les ouvriers, tous les travailleurs sont libres, le dimanche, les jours de fête et le soir, lorsqu'après avoir porté le faix du jour, le père, l'époux se retrouve avec ses enfants, avec sa femme, ses vieux parents, ses camarades dévoués, dans sa maison libre, honnête et respectée.

III

Ce moyen s'est d'abord réalisé au moyen de la propagande religieuse ou philosophique. Des publications furent répandues par milliers, au milieu des populations agricoles, par

des sociétés, dès 1822 et 1825. Des ouvrages furent publiés plus tard, notamment en 1837, sous les mêmes inspirations, par la société catholique des bons livres ou celle des livres religieux qui répandirent en même temps, à leurs frais, quelques ouvrages traitant de sujets assez variés.

C'est à cette occasion que commencèrent à s'établir les bibliothèques circulantes où se trouvait le germe des bibliothèques populaires, dont le premier modèle-type n'apparaît qu'en 1861, et dès lors s'est partout répandu et a été partout imité, à Paris, en province, à l'étranger.

Ces honorables essais que l'histoire ne méconnaîtra pas, mais dont on a vu trop combien le calcul était intéressé, habituèrent un public inculte à la lecture d'ouvrages sacrés sur toutes sortes de sujets et provoquèrent sa curiosité et son besoin d'être renseigné et instruit. De 1840 à 1860 d'autres tentatives furent faites à Paris et en province, mais pas encore à l'étranger.

L'*Association polytechnique* sortie du mouvement de 1830, constitua dans la plupart des quartiers de Paris des cours de science élémentaire et de sciences appliquées à l'industrie que les ouvriers, parisiens fréquentèrent avec assiduité. Le bâtiment de la halle aux draps fut le principal centre de cette organisation et on y installa une bibliothèque dans laquelle les ouvriers, après avoir suivi les cours du soir, pouvaient trouver les livres complémentaires. Toutefois le catalogue était fort restreint, les livres arbitrairement choisis. En outre il fallait lire sur place et ne point emporter les ouvrages. Ceci contrariait et offensait les lecteurs et bien souvent les décourageait et les éloignait pour jamais.

Cette bibliothèque fut anéantie par un incendie. De nouveaux essais furent tentés, qui tous aboutirent à d'insignifiants résultats. Enfin les ouvriers, prenant eux-mêmes en main leur cause, créèrent une forme de bibliothèque répondant d'une façon intelligente et pratique à leurs besoins et qui est demeurée le type de ce genre d'institution.

C'est de 1861 que date la fondation de ces premières bibliothèques, connues sous le nom générique de *Société des amis de l'instruction*. Elle doit son existence à M. Girard, un ouvrier qui est resté un des administrateurs le plus en vue de ces sociétés, et elle a été organisée dans les circonstances que nous allons rapporter et qui expliquent la légitimité de son succès et l'imitation qui partout en a été faite en France, en Europe, en Amérique.

En 1860, les ouvriers et les employés qui suivaient les cours de l'*Association philotechnique* à l'école Turgot, rencontraient d'invincibles embarras pour se procurer les livres nécessaires à leurs études. M. Girard imagina d'organiser l'achat des livres par les lecteurs et de donner ainsi à chacun le libre choix de ses lectures; il fonda sa bibliothèque sur les mêmes bases que les sociétés de secours mutuels. Il proposa aux ouvriers de s'associer dans le but d'acquérir en commun les livres dont tous ou presque tous ont besoin et que leurs ressources limitées ne permettent pas à chacun de se procurer individuellement.

Cette idée juste et pratique, jetée dans le public intelligent des cours du soir, fit rapidement son chemin. Quelques hommes influents approuvèrent ces projets, encouragèrent les employés, les ouvriers, les étudiants qui s'étaient associés sous la direction de M. Girard. On se procura l'inévitable autorisation et cette bibliothèque type marqua le point de départ du mouvement des bibliothèques qui, de Paris, s'étendit dans toute la France et franchit la frontière.

A Paris, il existe des bibliothèques populaires dans les III^e^, V^e^, VI^e^, VII^e^, XI^e^, XII^e^, XIII^e^, XIV^e^, XV^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ arrondissements. Dans les autres arrondissements, des bibliothèques se préparent. Quelques-unes de celles que nous avons citées sont très florissantes, rassemblent les adhérents par centaines, et chaque adhérent par sa famille et ses parents représente un personnel de huit lecteurs au moins. Elles s'administrent sagement et font de leur argent un emploi admirablement compris pour l'achat des livres et leur circulation.

IV

En province, les services que rendent les bibliothèques populaires, aujourd'hui au nombre de SEPT MILLE, sont incalculables. On en cite qui sont dans un état de prospérité qui étonne lorsqu'on considère l'apparence souvent précaire des petits centres où elles sont créées. C'est qu'aujourd'hui ce n'est plus une mauvaise note pour un homme d'être, comme on disait jadis, *mal né*, de n'avoir pas dans ses veines du sang illustre ou noble, d'être le fils honnête d'un travailleur humble et intelligent; mais c'est une triste recommandation d'être

grossier et ignorant, d'être ignorant parce qu'on est paresseux, d'être grossier parce qu'on s'est refusé à l'éducation. Voilà pourquoi partout les travailleurs, poussés par l'invincible besoin d'être instruits, réclament des livres, des bibliothèques, le substantiel élément de la faim intellectuelle, l'honnête distraction qui les délasse des longs et pénibles labeurs, le secours approprié à l'exercice chaque jour amélioré de son art, de son industrie ou de son métier et les notions positives qui lui sont indispensables pour son état.

A l'Exposition de 1878, les délégués des bibliothèques populaires de l'Espagne, de l'Italie, de la Suisse, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Belgique et des pays scandinaves ont obtenu qu'une place leur fût faite dans les salles réservées au ministère de l'instruction publique pour qu'ils pussent se concerter, s'unir fraternellement et fournir leurs statistiques. Il en est résulté une observation inattendue, mais que le lecteur a pu prévoir en prenant connaissance des documents qui viennent d'être rassemblés ici pour la première fois : c'est que chaque bibliothèque se plaît à conserver des relations avec les autres bibliothèques, mais que chacune tient à rester indépendante, à se constituer selon ses besoins et ses ressources, mais à garder sa complète autonomie, son tempérament local et, disons mieux, sa personnalité.

Les bibliothèques communales venant s'adjoindre à ces bibliothèques spécialement fondées, rendent évidemment d'immenses services ; elles seront le terrain préparé aux bibliothèques populaires libres. Mais il faudra y éviter l'officialisme et surtout le choix imposé des livres. Dans les bibliothèques populaires, c'est la liberté du choix des livres, c'est la gratuité des services rendus, c'est l'immixtion de la famille entière, c'est la présence de la mère, de l'épouse, des jeunes filles, c'est le dévouement, l'initiative des fondateurs qui ont donné à ces utiles institutions une si inébranlable vigueur.

La liberté des bibliothèques ou leur réglementation : voilà le débat, et les deux opinions se motivent par une expérience contradictoire. L'officialisme, toujours désobligeant et peu agréé en France, réglemente avec avantage les bibliothèques populaires en Angleterre et dans les États-Unis de l'Amérique du Nord. En revanche, en Belgique, en Suisse, en Norvège et en Allemagne, les bibliothèques sont sous l'empire du droit commun. Le système protecteur en matière d'éducation et de sport intellectuel y est considéré semblablement à ce qu'on pense en France, comme inacceptable, avilissant et nuisible. En France, au reste, une revision historique soigneusement compulsée, nous montre que, dans le moyen âge et jusqu'en 1789, le triomphe des institutions communales a été de se mainténir libres en matière d'écoles, de comédies, de mystères et de dialogues dans les villages. La communauté rurale prenait une part active et indépendante à l'instruction primaire, à la gratuite admission des filles dans les écoles et à tout ce qui se rattache au sport intellectuel. Si la France se livre indélébilement à la liberté enfin conquise aujourd'hui, on peut être assuré que c'est parce que la privation de toutes les libertés ne lui a pas été imposée pendant les longs siècles de son histoire. Cette tradition de la liberté en matière d'éducation, les bibliothèques populaires l'ont empruntée à notre ancienne France et la légueront à nos descendants.

V

Hors de France, l'initiative populaire à la lecture a débuté exactement comme chez nous. Seulement les mêmes faits se sont reproduits à quelques années de distance et comme si la France avait tracé le sillon où les autres peuples devaient s'engager après elle. L'initiative a d'abord été religieuse, philanthropique et a répété successivement chacune des évolutions de notre pays, qui partout a créé les précédents et fourni les modèles. Il résulte en effet des documents de toute natioralité classés à la section 90 de l'Exposition de 1867, que c'est seulement en 1863 que, dans les pays les plus favorisés, il s'est fondé des sociétés d'instruction se répandant dans les villes et les campagnes et créant pour les travailleurs des champs comme pour l'ouvrier de l'usine, l'artisan et l'employé, des bibliothèques montées, fournies, payées et administrées par les associés se chargeant eux-mêmes du choix et de l'achat de leurs livres qui restent leur solidaire propriété.

Jusqu'en 1863, c'est aux associations religieuses ou philanthropiques que l'initiative de l'instruction populaire était due à l'étranger, comme il était arrivé dans notre pays avant l'année 1861. A partir de ce moment, les bibliothèques ont gagné la sympathie publique. Leurs ressources ne connaissent plus de limites que celles que leur imposent leurs

associés, dont le nombre chaque jour se multiplie, et elles s'établissent partout, préparant à la librairie un essor que rien dans le passé ne permettait de prévoir.

Nous assistons ainsi à un mouvement comme l'histoire en signale deux ou trois aux crises d'évolution sociale ou religieuse. Dans toute l'Europe, semblablement à ce qui s'est fait en France, la générosité des libraires, des éditeurs s'est spontanément associée, et leur unanime libéralité a rendu bien moins pénible et aléatoire l'établissement des bibliothèques populaires qui, sans ces dons opportuns des meilleurs et des plus beaux livres partout offerts avec une abondance et une munificence sans égale, seraient encore dans l'impuissance, l'embarras et peut-être l'avortement.

Il y a dix ans, quelques bons modèles de bibliothèques populaires existaient à l'étranger, associant les ouvriers cotisés pour s'instruire au moyen de cours, de conférences et de circulation de livres. La plus copieuse de celles qui existaient à Berlin comptait jusqu'à trois mille adhérents. Sa bibliothèque était très riche et très suivie.

On citait à la même époque ce qu'avait produit en ce genre la célèbre association de travailleurs anglais connue sous le nom d'« Équitables Pionniers de Rochdale ». A force d'activité, d'intelligence, de persévérance, de dévouement et de sagesse, elle était arrivée à des résultats merveilleux ; ils avaient formé une bibliothèque de deux mille volumes et c'est de leur propre fonds que ces populations laborieuses avaient tiré leurs moyens d'instruction.

On citait à la même époque la Société des bibliothèques communales du Haut-Rhin. Le nombre de volumes lus dans le Haut-Rhin, par suite de la circulation des livres due à ces bibliothèques, s'élève à trois cent mille. Ils n'ont augmenté depuis.

D'autres départements s'étaient créé des richesses analogues dans notre chère France, depuis si horriblement mutilée. Le type le plus complet et le plus frappant de ces associations, pour qui la bibliothèque était à la fois la base et le couronnement de l'œuvre, était la Société industrielle de Mulhouse. Saluons-la puisqu'elle était originaire d'une ville restée aujourd'hui française, malgré son déracinement de la patrie. Dès qu'il s'agit de l'avancement des classes ouvrières, il faut entre toutes nommer et louer cette société. Elle donnait des secours aux ouvriers, elle leur distribuait les livres, elle avait aussi fondé des prix pour les meilleurs ouvrages populaires et en même temps pour les meilleurs procédés de fabrication. Elle avait fondé un musée industriel, un musée d'histoire naturelle, une école gratuite de dessin linéaire et de machines, une académie gratuite de peinture. Quant à sa bibliothèque, elle comptait, il y a dix ans, plus de trois mille volumes d'arts et de sciences, et dans la seule ville de Mulhouse on calculait qu'avec eux cent mille volumes avaient circulé parmi les deux mille adhérents de cette société, qui depuis a défailli dans les mains du triste vainqueur de la France en 1870.

Le mouvement populaire des bibliothèques libres s'administrant elles-mêmes et vivant spontanément sans contrôle ni protection par la seule voie de la cotisation fraternelle, qui est très minime, et du libre choix des livres, est né à Mulhouse même ; il a grandi en France et les belles exceptions que nous avons citées à l'étranger n'en étaient que la copie. Ce mouvement des nationalités vers l'éducation et la liberté est bien d'origine française ; nous tenions à le constater.

VI

L'exemple donné par Mulhouse a du reste été partout imité. Les conférences sont un appoint si naturel des bibliothèques populaires, qu'il n'en est pas une qui, dès qu'elle a pu assurer son fonctionnement, n'ait été entraînée à compléter les bienfaits de la lecture par l'attrait des conférences, des cours, des musées industriels et tous les annexes que nous avons signalés à Mulhouse.

L'expérience prouvé que pour que, cet enseignement réponde aux désirs et aux habitudes de la population, il importe que les cours et les conférences soient faits au siège de la société, au milieu même des livres, des musées et des outillages dont s'est enrichie la bibliothèque. La périodicité est également nécessaire. Règle générale : la médiocrité n'est pas supportée. En revanche, les découvertes les plus inattendues se font parmi les associés, qui trouvent une voix, un langage pour exprimer ce qu'ils pensent et faire participer leurs confrères au résultat de leurs études ou leurs observations.

C'est ce qui explique qu'à Paris on a peu à peu éliminé les célébrités bavardes, les déclamateurs illustres, les beaux diseurs d'élé-

gantes fariboles et de brillantes nullités, et même des personnages de la Chambre, du Sénat et des Académies.

Les familles assistent toujours aux conférences. Les cours ont partout donné des résultats satisfaisants, et il arrivé presque dans chaque localité, que chaque soir on s'est réuni pour étudier successivement la musique, le dessin appliqué, les mathématiques, la comptabilité, et les dames assistent toujours à ces cours.

Les excursions scientifiques n'ont pas moins obtenu de succès et ne sont pas moins efficaces. Elle sont comme la récompense et la fête de toutes les coopérations de la bibliothèque. Ces excursions ont pris leur origine au Muséum d'histoire naturelle. On sait que les professeurs des cours de botanique et de géologie du Muséum de Paris ont depuis de très nombreuses années la tradition excellente de rassembler ceux de leurs auditeurs qui, avec leurs familles, veulent les accompagner, et de les emmener dans les environs de Paris pour visiter les couches de terrain ou rechercher les plantes employées en médecine et celles qui devront servir aux classifications.

Les bons résultats obtenus dans ces explorations se sont renouvelés avec le personnel si réellement intelligent des bibliothèques populaires, et partout les excursions ont été tout de suite et comme fatalement englobées dans les séries des cours, des conférences et des lectures de toute l'année. On visite ainsi, par exemple, les usines à gaz, les cristalleries, les carrières, les terrains propices à l'observation des plantes, les ruines historiques, les musées et les bibliothèques des particuliers. Il nous suffit d'indiquer que, dans presque toutes les bibliothèques populaires, ce genre d'études sur le terrain rendant la vie aux démonstrations abstraites des livres et des conférences et aux tableaux inertes des musées, est entré dans les habitudes des sociétaires, qui y prennent part avec leur famille entière.

Par leur seule présence, les femmes ont démontré la prospérité morale des bibliothèques populaires et des cours, des conférences, des excursions scientifiques qui y sont annexées. Elles ont encore épuré ce que ces institutions ralliaient de sentiments élevés. Les mères, les épouses, les jeunes filles ont donné à ces réunions un aspect charmant et amical, et les plus exquises convenances sont toujours observées.

VII

Le problème le plus important de notre époque n'est pas peut-être l'agriculture, ni les chemins de fer, ni la conciliation du salaire et du capital, ni le choix décisif entre le libre échange et le sytème protecteur. Le premier problème, c'est l'éducation. Par elle disparaîtra l'affligeant conflit entre les classes qui se méconnaissent et qui ignorent qu'elles doivent, non plus être ennemies, mais ralliées et associées et que des deux côtés on tend à cette profitable réconciliation.

Par l'éducation seule, les travailleurs pourront acquérir toute leur valeur intellectuelle, leur dignité, leur importance, leur bien-être. L'éducation supprime la crédulité aux suggestions du désordre. C'est le soleil qui assainit, éclaire et vivifie. Elle apprend à la femme la chasteté, la fidélité, les devoirs sacrés, le sacrifice, le respect et l'amour du foyer, la divinité des purs et immortels attachements sans lesquels la famille se divise et l'enfant meurt. A l'homme elle enseigne les nobles labeurs, les augustes immolations à la famille, à l'humanité. Instruire le père, instruire la mère, n'est-ce pas instruire l'enfant, réel moteur de la civilisation, et sans lequel tout bonheur se réduit en cendres, tout devoir devient indifférent et inacceptable ?

Les biliothèques populaires répondent à cette immense et solennelle éducation de l'homme fait et de la femme. Il ne s'agit pas de les protéger, il s'agit de ne pas les entraver. Dans ce temple hier inconnu de l'éducation spontanée et libre, la foule ne demande qu'à entrer. Ouvrez-lui les portes toutes grandes, et qu'à toute heure elle trouve accessible l'église nouvelle de la lumière, de la justice, de la vérité et de la fraternelle évolution des peuples vers le travail, la paix et la liberté.

MAURICE CRISTAL.

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

En commençant notre courrier d'Allemagne, nous croyons utile de jeter un coup d'œil préliminaire sur les points essentiels par lesquels la bibliophilie allemande diffère de celle de la France.

Nous autres Allemands ne connaissons guère l'extrême plaisir que le « luxe des livres » fait éprouver. Il n'existe que peu de collections de *beaux* livres dans les familles allemandes, et le besoin d'avoir nos grands écrivains imprimés dans des éditions *agréables à l'œil* ne se fait pas sentir.

Les lettrés et les hommes spéciaux qui possèdent de riches bibliothèques, rassemblent de préférence, des ouvrages relatifs à leur spécialité et l'on ne rencontre pas assez souvent en Allemagne le particulier qui collectionne de vieux bouquins, intéressants à tel ou tel titre, devenus rares ou estimés par leur exécution typographique, leurs belles figures, ou encore pour le nom du relieur dont la main de maître les a embellis.

Il en résulte que les catalogues de livres anciens présentent un tout autre caractère que ceux de la France.

Ils répondent en général aux besoins des érudits, ils sont classés par ordre systématique, et l'on n'y remarque que rarement des livres purement « curieux ».

Nous disons donc que le goût de la bibliophilie n'est pas encore aussi répandu qu'il l'est en France ou en Angleterre.

Cependant nous avons l'avantage de constater que, grâce à l'initiative de quelques éditeurs, notre public commence à goûter le plaisir d'une forme extérieure digne de l'œuvre qu'elle renferme. Ce grand mérite est dû aux efforts de la maison Velhagen et Klasing, qui, la première, fait paraître une collection de livres connus ou anciens, réimprimés avec des caractères neufs sur beau papier de Hollande.

Cette collection, dite « des Bibliophiles », comprend jusqu'à présent quatre ouvrages, savoir :

I. *Bismarckbriefe,* 1844-70. [1]

II. *Luther's kleinere Schriften,* t. I.: Stück polemischen Inhalts [1].

III. *Luther's kleinere Schiften,* t. II : Von Ehe und Klostersachen [2].

IV. *Goethe's Faust* [3].

V. *Horatius, Opera* [4].

Tous ces ouvrages se vendent aussi couverts de belles reliures d'amateur.

Le succès n'a pas manqué à cette tentative, et la même maison a fait suivre une collection en petit format (in-32), caractères gothiques, avec des têtes de page, etc., dite *Cabinet du bibliophile*, qui comprend jusqu'à présent ces trois ouvrages :

I. *Goethe's Faust.*

II. *Altdeutscher Witz und Verstand* [5].

III. *Altdeutscher Schwank und Scherz* [6].

La maison Barth, de Leipzig, a suivi cet exemple en nous offrant deux charmants petits ouvrages, également imprimés en caractères gothiques sur joli vergé de Hollande et reliés en parchemin. En voici les titres :

Deutsche Minne aus alter Zeit, ausgewählte Lieder aus den Minnesängern des Mittelalters, her. v. Ströse [7].

Altes Gold. Die schönsten Sprüche und Gedenkverse aus den Minnesängern des Mittelalters, übertragen von Ströse [8].

Ces essais, nous le regrettons, sont restés isolés, et, comme auparavant, l'on préfère, en fait de luxe, les grands ouvrages in-4° ou in-folio, illustrés de gravures sur bois ou sur acier, d'encadrements, de culs-de-lampe, ouvrages que les Anglais désignent sous le nom de *Drawing Table Books.* Le dernier temps en a produit quelques chefs-d'œuvre.

1. *Lettres familières du comte de Bismarck.*

1. *Luther. Petits Chefs-d'œuvre,* tome I^er^. Œuvres polémiques.
2. *Petits Chefs-d'œuvre,* tome II. Questions de mariage et de monastère.
3. *Le premier et le deuxième Faust de Goethe.*
4. *Horace,* texte latin.
5. *Bons mots et Traits ingénieux allemands;* sentences et devises des XVI^e^ et XVII^e^ siècles.
6. *Propos plaisants et joyeux* tirés des auteurs allemands des XVI^e^ et XVII^e^ siècles.
7. *Amour allemand du vieux temps, choix de poésies des trouvères allemands du moyen âge,* publié par Ströse.
8. *Or vieux.* — Sentences des trouvères, traduites en langue moderne par Ströse.

Citons d'abord :

Aegypten in Bild und Wort, dargestellt von unseren ersten Künstlern, beschrieben von Georg Ebers[1].

La première édition a été enlevée en peu de temps, et l'on prépare en même temps, avec la deuxième, des traductions française, anglaise, italienne et espagnole.

Puis *Germania oder Zweitausend Jahre deutschen Lebens,* geschildert von Scherr[2].

Milton, *das verlorene Paradies*[3], illustrirt von Gustave Doré, et *das Lied von der Glocke*[4] (von Schiller), illustré par 32 grandes compositions de Liezen Mayer et 43 ornements et encadrements de R. Seitz.

Liezen Mayer, déjà familier au public français, par ses grandes compositions du *Faust* de Goethe, a interprété le poème de Schiller par des dessins pleins de sentiment qui attireront l'attention de tout connaisseur. L'ouvrage vient d'être terminé et va se mettre au rang de nos meilleures publications d'étrennes de cette année.

Voici encore deux autres ouvrages du même genre que l'on a préparés pour Noël :

Frauen-Liebe und Leben, Lieder-Cyclus, von Adalbert von Chamisso[5], illustré par 9 grandes compositions en phototypie et 18 gravures sur bois.

Das Koenigreich Bayern, seine Denkwürdigkeiten und Schönheiten mit Bildern namhafter Künstler, her. v. Dr H. v. Schmid[6].

En dehors de ces grands ouvrages artistiques, la production littéraire et scientifique n'a pas non plus chômé.

Voici encore quelques nouveautés intéressantes que nous avons à signaler :

Schultz, *das höfische Leben zur Zeit der Minnesänger,* t. 1er[7]. Cet ouvrage, de grand intérêt pour l'histoire de la civilisation au XIIIe siècle, sera vivement accueilli et par les historiens et par les philologues, ainsi que par le public érudit en général.

Les publications des archives de l'État prussien sont arrivées à leur quatrième volume, contenant :

Memoiren der Herzogin Sophie, nachmals Kurfürstin von Hannover, herausg. von Dr A. Köcher; *Frédérick II, histoire de mon temps,* herausg. von Dr M. Posner[1].

Le *Hortus deliciarum* de Herrade von Landsberg va être reproduit en photolithographie et sera publié par livraisons, avec un commentaire explicatif de M. A. Straub, chanoine à Strasbourg.

Citons aussi les nouveaux volumes de la collection de la réimpression des monuments littéraires allemands des XVIe et XVIIe siècles, savoir :

Nos 16 et 17. Lauremberg, *Niederdeutsche Scherzgedichte,* d'après l'édition princeps de 1652.

18. Luther, *Sendbrief an den Papst Leo X; von ber Freiheit eines Christenmenschen; warum er des Papstes Bücher verbrannt habe*; drei Reformationsschriften aus dem Jahre 1520.

19. Grimmelshausen, *der abenteuerliche Simplicissimus,* d'après l'édition originale de 1669.

Les études de langue et littérature françaises ont été enrichies de quelques nouvelles publications :

Molière und seine Bühne[2], Molière-Museum, Sammelwerk zum Studium des Dichters in Deutschland, her. v. Dr Heinrich Schweitzer.

Le no Ier contient de nouveaux documents biographiques sur Molière, puisés dans les sources et publiés par l'éditeur.

Altfranzösiche Bibliothek, her. von Dr Wendelin Foerster (prof. à l'université de Bonn), t. Ier, contenant Chardry, Josaphaz, Set Dormanz et Petit Plet, poésies anglo-normandes du XIIIe siècle, publiées pour la première fois avec introduction, commentaire et glossaire, par John Koch.

Les belles-lettres sont représentées par un charmant volume de notre célèbre romancier Hans Hopfen, intitulé : *Die Geschichten des Majors,* et contenant trois petits contes, vrais chefs-d'œuvre de style et de perfection.

Heinrich Homberger vient de publier *Ita-*

1. *L'Égyte* décrite par nos meilleurs artistes, texte par George Ebers. *(Traduction de G. Maspéro, chez Didot.)*

2. *Germania,* ou Deux mille ans de la vie allemande par Scherr.

3. *Le Paradis perdu* de Milton avec les dessins de Gustave Doré.

4. *Le Chant de la cloche,* par Schiller.

5. *Amour et Vie de femme,* poésies d'Adelbert de Chamisso.

6. *Le Royaume de Bavière,* ses monuments et ses beautés pittoresques, dessinés par nos premiers artistes, avec texte descriptif par H. de Schmid.

7. *Schultz,* la vie à la cour, au temps des trouvères.

1. *Mémoires de la duchesse Sophie, plus tard électrice de Hanovre. — Frédéric II, histoire de mon temps,* première rédaction inédite de 1746, publiée par le Dr M. Posner.

2. *Molière et son Théâtre,* collection pour servir à l'étude du poète en Allemagne, publiées par Schweitzer.

lienische Novellen, quatre nouvelles italiennes en un volume qui seront appréciées par tous ceux qui connaissent et, par conséquent, aiment ce beau pays d'Italie.

On nous assure que Berthold Auerbach est en train d'écrire ses mémoires. Il vit en ce moment dans une profonde retraite à Stuttgart pour pouvoir continuer son travail sans aucune interruption.

Le fameux docteur Strousberg (ci-devant appelé le roi des chemins de fer) s'adonne à la littérature. Il a dernièrement publié un petit volume politique intitulé : *Fragen der Zeit* et fait paraître un nouveau journal quotidien politique, *das Kleine Journal,* au prix de 5 pf. par numéro.

La librairie ancienne vient de recommencer la saison.

Nous avons parcouru un catalogue de la librairie Richter, riche en ouvrages relatifs à la langue la littérature, l'histoire littéraire et la bibliographie françaises.

Nous y trouvons une collection complète du Bibliophile français, le Lexique roman de Raynouard, l'*Histoire des peintres,* par C. Blanc, etc., etc.

La bibliothèque de feu M. le Dr Wuttke, ancien professeur à l'université de Leipzig, a été mise en vente le 27 octobre. Elle se compose, pour la plupart, d'ouvrages sur l'histoire moderne.

On attend impatiemment le catalogue de la riche collection laissée par feu M. de Strampff, ancien président en chef de la cour d'appel.

M. R.-L. Prager, libraire de Berlin, l'a acquise et s'occupe en ce moment de la rédaction du catalogue. Ayant eu l'occasion de fouiller un peu parmi ces vieux bouquins, nous sommes assez heureux de pouvoir révéler quelques détails aux curieux. Disons d'abord qu'un discernement exquis et un goût tout à fait délicat ont guidé M. de Strampff dans ses achats.

En dehors des ouvrages juridiques, il a rassemblé bon nombre d'ouvrages à figures des xve et xvie siècles, des éditions originales ou illustrées des grands écrivains français, des ouvrages relatifs à la réformation, puis une forte collection de livres de magie, d'astrologie, de stéganographie, etc.

Nous y remarquons le Molière en 6 vol. in-4°, 1734, exemplaire du premier tirage avec la faute typographique comt*ee*se au lieu de comte*ss*e.

Brandt, *Stultifera Navis,* 1497.

Liber Chronicorum, par Hartman Schedel, 1493.

Rétif de la Bretonne, *le Paysan perverti, la Paysanne pervertie.*

Aretino, *Cosmopoli* (Amsterdam, Elzevier), 1660, l'édition avec les ʒ allongés.

Ovide, *Métamorphoses,* 2 vol. in-folio, Amsterdam, 1732, avec les 3 planches de Lebrun qui manquent ordinairement.

Le Régnier, édition de 1733, avec les figures par Cochin, le texte encadré de rouge.

Enfin la *Biblia latina,* avec gloss. de Walafrid, 4 vol. in-folio, imprimée vers 1480, ouvrage dont on ne connaît pas encore l'imprimeur, et qui est attribué soit à Johannes de Amerbach, Bâle, ou à Adolphe Rusch, de Strasbourg. M. de Strampff a ajouté à cet exemplaire une correspondance très curieuse avec le célèbre bibliophile Culemann, relative à ce sujet.

Pour finir, une nouvelle toute fraîche, M. le Dr Scherer, professeur à l'Université de Berlin, et connu pour ses savantes études sur l'histoire de la langue et de la littérature allemande, s'occupe en ce moment à mettre la dernière main à son *Histoire de la littérature allemande,* qui va paraître encore cette année à la librairie Reimer.

EUGEN GOLDSTÜCKER.

Berlin, 25 décembre 1879.

ANGLETERRE

La Science à la campagne. — British Association. — Le Prof. Allman et le Protoplasme. *— Le Prof. St. George Mivart et Buffon. — Le Major Pinto et le Cannibalisme. — Le Livre de M. Gladstone. — Theophrastus Such. — George Eliot et George Henry Lewes. — Lewes sur Chopin et sur Heine. — Un article d'Algernon Charles Swinburne. — Le Drame d'*Edward III, *attribué à Shakespeare. — M. Swinburne et le Vice-roi de l'Inde. — Une Poétesse indoue. — Le Poème oriental de M. Edwin Arnold. — Society Journals.*

Londres, le 27 décembre 1879.

C'est un fait assez curieux à constater que nous autres, Anglais, au moins ceux de nous qui ne sommes pas de vrais savants, n'étudions pas la science à Londres, en suivant le cours régulier des séances des différentes

sociétés, ni même en lisant les journaux scientifiques, mais bien à la campagne, et cela dans la saison des vacances. De journal scientifique un peu populaire par son style, il n'y en a qu'un, c'est-à-dire *la Nature,* espèce d'Athenæum de la science; mais est-ce que les lecteurs ordinaires du *Times* et du *Daily Telegraph* y jettent l'œil quelquefois? Pas plus souvent qu'ils ne le font au journal médical le *Lancet;* et pourtant ce n'est que de temps en temps que les feuilles quotidiennes et mondaines consacrent un article à quelque découverte éclatante. Mais venue la saison des vacances, — c'est-à-dire le commencement de l'automne, cette heureuse époque de l'année où a lieu le dîner ministériel de *whitebait* à Greenwich, — venu le moment où tout le monde quitte ses occupations ou son bureau pour aller se réjouir à la campagne, cette indifférence apparente à la science cesse tout à fait. C'est alors qu'on a le loisir d'apprendre les merveilles les plus récentes de la science et de discuter les théories nouvelles; c'est alors que l'on va au *Meeting of the British Association* demander ce qu'ont fait nos Darwin, nos Huxley, nos Tyndall pendant toute une année, et le naturaliste, le théoricien, l'expérimentaliste apportent à la ville choisie pour le *Meeting* annuel les fruits de leur lent travail, certains d'y trouver un auditoire attentif et intéressé. La ville provinciale devient pendant quelques semaines une vraie capitale de la science, et le savant élu comme président pour l'année jouit pour le moment d'une popularité personnelle aussi grande que celle de *Henry Irving*. Cette fois la ville était Sheffield et le président le professeur Allman.

Dans son allocution inaugurale, le professeur a traité principalement les questions si obscures des commencements de la vie physique, en s'appuyant sur la proposition de Huxley, que le protoplasme est la base essentielle de tout phénomène vital, et que la vitalité doit être considérée comme un attribut inhérent à cette substance primitive appelée *protoplasme* ou *sarcode*. Comme cette substance intéressante est devenue aussi depuis plusieurs années la base essentielle et nécessaire du discours présidentiel, tout le monde s'est très vite familiarisé avec elle; et les jeunes demoiselles parlent « protoplasme » dans les salons avec une facilité et une intelligence surprenantes. Il est toujours très intéressant à noter comment, en traitant plus ou moins ce même sujet d'année en année, le ton de l'adresse varie selon la personnalité du président, penchant tantôt vers le matérialisme complet, tantôt vers les vues moins précises qui n'excluent pas tout à fait le spiritualisme de l'univers. Cette fois, il y a eu encore une faible lueur d'espérance pour les spiritualistes. Rien de plus matérialiste que M. Allman quand il parlait du « célèbre amœba », en nous dépeignant l'existence d'animaux qui n'offrent pas la moindre trace de bouche ni de canal alimentaire, mais qui montrent cependant selon lui, tous les attributs essentiels de la vie; rien de plus spiritualiste au contraire que ce digne professeur quand, vers la fin de son discours, il a élevé une si vive protestation contre les tentatives qui ont pour but de réduire les phénomènes psychiques au niveau des manifestations purement physiologiques. Il lui répugne de considérer la pensée, les hautes facultés intellectuelles de l'homme comme des développements de fonctions déjà subsistantes dans ce mystérieux « protoplasme ». Il disait : « Quand nous affirmons que la vitalité est un attribut protoplasmique, c'est tout ce que nous sommes autorisés à affirmer. Nous nous arrêtons sur la ligne de démarcation entre la vitalité proprement considérée comme un groupe de phénomènes qui ont pour leur lien commun l'*irritabilité,* et cette autre série de phénomènes plus élevés que nous appelons le sentiment de l'existence ou la pensée, lesquels phénomènes, quoique intimement associés à ceux de la vitalité, en sont néanmoins essentiellement distincts..... » Il continuait : « Entre la pensée et les phénomènes physiques de la matière non seulement il n'y a aucune analogie, mais encore la possibilité d'en concevoir une ne peut-elle venir à l'esprit; et le chemin évident, droit et consécutif que nous avons poursuivi jusqu'ici dans nos raisonnements, en partant des phénomènes de la matière sans vie pour arriver à ceux de la matière vivante, s'arrête ici tout à coup. »

Un des faits les plus étonnants que nous a signalés M. Allman c'est que, même dans l'état adulte d'un animal d'ordre élevé, les cellules individuelles primitives possèdent toujours leur faculté d'existence indépendante; ainsi, si l'une d'elles se trouve séparée de son organisme dans des conditions favorables, elle peut même retourner à son état primordial et redevenir un *amœba.* C'est ce qui arrive en effet aux corpuscules incolores du sang, qu'on peut retirer et garder encore vivants pendant plusieurs jours.

Je note avec un plaisir extrême que, dans la section biologique du Meeting, le professeur Saint-George Mivart, en prenant comme sujet de son discours la vie et les travaux de Buffon, a voulu tenter de relever d'un oubli plus qu'injuste la réputation de votre grand naturaliste français, qui était aussi un grand écrivain. Parce que Buffon rejetait l'idée d'une classification exacte et raisonnée en divisions et subdivisions de toutes les productions de la Nature et que cette classification est devenue l'idée fixe des zoologistes de nos jours, on a pris le parti depuis trop longtemps de l'ignorer parfaitement. Pourtant l'on pourrait bien dire que, tandis que Linné, avec son système froid de diagnoses, réussit plutôt à vous définir bien exactement ce qu'un animal ***n'était pas***, Buffon, au contraire, vous dépeint l'animal dans son actualité, vous trace sa physionomie caractéristique, en un mot vous fait son portrait vivant. Maintenant il était aussi un grand généralisateur, votre historien de la Nature! et il a très bien esquissé la théorie darwinienne, celle de la *subsistance* des races les plus fortes. Je me rappelle le plaisir que j'avais, étant encore enfant, à lire le chapitre de son grand ouvrage, ou plutôt de l'*Animated Nature* de Goldsmith, qui traite des rivières et des mers et de l'équilibre qui s'établit entre les eaux et l'atmosphère par le moyen de l'évaporation. On raconte que Johnson disait, quand on lui annonçait le projet de Goldsmith d'écrire son *Animated Nature*, que ce livre d'histoire naturelle devait être aussi intéressant *qu'un roman;* le grand lexicographe ne savait pas alors que l'auteur du *Vicar of Wakefield* allait reproduire textuellement les pages inspirées de Buffon.

Quant à la section de la géographie, le major de Serpa Pinto et M. le comte Savorgnan de Brazza ont fait l'apologie du cannibalisme de la façon la plus piquante. Remplis tous les deux d'un même sentiment de gratitude envers les tribus cannibales qui, en ayant parfaitement l'occasion de les manger, ne l'ont pas fait, ces messieurs ont rivalisé de zèle à trouver des excuses et des justifications pour les choses horribles qu'on raconte des tribus africaines. Tous les deux ont été d'accord « qu'en attribuant à ces sauvages une férocité extrême, les voyageurs se sont chargés d'une grave responsabilité ». Malheureusement nous devons regarder l'expérience de ces deux savants explorateurs comme exceptionnelle, puisque Stanley avoue avoir toujours eu la plus grande difficulté à éviter les préparations culinaires.

Que lit-on maintenant pendant ces longs loisirs des vacances aux différentes stations d'eaux et dans les « circulating-libraries » à la campagne?

D'abord il y a les trois nouveaux volumes de M. Gladstone—*Gleanings of Past Years*—pour ceux qui aiment la polémique, les théories théologiques poussées à l'extrême, les chimères scolastiques poursuivies à outrance et soutenues par un grand fonds d'érudition admirable et très variée. Les sept volumes qui ont paru maintenant de ce livre possèdent une valeur historique en ce qui concerne la vie publique de l'homme d'État et les différents mouvements intellectuels et ecclésiastiques auxquels il s'est associé et qui ont exercé, en particulier ces derniers, une si grande influence sur sa politique. Quant à ses études classiques, très profondes d'ailleurs, elles sont toujours un peu gâtées par son acharnement à prouver quelque chose,— vous sentez, même dans les régions les plus pures de l'hellénisme, la théorie préconçue, et vous prévoyez que, si Apollon lui-même a l'infortune de ne pas s'y conformer, c'est Apollon qui doit céder, non pas la théorie. Enfin, il y a beaucoup à lire dans ces volumes; mais je ne vous promets pas que ce sera très amusant.

Lisez plutôt le dernier livre de George Eliot, *Theophrastus Such*. Ce n'est pas un roman, — est-ce qu'elle produit encore des romans proprement dits, l'auteur incomparable d'*Adam Bede* et du *Mill on the Floss?* C'est un livre plein d'idées philosophiques, esthétiques et sociales, une collection d'essais ou d'esquisses, bien des pages sans doute jusqu'ici inédites, éparses çà et là et retrouvées le long de sa route de grand romancier par ce George Sand anglais. Le tout est lié d'une façon très intéressante par la personnalité curieuse et excentrique de Theophrastus Such lui-même, un homme qui, à force de s'examiner, de s'analyser scrupuleusement et de noter sa propre image reflétée par les autres, est arrivé à des notions sur les hommes et les choses de la vie fort exactes, souvent très profondes, quelquefois très amusantes, quoique assez cyniques. Mais partout quel style charmant! quel esprit, quelle verve!

On attend prochainement, sous la direction de George Eliot, la suite de l'œuvre posthume de feu George Henri Lewes, l'auteur du *Life of Goethe,* livre justement célèbre. Je me rappelle avec plaisir ma dernière entrevue, peu

avant sa mort, avec cet écrivain profond, cet homme charmant et sympathique. Nous écoutions ensemble des morceaux de Chopin, exécutés par M. Ignaz Brüll; une admirable et étonnante barcarolle surtout l'impressionnait profondément. Puis, nous causions beaucoup de Chopin; il me raconta des soirées qu'il avait passées à entendre Chopin lui-même jouer ses compositions chez George Sand; il parlait avec enthousiasme de ses improvisations, en m'assurant que les plus merveilleuses créations de Chopin étaient ces fantaisies ineffables et insaisissables que nulle plume n'aurait pu formuler sur le papier. Enfin, nous parlions aussi de Henri Heine et des misérables traductions anglaises qu'il avait subies depuis celle de sir John Bowring, et que subissaient alors même ses vers inimitables. Il me demanda si j'avais vu une de ces traductions (celle de M. Théodore Martin) qui paraissaient en ce moment dans un *magazine*, en me faisant observer que, « après l'avoir travesti, ce pauvre Henri Heine, en toute sorte de jargons, on va maintenant lui faire parler le highland scotch ». Le poète, s'il était vivant, dirait peut-être :

Und ich hab' es doch getragen
Aber fragt mich nur nicht wie!

Me voilà déjà arrivé à la poésie! Je dois vous parler un peu d'un article de notre grand poète M. Swinburne dans le *Gentleman's Magazine*. L'article a ostensiblement pour sujet *le Drame historique du roi Édouard III*, contre l'attribution duquel à Shakespeare, M. Swinburne proteste vivement, en flétrissant la critique absurde qui voudrait ainsi attribuer à Shakespeare tout ce que l'on trouve d'écrit qui porte un peu son empreinte. Ce drame est conçu dans la « première manière shakespearienne; mais l'auteur doit être un de ceux qui étaient avec Shakespeare les condisciples d'un maître commun, Christopher Marlowe. M. Swinburne signale ce dernier comme étant le seul poète qui ait jamais écrit dès le commencement avec une parfaite originalité de style. L'article est extrêmement intéressant et contient des idées de critique littéraire très profondes; pour cette raison, et encore pour d'autres, nous ne pourrons que regretter qu'il ressemble par moments, plutôt à une série d'attaques personnelles qu'à une contribution à la discussion d'une question purement littéraire. Le poète dirige contre lord Lytton, fils du grand romancier Bulwer, et maintenant *vice-roi de l'Inde*, qui écrivit *autrefois* de la poésie sous le pseudonyme d'Owen Meredith, toutes les flèches de son carquois satirique en l'appelant définitivement vice-impératrice. La portée de cette plaisanterie se trouve un peu expliquée dans un de nos « Society-Journals, » où l'on cite deux vers du commencement de tout un poème que M. Swinburne doit avoir composé, dit-on, il y a déjà longtemps, dans le même but. Ils sont ainsi :

Pretty little Lytton
With his muse in muff and mitten.

c'est-à-dire « joli petit Lytton, dont la muse porte un manchon et des mitaines ». Que lui a-t-il fait à l'auteur d'*Atalanta in Calydon*, ce pauvre vice-roi, qui en ce moment doit s'occuper bien plus de l'émir de Caboul que des mitaines de sa muse?

A propos encore de poésie, j'ai à vous présenter une femme poète hindoue très remarquable, qui, du reste, ne doit pas vous être tout à fait inconnue. Je veux parler de Toru Dutt, qui a publié, à Paris, un roman écrit en français, *le Journal de Mlle d'Arvers*. Je ne sais pas au juste ce que vous avez dû penser de cette production. Il me paraît impossible que cette tentative ne révèle pas une ignorance presque complète de la vie et des coutumes européennes, puisque cette jeune fille, déjà morte, hélas! à l'âge de vingt-deux ans, n'avait jamais quitté son pays natal. Elle était, en effet, hindoue pure et sans aucun mélange européen, et c'est une chose extraordinaire, une chose qui, je crois, reste sans exemple qu'elle ait pu non seulement s'assimiler nos idées générales intellectuelles et littéraires en se faisant une éducation européenne aussi complète que celle d'une demoiselle « esthétique » anglaise ou française; mais encore qu'elle ait réussi à s'associer parfaitement au mouvement poétique le plus moderne. On ne saurait dire si c'est l'anglais ou le français qui aurait dû définitivement devenir sa langue de préférence; mais j'incline à croire que c'est l'anglais, car elle écrivait ses vers le plus souvent en notre langue; mais, pour moi, qui avais été pendant assez longtemps presque seul ici à apprécier et à parler de temps en temps de MM. Leconte de Lisle, de Banville, Coppée, Sully Prudhomme, pour n'en pas citer d'autres, jugez quelle surprise que de trouver une jeune fille hindoue qui déjà, en 1873, savait son Baudelaire, son Musset, son Leconte de Lisle et son Coppée par cœur, et avait traduit

toute une série de leurs œuvres! Ce fait étonnant a eu lieu cependant. Nous venons tout récemment de recevoir ici une seconde édition publiée à Bhowanipore du livre intitulé : *A Sheaf gleaned in French Fields*, imprimé d'abord en 1876, dans une ville obscure de l'Inde. Ce livre contient la traduction d'au moins deux cents poèmes de Victor Hugo, de Gautier, de Musset, de tous les poètes plus récents, et enfin des derniers venus de la plus jeune école française. Vraiment, c'est prodigieux. Le *Saturday Review* lui consacre un long article élogieux en parlant de cette pauvre Toru Dutt comme indubitablement une des femmes les plus remarquables qui aient jamais vécu, et en ajoutant que, si George Sand ou George Eliot étaient mortes au même âge, elles n'auraient certainement pas laissé derrière elles des preuves plus incontestables d'originalité. Cependant vous ne serez pas très étonnés d'apprendre que Toru Dutt ne maniait encore que très imparfaitement les rythmes anglais. Le *Saturday Review* cite quatre stances qui sont vraiment irréprochables et auraient pu être d'un poète anglais; mais on chercherait longtemps avant d'en trouver quatre autres aussi conformes aux principes rythmiques de notre langue. J'ai le bonheur de posséder une photographie de cette jeune fille excellente et regrettée. C'est une physionomie tout à fait orientale : riche, voluptueuse, mais raffinée aussi et délicate; enfin une bouche adorable et de grands yeux tendres et profonds, des yeux pleins de ces regards qu'on n'oublie jamais :

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non cela n'est pas possible,
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'Invisible.

La transition est naturelle d'un poète indien qui cherche à devenir Européen à un Anglais qui ne trouve rien de mieux que de perdre, comme dirait Comte, son occidentalisme en écrivant un grand poème dont le sujet et le style sont aussi orientaux que possible. C'est ce qu'a voulu faire M. Edwin Arnold dans le *Light of Asia*, qui jouit en ce moment d'un assez grand succès, fort bien mérité à plusieurs égards. M. Arnold est un savant orientaliste; quant à sa poésie, c'est une poésie de culture solidement plantée dans le sol tennysonien; elle a été copieusement arrosée depuis de tous les styles plus récents. En outre, on pourrait dire que le *Light of Asia* ressemble aussi au *Thalaba*, poème oriental de Robert Southey, comme une jolie fleur artificielle ressemble à une fleur sauvage.

Je me suis servi du mot « Society-Journals ». Si quelqu'un pouvait douter du fait que nous sommes destinés, tout en nous croyant très originaux, à vous copier dans presque toutes les choses de la vie, il n'aurait qu'à jeter un regard sur nos « bookstalls » des chemins de fer ou sur l'étalage des journaux dans un de nos clubs. Nous avons depuis peu de temps toute une série de journaux parfaitement dans le style parisien, et qui représentent un côté du journalisme inconnu chez nous il y a un an ou deux, et s'occupant presque exclusivement de mœurs contemporaines, de faits et *on dit* de la société, de scandale enfin. Les fondateurs de cette école nouvelle journalistique étaient MM. Labouchère et Edmund Yates. *The World*, « a journal for Men and Women », a eu dès le commencement un succès énorme, et compte maintenant une foule de successeurs et de rivaux, qui rivalisent à pousser plus loin les uns que les autres l'imitation française. Le style paragraphique est aujourd'hui solidement enraciné chez nous; les astérisques fleurissent partout sur les pages, et l'on dirait que c'est seulement parce que cette espèce d'inquisition journalistique manquait autrefois que nous avons acquis notre réputation de gens très graves et respectables, tant les scandales grands et petits, les histoires piquantes qu'on raconte en se servant de *** et les détails amusants de toute sorte se multiplient sous les plumes des « Society-Journalists ». Plusieurs de ces feuilles sont illustrées, toujours à la française, quelquefois dans le goût fantastique et frivole de *la Vie parisienne*, quelquefois avec d'assez belles reproductions de tableaux français. Tout récemment encore, on a vu se produire une copie tout à fait ridicule du *Petit Journal pour rire* avec d'affreuses scènes coloriées de la dernière brutalité.

Le dernier venu à un grade supérieur, — car il y a déjà des grades, — s'intitule *Life*, et celui-là offre à ses abonnés une série de portraits de nos célèbres beautés du jour en commençant par M^me Langtry, *le lis de Jersey*, et de jolies reproductions de tableaux français, en commençant avec celui de M. Gervex, *Après le bal*.

Un autre journal nouveau est à mentionner; mais celui-là appartient à une catégorie plus utile. *Replies*, journal de questions et de réponses, rédigé par M. Malcolm Charles

Salaman, qui vient de débuter aussi par un joli livre de poésies très bien reçu dans les revues, pourra bientôt rivaliser avec un autre journal analogue plus connu, *Notes and Queries*, car l'homme est venu au monde, la question sur les lèvres, et malheureusement la réponse est bien souvent difficile à trouver.

ARTHUR O'SHAUGHNESSY.

BELGIQUE

Bruxelles, 25 décembre 1879.

Avant d'examiner les principaux ouvrages traitant de diverses matières : science, histoire, droit, médecine, roman, critique, technologie, qui ont été publiés en Belgique pendant les derniers mois de cette année, — coup d'œil d'ensemble rapide qui me servira de point de départ et d'introduction au bulletin de critique et de bibliographie que j'adresserai mensuellement à la Revue *le Livre*, — je tiens à dire quelques mots sur le mouvement intellectuel dans ce pays.

On a dit à satiété et l'on répète encore que la Belgique n'a pas de littérature. Dans un sens absolu, cette assertion est erronée; dans un sens relatif, elle a pour elle l'apparence de la réalité. Cela tient à des raisons que j'essayerai de faire ressortir succinctement.

Une des causes les plus graves de cette indigence de la littérature belge provient d'influences déjà lointaines, mais dont l'effet est sensible encore. Ces influences découlent de la contrefaçon littéraire à laquelle les décrets de 1852 sont venus mettre un terme. Le pays a été, pendant vingt années, inondé de productions de tout genre dont la vente à un bon marché excessif rendait presque inutiles les efforts des écrivains nationaux. La suppression de la contrefaçon a eu pour contrecoup immédiat la ruine d'un grand nombre de maisons de librairie. Donc, plus ou peu d'éditeurs. Et ceux qui restèrent sur la brèche ne se souciaient pas d'éditer des œuvres d'auteurs belges, auxquelles était réservé d'avance l'accueil le plus froid, — pour ne pas dire davantage, — de la part des nations voisines, mais surtout de la France, qui se vengeait par une sorte d'ostracisme des dilapidations littéraires dont elle avait été trop longtemps victime.

Le roman occupe peu de place dans la littérature belge; les ouvrages spéciaux donnent le contingent le plus sérieux. Mais aussi une tendance marquée s'affirme depuis quelques années. Il semblerait que la Belgique, piquée au vif par les assertions plus ou moins exactes ou peu bienveillantes de ceux qui nient l'existence de ses écrivains, veuille réduire ses détracteurs au silence. Historiens, philosophes, jurisconsultes, savants, romanciers, poètes, critiques, paraissent disposés à combattre un préjugé menteur et s'inspirent pour le vaincre de ces belles paroles de Philarète Chasles :

« L'avenir de chaque peuple est dans sa propre littérature. Elle seule exprime ce que désire, sent ou perçoit une race. Elle en est le *verbe*. Elle en est la lueur et la voix. Les canons, les parcs d'artillerie et les monnayages d'argent et d'or semblent aux esprits vulgaires constituer toute la puissance des peuples. Cela n'est point vrai. Le cerveau humain, qui contient l'instrument matériel de la pensée, est l'atelier d'où sort toute prospérité; tout déchoit si la pensée s'affaiblit. »

J'aurai, certes, l'occasion de reprendre plus d'une fois l'examen de ces questions générales. Le meilleur argument que je puisse donner à l'opinion que je viens d'émettre n'est-il pas le relevé des dernières publications parues dans ce pays ?

Le libraire-éditeur OLIVIER, rue des Paroissiens, dont les bibliophiles et les lettrés reconnaissent le goût et la respectabilité professionnelle, édite un ouvrage : ***Histoire du théâtre français en Belgique***, dont le troisième volume va paraître. Deux volumes compléteront le remarquable travail de M. FRÉDÉRIC FABER. Cette œuvre, résultat des recherches les plus patientes, traitée avec une science réelle des choses du théâtre, présentée avec une précieuse clarté, se recommande, outre ces titres divers, par la nouveauté absolue des matières qui la composent. L'auteur a fouillé les archives du royaume avec l'opiniâtre souci d'un bénédictin; s'aidant des richesses de sa bibliothèque et des renseignements de collectionneurs compétents, il a présenté, par les faits les moins irréfutables et les plus nombreux, l'histoire du théâtre français en Belgique depuis 1500 jusqu'en 1875. Publié en France, en Angleterre, en

Allemagne, un semblable travail eût trouvé le succès rapide, considérable qui eût déjà épuisé plusieurs éditions. Les critiques de l'étranger, notamment en France, ont apprécié fort élogieusement l'ouvrage de M. Faber; mais, en dehors des lettrés, les compatriotes de l'auteur semblent ne point se douter de l'importance historique de l'œuvre, et de l'honneur qui peut en rejaillir sur les lettres belges.

Le même éditeur vient de publier le second et dernier volume du précieux ouvrage de MM. T. Hippert et L. Linnig : *le Peintre-graveur hollandais et belge au* XIX^e^ *siècle* (lettres L, Z). Recueil indispensable à tous les artistes et amateurs. Le travail eût été plus complet si, comme le dit M. Hippert dans une postface, les « donneurs de conseils et les prometteurs de renseignements et de rectifications » avaient tenu leurs engagements.

Je ne puis plus déjà que mentionner l'édition de luxe donnée par M. Henri Ysmans de son ouvrage couronné par l'Académie : *Histoire de la gravure dans l'école de Rubens*. Toute l'édition est épuisée. C'est l'œuvre d'un érudit, d'un artiste et d'un homme de goût.

Parmi les ouvrages édités ou mis en vente par la Librairie universelle Rozez, rue de la Madeleine, dont le chef intelligent suit avec bonheur les traditions de la grande librairie française, nous trouvons : l'*Essai historique sur la propagande des encyclopédistes français en Belgique au* XVIII^e^ *siècle*, par M. J. Kuntziger. Cet ouvrage a été couronné cette année par l'Académie. Il se recommande par de très sérieuses qualités de style et de pensée : l'influence des encyclopédistes est envisagée avec une réelle sûreté de jugement et une indépendance d'esprit conforme en tous points à la nature du sujet traité. « C'est grâce aux encyclopédistes, grâce à leur propagande, dit l'auteur, que nous sommes devenus un peuple vraiment libre, en secouant le joug des vieux préjugés, en brisant la puissance prépondérante du clergé et de la noblesse, puissance intéressée au maintien de tous les abus, et enfin en nous donnant des institutions que nous envient aujourd'hui tous les peuples de l'Europe..... »

La lutte actuelle du clergé et des libéraux belges, lutte sourde mais ardente, et qui suscite présentement au cabinet de réels embarras, a donné naissance à une brochure éditée par la même maison : *l'Insurrection du clergé catholique*, et dans laquelle l'auteur, M. P.-A.-F. Gérard, expose avec vigueur et clarté les raisons à opposer aux empiétements du clergé.

Encore chez le même éditeur : *la Belgique, la Hollande et le Luxembourg devant la France et l'Allemagne*, par le major Lemiel. L'auteur examine la question au point de vue historique, politique, stratégique et conclut à l'union de la Hollande et de la Belgique, sauvegarde perpétuelle de l'indépendance des deux pays. L'auteur désire cette union contre les envahissements et les agressions probables de l'Allemagne; il conseille cette union, mais, pour des raisons qu'il énumère, il n'a que peu d'espoir de la voir s'établir.

Un titre alléchant attire nos regards aux vitrines de cette même librairie : *Paradoxe sur l'avocat,* par M. Édouard Picard, brochure éditée par F. Larcier. Œuvre délicate, ingénieuse, que la critique a louée peut-être un peu aveuglément comme un mets de haute saveur littéraire. Thèse paradoxale soutenue avec une certaine habileté, mais dont la hardiesse fait presque toute la solidité. Beaucoup de choses excellentes dictées par un sentiment élevé.

M. Pierre Sphingard, avocat, a dédié au jeune barreau de Bruxelles, dont il fut le président, les divers discours et allocutions qu'il a prononcés en 1869, 1875 et 1876. Ces écrits me sont connus, mais il m'est agréable d'avoir cette occasion de les louer ici comme de consciencieux et fermes entretiens sur l'honorabilité, les devoirs et les difficultés de la profession d'avocat. (Édité par Larcier; en vente chez Rozez).

La grande Librairie européenne C. Nucquardt que les successeurs MM. Merzback et Golck maintiennent par leur intelligence et leur activité au premier rang des maisons importantes du pays, a édité un grand nombre d'ouvrages qui viennent enrichir le catalogue de leurs publications, si varié et si complet.

Parmi les ouvrages récemment parus à cette librairie, nous signalerons : la *Philosophie scientifique*, par H. Girard. Ce livre fixera l'attention de tous ceux qui s'occupent, à un titre quelconque, de science, d'art et de philosophie. L'objet principal de l'œuvre est la « déduction des lois universelles applicables à la formation et à la constitution scientifique des connaissances humaines ». La solution de plusieurs questions scientifiques fondamentales, vainement cherchée par les savants, en forme l'objet secondaire.

Quant à l'accessoire, — et qui pourrait bien devenir le définitif, — c'est, dans la pensée de l'auteur, de poser la première assise d'une philosophie générale nouvelle, exclusivement fondée sur des données certaines. Ce travail s'adresse directement à tous ceux qui pensent et qui ont foi dans le développement progressif de la science et de la pensée humaine. L'ouvrage grand in-8° est imprimé avec grand soin par l'imprimeur Guyot, de Bruxelles. La maison J. Baudry, rue des Saints-Pères, est l'éditeur pour la France.

Dans une brochure : *la Question du Vatican au point de vue du droit à la représentation diplomatique,* M. Léopold Wilbaux, avocat, examine la question du maintien de la légation belge au Vatican, question fort brûlante à cette heure et que l'auteur traite au point de vue légal, mais aussi complètement qu'il est possible. D'après les principes du droit international, le maintien de la légation belge au Vatican peut être mis en doute : ce doute, l'auteur le combat avec une grande netteté de vues et à l'aide d'une foule de documents choisis avec sûreté et présentés avec beaucoup de clarté. La brochure est écrite dans un style élégant et correct. (Pour la France, éditeur : Sandoz et Fischbacher.)

Les *Souvenirs* du lieutenant général baron Lahure, aide de camp du roi, forment un attrayant et instructif ensemble de notes précises sur des sujets bien différents; voyages, narrations et anecdotes de guerre et de chasse, colonisation, vie indienne, tactique militaire, etc. Le style, libre de toute prétention, a l'allure nette et rapide; la monotonie n'est pas à craindre et c'est un mérite qu'on ne rencontre pas toujours dans les ouvrages de ce genre. L'auteur donne, lui aussi, d'excellentes raisons en faveur de l'union coloniale et douanière de la Belgique et de la Hollande, mais, inquiet sur le sort de cette solution, il préconise avec chaleur l'idée de la colonisation dans l'Afrique centrale, idée patronnée par S. M. Léopold II; le baron Lahure préfère toutefois l'initiative privée à la protection gouvernementale. Ouvrage soigneusement imprimé par la maison Weissenbruch, de Bruxelles.

Le baron de Woelmont, sous le pseudonyme de *Roland de Tomenlon,* vient de publier un charmant ouvrage sous ce titre : *Chasses fantaisistes au pays wallon.* Œuvre très personnelle, qui se distingue par des qualités d'entrain et de joyeuse humeur. Les détails de chasse sont d'un chasseur enthousiaste, mais pratique. L'imprimeur Lelong, de Braine-le-Comte, a proprement et coquettement habillé cette fantaisie pleine d'à propos.

Nous rangerons dans la même catégorie d'ouvrages les deux petits volumes de M. le comte Maurice Du Chastel : *le Goîtreux, conte pour les chasseurs,* récit très original et attachant, et un proverbe en quatre tableaux : *Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois,* œuvre dramatique d'où se dégage une morale aimable. M. le comte Du Chastel est un des rares auteurs dramatiques de ce pays écrivant en français, et l'on peut considérer le théâtre de cet écrivain comme une exception parmi les productions dramatiques de ce pays. Ces deux petits volumes, ornés de têtes de pages et de fleurons, sont parfaitement et correctement imprimés par la maison Weissenbruch.

Parmi les travaux dont l'apparition coïncidera avec la grande fête anniversaire de l'indépendance nationale que la Belgique va célébrer en 1880, il faut mentionner particulièrement l'ouvrage suivant édité par la même maison : *l'Enseignement primaire à l'Exposition internationale en* 1878, par M. Th. Braun. L'auteur, chargé de représenter le gouvernement belge au sein du jury de la classe VI à l'Exposition universelle de Paris, a réuni dans ce volume les résultats de ses enquêtes et de ses investigations sur les procédés et la vie scolaire dans les diverses contrées du globe. Toutes les parties de cet important travail sont traitées avec l'autorité d'un professeur qui a consacré trente années à l'enseignement normal. Les documents très nombreux qu'il contient forment un recueil précieux pour tous ceux qui s'occupent de l'enseignement.

Les libraires-éditeurs Gay et Doucé, galerie du Roi, ont publié, cette fin d'année, un très grand nombre d'ouvrages dans les genres satirique, bibliographique, anecdotique, historique. Quelques-uns appartiennent à la chronique licencieuse; d'autres enfin à la littérature gaillarde ou érotique. Les ouvrages édités par cette maison s'adressent surtout aux bibliophiles et aux amateurs.

Je ne parlerai que pour mémoire d'une réimpresion du *Citateur* de Pigault-Lebrun. Obéissant à une ingénieuse fantaisie, les éditeurs avaient demandé à l'imprimeur une impression en encre verte, mais cet essai n'a pas réussi.

Il a été souvent question dans ces derniers temps de Rétif de La Bretonne. MM. Gay et Doucé ont pensé à rééditer l'un des ouvrages de cet écrivain singulier et dans lequel il aborde une des plus graves questions sociales : ***Le Pornographe, ou idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées.*** M. le docteur Mireur, de Marseille, actuellement médecin en chef du sanitaire de cette ville, a écrit, pour cette édition, une préface extrêmement intéressante dans laquelle il étudie la vie et les œuvres de Rétif. La question a été traitée, par Rétif de La Bretonne, plutôt en artiste qu'en véritable administrateur, et pourtant il paraît que le règlement qu'il préconise dans son ouvrage fut mis en pratique en 1786 par ordre de l'empereur Joseph II d'Autriche. Le souverain envoya à l'écrivain, en témoignage d'admiration, son portrait enrichi de diamants sur une tabatière dans laquelle était un diplôme de baron. Rétif de La Bretonne répondit : « Le républicain Rétif de La Bretonne conservera précieusement le portrait du philosophe Joseph II ; mais il lui renvoie son diplôme de baron qu'il méprise, et ses diamants dont il n'a que faire[1]. » Au moment où la question de la police des mœurs est l'objet de l'attention générale, le livre de Rétif devient presque une actualité, et, comme le dit M. Mireur, la réimpression du *Pornographe* est un hommage rendu à la mémoire de cet homme qui, sans fausse honte et avec une certaine hardiesse de vues examine cette importante question de pathologie sociale.

L'ouvrage petit in-8° a été tiré avec soin sur papier de Hollande par l'imprimeur Lefèvre. Des fleurons et des culs-de-lampe haussent l'impression de ce volume orné d'une eau-forte de Chauvet.

Les mêmes auteurs ont donné récemment une réimpression d'un livre fort rare et dont nous parlerons à ce titre spécial : ***Utilité de la flagellation***, etc., traduit du latin de J.-H. Meibomius. Cette édition est augmentée de la ***Bastonnade et de la flagellation pénale,*** par J.-D. Lanjuinais. L'œuvre du célèbre docteur allemand fut traduite par Mercier de Compiègne. Elle a eu de très nombreuses éditions qui sont toutes très rares; la dernière (1801) est très recherchée, au dire de G. Peignot, Brunet et Graesse, qui ne croient pas à l'existence de plus de dix à douze exemplaires. On avait attribué à Ch. Nodier l'édition de cette réimpression, mais Quérard dans la *France littéraire,* en 1844, a contesté cette assertion.

L'ouvrage, titre rouge et noir, format petit in-8°, est imprimé sur beau papier de Hollande et tiré à 500 exemplaires tous numérotés.

Un charmant recueil de pièces gaillardes en vers vient de paraître également sous ce titre : *Les Fanfreluches, contes et gauloiseries*, par Épiphane Sidredoulx, pseudonyme qui cache un écrivain érudit et spirituel. Cet ouvrage, petit in-12, est luxueusement imprimé en caractères elzéviriens sur papier de Hollande et orné de médaillons placés en tête des pièces principales et tirés en rouge vif.

Dans quelques jours, les mêmes éditeurs mettront en vente un ouvrage très recommandable : *Les Fous littéraires*, par Philomneste *Junior.* Cet ouvrage fera suite aux œuvres déjà publiées par le même écrivain sur des matières rentrant dans le même ordre d'idées : *Les Livres cartonnés. La Bibliomanie en* 1878. *Recherches sur les imprimeries imaginaires, clandestines et particulières.* Le célèbre bibliophile Ch. Brunet, qui se cache sous le pseudonyme de Philomneste, déjà pris par Peignot, a recueilli dans ce volume de nombreuses et curieuses études bibliographiques sur la littérature excentrique, extravagante et insensée des temps anciens et modernes; études écrites par le regretté Quérard et restées inédites. Ch. Brunet, les publie avec de très nombreuses additions et annotations. L'impression de cet ouvrage a été confiée à M. Félix Callewaert père, dont les travaux sont appréciés si justement. Tiré sur papier teinté avec fleurons, lettres initiales, en un beau caractère romain, ce volume est un charmant spécimen de typographie dans lequel les connaisseurs retrouvent les belles qualités de correction et de tirage qui distinguent les impressions de la maison Callewaert.

Avant de terminer, et bien que j'eusse voulu dire quelques mots des publications techniques spéciales de la maison Muquardt et de la bibliothèque Gilon de Verviers, — sur laquelle je reviendrai dans mon prochain bulletin, — je présenterai un coquet volume imprimé à Breslau par Lindner et édité dans cette même ville par J.-U. Kern (Max Müller) et à Bruxelles par Kiessling, rue Montagne-de-la-Cour. ***Le Livre illustré des patiences***, tel est le titre de cet ouvrage tout à fait charmant par sa composition et son tirage typo-

1. Extrait d'une lettre écrite à Ch. Monselet par les petits-fils de Rétif de La Bretonne.

graphique. Ce dernier est réellement merveilleux : il est difficile de triompher plus habilement et plus légèrement des difficultés d'une exécution aussi compliquée. L'ouvrage renferme l'explication de 60 jeux de patience, accompagnée des figures indiquant la place des cartes. Ces cartes, véritables miniatures, sont tirées dans leurs couleurs respectives avec un étonnant fini. Le titre du livre, ornements noirs et rouges, ressortant sur fond chamois, est parfaitement dessiné; les pages, purement imprimées en un caractère très clair, sont encadrées de filets rouges formant en tête des passe-partout dans lesquels sont inscrits les noms des jeux divers.

Je signalerai enfin deux ouvrages édités à Louvain et qui se trouvent en vente à la librairie Rozez : *Histoire de la ville de Hal d'après les documents originaux*, par Léopold Everaert et J. Bouchery, ouvrage de luxe, orné de quatre planches, très bien imprimé, édité par A. Tillot, et sortant des presses de Vanbiesem et Fonteyn.

Histoire politique interne de la Belgique, par Edmond Poullet. Ouvrage imprimé et édité par Ch. Peeters. Dans ce travail important, l'auteur étudie les anciennes institutions de la Belgique. Cette étude très approfondie forme un ensemble dont le but est de donner une idée de la manière dont se sont formées les anciennes institutions des pays et les transformations qu'elles ont subies. Travail académique très complet et utile par les renseignements qu'il contient.

Léon Degeorge.

ÉTATS-UNIS

Boston, 30 novembre 1879.

Plus d'un quart de siècle s'est écoulé depuis la mort de Daniel Webster, le grand orateur américain. Ses œuvres réunies en six volumes furent éditées en 1851, par Edvard Ewerett, lui-même orateur éloquent et accompli. Nous avons sous les yeux un gros volume qui contient quarante-neuf des plus célèbres discours et morceaux d'éloquence de Webster, avec un essai de Edwin P. Whipple sur « Daniel Webster, en sa qualité de maître du style anglais[1] ». L'essai est sous tous les rapports admirable et écrit dans la meilleure manière de M. Whipple. Quelques citations ne seront pas hors de propos.

« Le style mûri de Webster est parfait dans son genre, parce qu'il reproduit en paroles les images de son esprit et de son caractère. Simple, élégant, clair, énergique, et ne s'élevant du niveau d'un exposé et d'une argumentation lucides à des passages d'une suprême éloquence, que quand sa nature tout entière est excitée par quelque grand sentiment de liberté, de patriotisme, de justice, d'humanité ou de religion, qui l'enlève irrésistiblement par la force inhérente à l'inspiration, et le porte dans une région au-dessus de celle où son esprit vit et se meut habituellement. »

Webster comme rhétoricien ressemble à Vauban et à Cohorn comme ingénieurs militaires. Dans la guerre du débat, il fortifiait de telle manière les propositions à soutenir, qu'elles ne pouvaient être emportées par un coup de main, mais qu'il fallait les assiéger patiemment. Les mots qu'il employait étaient assez simples et ne comprenaient pas, à beaucoup près, le vocabulaire même d'un déclamateur de cinquième ordre, mais il avait l'art de les disposer de telle façon que pour un raisonneur honnête la position où il se retranchait paraissait imprenable. L'assaillir par la méthode ordinaire de protestation passionnée et de raisonnement illogique était aussi utile qu'une charge de cavalerie légère l'eût été contre des places comme Namur et Lille. En réalité, dans son discours : « La Constitution n'est pas un pacte entre des États souverains, » il éleva toute une ligne de fortifications de Torres Vedras contre laquelle des Massénas législatifs se précipitèrent en vain et malgré leur force numérique, relativement aux votes dont ils disposaient contre lui, reculèrent en déroute dans chacune de leurs tentatives pour ébranler son raisonnement. »

M. Whipple dit que Webster passa toute sa vie la tête enveloppée d'un nuage de mouches venimeuses; et sa tête était la plus im-

1. The Great Speeches and Orations of Daniel Webster, with an Essay on Daniel Webster as a master of English Style by E. P. Whipple. Boston, Little Brown and C°, 1879.

posante qu'on eût encore vue sur le continent américain. On a dit sans trop d'originalité qu'aucun homme ne pouvait être aussi grand que Daniel Webster le paraissait. Dans ces jours modernes de débats mitigés, nous pouvons à peine comprendre les amères personnalités, les duels acharnés de paroles, qui étaient en vogue dans la génération écoulée et dans celle qui l'a précédée. Webster est mort désappointé, car l'office le plus élevé que le peuple puisse conférer ne lui fut jamais donné. M. Whipple déclare probable que Webster eût été élu président des États-Unis, sans un mot malheureux de son discours prononcé à Plymouth en 1820. Il fut prouvé incontestablement que le « Défenseur de la Constitution » était un aristocrate, parce qu'il avait dit : « Le gouvernement est fondé sur la propriété. »

On dirait que, par quelque étrange coïncidence, les livres de septembre sont dédiés à Mercure, le dieu de l'éloquence.

Nous avons aussi de Little, Brown et Cie deux énormes volumes in-8° contenant la vie et les œuvres de Benjamin Robbins Curtis LL. D., ci-devant juge assesseur à la Cour suprême des États-Unis, lequel est considéré comme le plus grand légiste de l'Amérique. Ce fut lui qui dirigea la défense d'Andrew Johnson dans le fameux procès de mise en accusation en 1868. Il donna sa démission de juge en 1857 et se consacra entièrement à la carrière du barreau, à Boston. En dix-sept ans, ses honoraires s'élevèrent à $ 650,000 (3,250,000 francs). La vie que contient le premier de ces deux volumes a été écrite par son frère, George Ticknor Curtis, qui fut le biographe de Daniel Webster. Elle a une grande valeur, mais elle est passablement sèche et indigeste. Les volumes sont édités par son fils, M. B.-R. Curtis, auteur de ***Dottings Round the Circle.***

Les fils de Charles Scribner nous donnent en deux petits volumes ***Memoir of Leargent Smith Prentiss***, par son frère George L. Prentiss. — D. D. M. Prentiss est né à Portland, Maine, en 1808. A l'âge de quinze ans, il fut envoyé au collège Bowdoin, le collège de Longfellow, de Hawthorne et de tant d'autres Américains distingués. Peu de temps après avoir obtenu son diplôme, il se rendit au Mississipi, et devint professeur dans une famille. Il étudia alors le droit et fut noté comme un des orateurs les plus éloquents et les plus influents de l'époque. En 1837, il fut élu représentant au Congrès, mais son élection fut contestée, et à cette occasion il fit un fameux discours qui dura trois jours. Cependant il perdit son siège, par le vote du président de la Chambre, retourna au Mississipi et fut élu de nouveau, cette fois, par une écrasante majorité. Il prit une attitude ferme contre la répudiation des obligations d'État en 1840, et cinq ans plus tard il alla demeurer à la Nouvelle-Orléans, où il mourut il y a près de trente ans.

Ce mémoire de M. Prentiss est une réimpression, la première édition ne s'étant pas écoulée par suite de l'état fébrile de l'opinion à l'époque de la guerre ; mais c'est un compte rendu très intéressant de la vie d'un homme remarquable.

D. Appleton and C° viennent de publier ***la Campagne russe en Turquie*** 1877-78, par F.-V. Green, attaché militaire à la légation des États-Unis, à Saint-Pétersbourg. C'est un gros volume de 450 pages, et cela paraît un récit exact et fidèle d'un témoin oculaire compétent. L'ouvrage est accompagné d'un atlas de cartes très soignées.

Houghton Osgood and C° annoncent une édition populaire des œuvres d'Emerson, en cinq volumes. M. Emerson a soixante-seize ans. Il dit pathétiquement : « La vieillesse a voilé ma mémoire ». Il vit très tranquillement dans le village historique de Concord. Plusieurs des poètes américains ont récemment passé leur soixante-dixième jour de naissance. Le sympathique « Autocrate de la table du déjeuner », Olivier Wendell Holmes M. D., a eu soixante-dix ans le 29 août dernier. Beaucoup des principaux journaux et revues ont profité de l'occasion pour passer en revue sa carrière littéraire et le complimenter sur la variété de ses succès. C'est un conférencier distingué sur la science médicale. Il a écrit des romans, des essais et des poèmes innombrables. Il y en a qui le considèrent comme le premier écrivain de vers de société dans la langue anglaise. Aucun banquet, aucune fête ne sont considérés comme complets si le docteur Holmes n'y apporte pas son esprit étincelant.

M. Longfellow, qui a maintenant soixante-douze ans, prépare l'édition d'une série de guides poétiques appelés : ***Poems of Places***, en 31 volumes, au moyen desquels vous pouvez monter Pégase de l'Angleterre à Tombouctou et de Moscou à la capitale des îles des Cannibales.

Le plus récent volume de poésie originale américaine est de Mme Julia R.-C. Dorr,

Friar Anselmc and others poems, publié par Ch. Scribner's sons. Ces poèmes sont agréables et jolis, et probablement l'auteur est charmé de les voir former un si beau livre. On promet de nouvelles et complètes éditions des œuvres poétiques du docteur James G. Holland, rédacteur en chef du *Scribner's Monthly*, et du docteur Oliver Wendell Holmes. L'un et l'autre seront probablement bien accueillis par beaucoup de lecteurs.

Nous n'avons pas le temps même de mentionner la masse immense de littérature éphémère que la presse américaine produit sans relâche. Mais peut-être une des causes de cette abondance mérite d'être notée. C'est l'habitude de lire en chemin de fer, tandis que les trains parcourent des espaces immenses. Une des plus curieuses de ces productions est appelée *A tight squeeze*, ou aventures d'un gentleman qui, pour un pari de dix mille dollars, entreprit d'aller de New-York à la Nouvelle-Orléans, en trois semaines, sans argent, comme un vagabond de profession. Le vagabond (*tramp*) est une institution américaine, le résultat direct de la guerre de la rébellion; il appartient à une immense corporation de fainéants, « il ne tisse ni ne file, » mais il vit par la mendicité et le vol. On dit que ce petit volume donne une vive et fidèle peinture de cette vie de bohême toute particulière, et peut ainsi avoir quelque jour une valeur que sa flaccidité littéraire ne justifierait pas.

Dans notre prochaine lettre, nous parlerons d'une nouvelle Revue d'art que vont publier Estis et Lauriot, dont le rédacteur en chef sera M. S.-R. Köhler, traducteur du traité de M. Lalanne sur l'eau-forte. En ce moment, les annonces d'hiver sont à peu près toutes faites. La renaissance générale des affaires qui ont été si longtemps en souffrance agira sans doute comme stimulant sur les éditeurs et on doit s'attendre à une grande activité.

NATHAN HASKELL DOLE.

ITALIE

12 décembre 1879.

On ne saurait nier, quoi qu'en disent les pessimistes systématiques, qu'il y a un grand réveil dans la littérature italienne. Le temps n'est pas bien loin où, exception faite des ouvrages de trois ou quatre écrivains, toujours les mêmes, toutes les devantures de nos librairies étaient remplies de publications étrangères. On cachait sur les plans les plus reculés quelques méchantes traductions du français et quelques pauvres romans italiens mal imprimés. Dans la terre classique de la poésie, l'on n'osait pas même faire des vers si une grande occasion ne se présentait; c'était de temps en temps quelques rimes de Prati ou quelques doux *sciolti* de Aleardi. Maintenant les temps sont changés, et les vers courent d'un bout à l'autre du royaume. L'art de l'imprimerie aussi est en progrès, car ce n'est pas peu de chose que d'avoir des éditeurs tels que Casanova, Treves, Zanichelli et bien d'autres qui pourraient figurer très bien soit à Paris, soit à Londres.

Le roman historique, cette plante classique du sol italien, porté à son apogée en deux genres différents par J. Guerrazzi et A. Manzoni, a désormais fait son temps. On en écrit encore (voir *Cordelia*, par M. Luigi Vivarelli-Colonna, et *Bianca Cappello*, par M. Ildebrando Benciveni); mais on ne les lit plus. Un genre plus utile va pousser à la place : c'est l'histoire populaire. Vittorio Bersezio, le critique illustre, le charmant romancier, le brillant auteur dramatique, vient de publier (Roux et Favale, Turin) les deux premiers volumes de son *Regno di Vittorio Emmanuele II, Trent' anni di vita italiana*. On y retrouve d'abord toutes les brillantes qualités des trois genres de littérature dans lesquels l'auteur a eu de si beaux succès. C'est un livre d'instruction et d'agrément, dans lequel l'histoire et l'anecdote se donnent la main, et la politique aussi bien que les beaux-arts sont traités avec la compétence relative, naturelle à un homme de lettres qui est en même temps homme public, comme l'est M. Bersezio. Tous ceux qui ont joué un rôle dans notre résurrection nationale sont passés en revue. Cette histoire, sous ce point de vue, est vraiment une brillante galerie de portraits esquissés de main de maître.

Étant arrivé à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, M. le comte Giovanni Arrivabene a pensé

sagement qu'il pouvait s'occuper lui-même de la publication de ses Mémoires. C'est aussi une page de l'histoire de ces trente dernières années de vie italienne, car M. Arrivabene a pris une grande part dans les événements politiques qui nous ont rendus libres. Il n'y a donc pas de quoi s'étonner si *le Memorie della mia vita* (Barbera, Firenze) était attendus avec une grande curiosité. Maintenant que le livre a paru, on admire la sérénité, la bonté, la douceur dont il est empreint, de même que la vigueur d'esprit de ce grand vieillard, mais le lecteur n'y trouve pas tout ce qu'il y cherchait. Les révélations ne sont pas aussi abondantes qu'on les désirerait. Une autre publication très importante a été faite par l'éditeur Morano, de Naples. Ce sont deux volumes posthumes de Luigi Settembrini : *Scritti vari di letteratura, politica ed arte,* revus par M. Stalo Fiorentino, et *le mie Ricordanze,* avec une introduction de M. de Santis. *Le Ricordanze* surtout sont très louées. C'est un ouvrage d'élite, l'empreinte plus lumineuse d'un grand esprit. Un livre de philosophie, par M. le sénateur Mamiani, va paraître (fratelli Treves, Milano). Je compte en parler dans le courrier prochain.

Encore un livre d'un mort : *l'Epistolario di Aleardo Aleardi.* Peu de poètes ont été loués et fêtés comme celui-là, et puis tout à coup combattus et presque reniés. Pauvre Aleardi! Maintenant, quelques mois seulement après sa mort, nous pouvons déjà affirmer que, si la moitié de l'enthousiasme dont il a été l'objet dans sa jeunesse dépendait des sujets patriotiques de ses poèmes, la sévérité avec laquelle on a voulu le juger dans ses dernières années a dépassé la mesure. L'éditeur Drucker, qui vient de publier son *Epistolario,* s'est un peu trop pressé. On ne pouvait avoir le temps de recueillir toutes les lettres qu'il peut avoir écrites dans sa vie, ni de les choisir. Ainsi des pièces très importantes manquent, et on a donné trop de place à d'autres qu'il aurait mieux valu supprimer.

Toutefois, et tout imparfait qu'il est, cet *Epistolario* nous fait connaître l'homme avec son âme si noble et son cœur si tendre et si bon. Il était faible, maniéré dans la vie comme dans ses vers, mais toujours de bonne foi; j'oserais dire qu'il l'était même dans sa prose.

La cinquième livraison du *Dictionnaire biographique des écrivains contemporains,* de M. de Gubernatis, contient entre autres les biographies de M. A. Dumas, de M. J. de Santis, de M. Pietro Ferrigui, généralement connu sous le pseudonyme de Yorick, de M. O. Feuillet, Féval, Feydeau, etc., toutes très intéressantes.

Quatre études critiques : M. A. de Gubernatis : *Manzoni;* M. Corrado Corradini : *Poeti contemporanei* (Casanova, Turin); M. Adolfo Renier : *La Vita nuova e la fiammetta* (Loescher, Turin); M. Francesco de Santis : *Zola e l'Assommoir* (Treves, Milan).

M. de Gubernatis a dit très bien tout ce que l'on pouvait dire encore à propos de Manzoni. M. Corradini considère Prati, Aleardi, Carducci, Praga, Giacosa, d'une manière assez fine, mais un peu superficielle. M. Renier est beaucoup plus profond et sérieux. M. Francesco de Santis, faisant l'analyse du chef-d'œuvre de Zola, examine cette nouvelle forme de l'art avec son grand talent, mais aussi avec ce mélange de sûreté et d'indécision qui le rend parfois peu intelligible. Voilà quelques passages de cette *conférence* qu'il a prononcée à l'université de Naples : « Ce que l'on veut, ce que l'on cherche dans l'art, c'est la vie. Toute matière vivante appartient à l'art, non seulement le beau et le noble; mais tout ce qui est mort est rejeté. » On lui a reproché, dit-il, d'avoir une certaine prédilection pour Zola, de signaler un progrès de Zola sur Manzoni, de le croire plus grand..... « Quelle confusion de mots! s'écrie-t-il. — Que peut-il y avoir de commun entre le progrès, les formes et la grandeur du talent artistique? Manzoni est naturel; Zola est un talent très puissant qui s'élève jusqu'au génie. Il n'est pas le créateur d'un art nouveau, ni un précurseur non plus tel qu'il se croit; il est un phénomène, ou mieux encore, si l'on veut, il est un symptôme. Il est le fossoyeur de l'ancien. Il a les nouvelles formes de l'art attachées au cadavre du contenu ». Mais toutefois le professeur conclut que nous avons beaucoup à apprendre de M. Zola : à peu parler de soi dans les livres et à beaucoup laisser parler les choses : « Donnez-nous les larmes des choses et épargnez-nous vos larmes. » — « Pour une race fantasque, amie des phrases et de la pompe, élevée dans l'*Arcadie* et dans la rhétorique, telle qu'est généralement la nôtre, le *réalisme* est un excellent contre-poison. »

Retournons aux poètes. Dans les *Anticaglie* de M. Cavalotti, il y a poésie, critique et polémique. La critique et la polémique sont en prose et forment l'introduction qui arrive jusqu'à la moitié du livre. Nous y retrouvons la question du jour; car c'est une sorte de réquisitoire contre les poètes réalistes dont le

chef est *Lorenzo Stecchetti* (M. Olinto Guerrini). M. Cavalotti est très fort dans la polémique. Il est logique, serré; il a la phrase incisive et profonde, avec une netteté de langage et une vivacité dans la forme qui rend sa prose très attrayante. Les vers n'arrivent pas toujours à ce degré de perfection, mais la pensée est souvent très lyrique. Même ceux qui croient comme moi que le temps de la poésie dite civile, à laquelle il voudrait nous ramener, est passé pour le moment, ne sauraient manquer d'admirer entre autres la ballade des trois portraits, *Tre ritratti :* Giulio Pinchetti, Giulio Uberti, Giuseppe Cavalotti. Le premier est un jeune poète qui s'est suicidé à vingt-cinq ans; le second est aussi un poète suicidé, mais qui était âgé de soixante-quinze ans; le troisième, au contraire, est un jeune héros qui a payé sa dette patriotique en se faisant tuer dans les garibaldiens en Bourgogne.

M. Zanichelli, l'éditeur de Bologne, ne manque pas de livrer au public, ce mois comme toujours, quatre ou cinq de ses beaux volumes type elzévir : *Nuove Liriche,* de M. Campanini Nabarre; *Liriche,* de M. Cave; *A vent' anni,* de M. de La Stella, et d'autres. Ce sont les chantres de la nouvelle école. Le grand nombre manque de finesse et d'étude; mais il y en a de magnifiquement doués : M. Campanini, par exemple, qui écrit de très beaux vers, surtout dans les mètres classiques, non rimés, que M. Carducci vient de remettre à la mode. Et, à propos de M. Carducci, quoique parue depuis quelques mois, je ne saurais m'empêcher de rappeler ici sa dernière *ode barbara* sur la mort d'Eugène Napoléon, pleine de grandeur et de beauté lyrique. Très réussie, *Lacrymæ,* poésie de M. Chiarini, sur la mort de son jeune fils. Même genre, mètre classique non rimé, pièce de vers d'une grande beauté.

J'ai laissé exprès les romans pour les derniers. Il n'y a pas grand'chose, car ce n'est pas la saison.

On attend la seconde édition de la *Giacinta* (G. Brigola), par M. Capuana, avec une introduction dans laquelle il répondra à tous ses critiques. Il en a eu beaucoup, car ce livre a fait du bruit. Il est de l'école de M. Zola, c'est-à-dire qu'il nous donne vraiment, comme dit M. de Santis, *les larmes des choses,* une étude vive de la matière vivante.

Piccole cause, par la marchesa Colombi (Mme Maria Torriani Torelli), roman publié par la *Tipografia editrice lombarda, Milano*, une imitation bien réussie des romans anglais. Il s'agit d'une jolie femme, trop vaine de sa beauté, qui est punie dans sa vanité même : belles scènes intimes, formes élégantes.

Primiscritti, par Gaetano Sangiorgio (*Tipografia editrice lombarda, Milano*). Il y a un peu de tout : des critiques, des biographies, des nouvelles. L'auteur est le fils du grand sculpteur Abbondio Sangiorgio, le maître de Pietro Magni, de Vincenzo Vela, de Odoardo Tebacchi. Ces essais, car le livre a réellement ce caractère, nous offrent de belles pages. Quelque peu d'emphase, par ci par là, ne nuit pas à l'ensemble, car presque tous les articles sont en forme de lettres, ce qui comporte les confidences et les exclamations un peu vives.

Roma galante sotto ai primi Cesari, par M. Filippo Luigi Santi. *(Tipografia editrice lombarda.)*

Povera Marta, par M. Bonfadini, un homme grave, adonné à la politique, qui écrit des romans de cœur de temps en temps, sous le nom de *Aldo,* peut-être pour échapper à l'envie de faire des romans politiques. *Povera Marta* a paru déjà dans les feuilletons de la *Perseveranza.*

BRUNO SPERANI.

RUSSIE

La Guerre et la Paix, roman historique, par le comte Léon Tolstoï, traduit avec l'autorisation de l'auteur, par une Russe. Saint-Pétersbourg, imprimerie de Trenké et Gussnat. Paris, Hachette, éditeur, 1879. 3 vol. grand in-18 de 530, 450 et 468 p. — Prix : à Saint-Pétersbourg, 5 roubles; à Paris, 10 fr. 50.

Cette consciencieuse traduction est la seule véritablement complète qui ait paru jusqu'à présent de ce remarquable ouvrage, qui passe, à juste titre, pour un des chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine russe.

La Guerre et la Paix est, en effet, le tableau saisissant et fidèle de tous les événements

qui se sont passés en Russie de 1805 à 1820, et de toutes les manifestations de la vie russe pendant cette mémorable et intéressante période. Intrigues de la société et de la cour, épisodes militaires, depuis la bataille d'Austerlitz et celle de Borodino jusqu'à l'incendie de Moscou, le passage de la Bérésina et la retraite de l'armée française; scènes de bivouac, d'ambulances, de chasse, de franc-maçonnerie, etc.; incidents de la vie militaire, de la vie de campagnie et des salons du grand monde; histoires de jeu, d'amour et de pillage, tout y est retracé de main de maître, tantôt avec une indicible poésie, tantôt avec un réalisme de bon aloi qui tient de la photographie. L'empereur Alexandre Ier, Napoléon, Murat, Koutouzow, Bagration, Rostopchine, tous les personnages, en un mot, dont les noms se rattachent à l'histoire de ce temps, figurent tour à tour dans ce récit émouvant et lui impriment un cachet d'exactitude et de vérité qui tient constamment le lecteur sous le charme.

En Prison pour la transportation, par D. Linieu. 1 vol. grand in-8° de 364 pages. — A Saint-Pétersbourg. — Prix : 2 roubles.

Dans ce roman, ou plutôt dans ce triste récit de la vie réelle, l'auteur décrit dans les plus grands détails, et avec une véracité remarquable, les différentes phases de l'existence des condamnés à l'exil avant le moment de leur transportation. Il dépeint avec une énergie parfois excessive, mais toujours pleine d'intérêt, les souffrances de ces malheureux qui, perdus à jamais pour la société, finissent peu à peu par tomber aux derniers degrés de l'échelle sociale, par suite des traitements qui leur sont infligés par les employés des prisons.

Récits de l'histoire russe, d'après les anciens monuments, par Pierre Polevoï, grand in-8° de 192 pages. — Saint-Pétersbourg. 3 roubles.

Le nom de M. Polevoï est depuis longtemps connu en Russie, et ses ouvrages y jouissent d'une faveur marquée auprès de tous ceux qui s'adonnent à l'étude des origines nationales. Ce dernier travail du savant historien est le résultat de ses minutieuses et infatigables recherches sur la vie et sur le passé des ancêtres de la race slave. Il est illustré d'un grand nombre de planches et de gravures et doit se composer de quatre livraisons, dont la première vient de paraître tout récemment, après avoir surmonté les difficultés de toute nature qui avaient retardé jusqu'à présent la publication de cet intéressant ouvrage archéologique.

Essai d'une grammaire de la langue russe, d'après un nouveau système, et d'une syntaxe à l'usage des enfants, par Constantin Petrow. 1 vol. in-8 de 84 pages. — Saint-Pétersbourg. — Prix : 35 copeks.

De toutes les grammaires destinées à l'enseignement de la langue russe, celle de M. Petrow est sans contredit une des plus pratiques. En faisant successivement passer sous les yeux de l'enfant les règles grammaticales, qu'il dispose dans un ordre ingénieusement calculé, il facilite singulièrement la tâche du professeur et, par de nombreux exemples choisis avec goût, fixe dans la mémoire de son jeune élève les règles arides de la grammaire et de la syntaxe. M. Petrow est dans l'intention de continuer cet estimable travail.

Une Question scolaire, lettres du professeur Modestow au rédacteur du journal *le Golos* (*la Voix*), brochure in-8 de 88 pages. — Saint-Pétersbourg. — Prix : 60 copeks.

M. Modestow traite dans cette brochure, où il a ajouté aux lettres qui avaient été déjà publiées dans le journal de M. Kraievsky celles qui n'y avaient pas été encore insérées, la question bien connue de l'éducation classique, et critique à cette occasion non seulement les écoles russes, mais aussi les écoles de l'Europe occidentale, en ce qui touche au système d'études qui y est généralement appliqué.

Histoire de la Russie ancienne, en récits et en tableaux, par N. Sipowsky. 1 vol. grand in-8° de 244 pages. — Saint-Pétersbourg. — Prix : 1 rouble 50 copeks.

L'auteur a pris pour but, dans cet intéressant ouvrage qui est accompagné de 52 gravures et de 2 planches dues au talent de M. Vasnezow, d'appeler l'attention de ses jeunes lecteurs sur le passé de l'histoire de leur pays. Après avoir indiqué l'état de la race slave avant le IXe siècle, il décrit l'arrivée de Normands, les luttes du christianisme avec le paganisme, la république de Novgorod, et raconte les faits qui se sont passés pendant l'occupation tartare.

Saint-Pétersbourg et ses Environs. 1 vol. in-12 de 652 pages avec un plan in-folio. — Saint-Péterbourg. — Prix : 1 rouble.

Ce guide donne une description de la ville et de ses environs, tels que Tsarskoé-Célo, Parlowski, Cronstadt, Schlousselbourg, Oranienbaum et Strelna. L'auteur a le projet d'en

publier chaque année une nouvelle édition.

Annuaire de la presse russe, par E. Hartgé. 1 vol. grand in-8° de 80 pages. — Saint-Pétersbourg. — Prix : 50 copeks.

C'est pour la première fois qu'un travail de ce genre paraît en Russie. Tout en ne leur consacrant qu'un espace relativement restreint, il donne exactement la liste de toutes les publications périodiques faites en Russie dans toutes les langues, les noms et les adresses des éditeurs et des rédacteurs, le nombre de leurs numéros par année, le prix d'abonnement à l'intérieur et à l'étranger, ainsi que le tarif des annonces, et une table systématique des matières qui y sont contenues.

L'Encyclopédie russe, par le professeur Jean Boresine. 15e livraison, grand in-8° de 218 pages. — Saint-Pétersbourg. Les 16 livraisons formant l'ensemble de l'ouvrage coûteront 60 roubles.

Le nom du professeur Boresine est un sûr garant que cet important travail, commencé déjà depuis plusieurs années et qui doit être terminé en 1880, sera digne en tout point et du talent de son auteur et de l'objet qu'il se propose.

Calendrier général, édité par Hermann Happe. 1 vol. grand in-8° de 816 pages. — Saint-Pétersbourg. — Prix : 1 rouble.

L'éditeur a complètement refondu cet utile calendrier, qui est orné d'une gravure emblématique de Charles Broge représentant la délivrance des Bulgares.

Chrestomathie historique de l'histoire moderne, par S. Gourevitch. Tome II, grand in-8° de 656 pages. — Saint-Pétersbourg. — Prix : 2 roubles.

Ce volume contient un choix de différents morceaux d'auteurs français, anglais, allemands et russes sur les événements qui ont eu lieu depuis la mort de Henri IV de France jusqu'à celle d'Anne d'Angleterre.

Born (*pseudonyme*). — *Voyage à travers le monde et autour du monde,* 1 vol. in-8° de 556 pages. — Prix : 3 roubles. — Moscou, typ. de Ch. Hindrick.

Disher (Frédéric-Théodore). — *Modes et Cynisme,* traduit de l'allemand par S. P. D. 2e édition. 1 vol. in-8° de 32 pages. — Saint-Pétersbourg, typ. de Chemetkine. — Prix : 25 copeks.

Loutchisky (J.-V.), professeur à l'université de Kiew. — *Les Assemblées provinciales en France sous Louis XVI, et leur rôle politique.* 1 vol. grand in 8° de 42 pages. — Kiew, édité par l'auteur; typ. de l'université.

Anonyme. — *Essai sur l'analogie des verbes slaves-russes avec les verbes grecs-latins, d'après leurs formes et leurs racines.* 1 vol. grand in-8° de 150 pages. — Moscou. Édité par Lavrow. — Prix : 1 rouble 25 copeks.

Rodionow (D.-R.). — *Les Fondements de l'agriculture.* 1 vol. grand in-8e avec 9 planches. — Saint-Pétersbourg, typ. de Happe. — Prix : 2 roubles.

Eikhelmann (O.). — *Occupation des pays ennemis. Mémoire sur le droit international.* 1 vol. in-8° de 226 pages. — Moscou, typ. de Riss. — Prix : 1 rouble 60 copeks.

Wreden (E.). — *Cours d'économie politique.* 2e édition revue et corrigée. 1 vol. grand in-8 de 612 pages. — Saint-Pétersbourg; édité par M. Stassoulevitch. — Prix : 5 roubles.

Nelwald (F.). — *Récits de voyages au pôle Nord, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.* Traduction sans nom d'auteur. 2e livraison grand in-8° de 80 pages, avec une carte et 5 planches. — Saint-Pétersbourg; édité par M. Souvorine. — Prix : 65 copeks la livraison.

Elson (A.). — *Manuel des agents de police.* 1 vol. in-8° de 254 pages. — Varsovie, édition officielle publiée par la section de la gendarmerie. — Prix : 1 rouble 50 copeks.

Anonyme. — *L'Art de faire toute espèce de savons.* 3e édition revue et corrigée. 1 vol. in-8 de 236 pages avec 3 planches. — Moscou, typ. de Martinow et Cie. — Prix : 2 roubles.

Anonyme. — *Les Mille et une Nuits,* traduit du français. 3e édition. 2 vol. in-8° de 354 et 424 pages. — Moscou; édité par Leoukhine. — Prix : 3 roubles.

EN LANGUE POLONAISE

Koutchuisky (A.). — *Guide technique pour les ingénieurs, les architectes, les géomètres,* etc. 1 vol. in-8° de 304 pages avec 44 dessins dans le texte. — Varsovie; édité par Naskovski. — Prix : 2 roubles.

Koukhartchevsky. — *Les Égouts et la Canalisation de Varsovie.* Revue critique des projets présentés. 1 vol. in-8° de 88 pages, avec 2 plans. — Varsovie, typ. de Niase. — Prix : 1 rouble 50 copeks.

Hovyn de Tranchère.

SUISSE

Geneve, 8 décembre 1879.

Histoire de la glorieuse rentrée des Vaudois dans leurs vallées, — où l'on voit une troupe de ces gens qui n'a jamais été jusqu'à mille personnes, soutenir la guerre contre le Roy de France et contre S. A. R. le duc de Savoye ; faire tête à leur armée de 22,000 hommes ; s'ouvrir le passage par la Savoye et par le Haut-Dauphiné; battre plusieurs fois les ennemis et enfin miraculeusement rentrer dans ses héritages, s'y maintenir les armes à la main et y rétablir le culte de Dieu, qui en avait été interdit depuis trois ans et demi. — Le tout recueilli des mémoires qui ont été fidèlement faits de tout ce qui s'est passé dans cette guerre des Vaudois et mis au jour par les soins et aux dépens de Henri Arnaud, pasteur et colonel des Vaudois, 1710. — *Réimprimé à Genève par Gustave Revilliod et Édouard Fick en* 1879. — *Un vol. in-*12 *: lettres ornées.*

Des cinq escoliers bruslez à Lyon. — Genève, Fick, 1878, *petit in-folio.*

La Seigneurie de Genève et ses relations extérieures 1720-1749, *par Charles Du Bois-Melly.— Genève, Georg,* 1880, *in-*12 *carré.*

Post-Scriptum.

Genève s'est fait dans l'art de la typographie une place d'honneur qu'elle ne saurait oublier entièrement, et qui ne lui permet pas de se ranger parmi ces villes où l'on s'en tient à imprimer des journaux, des brochures, des rapports, des livres d'école et des volumes à 3 fr. 50. Elle a une réputation ancienne, sinon à égaler, ce qui serait de sa part bien présomptueux, du moins à ne pas désavouer entièrement.

Aujourd'hui, c'est la maison Fick qui représente surtout, chez nous, les traditions et le goût classiques. Est-ce par fidélité aux souvenirs ? On pourrait le croire, car elle remonte, par une longue filiation, aux Estienne et aux de Tournes, et elle possède dans ses ateeliers nombre de bois originaux que ces grands typographes ont dû manier de leurs mains.

Mais, comme chacun sait, l'impression de luxe est peu rémunératrice, et il fallait au moins un ami des beaux-arts pour partager avec M. Fick les risques de ses entreprises bibliophiliques. Cet associé s'est rencontré en la personne de M. Gustave Revilliod, un de nos riches concitoyens. Nous avons vu ainsi se former une très remarquable bibliothèque qui consiste dans une cinquantaine de réimpressions d'ouvrages appartenant, pour la plupart, à l'histoire politique et religieuse de Genève au XVI^e et dans la première moitié du XVII^e siècle.

Le dernier venu de cette collection est le volume dont j'ai transcrit le titre en tête de cet article. L'*Histoire de la glorieuse rentrée* intéresse la France par la personne de son auteur, originaire du Dauphiné ; elle intéresse également, ainsi que la Savoie, l'Italie, la Suisse et même l'Alllemagne, par les événements racontés ; enfin les historiens de la Réformation ne peuvent ignorer l'œuvre d'Arnaud. Publié pour la première fois en 1710, ce livre était devenu fort rare et très cher, en sorte que c'est un vrai service que MM. Fick et Revilliod ont rendu, soit aux érudits, soit aux amateurs, en le réimprimant. Je suis heureux de pouvoir inaugurer ma correspondance de Genève en débutant par un ouvrage de cette valeur, au double point de vue du contenu et de l'exécution typographique.

Nous ne sommes plus aux temps héroïques, a-t-on pu dire souvent à notre époque de doute et d'affaissement moral. C'est vrai, mais il faut pourtant reconnaître que ces jours où l'honneur et le devoir avaient le pas sur toutes les autres considérations ne sont pas si loin de nous que l'on pourrait parfois se le figurer. Si le livre du pasteur et colonel Henri Arnaud ne nous transporte pas en plein âge héroïque, il vaut mieux convenir qu'il n'y en a jamais eu.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter l'histoire des Vaudois du Piémont, de décider si leur nom leur vient de Pierre Valdo, marchand lyonnais converti aux doctrines évangéliques, ou du fait qu'ils habitaient dans des vallées; notre auteur se rattache à cette dernière hypothèse qu'il appuie du reste sur le témoignage de Jean Léger, auteur d'une histoire des Vaudois antérieure de trente années environ au livre d'Arnaud. Ce qu'il importe seulement de se rappeler, c'est que, à l'époque où se produisit le mouvement de la Réformation, il se trouvait dans une section retirée des Alpes du Piémont, à quelques lieues de Turin, une petite tribu déjà gagnée aux prin-

cipes proclamés par les réformateurs, et qui avait résisté victorieusement à l'invasion des pratiques romaines, ce qu'il faut attribuer, soit à l'influence d'un pieux évêque de Turin, soit à quelque connexion avec les sectes hérétiques du Midi de la France, soit à quelque autre circonstance: encore ici, ce n'est pas le lieu de discuter, *adhuc sub judice lis est.*

Mais puisque ces lignes sont faites pour un journal bibliophilique, il ne sera pas sans à-propos de rappeler que c'est aux Vaudois que nous devons l'impression de la première traduction complète de la Bible en langue française, après celle de Lefebvre d'Étaples (Anvers 1531) dont elle s'éloigne du reste fort peu. Votée par un synode tenu dans un petit hameau des Vallées, cette impression fut exécutée à Serrières (canton de Neuchâtel) en 1535, et ce n'est pas sans une légitime fierté que les éditeurs placèrent à la fin du volume sacré ces deux vers qui en indiquaient l'origine:

Les Vaudois, peuple évangélique,
Ont mis ce trésor en publique.

Mais il n'était pas facile au petit Israël des Alpes de professer sa foi, entouré qu'il était de toutes parts par des populations restées fidèles à la cour de Rome. Aussi est-ce par un vrai miracle — le mot revient constamment sous la plume d'Arnaud — que les Vaudois, à travers des luttes sanglantes, et après des périodes où l'on aurait pu les croire anéantis, se relèvent et affirment de nouveau leur existence.

La « glorieuse rentrée » est l'un de ces miracles, le plus extraordinaire de tous, sans aucun doute.

Abandonnés déplorablement par les puissances « dont l'une s'est toujours excusée sur ce qu'elle y avait été contrainte par l'autre, quatorze mille Vaudois, contre la parole écrite d'un prince de la maison de Savoie, avaient été jetés en diverses prisons du Piémont. Il n'en restait — par combien de cruautés inouïes, — qu'environ trois mille qui ressemblaient plus à des ombres qu'à des hommes, lorsque S. A. R. de Savoie leur donna la liberté de se retirer en Suisse, en vertu d'un traité convenu avec les cantons protestants.

« Y étant tous arrivés en février 1687, ils y trouvèrent pour nourriciers ceux qu'ils avaient eus pour libérateurs et furent la plupart dispersés dans les villes et villages da canton de LL. EE. de Berne, où ils auraient bien eu sujet d'être satisfaits de leur sort, si l'envie de retourner dans leur pays n'avait incessamment agité leurs esprits. En effet, ne comptant pour rien la vie s'ils ne la passaient où ils l'avaient reçue, ils se résolurent d'y retourner à quelque prix que ce fût. Pour cela, ils firent trois tentatives. »

Telle est l'exposition du sujet dans les termes mêmes où le présente Arnaud que nous nous sommes contenté d'abréger.

Nous ne dirons rien des deux premières tentatives, qui échouèrent, si ce n'est qu'elles eurent pour effet d'exciter toutes les défiances du duc de Savoie et de tenir en éveil la vigilance des Suisses, jaloux de maintenir leur neutralité en empêchant la violation des traités.

Mais l'amour de la patrie devait l'emporter sur tous les obstacles. Un complot est ourdi dont les fils s'étendent à tous les Vaudois dispersés en Suisse et même plus loin, et dont le secret est si bien gardé qu'ils peuvent se réunir au nombre de 900 sur les bords du lac de Genève, entre Nyon et Rolle, dans le voisinage de l'endroit où s'élève aujourd'hui la villa du prince Jérôme Napoléon.

Ici commence l'histoire si pleine d'émotions que le pasteur Arnaud, choisi pour colonel par les Vaudois dans cette mémorable expédition, a entrepris de raconter, — et que nous laisserons à M. Henri Bordier le soin de résumer mieux que nous ne saurions le faire:

« On traverse aussitôt le lac sur quelques mauvaises barques, on aborde la rive savoyarde, près d'Yvoire, et l'on se met rapidement en marche à travers les terres du duc, enlevant des otages et des guides pour les relâcher à l'étape suivante, et sans commettre le moindre désordre. Ils passent à Sallanches, atteignent les hautes montagnes, culbutent, près du fort d'Exilles, quelques compagnies françaises de cette frontière qui voulaient leur barrer le passage et le 27 août, après onze jours de fatigues et, de dangers inouïs, ils arrivent, demi-morts de faim, au premier village des vallées vaudoises, la Balstille. Les troupes piémontaises et celles du roi de France s'unirent pour leur donner la chasse; mais Arnaud déploya la valeur et les talents d'un militaire consommé; il repoussa tous les assauts, jusqu'à ce qu'un allié sur lequel il avait bien compté, l'hiver, vint forcer les assaillants à le laisser en repos jusqu'au printemps. Le 30 avril, l'ennemi reparut. Il fut repoussé de nouveau. Voulant en finir à tout prix, le général français commença un siège en règle, et fit transporter

des canons sur les sommets voisins du camp vaudois, qui semblait inévitablement perdu. Ils avaient compté sans la foi d'Arnaud, que le découragement ne pouvait atteindre. Par une sombre nuit, il se laissa glisser, suivi de tous les siens, au fond de précipices impraticables, et le lendemain, comme les assiégeants étonnés cherchaient à s'assurer si la place était véritablement déserte, ils aperçurent les indomptables religionnaires postés sur les cimes lointaines. La politique mit fin tout à coup à cette lutte trop inégale. Le duc de Savoie passa du parti de la France au parti de l'Allemagne et laissa la paix à ses sujets vaudois[1]. »

Les abonnés du *Livre* connaissent maintenant la trame de cette saisissante épopée si bien appelée « la glorieuse rentrée. » Mais ce qu'ils ne trouveront que dans l'ouvrage d'Arnaud, c'est le parfum d'héroïsme et de chevalerie chrétienne qui se dégage de cette page d'histoire.

Arnaud était pasteur et colonel à ses heures ; on retrouve ces deux hommes dans sa relation. Ainsi lorsqu'il se prend à écrire : « Il ne faut pas s'étonner que les Vaudois aient mis à mort ceux qui tombaient entre leurs mains : c'était une puissante raison d'État, ils n'avaient aucune prison pour les renfermer », et ce qui suit (page 147), ce sont là plutôt les réflexions d'un chef d'armée que d'une prédicateur de l'Évangile. Par contre, on retrouve le pasteur dans de nombreux passages comme le suivant : « Quoi ! une poignée de gens forcent deux mille cinq cents hommes bien retranchés !... La chose paraît si peu vraisemblable que, pour la croire, il faut l'avoir vue, ou plutôt fortement s'imaginer que la main de Dieu, non seulement combattait avec eux, mais, même, avait aveuglé les Français. »

Le style d'Arnaud a la vivacité et le pittoresque que comportait son récit. Il nous a rappelé quelquefois celui d'un autre champion du protestantisme, Théodore-Agrippa d'Aubigné, qui mania, lui aussi, la plume et l'épée, et dont la réputation littéraire va s'affermissant de plus en plus.

Je ne quitterai pas la « glorieuse rentrée » sans ajouter encore ceci pour les bibliophiles : c'est que le livre est imprimé sur papier de Hollande, en caractères anciens, avec lettres ornées et titres rouge et noir.

Et maintenant que j'ai dépensé presque tout l'espace auquel je puis honnêtement prétendre, je ne pourrai plus guère que mentionner en terminant deux autres volumes auxquels je m'étais cependant promis de m'arrêter quelque peu.

Le premier, comme l'*Histoire de la glorieuse rentrée,* est aussi une réimpression de la maison Fick ; il s'intitule : *Des cinq escoliers bruslez à Lyon,* et forme un joli in-4° sur beau papier. L'ouvrage comprend deux documents d'inégale longueur : c'est d'abord le récit, emprunté à l'*Histoire des martyrs* de Crespin, du procès et de la mort de cinq malheureux étudiants en théologie, venant de Suisse, et arrêtés comme hérétiques à Lyon ; c'est ensuite la correspondance d'un marchand saint-gallois établi dans cette dernière ville, correspondance conservée dans la *Bibliothèque vadiane* de Saint-Gall, qui nous met au courant des démarches tentées par la Suisse protestante en vue d'obtenir la relaxation des accusés. Le tout est d'un vif mais douloureux intérêt.

Les amateurs remarqueront, dans les *Cinq Escoliers*, de grandes capitales d'un alphabet ayant appartenu à Conrad Badius, imprimeur français réfugié à Genève, ainsi que deux gravures de Gandon.

Il me reste à mentionner un joli in-12 carré, titre rouge et noir, non plus une réimpression celui-là, mais un livre nouveau sortant des excellentes presses de la maison Schuchardt, à Genève, et dû à une plume genevoise. L'auteur, M. Charles Du Bois-Melly, déchiffre avec une rare patience les archives de notre ville, qu'il dépouille, en quelque sorte, pour ceux qui cherchent surtout dans l'histoire des études de mœurs. On retrouve dans son style et sa manière les procédés du peintre, ce qui ne doit pas surprendre, car avant de manier la plume il a tenu le pinceau.

Le volume qui nous est offert nous initie aux relations de Genève avec les puissances, entre les années 1720 et 1749, et aux immenses difficultés que la petite république eut à vaincre ou à tourner pour sauvegarder sa double indépendance politique et religieuse. Les lecteurs de l'étranger s'arrêteront de préférence aux deux études — il y en a quatre — intitulées : Genève pendant la peste de Marseille (1720), et Genève pendant la guerre pour la succession d'Autriche (1742 et 1749) ; mais les autres offrent aussi des détails qui se lient à l'histoire générale de l'époque, et n'ont pas seulement un intérêt local. Que pensez-vous par exemple du roi de Sardaigne disant

1. *Encyclopédie des sciences religieuses,* publiée sous la direction de F. Lichteberger, 1er vol.

en 1724 aux délégués genevois, devant lesquels il se défendait de vouloir toucher au territoire de la république : « Vous le voyez, je suis vieux à présent. Un temps était où tout m'aurait été bon, et où j'aurais peut-être désiré être le propriétaire des truites de ce lac. Aujourd'hui il me faut une nourriture plus substantielle et plus solide, vous m'entendez assez! » Faut-il voir là, avec M. Du Bois, « une allusion à peine déguisée à l'ambition héréditaire de la maison de Savoie, déjà dirigée du côté de l'Italie »? Comme on le voit, ce volume, la *Seigneurie de Genève et ses relations extérieures*, n'a pas de l'intérêt seulement pour les habitants des bords de notre lac et formera le complément naturel des *Mœurs genevoises de 1700 à 1760* (in-12, 1875, épuisé), du même auteur.

P.-S. — Au moment de vous envoyer cette lettre, j'apprends qu'il vient de paraître le premier volume de la vie du lieutenant général d'Erlach par M. de Gonzenbach, ancien chancelier de la Confédération. Ce volume est accompagné d'un recueil de documents originaux provenant de la bibliothèque de Spiez dont la vente a fait, il y a deux ou trois ans, un certain bruit dans le monde des bibliophiles. On sait que d'Erlach, après avoir été un des principaux lieutenants de Gustave-Adolphe et du duc Bernard de Saxe-Weimar, avait passé au service de la France sous Louis XIII, et avait même été créé maréchal de France sous Louis XIV, après la bataille de Lens. D'Erlach avait conservé, lorsqu'il prit sa retraite et se retira dans son château de Castelen, tous ses papiers qu'il avait mis en ordre et qui contiennent une foule de documents intéressant l'histoire de cette époque. Ce sont ces papiers, aujourd'hui à la bibliothèque de Berne, mais dont quelques volumes ont passé aux archives françaises par l'intermédaire de M. Adolphe Gaiffe, que M. de Gonzenbach a dépouillés et qui lui ont servi à composer son histoire.

Ce recueil de documents contient, à côté de missives écrites en allemand, un grand nombre de lettres et de documents en français que je me borne à signaler ici à l'attention des historiens.

L. Wuarin.

LE LIVRE PARLÉ

Revue des Conférences

Le dernier siècle était l'époque des salons; le nôtre, a-t-on dit bien souvent, appartient aux journaux. L'opinion publique s'y reflète; mais si incisif, si brillant que soit un article de journal, il n'a qu'une portée éphémère. L'influence du livre est seule durable. Entre ces deux moyens de persuasion se placent la brochure et la conférence. L'une s'adresse à un grand nombre de lecteurs, et vit plus qu'un simple article; l'autre emprunte toute sa puissance d'effet au charme d'une parole bien maniée. Elle précède d'ailleurs le plus souvent soit la brochure, soit le livre. Si le conférencier s'est senti soutenu par son auditoire, il se trouvera disposé à rechercher le même succès auprès de ceux qui n'ont pu l'entendre et que son opuscule ira trouver. Les idées que sa bouche aura exprimées seront comme de l'or en fusion tout prêt à se solidifier, à prendre une forme définitive, à acquérir tout son prix par l'impression. C'est ainsi que la conférence de M. Naquet sur *le Divorce* a non seulement été reproduite, mais les développements qu'elle comportait ont fait la matière d'un gros volume chez Dentu. La leçon de M. Davanne sur *les Progrès récents de la photographie*, si intéressante au point de vue pratique, vient de paraître chez Gauthier-Villars. On nous dit qu'on a fait aussi un tirage spécial de la conférence dans laquelle M. Cosson a combattu le projet de création d'une mer intérieure dans notre colonie algérienne.

Les conférences se rattachent donc d'une manière intime aux questions bibliographiques et nous nous proposons de rendre compte succinctement, à cette place, et sous le titre qui précède, de la plupart des conférences parisiennes. Le champ ne laisse pas d'être vaste et varié. Sans compter les conférences des matinées littéraires du troisième Théâtre-Français et du théâtre des Nations, n'aurons-nous pas à suivre les leçons de physique opératoire de M. Bourbouze, le cours de littérature française de M. Feugère à la Sorbonne (il roulera cette année sur Montaigne)? De son côté, l'Association scientifique de France compte nous faire entendre MM. Jamin, Ravaisson, Bouley, Charles Blanc, Gaston Tissandier, Egger, Javal, Bréguet, Stanislas Meunier et même M. de Lesseps, le premier jeudi d'avril.

Quant au programme de la salle du boulevard

des Capucines, il change chaque semaine, allant du plaisant au sévère, et tenant compte surtout de l'actualité. C'est ainsi que nous avons pu entendre, le 9 novembre, M. Coquelin disserter, pour la seconde fois, sur l'art et le comédien.

Il semble, a dit le spirituel sociétaire de la Comédie-Française, qu'on veuille refuser aux comédiens une place dans la société. Loin de voir en eux de véritables artistes, on a été jusqu'à les traiter de ***perroquets***. Eh bien, l'art consistant dans l'interprétation de la nature, dans l'expression de la vérité, ceux qui le cultivent doivent-ils rougir d'admettre l'acteur dans leurs rangs? Si le poète, si l'écrivain travaillent sur les mots, le peintre sur une toile, le musicien sur des touches, le sculpteur sur le marbre ou le bronze, le comédien opère sur lui-même. Il est sa toile, son clavier, son marbre. Le propre de l'art, c'est la ***création***, et c'est justement de ce mot que se sont servis, pour caractériser l'œuvre de nos grands comédiens, non seulement les critiques, mais des auteurs dramatiques : Marmontel, Voltaire, Musset, Dumas père; MM. Doucet, Hugo, Émile Augier, Ambroise Thomas. Ce dernier, en dédiant *Hamlet* à Faure, ne l'appelait-il pas « notre ouvrage » ? Et non seulement il y a création, mais même collaboration. Nourrit n'a-t-il pas collaboré effectivement à *la Juive?* Lamartine ne disait-il pas que les interprètes de *Toussaint Louverture* en avaient voilé les imperfections. C'est qu'il y a loin entre le type rêvé par l'auteur et celui qu'il s'agit de transporter à la scène. Le poète a créé une âme, c'est à l'acteur de la loger dans un corps, seconde création si réelle que rien ne subsiste quand elle est anéantie, à preuve tant de rôles interprétés jadis par Talma, illisibles aujourd'hui. La paternité de Robert Macaire n'est-elle pas attribuée moins à ses auteurs inconnus qu'à Frédérick-Lemaître? On objecte que, quelque importante qu'ait été l'influence d'un acteur, rien ne lui survit. Étant donné le respect des traditions au théâtre, cela n'est pas tout à fait vrai. En fût-il ainsi pourtant, il n'y aurait pas lieu de nier la puissance créatrice du comédien, pas plus que de refuser à Apelles son renom de peintre, parce que le temps n'a pas épargné ses toiles. La fixation sur un tableau ou sur la scène, la création, par suite, de certains types, quelque fugitive qu'elle soit, n'en a pas moins été réalisée. Si l'œuvre d'un grand tragédien périt presque tout entière avec lui, sa gloire n'en est pas diminuée; mais il faut le plaindre, car son immortalité s'éteint avec le bruit des applaudissements.

Donc le comédien fait de l'art; mais dans quel but? Dans le but de plaire et de susciter l'intérêt tout en satisfaisant aux instincts les plus nobles de l'âme, à ceux qui la portent vers le beau, le bon, le vrai. Nier l'utilité des comédiens équivaut à nier celle du théâtre même et à s'inscrire en faux contre Aristote, Shakespeare, Corneille, — contre l'humanité tout entière, car le théâtre répond à un de ses besoins les plus impérieux. Il existait à l'état de pantomimes bizarres chez les peuples de l'âge de pierre; *la mort et la résurrection d'Adonis* étaient le thème des représentations scéniques de l'ancien Orient. Dans la Grèce, à Rome, et plus tard en Espagne, en Italie, en Angleterre, en France, partout où les civilisations atteignaient leur apogée, il a été en honneur. On court au théâtre comme à la source des plus pures et des plus vives émotions morales. Que de tragédies, que de drames ont exercé sur les mœurs une action plus puissante qu'un traité des devoirs! N'avons-nous pas dans Corneille une sorte de réserve nationale toujours propre à réveiller le patriotisme?

M. Coquelin se range d'ailleurs à l'avis exprimé par Diderot dans son *Paradoxe sur le comédien*. Il pense que l'acteur doit rester maître de lui, comme le sculpteur de son ciseau, sans partager les sentiments qu'il doit rendre. De même que, pour écrire ou *Macbeth* ou *Tartuffe*, on n'a pas besoin de participer ni à la noirceur du premier personnage, ni à l'hypocrisie du second, ainsi l'acteur doit diriger sa dépense, étudier la nature, composer ses personnages et, une fois ceux-ci constitués à force de travail, les habiter, s'y incarner, si l'on veut, mais ne jamais leur appartenir. C'est ainsi qu'il ne laissera percer aucune trace des sentiments qui pourraient l'agiter quelques secondes avant la représentation.

Nous passons sous silence des observations très sensées sur le réalisme, ou, pour l'appeler par son nom moderne, le naturalisme au théâtre, pour arriver à la question que le conférencier avait le plus à cœur de traiter, plaidant, comme il l'avoue du reste, *pro domo sua*.

Le comédien exerce un art; cet art a son utilité, ses difficultés, ses grandeurs. Celui qui l'exerce occupe-t-il dans la société un rang en rapport avec ses fonctions? Certes M. Coquelin ne demande pas qu'on confie aux comédiens, comme au temps de Callipède, le commandement des flottes, ni qu'ils aient l'importance sacerdotale et politique que leur assurait, dans le temple de Dionysios, la représentation des chefs-d'œuvre de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane. M. Coquelin veut simplement combattre le préjugé qui met encore le comédien presque en dehors de la société, préjugé qui n'existait pas au temps des *mystères* et des *moralités*. L'Église avait alors la haute main sur les représentations théâtrales. La brouille ne daterait-elle pas des *Soties*, et en particulier des plaisanteries de Pierre Gringoire, qui mit en scène l'Église elle-même et le pape, l'une sous le nom de *Mère sotte*, l'autre sous celui de l'*Homme obstiné?* Le ressentiment crût avec Molière, et l'on peut dire que la haine des adversaires du *Tartuffe* enveloppe encore les comédiens. Il n'est plus question sans doute de la prison pour les forcer à jouer; mais s'ils excipent de leurs titres à une égalité qui n'est pas encore dans

les mœurs, le préjugé se dresse plus vivace que jamais. Eh quoi! ne se trouve-t-on pas en présence de gens qui, selon la fantaisie du poète, peuvent s'infliger des coups de bâton sur les épaules, des coups de pied ailleurs? N'a-t-on pas toujours le droit de les siffler, droit indéniable garanti par un vers de Boileau? Ne peut-on se livrer à leur endroit à un véritable déluge de pommes cuites? (On oublie que bien des professeurs éminents ont été de même mitraillés, qu'on a été jusqu'à jeter des sous à M. Renan.) Ne force-t-on pas une malheureuse femme troublée à faire des excuses publiques pour le moindre manquement? O Molière! si tu renaissais, que de gens plus collet-monté que Louis XIV ne te pardonneraient pas de monter sur les planches! On a dit qu'à notre époque cet homme de génie se serait contenté d'écrire. On oubliait sa réponse à ceux qui l'engageaient à abandonner le théâtre : « Y pensez-vous? s'écriait-il; il y a pour moi de l'honneur à y rester. »

On reproche aux comédiens d'exprimer des sentiments qui ne sont pas les leurs, de n'être pas eux-mêmes; mais, sans parler des hommes politiques, que d'avocats se trouvent dans le même cas! D'aucuns font encore un crime aux acteurs de la nécessité où ils sont de se grimer et de se travestir sans cesse; mais faut-il proscrire les parfums, les cosmétiques, le rouge et le blanc dont n'abusent pas que les femmes, et arracher à bien des gens graves leurs respectables perruques? En résumé, si parfois, pour les besoins de l'action, le comédien semble renier son individualité, abdiquer en quelque sorte sa dignité propre, cette abdication, simulée et non réelle, est limitée quant à l'espace à celui de la scène, quant au temps à l'existence du personnage imaginaire à représenter. Cette nouvelle peau, dont s'affuble l'acteur, n'est pas la sienne. Il y entre avec son talent, avec son courage, avec son *moi*. Il n'abdique pas, il gouverne; il peut se soumettre, il ne se démet pas.

M. Coquelin, dans sa seconde conférence, n'a pas dit explicitement qu'en rendant aux comédiens la place qui leur appartient on devrait reconnaître leurs titres à recevoir, quand ils se distinguent, la décoration; mais on sentait que là était le vif de la question. A cet égard, nous ne nous prononcerons pas. *Adhuc sub judice lis est.* Le juge ici c'est le public, et il paraît encore bien partagé.

Il ne l'est guère sur la valeur, comme conférencier et comme critique, de M. Henri de Lapommeraye. Le 30 novembre dernier, à l'occasion d'une représentation de *la Coupe enchantée*, au théâtre des Nations, le sympathique professeur du Conservatoire a parlé sur le *Bonhomme* d'une façon aussi ingénieuse que paradoxale. Quand nous étions petits, a-t-il dit, La Fontaine a été à la fois notre bourreau et notre victime. On ne le lui pardonne pas. Et pourtant quels accents naturels et touchants, quelle verve comique dans ses fables! *Le Loup et l'Agneau*, quel drame simple et émouvant! *le Savetier et le Financier*, quelle comédie facile à découper en trois actes! *Les Animaux malades de la peste* intéressent par tous leurs personnages. Quant aux contes, ils sont moins connus, ce qui prouve qu'on préfère ce qui émeut l'âme à ce qui parle aux sens. Y a-t-il en réalité un théâtre de La Fontaine? On le conteste en prétendant que Champmeslé, en fort bons termes avec le poète, plus intime encore avec sa femme, fut pour beaucoup dans les œuvres suivantes : *l'Eunuque*, imité de Térence, *les Rieurs du beau Richard*, *la Coupe* et *Climène*, où l'on découvre quelque analogie avec les sentiments que devait si bien faire vibrer Alfred de Musset deux siècles plus tard.

Au reste, n'allez pas demander à La Fontaine ces élans sublimes qui font qu'on peut associer encore *Horace*, de Corneille, à une conférence patriotique du genre de celle que M. Couteleau a faite au troisième Théâtre-Français, à l'occasion du neuvième anniversaire de la bataille de Champigny.

M. Couteleau a rappelé tout d'abord l'enthousiasme avec lequel notre nation, fière entre toutes, confiante dans le lendemain, accueillit, en 1870, la déclaration des hostilités. A la seule nouvelle de l'injure faite au nom français (on ignorait qu'elle n'était rien moins que réelle), un long frémissement se produisit des Pyrénées à la Meuse, des Alpes à l'Atlantique. Soldats et volontaires s'empressaient de partir, non que l'on quittât sans regret, ici les travaux de l'industrie, là ceux des champs, quand les moissons déjà dorées réclamaient un dernier effort. Ce n'était partout que scènes d'adieux, départs précipités. On n'entendait que le bruit des tambours se mêlant au son plus âpre des clairons et au hennissement des chevaux. Les vétérans d'Afrique, de Sébastopol et de Solférino, nos allègres zouaves, nos intrépides turcos, donnaient aux mobiles l'exemple de l'entrain. L'ardeur était à peu près générale. Les plus sages seuls, pris de vagues appréhensions, se sentaient le cœur serré. Nul pourtant ne pouvait soupçonner la pénurie de nos ressources, — s'imaginer que tout manquerait, jusqu'aux cartes dont les chefs avaient tant besoin, — prévoir les interminables et orageuses discussions des conseils de guerre, — ou croire possible qu'on opposât, entre Strasbourg et Belfort, 120,000 hommes seulement à douze corps d'armée commandés par des généraux froids, valeureux, expérimentés. Aussi les coups de tonnerre ne tardent pas à éclater. A Wissembourg, le tombeau d'Abel Douay, où moins de 9,000 Français soutinrent le choc de plus de 40,000 Allemands, succèdent précipitamment Fœrschwiller, qui mériterait un Homère, tant les troupes du maréchal de Mac-Mahon — notamment les cuirassiers — y déployèrent de courage en luttant un

contre quatre; — la déroute désastreuse et la triste conduite du général Frossard à Forbach; — Borny, sanglant avantage dont Bazaine ne sut ou ne voulut pas profiter; — Rezonville, où 120,000 Français firent essuyer à 180,000 Allemands une perte de 17,000 hommes, alors que le traître de Metz se demandait ce qu'il était possible de faire avec de pareilles troupes.

« Ce que l'on pouvait faire, s'écrie M. Couteleau, il fallait le demander à votre collègue le maréchal Canrobert, qui, à la tête de 20,000 hommes et prêchant d'exemple, disputa, deux heures durant, à 80,000 ennemis le lugubre champ de bataille de Saint-Privat, pendant que la garde, l'arme au pied à Plappeville, attendait des ordres pour donner. »

Les douloureux souvenirs de Sedan et de Metz, quelques efforts que fasse l'orateur pour rester calme et impartial, selon sa promesse, lui arrachent des plaintes indignées; nous y puisons seulement la mention d'une parole qui fut prononcée, le 17 août, à Rezonville, par le comte de Bismarck : « Si vous aviez eu, disait à un Français notre implacable adversaire, les généraux qui commandent nos armées, la guerre serait finie dans quinze jours, et ce ne serait pas à notre avantage. »

Presque toujours la victoire devait trahir le courage de nos compatriotes, sans qu'ils cessassent de donner d'admirables exemples d'héroïsme. Toul, Strasbourg, Bitche, Belfort, Châteaudun, Coulmiers, Nuits, Saint-Quentin et Bapaume resteront à jamais célèbres, comme les noms de ceux qui périrent sous Paris. Dans cette phalange glorieuse sont inscrits le jeune comte de Dampierre, le colonel Prevost, Franchetti, le général Renault, Ernest Baroche, Gustave Lambert, à qui fut ravi l'honneur d'atteindre au pôle nord, le poète Aristide Lomont, et enfin le peintre Henri Regnault.

Nous ajouterons une courte réflexion. Il est bon, à certaines dates, de remuer avec respect ces pieuses cendres, déjà précieuses pour l'art, pour la science, pour la littérature; les conférenciers entretiendront ainsi la flamme sacrée du patriotisme.

HENRI GRIGNET.

28 décembre 1879.

COLLÈGE DE FRANCE

Les cours ont été ouverts le lundi 1er décembre.

Droit de la nature et des gens. — M. Ad Franck, de l'Institut, traite des principes du Droit politique, les mardis, à une heure et demie, et expose les principaux systèmes du Droit politique du XVIIIe siècle, les samedis, à deux heures et demie.

Histoire des législations comparées. — M. Laboulaye, de l'Institut, professeur. — M. Jacques Flach, docteur en droit, suppléant, traite de l'Histoire de la Propriété foncière en Europe, les mercredis, à deux heures, et de la Condition des personnes et des terres au XIe siècle, en France, les samedis, à midi et demi.

Économie politique. — M. Leroy-Beaulieu, de l'Institut, suppléant, traite, les lundis, à une heure, des rapports économiques internationaux; les vendredis, à trois heures un quart, de l'Association, de sa puissance et de ses limites.

Histoire des doctrines économiques (Géographie et Histoire économiques). — M. E. Levasseur, de l'Institut, traite, les jeudis, à une heure et demie, et les lundis, à onze heures et demie, de l'Histoire économique de la France et de l'Organisation du travail avant et après la Révolution de 1789.

Histoire et morale. — M. Alfred Maury, de l'Institut, traite, les mercredis, à midi et demi, de l'Histoire de l'Angleterre des XVIIe et XVIIIe siècles; et les samedis, à la même heure, de l'Histoire primitive de la Grèce dans ses rapports avec les monuments figurés.

Esthétique et histoire de l'art. — M. Charles Blanc, de l'Institut, continue l'Histoire de la Renaissance italienne, les lundis, à trois heures, et fait des leçons sur les Arts décoratifs, les mercredis, à dix heures.

Épigraphie et antiquités romaines. — M. Léon Renier, de l'Institut, traite, les mardis, à dix heures et demie, des Magistratures sénatoriales; il continue, les jeudis à la même heure, l'Histoire des empereurs d'après les monuments.

Épigraphie et antiquités grecques. — M. Foucart, de l'Institut, professseur. — M. O. Rayet, suppléant, explique les vendredis, à deux heures, les inscriptions qui font connaître le rôle de la religion dans la vie publique et privée des Grecs. Les mardis, à deux heures et demie, il traite de la Géographie archéologique de la Grèce (Arcadie, Laconie, Messénie).

Philologie et archéologie égyptiennes. — M. Maspéro étudie les documents relatifs aux enterrements pendant le nouvel empire, les lundis, et les Inscriptions des Beni-Hassan relatives à la vie civile des anciens Égyptiens, les vendredis, à dix heures.

Philologie et archéologie assyriennes. — M. Jules Oppert explique, dans l'une des deux leçons, les poèmes assyriens traitant des Légendes mythiques, et interprète quelques textes bilingues écrits en sumérien (touranien) et en assyrien ou accadien (sémitique). Dans l'autre leçon, il s'occupe des textes médiques des Achéménides, en les comparant avec les originaux perses, et de quelques sujets archéologiques, les mardis et les jeudis, à deux heures.

Langues hébraïque, chaldaïque et syriaque. — M. Ernest Renan, de l'Institut, explique les plus anciens textes de l'Épigraphie sémitique, les lundis, et le Livre des Psaumes, les mercredis, à deux heures.

Langue arabe. — M. Defrémery, de l'Institut, explique la Chrestomathie arabe de Kosegarten, le Fakhri (édition Ahlwardt) et les Voyages d'Ibn-Djobaïr (édition W. Wright), les lundis et jeudis, à neuf heures du matin.

Langue persane. — M. Barbier de Meynard, de l'Institut, étudie les poètes lyriques de la Perse, d'après les fragments intitulés : *A Century of persian ghazals;* il explique la Vie de Djenghiz-Khân, par Mirkhônd, les lundis et vendredis, à dix heures.

Langue turque. — M. Pavet de Courteillé, de l'Institut, explique le *Tadj-ut-tevârik,* les *Hikem* d'Ahmed Yecevi, et quelques morceaux choisis dans la collection des Chants sibériens publiés par le docteur Radloff, en turc oriental, les mardis et les vendredis, à neuf heures.

Langue et littérature chinoises et tartares mandchoues. — M. d'Hervey de Saint-Denys, de l'Institut,

étudie le style antique dans les plus anciens monuments de la littérature chinoise, les jeudis, à trois heures; il explique des nouvelles écrites en style littéraire moderne, les samedis, à deux heures.

Langue et littérature sanscrites. — M. Foucaux explique le sixième livre des Lois de Manou, les mercredis, à onze heures, et le *Lalita Vistara* (Vie du Bouddha Çàkya Mouni), les samedis, à la même heure.

Langue et littérature grecques. — M. Rossignol, de l'Institut, interprète les plus beaux morceaux du deuxième livre de l'Histoire de Thucydide, les mercredis, à midi et demi; et les vendredis, à la même heure, il explique la Vie de Sylla, écrite par Plutarque d'après les Mémoires du dictateur.

Éloquence latine. — M. Ernest Havet expose l'Histoire de la vie et des ouvrages de Cicéron, à partir de l'an 51 avant notre ère, les mercredis et les samedis, à deux heures.

Poésie latine. — M. Gaston Boissier, de l'Institut, continue l'étude de l'Épopée romaine, les lundis, à une heure et demie; les mardis, à neuf heures, il explique l'*Art poétique* d'Horace.

Philosophies grecque et latine. — M. Charles Lévêque, de l'Institut, fait l'histoire des théories de Platon et d'Aristote sur l'Éducation, les vendredis, à deux heures, et les mardis, à midi trois quarts.

Philosophie moderne. — M. Nourrisson, de l'Institut, traite des idées d'Esprit et de Matière chez les philosophes modernes, les lundis, à une heure, et étudie, les samedis, à neuf heures, les Lettres de Descartes.

Langue et littérature françaises du moyen âge. — M. Paulin Paris, de l'Institut, professeur honoraire. — M. Gaston Paris, de l'Institut, professeur, étudie les Romans de la Table ronde, les jeudis, à une heure trois quarts, et expose la Grammaire de la langue d'Oïl, les mercredis, à dix heures.

Langue et littérature françaises modernes. — M. Paul Albert expose l'Histoire de l'origine et de la formation du drame romantique, les jeudis, à trois heures, et commente le troisième chant de l'*Art poétique* de Boileau (tragédie, comédie, épopée), les lundis, à deux heures et demie.

Langues et littératures d'origine germanique. — M. Guillaume Guizot traite, les mardis à trois heures, de Samuel Johnson, de la Littérature et de la Société anglaises au xviii^e siècle. Les vendredis, à midi, il continue à expliquer et à commenter *Hamlet* de Shakspeare.

Langues et littératures de l'Europe méridionale. — M. Paul Meyer traite de la *Divine Comédie* et explique quelques chants de l'*Enfer*, les jeudis, à midi et demi, et expose la grammaire historique du provençal, les mercredis, à onze heures.

Langues et littératures d'origine slave. — M. Alexandre Chodzko, chargé du cours, traduit, les lundis, à midi et demi, et les mercredis, à la même heure, des Romans historiques et des Romans humoristiques, en commençant par la plus récente de ces œuvres : *Mirovic*, de Danileski, *l'Enigme des miroirs*, de Déotyma, etc.

Grammaire comparée. — M. Michel Bréal, de l'Institut, expose, les lundis, à onze heures un quart, la Grammaire grecque, en la rapprochant de la Grammaire latine. Les jeudis, à la même heure, il explique les plus vieilles Inscriptions romaines.

SORBONNE

Les cours ont été ouverts le lundi 8 décembre.

Philosophie. — Les mercredis, à une heure et demie, et les lundis, à dix heures et demie. — M. Caro exposera la théorie de la conscience morale et les diverses hypothèses relatives à son origine.

Histoire de la philosophie ancienne. — Les lundis, à une heure et demie, et les vendredis, à dix heures. — M. Charles Waddington traite, les lundis, des sources et de la méthode de l'histoire de la philosophie, et étudie, les vendredis, les vues historiques exposées par Aristote dans le premier livre de sa *Métaphysique*.

Histoire de la philosophie moderne. — Les mardis, à une heure et demie, et les mercredis, à dix heures trois quarts. — M. Paul Janet expose, le mardi, l'histoire de la philosophie de Hegel, et le mercredi, la philosophie de Kant et de ses successeurs.

Éloquence grecque. — Les lundis, à trois heures, et les samedis, à une heure et demie. — M. Egger présente un aperçu général de la langue et de la littérature grecques et apprécie les diverses méthodes appliquées à cet enseignement.

Poésie grecque. — Les mardis et vendredis, à dix heures trois quarts. — M. Jules Girard traite, le mardi, de l'ancienne comédie athénienne. Le vendredi, il explique le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle.

Éloquence latine. — Les mercredis, à midi, et les vendredis, à neuf heures. — M. Martha traite, les mercredis, de l'histoire à Rome sous la République et sous l'Empire; les vendredis, il explique les auteurs compris dans le programme de la licence.

Poésie latine. — Les jeudis et les samedis, à trois heures. — M. Benoist étudie, le jeudi, les petits poèmes attribués à Virgile. Le samedi, il fait l'histoire abrégée de la poésie latine, en s'appuyant principalement sur les textes prescrits pour les concours de licence et d'agrégation, et dirige des exercices de versification latine.

Éloquence française. — Les samedis, à une heure et demie, et les mardis, à neuf heures et demie. — M. Crouslé traite, les samedis, des prosateurs français au temps de Henri IV. Les mardis, il explique les auteurs français du programme de la licence, et notamment Bossuet et Malebranche.

Poésie française. — Les jeudis, à une heure trois quarts, et les samedis, à dix heures un quart. — M. Lenient, professeur. — M. Marcou, docteur ès lettres, suppléant, traitera de la poésie pastorale en France.

Littérature étrangère. — Les lundis, à une heure trois quarts, et les jeudis, à dix heures et demie. — M. Mézières traite de la littérature espagnole au commencement du xvii^e siècle, et particulièrement des œuvres de Cervantes.

Histoire ancienne. — Les vendredis, à une heure et demie, et les mardis, à dix heures et demie. — M. Geffroy, professeur. — M. Bouché-Leclercq, suppléant, expose, le vendredi, le développement des institutions démocratiques à Athènes, de la réforme de Clisthène à l'archontat d'Euclide; il commente, le mardi, le deuxième livre du *Traité des lois* de Cicéron.

Histoire du moyen âge. — Les vendredis, à trois

heures, et les lundis, à midi et demi. — M. Fustel de Coulanges étudie, le vendredi, les origines du régime féodal en France. Le lundi, étude des sources de l'Histoire de France du IVe au VIIe siècle.

Histoire moderne. — Les mardis et vendredis, à midi un quart. — M. H. Wallon, professeur. — M. Lacroix, suppléant, traite de l'histoire diplomatique et militaire de la France à la fin du règne de Louis XV et sous Louis XVI, depuis les traités de Paris et d'Hubertsbourg (1763) jusqu'à la paix de Versailles (1783).

Géographie. — Les mardis et mercredis, à trois heures. — M. Auguste Himly traite de l'Afrique.

Archéologie. — Les samedis, à trois heures, et les mercredis, à dix heures. — M. Perrot étudie, le samedi, l'art archaïque en Asie Mineure, à Rhodes, en Lycie, en Cappadoce, en Phrygie et en Lydie. Le mercredi, il continue l'histoire de la statuette grecque dans la seconde moitié du Ve siècle avant notre ère.

COURS COMPLÉMENTAIRES

Langue et littérature sanscrites. — Les vendredis, à trois heures, et les jeudis, à une heure trois quarts. — M. Bergaigne, les vendredis, expose les principes de la grammaire sanscrite dans leurs rapports avec ceux des grammaires grecque et latine; les jeudis, à une heure trois quarts, il fait l'explication grammaticale et étymologique de quelque hymnes védiques.

Langue et littérature françaises du moyen âge. — Les lundis, à neuf heures, et les mercredis, à midi. — M. Arsène Darmstetter, les lundis, à neuf heures, explique la Chanson de Roland; les mercredis, à midi, il continue l'histoire du lexique français et traite spécialement de la formation populaire des mots.

CONFÉRENCES

Philosophie. — Les mardis, à neuf heures, et les samedis à dix heures et demie. — M. Charles Waddington explique, les mardis, à neuf heures, et les samedis, à dix heures et demie, les textes prescrits pour l'agrégation de philosophie.

Langue et littérature grecques. — Les mercredis et les samedis, à neuf heures. — M. Croiset corrige, les mercredis, des thèmes grecs et explique l'*Électre* de Sophocle; les samedis, il étudie les auteurs en prose du programme de la licence.

Éloquence latine. — Les lundis et les mercredis, à deux heures et demie. — M. Cucheval explique, le lundi, les auteurs compris dans le programme de la licence, en commençant par Tacite, *Annales,* XV; et, le mercredi, il corrige les compositions.

Poésie latine. — Les vendredis et samedis, à huit heures. — M. Lantoine corrige, le vendredi, les compositions de vers latins; le samedi, il explique les poëtes compris dans le programme de la licence.

Littérature française. — Les lundis, à huit heures, et les mardis, à trois heures. — M. Feugère explique, les samedis, les auteurs désignés pour la licence; les mardis il rend compte des compositions françaises.

Histoire et Géographie. — Les jeudis, à dix heures et demie, et les vendredis, à midi et demi. — M. Pigeonneau commente les œuvres historiques (auteurs latins) prescrites pour la licence, et traite du Droit public à Rome au temps de Cicéron.

QUESTIONS DE PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

TRAITÉ THÉORIQUE ET PRATIQUE
DE LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
ET DU DROIT DE REPRÉSENTATION

PAR EUGÈNE POUILLET, AVOCAT A LA COUR DE PARIS

MARCHAL BILLARD ET Cie, 1879, IN-8°

Le Livre ne répondrait pas à son titre, s'il négligeait les questions, intéressantes entre toutes, de propriété littéraire et artistique.

Le jour où, grâce à l'imprimerie, la pensée humaine put prendre son vol à travers le monde, il fallut songer à créer, au profit des libraires d'abord, des écrivains et des artistes ensuite, des avantages matériels qui devaient changer leur condition sociale.

Longtemps pourtant la protection ne se manifeste que sous la forme du privilège et du monopole; mais peu à peu, ce n'est plus au hasard, au caprice des grands que les lettres et les arts demandent des encouragements. L'œuvre attend tout d'elle même et d'elle seule; l'esprit et le génie deviennent des sources productives de richesses; et l'écrivain, certain enfin d'assurer un avenir tranquille à ses enfants, puise dans cette confiance une force nouvelle, une énergie vivace et féconde, et le calme si nécessaire aux travaux de l'intelligence.

C'est vers la fin du XVIIIe siècle surtout que le droit des auteurs est énergiquement revendiqué; aussi, quand arrive la Révolution, le terrain est préparé d'avance, et l'on vote avec enthousiasme les lois du 13 janvier 1791 et du 19 juillet 1793, qui posent les bases de la législation littéraire encore en vigueur. Le décret du 5 février 1810, les lois du 8 avril 1854 et du 14 juillet 1866 n'ont fait que la

compléter et l'améliorer, et nous aurons plus d'une occasion sans doute d'en montrer les avantages et les inconvénients.

Ces mesures de protection légale, si nécessaires, ont été peut-être insuffisantes, à en juger par le nombre de procès retentissants auxquels les questions de propriété littéraire ont donné lieu. Mais le moyen d'en tarir la source!

En tout cas, ces débats judiciaires ont cela de particulier, qu'ils sollicitent vivement l'attention publique, et il n'est pas difficile d'expliquer l'intérêt de curiosité qui s'y attache: le droit des auteurs n'emprunte-t-il pas un peu de la grandeur des choses dont il règle la propriété?

Aussi, réserverons-nous une place dans cette revue à toutes les questions que peut soulever la propriété littéraire, à la tribune, au barreau, dans les congrès, etc.

Aujourd'hui nous ne saurions mieux utiliser les loisirs que font à notre chronique les vacances parlementaires et judiciaires, qu'à analyser une œuvre remarquable due à la plume savante de M. Eugène Pouillet. Il s'agit du traité théorique et pratique de la propriété littéraire et artistique et du droit de représentation, qu'il vient de publier.

Dire que le livre est écrit dans une langue élevée, ferme et correcte, que la forme en est toute littéraire, quoi d'étonnant pour qui connaît M. Pouillet. et quoi de plus naturel dans une œuvre de ce genre? Une exposition méthodique et sobre à la fois, qui puise ses éléments dans une doctrine solide et dans une jurisprudence sérieusement contrôlée, une originalité hardie sans rien de téméraire, une science aimable parce qu'elle est sûre d'elle-même, telles sont les qualités, précieuses entre toutes dans un commentaire, qui font du traité de M. Pouillet le guide désormais indispensable de tous ceux qu'intéressent les questions de propriété littéraire et artistique.

L'auteur divise son travail en quatre livres précédés d'un historique court et substantiel où il évite avec soin les capricieuses fantaisies d'imaginations aventureuses, qui refusent à la société moderne l'honneur d'avoir créé et réglementé le droit des auteurs.

— Le premier livre est consacré à la propriété littéraire et artistique. Il se divise en deux parties, chaque partie en chapitres, les chapitres en sections, et les sections en articles.

M. Pouillet traite, dans la première partie, du droit des auteurs et des objets auxquels il s'applique : œuvres littéraires, musicales, artistiques. Il constate que la loi de 1793 est demeurée la loi organique de la matière, et il la préfère, somme toute, à une codification qui, sous prétexte de prévoir toutes les hypothèses, irait se perdant dans des détails infinis.

Mais le lettré ne disparaît pas derrière le jurisconsulte, et c'est une plume émue et mélancolique qui écrit ces lignes : « le législateur a fait peut-être aux lettres et aux arts un mal inguérissable, en les rendant fatalement mercantiles. »

Quoi qu'il en soit, l'auteur critique avec raison le principe de la loi de 1866, quant à la durée du droit. L'on sait qu'en France la loi accorde un droit viager à l'auteur, et une jouissance privative de cinquante années après sa mort à ses héritiers ou cessionnaires. M. Pouillet eût préféré une durée fixe à partir de la publication de l'œuvre, comme en Italie. Mais nous ne sommes pas d'accord avec lui, quand il affirme la durée indéfinie du droit de l'État et des sociétés savantes sur les œuvres qui émanent d'eux.

Un chapitre spécial est consacré aux caractères du droit d'auteur, droit d'une espèce particulière, qui diffère par certains côtés du droit de propriété ordinaire. On y lira avec intérêt ce qui a trait au droit d'auteur, dans les rapports des époux entre eux; on consultera avec fruit ce qui est dit des droits du conjoint survivant. M. Pouillet nous montre, dans la loi de 1866, le législateur renversant au profit de ce conjoint l'ordre accoutumé des successions, et le favorisant, sans l'avoir voulu peut-être, dans certains cas, au détriment des héritiers directs.

Plus loin, quand il examine les caractères et les effets de la cession du droit de propriété littéraire, les droits et obligations réciproques de l'auteur et de l'éditeur, nous hésitons à le suivre complètement.

Nous n'admettons pas, lorsqu'un traité diplomatique vient créer en pays étranger pour un auteur français, une protection qui jusque-là n'existait pas, que ce soit le cessionnaire de l'auteur qui en profite, pas plus qu'il ne profite de la prolongation de durée impartie par une loi, postérieure à la cession. L'éditeur n'a pu compter que sur les droits nés à l'époque où il a traité.

Nous n'admettons pas davantage que l'éditeur puisse publier l'ouvrage tel qu'il l'a reçu, si l'auteur y veut faire des changements qu'il juge indispensables à sa dignité d'écrivain. Ce serait usurper, ce nous semble, sur le domaine de la conscience.

Nous nous refusons encore à penser que l'éditeur puisse garder le manuscrit original qui lui a été confié pour l'impression. Ce qu'il a acheté, c'est le droit de publier. Le manuscrit a une valeur, vénale ou morale, dont il faut tenir compte à l'auteur. Nous comprenons que l'éditeur exige une copie fidèle, faite aux frais de l'auteur, mais c'est à cela que doit se borner son droit, et c'est ce qu'a décidé l'arrêt dernièrement rendu dans le procès relatif aux œuvres d'André Chénier. Cette partie de l'arrêt aura sans doute échappé à la sagacité, d'ordinaire si pénétrante, de M. Pouillet.

Nous serions bien tenté de dire aussi quelques mots du chapitre consacré aux œuvres posthumes. Nous avions, dans un récent écrit, cherché à établir qu'une œuvre n'est pas, légalement, posthume, par cela seul que l'auteur est mort, et qu'il fallait en outre que la période de temps accordée par la loi aux héritiers de l'auteur fût écoulée.

M. Pouillet combat notre thèse avec énergie. Ne pourrions-nous pas lui répondre: Pourquoi reconnaître qu'il n'y a rien de posthume dans une publication par livraisons commencée avant la mort de l'auteur, ou quand l'ouvrage est, lors du décès, en partie déjà imprimé? N'est-ce pas une concession faite à notre système? Mais nous avons le devoir de ne pas insister ici, et l'on comprendra notre réserve.

— La seconde partie du livre Ier est consacrée à la contrefaçon, aux faits qui la constituent ou qui y sont assimilés, aux différents moyens de la constater, aux tribunaux compétents et aux modes de répression. L'auteur prouve clairement qu'il importe peu qu'il y ait eu ou non préjudice: la contrefaçon n'en existe pas moins.

— Le livre II s'occupe du droit de représentation, des droits et obligations des auteurs et des directeurs de théâtre, et il constate à cette occasion, en passant, un oubli singulier. Aucun acte n'a spécialement déclaré exécutoire aux colonies la loi du 14 juillet 1866; et si les tribunaux pouvaient, en telle occurrence, se montrer rigoureux interprètes des textes, je sais plus d'un écrivain distingué de notre temps, plus d'un poète qui devrait s'estimer heureux d'avoir transporté sur le continent ses pénates et ses dieux.

Ici encore, nous nous permettrons sur un point de n'être pas de l'avis du savant jurisconsulte. Le directeur de théâtre, qui a acheté le droit d'exécuter l'œuvre sur la scène, n'aurait pas le droit de la copier, parce qu'il faut distinguer le droit de publication du droit de représentation, et que le second seul lui appartient! Est-ce bien juste? Comment exécuter l'œuvre, si on ne la possède pas? et que penserait l'éditeur, s'il achetait le droit d'imprimer et que l'œuvre ne lui fût pas livrée? La situation n'est-elle pas la même?

— Le livre III traite du droit des étrangers. C'est une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage. L'auteur y étudie successivement le décret de 1852 et les conventions diplomatiques antérieures ou postérieures à ce décret. Pour lui, les conventions antérieures, encore efficaces en ce qu'elles consacrent les droits des Français en pays étrangers, ont cessé de produire effet pour les étrangers en France, parce que le décret de 1852 leur a concédé des droits plus étendus. Les conventions postérieures, moins généreuses que ce décret, n'ont pu porter atteinte aux droits formellement reconnus aux étrangers par la loi, car la diplomatie ne peut détruire l'œuvre du législateur sans son concours, et les Chambres n'ont pas été appelées à ratifier les traités internationaux passés sous le régime impérial.

Nous aurions bien des objections à faire à ce système. Contentons-nous aujourd'hui de l'avoir exposé.

— La dernière partie est relative au droit de surveillance des Évêques sur les livres liturgiques, et l'auteur termine par un appendice consacré à la législation française (où nous signalerons les lois du 6 mai 1841 et du 16 mai 1866 portant par erreur les dates de 1828, 1856), à la législation étrangère et au droit international. Une table alphabétique et analytique des matières résume fidèlement l'ensemble de l'ouvrage.

En somme, c'est un livre attachant et précieux, qui est apppelé à rendre d'utiles services. Il faut savoir gré à M. Pouillet de nous apporter le fruit de longues études et de patientes recherches. Il eût pu se contenter de l'éclat des luttes oratoires et des triomphes de la parole. Il a préféré nous charmer et nous instruire par la plume. Pas plus que les auditeurs, les lecteurs ne lui manqueront.

FERNAND WORMS.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES
DES PUBLICATIONS NOUVELLES

THÉOLOGIE

RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

Le Miracle et les Sciences médicales; hallucination; apparition, extase, fausse extase, par le P. de Bonniot, S. J. Paris, Didier, 1 vol. in-18 de XI-403 p. — Prix : 3 fr.

La première partie de ce livre est une étude sur l'hallucination envisagée au point de vue purement médical; le P. de Bonniot n'est pas médecin, mais il a lu tous les aliénistes, il les sait sur le bout du doigt, et il raconte, d'après eux, des histoires à vous donner la chair de poule. Où veut-il en venir? A ceci : qu'aucun des saints personnages révérés par l'Église, depuis François d'Assise jusqu'à Bernadette, n'a présenté les mêmes symptômes de maladie que les hallucinés dont parlent les aliénistes; donc ce ne sont pas des hallucinés, donc ce ne sont pas des malades. On conçoit combien ce genre d'argumentation est facile, puisqu'il suffit de choisir les cas où les troubles cérébraux sont le plus accentués pour amoindrir d'autant ceux qu'on leur oppose. Mais entre l'aliéniste qui, dans un cas donné, reconnaît expressément un cas pathologique, et le prêtre qui déclare ne pas le voir, le choix ne saurait être douteux. En ce qui regarde les apparitions, nul médecin ne discutera la thèse du P. de Bonniot; pour discuter, il faut être d'accord au moins sur un principe commun, et le P. de Bonniot admet que les apparitions qualifiées de surnaturelles sont le fait des anges, dont l'existence a pour lui « toute la certitude du théorème de géométrie le plus rigoureusement démontré ». Les visions surnaturelles seront donc ainsi soustraites à l'examen médical. Mais qui décidera si la vision est surnaturelle ou non? Le confesseur, le prêtre; dès qu'il a parlé, le médecin n'a plus rien à voir, l'ange se dérobe à son examen. Vain subterfuge! L'exemple le plus probant que cite le P. de Bonniot, celui où le surnaturel éclate et n'a pas besoin de démonstration, c'est celui de Jeanne Darc. Or, qui donc a condamné Jeanne Darc? qui donc a été assez aveugle pour ne pas voir l'évidence même? Des prêtres, des théologiens; les prêtres les plus éclairés, les théologiens les plus fameux, et parmi eux Thomas de Courcelles, la « lumière du concile de Bâle ». Le P. de Bonniot a bien soin de n'en pas souffler mot; cela contrarierait sa thèse. Pour nous, puisque le prêtre, juge souverain du surnaturel, est inhabile à le reconnaître, même quand il crève les yeux, nous ne nous obstinerons pas à le chercher, et nous laisserons au médecin la connaissance entière des phénomènes et des troubles cérébraux, qu'ils soient, au dire du prêtre, naturels ou surnaturels, qu'ils proviennent des démons ou des anges. Le médecin pourra commettre des méprises : il n'enverra personne au bûcher.

Taxes de la pénitencerie apostolique, d'après l'édition publiée à Paris, en 1520, par Toussains Denis; *traduction nouvelle en regard du texte latin, avec une introduction et des notes,* par A. Dupin de Saint-André. Paris, G. Fischbacher, 1 vol. in-18 de XXII-60 p. — Prix : 3 fr.

Un curieux petit livre, dont l'authenticité a été longtemps niée par les intéressés; M. Louis Veuillot se faisait fort de prouver qu'il était l'œuvre d'un faussaire protestant : sa première édition étant de 1479, antérieure par conséquent à la naissance de Luther, la preuve ne peut manquer d'être piquante, si toutefois M. Louis Veuillot se donne la peine de la faire, maintenant que, grâce à M. Dupin de Saint-André, la question est bien éclaircie. Ces fameuses *Taxes* sont parfaitement authentiques; l'Église les doit à l'un de ses plus habiles financiers, le pape Jean XXII, et Léon X les a amplifiées à son tour, il a fait la hausse sur le prix des absolutions : cette occupation n'était pas indigne du pape qui, à ce que rapporte Henri Estienne dans son *Apologie pour Hérodote,* aurait dit en propres termes : « Que d'argent nous a acquis cette fable de Jésus-Christ! » Après lui, les *Taxes apostoliques* ont été insérées dans le *Tractatus universi juris,* publié à Venise, au XVI^e siècle, par Ziletti et dédié à Grégoire XIII. M. Dupin de Saint-André montre fort bien que si ce tarif, où le parricide, l'inceste, le faux serment sont évalués en gros et en carlins, est une honte pour l'Église, la chancellerie pontificale a été amenée à le dresser, au XIV^e siècle, pour régulariser une pratique bien plus ancienne et que de tout temps, avec l'approbation des conciles, les évêques vendaient à beaux deniers comptants, aux plus grands coupables, la paix du cœur et la tranquillité de la conscience. Nous n'aurons pas la bonhomie de croire avec le R. P. Thomassin, qu'ils le faisaient par pitié, pour abréger des pénitences qui étaient parfois de cent ans et plus; nous supposerons toujours qu'ils connaissaient la durée ordinaire de la longévité humaine et que, s'ils infligeaient des pénitences de cent ans, c'est qu'ils en espéraient le rachat.

La Science contemporaine et le Dogme de la création, ou la Grande Méprise du XIX^e siècle, à propos du Vitalisme chimique, du Darwinisme et du Préadamisme, par l'abbé Eugène Pesnelle, docteur en théologie, professeur de dogme à la Faculté de théologie de Bordeaux. Leçons professées pendant l'exercice 1878-79. Paris, Didier, gr. in-8° de 480 p. — Prix : 8 fr.

La science commence à inquiéter sérieusement l'Église; après avoir si longtemps bâillonné les savants et les penseurs, aujourd'hui, elle les lit et les discute : cela vaut mieux. Le livre de M. l'abbé Pesnelle n'est assurément pas une œuvre sans valeur; il atteste des recherches consciencieuses et son argumentation est exempte d'injures et de violences, ce dont il faut lui savoir gré, car c'est une bien précieuse ressource que l'invective pour masquer le vide ou la

puérilité des réfutations. Si nous disions que l'histoire de la pendule démontrant l'existence de l'horloger, le défi de composer l'*Iliade* avec plusieurs millions de caractères d'imprimerie jetés au hasard, les dés pipés de l'abbé Galiani ne se trouvent point dans son livre, on ne nous croirait pas; ils s'y trouvent en effet et y occupent une bonne place. Mais ces vieilleries se rajeunissent au contact d'aperçus plus nouveaux, nés précisément des nouveautés de la science. Ces aperçus ne sont heureusement pas de nature à lui faire obstacle, à la retarder d'une minute dans sa patiente élaboration; ils peuvent seulement fournir des réponses superficielles à des questions embarrassantes, permettre de ne pas rester court dans la discussion de théories dont la connaissance s'impose aujourd'hui à tout le monde, même aux croyants. La grande méprise du XIXe siècle, pour parler le langage de M. l'abbé Pesnelle, c'est le vitalisme chimique, le Darwinisme et le Préadamisme; à ce compte, il y aurait au moins trois méprises, car ce sont trois théories qui ne s'enchaînent pas nécessairement. Le théologien en fait un tout, à parties solidaires les unes des autres, et en un sens il peut avoir raison : l'hérésie, la méprise, aux yeux de l'Église, c'est de chercher encore ce qui pour elle est trouvé depuis des siècles, ce dont la solution est tout au long dans le catéchisme. Chercher, voilà le crime, et les partisans du Préadamisme cherchent tout aussi bien que les partisans de l'évolution. Ce qui est encore plus exorbitant, c'est que les partisans du vitalisme substituent à des solutions qui ont pour elles la Bible et l'Église de simples hypothèses. Les écrivains religieux n'ont jamais assez de railleries pour les hypothèses; ils en demandent la contre-épreuve; que l'on produise la vie sous leurs yeux, qu'ils voient la pensée sortir du cerveau, qu'ils assistent aux phénomènes de l'évolution, et ils s'avoueront vaincus; quand on leur montrera, comme l'exigeait le P. Secchi, une horloge qui se transformera en machine à vapeur, ils se rendront; sinon, rien de prouvé. Ce genre d'argumentation ne manque jamais son effet sur les bonnes âmes.

Mais l'hypothèse indémontrée d'aujourd'hui est la vérité scientifique de demain; M. l'abbé Pesnelle a bien dû s'en apercevoir en abordant les questions géologiques du Préadamisme. L'antiquité de la création (s'il y a eu création) n'était naguère encore qu'une hypothèse dont riaient les théologiens; Buffon, qui la soupçonnait, fut forcé par eux de se rétracter; aujourd'hui, on ne la conteste plus, et M. l'abbé Pesnelle avoue d'un air dégagé qu'on peut ajouter ***quelques milliers de siècles*** aux sept mille ans de la Genèse sans cesser de voir dans la Bible un livre révélé. Une erreur de trois ou quatre cent mille unités dans un calcul qui n'en comporte que sept mille, simple bagatelle! Mais n'a-t-on pas persécuté, brûlé ceux qui les premiers ont soupçonné l'erreur? Quel plus rude échec aux monstrueuses prétentions des religions révélées, prétentions revendiquées encore par le *Syllabus,* d'imposer par la force et les supplices ce qui demain sera une erreur démontrée. Sur le fond même de la question, le théologien se dérobe. Sous prétexte de mettre les phénomènes géologiques à la portée de tout le monde, il les rapetisse et se procure les termes d'une réfutation facile. S'agit-il d'expliquer les blocs erratiques transportés lors de la période glaciaire? l'abbé Pesnelle se demande s'il est vraiment impossible que des glaciers se soient avancés d'une quinzaine de lieues, même durant la période géologique moderne. Quinze lieues! On rencontre de ces blocs au pied des monts Ourals, et les roches dont ils ont été détachés ne se trouvent qu'en Finlande. Il n'en coûterait cependant pas davantage au professeur de dire les choses telles qu'elles sont, car il possède un moyen sûr d'échapper à la logique des faits, c'est de montrer que les savants ne sont pas d'accord. Dans ce cas, il lui suffirait de prouver qu'un savant place en Finlande et un autre encore plus loin les blocs charriés jusqu'aux monts Ourals, pour nier le fait lui-même, une divergence d'opinion sur un seul point entraînant, à son avis, le doute sur l'ensemble. C'est son procédé familier. Ainsi, les avis sont partagés sur le temps nécessaire à la formation de certains dépôts d'alluvion : l'un tient pour une période d'environ trente mille ans, un autre estime qu'il a fallu peut-être cent mille années. Vous le voyez, s'écrie M. l'abbé Pesnelle, ils ne sont pas d'accord; donc c'est nous qui détenons la vérité, nous qui obéissons à un mot d'ordre et qui sommes toujours d'accord!

Quelle que soit d'ailleurs l'antiquité du globe, le théologien ne veut voir dans les squelettes humains fossiles découverts dans les plus anciens terrains, ceux dont la géologie fixe la formation à trente, cinquante ou cent mille ans en arrière de nous, que les débris d'enfants d'Adam, créé il y a sept mille ans tout au plus. C'est là le point capital; sans Adam, pas de péché originel; sans péché originel, pas de rédemption, sans rédemption, pas de catholicisme, tout s'écroule. On conçoit que l'Église tienne jusqu'au dernier souffle à son dogme vital. L'abbé Pesnelle a fait de son mieux pour le sauvegarder, mais ses arguments ne sont pas de nature à produire une grande impression. Voltaire, qui refusait de croire au déluge, expliquait plaisamment l'origine de gisements de coquillages au sommet des montagnes par le passage de nombreux pèlerins abandonnant là leurs coquilles. L'abbé Pesnelle se tire d'embarras à peu près de la même façon. Lui montre-t-on l'homme fossile gisant côte à côte avec les débris du mammouth? il commence par assimiler le mammouth à l'éléphant et ne trouve pas étonnant qu'un éléphant étant mort avec son cornac on les ait enterrés ensemble. Il y avait des éléphants à Rome, croit-il nous apprendre; Columelle « postérieur à Romulus », en a fait mention, et Martial parle même du rhinocéros. Que Columelle soit postérieur à Romulus, c'est évident, puisqu'il est postérieur à Jésus-Christ. Pourquoi remonter si haut? Il y a des éléphants au Jardin des Plantes, et nous sommes tous des contemporains du mammouth. La difficulté, c'est qu'on ne nous enterrera pas dans un terrain tertiaire; cette difficulté n'existe pas pour l'abbé Pesnelle. Un soulèvement a pu mettre à nu ce terrain quelque part, dans l'époque moderne; vite, un homme y a été enseveli avec un éléphant; puis une nouvelle perturbation des couches géologiques a fait reprendre au terrain sa place primitive, et c'est ce qui cause aujourd'hui l'illusion des savants. De pareilles raisons ne pourront jamais convaincre que des gens d'une extrême bonne volonté. Nous engagerons cependant toujours les écrivains religieux à les produire : d'abord parce que leur faiblesse les discrédite, en second lieu parce qu'elles obligent leurs auteurs à exposer les théories ou les hypothèses scientifiques qu'ils se proposent de réfuter. Les noms des Darwin, des Littré, des Büchner, des Molescott et de succincts résumés de leurs doctrines pénètrent ainsi dans des masses où ils n'auraient aucun accès; le peu que les apologistes de la religion en disent, quelques brefs axiomes que met en

relief la phraséologie terne et banale du réfutateur, cela suffit pour engager les esprits curieux à faire avec ces obstinés chercheurs plus ample connaissance, et, la connaissance faite, il y a bien des chances pour que les écailles leur tombent des yeux.

Origine et développement de la religion, étudiés à la lumière des religions de l'Inde. *Leçons faites à Westminster Abbey* par F. Max Muller, traduites de l'anglais par J. Darmesteter. Paris, C. Reinwald et Cie, 1879, 1 vol. in-8° de xv-347 p. — Prix : 7 fr.

Le sujet de ce livre est l'étude de la religion en soi, c'est-à-dire de l'idée religieuse, de cette aspiration aussi universelle que singulière qui pousse l'homme à vouloir connaître et révérer ce qui dépasse la portée naturelle de ses perceptions. Feuerbach, en affirmant que cette aspiration était une maladie inhérente à l'espèce humaine, ne faisait que répéter un mot fort sensé d'Héraclite, qui rangeait, lui aussi, la religion parmi les maladies, en ajoutant seulement que celle-là était sacrée. Telle n'est pas l'opinion de M. Max Müller dans ces savantes Leçons qu'il a professées l'année dernière à Westminster Abbey, et que M. Darmesteter vient seulement de nous faire connaître par une excellente traduction. Il professe que le sentiment religieux est non seulement naturel et légitime, mais indispensable à l'homme, ce qui ne l'empêche pas d'être assez embarrassé de dire ce qu'au fond est la religion, car, après en avoir exposé toutes les définitions données par d'autres, et qui se contredisent, il en hasarde une nouvelle dont il déclare n'être satisfait que provisoirement. Dans ce livre, sauf à modifier plus tard son point de vue, il définit la religion « une faculté qui rend l'homme capable de saisir l'infini »; cette faculté il la voit naître chez l'homme dès le premier berceau de la société, et il en suit les développements progressifs dans les âges suivants, surtout chez la race aryenne, objet privilégié de ses études. Oui, sans doute, l'homme, mis en présence des grands phénomènes de la nature et réfléchissant, dès qu'il a pu réfléchir sur sa propre infimité, s'est senti porté à chercher au dehors et au-dessus de lui la raison de ces phénomènes; l'infini, si l'on donne ce nom à ce qui est au delà du fini, à l'invisible et à l'inconnaissable, l'a tourmenté de bonne heure; quand son esprit s'est aiguisé encore davantage, la recherche de cet au-delà, qu'il ne peut que rêver et auquel il prête toutes les formes, a même pu lui sembler le seul objet digne de son culte et de ses efforts; il se trompait, puisque ses recherches ne l'ont mené à rien et qu'il n'a fait de véritables progrès dans les sciences qu'en abandonnant la fausse route, en se livrant, après Bacon, à l'étude du comment des phénomènes sans se préoccuper de leur pourquoi. Il n'en est pas moins du plus haut intérêt de suivre à travers l'humanité, avec un esprit de la trempe de M. Max Müller pour guide, l'histoire d'une idée aussi complexe que celle de la religion, et qui a revêtu tant d'aspects divers. On trouvera entre autres dans son livre, à propos du fétichisme, envisagé non comme la plus ancienne forme religieuse, comme la religion à l'état sauvage, mais comme débris d'une intuition à l'origine beaucoup plus élevée, puis pervertie, des aperçus d'autant de nouveauté que de justesse. Quant à l'exposé du développement de la religion et du dogme dans l'Inde, il nous offre le brillant résumé des travaux d'une vie entière. Ce que M. Max Müller nous y montre des métamorphoses d'une idée qui, partie du réel et du tangible, témoigne d'abord de l'émerveillement de l'homme placé en face des forces et des grâces de la nature, s'élève progressivement vers l'idéal, puis tombe dans les errements d'une adoration superficielle et grossière, c'est l'histoire de tous les cultes; mais elle est ici observée chez un peuple doué d'une originalité singulière et de la plus riche imagination. L'éminent penseur allemand joint à une vaste et sûre érudition une rare séduction de forme; il sait mêler aux aperçus ingénieux et aux subtiles analyses des pages d'une haute éloquence et d'une pénétrante poésie.

A. B.

Paroissien romain, orné de cinq chromolithographies de Pralon, d'après Flandrin. — In-32 carré. Paris, Curmer, éditeur. — Prix : 30 fr.

La librairie L. Curmer, dont l'ancienne réputation est connue de tous les bibliophiles, vient de publier un nouveau paroissien qui demeurera comme un chef-d'œuvre d'impression et de bon goût à cette époque où la librairie religieuse met au jour des productions si défectueuses sous le rapport de la typographie et de l'ornementation poncive et criarde.

Le petit livre présenté par la maison Curmer est un véritable bijou, une œuvre d'art exquise digne d'être placée dans une corbeille de noce royale ou offerte à l'artiste le plus convaincu de paganisme.

L'impression du texte est entourée d'un filet imprimé en carmin; le filet placé sous le titre courant, les titres des prières et les rubriques, de même que les lettres initiales commençant chaque prière, sont imprimés en même couleur qui s'harmonise admirablement avec l'encre noire du corps du texte, et la teinte légèrement chinée du papier, de belle fabrication.

Les dessins des têtes de page ont tous été faits exprès et ils sont bien en rapport avec le texte qu'ils accompagnent. Les détails des ornementations de ces dessins rappellent les attributs qui conviennent à un livre qui parle de Foi, d'Espérance et de Charité.

Mais l'ornementation principale réside dans les chromolithographies qui décorent l'ouvrage dans ses parties principales, et qui ne sont pas des reproductions banales de l'imagerie, mais bien des œuvres d'art dans la complète et entière expression du mot.

En effet, l'éditeur a voulu emprunter à Hippolyte Flandrin, le peintre religieux par excellence, les sujets qui devaient décorer le *Petit Paroissien*. M. Pralon a été chargé d'interpréter quelques-unes des fresques qui décorent Saint-Germain-des-Prés.

Cinq sujets : le Christ, la Vierge, saint Pierre, saint Paul, saint Jean, sont reproduits dans ce petit livre avec une étonnante vérité et lui assurent le suffrage de tous les connaisseurs.

L'illustration de ce livre est traitée avec un art extrême qui fait autant d'honneur au directeur de cette édition qu'aux imprimeurs D. Jouaust et Lemercier et Cie.

L'impression des merveilleuses chromolithographies de Pralon a été faite sur un japon épais et ferme comme de l'ivoire, et parmi les ouvrages microscopiques imprimés en France depuis plusieurs années, nous n'avons pas encore vu de livre aussi parfait en son genre que ce *Paroissien romain,* qui figurera aussi bien, grâce à sa pure beauté, dans les

bibliothèques des connaisseurs d'opinions diverses que sur le prie-Dieu des dévotes, coquettes jusque dans leur livre d'oraisons chrétiennes. La reliure janséniste de ce volume à fermoirs byzantins est doublée de maroquins à dentelles et de gardes moirées du meilleur effet.

La librairie Curmer est justement renommée, du reste, pour la délicatesse et l'habileté dont elle décore les délicieuses reliures qui sortent de ses ateliers. U.

Saint-Vincent-de-Paul et sa mission sociale, par Arthur Loth, introduction par Louis Veuillot, appendices par Ad. Baudon. — E. Cartier — Aug. Roussel. — Paris, D. Dumoulin et Cᵉ. — 1 vol. in-4° de 525 p., prix 30 fr.

Un des plus beaux livres que les étrennes de 1880 aient fait éclore, c'est assurément le *Saint-Vincent-de-Paul* édité par M. Dumoulin, à la fois habile imprimeur et homme de goût. La partie artistique de ce volume ne laisse rien à désirer au point de vue de la correction des illustrations et de l'interprétation. Les merveilleuses chromo-lithographies de Lemercier et Cᵉ. Les bois de Pennemaker, les reproductions de compositions diverses, les fac-similés en taille douce et en relief sont d'une exécution et d'un fini surprenants, mais, ce qui mérite nos louanges également, en tant que bibliophile, c'est le texte superbe de ce volume, d'une typographie parfaite. L'imprimeur-éditeur a fait, au point de vue matériel, un chef d'œuvre d'impression qu'on ne saurait dépasser, et, en dehors de certaines impressions américaines, nous n'avons pas encore vu en France une grande publication illustrée d'un tirage mieux soigné.

« L'illustration d'un livre peut s'entendre de bien des manières, dit M. Dumoulin dans une courte notice; nous avons voulu, d'après les monuments de l'art, mettre en lumière l'histoire de la charité chrétienne et l'action sociale de cette charité, dont Saint-Vincent-de-Paul est, aux temps modernes, le héros le plus illustre· Nous avons essayé de donner, par l'iconographie, un corps aux vérités divines. Toute notre illustration répond à ce dessin.

« Si nous ne craignions d'abuser d'un mot que certains romantiques ont rendu presque ridicule, nous dirions volontiers que cette illustration forme une trilogie : la charité dans le monde avant Saint-Vincent, la charité de Saint-Vincent, la charité après Saint-Vincent.» Cette trilogie, les éditeurs l'ont démontrée avec une abondance de plus de trois cents gravures dans le texte et hors texte, par tous les procédés en usage et avec une rare perfection.

M. Louis Veuillot, dans son introduction, s'est montré, comme toujours, un grand écrivain dont le mérite ne saurait être contesté sincèrement par aucun esprit de parti. Pour l'œuvre par elle-même, M. Arthur Loth, un ancien élève de l'école des Chartes, y déploie une profonde érudition et beaucoup de sens critique. Voilà un ouvrage de plus à mettre dans ce coin précieux où les bibliophiles et les gens du monde aiment à trouver de nobles pensées luxueusement vêtues ou de beaux livres qui joignent à la forme artistique un fonds sérieux de charité et de philosophie sociale. Z.

JURISPRUDENCE

Code de la chasse et de la louveterie, contenant le commentaire de la loi du 3 mai 1844 modifiée par celle du 22 janvier 1874, le résumé de la doctrine et de la jurisprudence sur la responsabilité des propriétaires ou possesseurs du droit de chasse dans les bois et forêts, un traité sur la louveterie, les principaux textes et les circulaires les plus importantes sur la matière, avec formules des procès-verbaux, par P. Leblond, avocat à la Cour d'appel de Rouen. Durand et Pédone-Lauriel. (2 vol. in-12).

Sous le titre de petite encyclopédie juridique, M. Pédone-Lauriel a entrepris une série de publications appelées à rendre de grands services aux jurisconsultes.

Huit volumes ont déjà paru, qui tous se distinguent par des qualités propres. Chacun d'eux renferme les textes de loi, un exposé des principes et les solutions pratiques des questions qu'ils soulèvent.

Au code des théâtres de M. Charles Constant, à deux ans de date, a succédé le code de la chasse et de la Louveterie, par M. Leblond. L'auteur pense que le droit de chasse, véritable démembrement de la propriété elle-même, mérite le même respect et la même protection que le principe d'où il dérive. Le caractère de privilège qui lui imprima la féodalité, en en réservant l'exercice aux nobles, prit fin en 1789; la chasse fut spécialement réglementée par diverses lois, dont la dernière est celle du 3 mai 1844, modifiée le 22 janvier 1874.

L'auteur démontre victorieusement la nécessité des permis de chasse, et loin de voir dans la possibilité de chasser en tout temps et sans permis dans les enclos attenant à une habitation un privilège, il y trouve la consécration du principe de l'inviolabilité du domicile.

Des dégâts causés par le gros et le petit gibier. Code de la responsabilité des propriétaires de bois et forêts, locataires de chasse, et de la compétence du juge des référés dans les matières dont la connaissance appartient aux juges de paix et aux tribunaux de commerce, par M. Frémy, juge suppléant au tribunal civil de Senlis.— Pédone-Lauriel 1879 (1 vol. in-12).

Nous rapprocherons de ce traité le code de la responsabilité des propriétaires de bois et forêts, locataires de chasse et de la compétence du juge des référés, par M. Frémy. Il s'agit là des responsabilités que peuvent entraîner les dégâts causés par le gros et le petit gibier, et les questions qu'elles soulèvent sont souvent délicates : car, comme dit l'auteur, le cultivateur qui ne tire les produits de sa terre que par un dur labeur est jaloux de ses récoltes, et le chasseur qui souvent, après une longue journée de fatigue, rentre chez lui le carnier léger, est peu disposé à payer des indemnités pour un gibier dont il s'empare si difficilement.

Code de l'officier de l'état-civil, ou les actes de l'état-civil considérés dans leurs motifs, leur

caractère et leur forme, commentaire des lois, décrets et ordonnances qui les régissent, avec tables et formules à l'usage des instituteurs et secrétaires de mairie, par M. Addenet, ex-procureur impérial. — Pédone-Lauriel (1 vol. in-12).

M. Addenet a ajouté à cette collection le code de l'officier de l'état-civil. Il y considère les actes de l'état-civil dans leurs motifs, leur caractère et leur forme, et fait un commentaire complet des lois, décrets et ordonnances qui les régissent, avec des tables et des formules pratiques. L'auteur suit l'ordre du code civil, et s'efforce de mettre en une langue simple et claire à la portée de tous, des actes si utiles, qu'ils font, même aujourd'hui, l'objet d'un enseignement spécial dans les écoles normales primaires.

Code municipal ou **Manuel des Conseillers municipaux,** contenant l'exposé de la législation municipale et les solutions pratiques des questions qui peuvent intéresser les communes et les conseillers municipaux, par Ambroise Rendu, docteur en droit, avocat à la Cour de Paris. — Durand et Pédone-Lauriel, 1879 (2 vol. in-12).

M. Rendu publie dans cette collection un code municipal en 2 volumes.

Dans ce manuel, l'auteur a tenu compte des dernières décisions de la jurisprudence. Il explique très clairement la préparation et le fonctionnement des opérations électorales, consacre plusieurs pages à l'étude des attributions nouvelles que les conseils municipaux tiennent de la Constitution du 25 février 1875, et, ce qui ne gâte rien, dans une rapide esquisse il retrace l'histoire de la Commune et de son organisation.

Nous citerons notamment les chapitres relatifs au budget communal et à l'élection des délégués sénatoriaux.

Codes de la propriété industrielle — I. Brevets d'invention, manuel pratique des législations française et étrangères à l'usage des inventeurs et des fabricants, par Ambroise Rendu, docteur en droit, avocat à la Cour de Paris. — Durand et Pédone-Lauriel 1879 (1 vol. in-12).

Dans ses codes de la propriété industrielle, dont le 1er volume seul, relatif au brevet d'invention, a paru, M. Rendu poursuit le même but pratique; il passe en revue, ce qui en fait un livre essentiellement utile, les législations française et étrangères. Il estime que la théorie pure a fait son temps, et ce qu'il recherche, ce sont les applications et les solutions intervenues, pour les éclairer par la discussion. Il n'a d'autre ambition que de faire de son code un guide pour le praticien, un répertoire pour le jurisconsulte, et nous croyons qu'il y a réussi.

Il consacre un dernier chapitre aux décisions diverses qui se rattachent au droit international; il analyse enfin les décisions prises par les congrès de Vienne et de Paris, réunis pendant les expositions de 1873 et de 1878, et donne le texte des résolutions adoptées par une commission permanente internationale, chargée de construire l'œuvre du congrès.

Nul doute que ces tentatives n'aboutissent et que des garanties sérieuses ne donnent l'essor à leur génie. Nous nous plaisons à l'espérer avec M. Rendu. — F. W.

PHILOSOPHIE

MORALE — RHÉTORIQUE

Recueil des discours français, couronnés au concours général. 1 vol in-8°, Delalain.

En cette époque de critique pédagogique, où un vent de réformes est dans l'air, c'est rendre un réel service au public que de lui permettre de juger, comme on dit, l'arbre par ses fruits, et l'Université par ses résultats. M. Delalain a donc heureusement choisi son moment pour publier la collection des devoirs couronnés au concours général dans la composition de discours français. Depuis 1830 jusqu'à nos jours, cette collection fait passer devant les yeux du lecteur, curieux de renseignements, une suite de pages signées de noms devenus depuis fameux ou tout au moins notoires. Piquons un peu au hasard dans la masse. Voici M. Ravoisson, le chef de la métaphysique française contemporaine. Voici le duc d'Aumale, puis M. Magy, un autre philosophe souventes fois couronné à l'Académie. Puis c'est le coin des publicistes: en dix années nous récoltons les noms de MM. Weiss, Prévost-Paradol, Hervé et Frary. Les hasards de l'examen ont voulu que MM. About et Taine eussent leur succès en discours latin. Bref, c'est une intéressante galerie et qui prouve que les succès de concours n'empêchent pas, en dépit des proverbes, de réussir brillamment dans les lettres ou la politique. Avouons pourtant que le manque de portée des sujets donnés est bien regrettable et que de solides dissertations sur des points d'histoire littéraire auraient à la fois plus d'attrait et plus d'utilité pour le développement de l'intelligence de nos rhétoriciens.

David Hume, *sa vie, sa philosophie,* par K. Huxley, traduction de M. Compayré. 1 vol. in-8°, Germer-Baillière.

Le rôle de David Hume dans la philosophie anglaise est considérable. L'école expérimentale contemporaine se rattache à lui plus encore qu'à Locke, et la théorie, aujourd'hui complète, de l'association des idées a été aperçue par lui dans toute son importance. Le livre de M. Huxley contient un bon résumé de son système. On sait que David Hume aboutit à un phénoménisme universel, mais les phénomènes dans lesquels il emprisonne l'esprit sont des phénomènes de conscience. C'est un Héraclite psychologique. La doctrine contemporaine de l'évolution est enveloppée dans le scepticisme de Hume. M. Huxley a fait précéder l'analyse un peu difficile de ces subtiles déductions du récit de la vie de David Hume. On lira avec intérêt le détail des mœurs si simples de ce digne philosophe que son nihilisme n'empêcha pas d'être un parfait honnête homme et, au sens ancien du mot un Sage. David Hume a plus d'un point d'analogie avec le vieil Épicure, par la modestie de ses désirs, la prudente conduite de son existence et son calme

adieu à la vie que M. Huxley nous donne en majeure partie et qui ressemble bien à la dernière lettre d'Épicure citée par Cicéron dans son *definibur*. M. Compayré dont la thèse avait déjà Hume pour sujet, nous a rendu un vrai service en faisant connaître cette intéressante monographie.

Principes de sociologie, par M. Herbert Spencer, traduction de M. Cozelles. 2 vol. in-8°, Germer Baillière.

Les principes de sociologie de M. Herbert Spencer sont une magistrale application de la théorie de l'évolution à l'étude de la genèse de ces organismes qu'on appelle des sociétés. L'auteur le plus puissant esprit de cette philosophie anglaise contemporaine qui compte les noms de Stuart-Mill et de Bain, détermine d'abord les « facteurs des phénomènes sociaux », c'est-à-dire les conditions externes et internes, ambiantes, inorganiques et organiques de la vie sociale préhistorique. Puis il cherche à fixer la physionomie de l'homme primitif dans les traits principaux de son existence physique émotionnelle et intellectuelle. La méthode de cette détermination est l'examen des races inférieures actuelles. Mais l'auteur fait une réserve expresse sur la portée de cette assimilation nécessairement incomplète. Grâce aux travaux de la philologie, l'étude des idées primitives, conceptions et croyances, a pu être très largement et très scientifiquement traitée.

Après avoir analysé ainsi par le menu les données de la science sociologique, c'est le domaine de cette science que M. Herbert Spencer circonscrit. « Elle a pour mission de nous expliquer tous les phénomènes qui résultent de l'action combinée des unités sociales soumises aux lois déterminées par l'étude précédente. » Une société, comme nous venons de le dire plus haut, est un organisme. M. Herbert Spencer va jusqu'au bout de cette idée : croissance sociale, structure sociale; appareils producteur, distributeur, régulateur; types sociaux et constitutions, métamorphoses sociales, — tels sont les titres de plusieurs chapitres substantiels et d'une analyse profonde. La différence de l'organisme social et de l'organisme individuel n'est pas moins profondément aperçue, l'un discret, l'autre concret, l'un diffus dans une série d'éléments en un certain sens autonomes, l'autre resserré par la chaîne physiologique et la juxtaposition des cellules coopératives.

La conservation de l'espèce et ses conditions, la polyandrie, la polygynie, la monogamie, la condition légale des femmes et des enfants, le passé et l'avenir de la famille sont le sujet dont l'étude achève le développement méthodique et supérieurement lié de ce magistral travail. C'est là une de ces œuvres où la philosophie anglaise contemporaine sait joindre l'information exacte à la déduction hardie, la constatation stricte et multipliée du fait à la nouveauté de l'hypothèse et concilier ces deux procédés si souvent adverses : l'observation et le raisonnement. P. B.

ÉCONOMIE POLITIQUE

Les peuples de la France, par M. Jacques de Boisjoslin. 1 vol. Guillaumin.

Ce livre a été très discuté en haut lieu, à l'Institut notamment, où MM. Maury et Levasseur en ont très savamment fait l'analyse, la critique et l'éloge, et dans les grandes revues étrangères, où il a été, selon les besoins de la cause, très durement traité ou loué avec exagération. Nous n'avons à répéter ni ces diatribes ni ces panégyriques. Nous préférons signaler, — dans ce prestigieux tableau de la collectivité française étudiée dans ses origines et dans son économie politique et sociale, — ce qui constitue l'originalité de ce travail. A notre avis, c'est un livre de sociologie sentimentale, pour nous servir de l'expression d'Auguste Comte, imposée à notre langue par le génie même de M. Littré.

Il faut croire que les grands procès des collectivités sociales sont toujours jugés, mais qu'ils ne sont jamais plaidés. Voici un Français qui n'a encore pris son parti ni de la conquête romaine, ni de l'influence espagnole, ni même, on pourrait le croire à certains passages, de la conversion des Gaules au christianisme. Le Midi résume tout ce qui lui déplaît. Le Midi est la patrie des sociétés qui entraînent la France vers les idées étroites, les formes rigoureuses de la littérature et des arts, la politique à outrance et la religion intolérante. Comme il professe, à l'exemple des darwiniens, que la civilisation est aux races ce ce que la pensée est au cerveau, les coupables sont les peuples du Midi, Ibères, Ligures, Phéniciens, Juifs, Arabes, les deux premiers formant la base de la population française, au sud de la Loire, les deux autres ayant, par leurs victoires et leur prédication, attiré les nations classiques dans le cycle de la civilisation orientale.

Au contraire, la philosophie allemande serait, selon l'auteur, le dernier effort de l'esprit humain. Le XVIII^e siècle, qui disait : *C'est du Nord que nous vient la lumière,* serait l'apogée de la pensée française. La science serait toute réfugiée chez les Allemands. Eux seuls connaîtraient la politique, et le peu de sérieux qu'il attribue à la France viendrait des Francs, des Goths et des Burgondes.

Qu'on ne se presse pas de croire à la teutomanie de l'auteur; s'il attribue ces qualités à l'Allemagne, il affirme que c'est par impartialité d'historien et exacte vue de notre société. Pour connaître le fond de sa pensée, il faut lire les pages consacrées aux Celtes, chapitre admirable dicté par un bizarre esprit de révolte et de touchante sympathie. Au premier abord, il est vrai, la description toujours affectée dans l'impartialité dont se pique la nouvelle école, ne nous livre que des défauts. Mais quels défauts ! Ce sont tous ceux qu'on voudrait avoir qu'on admire et qui sont la contre-partie des qualités les plus aimables et les plus brillantes. Les Celtes sont légers, impatients, imprévoyants. Il sont courageux, généreux ; leur esprit est rapide. Leurs vices naissent de leur aptitude même. Il n'y a pas assez de Celtes en France, c'est l'auteur qui l'affirme. Sans cela, le spectacle de l'Europe ne serait-il pas plus attrayant ? On ne verrait que guerres entreprises sans aucune utilité pratique pour la délivrance des nations opprimées. De conquête profitable, point; mais quelle propagande universelle ! Des expériences politiques et sociales seraient renouvelées à

l'année, au mois, au jour, à l'heure. Le sentiment jugerait tout. Les idées seraient d'autant plus sûres du succès qu'elles s'accuseraient par une plus périlleuse témérité, etc.; telle est l'ironie terrible de l'auteur, qui rappelle Swift et qui explique les sévérités critiques dont son livre a été flagellé à l'étranger, comme aussi les louanges qui lui ont été décernées.

Entre les Latins attachés à des idées communes, à des vraisemblances trivialement acclamées (peut-on admettre ces préventions!) et les Germains, qui ne croient qu'à la forse, à la réalité objective, ce sont les Celtes qui représenteraient le peuple du droit dominé par ses illusions. C'est sérieusement que l'auteur adresse à la France ces compliments railleurs et qu'il regrette que l'éducation latine, favorisée par les masses méridionales ibères et ligures, ait faussé le génie d'un peuple destiné à troubler le monde pour la fantasque satisfaction de la pensée pure.

L'auteur est un artiste, disons mieux, un impressionniste. Les procédés de son style ressemblent tout à fait à ceux des peintres modernes qui, affranchis des règles académiques, prennent pour la réalité objective l'effet que leur produisent les choses. Cet effet rendu, ils considèrent le tableau comme terminé. Ce procédé est sensible non seulement dans l'exécution, mais dans la conception même de l'ouvrage de M. de Boisjoslin, il influe sur le jugement. C'est comme une invasion dans la sociologie, dans l'histoire de notre société française, par l'observation immédiate et directe de la vie, quelque intérêt qu'on ait à voir les doctrines sociales sortir un peu de leur traditionnelle solennité, on n'est pas encore accoutumé à voir l'économie politique et ses énergies collectives traitées avec l'analyse rude et crue des romans réalistes. On voit bien que, pour l'auteur, la Sociologie, disons aussi le genre historique, n'existe pas en littérature, ou plutôt que c'est la littérature elle-même qui, dans ces données-là, n'aurait pas trouvé sa formule. Il n'y a pour lui que des faits et leurs lois qui soient matière de science dans tous les phénomènes de la vie. De là la méthode étrange pour beaucoup de critiques en France et surtout à l'étranger, des œuvres conçues dans cet esprit.

Le livre que nous venons d'analyser avec une sincère exactitude admet comme semblable autorité et les auteurs qui ont traité de sociologie, et les romanciers, les poètes, les humoristes. Les anciens et les modernes s'y présentent dans un pêle-mêle diplomatique. Stendhal confirme Strabon. Proudhon et Walter Scott sont invoqués avec la même confiance. Si les monuments ou les écrits viennent à faire défaut, un détail de costume, de commerce, de manie sociale, arrive à l'état de preuve définitivement admise. Il était réservé à notre temps de voir l'abus des procédés de Michelet et de Carlyle élevé à la hauteur d'une méthode, et l'on comprend qu'en Angleterre, en Allemagne et en Russie ce livre ait été si vite lu, critiqué et loué.

Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par M. H. Baudrillart, mèmbre de l'Institut. Tomes I et II. Hachette.

La question intéressante et controversée du luxe est une de celles qui met en joie les bibliophiles. On rassemblerait facilement une vaste bibliothèque contradictoire sur ce procès toujours recommencé et toujours à reviser. Le luxe, à toutes les époques, a provoqué à la fois l'apologie et la critique, et l'on oubliait de considérer que le luxe est louable ou blâmable, selon l'usage bon ou mauvais que la société ou l'individu font de leur superflu.

Au point de vue social, l'étude restait à faire. Elle a tenté M. Baudrillart, qui a abordé ce captivant problème en philosophe, en historien, en économiste et aussi en littérateur amoureux de son sujet.

L'ouvrage doit se distribuer en quatre forts volumes. Les deux premiers sont publiés. Cet immense panorama s'ouvre avec l'âge de pierre. Le premier chapitre du livre II, où débute l'étude sociale, est intitulé : *Le luxe de parure et l'ornementation. Age de pierre et âge de bronze.* L'auteur nous introduit dans ces cavernes préhistoriques que la science contemporaine nous propose en énigmes et « où, comme dit M. Baudrillart, la nudité s'orne avant de se vêtir, et l'orgueil naît avant la pudeur. »

Le luxe primitif, le luxe en Orient, le luxe hellénique, le luxe à Rome à l'époque des Gracques, au temps de Sylla, puis sous la République et enfin sous l'Empire, le luxe byzantin, etc., défilent sous nos yeux. Une préface attachante sert d'amorce à l'ouvrage et en donne la clef. La table minutieuse et alphabétiquement détaillée sera placée à la fin du quatrième volume.

On lira avec intérêt le chapitre consacré au luxe funéraire dans l'antiquité. Mais ce qui intéresse surtout dans cet immense ouvrage, c'est tout ce qui y a été rassemblé sur la censure du luxe par les écrivains romains et par les satiriques chrétiens du Ier siècle. Ces documents servent de commentaire et de notes à l'appui pour la préface du livre sur la théorie du luxe. L'auteur y a envisagé le luxe dans ses rapports avec la morale, la politique et l'économie sociale. Il a étudié le luxe et les formes de gouvernement dans leur connexité étroite, il a présenté et mis en relief les apologistes du luxe et ses détracteurs, opposé l'existence luxueuse à l'école rigoriste, qui s'adresse à l'instinct non moins puissant du retranchement des besoins. La préface et le livre se complètent et se commentent mutuellement. Nous recommandons, comme études très profitables d'economie sociale, les chapitres consacrés au luxe privé et au luxe public sous l'empire romain à la politique des Césars relativement au luxe, à l'influence du luxe des femmes dans tous les temps, tous les pays, surtout sous l'empire romain et à Byzance.

Ce vaste ouvrage a débuté au Collège de France. C'était d'abord le sujet d'une ou deux improvisations. Le cadre ensuite est devenu immense, les renseignements innombrables, les détails encombrants et le sujet inépuisable. M. Baudrillart a tout classé avec méthode, et une table alphabétique ne nuirait pas à la clarté du travail et aux recherches du lecteur.

Études au jour le jour sur l'éducation nationale, par F. Pécaut. 1 vol. Hachette.

L'inconciliable différence qui sépare désormais l'enseignement laïque et l'enseignement ecclésiastique, l'éducation nationale mise en péril par le conflit de la libre-pensée et de l'esprit théologique, la nécessité de substituer à l'éducation cléricale une éducation réelle, solide, pratique, utile, et toute pénétrée d'un idéal sentiment de la solidarité sociale et nationale, tel est le sujet que l'auteur n'a pas craint d'aborder dans toute sa complexité et sa vitale actualité.

M. Félix Pécaut est rédacteur du journal *le Temps;* il y écrit les *Lettres de la province,* qui, toutes, méritent d'être lues attentivement. Il a publié aussi deux ouvrages : *le Christ et la conscience* et *le Théisme chrétien*, auxquels est due en partie l'évolu-

tion vers la réforme sociale, qu'on a si légitimement louée chez nos protestants français. Ses méditations, écrites et publiées au jour le jour sur l'éducation nationale et rassemblées aujourd'hui en volume, feront également réfléchir ceux qui en France ne désespèrent pas du progrès et pour qui la patrie et l'humanité ne sont pas des chimères.

L'ouvrage s'ouvre par de sages réflexions sur la situation politique et morale de notre pays. L'auteur passe en revue l'instruction primaire, l'enseignement primaire supérieur, les écoles normales. Il étudie ensuite l'enseignement secondaire, la circulaire de M. Jules Simon et la réforme de l'enseignement classique, l'enseignement et les deux projets de loi sur le conseil supérieur (1873 et 1879), la loi de 1875 sur la liberté de l'enseignement supérieur et le débat sur la collation des grades en 1876. Il termine par quelques observations sur la situation présente de l'enseignement supérieur, les réformes en voie d'exécution ou en projet. Les deux tableaux de l'installation matérielle des écoles et de la pédagogie à l'Exposition universelle de 1878 se recommandent, dans le milieu de l'ouvrage, par la netteté de l'observation, la hauteur de la critique et l'habileté du classement. Nous citerons en outre les chapitres sur l'enseignement primaire supérieur en Suisse et sur l'enseignement religieux dans la Suisse allemande, sur la loi scolaire de 1870 en Angleterre, sur l'agitation pour l'obligation éducative en Allemagne et sur l'instruction primaire aux États-Unis. Les écoles normales pour les deux sexes, l'instruction secondaire des jeunes filles en général et dans la direction particulière qui y a été donnée à Genève, et enfin le rapport qui a été fait chez nous sur la loi relative à l'enseignement secondaire des jeunes filles ont aussi préoccupé M. Pécaut, dont le livre entier aura été présenté ici dans une rigoureuse analyse, si nous y ajoutons ses observations sur l'enseignement primaire manuel et les écoles manuelles d'apprentissage.

Ce qui motive ce livre et en est l'âme, c'est la vive compréhension de la fatalité victorieuse d'une éducation nationale, humaine et sociale.

Lord Palmerston. Sa correspondance intime. 2 vol. Didier.

La série des publications diplomatiques qui ont déjà servi à faire connaître les principaux hommes d'État de notre temps, tels que Humboldt, Bunsen, Stockmar, Gentz, Hardenberg et les autres, vient de s'enrichir de la correspondance intime de lord Palmerston, extraite et traduite de l'ouvrage de sir H. L. Bulwer et M. Evelyn Ashleg. Ces lettres, qui servent de commentaire et d'explication à l'histoire diplomatique de l'Europe de 1830 à 1865, ont toutes un caractère privé. Aucune d'elles n'est officielle, bien qu'elles traitent toutes des grandes affaires auxquelles a participé cet homme, dont le rôle en Europe a été si considérable et qui, en Angleterre, a été si longtemps à la tête du pouvoir.

Le traducteur est M. Augustus Craven, qui, outre l'intérêt général qu'il y a à publier un semblable recueil dans la langue internationale diplomatique, s'est inspiré d'un sentiment de déférence personnelle pour la mémoire du chef sous lequel il a servi pendant les longues années de sa carrière diplomatique. Pendant vingt-deux ans, M. Craven a pu se convaincre de l'importance que lord Palmerston attachait à l'alliance française et de la conviction réfléchie et souvent exprimée par lui que cette alliance sincère et solide entre les deux pays les plus libéraux, les plus industrieux, les plus producteurs et les plus riches de l'Europe assuraient la paix, la liberté et le progrès du monde.

La *Correspondance intime* affirme cette conviction et atteste l'ardeur avec laquelle cette politique a été poursuivie. M. Craven s'est attaché à en être le traducteur absolument exact, *traduttore non traditore*, et il nous livre le texte sans remaniement et sans restriction; il a même consenti à ne pas retrancher les vivacités qui, dans ces lettres particulières, surtout sous le règne de Louis-Philippe, échappaient de temps en temps à lord Palmerston. Quelques-uns de nos hommes d'État à cette époque étaient accusés par lui de ne pas agir dans le sens de l'alliance qu'il avait tant à cœur. Il les blâme vertement dans ses lettres. Le traducteur, qui n'ignore pas de quelles représailles se servaient à leur tour nos hommes d'État et le roi lui-même, a eu le bon esprit de ne pas supprimer ces impertinences de langage qui, dans les deux camps, sont comme l'expression amère des débats contradictoires dans un procès. Il pouvait les omettre et agrandir ainsi le cercle favorable des lecteurs peu soucieux d'exactitude. Il a préféré être un traducteur exact et sincère.

Un portrait accompagne le texte. Il reproduit le médaillon fait en 1850 par M. C. Lucas. C'est un appoint important à la monographie qui ouvre le premier volume et raconte la vie diplomatique de lord Palmerston. Des appendices complètent ces informations, auxquelles il manque cependant une bonne table détaillée alphabétiquement.

Richard Cobden, par M^me^ SCHWABE. 1 vol. Guillaumin.

M^me^ Julie Salis Schwabe publie un volume où elle a recueilli, à propos de Richard Cobden, ami de son mari, des notes de touriste, des souvenirs et des correspondances. Les lettres surtout sont caractéristiques. Elles aident à comprendre la vie si noble du célèbre diplomate et nous le montrent dans sa vie intime et dans ses relations de famille. M. De Molinary a joint une intéressante préface qui explique et motive cette publication et en fournit l'histoire.

Nous signalerons les lettres écrites par Cobden pendant les négociations préliminaires non officielles qui se rattachaient au traité de commerce entre la France et l'Angleterre, signé à Paris en 1860, et les notes que M. Schwabe a écrites à la suite d'entrevues avec les hommes les plus distingués de Paris en 1850, tels que Lamennais, Émile de Girardin, Michel Chevalier, Bastiat, Guizot, Thiers et Lamartine. Les notes de voyage ajoutent quelques bons détails à la biographie de Cobden. Tout l'ouvrage se juxtapose heureusement à la monographie étendue consacrée par M. John Morley à l'apôtre du libre-échange.

Ce livre est publié au profit de l'Institut international d'éducation fondé à Naples par M^me^ Schwabe sous le patronage du grand nom de Cobden et sur les principes mêmes professés par l'heureux avocat de la liberté commerciale. Dans sa piété pour une illustre amitié, et avec son délicat instinct de femme, M^me^ Schwabe a voulu se vouer à une œuvre de saine propagande et organiser, comme elle dit, « une *bonne internationale* pour le développement moral et intelligent de l'enfance et pour le progrès de la paix sur la terre et de la bonne volonté entre les hommes ».

On ne saurait trop la louer, et on lira avec intérêt la notice qu'elle a écrite sur son institut modèle et qu'elle a insérée à la fin de son volume.

Premières notions d'économie politique sociale ou industrielle, par Joseph Garnier, de l'Institut. 1 vol. Guillaumin.

Cet ouvrage résume avec concision et clarté les principes de la science économique. Les phénomènes essentiels de la production, de la distribution, de la consommation de la richesse y sont montrés sous leur vrai jour. Leurs lois créatrices sont constatées. Cet abrégé est simple; il n'indique que les données fondamentales des questions, et les matières y sont distribuées dans un ordre qui en facilite l'intelligence. L'auteur y a fait une place pour les doctrines dont la science doit avoir souci, non à cause de leur valeur intrinsèque, mais à cause de l'incertaine et périlleuse influence qu'elles exercent sur les esprits ou à cause du bruit qu'elles font à certaines époques. Il s'est occupé de la répartition des richesses et des doctrines socialistes, cette préface de la science sociale comme les définissait hier une femme célèbre.

Outre l'ouvrage principal, ce petit volume contient une série d'opuscules propres à initier les lecteurs de toute profession, de toute condition, de tout âge, à l'étude de la science économique et de l'organisation sociale. Pour compléter cette œuvre d'enseignement qui est d'intérêt social, M. J. Garnier y a fait concourir les deux chefs-d'œuvre de Bastiat et de Franklin : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*, et *La science du bonhomme Richard*. Enfin le volume se clôt par un vocabulaire des principaux termes de la langue économique, où se trouvent alphabétiquement résumés et définis les principes de l'économie politique. L'ouvrage en entier est orthodoxe, méthodique, très concis, très clair. C'est un modèle classique d'exposition scientifique et technique.

M. C.

Traité de la science des finances, par Paul Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut, professeur de finances à l'école libre des sciences politiques, directeur de l'*Économiste français,* 2e édition, revue corrigée et augmentée. 2 vol. in-8°, Guillaumin, 1879.

Il faut savoir un gré infini aux hommes qui se vouent à des études arides et difficiles. Il semble que les chiffres, même en s'alignant, n'aient point le don de s'animer; il n'en est rien, et l'œuvre de M. Leroy-Beaulieu en est une preuve éclatante. C'est là, croyez-m'en, un sujet palpitant d'interêt et d'actualité, et l'on peut souhaiter à ceux qui nous gouvernent de s'inspirer constamment des saines doctrines qui se dégagent de la lecture d'un tel livre.

Le *Traité de la science des finances* forme deux volumes, l'un consacré aux revenus publics, l'autre à la mise en œuvre de ces revenus.

Dans le premier, l'auteur, étudiant les sources des revenus publics, nous montre l'État s'appliquant à étendre de jour en jour son domaine industriel; c'est dans son développement graduel que M. Leroy-Beaulieu entrevoit la possibilité de supprimer un jour les taxes sur les denrées qui grèvent si lourdement les classes laborieuses et sont d'une si coûteuse perception.

Le second livre est consacré aux impôts. L'auteur n'y voit pas seulement le prix de services rendus. Il ne veut pas davantage qu'on les considère comme une prime d'assurance ou comme les frais généraux d'exploitation du capital national : car il est des dépenses qui n'ont pas un tel objet et au payement desquels contribuent néanmoins les impôts.

M. Leroy-Beaulieu préfère l'impôt proportionnel à l'impôt progressif, et l'impôt sur le revenu à l'impôt sur le capital, bien qu'à ses yeux la réalisation en soit difficile, tant que les charges qui pèsent sur le pays resteront aussi lourdes. Mais, dans l'état actuel de notre société, il s'en faut tenir au système de la pluralité des taxes.

L'auteur étudie plus spécialement les impôts directs et indirects; il en montre les avantages et les inconvénients, et conclut qu'il faut tendre à la simplification et à la réduction de ces derniers.

Il indique au passage toutes les réformes nécessaires. L'impôt foncier, l'impôt mobilier, par exemple, sont des impôts de répartition. Il voudrait qu'on en fît des impôts de quotité. Il n'admet pas enfin l'impôt sur les patentes, tant qu'on n'atteindra ni les porteurs de rentes ni les prêteurs hypothécaires. Voilà pour les impôts directs.

Les impôts de consommation sont l'objet aussi d'un examen approfondi. L'auteur passe en revue les droits de douane, les contributions indirectes, etc.; et quand il arrive aux dégrèvements d'impôts, son expérience lui apprend qu'il faut les concentrer sur quelques articles, et non les éparpiller sur un grand nombre. « Le contraire est peut-être d'une bonne politique parlementaire, mais d'une mauvaise politique financière et économique. »

Le deuxième volume est presque tout entier consacré au budget. C'est là sans doute matière d'art plutôt que de science. Mais il se dégage de cette études des principes d'une application salutaire.

Ainsi l'auteur montre bien l'inconvénient qu'il y a à présenter un budget trop longtemps à l'avance, et les avantages que présente pour le vote le régime anglais des séances en comité, tandis qu'en France l'examen a lieu au sein de commissions closes, dont les membres exercent à la longue une influence peut-être exagérée.

Elle est d'avis que le droit de proposer des crédits supplémentaires devrait être enlevé à l'initiative parlementaire, et il reconnaît, en passant, le droit absolu qu'à la Chambre des députés de refuser des crédits.

Puis, arrivant au contrôle, il repousse hautement les mandats fictifs, et voudrait que la Cour des comptes fût mise directement en rapport avec les Chambres, en déléguant quelqu'un de ses membres dans les commissions, avec voix consultative.

Il voudrait aussi qu'il y eût un contrôle du matériel de l'État, comme il y a un contrôle des deniers.

Il constate enfin, au point de vue économique, l'augmentation continue des dépenses publiques dans la plupart des pays, et il donne le conseil prudent d'éviter les budgets qui se soldent en déficit, comme cela n'a été que trop fréquent en France.

Son deuxième livre est consacré au crédit public; et c'est la matière importante, si l'on songe que c'est aux emprunts que nous devons le développement des valeurs mobilières et l'esprit d'épargne dont sont animées jusqu'aux dernières classes de la société.

Après en avoir examiné les différents modes (rentes perpétuelles ou viagères, annuités à terme,

obligations amortissables par tirages périodiques, bons remboursables à échéance déterminée, emprunts à lots), après en avoir indiqué les différentes formes d'émission (adjudication, souscription publique, négociation directe à la Bourse), M. Leroy-Beaulieu consacre un chapitre intéressant à la question de savoir s'il faut préférer l'impôt à l'emprunt, et il conclut qu'il est bon de les associer tous deux pour faire face aux grandes nécessités nationales (armements militaires ou travaux publics).

Il étudie enfin les modes de réduction des dettes publiques (amortissement et conversion), et combat notre tendance à laisser prendre à l'État la direction de toute l'épargne nationale.

Il termine par cette observation à laquelle nous nous associons :

« C'est par la paix et l'économie qu'on peut simplifier un régime fiscal. »

Nous ne saurions trop recommander la lecture d'un tel ouvrage. Il fait honneur à celui qui l'écrit, comme à la science qui l'inspire. Il est, de plus, d'une lecture attachante, et le style en est clair et sobre, comme il convient en un semblable sujet.

F. W.

SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

Les étoiles, par le P. SECCHI. 2 vol. avec planches, faisant partie de la Bibliothèque scientifique internationale. Paris, 1879, Germer-Baillière.

Cet ouvrage est la dernière œuvre du célèbre astronome romain. A la fois scientifique et populaire, il nous donne l'etat des connaissances actuelles sur le système stellaire. Ce qui en fait le principal attrait est l'exposition des applications de l'analyse spectrale à l'étude de la lumière du soleil, des étoiles et des nébuleuses, applications qui appartiennent pour une grande part à Secchi lui-même. En recevant dans le spectroscope une lumière d'origine quelconque, on observe un spectre dont les raies révèlent quels sont les corps simples qui existent dans la source lumineuse; s'ils sont à l'état condensé, solide ou liquide ou bien à l'état gazeux, et donne même des renseignements sur leur pression et leur température. Cette méthode d'investigation appliquée au soleil, nous montre dans cet astre les principaux corps simples métalliques qui entrent dans la composition de la terre, et nous apprend que les protubérances et la couronne lumineuse de l'astre, visibles à l'œil ou pendant les éclipses totales, renferment de l'hydrogène mêlé à deux gaz simples que la chimie ne nous a pas encore fait connaître et dont l'un et plus léger que l'hydrogène même. Appliquée aux étoiles, elle indique dans les unes une composition analogue à celle du soleil, et dans d'autres elle accuse la prédominance du carbone. Enfin, appliquée aux nébuleuses, elle établit, conformément aux pressentiments d'Herschell, que toutes ne sont pas résolubles en étoiles, et que beaucoup sont combattues par une matière gazeuse. Il est probable que l'analyse spectrale donnera aussi des renseignements sur les vitesses de deplacement des étoiles par rapport à nous. C'est la première fois que ces résultats merveilleux, épars dans les mémoires académiques se trouvent condensés et livrés au public. Mentionnons aussi comme très dignes d'attention les chapitres consacrés aux étoiles variables (car le soleil lui-même semble appartenir à cette classe), ainsi que le chapitre consacré à l'ensemble de l'univers. Bien que les étoiles doubles soient soumises à la loi de l'attraction newtonienne, celle-ci ne suffit pas à expliquer toutes les actions des astres les uns sur les autres, et il devient nécessaire d'évoquer de nouvelles forces que l'on peut supposer électriques, mais sur lesquelles au fond on ne sait rien de positif.

CHIMIE

Chimie générale, par SCHUTZEMBERGER, professeur au Collège de France. Paris, Hachette, 1880. 1er vol. in-8° de 730 pages.

La Chimie évolue si vite que les personnes qui ont étudié cette science d'une manière approfondie, il y a une quinzaine d'années, et qui ont cessé de la cultiver assidûment s'y trouvent aujourd'hui tout dépaysés; les livres vieillissent avec une rapidité prodigieuse. Non seulement on a découvert une foule de composés nouveaux et d'applications nouvelles, mais les principes mêmes ont subi des transformations profondes. Le traité que nous signalons est surtout consacré à la philosophie de la science; la partie historique y occupe à juste titre une grande place et les applications y sont reléguées au second plan. L'auteur nous y fait entrevoir une chimie future qui, de même que la physique, se réduira à la mécanique et au calcul. Les affinités se ramènent déjà à la mesure des quantités de chaleur absorbées ou dégagées dans les combinaisons, c'est-à-dire à des quantités de *forces vives*. Par la découverte de la *dissociation* due à M. Henri Deville, les phénomènes de décomposition se rapprochent des phénomènes physiques de l'évaporation et de la diffusion. Les études récentes sur les relations qui existent entre les équivalents des corps simples nous montrent la possibilité d'expliquer ceux-ci au moyen de diverses formes de mouvement d'une matière unique. La conception des atomes solides distants les uns des autres n'est plus considérée comme une hypothèse indispensable; on s'accommoderait aussi bien de celle d'une matière continue animée de divers mouvements en tourbillon. C'est la première fois que, dans un ouvrage en quelque sorte officiel, on ose ébranler ces vieilles idoles.

Indépendamment des chapitres consacrés aux principes généraux et aux relations avec la physique, ce volume renferme la cristallographie et la chimie des corps simples. Signalons particulièrement à l'attention du lecteur l'histoire de l'ozone et celle des corps simples qui ont été découverts au moyen de l'analyse spectrale.

Chimie élémentaire appliquée aux arts industriels, par GIRARDIN. Supplément à la 6e édition. Paris, 1880, G. Masson.

Les progrès incessants de la chimie industrielle

motivent la refonte continuelle des traités. C'est pourquoi l'auteur a ajouté au sien un sixième volume sous forme de supplément. Ce supplément qui se vend séparément, est une véritable revue des progrès accomplis en chimie industrielle depuis trois ans. On y trouve les résultats des études sur les altérations des eaux de rivière, les dessins des appareils pour la liquéfaction de l'oxygène et de l'hydrogène, ceux de M. Pictet pour la fabrication de la glace par l'évaporation de l'acide sulfureux, les nouvelles matières colorantes, l'alezarine et la vanilline artificielle, le verre trempé, le procédé Solvay pour la fabrication de la soude, etc.

L'éclairage électrique, par le comte Du Moncel, membre de l'Institut. Paris, 1880, Hachette.

Sous la forme d'un modeste volume de la Bibliothèque des merveilles, M. Du Moncel nous donne un traité très complet de l'électricité appliquée à l'éclairage. L'ouvrage est à la portée des personnes qui connaissent la physique générale et n'ont pas spécialement étudié l'électricité, et les choses y sont reprises d'assez haut pour faire comprendre le langage usité aujourd'hui dans cette spécialité. Chacun sait que la lumière électrique fut obtenue pendant longtemps au moyen de piles. Ce procédé était très dispendieux et demandait un personnel attentif pour la surveillance des appareils; il ne pouvait être question de l'employer à l'éclairage courant. Plus tard, on produisit l'électricité en faisant tourner des aimants en présence de pièces de fer doux — ou inversement. Une infinité d'appareils fondés sur ce principe ont été inventés et s'inventent tous les jours; ils nous fournissent l'électricité à peu de frais, relativement. Ces appareils ne s'usent pas et ne demandent pas de surveillance; la seule chose qui coûte dans la production de l'électricité est le charbon brûlé dans la machine à vapeur qui les met en rotation, et cette dépense, ainsi que celle de la main-d'œuvre qui l'accompagne ne sont pas susceptibles d'être supprimées ou réduites au-dessous d'une certaine limite, puisque l'électricité, de même que les autres *énergies,* ne peut être obtenue pour rien. Quand on applique à l'éclairage l'électricité ainsi produite, de nouveaux frais s'imposent, occasionnés par la conduite des appareils et par l'usure des charbons ou bougies entre lesquels s'établit l'arc lumineux, mais ces frais qui dépassent actuellement le coût de l'indispensable combustible peuvent être très amoindris, car ils sont théoriquement réductibles à zéro; et c'est dans cette direction que s'exerce surtout l'imagination des inventeurs. Sous ce rapport le procédé Jablockoff, très remarquable en ce qu'il a permis le premier l'éclairage électrique vraiment industriel, est loin d'approcher de la perfection.

Les dépenses accessoires qui s'ajoutent au prix de la lumière électrique et qui sont très variables, rendent le prix de celle-ci très difficile à évaluer. On peut affirmer seulement qu'elle est beaucoup plus économique que le gaz toutes les fois qu'il s'agit d'éclairer de vastes étendues moyennant un petit nombre de luminaires très intenses, par exemple, les grands chantiers, les gares, les places publiques; son triomphe est l'éclairage des phares. Elle lutte tant bien que mal avec le gaz pour l'éclairage des grands magasins. Enfin, il n'y a, quant à présent, aucun espoir de l'appliquer à celui des appartements.

L'homme avant les métaux, par N. Joly, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse. 1 vol. de la Bibliothèque scientifique internationale. Paris, 1880, Germer-Baillière.

La haute antiquité de l'espèce humaine n'est plus mise en doute par les savants. L'interprétation donnée à la chronologie biblique avait longtemps empêché cette vérité de se faire jour, mais aujourd'hui les auteurs catholiques les plus autorisés, le P. Secchi, par exemple, en parlent sans plus de gêne que s'il s'agissait de la rotation de la terre autour du soleil. Cependant il existe encore une grande incertitude et sur l'époque géologique précise où l'homme a fait son apparition, et sur le nombre de milliers d'années qui correspondent aux diverses périodes géologiques. On sait sûrement que l'homme a été contemporain en France des grands animaux qui y vivaient à l'époque glaciaire et particulièrement du mammouth, du rhinocéros à narines cloisonnées, du grand ours des cavernes, alors que la Grande-Bretagne était encore unie au continent, la Sicile à l'Afrique et que le détroit de Gibraltar n'existait pas; mais quelques savants veulent remonter bien plus loin, jusqu'aux terrains tertiaires supérieurs, en se fondant sur des débris de l'industrie humaine trouvés dans ces terrains. Toujours est-il qu'à cette époque existaient déjà des singes et des bœufs et beaucoup d'animaux analogues à ceux d'aujourd'hui, ce qui montre que l'homme aurait pu y vivre. La première partie du livre de M. Joly est consacrée à ces discussions. Dans la seconde partie il essaie de nous faire pénétrer dans la vie de nos ancêtres de l'âge de pierre qui n'ont pas de nom dans l'histoire, mais qui ont laissé en Amérique aussi bien que dans l'ancien monde, des œuvres architecturales grandioses; il nous initie à leur alimentation, à leurs armes de pêche et de chasse, à leurs outils, à leurs bijoux, plus anciens que les vêtements, à leurs sépultures, voire à leur commerce. Il découvre même dans l'usage d'amulettes formées de fragments de crânes et dans la manière dont ces amulettes étaient introduites dans les tombeaux un indice de croyance à une vie future.

Dr L.

L'Astronomie populaire, par Camille Flammarion. Paris, Marpon et Flammarion, 1 vol. in-8° de 840 p. et illustrations. Prix 10 fr.

Voici un ouvrage véritablement magistral. L'Univers tout entier en un seul tableau, l'astronomie tout entière en seul volume, toutes les plus belles découvertes de l'esprit humain réunies en un vaste panorama, l'exposé simple et grandiose des splendeurs du ciel, de l'organisation des mondes, des lois immuables de la nature, des forces puissantes qui la régissent et des destinées mystérieuses qui emportent dans l'infini la terre et les cieux : c'est là le plan gigantesque et hardi du nouvel ouvrage de Camille Flammarion, plan admirablement conçu et non moins admirablement exécuté. On lit ce beau livre comme un roman de la première à la dernière page. Pas de mathématiques, pas de chiffres secs et austères, et pourtant tous les résultats des calculs les plus transcendants s'y trouvent, s'y lisent, et y sont compris, sans qu'on devine par quel merveilleux procédé l'auteur a le talent de les glisser sous les fleurs et l'harmonie du langage. Il faut dire qu'il a semé dans ce livre charmant bien des anecdotes spirituelles, et que c'est surtout par comparaisons qu'il opère, comparaisons

parfois étourdissantes, comme, par exemple, lorsque, voulant donner une idée de la distance de l'étoile la plus proche, il nous montre que le son emploierait trois millions d'années pour venir de là, ou comme lorsqu'il nous prouve que le boulet terrestre sur lequel nous vivons est lancé dans l'immensité avec une vitesse 1100 fois plus rapide que celle d'un train express, 75 fois plus rapide que celle d'un boulet de canon, ou comme lorsqu'il nous fait remarquer que si nous montions en ligne droite vers le ciel avec la vitesse de la lumière (75,000 lieues par seconde) pendant l'éternité entière, nous n'approcherions jamais de la limite de l'infini, etc., etc.

Les éditeurs n'ont rien négligé pour rendre cet ouvrage digne de son but. De magnifiques gravures dont quelques-unes sont de véritables compositions de maitre (exemple: la Terre emportée par le Temps, le lever du soleil chez les Incas, le Paysage lunaire, l'Étoile du Berger, l'Abjuration de Galilée, l'Astrologie saturnienne) en illustrent toutes les descriptions importantes ; de belles chromo lithographies nous font assister aux éruptions d'hydrogène rose observées dans le Soleil, aux cirques lunaires obliquement illuminés au coucher du Soleil, aux effets étranges de coloration des étoiles doubles ; des cartes du ciel permettent de reconnaitre facilement toutes les étoiles visibles à l'œil nu ; le texte est illustré de 360 figures explicatives.

Aussi le public ne s'est-il pas trompé sur l'importance comme sur l'intérêt de cette véritable *Astromie populaire*, réclamée depuis si longtemps : la première édition imprimée à *trente mille* exemplaires, et elle est déjà épuisée ; les éditeurs ont dû faire un nouveau tirage pour les demandes d'étrennes et nous les en félicitons. R.

SCIENCES MÉDICALES

ANATOMIE — PHYSIOLOGIE — HYGIÈNE

Leçons de cliniques chirurgicales, professées à l'hôpital Saint-Louis pendant les années 1875 (2e semestre) et 1876 par M. Péan. — Paris, Germer-Baillière et Cie, 1879. — Tome II. Prix: 20 francs.

C'est avec bonheur que nous avons donné la première place de notre article au livre remarquable de M. Péan.

Les quatre premières leçons sont consacrées à l'*hémostasie par pincement.* Dans la préface de ce volume et aussi dans les quatorzième et quinzième leçons, M. Péan réclame pour lui le mérite d'avoir elevé le pincement à l'état de méthode générale d'hémostasie, dans le but de diminuer la durée des opérations et de supprimer la ligature. Je crois qu'en toute justice et après tout ce qui a été dit à ce sujet à l'Académie de médecine et à la Société de chirurgie, notre confrère ne demande que son droit.

La première leçon comprend l'*historique du pincement* et pour donner une idée juste de l'évolution de la méthode, l'auteur a fait reproduire, dans des dessins très bien exécutés, le modèle de toutes les pinces imaginées depuis celle de Duret (1810), jusqu'à celle adoptée par tous les chirurgiens de notre époque.

La deuxième leçon donne l'état actuel de la méthode du pincement. Avant 1868 le pincement n'avait été utilisé que pour produire l'*hémostasie temporaire.* L'*hémostasie définitive* n'avait été entrevue que par *Nunneley* (de Leeds).

M. Péan conclut de ses expériences personnelles qu'un pincement de 12 ou 24 heures suffit pour arrêter le sang dans des artères du volume de la radiale, mais qu'il faut laisser les pinces plus longtemps en place pour des artères plus volumineuses.

Quant à l'*hémostasie préventive*, si on ne veut pas en voir la naissance dans l'emploi de la pince de Desmarres pour l'opération des chalazions, il faut accorder son invention à M. le Dr Péan.

Cette seconde leçon se termine par un examen de toutes les opérations pratiquées par ce chirurgien sur la tête et le tronc. Dans la troisième leçon il passe en revue ses opérations sur l'abdomen, les voies urinaires et les membres.

La quatrième leçon comprend le parallèle du pincement et des autres moyens d'hémostase; il est suivi de cent trente observations d'opérations sanglantes dans lesquelles M. Péan n'a employé que le pincement comme moyen hémostatique, si ce n'est pour les vaisseaux profonds de l'abdomen et du bassin et aussi pour ceux des amputations de la partie supérieure des membres et des désarticulations. Il emploie alors la ligature à anse perdue de métal ou de soie fine.

Le sujet de la cinquième leçon est l'étude clinique des *Polypes Nasopharyngiens*, étude très bien faite, résumant bien l'état actuel de la question et de laquelle je veux citer deux phrases qu'il faut retenir : « La base d'implantation des vrais polypes nasopha- « ryngiens est l'apophyse basilaire. » (Opinion de Nélaton).

« Défiez-vous des observations sans diagnostic « histologique, lorsqu'il s'agit d'adultes; elles se rap- « portent presque toujours à des tumeurs malignes. »

Dans la sixième leçon, il traite des opérations que réclament les polypes nasopharyngiens. L'extirpation est le seul traitement rationnel et le plus sûr. Il faut s'ouvrir une voie par une opération préliminaire, pour arriver à l'implantation de ces terribles productions; trois méthodes ont été essayées : la *méthode nasale* qu'il repousse parce qu'elle donne, quoi qu'on fasse, une voie trop étroite; la *méthode maxillaire* qu'il accepte et qu'il a modifiée ainsi : « Incision mé- « diane et unique des parties molles depuis la racine « du nez jusqu'au bord libre de la lèvre superieure; « résection et enlèvement des deux tiers externes et « postérieurs du maxillaire et du palatin; conserva- « tion du plancher de l'orbite, des vaisseaux et nerfs « sous-orbitaires, section faite avec la scie-pince. »

Enfin la méthode palatine, opération de Nélaton, qu'il considère comme la meilleure, lorsque le polype n'a pas de prolongements jugaux, temporaux, etc... C'est la plus facile, c'est celle qui entraîne le moins

de déformations et de désordres consécutifs; de plus, elle présente cet avantage, qui a bien son importance : elle peut être faite en deux temps, à quelques jours d'intervalle, ce qui donne au pauvre opéré, le plus souvent très affaibli par des hémorragies successives, le temps de se reposer et de prendre des forces.

Pour le traitement consécutif, il conseille surtout les applications de pâte au chlorure de zinc.

La septième leçon est intitulée : *Des inflammations et des hypertrophies de la mamelle et de la région mammaire chez l'homme.* Je n'y ai rien rencontré de bien saillant; elle est en quelque sorte une introduction à la huitième leçon dans laquelle il parle : *des tumeurs du sein chez l'homme,* affections dont les auteurs se sont peu occupés jusqu'ici; omission regrettable assurément, mais qui s'explique, en raison de la rareté de ces tumeurs.

M. Péan passe rapidement en revue les tumeurs qui prennent naissance dans la peau, dans le tissu cellulaire sous-cutané et dans la glande; quant au diagnostic, il est sage de ne se prononcer, dit-il, qu'après l'examen histologique. Le traitement est toujours très simple, l'opération facile, et l'erreur, si elle est commise, ne porte guère préjudice au malade dans le cas où l'on s'est décidé à l'opérer; il n'y a danger que si, pour éclairer le diagnostic, on a temporisé et pris un cancer pour une tumeur bénigne.

Les tumeurs ganglionnaires du cou font le sujet des trois leçons suivantes. Elles sont fort intéressantes à consulter au sujet de l'anatomie pathologique et du diagnostic. Des dessins fort bien faits en les rendant plus claires relèvent leur mérite.

Dans la douzième leçon, il présente à son auditoire des *considérations pratiques sur le traitement des hernies.*

De la Périnéoraphie, tel est le titre de la treizième leçon. La méthode que notre confrère conseille, se compose comme celle de Dieffenbach de deux temps : 1° avivement limité en avant et de chaque côté par une ligne courbe à convexité antérieure, allant de la base des grandes lèvres à l'anus; en arrière il est poussé jusqu'à la paroi vaginale et la cloison. Tout le tissu cicatriciel est enlevé jusqu'à un demi-centimètre de profondeur; 2° sutures à points séparés avec fil d'argent, 5 à 6 profonds, un nombre illimité pour les superficiels; tous passés à travers le périné au moyen de l'aiguille courbe de M. Guéride. Des figures schématiques expliquent ce qui différencie sa méthode des autres essayées jusqu'à ce jour et qu'il tient du reste en médiocre estime.

La dernière leçon a pour sujet : *Les tumeurs du corps thyroïde et la trachéotomie chez l'adulte.* Il trace un tableau rapide des nombreuses affections qui la nécessitent; dans le nouveau procédé qu'il propose pour cette opération il trouve un merveilleux emploi de ces pinces hémostatiques et fait connaître par un beau dessin la forme et les avantages de sa *nouvelle canule* armée de son *mandrin œrifère.*

La seconde partie de ce second volume est tout entière composée des observations des opérations qu'il a pratiquées en ville et à l'hôpital jusqu'en 1878. Il fait ressortir le grand nombre de succès qu'il a obtenus en ville et en tire un nouvel argument en faveur de l'isolement des opérés.

Ce travail, plein de distinction et animé d'un véritable esprit pratique, se termine par le catalogue de la collection particulière de cet éminent chirurgien au musée de l'hôpital Saint-Louis.

Nous regrettons de n'avoir pu faire que l'exposé de ce volume; l'espace très limité qui nous a été réservé dans ce premier numéro, ne nous permettait pas d'entrer dans de plus longs développements.

De l'Éclampsie puerpérale, par le docteur Charles Hyppolitte, aide de clinique de la faculté de Nancy, lauréat de la faculté de médecine, prix de l'Internat fondé par le docteur Bénit, concours 1877. 1 vol. avec 11 planches thermométriques hors texte. Paris, O. Doin, éditeur, 1879. Prix : 8 fr.

Notre confrère, dans la préface de son livre, nous avertit qu'il ne s'occupera de cette terrible maladie des femmes à l'état de gestation ou nouvellement accouchées, qu'au point de vue de sa *Pathogénie;* mais il commence par une double série d'observations parmi lesquelles trois ont eu un résultat heureux. Dans toutes ces observations il a constaté : 1° le bon effet du chloroforme, donné à haute dose en inhalations longtemps prolongées, jusqu'à ce que tout prodrome ait cessé de se manifester pendant quelques heures; 2° l'élévation de la température tout d'abord, et son abaissement graduel ensuite si la terminaison doit être heureuse; 3° toujours de l'albumine dans les urines; 4° le plus souvent des altérations légères des reins, congestions et hypertrophie du revêtement épithélial des tubes urinifères.

Puis, entrant alors dans son sujet, il en fait l'historique depuis Hippocrate, et expose brièvement toutes les théories émises jusqu'à ce jour. Pour lui, comme pour M. Bourneville, l'éclampsie puerpérale n'est ni l'urémie, ni l'ammoniémie, ni l'urinémie, toutes maladies dont le thermomisme a une marche inverse de celle de l'éclampsie.

La fréquence de l'éclampsie, ses accès, son anatomie pathologique et son étiologie sont longuement et savamment traités dans autant de chapitres.

La deuxième partie du travail a pour objet la *Pathogénie* de cette maladie. L'auteur examine, dans un premier chapitre, la valeur des causes déterminantes dans les opinions anciennes et dans les théories nouvelles.

Il appelle opinions anciennes toutes celles qui voient la cause de l'éclampsie dans la congestion, la névrose, l'anémie ou des altérations de l'axe cérébro-spinal. Les nouvelles théories sont celles qui lui reconnaissent pour cause : l'albuminurie, l'urémie, l'ammoniémie, l'urinémie. Toutes sont exposées longuement dans des chapitres séparés, tant au point de vue de l'historique que de leur pathogénie. Il conclut en disant que la lumière n'est pas faite encore sur la pathogénie de l'éclampsie puerpérale; mais que, si la science n'a pas encore dit son dernier mot, elle a fait un grand pas en découvrant la marche de la température dans l'éclampsie.

L'étude des modifications de la température dans l'éclampsie puerpérale fait l'objet de la troisième et dernière partie de ce volume. Pour le praticien elle sera la plus précieuse, car elle lui confirme qu'il y a dans la courbe thermométrique d'une éclamptique un signe certain pour établir le diagnostic différentiel et le pronostic.

La Chirurgie et le pansement antiseptique en Allemagne et en Angleterre, par le docteur Gaston du Pré, ancien interne des hôpitaux et médecin de la Société française de bienfaisance de Bruxelles (sous le patronage de la légation de

France), membre effectif de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, membre correspondant de la Société de médecine de Strasbourg, etc. 1 vol. Paris, V. Adrien Delahaye et C[ie], 1879. Prix : 5 fr.

Dans un volume de deux cent cinquante pages, l'auteur donne, sous forme de lettres adressées en Belgique à M. le professeur Van den Corput, toutes les observations qu'il a prises *de visu* aux différentes cliniques d'Allemagne et d'Angleterre, pendant les deux années qu'il a passées dans ces pays.

C'est principalement de chirurgie qu'il s'agit.

A *Berlin,* il suivit les cliniques des professeurs Langenberg et Liwen. Ce dernier est l'introducteur dans la thérapeutique du traitement de la syphilis par les injections sous-cutanées de sublimé.

A *Strasbourg,* celles de MM. les professeurs Bœckel, Lücke, Aubenas, Kœberlé, Schützenberger et Wieger qui traite les bubons par de petites ponctions multiples et faites très tôt.

A *Bonn,* celle du chirurgien Busk et du professeur Küss qui s'occupe beaucoup de *Pneumothérapie.* Cette méthode a pour but la guérison des affections pulmonaires chroniques par la gymnastique respiratoire dans un air artificiellement comprimé ou raréfié : l'emphysème, la tuberculose, la bronchite chronique, l'asthme bronchique, les faiblesses respiratoires dues à des affections cardiaques, à la chlorose et à l'anémie, maladies sur lesquelles les agents de la thérapeutique interne ont peu ou pas d'action.

Cette question est en pleine étude en Allemagne. Le premier traité qui ait été publié sur ce sujet est de Haucke de Vienne en 1870.

D'après les résultats obtenus, on peut prévoir que cette méthode amènera toute une révolution dans le traitement de ces maladies ordinairement réfractaires à toute médication.

A *Leipzig,* il vit M. le professeur Tiersch remplacer dans la méthode de Lister l'acide phénique par l'acide salicylique en solution au 300[e]. Ce corps n'a pas d'odeur, il n'est pas volatil, ce qui permet des pansements plus rares; il est moitié moins coûteux que l'acide phénique; en revanche, il fait tousser et éternuer le chirurgien et ses aides; la guérison des plaies est moins prompte et la première réunion moins souvent obtenue.

A *Halle,* M. le professeur Wolkmann fit devant lui, avec succès, de nombreuses résections; il assista à des ovariotomies faites par M. Olshausen, qui, dans l'embryotomie, se sert de céphalotribe de Martin, modifié dans ses cuillères qui ne sont pas fenêtrées et dans ses manches qui sont plus longs.

A *Vienne,* les chirurgiens Neumann et Billroth pratiquent la méthode de Lister, mais moins sévèrement qu'autre part et n'en obtiennent pas moins de très beaux résultats; il est vrai que leurs salles et leurs malades sont tenus dans un état d'exquise propreté; le professeur Schnitzler pour la laryngoscopie; M. Zeissel qui, dans le traitement de la syphilis, commence par administrer l'iode et n'emploie qu'ensuite le mercure en frictions ou en injections sous-cutanées, jamais à l'intérieur.

Dans la clinique de M. le professeur Oser, il vit une application de cette méthode qui tend à remplacer les médications ordinaires par des agents physiques ou mécaniques. Cette méthode a été pratiquée pour la première fois et vulgarisée en Allemagne par le professeur Küssmaal depuis 1869. Elle consiste à vider l'estomac au moyen d'un tube en caoutchouc formant siphon et à faire dans cet organe des lavages avec de l'eau simple ou médicamenteuse. M. Oser traite ainsi les gastrites chroniques, la gastrite alcoolique; il reconnaît que cette méthode est mauvaise pour les gastronévroses et les maladies à hémorragie comme l'ulcer simple, le cancer.

A *Wursbourg,* M. le professeur Von Linhart emploie la méthode de Lister dans toute sa sévérité et en obtient de très beaux succès dans ses résections et dans ses ovariotomies. Ce chirurgien fait la taille unilatérale gauche.

M. le professeur Rinecker traite aussi la syphilis par des injections sous-cutanées de sublimé, à la dose de 1 centigramme par jour pendant vingt-cinq ou vingt-huit jours.

Les chirurgiens allemands emploient fréquemment le chloroforme, même pour des opérations insignifiantes; ils l'administrent avec des appareils spéciaux et à tout âge, chez les tout jeunes enfants comme chez les vieillards. Les résections sont en honneur chez eux; la méthode de Lister, plus ou moins sévère ou modifiée, est leur seul moyen de traitement des plaies; ils font l'hémostase par la ligature au catgut; la galvanocaustie est l'objet chez eux d'études sérieuses, mais son emploi paraît limité à tout ce qui peut se faire avec l'anse de platine.

En Angleterre, M. le docteur Du Pré suivit les services des professeurs *Syme, Hutchinson* et *Bryant* à l'hôpital Saint-Thomas; ceux de MM. *Spencer Welle,* Thornton et Bantock à Samaritan-Hôpital. Ces trois chirurgiens ont pratiqué devant lui de nombreuses ovariotomies; Spencer Well emploie le clamp; Thornton et Bantock préfèrent la méthode intra-péritonéale, et font les ligatures perdues avec le silk-worm-gut, fil fait avec l'appareil sécréteur du ver à soie étiré et séché.

Les chirurgiens anglais, contrairement à ceux d'Allemagne, n'ont aucune uniformité dans leurs pansements, qui sont des plus variés; une seule chose leur est à cœur, c'est de tenir leurs malades dans un état de grande propreté. Leurs succès, du reste, ne sont pas moins brillants que ceux de leurs confrères d'Allemagne.

Le pansement de Lister est le seul rigoureusement appliqué dans le grand hôpital de *Manchester.*

Dans la neuvième et dernière lettre, M. le docteur Du Pré fait l'exposé complet de la méthode du traitement des plaies du professeur *Lister d'Édimbourg.* Cet éminent chirurgien fait l'anesthésie par le chloroforme au moyen d'une compresse comme en France; il emploie le drain de caoutchouc rose et fait ses ligatures au catgut.

Ce volume, outre l'originalité de sa division en lettres, présente cette particularité qu'il a été écrit à bâtons rompus et suivant que le tableau se déroulait devant les yeux de l'attentif et sagace voyageur; il est instructif d'un bout à l'autre et j'espère, comme son auteur, qu'il sera lu avec grand profit par ses confrères de tous les âges.

Étude sur les fractures des cartilages du larynx et leur traitement, par M. D.-C. Caterinopoulos, docteur en médecine de la faculté de Paris et de l'université d'Athènes. Paris, 1879, V. Adrien Delahaye et C[ie]. Prix : 1 fr. 50.

L'auteur a résumé, en soixante-cinq pages, nos connaissances actuelles sur les fractures des cartilages

du larynx. Il n'y a de nouveau que la proposition de son maître, M. le docteur Panas, de traiter cet accident par la *Thyrotomie immédiate*. Dr C.

Les Fonotions du oerveau *(la localisation des maladies cérébrales)*, 1878-1880, par David Ferrier. Traduction Varigny. 2 vol. in-8°, Germer Baillière.

Aucune branche de la physiologie n'a autant d'intérêt pour le penseur que la physiologie des centres nerveux; c'est de ce côté seulement qu'on peut chercher les solutions des problèmes les plus importants concernant la connaissance intime de l'être humain. Cependant cette partie de la science est peu avancée, et cela tient à ce qu'il y a fort peu de temps que la structure du cerveau est connue. La masse blanche cérébrale est composée de fibres, mais pour mettre celles-ci en évidence il fallait posséder un procédé pour durcir le cerveau, afin d'en faire des coupes minces se prêtant à l'examen microscopique, et ce procédé, fondé sur une propriété de l'acide chronique, n'est connu que depuis 1840.

Aujourd'hui on sait que le cerveau se compose de fibres tubulaires conductrices et de cellules. Les cellules n'existent que dans la substance grise, et celle-ci est accumulée en deux endroits : à la surface du cerveau, dont elle compose la couche corticale, et à la base de cet organe, où elle constitue ce qu'on appelle les corps striés et la couche optique. Les fibres blanches relient entre elles les cellules corticales des deux hémisphères, ainsi que M. Luys l'a découvert, et les relient également à la masse grise de la base. Cette dernière reçoit aussi des fibres venant du cervelet et de la moelle épinière; elle est le nœud du système cérébral, c'est là qu'aboutissent toutes les impressions du dedans et du dehors, c'est là le centre de l'unité individuelle. Les ébranlements parvenus aux cellules de cet appareil fondamental sont renvoyés par elle aux cellules grises corticales où s'élaborent divers actes de volonté et où s'emmagasinent les matériaux de la mémoire.

Chaque cellule cérébrale est tout un monde : les microscopes les plus puissants y laissent entrevoir un intérieur très compliqué; elles sont polyédriques, chacune communique avec celles qui l'avoisinent. Elles ont au plus un dixième de millimètre dans leur plus grande dimension. Leur apparence varie avec l'âge, elles sont moins nombreuses dans la vieillesse.

M. David Ferrier a beaucoup contribué à l'avancement de nos connaissances sur les fonctions de la substance grise corticale; il y a fait quelques découvertes et surtout il a revisé une grande partie de celles de ses devanciers. Ses ouvrages sont écrits d'une manière accessible à tout le monde. Il a expérimenté principalement sur des singes; cette manière de procéder est très coûteuse, mais elle donne à ses recherches une grande portée et souvent une signification décisive, car le cerveau du singe est le seul qui présente véritablement une grande analogie avec le cerveau de l'homme. Les expériences faites sur les chiens donnent déjà des résultats qui ne concordent pas avec les expérimentations faites accidentellement sur l'homme, à plus forte raison celles qui sont réalisées sur des lapins ou des pigeons. C'est en expérimentant sur des pigeons que Flourens était arrivé à nier à tort la localisation des fonctions cérébrales qui est bien établie aujourd'hui, du moins pour une partie de ces fonctions. Le pigeon, ainsi que M. Ferrier l'explique, se rapproche déjà beaucoup des animaux inférieurs dont le cerveau est petit, presque inutile à la vie et dont l'intelligence obtuse, instinctive, inconsciente, réside plus dans le système nerveux ganglionnaire et dans la moelle que dans le cerveau.

Pendant longtemps on avait cru la substance cérébrale insensible à toutes les excitations; la vérité est qu'elle ne perçoit pas la douleur, mais, dans une certaine partie de son étendue, elle est excitable par l'application directe de faibles courants électriques, et l'effet de cette excitation est généralement un mouvement convulsif. On a pu préciser ainsi les régions de l'écorce du cerveau qui président aux mouvements des yeux, de la langue, des muscles de la face, des membres inférieurs, etc. Vient-on à détruire ces diverses régions, les mouvements des organes correspondants se trouvent irrémédiablement abolis. La substance grise corticale se partage au point de vue des localisations en trois parties dont la délimitation n'a rien de mathématique : la région antérieure ou frontale, la région moyenne ou pariétale et la région postérieure ou occipitale. C'est la région moyenne qui est la *zone motrice*, c'est elle qui a été la plus étudiée et qui est la plus facile à étudier; elle est le siège des mouvements *volontaires*. Les lésions de la région frontale ne produisent aucune paralysie, pas même celle des organes de la parole, car le siège de la coordination des mouvements qui constituent le langage articulé se trouve à l'avant de la zone motrice en un point parfaitement défini. Les destructions qui portent sur les lobes frontaux n'occasionnent qu'une dépression de l'intelligence et de la volonté, ainsi qu'on a pu l'observer chez des hommes blessés. La zone occipitale ne correspond à aucune fonction purement intellectuelle ou motrice; cependant ses altérations retentissent sur l'intelligence et paraissent être des causes fréquentes de folie. Elle semble en rapport avec les émotions et impressions viscérales, telles que la joie et la douleur; la destruction d'un certain département de cette zone occasionne, chez le singe, la perte du sentiment de la faim. Quant au cervelet, on ne lui connaît qu'une influence sur la coordination des mouvements : l'individu dont le cervelet est endommagé a beaucoup de peine à se tenir en équilibre dans la marche et la station, ainsi que Flourens l'avait déjà démontré.

Ces premiers résultats, dont l'obtention a coûté beaucoup de peines, sont loin d'être minimes ; ils nous font espérer que, dans un avenir peu éloigné, on pourra, étant donné un trouble intellectuel quelconque, dire quel est le point du cerveau malade. Remarquons en terminant que les localisations cérébrales véritables n'ont aucun rapport avec celles que Gall avait rêvées.

Dr L.

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

L'Art ancien et l'Art moderne à l'Exposition de 1878. 2 vol. grand in-8°. A. Quantin, éditeur.

Les amateurs d'art et les bibliophiles auront une grande reconnaissance à M. Quantin d'avoir réimprimé dans un format de luxe les deux volumes publiés par la *Gazette des Beaux-Arts* sur l'Exposition de 1878. La première édition de cet ouvrage, du plus grand intérêt et de la plus haute valeur aux points de vue historique et critique, avait été épuisée avec une rapidité qui témoignait favorablement du succès qu'il avait obtenu, succès légitime et justifié s'il en fut. A l'occasion de cette solennité artistique et industrielle, la *Gazette des Beaux-Arts* avait fait appel à tous ses collaborateurs pour élever à l'art ancien et à l'art moderne, représentés au Champ de Mars et au Trocadéro par des productions merveilleuses, un monument littéraire et artistique qui pût servir de *testimonial* en leur honneur. L'œuvre, auquel M. Quantin avait déjà prêté son concours matériel comme imprimeur, a été digne du sujet et de la grande revue d'art qui l'avait entreprise. Les écrivains auxquels avait été confiée la mission honorable d'étudier l'art dans ses manifestations multiples et diverses dans le passé et dans le présent étaient MM. de Beaumont, Th. Biais, Edmond Bonnaffé, Ernest Chesneau, Alfred et Henri Darcel, Duranty, Ephrussi, Benjamin Fillon, Falize fils, Louis Gonse, Henry Havard, Paul Lefort, Alfred de Lostalot, Henry Lavoix, A.-R. de Liesville, P. Gasnault, Paul Mantz, Anatole de Montaiglon, Eug. Piot Rayet, Rhoné, Paul Sédille, M^me^ Germaine de Poligny et le rédacteur de ces lignes, qui est heureux de rendre ici hommage à la science et au talent de ses collaborateurs. Les maîtres du burin et de l'eau-forte Flameng, Jacquemart, Gaillard, Gaucherel, Lalauze, Waltner, etc.; les dessinateurs les plus habiles, Goutzwiller, Gilbert, Th. de Mare, Kreutzberger, Boilvin, etc., étaient chargés de l'illustration du texte, en même temps que tous les artistes exposants dans les sections françaises et étrangères offraient des dessins et des croquis reproduisant leurs plus remarquables œuvres. Rarement pareils éléments de succès avaient pu être réunis.

La seconde édition de cet ouvrage, par M. Quantin, est faite dans des conditions typographiques excellentes : format grand in-8°, caractères superbes, papier vélin. Nous ferons toutefois à l'éditeur une critique au sujet de la couverture qu'il a donnée à cet ouvrage vraiment admirable : la composition lithographiée qui l'accompagne n'est point artistique; elle manque de goût et d'originalité.

L'Art et les Artistes hollandais, par Henry Havard. I. *Michiel Van Miereveldt. — Le fils de Rembrandt*. A. Quantin, éditeur.

M. Henry Havard connaît la Hollande mieux qu'un Français ne connaît généralement son pays; son art et ses artistes lui sont familiers. Pendant plusieurs années, il a étudié ses musées et ses collections privées, fouillé, avec la patience d'un bénédictin, ses archives, et visité, avec l'ardeur d'un touriste et la passion d'un chasseur d'œuvres et de documents inconnus, ses villes et ses villages. Aussi sa récolte a-t-elle été abondante; il a rapporté de ses excursions artistiques des volumes considérables, qui ont obtenu un grand succès, et qui l'ont classé comme *Hollandais* en Hollande, en France et dans tous les autres lieux où l'on a le goût des choses et des livres d'art. M. H. Havard a commencé cette année une série d'études sur quelques artistes hollandais qui comprendra six volumes. Le premier est consacré à Michiel Van Miereveldt et au fils de Rembrandt; viendront ensuite : II. Pieter de Hooch, Karel Fabricius; III. Willem Delft, Joannes de Visscher; V. Bartholomi Breenberg. Cet ouvrage, qui paraît devoir être composé de documents ignorés et inédits, complétera, en les rectifiant certainement sur un grand nombre de points, Houbraken, Sandrart, Van der Mer, etc. Le fascicule n° 1, qui a paru il y a peu de temps, nous fait bien augurer des suivants sur ce point; ainsi M. Havard, à l'aide de pièces d'une authenticité indiscutable, fait justice de la légende du Rembrandt dissipateur et débauché. Il lui restitue sa véritable physionomie, celle d'un artiste de génie, laborieux et honnête, travaillant avec une rare énergie pour soutenir sa famille et pour produire de nombreux et immortels chefs-d'œuvre. Des reproductions de tableaux et de dessins peu connus des maîtres dont il décrit la vie et l'œuvre accompagnent chaque fascicule, que nous souhaitons de voir paraître rapidement.

Le Statuaire Carpeaux; sa vie et son œuvre, par Ernest Chesneau. A. Quantin, éditeur.

On reprochera peut-être à M. Ernest Chesneau d'avoir écrit ce volume sur Carpeaux dans une note un peu enthousiaste, de s'être étendu trop longuement sur les incidents douloureux qui ont marqué les dernières années du statuaire, d'avoir fait parfois moins œuvre de critique impartial et sévère que d'ami dévoué et fidèle. Tout en reconnaissant que ces observations peuvent avoir quelque fondement, nous ne lui ferons point pour cela un procès en partialité. L'écrivain a usé à bon droit de la licence que lui permettait l'intimité des relations qu'il avait eues avec l'artiste, et il ne nous a point paru dépasser les strictes limites que lui imposaient ses devoirs de critique. Son enthousiasme, en outre, a donné à ce volume une forme alerte, vive et animée, qui n'est point désagréable dans une œuvre de ce genre; et l'importance qu'il a attribuée à la partie intime, au récit de la vie si agitée et si fiévreuse de Carpeaux, et du long et cruel martyre qui l'a terminée, en fait un roman émouvant, auquel on s'intéresse avec sympathie. Il serait certainement de mauvais goût de faire intervenir les questions politiques dans la critique d'un ouvrage et de discuter, à ce propos, des opinions personnelles; mais en déclarant que nous regrettons que l'écrivain ait cru devoir s'en occuper lui-même dans son ouvrage d'une manière insistante, nous ne pensons point manquer de courtoisie et de convenance. De nombreuses gravures mettent sous les yeux des lecteurs la reproduction de la plupart des œuvres de Carpeaux. En somme, cet ouvrage sur Carpeaux est très intéressant; il nous fait connaître personnellement l'artiste et nous donne de son œuvre une analyse exacte et un catalogue très utile.

Les Tapisseries françaises, *notes d'un curieux,* par le baron Boyer de Sainte-Suzanne. Ed. Rouveyre, éditeur.

Il ne faudrait point chercher dans cet ouvrage une histoire complète et détaillée de la tapisserie en France; on éprouverait quelque désillusion. Avec une modestie rare, l'auteur a pris soin, d'ailleurs, de nous prévenir du caractère de son travail en mettant comme sous-titre : « Notes d'un curieux. » Mais ce curieux est plus intelligent, plus savant et de lecture plus intéressante que ne le sont généralement ses collègues en curiosité. Il écrit avec précision et clarté; il ne prétend point avoir découvert l'Amérique et ne montre point souci, dans ses déductions, d'enfoncer des portes ouvertes. Ses notes, en outre, prouvent au lecteur qu'il sait lire avec fruit et ne dédaigne point de montrer de la reconnaissance envers les auteurs auxquels il a demandé des renseignements et des documents, et c'est là un mérite si peu commun que nous ne devons point oublier de lui en faire compliment. M. Boyer de Sainte-Suzanne passe rapidement en revue les différentes villes de France où l'industrie de la tapisserie a été exercée, et fait en même temps un historique sommaire, mais assez complet pour un travail de ce genre, des principaux ateliers d'où sont sorties des œuvres importantes. Ce volume, tiré à un très petit nombre d'exemplaires, est imprimé avec beaucoup de goût.

Les Arts à la cour des papes pendant le xv^e^ et le xvi^e^ siècle, par M. Eugène Muntz. Ern. Thorin, éditeur, 3 vol. in-12.

Voilà un ouvrage de haute et sérieuse érudition, destiné à rendre les plus grands services aux historiens et aux écrivains d'art. L'auteur, un savant critique, ancien membre de l'école française de Rome, n'écrit point l'histoire de cette grande époque de la Renaissance à la cour des papes, comme on l'a écrite généralement jusqu'ici, d'après des historiens italiens, les Vasari, les Condivi, etc., dont la science et la critique sont souvent sujettes à caution. Il a fouillé pendant longtemps les archives romaines et y a découvert une quantité de documents originaux et inédits de la plus grande importance pour l'histoire des arts à Rome pendant les xv^e^ et xvi^e^ siècles. Grâce aux renseignements précieux qu'ils contiennent, il a pu faire justice de beaucoup de légendes inexactes, réformer bien des jugements portés sur les hommes et les artistes de ce temps par la flatterie, la partialité ou l'ignorance. Lorsque l'ouvrage, qui doit comprendre trois volumes, sera complet, nous lui consacrerons une étude particulière; nous nous contentons aujourd'hui d'en annoncer la publication aux écrivains et aux artistes, et de leur en signaler l'importance et l'utilité.

Les Éléments de l'art arabe: *le tracé des entrelacs,* par M. J. Bourgoin. Firmin-Didot et C^ie^, éditeurs.

Cet ouvrage, dont l'auteur, M. J. Bourgoin, est chargé d'un cours d'histoire et de théorie de l'ornement à l'École nationale des beaux-arts, intéresse moins les amateurs d'art que les artistes spéciaux; il a un caractère purement professionnel. Le volume presque tout entier, à l'exception de quelques pages d'avant-propos, ne contient que des planches d'épures, au nombre de 190, présentant des séries de combinaisons géométriques destinées à être mises en œuvre par la technique décorative. Tous ceux qui s'occupent d'ornementation artistique y trouveront certainement intérêt et profit, car l'ouvrage est traité avec une compétence particulière et exécuté avec un grand soin matériel, ce qui n'est point indifférent dans un travail de ce genre.

Les Tapisseries décoratives du Garde-Meubles, par E. Guichard et Darcel. J. Baudry, éditeur.

Toutes les publications du genre de celle-ci méritent l'approbation et les encouragements, et l'on ne saurait trop les divulguer et les propager. Elles rendent les plus grands services à l'art. Mettre sous les yeux du public et des artistes les reproductions fidèles des chefs-d'œuvre en en analysant, par une critique précise et pleine de concision, le caractère, les tendances et les qualités, n'est-ce point la méthode la plus sûre et la plus simple pour former leur goût et leur éducation? Et quelles réformes il y a à faire sur ce point en ce qui concerne la tapisserie, cet art autrefois si brillant, si glorieux, aujourd'hui si tombé en décadence! L'ouvrage de MM. E. Guichard et Darcel, édité avec un luxe du meilleur goût par M. J. Baudry, est utile et opportun, et nous sommes convaincu, d'après le caractère et les conditions de publication que présentent les cinq premières livraisons qui ont paru, qu'il rendra, à ce point de vue, les plus grands services. Il se compose de reproductions en photogravure Dujardin, ensembles et détails, de tapisseries décoratives du xvi^e^ au xviii^e^ siècle inclusivement, choisies par un homme de beaucoup de goût et de science, M. Guichard, président-fondateur de l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, au Garde-meuble national et dans des collections privées. Ainsi, dans les livraisons parues, nous remarquons des planches vraiment superbes empruntées aux séries célèbres des maisons royales, les arabesques, les don Quichotte, les *Fructus belli* et des mois, etc. Nos tapissiers modernes verront là ce que c'est qu'une véritable tapisserie et quelle différence il existe entre les productions modernes, ces tableaux singuliers, et les œuvres des maîtres du xv^e^ et du xvi^e^ siècle, ces merveilles de l'art décoratif.

Le texte historique et critique est confié à M. Alfred Darcel, le savant et érudit administrateur de la manufacture nationale des Gobelins. D'après une note de l'éditeur, l'ouvrage sera complet en 10 livraisons, contenant 100 planches.

La Renaissance en France, par Léon Palustre. A. Quantin, éditeur.

La Renaissance en France sera certainement, à en juger par les deux livraisons parues, un des ouvrages d'art les plus remarquables et les plus intéressants qui auront été faits dans ces dernières années. Au point de vue de l'exécution typographique, on le classera, sans aucun doute, parmi les grandes œuvres de la librairie française moderne. L'ouvrage, imprimé en format in-folio, avec des caractères français d'une beauté rare, sur papier vélin glacé à grandes marges, ne comprendra pas moins de 30 livraisons de 50 à 60 pages chacune. Des eaux-fortes, exécutées sous la direction de M. Eugène Sadoux, tirées hors texte ou imprimées, comme au xviii^e^ siècle dans les célèbres éditions, sur le papier même du texte typographique, accompagnent, au nombre d'une dizaine, chaque livraison. L'édition, enfin, est de tous points irréprochable et honorera

grandement M. Quantin, qui exécute ce travail colossal avec l'enthousiasme d'un artiste et la foi d'un homme de volonté et d'énergie. Passionné pour tout ce qui intéresse l'art de notre pays, et surtout l'art de la Renaissance, cette floraison superbe de l'esprit français, dont on a voulu si longtemps nous enlever la gloire de l'initiation, nous le félicitons et remercions d'avoir entrepris une publication destinée à faire connaître et apprécier les nombreuses merveilles qu'elle a semées sur le sol de notre pays avec la prodigalité du génie.

L'auteur de *la Renaissance en France*, M. Léon Palustre, est un écrivain qui s'est occupé particulièrement de cette attrayante étude et qui a employé de longues années à en amasser les matériaux considérables.

Les deux livraisons parues sont consacrées à l'histoire de l'art en Flandre, Artois, Picardie et Ile-de-France (Oise). L'écrivain passe en revue, en les décrivant avec précision et exactitude, en en racontant les origines et les développements successifs, les grandes œuvres d'architecture et de sculpture de ces provinces, qui appartiennent à cette glorieuse époque: la bourse de Lille, ce chef-d'œuvre de Julien Destré; le clocher de Saint-Amand, le tombeau de Charles de Lalaing, au musée de Douai; la maison des Remy, dans cette ville; le bailliage d'Aire; le tombeau de Sidrach de Lalaing, dans la cathédrale de Saint-Omer; le tombeau de Raoul de Lannoy, à Folleville; la porte Montrécu, à Amiens; la maison de la rue des Vergeaud, de cette ville; les vantaux de la porte de la cathédrale d'Abbeville; la chapelle de Tillalloy; le tombeau du cardinal Hémard, à la cathédrale d'Amiens; à la cathédrale de Beauvais, les vantaux de la porte méridionale, l'œuvre admirable de Jean Le Pot; le monument funéraire de Maignelay, les débris du château de Sarcus, l'église de Montjavoult, Chantilly, etc.

On ne peut guère porter de jugement précis sur un travail aussi considérable que celui-ci avant son achèvement ou tout au moins la publication d'un certain nombre de livraisons; toutefois, d'après les deux premières, que nous avons lues, l'ouvrage de M. Palustre nous paraît devoir présenter un grand intérêt et une véritable valeur comme œuvre de critique et d'histoire. Nous nous permettrons cependant une observation qui porte moins sur le fond que sur la forme du texte. Les divisions font défaut. Dans un même chapitre, fort long généralement, l'auteur traite presque simultanément de diverses œuvres situées souvent dans différentes villes. Cette absence de divisions rend la lecture moins agréable, le texte moins clair et les recherches plus difficiles. Or, dans un ouvrage immense, rempli de documents, de descriptions, la clarté est indispensable à tous les points de vue. V.

BELLES-LETTRES

LINGUISTIQUE

LANGUES ORIENTALES

Les études orientales deviennent chaque jour l'objet d'une attention de plus en plus marquée, et il suffit, pour s'en rendre compte, de voir avec quelle sympathie le public accueille toutes les publications de ce genre. Déjà, au XVII^e siècle, la traduction des *Mille et une nuits* avait éveillé la curiosité, et le succès de l'œuvre de Galland est resté assez grand pour que nous puissions voir maintenant les éditions populaires de ce livre s'épuiser presque aussi vite que celles destinées aux amateurs et aux bibliophiles. Ces dernières, du reste, disparaissent promptement, et il est parfois difficile de les rencontrer, bien qu'elles n'atteignent jamais une valeur excessive. A ce propos on pourrait citer l'édition donnée en 1806 par Caussin de Perceval et celle de Ch. Nodier, qui parut chez Galliot en 1822. Parmi les nombreux recueils auxquels *les Mille et une Nuits* ont donné naissance, il en est un plus connu que les autres et qui est dû à la plume de l'auteur de *Gil Blas*. Lesage composa ce livre sur le canevas que lui fournit, d'après des manuscrits orientaux, un savant resté célèbre, François Petis de la Croix, qui publia cet ouvrage, sous son nom, de 1710 à 1712, en 5 vol. in-12, et lui donna pour titre celui de *Mille et un Jours*. Une nouvelle édition de cet ouvrage, joint à des traductions complètes ou partielles d'auteurs indiens, persans ou chinois', parut en 1811 dans le panthéon littéraire. Les éditeurs de cette collection ont consacré aussi à l'Orient deux volumes qui comprennent *les Mille et une Nuits* et *les Livres sacrés de l'Orient*. Depuis, deux de ces volumes ont été réimprimés, *les Livres sacrés de l'Orient* en 1875, par la librairie Daffis, et *les Mille et un Jours*, tout récemment, par la librairie Delagrave. Pour ce qui est des autres ouvrages publiés depuis le commencement de ce siècle et qui ne sont pas d'érudition pure, ils ont été épuisés rapidement ou sont disséminés dans les bulletins qui servent d'organes aux sociétés savantes qui ont l'étude de l'Orient pour but. Il en est un cependant que l'on peut encore rencontrer et qui a été publié dans la bibliothèque elzévirienne, c'est *l'Hitopadèsa ou l'instruction utile*, recueil de contes et d'apologues, traduits du sanscrit, par M. Lancereau. Il existe, du reste, en cette langue de nombreux récits du même genre qui, en passant par plusieurs peuples, sont arrivés jusqu'à nos conteurs du moyen âge et à notre grand fabuliste Lafontaine.

Toutefois ces ouvrages et quelques autres publiés par d'autres éditeurs ne paraissaient guère que comme des raretés offertes aux amateurs, et il faut arriver presque à notre époque pour rencontrer en nombre suffisant des publications qui permettent à chacun de connaître l'Orient sans être obligé de recourir aux textes originaux.

En 1868, un comité scientifique international se forma et entreprit à la librairie Maisonneuve la publication d'une bibliothèque orientale qui comprend aujourd'hui quatre volumes et qui se continue toujours. Le premier volume, arrivé dès 1872 à une seconde édition, était consacré au *Rig-Véda*, une des quatre partie des *Védas*, cette immense collection des livres canoniques de l'Inde ancienne qui, à défaut

des livres historiques, nous montre l'état de civilisation des Indo-Ariens, une fois qu'ils furent établis au sud de l'Himalaya.

Un second livre comprend des traductions de fragments des différentes littératures anciennes de l'Orient ainsi que le *Chi-King* ou Livre des vers traduit pour la première fois du Chinois par G. Pauttuer. Des deux autres volumes, un contient l'analyse complète du Koran d'après la traduction de M. Kasimirki, et enfin un, qui est peut-être le plus important de tous ceux qui ont paru, est une nouvelle édition de l'œuvre capitale d'Eugène Burnouf, l'introduction à l'histoire du bouddhisme indien. D'autres ouvrages en grand nombre ont paru chez les mêmes éditeurs sur des sujets particuliers, mais ils touchent plutôt à des questions d'érudition.

Dans un autre genre, la librairie Leroux a tenté aussi de vulgariser la connaissance des peuples de l'Orient. Dans une charmante collection intitulée Bibliothèque orientale elzévirienne, l'éditeur a su réunir l'utile et l'agréable, et publier des travaux qui peuvent être lus à la fois par les spécialistes et les gens du monde. Cette publication comprend aujourd'hui une vingtaine de volumes environ imprimés sur beau papier avec introductions et notes pour chacun des ouvrages qui ont été choisis avec goût et variété, et composés par des écrivains habiles et autorisés. Parmi les plus curieux de ces travaux, nous citerons ceux qui ont trait à la littérature sanscrite et à l'histoire du boudhisme, les récits de voyage tels que le *Livre du moine Rubruquit* et l'*Iter persicum,* et enfin des traductions d'auteurs orientaux, de différents pays de l'Asie. La même librairie est aussi chargée du soin d'éditer les belles publications des langues orientales qui paraissent en format in-8°, et qui se trouvent, par la modicité de leur prix, à la portée de toutes les bourses. Ces ouvrages dus à la collaboration des savants professeurs de l'école des langues orientales méritent une attention spéciale, car les documents qu'ils renferment sont pour la plupart inédits. Nous citerons encore la bibliothèque de l'école des hautes études qui renferme de nombreux traités relatifs à l'Orient. Enfin, si le collège de France n'a pas de recueil qui lui soit propre, ses professeurs contribuent puissamment à la connaissance des littératures de l'Asie par leurs cours et les travaux qu'ils publient séparément. D'un autre côté, la création, dans les facultés de province, des chaires de lettres orientales, aidera fortement à répandre ces études dont Paris seul, jusqu'à présent, avait gardé le monopole.

Il serait injuste, dans notre énumération, d'oublier les sociétés savantes qui, agissant avec les seules ressources de l'initiative privée, n'en ont pas moins obtenu des résultats merveilleux et durables. En première ligne il faut citer la Société asiatique dont les actes sont consignés dans le *Journal asiatique,* qui paraît sans interruption depuis 1822, et dont les articles sont dus aux écrivains les plus autorisés en pareille matière. Chaque année un numéro de ce journal contient le rapport fait à la Société par son secrétaire, et ce rapport est toujours un résumé clair et précis des progrès accomplis durant la nuit qui vient de s'écouler dans le champ immense des lettres orientales.

L'institution ethnographique se compose de plusieurs sociétés constituées dans son sein, telles que la *Société américaine de France,* la *Société des Études japonaises,* l'*Athénée oriental.* Un bulletin, *Revue orientale,* publie actuellement les travaux de ces sociétés. Nous signalerons encore la *Société académique indochinoise* dont le nom indique le but de ses études, et, pour la connaissance des parties de l'Asie les plus éloignées de nous, les *Annales de l'extrême Orient,* paraissant tous les mois sous la direction de M. le comte Meyners d'Estrey.

Dans cet exposé sommaire de l'état des travaux relatifs à l'Orient qui peuvent être abordés et lus par la masse du public, nous avons dû laisser de côté bien des faits importants : les ouvrages publiés en Europe, notamment, ont dû être sacrifiés, mais il ne nous appartenait pas d'élargir le cadre qui nous était tracé, et nous nous sommes limités à cet avant-propos d'étudier la bibliographie critique. Dans nos prochains anticles, nous donnerons l'analyse de tous les ouvrages qui nous seront adressés soit de France ou de l'étranger, et nous ajouterons à la littérature orientale proprement dite tous les travaux relatifs à l'Amérique, dont beaucoup parmi ceux qui sont parus renferment des données intéressantes. G.

PHILOLOGIE

Apologie pour Hérodote, par Henri Estienne, nouvelle édition faite sur la première et augmentée de remarques, par P. Ristelhuber, 2 vol. in-8°. — Prix : 25 fr.

Parmi les véritables créateurs de la langue française, il faut compter Henri Estienne, dont les quatre ouvrages principaux, le traité de la *Conformité du langage français avec le grec* (1565), l'*Apologie pour Hérodote* (1566), les *Dialogues du nouveau français italianisé* (1578) et la *Précellence du langage français* (1579), prennent place, aussi bien par leur valeur littéraire que par leur date, entre le *Pantagruel* de Rabelais (1533-1564), le *Daphnis et Chloé* d'Amyot (1559) et les *Essais* de Montaigne (1580-1588). De ces ouvrages de Henri Estienne, le plus remarquable, le plus important aussi pour l'histoire est cette *Apologie pour Hérodote,* qui, sous un titre d'érudition, comme d'ailleurs tous ceux de l'illustre érudit, auteur du *Thesaurus græcæ linguæ,* est en réalité le tableau satirique des mœurs de son temps. Ce qu'il dit plus tard dans ses *Dialogues* pour l'affectation des expressions et des modes italiennes introduites à la cour par Catherine de Médicis et qui menaçaient de corrompre le français, Henri Estienne l'avait fait dans l'*Apologie* pour la société tout entière. Ici le cadre s'élargit, c'est un vaste tableau où apparaissent le bourgeois et l'artisan, le politique et le soldat, le magistrat et le prêtre. Il ne s'agit plus seulement du langage affecté à la cour, de ses modes, de ses toilettes, de ses danses, du courtisan et du *raffiné* : ce sont les institutions mêmes, les mœurs, la famille, la justice, la politique, la religion, la religion surtout, qui sont l'objet des traits satiriques de l'auteur. Tableau passionné, sans doute injuste, mais toujours éloquent. Plus tard, Agrippa d'Aubigné reprendra ce tableau dans les *Tragiques* ; mais le poète ne dépassera pas en énergie le prosateur, et restera souvent au-dessous de lui par la clarté, la netteté de l'expression.

Comment Henri Estienne en était-il venu à propos d'*Hérodote* à se faire ainsi le peintre satirique de son temps. La chose mérite d'être expliquée. Éditeur d'une traduction latine du grand historien grec, il avait exprimé, dans la préface mise par lui à la tête de cette version, l'idée fort juste, et que l'érudition

moderne a confirmée, qu'Hérodote avait apporté dans son récit beaucoup moins de choses fabuleuses qu'on ne pensait. De la seule invraisemblance des faits, paraît-il, il était téméraire de conclure absolument à leur non-existence. Herodote avait donc pu être vrai, tout en présentant des récits invraisemblables. Les temps modernes, l'histoire contemporaine, lui en offraient la preuve, puisque l'on y rencontrait les faits les plus étranges, les plus horribles, les plus monstrueux et dont cependant l'authenticité était incontestable. C'était, comme on le voit, justifier Hérodote aux dépens du présent, et, sous prétexte de venger un ancien, faire la satire de ses contemporains. Les passions politiques et religieuses aidant, Estienne entrevit dans cette idée première un vaste tableau des travers, des vices, des crimes même de l'âge où il vivait. De là l'*Apologie pour Hérodote,* livre, où montrant à la fois que le passé n'a rien à envier au présent et que le présent est digne du passé, il fustige également l'un et l'autre.

Nous n'avons pas ici à apprécier le caractère historique de son ouvrage. Nous n'avons qu'à en apprécier succintement le côté littéraire. Moins abondante, moins exubérante que celle de Rabelais, sa phrase a, par cela même, souvent plus d'énergie que celle du grand auteur. En le lisant, on sent, en somme, qu'il a fait faire un nouveau progrès à la langue : elle est devenue davantage celle de la lutte, de la polémique et aussi de l'histoire. Avec Henri Estienne, on a gravi un nouvel échelon de cette belle prose française, dont les degrés s'appellent Joinville, Froissard, Commines, Rabelais, Montaigne, Balzac, Pascal, Bossuet et Voltaire.

L'édition que la librairie Liseux vient de donner de ce livre ne se recommande pas seulement par une perfection typographique à laquelle nous avaient d'ailleurs habitués celles de Boccace, de Pogge, etc., mais encore par les précieuses notes dont un savant distingué, M. Ristelhuber, l'a illustré, et par une reproduction fidèle du texte original. M. Ristelhuber, en effet, ne s'est pas contenté de reproduire, — ce qui eût été déjà un grand service rendu aux lettres, — la première édition donnée à Genève en 1566 : il a fait plus, il nous rend cette édition sans les cartons que lui avait imposés la censure jalouse et rigoriste du grand conseil.

De l'ouvrage intact, tel qu'il était sorti de la pensée d'Estienne, on ne connaissait aujourd'hui que deux exemplaires. C'est ce texte, jusqu'ici on peut dire inconnu, que nous rendent aujourd'hui MM. Ristelhuber et Liseux, et nous les en remercions au nom de tous ceux qui ont le culte des lettres. A.

ROMANS

Les Rois en exil *(roman parisien),* par Alphonse Daudet. Paris, Dentu, 1880, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Après *Fromont jeune et Risler aîné,* après *Jack,* après *le Nabab,* on pouvait se demander si le talent d'Alphonse Daudet se maintiendrait à la même hauteur, si l'écrivain exquis ne faiblirait pas en entreprenant une tâche plus ardue. Avec *les Rois en exil,* cet ouvrage d'une trame si serrée, dont l'action se poursuit avec tant de vigueur impitoyable, dont le douloureux début et la fin navrée sont liés par un nœud si dramatique, le romancier s'est surpassé. Il a donné à son récit une ampleur qu'on ne lui connaissait pas encore, devenant la force après avoir été le charme et atteignant d'un seul coup le point culminant de l'épouvante tragique avec sa royale héroïne. De même, s'il marque d'un fer rouge vengeur son triste souverain d'Illyrie, il sait apitoyer sur l'enfant avec ce déchirement humain, saisissant, dont il a le secret chaque fois qu'il parle des déshérités ou des malheureux.

Elle n'est pas encore loin l'époque où certains critiques à courte vue prétendaient enfermer Alphonse Daudet dans le cercle étroit des petits contes, des courtes nouvelles, lui refusant la longue haleine du roman, parce que sous le charmeur méridional, sous le poète délicat, ils n'avaient pas su deviner l'écrivain de race. Maintenant ils ont l'étonnement de ce jeune maître s'affirmant de plus en plus à mesure qu'il écrit, ils ne peuvent nier cette observation, partie des petits faits pour arriver puissante et satirique aux grandes études contemporaines. Ils restent un peu interdits devant le vol superbe de ce romancier, dont ils essayaient de faire un élève de Dickens, ne voulant pas reconnaître sa personnalité française, parisienne surtout, car nul ne décrira mieux Paris et ses mœurs typiques.

Alphonse Daudet possède en effet cette science merveilleuse, cet art acquis à force de travail et d'observation, de transformer en types les personnages qu'il présente aux lecteurs. C'est aussi qu'il les rend vivants, qu'il leur donne le mouvement en même temps que la lumière et la couleur : ce ne sont pas des créations purement plastiques, ce sont des créatures en chair et en os. Là est sa force, là est son art inimitable.

En présence du succès si mérité des *Rois en exil,* nul ne peut conserver de doutes sur la réalité du talent, sur la valeur originale et vigoureuse du jeune maître, qui prend sans contestations la première place parmi nos romanciers modernes.

L'action est trop liée pour qu'il soit permis de faire une citation tronquée de cette œuvre et d'ôter une partie de son plaisir au lecteur, en ne lui donnant qu'une parcelle d'un tout si homogène et si parfait. Je ne citerai donc rien de ce livre, à la fois fort et charmant, dont l'apparition a été un événement littéraire, et dont le grand succès se continue égal et attirant, malgré la rapidité avec laquelle les événements, surtout ceux de ce genre, s'oublient à Paris.

La Chimère, par Ernest Chesneau. Paris, Charpentier, 1879, 1 vol. in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50.

La Chimère n'est pas seulement l'œuvre d'un écrivain, c'est l'œuvre d'un critique d'art et des plus habiles : en même temps il se révèle peintre. Tous les plans sont parfaitement posés, les gradations et les dégradations de couleurs savamment observées. On y sent aussi l'allure artiste, la conversation gouailleuse des peintres, l'élan des enthousiastes s'emballant à propos d'un beau sujet. C'est une observation que l'on peut faire chez les Goncourt, ces maitres, ces délicats de l'art et de la plume.

Le roman se déroule intéressant, bien écrit par la main d'un homme habitué à l'étude sérieuse et critique, à l'examen approfondi des chefs-d'œuvre, jusqu'à l'explosion douloureuse et passionnée qui termine le livre. Je ne me permettrai qu'une critique

à propos de la manière dont le récit est présenté : le faire raconter par un tiers alourdit un peu le mouvement. En résumé, *la Chimère* n'est pas une œuvre ordinaire et ceux qui l'ont lue en feuilletons dans la *Revue de France* ne sauront pas plus que nous résister au plaisir de la relire en volume et d'admirer la gravure du tableau de Gustave Moreau qui l'illustre et dont elle est digne.

L'Automate, par Ralph Schropp. Paris, Ghio, 1880, plaquette.

Cette nouvelle, soi-disant tirée d'un palimpseste, ne pouvait manquer d'éveiller l'attention curieuse d'un ami des papyrus : c'est un agréable récit sans prétentions, dont la typographie est très soignée.

L'Homme noir, par Alfred Sirven. Paris, Ghio, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Ce volume, paru pour la première fois en 1864, a eu le succès que lui souhaitait alors Victor Hugo, dans une lettre placée en tête. C'est une œuvre de combat, en même temps qu'une étude virulente et pleine d'intérêt, et l'avant-propos daté de Sainte-Pélagie montre que son auteur a lutté et su souffrir pour la cause qu'il défendait.

La Marraine, par George Vautier. Paris, Ghio, 1879, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Trois agréables nouvelles, d'une jolie allure, et dont *la Marraine* est la plus longue, composent le volume de George Vautier, pseudonyme qui me paraît la robe longue cachant des bas de soie bleue. Une 3e édition prouve que l'auteur obtient un succès mérité et sanctionné par la *Revue des Deux-Mondes,* où ses nouvelles ont d'abord été publiées.

Tyrtée, traduction en vers par A. Profillet de Mussy. Ghio, 1879, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 2 fr. 50.

Après le doux, le sévère. Voici l'œuvre d'un érudit et d'un lettré. L'auteur date son volume de Rouen et chacun reconnaîtra qu'il faut véritablement le courage, le temps et la patience de la province pour traduire en vers français ce qui nous est parvenu du célèbre Tyrtée, dont le nom est plus connu que ses poèmes guerriers. — Remercions M. Profillet de Mussy de nous avoir initiés aux cris patriotiques du poète grec.

Antoinette Margueron, par Edgard Monteil. Paris, Charpentier, 1880, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

D'une lecture facile et amusante, le roman d'Edgard Monteil a un style qui ressemble, dans une note moins aigrie et plus douce, à celui de Jacques Vingtras. La phrase courte aide à la rapidité d'une action qui eût langui sans cela à cause des quelques descriptions inutiles du début.

Dans cette histoire de deux amoureux contrariés par leurs parents, il y a une jolie idylle auprès du lac du Bourget; mais l'idylle, grâce à des intrigues de nonnes, tourne au drame noir avec oubliettes, in-pace et autres monstruosités de couvent : Antoinette est la victime. Malgré ce côté mélodramatique, le livre d'Edgard Monteil offre beaucoup de pages intéressantes et mérite d'être lu.

Un Mariage excentrique, par Luigi Gualdo. Paris, Lemerre, 1879, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

M. Luigi Gualdo, un Italien, n'a pas craint de venir nous décrire dans notre langue même les mœurs de son beau pays, et il a eu raison. Certainement on trouve çà et là quelques traces d'italianisme, mais peut-on reprocher au jeune écrivain d'emprunter des tournures de phrases, des expressions même à cette langue latine, la véritable mère de la nôtre, celle qui nous aide le plus à écrire en bon français.

Les commencements de son livre présentent quelques longueurs et l'exposition traîne un peu; mais à partir du mariage d'Élisa Valenti, l'héroïne, le mouvement est donné, l'intérêt croît de page en page, et l'on devient avide de connaître les moindres péripéties de ce *mariage excentrique*, où le mari n'arrive à aimer sa femme qu'au moment précis où celle-ci manque de lui échapper.

M. Luigi Gualdo a un style travaillé; en lisant son œuvre, on peut croire qu'on lit un écrivain français : c'est le plus grand éloge que je me permettrai de faire d'un étranger, écrivant dans une langue qui n'est pas la sienne et s'en tirant aussi brillamment.

Le Fils Maugars, par André Theuriet. Paris, Charpentier, 1879, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On dirait que, pour écrire, André Theuriet trempe sa plume dans les rosées du matin, dans les perles liquides que contiennent au réveil les calices des fleurs. De chacun de ses livres s'exhale immédiatement un arome *sui generis*, le parfum des grandes futaies, des idylles champêtres, et cependant, malgré cette grâce poétique, l'écrivain garde sa nervosité, une sorte de puissance aimable qui charme et attache à son œuvre. C'est, de tous nos romanciers, celui qui se rapproche le plus de Jules Sandeau et de George Sand. Nul ne rend mieux que lui les dessous de bois, les échappés de soleil à travers la verdure : il sent le paysage en poëte et en peintre.

La noce champêtre, le premier échange de paroles entre Étienne Maugars et Thérèse Desroches sont d'un dessin exquis, d'une ravissante simplicité, et, quand la situation se tend, que les événements arrivent, la note dramatique résonne, fortement et justement attaquée. La figure du père Maugars, l'ambitieux égoïste, le paysan usurier et avide, est tout à fait vue. Mais après les luttes du père implacable et du fils, après les hideurs de cette Banque Maugars, qui engloutit lentement tout le pays, l'esprit est reposé par les entrevues des deux amants, du peintre et de Thérèse, par les descriptions de la vie des champs, par les amours chastes et simples de ces deux enfants, unis par les fautes de leurs parents dans le même malheur et le même isolement.

André Theuriet a maintenant suffisamment affirmé son talent pour qu'il soit inutile de recommander ses œuvres au lecteur; si l'on veut goûter des émotions douces, il faut lire *le Fils Maugars,* écrit dans une langue pure et rythmée.

L'Ame murée, par Paul Perret. Paris, Dentu, 1879, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Paul Perret est un romancier aimable, dont le nom ne fait pas grand tapage dans le public, mais dont les écrits sont goûtés de ses confrères et appréciés comme une littérature saine, calme, coulant doucement à la façon d'un flot pur entre des rives unies et fleuries.

Cette fois l'auteur nous conte une sombre histoire, un drame intime mêlé à un drame de cour d'assises. Le titre *l'Ame murée* semble emprunté aux fantastiques visions de cet halluciné merveilleux, Hoffmann : cependant le récit ne sort ni du réel ni du possible.

La première partie est consacrée au crime et au sang; la deuxième, tout intime, est traitée avec une réelle habileté, surtout dans les endroits où elle met en avant les enfants du même père, les deux sœurs, la fille légitime et la fille naturelle qui se trouvent réunies dans la même pension et deviennent amies intimes: c'est la punition du père, du criminel qui a renié l'une d'elles en dépit de tous ses serments. L'ancien juge d'instruction, Mériadec, *l'âme murée,* a eu cette brèche, une passion cachée suivie d'un crime ignoré. La troisième partie, la plus douloureuse, montre le coupable puni par la folie, à la suite de la mort de sa fille légitime.

Gavarni, *l'Homme et l'Œuvre,* par E. et J. DE GONCOURT. Paris, Charpentier, 1879, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Il appartenait à ces écrivains de tant de talent, les frères de Goncourt, de faire revivre lumineuse et vibrante la merveilleuse figure de notre Gavarni; eux seuls pouvaient rendre le mouvement, la vie, l'allure endiablée et réaliste du célèbre dessinateur, du cruel diseur de vérités que nul n'a encore pu égaler parmi nos caricaturistes les plus spirituels et les mieux doués, parce que Gavarni ne chargeait pas, lui, et que ses caricatures sont des portraits.

Le volume des de Goncourt n'est pas un inconnu; plusieurs éditions l'ont déjà présenté au public gourmet des lettrés et des artistes; mais son succès ne doit pas se restreindre à ces deux classes de la société, Gavarni doit être connu de tous, et c'est pourquoi l'éditeur Georges Charpentier en a fait une nouvelle édition, rentrant dans le cadre à la portée de tous de sa bibliothèque. Aucun homme intelligent n'a le droit d'ignorer cet incomparable artiste, une de nos gloires françaises les plus personnelles, dont la vie et les œuvres sont magistralement peintes par la plume d'Edmond et de Jules de Goncourt.

Salammbô, par GUSTAVE FLAUBERT. Paris, Lemerre, 1880, 2 vol. petit in-12 (format des elzévirs). — Prix: 10 fr.

L'éditeur Lemerre vient d'honorer sa petite bibliothèque littéraire des auteurs contemporains en y ajoutant ce bijou ciselé par Gustave Flaubert, la vierge carthaginoise Salammbô. Une pareille œuvre, unique dans son genre par la forme exquise, la pureté du style et la science, méritait tous les soins de la typographie : l'imprimeur Ch. Unsinger s'est chargé de ce délicat travail, et nous devons lui rendre justice, il a parfaitement réussi.

Que dire maintenant de Salammbô, dont les pages se gravent dans les yeux en même temps que dans l'esprit, tellement l'auteur a su magistralement les peindre? Gustave Flaubert me pardonnera de me contenter de répéter ici que j'admire de plus en plus son œuvre et que je voudrais avoir assez de persuasion et d'autorité pour faire partager à tous mon sincère enthousiasme : qu'il sache bien une chose, c'est que ses admirateurs le sont avec passion. Salammbô est un merveilleux poème que l'on ne se fatiguera jamais de lire et que l'on ne revêtira jamais d'une forme typographique assez précieuse.

Fabien, par ALBERT LE ROY. Paris, Charpentier, 1880, 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

C'est l'histoire de deux amoureux victimes d'un vieillard égoïste, cruel et autoritaire. M. Forez veut empêcher son fils Fabien d'épouser une parente pauvre, sa cousine Jeanne, pour le marier à une riche et noble héritière : Fabien se tue et Jeanne devient folle.

Fort correcte, trop à mon avis, l'œuvre de M. Albert Le Roy reste dans une tonalité monotone qui lui enlève le côté vivant qu'on désirerait y trouver. A côté de descriptions convenables, les dissertations sont fréquentes et fatigantes, ce qui fait languir l'action. La prochaine fois l'auteur saura sans doute choisir sur sa palette des couleurs plus hardies que le gris; le drame y gagnera, quand même M. Albert Le Roy se départirait de sa correction.

La Fugitive, par JULES CLARETIE. Paris, Dentu, 1880, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau roman de Jules Claretie est en même temps une œuvre curieuse et d'un intérêt qui ne languit pas un instant. L'auteur de ces livres émouvants *la Maison vide, le Troisième Dessous,* études parisiennes si vraies et si touchantes, a trouvé un succès de plus en transportant son drame poignant au milieu des horreurs et des misères de Londres, de White-Chapel au sinistre workhouse.

Il n'est pas besoin de parler une fois de plus des qualités de style qui font de Jules Claretie un de nos écrivains les plus goûtés et les plus aimés à juste titre; mais on peut dire qu'il a découvert une voie nouvelle pour lui en écrivant *la Fugitive.* Ce roman d'aventures, qui nous conduit à travers les bas-fonds où grouille la population de bandits, de policiers étonnants et de pauvres horribles de la grande cité, reste cependant un tableau excellent de la vie anglaise. C'est une œuvre réelle, vivante, d'une étude serrée, donnant la mesure du travail exécuté par l'écrivain qui a pris sur place tous les matériaux de son drame.

A côté des scènes de terreur et de vices, on trouvera des scènes d'une grâce charmante, où parait la jolie figure de cette triste et douce Geneviève, fuyant son affreuse mère et cherchée avec tant de témérité par son père, le dompteur d'animaux féroces. La fin, d'une poésie exquise, semble l'apaisement de toutes les épouvantes de Londres. Les pages consacrées à la mort de l'Indien et de son tigre sur les sables de l'île de Malte, à la reconnaissance de Geneviève par son père, sont certainement parmi les meilleures de ce travailleur infatigable, si aimé de tous ses confrères, Jules Claretie.

L'Éducation sentimentale, par GUSTAVE FLAUBERT. Paris, Charpentier, 1880, 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

C'était la dernière des œuvres de Gustave Flaubert qui ne fût pas encore dans la collection Charpentier; plus commode et plus agréable, la nouvelle édition ne forme qu'un volume.

Je ne parlerai du roman de Gustave Flaubert que pour affirmer que, après de rudes et injustes critiques, après une dénigration voulue et envieuse, il finira par reconquérir sa véritable place au milieu de l'œuvre de ce maître, qui possède si puissamment sa langue et qui ne connait pas de bonheur plus grand que l'étude. On a un peu trop négligé ce grand écrivain, une de nos gloires, ce travailleur robuste, si difficile pour lui-même.

Je suis heureux de pouvoir, à l'occasion de la réédition de *l'Éducation sentimentale,* ce livre d'une vérité si puissante et si amère, conseiller de le lire à

ceux qui ont le malheur de l'ignorer, conseiller de le relire à ceux qui l'ont lu : le plaisir chez un écrivain de cette force est toujours complété par un enseignement.

On n'aime qu'une fois *(Roman d'hier)*, par Henri Liesse. Paris, Lemerre, 1880, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

N'ayant pas lu, quand elle a paru dans la *Revue de France*, l'œuvre de M. Henri Liesse, je ne connaissais encore le jeune romancier que par deux courts articles de variétés, publiés dans *la Vie moderne*, et je m'étais immédiatement senti attiré par l'allure originale et verveuse du nouvel écrivain, un mouvement endiablé de vie et de parisianisme. C'est à Alphonse Daudet que reviennent le mérite et l'honneur d'avoir découvert Henri Liesse, et prédit que ce nouveau ferait tapage.

Le *Roman d'hier* est une œuvre tout à fait remarquable et qui tranche carrément au milieu de toutes nos productions modernes; j'y ai retrouvé les promesses des articles de *la Vie moderne*, pas de longueurs, pas de lassitude, et une langue parisienne d'un compris et d'un rendu étonnants.

Le procédé d'Henri Liesse est excessivement curieux. Ce gros volume de 460 pages ne renferme presque pas de descriptions, rien de traînant, rien d'inutile, rien qui puisse entraver la marche du roman; tout s'y passe en dialogues et en conversations, ce qui donne à l'action une vigueur et un entrain continuels. En quelques touches habilement jetées de ci de là l'écrivain donne la note juste d'un paysage et ne s'attarde pas à d'alourdissants détails descriptifs. C'est un art charmant. Si, au lieu d'être littérateur, Henri Liesse était peintre, je serais parfois tenté de le comparer à Fortuny, le merveilleux pailleteur, d'en faire un aquarelliste étourdissant. En tout cas, il promet de devenir quelqu'un.

Son livre charme, amuse et, à l'endroit voulu, serre le cœur à faire crier, car il est délicieux et cruel comme la vie brutale de Paris; le style est enlevant et enlevé; la science du Parisien et de la Parisienne y est étonnante. Il y aurait peut-être certaines critiques de fond à faire sur le drame même, mais la forme, si séduisante, m'en ôte le dur courage; j'aime mieux terminer par les éloges très sincères que j'adresse à un nouveau confrère, aussi brillamment doué, avec le souhait d'un succès sûr et mérité. Je crois que peu de connaisseurs, après avoir lu le *Roman d'hier*, pourront rester insensibles à ce beau début dans la vie littéraire.

Les Cruautés de l'amour, par Judith Gautier. Paris, Dentu, 1879, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Parmi nos femmes de lettres, il n'en est certainement pas une capable de lutter, pour le brillant du style et la vérité de la couleur locale, avec la fille aînée de ce regretté Théophile Gautier. On peut dire que Judith Gautier a appris à écrire en se servant de la lumineuse palette de son père. Ses romans chinois, *le Dragon impérial*, *l'Usurpateur* (ce dernier couronné par l'Académie française), semblent ciselés dans le jade. Son esprit, constamment préoccupé des peuples étranges, comme elle-même les appelle, de ces habitants de l'extrême Orient si pleins de poésie parlante et de civilisation raffinée, ne les quitte pas volontiers; elle y revient souvent et ramène vers eux ses lecteurs avec un plaisir toujours nouveau.

Les Cruautés de l'amour englobent sous leur titre quatre nouvelles, où l'on sent la main de l'artiste et l'âme délicate de la femme. Nous initiant dans *André Ivanovitch* aux mœurs des villages russes, elle nous raconte les amours d'un beau paysan des steppes avec une blanche comtesse, qui finit par subir la passion allumée par son caprice et épouse son amoureux. *La Batelière du fleuve bleu* et sa mort tragique seraient dignes d'être peintes sur papier de riz. *L'Ile déserte* est une fantaisie des plus amusantes et des plus réussies, avec son histoire de naufrage aux îles Fidji et son dénoûment sur la plage d'Arcachon. Enfin *l'Esprit chagrin* termine fort agréablement un livre qui ajoute un succès de plus au bagage littéraire du brillant écrivain Judith Gautier.

La Terre chaude (*Scènes de mœurs mexicaines*), par Lucien Biart. Paris, Charpentier, 1879, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Lucien Biart est l'heureux continuateur d'un genre où s'est illustré Gabriel Ferry. Coloriste très habile, il est bien le peintre voulu par cette nature, extraordinairement riche, de l'Amérique espagnole, et l'éditeur Georges Charpentier a eu une excellente idée en rééditant un livre qui a obtenu autrefois un succès mérité.

Nous autres, Parisiens tranquilles, Français casaniers, nous adorons les aventures terribles des pays lointains, les histoires de forêts vierges avec alligators, duels au couteau, chasses aux tigres, Indiens, moustiques et incendies de savanes. De notre fauteuil, au coin d'un bon feu, nous nous délectons à courir tous les dangers, à subir les tortures de la faim et de la soif, à lutter contre les animaux féroces, sans autre péril qu'un fort cauchemar pour la nuit suivante. Remercions donc Lucien Biart de nous procurer ces émotions et ces angoisses, grâce au talent avec lequel son volume est écrit. T.

Petits Conteurs du XVIII^e siècle. — Contes du chevalier de La Morlière (Angola), *avec Notice bio-bibliographique*, par Octave Uzanne. Paris, A. Quantin, 1 vol. in-8°. — Prix : 10 fr.

M. Octave Uzanne qui, par esprit naturel et par ses tendances d'écrivain, pousse l'amour de la délicatesse en littérature jusqu'à faire revivre des petits chefs-d'œuvre de préciosité raffinée des XVII^e et XVIII^e siècles, a entrepris, chez l'éditeur Quantin, une collection de *Petits Conteurs* du dernier siècle, dont le succès a couronné l'heureuse exécution. Après *Voisenon*, *Boufflers*, *Caylus*, *Crébillon le fils* et *Moncrif*, il nous présente aujourd'hui le chevalier de La Morlière et son œuvre trop contestée au point de vue de la paternité. M. Uzanne, dans une de ces préfaces vives et attachantes auxquelles on pourrait reprocher peut-être trop de maniéré, d'afféterie de style et de papillotage, a remis en lumière ce singulier chevalier, dont les allures, d'après le nouveau biographe, furent plus qu'équivoques. Ce La Morlière était un drôle dont d'aimables et fantaisistes arrangeurs ont voulu faire un capitan d'aventure. L'éditeur d'*Angola*, avec des documents nouveaux et précis qui témoignent de recherches patientes, fait mentir la légende et remet chacun à sa place sous le miroir de la vérité.

Angola est une œuvre exquise pour ceux qui aiment à étudier l'histoire morale sous les fleurs embaumées et capiteuses de l'allégorie. Ce conte est

évidemment érotique et hautement relevé de voluptueuses peintures; mais encore reste-t-il dans une note gazée qui laisse tout voir en feignant de ne rien laisser entendre. C'est le livre bijou des boudoirs et le dictionnaire néologique du parler *Phœbus* au XVIII^e^ siècle.

Coups de plume indépendants, par A.-J. Pons. Paris, Édouard Rouveyre, 1 vol. in-18. — Pr.: 3 fr. 50.

L'auteur de *Sainte-Beuve et ses inconnues,* qui causa dernièrement un si grand scandale par de stériles et trop transparentes révélations, a réuni sous ce titre une série d'études critiques très sincères sur les hommes et les œuvres du moment.

Dans les chapitres de ce recueil intitulés : *l'Assommoir, — M. Zola, — De la probité littéraire, — Prosper Mérimée,* etc., M. A.-J. Pons fait preuve d'un jugement honnête et qui va droit au but. Si cet ouvrage, comme il est probable, obtient le succès de son aîné, — l'éditeur annonce déjà la *seconde édition* — il est certain qu'il le devra à une cause plus honorable que celle qui fit enlever douze éditions de *Sainte-Beuve et ses inconnues.* M. Pons a le parler vigoureux et ses coups de plume sont quelquefois violents et cruels, mais sagement distribués. Une phrase nous a frappé dans la lecture de cet ouvrage; l'auteur dit en effet : « Le public n'est pas curieux de l'existence des écrivains... Dès que l'on rencontre de beaux fruits sur un arbre, on les cueille, sans se préoccuper du fumier qui les a fait pousser. Alfred de Musset, dit-on, s'enivrait presque tous les jours; Dumas et Balzac étaient criblés de dettes, qu'ils ne payaient pas; Mérimée et Sainte-Beuve fréquentèrent les filles toute leur vie. Cela enlève-t-il rien au plaisir que nous avons à les lire, à l'admiration qu'excite en nous leur talent ? »

Voilà qui est fort bien dit; mais Pons se condamne lui-même. Quel besoin avait-il d'épandre le fumier sur lequel avaient poussé ces beaux fruits des *Causeries du Lundi?* Que nous font les maîtresses de Sainte-Beuve, si le *maître critique* nous séduit ?

Œuvres de Léon Gozlan. *Nouvelles.* Paris, Alph. Lemerre, 1 vol. in-16. — Prix : 6 francs.

Dans sa délicieuse *Petite Bibliothèque littéraire,* si coquette de format, si luxueusement imprimée en caractères elzéviriens, M. Alph. Lemerre vient de compléter l'œuvre de Gozlan par la publication de ses *Nouvelles* exquises, trop peu connues malheureusement de la génération actuelle. Déjà il nous avait donné *Aristide Froissart,* ce chef-d'œuvre inimitable, et *Polydore Marasquin,* mais c'est peut-être encore dans ses productions de moindre importance qu'on retrouve le talent si souple, si chaud, si coloriste de Gozlan. Dans ces *Nouvelles* que nous venons de relire, l'écrivain revit avec toute sa puissance méridionale. *La Main cachée, le Fifre, Léopold Spencer,* et *le Feu,* resteront à jamais dans ce nouvel écrin, comme des bijoux littéraires spirituellement ciselés avec cet amour profond que quelques romantiques, ces croyants des lettres, ont mis au service de leurs travaux.

Les Aventures de Martin Tromp, par Raoul de Navery, illustration par G. Fath. E. Plon et C^ie^, 1 vol. in-8° jésus. — Prix : 8 francs.

Ce livre s'adresse à la jeunesse et raconte l'enfance et l'adolescence de celui qui devint une des gloires de la Hollande. Martin Tromp eut cette chance étrange que les incidents de son histoire commencèrent dès l'âge de huit ans; de cette époque jusqu'à sa seizième année, il se trouva mêlé à des événements si dramatiques, si imprévus, qu'ils dépassent l'imagination des romanciers. Ces aventures de l'enfant, commencées sous les canons de Gibraltar, se continuent à bord d'un corsaire anglais, au milieu des nègres de la côte d'Or, et sur le port de Tunis, au milieu des captifs chrétiens. Voilà un livre qui tient à l'histoire, à la géographie et aux sciences naturelles. L'héroïsme de Martin, l'amitié touchante d'un noir, la sombre figure du corsaire anglais, jusqu'au singe appartenant à la race géante que l'on trouve en Afrique, ajoutent à ces aventures des détails remplis d'un poignant intérêt. — Nous reprocherons dans ce volume la mauvaise interprétation de quelques-unes des compositions assez ingénieuses de M. G. Fath; cela est d'autant plus fâcheux que cet ouvrage est remarquablement imprimé. Dans la typographie moderne, les procédés ne remplacent pas toujours avec avantage la vigueur des gravures sur bois.

Bêtes et Gens, fables et contes humoristiques à la plume et au crayon, par Stop. 1 vol. in-8° elzévir, Paris, Plon et C^ie^, éditeurs. — Prix : 8 francs.

Voilà certes un livre charmant, original et plein de spirituelles fantaisies. Au premier abord, on le parcourt comme un ouvrage destiné à l'adolescence, puis on se prend à y découvrir un esprit de moraliste sincère qui active l'intérêt des contes les plus aimables. M. Stop n'est pas seulement un amusant dessinateur, c'est bien mieux un digne petit-fils de La Fontaine dont il habille les fables à la mode, comme ces enfants prodigues qui rajeunissent la tenue surannée de leurs grands parents. Cet ouvrage n'est que la seconde série de *Bêtes et Gens,* déjà publié chez Plon et C^ie^, il y a deux ans; le succès avait été si grand que l'auteur a voulu se compléter lui-même en nous offrant ce complément. Si, de la pensée de cette œuvre si alerte et si sage, nous arrivons à la forme, il ne nous restera qu'à louer l'exécution du volume, la reproduction des dessins, et l'impression en général. Nous conseillons ce livre aux parents qui veulent mieux faire que d'apprendre à lire à leurs enfants, nous le conseillons à ceux-là qui veulent leur apprendre à penser.

Le Roman du Curé, par Hector France. Bruxelles, Henry Kistemæckers, éditeur, 25, rue Royale. 1 vol. in-18, frontispices à l'eau-forte de Henry Maboux. — Prix : 5 fr.

Le plus grand succès que la librairie belge ait eu depuis longtemps est la vogue énorme dont le public vient d'honorer ce roman moderne et très expérimental. La première édition parut à Bruxelles en 1877, et depuis le succès ne s'est pas ralenti. M. H. Kistemæckers, l'actif et intelligent éditeur, annonce coup sur coup de nouvelles éditions, ce qui, de mémoire de libraire, ne s'était point vu en Belgique depuis des années; en moins d'un an, huit éditions consécutives furent jugées.

Le Roman du Curé, d'abord interdit en France, y jouit d'un libre accès aujourd'hui; c'est une œuvre originale et très réaliste. L'auteur y décrit le célibat du prêtre avec vérité et sans crainte, il révèle les petits mystères du confessionnal et les dialogues étranges qu'on y pourrait entendre, il ne fait grâce d'aucun détail et poursuit très loin ses investigations; comme travail littéraire, la forme où se moulent les pensées est nette, très-correcte et saisissante. *Le*

Roman du Curé fait toucher du doigt bien des mœurs infâmes; mais, sans avoir à discuter ici la portée morale d'un tel ouvrage, nous en constaterons l'intérêt passionnant au sortir même de l'impression que nous laisse cette lecture. Le curieux volume est luxueusement imprimé par Alfred, un imprimeur belge dont nous sommes heureux de constater le bon goût et l'habileté.

D'après nature, par Francis Enne. Eau-forte de L. Lenain-Bruxelles. H. Kistemæckers, 1 vol. in-12.

Cette édition de bibliophile, très coquette, renferme une série de petites études réalistes de M. Francis Enne, un *Réfractaire* de l'école de Jacques Vingtras, qui collabora jadis à *La Rue* et autres journaux littéraires du même genre. Ces croquis bien mis en place ont pour titre : *le Pavé; Joséphine; les Ratadoux; les mœurs bourgeoises; Notes d'un assiégé; Récit d'un contumax.* Tous les curieux d'esprit de rébellion et d'âpretés sociales ne trouveront pas dans ce volume un grand aliment à leurs recherches, mais les amateurs de bagatelles littéraires pourront s'y complaire dans d'aimables tableaux d'impressionniste. R.

POÉSIES

Visite en Hollande, par Jean Aicard. Paris, chez Sandoz et Fischbacher.

Une visite d'un mois, moins racontée que décrite; — un livre de cent trente pages, moitié prose, moitié vers; — une série de croquis, fiévreux, curieux, vivants, crayonnés à la portière du wagon, dans la trépidation d'un train en marche, et retouchés au galop, sur un bout de table, à la vitre claire d'une fenêtre d'auberge. C'est Dordrecht-Leyde, Amsterdam, Rotterdam, la Haye, apparues à travers les brouillards de décembre, avec leurs rues étroites, leurs maisons basses, propres, nettes, lavées, brillantes, ouvrant et fermant leurs écluses au passage bruyant des navires. C'est le pays des vastes plaines grises, brumeuses, uniformes, chargées de bétail, égayées de moulins à vent, coupées de canaux, avec l'étrangeté des mâts et des voiles dressant leurs silhouettes marines au dessus des prairies. C'est la contrée des ciels bas et sifflants, des dunes houleuses et jaunâtres derrière lesquelles la sombre mer du Nord, livide et terreuse, se lamente à l'horizon. Une Hollande vue en hiver, avec l'étonnement et le frisson d'un œil d'artiste et de méridional — mais une Hollande moins l'animation, le mouvement, la vie de ses quais et des bassins, moins ses braves Hollandais enfouis dans le fond de leur comptoir, moins ses blondes Hollandaises demeurées invisibles derrière les rideaux blancs de leurs croisées. C'est dommage. A la façon dont M. Jean Aicard traduit ses impressions, on regrette que les brumes des Pays-Bas l'aient empêché d'en mieux distinguer les habitants. — Ce sera pour un autre voyage. — Disons toutefois que la première partie de son livre ne semble pas toujours écrite avec la fermeté d'une plume sûre d'elle-même. Certains passages trahissent comme un manque d'habitude de penser en prose. On y sent la poursuite et l'obsession du rhythme et de la rime. De là un style haché, fiévreux, lyrique, inégal. Aussi les pièces de vers qu'il renferme font-elles tout le charme de l'ouvrage. Et il y en a plusieurs d'un effet saisissant et vraiment nouveau. — Indiquons à l'attention du lecteur : *le Soleil d'argent, — l'Heure morne, — les Rateaux, — le Voyage,* où l'on reconnaît de suite la touche vive et délicate du poète sympathique et distingué qui a écrit la *Chanson de l'Enfant* et les *Poésies de Provence.*

Les Tristesses, par Georges Rodenbach. Paris, chez Lemerre. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà certes un livre qui ne ment pas à son titre. C'est dire que les choses qu'on y lit sont loin d'être gaies. Pour M. Georges Rodenbach, le monde est plus que jamais une vallée de larmes. Il gémit sur toutes choses : *Sunt lacrymæ rerum.* C'est affaire de tempérament, — car il faut convenir qu'il ne se met guère en frais d'esprit pour trouver prétexte à ses lamentations. Nous ne parlons pas, bien entendu, de ses douleurs personnelles « il n'est vulgaire chagrin — que celui d'une âme vulgaire »; mais puisque le noir l'attire à ce point, ne pouvait-il faire choix de sujets sinon plus touchants, du moins plus originaux, que les malheurs d'une fille séduite ou d'un orphelin abandonné? Un fait divers si bien rimé qu'il soit ne saurait constituer un poème. Il y a des littérateurs spéciaux pour cette besogne. Ce genre descriptif et familier, ces petites histoires en vers — sentimentales et bourgeoises — ont eu leur heure, mais, Dieu merci! ont fait leur temps. La poésie, comme l'amour, veut la passion, le lyrisme, l'enthousiasme. Elle est faite pour élever l'âme, pour la fortifier, pour la consoler, — pour jeter des splendeurs idéales sur les grisailles et les laideurs de la création. Et surtout pas de poètes pleurards qui nous ramènent à l'école larmoyante des *Nuits d'Young.* Que M. Georges Rodenbach, qui connaît à fond son métier, — qui a le souffle, la lyre, la rime — arrache donc hardiment le voile dont sa Muse est voilée. Qu'il plante dans ses cheveux, non une rose d'autan, — mais une rose rouge et vivace, — qu'il essuie ses premières larmes — et si elle doit en verser de nouvelles, qu'elles coulent du moins pour des idées élevées et pour de nobles causes. Nous l'attendons à son prochain volume.

Le Livre des Baisers, par Victor Billaud, avec une eau-forte et 39 dessins à la plume par Henry Somm. A Royan, chez l'auteur.

Un livre de luxe, un bijou d'art et de typographie. Mais quel poète, quel amant trouvera jamais trop précieux le coffret qui renferme ses reliques d'amour, surtout quand cet amour est le premier, le meilleur, l'unique, celui que M. Victor Billaud mène à vingt ans par les sentiers perdus, sous les branches, au bord des ruisseaux et des sources, beau, frais, poétique, un peu décolleté peut-être, mais qui n'a pas à rougir des fleurs et des étoiles. Les vers qui le chantent sont jeunes, faciles, trop faciles même; la rime est parfois négligée, manque de sonorité et l'on y surprend çà et là comme un vague écho des *Chansons des rues et des bois;* mais ils ont la verdeur, le mouvement, la vie, et le sang rose de la jeunesse y fleurit comme la sève dans les branches d'un pêcher d'avril.

Bras-de-Fer, drame en 3 actes, en vers, par M. Marcelin Béchade. 1 vol. in-18. Chez Auguste Ghio, à Paris.

S'il suffisait, pour faire une bonne pièce de théâtre en trois actes, de remplir les deux premiers de mauvaises rimes, et de consacrer le troisième à l'égorge-

ment général de tous les personnages, M. Marcelin Béchade serait assurément un très remarquable auteur dramatique. Non, jamais Shakespeare, dans ses dénouements les plus sanguinaires, ne rêva pareille boucherie. Quelle capilotade, bon Dieu! et quel terrible homme que ce *Bras-de-Fer*. Disons bien vite qu'après avoir occis tout le monde, y compris son père, il finit par se poignarder lui-même sur le corps sanglant de sa maîtresse, et que la scène se passe à Gênes, en 1350, entre Guelfes et Gibelins. Comme cela, du moins, on respire!

Poèmes et Poésies, par M. Prosper Blanchemain. 2 vol. in-18. Chez Édouard Rouveyre, à la Librairie ancienne et moderne, à Paris.

M. Prosper Blanchemain est un poète candide, dans le sens le plus vrai du mot. C'est aussi une âme droite, profondément religieuse, qui chante, avec une naïveté d'émotion bien rare aujourd'hui, les joies, les chagrins de la famille, les épisodes du foyer domestique. Il sait peindre un paysage, traduire sur des rythmes variés les bruits multiples de la nature, cris d'oiseaux, murmures d'onde et de feuillage; mais il se montre sobre, à l'ordinaire, de ces ornements pittoresques qui ne sont que l'accessoire dans ses tableaux où la pensée occupe toujours la première place. Il ne s'est point non plus interdit de chanter l'amour, et il l'a fait en plusieurs pièces d'une délicatesse de sentiment exquise. Les poésies de M. Prosper Blanchemain ont eu l'honneur d'être couronnées par l'Académie et viennent de paraître en deux superbes volumes illustrés d'eaux-fortes, avec le portrait du poète.

Fleurs du Rêve, poésies, par Mlle Hélène Swarth. 1 vol. in-18. Chez Auguste Ghio, à Paris.

Il y a du jet, du mouvement, de l'enthousiasme dans ce petit recueil qui se distingue de la plupart des livres du jour par une grande sobriété d'épithètes coloriées et de descriptions picturales. Mlle Hélène Swarth est une idéaliste. Sa poésie, toute de sentiment, décèle une nature délicate, tendre, expansive, un esprit vif, orné de l'étude des maîtres contemporains. Douée d'une imagination ardente, elle prend facilement pour passion ses jeunes rêves, et, sous l'aiguillon du désir, ce sont des appels brûlants, des cris désespérés et des larmes de ne pouvoir saisir et étreindre ses chimères. Ceux qui respireront ces *Fleurs du Rêve* en garderont le parfum plus d'un jour.

Poésies posthumes, par M. Henri-Charles Read. 1 vol. in-16. Chez Lemerre, à Paris.

Avant et depuis le mot de Térence : « Celui qui meurt jeune est aimé des dieux », que n'a-t-on pas dit, pour consoler ceux qui restent, de l'irrémédiable départ de ceux qui s'en vont, que la mort enlève pour toujours à l'affection d'êtres chéris, à l'avenir, à la gloire, dans tout l'éclat de la première jeunesse — avant d'avoir vu fleurir leurs espérances? Ajouter de nouvelles phrases à celles qu'on a tant de fois tirées de cet éternel et lamentable sujet serait au moins inutile. Vaines sont nos prières comme nos révoltes, et la nature a souci d'autre chose que de nos joies ou de nos douleurs. Toutefois, c'est grande pitié de voir des esprits de la trempe de celui qui a laissé ces *Poésies posthumes* s'en aller dans la terre à dix-neuf ans. Il y avait là quelqu'un.

De ces pièces de brève haleine, plusieurs ont une valeur réelle. Sans doute, les réminiscences, inévitables à cet âge, trahissent en maint endroit, de récentes et pénétrantes lectures; ce jeune homme disparu avait trempé sa lèvre à la coupe empoisonnée des *Fleurs du Mal,* mais son âme tendre et pure ne s'y était point enivrée. Par la délicatesse du sentiment, le choix de l'expression, l'inquiétude constante du rhythme et de la forme, M. Charles Read annonçait un artiste et un vrai poète; sa mort prématurée est une perte pour les lettres. En tête de ce petit recueil se trouvent des strophes touchantes de M. François Coppée, suivies d'une très remarquable préface de M. Paul Haag.

Poésies du chevalier de Bertin. 1 vol. in-8°. Chez A. Quantin, imprimeur-éditeur, à Paris.

Aux aimables et spirituelles figures des poète sérotiques du XVIIIe siècle, il fallait un cadre élégant et choisi. Les gens de goût qui rééditent leurs œuvres, à la grande joie des curieux et des délicats, l'ont admirablement compris. Rien n'est charmant, en effet, comme de voir revivre et courir sur le papier, au milieu des vignettes amoureuses qu'ils semblent faire éclore, tous ces jolis vers inégaux, lascifs, demi-nus dont les chœurs bachiques et légers menèrent, jusqu'à la Révolution, cette brillante et frivole noblesse qui, non contente d'applaudir aux traits mortels que *Figaro* lui plantait dans le cœur, allait encore, en sortant du théâtre, complimenter Beaumarchais dans sa loge. *Ave, Figaro, morituri te salutant!*

Parmi ces officiers-poètes, lettrés, poudrés, musqués qui fondèrent l'ordre épicurien de la *Caserne* — dont le *Cénacle* romantique de 1830 semble n'avoir été qu'une copie — et qui portaient en écharpe, dans leurs réunions du Marais, comme sous les ombrages de Feuillancour, « le ruban gris de lin et la grappe de raisin couronnée de myrthe », le chevalier Antoine de Bertin fut peut-être celui qui se montra le plus ardent au plaisir et qui chanta et fit l'amour avec le plus de tendresse et de sincérité. Né à l'île Bourbon, comme Parny, son ami et son rival, il en avait rapporté l'âme passionnée d'un créole avec les chaudes impressions d'une nature tropicale qui jettent sur son style élégant et facile comme un étrange et capiteux coloris. Son poème : *les Amours,* sorte de trilogie de ses aventures de jeunesse, est peut-être, dans le genre, ce qu'on a fait de plus agréable, de plus voluptueux, de plus spirituel. Rien de l'afféterie, du maniéré, du clinquant de l'école de Dorat et du marquis de Pezay, qui brillait alors de tout son faux éclat. Sa poésie est vraie, naturelle, harmonieuse. Nourri de la lecture des élégiaques latins, d'Ovide, de Tibulle, de Properce dont il a parfois toute la grâce alanguie et raffinée, le chevalier de Bertin profite souvent de leurs images, de leurs idées, mais il ne les imite jamais servilement, et sa tournure de pensée vive, nette, précise est bien française. Dans la seizième élégie des *Amours,* il ne demande qu'une place au rang des poètes aimables : il était modeste.

Cet intéressant et délicieux volume, véritable chef-d'œuvre de typographie, contient une savante notice bio-bibliographique de M. Eugène Asse, qui donne à l'édition une rare valeur.

Portraits sans modèles, par M. Émile Blémont. 1 vol. in-18 jésus. Chez Alphonse Lemerre, à Paris.

Rien qu'au *Frontispice* qui sert de préface à cet album poétique, on reconnait de suite la main d'un

artiste familiarisé avec les procédés des maîtres et possédant à fond tous les secrets de son art. Avec ses *Poèmes d'Italie*, parus il y a quelques années, M. Émile Blémont s'est placé, du reste, au rang des poètes les plus distingués de la nouvelle pléiade. Son talent, sérieux et spirituellement gracieux tour à tour, sait aussi bien s'étendre et remplir une toile d'histoire ou de drame, que se concentrer dans le cadre plus intimement restreint d'un tableau de genre ou de chevalet. A ceux qui parcourront cette galerie de *Portraits sans modèles*, où les blanches et lumineuses visions du rêve et de la fantaisie se mêlent aux réelles et mélancoliques figures apparues à la chambre noire du souvenir, nous recommandons tout particulièrement cinq médaillons de comédiennes, cinq petits chefs-d'œuvre de légèreté, de grâce et de ressemblance. F.

THÉATRE

Histoire du costume au théâtre, depuis les origines du théâtre en France jusqu'à nos jours, par ADOLPHE JULLIEN. Ouvrage orné de 27 gravures et dessins originaux tirés des archives de l'Opéra et reproduits en fac-similé. Un vol. in-8° cavalier. Prix : 20 fr. — 50 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés, à 40 f. l'exemplaire.— 15 exemplaires sur papier de Chine, numérotés, au prix de 50 fr.— Charpentier, éditeur.

L'Histoire du Costume au théâtre, dit M. Adolphe Jullien dans son avant-propos, cette histoire, d'une amélioration sur un point particulier de l'art théâtral est, à l'envisager de plus haut, l'histoire éternellement renouvelée du progrès général, du progrès qui n'est jamais si près de vaincre que lorsqu'il semble être vaincu.

Nous ne partageons pas cette opinion, et les raisons ne nous manqueraient par pour développer et expliquer notre sentiment. L'exactitude du costume historique au théâtre n'est jamais que relative. Les contemporains du siècle de Louis XIV qui assistaient à la représentation des tragédies de Racine, par exemple, où les Grecs étaient affublés de tonnelets et de nœuds de rubans, ainsi qu'on peut s'en assurer par la vue des dessins qui accompagnent le livre de M. Jullien, ne s'imaginaient pas les Grecs autrement vêtus. Et pour eux les costumes endossés par les acteurs étaient exacts, parce qu'ils répondaient à l'idée que le public en avait. Si plus tard ces costumes se sont modifiés, ce n'est que parce que les notions générales sur l'antiquité avaient elles-mêmes subi une transformation, et que le théâtre devait se conformer aux nouvelles conceptions que la masse se faisait des Grecs et des Romains. Et en effet, était-ce plus ridicule ou moins exact de voir *les Grecs en habit sérieux* chaussés de brodequins et coiffés d'un casque à aigrette enrubannée du siècle de Louis XIV que de voir notre Rachel jouer Hermione avec une crinoline ?

Sommes-nous certains d'ailleurs, pour affirmer qu'il y a eu progrès dans la réalisation du costume historique au théâtre, que demain de nouvelles découvertes archéologiques ne viendront pas détruire de fond en comble nos prétentions à l'exactitude ?

L'étude des costumes historiques au théâtre n'a jamais rien prouvé, et ne peut être un document certain relativement à l'époque représentée, tandis qu'elle en fournit de précieux au point de vue des mœurs de l'époque où les costumes ont été composés.

Sous ces réserves, je ne fais aucune difficulté de reconnaître que l'ouvrage de M. Adolphe Jullien est des plus intéressant pour tous, gens du monde et gens de théâtre ; qu'il est plein d'une érudition à toute épreuve, facile et sans pédanterie, et qu'il est écrit de ce style attrayant que comportait le sujet qu'il a traité.

Au point de vue de l'exécution matérielle, il a de quoi satisfaire les plus exigeants : luxe typographique, papier de choix, gravures inédites ou peu communes ; et en voilà assez pour assurer à ce beau livre le succès qu'il mérite. D'A.

Théâtre choisi de Corneille, avec une notice par M. Poujoulat, édition illustrée. Tours, A. Mame et fils. In-8 jésus. — Prix : 30 francs.

La maison Mame de Tours, dans sa superbe *Collection des chefs-d'œuvre de la langue française au* XVII^e^ *siècle*, nous a déjà présenté un *Théâtre de Racine* en 2 vol. : les *Œuvres poétiques de Boileau* ; les *Caractères de La Bruyère* ; les *Lettres de M^me^ de Sévigné ; Molière*, etc. Tous ces volumes imprimés sur vélin magnifique sont autant des chefs-d'œuvre par la typographie que par les textes de premier ordre qu'ils contiennent.

Le *Théâtre choisi de Corneille,* qui vient de paraître, ne le cède en rien à ses aînés ; il renferme les œuvres magistrales : le *Cid, Horace, Cinna, Polyeucte* et le *Menteur.* — M. Poujoulat, un savant critique et bibliographe, a placé en tête de cette édition une excellente notice où il envisage le grand tragique de profil avec une science exquise d'érudit et une large aisance d'écrivain. — V. Foulquier, le maître illustrateur de cette collection de luxe, a dessiné et gravé un portrait de Corneille inédit dans la manière ample et lumineuse d'un Rembrandt ; de plus, à chaque scène de tragédie, d'après ses compositions et celles de M. E. Barrias, cet aquafortiste hors ligne a gravé vingt-cinq sujets avec une habileté de pointe et une entente de *toniste* prodigieuses. — Nous reviendrons quelque jour, dans un article d'ensemble, sur les publications de MM. Mame et fils, mais nous constaterons aujourd'hui avec plaisir que le dernier ouvrage de cette première imprimerie de France égale et dépasse même par la beauté et la correction toutes les éditions qu'elle a publiées jusqu'à ce jour. Les bibliophiles connaisseurs seront de cet avis. Z.

Le Faust de Goethe, préface et traduction de H. BLAZE DE BURY, onze eaux-fortes de Lalauze. Paris, A. Quantin, 1 vol. in-8° jésus. — Prix : 50 fr. (Cent exemplaires numérotés, 10 sur japon, 45 sur chine et 45 sur whatman.)

La fin de l'année 1879 a vu éclore bien des beaux livres d'art et de littérature, éditions d'amateurs, éditions d'étrennes ou de bibliophiles ; mais, en ce qui concerne les belles-lettres étrangères, la seule publication de grand luxe qui ait paru en ces derniers temps est le superbe *Faust de Goethe,* mis au jour par l'imprimerie Quantin.

Certes, depuis les premières traductions en prose de cette célèbre tragédie allemande, depuis 1827 environ, le *Faust de Goethe* a été maintes fois traduit et publié en France ; mais ce grand drame humain, popularisé par l'opéra, n'a jamais encore, à notre avis,

été interprété dans un livre avec plus de bon goût et autant de bonheur que dans l'édition que voici.

M. Blaze de Bury, qui, après ses premières traductions, avait accepté de bonne grâce les critiques sur les fautes de sa version et les *errata* de son travail, a bravement remanié ses études sur l'homme et l'œuvre, ne craignant pas de se rectifier lui-même et d'épurer son texte avec toute la conscience d'un écrivain qui tient à honneur de faire mieux en se reproduisant. Sa préface, écrite avec sobriété, mais aussi avec une pureté d'érudition rare, prépare à merveille le lecteur à l'interprétation du génie allemand; sans souligner les beautés littéraires de Goethe, il les fait sentir doucement. Sa dernière traduction restera comme définitive, et, à ce titre, l'édition de M. Quantin est déjà recommandable.

Mais que dire du livre même par sa forme et son extérieur? Évidemment rien de plus séduisant ne nous a encore été offert pour cette œuvre tant chantée. — Le format gr. in-8° donne belle marge au texte et à l'illustration, et l'éditeur n'a rien ménagé pour le plaisir des yeux et les joies délicates du bibliophile. — Lalauze a composé, en s'entourant et s'inspirant de gravures et documents germaniques, onze eaux-fortes très remarquables; peut-être pourrions-nous critiquer certains détails de dessin, mais l'artiste a fait preuve d'une grande intelligence, et si nous en exceptons Eugène Delacroix et Ary Scheffer, nous avouerons qu'on n'a jamais mieux compris et exécuté les sombres scènes de cette épopée.

Les en-tête de chapitres et culs-de-lampe gravés sur bois pas Méaulle, d'après les ingénieux dessins de MM. Scott et Wogel, s'encadrent très heureusement dans la superbe impression du volume.

M. Quantin a imprimé en sous-titre de son édition : *première partie,* c'est là un grand tort ou une erreur de sa part. Les acheteurs qui sont prudents, trop prudents même, attendront peut-être la *seconde partie* et en cela, eux aussi, auront tort, car ils se priveront d'un merveilleux volume qui n'aura sûrement pas *son pendant* et qui s'épuisera bien vite.

Dans la pensée de Goethe, *Faust* devait former une trilogie, embrassant l'antiquité, le moyen âge et le temps présent. Le second *Faust* ne parut qu'après sa mort et le troisième n'a jamais été fait. L'éditeur fera sans doute comme Goethe, en dépit de ses projets d'avenir : le *Faust*, seconde partie, ne sera sans doute jamais réimprimé. R.

HISTOIRE

GÉOGRAPHIE — VOYAGES

Recueil Clairambault-Maurepas : *Chansonnier historique du* XVIII[e] *siècle*, publié avec introduction, commentaires, notes et index, par Émile Raunié, archiviste paléographe, et orné de portraits à l'eau-forte, par Rousselle. Paris, Quantin, 1879. Tome I, gr. in-18 de cxxxv-156 p. — Prix : 10 fr.

Parmi les manuscrits modernes de notre Bibliothèque nationale, il en est un qui jouit depuis longtemps d'une grande notoriété, c'est le volumineux *Recueil de Maurepas*. Ce Recueil qui comprend une collection aussi piquante que variée de chansons, satires, vaudevilles et épigrammes relatifs à l'histoire de France, forme un document unique en son genre où l'on trouve de précieux renseignements sur l'ancienne société française. Bon nombre d'écrivains, entre autres le grave Victor Cousin et le docte Walkenaër, l'ont mis à contribution pour leurs travaux d'érudition et Sainte-Beuve l'a fréquemment cité dans ses spirituelles *Causeries de lundi*. La publication de ce curieux monument du passé, souvent annoncée et jamais exécutée, vient d'être entreprise par un jeune érudit, M. Émile Raunié, qui saura, nous n'en doutons pas, mener son travail à bonne fin. Il est vrai que, pour restreindre quelque peu cette œuvre d'un développement exceptionnel, M. Raunié se borne provisoirement à mettre en lumière les chansons historiques du XVIII[e] siècle. C'est là, d'ailleurs, une excellente idée; car, outre que les pièces satiriques de cette époque sont les moins connues, elles méritent une attention toute spéciale parce qu'elles se rapprochent plus que jamais de la perfection littéraire, en même temps qu'elles éclairent les origines et le développement successif des principes révolutionnaires. Après avoir ainsi posé les limites de son travail, l'auteur a pris pour base de sa publication non le *Recueil de Maurepas*, qui n'est qu'une copie, mais l'original de ce recueil, œuvre beaucoup plus complète et plus étendue, c'est-à-dire la collection de pièces satiriques et historiques formée par Pierre Clairambault, généalogiste des ordres du roi sous Louis XIV, et actuellement conservée à la Bibliothèque nationale. Mais comme cette collection se termine à l'année 1759, et omet quelquefois, pour les années antérieures, des chansons fort curieuses, il était nécessaire de la compléter et de la prolonger jusqu'en 1789. Grâce à de patientes investigations dans les nombreux recueils manuscrits que possèdent les bibliothèques de Paris, M. Raunié a pu réaliser ce difficile programme. Ainsi ce n'est pas seulement une simple édition des recueils de Clérambault et de Maurepas qui nous est donnée par lui, mais encore et surtout une œuvre en grande partie originale et qui justifie pleinement son titre de *Chansonnier historique du* XVIII[e] *siècle*.

L'ensemble de la publication sera divisé en cinq parties, correspondant auxg randes divisions du siècle. Chaque partie doit être précédée d'une introduction historique et suivie d'un index alphabétique, de manière à former un tout complet qui présente, sous un aspect à la fois original et instructif, le tableau des événements politiques, de l'opinion publique et de la société, sous la régence de Philippe d'Orléans, et les règnes de Louis XV et de Louis XVI.

Le premier volume de l'ouvrage s'ouvre par une longue et substantielle préface, dans laquelle on trouve toutes les questions relatives aux chansons et aux chansonniers historiques du XVIII[e] siècle, traitées avec une érudition sûre et une grande netteté de style, en même temps qu'un exposé succinct du plan et de la méthode adoptés par l'auteur pour sa publication. Puis vient une bibliographie raisonnée des recueils imprimés et manuscrits qui ont été mis à contribution, et enfin une étude sommaire sur la régence de Phi-

lippe d'Orléans qui sert d'introduction historique à la première partie. A ces préliminaires indispensables succèdent les chansons de l'année 1715, presque toutes relatives à la mort de Louis XIV et aux débuts de la régence. Sans insister sur la nature de ces pièces, dont l'intérêt ne saurait être contesté, nous nous bornerons à faire remarquer que M. Raunié s'est livré à une révision attentive des textes, fréquemment altérés par l'ignorance ou l'incurie des copistes. Il s'est aussi préoccupé, à juste titre, de l'annotation, qui devait tenir dans son ouvrage une place considérable pour expliquer les allusions obscures ou les faits oubliés. Et, loin de se borner à publier intégralement les notes des recueils manuscrits, il a pris soin de les compléter, de les rectifier et de les éclaircir par un commentaire historique puisé aux meilleures sources, c'est-à-dire aux mémoires du temps.

La forme de l'ouvrage ne mérite pas moins d'éloges que le fond, et, entre autres détails, il serait injuste d'oublier les remarquables portraits à l'eau-forte gravés par M. Rousselle dont l'ensemble formera une intéressante galerie des personnages historiques du XVIII[e] siècle. Somme toute, cette publication, spécialement destinée aux lettrés et aux curieux, nous paraît assurée d'un accueil des plus favorables.

Le XVII[e] siècle : institutions, usages et costumes, par M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob), ouvrage illustré de 16 chromolithographies et de 300 gravures sur bois, dont 20 tirées hors texte, d'après les monuments de l'art de l'époque. Paris, Firmin-Didot, 1880, gr. in-8 jésus de 580 p. — Prix : 30 fr.

Le public des lecteurs sérieux, captivé par les remarquables travaux de M. Lacroix sur le moyen âge, la renaissance et le XVIII[e] siècle, attendait avec une légitime impatience que le docte historien comblât la lacune qui existait dans ses précédentes publications, et terminât cette histoire de France essentiellement originale à laquelle il a attaché son nom. M. Paul Lacroix vient de lui donner satisfaction en publiant sur *les institutions, les usages et les costumes* du XVII[e] siècle, un premier volume qui ne tardera pas à être suivi d'un second, relatif *aux lettres, aux sciences et aux arts* durant la même période.

Pour éclairer et dégager la marche des chapitres, destinés à montrer les progrès et les transformations successives des mœurs et de l'état social en France, depuis le règne de Henri IV jusqu'aux dernières années de Louis XIV, l'auteur débute par un résumé historique des événements politiques compris entre 1700 et 1743. Avec une érudition sûre d'elle-même et un admirable talent d'exposition, il nous retrace, d'après le témoignage indiscutable des contemporains, les troubles de la Ligue, le règne de Henri IV et les sages réformes de Sully, la régence agitée de Marie de Médicis, les premières années de Louis XIII, sa longue tutelle sous l'autocratie toute-puissante de Richelieu et les frivoles séditions de la Fronde. Après quoi il aborde résolument le côté spécial et vraiment nouveau de son sujet, cet exposé lumineux et savamment varié de la vie privée des Français, que nos historiens avaient jusqu'ici complètement laissée dans l'ombre.

Autant de chapitres, autant de tableaux pleins de vie et de mouvement qui se déroulent sous nos yeux. A tout seigneur, tout honneur : d'abord, la Famille royale, la Cour, la Noblesse, la Marine et l'Armée, auxquelles succèdent les Finances, l'Industrie, la Police et la Justice; après cela, l'Instruction publique, où l'Université et les collèges du temps occupent une large place, et dans laquelle les établissements religieux ne sont pas oubliés; puis, c'est l'histoire de cet admirable mouvement qui porta le XVII[e] siècle vers les œuvres de charité, et dont saint Vincent de Paul fut la plus noble personnification. Voici maintenant le peuple des villes et des campagnes, cortège aux multiples aspects qui nous montre tour à tour les bourgeois et les marchands, les industriels et les gens de métier, les laboureurs et les artisans; l'exactitude apportée par l'auteur dans ce curieux dénombrement est telle qu'il ne manque pas de signaler le badaud parisien, déjà célèbre il y a deux siècles. Il est vrai que ce badaud, à quelque classe de la société qu'il appartînt, trouvait, pour satisfaire sa curiosité, d'innombrables occasions; c'étaient, sans compter les spectacles journaliers de la rue et les charlatans du Pont-Neuf, les fêtes populaires, les entrées de souverains, les jeux guerriers et les carrousels, les ballets de cour et les fêtes de Versailles; c'était aussi le théâtre qui commençait alors à tenir une place importante dans la vie sociale, après avoir subi, sous la Ligue, une éclipse complète, toutes choses que M. Paul Lacroix nous fait connaître en détail. Cet ensemble d'informations curieuses et puisées aux meilleures sources se termine par l'histoire du costume et des révolutions de la mode, dont le faste inouï est poussé, sous le grand roi, jusqu'à ses dernières limites.

Ainsi qu'on peut en juger par cette esquisse trop sommaire, le XVII[e] siècle revit tout entier dans l'œuvre de M. Paul Lacroix, avec son originalité propre et son caractère à la fois brillant et frivole, habilement rendus par une main exercée. Et l'on se demande, après avoir lu ce savant travail, ce qui mérite davantage l'admiration, de l'infatigable activité du patriarche des bibliophiles qui ne recule point devant les plus pénibles recherches, ou de l'incroyable verdeur de cet esprit vivace dont l'âge n'a pas affaibli les brillantes qualités.

L'illustration du volume réclamerait une étude spéciale, si le public n'était suffisamment renseigné à cet égard par l'exemple des précédents. Ici encore les scènes et les types reproduits ont été empruntés aux documents du temps, aux tableaux des grands maîtres, aux estampes des peintres de mœurs et aux naïvetés de l'imagerie populaire. Sous l'intelligente direction de M. Racinet, les dessinateurs et graveurs ont fait preuve d'un talent artistique qui, dans les planches chromolithographiques surtout est porté jusqu'à la perfection.

Voilà, certes, un livre que recommandent les mérites les plus variés, et dont la place est marquée dans toutes les bibliothèques d'élite.

Histoire de la Restauration, par M.-C. Dareste, ancien recteur des académies de Nancy et de Lyon, correspondant de l'Institut. Paris, Plon, 1880, 2 vol. in-8° de IV-524 et 504 p. — Prix, 16 fr.

La Restauration a été dans ces derniers temps l'objet d'études fort estimables, mais toutes entachées d'un vice commun, celui d'être trop longues et partant peu accessibles au public. Il y avait donc lieu de refaire son histoire à nouveau, en adoptant un cadre aux dimensions moyennes et de nature à ne rebuter aucune classe de lecteurs. C'est le but que s'est proposé M. Dareste, et qu'il a pleinement atteint dans son récent ouvrage dont le plan simple et clair, les divisions

nettes et judicieuses, le style précis et élégant, permettent de suivre avec un intérêt toujours croissant un récit impartial et véridique, où il n'y a point de place pour l'enthousiasme ni pour la passion.

En étudiant, pièces en main, cette époque encore si mal connue, où la France, régie par un grand gouvernement et servie par des hommes d'État de premier ordre, vit s'accomplir l'établissement régulier et définitif de la monarchie constitutionnelle, l'historien s'efforce de mettre en relief l'enchaînement des faits, sans insister sur les détails; d'esquisser le portrait des principaux personnages par leurs actes aussi bien que par leurs discours et de présenter une analyse fidèle de ces émouvants débats parlementaires dans lesquels se résumait, en quelque sorte, toute la vie politique du temps. Il fait clairement ressortir le zèle déployé par les ministres pour relever les finances, grâce au crédit et à l'économie, pour reconstituer les armées de terre et de mer, et pour occuper une place honorable dans la diplomatie européenne. Enfin il s'attache surtout à montrer comment le pouvoir, aux prises avec l'opposition de la gauche et le zèle intempestif de la droite, ne sut pas éviter les dangers que lui suscitaient tout à la fois ses amis et ses ennemis, et précipita sa chute pour avoir négligé d'organiser un grand parti de gouvernement.

Traité complet de la science du blason, par Jouffroy d'Eschavannes, ouvrage accompagné de nombreux blasons finement gravés sur bois. Paris, Rouveyre, 1880, petit in-8° de 266 p. — Prix : 6 fr.

Il suffit de parcourir l'œuvre de M. Jouffroy d'Eschavannes pour se convaincre que l'auteur possède à fond le sujet qu'il traite et l'expose avec une netteté parfaite. Ce lumineux travail, précédé d'une courte introduction relative à l'histoire des armoiries et à l'indication des principaux édits ou ordonnances qui régissaient jadis la matière, se divise en deux parties consacrées l'une à l'étude de l'écu et des pièces héraldiques, l'autre à un dictionnaire général des termes du blason. L'auteur procède par définitions claires et précises, qu'il accompagne de nombreuses figures afin de les rendre plus sensibles et les graver plus facilement dans la mémoire. Aussi son traité présente-t-il une incontestable utilité pour les historiens et les curieux auxquels la connaissance de l'art héraldique est souvent indispensable.

Mémoires du duc de Lauzun, édition complète précédée d'une étude sur Lauzun et ses Mémoires, par Georges d'Heylli. Eaux-fortes de Malval. Paris, Rouveyre, 1880, petit in-8° de XLVI-266 p. — Prix : 10 fr.

La seule édition complète des *Mémoires de Lauzun* publiée en 1858 par M. Louis Lacour étant devenue une rareté bibliographique, la réimpression de ce curieux écrit présentait de sérieuses chances de succès et devait tenter un éditeur intelligent. C'est ce qui a décidé M. Rouveyre à le publier de nouveau. Identique à la précédente pour le fond, cette édition est infiniment supérieure quant à la forme, ce qui ne manquera pas de la recommander aux suffrages des bibliophiles. L'impression typographique est exécutée avec le plus grand luxe, et le texte elzévirien est accompagné d'ornements dans le goût du XVIII^e siècle et de ravissantes miniatures à l'eau-forte. Une intéressante étude de M. Georges d'Heylli sur le duc de Lauzun augmente encore l'attrait de cet élégant volume. De l'œuvre elle-même, il y a peu de chose à dire aujourd'hui ; personne n'ignore qu'elle consiste tout entière dans les confidences indiscrètes d'un grand seigneur libertin qui narre ses bonnes fortunes avec beaucoup d'agrément et de variété. C'est donc un document instructif pour l'histoire de l'ancienne société française, un tableau piquant de l'existence frivole du XVIII^e siècle. Mais il faut user avec réserve des indiscrétions de l'auteur, dont la plume trop spirituelle ne mérite pas toujours une entière confiance.

Histoire nationale des naufrages et aventures de mer, par Ch. d'Héricault. Période contemporaine (1800-1850). Paris, Gaume, 1878-79, 2 vol. gr. in-18 de XVIII-388 et 365 p. — Prix : 6 fr.

Tout le monde sait que M. Charles d'Héricault est un conteur agréable et un écrivain de talent, et ce n'est assurément pas l'*Histoire nationale des naufrages* récemment publiée par lui qui portera atteinte à sa légitime réputation. Elle ne pourra que la développer en la justifiant, car son ouvrage se distingue à tous égards des compilations médiocres et peu sincères que l'on a publiées jusqu'ici sur le même sujet. L'auteur, en effet, emprunte exclusivement aux documents officiels les divers épisodes des drames maritimes dont il retrace les émouvantes péripéties. Souvent même il laisse la parole aux acteurs et aux témoins des événements, dont les accents naturels et l'éloquence sans apprêt augmentent encore l'intérêt de ces terribles scènes. Pour éviter la monotonie, il prend soin de couper les récits de naufrages par diverses aventures de mer moins lugubres, mais non moins attrayantes. Il termine son travail par une table générale des noms d'hommes et de navires contenus dans les deux volumes, et comme c'est exclusivement à l'histoire des navires français qu'il a borné son plan, cette table forme un index général de la marine française au XIX^e siècle, où l'on peut retrouver sans peine tous les renseignements désirables. Le public qui s'est passionné de tout temps pour le récit des drames maritimes ne manquera pas d'accueillir avec une faveur marquée cette œuvre consciencieuse et originale, d'où l'imagination et la fantaisie ont été rigoureusement exclues.

Thiers à l'Académie et dans l'histoire, par Émile Ollivier. Paris, Garnier, gr. in-18 de 150 p.

L'existence académique de M. Émile Ollivier est singulièrement accidentée; deux fois il a eu à prononcer un discours en présence de la docte assemblée et deux fois il s'est vu enlever la parole. On croit généralement connaître les incidents à la suite desquels il a dû s'abstenir de répondre à M. Henri Martin, et on les connaît fort mal, car ils ont été singulièrement travestis par les journaux. Voilà pourquoi M. Ollivier trouve bon d'en appeler des procédés de ses confrères au jugement du public en mettant sous ses yeux, avec une sincérité absolue, tous les éléments d'informations nécessaires. Il fait suivre ces renseignements d'une étude courte mais complète sur le caractère et le rôle public du grand historien national. Cette étude paraîtra sans doute sévère, mais elle n'est qu'impartiale, et si jamais — ce qui est fort à craindre — les détracteurs de Thiers l'emportent sur ses panégyristes, on reconnaîtra sans peine que M. Ollivier est resté dans le vrai en adoptant un juste milieu entre les critiques injustes et les éloges excessifs.

Les Tombeaux, par Lucien Augé, ouvrage illustré de 31 vignettes, par Sydney Barday. Paris, Hachette, 1879, gr. in-18 de 302 p. *(Bibliothèque des Merveilles)*. — Prix 2 fr. 25.

L'auteur de ce petit voulume s'est proposé de résumer sous une forme simple et concise toutes les données historiques et artistiques que nous possédons sur les divers genres de sépultures usités chez les peuples anciens et modernes. Il a successivement passé en revue les fastueuses hypogées de l'Égypte, les monuments cyclopéens de la Grèce, les tombes mystérieuses de l'Étrurie, les bornes tumulaires de Rome, les élégants marabouts des nécropoles orientales et les manifestations diverses de l'art funéraire chrétien depuis les catacombes jusqu'aux cimetières modernes. Chemin faisant il indique les rapports qui existent entre les croyances religieuses des nations et l'aspect et le style de leurs monuments funèbres tout en détaillant avec précision les plus curieux d'entre ces monuments. Ce livre où les connaissances les plus variées s'allient à d'intéressants souvenirs de voyages figurent très honorablement dans la *Bibliothèque des Merveilles*, si intelligemment dirigée par M. E. Charton. L'illustration est traitée avec soin, mais on la voudrait plus complète.

Documents sur les mœurs du XVIIIe siècle. *La Chronique scandaleuse,* publiée par Octave Uzanne, avec préface, notes et index. — Paris, A. Quantin, éditeur, 1 vol. in-8° jésus. — Prix : 20 fr.

Cet ouvrage forme le premier volume d'une importante et magnifique collection de grand format. *La Chronique scandaleuse* est un recueil d'échos, de bulletins, de nouvelles qui composent des témoignages précieux et sincères. On y trouve tous ces mille petits bruits de la ville et de la cour, ces indiscrétions, ces calomnies, ces *on-dit* notés au jour le jour, qui restent encore à nos yeux comme l'expression vivante de toute une époque. M. Octave Uzanne, dans son introduction, a défini ainsi le rôle de ces légères chroniques.

« Sans ces *Nouvelles à la main* il nous serait bien difficile de reconstituer l'histoire sociale du XVIIIe siècle. C'est grâce à ces entrefilets, à ces *Observateurs,* à ces *Correspondances secrètes,* à ces *Mémoires intimes,* à ces *Espions* confidentiels qu'il nous est permis de nous renseigner exactement sur le mouvement vital d'il y a cent ans. Lire toutes ces agréables gazettes, c'est en quelque sorte tâter le pouls à une génération et en saisir les diverses pulsations; c'est pénétrer dans la vie privée des hommes à la mode ou des littérateurs en renom, et, mieux encore, c'est retrouver dans la fraîcheur de l'impromptu, dans la verdeur du mot pris à son éclosion, cet aimable esprit de nos pères, cet esprit de saillie si mordant, si coquet, si déluré dans l'aisance des conversations frivoles ou sérieuses. »

M. Uzanne a enrichi ce volume de notes, d'éclaircissements et d'un index qui en font non seulement un ouvrage de bibliophile, mais aussi un livre excellent à consulter pour tous les travailleurs et les curieux qui désirent être au fait des conversations malicieuses d'autrefois. On nous annonce dans cette collection de premier ordre, qui formera environ douze volumes, des *Anecdotes sur Mme Dubarri,* l'*Espion du boulevard,* la *Gazette de Cythère,* etc., en un mot, tous les bulletiniers du siècle dernier. Voilà bien des scandales éveillés.

Le papier, les fleurons, lettres ornées et culs-de-lampe spéciaux à cet ouvrage, la vignette à l'eau-forte, signée Mongin, le cadre de la couverture sont d'un joli goût et fort bien réussis; nous ne saurions en dire autant de l'eau-forte frontispice de Lalauze. Le graveur, dans la facture de cette planche repérée à deux tons a su vaincre une difficulté que son métier de praticien habile lui rendait aisée, mais que dire de la composition, et surtout de la femme qui tient le milieu de la composition?

M. Lalauze qui a de l'entente et un certain faire dans l'arrangement, manque beaucoup de dessin; ses personnages sont disproportionnés; on ne lui a pas ménagé les éloges, mais on lui *a trop refusé la critique.* La vérité est salutaire aux artistes; que M. Lalauze se méfie davantage de ses compositions, sinon le talent du graveur serait compromis par les fautes du dessinateur.

La Terre des gueux, *voyage dans la Flandre flamingante,* par Henry Havard. — Paris, Quantin, 1879. Gr. in-18 de 421 p. — Prix : 3 fr.

Rassurez-vous, lecteur, les *gueux* dont il s'agit ici n'ont rien de repoussant. Ils ont pris une appellation bizarre, j'en conviens, mais ce sont tous de forts honnêtes gens; demandez plutôt à M. Henry Havard. Il vous dira que, fidèles héritiers de vieilles traditions flamandes, ces *gueux* soutiennent énergiquement les droits de la liberté menacée et poursuivent l'affranchissement de la conscience humaine. Et si vous êtes curieux de connaître leur pays et leurs mœurs, vous n'avez qu'à suivre cet aimable compagnon de route; c'est un guide sûr, et qui connaît peut-être mieux que les flamands eux-mêmes les Flandres flamingantes. Il vous promènera à travers de riches et fertiles campagnes, à l'aspect rustique et idyllique, où les vielles cités, encore parées de leurs anciens atours, dorment dans des berceaux de verdure, et dont les habitants, hospitaliers et serviables, accueillent le touriste avec une exquise amabilité. Tour à tour historien, archéologue et artiste, il vous racontera le glorieux passé d'un vaillant pays, et les efforts persévérants d'une race industrieuse qui a su vaincre la nature et dompter les éléments. Il vous décrira les trésors des musées et des cathédrales, les riantes perspectives d'une nature pittoresquement variée. Voulez-vous tenter l'aventure et entreprendre cette rapide excursion dans les pays flamingants? La chose est facile : ouvrez le livre de M. Havard, et je suis persuadé que vous le lirez jusqu'au bout, entraîné par l'intérêt et le charme du récit.

Chypre, *son passé, son présent et son avenir,* par R. Hamilton Lang, traduit de l'anglais, par V. Drave. Paris, Quantin, 1879. Gr. in-18 de IV-200 p. — Prix : 3 fr.

Parmi les diverses études provoquées par la récente annexion de Chypre à la domination anglaise, celle de M. Hamilton Lang est assurément la plus instructive et la plus utile au point de vue pratique. L'auteur, qui a séjourné plus de quinze ans dans l'île en qualité de consul anglais et de directeur de l'agence de la Banque ottomane a pu étudier à loisir les antiquités et les mœurs du pays, la nature et les productions du sol, les vices de l'administration ottomane et les multiples vexations endurées par les habitants. Une comparaison attentive entre le présent et le passé lui a permis de constater que Chypre peut redevenir, sous un bon gouvernement, aussi florissante qu'autre-

fois, puisque les causes de sa prospérité primitive, c'est-à-dire les richesses minérales et les productions agricoles, subsistent encore. Ces considérations, dignes d'une attention sérieuse, sont précédées de l'histoire succincte de l'île depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours et suivies d'une excursion pittoresque et archéologique à travers ses différentes régions, dans lesquelles l'auteur fait preuve d'une solide érudition.

Nouvelle Géographie universelle, *la terre et les hommes,* par Élisée Reclus. Tome V, l'Europe scandinave et russe. Paris, Hachette, 1879, grand in-8, de 944 pages contenant 9 cartes en couleur tirées à part, 200 cartes dans le texte, et 76 vues et types gravés sur bois. — Prix : 30 fr.

M. Élisée Reclus poursuit laborieusement l'admirable tâche qu'il s'est imposée d'élever aux sciences géographiques un monument vraiment digne d'elles, et chaque fin d'année amène l'achèvement d'un nouveau volume de cette œuvre grandiose. Aujourd'hui c'est le tome cinquième qui vient de faire son apparition; il est consacré tout entier au monde russe et scandinave et complète la première partie du travail qui a l'Europe pour objet.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que ce volume est encore supérieur aux précédents, si remarquables cependant. Cette supériorité réside dans la nature même du sujet, qui est resté à peu près complètement inconnu jusqu'ici et sur lequel l'auteur nous fournit tout un monde de précieuses révélations. Pour nous Français, le Danemark est si petit qu'il ne sollicite point notre curiosité; la Suède, la Norvège et la Russie, perdues dans l'éloignement des régions polaires et sibériennes, n'attirent point nos regards. Et pourtant ces nations part leur aspect pittoresque, leur originalité naturelle, leurs institutions, leurs mœurs, et le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire, méritent bien de fixer l'attention de celui qui veut, suivant l'expression de Descartes, « s'instruire dans le grand livre du monde ». Il faut voir avec quels soins minutieux, quelle précision rigoureuse, quelle abondance d'informations et quelle variété de détails M. Élisée Reclus a décrit la terre et dépeint les hommes de ces pays à l'endroit desquels il serait absurde aujourd'hui de se montrer indifférent.

L'ensemble des documents recueillis et mis en œuvre par le savant géographe est tel qu'il ne saurait être le résultat des efforts d'un seul homme. Aussi n'y a-t-il point à s'étonner que l'auteur soit aidé dans son travail par divers collaborateurs au zèle desquels il se plaît à rendre hommage, et qu'il associe à ses succès en indiquant les services dont il est redevable à chacun d'eux.

L'illustration du volume est réglée d'après les principes adoptés pour les précédents. Elle se compose principalement de cartes et tableaux dressés d'après les meilleures sources et gravées par d'habiles artistes qui représentent tour à tour la constitution orographique et hydrographique des pays étudiés, leurs divisions politiques et administratives, la nature de leur industrie et les mouvements de leur population. A cela il faut ajouter les plans de villes, les vues de monuments et de paysages, les types d'habitants presque toujours reproduits d'après les photographies et empreints d'un caractère d'authenticité absolue. L'ouvrage se termine par un index alphabétique très complet, dont l'importance et l'utilité apparaissent facilement si l'on réfléchit à la prodigieuse quantité de renseignements accumulés dans ces pages si bien remplies.

Pour retirer du plaisir et du profit de la lecture d'un tel ouvrage, il est nécessaire de l'étudier en détail et avec attention. On comprend alors combien sont étroites les connaissances, que l'on croyait posséder comparées à celles qui restent encore à acquérir et l'on apprécie à sa juste valeur l'immense service rendu à la science moderne par le laborieux écrivain qui a voué son existence à la diffusion de la géographie exacte et raisonnée. Comme Buffon, auquel il est permis de le comparer, car il a l'ampleur de son style et l'étendue de son savoir, M. Élisée Reclus, qui nous révèle les transformations successives de la terre et des hommes depuis leur origine jusqu'à leur état actuel, mérite bien le noble titre d'*historien de la nature.*

Cours de géographie conforme aux programmes des divers degrés de l'enseignement, par J. d'Arsac. Atlas historique de la France, précédé d'un planisphère et d'une carte de l'Europe actuelle, par A.-H. Dufour, relié toile rouge. Paris, Gaume, 1876-78. 2 vol. in-12 et grand in-8. — Prix ensemble : 6 fr.

Parmi les publications techniques destinées à l'enseignement de la géographie, il en est peu qui réunissent les conditions requises pour un bon manuel : certaines pèchent par excès de sécheresse, d'autres par une trop grande abondance, la plupart par une absence complète d'utilité pratique. Aucun de ces reproches ne saurait être adressé au *Cours de Géographie* de M. d'Arsac, dont le travail indique une sérieuse expérience des choses de l'enseignement et un grand talent d'exposition. L'auteur a su renfermer dans un cadre clair et précis, les matières les plus abondantes et les plus diverses en même temps qu'il facilitait le travail de la mémoire par une classification intelligente des notions physiques, politiques, administratives et économiques. De plus l'exécution matérielle a été combinée de manière à simplifier les études en permettant de revoir d'un coup d'œil tous les détails indispensables. La partie de l'ouvrage consacrée à la France mérite une mention particulière, pour la manière remarquable dont elle est traitée et les développements qu'elle renferme.

L'atlas de M. Dufour est l'utile auxiliaire de ce *Cours de géographie.* Mais il a surtout pour objet la description de la France dont il retrace les variations territoriales et les divisions intérieures depuis la conquête romaine jusqu'aux temps modernes. A ce titre, il devient le complément naturel de toutes les histoires de France.

États-Unis et Canada. — *L'Amérique du Nord pittoresque,* ouvrage rédigé par une réunion d'écrivains américains sous la direction de W. Cullen Bryant, traduit, revu et augmenté par Bénédict-Henry Revoil, illustré d'un nombre considérable de gravures, et d'une carte des États-Unis. Paris, Quantin, 1880, grand in-4, de 780 pages. — Prix : 50 fr.

Les touristes français que l'exposition de Philadelphie a naguère entraînés au delà de l'Océan n'ont pas manqué à leur retour, de nous faire part de leurs impressions de voyage. Ils se sont tous longuement étendus sur le système parlementaire des États-Unis, sur les constitutions politiques et administratives, les

mœurs et les usages, mais aucun, que je sache, n'a paru se préoccuper des beautés de la nature américaine et des merveilles enfantées par l'audacieuse industrie des Yankees. Ils ont ainsi négligé le côté le plus original et le plus pittoresque du pays qu'ils avaient parcouru. Les écrivains américains qui, sous la direction de M. Cullen Bryant, viennent de rédiger *l'Amérique du Nord pittoresque* ont montré beaucoup plus de discernement en nous révélant dans leur patrie l'existence de merveilles qui méritent une admiration sans partage. Ces merveilles, il suffit d'ouvrir les yeux pour les voir et pour être frappé du magnifique spectacle qu'elles présentent. Ici, ce sont les forêts séculaires à l'ombre impénétrable, là, les déserts majestueux de silence et d'immensité, ailleurs les vastes prairies diaprées de fleurs odorantes, les monts aux mille formes taillés par la nature, les grands fleuves qui brisent les rochers dans leurs chutes, les précipices gigantesques, les lacs orageux dont l'onde azurée se perd à l'horizon. L'imagination la plus inventive ne saurait rêver de créations plus ravissantes et plus grandioses. Et si, laissant de côté la nature, on tourne ses regards vers l'activité de l'homme, que de prodiges encore! Ces villes gigantesques que l'on a pour ainsi dire improvisées, ces édifices aux monstrueuses proportions, ces palais tout en marbre, ces ports où s'abritent des flottes entières, ces quais où s'étalent les richesses d'un monde, ces viaducs élevés à des hauteurs vertigineuses, ces jardins et ces parcs ombreux aussi charmants, mais plus parfaits encore que la nature elle-même, ne sont-ils pas autant de merveilles qui frappent d'étonnement? C'est donc là, et là surtout, qu'il faut chercher la vraie beauté et l'incontestable originalité de l'Amérique du Nord, et les écrivains américains ont été heureusement inspirés en dévoilant à nos yeux ces trésors du Nouveau-Monde. Leur ouvrage écrit en anglais a été traduit ou plutôt *adapté* par M. Revoil, esprit fin et délicat, qui a su corriger ce que les descriptions enthousiastes des auteurs étrangers avaient d'un peu monotone, et les varier par des récits de chasse et de pêche, par de curieux traits de mœurs et d'intéressantes anecdotes. C'est probablement au traducteur que nous sommes redevables de l'histoire du pirate Kidd, immortalisé par Edgard Poë, dans son *Scarabée d'Or,* et des exploits de Blondin et de John Turner sur le Niagara, ainsi que des révélations piquantes dont les jeunes *misses* américaines sont l'objet. Je dis probablement, car M. Révoil a gardé sur les transformations apportées par lui au texte primitif un silence trop modeste; nous aurions été, cependant, bien aises d'être édifiés à cet égard, à cela quelques mots de préface auraient suffi.

Pour être parfait, l'ouvrage avait besoin d'illustrations tout à fait exceptionnelles. Elles ne manquent pas, et il est juste de convenir qu'elles sont véritablement splendides; les artistes semblent avoir lutté de talent et les graveurs d'habileté. Je signalerai tout particulièrement une innovation excellente et qui mérite d'être imitée; au lieu de multiplier les petits dessins intercalés dans le texte, on a eu l'ingénieuse idée de les juxtaposer sur de grandes planches, en les encadrant dans des médaillons de l'effet le plus gracieux. Aussi peut-on affirmer sans hésitation, — et c'est l'opinion de juges compétents — que ce livre compte parmi les plus remarquables productions de l'année et honore dignement son intelligent éditeur.

Niger et Bémié. *Voyage dans l'Amérique centrale,* par Adolphe Burdo, membre de la Société belge de géographie, ouvrage enrichi d'une carte spéciale et illustré de dessins, par Camille Renard. Paris, Plon, 1880, gr. in-18 de 295 p. — Prix : 4 fr.

L'auteur de cette intéressante exploration a vécu plusieurs mois durant au milieu des peuplades du Niger et du Bémié, chez lesquelles n'avaient pénétré jusqu'ici que de rares voyageurs. Il a observé curieusement leur genre de vie, leurs mœurs, leur industrie, leur religion, et recueilli sur ces divers points une ample moisson de souvenirs qu'il nous transmet avec une scrupuleuse fidélité. A ces curieux renseignements il a joint un récit de ses dangers personnels et des péripéties singulières qui ont signalé son aventureuse excursion, écrit avec autant de verve que de naturel. Il faut donc savoir gré à l'éditeur Plon d'avoir ajouté ce volume à sa petite *Bibliothèque de voyages,* déjà si riche en relations originales.

La Provence maritime, ancienne et moderne, par Ch. Lentheric, ingénieur des ponts et chaussées, ouvrage renfermant neuf cartes et plans. Paris, Plon, 1880. Gr. in-18 de 540 p. — Prix : 5 fr.

Après avoir écrit l'histoire des villes mortes du golfe de Lyon et des lagunes marécageuses de la basse vallée du Rhône, M. Ch. Lentheric vient d'achever son œuvre de résurrection du littoral méditerranéen par une longue et savante étude sur la côte rocheuse et dentelée que les Romains appelèrent jadis « la Province » par excellence, et qui a conservé, à travers les âges, son antique appellation. Dans cette terre privilégiée, où la séduction du climat et la richesse du territoire attirèrent successivement tous les peuples de l'ancien monde, il était facile de récolter une abondante moisson de souvenirs en interrogeant ce sol si souvent bouleversé par la nature et par les hommes. Là, en effet, le sol forme un vaste musée où les races disparues ont laissé les ruines de leurs édifices, leurs armes et leurs dieux, leurs traditions et leurs ossements; il faut donc le fouiller pour lui arracher ses secrets. C'est ce qu'a fait M. Lentheric, en ne laissant échapper aucune des indications que lui fournissaient les monuments qu'il avait sous les yeux. Il a, de plus, appelé à son aide les inductions rigoureuses de la science et les révélations des historiens; il a étudié la constitution géologique de la terre, critiqué les textes, commenté les inscriptions. Aussi a-t-il pu accomplir une véritable exhumation du rivage ligurien, et mettre en lumière le passé à peu près inconnu des cités maritimes dont il est bordé, en même temps qu'il expose leur état actuel et leur avenir probable. Parmi les chapitres les plus curieux de son livre, il faut citer celui qui a pour titre « *Une ville gréco-romaine disparue* », et dans lequel l'auteur raconte, avec une certitude à peu près absolue, la vie et la mort de l'antique *Taurœntum,* cité jadis florissante que les sables de la mer ont engloutie depuis de longs siècles. Ce volume complète dignement la trilogie historique que M. Lentheric a consacrée à exhumer les splendeurs évanouies des côtes françaises de la Méditerranée.

Les Vieilles Villes d'Espagne, par A. Robida, avec 125 dessins de l'auteur. Paris, Maurice Dreyfous, 1 vol. in-8° colombier.

M. Robida, le spirituel costumier des fantaisies de *la Vie parisienne,* est devenu depuis quelques années

un infatigable touriste qui prend à l'assaut de son crayon les villes les plus pittoresques de l'Europe, en notant avec beaucoup d'humour ses impressions de Voyageur. Après *les Vieilles Villes de Suisse*, voici les vieilles villes ensoleillées d'Espagne, ses rues étroites, ses maisons enchevêtrées, ses murailles pittoresques, ses clochers, ses cloîtres, ses balcons romantiques, ses cathédrales et toute cette population bizarrement accoutrée, ses muletiers andalous, ses mendiants de Burgos, ses belles filles du peuple et ses nobles dames qui jouent de l'éventail et lorgnent sous la mantille.

Le volume qu'il vient de consacrer à Fontarabie, à Vitoria, à Burgos, à Valladolid, à Madrid, à Tolède, à Sévile, à Murcie est bien personnel et très réussi. M. Robida, dans ce voyage *tra los moutes*, a le bon goût de ne point déguiser la vérité sur l'Espagne. Plus réaliste et moins coloriste que Th. Gautier, il enjambe moins de balcons, ne chante pas autant de sérénades et procède dans ses narrations avec prudence, ne parlant que de ce qu'il a vu; aussi son ouvrage s'adresse-t-il au grand nombre des lecteurs; c'est un volume de salon et de fumoir; les amateurs le rangeront également dans leur bibliothèque des voyages, car les croquis de Robida sont traités avec une verve et une turbulence qui en font des illustrations très originales.

DANIEL D.

Les quais de Rouen, autrefois et aujourd'hui.— Cinquante-trois eaux-fortes avec texte par M. Jules Adeline. Rouen, 1880, E. Augé, éditeur. Un vol. in-folio tiré à 125 exemplaires numérotés, tous sur papier de Hollande de Van Gelder, avec les eaux-fortes hors texte sur vergé teinté et les plans tirés en couleur. — Prix (en feuilles dans un carton à couverture illustrée) : 30 fr.

Parmi les publications d'art et d'archéologie éditées en province, les *Quais de Rouen autrefois et aujourd'hui* tiendront certainement, dans l'avenir, une des premières places. Toute proportion gardée, M. Jules Adeline a fait là — à lui seul — car il a coutume d'écrire le texte et de graver les eaux-fortes de ses publications — M. J. Adeline a fait là un de ces ouvrages qui, pour leur province, sont ce que le *Paris à travers les âges* est pour la France entière.

Les reproductions de vues inédites sont nombreuses dans ce recueil grand in-folio et les plans tirés en couleur, dans le texte, sont d'un aspect fort agréable.

L'auteur a divisé le texte de cet ouvrage en deux parties. Dans la première, il décrit rapidement les *Quais autrefois et aujourd'hui, les portes et édifices du côté des quais, les ponts sur la Seine* et *les fêtes* dont les quais furent le théâtre.

Dans la seconde, une série de *plans du* xe *au* xixe *siècle*—accompagnés chacun d'une légende explicative — et des *vues d'ensemble* permettent de se rendre compte d'un simple coup d'œil des aspects successifs de Rouen.

Parmi les dessins *inédits* que M. J. Adeline a eu la bonne fortune de rencontrer, et dont il a donné des eaux-fortes très réussies, il faut signaler: les curieux dessins des *Ponts de Roan* du musée de Reims (1608); les vues de Rouen du xviie siècle (Archives de la ville); les vues de Martin (Musée de Rouen) et de Hubert Robert (xviiie siècle) (Palais, archives épiscopales); un consciencieux essai de restauration (xviie siècle); profil de Rouen (d'après le plan de Gomboust), et enfin le fac-similé d'une *vue de Rouan* dessinée *du grenier à sel prise sur le lieu au mois de may 1727*, dont la gravure ne mesure pas moins d'un mètre de longueur et dont le dessin appartient à la Bibliothèque nationale (département des estampes).

Des frontispices — dont un avec le portrait de l'auteur et des lettres initiales — fort ingénieusement agencées, complètent heureusement l'illustration de ce très important et très remarquable ouvrage.

BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

Bibliographie clérico-galante. Ouvrages galants ou singuliers sur l'amour, les femmes, le mariage, le théâtre, etc., écrits par des abbés, prêtres, chanoines, religieux, religieuses, évêques, archevêques, cardinaux et papes. Par l'Apotre bibliographe. — *Castigas turpia, turpis?* (Juv. sat. II.) Paris, *M. A Laporte*, libraire-bouquiniste, 43 ter, rue des Saints-Pères, 1879. 1 vol. in-8° de xxviii-178 pages, imprimé sur papier teinté : 6 fr.

Rien n'est plus piquant que l'histoire de cette intéressante petite bibliographie spéciale. Son auteur, *l'Apôtre bibliographe*, qui n'est autre que l'éditeur du livre, M. Laporte lui-même, a pris soin de faire connaître, dans sa curieuse introduction, le *pourquoi* et le *comment* de la naissance de la *Bibliographie clérico-galante* d'un chanoine et d'un journaliste. Voici, en peu de mots, le résumé de toute l'affaire : Dans son numéro du 20 août 1872, le journal *l'Univers* publiait un long article d'un chanoine d'Orleans, M. V. P***, signalant au public, avec une certaine véhémence, la grande facilité que laissaient alors au commerce de la librairie ancienne et moderne les autorités de la police et du parquet. Dans ledit article fortement apostillé par le célèbre journaliste ultramontain, M. L. V..., le chanoine d'Orléans citait, à l'appui de ce qu'on pourrait appeler ses *remontrances*, 23 extraits du catalogue mensuel d'une officine parisienne « qu'il ne voulait pas nommer », mais qui, malgré cette restriction d'apparence charitable, devint immédiatement l'objet d'une enquête judiciaire. Le catalogue ainsi dénoncé (le mot n'a rien d'excessif) était le n° 2 du *Moniteur universel des Livres anciens et modernes;* l'officine, si discrètement signalée, était la librairie que M. A. Laporte exploitait alors, quai Malaquais, 7, de compagnie avec M. Edouard Rouveyre, ce jeune et sympathique éditeur, que tous les bibliophiles connaissent aujourd'hui. L'effet des... *révélations* du journal *l'Univers* ne se fit pas attendre : dès les premiers jours du mois de septembre 1872, M. Macé, commissaire de police aux délégations judiciaires, se présentait, par ordre de justice, chez M. A. Laporte, y opérait une perquisition et y saisissait les 23 ouvrages incriminés par M. V. P... Par bonheur pour le pauvre libraire, le parquet, prenant en considération l'extrême bonne foi et l'honora-

bilité commerciale de M. A. Laporte qui ignorait que certains ouvrages ne pouvaient être annoncés et mis en vente, ne jugea pas à propos d'exercer aucune poursuite contre lui.

Remis d'une alarme si chaude, dont il a pu d'ailleurs tirer profit depuis, M. Laporte songea à riposter par un bon tour de bibliophile au très mauvais que lui avaient joué, dans un bon but peut-être, mais à coup sûr avec une bien regrettable imprudence, ces deux rédacteurs de *l'Univers*. Il ne trouva rien de mieux que de prouver, pièces en mains, à ces messieurs, que bien des hommes d'église, de tous temps et de tous rangs, n'avaient pas craint de s'abandonner à d'extrêmes joyeusetés littéraires; il conçut le plan de la bibliographie clérico-galante, se mit courageusement à l'œuvre et à force de recherches parvint à compiler le charmant volume dont nous nous occupons ici. En résumé, ce qu'a fait M. Laporte est de bonne guerre, et il n'est aucun auteur qui puisse songer à l'en blâmer non plus que de la malicieuse précaution qu'il a prise, de faire savoir au public que c'est bien à MM. V. P... et L. V... qu'il faut attribuer la vraie paternité de la *Bibliographie clérico-galante*, puisque sans leurs attaques il n'eût jamais pensé peut-être à traiter un tel sujet.

Disons en terminant que M. M.-A. Laporte a été récompensé de ses soins par le succès; déjà il a vendu un grand nombre d'exemplaires de son livre, et l'on ne saurait qu'engager les amateurs à se pourvoir au plus vite de cette intéressante étude bibliographique dans laquelle ils trouveront, avec d'utiles notes biographiques et bibliographiques, la description raisonnée de plus de 4,000 ouvrages galants écrits par environ 600 auteurs appartenant à l'Église.

Nous nous permettrons enfin une légère critique : dans sa préface, souvent très mordante et toujours amusante, M. A Laporte fait usage de néologismes un peu hasardés; tels sont par exemple : *Catalographe* (nous préférerions *catalogographe*) et *Éroticité*. M. Laporte abuse aussi un peu de la citation latine, principalement de la citation tirée des livres saints : serait-ce réminiscence de ses premières études? F. D.

Catalogue raisonné d'une collection d'ouvrages la plupart relatifs à l'Alsace et à la Lorraine. Strasbourg, Noiriel, 1876, petit in-8°.

Il est un peu bien tard sans doute pour parler aujourd'hui de ce catalogue quatre ans après sa publication; mais la bibliographie ne vieillit pas, et si les livres rassemblés pour cette vente sont dispersés depuis longtemps, il leur survit cette agréable nomenclature. Elle comporte cinq parties : les ouvrages latins, allemands et français, un appendice et une courte liste d'autographes. Il y a eu de tout temps des amateurs d'*Alsatica*, et le coquet *Bibliographe alsacien*, qui paraissait naguère à Strasbourg, en enregistrait et en décrivait dans chacun de ses trop rares numéros. Nous ne sommes guère en mesure de donner notre avis sur ces curiosités, particulièrement pour les plaquettes en langue allemande, mais nous pouvons louer en connaissance de cause un classement intelligent et des notes souvent fort vives. Félicitons aussi l'imprimeur, M. R. Schultz, digne successeur de la maison Berger-Levrault, qui depuis a émigré à Nancy. Mais le nom du rédacteur? direz-vous. Cherchez. Se tromperait-on beaucoup en attribuant cet essai bibliographique à un Alsacien qui a payé jadis de quatre mois de forteresse la courageuse citation de quelques vers de *l'Année terrible*, et qui donnait hier à peine une remarquable édition de *l'Apologie pour Hérodote*, à M. Paul Ristelhuber?

M. T.

Correspondance littéraire de Grimm, Diderot, Raynal, Meister. Notices et Notes par Maurice Tourneux. Paris, Garnier, 1879.

La librairie Garnier frères, qui a entrepris la superbe édition que nous signalons, fait paraître assez rapidement les différentes tomaisons de cette œuvre importante pour les lettrés, les chercheurs et les curieux. Elle vient de mettre en vente les tomes X et XI. L'ouvrage complet comprendra seize volumes. Nous attendrons la fin de cette édition et l'index général de M. M. Tourneux, pour parler comme il convient de cette réimpression excellente aussi bien par l'intégralité de son texte que par les annotations et éclaircissements du jeune éditeur littéraire qui n'a pas craint d'aborder un travail de si longue haleine.

Le Livre à la fête de « Paris Murcie ».—La bibliographie est charitable; on aime à se souvenir qu'on a fait le bien, et, à ce titre, ce serait la meilleure forme de la charité : *scripta manent* et même rien ne reste mieux qu'un livre. C'est à ce point de vue, et en rentrant dans le caractère froid et légèrement sceptique du vrai bibliophile, que nous adresserons des reproches au numéro de Paris-Murcie édité par le comité de la presse française sous la direction de M. Lebey et imprimé par la maison Plon. C'est trop diffus, on passe des « conseils aux hommes à marier » à un article sur « Wagner ». Les illustrations ne sont pas défectueuses matériellement, mais elles auraient pu avoir plus d'à-propos. Nous aurions voulu moins d'annonces, et qui mieux est pas du tout; on eût gagné en vente ce qu'elles ont pu rapporter. La composition et les annonces ont été faites à titre gracieux par l'excellente maison Motteroz. Surtout ce numéro est trop grand. Comment conserver un exemplaire unique format in-folio dans les cartons aux oublis que l'on n'ouvre jamais sans se salir de poussière? Combien nous aurions mieux aimé un petit carnet mignon à placer dans les bons coins d'une bibliothèque!

Après tout, le gros public veut avoir de la quantité apparente! La vérité est que ce numéro s'est énormément vendu, que les pauvres de France et d'Espagne en ont reçu énormément d'argent. Tout est donc pour le mieux.

Mais un bijou bibliophilique, *un vrai*, c'est la plaquette faite par *la Vie moderne* et la maison Gillot! Il y a huit feuillets imprimés sur chine et recouverts par un papier cuir japonais gaufré et doré. Chacun de ces feuillets est une merveille de composition. MM. Giacomelli, Scott, Rico, Madrazo, Adrien Marie, Courbois, Clairin, y ont encadré des poésies de Victor Hugo et Banville, José Maria de Heredia, François Coppée, Armand Silvestre, et on se demande si on est plus ravi par les dessins que par les poésies. Tout est grâce et charme dans ce petit chef-d'œuvre d'amitié, d'à-propos et de goût. Les amateurs ont dû payer cher les rares exemplaires mis en vente, mais qu'ils se consolent, ils ont fait un bon placement.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

NOUVELLES — VARIÉTÉS — VENTES PROCHAINES

D'après la liste dressée dernièrement par le ministère de l'instruction publique, nous relevons ici la statistique des bibliothèques parisiennes.

La Bibliothèque nationale, sans rivale dans le monde, contient plus de 600,000 volumes.

La Bibliothèque de l'Arsenal, fondée au XVIIIe siècle par Paulmy d'Argenson, possède 200,000 volumes et près de 9,000 manuscrits précieux, parmi lesquels les fameux écrits de Conrart, source intarissable pour les érudits qui s'occupent du XVIIe siècle.

La Bibliothèque Sainte-Geneviève, la plus fréquentée après la Bibliothèque nationale, contient 170,000 volumes, et un certain nombre de manuscrits remarquables.

La Bibliothèque de la Sorbonne ou *Bibliothèque de l'Université de France*, constituée en 1760 par un legs d'environ 8,000 volumes, fait par un des recteurs de l'ancienne Université de Paris, M. J. Gabriel Petit de Montempys, possède aujourd'hui 115,000 volumes, sans compter, croyons-nous, la *Bibliothèque Cousin*, établie dans un local à part, et qui ne comprend pas moins de 26,000 volumes

La Bibliothèque Mazarine (*Bibliotheca a fondatore Mazarinea*), fondée vers le milieu du XVIIe siècle, renferme 160,000 volumes.

Citons encore :

La Bibliothèque de l'Institut, 100,000 volumes.

La Bibliothèque du Muséum d'Histoire naturelle, 35,000 volumes.

La Bibliothèque du Corps législatif, 30,000 volumes.

La Bibliothèque de la Cour de Cassation, 48,000 volumes.

La Bibliothèque de la Faculté de Médecine, 35,000 volumes.

La Bibliothèque de la Faculté de droit, 9,000 volumes.

La Bibliothèque des Archives, fondée en 1808, par Daunou, 20,000 volumes.

La Bibliothèque des Invalides, 25,000 volumes.

La Bibliothèque de l'ancien Sénat, dite *Bibliothèque du Luxembourg*, 20,000 volumes.

La Bibliothèque du Collège de France, 6,000 volumes.

La Bibliothèque du Conservatoire des Arts et Métiers, 20,000 volumes.

Puis viennent en dernier lieu les *Bibliotières* ou *Petites Bibliothèques de la Monnaie*, de *l'Imprimerie nationale*, du *Bureau des Longitudes*, des différents *ministères*, etc., qui possèdent chacune environ 4 à 5,000 volumes.

La Bibliothèque. — Les échafaudages qui masquaient la façade nouvelle de la Bibliothèque nationale sur la rue Colbert viennent de disparaître.

Cette façade s'étend sur une longueur de 70 mètres et complète dignement le périmètre des parties neuves de la Bibliothèque.

La nouvelle galerie Colbert, à trois grands étages, est percée de deux rangs de baies presque entièrement dépourvues de sculpture. Le premier étage est destiné à recevoir les numéros d'imprimés modernes classés sous la rubrique : *Belles-Lettres.*

Selon toute probabilité, les étages supérieurs seront affectés à des ouvrages rentrant dans la même catégorie.

Quoi qu'il en soit, l'aménagement intérieur se poursuit rapidement, et dans quelques semaines les précieuses collections de la rue Richelieu auront de vastes espaces de plus à leur disposition.

La Bibliothèque Sainte-Geneviève a inauguré depuis la rentrée des classes un service qui est déjà fort apprécié par le public des collèges et des Facultés qui fréquente cet important établissement. C'est un service de recueils périodiques qui sont mis sur une table spéciale à la disposition des lecteurs. Ceux-ci n'ont besoin, pour s'en servir, de s'adresser à personne ; ils les trouvent rangés par ordre alphabétique, dans d'élégants cartonnages sur lesquels est collée la couverture du recueil lui-même. Naturellement c'est la dernière livraison parue qui est enfermée sous chacun de ces cartonnages, et à voir l'empressement du public à user de ce supplément de moyens d'étude, on sent combien la bibliothèque Sainte-Geneviève a fait là une chose utile pour la jeunesse studieuse. Ce service a été entièrement organisé pendant les vacances scolaires, et les étudiants, à leur rentrée, l'ont trouvé fonctionnant parfaitement et en ont aussitôt apprécié la valeur. Il y a là plus de cent recueils de droit, de médecine, de sciences, de littérature, soit française, soit étrangère. Sur la table d'étude ne figure que la livraison courante, mais dans les casiers disposés en face se trouvent toutes les livraisons de l'année, que le public peut avoir ainsi immédiatement. L'administration de la bibliothèque Sainte-Geneviève, à qui l'on doit cette heureuse innovation, a compris que de nos jours la science marchant à grand pas doit être portée sur-le-champ à la connaissance du public travailleur. La bibliothèque Sainte-Geneviève est la première qui ait mis un si grand nombre de

recueils périodiques courants à la disposition du public.

Le bureau des bibliothèques au ministère de l'instruction publique a, de son côté, fortement contribué au développement de ce service et ne cesse de lui prêter un utile concours en fournissant les recueils que la bibliothèque juge utiles à l'instruction de son public, mais que l'établissement de la rive gauche, qui a ses séances du soir de plus que la Bibliothèque nationale et qui est loin d'avoir les mêmes ressources et les mêmes avantages, n'aurait pas pu se procurer.

M. François Lenormant a ouvert le mercredi 10 décembre, à une heure et demie, son cours d'archéologie près la Bibliothèque nationale. Le professeur traite cette année du panthéon chaldéo-assyrien, de la hiérarchie et des attributions de ses dieux d'après les textes cunéiformes, des caractéristiques, de leurs représentations monumentales, ainsi que de l'influence de ces types sur l'art des autres nations de l'antiquité.

D'autre part, M. Paul Janet a ouvert le même jour, à une heure et demie, à la Sorbonne, son cours annuel de philosophie.

Il a commencé, au milieu d'une affluence considérable d'auditeurs, le sujet qu'il traitera cette année : *L'Histoire de la philosophie,* de Hégel.

Par son heureux début, ce cours promet d'être des plus intéressants et des plus suivis.

Livres et objets d'art prohibés. — On ne sait, généralement, que fort peu de chose sur les livres, gravures ou autres objets d'art frappés de prohibitions légales, et qui se trouvent néanmoins fortuitement dans le commerce.

Un amateur aussi distingué que sage, M. Fernand Drujon, a dressé sur ce sujet délicat un catalogue rare, qu'il a véritablement enrichi de notices précieuses et dont nous rapporterons quelques détails intéressants.

Ce consciencieux travail de l'érudit bibliographe repose, d'ailleurs, sur des bases certaines, c'est-à-dire sur les décisions judiciaires rendues en vertu des lois des 21 octobre 1814, 26 mai 1819 et le décret du 26 février 1852, qui régissent la matière au point de vue pénal. A cet égard, son utilité se révèle par cette circonstance de fait, que l'authenticité de ces sortes de prohibitions ne résulte que de publications indicatives éparses dans les journaux officiels.

Depuis 1814 jusqu'en 1877, le chiffre des livres, brochures, chansons, gravures, dessins et autres objets artistiques prohibés n'est pas moindre de 2,500 environ.

Sans doute le bon sens naturel suffit pour prémunir contre tout ce qui blesse la morale et la décence ; mais peut-on se défier, par exemple, de boutons de manchettes, de cure-dents, de médaillons, de pipes, de porte-cigares, et jusqu'à des foulards jugés séditieux, selon les emblèmes qu'ils portent.

Les bibliothèques pédagogiques. — M. le ministre de l'instruction publique vient d'adresser, le mois dernier, la lettre suivante au vice-recteur de l'Académie de Paris :

Monsieur le vice-recteur,

Le mouvement général et spontané qui s'est produit depuis quelque temps en faveur des *Bibliothèques pédagogiques* prouve à quel point le personnel de l'enseignement primaire est désireux de compléter, de fortifier, d'étendre son instruction professionnelle.

Non content d'encourager ces efforts méritoires, de favoriser l'établissement de ces bibliothèques, d'y rattacher partout des conférences pédagogiques qui en multiplient les bienfaits et en assurent l'efficacité, je me suis empressé de répondre à un vœu fréquemment exprime en chargeant quelques-uns des hommes les plus compétents en cette matière de dresser une liste des ouvrages principaux qui doivent composer la bibliothèque spéciale de l'instituteur.

Lorsque j'ai placé cette commission sous votre présidence, monsieur le vice-recteur, je savais d'avance ce que vaudraient ces travaux. Vous m'annoncez qu'un catalogue d'ouvrages formant pour ainsi dire le fonds de la pédagogie française va pouvoir paraître. Je n'attendais que cet avis pour faire un nouvel appel à votre dévouement et à celui de vos collègues de la commission.

A cette première liste des classiques de la pédagogie, je voudrais ajouter une série de documents assurément moins indispensables, mais, à mon sens, très utiles encore.

Je voudrais que le plus modeste de nos instituteurs, fût-il confiné dans le dernier village, n'eût rien à envier aux instituteurs des pays les plus renommés pour leur instruction primaire, qu'il pût profiter, s'il veut s'en donner la peine, de tout ce qui a été dit et fait de meilleur partout où il y a des écoles; qu'il lui fût donné de recueillir en quelque sorte les leçons des plus éminents pédagogues, non seulement de son temps et de son pays, mais de tous les pays et de tous les temps.

Or, il existe chez tous les peuples jaloux du progrès de leur instruction populaire, des *Traités de pédagogie* et d'*Histoire de la pédagogie,* qui, sous des formes diverses, servent à former l'élite des instituteurs. Ne serait-il pas possible de choisir avec un soin particulier, dans chaque langue, un ou deux spécimens des meilleurs ouvrages de ce genre, de les faire traduire en les accompagnant des annotations et explications nécessaires et de les mettre à la disposition de nos élèves-maîtres et de nos instituteurs laborieux, de sorte que rien de ce qui au dehors a été jugé essentiel pour former l'instituteur ne leur fût étranger ?

Pour mener à bonne fin ce travail délicat, je charge sous votre direction, un comité spécial, qui sera une section de la commission des bibliothèques pédagogiques, — de recherher et de m'indiquer, après mûr examen, les ouvrages étrangers qui peuvent être considérés comme représentant le mieux, pour chaque peuple, les principes de la pédagogie nationale. Chacun des ouvrages ainsi examinés devra être l'objet d'un rapport écrit. La commission m'en désignera un, deux au plus par pays. Quand j'en aurai la

liste définitive, j'userai de tous les moyens qui sont en mon pouvoir pour en provoquer la traduction et la publication, que je souhaite voir faites autant qu'il sera possible sous les auspices de la commission elle-même.

J'attache un très grand intérêt à doter sans retard nos écoles normales et nos bibliothèques pédagogiques de cet instrument complémentaire d'informations et d'études; je le considère comme pouvant singulièrement stimuler l'esprit pédagogique et développer le goût des fortes etudes professionnelles qui sont la consécration nécessaire de toute vraie vocation. Je ne crains pas que ce large examen des méthodes étrangères fasse perdre de vue à nos instituteurs les besoins particuliers de leurs écoles, les humbles nécessités de la pratique journalière; c'est au contraire l'étude comparée des systèmes anciens et modernes, français et étrangers, qui fera justice des utopies et des engouements, tout en secouant la routine et l'indifférence.

Ceux qui auront le mieux connu la pédagogie étrangère ne seront pas, sans doute, les derniers à retenir et à s'approprier toutes les innovations désirables qu'ils auront rencontrées, mais ils seront les premiers à comprendre que le progrès ne consiste pas dans l'imitation aveugle, et que les méthodes françaises, rationnellement perfectionnées, sont toujours les seules, en définitive, qui conviennent tout à fait aux écoles françaises.

Je vous serai reconnaissant de vouloir me tenir au courant des travaux du comité et je vous prie d'agréer, monsieur le vice-recteur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

JULES FERRY.

Plusieurs journaux ont annoncé l'ouverture de deux nouvelles galeries archéologiques au musée de Cluny. Cette nouvelle est erronée. On prépare, en effet, deux galeries à Cluny, mais ces galeries sont loin d'être prêtes.

La première, au rez-de-chaussé, contiendra le plan réduit en pierre de taille du château de Pierrefonds, exécuté par M. Viollet-le-Duc, et offert au musée par M. Nazet. Cette pièce d'architecture a figuré à la dernière Exposition universelle.

La deuxième galerie, située au premier étage, renfermera un grand nombre de meubles curieux des XVI[e] et XVII[e] siècles et une série de vitrines dans lesquelles seront déposés des objets précieux des II[e] et III[e] siècles, d'origine gallo-romaine, récemment découverts par le génie militaire dans le lieu dit : *les dunes*, à Poitiers.

On attend, pour livrer cette galerie au public, l'arrivée d'une superbe cheminée du XVI[e] siècle que l'on vient de découvrir dans une ville de province.

~~~

M. Edm. Mertens, libraire-éditeur à Anvers, se dispose à prendre une heureuse initiative appelée à rendre les plus grands services à la bibliographie belge. Il fonde, à dater de cette année, un *catalogue mensuel* de la *librairie belge* dont il annonce ainsi l'apparition par une lettre circulaire :

« Depuis cinquante ans la Belgique a produit un nombre d'écrits très respectable, et si quelque chose nous étonne, c'est que notre littérature nationale ne compte aucune publication bibliographique complète.

« La *Vlaamsche Bibliographie*, publiée par le *Willemsfonds* de Gand, et comprenant les publications flamandes parues dans notre pays depuis 1840, se borne aux ouvrages néerlandais d'auteurs belges, publiés en Belgique. La bibliographie de la Belgique, publiée depuis 36 ans, par la maison Muquart, de Bruxelles, est des plus incomplètes et ne saurait servir ni de base sérieuse aux recherches de nos bibliographes, ni de guide sûr aux libraires.

« Enfin à l'occasion de nos fêtes nationales de 1880, une commission va élaborer la bibliographie de notre pays pour la période 1830-1880, travail considérable et un des plus beaux monuments que l'on puisse ériger au développement intellectuel de la patrie.

« Mais on ne peut permettre que les publications nouvelles continuent à rester inconnues.

« Nous croyons le moment venu de fonder une bibliographie nationale, paraissant à des époques régulières et mentionnant indistinctement toutes les publications belges, dans n'importe quelle langue. Il conviendrait aussi, dans l'intérêt même de de la librairie nationale, d'y ajouter les ouvrages d'auteurs belges, publiés à l'étranger et principalement en France, et dans les Pays-Bas, et nous croyons faire œuvre utile en entreprenant cette publication.

« Pour atteindre le but que nous nous proposons et qui intéresse au plus haut degré tous les libraires de notre pays, nous avons besoin de l'appui et de la collaboration de tous nos confrères, et nous osons espérer qu'aucun d'eux n'hésitera à nous accorder son concours et à nous adresser mensuellement les titres exacts et les prix de ses publications nouvelles.

« Notre catalogue mensuel comprendra huit pages de texte in-8° et l'abonnement ne sera que de fr. 2,00 par an. — *Avis aux bibliographes et aux catalogueurs.* »

~~~

Sur la demande de la commission instituée, par arrêté du 30 octobre 1879, près le ministère de l'instruction publique, à l'effet de diriger l'organisation et le classement des collections ethnographiques dépendant de ce ministère, le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a pris l'arrêté suivant :

« Les salles, péristyles, galeries et dépendances occupant le premier étage du palais du Trocadéro, les combles et magasins situés au-dessus desdites salles et le pavillon-annexe, placé à l'entrée du Trocadéro du côté de Passy, sont affectés à la conservation des collections ethnographiques du ministère de l'instruction publique et aux services qui en dépendent. »

~~~
~~~

La bibliothèque de l'École des Beaux-Arts sera sous peu de jours ouverte au public le soir, de sept heures et demie à dix heures.

La bibliothèque de l'École des Beaux-Arts est fort riche en ouvrages artistiques; elle renferme en outre de magnifiques reproductions de quelques grandes galeries de l'Europe. C'est là ou au cabinet des estampes de la rue Richelieu qu'il faut s'adresser quand on veut étudier l'œuvre des grands peintres et les trésors artistiques des musées étrangers.

On sait qu'il existe depuis quelques années un syndicat de la presse parisienne qui a pour mission de représenter et de défendre la propriété de tous les journaux et leurs intérêts communs. Au mois d'août dernier, le syndicat cessa de fonctionner par suite de la démission des syndics. C'est pour rétablir ce syndicat sur de nouvelles bases que la plupart des représentants de la presse parisienne se sont réunis le 5 novembre au Grand-Hôtel. Sur 40 journaux présents 19 feuilles républicaines ont voté pour un nouveau syndicat; 21 de nuances diverses ont voté contre, ou n'ont pas pris part au scrutin. Le lendemain, les représentants des journaux qui avaient décidé de reconstituer le syndicat, ont tenu une nouvelle réunion que présidait M. Jourde, du *Siècle*, assisté de MM. Lefèvre du *Rappel* et Hébrard, du *Temps*. A l'unanimité, l'assemblée a confirmé la résolution antérieure et procédé, en conséquence, au renouvellement du syndicat de la presse parisienne par la nomination de cinq membres. Ont été nommés syndics : MM. About, du *Dix-neuvième siècle*; Gal, de la *Liberté*, Jourde, du *Siècle;* Lefèvre, du *Rappel;* Ordinaire de la *Petite République française.* Étaient présents ou adhérents les journaux dont les noms suivent : *Charivari — Courrier du Soir — Dix-neuvième siècle — Droit — Gallignani's-Messenger — Globe — Journal des Débats — Lanterne — Liberté — Marseillaise — National — Nouveau Journal — Paix — Parlement — Petit-Journal — Petit National — Petit Parisien — Petite république française — Rappel — République française — Siècle — Soir — Télégraphe — Temps — Voltaire.*

Voici la liste de ceux qui forment la *Réunion libre* des journaux de Paris : *Assemblée nationale — Civilisation — Constitutionnel — Défense — Français — France nouvelle — Gaulois — Gazette de France — Gazette des Tribuneaux — Monde — Moniteur universel — Ordre — Paris-Journal — Patrie — Pays — Petit Caporal — Petit Moniteur — Petite Presse — Peuple français — Union — Univers — Journal des villes et campagnes.*

L'Estafette et la *France* ne font partie ni du *Syndicat*, ni de la *Réunion libre*.

M. Schœlcher, sénateur, a donné à l'École des Beaux-Arts environ cinq cents ouvrages relatifs à l'histoire de l'art et à l'archéologie. Ce don comprend une douzaine de volumes grand in-folio contenant chacun plusieurs centaines de gravures propres à illustrer les sites, les monuments, les mœurs, les costumes des principaux pays de l'Europe. Cette partie est complétée par soixante ou quatre-vingts catalogues de musées ou de collections particulières de la France, de la Belgique, de l'Espagne, de l'Angleterre; par des *Guides* artistiques de toute sorte et par un grand choix de biographies des maîtres italiens. L'histoire de la gravure, qui était extrêmement pauvre à la bibliothèque de l'École, se trouve représentée aujourd'hui, grâce à M. Schœlcher, par plus de soixante-dix ouvrages.

Signalons aussi la série des livres illustrés, depuis les éditions hollandaises du XVII^e siècle jusqu'au *Faust* de Delacroix; les recueils de plusieurs maîtres célèbres, notamment de Hogarth et de Gaya; de très curieux albums de caricatures de Georges Cruickshank, de Gavarni, et surtout le *Musée de la caricature, ou recueil des caricatures les plus remarquables, publiées en France depuis le* XIV^e *siècle jusqu'à nos jours.*

Le duc de Broglie travaille, dit-on, à un ouvrage à sensation qui aura pour titre: « Ma politique ».

Les *Mémoires posthumes du prince de Metternich*, de 1773 à 1815, publiés par son fils, le prince Richard de Metternich-Winneburg, doivent, nous l'avons annoncé, paraître simultanément en trois éditions, dans trois langues, et sur trois places différentes: édition française, chez Plon et C^e, Paris; édition allemande, chez Braunmuller, à Vienne; édition anglaise, chez Benlley, à Londres.

Il y a déjà quatre ou cinq jours que cette publication devait être chose faite; le 4 ou le 5 décembre, telle était la date fixée. Les deux éditions, française et allemande, ont été prêtes au jour et à l'heure; mais l'édition anglaise est en retard.

La cause en est que la traduction anglaise a demandé plus de temps qu'on ne l'avait prévu. En français et en allemand, la tâche était aisée, par la raison que l'auteur a écrit ces Mémoires en français — c'est la majeure partie — et le reste en allemand.

Les conventions n'en sont pas moins formelles; la simultanéité de publication étant une condition *sine qua non*. Plon et Braunmuller se trouvent dans l'obligation d'attendre leur collègue Benlley, lequel répond invariablement à toutes les lettres qu'il reçoit : « Impossible encore d'indiquer une date. »

Il est donc peu probable que les *Mémoires posthumes* du prince Clément de Metternich puissent faire leur apparition officielle avant la fin du mois.

On saura seulement alors si ces deux volumes d'indiscrétions diplomatiques, — avec un portrait

gravé et deux *fac-simile* d'autographes, — justifient tout l'intérêt qu'on leur prête et qu'il est permis d'augurer de l'avant-propos :

« L'époque à laquelle je me suis surtout arrêté, » dit le prince chancelier, est celle qui commence » à 1810, pour finir à 1815 ; car c'est celle qui a » été la plus importante de ma vie, et elle porte » le même caractère dans l'histoire du monde. »

La bibliothèque des sociétés savantes, établie au ministère de l'instruction publique, est transférée provisoirement dans un local dépendant de la bibliothèque Mazarine. Soumise à la surveillance générale de l'administration de la bibliothèque Mazarine, elle demeurera néanmoins placée sous le contrôle immédiat du chef du bureau des travaux historiques.

La bibliothèque des Sociétés savantes se compose : 1° des collections des mémoires, bulletins et publications de toute sorte des Sociétés savantes de Paris et des départements ; 2° de la collection des annuaires et des revues historiques, archéologiques publiées dans les départements ; 3° de la collection des mémoires des Académies et Sociétés savantes des pays étrangers.

Ces trois collections, formant la propriété exclusive du ministère de l'instruction publique, seront communiquées au public dans la salle de lecture de la bibliothèque Mazarine et selon les règles adoptées dans ladite bibliothèque.

Les ouvrages généraux et les publications relatives à l'histoire et à l'archéologie des provinces et des villes, qui faisaient partie de la bibiothèque des Sociétés savantes, sont attribués à la bibliothèque Mazarine. Les cartes, plans et dessins, qui étaient conservés dans la bibliothèque des Sociétés savantes, seront versés au département des estampes de la Bibliothèque nationale.

Die Prese, de Vienne, vient d'être vendue à M. Nassau au prix de 125,000 florins ; son tirage n'était plus que de 5,000 exemplaires. Voici celui des autres feuilles :

Wiener Tagblatt : 40,000.
Neue Freie Presse : 26,000.
Vorstadt Zeitung : 17,000.
Extrablatt : 15,000.
Deutsche Zeitung : 10,000.
Fremdenblatt : 8,000.

VENTES PROCHAINES

Le lundi 19 janvier 1880 et jours suivants, à sept heures et demie précises du soir. — Catalogue des livres, principalement sur les sciences et la Révolution française, composant la bibliothèque de feu M. F.-V. Raspail, dont la vente aura lieu rue des Bons-Enfants, 28, salle n° 1 (maison Silvestre). — Libraire : Adolphe Labitte.

NÉCROLOGIE

M. Louis Reybaud, membre de l'Institut, est mort dernièrement à l'âge de quatre-vingts ans. Né à Marseille, destiné à la carrière commerciale, il entreprit, après avoir achevé ses études au collège de Juilly, de nombreux voyages dans le Levant et aux Indes jusqu'en 1829, époque où il vint se fixer à Paris pour collaborer à divers journaux et revues. Il défendit les idées libérales et se fit remarquer par ses satires contre le pouvoir, telle que *la Dupinade*, poème héroï-comique dans lequel il raillait la bourgeoisie triomphante.

Écrivain doué d'une rare facilité, M. Reybaud prit la direction d'ouvrages importants ; il composa six volumes de l'*Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte* (1830-1836), refonte du travail publié au commencement du siècle sur la campagne d'Égypte ; puis il rédigea le *Voyage autour du monde*, de Dumont d'Urville, et le *Voyage dans les deux Amériques*, de d'Orbigny.

Vers 1836 il s'adonna plus particulièrement à l'étude de l'économie politique et publia dans la *Revue des Deux Mondes* une série d'*Études sur les réformateurs ou socialistes modernes* qui, réunies en un volume, remportèrent en 1841 le grand prix Montyon.

Élu en 1848 représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée Constituante, M. Reybaud soutint le gouvernement et refusa formellement de s'associer au coup d'État. Il se renferma dans ses travaux de littérature et d'économie politique, ainsi que dans ses occupations à l'Académie des Sciences morales et politiques où il avait été appelé en 1850, en remplacement de M. de Villeneuve-Bargemont.

Tout le monde connaît l'œuvre la plus remarquable de M. Louis Reybaud, le roman satirique intitulé *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*. Cette critique spirituelle des mœurs de la société française après la révolution de Juillet obtint un immense succès.

Parmi les autres ouvrages de M. Reybaud, on peut citer *la Syrie, l'Égypte* et *la Palestine, l'Industrie en Europe, la Polynésie, Mœurs et portraits du temps*.

M. Louis Belmontet, ancien député au Corps législatif, est mort à l'âge de quatre-vingts ans passés, dans le courant d'octobre dernier.

M. Belmontet était né à Montauban le 26 mars 1799. Son père était d'origine italienne, et la véritable orthographe de son nom était *Belmonte*. Il fit ses études au lycée de Toulouse, où il avait

obtenu une bourse. Son attachement pour la dynastie impériale s'affirmait déjà d'une telle façon, que sa bourse lui fut supprimée après 1815. Il publia les *Mânes de Waterloo* et plusieurs autres poèmes qui le firent entrer, malgré les divergences d'opinions, dans la pléiade romantique de 1830. En 1819, deux satires qu'il publia le firent expulser de Toulouse par l'autorité. Il vint à Paris pour achever ses études de droit, qu'il déserta bientôt pour la poésie et la politique.

L'œuvre principale de M. Belmontet est une tragédie faite en collaboration avec son compatriote Alexandre Soumet, et qui, sous le titre : *Une Fête de Néron*, fut représentée à l'Odéon en 1829. Quelque temps auparavant, il avait dû se faire simple maître d'études à la pension Saint-Victor, où il succéda en cette qualité à Michel de Bourges. Après la révolution de Juillet, il fut reçu par la reine Hortense à Arenemberg et se voua entièrement à la défense des idées de son fils. On retrouve son nom mêlé à toutes les publications napoléoniennes, dans toutes les rédactions de journaux bonapartistes.

En 1852, il fut élu député de Castelsarrazin et défendit en toute occasion la politique impériale.

Durant cette période il publia de nombreux poèmes à la louange de l'empire. C'est dans une de ces odes que se trouve le fameux vers :

Le vrai feu d'artifice est d'être magnanime!

qui obtint un si prodigieux succès d'hilarité.

Réélu successivement député officiel au Corps législatif jusqu'en 1870, il abandonna la carrière politique au 4 Septembre.

M. Belmontet était officier de la Légion d'honneur.

Sir William Boxall, directeur de la *National Gallery* de Londres, vient de mourir à l'âge de 89 ans. Peintre portraitiste remarquable, il laisse un grand nombre d'œuvres que la gravure a popularisées en Angleterre.

On annonce la mort, à l'âge de quatre-vingts ans, de M. Louis Spach, archiviste de la ville de Strasbourg et du département du Bas-Rhin.

M. Spach s'était fait connaître par des publications en langue française et en langue allemande. On a de lui, entre autres, un *Tableau de l'Histoire d'Alsace;* des *Œuvres choisies*, contenant surtout des articles de critique et d'histoire locale; des *Chartes* et *Lettres* concernant l'histoire de l'Alsace; un volume de poésies allemandes.

Après 1870, M. Spach s'était hâté de se rallier à l'Allemagne. Dans son ardeur, il était allé jusqu'à écrire des feuilletons dans le journal officiel, la *Gazette de Strasbourg*.

M. Louis-Désiré Besozzi vient de mourir à Paris, le 1er décembre 1879, âgé de soixante-cinq ans, après avoir consacré sa carrière à la propagation de l'enseignement musical. Il appartenait à une vieille famille d'artistes originaire d'Italie. Au siècle dernier, quatre Besozzi, quatre frères, s'étaient acquis un renom comme instrumentistes. L'aîné, Alexandre, était en 1730 attaché à la chapelle du roi de Sardaigne. Les duos pour hautbois et basson qu'il exécutait avec son frère cadet, Jérôme, étaient célèbres. Les deux plus jeunes frères, Antoine et Gaëtan, professaient à la cour de Dresde et à la cour de Naples. Jérôme Besozzi mourut en 1785. Il laissait un fils qui devint flûtiste à l'Opéra-Comique et qui se retira à Versailles, où naquit, en 1814, Louis-Désiré, le dernier des Besozzi

Désiré Besozzi entra au Conservatoire; il y eut comme professeurs Zimmermann pour le piano, Lesueur pour la composition. Grand prix de Rome en 1837, l'élève alla séjourner à l'Académie de France. Il tenait de ses maîtres une austérité de pensée, une élévation de style dont ses premières œuvres, exclusivement religieuses, portent l'empreinte. Plus tard, il s'adonna au développement de nos sociétés orphéoniques, écrivit pour elles des solfèges, des exercices, des méthodes, et leur continua un concours qui n'a fini qu'avec sa vie.

A la même date, nous apprenons la mort de M. Alphonse Chevallier, membre de l'Académie de médecine, professeur honoraire à l'École de pharmacie, officier de la Légion d'honneur, membre d'un grand nombre d'institutions françaises et étrangères.

La science française perd en M. Chevallier un de ses propagateurs les plus distingués. Ses travaux ont été fort remarqués, et les ouvrages qu'il laisse sont rangés, à bon droit, parmi les meilleurs.

M. Louis Figuier, l'écrivain scientifique bien connu, vient d'être frappé d'une grande douleur. Mme Figuier vient de lui être enlevée subitement, dans les premiers jours de décembre 1879, à la suite d'une congestion cérébrale, causée par le froid. Mme Louis Figuier avait elle-même publié plusieurs œuvres dans la *Revue des Deux Mondes*. Elle était en outre l'auteur de plusieurs œuvres dramatiques représentées avec succès à Paris et, en dernier lieu, au Théâtre scientifique.

La *Gironde* du 6 décembre 1879 annonce la mort d'un de ses rédacteurs, M. J. Martinelli, qui s'était fait une place distinguée dans le journalisme par ses travaux d'économie politique et ses articles de polémique. M. Martinelli était âgé de soixante-dix-huit ans.

Nous trouvons dans la *Bibliographie de la France*, du 6 décembre dernier, une intéressante

notice de M. Émile Baillière sur le libraire Jean-Baptiste Ladrange, mort à Paris il y a un mois environ dans sa quatre-vingt-septième année.

« Ladrange, à vingt ans, vint à Paris et fut placé chez son frère maternel, Volland, libraire, quai des Grands-Augustins. Il y resta jusqu'en 1818, époque à laquelle il se maria et s'établit libraire sur le même quai des Grands-Augustins.

Conjointement avec Verdière, son beau-frère, il entreprit la publication des *Œuvres complètes de Buffon, avec des descriptions anatomiques de Daubenton*, 1824-1832, 40 vol. in-8° avec 776 planches; des *Œuvres de Lacépède*, 11 vol.; de l'*Histoire des plantes de l'Europe*, par Poiret, 17 vol. avec planches, 1825-1829. Il eut le mérite de mener à bonne fin cette importante entreprise.

En 1822, il commença avec ses bons amis, Guibert, Lheureux et Verdière, la publication du *Répertoire du théâtre français*, en 72 vol. in-18. L'impression en a été faite par Jules Didot, imprimeur du roi. En 1823, il édita les *Œuvres complètes de madame Cottin*, en 9 vol. in-18; cette édition fut, à cette époque, très appréciée.

En 1829, il publia, avec Furne, la *Correspondance de Grimm*, annotée par Taschereau, en 15 vol. in-8. En 1835, il fonda la librairie philosophique, qu'il continua pendant quarante ans, développant successivement son importance, qu'il quitta en 1874, à l'âge de quatre-vingt-un ans, obéissant à la loi impérieuse d'un repos nécessaire autant que mérité. Le grand mouvement libéral qui suivit 1830 amena chez lui les maîtres de la philosophie : Cousin, Jouffroy, Damiron, de Rémusat, Barthélemy Saint-Hilaire, de Gérando, Matter. A côté de leurs œuvres, il publia celles de Maine de Biran, de Kant, traduites par Tissot et Barni, 4 vol. in-8°; de Strauss (*Vie de Jésus*), traduites par É. Littré; de Ritter, traduites par Tissot, Trullard et Challemel-Lacour, 9 vol.; de Hégel, traduites par Bénard et Véra; d'Aristote, traduites par Barthélemy Saint-Hilaire; d'Hamilton et de Stuart Mill, traduites par Louis Pesse; de Ravaisson, Vacherot, Alfred Maury, Janet, Fouillée, Ollé Laprune et Ribot. Il venait de terminer l'impression des *Principes de psychologie* de Herbert Spencer, traduits par M. Ribot, lorsque, sur les instances de ses enfants, il céda sa librairie à M. Gustave Germer-Baillière, en 1874, après avoir été pendant cinquante-six ans l'éditeur de livres utiles.

Sans chercher le chemin de la fortune, il s'était préoccupé de donner à ses enfants une instruction supérieure et une éducation très soignée. En 1844, il avait marié sa fille aînée à M. Alexandre Houssiaux, libraire. Nos lecteurs n'ont pas oublié le succès avec lequel M. Houssiaux exploita la vente, par livraisons, des *Œuvres complètes de Voltaire* et de *Rousseau*, les publications heureuses des *Chansons illustrées de Pierre Dupont*, des *Œuvres de Balzac* et de *Victor Hugo*. Je rappellerai encore un joli volume de Scott sur les *Noms de baptême* et de nombreux almanachs qui eurent, à l'époque un grand succès. Après la mort prématurée de son mari, en 1859, Mme Houssiaux prit la directiou de la librairie pour la céder à son gendre, M. Hébert, en 1866. La seconde fille de Ladrange fut mariée à M. Vallée. Son fils aîné, sorti de l'École polytechnique en 1843, a conquis, dans l'artillerie, les grades les plus élevés; son second fils, après avoir été élève à l'École navale, a exercé avec distinction d'importants commandements dans la flotte.

De Colmar, nous apprenons le décès de M. Ignace Chauffour, ancien représentant du peuple, frère de M. Victor Chauffour, conseiller d'État.

Né le 13 janvier 1808, à Colmar, fils d'un avocat du barreau colmarien, avocat et jurisconsulte éminent lui-même, littérateur et historien connaissant l'Alsace et son passé comme aucun de ses contemporains, Ignace Chauffour fut élu membre de la Constituante en 1848, et devint le chef du parti libéral dans le Haut-Rhin. Ignace Chauffour a été l'une des personnalités alsaciennes les plus en vue dans les trente années qui ont précédé les événements de 1870. Depuis cette époque, il ne s'est plus mêlé à la vie politique. L'Alsace perd en lui une de ses illustrations les plus incontestées, la France un de ses enfants les plus dévoués.

M. Rampal, économiste et publiciste distingué, traducteur de Schultze-Delitsch et de l'Américain Carey, vient de succomber, le 6 décembre dernier, à Marseille, aux suites d'une fluxion de poitrine. M. Rampal s'était dévoué à la cause des Sociétés coopératives d'ouvriers. Il avait, en outre, compris la nécessité d'attirer l'habitant de la campagne dans le mouvement moderne d'idées libérales et économiques.

M. Rampal avait également préparé les matériaux nécessaires pour les biographies des généraux de la première République, tels que Marceau, Hoche, Kléber, dont il voulait opposer les grands exemples de vertu civique et militaire, de désintéressement et de « loyalisme » patriotique, à la légende impériale.

On annonce la mort de M. Charles-Camille Hertz, fondateur et ancien secrétaire général de la Société de géographie commerciale de Paris, membre du comité central de la Société géographique de France, et auteur de divers ouvrages, dont le plus connu est la *Géographie contemporaine*.

M. Paul Dupont, sénateur, officier de la Légion d'honneur, directeur de l'imprimerie administrative et des chemins de fer, qu'il a fondée, est mort à Paris le 11 décembre 1879.

Ancien député de la Dordogne sous le règne du roi Louis-Philippe et sous l'Empire, M. Paul Dupont fut élu sénateur par ce département aux premières élections sénatoriales.

Élève de Firmin Didot, M. Paul Dupont fonda son établissement-type en 1815. Malgré les grandes difficultés des premières années, il parvint, en 1830, à racheter l'imprimerie dont le brevet lui avait été retiré en 1820.

Il constitua une Société de secours mutuels et accorda une participation dans les bénéfices à son personnel.

L'amélioration du sort des travailleurs fut une des grandes préoccupations de son existence.

M. Paul Dupont était âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Son fils dirigeait l'imprimerie depuis plusieurs années.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

DU 1er AU 15 DÉCEMBRE

Archives des Missions scientifiques et littéraires. — Sommaire de la dernière livraison parue: I. Rapport sur une mission scientifique en Hollande pour étudier les cylindres orientaux du cabinet royal des médailles, à la Haye, par M. J. Menant. — II. Rapport sur une mission philologique dans le département de la Creuse, par M. Thomas. — III. Comparaison d'un vocabulaire du dialecte des Zénaga avec les vocabulaires correspondants des dialectes des Chacoia et des Beni-Mzab, par M. Em. Masqueray.

L'Artiste (décembre). — Le Testament de Murillo-Marcello. — La poétique de Molière, A. Houssaye. — Du réel et de l'idéal, Edouard l'Hôte. — Philosophie de l'art, lord Pilgrim. — Souvenirs de Florence, O. Pirmez. — Les Beaux-Arts en 1879, F. de Syène. — Salon illustré de 1879, Léon Chardin. — Poésies. — Causeries d'un chercheur. — Chronique.

Bulletin de la Société de Géographie (octobre). — *Mémoires.* — Ch. Wiener: La ville morte du Grand-Chimu et la ville de Cuzco. — Vice-amiral comte Fleuriot de Langle: Mélange de géographie et d'ethnographie, Migrations africaines. — Jules Girard : L'affaissement du sol des Pays-Bas.

Comptes rendus. — Dr E.-T. Hamy. — Ethnologie finnoise, par M. G. Retzius.

Faits géographiques. — Voyage de l'*Ys-Bjorn.* — La navigation de l'Obi. — Exploration sur le 40e parallèle. — La chaine du Saint-Élie. — Le Tékès. — Carte géologique du Caucase.

Actes de la Société. — Cartes.

Le Correspondant (10 décembre). — Léon XIII et l'Allemagne, comte Conestabile. — Un grand monument catholique, E. de Toytôt. — La Charité républicaine. — La dernière année de Marie-Antoinette. V. la Conciergerie, Imbert de Saint-Amand. — M. Le Play et son œuvre de réforme sociale, Edmond Demolins — Une île déserte aux Champs-Elysées. II. A. de Courcy. — Les Œuvres et les hommes; Courrier du Théâtre, de la Littérature et des Arts, par V. Fournel. — Livres d'étrennes. — Mélanges. — Revue des Sciences. — Quinzaine politique.

Critique philosophique (4 décembre). — Pillon: Une idée malheureuse de M. Brisson. — Renouvier : La loi organique des cultes en France. — Bibliographie: Les fonds des reptiles; le Journalisme allemand et la formation de l'opinion publique.

(11 décembre). — Renouvier: Les réformes de l'enseignement; le Baccalauréat. — Pillon: Ce que l'on a gagné à l'interpellation de M. Brisson. — L'enseignement philosophique dans l'instruction secondaire.

L'Économiste français (6 décembre). — M. Michel Chevalier. — Les Affaires de la ville de Paris. — Le Mouvement économique aux États-Unis. — Lettres d'Italie. — Le Tarif général des douanes. — Les Questions agricoles devant le Parlement. — Les dernières récoltes de blés en France et dans les autres pays. — Le rendement des impôts et revenus indirects. — Correspondance. — Protection internationale des marques de fabrique. — Revue économique. — Nouvelles d'outre-mer. — Partie commerciale. — Partie financière.

(13 décembre). — La Réforme des lois sur les Sociétés. — Les importations de blé et les exportations d'or. — La Nouvelle Galles-du-Sud à propos de l'Exposition internationale de Sydney. — Les Discussions de la Société d'économie politique. — Le nouvel Hôtel des Postes. — Les noirs et les blancs dans les États du Sud de l'Union américaine. — Le Congrès international de statistique. — Correspondance. — L'Industrie de la laine peignée. — L'Électorat pour les tribunaux de commerce. — Revue économique. — Nouvelles d'outre-mer. — Partie commerciale. — Partie financière.

Gazette anecdotique (30 novembre). Académie française. — La Croix d'honneur. — Le Voltaire de l'Impératrice. — Querelles naturalistes. — Berlioz et les *Troyens.* — Bibliographie: Mme Campan à Ecouen. — Théâtres: *Le Mariage de Figaro.*

Varia. — Les Présidents de la Chambre. — Un discours à la porte de l'Académie. — Bullier et Cherbuliez. — La Guillotine sentimentale.

Gazette des Beaux-Arts (1er décembre). — Adrien Brauwer (1er article), par M. Paul Mantz. — Observations sur trois cylindres orientaux, par M. J. Menant. — La faïence d'Arnhem (collection Evenepoel), par M. H. Havard. — Les architectes de Saint-Pierre de Rome, d'après des documents nouveaux (2e article), par M. Eugène Muntz. — Mlle Constance Meyer et Prud'hon (3e et dernier article), par M. Ch. Gueullette.

Bibliographie : *L'Égypte,* par M. Ebers; *Le XVIIe siècle,* par M. P. Lacroix; *Boucher,* par M. Paul Mantz; *La Renaissance en France,* par M. Léon Palustre.

Bibliographie des ouvrages publiés en France et à l'étranger sur les beaux-arts et la curiosité pendant le 2e semestre de l'année 1879, par M. Paul Chéron.

L'Instruction publique (6 décembre). — A. Blot : Chronique; Documents et actes officiels. — A. Nisard : Le latin dans les humanites. — H. Grignet : Conférences de la Sorbonne. M. Filhol, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse : *La France à l'époque tertiaire.* — J. Levallois: Le peuple et le naturalisme. — Comptes rendus.

(13 décembre). — A. Blot : Chronique; Documents et actes officiels. — Rouxel : La vérité sur le moyen âge. — A. Nisard: Le latin dans les humanités. — E. Demougeot : *Histoire de Tobie,* par Bida. — J. Levallois : *La Prise de Troie,* de Berlioz. — Le peuple et le naturalisme. — Les inondés de Murcie et les combats de taureaux. — A. B. : M. Albert Dumont. — Certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue espagnole (concours de 1879). — La chanson de Roland. — E. Martel : *Histoire de la gravure,* par M. Duplessis. — Livres d'étrennes.

Intermédiaire des chercheurs et curieux (10 décembre). — *Questions.* — Faire de l'enhazé. — Bibliothèque de Massillon. — Clef de la vie de Bohême. — Madame de Chaillou. — Éruption du Vésuve avant Pline. — La reine Louise de Vaudemont, femme de Henri III. — Sur un ancien conte : Le singe et sa barbet — Ibrahim, bassa de Bude. — Tant pis pour elle. — J.-B. Poupart de Beaubourg. — L'Anglais Poopds, ami du genre humain. — Le mouchoir bleu. — Le rêve de la vie. — Chevalier de Breteuil.

Réponses. — Concapitaine. — Éditions fantastiques. — A qui le serpent? — Experto credo Roberto. — Une chanson du marquis de Boufflers sur un pigeon en parfilage d'or. — Patriotes du 10 août. — Le conte de « Mais si » et l' « Histoire des Roses », 1771. — Sourds-muets parlants. — Les poètes anglais et la Pologne. — Ennucher. — Bicoquet. — Prophétie turgotine — Noms anagrammatisés. — Mentule. — Un dialogue enfoui dans le *Moniteur.* — Le billet de con-

fession sous la Restauration. — De tibisando et vobisando. — Rouget de l'Isle. — L'apothéose moderne. — Les amis des chats. — Il y a de l'oignon. — Pistolet. — Toucher du fer. — Madame Bailly. — Le connétable de Montmorency et le conventionnel Cavaignac. — Ange mécanique. — Lettre de saint Louis aux princes du sang. — H.-B. et Prosper Mérimée. — Une bibliographie de la ville de Paris. — Epispasme. — Un mot à ajouter au dictionnaire de Littré. — Bois de compte. — Bois de gravier. — Monogramme D. F. — Le culte des Théophilanthropes. — Madame du Cayla, princesse de Craon. — Le pataffio. — Distique et quatrain. — Beuber des lèvres. — Les Anglaises de la rue des Fossés-Saint-Victor. — Livres que les auteurs se sont dédiés à eux-mêmes. — Jacques Callot a-t-il fait de la peinture? — Lettres d'une Péruvienne. — Une adresse du XVIII^e siècle. — Neuf cents portraits à retrouver.

Trouvailles et curiosités. — Par ballon-poste. — Souvenir d'octobre 1870. — La reine de Prusse, femme du grand Frédéric.

Jeune France (1er décembre). — Mario Proth : Olympe de Gouges. — G. Vinot : Figure de moine (nouvelle). — B. Pifteau : Les maîtresses de Molière : la du Parc. — R. Lafagette : Léon Cladel. — E. Poë : Poésies (traduction Allenet. — Destrem : Souvenirs de jeunesse : Deux maigres. — P. Arène, A. Gill, G. Rivet, R. Gineste, Marc Bayeux : poésies.

Journal des économistes (décembre). — Le budget de 1880, par G. du Puynode. — La production des céréales et du bétail aux États-Unis, par M. L. Kerrilis. — Modification à la proposition de loi sur la refonte des monnaies présentée au Sénat, par M. Joseph Garnier. — Le troisième congrès d'ouvriers français à Marseille, du 21 au 31 octobre 1879, par M. Ch. Limousin. — Nécrologie : Michel Chevalier par M. Paul Leroy-Beaulieu. — Bulletin. — Correspondance. — Société d'économie politique. — Comptes rendus. — Chronique économique. — Bibliographie économique.

Magasin pittoresque (novembre). — Notes sur la prononciation française; les Olives, intermède de Lope de Rueda (traduction inédite); éclairage électrique au fond de la mer; Béranger à Rouen; petit dictionnaire des arts et métiers avant 1789; le chancelier Séguier; les ennemis des livres, etc.

Miscellanées bibliographiques (décembre). — L'esprit du temps jadis; Les petits vers oubliés, par Alex. Piedagnel. — L'abbé Rive et ses manuscrits. Notice des ouvrages imprimés et manuscrits de ce bibliographe. État des manuscrits et des notes de l'abbé Rive.

Le Moliériste (1er décembre). — A. Copin : Le tombeau de Molière. — P.-L. Jacob, bibliophile : Le boulanger de Chaussay. — Mondorge : Mascarille. — Petit questionnaire. — Du Monceau : Bibliographie moliéresque. — Mondorge : Revue théâtrale. — Correspondance.

Moniteur du Bibliophile (1er décembre). — Gustave Mouravit : *Plaquettes Gontaudaises*, de M. Tamizey. — René Kerviler : La Société des bibliophiles bretons. — Arthur Heulhard : Livres nouveaux. — Petite Gazette : Le Téléphone des bibliophiles.

La Nature, Revue des Sciences (6 décembre). — Les Nectaires des plantes et le transformisme. — Les ports militaires de l'Allemagne : Kiel, par Ch. Grad. — Nid de Dicée mignon, par Oustalet; dessin inédit de M. Giacomelli. — Indicateur de vitesses de M. Napier. — Les grands produits chimiques à l'Exposition de 1879, par Ch. Girard.

(13 décembre). — Le Dragonnier du jardin d'Ajuda. — Les grands produits chimiques à l'Exposition de 1878. — La Pile Tommasi. — Le Vin de palmier. — Flore des volcans. — Dessèchement du lac Fucino. — Michel Chevalier. — Un curieux arc-en-ciel.

Nouvelle Revue (1er décembre). — Émile Deschanel : Le peuple et la bourgeoisie. — Gilb.-Aug. Thierry : Épisodes de l'histoire de la Contre-Révolution; la Conspiration du 12 mars 1814 (2e partie). — E. Level : Les Chemins de fer devant le Parlement; Construction des lignes classées; l'État et l'industrie privée. — Sacher-Masoch : L'Ilau (2e partie). — Em. Gebhart : La Vérité sur une famille tragique. — Flammarion : Les Etoiles doubles et les Mondes lointains. — Lucien Biart : Le colonel Von Bultz. — F. Coppée : La Chambre abandondonnée; le Raisin. — Marius Vachon : L'Art au Conseil municipal. — Duplessis : Revue du théâtre. — P. Marchand : Les simulacres de combat dans la marine. — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Philosophie positive (novembre-décembre). — I. Les temps oubliés, É. Littré. — II. Les moteurs animés des armées (suite), A. Sanson. — III. François Arago, Dr Ch. Pellarin. — IV. La conscience dans le drame (suite); Critique des idées de la morale par le moyen de l'épopée, du théâtre et du roman, Lucien Arréat. — V. La librairie d'éducation laïque, H. Stupuy. — VI. Le Moi, ses absences, ses troubles et ses dédoublements, Hubert Boens. — VII. Institutions et mœurs annamites, Truong Vink Ky. — VIII. Le clergé depuis la Révolution, Ach. Mercier. — IX. Mémoire sur la réforme des méthodes et des programmes d'enseignement, Ch. Mismer. — X. Des origines et de l'évolution du droit économique, H. Denis. — XI. De la durée de la République, É. Littré. — XII. Variétés. — XIII. Bibliographie.

Polybiblion (novembre). — Hagiologie et vies édifiantes, par M. Moryat. — Poésie, par MM. H. Morel et de Nolhac. — Comptes rendus. — *Théologie* : Mgr Gay : Elévations sur la vie et la doctrine de N. S. Jésus-Christ. — Mgr l'Évêque de Poitiers : Œuvres, tome X. — *Jurisprudence* : Jaudon : Le culte catholique en France. — *Sciences et arts* : Renard : Les philosophes et la philosophie. — M. Funck-Brentano : Les sophistes grecs et les sophistes contemporains. — Gogordan : Droit des gens. La nationalité au point de vue des rapports internationaux. — De Metz. — Noblat : Les lois économiques. — A. et Ch. Rivière : Les bambous. — *Belles-Lettres* : Quicherat : Mélanges de Philologie. — Guinguené : De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente. — E. Noël : Le Rabelais de poche. — Mme de Duras : Édouard. — Kerviler : La Bretagne à l'Académie française. — *Histoire* : Oppert : Le peuple et la langue des Mèdes. — H. Vast : Le cardinal Bessarion. — Von Druffel : Der Elsässer Augustinermönch Johannes Hoffmeister und seine Korrespondenz mit dem Ordensgeneral Hieronymus Seripando. — Hernaez : Coleccion de Bulas, Breves y otros Documentos relativos à la Iglesia de America y Filipinas. — Paquier : Histoire de l'unité politique et territoriale de la France. — Du Bled : Histoire de la monarchie de Juillet de 1830 à 1848. — Aubineau : M. Augustin Thierry, son système historique et ses erreurs. — Bayard de Volo : Vita di Francesco V, duca di Modena. — Kanitz : Donau-Bulgarien und der Balkan. — Bachelin Deflorenne : La science des armoiries. — Abbé Loth : La cathédrale de Rouen, etc. — Bulletin. — Variétés. — Chronique. — Correspondance.

La Réforme (1er décembre). — Le militaire au théâtre, par M. F. Sarcey. — John Bright, par J. O'Gallighan. — Les finances municipales et l'impôt direct, par M. Menier. — Le papa de Simon, par M. Guy de Maupassant. — Les indigènes musulmans en Algérie, par M. Sergent. — Les Théâtres, par M. Bigot. — Chronique politique, par M. Delabrousse. — Bulletin financier, par M. Dom-Dix.

Revue alsacienne (25 novembre). — A nos lecteurs, par M. Eugène Seinguerlet. — Kléber, par M. Dionys Ordinaire.

— Enseignement secondaire des jeunes filles, par Mme Eugénie Hippeau. — Les Alsaciens à l'Institut. — M. Constant Martha, par M. Charles Bigot. — Petit frère et petite sœur (nouvelle), par Jean d'Alsace. — Poésies. — Les Pommes de terre, par Charles Grandmougin. — Le Christ, par Armand Silvestre. — Églogue, par Jean Aicard. — Curiosa. — Un chant scolaire en 1792. — Chronique. — La vie d'Edmond Valentin, par M. Eugène Seinguerlet. — Bulletin bibliographique alsacien. — Théâtre, par F. S.

Revue bordelaise (1er décembre). — Bréard : Du préjugé religieux dans la question du divorce. — Ormilly : La connaissance et le sentiment de l'antiquité chez Shakespeare. — Lauga : Les provinces basques. — S. Sarrat : Un drame édifiant. — Chansonnier historique du XVIIIe siècle, par E. Raunié. — Chronique scientifique.

Revue britannique (25 novembre). — I. L'Allemagne depuis la paix de Francfort. — L'abbé de Voisenon, d'après de nouveaux documents, par H. Bonhomme. — III. Strawberry, par Hill. — IV. L'enfant chez les sauvages et chez les civilisés. — V. La route des Indes. — VI. La veillée de Pâques. — VII. Les travaux d'aiguille dans les écoles allemandes. — VIII. Pensées diverses. — IX. Poésies.

Revue celtique (dernière livraison parue). — Les dieux de la cité des Allobroges, d'après les monuments épigraphiques, par M. Florian Vallentin. — Comment le druidisme a disparu, par M. Fustel de Coulanges, membre de l'Institut. — Devinettes bretonnes recueillies et traduites par M. L. Sauvé. — Bibliographie : De Valroger : Les Celtes, la Gaule celtique. — — Bulliot et Roidot : La cité gauloise. — Luchaire : Étude sur les idiomes pyrénéens. — Gaidoz : Esquisse de la religion du Gaulois. — Windisch : Irische Grammatik. — Price : The ancient britisch Church-Nedelec : Cambria sacra. — Rhys : Lectures ou Welsh Philology. — Koschwitz : Sechs Bearbeitungen d. alth. Ged. von Carls den Grossen Keise. — De la Villemarque : Poëmes bretons du moyen-âge. — Liebrecht : Zur Volkskunde. — Ouvrages de MM. Robert, Florian Vallentin, Napier, Luzel, Rolland, Decharme. — Chronique : La Société celtique. — Une poésie de M. Luzel. — The Folklore Society. — M. P. Sebillot : Sur la statistique de la langue bretonne. — Les manuscrits de Thomas Stephens. — Un index à la Grammatica celtica. — Nécrologie.

Revue de Champagne (octobre). — A. Babeau : Le frère de Grosley et ses enfants. — A. Deschamps : La relique de Saint-Etienne apportée de Constantinople à Châlons-sur-Marne. — H. : La décade historique du diocèse de Langres. — J. Chardon : Monographie de l'abbaye d'Igny. — E. B. ; Le prix général de l'arquebuse à Châlons. — L. Grignon : Les chausses de Jehan de Loudron. — E. de B. : Correspondance inédite de M. de Dinteville. — Nécrologie. — Bibliographie. — Chronique.

Revue critique d'histoire et de littérature (6 décembre). — De Saussure : Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes. — Weil : Un papyrus inédit de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot ; nouveaux fragments d'Euripide et d'autres poètes grecs. — Colest. : Fragments inédits de poètes grecs. — Apologie pour Hérodote, par Henri Estienne p. p. Ristelhuber. — Vichoff : Vie de Gœthe, poésies de Gœthe, poésies de Schiller. — Clermont-Ganneau : Note sur les stèles de Marseille et sur l'origine du nom de Monaco. — La famille d'Estrades. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(13 décembre). — Les eunuques en Chine. — Bouché-Leclercq : Histoire de la divination dans l'antiquité. — L'économique de Xénophon dans sa forme originelle p. p. Lincke. — L'économique de Xénophon p. p. Graux. — Riemann : De la constitution du texte des Helléniques de Xénophon. — Robert : Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France. — A. de Klinkowström : F. A. de Klinkowström et ses descendants. — Académie des inscriptions.

Revue des Deux-Mondes (1er décembre). — I. La coalition européenne en 1813 et 1814. Fragment tiré des mémoires inédits du prince de Metternich. — II. Le mariage d'Odette (1re partie), par M. A. Delpit. — III. Diderot inédit, d'après les manuscrits de l'ermitage. III. Pièces de théâtre, lettres et opuscules, par M. E. Caro. — IV. Les derniers beaux jours de l'alliance anglo-française sous le second Empire. Osborne, Cherbourg et Villafranca, d'après un livre récent, par M. E. Hervé. — V. Contes populaires de l'Italie. Les contes de Toscane et de Lombardie, par M. Marc-Monnier. — VI. Les guerres de religion au XVIe siècle, par M. Auguste Laugel. — VII. Une grande question dans un petit pays. — VIII. Chronique de la quinzaine. — IX. Essais et notices. — X. Bulletin bibliographique.

Revue de France (1er décembre). — La Correspondance intime de lord Palmerston, par M. J. Valfrey. — Le Roman de deux jeunes filles (suite), par M. Henri Rivière. — Les Jésuites au XVIIIe siècle, l'Église et les philosophes au XVIIIe siècle, par M. Anatole Leroy-Beaulieu. — L'Excursion parlementaire en Algérie, par M. Paul Bourde. — Un Concordat au XVIIe siècle : Luttes de saint Anselme contre deux rois d'Angleterre, par M. Join-Lambert. — L'Œuvre de Balzac, d'après une publication récente, par M. Jules Levallois. — Les étapes d'une passion (suite), par M. Gustave Desnoiresterres. — Les Ouvriers européens et la Question sociale, par M. Emm. de Curzon. — Revue musicale, par M. Albert de Lasalle. — La quinzaine politique : Intérieur, par M. Louis Joly. — Extérieur, par M. Ch. Hubin. — Les livres.

Revue générale d'administration (novembre). — Rapport au Ministre de l'Intérieur sur les travaux des Conseils généraux pendant l'année 1878-1879, par M. de Crisenoy. — Les eaux et égouts de Paris, par M. Boulan. — Carte de la France $\frac{1}{100000}$, par M. Anthoine. — *Jurisprudence :* L'Électorat municipal devant la Cour de cassation. — *Documents officiels :* L'Enquête de 1851 sur les revenus territoriaux de la France continentale ; circulaire du Ministre de l'Intérieur relative à la reconstitution des commissions administratives des hospices et bureaux de bienfaisance. — Chroniques d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche-Hongrie, de Belgique, d'Italie. — Chronique de l'administration française. — Bibliographie administrative.

Revue de géographie (décembre). — A. Picard, député : Lettre à M. Drapeyron sur la caravane parlementaire en Algérie. — Dr L. Bertholon : Sénégambie et Éthiopie. — J. Dupuis : La France et le Tong-Kin. — R. Cortambert : Le mouvement géographique. — L. Drapeyron : Une nouvelle carte du Niger inférieur. — Correspondance et comptes rendus critiques des Sociétés de géographie et des publications récentes. — Nouvelles géographiques.

Revue historique (novembre-décembre). — B. Aubé : l'Église d'Afrique et ses premières épreuves sous le règne de Septime Sévère. — A. Sorel : La diplomatie française et l'Espagne de 1792 à 1796. La guerre et les négociations entre la France et l'Espagne en 1793 et 1794. — Jean Destrem : Documents sur les déportations de prêtres pendant le premier Empire. — Bulletin historique : France, par G. Fagniez. — Angleterre (temps modernes), par S. Rawson Gardiner. — Russie, par Jean Loutchisky. — Comptes rendus critiques. — Publications périodiques et sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

Revue militaire (6 décembre). — SOMMAIRE : Des principes constitutifs de l'état-major prussien, d'après un récent travail historique. — L'histoire du règlement d'exercices de la cavalerie prussienne, d'après le lieutenant-colonel Rœhler (suite). — La question des armes à répétition : essai en Russie du

chargeur rapide de Krink. — Le simulacre de siège de Coblence en 1879 (suite et fin). — Une course de fond par des officiers de cavalerie en Italie. — La nouvelle cartouche pour les exercices préparatoires de tir en Allemagne. — Nouvelles militaires.

(13 décembre). — SOMMAIRE : La question de la taxe militaire en Italie. — L'histoire du règlement d'exercices de la cavalerie prussienne, d'après le lieutenant-colonel Rœhler (suite). — La dernière expédition des Russes contre les Turkménes-Tékés (avec deux croquis). — Le débat actuel sur les chemins de fer prussiens au point de vue militaire (suite). — Programmes de manœuvre de la flotte allemande en 1879. — Nouvelles militaires.

Revue occidentale (novembre-décembre). — Antoine : De l'instruction primaire obligatoire. — J. Mahy : Du mariage et du divorce. — Foucart. — Viollet-le-Duc. — Le vingt-deuxième anniversaire de la mort d'Auguste Comte. — Bulletin. — Grande-Bretagne, par M. Harrisson. — France, par M. le Dr Robinet. — Programme du cours de morale pratique professé par M. Laffite.

Revue philosophique (décembre). — Guyau : De l'origine des religions. — B. Pérez : L'éducation du sens esthétique chez le petit enfant. — Dr Ch. Richet : De l'influence du mouvement sur les idées. — J. Delbœuf: Sur le dédoublement du Moi dans les rêves. — C. Henry : Les manuscrits de Sophie Germain; documents nouveaux; analyses et Comptes rendus.— G. H. Lewss : The study of psychology.— Wundt : Der Spiritismus. — Ulvici : Der Sogennante Spiritismus. — Lange : Histoire du matérialisme, tome II. — A. Fouillée : L'influence de l'idée et de la liberté sur le déterminisme de nos actions. — Revue des périodiques étrangers. — Brain : Journal of mental science. — British medical Journal. — Revue d'anthropologie. — Archives de physiologie. — La critique philosophique. — La philosophie positive.

Revue politique et littéraire (6 décembre). — La comédie chez les Jésuites, à propos d'un livre récent, par M. Hémon. — Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Mariette : Questions relatives aux nouvelles fouilles à faire en Egypte.— Poëtes autrichiens contemporains : Karl Beck, par M. A. Dietrich. — Peuplades africaines : Mœurs et coutumes, par M. Hartmann. — Causerie littéraire : M. de Pressensé : *Notice biographique sur Lanfrey* ; M. Maze : *Kléber;* M. A. Houssaye : *L'Éventail brisé ;* M. A. Bouvier : *La Belle Grêlée; Nohélie Jahel;* M. Bailly : *Les Heures de soleil*; M. Legouvé : *Anne de Kerviler.* — La Semaine politique. — Bulletin.

(13 décembre). — La guerre dans l'Amérique du Sud. La campagne du « Huascar », par M. C. de Varigny. — Académie des inscriptions et belles-lettres. M. Mariette : Questions relatives aux nouvelles fouilles à faire en Égypte.— Sorbonne. Cours de M. Lenient : Béranger. L'homme, le poëte, l'écrivain. — Notes et impressions, par M. Louis Ulbach. — Bulletin.

Revue des questions historiques (Trimestrielle). — 1er octobre. — F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice : La Bible et l'assyriologie. L'invasion de Sennachérib et les derniers jours du royaume de Juda, d'après les découvertes récentes. — Alphonse Callery : L'impôt du roi. Origine de l'impôt royal et des états généraux et provinciaux sous l'ancienne monarchie. — L'abbé L. Duchesne, professeur à l'Université catholique de Paris : La date et les recensions du *Liber pontificalis.*

Mélanges. — Le baron Robert du Casse, attaché d'ambassade : Un épisode de la campagne de 1813, l'affaire de Kuhn. — L'abbé Paul Mury : La conversion de Tauler. — Le comte de Puymaigre : Rodrigue de Villandrando. — Aug. Cherbonneau, professeur à l'Ecole orientale des langues vivantes : Constantine et ses antiquités. — Paul Allard : L'épigraphie chrétienne de l'Attique. — Gustave Masson : Les chroniques de l'abbaye de Saint-Albon.

Gustave Masson : Courrier anglais ; Henri Stevenson : Courrier romain. — Marius Sepet : Chronique. — A. Fr. de Fontaine : Revue des recueils périodiques. — Bulletin bibliographique.

Revue scientifique (6 décembre). — Les Sociétés communistes aux Etats-Unis, d'après M. Ch. Nordhoff. — I. Statistique. — II. Le gouvernement et l'économie politique. — III. Caractère de la population. Effets de la vie communiste. — IV. Conditions auxquelles est possible la vie communiste et résultats qu'elle peut donner. — L'Aquiculture, par M. Bouchon-Brandely. — Les sources du Niger. — Revue économique. — Les salaires dans les industries textiles en Alsace. — Nécrologie : Michel Chevalier. — Bulletin des Sociétés savantes. — Bibliographie scientifique. — Chronique scientifique.

(13 décembre). — *Muséum d'histoire naturelle.* Zoologie. Cours de M. Perrier : Rôle de l'association dans le règne animal. — *Association américaine pour l'avancement des sciences.* Congrès de Saragota. M. Marsh : La Paléontologie, son histoire et ses méthodes. — *Le service médical en campagne.* Congrès international du service médical des armées en campagne. — *La Suisse,* d'après M. Gourdault. — Bulletin des Sociétés savantes. — Bibliographie scientifique. — Chronique scientifique.

Romania (octobre). — P. Meyer : La Vie latine de saint Honorat et Raimon Féraut. — La Vie de saint Grégoire le Grand, publiée par M. de Montaiglon. — Contes populaires lorrains, recueillis par Cosquin. — *Mélanges:* Notes sur la langue vulgaire d'Espagne et de Portugal au haut moyen âge, Failhau Rindon. — Contes haguais, J. Fleury. — Fahabor, L. Havet. — *Comptes rendus* : Wolfflin, lateinische und romanische comparation. Caix, Studi di Etimologia italiana e romanza. — Cuervo, Apuntaciones criticas sobre el lenguage bogotano.

Le Tour du Monde (6 décembre). — L'Amérique équinoxiale, par M. André, voyageur chargé d'une mission du gouvernement français (1875-1876).

(13 décembre). — Les Ansariés, par M. Léon Cahun, chargé d'une mission chez les populations païennes de la Syrie (1878).

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(du 1er au 15 Décembre)

Civilisation. — 5. Astré de Valsayre : La Science et le clergé, le Père Galien d'Avignon. — 14. De Courteille : Conférence de M. Coquelin: l'Art et le comédien.

Débats. — 2. F. Baudry : Bibliothèque de philosophie contemporaine ; la Psychologie allemande contemporaine (école expérimentale), par Th. Ribot. — 6. Ch. Clément : Eugène Viollet-le-Duc; Histoire d'un dessinateur. — 7. E. de Pressensé : Gaspard de Coligny, par le comte Jules Delaborde. — 11. Ch. Gabriel : L'Eglise chrétienne, par E. Renan. — 13. G. Berger : La Salle du Théâtre-Français; le Plafond de M. Mazerolles. — 15. Khalil-Ghanen : Chronique d'Abou Zacharia, traduite et commentée par E. Masqueray.

Défense. — 12. La Cosmogonie biblique et les Pères de l'Église.

Événement. — 9. E. d'Auriac : Vallée Desbareaux.

Français. — 3. E. Cosquin : Antiquités chrétiennes. — 7. L'histoire littéraire d'Alby de M. Jules Rolland. — 14. Les histoires orientales de M. le vicomte de Vogué.

Globe. — 2. P. Bourget : Les Mémoires de Mme de Rémusat. — 9. J. Montet : Le théâtre en vers de J. Barbier. — 12. Philibert : L'esprit français et l'idée moderne du droit.

Moniteur universel. — 6. Bernadille : L'inauguration du Cercle de la Librairie. — 9. P. Perret : Les Romanciers: MM. Lafontaine, E. Chesneau, de Saint-Juirs, Camille Debans, Jacques Vincent, du Boisgobey.

Officiel. — 1-4. L'Esclavage dans l'Empire romain devant l'Église et la Philosophie. — 2. Léon Pillaut : Traité de vérification, de E. Becq de Fouquières. — 6. H. Fouquier : La Chimère, par M. Chesneau. — 14. E. Pelletan : Le Progrès par le Christianisme, par le R. P. Félix. — 13. Judith Gautier : Les Missions scientifiques de France en Afrique; les Ruines romaines. — 14. A. Dide : Florian, d'après les documents inédits. — 15. A. Daudet : Le Théâtre des Jésuites, par M. E. Boysse.

Ordre. — 2. Giraudeau ; Histoire de la Monarchie de Juillet, par M. du Bled. — 10. Duflot : Gavarni, l'homme et l'œuvre, par E. et J. de Goncourt.

Paris-Journal. — 13. H. Cochin : M. Renan, à propos de son livre; l'Église chrétienne.

Parlement. — 4. P. Albert : Les Mémoires de Mme de Rémusat. — 6. F. Lenormant : La Céramique gallo-romaine. — 8. A. Theuriet : Poètes et humoristes : Oliver Wendell Holmes ; I. L'Homme. — 11. de Varigny : Un philosophe allemand à propos d'un livre de M. Bourdeau; Pensées, maximes et fragments de Schopenhauer. — 15. A. Dehaye : La politique, par M. Bluntschli.

Peuple français. — 13. Edm. Blanc : L'Église et l'État sous la Monarchie de Juillet, par Thureau-Dangin.

Rappel. 12. Em. Blémont : L'Histoire de France de Michelet.

République française. — 2. Les origines du Christianisme de M. Renan. — 5. J. Soury : La Philosophie des Grecs, à propos d'un lion de M. Zeller. — L'Orient, à propos d'un livre de M. Reinach.

Siècle. — 15. An. de la Forge : Un précurseur de La Rochefoucauld.

Soleil. — 11. Saint-Marc-Girardin : La Chanson de la Chemise. — 11. E. Cardon : Histoire de la gravure de Georges Duplessis.

Télégraphe. — 1. J. Levallois : Ernest Chesneau.

Temps. — 4. V. Bonnet : La question des impôts. — 9. E. Scherer.? Le roman expérimental.

Union. — 8. Richard : Les corporations ouvrières. — 9. Marius Sepet. — Le sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle, étudié dans son développement moral et dans son caractère dramatique. — 10. D. Bernard : Louki-Laras, par Bikélas, traduit du grec par le marquis de Queux Saint-Hilaire.

Univers. — 2. Abbé Chardon : La Mystique divine de M. Rivet. — 12. Abbé Arbellot ; Origines chrétiennes de la Gaule; Saint-Denys de Paris.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

Blackwood's Magazine (décembre). — Réforme théâtrale : Le Marchand de Venise au Lyceum. — Beata, ou ce qu'il y a dans un nom. (IXe partie). — Le Progrès. — La Vie dans les bois au Queensland. (Ire partie). — Les vieux *squires* et les nouveaux. — Les plaines et les rivières du Norfolk et du Suffolk. — Adresse libérale. — Les Bébés politiques. — Feu John Blackwood.

Fraser's Magasine (décembre). — Rédacteur en chef M. Fulloch. — Marie Annerly, histoire du Yorkshire, par R.-D. Blackmore (Suite). — Premières impressions du nouveau monde. I. Par le duc d'Argyle. — Grèves : leur coût et leurs résultats, par G. Howell. — Paris pendant et après la Commune, par le comte Orsi. — Mythologie et religion homériques, réponse à M. Gladstone, par le rév.r sir. G.-W. Cox-Baronnet. — Mon journal de la Terre-Sainte (fin), par Mme Brassey. — Édouard et Catherine Stanley. — Nos fils à Eton et à Oxford, par un père avec éclaircissements par un des fils. — L'Angleterre et les conseils de l'Europe.

The Nineteenth century (décembre). — L'Agitation agraire en Irlande, par J. O'Connor-Power M.-P. — Le gouvernement et les artistes. — La profession littéraire et son avenir, par James Payn. — L'Athéisme moderne et M. Mallock (fin), par Miss L.-S. Berington. — Les fonctions du cerveau, par le dr Julius Althaus. — Le « Doomsday Book » du Bengale. — Maîtresse et domestiques, par Miss Caroline, E. Stephen. — Raisons de doutes dans l'église de Rome, par le comte de Redesdale. — Politique irlandaise et partis anglais, par Edward D.-J. Wilson. — Plaidoyer pour le XVIIIe siècle, par W. Stebbing. — État présent de l'Église en France, par l'abbé Martin. — Les Anesthétiques, histoire d'une découverte, par sir James Paget, Baronnet.

Macmillan's Magazine (décembre 1879). — Celui qui ne veut pas quand il peut, par Mme Oliphant, chap. 5-8. — Les Tsiganes russes, par C.-G. Leland II. — Le développement du sens de la couleur, par Henry T. Finck. — Frais d'élections, par F. A. R. Russell. — Un conservatoire de musique pour l'Angleterre, par C. Sumner Maine. — Un cœur qui doute, par Miss Keary (fin). — Les eaux fournies à Londres, par W. Mc Cullagh Torrens M. P. — Note sur l'église en Amérique, par le doyen de Westminster.

Gentleman's Magazine (décembre 1879). — Sous quel lord? par E. Lynn Linton (fin), illustré. — Les besoins de l'Irlande, par Arthur Arnold. — L'Air vital au soleil, par Richard-A. Proctor. — Un côté lumineux du « Bard » de Gray, par Grantallen. — Les « Boroughs » de poche, par le membre pour les « Chiltern hundreds. » — L'ancienne vie de taverne, par Henry Barton Baker. — Propos de table, par Sylvanus Urban.

Belgravia (décembre 1879). — Dœnna Quixote, par Justin Mac-Carthy, illustré par Arthur Hopkins. — Alfieri, par France, Eleanor Trollope. — William Gerrold Dixon, par Julian Hawthorne. — Patinage et les patineurs, par Robert Mac-Gregor. — La déclaration du professeur, par Linda Villari (fin). — Un philosophe social, par James Payn. — Une pastorale du Parnasse, par Mary, F. Robinson. — Mon diamant d'Amsterdam, par G.-H. Robeck. — Un sonnet en dialogue, par A. Dobson. — La reine de la prairie, par Charles Gibbon, illustré par Arthur Hopkins.

The Etcher. — Nouvelle revue mensuelle contenant les eaux-fortes des artistes, 3 planches (décembre 1879). — Un coin à Huy, par Hermann Hay. — Coucher de soleil, C.-F. Robinson. — Une ruelle tranquille, J.-M. Youngman.

Scribner's illustrated Magazine (décembre 1879). — Le capitole de New-York, Montgomery Schuyler. — Frère Antonio, Elisabeth Akers Allen. — Deux visites à Victor Hugo, Hyalmar Hjorth Boyesen. — Poèmes, par des dames américaines. — L'Université : John Hopkins, Sophie B. Herrick. — Confiance, Henry James Jun. — Culture du café au Brésil, Herbert, H. Smith. — Succès avec les petits fruits. — II Fraises pour la maison et le marché, E.-P. Rœ. — Les grandissimes, Georges W. Cable. — En attendant l'hiver, Henry A. Beers. — Bayard Taylor : sa poésie et sa carrière littéraire, Edmund Clarence Stedman. — A haute pression, Charles Barnard. — La nature et les poètes, John Burroughs. — Excentricités de Paris, J.-D. Osborne. — Sujets contemporains. — La maison et la société. — La civilisation et le progrès. — L'œuvre du monde. — Bric-à-brac, avec plus de 80 illustrations.

Cassell's Family Magazine (décembre 1879). — Nos écoles de fondation. — Souscriptions pour des parties d'enfants. — L'art de purifier les maisons, par A.-A. Strange Butson. — Le chef-d'œuvre de Walter-Blakency, courte histoire, par H. Frith. — Le point du jour, chanson, musique, par F.-G. Cole, L. Mus. — Ouvrages en nacre. — L'hiver, par le Rev. J.-F. Burton Wollaston. — Chanson pour le peuple, par J.-F. Waller, K.-D. — Le jardin et le verger en décembre. — Panama et son isthme. — Comment organiser une brigade de pompiers volontaires. — La veille de Noël, poème, par G. Weaterley. — De quelques aliments propres à la vieillesse. — Le tapis en Angleterre du passé et d'aujourd'hui. — Comment il faut s'habiller, causerie sur la mode, par notre correspondant de Paris. — Sympathie, poème, par H. Savile Clarke. — En se levant le matin, par Arthur Brown, B.-A. Miscellanées. — Horace Maclean, histoire d'une recherche dans des lieux étranges. — Or caché, par Frank Barrett. — Frontispice, sympathie, imprimé en couleur.

Magazine of Art (décembre 1879). — Les « Casuels » d'après le tableau de Luke Fildes, A. R. A. frontispice. — Les maisons de trésors d'art. Le palais de Lambeth, par S. W. Kershaw M. A., avec gravures de « l'archevêque de Warnham, la tour des lollards » et « bout d'un banc dans la chapelle royale. » — Nos artistes vivants : Luke Fildes avec portrait et gravure du « Beau repos, doux et tranquille. » — Terrains favoris des aquafortistes. — Une visite au Musée de Ruskin, par Edw. Bradbury. — Notre Seigneur et Marie-Madeleine à l'entrée du sépulcre, d'après le tableau d'Albano dans la collection du comte Spençer. — Suggestion pour élever des plantes pour la décoration artistique du fer, par Gilles Makensie, avec sept illustrations. — Art des routes en Bretagne, par S. W. Kershaw. — Exposition d'art internationale à Munich par Jones Forbes Robertson, avec gravure du « Premier chevreuil », par A. Eberle. — Curiosités artistiques. — L'art de la dentelle avec gravures. — Peintures d'automne de l'année.

Contemporary Review (décembre 1879). — Le *Pater noster* et l'Église. Lettres adressées au clergé, par John Ruskin. L. L. D. — L'Inde sous lord Lytton, par le lieutenant-colonel R. D. Osborn. — De l'utilité de la beauté pour les fleurs, par le président Fry. — Où nous en sommes en fait d'art, par lady Verney. — La vie à Constantinople il y a cinquants ans, par un homme d'Etat oriental. — Les miracles, la prière et la loi, par J. Boyd Kinnear. — Qu'est-ce que la rente ? par le professeur Bonamy Price. — Bouddhisme et Jaïnisme, par le professeur Monnier Williams. — Lord Beaconsfield. I. Pourquoi nous le suivons, par un tory. II. Pourquoi nous ne croyons pas en lui, par un whig. — Vie et pensée contemporaines en France, par Constance O'Brien. — Une noce au Nepaul.

Bibliothèque universelle et Revue suisse (décembre 1879). — La libre pensée, par Ernest Naville. — A propos du major Cavagnari, par Auguste Glardon (2^e partie). — André Chénier, par Eugène Lambert (fin). — L'ali-Boufié, légende provençale, par Joseph Noël (fin). — Le patronage des détenus libérés en France, par Gaston de Nointel. — Le sorbier (nouvelle), par J. Desrocher. — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

The Athenæum (6 décembre 1879). — Monographe de Milton, par M. Pattison. — Nouveau dictionnaire latin. — Histoire d'Adel, par Simpson. — Vie d'Erasmus Darwin. — Romans de la semaine. — Livres de Noël. — Table de la bibliothèque. — Liste de livres nouveaux. — Causerie littéraire. — Sciences. — L'anniversaire de la Société royale. — Beaux-Arts : Exposition des œuvres des artistes décédés. — Musique. — Théâtre de Sa Majesté. — Drame : Causerie.

The Academy (6 décembre 1879). — Milton, par Marc Pattison. — Les rois en exil, par Alphonse Daudet. — Chypre, par sir Sam. Baker. — Our home in Cyprus, par M. Scott Stevenson. — Poésies lyriques et idylles, par E. C. Stedman. — Nouveaux romans. — Littérature économique. — Notes et nouvelles. — Voyages. — Magasins et revues. — Livres choisis. — *Sciences :* Erasme Darwin. — Grammaire comparée des dialectes basques, par W. J. van Eys. — Notes philologiques. — *Beaux-Arts :* Masters of Genre painting, par F. Wedmore. — Exposition.

The Athenæum (13 décembre 1879). — Herbert Spencer Cérémonies. — Esquisses d'hommes politiques de Reid. — Commentaire sur le Nouveau testament. — Deux livres sur l'Afrique méridionale. — Romans de la semaine. — Livres de Noël. — Jules César; La bibliothèque du D^r Laing. — Causerie littéraire. — Sciences. — Beaux-Arts. — Musique. — Drame.

The American Art Review (novembre 1879). — Sommaire. Introduction. — The Works of the American Etchers. Introduction. I. R. Swain Gifford, by S. R. Koehler. — The Washington Monument, by Henry Van Brunt. — The Public and Private Collections of the United States. I. The Barye Bronzes in the Corcoran Gallery, by William Maclead. — Landscape and Sheep, painted by Charles Jacque, etched by James D. Smillie. — Ancient Literary Sources of the History of the Formative Arts among the Greeks, by Charles C. Perkins. — Praxiteles Hermes with the infant Dionysos, by Thomas Davidson. — The Material of American Landscape, by W. Mackay Laffan. — Portrait of Murillo, etched by Paul Rajon. — Impressionism in France. — Bibliography. — American Art Chronicle. — Foreign Art Chronicle.

SAISIES, POURSUITES, CONDAMNATIONS ENCOURUES PAR LA PRESSE

(Novembre 1879)

JOURNAUX.

Anti-Clérical (*L'*). — V. *Semaine religieuse.*

Avant-Garde (*L'*).—A été condamné le 18 par le tribunal correctionnel (8e chambre) à 1,000 fr. d'amende, pour avoir reproduit une lettre de M. Rochefort, dont l'insertion dans la *Marseillaise* avait valu la même amende à cette dernière feuille.

Centre (*Le*), de Montluçon.— Le 17, condamnation de ce journal à 150 fr. d'amende pour outrages envers le maire d'Huriel.

Courrier d'Angers (*Le*).—*Le Courrier* ayant publié dans ses numéros des 7 et 9 novembre des articles relatifs au discours prononcé par M. Chudeau, substitut du procureur général, à la rentrée de la Cour d'appel d'Angers, le gérant de ce journal, M. de la Garde, a été assigné devant le tribunal de cette ville, sous la prévention d'outrages à un magistrat dans l'exercice de ses fonctions. Le 21, M. de la Garde a été condamné à 200 fr. d'amende et à l'insertion du jugement dans *le Courrier, l'Étoile, le Maine-et-Loire, le Patriote de l'Ouest* et *l'Union de l'Ouest.*

Courrier de Cannes (*Le*).— Sur les instances du maire de Cannes, une poursuite va être intentée contre M. Roger Pascalis, rédacteur en chef du *Courrier*, pour délit de fausses nouvelles et attaques contre l'administration (4 novembre).

Courrier de la Champagne (*Le*), de Reims. — Acquitté dans l'affaire Cordier (12 novembre).

Courrier du Nord-Est, d'Épernay. — Est condamné dans l'affaire Cordier à 50 fr. d'amende et 10 fr. de dommages-intérêts.

Crédit national (*Le*).— Le 20 novembre, confirmation du jugement du 5 avril. (Diffamation; affaire David contre la « Société générale ».

Décentralisation (*La*), de Lyon.— Est poursuivie en diffamation par *le Courrier de Lyon.*

Dépêche (*La*), de Toulouse.— V. *Semaine religieuse.*

Diable rouge (*Le*).— 1° Le 6, condamnation du gérant à 1,000 fr. d'amende et 15 jours de prison pour avoir publié, sans cautionnement, un journal traitant de matières politiques et d'économie sociale;

2° Le 14, condamnation du gérant à 1,500 fr. d'amende et 6 jours de prison. Même contravention que la précédente;

3° Le 21, condamnation du gérant à 2,000 fr. d'amende et 6 jours de prison. Même contravention que les précédentes.

Dix-Neuvième siècle (*Le*). — V. *Semaine religieuse.*

Écho du Commerce (*L'*). — V. *Figaro.*

Écho de la Province ('*L*), de Toulon.—Gérant et rédacteur condamnés chacun le 19 à 200 fr. d'amende pour outrages envers le Président de la République dans un article paru le 19 septembre dernier et intitulé « Carnet de la semaine ».

Égalité (*L'*), de Marseille. — Le 18, le tribunal civil de Marseille a rendu son jugement dans le procès en diffamation intenté au journal par le baron de Sabran de Pontevès. Le gérant a été condamné à 50 fr. d'amende et 100 fr. de dommages-intérêts; M. René, signataire des articles, à 100 fr. d'amende et 200 fr. de dommages-intérêts. En outre l'insertion du jugement est ordonnée dans cinq journaux du département.

Événement (*L*). — 1° L'action en refus d'insertion intentée par M. Lebigre-Duquesne, éditeur, à *l'Événement* est venue le 18 novembre à l'audience de la 10e chambre correctionnelle. M. Duquesne est l'éditeur d'une brochure : *Histoire complète de la guerre des Anglais contre les Zoulous*, avec une biographie du prince impérial, brochure critiquée par un rédacteur du journal, M. Duval. En réponse à cette critique, M. Lebigre-Duquesne adressa à l'*Événement* une lettre que le journal ne crut pas devoir insérer.

M. Corra, gérant de l'*Événement*, est présent. M. Lebigre est assisté de Me Bordier, avocat, qui dit que M. Duval, après avoir promis une rectification, n'a pas tenu sa promesse. Bien plus, il a affirmé des assertions mensongères sur la vente du livre, ce qui a causé à M. Lebigre un préjudice sérieux. Il termine en demandant des dommages-intérêts et l'insertion de la lettre de son client dans 25 journaux de Paris et 15 de la province aux frais de l'*Événement.*

M. Corra se défend lui-même. Il n'a pas voulu se faire l'agent d'une propagande politique et prie le tribunal de ne pas se faire le complice d'une spéculation calculée par la partie adverse. Le tribunal condamne M. Corra à 50 fr. d'amende, 200 fr. de dommages-intérêts et aux dépens, et ordonne l'insertion du jugement dans la huitaine.

2° Le lendemain de cette condamnation, l'*Événement* est poursuivi en diffamation par M. Hardouin, juge d'instruction à Laon.

Figaro (*Le*).— MM. de Rodays, gérant du *Figaro*, et Dumont, gérant de *l'Écho du commerce*, ont comparu le 27 novembre devant le tribunal correctionnel (11e chambre), à la requête de M. Émile Tourneur, marchand de grains à Villeneuve-l'Archevêque (Yonne), qui leur avait intenté une action en diffamation. Le tribunal a renvoyé les défendeurs des fins de la plainte et condamné M. Tourneur aux dépens.

Finistère (*Le*). — Ce journal ayant comparé les condamnations prononcées contre *l'Impartial du Finistère* (v. cet article) à celles bien plus sévères prononcées pendant le Seize-Mai par le même.

tribunal contre un journal républicain, qui n'était autre que ce même *Finistère*, deux des juges, MM. Cropp et de la Riveaudière, ont déposé une plainte contre cette feuille.

Frondeur (*Le*). — V. *Semaine religieuse*.

Gaulois (*Le*).— Le 20 novembre, remise à quinzaine de l'affaire don Carlos.

Gazette de l'Est (*La*).— Poursuivie pour offenses envers le Président de la République dans les numéros des 20 et 21 octobre (5 novembre).

Gazette du Languedoc (*La*), de Toulouse.— Le 20, confirmation d'un jugement qui avait condamné M. Escande, rédacteur en chef du journal, à 1,000 fr. d'amende pour délit d'offenses envers le Président de la République.

Gazette du Midi (*La*). — Le tribunal correctionnel de Marseille s'est occupé le 27 de l'affaire de *la Gazette*, inculpée du délit de fausses nouvelles. On sait qu'il s'agit d'une correspondance insérée par ce journal, reproduite à Paris par *l'Univers*, annonçant qu'en prévision de troubles graves, le gouvernement avait consigné les troupes dans les casernes et donné ordre à l'artillerie de marcher au premier signal. Après le réquisitoire du ministère public, le défenseur de *la Gazette* a demandé au tribunal, qui y a consenti, à renvoyer le jugement à huitaine afin de permettre à la défense de produire des documents attendus de Paris et tendant à fournir la preuve du fait avancé par le journal.

Impartial du Finistère (*L'*). — MM. Arnoult, député, et Boulain, président du Comice agricole de Pont-Croix ont intenté un procès en diffamation à M. de Lécluse et à *l'Impartial*. Reconnaissant la plainte fondée en ce qui concernait M. Arnoult, le tribunal de Quimper a condamné M. de Lécluse à 29 fr. d'amende pour diffamation et à 5 fr. pour injures, et le gérant de *l'Impartial* à une double amende de 5 fr. Pour dommages-intérêts, il a ordonné l'insertion du jugement dans deux journaux de Quimper. M. Boulain, débouté de sa demande, doit supporter par moitié les frais du procès avec la partie adverse.

MM. Arnoult et Boulain ont interjeté appel.

Industriel vosgien (*L'*), de Remiremont, est assigné devant le tribunal de cette ville par le maire de Saint-Rabord.

Jeune République. — Poursuivie en diffamation par le directeur de l'École libre de Berue et condamnée à 500 fr. d'amende et 500 fr. de dommages-intérêts, *la Jeune République* voit son amende réduite de 500 à 250 fr. par la Cour d'appel d'Aix qui maintient à 500 fr. le chiffre des dommages.

Journal du Havre (*Le*) est condamné à 25 fr. d'amende et à l'insertion du jugement. (Diffamation. — Affaire Javelot.)

Lanterne de Boquillon (*La*). — V. *Semaine religieuse*.

Marseillaise (*La*).— Poursuivie en diffamation par M. Dô. L'affaire qui devait venir le 25 novembre a été remise à huitaine.

Monde Parisien (*Le*), ayant publié, malgré le refus de la censure, un dessin intitulé: *Une visite aux Beaux-Arts*, salle Melpomène, a été condamné le 6 novembre à 300 fr. d'amende.

National (*Le*). — V. *Semaine religieuse*.

Nouveau Journal (*Le*).— V. *Semaine religieuse*.

Pays (*Le*). — Le 28 novembre, la Cour d'appel de Paris infirme le jugement du 16 octobre, condamne le gérant à 1,000 fr. d'amende et fixe à quatre mois le durée de la contrainte par corps. (Diffamation.— Affaire du maire de Saint-Yrieix.) Le 22, la journal avait été acquitté en première instance sur le chef d'article injurieux pour le maire de Saint-Yrieix.

Petit-Breton (*Le*), de Vannes. — La Cour d'appel casse l'arrêt de la Cour de Rennes qui, le 7 juillet, a confirmé le jugement du tribunal de Vannes renvoyant le journal des fins de la plainte intentée par le maire au nom du Conseil municipal de Vannes.

Petit Progrès de la Somme (*Le*).—V. *le Progrès*.

Petite République française (*La*).— V. *Semaine religieuse*.

Progrès artistique (*Le*) est condamné le 19 à 25 fr. d'amende et à l'insertion du jugement. (Diffamation. — Affaire Javelot.)

Progrès national (*Le*), de Troyes, est condamné le 15 à 500 fr. d'amende et 1,500 fr. de dommages-intérêts. (Diffamation. — Affaire Mougeot.)

Progrès de la Somme.— Le 13 est venu devant le tribunal correctionnel d'Amiens le procès en diffamation intenté par le vicomte de Rainneville contre le gérant du *Progrès* et du *Petit Progrès de la Somme*. A la suite d'une vive polémique entre *le Mémorial d'Amiens* et *le Progrès*, celui-ci avait mis en cause la personnalité du vicomte de Rainneville, sénateur et lieutenant-colonel de l'armée territoriale, en lui reprochant d'avoir pendant la guerre, alors qu'il était commandant des mobiles au siège de Paris, rempli faiblement ses devoirs militaires. Le tribunal a rendu le 20 un jugement condamnant le gérant du *Progrès* et du *Petit Progrès* à 400 fr. d'amende, à l'insertion de ce jugement en tête du *Progrès* et du *Petit Progrès*, enfin à l'insertion dans tous les journaux du département de la Somme et dans douze journaux de Paris, au choix du demandeur, et aux dépens.

Prolétaire (*Le*). — L'affaire du *Prolétaire*, qui devait venir le 21 novembre, a été remise au 4 décembre.

Propagateur picard (*Le*).— Le tribunal correctionnel de Montdidier a condamné le gérant du journal qui s'était rendu coupable de diffamation envers M. Jametel, député, à 1,000 fr. d'amende, 1,000 fr. de dommages-intérêts et à l'insertion du jugement dans les deux journaux de Montdidier, dans deux journaux de Péronne et deux journaux d'Amiens.

Ralliement (*Le*), de Carcassonne. — Le 15, le gérant et le rédacteur du journal sont condamnés, le premier à 50 fr. d'amende, le second à 25 fr. et à 100 fr. de dommages-intérêts. (Affaire Marcou.)

Réforme (*La*), de Lyon, est poursuivie par *le Courrier de Lyon.*

Réformes sociales (*Les*). — Inculpé d'outrages à des officiers de l'armée. (Affaire remise au 26 décembre.)

République française (*La*). — Le 20, remise à quinzaine de l'affaire don Carlos.

Révolution française (*La*). — Le 11, ce journal a assigné devant le tribunal correctionnel de la Seine son ancien chef de départ, M. Wathelet, sous prétexte : que M. Wathelet, en sa qualité de chef de départ, recevait un certain nombre de numéros pour en faire l'expédition et en toucher le prix qu'il devait ensuite verser à la caisse du journal ; que les sommes encaissées par lui pour le compte du journal à l'époque où il a cessé d'être à l'administration de *la Révolution* s'élèvent à 4,508 fr. 90 c.; que M. Wathelet détient indûment cette somme qui appartient au journal ; que toutes les demandes amiables faites à l'ancien chef de départ pour obtenir la remise de ces fonds sont demeurées infructueuses ; et attendu qu'en conservant des sommes appartenant au journal dont il était employé, M. Wathelet s'est rendu coupable du délit des articles 406 et 407 du Code pénal, *la Révolution* demande la restitution des 4,508 fr. 90 c. et 91 fr. 10 c. de dommages-intérêts.

M. Wathelet répond par une demande reconventionnelle. Le tribunal déboute le journal *la Révolution française* de sa demande et le condamne à 500 fr. de dommages-intérêts et aux frais et dépens.

Roussillon (*Le*), de Perpignan. — Est condamné le 21 à 200 fr. d'amende pour fausses nouvelles.

Rappel (*Le*) a été condamné à 50 fr. d'amende, 500 fr. de dommages-intérêts, à l'insertion du jugement dans *le Rappel*, dans un autre journal de Paris et dans trois journaux d'Auch ; le prix de l'insertion ne devant pas dépasser 350 fr. *La Petite République, le Nouveau Journal, le National, le Siècle, le Frondeur, l'Anti-Clérical, le Voltaire, la Lanterne de Boquillon*, ont été condamnés à 50 fr. d'amende, 500 fr. de dommages-intérêts, à l'insertion du jugement dans leurs colonnes, en première page, et à l'insertion dans un journal de Paris, sans dépasser 350 fr. *La Dépêche*, de Toulouse, est condamnée à 50 fr. d'amende, 20 fr. de dommages-intérêts ; *le XIX*e *Siècle* à 50 fr. d'amende, 400 fr. de dommages-intérêts, ainsi qu'à l'insertion du jugement dans leurs colonnes et dans un journal de Paris.

Semaine religieuse (*La*), d'Auch. — Le tribunal de cette ville a prononcé le 15 novembre son jugement dans le procès en diffamation intenté par *la Semaine religieuse* à divers journaux de Paris accusés par cette feuille du délit de fausses nouvelles. Il s'agissait d'une annonce que ces journaux avaient publiée comme ayant paru dans *la Semaine* et qui recommandait aux fidèles des chemises garantissant la chasteté des rapports conjugaux (*sic*). Cette annonce avait été envoyée à plusieurs journaux poursuivis tout imprimée, sous forme d'un morceau de journal, avec de l'impression au dos du papier. On pouvait donc, de très bonne foi, croire à son authenticité.

Siècle (*Le*). — V. *Semaine religieuse.*

Travailleur (*Le*), de Montpellier. — Est condamné : I. Le 20 novembre 1° à 500 fr. d'amende, 2,000 fr. de dommages-intérêts et deux mois d'emprisonnement, le gérant ayant outragé et diffamé le maire de Montpellier ; 2° à 500 fr. d'amende, 1,000 fr. de dommages-intérêts et deux mois de prison pour diffamation envers M. de Ricard ; 3° à 500 fr. d'amende, 1,000 fr. de dommages-intérêts et deux mois de prison pour avoir diffamé le général de Galliffet. Ces trois emprisonnements, non confondus, soit six mois de prison. — II. Le 26, le gérant est condamné par défaut pour diffamation envers M. Granier de Cassagnac père, à un mois de prison, 100 fr. d'amende, 1,000 fr de dommages-intérêts, à l'insertion du jugement dans *le Travailleur*, et à quatre autres insertions, au choix du demandeur.

Triboulet (*Le*). — Est assigné le 12 novembre en diffamation par M. et Mme Collas, marchands de vins, pour la publication dans le numéro du 3 août 1879 d'un article commençant par ces mots : « Un véritable petit roman », et finissant par ceux-ci : « Le comble de la politesse. ». Le tribunal acquitte *le Triboulet.*

Union républicaine (*L'*), de Bourges. — Est condamné le 17 à 300 fr. d'amende, 500 fr. de dommages-intérêts et à l'insertion du jugement dans les journaux du département. (Diffamation par reproduction d'un article de *l'Éclat de Rire ;* affaire Duvergier de Hauranne.)

Univers (*L'*). — Ce journal a comparu le 15 novembre devant la 10e chambre correctionnelle pour avoir publié dans son numéro du 27 octobre un article extrait du *Messager du Midi.* (V. plus haut.) Le tribunal a condamné par défaut le gérant de *l'Univers* à 1,000 fr. d'amende et à l'insertion du jugement.

Voix des Ardennes (*La*). — Le 25 ont comparu devant le tribunal correctionnel de Sedan, sous l'inculpation de diffamation envers un particulier, MM. Pilard, publiciste, et Rahon, directeur-gérant de *la Voix*. MM. Pilard et Rahon ont été condamnés chacun à 300 fr. d'amende et solidairement à 1,200 fr. de dommages-intérêts et aux frais. Le tribunal a ordonné, en outre, l'insertion du jugement dans quatre journaux du département, au choix de la partie civile. L'article incriminé avait pour titre : Mossieu Finard. »

Voltaire (*Le*). — V. *Semaine religieuse.* — Est assigné le 4 décembre à la requête de Mlle Suzanne Lagier.

LIVRES SAISIS ET CONDAMNÉS

Une décision ministérielle du 3 novembre interdit l'entrée et la circulation en France d'une brochure ayant pour titre : *Coup d'œil prophétique*

sur l'année 1880 contenant le secret divin des questions politiques et religieuses dévoilé.

Le 6 novembre a été pratiquée la saisie d'une brochure intitulée : ***Bibliothèque socialiste. Les réformes socialistes urgentes***, par Achille Le Roy. Paris, imprimerie Masquin, rue des Jeuneurs.

La Bible farce.—L'auteur de ce livre satirique, M. Pierre Malvezin, s'est pourvu en cassation de l'arrêt de la Cour d'appel de Paris, qui l'a condamné le 3 juillet à trois mois de prison et à 100 fr. d'amende pour outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs. Son pourvoi a été admis par la Cour qui est d'avis que le juge correctionnel saisi d'une prévention d'outrage à la morale publique, contenu dans un livre publié, ne doit pas se borner à déclarer que ce livre contient le délit d'outrage, mais doit aussi déclarer l'intention coupable de l'auteur de l'écrit. Ce second élément de tout délit doit être reconnu explicitement; il y a lieu à cassation s'il ne résulte d'aucune énonciation ni d'aucune expression de l'arrêt que l'intention coupable existe à la charge du prévenu.

On lit dans *le XIXe Siècle* du 13 novembre :

« *La France du Nord*, de Boulogne-sur-Mer, dit que la douane a saisi ces jours-ci une dizaine de ballots de petites brochures bonapartistes à destination de Versailles. Le titre de cette brochure qu'on se proposait de distribuer en France par milliers d'exemplaires était : « *Napoléon n'est pas mort !* »

G. Fustier.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS DE NOVEMBRE

1er. *Le Palais*, écho du monde judiciaire.
2. *Le Lampion de Berluron.*
3. *Revista de Medicina ;*
   Courses de Vincennes.
4. *Journal des Étrangers.*
5. *La Banque.*
9. *Le Citoyen ;*
   Le Droit du Peuple ;
   Le Mot d'ordre.
12. *Journal de l'Industrie et du Commerce ;*
   La Réforme de la loi sur les faillites.
14. *Journal des Ventes.*
17. *La Fée du chic ;*
   La Revue de la Finance et de l'Industrie ;
   Le Réveil financier ;
   L'École laïque.
18. *Gil-Blas.*
20. *L'Épargne rémoise ;*
   L'Ami de l'épargne ;
   Le Guide financier ; l'Écho de la Savoie.
21. *La Réforme commerciale.*
24. *Vincennes-Journal.*
28. *La Fraternité.*
29. *La Rue ;*
   L'Opinion publique ;
   La République financière.
30. *Paillasse.*

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Deuxième Livraison — Première Année — *10 Février 1880*

LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES

AUX ÉTATS-UNIS

Les progrès opérés dans l'organisation des bibliothèques en Amérique, durant ces deux dernières années, ont rendu le système adopté par les Américains digne d'un intérêt général. Le rapport du gouvernement sur les bibliothèques publiques aux États-Unis d'Amérique, leur création, leur importance et leur gestion — préparé par les soins du Bureau d'Éducation et imprimé au « Government Printing Office» de Washington (1 vol. gr. in-8° de 1187 pages) — forme, avec l'ouvrage de M. Cutter, *Rules for a Dictionary Catalogue,* considéré comme en formant l'appendice, une véritable encyclopédie contenant toutes les informations y relatives. Ce rapport donne les statistiques de 3,649 bibliothèques publiques ayant chacune au moins 300 volumes; il n'énumère pas celles faisant partie des écoles ni celles des « Sunday-schools», pas plus que les grandes bibliothèques privées.

La *Boston Public Library,* fondée en 1852, subventionnée par la ville, qui, en 1876-77, lui a versé $111,500, trouvant encore des ressources par le revenu des nombreux dons ($115,500) qui lui ont été faits par des habitants de Boston, est sans contredit la plus importante et celle qui représente le mieux la véritable bibliothèque publique ouverte à tous. Quoique ne formant qu'un seul et même bâtiment, la bibliothèque se divise cependant en deux parties bien distinctes, l'une qui est affectée aux ouvrages de référence, et l'autre à la salle de lecture; ces deux parties réunies contiennent au delà de 350,000 volumes, dont 250,000 en forment la bibliothèque de référence. La *Boston Public Library* a huit succursales dans la ville et aux environs et en outre des agents chargés de la distribution des livres. Chaque habitant de Boston peut emporter chez lui des livres de la bibliothèque; la salle de lecture est ouverte toute l'année de neuf heures du matin à dix heures du soir, à la seule exception de quelques jours désignés comme fêtes nationales. Sur le chiffre total de circulation de 1,140,572 volumes, que la bibliothèque avait délivrés l'année dernière, elle n'a eu à constater que la perte de 129 volumes.

Les catalogues et autres publications rédigés par les bibliothécaires américains ont une très grande importance bibliogra-

phique. La *Boston Public Library,* il y a peu de temps, a publié un catalogue général, mais sans « index » séparés, tels que les Prince, les Ticknor, les Barton; ses bulletins trimestriels contenant des articles bibliographiques de grande valeur; ses petits guides pour lecteurs *(Handbook for Readers),* ainsi que ses livres de classement et les catalogues de ses succursales; toutes ces publications, fournies au prix coûtant, sont d'un usage fort répandu. La liste par classement de romans historiques se publie annotée, donnant l'aperçu des analogies qui existent entre le roman historique comparé à l'histoire; cette liste est arrangée tant par auteurs que par pays, comme par exemple : *Scott et États-Unis.* La bibliothèque d'*Harvard University* vient d'ajouter à ses bulletins périodiques un supplément bibliographique qui sera d'un excellent secours à tous les collèges pour les aider dans le programme de leurs études. Le dictionnaire général des catalogues qu'a publié la *Boston Athenæum Library* est un exemple caractérisque du catalogue purement alphabétique; il fournit une variété de genres recommandés par M. Cutter, pour les différentes manières de répertorier les entrées d'ouvrages. Le catalogue de M. Noyes de la *Brooklyn Mercantile Library* est aussi bien précieux pour ses articles sur la bibliographie arrangés par ordre alphabétique; il donne la nomenclature des articles insérés dans les publications périodiques et les ouvrages récents. Le catalogue de la *New York Apprentice's Library* montre la méthode combinée d'organisation de M. Schwartz. Le catalogue de la *St. Louis Public School Library* présente le seul exemple remarquable du système de lord Bacon. Le catalogue de la *Library of Congress* comprend une liste annuelle par noms d'auteurs, dans laquelle se trouvent compris tous les ouvrages qui ont été envoyés au bibliothécaire et jouissent du « copyright »; une liste par classement général complète le catalogue.

Presque toutes les bibliothèques publiques ont leurs catalogues sur cartes qui, méthodiquement arrangés par ordre alphabétique, sont contenus dans des boîtes ou tiroirs, selon la méthode du professeur Jewett de la *Boston Public Library.* Le système décimal de classification qu'a introduit M. Dewey, et qui a été pour la première fois en usage à « Amherst College », offre une méthode rapide et simple, qui est généralement adoptée et trouvée très commode, de désigner par des numéros permanents les classes les moins nombreuses.

L'organisation de l'Association des bibliothécaires américains date de la conférence tenue par les bibliothécaires à Philadelphie durant l'Exposition internationale de 1876. C'est son succès qui a fourni l'idée et a donné lieu à la Conférence internationale tenue à Londres l'automne dernier; de cette dernière réunion est sortie l'*Association des Bibliothécaires du Royaume-Uni.* M. Justin Winsor, bibliothécaire à Harvard University, est le président de l'association américaine, et M. Melvil Dewey, 32, Hawley Street, à Boston, en est le secrétaire.

La bibliothèque publique de Boston, a, comme nous l'avons dit, sept à huit succursales en ville ou dans la banlieue; outre cela, elle a établi ce qu'on appelle des agences de distribution, c'est-à-dire des bureaux où les habitants des quartiers excentriques trouvent, à de certains jours, un agent qui reçoit leurs demandes de prêts de livres ou qui reprend les livres que le public rapporte.

Mais voici une innovation tout à fait récente et qui renchérit encore sur les facilités offertes aux lecteurs et aux emprunteurs de livres, dans les bibliothèques de la ville de Boston, la cité scientifique des États-Unis.

L'*Athenæum* de Boston vient, nous ap-

prend le *Library Journal,* d'adresser en ville une circulaire par laquelle les directeurs de cet établissement font savoir que désormais la bibliothèque fera remettre à domicile les livres qu'elle prête, puis les fera reprendre quand ils seront lus; le tout ne coûtera aux lecteurs que 5 cents (o fr. 25 c.) On ne payera qu'une des deux courses, l'aller; le retour est à la charge de l'établissement.

Des cartes postales seront mises à la disposition des emprunteurs : ceux-ci n'auront qu'à inscrire le titre du livre ou des livres qu'ils demandent avec le nom de l'auteur ou des auteurs, puis mettre leur adresse, signer et jeter à la boîte aux lettres. A l'arrivée des cartes postales, on cherchera les livres et on les expédiera aux demandeurs.

Notez que le même établissement publie depuis longtemps, au fur et à mesure, des listes de ses livres nouveaux, listes que chacun peut se procurer par abonnement, au prix de 25 cents (1 fr. 25).

On ne peut, on l'avouera, pousser plus loin la sollicitude pour le public qui use des livres d'une bibliothèque. Désormais, dit le *Courrier de Boston,* les livres seront distribués dans nos maisons, comme le sont les lettres et les journaux, et la science s'y déversera de Boylstonstreet et de Beacon-Hill (où se trouve la bibliothèque), comme déjà le gaz y est déversé du gazomètre public et l'eau du réservoir de Chesnut-Hill.

Quel avantage ne sera-ce pas, ajoute le même journal, pour l'homme d'affaires qui ne peut se rendre à la bibliothèque et attendre qu'on lui ait trouvé son livre, pour l'ouvrier qui ne peut quitter son atelier, pour les gens infirmes et malades, enfin, pour nous tous dans les temps neigeux ou pluvieux, quand le pavé est glissant ou la température torride!

Dans un but de comparaison et de renseignement mutuels, on a réuni au bureau du secrétaire tous les appareils, systèmes, objets et fournitures de toute sorte employés dans toutes les bibliothèques des États-Unis. Les sous-comités de l'association accomplissent journellement des travaux importants pour le bien des bibliothèques, tant pour l'uniformité et la coopération des catalogues que pour fournir à très bas prix les objets qui leur sont d'utilité première; ces fournitures sont fabriquées pour le compte des bibliothèques associées, sous la direction d'un comité coopératif. Si le comité de l'association s'occupe activement de tout ce dont peuvent bénéficier mutuellement les bibliothécaires, ceux-ci s'occupent à leur tour de contribuer au bien général en publiant de nouveaux ouvrages. C'est ainsi qu'il y a eu préparation des guides pour composer une bibliothèque d'ouvrages de lecture; puis, la réimpression de l'ouvrage important de M. Poole, *Index to Periodical Literature, English and American :* cet ouvrage était épuisé depuis neuf ans. Un système uniforme de titres pour l'usage de cartes-catalogues est également à l'étude.

Les bibliothécaires étrangers sont cordialement invités à se joindre à l'association; la cotisation annuelle est de $ 2 (fr. 10).

The Library Journal est l'organe officiel des associations anglaise et américaine; il s'occupe d'une manière générale de tous les faits se passant dans tous les pays et qui, par leur nature utile, doivent être portés à la connaissance des bibliothécaires. Le journal paraît tous les mois, et est publié au 37, Park Row, à New-York, et par MM. Trübner et Cie, à Londres[1]. Le prix d'abonnement est de $ 5 ou £ 1 sts. *The Library Journal* accueille avec reconnaissance les communications que lui adressent les bibliothécaires de tous pays.

VIATOR.

1. Les abonnements sont également reçus par M. Em. Terquem, de Paris, au prix de fr. 25, pour tous les pays faisant partie de l'Union postale.

BIBLIOGRAPHIE SCOLAIRE

LIVRES D'ÉCOLES

En parcourant les innombrables catalogues de nos librairies classiques, nous nous sommes maintes fois demandé s'il n'y aurait pas un intérêt de premier ordre à passer successivement en revue les ouvrages similaires formant, pour chaque branche de l'enseignement, l'ensemble des livres qui servent à l'instruction des enfants dans les classes maternelles et les écoles primaires des divers degrés.

Nous avons pensé que le public si nombreux et si digne de nos sympathies dont se compose le personnel de ces établissements ne lirait pas sans profit, dans un recueil particulier, le compte rendu impartial d'ouvrages dont les prospectus seuls avaient jusqu'à ce jour proclamé les mérites avec la complaisance voulue qui les caractérise.

Peut-être nous saura-t-on quelque gré d'entreprendre une pareille étude sans autre désir que celui d'être utile et avec la ferme résolution de nous abstenir de toute appréciation qui ne paraîtrait pas uniquement justifiée par l'expérience des choses de l'enseignement et une observation sincère des besoins des écoles et des maîtres qui les dirigent.

Le nombre en est bien considérable des livres élémentaires que la librairie parisienne surtout jette, chaque année, dans le courant, sans cesse renouvelé, de la population enfantine qui envahit nos écoles, et il n'est pas douteux que l'incessante production des appareils d'enseignement de toute nature ne soit en rapport direct avec l'accroissement du nombre des enfants qui participent aujourd'hui, jusqu'au fond de nos plus humbles hameaux, au bienfait de l'éducation populaire.

Si l'esprit d'investigation a fait parfois défaut à quelques maîtres qui ont accepté à la légère les livres qui s'offraient à eux, si la popularité de certaines publications a sa source dans l'habileté, disons mieux, dans la prodigalité de l'éditeur qui les a *lancées,* il nous sera donné aussi, nous l'espérons, de constater que ce n'est pas toujours le livre qui sollicite et force l'entrée de l'école.

Nous serons heureux d'avoir à reconnaître que tel ouvrage est depuis hier entre les mains de tous parce qu'il répondait au besoin réel qui l'a fait naître.

Notre tâche sera rendue bien facile lorsque nous n'aurons qu'à nous prononcer sur des questions de choix entre des livres également recommandables.

Dans ces conditions, nous pourrons avancer sans craindre d'être démenti que le bon maître fera le livre excellent parce que rien ne supplée à l'intelligence, à l'esprit de suite et de méthode de celui qui, quel que soit le livre, fait véritablement œuvre d'instituteur.

Aussi est-ce un fait digne de remarque, qu'après de nombreux essais la plupart des ministres auxquels a été successivement confiée la haute surveillance de nos écoles ont compris, avec les conseils supérieurs de l'Université, qu'il serait également dangereux de recommander officiellement tels livres classiques de préférence à d'autres, ou de prescrire l'usage exclusif de telle catégorie d'ouvrages dans les établissements de l'État.

L'intervention administrative ne se produit plus que quand il s'agit d'exclure ce qui est de l'aveu de tous « *un mauvais livre* », c'est-à-dire un livre immoral ou conçu dans un esprit tel que la sécurité publique pût se trouver compromise.

En dehors des mesures préventives auxquelles l'autorité supérieure a le devoir de recourir dans ces circonstances heureusement fort rares, le choix des livres classiques a donc été justement abandonné, tant dans les écoles publiques que dans les écoles privées, aux maîtres qui les emploient, et c'est à cette liberté du choix des méthodes et des livres que nous devons attribuer, en grande partie du moins, l'émulation si féconde qui se révèle, soit au sein des commissions d'instituteurs dont l'organisation dans quelques grandes villes est due à l'initiative des inspecteurs de l'Université, soit dans les conférences pédagogiques qui se généralisent de tous côtés et où chacun expose son sentiment sur les procédés d'enseignement, les méthodes en usage, les livres nouveaux, les devoirs professionnels de l'instituteur.

La Revue qui nous ouvre ses colonnes eût été moins complète assurément si elle fût restée en dehors d'un pareil mouvement.

Nous ferons donc de notre mieux pour la

seconder en contribuant à la propagation des livres d'enseignement élémentaire qui nous paraîtront dignes d'être signalés à nos lecteurs.

Si les maîtres de l'enfance veulent bien encourager nos efforts et nous suivre dans nos études, peut-être les personnes étrangères aux écoles et qui ne dédaignent pas de descendre parfois des sommets accessibles seulement au critique littéraire ne regretteront-elles pas aussi d'avoir fait, avec nous, un retour vers les livres, hélas ! bien oubliés, du premier âge.

X.

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

Nous avons parlé dans notre dernier article des difficultés que la production littéraire rencontre en Allemagne.

Il sera juste de constater, en revanche, que la librairie allemande n'hésite pas à faire les plus grands sacrifices pour suivre la tendance vers l'idéalisme qui l'a toujours guidée dans ses entreprises.

Nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui appeler l'attention de nos lecteurs sur une publication qui, faite sur l'initiative et aux frais de la librairie allemande, ne pourra que lui mériter les plus grands honneurs, et fera valoir de nouveau les services qu'elle a toujours rendus au développement des sciences et arts en Allemagne.

Cette publication qui porte le titre de :

ARCHIV FÜR DIE GESCHICHTE DES DEUTSCHEN BUCHHANDELS [1],

paraît périodiquement, et est éditée par les soins de la commission historique du cercle de la librairie allemande (*Boersenverein der deutschen Buchhaendler*).

Arrivée à son quatrième fascicule, elle embrasse de très importants travaux relatifs à l'histoire de l'imprimerie et de la librairie allemandes.

Voici le contenu du dernier fascicule :

I. *Bericht an die historische Commission des Boersenvereins der deutschen Buchhaendler von Dr F. Kapp* [2].

II. *Zur Geschichte des deutschen Buchhandels in Siebenbürgen, von Dr F. Teutsch in Hermannstadt* [1].

III. *Notizen über Mathias Apiarius ersten Buchdrucker in Bern, von G. Rettig* [2].

IV. *Hausirer und Buchbinder in Breslau im 16. Jahrhundert, von Dr Anton Schlossar* [3].

V. *Beitraege zur Geschichte der Pressmassregelungen und des Verkehrs auf den Büchermessen im 16. und 17. Jahrhundert. II : Zur Geschichte der Kaiserlichen Büchercommission in Frankfurt a M, von A. Kirchhoff* [4].

VI. *Actenstücke zur Geschichte der preussischen Press und Censurverhaeltnisse unter dem Minist. Wollner, mitgetheilt von F. Kapp. I :* 1788-1793 [5].

Ajoutons encore que ce nouveau périodique n'est qu'une publication préliminaire, destinée à rassembler des documents pouvant servir à l'histoire générale de la librairie allemande, que le cercle de la librairie se propose de faire éditer plus tard.

M. Kapp, directeur de cette grande entreprise, a été engagé, par un traité conclu le 19 mai 1878 entre lui et ledit cercle, pour se

1. Archives pour servir à l'histoire de la librairie allemande.

2. Compte rendu à la commission historique du cercle de la librairie allemande, par F. Kapp.

1. Mémoire relatif à l'histoire de la librairie en Transylvanie, par F. Teutsch, d'Hermannstadt.

2. Notice sur Mathias Apiarius, premier imprimeur de Berne, par G. Rettig.

3. Colporteurs et relieurs à Breslau au XVIe siècle, par Ant. Schlossar.

4. Documents relatifs aux mesures vexatoires exercées contre la presse et à l'histoire du commerce de livres dans les foires aux XVIe et XVIIe siècles ; 2e part. : Étude historique sur la commission littéraire impériale de Francfort-sur-le-Mein, par A. Kirchhoff.

5. Documents historiques concernant l'état de la presse et de la censure sous le ministère Wollner, communiqués par F. Kapp. 1re partie: 1788 à 1793.

vouer uniquement aux travaux nécessaires à l'*Histoire de la Librairie allemande*.

Le compte rendu de M. Kapp nous apprend les détails de son travail, à savoir qu'il a parcouru bon nombre de monographies, surtout de celles consacrées aux villes qui ont marqué dans l'histoire de l'imprimerie naissante.

M. Kapp s'est associé plusieurs collaborateurs, chargés d'étudier les archives des places qui, pendant la période d'enfantement, ont joué un rôle important dans la production littéraire, comme Nuremberg, Augsbourg, Ulm, Cologne, etc.

Nous nous réservons pour une autre fois d'emprunter à M. Kapp quelques détails curieux et propres à intéresser les lecteurs étrangers; aujourd'hui il suffira d'avoir signalé cette importante publication dont l'idée, nouvelle jusqu'alors, est due à l'initiative de la représentation de notre librairie.

Le désir de remonter aux débuts de la renaissance des sciences et arts pour y puiser de nouvelles impressions se manifeste partout en Allemagne.

C'est imbu de telles idées que l'éditeur Paul Bette de Berlin vient de publier l'ouvrage que voici :

Die Silberarbeiten von Anton Eisenhoit aus Warburg im Besitze des Grafen von Fürstenberg-Herdringen, herausgegeben von Prof. Dr Julius Lessing, Director der Sammlungen des Kunstgewerbe-Museums zu Berlin. — 14 planches (36 sujets) en phototypie par Albert Frisch. In-folio.

Les pièces d'argenterie d'Antoine Eisenhoit de Warburg, reproduites dans cet ouvrage, ont été exécutées à la fin du XVIe siècle pour l'archevêque Théodore de Fürstenberg. Elles sont restées jusqu'à ce moment dans la possession de la famille, au château de Herdringen, et ce n'est qu'après avoir figuré, en août dernier, à l'exposition d'antiquités westphaliennes de Münster que ces travaux, presque inconnus jusqu'alors, ont été reconnus pour des chefs-d'œuvre de premier ordre. Exhibés plus tard dans les salles du musée des arts industriels de Berlin, ils y ont été reproduits par le procédé de la phototypie inaltérable.

Ladite argenterie se compose de 2 couvertures de missels, 1 croix, 1 calice, 1 bénitier avec goupillon et 1 encensoir.

1. Les travaux d'argenterie d'Antoine Eisenhoit de Warburg, appartenant à M. le comte de Fürstenberg-Herdringen, et publiées par les soins de M. Julius Lessing, directeur des collections du Musée des arts industriels de Berlin.

Riche en détails d'ornementation d'un style plutôt profane que sacré, cette publication ne révèle pas seulement un monument important de notre école nationale, mais il offre une foule de beaux motifs à tous ceux qu'intéresse l'application de l'art à l'industrie.

Le texte, dû à la plume de M. le professeur Lessing, nous donne l'explication des planches et une notice biographique sur le maître Eisenhoit.

En fait d'ouvrages d'art, citons encore une autre publication, laquelle sera sans doute aussi vivement accueillie à l'étranger qu'elle l'est chez nous : Elle a pour titre :

Die antiken Terracotten, im Auftrage des archaeologischen Instituts des deutschen Reichs herausgegeben von Reinhard Kekulé. Bd. I : Die Terracotten von Pompeji, von Hermann von Rohden[1].

L'on sait qu'il a été découvert à Pompéi une foule de petites et de grandes figures antiques de terre cuite qui datent du temps des Césars jusqu'à la période osque et nous montrent le développement de l'art avec des problèmes intéressants d'un genre tout à fait particulier.

Les objets que l'ouvrage de M. de Rohden nous met sous les yeux ont été choisis parmi les plus marquants, de sorte qu'ils offrent une collection unique pour l'étude de cette spécialité.

Ajoutons que l'ouvrage contient 50 planches lithographiées, dont 4 en chromo, plus 30 bois intercalés dans le texte, et que la reproduction des dessins dont nous devons la plupart au pinceau de M. Ludwig Otto, artiste peintre, ne laisse rien à désirer.

La suite qui se prépare s'occupera de la Sicile, de l'Italie méridionale et de la Grèce.

L'éditeur du « Cabinet du Bibliophile » (voir l'article précédent) nous a offert un nouveau volume, intitulé :

Altdeutsches Herz und Gemüth, in Poesie und Prosa, hauptsaechlich aus dem 16. und 17. Jahrhundert[2],

lequel se joindra dignement aux autres volumes que nos lecteurs connaissent déjà. De même, l'éditeur Barth vient d'enrichir sa col-

1. Les Terres cuites antiques, publiées sur l'ordre de l'Institut archéologique de l'empire allemand, par Reinhard Kekulé, tome Ier : *les Terres cuites de Pompéi*, par Hermann de Rohden.

2. Manifestation des sentiments de la vieille Allemagne dans la poésie et dans la prose, principalement aux XVIe et XVIIe siècles.

lection (voir notre premier article) d'un charmant petit volume, savoir :

Drei Maerchendichtungen (*Dornroschen; Die sieben-Raben; Melusine*), *von Livius Fürst*[1], se réunissant par la forme et la reliure à ses autres volumes dont nous avons également déjà parlé.

Les « Gœthéistes » de l'étranger apprendront avec plaisir que quelques nouvelles études biographiques sur notre roi-poète viennent d'être publiées.

I. *Goethe's Leben von Heinrich Düntzer, mit authentischen Illustrationen*, 5o *Holzschnitten und vier Beilagen facsimilirter Autographen*[2].

M. Düntzer s'est proposé de donner un livre à la portée de tout le monde que l'éditeur a su rendre d'autant plus attrayant qu'il l'a enrichi de 5o gravures, de fac-similés d'autographes, et d'autres illustrations authentiques copiés consciencieusement sur les originaux et qui ne pourront qu'augmenter la valeur du texte.

II. *Goethe-Forschungen, von Woldemar Freiherrn von Biedermann*[3].

Le nom de M. de Biedermann, collaborateur à l'édition définitive de l'œuvre de *Goethe*, publiée il y a peu de temps à la librairie Hempel, est une garantie de l'autorité et de la sévérité de ce travail. Il ne s'adresse pas seulement aux savants, mais bien à tout érudit qui s'occupe d'histoire littéraire moderne.

III. *J. W. von Goethe, J. C. Gottsched, zwei Biographien von Michael Bernays*[4].

Mieux préparé que personne par ses études antérieures sur Gœthe, l'auteur de *la Critique et l'histoire du texte de l'Œuvre de Gœthe* a su nous donner le récit succinct de la vie et des travaux du poète, œuvre remarquable tant au point de vue du style que par son exactitude incontestée.

Cette biographie, publiée d'abord dans la collection dite *Biographie nationale*, où elle a été dignement accueillie, comptera parmi les meilleures publications biographiques touchant le grand poète. Nous ne saurions trop la recommander à nos lecteurs. Nous regrettons que l'éditeur y ait ajouté la biographie de Gottsched, n'ayant aucun rapport avec celle de Gœthe.

IV. *Friederike Brion, ein Beitrag zur Goethe-Literatur, von Dr A. Bielschowsky*[1].

Ce petit livre a pour but d'éclaircir, au point de vue psychologique, les relations de Gœthe avec la belle Frédérique, dont les attraits avaient subjugué le cœur du jeune poète. Il forme un complément utile à consulter pour la vie intime du grand poète.

Ajoutons à cette occasion qu'à partir de 188o nous aurons une publication périodique, vouée exclusivement aux études sur la vie et sur les œuvres de Gœthe. Il va paraître un annuaire intitulé : *Goethe-Jahrbuch*, dont la rédaction a été confiée à M. le docteur *Ludwig Geiger*.

L'annuaire offre l'hospitalité à tous ceux qui ont pour but d'étudier ou de faire connaître les ouvrages de Gœthe.

Voici encore une autre publication périodique qui paraît être appelée à combler une lacune vivement sentie depuis longtemps. C'est la *Frauen-Bibliothek, ein Cyclus von Werken über Kunst und Wissenschaft für Frauen und Jungfrauen*[2].

Nous manquions jusqu'ici d'ouvrages spécialement écrits pour l'instruction des jeunes femmes et offrant, sans trop d'apparat scientifique, des résumés des sciences, des lettres et des arts. Désireux de pourvoir à ce besoin, l'éditeur J. Engelhorn, de Stuttgart, annonce une série d'ouvrages qui va commencer par les volumes dont voici les titres :

I. *Die bildenden Künste in ihrer geschichtlihen Entwickelung, von Otto von Leixner*[3].

II. *Geschichte der deutschen Dichtung von den Anfaengen bis zur Gegenwart, von Richard Weitbrecht*[4].

III. *Die deutschen Kaiser, von K. Th. Heigel*[5].

D'autres volumes sont en préparation, parmi lesquels nous citons :

Die Kunst des Vortrags, von Emil Palleske[6]; *Laender-und Voelkerkunde von Fried.*

1. Trois contes en vers : *la Belle au bois dormant*, — *les Sept Corbeaux*, — *Mélusine*, par Livius Fürst.
2. La Vie de Gœthe, par Henri Düntzer, illustrée de 5o gravures sur bois originales et accompagnées de 4 suppléments de fac-similés d'autographes.
3. Recherches sur Gœthe, par le baron Woldemar de Biedermann.
4. J. W. von Gœthe, J.-C. Gottsched, deux biographies par Michel Bernays.

1. Frédérique Brion, étude gœthéenne, par A. Bielschowsky.
2. Bibliothèque des femmes : collection d'ouvrages relatifs aux sciences et arts à l'usage des femmes et des jeunes filles.
3. Les Arts plastiques dans leur développement historique, par Otto von Leixner.
4. Histoire de la poésie allemande, de ses origines jusqu'à présent, par Richard Weitbrecht.
5. Les Empereurs allemands, par K.-Th. Heigel.
6. L'Art de la lecture, par Émile Palleske.

Ratzel[1] ; *Beispielsammlung zur Geschichte der deutschen Dichtung, von Richard Weitbrecht*[2].

Espérons que ces ouvrages deviendront bientôt les bréviaires favoris des femmes.

Voici encore une publication importante, sur laquelle nous croyons utile d'appeler l'attention de nos lecteurs, savoir :

Die Geschichte des neueren Dramas, von Robert Proelss[3].

M. Proelss n'est pas un étranger dans la question qu'il traite. Nous lui devons le *Catéchisme de la dramaturgie*, l'*Histoire du théâtre royal de Dresde*, et bien d'autres études importantes sur l'art dramatique.

Son nouvel ouvrage se divisera ainsi :

Volume Ier (Ire partie). — Coup d'œil rétrospectif sur la poésie dramatique au moyen âge ; le théâtre espagnol moderne.

Volume Ier (2e partie). — Le théâtre italien.

Volume II (1re partie). — Le théâtre français.

Volume II (2e partie). — Le théâtre anglais.

Volume III (1re partie). — Le théâtre allemand.

Volume III (2e partie). — Le théâtre hollandais, danois, suédois, etc.

La première partie du premier volume vient de paraître et les autres suivront espacées de trois à quatre mois

Puisque nous parlons théâtre, n'oublions pas de mentionner deux articles de journaux qui intéressent les Moliéristes.

Le *Zeitschrift für neufranzoesische Sprache und Literatur herausgeg. von Prof. Dr. F. Koerting und Dr. E. Koschwitz*[4] contient dans son 2e numéro une étude approfondie de M. *Mangold* sur *Molière en querelle avec l'hôtel de Bourgogne et ses alliés au sujet de l'École des femmes* (1662 à 1664), époque dont M. *Mahrenholtz* s'occupe également dans un travail intitulé : *les Précieuses ridicules* et *l'École des Femmes de Molière, examinées par la critique contemporaine*, qui vient d'être publié dans le journal *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, herausg. von Ludwig Herrig* (t. LXII, 2e fascicule[1]).

1. Géographie et ethnographie, par F. Ratzel.
2. Choix de morceaux pour servir à l'Histoire de la poésie allemande, par Richard Weitbrecht.
3. Histoire du théâtre moderne, par Robert Proelss.
4. Revue des langue et littérature françaises modernes, publiée par F. Koerting et E. Koschwitz.

En fait de librairie ancienne, nous avons sous les yeux le catalogue de la vente *Gutzkow*. Notre célèbre auteur a laissé une assez riche collection de livres, surtout des ouvrages dramatiques et d'histoire littéraire moderne.

Le 10 décembre a eu lieu, à Leipzig, la vente de la bibliothèque de feu M. *Koch*, ancien professeur de botanique à l'université de Berlin.

Une foule de catalogues de livres anciens nous sont parvenus dernièrement. Nous n'en relevons que les suivants : le catalogue numéro 1er de M. *A.-F. Butsch*, éditeur à Augsbourg, nous montre une collection d'ouvrages importants et rares relatifs à la théologie catholique. Nous y remarquons l'*Antiphonarium dominicale (Venetiis*, 1545), exemplaire en parfait état de conservation, puis les *Œuvres de S. Hieronymus Stridonensis (Veronae*, 1734 à 1742), 11 volumes in-folio, etc.

Le catalogue numéro 155 de la librairie *Schletter (E. Franck, successeur)*, de Breslau, signale une collection bien choisie de livres français, parmi eux quelques pièces de grande rareté. Nous y rencontrons *la Morale pratique des jésuites* (par Cambout de Pont-Château), les *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, 1780 à 1783 (la meilleure édition ayant l'avantage d'être mise en ordre) et l'*Aretin d'Augustin Carrache ou Recueil de postures érotiques d'après les gravures à l'eau-forte de cet artiste célèbre ; avec le texte explicatif des sujets par Croze-Magnan* (Paris, Didot, vers 1798), ouvrage fort estimé pour l'exécution artistique des dessins.

Citons encore le catalogue de la librairie *Koessling*, de Leipzig, ouvrages de franc-maçonnerie, et « last not least » celui de M. *Albert Cohn*, de Berlin, catalogue exquis pour les raretés de premier rang qu'il contient.

En voici quelques spécimens :

Le *Racionale de Durandus, imprimé sur peau de vélin en* 1459, le second livre exécuté en caractères mobiles de fonte où l'on trouve une date et le nom de l'imprimeur.

Speculum humanæ salvationis (Aug. Vind., vers 1470), la plus ancienne édition typographique de ce fameux livre.

1. Archives pour l'étude des langues et littératures modernes, publiées par L. Herrig.

Holbein, les Simulachrees et Historiees Faces de la mort (Lyon, 1542*)*; la seconde édition de ce chef-d'œuvre.

Vinciolo, les Singvliers et Novveavx Povrtraicts de toutes sortes d'ouvrages de lingerie (Paris, 1594*)*, bel exemplaire de ce beau livre, extrêmement rare.

Antonio da Siena, Monte sancto di Dio (Flor., 1477*)*, livre rarissime et de la plus haute importance pour l'histoire de la gravure en creux.

Ptolemaeus, Cosmographie (Ulmae, 1482*)*, chef-d'œuvre typographique de l'époque et portant le nom du graveur en bois (*insculptum est per Johannem Schnitzer*), rare exemple. au xv^e^ siècle.

Deux *Livres d'heures* fort intéressants, imprimés sur peau de vélin.

Nous ne voulons pas entretenir nos lecteurs plus longuement des détails de cet important catalogue. Nous ne saurions trop en recommander la lecture à tout amateur étranger.

EUGEN GOLDSTÜCKER.

Berlin, 25 janvier 1880.

ANGLETERRE

Londres, le 26 janvier 1880.

Le livre de M. Swinburne sur Shakespeare. Shakespeare et Marlowe. — Les trois périodes dans le style de Shakespeare. — A propos du réalisme de M. Zola. — Remarques sur les extravagances d'invectives de M. Swinburne et sur quelques qualités excentriques de son style.

Les lettres de Charles Dickens.—The Falcon de M. Tennyson au théâtre Saint-James. — La jeune école de la poésie française, articles de M. Catulle Mendès et traductions de leurs œuvres. — Mort de M. Hepworth Dixon. — Biographie de Nathaniel Hawthorne. — Une Vie de M. Gladstone. — Poésie: MM. Edmond Gosse et Ross Niel.— M. Sala en Amérique. — Deux livres d'étrennes pour les enfants. — Le projet de Circulating Library de sir Coutts Lindsay. — La lumière électrique au British Museum.

C'est un vrai plaisir que de pouvoir commencer une lettre sur les actualités de la littérature anglaise en parlant d'une contribution réellement intéressante faite aujourd'hui à ce grand chaos de la critique shakespearienne. Au nombre comparativement restreint d'études sur Shakespeare qui ont des choses importantes et durables à nous apprendre, des aperçus lumineux à nous montrer, au lieu de mystifications textuelles sans fin et toujours changeantes ou de théories personnelles impossibles et absurdes, nous pouvons citer aujourd'hui le livre de M. Algernon Charles Swinburne, annoncé déjà dans le premier numéro de ce journal.

Le point de départ de cette étude sur Shakespeare est un article de M. Swinburne publié dans deux numéros du *Gentleman's Magazine* de l'automne dernier, article qui avait pour but de protester contre l'attribution à Shakespeare d'un certain drame historique, *le Roi Édouard III*. Dans ce travail, il démontrait clairement que, quoique ayant beaucoup de ressemblance avec la première manière de Shakespeare, la pièce en question ne devait être considérée autrement que comme la production de quelque écrivain inconnu qui était, avec Shakespeare lui-même à cette époque, le condisciple du maître commun *Christopher Marlowe*. Sur ce point et sur bien d'autres encore, le jeune poète se trouvait en contradiction directe avec une foule de commentateurs plus ou moins érudits, plus ou moins doués ou dépourvus de ce sens subtil de la divination sans lequel la critique devient plus qu'inutile comme guide dans les routes obscures et difficiles. La bataille s'est livrée, et des injures ont été échangées entre les deux camps. Nous serons obligé de parler un peu plus tard de ces misères. Mais la chose importante, c'est que nous devons probablement à cette circonstance l'apparition toute récente de *l'Étude*.

M. Swinburne reconnaît dans l'œuvre de Shakespeare trois périodes bien distinctes. La première partie de son livre est consacrée à l'exposition des nuances de style qui caractérisent chacune de ces époques et à l'étude du développement progressif du génie de Shakespeare selon ces indications. La première période est celle du lyrique et du fantastique. Ici le poète est toujours un peu le disciple de

Marlowe, quelquefois même, comme dans *Richard III*, subissant tout à fait, selon M. Swinburne, l'influence du maître. Dans toute œuvre antérieure, on s'aperçoit que des qualités purement poétiques ou théoriques l'emportent sur la vraie qualité dramatique; on remarque aussi un penchant continuel et presque irrésistible vers la rime, fait curieux qui montre que Shakespeare, quoique destiné à subir l'influence dramatique de Marlowe, partait d'un point différent. Marlowe ne rimait pas dans la tragédie, quoiqu'il fût si bien maître de la rime que, dans le magnifique *Hero Leander*, il a fait une poésie rimée supérieure à tout ce que Shakespeare nous a laissé dans le même genre, hormis les sonnets. Il est le véritable créateur de nos *vers blancs,* qui font la principale gloire de la poésie anglaise; oui, c'est à Marlowe seul qu'appartient ce titre, car *Gosboduc*, tragédie antérieure à Marlowe, manque complètement de rythme dans ses vers non rimés, qui, par conséquent, ne sont pas des vers, puisqu'il n'y a pas de vers où il n'y pas de modulation et que le rythme doit nécessairement manquer où la musique fait défaut. La révolution ainsi effectuée par Marlowe, nous dit M. Swinburne, suscita contre son auteur des cris d'opposition semblables à ceux qui saluèrent les débuts de Victor Hugo. Shakespeare, semble-t-il, était loin de vouloir se ranger tout d'abord sous cette bannière. Il est curieux de remarquer avec quelle lenteur il se dépouille de cette tendance à rimer dans ses vers dramatiques. Le regard le plus superficiel jeté sur les pièces de cette première époque de Shakespeare montre combien la lutte fut longue et difficile. Au commencement, nous le voyons travaillant pour ainsi dire avec les deux mains, de la gauche faisant des vers rimés, de la droite des *vers blancs*. La main gauche s'obstine longtemps et ne veut pas cesser sa musique; mais comme la main droite devient plus forte et que son action se développe plus librement, il est évident que l'autre doit bientôt cesser définitivement, sous peine d'apporter des dissonnances dans l'harmonie tragique. Encore dans *Richard II* et dans *Roméo et Juliette* cette main persiste, mais évidemment elle est déjà vaincue. Enfin dans *Richard III* la chaîne est rompue tout à fait, et le style dramatique se développe dans son intégrité. Seulement M. Swinburne ne manque pas de faire observer que cette fois c'est le style de Marlowe et que cette tragédie, qui marque très distinctement la première manière de Shakespeare, appartient d'un bout à l'autre à l'école de l'auteur du *Docteur Faustus* et de *Tamerlan*.

Dans la seconde période, que M. Swinburne désigne comme celle de la perfection dans les styles comique et historique, cette influence de Marlowe a disparu entièrement. C'est alors que le langage de Shakespeare atteint au plus haut degré de limpidité, de pureté, que la pensée acquiert le plus de transparence sous la parure étroite et lumineuse d'une parfaite expression. Les crudités et les affectations de la première période sont rejetées, l'acerbité et l'obscurité qui nous frapperont peut-être plus tard ne se montrent pas encore irréprochables dans cette seconde période. La chose à exprimer ne dépasse pas encore les limites de la perfection dans l'expression; la passion n'a pas encore serré la pensée dans une étreinte si étroite et si fougueuse que les voiles extérieurs de la parole s'en trouvent déchirés. Je cite presque textuellement ce passage, qui me rappelle curieusement ce que certains critiques musicaux ont écrit sur le Shakespeare de la musique — Beethoven. Il est singulier qu'en appliquant le même procédé à l'étude des œuvres de ces deux maîtres, peut-être égaux, on arrive à des résultats si semblables. C'est dans cette seconde période, selon notre auteur, que ce suprême génie commence à étudier les mystères et les variations du cœur humain, qu'il s'efforce de traiter ces complexités de caractère auxquelles Marlowe n'avait pas songé. L'analyse appliquée aux créations comiques, tragiques ou historiques de la première période serait infructueuse, ces types étant, comme ceux de Marlowe, des personnifications de qualités et de forces à l'état simple et direct. La critique devrait s'attacher plutôt à des questions de style; mais maintenant c'est autre chose, et, pour apprécier toutes ces nuances complexes et diverses qui se manifestent dans une seule et même personnalité, il faut une critique plus vaste, une analyse plus minutieuse.

L'œuvre typique de cette seconde période est la grande trilogie formée par les drames historiques de *Henri IV* et *Henri V* à laquelle succède une comédie, *The Merry Wives of Windsor*. C'est ici qu'il convient de placer également *Much Ado about Nothing, Twelfth Night*, et *As you like it*. En parlant des trois grands drames dont le fond est emprunté à l'histoire romaine, notre jeune poète rend hommage au seul vrai traducteur français de

Shakespeare, François-Victor Hugo, en lui reconnaissant le mérite d'avoir découvert que cette triade ne doit pas être considérée comme l'œuvre consécutive d'une même époque. *Julius Cæsar* seul se range parmi les drames de la seconde manière shakespearienne; les deux autres, *Coriolanus* et *Antony and Cleopatra,* se rapportent à la troisième. *Hamlet* occupe une position un peu intermédiaire entre ces deux périodes, tout en appartenant plutôt à la seconde. M. Swinburne ne quitte pas l'éternel sujet de discussion fourni par le caractère d'Hamlet sans apporter sa propre solution à l'énigme, ce qu'il fait d'une manière bien caractéristique. Il traite la théorie de l'irrésolution comme ridicule. Une telle supposition se trouve, selon lui, en flagrante contradiction avec des indications données de la manière la plus distincte dans la piècé par Shakespeare lui-même. L'épisode de l'expédition d'Hamlet en Angleterre semble avoir été inventé uniquement dans le but de nous montrer le héros comme un homme prompt à agir, courageux, aventureux même, dont la pensée n'hésite pas un instant et dont le bras suit la pensée comme le tonnerre suit la foudre. M. Swinburne verrait dans toute cette histoire une absolue superfluité, s'il n'y lisait le désir de l'auteur d'éviter par cette narration préliminaire l'erreur sur le vrai caractère de son héros, erreur que pourrait peut-être causer la conduite d'Hamlet dans le reste de la tragédie.

King Lear, Othello, Macbeth, Coriolanus, Antony and Cleopatra nous montrent le plus grand génie de tous les temps arrivé à son apogée, à cette période suprême de son développement où l'univers entier semble n'avoir plus de secrets pour lui, pas plus que le cœur humain, qu'il avait déjà sondé dans ses profondeurs, mais où désormais il sait trouver quelque chose comme un sens nouveau, à mesure qu'il y démêle de mystérieuses correspondances avec des mondes spirituels ou inconnus. Au point culminant de cette époque se place une belle constellation lumineuse où la poésie pure se manifeste en union parfaite avec l'art dramatique, sans que celui-ci perde rien de son énergie et de sa pleine liberté d'action. Nous parlons de la triade incomparable, *The Tempest*, *Winter's Tale, Cymbeline.* M. Swinburne ne manque pas d'éloquence dans les quelques pages qu'il consacre à ces chefs-d'œuvre, mais il ne quitte pas les productions de la troisième manière de Shakespeare sans signaler une note presque brutale, une note réaliste dans le sens de M. Zola, qui s'y glisse à côté même des plus grandes beautés, et qui devient de l'obscénité pure et simple dans *Troïlus* et *Périclès.* Sur cette tendance, sur cette dégradation du *réel* jusqu'au *réalisme*, il déverse toute son indignation, croyant peut-être frapper des ennemis vivants, et gardant quelque peu le ton presque personnel de sa lettre dans l'*Athenæum* à propos de M. Zola et du journal *la République des lettres.* Il m'a paru nécessaire de vous donner autant que possible une analyse de ce livre important dans lequel il y a tant de belles choses, tant d'idées lumineuses et hautement ingénieuses, tant de saillies vraiment inspirées. Maintenant il me reste à ajouter que ce livre me semble presque gâté par deux défauts bien regrettables, dont l'un n'est autre que ce ton d'invective personnelle que nous avons eu si souvent à déplorer dans les écrits les plus récents de M. Swinburne; l'autre est ce que je dois désigner sans hésitation comme l'excentricité irrémédiable de son style; quand ce poète s'exprime en prose, il emploie un langage que je ne puis mieux caractériser qu'en le qualifiant d'*excentrique.* Ce sont des phrases qui ne finissent pas; il y en a d'une demi-page sans même une virgule; et trop souvent il résulte de tout ce chaos de mots appliqués dans un sens inverse ou inusité, une confusion, et une obscurité parfaites. Ce n'est pas l'originalité excentrique de Carlyle; ce n'est pas non plus l'obscurité de Browning. Analysez quelques-unes de ces phrases phénoménales, en les prenant mot par mot, vous ne trouverez que des entassements, que des balancements sans fin, que des allusions si subtiles que leur signification vous échappe; partout une profusion superflue d'ornements, mais vous n'en serez pas plus avancé. Par moments, comme si tout cela n'était pas assez pour assommer le pauvre lecteur, l'imprimeur lui-même est venu ajouter aux efforts de l'auteur, en s'arrêtant au beau milieu de quelque sentence pyramidale comme à la page 28. Cette inadvertance de l'éditeur est sans doute bien regrettable, mais il est plus que probable que la phrase ainsi tronquée sur une expression extravagante et absolument dépourvue de sens allait devenir colossale et remplir à elle seule une page entière.

Malheureusement aussi M. Swinburne affecte de ne pas vous dire le sujet de ses phrases énormes, d'en parler par métaphores sans le nommer directement, et de vous le laisser à

deviner quelquefois à travers des ambiguïtés désespérantes. Les efforts qu'il fait pour garder son secret, pour taire mystérieusement les noms des personnages tragiques et historiques dont il s'agit, comme s'il craignait de les compromettre en les nommant, ne manquent pas d'être quelquefois très amusants. Il y a surtout un passage (p. 191) où il prend un surcroît de précautions en parlant d'Antoine et de Cléopâtre et « du premier neveu impérial de son premier par amour » et enfin de quelques membres de la famille Bonaparte en indiquant ces personnages seulement par des détails de parenté; il affecte même de parler de Shakespeare d'une façon indirecte, sans le nommer. Plus d'une fois aussi il vous entretient, pendant plusieurs pages, d'un drame sans en avoir donné le titre; et quand c'est quelque question de style qu'il discute plutôt que les personnages, ce n'est que lentement qu'on trouve le moyen de le suivre et de s'associer à sa pensée. Ce qu'il y a de singulier surtout, c'est qu'en prenant le ton de l'invective, il ne perd pas cette tendance à l'ambiguïté, à la métaphore. En voulant faire entendre aux commentateurs de Shakespeare, à propos de la *Chanson de Mariana*, qu'ils sont des ânes, il ne le leur dit pas simplement tout d'abord, mais il procède par insinuations, en parlant d'*oreilles* sur tous les tons pendant une demi-page. A la fin il réussit très bien à le leur dire : n'a-t-il pas coutume, depuis longtemps, de faire comprendre à tous les gens qui ne sont pas de son avis sur quelque chose qu'ils sont des cochons, des oies ou des maniaques? Autant nous admirons le génie de l'auteur illustre d'*Atalanta in Calydon,* autant nous déplorons ces extravagances. Il y a dans la violence même de ces indignations esthétiques quelque chose comme le son creux de l'affectation; ces tourbillons de mots, ces entassements métaphoriques font songer à des rages artificielles ou de convention.

La publication des lettres de Charles Dickens, en deux gros volumes, avait lieu presque au moment où sa veuve, atteinte depuis à peu près deux ans d'une cruelle maladie, expirait dans sa maison à Regent's Park, le 21 novembre. Quoique ce livre soit, depuis deux mois déjà, dans les mains du public, on le demande encore dans les librairies; on en parle partout. C'est en effet l'événement littéraire le plus intéressant de cet hiver. Ces lettres écrites toutes d'un ton familier, avec la plus grande simplicité, sans la moindre nuance d'affectation, nous montrent l'écrivain dans son véritable chez lui, partout et à toute heure, dans sa famille, dans ses excursions, dans son cabinet, au moment où il méditait ses créations les plus célèbres, au lendemain de ses plus grands succès. Il n'y a plus le moindre petit mystère. Ces lettres se suivent de si près, que l'on sait maintenant l'emploi de tout son temps, et qu'on peut suivre sa vie presque jour par jour. Les deux volumes forment ainsi un supplément précieux à la biographie écrite par John Forster, de laquelle toute correspondance était exclue, hormis les lettres adressées au biographe lui-même. C'est rarement que l'on trouve le moyen de réunir aussi complètement les lettres de toute une vie. Encore y manque-t-il deux séries : les lettres que Dickens écrivait à sa fille Gate (Mme Peruginie), et d'autres assez nombreuses sur des questions dramatiques et littéraires, adressées à M. Westland Marston. Le feu a été cause de la perte de ces deux séries de lettres, et c'est regrettable. Mais il faut se féliciter de n'avoir pas perdu la réponse délicieuse qui commence par : "*Respected Sir*", adressée à ce petit garçon, Master Hugheus, qui avait écrit à l'auteur de *Nicholas Nickleby*, au moment où cette histoire tirait vers sa fin dans un *magazine*, pour lui expliquer ses désirs à l'égard de la récompense ou de la punition des différents personnages du récit.

Outre le succès énorme de la représentation du *Merchant of Venice* au *Lyceum theatre,* pièce due, comme *Shylock* et comme *Portia,* à M. Irving et miss Ellen Terry, succès qui a duré tout l'hiver à travers les quelques semaines consacrées ordinairement dans tous les théâtres aux pantomimes, un autre fait dramatique mérite d'être rapporté. Au moment où les véritables poètes semblent tourner obstinément le dos au théâtre et où les *auteurs dramatiques* ont l'air, il faut bien le dire, de vouloir se venger en tournant le dos à l'art littéraire, c'est M. Tennyson lui-même qui semble s'être résolu à faire voir que la poésie ne quitterait pas de sitôt la scène.

La postérité lui en saura gré. Dans *The Falcon,* pièce en un acte tirée du célèbre conte de Boccace, il a visé un tout autre but que dans *Queen Mary,* et avec bien plus de succès. Ce tout petit drame poétique a été monté au joli théâtre de Saint-James, dont le foyer vient d'être orné d'une galerie de tableaux, sous la direction de M. Charles Deschamps, avec un grand luxe de costumes et de décors bien choisis, et M. et Mme Kendal ont produit quelque effet dans les principaux rôles. Naturellement tout le monde

y allait en se faisant peut-être d'avance une idée très juste de la pièce. Comme drame, c'est bien ; comme poésie, c'est une bagatelle ; voilà tout. Le côté dramatique manque complètement à M. Tennyson ; dans *Queen Mary*, ce fait était devenu très évident. Ici, le sujet n'a rien qui se prête au style dramatique. C'est petit, idyllique et un peu maniéré. Je voudrais bien pouvoir le comparer aux petits chefs-d'œuvre du genre dramatique de quelques-uns de vos poètes, comme M. François Coppée par exemple, mais malheureusement je n'en ai guère le droit.

Ce nom de M. François Coppée me rappelle que je ne dois pas laisser sans mention le long article de M. Catulle Mendès sur la poésie de l'école française la plus récente, article qui a paru dans deux numéros du *Gentleman's Magazine*. C'est avec un grand plaisir, mais avec beaucoup de défiance que j'ai entrepris, pour faciliter la publication dans un magazine anglais de ce travail important et intéressant, la traduction en vers de toutes les citations poétiques, au nombre de trente pièces, choisies par M. Mendès dans les œuvres des différents poètes dont il parle dans son étude.

Cet hiver a été cruel pour les littérateurs. Les morts récentes de Buckstone, le comédien célèbre, et de M. Delane, qui a été pendant tant d'années le rédacteur en chef du *Times*, ont été suivies d'une perte bien moins attendue, qui a eu lieu le 27 décembre. M. Hepworth Dixon n'avait que cinquante-huit ans ; il paraissait n'en avoir que quarante, tant il était plein de vie et de courage. Le printemps dernier, pendant son séjour à Chypre, où il était allé dans le but d'écrire le livre : *Cyprus*, qu'il publia dès son retour, il s'était cassé le bras ; sachant que sa constitution était de fer, il négligea les conseils médicaux, faisant de longues courses à cheval par une chaleur accablante, et pourtant ce bras se guérissait presque de lui-même. Mais cet automne, après bien des malheurs domestiques, après avoir perdu successivement deux de ses filles, après avoir vu deux fois la démolition presque complète de sa maison, il recevait la nouvelle de la mort de son fils aîné, W. Jerrold Dixon, jeune homme d'une grande amabilité, qui commençait à se distinguer, à se faire aimer partout, et dont Julian Hawthorne, fils du grand romancier américain, vient de faire l'éloge dans *Belgravia*. Il souffrait beaucoup intérieurement de ce coup : mais il travaillait toujours avec fureur à compléter les deux nouveaux volumes de son *Royal Windsor*, et, allant le voir deux jours avant Noël, je le trouvai simplement un peu enrhumé. Il parlait avec sa vivacité accoutumée, en faisant des cadeaux aux petits-fils de Nathaniel Hawthorne. Il mourut le samedi suivant, soudainement atteint d'une apoplexie. Ainsi l'année dernière s'est terminée par une mort, et cette année-ci a commencé par des funérailles ; car le lendemain du jour de l'an un cortège très nombreux de célébrités littéraires suivait ses restes au cimetière de *Highgate*. Les ouvrages les plus considérables de Hepworth Dixon sont : *John Howard, William Penn, Robert Black, The personal History of lord Bacon, New America*, etc., etc. Il était rédacteur de l'*Athenæum* depuis plusieurs années.

Une nouvelle *Biographie* de Nathaniel Hawthorne, par le romancier américain déjà très connu, M. Henry James, vient de paraître. Pour les qualités littéraires, ce livre est supérieur à celui de M. Lothrop, mais quant aux détails intimes de la vie de Hawthorne, le travail de son beau-fils me semble être plus sympathique et posséder bien plus de valeur.

Une autre *Vie*, celle d'une célébrité vivante, cette fois, de William E. Gladstone, a été récemment publiée. C'est un travail laborieusement accompli par M. George Basnett Smith, un écrivain qui s'était d'abord fait apprécier par ses études critiques sur la poésie, mais qui semble depuis longtemps s'être tourné vers la politique. Le livre a été très bien reçu, et remplit parfaitement son but ; mais l'on sait ce que c'est que la biographie d'un homme d'État tel que M. Gladstone, écrite avant sa mort.

En fait de poésie, il n'y a de nouveau que deux livres. L'un, très remarquable d'ailleurs, de M. Edmond-W. Gosse, *New Poems*. Ces pièces sont admirables, supérieures même à plusieurs égards à celles de son premier recueil *On Viol and Flute*, quoiqu'elles soient dans la même manière. Maintenant il a poussé plus loin que M. Matthew Arnold le style purement esthétique que celui-ci a su créer en imitant la simplicité maniérée de Wordsworth. Peut-être, dans ce mot suprême de la poésie esthétique, vous revient-il par moments quelques accents de la vraie voix poétique de Wordsworth lui-même.

Je ne puis que signaler en passant les trois drames nouveaux, *Arabella Stuart, The Heir of Linne* et *Tasso*, de Ross Neil. Cet auteur, dont le nom d'écrivain cache une femme aimable et très douée, a été seul, depuis quelques années, parmi les poètes, à écrire ses

drames au point de vue du théâtre; mais malheureusement les entrepreneurs persistent à les regarder au point de vue littéraire seulement.

Le livre récent de M. G.-A. Sala, *Paris herself again*, a eu beaucoup de succès et doit être bien connu à Paris. Il écrit, toujours dans une série d'articles envoyés au *Daily Telegraph*, un nouveau livre de faits, d'observations, d'*humour* et d'aventures personnelles sur l'Amérique, où il est maintenant en voyage. Ce livre aura pour titre *America revisited*.

De la grande foule des publications de *Noël*, je ne parlerai pas, si ce n'est pour signaler deux petits chefs-d'œuvre en ce genre qui ont une valeur artistique permanente, — un livre de miss Gate Greenaway, *Under the Window*, et le *Mad Dog* par M. Caldecott. Le premier nous montre des groupes innombrables de petits enfants, dessinés avec une verve et une variété vraiment étonnantes. Leurs jeux, leurs folies, leurs danses ont cette gaieté débordante et enfantine qui exige, pour la comprendre, que l'on soit ou enfant ou poète, mais qui pour être ainsi reproduite par le pinceau demande une véritable inspiration. M. Caldecott nous donne un joli jeu d'esprit, d'une drôlerie irrésistible, exécuté avec la main sûre de l'habile artiste que l'on connaît. Un charmant livre d'étrennes aussi, c'est la collection des chansons d'Alfred Tennyson, mises en musique par presque tous les grands compositeurs vivants, — magnifique volume superbement édité.

Une nouvelle *Circulating Library* est sur le point d'être fondée sous les auspices de sir Coutts Lindsay. Ce sera au Grosvenor Gallery, dans Bond street. Le projet semble bon; j'aurai l'occasion de vous en reparler bientôt. Ce qui nous manque justement à présent, c'est une bibliothèque d'emprunt dirigée par des littérateurs et des artistes eux-mêmes.

Que M. Edison soit béni au nom de tous les gens de lettres de Londres. Cet hiver, le plus brumeux que nous ayons eu depuis plusieurs années, nous jouissons du bienfait de sa découverte dans la salle de lecture du British Museum. Des expériences ont été faites, l'été dernier, avec l'appareil Jablochkoff, dans le but d'illuminer notre grande salle de lecture les jours sombres et pendant une partie de la soirée. Maintenant, par suite d'arrangements faits avec M. Siemens, cinq *jets* de lumière électrique dans la salle elle-même, et trois autres dans le corridor et la salle d'entrée, combattent victorieusement l'obscurité presque continuelle de ces longs jours de brume, et permettent de tenir ouverte la salle de lecture jusqu'à sept heures, avantage immense pour bien des gens qui ne pourraient pas s'y rendre avant cinq ou six heures de l'après-midi.

ARTHUR O' SHAUGHNESSY.

BELGIQUE

Bruxelles, 25 janvier 1880.

Le mois de janvier est incontestablement le mois des livres. Les salles de librairie ressemblent pendant une quinzaine de jours à de véritables salles d'exposition. Ce sont des amoncellements de merveilles aux tons les plus chatoyants et les plus variés. C'est surtout pendant ces jours qu'il est possible de se rendre un compte exact de l'indigence actuelle de la production littéraire et artistique en ce pays, artistique quant à l'illustration du livre.

La presque totalité des ouvrages exposés à l'admiration des amateurs et de certaines œuvres chères aux bibliophiles, est fournie par l'étranger et surtout par la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Ici les éditeurs, particulièrement préoccupés de rehausser l'attrait de leurs vitrines et de leurs magasins, ne pensent pas à offrir au public des nouveautés qui risqueraient fort, au milieu de cette fièvre des étrennes, de passer inaperçues. D'ailleurs les journaux du pays consacrent leurs colonnes à la recommandation des publications de l'étranger et sont, pour celles-ci, prodigues d'éloges et d'une attention qu'ils refusent la plupart du temps aux productions indigènes. L'influence de la presse sur le mouvement littéraire en Belgique mérite une étude spéciale que nous aborderons quelque jour.

Nous examinerons les ouvrages et brochures qui ont récemment paru.

M. GILON, libraire-éditeur à Verviers, a conçu le louable projet de fonder une biblio-

thèque formée de volumes intéressants et embrassant dans leur ensemble l'universalité des connaissances nécessaires à l'instruction et à l'éducation de tous. Cette idée généreuse, patronnée par le comité de la Ligue de l'enseignement, a reçu une application heureuse, et le choix excellent des œuvres publiées jusqu'à ce jour est bien fait pour développer le goût de la lecture. Le prix modique de chaque volume, 40 centimes, en rend l'acquisition facile. Il paraît deux volumes par mois. Trois séries de dix volumes ont été publiées déjà et forment un premier fonds d'une utilité et d'un intérêt fort appréciables. Nous avons eu le plaisir de signaler dans nos *Annales de l'Imprimerie* les ouvrages qui ont été successivement publiés.

Parmi les derniers volumes figure un excellent ouvrage d'histoire : *Nos Luttes contre l'intolérance et le despotisme au* XVI^e^ *siècle*, par M. KUNZIGER, œuvre saine et inspirée par un sentiment sincère de la justice que n'aveugle pas la passion. Mais les faits sont tellement nombreux, tellement pressés, qu'il aurait fallu plus de place à l'auteur, nous semble-t-il, pour les présenter d'une façon saisissante. Certaines scènes très dramatiques de ces longues et constantes luttes contre l'intolérance sont à peine indiquées.

M. TH. JUSTE, l'historien officiel, a commencé, dans cette même bibliothèque, une série de portraits historiques. Cette série commence par une étude sur *Joseph II*. L'auteur, utilisant avec profit la correspondance de Joseph II, le met directement en scène et déduit des pensées et des actes du souverain l'explication de la révolution brabançonne. M. JUSTE explique toutefois, sans se prononcer. Fidèle à un système d'opportunisme, qui lui a toujours été favorable, l'historien belge ne livre son appréciation que sous une forme dubitative. Toutefois l'ouvrage est intéressant à consulter, quant aux documents historiques qu'il contient.

A quelque chose malheur est bon, de M. ÉMILE LECLERCQ, est un roman d'une donnée assez ordinaire, embarrassée dans des détails peu nouveaux. Mais les caractères des personnages sont tracés avec netteté, et leurs sentiments dépeints avec beaucoup de vérité.

Pendant que nous sommes à Verviers, signalons encore la publication du premier *Annuaire du Caveau verviétois*, société présidée par M. KARL GRUN et qui donne, depuis sa fondation, des preuves d'une activité incessante, fort louable. Une excellente innovation, adoptée par les membres de cette Société, doit être signalée. Chaque travail présenté est remis, après lecture, à un membre de la Société, qui est chargé d'en faire la critique écrite pour la séance suivante. Il est certain que cette mesure, sérieusement comprise et appliquée, peut produire les meilleurs résultats.

La deuxième édition de *Charlemagne et le Pays de Liège,* par ANDRÉ VAN HASSELT et LOUIS JÉHOTTE, édition offerte aux patriotes belges par un combattant de 1830, vient d'être publiée par CHARLES GNUSÉ, à Liège, et par l'OFFICE DE PUBLICITÉ, à Bruxelles. Ce combattant de 1830, c'est M. Jéhotte, statuaire liégeois, que la mort d'André van Hasselt, survenue en 1874, a laissé seul devant le travail historique qu'ils avaient édifié d'un commun accord. L'idée conçue par le statuaire et son espoir de voir élever, à Liège, un monument à Charlemagne et aux Pepin, avait donné naissance aux projets des deux jeunes amis de demander l'appui de l'État et des Chambres, en basant leur demande sur des documents nombreux. L'ensemble de leurs travaux se retrouve dans l'ouvrage dont nous parlons, et l'on peut, en le parcourant, éclaircir un mystère historique qui s'était, pour ainsi dire, obscurci de plus en plus en traversant les siècles. L'auteur et les éditeurs, en publiant cette édition à bon marché, ont voulu que tous pussent se procurer cet ouvrage de bonne foi, dont le but est de rendre à sa patrie véritable l'une des plus grandes figures de l'histoire du monde. L'impression a été confié à MM. P. et J. LEFEVER, de Louvain.

Nous trouvons à la librairie ROZEZ deux petits opuscules : la quatrième série de *Sonnets* que M. FRANÇOIS NIZET fait paraître sous ce titre : *Belgique*, poésies dictées par un ardent amour de la patrie et qui se distinguent par une entente heureuse du vers moderne et par l'absence de banalité.

La Flore polyglotte, recueil des citations et locutions grecques, latines, italiennes, anglaises, allemandes, journellement employées dans la littérature, le journalisme, par L. COPPIN. Cette petite brochure, publiée par un des anciens collaborateurs du Dictionnaire Larousse, est d'une utilité très réelle à tous ceux qui écrivent et qui lisent. Les éditeurs sont MM. SERMON et CHANY, boulevard Anspach.

Nous dirons deux mots du journal *l'Illustration nationale*, créé en vue des fêtes anni-

versaires de 1880, et dont M. Rozez aura la vente pour la Belgique et la Hollande. Ce journal, dont les créateurs, MM. G. du Bosch, rédacteur de *la Chronique*, et G. Lemaire, rédacteur de *l'Étoile belge,* ont confié l'impression à M. Ad. Mertens, qui en sera également l'éditeur, sera une publication très intéressante. Les noms des collaborateurs et des artistes, choisis parmi les meilleurs écrivains et dessinateurs du pays, sont une garantie sérieuse de la réussite de l'entreprise, à laquelle seront donnés les plus grands soins. Les écrivains et les artistes se disposent à rivaliser de talent et de zèle, désireux de prouver que leurs compatriotes sont enfin disposés à encourager des efforts méritants en faveur de la littérature et de l'art belges. Le prix de chaque livraison, bi-mensuelle jusqu'au 31 mars, tri-mensuelle en avril et hebdomadaire jusqu'à la fin, sera de 50 centimes.

Un inconnu jusqu'à ce jour dans la légion des poètes, M. Sutter Laumann, vient de publier un volume de poésies, sous ce titre : *Les Meurt-de-faim*. L'ouvrage est soigneusement imprimé par M. Lefèvre, de Bruxelles, et est orné de trois eaux-fortes de M. Mabboux, artiste d'un talent sérieux, mais insuffisamment familiarisé encore avec la pratique de l'art des aquafortistes. Parmi les eaux-fortes figure la reproduction d'un de ses tableaux qui obtint un succès sincère, quoique peu bruyant, au dernier Salon de Bruxelles.

Ce volume de vers devait être publié il y a près d'un an; nous avons eu en mains le manuscrit, et nous avons eu l'occasion de dire à l'auteur de ces poésies toute notre pensée. Nous l'avions engagé, en raison même de la sympathie que nous inspirait son caractère et de son inexpérience que sa sincérité même rendait intéressante, nous l'avions engagé à appliquer le précepte de Boileau. Que s'il persistait dans son projet d'être édité quand même, il eût été préférable qu'il fît de toutes les pièces qui composent son volume des morceaux détachés en bonne prose.

L'auteur, nous le voyons, n'a pu résister au désir de voir imprimer ses vers. C'est l'œuvre d'un débutant, qui ne réussit point encore à exprimer dans la langue des poètes des pensées élevées et des sentiments généreux. Son âme vibre, mais sa langue est rebelle. Il est pourtant dans ce volume, que M. Sutter Laumann a dédié à Victor Hugo, certaines pièces bien venues et qui dénotent du moins un tempérament.

M. Alphonse Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles et membre de l'Académie royale de Belgique, a réuni en un petit volume in-12, imprimé avec soin par l'imprimeur de l'Académie, Hayez, divers articles publiés dans l'*Annuaire* de ladite Académie. *Un Poète du dix-neuvième siècle*, *Adolphe Mathieu*, tel est le titre de cette notice biographique consacrée à un poète remarquable et à un homme de cœur, dont les sympathies pour la France furent toujours sincères et très vives. M. Wauters est l'auteur de l'ouvrage *les Libertés communales*, qui a obtenu, en 1878, le prix de 25,000 francs institué par le roi des Belges. L'écrivain est un chercheur consciencieux, qui a publié d'intéressants et estimés travaux. La notice qu'il a consacrée à Adolphe Mathieu est écrite avec clarté et dans un style correct, riche pourtant de qualités attrayantes. L'ouvrage se trouve chez MM. Decq et Duhent, les très honorables et intelligents directeurs de la *Librairie polytechnique*.

MM. Decq et Duhent éditent encore un ouvrage dont le titre contient des promesses bien grandes : *Moyens pour tous les gouvernements d'augmenter infiniment la prospérité de leurs pays*. Ces moyens sont exposés par le docteur Vanlerberghe qui, après avoir établi que la terre ne contient plus que la centième partie des hommes qu'elle peut nourrir, recherche et présente les moyens d'augmenter le nombre, la richesse et le bien-être des hommes, et de porter la prospérité jusqu'à la limite de la fécondité de la terre, sa limite naturelle. Travail d'économiste en quête d'une formule qui lui permette de trouver le bonheur du genre humain. L'auteur est convaincu de l'omnipotence des moyens qu'il préconise et qui se résument en ceci : Que tous les gouvernements devraient défendre à l'argent de venir acheter les propriétés de leurs pays, qu'ils ne devraient lui permettre que d'acheter leurs produits, afin de n'avoir plus à en faire importer. Ce faisant, les gouvernements, dans la pensée de l'auteur, engendreront des siècles d'or. La lecture de l'ouvrage de M. Vanlerberghe est digne de l'attention de tous ceux que préoccupe la solution des questions économiques, et celles que vise l'auteur sont assurément des plus importantes.

Du Développement des relations commerciales de la Belgique avec l'étranger, par Ferdinand van Bruyssel. L'auteur réclame la création de comptoirs belges à l'étranger, et fait ressortir, par des considérations d'un ordre très pratique, l'avantage qui résulterait pour

le développement des relations mercantiles de la Belgique, de la substitution de l'initiative intelligente des industriels à la protection officielle.

La Russie ou l'Autriche? plaidoyer d'un anonyme en faveur de l'Autriche. C'est surtout aux Polonais de la Galicie et aux Slaves en général que l'auteur conseille de renoncer au panslavisme pour se ranger sous l'étendard autrichien, et de demander au jeune monarque de bienfaisantes libertés constitutionnelles.

La Réunion des époux divorcés, par E. ARISTIDE ASTRUC, grand rabbin de Belgique. M. ASTRUC qui avait publié d'abord son travail dans la *Revue de Belgique*, importante publication, rédigée dans un excellent esprit, penche pour le maintien du divorce, mais demande des modifications et des adoucissements au caractère afflictif de cette mesure. L'auteur démontre en quelques pages, inspirées par une conviction sincère, que la réunion des époux divorcés peut être autorisée, sans que l'intérêt réel de la société en souffre, l'intérêt de la famille et de la morale n'admettant pas davantage l'irrévocabilité du divorce.

Le grand rabbin, en demandant un adoucissement à la rigoureuse disposition qui proscrit la réunion des époux divorcés, se trouve d'ailleurs d'accord avec la commission française du divorce. Ce travail intéressant est présenté dans un style très concis et plein d'élévation.

M. ÉDOUARD G.-J. GREGOIR, auteur de plusieurs ouvrages précieux, vient de publier *l'Art musical en Belgique* sous les règnes de Léopold Ier et Léopold II, œuvre très recommandable par l'ensemble des documents importants qu'elle renferme et la clarté qui règne dans leur classement. L'auteur passe en revue tous les progrès, toutes les innovations, toutes les manifestations qui se sont produits en Belgique dans le domaine de l'art musical. Après un court exposé de la situation de la musique avant 1830, M. GREGOIR donne, avec preuves à l'appui, l'historique des conservatoires, des sociétés chorales, des concerts populaires, des concours musicaux, etc. Des chapitres importants sont consacrés à la littérature, à la presse musicale en ce pays et aux musiciens belges au XIXe siècle. Cet ouvrage est très intéressant, mais il est à regretter que l'écrivain ait cru devoir écarter son appréciation personnelle; cela eût donné à son livre un sérieux attrait.

M. GREGOIR prépare la publication d'un ouvrage, *les Gloires de l'Opéra*, qui formera quatre volumes et embrassera tout ce qui a trait à l'histoire de la musique dramatique. Cet immense travail comprend l'histoire de la musique dramatique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et embrasse une période de six siècles (1329 à 1880).

Ces publications, éditées par l'auteur lui-même, se trouvent chez MM. SCHOTT FRÈRES, les éditeurs de musique de la rue Montagne-de-la-Cour. Ils mettent en ce moment la dernière main au livret du *Cadet de marine,* l'opéra-comique de R. GENÉE, qui aura été représenté à l'Alcazar lorsque ce courrier paraîtra.

Il me faut remettre au prochain bulletin l'examen des ouvrages édités par MM. GAY et DOUCÉ, et qui méritent un compte rendu détaillé : *les Fous littéraires,* les *Mémoires secrets d'un tailleur pour dames,* qui pourraient bien faire quelque bruit, les *Épigrammes de Jean-Baptiste Rousseau.*

LÉON DEGEORGE.

ITALIE

Milan, le 28 janvier 1880.

Della Religione positiva e perpetua del genere umano. Libri sei di *Terenzio Mamiami* (Milano, Treves, 1880).

L'auteur de ce livre (*De la religion positive et perpétuelle du genre humain*), le sénateur Mamiami, célèbre en Italie, connu du monde littéraire et politique de toute l'Europe, âgé aujourd'hui de soixante-dix-neuf ans, ne fut pas seulement un poète et un philosophe, mais aussi un homme d'action. Très jeune, il fit partie du Gouvernement provisoire lorsque Bologne se révolta contre Grégoire XVI. Le coup ayant failli, il partit pour l'exil. Tout jeune Italien d'alors qui ne conspirait pas avec Mazzini s'efforçait de seconder par les sciences ou les lettres le sentiment national. Terenzio Mamiami fut poète d'abord; plus tard il retourna à la politique, mais il reste

idéaliste toujours. Aujourd'hui il est jeune encore, malgré son grand âge. Voici ce qu'il écrit à sa femme dans la dédicace de son dernier livre : « Mon départ de ce monde aura lieu, j'espère, bien avant le tien, mais je défie toutes les puissances de la mort de m'arracher la mémoire éternelle de toi-même et de tes bienfaits. Et Dieu, je crois, sera indulgent à ma faiblesse humaine, puisque je sens dans mon âme que je ne saurais trouver ni paix, ni repos, ni bonheur dans aucune partie du ciel où je me verrais séparé de ta personne sainte. » Ensuite il s'élance dans les abstractions de la pensée. Il ne méconnaît pas les droits de la science; seulement la destruction hâtive de tout, accompagnée d'une reconstruction si lente, presque insensible, lui fait peur. On a brisé le frein, rejeté les consolations intimes de la foi, diminué le sens moral, et cependant le problème social se dresse terrible au milieu de la société moderne. Cela le préoccupe profondément. Et malgré les conclusions de la science qui lui semblent parfois téméraires, exorbitantes, il pense pouvoir sauver du naufrage l'idée de la personnalité de Dieu, de l'immortalité de l'âme, et sur ces deux bases il croit facile d'établir non seulement une religion de l'avenir, mais la religion perpétuelle du genre humain, sans toutefois rien accorder à la fantaisie et au sentiment populaire. Très élevé comme conception philosophique, le livre a son intérêt et sa valeur. Il en sort parfois, quoi qu'on pense, une lumière nouvelle.

Gino Capponi, i suoi tempi, i suoi studi, i suoi amici. Mémoires recueillis par Marco Tabarrini. Barbera, Firenze, 1879.

M. Tabarrini, que l'on aimerait beaucoup à entendre parler en Italie de sa propre personne, garde à ce sujet un modeste silence; pourtant le livre qu'il vient de nous donner est une compensation, et après l'avoir lu on n'a presque plus le droit de se plaindre. Ami intime de l'illustre Gino Capponi, étant lui-même une personnification des sentiments et des pensées qui ont rempli l'existence du célèbre gentilhomme florentin, il se trouvait indiqué pour recueillir les Mémoires et raconter la noble vie de ce penseur. Comme M. Mamiami, il craint l'avenir, à cette différence près qu'il ne trouve pas de remède. Il observe, il attend, avec une crainte mélancolique qui n'est pas sans espoir ni sans poésie. Nous ne pouvons pas juger, dit-il, de quelle manière la vie morale de l'homme se déroulera dans le milieu qui va se formant peu à peu, nous qui ignorons si la lueur lointaine vaguement aperçue est une rougeur d'aurore ou de couchant. Cette pensée donne le ton au livre, et s'harmonise parfaitement avec le caractère de l'illustre Toscan. Mais écrire la vie de Gino Capponi, c'était écrire une des pages les plus importantes de l'histoire italienne. M. Tabarrini a surmonté toute difficulté, parlant des faits et des personnes avec un grand tact et une modération exquise. Nous assistons à un défilé d'illustrations littéraires et scientifiques des plus intéressants. Colletta, Tommaseo, Niccolini, Giusti, Giordani, Leopardi, Manzoni, Mazzini, d'Azeglio, Guerrazzi, et beaucoup d'autres, nous sont présentés dans le négligé de la conversation intime. En résumé, c'est un livre des plus réussis, et l'auteur a eu l'art de ne blesser personne, pas même la critique, — ce qui n'était guère facile.

La Natura, sei libri di Lucrezio Caro, traduzione di Mario Rapisardi (Milano, Brigola, 1879).

M. Mario Rapisardi, né à Catanea en Sicile, un de nos meilleurs poètes contemporains, vient de nous donner une nouvelle traduction du poème *De rerum natura.* Il en existe au moins cinq déjà; mais une seule des traductions antérieures, celle de Marchetti, a un vrai mérite et peut encore être comparée à celle-ci. Alessandro Marchetti était un homme de science du XVII^e siècle, et en même temps un littérateur distingué, mais une âme timide; il déclare avant tout qu'il hait *les dogmes impies* de son poète *pour ce qui regarde l'âme humaine et le Dieu tout-puissant.*

Mario Rapisardi, esprit hardi, âme passionnée de prophète, grand admirateur de Lucrèce, à qui il prête peut-être parfois des pensées et des sentiments qu'il n'a jamais eus, chose facile aux esprits ardents et inquiets qui passent le but; Mario Rapisardi qui, écrivant son magnifique poème de *Lucifero* (Milan, 1877), faisait pour ainsi dire une introduction à son *Lucrèce,* a été révolté par la tiédeur de Marchetti, et a entrepris ce grand ouvrage dans le but de faire ressortir d'une manière plus violente et terrible les *dogmes impies :*

Poichè gli altari rovesciati indarno
Supplichevole in atto anco si abbraccia
L'ignaro vulgo, ed imprecando al vero
La meretrice Ipocrisia volpeggia,
Dritto è ben che tu sorga, o fulminato
Encelado de l'arte, e in mezzoa tanta
Mandria di vili più terribil suoni
La voce tua nel novo italo verso.

Mais l'art moderne affecte la sérénité olympienne de Gœthe, et le critique, homme de science, ose se moquer un peu des élans fougueux, de l'esprit d'apôtre qui anime le poète. On lui fait observer que la science a fait du chemin depuis Lucrèce; que ses transports terribles n'aboutissent à rien ; qu'il fallait simplement donner un ouvrage littéraire le plus parfait possible. C'est pourquoi on lui conseille de corriger sa traduction en homme de lettres.

Domenico Milelli, poète calabrais, un des premiers qui aient fait du paganisme moderne avec succès, a publié, le mois dernier, trois *odi alcaiche,* avec ce titre : *Povertà* (Pauvreté), titre navrant par sa vérité, M. Milelli étant très pauvre. Dans ces odes, on retrouve la vigueur, la jeune sève d'une poésie sentie, originale. Bientôt il nous donnera une traduction d'Horace ; — les traductions sont d'ailleurs à l'ordre du jour. Leopoldo Dorrucci, de Sulmone, a traduit les œuvres d'Ovide. Le premier volume a paru (Barbera, Firenze). Ce que l'on ne saurait certes reprocher à cette traduction, c'est la hâte. M. Dorrucci nous fait savoir qu'il l'avait commencée lorsqu'en 1860 les événements politiques lui imposèrent des travaux d'un autre genre. Les vers sont bons; il y a une grande spontanéité.

Ugo Bassini : *Il libro dei morti.*

Petit livre de vers, très tristes, mais sincères. Le poète étant jeune, c'est une promesse.

G.-M. Labronio : *Canzoni moderne* (Bologna, Zanichelli).

Encore un jeune poète de la nouvelle école, déjà bien connu par d'autres ouvrages. Ces *Chansons modernes* lui font honneur. L'amour est sa note dominante, comme de raison, mais il traite d'autres sujets tout aussi bien.

Papiliunculus (Cesario Testa). *Primi e ultimi versi.*

Premiers et derniers ! Voilà une promesse qui ne sera pas facile à tenir, car c'est un volume de vers dont on dit beaucoup de bien.

Laissons les poètes, quoiqu'il y en ait beaucoup d'autres, et passons à un livre viril, fait pour nous retremper, *Custoza* de MM. Cenni et Archinti.

L'ouvrage sera terminé dans quelques jours par la publication de la dernière partie. M. Cenni qui est un dessinateur très habile de scènes militaires a eu l'idée originale d'illustrer deux défaites militaires de l'Italie moderne. Il prétend que les batailles perdues prouvent souvent mieux que les victoires la bravoure des combattants, la victoire étant presque toujours due au talent du général. L'album *Custoza* est né de cette idée et contient en effet l'illustration d'une quantité de scènes de la plus incontestable bravoure de la part des troupes italiennes. M. Luigi Archinti, un ancien lieutenant des *Bersaglieri,* brillant écrivain très connu aussi sous le pseudonyme de *Chirtani,* a fait pour M. Cenni le récit des deux batailles de Custoza (1848 et 1866). Il a traité un peu pittoresquement celle de 1848, mais pour la Custoza de 1866 il a trouvé une méthode d'exposition à la fois littéraire et rigoureusement scientifique dont n'auraient certainement pas à se louer tous les généraux qui commandaient l'armée italienne en cette journée, s'ils vivaient encore. La bravoure des troupes est victorieusement prouvée dans ce récit, très intéressant au point de vue patriotique et militaire.

De Nino : *Usi Abruzzesi* (Roma, 1879) ; Vincenzo Dorza : *La tradizione greco-latina negli usi e nelle credenze popolari della Calabria citeriore* (Cosenza, 1859). Ces deux livres sont des contributions très importantes à l'ouvrage qui devra illustrer les usages, les croyances et les traditions des provinces italiennes.

M. Daniele Morchio a fait un beau livre pour nos marins : *Il Marinaio italiano* (Genova, Pellas, 1879).

M. Saint-Bon, étant ministre, a chargé l'auteur d'écrire ce livre. M. Morchio l'a fait attendre pendant cinq années entières, mais il a bien employé son temps. C'est une histoire de la marine italienne avec ses prouesses, ses grandes découvertes, ses gloires éclatantes, ses héroïsmes inconnus, mis au jour et illustrés.

Il Nihilismo, par G.-B. Arnaudo (Torino, Casanova).

L'auteur se propose de fournir aux lecteurs italiens une idée la plus juste possible de la nouvelle secte russe, mais il n'a pas vu les nihilistes de ses propres yeux, il ne connaît pas la Russie. C'est un livre écrit avec beaucoup de conscience, mais fait sur les livres. Certainement M. Arnaudo a tout lu, depuis M. Herzen père jusqu'aux Tchernichewsky, Tourguenef, Lubomirski, etc.

Mais quoi que l'on fasse il est toujours très difficile de traiter exactement une question si complexe, une doctrine vivante, cachée, pour-

chassée, sans bien connaître le pays où elle est née et les personnes qui la propagent. Le livre répond assez bien au but que l'auteur s'est proposé; les Italiens qui ne lisent pas certains ouvrages étrangers auront par le *Nihilismo* de M. Arnaudo une idée sur la chose; pour les autres, c'est une lecture superflue.

Luigi Capuana : *Studi sulla letteratura contemporanea.* Prima serie (Milano, Brigola, 1880).

Ces études sont très importantes, surtout les chapitres sur Prati, Settembrini, Rapisardi, Gualdo, Edmond de Goncourt.

M. Petrucelli della Gattina, le plus étrange des écrivains italiens, vient de publier un roman historique, *Giorgione,* qui n'est pas grand' chose. Il prêche aux écrivains de la péninsule le retour aux romans historiques, ayant découvert que les Italiens ne peuvent pas avoir le roman intime, et cela sous prétexte qu'en Italie il n'y a pas de femmes qui causent, qui aient de l'esprit. C'est à elles à répondre.

Dal Vero, par Mlle Mathilde Serao, est un petit livre qui a eu un beau succès. *Prime Battaglie* de *Cordelia* (Mme Virginia Treves), une nouvelle très simple avec beaucoup de sentiment, publiée ces jours-ci, aura certes du succès, *Cordelia* étant bien connue et bien vue de son public.

BRUNO SPERANI.

SUISSE

Das Psalterium aureum von Sanct Gallen. Ein Beitrag zur Geschichte der Karolingischen Miniaturmelerei, mit text von J. Rudolf Rahn. Herausggeben vom Historischen Verein des Kantons St-Gallen. — XVIII tafelu und 32 in den text gedruckle Holzschintte. — Huber a 6° in St-Gallen 1878, in-4°.

Le Rétablissement du catholicisme à Genève, il y a deux siècles; étude historique d'après des documents contemporains pour la plupart inédits, par Albert Rilliet.— Genève, H. Georg, lib.-édit.; Paris, G. Fischbacher, 1880, in-8°.

Les Chansons de nos grand'mères, hommage d'un mari à sa femme, par A. Godet. — Neuchâtel et Genève, Jules Sandoz, édit., 1879, petit in-4°. — Un album illustré.

On sait quels trésors renferme la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Gall. La France ne saurait les ignorer, car elle est pour quelque chose dans la superbe floraison littéraire et artistique qui, dès le milieu du IXe siècle plaça le *Stift* de Saint-Gall de pair avec les premières écoles de calligraphes de l'Europe. En effet, l'impulsion partit surtout de l'abbé Grimald qui avait reçu sa haute culture à la cour de Charlemagne, et qui appartenait par la naissance à l'une des plus anciennes familles de la race des Francs.

De tous les trésors réunis dans ce vénérable sanctuaire, le joyau auquel s'arrêtent de préférence le bibliophile, l'artiste et l'antiquaire, est le célèbre *Psalterium aureum.* Sa date ne peut être fixée avec certitude, non plus que le nom du religieux dont il serait particulièrement l'ouvrage. C'est un petit in-folio de 344 pages, d'un vélin fin et blanc, entièrement écrit en lettres d'or, à l'exception des rubriques, que les connaisseurs ont dès longtemps rangées parmi les chefs-d'œuvre de la peinture et de la calligraphie à l'époque carlovingienne.

La Société d'histoire du canton de Saint-Gall a eu l'excellente idée de publier il y a deux ans, en un fort beau volume, les peintures de ce riche manuscrit, en les accompagnant d'une étude, en allemand, sur la miniature à l'époque carlovingienne, par M. Rudolf Rahn, professeur à Zurich.

Cette remarquable publication que je viens de parcourir, en m'arrêtant souvent pour admirer, a été appréciée, lors de son apparition, dans les colonnes du *Journal de Genève*, par une plume des plus compétentes (M. Jacques Adert) que je suis heureux de pouvoir substituer à la mienne :

« Non seulement cette publication reproduit toutes les peintures, lettres ornées, etc., du *Psalterium aureum,* mais encore M. Rahn y a joint une foule d'autres ornements tirés des monuments analogues des autres grandes bibliothèques de l'Europe, en particulier de la Bibliothèque nationale de Paris.

« Ainsi, nous avons désormais à notre disposition non seulement le Psautier de Saint-Gall, mais encore de nombreux moyens de

comparaison si intéressants et relativement si rares pour cette ancienne époque de l'art.

« Les peintures du *Psautier* de Saint-Gall sont naturellement consacrées à l'histoire du roi David. Elles sont diverses de grandeurs, et toutes sont reproduites dans la dimension et les couleurs de l'original. Il est évident toutefois que l'on ne peut pas demander à notre art tout moderne de la chromolithographie l'imitation absolument exacte de ces peintures primitives. Il y a trop de menus détails qu'elle ne peut reproduire, quand ce ne serait que le grain même du vélin sur lequel est exécutée la peinture, et qui influe nécessairement sur les couleurs et même sur la disposition du tableau. Mais ce que nous pouvons dire en toute assurance, c'est que le lithographe de Saint-Gall a surmonté toutes les grosses difficultés de son œuvre avec la plus rare habileté, et que nous avons bien en effet sous les yeux l'ensemble de ce *Psautier*.

« Quant aux peintures elles-mêmes, il est facile d'y distinguer, avec la naïve gaucherie de cette époque, l'influence toujours persistante de l'art grec et romain que les invasions des Barbares n'avaient pu effacer dans le vieil Empire romain. Aux peintres commençaient à succéder les écoles, plus tard si nombreuses, des modestes « illuminateurs »; mais les principes restaient les mêmes, et, toujours enseignés, surtout dans les couvents, ils maintenaient au moins la tradition du grand art, dont les peintures de Saint-Gall nous ont conservé des traces encore si remarquables. Les lettres ornées sont aussi de toute beauté, et il y a en particulier un B qui occupe toute une page du manuscrit, et qui offre un splendide modèle d'ornementation. »

Il est bien inutile d'insister sur l'importance de cette publication. Qu'on nous permette seulement de rendre hommage à l'initiative d'un société disposant forcément de ressources modestes, mais que son patriotisme et le culte de l'art ont rendue capable de mener à bien une entreprise de cette importance.

M. Albert Rilliet, l'un des historiens qui font le plus d'honneur à la Suisse et à Genève, vient de faire paraître à la librairie Georg une étude du plus haut intérêt et d'un intérêt qui n'est pas seulement local. Ce travail, composé sur des documents pour la plupart inédits et publié sous le titre : *le Rétablissement du Catholicisme à Genève il y a deux siècles*, forme, en effet, en même temps qu'une page fort curieuse de l'histoire de Genève, un chapitre assez nouveau sur Louis XIV et sa politique extérieure; aussi sommes-nous assuré que, par ce côté, il attirera l'attention hors de notre petit territoire.

La messe supprimée à Genève lors de la réformation de 1535 ne devait rentrer dans la ville que plus de cent quarante ans après cette date, et c'est par le premier résident de France à Genève qu'elle y fut réintroduite.

Cela ne se fit pas, comme bien l'on pense, sans certaines difficultés. Le gouvernement de Genève s'opposa de toutes ses forces à cet envahissement des « erreurs papistes »; la population néanmoins trouvait encore le gouvernement trop conciliant et l'accusait de faiblesse; des négociations furent ouvertes à la cour de Louis XIV pour arranger ce différend, et le résident, qui avait eu le tort dans toute cette entreprise de se considérer beaucoup plus comme un serviteur de l'Église que comme un fonctionnaire politique, dut à son excès de zèle ou à ses imprudences de perdre, avec la confiance du roi, son poste officiel.

Avant l'arrivée de Chauvigny en 1679, le roi s'était déjà choisi à Genève un agent chargé de recevoir et de réexpédier «le paquet», c'est-à-dire sa correspondance, mais ces fonctions exercées par un pasteur, citoyen genevois, n'avaient donné lieu à aucune crainte du côté de la religion. Il en fut tout autrement lorsque Louis XIV accrédita auprès de la république de Genève un résident régulier. Les ambassadeurs du grand roi en Angleterre et en Hollande, pays tout protestants, s'étaient autorisés de leur position exceptionnelle pour professer librement leur religion et même pour faire célébrer la messe à leur résidence; Chauvigny ne se prévaudrait-il pas des immunités attachées à son emploi pour suivre leur exemple?

C'était vivement à craindre, et tous les efforts des conseils pour détourner cette menace restèrent sans résultat. Mais puisqu'il fallait subir le mal, ne pouvait-on pas du moins le restreindre et empêcher que la célébration de la messe chez le résident ne devînt un moyen de propagande, un défi jeté au sentiment national?

Écoutons ici M. Rilliet :

« Entourée, et comme étranglée, par des pays catholiques, Genève se défendait du catholicisme, non seulement comme d'une fausse croyance religieuse, mais comme d'un ennemi de son indépendance nationale. Il ne s'agissait pas tant pour elle d'une question de controverse que d'une question d'existence... Ce fut toujours une maxime d'État, aussi bien

qu'un préjugé de l'opinion, que la seule religion réformée, à l'exclusion formelle du catholicisme, devait avoir droit de cité dans Genève. »

Non seulement le résident ne comprit rien aux inquiétudes des Genevois, mais encore il sembla prendre à tâche de les exciter par ses provocations de toute sorte. C'est alors que le gouvernement mit tout en œuvre pour limiter la liberté du résident dans la célébration de son culte, invoquant surtout auprès des cantons protestants des raisons religieuses et auprès de la cour de France des motifs d'ordre politique. Dans ce conflit, la victoire resta à Genève, et, comme nous l'avons dit, Chauvigny dut en fin de compte se retirer pour laisser la place à un homme plus modéré.

L'étude que nous offre M. Rilliet est consacrée ainsi à un incident de la grande lutte religieuse engagée, depuis la Réformation, entre l'Église de Rome et les Églises protestantes. Mais on aurait tort de juger de l'intérêt de cette lutte et du livre qui nous la raconte par l'importance de cet incident envisagé en lui-même. Ce petit drame se rattache au plan de campagne organisé en France par le haut clergé et les jésuites pour l'extermination de l'hérésie, et l'on ne manquera pas d'éprouver une certaine surprise en voyant combien Louis XIV, laissé à ses propres inclinations, savait distinguer entre les intérêts politiques et les intérêts religieux de son royaume. « Mon intention, écrivait-il au résident, est que vous ayez la liberté entière de faire dire la messe dans votre maison, et que vous donniés cette liberté entière à toutes personnes d'y venir; mais vous ne devés pas aussy empescher que la ville n'exerce la justice qu'elle a sur ses habitants, soit pour les empescher d'y aller, soit pour les punir en cas qu'ils y aillent... Au surplus, ne pensés à autre chose qu'à vous bien acquiter de l'employ que je vous ay donné. »

On voit aussi que le grand roi qui, certes, n'entendait partager le pouvoir avec personne, reconnaissait aux autres nations le droit de se gouverner elles-mêmes, sans qu'il appartînt à qui que ce fût de s'immiscer dans leurs affaires.

La correspondance officielle de la cour de France avec Chauvigny, qui voit le jour pour la première fois, se trouve dans les archives du ministère des affaires étrangères à Paris, où M. Henri Bordier en a pris copie spécialement pour ce travail.

Ce qui n'est pas moins intéressant à connaître que les lettres du grand roi ou de ses ministres, c'est la réception que recevaient auprès d'eux les députations de la petite république de Genève et l'impression que produisait sur ces dernières la vue de la coûr. L'ouvrage de M. Rilliet renferme des récits d'audiences ou de réceptions à Saint-Germain, à Versailles ou ailleurs, qui ont tout le mérite de photographies prises sur place.

C'est donc une « contribution » tout à fait neuve et originale que M. Albert Rilliet vient d'apporter à l'histoire de son pays et de la France dont Genève recherchait l'amitié pour mieux sauvegarder son indépendance, et nous n'avons pas à nous excuser d'être entré à son propos dans quelques détails.

Pour unir, autant que faire se peut, le grave au doux, le plaisant au sévère, je terminerai ma lettre en vous signalant un joli petit album, sans grande prétention à l'élégance, mais vraiment curieux par le fond comme par la forme. Les *Chansons de nos grand'mères*, tel est son titre, et c'est à la librairie Sandoz que nous le devons.

L'auteur, M. A. Godet, a eu un double but : « En premier lieu, sauver de l'oubli les vieilles chansons et les vieux dictons que nos mères et nos grand'mères nous redisaient jadis, en nous berçant ou en nous faisant sauter sur leurs genoux; en second lieu, offrir aux mères de famille et aux personnes qui s'intéressent au développement intellectuel de l'enfance, un choix de morceaux appropriés à cet âge précieux pour lequel toute la poésie de la vie se trouve encore concentrée autour du foyer domestique. » Pour appeler les choses par leur nom, nous avons ici un recueil de « berceuses, promeneuses, sauteuses ; chansons enfantines, jeux, phrases bizarres et compliquées ; canons et énigmes. »

A côté du fond commun à tous les ouvrages de ce genre, on trouvera, dans les *Chansons de nos grand'mères*, deux choses qui lui donnent une certaine originalité; à savoir : plusieurs productions, recueillies à Neuchâtel ou dans les environs, et, d'autre part, la notation des mélodies de ceux de ces morceaux qui se chantent, et c'est le grand nombre.

Si ce petit volume est autographié comme les albums de Töpffer, mais sur un papier plus ordinaire, comme eux aussi il est accompagné de petits croquis qui illustrent fort bien le récit; l'artiste a même essayé des lettres historiées et toute sorte d'encadrements qui ne pèchent ni par la monotonie ni par le manque

de goût, bien que, encore une fois, il n'y ait là aucune prétention quelconque.

Une nouvelle toute fraîche pour finir. A l'occasion d'une grande fête de bienfaisance qui aura lieu ici dans huit jours, le cercle des Beaux-Arts de notre ville a eu l'heureuse idée d'éditer un album, illustré par l'élite des artistes genevois : Van Muyden (deux croquis), Castan, Giron (médaillé à Paris au dernier Salon), etc. Cet album sera identiquement du format de *Paris-Murcie*, mais double d'épaisseur. Le texte sera représenté par un certain nombre de pièces de vers originales, de plumes genevoises. Ajoutons encore qu'il s'y trouvera une eau-forte sortant des presses de la maison Cadart, à Paris, dont je n'ai pas à vous faire l'éloge.

Genève, 23 janvier 1880. L. W.

LE LIVRE PARLÉ

Revue des Conférences

Les jeunes gens qui se préparaient aux rudes épreuves de la licence et de l'agrégation ne rencontraient pas autrefois à la Faculté un ensemble de cours où ils reçussent une direction suivie. Cette lacune a été comblée depuis un an. Au public lettré, curieux, s'adressent les cours du professeur. Pour les étudiants désireux d'atteindre aux grades supérieurs de l'Université, on a institué de plus tout un groupe de conférences spéciales, fondées dans un but essentiellement pratique et confiées à des professeurs-docteurs des lycées de Paris. Le travail de ces professeurs, dont *le Livre* a, dans son premier volume, donné la liste pour la présente année, se compose de deux parties : la correction des compositions écrites, l'explication des auteurs. Dans l'impossibilité où nous étions d'assister à toutes ces conférences, nous nous sommes borné à suivre, cet hiver, les leçons de M. Feugère sur *la Littérature française* et, en particulier, sur *les Moralistes au* XVI*e siècle*.

Après avoir présenté une vue d'ensemble sur les grandes divisions de l'histoire littéraire du temps, sur les deux écoles poétiques de Marot et de Ronsard, si dissemblables, et sur la direction générale des idées dans toutes les branches de connaissances, le professeur s'est appliqué à bien faire connaître les principaux écrivains à qui l'on puisse appliquer dès lors le nom de moralistes.

Avant la fin du siècle, il n'y en a vraiment qu'un seul, et encore n'est-il pas Français. C'est Érasme. Par l'influence qu'il exerça universellement, cet esprit pénétrant, enjoué, modéré en même temps, mérite d'être signalé en premier lieu. Il est curieux de constater qu'il eut l'honneur d'ouvrir la liste des moralistes français. Pourtant il est Hollandais et prêtre, à son corps défendant. C'est lui qui, avant Montaigne, remet le plus en faveur une morale tout humaine qu'il semble tirer, comme le meilleur des legs, de l'antiquité païenne. M. Feugère a fait suivre son étude d'Érasme en tant que moraliste d'un exposé des idées générales dont le développement s'est accompli, depuis l'apparition de l'*Éloge de la Folie* jusqu'à Montaigne, sous le coup des événements politiques et religieux ou sous l'impulsion particulière des écrivains, exposé dont il recherche les éléments dans les poètes, les historiens, les conteurs et les jurisconsultes de l'époque. Il entre tout à fait dans son sujet avec le chancelier Michel de L'Hôpital. C'est qu'en effet, L'Hôpital est un moraliste de premier ordre. Il ne se contente pas de prêcher, il pratique sa propre morale. Dans un siècle de fer et de feu, au milieu des luttes ardentes des partis, il assume et soutient le rôle ingrat de conciliateur. Calme au milieu des violents, simple devant les menées sourdes des politiciens, il impose à tous plus d'une fois; mais il s'épuise dans des luttes sans cesse renaissantes et meurt victime indirecte de la Saint-Barthélemy, lui qui, avec sa sagesse pleine de prescience, avait rêvé de rapprocher sur le terrain de la pure morale chrétienne ceux qui ne pouvaient s'entendre sur aucun autre point, soit politique, soit dogmatique.

Ce grand caractère parviendrait-il à mener à bonne fin sa tâche d'apaisement et de pacification si, revenant à la vie, il devenait, par une ironie du sort, un homme d'État russe? Il est permis d'en douter en présence des clartés lugubres que projettent, sur l'immense et mystérieux empire des Romanoff, des tentatives d'assassinat répétées, l'incendie de villes entières, d'impitoyables exécutions; mais n'anticipons pas sur la conférence de Mme Olympe Audouard.

La grande voyageuse nous dépeint d'abord ces contrées plates, monotones, étendues, de la Russie, toutes couvertes de neige pendant six mois de l'année, marécageuses, malsaines ou brûlante

pendant six autres mois. Pétersbourg, par ses palais, ses places grandioses, ses inondations redoutables, ses cinq théâtres, par ses nombreux cercles surtout, captive ensuite l'attention. C'est que la noblesse et le peuple russes, l'une classée, numérotée par la sévère loi du *tchinn*, l'autre divisée en castes ou *guildes*, ne se mêlent pas. Chacun s'amuse ou s'ennuie dans son monde. Il y a le cercle de la grande noblesse, celui de la petite noblesse, celui des artistes, celui des marchands. Tous sont confortables, luxueux même. L'admission des femmes et des enfants contribue à leur animation comme à leur utilité. C'est au cercle que se font beaucoup de mariages, que le célibataire ou la vieille fille se consolent de la solitude de leur foyer, là enfin qu'en échange d'un modique abonnement les moins riches peuvent oublier le triste logis où ils ne rentrent que pour dormir. Pour beaucoup de gens, une institution de ce genre offrirait en France de grands avantages.

Autre bon côté de la Russie (elle n'en a pas trop; il faut lui laisser ceux qu'elle a) : la charité y est pratiquée, par les femmes, de la façon la plus délicate et la plus spontanée. Ni ingérence ni interdiction officielles. Fait-il au dehors un de ces froids de — 32° que les Russes aisés, grâce à des vêtements, à des coutumes hygiéniques et intelligentes, supportent facilement, — pendant qu'à l'intérieur d'un palais tout resplendit de l'éclat des diamants, des toilettes, de mille bougies, et que tout s'anime sous une douce température, — un groupe de dames s'assemble, prenant en pitié les malheureux cochers restés dehors. En un instant, un brasier leur est allumé et des tasses de thé chaud leur sont servies. Ceci n'est qu'un détail. Que dire de ces véritables phalanstères, de ces hôpitaux, de ces hospices, organisés par les femmes et admirablement tenus, qui surgissent en tant de lieux et prospèrent presque toujours?

La femme russe, émancipable à seize ans, n'a pas, comme en Occident, à subir sans cesse une tutelle qui lui ôte toute initiative. Elle gère ses biens elle-même. Est-elle noble? elle se fait représenter aux États de la noblesse. Dans l'état de mariage, elle occupe une place égale à celle du mari, sans lui être moins attachée. Les œuvres de l'intelligence lui conviennent mieux que les travaux manuels. Ses vertus, comme ses vices, lui appartiennent en propre. Généralement instruite, on la trouve à la tête de la révolution qui est en train de s'accomplir en Russie.

Le nihilisme, selon M^me^ Audouard, est né d'une décision de l'empereur Nicolas. Un beau jour, ce prince s'étonna de ne compter dans son empire que des professeurs étrangers. Il voulut que cet état de choses changeât immédiatement. L'autocrate se heurtait à une impossibilité. Il le sentit et ordonna d'envoyer des jeunes gens russes étudier à l'étranger afin de se préparer à prendre la place des anciens professeurs. La plupart allèrent en Allemagne; ils s'y imburent des idées d'Hege et de Feuerbach. En revenant avec leurs diplômes, ils purent mettre en comparaison la liberté dont jouissaient les nations de l'Occident et l'abjecte servitude où croupissait leur patrie. Ils avaient appris à penser, on allait le leur défendre. Ils firent néanmoins, dans les hautes classes, de nombreux prosélytes. Le plan d'une république fédérale, propre à unir tous les Slaves, fut l'objectif de ces premiers révolutionnaires. Ces velléités d'indépendance furent cruellement réprimées; mais il n'en est pas des fières idées d'une aristocratie élégante, instruite et brave, comme des mouvements d'une populace versatile, dont on vient à bout avec de la fermeté. Quoique n'étant pas soutenus par le peuple, en faveur duquel ils travaillent pourtant, les *nihilistes*, pour leur laisser le nom qu'ils se sont donné, ne renoncent pas à la lutte. Celle-ci a pris un caractère atroce. Les courtisans *d'origine allemande*, servis par une nuée d'espions, l'ont envenimée. A l'exil, à la confiscation, aux tortures, à la déportation, aux exécutions, il a été répondu par des attentats que la conscience de leurs auteurs désavouerait en des temps ordinaires. De gens suspectés, trahis, poursuivis, et que les supplices et une mort ignominieuse menacent à chaque instant, on ne peut attendre que des résolutions extrêmes. Dans l'état aigu de la crise, *le nihilisme, c'est le désespoir*. Le knout, les mines, la mort moins affreuse encore, les conjurés braveront tout jusqu'à ce qu'ils obtiennent gain de cause, c'est-à-dire, au minimum, une constitution qui ne livre pas 75 millions d'hommes au caprice d'un homme. Cet homme s'appelle Alexandre aujourd'hui; il pourrait impunément s'appeler Ivan et renouveler les folies homicides de son terrible homonyme.

Nous nous trouvons à regret dans l'impossibilité de nous étendre sur ce sujet qui, par certains points, confine à la politique actuelle. Ceux de nos lecteurs qui tiendraient à avoir sur la question des renseignements exacts et complets, n'auront qu'à se reporter aux *Soupers de la princesse Louba d'Askoff*[1], de M^me^ Audouard, et aux articles intitulés *le Pays des boyards*, et publiés par le même auteur dans *le Journal des Deux Mondes illustrés*.

Loin de la Russie, sous l'éclatant soleil d'Afrique, d'autres *mystères*, avec M. Justice pour initiateur, vont nous être dévoilés. Transportons-nous par la pensée, dit le conférencier, sur un de ces excellents vapeurs qui font le trajet de Marseille à Alger. Il est cinq heures du matin. Le jour ne paraît pas encore. Tout à coup au calme de la traversée succède une agitation particulière Ce ne sont que déplacements de malles et de colis, allées et venues sur le pont, soins de toilette empressés, longues-vues qu'on déploie; la vigie a crié : *Terre!* Alors apparaissent des traînées de lu-

1. Un volume, chez Dentu.

mière. Elles proviennent des rangées de becs de gaz du boulevard de la République, de la rue Bab-el-Oued, de la rue de Chartres, si curieuse par son dallage en marbre noir, et de la rue Bab-Azoum. Peu à peu, cependant les lumières pâlissent. Une lueur vaporeuse s'élève à l'horizon. Elle grandit et finit par inonder de clarté des coteaux pittoresques. C'est l'Orient dans toute sa splendeur. A l'aide d'un des nombreux batelets qui se pressent sur les flancs du navire, on se rend à terre en peu de temps. Le nouvel Alger attire d'abord l'attention des arrivants. Ce ne sont que grandes rues construites sur le modèle de notre rue de Rivoli, avec des arcades qui défendent tant bien que mal les piétons des ardeurs du soleil. Notez que la plupart des riches maisons qui les bordent appartiennent à des Juifs enrichis par l'usure et le prêt sur hypothèque. « Les Juifs, dit M. Justice, sont la plaie de l'Afrique ».

Mais on ne traverse pas la Méditerranée pour voir des rues tirées au cordeau et sillonnées par des omnibus ou des tramways. Plus caractéristiques sont les rues étroites, tortueuses et escarpées de l'ancien Alger avec leurs maisons qui semblent s'arcbouter par le haut et dire au jour : « Tu n'entreras pas. » Ce sont de véritables coupe-gorge. En notre qualité de *roumis* (chrétiens), il n'est pas inutile de nous faire escorter par un guide armé d'un de ces couteaux bien affilés, de 50 centimètres de longueur, dont tout Arabe a soin de se munir. Entrons dans un café. Le maître de l'établissement cumule les emplois de cafetier et de barbier, rase gravement un client qu'il tient entre ses genoux, pendant que d'autres attendent en dégustant leur *cahoua*, jouant de la guitare ou du tam-tam, à moins qu'ils ne s'oublient tout entiers dans les nuages floconneux qui sortent de la longue pipe appelée *sebsi*. La guitare mérite par sa simplicité une mention particulière. C'est une sorte de manche de plumeau terminé par une coquille de noix de coco et garni de trois mauvaises cordes. C'est avec cet instrument primitif que les Arabes exécutent leur musique endormante.

Il est plus difficile de pénétrer dans la Kasbah. Si cette faveur nous a été accordée, restons à la place qu'on a bien voulu nous assigner et observons en silence. Quels sont ces trophées suspendus? Les tristes et nobles souvenirs de l'ancien pouvoir algérien, des drapeaux troués, déchiquetés par les balles, témoins d'une lutte épique et ferments de révolte pour un peuple vaincu, mais non soumis. Ils sont là propres à réveiller le patriotisme endormi et, si les circonstances s'y prêtaient, à fomenter l'explosion de haines vengeresses. Une musique au rythme monotone, mais empreinte d'une certaine poésie, s'empare des cœurs. Des almées exécutent des danses. Leurs mouvements, leurs attitudes, tout en elle respire une mollesse, une lasciveté, une grâce voluptueuse. Des sorciers exécutent quelques tours. Quels sont ces gens qui s'introduisent des scorpions dans la bouche et les avalent, ou qui jouent avec ces vipères rouges d'Afrique dont la moindre morsure donne la mort? Sont-ce des fous ou des épileptiques? La musique continue toujours. Sous son influence énervante, on voit des fanatiques se jeter sur des feuilles de figuiers de Barbarie hérissées d'épines. Ces épines ont plusieurs centimètres de longueur; elles pénètrent dans la chair des malheureux et ils ne poussent pas un cri, n'articulent aucune plainte jusqu'à ce que, épuisés, sanglants, ils tombent, souvent pour ne plus se relever. Voilà les fruits du fanatisme, et nous sommes sur une terre maintenant française!

Sans sortir de la salle du boulevard des Capucines, rentrons à Paris avec un avocat qui quitte fréquemment le code et le digeste pour la critique historique et littéraire. M. Albert Le Roy, mettant sur le tapis la question des origines du *Réalisme contemporain,* a pour cette fois entretenu ses auditeurs de l'œuvre des frères de Goncourt.

Le réalisme, avance M. Le Roy, naît dans les œuvres de Balzac. Il s'accentue avec l'immortelle *Madame Bovary* de M. Gustave Flaubert; mais comment MM. de Goncourt arrivent-ils à occuper un des premiers rangs dans la nouvelle école ? Ils débutent par des travaux historiques. Le XVIIIe siècle surtout les attire. Ils ne cherchent pas à saisir les grandes lignes, mais les détails qui caractérisent une époque. On ne la possède pas en effet, disent-ils, quand il ne nous en reste ni un échantillon de robe ni un menu. Du détail, de l'anecdote, ils veulent s'élever à l'ensemble. C'est un peu la manière des épigraphes qui contrôlent ou rectifient, par la seule lecture de quelques inscriptions à demi effacées, les assertions d'un Tacite.

Dans leurs trois volumes sur les maîtresses de Louis XV, MM. Jules et Edmond de Goncourt font revivre, autant qu'il est donné de le faire à des écrivains, d'abord les cinq demoiselles de Nesle, rivales quoique sœurs, et qui toutes passèrent par l'alcôve royale. Mme de Mailly, la plus aimante et la plus malheureuse, *la Duchesse de Châteauroux*, la plus célèbre mais la plus foncièrement corrompue, retiennent longtemps le lecteur. Les livres sur *Madame de Pompadour* et *la Du Barry* complètent cette étude de la dégradation royale.

Qu'on aime à se reposer après cela sur cette singulière figure de *Marie-Antoinette* que les auteurs, on le sent, peignent avec amour, mais non sans une certaine partialité! Que de cancans auxquels ils donnent asile en fouillant *la Société pendant la Révolution et sous le Directoire!* Le plus vaste et le plus complet de leurs ouvrages historiques, c'est *la Femme au* XVIIIe *siècle*. Ailleurs l'histoire, contre laquelle ils regimbent, les gêne; ils y cherchent le roman, comme avec le roman ils voudront faire de l'histoire; mais ici

c'est une sucession de portraits séduisants et divers de Mlle d'Aïssé à l'excellente Mme Geoffrin, en passant par la plus chaste, la plus intelligente des femmes d'intérieur de ce temps, Mme de Choiseul.

Dans *Idées et Sensations*, un de leurs ouvrages les moins connus, bien qu'il rappelle La Bruyère... de loin, ils laissent deviner leur grande indépendance de caractère, la profonde tristesse ou plutôt la sérénité mélancolique de leur esprit. M. Le Roy cite un mot profond de ce livre. Il s'agit d'un vieillard à qui l'on demandait, dans un restaurant, ce qu'il désirait qu'on lui servît et qui répondit : « Je désirerais avoir à désirer. » *Ce vieillard, c'était la vieillesse.*

Comment se fait-il que deux écrivains, si généreusement doués, aient pris une large part de responsabilité dans l'éclosion d'une littérature entraînée aujourd'hui sur une pente où elle roulera avec les mœurs elles-mêmes ? C'est qu'ils commencèrent leurs romans à un moment où la littérature romantique disparaissait, laissant un vide que Victor Hugo et Mme Sand vieillis ne pouvaient combler. En face de la cour impériale trônait, dans l'ancien palais de Philippe-Égalité, une autre cour prête à favoriser toutes les audaces littéraires et philosophiques. Son appui suffit à faire tomber, avec une brutalité qu'elle ne méritait pas, *Henriette Maréchal*, la seconde pièce qu'aient produite au théâtre MM. de Goncourt, après s'être essayés dans la *Patrie en danger*.

Henriette Maréchal résume leur poétique en matière dramatique. Le premier acte est d'une violance systématique ; le deuxième et le troisième sont écrits dans un style pittoresque. Les extraits de cette pièce qu'a lus M. Le Roy ont surpris bon nombre d'auditeurs prévenus contre l'œuvre sans la connaître. L'apostrophe épigrammatique à l'adresse des lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* n'a pas manqué de faire rire.

C'est par leurs romans, mieux accueillis, que les deux fils naturels de Balzac, suivant l'expression de M. Le Roy, ont exercé une grande influence. Ils étudient d'abord le monde des auteurs, mais opèrent d'une façon discrète puisqu'on ne peut, à première vue, reconnaître les individualités qu'ils ont prises pour modèles en écrivant *Charles Demailly*. Cette œuvre est une de leurs plus compactes. Elle est écrite en style chaud, imagé, hyperbolique jusqu'à la déclamation, étendu jusqu'à la diffusion.

Avec *Sœur Philomène*, type touchant de résignation passive et de sensibilité latente, MM. de Goncourt, parfaits observateurs de l'ascétisme et du mysticisme, nous font vivre à l'hôpital. Ce lieu, comme le cimetière, convient à leur sombre humeur et ce ne sera pas la dernière fois qu'ils nous y conduiront. Ils tiennent à décrire les côtés les plus douloureux de la vie. Voilà pourquoi leur lecture fatigue parfois, effraie presque. Ajoutez à cela que l'amour, sauf au point de vue grossièrement sensuel ou plutôt morbide, leur échappe et qu'à part certains portraits, ils ne voient jamais la femme par le beau côté. Aussi, chez eux, n'a-t-elle pas le don de captiver. On peut tomber en extase devant un tableau de Raphaël ou de Murillo. Le sentiment de curiosité que provoque un cas pathologique est tout autre. Un sentiment de ce dernier genre peut seul nous rendre intéressante *Germinie Lacerteux*, cette cuisinière hystérique dont la déchéance est suivie pas à pas et qui finit à l'hôpital, naturellement.

Charles Demailly nous avait introduits dans la bohême littéraire, *Manette Salomon* nous fait pénétrer dans le monde des artistes. On y remarque une vue de Paris, prise du Jardin des Plantes, qu'on peut mettre en parallèle, *si parva licet componere magnis*, avec le Paris à vol d'oiseau de Victor Hugo, et cette mort « plus qu'humaine » de Vermillon, le singe de Coriolis.

Renée Mauperin est l'œuvre la plus unie, la plus tranquille, la plus saine des frères de Goncourt. M. Taine la considère comme un des plus beaux romans contemporains. Au récit de la mort de Renée, cette femme qui a désiré et mérité d'être aimée, on se rappelle involontairement ce vers :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Voulez-vous visiter sans fatigue et connaître bien la ville des Papes ? Lisez *Madame Gervaisais*. Pour le surplus, c'est l'histoire d'une femme d'abord sceptique et darwinienne, qui se convertit, acquiert une piété raisonnable avec un confesseur sage et modéré, puis tombe aux mains du Gesù, s'adonne aux pratiques religieuses les plus exagérées, délaisse son fils et en vient jusqu'à le haïr. C'est le dernier ouvrage écrit en collaboration par les deux frères.

M. Edmond de Goncourt resté seul a donné *la Fille Élisa* et *les Frères Zemganno*. Son but, en écrivant le premier de ces ouvrages, a été louable. Il s'est dit que le romancier avait le droit de s'emparer de ce dont les économistes font la matière d'œuvres scientifiques ; mais on peut lui reprocher de s'être trop mis à la portée d'un certain public, d'avoir abordé le sujet d'une façon trop brutale, non sans poétiser jusqu'à un certain point ce qu'il y a de moins digne dans les sociétés humaines.

Le second ouvrage est un récit simple et poignant. Les événements se passent tantôt dans une baraque de saltimbanques, tantôt dans le cirque. L'un des gymnastes se casse la jambe, et l'aîné, quoique enthousiaste de son art, se résigne à abandonner la scène de ses triomphes. Bien que s'exerçant sur un théâtre bien humble, dans un milieu infime, cette confraternité pleine d'angoisses et de dévouement est un témoignage indirect de la profonde affection qui unissait les frères de Goncourt et présidait à leur collaboration littéraire.

A l'égard de cette collaboration, M. Le Roy fait remarquer que les deux auteurs avaient coutume de travailler séparément, comme firent M. et Mme Roland, puis de revoir ensemble leurs productions, chacun se déterminant sans peine à sacrifier ce qui aurait pu nuire à l'harmonie et à l'unité de l'œuvre comme à la netteté des détails. Ce qui manque toujours à ces deux écrivains, qui restèrent célibataires, c'est le sentiment de l'amour. Cette défectuosité explique l'absence de tout idéalisme : les deux faits sont concomitants.

Une seule fois, à propos de la lutte intérieure qui se livre dans l'esprit de Mlle de Varandeuil, MM. de Goncourt ébauchent un aperçu psychologique. Généralement ils se détachent de Balzac lui-même, que le dedans attirait quelquefois, pour se livrer exclusivement à l'étude des faits extérieurs, faisant décidément prédominer le dehors sur le dedans.

L'influence du milieu suffirait-elle à l'explication des phénomènes moraux ? La connexité d'une telle prétention et des théories positivistes est évidente ; pourtant on ne la reconnut que lorsque le *naturalisme* eut définitivement élargi sa voie. Nombre d'auteurs de talents divers et inégaux s'y sont élancés. Aujourd'hui le réalisme coule à pleins bords. « Nous n'allons plus dans le bleu, comme dit M. de Lapommeraye, nous donnons dans le petit bleu. »

Mais en exagérant les instincts grossiers dont la suppression ou l'atténuation devrait être tentée, en rattachant les nouveaux procédés à la notion du progrès, en reprochant à l'*idéalisme* de montrer la vienont elle qu'elle est, mais telle qu'on la désirerait, l'école naturaliste fait-elle de l'art? Non, affirme M. Le Roy, car le but de l'art est d'arracher l'homme à lui-même, de l'élever au-dessus des préoccupations ordinaires de la vie, d'épurer ses sentiments et ses aspirations, en dirigeant surtout une de ses passions les plus nobles et les plus impérieuses : l'amour.

Après cela, si l'on en croit M. Alfred Billet, un autre conférencier, *l'amour*, c'est lui-même un art, sinon une science. Que d'écrivains ont soutenu cette thèse ! mais il n'est pas déplaisant de la voir traitée à la légère dans une comédie. Voulant se faire aimer d'une noble dame, certain neveu du duc de Lauzun néglige les conseils de son oncle, entasse sottises sur sottises et finalement arrive à son but. Les conseils ont du bon ; mais auprès des femmes la jeunesse l'emportera toujours sur la froide expérience.

Avant de clore ce trop long article, donnons un souvenir à la *lecture* faite, le 6 janvier, par Mme Amélie Ernst. A diverses poésies de Victor Hugo, de Mürger, à *la Défense de Tarascon*, de M. Alphonse Daudet, l'interprète, devenue auteur, a fait succéder sa pièce émue et patriotique sur *la Crypte de Bazeilles*. Il est regrettable que l'emphase y nuise à la correction, comme dans ces vers :

... *Ils* (les guerriers)
Dorment du fier sommeil du devoir accompli ;

ou donne lieu à des consonnances fâcheuses :

Seigneur, exterminez notre *fléau :* la guerre.
Ne gorgez plus de sang notre *berceau :* la terre.

Mme Ernst, qui admire tant Victor Hugo, aimerait-elle jusqu'à ses défauts ?

HENRI GRIGNET.

22 janvier 1880.

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES

Épigraphie et antiquités romaines. — Directeur d'études, M. Léon Renier, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collège de France, administrateur de la bibliothèque de l'Université. — Directeur adjoint, M. Ernest Desjardins, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, maître de conférences à l'École normale : Éléments de l'épigraphie romaine ; exercices de déchiffrement des monuments épigraphiques, les mardis, à une heure et demie. — Étude des inscriptions géographiques et de celles qui ont trait à l'administration provinciale et municipale de la Gaule romaine, les vendredis, à une heure et demie.

Histoire. — Directeur d'études, M. Alfred Maury, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collège de France, directeur des Archives nationales. — Directeur adjoint, M. Monod : Étude des sources latines de l'histoire de France du ve siècle au xe, les jeudis, à quatre heures. — Études critiques sur la compilation dite de Frédégaire, les lundis, à quatre heures et demie. — M. Roy, répétiteur : Étude des sources de l'histoire de France au XIIIe siècle, les vendredis, à cinq heures. — Critique de textes historiques, les vendredis, à six heures. — Droit canon ; de la juridiction ecclésiastique en France du IXe siècle au XIVe, les mardis, à huit heures et demie. — M. Thévenin, répétiteur : Les sources germaniques du droit français, les lundis, à deux heures. — Histoire de la condition civile et politique des femmes dans le droit germanique et dans l'ancien droit français, les vendredis, à deux heures. — M. Giry, répétiteur : Explication des diplômes mérovingiens et carlovingiens, les mercredis, à quatre heures et demie. — Histoire des institutions municipales au moyen âge dans le midi de la France, les vendredis, à quatre heures et demie.

Géographie historique de la France. — M. Longnon, répétiteur : Les noms de lieu, leur origine, leur signification, leur transformation, les jeudis, à cinq heures. — Les divisions territoriales de la Gaule franque du VIe siècle au Xe, les samedis, à quatre heures et demie.

Grammaire comparée. — Directeur d'études, M. Michel Bréal, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collège de

France : Éléments de grammaire comparée; questions de grammaire grecque, les mardis, à trois heures.

Langues et littératures celtiques. — Directeur adjoint, M. Gaidoz : Première année, Grammaire galloise, les samedis, à trois heures. — Grammaire irlandaise, les jeudis, à trois heures. — Seconde année, Explication de morceaux choisis de la *Myfyrian Archaiology of Wales*, les samedis, à quatre heures. — Explication des morceaux choisis des *Goidelica* publiés par M. Stokes, les jeudis, à quatre heures.

Langues romanes. — Directeur d'études, M. Gaston Paris, membre de l'Institut, Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collège de France : Première année, Introduction à l'étude des langues romanes, les mardis, à dix heures et demie. — Seconde année, Étude des diverses rédactions de *la Chanson de Roland*, les dimanches, à dix heures, chez M. G. Paris, rue du Regard, 7. — M. Arsène Darmesteter, maître de conférences à la Faculté des lettres, répétiteur : Première année, Phonétique et formation des mots dans les langues romanes, les mercredis, à quatre heures et demie. — Seconde année, Morphologie et syntaxe, les lundis, à neuf heures.

Langue sanscrite. — Directeur adjoint, M. Hauvette-Besnault, conservateur à la bibliothèque de l'Université : Explication du *Pantchatantra*, les mercredis, à neuf heures. — Explication de quelques épisodes du *Bhâgavata-Purâna*, les vendredis, à neuf heures. — M. Bergaigne, maître de conférences à la Faculté des lettres, répétiteur : Explication du drame philosophique intitulé *Prabodha-tchandrodaya*, les mardis, à huit heures et demie. — Explication de l'Anthologie de Lassen, les jeudis, à trois heures un quart.

FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN

Les cours ont été ouverts le lundi 1er décembre.

Philosophie : M. Chauvet. — Le samedi, à trois heures : L'école traditionnelle pendant la première moitié du XIXe siècle.

Littérature ancienne : M. Denis. — Le lundi, à deux heures et demie : L'alexandrinisme dans la littérature latine au temps d'Auguste et de Tibère.

Littérature française : M. Joly. — Le mercredi, à trois heures : Histoire des lettres françaises pendant les années qui ont suivi la Révolution de 1830.

Littérature étrangère : M. Buchner. — Le mardi, à trois heures : Gœthe, Schiller et leur temps.

Histoire : M. Tessier. — Le vendredi, à trois heures : Histoire diplomatique et militaire de la France, de 1789 à 1802.

Géographie : M. Des devises du Dézert. — Le jeudi, à trois heures : La mer Baltique.

Conférences de langue et de littérature latines : M. Gasté. — Histoire de la littérature romaine au VIe siècle de Rome.

LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT
(Salle des Concerts de l'Hôtel-de-Ville)

Décembre 1879. M. Chauvet, professeur de philosophie à la Faculté des lettres, a traité le sujet suivant : Une page de morale, hygiène du corps et de l'âme.

Janvier 1880. M. Desdevises du Dézert, professeur de géographie à la Faculté des lettres : Du patriotisme et des obligations qu'il impose dans le temps présent.

Rentrée solennelle des Facultés, le 27 novembre 1879.

L'orateur, chargé du discours d'usage, M. Toutain, professeur à la Faculté de droit, a traité de *l'Expropriation*.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

THÉOLOGIE

RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

L'Eglise chrétienne, par Ernest Renan, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles- lettres. Paris, Calmann Lévy, 1879, in-8° de VII-564 p.

Ce volume, qui fait suite aux *Évangiles*, embrasse une période de quarante-trois ans, de 117 à 160, et comprend les règnes d'Adrien et d'Antonin le Pieux. Un événement tragique y domine tous les autres : la révolte de Bar-Coziba (ou Barcochébas) et d'Akiba, leur défaite et l'anéantissement définitif de la nationalité juive; le judéo-christianisme y rend le dernier soupir et la séparation désormais irrévocable de l'élément juif et de l'élément chrétien imprime à la religion naissante une physionomie nouvelle, qu'elle gardera. M. Ernest Renan a donc fort bien intitulé ce volume : *l'Église chrétienne*. L'Église, en effet, commence seulement à apparaître; les trois évangiles synoptiques viennent d'être compilés dans la forme que nous leur connaissons; les Actes des Apôtres ont enfin réconcilié Pierre et Paul en effaçant toutes traces de leurs violentes dissidences; elle va se constituer en organisant son clergé et en se donnant, par l'adoption de l'évangile de Jean, le luxe d'une théologie. Ce que valent l'un et l'autre, M. Renan a le mérite de ne le point cacher; il définit la théologie « une assez malsaine application de l'esprit où s'est usé le monde byzantin, à partir du IV^e siècle, et qui aurait eu pour l'Occident des conséquences non moins funestes, si le démon de la subtilité n'avait eu affaire de ce côté à des muscles plus fermes et à des cerveaux plus lourds. » Quant au clergé, « c'est le ver rongeur du catholicisme, la cause principale de ses futurs écroulements ».

M. Renan place en l'an 126, ou environ, l'apparition de l'évangile de saint Jean, malgré l'anti-judaïsme très prononcé et l'abandon des croyances messianiques, qui sont l'un des caractères de cet écrit pseudo-apostolique. L'attente en la venue de Jésus, qui devait, selon sa promesse, apparaître dans les nuées aux hommes de sa génération et les condamner ou les absoudre, attente qui faisait le fond commun des prédications de saint Pierre et de saint Paul, malgré leur animosité personnelle, est jugée si vaine par le pseudo-saint Jean, qu'il y fait à peine allusion, et cependant la II^e épître de Pierre, composée vers 128, atteste la ferveur non éteinte de ces croyances messianiques; Papias est aussi un millénaire convaincu et l'auteur des plus étonnantes rêveries sur le royaume de Dieu, qui va venir. A cette date, le caractère judéo-chrétien de la religion nouvelle est encore très prononcé; malgré les progrès du paulinisme, c'est un évêque incirconcis qui siége à Jérusalem. Or, dans saint Jean, « plus de royaume de Dieu, plus de Messie juif, plus de millénarisme, plus même de judaïsme ». Il dit aux Juifs : « Votre loi, » comme si les premiers chrétiens avaient d'autre loi que celle des Juifs; les Juifs sont pour lui des étrangers, des méchants qui n'ont pas voulu reconnaître Dieu et qui l'ont tué. Une telle animosité entre le Juif et le chrétien ne se justifie guère au commencement du second siècle et il semble que la rupture dut seulement s'opérer après la terrible catastrophe de 135 où la nationalité juive trouva sa fin, les sectateurs de Jésus ayant refusé de reconnaître Barcochébas pour le Messie et de s'associer à la révolte désespérée de leurs compatriotes. M. Renan n'a pas résisté à une hypothèse qui lui souriait, celle de pouvoir attribuer à Cérinthe l'évangile de saint Jean. L'Église posséderait ainsi dans son Canon l'œuvre d'un hérétique et, comme le quatrième évangile est beaucoup mieux renseigné que les trois autres, Cérinthe aurait eu sur la personne et la famille de Jésus, sur ses prédications, sur ses voyages à Jérusalem, sur presque toutes les particularités intimes de sa vie, des lumières bien supérieures à celles des gens qui se donnaient pour ses apôtres. « Tout est possible à ces époques ténébreuses; et si l'Église, en vénérant le quatrième évangile comme l'œuvre de Jean, est dupe de celui qu'elle regarde comme un de ses plus dangereux ennemis, cela n'est pas en somme plus étrange que tant d'autres malentendus qui composent la trame de l'histoire religieuse de l'humanité. »

Le reproche le plus général que l'on puisse faire à l'illustre auteur de la *Vie de Jésus*, c'est de s'être créé un idéal du messianisme d'après des documents postérieurs au moins d'un siècle à la mort de Jésus et qui, par conséquent, nous trahissent l'état de la conscience chrétienne non au temps réel où vivaient les apôtres, mais sous Trajan. Il parle volontiers de l'idylle galiléenne comme si on en avait connaissance par d'autres sources que les sources évangéliques, marquées par lui d'un cachet indélébile d'inauthenticité. Ce défaut est moins sensible dans cette partie de ses études, puisque, pour se rendre compte de l'état des esprits et des croyances à l'époque où il est parvenu, on a les écrits contemporains et non ceux du siècle suivant. Dans son œuvre de reconstitution de la vie et de la doctrine de Jésus à l'aide même des documents qui les ont falsifiées l'une et l'autre, force lui était d'inventer toute sorte d'hypothèses et de flotter entre maintes indécisions; ici la tâche est différente, et c'est moins au sens divinatoire qu'il faut faire appel qu'à la patiente analyse des textes, base beaucoup plus certaine et plus fixe, appropriée d'ailleurs à ses rares aptitudes de philologue. M. E. Renan a déployé un grand talent dans l'exposition de toutes ces doctrines gnostiques, contemporaines du quatrième évangile, et auxquelles l'Église doit tant, quoique, l'ingrate, elle en ait anathématisé les auteurs. L'esprit reste confondu en présence des aberrations mentales au milieu desquelles

elle se développa et dont elle sut profiter : les éons, les abraxas, la pansmermie de Basilide, les sizygies de Valentin, le plérôme de Saturnin, les sottises des Carpocratiens et des Caïnites. En étudiant toutes ces chimères, on songe à ces peintures du chaos où flottaient à l'aventure, dans les ténèbres, des corps sans yeux, sans bras, sans nageoires, tandis que des yeux, des mains, des nageoires, des ailes sans corps attendaient le hasard d'un choc ou d'une rencontre pour se souder et former quelque organisme monstrueux. C'est ainsi que le Logos et le Paraclet des écoles d'Alexandrie se soudèrent au christianisme par l'entremise de Jean et que l'extrême-onction des gnostiques, des pratiques du culte de Mithra, des réminiscences de celui d'Adonis devinrent au IIe siècle des sacrements institués par Jésus.

Ces imaginations délirantes de cerveaux surexcités, cherchant à s'expliquer le système du monde en général et l'apparition du Christ en particulier, sont encadrées par M. Renan dans quelques-uns de ces vastes tableaux d'histoire romaine qui donnent tant de prix à ses études religieuses. Il esquisse à grands traits les règnes d'Adrien et d'Antonin avec cette sûreté de main d'un érudit à qui pas un détail n'échappe et cette poésie du style qui fait du récit une peinture. On suit avec lui, dans ses pérégrinations artistiques, Adrien, l'archéologue couronné, repeuplant de temples et de palais la Grèce, l'Égypte, la Syrie, la Palestine, le sceptique curieux de toutes les mythologies, riant de toutes les fables et se faisant initier aux mystères d'Éleusis; on aime à voir retracer la paternelle administration d'Antonin, on assiste au relèvement moral du monde romain sous un bon prince et l'on se convainc que la civilisation antique, largement améliorée, bien loin de tomber en pourriture, comme le prétendent les apologistes catholiques, pénétrée de plus en plus d'honnêteté, d'humanité, pouvait non seulement se maintenir, mais épargner à notre ère les convulsions du moyen âge si elle n'avait eu son dissolvant dans le christianisme. Contrairement à l'opinion des critiques rationalistes qui, rebutés par la foule des martyrologes apocryphes, ont pris le parti de nier les martyres, M. Renan croit à la réalité des persécutions, même sous Antonin; les martyrologes sont des tissus de fables, les martyres peuvent être vrais. Mais aussi, en opposition à ces peintures que l'on nous fait des pauvres et honnêtes chrétiens méchamment mis à mort sans raison aucune, il nous montre que ces sectaires, avec leurs prophéties lugubres, leurs prédications touchant la fin du monde, leurs vœux pour la ruine de Rome, étaient des démolisseurs qu'il fallait combattre; qu'appelant sur Rome et l'Empire tous les fléaux, dans leurs diatribes apocalyptiques, ils ne devaient pas s'étonner si, quelque inondation, quelque tremblement de terre survenant, le peuple s'en prenait inconsciemment à eux et criait : « Les chrétiens aux bêtes ! »

De belles pages sur la catastrophe de 135 à laquelle est restitué son caractère historique, malgré la pénurie des documents; sur les Talmuds et sur les Juifs qui, au moment de la dispersion, fixent pour l'avenir les monuments de leur foi; sur le premier apologiste catholique, saint Justin; sur Marcion, qui essaye sans résultat d'aller jusqu'au bout des idées de saint Paul et qui remanie dans ce but les livres canoniques; de fines analyses des évangiles apocryphes, dernier filon d'une veine apauvrie, complètent ce volume. L'Église, tout en laissant ces compositions fantaisistes hors du cadre général qu'elle s'est tracée, n'en tire pas moins quelque profit, à son habitude, pour compléter son matériel encore trop restreint; elle leur emprunte la crèche de Bethléem, les légendes de saint Joseph, de sainte Anne, de saint Joachim, dont les premiers évangélistes n'avaient aucune idée, la Présentation de la Vierge au temple et son Assomption, qu'ils ne soupçonnaient pas davantage; l'Immaculée-Conception y est en germe. Le catholicisme actuel avec ses dévotions à la Vierge et à saint Joseph sort directement des apocryphes.

Ce livre est le sixième de l'*Histoire des origines du christianisme;* il devait en être le dernier. M. Ernest Renan avait d'abord pensé pouvoir s'arrêter à la fin du règne d'Antonin, époque à laquelle la religion chrétienne est une religion complète, « ayant tous ses livres sacrés, toutes ses grandes légendes, le germe de tous ses dogmes, les parties essentielles de sa liturgie. » Il poursuivra ses études, dans un VIIe livre, jusqu'à Marc-Aurèle pour nous raconter le Montanisme, qui, en effet, appartient essentiellement à la période des origines. Encore un volume donc, et l'on jugera dans son ensemble cette œuvre qui a soulevé encore plus de sympathies que de colères et qui, en dépit des objections qu'on peut lui faire, restera le monument le plus considérable de la critique religieuse française au XIXe siècle.

L'Évangélisation apostolique du globe, preuve péremptoire et trop peu connue de la divinité du christianisme, par Mgr Gaume, protonotaire apostolique, docteur en théologie. Paris, Gaume et Cie, 1 vol. in-18 de VII-191 p.

Mgr Gaume est surtout connu par un opuscule qui fit beaucoup de bruit en son temps et dans lequel il dénonçait l'étude des lettres classiques, celle de Virgile et d'Homère surtout, comme le *ver rongeur* des sociétés modernes. D'après ce pamphlet, on se le figure volontiers comme un polémiste virulent et tapageur; son nouveau livre nous montre au contraire en lui un prédicateur plein d'onction et de bonhomie, prenant plaisir à ressusciter de vieilles légendes. Ce n'est pas la première fois que l'on présente le fait de l'établissement du christianisme comme constituant à lui seul un miracle, une preuve irréfragable de son institution divine; c'est même un lieu commun de l'histoire ecclésiastique. En vain M. Renan, dans une de ses pages magistrales, a montré que cet établissement n'eut rien de miraculeux, que la diffusion des Juifs sur le littoral de la Méditerranée, l'unité de civilisation imprimée à l'ancien monde par les Grecs d'abord, puis par les Romains, servirent de puissants véhicules aux idées nouvelles et que l'*orbis* romain devint l'*orbis* chrétien sans grande difficulté; c'est peine perdue que de convier à examiner les choses avec des yeux purement humains ceux qui ne veulent les regarder qu'avec les yeux de la foi. En vain ferait-on assister Mgr Gaume à cette lente élaboration du christianisme, qui mit plus de deux siècles à fixer ses dogmes fondamentaux, à se constituer peu à peu et successivement de la fusion des doctrines les plus disparates, les apologistes catholiques tiendront toujours pour la vieille légende dans laquelle, aussitôt après la mort de Jésus, les douze apôtres et les soixante-douze disciples ceignent leurs reins d'une corde et s'en vont par le monde enseigner les nations. L'addition originale faite par Mgr Gaume à cette tradition, aussi an-

cienne dans l'Église qu'elle est erronée, consiste à leur faire évangéliser aussi le continent africain, à peine exploré aujourd'hui, les deux Amériques et l'Océanie, non encore découvertes. C'est là pour lui cette preuve péremptoire et trop peu connue de la divinité du christianisme qu'il a annoncée dans son titre. Jésus, en effet, en affirmant que l'Évangile serait prêché dans le monde entier, avant la consommation, a-t-il excepté l'Afrique, la Chine, l'Inde, l'Amérique, l'Océanie? Aucunement; donc l'Évangile y a été prêché, et c'est ce dont nous devons être convaincus *à priori*, sans autre examen, ou du moins l'examen ne peut que corroborer notre conviction, non la détruire. Pour les gens de peu de foi, d'un accommodement facile, il suffisait que Pierre et Paul eussent prêché le christianisme, chacun à leur façon, dans une partie du monde romain, pour que la parole divine ne reçût pas un trop violent démenti; par la « consommation », ils entendent d'ailleurs la fin du monde et peut-être que d'ici là le globe entier aura été évangélisé : une armée de missionnaires y travaille. Mgr Gaume fait honte à ces timides; par la « consommation », il faut entendre la prise de Jérusalem en 70, et de toute nécessité le globe a été évangélisé à cette date. Saint Pierre qui a prêché la loi nouvelle en Judée, en Samarie, en Galilée, à Antioche, à Naples, à Livourne, à Pise, à Rome, qui a parcouru le Pont, la Galicie, la Cappadoce, la Bithynie, traversé les Gaules, passé en Angleterre, fondé les églises d'Espagne, de Carthage, d'Alexandrie, de Constantinople, de Numidie, de Mauritanie; saint Pierre qui, au train dont il allait, laissait si peu de chose à faire aux autres, n'est plus, dans Mgr Gaume, le plus grand voyageur des temps modernes; c'est à saint Thomas, l'évangélisateur des Indes, de la Chine, des deux Amériques et de l'Océanie que revient maintenant la palme. La preuve que Mgr Gaume apporte de ces étonnants voyages n'est qu'indirecte, mais elle a son prix; elle réside dans le nombre et la bizarrerie des superstitions auxquelles sont encore livrées les peuplades du continent africain et du Nouveau-Monde, dans l'incohérence des religions de l'Inde et de la Chine. « L'homme n'invente rien, affirme Mgr Gaume, il reçoit. Tout ce qui est émane de ce qui fut. En tout ordre de choses, la vérité est toujours la première, attendu que l'erreur n'est que l'altération de la vérité. » Donc, partout où l'on adore un manitou, partout où fleurissent le fétichisme, le bouddhisme et autres erreurs, c'est un signe évident que la vérité, c'est-à-dire le christianisme, y fut prêchée avant la prise de Jérusalem par Titus. Mais pourquoi est-ce saint Thomas plutôt qu'un autre à qui échut ce rôle extraordinaire d'évangélisateur des terres inconnues? C'est parce que ce rôle, mis en face de son incrédulité, forme un parallélisme harmonieux.

L'évangélisation apostolique des Gaules est d'un grand intérêt pour l'Église, qui considère la France comme sa fille aînée; aussi Mgr Gaume fait-il revivre avec ferveur toutes les vieilles légendes abandonnées depuis le XVIIe siècle; il tient à ce que soient venus prêcher la foi chez nous saint Pierre, saint Paul, saint Philippe, Simon le Zélote (bien étonné d'avoir coopéré au renversement de la loi mosaïque), saint Denys l'Aréopagite et autres saints dont les critiques les plus religieux avaient fait depuis longtemps leur deuil. Ce n'est pas tout: Lazare le ressuscité aborde en Provence avec sa sœur Marthe et la pécheresse Madeleine, sans compter que les soldats gaulois qui formaient la garde d'Hérode écrivent à leurs familles, ou revenus dans leurs foyers, libérés du service militaire se changent en autant d'apôtres. Mais le plus étonnant de ces hommes de l'âge apostolique est assurément saint Martial, le patron de l'Auvergne; qu'on le sache, saint Martial n'est autre que ce petit garçon qui, lors du miracle des cinq pains et des deux poissons au bord du lac de Tibériade, apporta dans une corbeille les deux poissons et les cinq pains : plus que nul autre, il était prédestiné à distribuer la parole de vie, le pain spirituel. Notons encore une dame de Bazas qui se rendit à Jérusalem pour assister à la décapitation de saint Jean-Baptiste; elle ne put mettre obstacle à l'exécution, mais elle obtint du bourreau qu'il lui donnât une fiole pleine du sang du Précurseur; la tourmente révolutionnaire a malheureusement fait disparaître cette fiole que l'on adora jusqu'en 1793, à Bazas. Les restes de la motte de terre dont Dieu façonna le premier homme dans le paradis terrestre ont eu plus de chance; on les exhibe encore à l'heure qu'il est dans un petit sanctuaire de la Corse. Le catholicisme à son déclin remet en honneur les fables puériles dont il fut bercé dans son enfance.

Les Confessions de saint Augustin, évêque **d'Hippone, précédées de sa Vie par saint Possidonius, évêque de Calame, son disciple et son ami.** Traduction nouvelle, par L. MOREAU. Ouvrage couronné par l'Académie. 9e édition. Paris, Gaume et Ce, 1879, 1 vol. in-18 de LVI-463 p.

Ce livre édifiant est peut-être, avec l'*Imitation de Jésus-Christ*, que l'on réimprime souvent à sa suite, celui qui, depuis une douzaine de siècles, a eu le plus de lecteurs. Ses éditions et ses traductions en toutes les langues sont innombrables. En même temps qu'il est la lecture courante des croyants, il est regardé comme excellemment propre à ramener au christianisme les âmes tendres, les brebis égarées. De fait, c'est un livre plein de mérites en ce qu'il est humain, et une confession sincère excitera toujours l'émotion, remuera toujours chez l'homme la fibre la plus sensible, parce qu'il se reconnaît toujours, lui et ses égarements, à travers la personnalité de l'écrivain qui met à nu sa conscience. Certains épisodes des *Confessions* sont restés célèbres; tel est le fameux : *Tolle! lege!* qui détermina chez Augustin la crise religieuse, et le décida au baptême; tel est surtout ce dernier entretien avec sa mère, sainte Monique, à une fenêtre, sur le port d'Ostie, que l'art mystique d'Ary Scheffer a immortalisé. « Malheur, a dit M. V. Fournel, malheur à celui que la beauté sublime et pour ainsi dire immatérielle de cette œuvre ne pénètre pas comme une flamme! Malheur à qui reste froid ou dédaigneux, au lieu de sentir son âme, troublée jusqu'en ses racines, s'ébranler pour prendre son essor dans le sillon lumineux que l'artiste a tracé entre la terre et le ciel! » Le dirons-nous pourtant? quoique admirateur du tableau d'Ary Scheffer, et même de celui qui l'a inspiré, *les Confessions de saint Augustin* ne nous émeuvent pas. Le tableau de ce qu'il appelle ses erreurs, ses doutes, ses angoisses est trop chargé de couleur, la crise qui le termine est une hallucination; puis ce style, toujours tendu, fatigue. Comment la simplicité peut-elle manquer à ce point à un homme si plein d'onction? Sans cesse il apostrophe le Seigneur : il l'invoque, il le prend à témoin, et pour les choses les plus futiles; il pleure, il sanglote comme un criminel, et son crime énorme

est d'avoir lu Virgile! L'interrogation, l'exclamation, toutes les figures de rhétorique sont accumulées, et pour le plus mince résultat. Défaut du temps, dira-t-on; mais Lucain, si ampoulé, est sobre à côté de saint Augustin. Sous l'humilité chrétienne du narrateur, qui croit Dieu intéressé à ses moindres actions, il n'est pas difficile de démêler un immense orgueil, et c'est peut-être là ce qui fait le charme des *Confessions* pour certaines âmes; elles aussi s'imaginent, avec le docteur de l'Église, que le souverain Auteur de toutes choses les regarde, les inspire et prend la peine de les guider de la main.

La traduction de M. L. Moreau est excellente, d'une fidélité scrupuleuse; au reste, l'approbation qu'elle a reçue de Villemain est son meilleur passeport. La *Vie de saint Augustin*, par Possidonius, dont M. L. Moreau a augmenté cette édition nouvelle, est un monument précieux pour l'histoire de cette période du christianisme.

Tablettes d'un libre-penseur, par Dom Jacobus. Bruxelles, 1879, in-12 de IV-314 p.

Dom Jacobus est le pseudonyme d'un écrivain belge d'une singulière vigueur, M. Charles Potvin, connu surtout par un ouvrage intitulé: *l'Église et la Morale*, où, avec une âpreté parfois brutale, il a essayé de prouver, après Feuerbach, que toutes les idées fausses, éparses dans le monde moderne en fait de morale, sont venues du christianisme. La même âpreté se retrouve dans ces *Tablettes d'un libre-penseur*, recueil d'articles et de travaux originairement publiés dans divers journaux ou revues, *la Nation, le National*, la *Revue trimestrielle* et la *Revue de Belgique*. Ces études forment une série d'énergiques revendications contre les agissements et les empiétements du clergé, si remuant et si tenace en Belgique où, par le libre jeu des institutions, il devient de temps à autre le parti dominant et remet immédiatement en question tous les progrès réalisés malgré lui; on ne fait que lui reprendre ce qu'il a usurpé. Mais tel est le pli que le christianisme a, de longue date, imprimé à la civilisation moderne, que toute revendication d'une liberté laïque, d'une liberté issue du droit naturel et par conséquent bien antérieure au droit canon, a l'apparence d'une révolte. L'esprit du livre est nettement formulé dans ce passage: « Le premier ennemi de la civilisation est le christianisme, non seulement dans ses représentants égarés, mais dans son essence, sa nature, ses dogmes. Toutes les sciences humaines convergeant vers cette magnifique unité de la philosophie des nations se lèvent contre lui et portent témoignage. Une religion qui ne se sert pas du nom de Dieu pour élargir chaque jour l'horizon de l'intelligence et de la vie humaine est coupable de lèse-humanité. L'œuvre du XVIII^e siècle est à continuer avec de nouvelles lumières et en appuyant, sur la philosophie positive de la raison, une critique devant laquelle les portes de l'Église ne tiendront pas plus qu'un grain de sable au souffle des tempêtes. » Dom Jacobus poursuit la démonstration de ses théorèmes dans une série d'articles où toutes les revendications de la libre-pensée se trouvent déroulées, non d'après un plan conçu à l'avance, mais au fur et à mesure des événements contemporains, qui en font toucher du doigt la légitimité, la nécessité. Nous signalons comme frappés au bon coin les chapitres sur le mariage civil et l'enterrement civil; le récit de l'exécution, en 1854, de trois pauvres sous-officiers que Pie IX fit guillotiner, cinq ans après la prise de Rome, pour des faits se rattachant à l'insurrection républicaine de 1849; le *Mandement du rationalisme*, verte réplique aux homélies épiscopales; le *Faux miracle du Saint-Sacrement*, à propos d'un jubilé que le parti catholique voulait célébrer en 1870, pour éterniser le souvenir d'un de ses plus odieux actes de fanatisme, accompli en 1370; enfin, une lumineuse analyse du beau livre, si peu connu, de Charles Renouvier, l'*Uchronie*, dans lequel l'éminent philosophe positiviste, se demandant ce qu'il serait advenu de la civilisation gréco-latine si une religion nouvelle ne lui avait apporté les plus actifs ferments de dissolution, a refait l'histoire du moyen âge et des temps modernes dans l'hypothèse d'une Europe échappée au christianisme.

La Mythologie dans l'art ancien et moderne, par René Ménard, suivie d'un appendice sur les origines de la Mythologie, par Eugène Véron. — Ouvrage orné de 600 gravures dont 32 tirées hors texte. — Paris. Librairie Ch. Delagrave. 1 vol. in-4°.

« Une connaissance exacte de la Mythologie est indispensable pour bien comprendre et pour goûter les écrivains classiques et les poètes en particulier, écrit l'auteur de ce livre à M. Eugène Guillaume de l'Institut. Tout l'art des anciens est né de la poésie; il en est l'indispensable complément. Nous ne croyons pas qu'il existe un ouvrage élémentaire sur la mythologie, conçu dans le but d'aider à l'intelligence des auteurs et de remonter à la raison et à la source de l'art. »

Le volume en question répond en effet entièrement au besoin ainsi exprimé. M. René Ménard a su se borner, en dehors de toute exposition détaillée de la mythologie, aux explications nécessaires pour mettre les lecteurs de ce livre en état de comprendre comment et pourquoi se sont reproduits les mythes anciens, parfois si étranges à première vue. Il fait remarquer leur influence considérable sur l'histoire de l'humanité par les mystères qui ne nous sont guère connus que par quelques-unes des doctrines métaphysiques auxquelles ils ont donné naissance.

Ce bel ouvrage de près de 900 pages est remarquablement édité par la librairie Delagrave, toutes les plus belles productions de l'art antique y sont reproduites par d'excellentes vignettes dans le texte et hors du texte. C'est un livre qui sera indispensable aux artistes, aux chercheurs et à tout écrivain soucieux de connaître les grandes manifestations mythologiques depuis les temps les plus reculés.

La statuaire, la numismatique, la peinture dans leurs plus beaux symboles servent à l'ornementation et à l'interprétation de cette œuvre d'érudit; c'est en quelque sorte un dictionnaire utile à consulter, c'est aussi un recueil d'objets d'art admirablement choisis par un lettré dont l'autorité ne pouvait être contestée par aucun de ceux qui se sont tenus au courant de ses intéressantes publications antérieures à celle-ci.

Histoire de Tobie, traduction Lemaistre de Sacy. 1 volume in-f°, illustrations de Bida. Paris, Hachette. — Prix: 50 fr.

Nous ne parlerons aujourd'hui que pour mémoire de ce magnifique volume, œuvre d'art tant pour l'illustration magistrale que pour la typographie merveilleuse. Nous aurons à revenir sur cette publication qui, comme la *Bible* des mêmes éditeurs, restera à l'avenir un des chefs-d'œuvre de ce siècle.

JURISPRUDENCE

Procédure en matière de contrefaçon industrielle, littéraire et artistique, avec formules, par MM. Michel Pelletier, avocat à la cour d'appel de Paris, et Henry Defert, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation; ouvrage précédé d'une préface par M. Adrien Huard, avocat à la cour d'appel de Paris. Arthur Rousseau, 1879, 1 vol. in-12.

MM. Michel Pelletier et Henri Defert, en publiant un traité de procédure en matière de contrefaçon industrielle, littéraire et artistique, avec formules, ont fait avant tout une œuvre pratique.

La procédure à suivre dans les procès de contrefaçon, le règlement des incidents qui se peuvent produire au cours d'une instance, tout cela est indiqué et présenté dans un tableau d'ensemble. Qu'il s'agisse de brevets d'invention, de marques de fabrique, de nom commercial, de concurrence déloyale, ou de contrefaçon littéraire et artistique, les industriels et les auteurs trouveront dans cette œuvre un guide sûr et commode qui les renseignera rapidement sur l'étendue de leurs droits et les moyens de les exercer.

Exposé élémentaire de l'économie politique à l'usage des écoles, par M. Émile Worms, professeur à l'École de droit de Rennes, correspondant de l'Institut, avec une introduction de M. Émile Levasseur, membre de l'Institut. Marescq aîné, 1880, in-12.

M. Émile Worms, professeur à l'École de droit de Rennes, vient de publier un *Exposé élémentaire de l'économie politique à l'usage des écoles.* C'est un titre bien modeste pour une œuvre pleine d'intérêt, et je ne crois pas que, dans les écoles, ceux à qui elle semble s'adresser soient les seuls à en tirer profit.

L'auteur a compris qu'il fallait à cette science, à peine consacrée par un enseignement officiel, tracer des limites bien précises, éviter qu'elle n'empiétât sur un domaine qu'il ne lui appartenait pas de parcourir, mais en même temps donner aux principes qu'elle expose toute leur ampleur et toute leur importance.

Mais est-il vrai, comme le pense M. Worms, qu'il faille regretter la tendance qu'a l'élément intelligent de notre société contemporaine à se laisser dominer par les préoccupations politiques, et convient-il aux adeptes de doctrines longtemps persécutées de se montrer si rigoureux et si exclusifs ? La politique a son rôle à jouer, elle aussi, dans le monde, et les questions constitutionnelles ne sont précisément ni les plus faciles ni les moins utiles à résoudre.

Le plan suivi dans ce traité est simple et méthodique, et l'auteur, aussi familier avec la science allemande qu'avec la science française, a cru, non sans raison, qu'il donnerait à son œuvre un attrait de plus en nous apportant le résultat de ses recherches et de ses études. Mais, le dirai-je ? il semble qu'à fréquenter nos voisins d'outre-Rhin son style même leur ait fait des emprunts par trop charitables; la phrase est longue souvent, parfois un peu traînante, les mêmes images apparaissent trop fréquemment, et c'est dans le monde sidéral que le savant professeur les va chercher de préférence. *Quo non ascendam ?*

Un autre reproche que je ferai volontiers à l'auteur, c'est d'avoir, à la suite d'une excellente et fort instructive introduction historique, analysé les principes de l'*économie publique,* qui eussent peut-être plus naturellement trouvé place après un exposé des premières notions de l'*économie politique.* Procéder du simple au composé, c'est encore, à mon sens, la méthode qui convient le mieux à un livre élémentaire.

L'auteur divise son travail en quatre livres, où il traite de la *formation,* de la *distribution,* de la *consommation des richesses* et des *industries productrices.* Origine de la propriété, monopole de la banque de France, étalon simple ou double étalon, impôt proportionnel ou progressif, impôt sur le revenu ou sur le capital, octrois, libre échange, etc., toutes ces question sont par lui franchement abordées et nettement résolues dans un esprit libéral.

Mais est-ce bien un livre élémentaire ?

Précis du cours d'économie politique professé à la Faculté de droit de Paris, contenant, avec l'exposé des principes, l'analyse des questions de législation économique, par M. Paul Cauwès, agrégé, 2 vol. in-8°. L. Larose, 1879.

Les phénomènes économiques exercent une incontestable influence sur la marche et les progrès de nos sociétés modernes. Que le législateur s'inspire des doctrines de telle ou telle école, et les conséquences, heureuses ou funestes, ne se font pas longtemps attendre. Aussi faut-il savoir gré à M. Cauwès d'avoir montré dans son traité l'union intime du droit et de l'économie politique. Les documents que fournit la statistique la plus récente sont par lui fort habilement mis en œuvre, et le livre est écrit tout entier dans une langue qui, pour être juridique, n'en est pas moins élégante et pleine de clarté.

L'auteur le divise en deux parties. Il traite, dans la première, de l'organisation industrielle. Dans la seconde, qui a pour titre : *Économie des richesses,* il passe successivement en revue la production et la consommation.

Mais ici, nous l'avouons, nous aurions peine à partager toutes les idées de l'auteur. Nous ne sommes pas convaincu, par exemple, que la théorie de Ricardo sur la rente du sol sainement entendue et celle de Malthus sur la population soient aussi pernicieuses que le pense M. Cauwès. Nous ne croyons guère à l'utilité des lois répressives de l'usure, et nous doutons que les conseils si sages pourtant de l'auteur aient enfin raison du paupérisme.

Quant au libre-échange, nous estimons qu'il reste encore debout après les attaques dont il est l'objet de la part de M. Cauwès.

Non, il ne supprime point la vie, quoi qu'en pense l'auteur; et c'est à nos yeux un singulier mode d'éducation industrielle que de protéger, même rationnellement, des industries nationales qui, ne trouvant pas en elles la force de lutter contre la concurrence étrangère, obligeraient les consommateurs à subir toutes leurs conditions.

Mais le bon marché est au bout de cette mesure

de prévoyance lointaine! Il nous est permis d'en douter, et de ne point sacrifier aux effets que nous ne voyons pas ceux qu'il nous est donné de voir et de juger dès à présent.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre est pleine d'intérêt, et nous attendons avec curiosité les notions d'économie publique et financière qui doivent terminer le second volume.

Les Lois économiques. Résumé d'un cours d'économie politique fait à la Faculté de droit de Nancy, par A. de Metz-Noblat. 2e édition, précédée d'une introduction par M. Claudio Jannet. Durand et Pedone-Lâuriel, 1880, in-12.

Sous le titre de *Lois économiques* a paru la deuxième édition du cours d'économie politique professé il y a quelques années à la Faculté de Nancy par M. de Metz-Noblat.

Ce n'est pas, à vrai dire, un traité purement doctrinal; les documents de législation et de statistique n'y jouent qu'un rôle effacé. La préface, la conclusion, et l'introduction signée par M. Claudio Jannet, du *Correspondant,* en indiquent suffisamment l'esprit.

L'œuvre est placée sous l'invocation de la religion vraie, source de la vertu dans les sociétés humaines, et l'auteur nous avertit lui-même qu'il s'est, avant tout, attaché à enlever à l'économie politique le cachet antichrétien dont l'ont *affublé* les économistes.

Aussi ne s'étonnera-t-on point de trouver, à côté d'une exposition très claire et d'une défense très complète de la théorie de Ricardo sur la rente du sol et de celle de Malthus sur la population, etc., etc., la proclamation étrange, au point de vue économique, que la nécessité du travail est un châtiment, — et que le problème de la richesse aboutit à faire pratiquer deux vertus, l'abstinence et la chasteté.

« C'est, dit l'auteur, une tâche devant laquelle échouent la science économique autant que la philosophie. Au catholicisme et à lui seul appartient logiquement la solution du problème économique. »

Et quelle est cette solution? *In cauda...*

Dans un chapitre intitulé : *Des moyens de pourvoir aux frais du culte,* M. de Metz-Noblat, qui ne veut point qu'on s'adresse à la générosité des fidèles, parce que ce moyen rend l'Église moins respectable au vulgaire, — ni aux ressources du trésor public, parce que l'État pourrait ainsi dicter des ordres dans l'ordre spirituel (le jeu de mots n'est point de nous!), — M. de Metz-Noblat conclut que la garantie essentielle de la dignité et de l'indépendance de l'Église, c'est le droit de posséder. Et ce droit, l'auteur le confère aux diocèses, aux paroisses, enfin aux ordres religieux.

Aujourd'hui, que se passe-t-il? L'État s'est substitué à l'Église. C'est lui, nous dit l'auteur, qui entretient le culte, orne les édifices religieux, etc. Mais ce sont les particuliers qui paient dès lors, sous forme d'impôts, ce dont autrefois ils jouissaient sans bourse délier.

Nous avouons ne pas trop comprendre comment s'alimentait et s'alimenterait encore la caisse du clergé sans qu'il en dût rien coûter aux fidèles, et nous nous demandons (sans pouvoir répondre) avec une certaine curiosité si les théories économiques en matière de biens de main-morte deviennent erreurs scientifiques, dès qu'il y va de l'intérêt de l'Église.

Si c'est ainsi que M. de Metz-Noblat entend enlever à l'économie politique le cachet antichrétien dont il la prétend affublée, nous craignons fort qu'il ne se heurte à de rudes obstacles, et que, s'il trouve les nombreux lecteurs que nous lui souhaitons, il ne rencontre beaucoup d'adeptes dans la voie où il les voudrait engager.

Les Justices de paix en France, manuel pratique des juges de paix, par M. Georges Martin, juge de paix à Lyon. Garnier, 1880.

Les Justices de paix en France, tel est le titre d'un manuel pratique des juges de paix que M. Georges Martin vient de publier.

Il détermine nettement leur double caractère d'officiers de police judiciaire et de délégués de l'administration, et passe en revue leurs diverses fonctions et attributions.

C'est un résumé simple, complet et court, qui peut et doit rendre service, — et c'est là sans doute toute sa prétention.

Annuaire de l'économie politique et de la statistique, par MM. Guillaumin, Joseph Garnier, Maurice Block, 1879. Guillaumin, 1879.

L'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique* de M. Maurice Block en est à sa 36e année, et plus il va, plus il augmente. Il suffit de comparer, pour s'en rendre compte, le recueil de cette année à ceux de 1877 et 1878. On y trouve un ensemble précieux de faits et de chiffres difficiles à réunir. Nous citerons notamment le résumé du commerce de la France de 1827 à 1876, — la situation financière des communes en 1878, — les forêts de la France, et les documents relatifs à l'Exposition universelle, à l'enseignement primaire, secondaire et supérieur.

Répertoire mobile de jurisprudence en matière de timbre, de droit de transmission et d'impôt sur le revenu, par Bourgade. Delamotte fils et Cie.

M. Bourgade, en publiant chez Delamotte un répertoire mobile de jurisprudence en matière de timbre d'abonnement, de droit de transmission et d'impôt sur le revenu à la charge des Sociétés financières, industrielles et commerciales, rend un véritable service aux hommes d'affaires.

Ce répertoire est composé de fiches de trois couleurs contenant par ordre chronologique les arrêts sur la matière. Une table sert de résumé à chacune des trois divisions de l'ouvrage; et, grâce à sa mobilité même, ce recueil peut être facilement tenu au courant des modifications que peuvent entraîner de nouvelles décisions de nos cours et tribunaux.

Études sur le Code pénal, par R. Lajoye, avocat à la cour d'appel; nouvelle édition, suivie d'un aperçu historique sur l'ordonnance criminelle de 1670. Durand et Pedone-Lauriel, 1879.

Sous ce titre : *Études sur le Code pénal,* M. Lajoye consacre quelques pages à la moralisation des condamnés. Distinguer nettement les maisons d'arrêt des maisons de correction; remplacer la prison par un régime cellulaire adouci pour l'individu condamné à moins d'un an; séparer les hommes condamnés à plus d'un an de ceux condamnés à la réclusion; modifier la surveillance de la haute police; exécuter les condamnés à mort dans l'intérieur des prisons; autoriser la dissolution du mariage au cas de condamnation aux travaux forcés au-dessus de sept ans, telles sont les améliorations qu'il propose.

Ce petit recueil contient d'autres études encore.

L'auteur voudrait qu'on tînt compte de la préméditation dans le parricide et dans l'infanticide.

Il étudie le sursis et le pardon en Angleterre, la récidive, et, dans une deuxième partie, le jury correctionnel, le duel, les conseils de guerre, auxquels il entend qu'on confère le droit de mettre les prévenus en liberté provisoire.

Il ne comprendrait pas, au cas d'un remaniement de notre législation, qu'on étendît au cas de viol et de séduction la recherche de la paternité.

Il voudrait, à propos de la vente du gibier en temps prohibé, qu'on poursuivît l'acheteur comme le braconnier et le marchand.

Enfin il examine l'influence de l'ordonnance criminelle de 1670 sur la législation de 1789.

C'est là un aperçu historique qui termine ces études variées d'une façon intéressante. F. W.

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

De l'Erreur, par M. Victor Brochard, docteur ès-lettres. 1 vol., chez Germer Baillière.

Cette question de l'erreur, qui est au centre et au cœur même de la philosophie de l'esprit, M. Brochard la présente avec originalité et la traite avec ampleur. Une première partie de cet ouvrage substantiel est consacrée à l'examen critique des plus importantes théories émises par les anciens et les modernes sur la connaissance et sur l'erreur. La seconde moitié du livre est la contre-partie dogmatique de la première : M. Brochard y expose sa propre théorie sur l'erreur avec une franchise d'esprit vigoureuse et une clarté méritoire, dans une bonne langue de philosophe et de lettré. Nous signalons trois chapitres pour leur intérêt et leur valeur : le premier sur la vérité, le second sur la croyance, le troisième sur la métaphysique de la question. M. Brochard donne de la vérité une définition subjective et idéaliste ; il n'en fait pas une chose absolue et en soi ; ni, comme Locke, une conformité de la pensée aux objets. Il montre la croyance comme déterminée non par une contrainte objective, fût-ce celle de l'évidce, mais par des influences internes et des facteurs personnels. Par suite, à l'ontologie unitaire et en quelque sorte absolutiste, il oppose et substitue l'indéfinie pluralité d'une contingence universelle et la multiplicité indéfinie de l'être. Esprit rigoureux et souple, l'auteur a écrit un livre de philosophie qui est à lire ; il en est peu, dans ces hautes matières si contestables, d'aussi lucides.

Histoire critique des doctrines de l'éducation en France, depuis le XVII^e siècle, par M. Gabriel Compayré. 2 vol., Hachette.

Quatre siècles de doctrines et de pratiques pédagogiques sont résumés dans cet ouvrage, écrit dans une langue vraiment philosophique, au sens de la bonne philosophie française, c'est-à-dire sobrement et nettement. Le XVI^e siècle, avec ses libres esprits comme Rabelais et Montaigne, ses humanistes et ses savants comme Érasme et Pierre La Ramée ; — le XVII^e siècle avec ses trois corporations enseignantes : jésuites, oratoriens, jansénistes ; avec ses précepteurs princiers, et son Université que Rollin honore et stimule ; le XVIII^e siècle, l'*Émile* de Rousseau, la lutte des parlementaires et des philosophes contre l'envahissante compagnie de Jésus, la Convention ; — le XIX^e siècle enfin, cet aboutissement en lui des efforts et de l'inspiration de Rabelais, de Port-Royal et de Rousseau, les nécessités sociales qui, plus que jamais, imposent une éducation large et positive, laïque et nationale, humaine et pratique ; — tel est le vaste tableau que M. Compayré a entrepris de nous retracer. Il y a réussi, et son travail peut être considéré comme l'introduction forcée à tout travail pédagogique sur la France nouvelle.

L'Homme à travers les âges, *Essais de critique générale*, par André Lefèvre ; 1 vol. in-12. C. Reinwald.

« Si fragmentaires que puissent paraître ces études, choisies entre cent, elles sont reliées par une doctrine générale qui, pensons-nous, — dit l'auteur, — en font un livre. » Nous ne sommes pas de l'avis de M. André Lefèvre. Les articles qu'il a rassemblés et disposés, tenant compte des sujets dans un ordre chronologique, composent un volume dont la lecture est intéressante, mais non pas un livre au sens où lui-même entend ce mot.

Comme l'histoire est aujourd'hui en plein renouvellement, elle est aussi en plein morcellement. Le champ historique est fouillé de toutes parts ; il est creusé à toutes les profondeurs. Les travaux sont aussi nombreux que divers : notices sur une pierre, sur un dieu ; déchiffrements de textes récemment découverts ou retrouvés ; ouvrages plus étendus, mais spéciaux ; études de linguistique, d'anthropologie, de législation comparée. C'est la tâche du critique d'analyser au jour le jour les monographies et traités qui paraissent chaque jour ; c'est son mérite de savoir en dégager, pour les mettre comme en lumière, les éléments d'une synthèse plus exacte, plus complète de nos connaissances quant au développement historique de nos facultés. Que M. André Lefèvre, jugeant l'*Éloge de la folie* précédé d'une introduction par M. Emmanuel des Essarts, ou *les Origines de la Révolution française* présentées par M. Taine, s'applique à rechercher dans ces deux ouvrages, comme dans d'autres encore, des documents nouveaux propres à servir à un meilleur exposé des progrès, continus ou non, de notre espèce, c'est fort bien ; mais qu'ayant formulé ses jugements avec toute la sagacité qu'on lui connaît, il ne pense pas pour cela avoir écrit les chapitres d'une histoire de l'*Homme à travers les âges*.

Des articles qu'il a recueillis, la plupart seront

relus avec plaisir. Ses études sur l'*Odyssée,* sur la *Chanson de Roland,* sont fort bien conduites. Un peu vague, un peu confuse, celle qui porte pour titre : *la Paix romaine;* mais excellente, par contre, celle qui est consacrée à l'analyse du remarquable ouvrage de M. Renouvier : *l'Utopie dans l'histoire.* La réserve faite par le critique à l'endroit de cet optimisme ou fatalisme, qui, enseigné par les professeurs de la doctrine positiviste orthodoxe et combattu par le chef de l'école néo-kantienne, admet la légitimité de tout fait accompli, est assurément précieuse, venant d'un écrivain matérialiste. Pour les pages écrites en 1869, lorsque parut le tome III[e] du *Napoléon I[er]* de Lanfrey, elles offrent un intérêt que ne diminuent ni la publication des Cahiers de M[me] de Rémusat ni celle des Mémoires de M. de Metternich. F. G.

La Philosophie, par ANDRÉ LEFÈVRE; 1 vol. in-12 de la Bibliothèque des sciences contemporaines. C. Reinwald.

L'ouvrage est divisé en deux parties : dans l'une, l'auteur nous fait un exposé très succinct, mais aussi très complet, de l'histoire de la philosophie; dans l'autre, il exprime ses propres opinions, touchant les relations, nécessaires, ou seulement possibles, et de l'homme avec la nature et des hommes entre eux.

La première moitié du volume est de beaucoup la plus intéressante.

M. André Lefèvre ne prétend pas à l'impartialité ; il juge les doctrines professées dans le cours des siècles en les rapportant à celle qu'il professe lui-même, à la doctrine matérialiste. Quoique dogmatique, ou mieux peut-être parce qu'il l'est, il porte à l'égard de certains philosophes, notamment d'Aristote et de Descartes, des jugements qui ne laisseront pas que de paraître originaux à ceux-là mêmes qui penseront devoir se refuser à les ratifier.

Après avoir critiqué la théorie des trois états, théologique, métaphysique, positif, émise par le docteur Burdin et préconisée avec tant d'éclat par Auguste Comte, il s'efforce de montrer que la théologie et la métaphysique, qui se confondent d'ailleurs presque toujours, constituent en réalité ce qu'il faut appeler l'anthropomorphisme; puis suivant, d'âge en âge et de pays en pays, le procès de l'esprit humain, il en vient à étudier le système de ses deux maîtres, Démocrite et Épicure. Il n'attache que peu d'importance à la théorie du mouvement clinatoire des atomes, imaginée par le dernier de ces deux philosophes; et la morale épicurienne, il la considère comme la partie la plus défectueuse de la doctrine du sage qu'il vénère. M. Lugan ne saurait approuver une telle assertion. Épicure a fondé le matérialisme. « Le mouvement universel, la pluralité des mondes, les combinaisons mécaniques des éléments, l'ondulation de la lumière solaire, la génération spontanée, la concurrence vitale, la sélection, l'hérédité, voilà ses affirmations, ses hypothèses légitimes, ses titres de gloire... » En proclamant que la sensation immédiate ou gardée dans la mémoire, partielle ou généralisée par l'anticipation, est l'origine de toute connaissance, que la raison et le raisonnement ne sont que des applications de l'expérience acquise, et procèdent de la sensation ; en traçant à l'observation sa route, il a créé la méthode expérimentale. M. Lefèvre le dit, et le dit non sans raison. Comment se fait-il alors qu'il se montre si peu disposé à accepter les théories sensualistes qui apparaissent après les Bacon, avec Locke, Berkeley, Hume? Il adhère à la formule : « Rien n'est dans l'intelligence qui ne vienne des sens; » il est résolument empiriste, et il taxe le sensualisme de système destiné à n'enfanter que le doute. Pourquoi? C'est qu'il se sent incapable de réfuter non seulement les arguments présentés par les associationnistes contemporains, mais encore ceux des premiers précurseurs du sensationisme anglais. Locke admet les deux substances, matérielle et spirituelle; Berkeley n'admet que la dernière ; Hume n'admet ni l'une ni l'autre. M. André Lefèvre, à l'une des pages de son livre, énonce cette proposition : « Le premier contact, le premier regard affirment sans contradiction possible ou utile qu'il existe des corps, » et il s'en tient à sa proposition, qu'il ne cherche nullement à établir. A Stuart Mill il adresse le reproche d'avoir écrit que rien n'existe, sinon la sensation, d'avoir nié l'existence des corps extérieurs, mais pour lui, le problème de l'extériorité, il ne le résout pas, il ne le pose même pas ; « l'existence de la matière est suffisamment démontrée par l'usage que nous en faisons ».

L'Univers, le Monde vivant, le Mécanisme intellectuel dans l'individu, le Mécanisme intellectuel en face de l'univers et de la société, tels sont les titres des quatre chapitres dans lesquels l'auteur a résumé sa doctrine. Les deux premiers traduisent l'état de la science positive à notre époque; le troisième et le dernier renferment des affirmations assez faciles à détruire : « Point de morale avant la société; toute société est un contrat. Avant la société, ni vertu, ni crime; après la société et par elle, des droits. Tout droit est relatif et de cette relation résulte l'obligation, le devoir. » Sur le pouvoir attribué à la société, sur la fonction à elle dévolue, de façonner l'enfant comme elle veut, des affirmations toujours. Prouver, déduire, démontrer, à quoi bon? On expose les dogmes, on ne les explique pas. H. G.

ÉCONOMIE POLITIQUE

MADAME GEORGE SAND

QUESTIONS POLITIQUES, SOCIALES ET RELIGIEUSES

1 vol. — Calmann Lévy.

HISTOIRE D'UN LIVRE

Le nom de madame George Sand s'est illustré surtout par le roman. La vénération enfin acquise à cette admirable femme a fait rejeter dans l'oubli toutes les calomnies que l'esprit de parti imagina contre elle, alors que dans ses beaux livres elle faisait du roman une arme de progrès et de moralisation. La politique et les questions sociales la préoccupèrent toute sa vie. C'est le point aujourd'hui le plus discuté de cette existence qui si longtemps fut un combat.

La librairie Calmann Lévy publie aujourd'hui une première série de ses études politiques, sociales et religieuses. L'ouvrage est composé de vingt-cinq morceaux pris à des époques diverses de 1843 à 1871 et

que réunissent, comme lien visible, une même foi dans le progrès, un même désir de convaincre et la volonté de continuer par l'article la prédication morale commencée par le roman. Analyser ce livre, c'est donc refaire l'histoire de la célèbre romancière dans le choix des œuvres où plus particulièrement les questions politiques, sociales et religieuses ont été exposées par elle sous une forme de récit ou de drame. Pour comprendre l'ouvrage nouvellement publié, pour en avoir le secret, et aussi le profit, il n'est pas inutile, en effet, à mesure que paraît tel ou tel article, de restituer synchroniquement le roman qui précède, accompagne ou suit cet article. Le roman explique ainsi et complète l'article et l'on se rend mieux compte du rôle actif que madame George Sand a si bien accompli et qui donne tant de relief et de prix à sa vie sociale et politique tant outragée jadis, aujourd'hui si peu mise à jour et peut-être méconnue.

L'ouvrage débute par une circulaire pour la fondation de *l'Éclaireur de l'Indre,* une lettre adressée aux fondateurs de ce journal, et une lettre à M. de Lamartine, dont l'inspiration politique animait en ce moment tout un journalisme départemental auquel est dû peut-être le réveil de la France provinciale.

Ces trois morceaux datent de 1843; mais c'est auparavant que s'était ouverte cette période militante d'une existence active et, dès le jeune âge, acquise à tous les renouvellements, à tous les progrès. Dès 1841, l'écrivain, déjà célèbre par ses œuvres passionnées, accentue son rôle, affirme sa mission. Elle sait et veut qu'on sache qu'il y a en elle non seulement un conteur, mais un moraliste. Le publiciste devient un soldat et cherche à dramatiser la philosophie sociale et religieuse qui s'élabore dans son esprit sous l'influence des lectures de ses jeunes années, sous l'inspiration des hommes célèbres qu'elle fréquente. Dès le jeune âge, Fénelon, Condorcet, lord Byron, Jean-Jacques Rousseau avaient fasciné et pour jamais subjugué George Sand. Cette première séduction opérée sur un cerveau juvénile avait préparé notre auteur à toutes les successives influences que, d'une âme bénévole, mais très clairvoyante et point dupée, elle subit plus tard dans ses innombrables lectures ou en écoutant Michel (de Bourges), Lamennais, Pierre Leroux, Lamartine, Jules Favre et bien d'autres.

C'est dans le Berry, en 1835, que Michel (de Bourges) se lia avec elle d'amitié. Il la retrouva à Paris et madame Sand, qui le choisit pour aide judiciaire dans ses procès d'épouse et de mère, écouta avec une admiration patiente ses rêves, ses projets de réforme, dont la semence ne leva cependant que bien plus tard. C'est cet avocat fascinateur que, dans ses *Lettres d'un voyageur,* elle désigne sous le nom d'Éverard.

L'impression que Lamennais produisit sur elle fut plus prompte, moins indécise, et se transforma immédiatement en ouvrages ayant leur caractère bien défini. C'est en 1839, dans *le Monde,* revue fondée par Lamennais et sous le titre de *Lettres à Marcie,* que furent publiés ces essais fort courts, nourris de l'inspiration chaste, austère, claustrale même de Lamennais, et qui, déplaisant au public, furent tout de suite interrompus. L'existence virginale y était prêchée aux jeunes filles et l'œuvre, très belle, reste froide, indécise, disons même fausse, si on la compare par exemple aux *Confessions d'une belle âme,* par Gœthe, qui reste le modèle du genre sans avoir le tort de fausser la nature et de mentir à la réalité.

Pierre Leroux, qui depuis longtemps transformait cet esprit mobile, impressionnable et si libéralement créateur, vit bientôt sortir de cette lente incubation *Spiridion,* qui lui est dédié, *les Sept Cordes de la lyre* et *Consuelo,* roman considérable, qui se soude avec *la Comtesse de Rudolstadt* pour demeurer, à un certain point de vue impartial et sincère, l'œuvre capitale et sereine de madame Sand. Dans Consuelo et le comte de Rudolstadt, on a cru voir une personnification de madame Viardot et du pianiste Chopin. Cette assertion se trouve même confirmée dans la récente monographie de Chopin publiée avec tant d'éclat en Allemagne. C'est une erreur. Consuelo, c'est madame Sand elle-même. Nous pouvons avec authenticité déclarer que, dans la scène finale de *la Comtesse de Rudolstadt,* madame Sand, qui avait une mémoire inébranlable, n'a fait que répéter et a répété volontairement et sciemment un acte réel qui, dans cette analyse synchronique de l'œuvre politique et littéraire de l'auteur des *Questions politiques et sociales,* ne doit pas être négligé ni mis à l'écart. Qu'on relise cette scène si disparate dans le roman, et l'on verra comme elle s'éclaire, si de Trismégiste on fait Pierre Leroux, si Spartacus devient Mazzini et si la comtesse de Rudolstadt prend le nom de George Sand. La scène s'est du reste ainsi passée. L'auteur n'a eu qu'à la reproduire et l'a fait avec fidélité. Cette aventure de roman reste ainsi une page réelle de notre histoire sociale et il nous est à peu près prouvé que c'est la première fois que le récit en aura été fait. Dans le livre édité aujourd'hui chez Calmann Lévy, on pourra lire comme complément les articles consacrés à Mazzini (XIII, pages 175 à 196). Ce ne sont pas les moins intéressants de ce volume curieux.

La question ouvrière qui préoccupa la France et l'Europe fut interprétée par George Sand vers cette époque. Elle se trouve représentée dans le présente volume au chapitre XIV, page 27, V, page 37, VI, page 65, X, page 3, XIV, page 97. George Sand avait connu le travail manuel et avait été en quelque sorte une ouvrière dilettante lorsqu'elle avait, à son arrivée à Paris, essayé de vivre avec la broderie et les éventails façonnés de ses mains expertes. Elle aussi avait fréquenté quelques ouvriers choisis, poètes et politiciens que le goût du temps mit alors à la mode parce qu'ils étaient rares, tandis qu'aujourd'hui il n'est pas d'honnête ouvrier qui ne soit sollicité par les problèmes de la politique et de la société. Elle avait entendu tous les orateurs, tous les économistes. Elle était intime avec Enfantin, Pereire, Félicien David et les autres. Elle fréquentait l'usine et l'atelier. En 1840, elle synthétisa, dans *le Compagnon du tour de France,* toutes ses pensées dont le point de départ lui avait été fourni par le beau type de Marcelle de saint Jérôme; mais elle abandonna le roman au milieu de son travail et jamais elle ne songea à le terminer, on ne sait pourquoi; car c'est un de ceux qui ont le plus frappé l'esprit public et provoqué le plus d'acrimonie chez les critiques de madame Sand.

En 1845, la réformation sociale lui dicta *le Meunier d'Angibault,* puis *le Péché de monsieur Antoine,* puis plus tard le *Piccinino,* où le banditisme de l'Italie papale et autocratique fut représenté comme pouvant aider à la transformation de ce pays infortuné, s'il était organisé et discipliné par des patriotes. C'est la même idée que M. About mit plus tard en œuvre dans son humoristique roman sur le banditisme dans la Grèce moderne. Enfin elle publia *la Ville noire,* roman d'allégorie qu'*avec plus de style, feu Cabet aurait pu*

signer, comme le déclare un critique mal avisé, qui cette fois a raté son trait.

La Ville noire parut en 1861. Madame Sand avait alors déserté la politique. On comprend qu'à cette époque elle en fût lasse et désabusée. Elle continua néanmoins à combattre pour la réforme paisible et discutée des questions politiques, sociales et religieuses; mais sa plume était moins militante. Elle avait, elle aussi, la noble femme, sa chimère qu'elle réalisa de son mieux dans son hospitalière châtellenie de Nohant. Le volume aujourd'hui publié et qui reproduit quelques-uns de ses articles jusqu'en 1871 montre qu'elle ne s'était désistée d'aucune virtualité religieuse et sociale, et ce qui nous reste à dire donnera la clef de ces pages merveilleuses, où l'on voit cette belle âme toujours en quête du bonheur social ici-bas et des destinées futures au delà de la tombe.

Dans ses dernières années, elle fut sollicitée d'écrire des articles politiques. Elle devina tout de suite le piège qu'on lui tendait et l'exploitation qu'on voulait faire de son nom, de son passage bruyant dans le socialisme et des relations qu'on lui avait connues avec tous les agitateurs de la politique, de la philosophie et de la religion. Elle pensa néanmoins qu'avec sa longue expérience des hommes et des choses elle pourrait dire quelques vérités utiles, donner quelques conseils sages, et, dans nos entraînements fantasques, nous indiquer peut-être un fil conducteur. Elle essaya, puis tout à coup, dégoûtée de tout le tourbillon salissant et perfide d'opinions, de révolutions, d'actions et de réactions, de tracasseries odieuses ou mesquines, de martyres sublimes ou idiots, où elle avait vu s'abîmer, affolés, tant de personnages égoïstes, ambitieux, ridicules, malhonnêtes, incapables, pédants, lâches et traîtres, elle laissa tomber sa plume et répondit : — Non! je ne saurais écrire ni de la polémique sociale, ni de la discussion religieuse, ni de la politique. Je ne saurais ni louer ni blâmer, surtout je ne saurais quels conseils donner. Hommes et choses, j'ai tout vu, tout connu, tout touché..... et je me suis trompée toute ma vie.

On peut lire tout cela dans ces dernières études terribles et navrées de désespérance. Dès les premiers jours elle avait senti cette déception, ce sable croulant des choses où l'on voudrait appuyer tout son être. Dès son enfance, elle avait compris que tout nous déçoit, que nous travaillons sans cesse à nous décevoir nous-mêmes, que tous ces vastes projets, ces magnifiques sentiments, toutes les prestigieuses théories dont font parade tant de piètres hommes, plus piètres conducteurs d'hommes, ne promettaient à elle comme à nous que des effondrements. Elle avait de bonne heure mesuré le formidable ennui des réalités et des rêveries et, dans l'effervescence des jeunes années, plusieurs fois elle avait tenté le suicide et n'avait été conservée que par miracle. Il faut lire le récit qu'elle-même a fait de toutes les tempêtes de son âme. Sa mort même ressemble comme celle de Rousseau à un suicide mûrement calculé et abordé avec une résolution sans appel. « Tout réussit à cette madame Sand, disait un sot. — En effet, répliqua madame Dorval qui, elle aussi, avait connu les heures amères, tout réussit à cette madame Sand. Elle a trop de chance. Elle est heureuse..... à se briser le cœur ».

En réalité tout lui avait réussi. Dès sa première page, dès son premier roman, elle avait soufflé au public cette fascination que rien n'a pu affaiblir. Tout ce qu'elle publiait était exalté avec frénésie ou insulté avec rage. D'orageuses amours, des triomphes tempétueux, de détestables calomnies consacrèrent tout de suite ce nom que la gloire guettait et qui dès le premier jour fut en lettres ineffaçables inscrit aux annales d'immortalité. Et pourtant la soif de la mort volontaire traînait cette heureuse femme près des eaux funestes, vers les précipices attirants. Elle se crut malade, près de mourir en folle, rabique, c'est-à-dire menacée de mort imminente, et ne se tua pas. Mais à quarante ans, se sentant moins fragile, un jour, à Nohant, elle le raconte elle-même, elle avisa un gros moellon qu'on avait roulé avec effort. Elle le prit, le souleva, le porta au loin sans fatigue et le rejeta avec une terrible colère. « Allons! dit-elle, j'ai encore quarante ans à vivre, vivons! »

Dès lors elle perdit ce regard altier, cette allure crâne qui fascinait par contraste avec son obligeance, sa douceur et sa modestie. Elle prit la physionomie grave que Couture a consacrée dans son portrait. Elle se retira du combat, elle se condamna, vaillante ouvrière, à Nohant, à tirer de son cerveau les récits les plus fantaisistes, les drames le plus humainement profitables, tout pénétrés d'idéale religiosité. Elle se désista d'elle-même, elle s'abandonna à tous. Elle organisa sa vie comme un architecte distribue son monument, comme un général discipline et emploie ses hommes pour un grand et noble combat. Travailler, être utile, ne pas gâter son existence, rayonner avec bienfaisance autour d'elle, ce fut le soin de chaque jour et de chaque heure. Elle devint la *bonne dame* de Nohant. C'est à cette époque de sa vie qu'apparaissent ces articles sages, doux, bons conseillers, charitables et religieux, dont quelques-uns sont conservés dans le livre publié aujourd'hui et dans *Autour de la table*, dans les *Questions d'art et de littérature* et surtout dans *les Dernières pages* et dans *Impressions et Souvenirs*. Là on s'assure que la pensée de la mort ne la quitta jamais. Elle vivait avec les morts, avec les morts étaient sa tête et son cœur. Une célèbre pianiste qui l'avait réconciliée avec les enivrements de la musique était toujours priée par elle de la tenir au courant des grandes musiques des maîtres. Berlioz, Wagner, Rubinstein n'étaient pas oubliés. Rivée à son extase et semblable à la sombre Isis, elle écoutait ces lamentations raffinées et sauvages. L'*Invocation à la nature* de Berlioz la subjuguait toujours, depuis l'instant où elle l'avait entendue pour la première fois la main dans la main, et tous les deux les larmes dans les yeux, avec Meyerbeer. Quand l'artiste avait fini, elle ne remerciait pas, mais elle disait : « Vous m'avez fait entendre le pas de velours des fantômes désirés et j'ai recueilli sur mes lèvres le froid baiser des trépassés. »

Lorsqu'elle était à Palaiseau, étant voisins, nous la voyions souvent. Nous arrivions de manière à nous trouver seuls avec elle et, comme elle adorait les enfants, nous ne nous privions pas de la joie de la satisfaire. Les importuns retirés, elle accourait. La conversation variait peu et elle était enveloppée de longs silences. Nous parlions de notre deuil filial à cette femme qui avait idolâtré son père. Nous lui racontions d'autres deuils et alors nous enfermions dans ses mains des petites mains d'enfant habillée de noir. Elle se redressait soudain, elle montrait l'espace devant elle et, d'un geste auguste et mystique, elle le tranchait en deux parts : « Ici, disait-elle, sont les vivants avec leurs orages, leurs contradictoires agita-

tions, les disputes toujours recommencées de l'existence lamentable. Mais là, ajoutait-elle en poussant son bras droit dans le vide plein pour elle de visions, là se trouvent ceux qui nous aiment, que nous aimâmes et que nous avons perdus, la mère, le père, les cœurs contre lesquels nos cœurs ont palpité d'amitié, d'amour, les tout petits enfants dont rien ne peut nous remplacer l'attendrissante affection. C'est là avec tous les morts bénis qu'il faut aller reposer nos doutes, nos amertumes, nos brisements de corps et d'âme. Ah! mon ami, puisqu'ils ne sont plus près de nous, les indifférents, les indiscrets, lss railleurs spirituels, puisqu'il n'y a ici qu'une enfant pure, consacrée par un deuil, un homme infortuné, une femme harassée par tous les désespoirs, oublions les vivants, oublions la terre, évoquons nos morts, et parlons des choses divines! »

Aujourd'hui elle l'a enfin conquis, ce secret des choses du ciel dont ses livres conservent un si consolant et fortifiant reflet. Parmi les morts sacrés, elle aussi s'est couchée à la place qu'elle s'était choisie. Et nous, pensant à celle qui n'est plus, nous regardons à notre tour dans ce vide mystérieux, peuplé des apparitions vénérables. Ce qu'il nous reste d'elle, ce sont ses livres qui l'ont faite immortelle. Dans les lettres, elle fut une ouvrière de génie. Tous les dons qui charment les délicats, qui domptent les rebelles, lui furent accordés, et elle a détaché pour nous les abandonner toutes les fleurs, tous les joyaux de sa couronne. Poète sublime, misérable fille d'Ève, *la gloire* ne fut, pour elle aussi, que *le deuil éclatant du bonheur*. La mort doit lui avoir été bien douce et bien venue.

Dans les *Questions politiques et sociales*, on trouvera aussi sur les paysans, sur la campagne, sur les intérêts agricoles, des pages sensées et piquantes. Elles concourent avec ses romans rustiques à donner à madame Sand sa sympathique et bienfaisante physionomie. Toutefois on y trouve un certain sel rare chez elle et qui fait penser qu'elle avait à ses heures quelque chose de l'âpreté de Swift et du sarcasme de Paul-Louis Courier.

M. C.

La Commune et son système financier en France, par VICTOR DE BRASCH, 1 vol. Guillaumin.

Les questions constitutionnelles et administratives qui se rattachent à la commune ont toujours présenté un palpitant intérêt; mais jamais plus qu'aujourd'hui l'opinion publique ne s'est préoccupée du rôle de moins en moins effacé de la commune dans l'équilibre organique de l'État. Au moyen âge, la commune bataille pour son indépendance, et l'État cherche à la contenir dans des limites restreintes. C'est par cet antagonisme que la commune prouve qu'au fond elle est un État dans l'État. Au XVIIIe siècle, l'État constitutionnel s'établit sur le continent. Le principe de la liberté est dès lors reconnu et proclamé et il ne s'agit plus que de l'implanter dans la vie pratique, c'est-à-dire d'organiser dans l'État le *self-government*, ou, pour parler plus précisément, la commune qui est le principal organe du *self-government*.

Dans les temps modernes, une constitution municipale vraiment libre n'a existé qu'en France de 1789 à 1793. L'impulsion qui a donné naissance au gouvernement communal est donc partie de chez nous et c'est sans nul doute à la France et à notre siècle qu'est réservée la tâche de ressusciter la commune, de lui constituer son autonomie comme pouvoir non plus distinct de l'État, mais faisant partie intégrante de l'État, et de lui créer administrativement une sphère nouvelle d'activité indépendante, de manière que la nation tout entière participe ainsi à l'administration de l'État, et que la commune soit enfin le vrai dépositaire du *self-government*.

L'ouvrage de M. de Brasch a pour but de montrer les voies de cette transformation dans les rapports de la commune et de l'État, et d'en étudier les antécédents en France, en Prusse, en Russie, en Angleterre. L'auteur s'étonne du niveau inférieur où la science s'est maintenue par rapport aux aspirations publiques partout et toujours favorables au régime municipal organiquement établi pour faire la balance avec la centralisation autoritaire de l'État. Il a voulu que la commune, envisagée jusqu'ici presque uniquement dans sa constitution et son administration, fût observée aussi sous les autres aspects, bien à tort négligés, et il s'est attaché à mettre à jour le système financier, qui est un côté non moins important de l'activité communale.

L'ouvrage comprend donc une double étude : 1° l'histoire et l'organisation de la commune en France, d'abord avant 1789 et ensuite après 1789, avec une étude sur l'organisation actuelle; 2° le système financier de la commune. C'est là le point essentiel du livre. L'auteur fixe les premiers jalons d'une théorie complexe et générale du système financier des communes, il fait le tableau de leur organisation actuelle en France, et expose, avec les développements convenables, son système financier en s'attachant surtout à l'étude des impôts communaux. Voici la distribution de son travail : 1° administration financière, budget, comptabilité et gestion des fonds communaux; 2° impôts communaux, impôts directs, centimes additionnels et autres espèces d'impôts directs, impôts indirects, octroi et recettes obtenues en dehors de l'impôt; 3° biens communaux; 4° dette communale.

L'ouvrage a été traduit de l'allemand par M. Platon de Waxel. Dans une préface intéressante, le traducteur nous a initiés à la biographie de Victor de Brasch dont l'esprit synthétique a embrassé plusieurs travaux, notamment la composition musicale où il a su se faire une place qui n'est pas à dédaigner, et la critique où il se montre partisan éclairé de Rossini, de Boccherini, de Félicien David, de Wagner, de Rubinstein et de notre immortel Berlioz. M. C.

Liberté et Socialisme, par J.-G. COURCELLE-SENEUIL. 1 vol., Guillaumin.

L'auteur a étudié dans cet ouvrage le développement des lois économiques au double point de vue de la liberté et du socialisme. Dans un style clair et concis, M. Courcelle-Seneuil trace, dans la première partie de son ouvrage, toutes les conditions du travail actuel sous le rapport de l'entrepreneur, du capitaliste et de l'ouvrier.

« Dans le rôle de l'industrie, dit-il, l'entrepreneur, le capitaliste et l'ouvrier remplissent des fonctions diverses; et, loin de se nuire, chacun de ces groupes apporte au développement de la richesse générale son contingent de force et d'intelligence indispensable à la bonne harmonie des lois qui régissent le travail. » La concurrence, l'héritage, l'inégalité sociale ont des inconvénients qu'il analyse avec le plus grand soin; mais il ne croit pas que les remèdes proposés puissent remédier aux maux créés par ces lois.

Dans son exposition des lois qui régissent le crédit, l'auteur étudie tous les systèmes proposés : crédit gratuit, crédit mutuel, crédit solidaire. L'une de ces formes du crédit, le crédit gratuit, est celle qui a fait le plus de bruit. Elle a été la base du système de Proudhon, qui l'a longuement développée dans son livre intitulé : *Banque d'échange*. « On ne peut, écrit judicieusement l'auteur, obtenir du crédit de la volonté des capitalistes qu'à la condition de leur payer : 1° la rémunération de l'effort que leur coûte l'épargne; 2° la prime d'assurance pour le risque de perte auquel ils sont exposés. Le taux de ces deux éléments de l'intérêt est déterminé par la loi de l'offre et la demande. »

La deuxième partie est consacrée à l'étude des règlements du travail : salaires, ateliers sociaux, droit au travail, corporations, apprentissage. L'auteur passe en revue et réfute un à un tous les procédés d'organisation proposés pour arriver à améliorer la situation de la classe ouvrière. Comme Bastiat, dont il est le disciple, M. Courcelle-Seneuil conclut à la libre initiative des individus dans sa plus large manifestation : *Laissez faire, laissez passer*, telle est sa devise.

Bien que partisan, en toutes choses, de la liberté la plus complète, nous ne pensons pas que la théorie du *Laissez faire, laissez passer*, appliquée dans sa plus large acception, comme le veulent les économistes de l'école de Bastiat, puisse nous amener à cet équilibre de bien-être que Henri IV avait défini par la « poule au pot » pour tout le monde. Les caisses d'épargne, de secours mutuel, de retraite, que l'auteur indique ensuite comme un palliatif plutôt que comme un remède absolu, n'ont pas produit jusqu'ici la somme de bien qu'on en avait espérée.

Malgré cette réserve, nous ne saurions trop recommander la lecture d'un ouvrage dans lequel l'auteur a étudié et analysé avec beaucoup de talent et un esprit très libéral tous les problèmes sociaux, et su rendre attrayante, par son style et sa méthode, l'étude de questions si abstraites et si arides.

Le livre se termine par une série de renseignements sur l'union des métiers, les grèves, les discussions qui ont eu lieu au sujet des demandes en augmentation de salaire, sur le travail des femmes, etc., qu'il n'est pas sans intérêt de connaître au moment où les lois économiques sont mises au concours par l'initiative privée.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Cours d'économie domestique, par Mme Eugénie Hippeau. — Chez Hetzel.

L'Association pour l'enseignement secondaire des jeunes filles à Paris dans les mairies des XIe, XIIIe et XVIe arrondissements a prié l'auteur de se charger des cours d'économie domestique. Les leçons faites en 1867, 1868 et 1869 ont été rassemblées en volume. Mme Hippeau s'est toujours préoccupée du désir de rattacher l'enseignement de l'économie domestique à l'éducation morale. En exposant les principes qui président au gouvernement de la maison, elle s'est trouvée en présence de nombreux ouvrages, excellents sous bien des rapports, mais dont les auteurs se sont placés exclusivement au point de vue ou de l'éducation ou du ménage, les uns trop élevés, trop particuliers, les autres trop étroits et traitant d'ailleurs séparément des matières que Mme Hippeau a cru devoir faire marcher ensemble. Fénelon, Mme de Maintenon, Mme Campan n'ont pas négligé, à l'occasion, d'ajouter quelques conseils pratiques à des considérations générales, à des préceptes de l'ordre le plus élevé. Presque tous les ouvrages écrits par les femmes, qui ont revendiqué avec autant d'éloquence que de cœur les droits de la femme à une sérieuse instruction, n'ont pas insisté sur les soins domestiques et les travaux d'intérieur, qui ne sont nullement incompatibles avec l'éducation la plus étendue. D'autre part, les livres publiés sous le titre spécial d'*Économie domestique* ne sont, à quelques exceptions près, que des recueils de recettes ou d'indications ne se rattachant à aucun but moral et ressemblant beaucoup à cette *Cuisinière bourgeoise* que consulte toute bonne ménagère, avec la ferme résolution de ne pas s'astreindre à toutes ses prescriptions. Mme Hippeau a rédigé son cours d'économie demestique de manière qu'il soit moins complet qu'un traité d'éducation, mais qu'il soit plus élevé et plus intéressant qu'un livre de ménage. Son premier soin a été de démontrer à ses lectrices que l'extension donnée à leur instruction doit avoir pour conséquence l'accomplissement de plus en plus raisonnée de leurs devoirs de femme. Elle a envisagé successivement les diverses conditions de la fille, de l'épouse et de la mère. Elle a prouvé qu'il y a une liaison intime et une espèce de solidarité entre les connaissances qui ouvrent au sexe le domaine des lettres, des arts et des sciences, et cette science nouvelle qui leur enseigne le moyen de faire servir toutes les autres doctrines à leur propre bonheur et à la prospérité de leurs familles. Elle a combattu ce préjugé vulgaire que le développement intellectuel, la culture de l'esprit, l'élévation morale détournent la jeune fille des devoirs que sa destinée lui impose. Elle a démontré que l'on peut allier sans peine les qualités sociales et les vertus privées. Pour convaincre ses lectrices de ces vérités, Mme Hippeau s'est appuyée sur tous les exemples qui lui ont paru ajouter de l'autorité à ses paroles. Elle a brièvement exposé ce qu'il fallait faire pour remplir dignement sa tâche; mais elle a abondamment montré comment, dans tous les temps, on a compris l'importance des devoirs domestiques et comment tant d'admirables modèles des vertus féminines ont pu parvenir à être, sur ce point, irréprochables et incomparables.

Son livre est ainsi divisé. Après quelques réflexions sur l'idée qu'elle s'est faite de l'économie domestique, sur les services qu'elle peut rendre, sur la nécessité d'une instruction variée pour la mettre en pratique, Mme Hippeau a considéré l'emploi du temps au point de vue de l'ordre, de la régularité et de la prévoyance, qualités indispensables à une maîtresse de maison. Elle a montré ensuite tout le parti que l'on peut tirer d'une intelligence cultivée en l'appliquant à l'intérieur de la maison, à la famille, aux affaires et au monde. Dans la dernière partie, consacrée à l'importante question de l'argent, l'auteur a exposé comment une sage et prudente ordonnatrice règle ses dépenses d'après ses recettes; comment s'accroît et se conserve le capital acquis par le travail ou transmis par héritage. Ses enseignements ne se renferment pas d'ailleurs dans les seuls intérêts matériels. Les leçons de modération, de justice et de charité s'ajoutent dans son livre à celles que les jeunes filles puisent dans les instructions religieuses. Nous regret-

tons seulement que les citations et les lectures nombreuses que Mme Hippeau ajoutait à son cours parlé aient été supprimées dans son cours réuni en volume. Son volume, un peu court et maigre, y eût gagné, et les lectrices auraient relu et médité avec profit et plaisir les passages des poètes et des prosateurs que le professeur leur a fait connaître dans son cours parlé et si sympathiquement accueilli. M. C.

SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

Histoire de la machine à vapeur, par M. R. H. Thurston, revue et annotée par J. Hirsch, professeur à l'École des ponts et chaussées de Paris, avec 140 figures dans le texte et 16 planches tirées à part. 2 volumes de la *Bibliothèque scientifique internationale.* Paris, Germer Baillière, 1880.

Les machines à feu n'ont pas dit leur dernier mot, la machine à vapeur elle-même est susceptible encore de quelques progrès, mais on peut affirmer cependant que cette machine touche à la perfection et que les modifications qu'elle subira désormais ne porteront que sur des détails et n'en changeront pas beaucoup la physionomie ni le rendement. Le moment est donc venu d'en écrire l'histoire. Le livre que la *Bibliothèque internationale* offre à ses lecteurs français vient d'Amérique tout fraîchement éclos; la littérature scientifique française manquait d'ouvrages analogues. Son titre exact en anglais est « Histoire de la croissance de la machine à vapeur »; cette expression, qui choque nos habitudes, est fort juste en ce qu'elle exprime que la machine à vapeur n'est pas l'œuvre d'un homme, mais le résultat des efforts d'un grand nombre de collaborateurs successifs. Le premier mouvement d'une personne étrangère à l'histoire de la mécanique en voyant un livre comme celui-ci est de chercher à qui l'auteur fait honneur de l'invention; ce désir ne peut obtenir satisfaction. La conception de machines mues par la vapeur se perd dans la nuit des temps. Peu de ce que les Grecs ont fait ou projeté en ce sens nous est parvenu, mais on ne voit pas pourquoi leur imagination aurait été moins féconde que celle de Roger Bacon qui, au XIIIe siècle, prophétisait très nettement ce que la vapeur réalise aujourd'hui, sans d'ailleurs faire aucune tentative de réalisation. Mais pour les Grecs, pour Roger Bacon, pour Léonard de Vinci et bien d'autres, les procédés d'exécution restaient tout à fait indéterminés, et personne avant les deux derniers siècles ne pouvait même rêver cette merveilleuse machine dans sa complication actuelle. La machine à vapeur telle que nous la concevons n'a commencé à naître que le jour où l'on a fait agir la vapeur sur un piston mobile dans un cylindre. Jean Hautefeuille, ingénieur français peu connu, paraît être le premier qui en ait sérieusement formé le projet, en 1678, dans un travail vraiment scientifique; il se proposait d'utiliser comme force motrice les gaz provenant de la combustion de la poudre, mais il ne parvint pas à la réalisation, et c'est Denis Papin qui le premier produisit une machine à vapeur munie d'un piston. Cette machine fut décrite, dans les *Acta eruditorum* de 1690, sous le titre de : *Nouvelle méthode pour obtenir à bon marché des forces motrices très puissantes.* Enfin c'est Newcomen qui fit, en combinant les idées décrites par ses devanciers, la première machine à vapeur qui fonctionna industriellement, et pour laquelle il prit un brevet en 1705.

Avant Hautefeuille et Papin, bien d'autres dont les noms ne nous sont pas parvenus ont dû avoir les mêmes idées, car celles-ci ne présentent rien de transcendant, mais les moyens matériels d'exécution leur ont manqué; l'art de travailler les métaux n'était pas assez avancé pour leur permettre de donner un corps à leurs conceptions.

Après Newcomen, les progrès ultérieurs de la machine à vapeur étaient devenus chose fatale. Si Watt, qui les réalisa presque tous, n'était pas venu, il eût aisément été remplacé et la construction de la machine à vapeur complète n'eût pas été retardée de cinquante ans. En fait, les machines les plus usitées aujourd'hui, en Amérique surtout, procèdent peut-être moins des siennes que de celles de ses rivaux momentanément éclipsés par l'éclat de son grand nom.

Le premier bateau à vapeur qui marcha réellement fut celui de Papin. Il fut brisé par une corporation de bateliers dont il menaçait les privilèges en 1707. Papin vieux et ruiné ne réitéra pas l'expérience. La première voiture à vapeur fut celle de Cugnot, en 1770. Ces inventions rudimentaires n'étaient pas susceptibles d'applications lucratives, mais elles rendaient inévitables les perfectionnements qui les ont amenées à l'état industriel et pour lesquels les hommes ne pouvaient manquer. Nous ne croyons pas utile de pénétrer à ce sujet dans des détails qui n'intéresseraient que les gens spéciaux; nous renvoyons ceux-ci à l'ouvrage de M. Thurston, qui leur donnera toute satisfaction. Mentionnons seulement le remarquable chapitre consacré aux ingénieurs américains Evans et Perkins, qui ont inauguré le règne des hautes pressions, et celui qui traite des propulseurs marins. L'ouvrage contient des renseignements d'une grande valeur sur l'état actuel des machines à vapeur en Amérique. Il se termine par une très bonne exposition de la théorie mécanique de la chaleur.

Essais de psychologie cellulaire, par Ernest Haeckel, professeur à l'université d'Iéna, traduit et précédé d'une préface par Jules Soury. 1 volume de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Germer Baillière, 1880.

Ce titre m'a intrigué comme il intriguera le lecteur. De quoi est-il question dans ce livre, de philosophie ou d'anatomie micrographique? Ni l'un ni l'autre; c'est un chapitre d'histoire naturelle vulgarisée, orné de grandes prétentions philosophiques et de 24 gravures dans le texte. Le style en est horrible; une multitude de mots grecs nouveaux dont je vous

présenterai tout à l'heure quelques-uns ahurissent le lecteur candide et couvrent le vague des idées. L'auteur appartient à l'école qui enseigne que tout dans l'univers est purement mécanique, que la vie des animaux et des plantes est le résultat de combinaisons très instables et que les choses qui composent l'univers organique se sont agencées, consolidées et perpétuées par adaptation, concurrence vitale et atavisme, sans l'intervention d'aucune finalité, d'aucune intelligence créatrice ou ordinatrice. A quoi riment dès lors, comme le dit ingénument le traducteur, nos idées de beauté, de sainteté et de vérité? « Elles ne reposent que sur une illusion. Plus on diminuera l'empire de celle-ci, plus le monde apparaîtra comme un problème de mécanique. Le grand nombre préférera toujours de voir la tapisserie par l'endroit : il croit aux couleurs qu'elle reflète comme à la lumière du soleil. J'estime qu'il vaut mieux regarder l'envers, suivre par le détail l'agencement de ses fils grossiers, et faire en quelque sorte toucher du doigt l'artifice naïf qui produit l'illusion. » C'est toujours le traducteur qui parle.

Comment MM. Haeckel et Soury sont-ils arrivés à ces conclusions? C'est en partant de prémisses qui n'y conduisent pas, en s'appuyant sur des faits anatomiques ambigus, qui ne parlent pas d'eux mêmes et qui se prêtent à diverses explications. Les doctrines qui leur servent de principes sont un mélange de conjectures et de données scientifiques; elles se résument à peu près en ceci : Les animaux (et les végétaux) sont composés de cellules; chaque cellule est une *unité vivante;* il existe des êtres composés d'une seule cellule, bonne à tout faire, qui, sans organes, se nourrit, se reproduit et se meut. L'animal n'est qu'une fédération d'êtres élémentaires évoluant chacun pour son propre compte. « Les formes successives par lesquelles passe l'organisme individuel au cours de son évolution, de la cellule ovulaire à son complet développement, sont une brève récapitulation des longues et lentes transformations qu'ont parcourues les ancêtres animaux de cet organisme ou les formes ancestrales de son espèce, depuis les temps les plus anciens de la prétendue création des êtres vivants jusqu'à notre époque. »

M. Haeckel admet aussi l'existence d'une substance (qu'il croit avoir découverte) demi-fluide, contractile et sans forme, dont est composé le corps des infusoires et des *protistes.* Des quantités énormes de cette substance amorphe couvriraient le fond de certaines mers. On s'est hâté de donner à cette substance le nom de *bathybius* et même celui de *protobathybius;* elle est, si j'ai bien compris, le *protoplasma* de certains auteurs, et pourtant cette substance *protogène* n'est pas le vrai protoplasma; les *cytodes* qui la constituent sont composées uniquement de *plasson.* On distingue, au surplus, l'*archiplasson* du *monoplasson,* qu'il ne faut pas confondre avec le *cocoplasma.* J'allais oublier que les molécules du simple plasson sont de vulgaires *plastidules,* et cet oubli eût été fort grave puisque toute la première moitié du volume est consacrée à la *périgenèse des plastidules!*

Quoi qu'il en soit de cette mystérieuse périgenèse, le traducteur déclare que, si le bathybius existe réellement (étrange doute!), il nous présente l'état le plus rudimentaire de la matière vivante qu'il soit possible de concevoir.

Sans doute; mais à qui fera-t-on croire qu'il existe quelque part une substance *vivante* et *sans structure,* se nourrissant par intussuception ? De ce que le microscope n'y a rien montré, il résulte simplement que le microscope est un instrument fort insuffisant; il ne nous fait pas non plus pénétrer dans l'intérieur des cellules, et chaque cellule (de certaines classes de cellules du moins) est tout un monde. Ramener l'univers aux cellules et au bathybius, ce n'est rien résoudre, mais seulement reculer un peu la difficulté.

Plantes et Bêtes, *causeries familières sur l'histoire naturelle,* par J. Pizzetta. 1 volume grand in-8° illustré de 150 gravures sur bois et de 6 planches coloriées. A. Hennuyer, Paris, 1880. — Prix : 14 fr.

Ce volume est un charmant livre d'étrennes, excellent pour donner aux jeunes gens le goût de l'histoire naturelle et l'amour des collections; il peut servir d'introduction à une étude approfondie. Dans le cadre de promenades à travers champs, à travers bois et au bord de la mer, l'auteur parcourt des chapitres choisis de botanique et de zoologie; il n'a pas la prétention de faire un ouvrage complet ni méthodique, mais tout ce qu'il dit est intéressant et instructif; il montre beaucoup de tact et de sens critique. M. Pizzetta s'est appliqué à donner à ses lecteurs des notions exactes sur un certain nombre de questions à l'ordre du jour ou que la science a élucidées depuis peu de temps. Ce qui concerne le phylloxera, les plantes carnivores, les mœurs des insectes, la récolte et les falsifications du thé, la culture des champignons comestibles, la manière d'établir et de conserver les herbiers, les serres et les aquariums, est parfaitement exposé. Peu d'ouvrages de vulgarisation sont aussi bien réussis.

Les Martyrs de la science, par Gaston Tissandier. 1 volume grand in-8° illustré de 34 gravures sur bois. Paris, chez Maurice Dreyfous.

M. G. Tissandier nous fait assister au calvaire des savants et des inventeurs; ses notices sur les martyrs de la science sont presque une biographie universelle des savants célèbres. Il faut dire que l'auteur s'est laissé entraîner par son sujet: il nous présente des savants qui furent malheureux sans doute, mais dont l'infortune n'a pas eu la science pour cause ni pour prétexte, Lavoisier, par exemple, et tous ceux qui furent persécutés comme protestants. D'autres, comme Newton et Watt, trouveraient plus justement place dans une galerie des savants favorisés par la fortune. M. Tissandier nous dit lui-même que si Newton fut malheureux, c'est son caractère qui en fut la cause; il ne supportait pas les critiques; or celles qui lui furent les plus pénibles étaient parfaitement fondées, on le sait aujourd'hui. — Nous ne nous plaignons pas de l'extension ainsi donnée par M. Tissandier au nom de martyr, car elle lui a permis d'introduire dans son livre un grand nombre de renseignements historiques intéressants et peu connus. Nous ne lui ferons aucun emprunt concernant la biographie de quelques grands hommes tels que Christophe Colomb, Cook, Gutenberg dont l'histoire, connue de tout le monde dans ses grands traits, ne révélerait rien d'imprévu; pour le même motif, nous n'insisterons pas sur celle de Livingstone et des nombreux explorateurs dont les ossements dessinent la carte de l'Afrique, carte dressée par Duvergier sous le nom d'Afrique nécrologique; mais nous mentionnerons les détails que l'auteur donne sur les savants qui souffrirent pour l'établissement du système de Copernic, lesquels furent plus

nombreux qu'on ne le croit généralement. A côté de Galilée nous voyons Campanella, qui endura des tortures atroces, étant accusé d'hérésie pour avoir dit qu'il y avait des taches dans le soleil; Giordano Bruno, qui enseigna la pluralité des mondes et fut brûlé vif. Galilée lui-même, élargi après sa rétractation solennelle, ne fut jamais mis en liberté; sa captivité fut assez douce matériellement, mais il ne put plus rien écrire et des délégués de l'Inquisition venaient s'assurer de temps en temps qu'il était bien humble et résigné. A côté de ces grands hommes, Roger Bacon mérite aussi une citation spéciale. Né en Angleterre en 1214, il eut un pressentiment très net des applications de la vapeur et il ébaucha tant de découvertes scientifiques qu'il fut accusé de magie, crime qu'il expia par quinze années de prison. « Je me repens, disait-il en mourant, de m'être donné tant de peine dans l'intérêt de la science! »

Les histoires de Philippe de Girard, ce maréchal de l'industrie, mort sur la brèche, comme disait Arago, de Philippe Lebon, l'inventeur de l'éclairage au gaz, et de Leblanc qui découvrit la fabrication de la soude sont instructives au plus haut degré; quand on voit un pauvre ignorant comme le tailleur Thimonnier inventer une machine paradoxale, la machine à coudre, et ne pas se faire prendre au sérieux, on s'explique l'échec jusqu'à un certain point; mais ces trois grands ingénieurs étaient des hommes officiels, académiques, possédant de belles relations scientifiques, et les idées qu'ils exposaient ne devaient trouver que bon accueil parmi les savants, car elles n'étaient pas étranges ni même, à proprement parler, nouvelles; leur insuccès donne lieu aux réflexions les plus douloureuses.

Fulton que l'on donne souvent comme un exemple de l'aveuglement des académiciens n'eut pourtant pas à se plaindre de ceux-ci; Monge et Laplace lui firent allouer des fonds pour ses expériences et il aurait réussi en France sans l'obstination de Bonaparte, qui ne voulait voir en lui qu'un aventurier et un charlatan.

Cugnot qui fit la première locomotive à vapeur fut simplement victime de l'indifférence publique; on ne comprit pas la portée de son invention: il mourut pauvre et oublié. Sauvage, l'inventeur de l'hélice, se trouva dans le même cas, mais il ne se résigna pas et devint fou.

Beaucoup d'inventeurs ont été victimes de hasards extraordinaires, d'événements fortuits, de ce que Montaigne appelait un sort artiste. On trouvera dans le livre de M. Tissandier de nombreuses histoires qui montrent à combien peu tiennent parfois les succès et les revers. L'histoire de Horace Wells, qui le premier appliqua le protoxyde d'azote et l'éther à la production de l'anesthésie chirurgicale, est l'une des plus navrantes à ce point de vue. Il avait maintes fois réussi dans sa clientèle, ce dont personne ne s'étonnera aujourd'hui; il échoua dans une expérience publique et fut bafoué par les spectateurs. Cet affront le découragea tellement qu'il s'ouvrit les veines dans un bain.

Tels sont quelques-uns des points qui nous ont le plus frappé dans cet ouvrage émouvant, qui n'est pas susceptible d'analyse et que chacun lira avec grand profit personnel. Dr L.

Le Jardin de Mlle Jeanne, par E. Desbeaux. Paris, Ducrocq, 1 vol. gr. in-8°, illustré. — Prix : 7 fr.

La science méthodique, telle qu'elle est enseignée dans les classes, est aride. La botanique elle-même, si attrayant que soit le but de cette étude, ne saurait inspirer à la jeunesse une vive passion. M. Émile Desbeaux a cherché et a trouvé le moyen de rendre aimable et à la portée des jeunes intelligences une leçon de botanique donnée sous une forme piquante et neuve. Le *Jardin de Mlle Jeanne* est une coquette et spirituelle démonstration aux petites amies de la nature, dans un cadre de sentiments élevés. La botanique qu'enseigne M. Desbeaux repose sur les dernières manifestations de la science. Elle nous montre successivement la naissance des fleurs, comment elles mangent, respirent, dorment et meurent.

Ce livre, par sa forme, se prise autant que par son mérite réel. Les dessins de MM. du Pasty, Giacomelli, Monginot et Scott, gravés par M. Méaulle, sont très réussis et artistement tirés sur vélin par la maison A. Quantin.

Le Carnet de l'Ingénieur, pour l'année 1880, vient de paraître à la librairie E. Lacroix.

Tous les renseignements usuels et pratiques sur les sciences appliquées à l'industrie se trouvent condensés dans un volume de près de 400 pages qui reste cependant dans les limites portatives du format de poche. Cette nouvelle édition, *la 35e*, contient de plus un agenda journalier et divers renseignements commerciaux.

C'est un *vade mecum*, un *aide-mémoire* indispensable aux ingénieurs, architectes, chefs d'usines, mécaniciens, conducteurs de travaux, agents-voyers et officiers des corps spéciaux. X.

SCIENCES MILITAIRES

Guillaume III, stathouder de Hollande et roi d'Angleterre, étude historique sur la vie et les campagnes de ce prince, par M. de Lort Sérignan, capitaine au 104e d'infanterie. 1 volume in-8° de 635 pages, enrichi de cartes, de plans et d'une eau-forte. Paris, J. Dumaine, 1880.

M. le capitaine de Lort Sérignan appartient à la race des chercheurs et des érudits. Connaissant à fond plusieurs langues, ancien professeur adjoint à l'école de Saint-Cyr, il s'est déjà fait un nom dans la librairie militaire qu'il a enrichie de plusieurs ouvrages estimés. Nous lui devons aujourd'hui une étude sur une des plus hautes personnalités du siècle de Louis XIV, sur un prince qui, bien qu'étranger à notre pays, offre cette particularité de se trouver intimement lié aux plus grands faits et à tous les événements célèbres du règne du grand roi. C'est dans la mine précieuse d'archives du Dépôt de la guerre, mine bien peu explorée encore, que M. de Lort Sérignan a puisé tous les documents qui lui ont servi à écrire cette monographie.

Tout en lui maintenant le cachet d'une étude historique, l'auteur n'a pas voulu oublier qu'il était soldat et, à ce titre, il a réservé dans son œuvre une place importante aux considérations militaires. La période qu'embrasse, en effet, la vie de Guillaume III, tant comme stathouder de Hollande que comme premier roi constitutionnel d'Angleterre, est riche en événements de guerre de toute nature. De notre côté, les premiers généraux du siècle, Turenne, Condé, Luxembourg, commandent successivement les armées que la France oppose aux coalitions fomentées par notre ennemi mortel. Il y avait donc un certain intérêt à étudier à nouveau et d'après les documents tirés de la poussière de nos vieilles archives les campagnes de ces hommes illustres qui portèrent si haut le nom de la France. Celles de Condé, jusqu'ici, avaient été décrites imparfaitement; on se plaisait, en comparant entre eux Turenne et le vainqueur de Rocroy, à accorder au premier la véritable science militaire, tandis qu'on la déniait au second; on se contentait de le classer parmi les « étourdis heureux qui gagnent les batailles sans savoir comment ni pourquoi ». Dans son livre, M. de Lort Sérignan a donc entrepris de réhabiliter la mémoire militaire du grand Condé et de faire voir qu'il eut, comme son émule, ses procédés de guerre parfaitement définis.

Nous voilà bien loin de Guilaume III. C'est cependant la figure principale du tableau, et après avoir mentionné les principales étapes de la vie de ce prince, — étapes qui s'appellent Seneffe, Cassel, Steinkerque, Nerwinde, et avant tout 1688, — nous ajouterons, comme le dit son panégyriste : « Il fut le digne émule de Louis XIV; sa mémoire restera unie à celle de notre grand roi, et si ce dernier demeure au premier rang parmi les hommes de son siècle, l'histoire impartiale et sage ne manquera pas d'attribuer la seconde place à Guillaume III. »

Campagne des Anglais dans l'Afghanistan, 1878-1879. Récit des opérations militaires, accompagné de notions historiques et géographiques sur le pays, par G. Le Marchand, capitaine au 15ᵉ d'artillerie, officier d'académie. 1 volume in-18 de 451 pages. Paris, J. Dumaine, 1879. — Prix : 5 fr.

Les événements militaires dont l'Afganistan a été et est encore le théâtre, l'immense intérêt politique qui s'attache à cette zone limitrophe des deux empires anglais et russe dans l'Asie centrale, donnent une grande actualité à cet ouvrage. A peine le traité de Gandamak, qui mettait fin à la périlleuse campagne des Anglais dans cette partie du monde, venait-il d'être signé que des massacres, une nouvelle violation du droit des gens ramenaient les forces britanniques dans cette sauvage région. A l'heure qu'il est, cette seconde levée de boucliers semble termiuée, et l'Angleterre se demande maintenant ce qu'elle fera de sa conquête.

Nous savons que M. Le Marchand se prépare à nous retracer les péripéties de cette nouvelle campagne; mais, en attendant, tous ceux qui s'intéressent un peu aux questions de politique générale voudront se rendre compte des difficultés de semblables entreprises. Le livre que nous avons sous les yeux, et pour la rédaction duquel l'auteur a puisé aux sources les plus autorisées, n'est pas seulement un récit sec et aride des opérations de l'armée anglaise; il donne sur ce pays si peu connu un grand nombre de détails historiques et géographiques du plus haut intérêt; il nous montre les difficultés immenses d'approvisionnement et de marche que rencontrent les troupes européennes, traînant à leur suite un lourd matériel et des nuées de serviteurs, indispensables dans une contrée où il faut tout emporter avec soi. Sa lecture convient aussi bien aux militaires qu'à la masse du public, et nous ne doutons pas de son succès.

Les Chemins de fer allemands et les Chemins de fer français au point de vue de la concentration des armées, par le major X... 1 brochure in-8° de 40 pages, avec deux cartes. Paris, J. Dumaine, 1879. — Prix : 1 fr. 50.

Cette brochure est courte, mais significative. L'auteur, qui occupe un rang éminent dans notre armée, a cherché à comparer les moyens dont on disposait en France et en Allemagne pour la concentration des troupes. On sait quelle extrême importance ont acquise les chemins de fer dans nos guerres modernes. De leur plus ou moins grand effet utile dépendra souvent le sort d'une campagne. A en croire le major X..., nous sommes, sous ce rapport, dans un état d'infériorité déplorable vis-à-vis de nos puissants voisins. Convaincu que les Allemands n'hésiteront pas à violer la neutralité de la Belgique, il pose en principe que le système défensif de la France doit être conçu et organisé en vue de cette éventualité, sans quoi il pèchera par la base. Être prêts avant les Français, arriver sur eux avec la rapidité de la foudre avant de choquer leurs armées, et les désorganiser avant l'achèvement de leur concentration, tel est, dit-il, l'objectif de l'état-major allemand. L'étude que l'auteur consacre aux lignes de fer aboutissant à notre frontière ne fait que trop ressortir la possibilité matérielle de ce plan.

Dans la seconde partie de cet intéressant travail, le major X... examine quel système de voies ferrées de concentration serait nécessaire aux Français pour leur donner les moyens de répondre victorieusement à cette attaque de l'ennemi. Comparant enfin le système qu'il propose à ce qui existe en réalité, il arrive aux conclusions suivantes, que nous reproduisons tout en espérant qu'elles sont un peu exagérées : « Le système défensif de la France est gravement défectueux à trois points de vue : 1° par l'insuffisance des voies ferrées de concentration vers la frontière du nord-est; 2° par la mauvaise division régionale des corps d'armée; 3° par l'insuffisance du personnel d'artillerie expérimenté préposé à la défense des forteresses. » Et maintenant, *caveant consules!*

Des Marches et des Combats, commentaire des titres XII et XIII du Règlement du 3 mai 1832 sur le service des armées en campagne. 1ʳᵉ et 2ᵉ partie : Marche en avant, combat offensif; Marche en retraite, combat défensif, par le général Berthaut. — 2 volumes in-12 de 225 pages. Paris, J. Dumaine, 1877 et 1879. — Prix : 6 fr.

Le nom du général Berthaut est une des garanties de cette œuvre exclusivement militaire. Les prescriptions un peu trop vagues de notre service en campagne, qui voulait précisément laisser la porte ouverte au progrès, ont nécessité depuis longtemps de nombreux commentaires. Les effectifs considérables que l'on a à mettre en jeu aujourd'hui, les armes perfectionnées qui tuent sans qu'on aperçoive l'ennemi ont entraîné des changements importants dans la tactique de marche et de combat. C'est le résumé des études

spéciales faites en Europe par les hommes de guerre les plus distingués que nous donne aujourd'hui le savant général.

Dans deux volumes pour ainsi dire parallèles, l'un consacré à la marche en avant et à l'attaque, l'autre à la retraite et à la défense, l'auteur prend sa troupe au départ du cantonnement, organise sa colonne de marche, la couvre par de la cavalerie, la met en mouvement, et enfin, arrivé devant l'ennemi, étudie succinctement la tactique des trois armes, dans le cas de l'offensive comme dans celui de la défensive. C'est en un mot un traité complet d'art militaire réduit à la discussion des deux grandes fonctions des armées; marcher et combattre. Cet ouvrage, qui déjà fait autorité, a sa place marquée dans la bibliothèque de tout officier qui veut savoir son métier.

Rôles des localités à la guerre (attaque et défense des villes ouvertes, bourgs, villages, hameaux et fermes), par Louis Thival, capitaine au 1er régiment du génie. 1 volume, grand in-8° de 412 pages avec atlas de 71 cartes gravées. Paris, J. Dumaine, 1879. — Prix : 15 fr.

Cet ouvrage, sous des dehors un peu techniques, présente cependant un intérêt général qui le rend abordable à tout le monde. M. Thival appartient à l'école de ceux qui, repoussant un froid dogmatisme, cherchent dans les leçons de l'expérience les principes de la science. Pour arriver à définir le *Rôle de localités à laguerre*, l'auteur a recueilli dans l'histoire des guerres, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, tous les faits militaires dans lesquels les localités ont joué quelque rôle. Puisant dans les relations émanées des historiens les plus autorisés, il a groupé ces extraits par campagne et par ordre chronologique en plusieurs séries distinctes. C'est donc une suite de monographies historiques, toutes relatives à ce point spécial, qui forment le fond de cet ouvrage et offrent, par leur groupement, une mine de renseignements très curieux.

Le système consistant à exposer d'abord les faits principaux se rapportant au sujet que l'on veut traiter me paraît très recommandable quand il s'agit de sciences qui, comme l'art militaire, se rapprochent un peu des sciences exactes. Il met, pour ainsi dire, sous les yeux du lecteur toutes les pièces du procès, et lorsqu'il s'agit de conclure, de tirer des déductions destinées à devenir des principes, ce dernier se trouve tout naturellement préparé à recevoir et même à contrôler les leçons de l'auteur.

Le champ d'observations embrassé par M. Thival s'étend à presque toute l'histoire militaire. Passant sommairement sur les temps anciens, il effleure les campagnes de Louis XIV, du grand Frédéric, s'arrête un peu plus longtemps sur celles de la Révolution et de l'Empire et donne enfin tous ses développements aux guerres contemporaines. Ce n'est, en effet, que depuis l'adoption des armes à tir rapide et perfectionné que les *localités* dans une ligne de bataille ont pris une importance réellement sérieuse. Les effets terribles du fusil d'abord rayé, puis se chargeant par la culasse, en modifiant les règles de la tactique, ont imposé au soldat la nécessité absolue de se couvrir. De là utilisation de plus en plus fréquente des abris de toute sorte, au nombre desquels se trouvent, en première ligne, ceux qui peuvent fournir les villes ouvertes, bourgs, châteaux, fermes, etc.

Nous insisterons peu sur les préceptes que l'auteur donne comme conclusion de son étude; ils sont du ressort purement technique ; mais il nous faut mentionner le petit atlas qui accompagne le texte et permet d'en suivre tous les détails. Il se compose de 71 planches, représentant le plan des principaux combats relatés dans le cours de l'ouvrage. Ces petites cartes, exécutées avec le plus grand soin et dans lesquelles une ample part est faite à la campagne de 1870, complètent heureusement l'œuvre de M. le capitaine Thival.

Origines de la tactique française, par E. Hardy, capitaine adjudant-major au 130e régiment d'infanterie. 1 volume grand in-8° de 610 pages, illustré de nombreuses figures dans le texte. Tome Ier, J. Dumaine, 1879. — Prix : 15 fr.

M. le capitaine Hardy n'en est pas à ses débuts dans la littérature militaire ; c'est un vulgarisateur. Appelé à faire un cours de tactique générale aux officiers de réserve et de l'armée territoriale, il a voulu, sans rebuter par des leçons trop techniques ses élèves volontaires, les mettre au courant des choses de la guerre. Son ouvrage, développement de son enseignement, n'est donc pas un traité solennel et indigeste de tactique; c'est une revue très colorée de l'histoire militaire, qui commence aux temps les plus reculés pour s'arrêter, avec le tome Ier, à Louis XI, c'est-à-dire peu de temps après la création de nos premières troupes permanentes.

Dans une œuvre de ce genre, la partie descriptive tient une grande place. Aussi y trouvons-nous relatés, d'après les historiens du temps ou plutôt d'après les chroniqueurs, les grands faits de guerre appartenant à l'histoire ancienne et à celle du moyen âge Marathon, Cunaxa, Cannes, Alésia, Bouvines, Courtray, Crécy, Poitiers et tant d'autres! Que la partie didactique, dans cette dernière période, ait été un peu négligée, cela n'est pas étonnant. A cette époque, on se préoccupait beaucoup plus de donner de bons coups d'estoc et de taille que de prendre telle ou telle disposition tactique. De stratégie, il en était encore moins question. Les armées marchaient à l'aventure, dans la direction de leur objectif, et quand on se rencontrait, on prenait plus ou moins ses dispositions de combat et l'affaire commençait. Il est a remarquer cependant que bien souvent la victoire appartint à celui des deux généraux qui, soit par savoir, soit par génie, s'était le plus conformé aux règles de l'art militaire.

Tel n'était pas cependant le cas des guerres de l'antiquité. On sait qu'il existait une véritable tactique grecque comme une véritable tactique romaine, et que d'autre part César et Annibal furent des stratégistes que Napoléon Ier seul put égaler. Aussi la prépondérance politique récompensa toujours à cette époque les nations qui purent maintenir chez leurs troupes une organisation militaire sérieuse.

Les développements que donne M. Hardy à la tactique ancienne sont relativement courts. Ce qui l'attire, nous ne savons trop pourquoi, c'est le moyen âge de la chevalerie, ses tournois. Là il se trouve à son aise. Puisant à pleines mains dans les chroniques, dans les ouvrages descriptifs récents parus sur la féodalité, il nous promène dans ce monde étrange si près encore de la barbarie, mais qu'éclaire déjà l'aurore de la civilisation. La guerre de Cent Ans, pour laquelle il a écrit du reste un volume spécial, le captive particulièrement; époque terrible où jamais l'épée

ne rentrait dans son fourreau et à la suite de laquelle on se demande encore comment il a pu rester debout un seul Français.

M. Hardy aurait manqué à sa mission de vulgarisateur s'il n'avait appelé à son aide les ressources du dessin. Son ouvrage ne contient pas moins de 136 figures intercalées dans le texte, empruntées pour la plupart aux publications les plus autorisées et qui donnent un grand attrait à la lecture de ce livre, écho de nos plus anciennes annales.

La Guerre d'Orient en 1877-1878 (étude stratégique et tactique des opérations des armées russe et turque en Europe, en Asie et sur les côtes de la mer Noire), par un Tacticien, auteur de plusieurs ouvrages militaires. Ouvrage rédigé sur les documents officiels. 1er, 2e et 3e fascicule, chacun d'environ 270 pages, avec cartes et plans. Paris, J. Dumaine, 1879. — Prix de chaque fascicule : 5 fr.

Plusieurs relations ont déjà paru en France ou à l'étranger sur la guerre qui, du Danube au Caucase, a mis en présence les races slave et ottomane. Cette guerre cependant n'avait été étudiée que d'une manière superficielle et bien des détails donnés par ces œuvres hâtives, écrites à l'aide de documents quelquefois apocryphes, se sont trouvés controuvés au fur et à mesure des révélations de l'histoire. L'écrivain militaire qui se cache sous le nom d'un *Tacticien* a entrepris de faire pour la guerre d'Orient ce que l'état-major allemand accomplit pour celle de 1870. Grâce à sa connaissance du russe et de l'allemand, il s'est trouvé à même de puiser dans les relations officielles d'une part, dans les nombreux articles des revues spéciales autrichiennes et allemandes de l'autre, tous les renseignements nécessaires pour mener à bonne fin une pareille œuvre ; il s'est mis courageusement à la tâche.

Trois fascicules de son travail ont paru ; il constituent déjà un ouvrage considérable et cependant l'auteur n'est pas encore arrivé à moitié chemin. On voit donc que cette publication offre un caractère très sérieux et qu'elle est à coup sûr la plus développée qui ait encore paru sur ce sujet si intéressant et qui nous touche de si près ; car, malgré le traité de Berlin, et peut-être à cause de ce traité, la question d'Orient, loin d'être fermée, reste à l'ordre du jour et est devenue un des points noirs de notre horizon politique.

Le premier fascicule de *la Guerre d'Orient* est consacré aux préliminaires de la guerre, à la mobilisation de l'armée russe, à sa longue concentration sur les bords du Danube, aux quelques escarmouches qui signalèrent son inaction en Roumanie, et au passage du fleuve. C'est, en somme, une période qui s'étend de novembre 1876 au mois de juillet 1877. Cette opération du passage du Danube, fleuve que l'on considérait comme un obstacle de premier ordre, fut accomplie avec une facilité relative, grâce à l'impéritie des généraux turcs ; elle forme un des épisodes les plus curieux de la campagne.

Le deuxième fascicule prend les troupes russes débarquées en Bulgarie et nous mène jusqu'à la deuxième bataille de Plewna. C'est autour de cette place que vont graviter pendant longtemps tous les mouvements de l'armée du tzar arrêtée court dans sa marche victorieuse par l'audacieuse ténacité d'Osman-Pacha. A ces luttes si désastreuses pour les braves soldats russes se joint, comme une brillante compensation, le *raid* héroïque du général Gourko au delà des Balkans. Cette aventure prodigieuse fit croire un moment à l'Europe que les Russes étaient déjà à Andrinople ; mais si elle n'eut pas le succès que méritait sa hardiesse, elle montra ce que pouvait faire de mal une de ces incursions à grande portée, inaugurées par les Américains pendant la guerre de la Sécession. Ce mouvement du « détachement d'avant-garde », s'il fut arrêté dans son expansion, eut au moins l'avantage inappréciable pour l'état-major russe de lui donner la clef des Balkans, par l'occupation du fameux col de la Schipka.

Les combats meurtriers livrés par Suleyman-Pacha pendant huit jours consécutifs pour recouvrer ce poste important embrassent la plus grande partie du troisième fascicule ; on y trouve, en outre, des détails sur la mobilisation des renforts envoyés sur le théâtre de la guerre et sur les événements militaires accomplis sur le Lom pendant la période d'inaction qui s'écoula entre la deuxième et la troisième bataille de Plewna. C'est à ce moment, c'est-à-dire vers le mois d'octobre 1878, que s'arrête jusqu'à présent le récit du *Tacticien*.

Nous venons d'en analyser les principales divisions ; il nous reste à parler de la manière de faire de l'auteur. Sa méthode est uniforme. Après avoir décrit dans tous ses détails les opérations des armées en présence, il complète son historique par des considérations critiques et stratégiques ; il fait ainsi toucher du doigt les fautes commises, relève les bonnes dispositions prises, et enfin développe les principes qu'on peut tirer de ces dures leçons de l'expérience. Ce cachet nouveau imprimé à cet ouvrage, sans nuire au développement de l'action, constitue une histoire raisonnée de la campagne qui vaut un cours d'art militaire. Cependant, pour être impartial, nous reprocherons à l'auteur certaines longueurs, certains hors-d'œuvre, des citations inopportunes qui alourdissent inutilement le récit. On voit qu'il a eu peut-être à sa disposition un excès de documents et que, par crainte de ne pas donner assez de détails, il s'est laissé entraîner plus loin qu'il ne l'aurait voulu. Malgré ces critiques légères, *la Guerre d'Orient* nous paraît être l'étude la plus complète sur ce sujet qui ait été faite encore. De nombreuses cartes, des plans de bataille, des croquis, réunis hors texte et mobiles, placés à la fin de chaque volume, permettent de suivre les opérations et forment le complément indispensable de l'ouvrage.

Notes sur le service dans les états-majors en campagne, par André Mariotti. 1 volume in-12 de 290 pages. Paris, J. Dumaine, 1879. — Prix : 3 fr. 50.

L'aide-mémoire de l'officier d'état-major en campagne qu'a fait paraître l'état-major général du ministre de la guerre est une publication d'un ordre trop confidentiel pour qu'elle ait pu être mise dans le commerce ; et, bien que beaucoup d'officiers la possèdent, il en est encore un grand nombre auxquels il a été impossible de la faire parvenir. Et cependant la connaissance des documents que cet aide-mémoire contient est de toute nécessité pour un officier qui veut savoir son métier. Cette obligation est d'autant plus sérieuse que le service d'état-major ne doit plus être maintenant l'apanage d'un corps privilégié, mais que toutes les armes concourront dorénavant à son recrutement.

M. Mariotti, en publiant ses *Notes sur le service dans les états-majors en campagne*, a cherché à combler la lacune que laisse, dans les bibliothèques militaires, l'interdiction ministérielle. Il a, nous devons le dire, largement puisé dans l'aide-mémoire, en respectant toutefois les détails d'une nature confidentielle et qu'il eût été imprudent de livrer à l'étranger. Corrigeant, par des commentaires tirés en grande partie de nos meilleurs écrivains militaires, l'aridité inhérente au style de l'aide-mémoire, il nous a donné dans un travail rempli de faits et cependant très concis un bon manuel du service d'état-major en campagne. M.

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

Les Illustrations de Jérôme Savonarole et les Paroles de Savonarole sur l'art, par Gustave Gruyer. Firmin Didot et C[ie], éditeurs.

Dans le premier chapitre de son ouvrage, M. G. Gruyer écrit les lignes suivantes, qui en sont une espèce de préface et d'explication justificative : « Les illustrations des écrits de Savonarole, malgré l'intérêt qu'elles présentent, n'ont été jusqu'ici l'objet d'aucun travail. Il n'est pas étonnant qu'on ne les connaisse guère, car les volumes et les plaquettes qui les contiennent sont fort rares. Nous croyons donc utile de les décrire et de les étudier; on pourra d'ailleurs en apprécier le mérite par les reproductions jointes à notre texte, reproductions exécutées par M. Pilinski avec cette fidélité irréprochable dont il a tant de fois fourni les preuves. Nous nous bornerons à examiner les planches qui ont été exécutées en Italie, parce qu'elles sont beaucoup plus remarquables; et, chemin faisant, nous mentionnerons les bois qui, dans les ouvrages d'autres écrivains édités à la même époque, se rapprochent de ces planches, soit par le style, soit par le sujet. Enfin, sans prétendre esquisser l'histoire des livres à figures vers la fin du xv[e] et le commencement du xvi[e] siècle, nous ne nous interdirons pas quelques courtes excursions dans ce domaine, afin de fournir à la comparaison des éléments plus variés. » Voilà certes un programme d'études fort intéressant et attractif, aussi bien pour le lecteur que pour l'écrivain. M. Gruyer l'a rempli assez consciencieusement. Cette étude forme un chapitre de l'histoire de la gravure sur bois à cette époque; les renseignements qu'elle contient présentent une autorité sérieuse, basés qu'ils sont pour la plupart sur des documents authentiques et sur des déductions dictées par un esprit critique développé. Toutefois M. Gruyer nous paraît se laisser absorber trop volontiers par les questions de détail, les descriptions minutieuses de gravures qui n'offrent intrinsèquemment qu'une valeur secondaire. Il en résulte des longueurs qui donnent sans doute une consistance importante à l'ouvrage au point de vue matériel, mais qui en diminuent souvent l'intérêt littéraire et critique.

La reproduction des planches est fort habilement exécutée; elle procure aux lecteurs l'illusion véritable des originaux et complète admirablement le texte en mettant sous leurs yeux un document qui leur permet de contrôler les assertions de l'auteur et de formuler un jugement personnel justifié.

Voyage au Cambodge. — *L'architecture khmer*, par L. Delaporte. Ch. Delagrave, éditeur.

On se rapelle quelle impression produisit en France, dans le monde artistique et même parmi le peuple, l'apparition des premiers fragments d'architecture khmer transportés sur notre sol par les soins de la mission française d'exploration au Cambodge. Ce fut une explosion générale d'admiration enthousiaste, d'étonnement en présence de ces œuvres merveilleuses, qui nous révélaient un art grandiose, d'une puissance génératrice, vigoureuse, exubérante comme la terre et le climat de cette contrée, une civilisation inconnue, aussi originale que féconde, un peuple dont l'initiation agrandissait le domaine historique et intellectuel de l'humanité. Sans le témoignage des documents importés de cette région ignorée, des voyageurs sérieux et positifs qui l'avaient explorée pendant de longs mois au péril de leur santé et au prix des plus grandes fatigues, on n'eût point voulu croire à l'existence de ces monuments colossaux, étranges, dont l'architecture et la décoration paraissaient si fantastiques et d'une esthétique si opposée à la nôtre. Jusqu'ici il n'avait paru, sur ces explorations du Cambodge et sur ces découvertes de l'art khmer, que des mémoires spéciaux, des relations succinctes, rédigées à la hâte, des rapports officiels restés enfouis dans les cartons des ministères. M. le lieutenant de vaisseau Delaporte vient enfin d'écrire et de publier, à la librairie Delagrave, un volume important, dans lequel est raconté, d'une manière détaillée, le voyage exécuté au Cambodge en 1873 par la mission d'exploration dont il avait la direction, et sont mentionnées toutes les découvertes artistiques opérées. Cet ouvrage présente un très grand intérêt comme récit de voyage; il est écrit dans une langue simple, élégante, alerte et sans prétentions. Les incidents pittoresques, amusants, les aventures audacieuses et les péripéties qui donnent aux ouvrages de ce genre l'attraction émouvante d'un drame, la gaieté et la verve d'une comédie-vaudeville, foisonnent. On suit avec un intérêt croissant les explorateurs français de Saïgon, leur point d'attache à Phnom-Pénh, sur le Mékong, au milieu des *sampans* annamites, des jonques chinoises, des barques cambodgiennes, à travers des forêts fluviales, des marais pestilentiels, des jungles touffus hantés par les tigres et les serpents, à la recherche des vestiges archéologiques de la civilisation de l'ancien Cambodge, des ruines des temples sacrés de Ta-Prohm, Préa-Kan, Angkov, Phnom-Pénh, campant au milieu des décombres, lançant sur les rapides des radeaux chargés des précieuses dépouilles de cette antiquité étonnante. 175 gravures et dessins originaux faits par l'auteur mettent sous les yeux du lecteur la reproduction des monuments les plus curieux, et servent, pour ainsi dire, de décor à son récit animé. A ce point de vue particulier, l'ouvrage de M. Delaporte nous paraît excellent; mais si nous nous préoc-

cupons de la question d'études archéologiques et artistiques qui, à en juger d'après le titre du volume et le but de l'exploration, semblaient en devoir constituer la partie principale, nous apportons des restrictions à nos éloges. Sur ce point, l'ouvrage de M. Delaporte est non seulement incomplet, mais tout à fait insuffisant; les gravures, si nombreuses et si consciencieusement exécutées qu'elles soient, ne sauraient pour ses lecteurs pallier l'absence, sinon la pénurie de renseignements, de descriptions archéologiques et artistiques.

L'écrivain d'art, le critique appréciant, comparant, analysant les œuvres d'architecture, de sculpture, nous en faisant connaître les origines, les affinités, les tendances, est trop absent. Le voyageur, le savant l'absorbe trop complètement. C'est une lacune regrettable dans un ouvrage où l'on ne s'attend guère à la constater et qui en diminue considérablement le mérite et la valeur.

Histoire générale du costume du IVe au XIIe siècle, par M. R. Jacquemin. — Ch. Delagrave, éditeur.

Dans un ouvrage dont le sujet est l'histoire du costume civil, religieux et militaire aux différentes époques de l'histoire du monde, une partie iconographique est, sinon absolument indispensable, du moins fort utile pour l'intelligence et la justification des documents et des dissertations. Les éléments pour la composer d'une manière intéressante et complète ne font point défaut. Pour l'antiquité, l'on a les bas-reliefs, les statues, les médailles, les fresques de Pompéi, d'Herculanum; pour le moyen âge, les sculptures, les pierres tombales, les miniatures, etc.; pour la Renaissance et les temps modernes, les productions innombrables des artistes de tout genre. On ne saurait donc invoquer l'absence des matériaux nécessaires pour cela. Or, dans les conditions actuelles des arts de la reproduction, gravure, photogravure, eaux-fortes, etc., il est facile d'en tirer un excellent parti et de le faire dans des conditions satisfaisantes. L'ouvrage de M. Jacquemin, que vient de publier la maison Delagrave, est fort incomplet sous ce rapport. Les planches reproduisant des costumes sont trop rares. Quarante-huit pour un ouvrage embrassant la période du IVe au XIIe siècle, c'est vraiment insuffisant! Celles qui existent sont intéressantes sans doute; elles sont exécutées avec soin et exactitude; mais dans cette circonstance la qualité ne saurait suppléer à la quantité. Le texte, un peu trop composé suivant la méthode des compilateurs, présente toutefois de l'intérêt; la lecture en est agréable et instructive. Quant à l'exécution typographique, elle est très honorable pour un livre de travail, et ses éditeurs n'ont point eu certainement la prétention d'en vouloir faire une œuvre artistique, un livre *di primo cartello.*

François Boucher, par Paul Mantz. A. Quantin, éditeur.

On a beau s'en défendre par nous ne savons quelle sorte de pudeur particulière et fausse qui tient un peu de celle des femmes coquettes, nous avons tous un faible pour le XVIIIe siècle, pour ce siècle charmant et gai, pour tout ce qu'il créa, aima et adora, son art gracieux, les nymphes roses de Watteau, les scènes amoureuses de Boucher, les bergères rieuses de Lancret, l'esprit, la grâce, la beauté et l'amour. C'est que tout cela est la vie et ce qui en fait le charme la consolation, ce à quoi l'on aspire en y entrant et ce que l'on regrette le plus au moment d'en sortir. Les grandes époques historiques où le monde renouvelle ou transforme sa physionomie par des révolutions sociales ou morales, les grands génies de l'art, les vertus héroïques et sublimes exercent sans doute sur notre espèce et notre âme des attractions puissantes; on les étudie avec intérêt, on les admire avec enthousiasme, mais l'on revient toujours avec un charme nouveau à ces vertus plus humaines, à ces aspirations plus intimes que l'on aime mieux parce qu'on les comprend et qu'on les pratique plus facilement.

Dans la préface et dans le cours de l'ouvrage sur F. Boucher qui fait l'objet de ces quelques lignes, M. Paul Mantz se préoccupe avec une insistance singulière, à diverses reprises, de se justifier de ce qu'il appelle une infidélité passagère aux grands génies, aux vrais maîtres, et il semble s'excuser auprès d'eux, auprès de ses lecteurs et de ses amis, de s'occuper de Boucher, qui n'est plus, leur avoue-t-il, comparé à eux, qu'un écolier vulgaire, une de ces apparitions artificielles qui s'effacent avec le grand art. Ne pourrait-on point lui répondre que l'acte de contrition qu'il fait dans cette circonstance avec une humilité si profonde n'est qu'une récidive et n'implique point sans doute un ferme propos bien arrêté de ne point pécher de nouveau? M. Mantz a, quoiqu'il s'en défende énergiquement et avec esprit, sinon une passion, de l'attraction pour Boucher. N'a-t-il point fait ses premières armes de critique et de littérateur dans *l'Artiste* par des études sur l'art et la littérature du XVIIIe siècle? D'ailleurs nous n'avons point à chercher, pour le prouver, d'autres documents que l'ouvrage en question. Si parfois il se montre sévère, si ses critiques sur quelques-unes de ses œuvres paraissent se ressentir de cet excès de scrupule professionnel ne serait-ce point coquetterie ou simplement machiavélisme, pour endormir la jalousie des grands maîtres? Quoi qu'il en puisse être, et nous laissons à d'autres le soin de résoudre ce grave point de casuistique, M. Paul Mantz nous a donné un livre magistral, le plus complet et le plus intéressant qui ait été écrit jusqu'ici sur François Boucher, et en même temps, pouvons-nous dire, sur l'art français au XVIIIe siècle, car il y a joint des notices très étendues sur Lemoyne, le maître de Boucher, sur Natoire, son contemporain et parfois son concurrent, sur Deshays, Baudoin, ses deux gendres, et sur quelques-uns de ses élèves. Plein d'érudition, de renseignements, de documents commentés fort habilement, et d'analyses sur les principales œuvres du peintre, écrit dans une langue élégante et pittoresque, ce livre constitue une œuvre de critique de la plus haute valeur.

M. Paul Mantz dans cette étude nous montre non seulement l'artiste, mais l'homme, l'homme de plaisir et l'homme de travail, depuis sa naissance, le 29 septembre 1703, ses premiers travaux dans l'atelier de Cars, ses transformations successives, jusqu'à son épanouissement complet et sa mort, arrivée en 1770, le 30 mai. Nous le suivons successivement dessinateur de thèses et de vignettes pour l'*Histoire de France* du P. Daniel, élève de Lemoyne, graveur des croquis de Watteau pour de Julienne, en Italie, où il est pensionnaire de l'Académie française, et de retour en France, où il épouse une charmante jeune fille, dont il reproduira incessamment la gracieuse et spirituelle figure dans ses tableaux de bergères et de nymphes. L'année suivante, en 1734, le 30 janvier, il est reçu à

l'Académie et présente comme morceau de réception le tableau du Louvre *Renaud et Armide*. Il exécute ensuite de nombreux dessins pour un *Molière*, pour les *Fontaines de Paris*, pour le *Livre d'études d'après les dessins de Blomart;* il exécute les peintures de l'hôtel de Soubise et de nombreuses compositions pour tapisseries, travaille pour le roi à Marly, à Fontainebleau, pour M^me^ de Pompadour, à qui il apprend à graver à l'eau-forte, et devient en 1755 inspecteur aux Gobelins. Nommé recteur de l'Académie en 1752, il devient en 1765 directeur, est nommé la même année premier peintre du roi et meurt en 1770 après avoir eu la douleur de subir les attaques violentes de la critique d'art qui venait de naître, de Grimm et de Diderot.

La révolution et le commencement du XIX^e^ siècle lui seront encore bien plus cruels; ses œuvres tomberont sinon dans l'oubli, dans le dédain le plus injuste; mais la réhabilitation ne tardera point et Boucher sera replacé à son rang et apprécié à sa valeur.

La partie artistique répond à la partie critique; elle est composée d'éléments choisis avec beaucoup de goût dans l'œuvre considérable de Boucher, et confiés pour la traduction à l'eau-forte à des artistes de grand talent et fort habiles : MM. Lalauze, Boilvin, Mongin, Monziès, Champollion, Le Rat, Rousselle, Gaugean, Boulard fils, etc. Un grand nombre de dessins des collections du Louvre, du British Museum, de l'Albertine de Vienne, reproduits par des procédés très exacts, complètent cette illustration remarquable. Au point de vue typographique, tous les bibliophiles et les critiques paraissent unanimes à déclarer le *Boucher* de M. Quantin le digne pendant de l'*Holbein* de 1878, une œuvre superbe classée parmi les grandes éditions contemporaines.

M. V.

Le Salon illustré de 1879, publié sous la direction de M. F.-G. Dumas. 2 vol. in-8°, chez Ludovic Baschet, éditeur, boulevard Magenta, à Paris.

M. F.-G. Dumas est un novateur doublé d'un homme de goût. Encouragé par le succès de son *Catalogue illustré*, que tant de visiteurs ont acheté à la porte du Salon, il a voulu créer un répertoire plus artistique et plus complet, une sorte d'annuaire pittoresque où se trouvent reproduites, par les artistes eux-mêmes, les œuvres choisies ou marquantes de la dernière Exposition. On voit de suite l'utilité et l'originalité de cette illustration toute nouvelle. En même temps qu'elle nous conserve le Salon si vite dispersé, elle met sous nos yeux, non seulement la pensée, mais encore le faire caractéristique de chaque toile et de chaque sculpture.

La touche du peintre, le coup de pouce du statuaire passent ainsi dans le crayon du croquiste, dans la pointe de l'aquafortiste. Ces deux superbes volumes ne comprennent pas moins de deux cents dessins et de seize eaux-fortes, reproduisant, avec les morceaux hors ligne, les œuvres récompensées par le jury, dans l'ordre des nominations. L'élite du Salon est donc concentrée dans ce riche et attrayant album; tous ses maîtres, grands et petits, y figurent, autographiés de leur propre main. Cette publication est en même temps une anthologie poétique. M. F.-G. Dumas a eu l'ingénieuse idée de faire appel aux poètes : MM. Jean Aicard, Henri de Bornier, François Coppée, Charles Grandmougin, André Theuriet, Aristide et Charles Frémine, Raoul Lafagette, Émile Blémont, etc., sont accourus. Leurs petit poèmes, stances ou sonnets, mis en regard de chaque tableau, expriment la pensée qu'il recèle, en dégagent la voix intérieure, le sens intime, et l'on peut dire que cette partie littéraire est à la hauteur de la partie artistique. *Le Salon illustré de 1879* est une œuvre digne en tout point d'être encouragée et d'attirer l'attention de ceux qui s'intéressent au mouvement des Beaux-Arts.

C. F.

BELLES-LETTRES

ORIENTALISME

Mémoires de la Société académique indo-chinoise de Paris (Tome II). — *L'Ouverture du fleuve Rouge au commerce et les événements du Tong-Kin*, 1872-1873 (Journal de voyage et d'expédition de J. Dupuis). — Un volume in-4. Paris, Challamel aîné, éditeur.

L'importance des documents que renferme cet ouvrage pour les études économiques et scientifiques en a fait voter l'impression dans ses mémoires par la Société indo-chinoise. On se souvient, en effet, des efforts tentés, à diverses reprises, par les Anglais, dans ces derniers temps, pour trouver une route commerciale qui leur permît d'aller directement aux provinces riches et populeuses du sud de la Chine chercher les produits qui, jusqu'à présent, ne parviennent aux Indes que par voie de mer, et reviennent à un très haut prix par suite des difficultés du transit. Le Mé-Kong, dont la navigation pourrait nous être assurée par nos possessions du Cambodge, attira aussi l'attention, mais on ne tarda pas à reconnaître que les obstacles naturels qui séparent les Indes du Thibet se rencontraient aussi infranchissables entre la presqu'île indo-chinoise et le Ju-Nan. La solution de ce problème était réservée à un Français, M. J. Dupuis, qui, de 1872 à 1873, a pu arriver jusqu'au Ju-Nan, et remonter le fleuve Rouge, appelé Hong-Kiang par les Chinois, Song-Koï par les Annamites, et qui, né aux confins de l'empire du Milieu, va se jeter dans le golfe du Tong-Kin en traversant des contrées d'une merveilleuse fertilité et où apparaissent à chaque instant des mines de toute sorte, abondantes et inexploitées. Toutefois M. Dupuis avait dû se heurter pour arriver au Ju-Nan en suivant le fleuve Rouge, contre le mauvais vouloir et la politique tortueuse de la cour de Hué, et lorsqu'il redescendit le fleuve avec des marchandises et muni de l'autorisation du gouvernement chinois, dont l'Annam est vassal, l'hostilité des mandarins de ce dernier pays fut telle, qu'il en surgit un conflit qui amena une expédition française au Tong-Kin en 1873. A la suite des deux traités du 15 mars

et du 31 août 1874, la cour de Hué nous reconnut en droit sinon en fait, et, avec des restrictions nombreuses, la liberté de la navigation du fleuve Rouge pour nos commerçants.

Dans son journal, M. Dupuis a consigné tous les événements auxquels il a été mêlé depuis 1872 jusqu'à la conclusion des traités. Ce livre offre donc pour nous un intérêt tout particulier, né des matières qu'il renferme et qu'on ne saurait rencontrer ailleurs. Il est complété par une introduction importante du marquis de Croizier, et par une belle carte inédite du bassin du fleuve Rouge.

Annales de l'extrême Orient. *Bulletin de la Société académique indo-chinoise* (première année). Paris, Challamel aîné, éditeur.

Fondée depuis trois à peine, la Société indo-chinoise donne des preuves continuelles de son activité. Indépendamment des mémoires qu'elle publie et des conférences qu'elle tient, elle fait connaître ses actes, par un bulletin mensuel, qui est réuni aux *Annales de l'extrême Orient,* dirigées par M. le comte Meyners d'Estrey. Ainsi ces deux publications qui ont les mêmes pays comme but de leurs études se prêtent un mutuel appui et se complètent. Le volume paru cette année contient un grand nombre d'articles sur des sujets nouveaux et peu connus, et nous donne sur l'archipel malais, notamment, des renseignements curieux et précis. Il est impossible de faire en quelques lignes, et en une seule fois, le compte rendu de tous les travaux compris dans ce volume, et on ne peut que signaler les articles les plus importants qui s'y rencontrent. Les îles de la Malaisie ont fait le sujet d'études pleines d'intérêt du comte Meyners d'Estrey, qui a traduit, pour la première fois, du hollandais en français, les voyages du baron H. von Rosenberg et du docteur Veth à Sumatra. Le marquis de Croizier s'est appliqué aux questions relatives à l'Indo-Chine, qu'il traite avec tant d'autorité. Le Japon a été étudié par plusieurs écrivains, ainsi que Java, Sumatra et la Nouvelle-Calédonie.

Une bibliographie et une chronique orientale complètent, avec une série de dessins et de cartes, ce livre auquel le public a déjà fait bon accueil.

Viksamowarci de Kalidasa, traduit du sanscrit par M. Foucaux. Paris. Ernest Leroux, éditeur.

Ce drame est le second de Kalidasa, traduit par M. Foucaux qui a donné précédemment *Malavika* et *Agnimitra.*

Ces deux ouvrages forment, avec *Sakountala,* toute l'œuvre dramatique du célèbre poète hindou. L'amour mutuel du roi Pourouraas et de la plus belle des nymphes, Ourvaci, est, avec l'union des deux amants, le sujet de cette pièce qui contient en outre des épisodes intéressants. On retrouve dans cette composition les qualités communes aux autres du même genre de Kalidasa, la grâce et la finesse dans les descriptions et l'élégance dans le style.

Nagânanda, *la Joie des Serpents,* par M. Bergaigne. Paris, Ernest Leroux, éditeur.

M. Abel Bergaigne a publié aussi la traduction d'un autre drame hindou intitulé : *Nagânanda, la Joie des Serpents,* et qui présente ce caractère d'avoir été ecrit dans un but de propagande bouddhique. L'oiseau divin Garouda a vaincu les serpents à face humaine du Nagas et chaque jour il dévore un d'entre eux. Un jeune prince voué à la vie ascétique des fervents bouddhistes se sacrifie à l'insu de la victime désignée et de Garouda, et accomplit ainsi un acte méritoire. Garouda reconnaît bientôt son crime, et, plein de remords, va aux cieux chercher l'ambroisie qui rappellera à la vie le jeune prince et les serpents ses victimes. Cette pièce offre aussi cette particularité curieuse d'être avec la *Ratnavoli* le drame le plus ancien dont la date puisse être fixée. Elle appartiendrait à la première moitié du VII^e siècle de notre ère. L'exactitude de la traduction est garantie par l'autorité de son interprète, qui a joint à son travail une introduction et des notes historiques et mythologiques.

La Mort d'Ivan le Terrible, du comte Tolstoï, traduit par M. Courrière. Paris, Ernest Leroux, éditeur.

Le comte Tolstoï, qui vient de mourir récemment, était un des auteurs russes contemporains les plus estimés. Il a composé un certain nombre de drames bien connus en Russie. C'est un d'eux que MM. Dennery et Izambard, avec l'autorisation de l'auteur, ont mis en vers et adapté à notre scène, sur la traduction de M. Courrière.

Études sur la religion des Soubbas, par M. N. Siouffi. Paris, Ernest Leroux, éditeur.

Les chrétiens de Saint-Jean ou Mendaïtes ont depuis longtemps attiré l'attention des écrivains et des voyageurs qui se sont occupés de la Mésopotamie. Jusqu'à nos jours, ils ont gardé le secret de leurs croyances et de leurs dogmes, et il a fallu la conversion d'un de leurs prêtres au christianisme avec qui M. Siouffi, vice-consul de France à Mossoul, s'est mis en relation, pour que noue arrivions à connaître cette curieuse religion. Le livre de M. Siouffi restera comme un des plus importants publiés à notre époque sur les peuples de l'Orient, car il nous initie d'une façon complète à la religion, aux mœurs et à la langue de cette secte qui compte environ trois mille adhérents établis autour de Bagdad.

LINGUISTIQUE

LANGUE PORTUGAISE

Nouveau Dictionnaire français-portugais, avec la prononciation des mots français, composé sur le modèle des meilleurs dictionnaires anciens et modernes, par M. de Castro Freire, conseiller d'État, vice-recteur de l'université de Coïmbre, membre de l'Institut de cette ville et de plusieurs autres sociétés savantes du Portugal et de l'étranger. 1 gros volume de 1285 pages à deux colonnes. Paris, 1879, chez V^e Billaud, Guillard et C^ie.

Pour qui connaît l'auteur, son nom suffit à recommander l'ouvrage. En effet, par un savoir profond, par une longue pratique de l'enseignement, par une connaissance raisonnée des langues mortes et vivantes, M. de Castro occupe, parmi les savants et les érudits, non seulement du Portugal mais de l'Europe entière, un rang des plus honorables. Ce dictionnaire, qui lui a coûté de longues années d'un travail assidu, sera d'un grand secours aux Français qui, pour leurs études ou leurs relations commerciales, ont besoin d'une traduction à la fois correcte, précise et élé-

gante; il sera surtout utile aux Portugais qui désirent comprendre et exprimer convenablement, non pas seulement la lettre, mais, ce qui est indispensable, l'esprit de nos auteurs, presque aussi répandus en Portugal que les auteurs nationaux eux-mêmes. S'il fallait un exemple de la sagacité avec laquelle les nuances de notre langue sont comprises et du soin apporté à les traduire, nous le trouverions dès la première page, où sont données jusqu'à onze manières de rendre notre préposition *à;* et chaque manière est expliquée par de nombreuses phrases, courtes mais claires, comme celles-ci : *Homme à projets, — Tout à vous, — Animal à deux pieds, — A demain, — A la sueur de son front, — Rêver à quelqu'un, — Travailler à l'aiguille, — Blessé à la jambe, — Vivre à Paris, — Bon à manger,* etc., etc. Un grand mérite de ce livre, c'est que l'auteur étant un homme de science, tous les termes scientifiques sont accompagnés d'une définition rigoureuse qui, en quelques mots, fixe le lecteur embarrassé et, dans bien des cas, le dispense de recourir aux traités spéciaux. Quant à la prononciation figurée, si elle ne peut, malgré son exactitude, remplacer complètement l'enseignement oral, elle lui viendra certainement en aide dans une large mesure. Enfin un vocabulaire des noms propres les plus difficiles termine le volume, qui est imprimé en caractères neufs. Les éditeurs ont donc pu dire avec raison, dans une préface fort sensée, que si cet ouvrage, participant en cela de tout ce qui est œuvre de l'homme, n'a point la prétention d'être parfait, il a du moins fait faire à la linguistique un pas notable dans la voie du progrès. F. H.

ROMANS

Lucie Rodey, par HENRI GRÉVILLE. Paris, E. Plon et C^ie^, 1880. 1 volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

C'est par huit, dix, douze, seize ou même vingt-deux éditions, comme ce délicieux volume de *Dosia*, couronné par l'Académie française, que s'enlève toute œuvre signée Henri Gréville : le nom et le talent se sont imposés, personne ne les ignore plus et l'on retrouve un peu partout avec un sincère plaisir l'un accompagnant l'autre.

Lucie Rodey obtiendra certainement le même succès que ses aînés; mille particularités délicates trahissent le sexe de l'écrivain, mais tout à son honneur et à son avantage, car on sent que ce livre est écrit par une femme qui sent profondément, par une femme qui sait, avec son tact féminin le plus habile, toucher la corde du cœur : la vibration est immédiate et communicative.

La maladie de la petite Renée, l'attente douloureuse auprès du berceau, l'arrivée du grand médecin arrachant la malade à la méningite, sont des pages que nulle mère ne pourra lire sans le frisson terrible des souvenirs de veille et des heures de maladie.

Le roman est d'un intérêt très vif, passionnant par moments; on suit avec angoisse dans son existence meurtrie et désolée cette fière figure de Lucie Rodey, épouse pleine d'honneur, mère si dévouée. Henri Gréville a su, dans les différentes scènes qu'elle a peintes, rendre plusieurs côtés très humains de la vie moderne. Soyons surtout reconnaissants à l'auteur de ne pas employer d'inutiles et utopiques dissertations et de mettre un talent si discret à défendre la grande cause de la femme et du mariage : personne ne pourra l'accuser de parti pris, car elle se contente de raconter cette histoire navrante d'une jeune femme honnête, mariée à un homme volage et léger, sans imposer de jugements sentencieux ni maudire la race des hommes en général.

Le style d'Henri Gréville, peu descriptif, livré surtout au dialogue, est peut-être parfois facile et superficiel ; mais le mouvement de l'action, les qualités très grandes de l'œuvre empêchent de s'arrêter à un défaut sur lequel je serais injuste de m'appesantir, étant encore sous le charme de *Lucie Rodey*.

Le Besoin d'argent, par TONY RÉVILLON. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr.

Tony Révillon s'est depuis longtemps constitué le défenseur acharné du prolétaire, du besoigneux. Orateur, il plaide leur cause d'une voix retentissante; écrivain, il peint non sans talent, dans ses romans, les misères, les souffrances et la vie dure des malheureux. Sa manière, assez littéraire, s'élève au-dessus de ce qu'on est convenu d'appeler le roman-feuilleton; son style ne manque pas d'attrait, parce qu'il raconte des choses vues, des sensations éprouvées et que l'imagination ne vient en aide au romancier que pour agencer sa fable.

Le Besoin d'argent rentre donc dans la catégorie des études et non dans celle des romans d'aventures proprement dits. C'est assurément l'une des œuvres de Révillon où se concentrent le plus les bonnes qualités de l'écrivain.

Les soixante pages du prologue ouvrent le récit par la description d'un petit village des environs de Dijon, dont les habitants sont tous plus ou moins besoigneux; d'une grande simplicité, bien conforme au sujet, il contient une quantité de détails vrais. Puis, sans transition, l'auteur saute une trentaine d'années pour nous montrer son héros, Dugast, le jeune collegien pauvre, devenu député, grand avocat, homme remarquable, mais portant toujours au flanc la même plaie vive, le besoin d'argent qui dévore sa vie. L'infortuné grand homme ne sort plus de chez un usurier que pour tomber chez un autre. Les mains toujours ouvertes et généreuses, ce prodigue, qui ne sait rien désirer sans satisfaire son désir, donne indistinctement cinq mille francs pour sauver un jeune inventeur et des diamants à sa maîtresse, une cantatrice dont il s'est follement épris : aussi le besoin d'argent se fait-il cruellement sentir.

D'une lecture facile, sérieusement étudiée, la nouvelle œuvre de Tony Révillon est intéressante de la première à la dernière ligne; elle renferme des morceaux charmants et des peintures pleines de mérite. Je crois devoir la signaler à tous les amis du *Livre*, je ne dis pas aux amis du romancier, ils sont trop nombreux et n'ont pas besoin d'être invités à lire le volume nouvellement paru : tous le connaissent.

La Chasse à l'Héritière, par CHARLES D'OSSON. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Il est certain que toute âme compatissante s'intéressera aux amours de la jolie Américaine Evelyn et du pianiste-comédien Victor Mariani, d'autant plus que des péripéties très dramatiques viennent se mettre successivement entre les deux amants, qu'il y a duel, suicide et reconnaissance d'enfant : aussi me rangerai-je du côté de ceux qui déclareront le livre de M. Charles d'Osson digne d'être lu.

Maintenant, est-ce vraiment de la littérature dans le

sens noble du mot, dans son acception artistique? Je ne le pense pas. Le style ne se relève par aucune originalité et se traîne avec une certaine allure banale qui pousse à lire les pages d'un coup d'œil plutôt qu'à les déguster. On feuillette rapidement, entraîné par un désir de connaître la suite assurément en faveur de l'intérêt éveillé, mais qui ne donne pas une idée bien attachante de la forme. Il y manque un je ne sais quoi qui est le coup de force du maître, la touche puissante faisant valoir un morceau et lui donnant sa valeur intrinsèque. On dirait presque d'une œuvre d'amateur.

On peut cependant, sans avoir la force créatrice du grand écrivain, amuser le lecteur et lui faire passer quelques moments agréables : c'est la justice due à *la Chasse à l'Héritière* et aux personnages qui lui donnent le mouvement, depuis un colonel, fortement brutal et autoritaire, jusqu'à une dame russe d'une charité merveilleuse.

Nous dirons donc de l'œuvre de M. Charles d'Osson que les sentiments n'y sont qu'esquissés, au lieu d'être analysés et étudiés à fond. C'est un étude à fleur de peau, faite avec un peu trop de facilité et de laisser-aller et qui aurait pu fournir plus qu'elle n'a donné.

Linda, par André d'Arreze. — Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

N'ayant encore rien lu de M. André d'Arreze, je puis me croire en présence d'un débutant, quoique son livre produise l'impression contraire, tellement il est écrit d'une manière décidée.

La phrase est habile, le style sûr comme celui d'un écrivain ayant depuis lontemps secoué les langes du début et n'en étant plus aux essais hésitants, aux tatonnements des premiers pas dans la carrière littéraire. Cette habileté qui m'a frappé dès les premières pages, je la retrouve dans la façon dont M. d'Arreze noue son intrigue, dans le machiavélisme très raffiné de l'un de ses personnages, ce tortueux docteur qui jette sa propre maitresse dans les bras d'un ami pour obtenir plus facilement la main d'une jeune fille du monde courtisée par ce même ami.

Linda n'est certes pas une œuvre banale, quoique la fable très simple soit, à mon avis, torturée outre mesure et compliquée par des procédés beaucoup trop poussés au noir. J'aurais désiré retrouver dans le roman la simplicité du style, qui a de la séduction et de la couleur; malheureusement, par la faute de ces moyens empruntés au mélodrame, on ressent, en terminant la lecture du volume, une véritable impression de malaise : on n'est pas content, on en veut à l'auteur d'avoir enlevé de l'intérêt au roman, en chargeant certaines figures, l'une accessoire, la tante Agathe, l'autre principale, le docteur Valdault.

Je le répète cependant, *Linda* mérite d'être lue, grâce à des considérations de style qui en font une œuvre véritablement littéraire, en dépit d'un sujet traité trop à l'italienne, c'est-à-dire pas assez simplement. Que M. André d'Arreze se contente de retracer avec fidélité ce qu'il voit et ce qu'il sent, et nous lirons de lui une œuvre presque complète, car il possède bien sa langue et s'en sert habilement.

Le Tambour de Montmirail, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Cᵉ, 1880. 2 vol., Petite Bibliothèque. — Prix : 2 fr.

Fortuné du Boisgobey est certainement un des plus heureux écrivains de cette grande race d'amuseurs dont Dumas père fut le type, je parle du Dumas romancier-feuilletonniste, de l'éblouissant conteur des *Trois Mousquetaires*, de *la Reine Margot*, des *Voyages*, etc., etc., non pas du Dumas auteur dramatique, l'un des premiers, peut-être le premier, comme le proclame noblement Alexandre Dumas fils, parmi les romantiques et les contemporains. — Très fécond, du Boisgobey se voit aujourd'hui très apprécié et très connu des liseurs, j'emploie de préférence ce mot en parlant de lui, réservant le mot lecteurs pour les amateurs de littérature plus sévère, plus châtiée, quelquefois moins amusante. Je n'irai pas établir de comparaisons entre l'auteur du *Tambour de Montmirail* et Gustave Flaubert, les frères de Goncourt, Alphonse Daudet ou Émile Zola: il y a des écrivains et des œuvres que l'on ne peut comparer. Mais je dirai sans crainte de trouver un contradicteur que du Boisgobey aura beaucoup contribué à faire passer à ses contemporains des heures agréables, un mérite que ne possèdent pas certains de ses confrères.

Lire ou plutôt avaler les deux volumes consacrés au *Tambour de Montmirail*, c'est se procurer une satisfaction d'épiderme que je me hâte de conseiller à tous ceux qui aiment les aventures, à ceux qui ont dévoré autrefois le fameux et interminable roman de Capendu, *le Tambour de la 32ᵉ*. Il était audacieux de prendre un titre presque semblable et de venir également parler des campagnes de Bonaparte ; mais Capendu s'attaquait au général de l'armée d'Italie et du Boisgobey raconte la campagne de France et l'héroïque défense du sol de la patrie.

Le créateur du type de Cocagne, tapin du 9ᵉ léger et enfant de Paris, a su ne pas se laisser gêner par son prédécesseur; il y a dans son roman, très amusant et rempli d'entrain, tous les éléments de la vogue, cette cousine germaine du succès : un grand seigneur russe, gentilhomme parfait, un Prussien traître et assassin, un capitaine vieux grognard et dur à cuire, un jeune lieutenant amoureux à perte de vue, faisant ses premières armes, et enfin une jeune fille enlevée, c'est-à-dire plus qu'il n'en faut pour ne quitter le second volume qu'après la dernière ligne.

Le Tambour de Montmirail est une précieuse acquisition pour la bibliothèque de romans à 1 franc, créée par Plon et Cie à l'imitation de Dentu.

Un Bâtard légitime, par Eugène Deligny. — Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 volume in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

L'auteur d'*Un Bâtard légitime* sait écrire; il a déjà suffisamment produit pour qu'on ne puisse lui contester le titre d'homme de lettres et qu'on le classe à son rang parmi nos romanciers. Cependant il manque quelque chose à son nouveau roman et ce quelque chose se trouve être justement l'essence même du bon écrivain, c'est l'art. — On me dira que même sans art on peut écrire d'une façon correcte, presque intéressante, surtout si le sujet force quand même l'attention et fait excuser un style banal: je ne le contesterai pas, ayant souvent goûté quelque plaisir à parcourir d'amusantes fantaisies sans prétentions littéraires.

Un Bâtard légitime n'a pas un intérêt assez palpitant pour compenser ce qui lui manque d'un autre côté; c'est une histoire qui traîne, écrasée sous le poids de détails inutiles, de longues conversations pouvant être avec avantage coupées de moitié, ralentie constamment par une lutte trop languissante entre deux cousins,

dont l'un ne rêve qu'à enlever à l'autre sa part de l'héritage d'un oncle commun.

Enfin le véritable nœud dramatique n'arrive qu'après la seconde moitié de ce gros volume de 412 pages; alors seulement le lecteur commence à se sentir empoigné par l'action, jusque-là nulle, et trouve l'explication du titre, sans signification pour tout le commencement. A partir de ce point, l'histoire suit une marche plus rapide, l'auteur a la pleine possession de son sujet et le traite avec une vigueur plus entraînante. On sent que tout son sujet tient dans ces dernières pages et le reste ne semble plus qu'une longue digression, destinée sans doute à amener par transitions cette scène finale, ce coup de théâtre, mais qui manque inévitablement son effet auprès d'un lecteur impatient et nerveux.

On ne peut nier cependant chez l'auteur d'*Un Bâtard légitime* une science correcte de l'art d'écrire; son roman, débarrassé des pages inutiles, présente assurément d'intéressants passages et des situations dramatiques qui méritaient d'être plus amplement exploitées.

Saute, Marianne! par Jehan Blondel. Paris, Dentu, 1880. Un volume in-18 jésus Prix: 3 fr.

Je comprends parfaitement l'intention et la pensée du chroniqueur qui, après avoir composé un certain nombre d'articles pour son journal, se décide à publier en volume ces mêmes chroniques, à leur donner une forme plus durable et plus imposante; mais il semble qu'on doive y regarder à deux fois, lorsque derrière soi on a l'exemple de ces collections si puissantes, si verveuses de leur temps, si vieillies et si pâles du nôtre, les *Lettres* du vicomte de Launay, *les Guêpes* d'Alphonse Karr, et même pour citer des journalistes plus près de nous, les dernières et mordantes satires de *Villemot*, de *Rochefort*. — On lit par curiosité ces recueils; mais ils n'ont plus ni dents ni griffes pour piquer à l'endroit sensible, pour nous chatouiller et nous dilater la rate aux passages désopilants.

Après tout, le volume de Jehan Blondel n'a sans doute aucune prétention de longue vie; c'est une satire actuelle, et l'auteur a surtout dû se laisser séduire par ce titre: *Saute Marianne!* qui fait la nique à *Saute, Marquis!* arme à double tranchant, puisque l'un fait songer à l'autre.

Je n'ai point à en parler au point de vue littéraire; le mot est trop solennel pour une suite de fantaisies aussi légères, aussi peu écrites, n'ayant que la valeur de caricatures politiques et mêmes d'esquisses de caricatures. La plupart sont présentées sous la forme dialoguée, et toutes attaquent à fond les gouvernants du moment; mais je ne m'occupe pas ici de politique, seulement de littérature: le genre est facile, coulant, peut-être pas assez nerveux, ni d'un esprit assez fin. L'une de ces variétés, intitulée *le Père Kérael*, est dans une note émue qui en fait le meilleur morceau du recueil.

On lit le volume en courant, se souvenant d'avoir aperçu çà et là chacun des morceaux dans le journal où il paraissait; mais le temps a déjà marché, ce qui était hier de l'actualité est déjà vieux aujourd'hui: c'est le sort éternel de tout article politique. On le lit, on ne le relit pas.

Zéphyrin Cazavan en Egypte, par Charles Edmond. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 volume in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

Le livre de M. Charles Edmond n'est pas à proprement parler un roman, malgré certains détails romanesques et amoureux; c'est une œuvre surtout humoristique, un voyage en Égypte raconté d'une manière fantaisiste et cependant bourré de renseignements utiles et scientifiques.

Les préoccupations de son héros, Zéphyrin Cazavan, sont de l'ordre le plus bizarre et conduisent immédiatement le lecteur au milieu des études, des analyses et des déductions les moins accoutumées; en effet, Cazavan voyage en Égypte à la poursuite de deux buts, deux découvertes: la première est de retrouver le type pharaonique pur, la seconde est la résolution du fameux problème du primate, la recherche de l'homme le plus rapproché du singe, pour bien établir sa descendance simienne.

Ce volume détaille ingénieusement les abus, les tyrannies et les vices gouvernementaux de la vice-royauté d'Égypte; on y voit défiler le fellah mené à coups de trique, les exploiteurs et les exploités, les espions du vice-roi, les féroces Arnautes et leurs moyens infâmes de récolter l'impôt. Toutes ces horreurs sont assez agréablement présentées sous la forme d'un récit fait par le lauréat de Sorbonne Cazavan à un docteur de ses amis. L'histoire comico-amoureuse d'une almée pourchassée par la police du souverain, et sauvée par Cazavan, s'y mêle à l'étude sérieuse du pays arrosé par le Nil.

On trouvera dans cette œuvre sans prétentions de curieux aperçus philosophiques, des détails très intéressants sur l'Égypte et un mode de faire goûter la science qui n'est pas sans mérite. En somme, *Zéphyrin Cazavan en Égypte* sort du récit banal; l'intérêt y est doux, tempéré, mais égal, et les esprits cultivés se feront un régal de cette lecture où le fond sérieux s'enjolive d'une forme plaisante. Nous renvoyons à M. Charles Edmond tous les amateurs de l'Égypte ancienne et moderne; ils trouveront dans sa causerie de précieux documents et un enseignement réel.

Henri Rochefort. par Olivier Pain. Paris, Périnet, 1880. Un volume in-18 jésus. — Prix: 3 fr. 50.

M. Olivier Pain, déporté en Nouvelle-Calédonie après les événements de 1871 avec Henri Rochefort, consacre un gros volume de 678 pages à la biographie de son ancien compagnon. C'est un long plaidoyer en faveur du spirituel proscrit. Le narrateur prend Rochefort dès son enfance et dit même quelques mots de ses parents et grands-parents, pour nous montrer les attaches originelles du membre de la Défense nationale, tenant par son père à la noblesse, par sa mère à la roture et aux héros de la République. Après les essais dans l'administration, les débuts dans la presse et dans le théâtre, arrive le rôle du député, *la Lanterne*, la guerre à l'Empire, le premier exil à Bruxelles, l'élection législative, le siège, la Commune et enfin l'emprisonnement.

On voit qu'un ami parle de Henri Rochefort, le décrivant avec minutie dans ses moindres actes, avec reconnaissance même, car Olivier Pain, associé à la fameuse évasion de la Nouvelle-Calédonie, fut plus tard, lors de son arrestation par les Russes pendant la guerre d'Orient, rendu à la liberté grâce aux énergiques réclamations de Rochefort.

Il n'y a pas lieu de parler ici du style de l'écrivain; c'est un simple raconteur, déroulant sans visées littéraires l'histoire absolument inédite de la vie de Henri Rochefort. Son livre peut être utile à beaucoup de points de vue, car il fourmille de renseignements

sur les périodes du siège et de la Commune; il fournira des documents à celui qui entreprendra de faire l'histoire des années troublées allant de la fin du second Empire à l'époque actuelle.

Olivier Pain, qui me paraît décidément bon camarade, consacre également une courte brochure à l'histoire d'Alphonse Humbert, déporté avec Rochefort et lui, et maintenant conseiller municipal pour le quartier de Javel. Parue chez l'éditeur de la *Vie de Henri Rochefort,* cette brochure se vend 50 centimes.

G. T.

Les tribulations d'un Chinois en Chine, par Jules Verne. Paris, Hetzel, 1 vol. grand in-8° illustré. Prix 5 francs.

Dans *les Tribulations d'un Chinois,* M. Jules Verne, grâce aux péripéties d'une fable où le drame alterne avec la comédie, nous conduit au cœur de la Chine; non pas d'une Chine de fantaisie, mais de la Chine telle qu'elle est dans son étrange réalité. En voyageant avec M. Jules Verne à travers les terres et les mers, on a pu souvent se demander quand viendrait la fin de ces pérégrinations. La Chine a été pour lui, dans le courant de l'année 1879, le sujet d'un nouvel ouvrage publié dans le format in-12 par la maison Hetzel, qui nous a été offert pour les étrennes augmenté de nombreuses illustrations. Cet ouvrage, qui est d'un intérêt aussi vif que les précédents, a beaucoup gagné à cette interprétation par les gravures, qui éclairent le texte et ajoutent à l'exactitude du tableau. M. Benett, l'illustrateur, a fait un séjour de plusieurs années en Chine, et ses charmants dessins doivent être appréciés de tous les amateurs de la vérité. Il a rendu d'autant mieux la pensée de l'auteur, qu'il a vu et pris sur le vif ce qu'il avait à peindre.

B.

POÉSIES

Œuvres poétiques d'Amadis Jamyn, *avec sa vie* par Guillaume Colletet, d'après le manuscrit incendié au Louvre, et une *Introduction* par Ch. Brunet. Paris, Léon Willem, 1879, 2 vol. in-18.

La faveur très marquée que le public accorde en ce moment aux publications relatives au XVIII^e siècle et aux impressions des œuvres de cette époque a eu un très heureux résultat sur celles concernant le XVI^e et le XVII^e siècle. Tandis que les nouveaux éditeurs ne s'étaient guère attaqués jusqu'ici, dans ces deux dernières époques, qu'aux œuvres les plus connues, les plus répandues; tandis qu'à l'envi les uns des autres ils publiaient des Rabelais et des Montaigne, des Molière et des Corneille, on les voyait, au contraire, négliger des écrivains moins en vue certainement, moins importants sans doute, mais cependant très intéressants encore pour l'histoire de notre littérature, et possédant assez de mérites pour ne pas être dédaignés même des plus délicats. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi, et le besoin de réveiller le goût des bibliophiles pour les œuvres de ces deux siècles, en leur servant en quelque sorte des plats tout nouveaux, les a portés à faire d'heureuses excursions dans des contrées moins connues, de battre les buissons écartés de la littérature, et de donner au public des poètes, des prosateurs qu'on ne connaissait guère jusqu'ici que de nom, et qui faisaient défaut, non pas seulement sur les rayons des bibliothèques les mieux garnies, mais même dans des histoires littéraires aussi complètes que celles de Sainte-Beuve, de Demogeot et de Nisard.

Ce qui a été fait déjà par M. Uzanne, pour Sarrazin, Montreuil, Benserade, les auteurs de *la Guirlande de Julie,* par d'autres pour le *Serées* de Bouchet, les *Matinées* de Cholières, les *Propos rustiques,* de Noël du Fail, le regrettable M. Charles Brunet, dont ce travail fut en quelque sorte le testament littéraire, vient de le faire, avec le concours d'un très intelligent éditeur, M. L. Willem, pour Amadis Jamyn, le poète de la Pléiade. Cette publication qui forme deux volumes, imprimés avec beaucoup de goût typographique, la plus grande correction, n'est, d'ailleurs, que le fragment d'un monument plus considérable élevé à l'honneur des vieux poètes français avec la collaboration de MM. Blanchemain, L. Lacroix, P. Lalanne, de Montaiglon, le baron J. de Rothschild, et où nous verrons bientôt figurer les poésies de Jean de La Haille et de Guillaume des Autels, ce poète dont l'œuvre est le *rara avis* des bibliophiles.

Amadis Jamyn, dont seul nous avons à nous occuper ici, naquit à Chaource, bourg à six lieues de Troyes, en 1538 ou 1540, car on n'est pas d'accord sur la date précise de sa naissance. Comment n'aurait-il pas été poète, élevé comme il le fut auprès de Ronsard, dont il fut « page », et qui le fit instruire lui-même? Comme à tous les écrivains de la Pléiade, Dorat lui donna ses conseils; mais c'est véritablement de Ronsard qu'il fut l'élève. Comme lui d'ailleurs il avait fait de longs voyages, témoins ces vers du livre troisième de ses *Mélanges :*

Que ma douce franchise
S'est garantie en tous lieux d'être prise.
En mille endroits au loin j'ai voyagé.
. . . .
J'ai vu l'Asie, et en tous ces endroits, etc.

Ailleurs il parle encore du Dauphiné et de la Savoie, mais, de même que dans Ronsard, les allusions à ces voyages sont rares; et c'est moins de ses souvenirs pittoresques que des écrivains de l'antiquité qu'il chercha à s'inspirer dans ses vers. Les premiers qu'il publia furent adressés à Charles IX à son avènement au trône; il avait alors vingt ans, et ce début poétique fut si heureux qu'il lui assura, avec un rang distingué parmi les poètes de la Pléiade, l'affection particulière du roi qui, devenu son protecteur, le nomma successivement son valet de chambre, son secrétaire et son lecteur ordinaire. Ses fonctions, bien entendu, ne le détournèrent pas de la poésie, et il fut un des membres assidus de ce célèbre cénacle — premier essai de l'Académie française — qu'avait fondé Antoine de Baïf et qui se réunissait dans son habitation du faubourg Saint-Marcel. La poésie, d'ailleurs, n'occupait pas seule les loisirs studieux d'Amédée Jamyn, et en 1584 il faisait imprimer de doctes discours philosophiques adressés à Passicharis et à Rodante. Ces discours, si nous en croyons Colletet, auraient même été prononcés devant le roi Henri III, dans des séances de l'Académie d'Antoine Baïf.

Il est à croire cependant qu'à cette époque il ne faisait déjà plus à Paris que d'assez courtes apparitions, s'étant retiré dans sa ville natale vers 1574, à la mort de son bienfaiteur, le roi Charles IX. C'est là qu'il mourut, vers la fin de 1592 ou le commencement de 1593, fondant en faveur de cette ville un collège « pour y enseigner et faire instruire les enfants », qui subsista jusqu'en 1789.

Il existe trois éditions de ses œuvres poétiques, parues, la première, en 1575, in-4°, la seconde en 1577, petit in-12, la dernière en 1579-1584. Quoique clerc de Ronsard, son style cependant est en général plus simple que celui de son maître, mais il n'en a pas non plus les heureuses audaces. On voit déjà en lui le poète de transition, et il se rapproche plus de Bertaut et de Desportes que de Ronsard lui-même ou de J. de Bellay. Nous citerons de lui, en terminant, ce beau sonnet, qui n'est pas indigne de Lucrèce, son modèle:

A VÉNUS POUR LA PAIX

Fille de Jupiter, mère d'amour vainqueur,
O des hommes et dieux la volupté féconde,
Qui de tant d'animaux repeuples tout le monde,
Monde, sans ta liesse, un solitaire horreur.

Bride (si tu le peux) la terrible fureur
Qui court dessus la terre et sur la mer profonde,
Et avec les rayons de ta lumière blonde
Tempère de ton Mars l'audace et la terreur.

Quand, tout souillé de sang et de sueur poudreuse,
Ses armes il dépouille et sa colère affreuse,
Pour boire avec ses yeux tes beautez à longs traits:

Quand il baise ton col, alors avec ta grâce
Pry-le s'en retourner aux montagnes de Thrace,
Qu'il laisse nostre France en un siècle de paix.

E. A.

Poésies d'André Theuriet. 1860-1874 *Le Chemin du bois. — Le bleu et le noir.* 1 vol. petit in-12, chez Alphonse Lemerre, éditeur.

D'autres écrivains ont la mer, les champs ou la montagne : M. André Theuriet a la forêt. Il en connaît toutes les essences, tous les hôtes, tous les bruits. Son œuvre entière — prose et vers — est née à son ombre. La forêt donne la clef de son talent. C'est elle qui l'a fait poète; sa muse l'habite : elle a dans les yeux la lueur verte des futaies. Jamais peintre n'a jeté plus de fraîcheur sous les feuillages, baigné les taillis d'un jour plus mystérieux, fait courir, entre les mousses et la roche vive, d'eaux plus claires et plus ruisselantes. Ses tableaux se succèdent sans se ressembler jamais, avec une sûreté de touche, une jeunesse de couleurs, un sentiment de la nature qui montrent combien est riche la palette de l'artiste et combien son amour pour les bois est profond et vivace. Nul mieux que lui ne sait tresser l'osier flexible, tailler un sabot dant un rondin de hêtre, allumer un fourneau de charbon au creux d'une combe verdoyante.

Il connaît la chanson des vanniers, des bûcherons et des verriers, comme celle des chercheurs de fraises et de muguet, des loriots et des tourterelles. Ses jeunes filles ont la grâce flottante des bouleaux; leurs pieds délicats ne foulent que le velours des mousses fraîches, et les larmes qui coulent de leurs yeux de Véronique ont la pureté de l'eau des sources où ne s'abreuvent que les ramiers. L'homme primitif, le sylvain qui dort au fond de chacun de nous tressaille et se réveille à la forte odeur forestière, à l'émanation des fleurs sauvages dont ce volume de poésies est tout pénétré, et c'est à croire, en le lisant, que M. André Theuriet a eu quelque dryade pour marraine.

THÉATRE

Souvenirs de Frédérick Lemaître, publiés par son fils, avec portrait. 1 volume in-18 jésus. Paris, chez Paul Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Les souvenirs de Frédérick Lemaître ! Quel livre plein de promesses ! Eh quoi ! le grand artiste qui fut tour à tour Ruy-Blas, Gennaro, Robert Macaire, Kean, Richard d'Arlington, Vautrin, Georges de Germanx, Jacques Ferrand, Tragaldabas et Toussaint Louverture; qui, plus heureux que Talma, lequel n'eut, en dehors des chefs-d'œuvre classiques, à créer que les héros de Luce de Lancival et de Raynouard, et ne connut Shakespeare qu'à travers la prosodie édulcorée et sirupeuse du bon Ducis, put assister à la grande révolution romantique du théâtre et devint l'interprète de Hugo, de Dumas, de Balzac, de Lamartine, de Vacquerie et d'Eugène Sue, ce grand artiste, dis-je, a donc laissé des mémoires ? Et nous allons avoir de nouveaux détails curieux, intéressants, inédits, sur les luttes du drame contre la tragédie agonisante, sur les batailles des premières représentations, sur les intrigues de coulisses, et tout cela raconté avec passion, avec enthousiasme, par un de ceux qui peuvent dire de ces événements : J'y ai pris une grande part? Nous, les jeunes, qui avons été témoins des derniers efforts du vieil athlète, qui nous faisions une joie d'aller assister aux dernières manifestations du comédien affaibli par l'âge, mais qui retrouvait toujours, à un moment donné, et même dans le plus médiocre mélodrame, de ces éclairs de génie qui l'avaient fait sacrer roi du théâtre, si nous n'avons pas vu Frédérick dans toute la plénitude de ses facultés, du moins pouvions-nous, à l'aide des souvenirs de nos anciens, nous le représenter alors que, dans *Ruy-Blas*, par exemple, il soulevait des tonnerres d'applaudissements, par la seule façon dont, sur l'ordre de don Salluste, il allait fermer la fenêtre; alors que, dans *Kean*, il apostrophait le prince de Galles; que, dans *le Joueur*, il rentrait, après avoir assassiné son fils, et que toute la salle croyait voir ses mains teintes de sang!... Eh bien, après la lecture du livre sur lequel on a collé son glorieux nom comme une étiquette mensongère, je défie qui que ce soit de se faire une idée du grand comédien conforme à la réalité. Rien de plus vide, rien de plus incolore, rien de plus fastidieux que ces 350 pages écrites à *la papa*, sans originalité, sans audace, sans foi, et, disons-le même, sans exactitude. Celui qui écrit ces lignes, notamment, est à même de relever quelques erreurs relatives à la création de *Kean* au théâtre des Variétés, dont son grand-père, Armand d'Artois, était alors directeur et non Bayard et Dumanoir, ainsi qu'il est dit dans le livre; et il possède une lettre, écrite tout entière de la main de Frédérick Lemaître, qui est assez curieuse et qui, à elle seule, comme document littéraire, vaut tout ce qu'il y a dans le livre qu'on vient de publier.

La Lune rousse, comédie en 2 actes, en prose, par JOSÉPHIN SOULARY. 1 volume in-16. Paris, Alphonse Lemerre. — Prix : 3 fr.

La Lune, rousse représentée pour la première fois à Lyon, le 14 novembre 1879, sur le théâtre des Célestins, est dédiée à Émile Marck, directeur des théâtres municipaux de la ville de Lyon. Je pense que la représentation de cette pièce fut une gracieuseté du directeur pour une gloire lyonnaise. M. Joséphin

Soulary, poète de talent, est en effet célèbre dans la seconde ville de France, mais je doute que *la Lune rousse* contribue à augmenter l'éclat dont brille son nom. Il est difficile de rien lire de plus nul, de moins scénique, de moins original, de moins fantaisiste que ce petit ouvrage, que M. Joséphin Soulary eût dû laisser au fond du carton où il reposait évidemment depuis de longues années, à la suite des refus persistants — et cette fois justement mérités! — de tous les directeurs de théâtres parisiens. *La Lune rousse* est une comédie dans laquelle on voit un brave garçon, riche, bon, aimant sa femme, s'appeler Albert Francœur; un botaniste faiseur de rimes, nommé Florimond Dupistil, et une belle-mère grincheuse, impérieuse, désagréable, répondre au nom de Mme Verbesec. Où est le temps où chaque personnage d'une pièce était forcément affublé d'un nom en rapport avec son caractère ou sa profession; où on lisait en tête de la brochure : M. Mélasse, épicier; Tirecuir, cordonnier; Doucet, homme timide, et cætera? — — Nous croyions que ces gentillesses d'esprit étaient allées rejoindre les perruques à la Titus et les carricks des cochers de fiacres. M. Joséphin Soulary — un poète pourtant! — vient d'essayer de les faire revivre. Était-ce bien nécessaire?

Le Trésor, comédie en 1 acte, en vers, par François Coppée. 1 volume in-16. Paris, chez Alphonse Lemerre. Prix : 1 fr. 50.

Ceci est bien différent, et la muse qui a présidé à la naissance de ce touchant poème n'a rien de commun avec celle de M. Joséphin Soulary, heureusement. Non que la fable soit d'une grande originalité ni d'une grande nouveauté. Nous avons tous connu cet abbé, ce duc pauvre et cette jeune fille au cœur humble et doux; mais jamais ils ne se sont exprimés en une langue plus pure, plus musicale, plus exquise. Jamais le merveilleux ciseleur de vers à qui l'on doit déjà *le Passant* et *le Luthier de Crémone* n'a revêtu de la magie de sa poésie de plus délicats sentiments, de plus nobles pensées. Ce *Trésor* est vraiment un trésor; et si les pierreries que trouve le duc Jean sont fausses et sans orient, celles qui brillent à chaque vers resplendissent d'un éclat sans pareil et resplendiront éternellement dans leur inaltérable pureté. — Une remarque qui ne devrait pas cependant trouver sa place dans cette revue uniquement bibliographique : Quel mauvais tour M. Duquesnel, directeur de l'Odéon, joue à M. Jules Barbier, en réunissant dans le même spectacle les rimes sonores du *Trésor* et les assonnances calamiteuses qui essayent de se faire passer pour des rimes dont les lignes de *l'Homme à plaindre* sont soi-disant ornées. Mais il fallait bien que M. Duquesnel se fît pardonner d'avoir, une fois par hasard, représenté l'œuvre d'un vrai poète!... M. Duquesnel a vraiment beaucoup d'esprit!

La Chanson du printemps, comédie en un acte, en vers, par Armand d'Artois. 1 volume in-16, chez Alphonse Lemerre. Prix : 2 fr.

Les exigences du bulletin bibliographique forcent l'auteur de cette petite fantaisie rimée de la présenter imprimée au public. Je me dispenserai donc d'en faire l'éloge. Après la sévérité que je viens de déployer pour d'autres publications, cet éloge paraîtrait déplacé. On n'exigera cependant pas que je pousse l'abnégation ou le respect du sacerdoce jusqu'à en dire du mal. Pourquoi pas, après tout? Cela serait original à coup sûr, quoique ce ne soit pas tout à fait sans exemple. Le public du Vaudeville a fait à *la Chanson du printemps* un accueil très flatteur. La presse a bien voulu la traiter avec bienveillance. Mais l'auteur, quoique très reconnaissant de cette indulgence générale, ne se fait pas d'illusion sur le mérite de son œuvre de jeunesse. Écrite il y a dix ans, alors que l'auteur venait d'atteindre sa vingtième année, avec le seul souci d'exprimer, en une langue aussi correcte et aussi harmonieuse que possible, tous ses désirs, tous ses rêves, tous ses désespoirs de poète et d'adolescent, refusée à plusieurs reprises par tous les théâtres, reçue enfin par un directeur artiste et désireux d'aider un jeune, même sans espoir de recette, *la Chanson du printemps* ressemble un peu à ces bouquets de fleurs des champs cueillies en un jour d'école buissonnière, qu'on retrouve longtemps après au fond d'une vieille armoire. Les fleurs sont fanées, les couleurs sont ternies, les parfums sont évaporés. Et cependant il s'en dégage je ne sais quel charme, je ne sais quelle sensation agréable, qui fait qu'on les regarde encore sans ennui et qu'après les avoir respirées un moment, on les remet à la place qu'elles occupaient, sans vouloir les jeter au feu. Telle est l'impression que *la Chanson du printemps* a faite à son auteur; elle est, à mon sens, celle qu'a eue le public.

Théâtre complet d'Alexandre Dumas fils, avec préfaces inédites. Tome VI. 1 vol. gr. in-18, chez Calmann Lévy. Prix : 3 fr. 50.

Ce sixième volume comprend *Monsieur Alphonse* et *l'Étrangère*. Les préfaces de ces deux comédies sont dignes de leurs aînées. Celle de *l'Étrangère* est dans toutes les mémoires. Je n'en parlerai pas. Aussi bien me contenterai-je d'exprimer un regret. L'auteur semble annoncer qu'il renonce au théâtre, qui lui a donné de si grands et si légitimes succès. Espérons que ce n'est là, comme on dit, qu'un serment d'ivrogne. Labiche en a dit autant. Que serait le théâtre moderne sans Labiche et Dumas?

A. d'Ar...

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

Mémoires de Mme de Rémusat (1802-1808), publiés avec une préface et des notes, par son petit-fils, Paul de Rémusat, sénateur de la Haute-Garonne. Quatrième édition. Paris, Calmann-Lévy, 3 vol. in-8° de 413 et 420 p. — Prix : 15 fr.

La publication des *Mémoires de Mme de Rémusat* a été l'un des grands événements littéraires de ces derniers mois; le public s'est disputé avec empressement cette œuvre originale d'une femme d'esprit, qui éclaire d'un jour tout nouveau l'histoire intime des premières années de notre siècle, et quatre éditions successives n'ont pas encore satisfait sa curiosité.

L'auteur des *Mémoires*, Claire Gravier de Vergennes, n'était pas, comme on l'a souvent répété, la fille, mais la nièce de l'ancien ministre de Louis XVI. Son père était mort depuis deux ans sur l'échafaud révolutionnaire, lorsqu'elle épousa Augustin-Laurent de Rémusat, jeune avocat de Provence, qui dut aux relations de sa belle-mère, M^me^ de Vergennes, avec la veuve de Beauharnais, devenue M^me^ Bonaparte, les fonctions de préfet du palais consulaire. Peu après, M^me^ de Rémusat était nommée *dame pour accompagner* M^me^ Bonaparte, titre qui fut bientôt remplacé par celui de dame du palais. Il y aurait, assurément, lieu d'esquisser ici son portrait, si elle n'avait elle-même pris soin de simplifier sur ce point la tâche de ses biographes : laissons-lui donc la parole. « J'ai envie, dit-elle, de me dessiner un peu moi-même; je crois que je dirai assez bien la vérité. J'avais vingt-trois ans quand j'arrivai à cette cour. Je n'étais point jolie, cependant je ne manquais pas d'agréments. La grande parure m'allait bien, mes yeux étaient beaux, mes cheveux noirs, mes dents belles, mon nez et mon visage trop forts pour une taille assez agréable, mais un peu petite. Je passais à la cour pour une personne d'esprit; c'était presque un tort. Au fait, je n'en manquais point, non plus que de raison; mais il y a beaucoup dans mon âme, et un peu dans ma tête, un certain degré de chaleur qui précipite mes paroles et mes actions, et me fait faire des fautes qu'une personne moins raisonnable peut-être et plus froide éviterait. On se trompa assez souvent sur moi à cette cour. J'étais active, on me crut intrigante. J'étais curieuse de connaître les personnages importants, on me taxa d'ambition. Je suis trop capable de dévouement aux personnes et aux choses qui me paraissent droites pour mériter la première accusation, et ma fidélité à des amis malheureux répond à la seconde... J'apportai à la cour un trop grand fonds de curiosité. Cette cour me paraissait un théâtre si étrange, que je regardais attentivement et que je questionnais pour me rendre compte. On pensa souvent que c'était pour agir; dans les palais on ne croit à aucune action *gratis*. Le *cui bono* s'y répète sur tous les tons. »

Non seulement M^me^ de Rémusat regardait et questionnait, mais encore elle écrivait secrètement, au jour le jour, sous l'impression même des événements et des conversations, tout ce qu'elle avait vu et entendu. Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, poussée par une crainte assez naturelle, elle brûla ce précieux manuscrit; mais elle ne tarda pas à regretter ce sacrifice irréfléchi. De là à rédiger de nouveau l'œuvre perdue, il n'y avait qu'un pas; les instances de son fils l'y poussèrent, et la publication des *Considérations de M^me^ de Staël sur la Révolution française* acheva de la décider. En lisant cet écrit, elle fut surtout frappée des pages véhémentes où l'auteur témoigne de sa haine inconsidéréepour Napoléon, et les sentiments qu'elle-même avait éprouvés revinrent en foule à son esprit. Prise alors du désir de porter le jour dans ses souvenirs, elle s'efforça de retrouver non le détail des événements, mais l'impression qu'ils avaient produite sur elle, les opinions qu'elle avait tour à tour admises ou rejetées, les illusions successivement nourries et perdues. Et c'est ainsi qu'elle écrivit de mémoire une rédaction rétrospective de ses premières éphémérides. L'œuvre devait comprendre cinq parties, correspondant à cinq grandes époques; trois seulement furent traitées par l'auteur, celles comprises entre 1802 et 1808. L'histoire du divorce et la chute de l'Empire n'étaient pas encore écrites, lorsque la mort vint frapper M^me^ de Rémusat, à l'âge de quarante et un ans.

Il nous a paru nécessaire d'insister sur la manière tout exceptionnelle dont furent rédigés les *Mémoires de M^me^ de Rémusat*, parce qu'elle explique et justifie, en quelque sorte, l'extrême sévérité dont l'écrivain fait preuve à l'égard de presque tous les grands personnages de l'époque impériale et surtout de Napoléon. *Plerique homines postrema meminere*, disait judicieusement Tacite. L'exemple de M^me^ de Rémusat en est la preuve. Après avoir admiré l'empereur, elle l'avait suspecté et avait fini par le détester. Ce dernier sentiment est précisément celui qui domine dans ses souvenirs; elle en avait conscience, puisqu'elle écrivait à son fils : « Savez-vous une réflexion qui me travaille quelquefois? Je me dis : S'il arrivait qu'un jour mon fils publiât tout cela, que penserait-on de moi? Il me prend une inquiétude qu'on ne me crût mauvaise, ou, du moins, malveillante. Je sue à chercher des occasions de louer. Mais cet homme a été si *assommateur* de la vertu, et nous étions si abaissés, que bien souvent le découragement prend à mon âme et le cri de la vérité me presse. » M^me^ de Rémusat ne dit que la vérité, je n'en doute pas, mais elle ne dit peut-être pas toute la vérité, et elle oublie trop les qualités et les mérites de ses contemporains pour se rappeler seulement leurs travers ou leurs torts.

Cette réserve faite, il est incontestable qu'on lira toujours ces *Mémoires* avec plaisir et profit, car ils sont à peu près uniques dans leur genre. L'auteur, en effet, se trouvait en mesure, grâce à sa position et à son intimité de chaque jour avec l'empereur, l'impératrice, les ministres et les grands dignitaires, de connaître exactement le caractère des personnes et les causes secrètes des événements. Elle raconte avec autant d'élévation que de sincérité ce qu'elle a vu du règne et de la cour, ce qu'elle a pensé de Napoléon et de ses serviteurs. On trouve dans son récit, simple, quoique fort spirituel et souvent animé, une abondance de détails et une indépendance de jugement que l'on ne rencontre pas toujours dans les écrits que nous possédons sur la même époque.

Nous ne devons pas oublier de signaler, en terminant, l'intéressante préface que M. Paul de Rémusat a placée en tête des *Mémoires* de sa grand'mère. C'est un morceau littéraire bien pensé et bien écrit, qui sert dignement d'introduction à l'ouvrage. On y trouve de curieuses particularités relatives à la famille de Rémusat et sur l'auteur même des *Mémoires*, entre autres son portrait, tracé par le prince de Talleyrand sur le papier officiel du Sénat, pendant l'oisiveté d'une séance de scrutin qu'il présidait en qualité de vice-grand électeur. M. de Rémusat annonce la publication prochaine de la *Correspondance* de sa grand'mère; nous espérons que le succès des *Mémoires* le décidera à ne pas faire languir trop longtemps les lecteurs.

Rodrigue de Villandrando, un des combattants pour l'indépendance française au XIV^e^ siècle, par M. J. QUICHERAT, directeur de l'École des Chartes. Paris, Hachette, 1879, in-8 de v-367 p. — Prix : 7 fr. 50.

Rodrigue de Villandrando... Voilà certes un nom magnifique et digne d'assurer l'immortalité au vaillant capitaine qui le portait avec une fierté toute castillanne. Il s'en faut cependant que l'audacieux aventurier ait obtenu cette longue mémoire à laquelle il

pouvait légitimement prétendre. L'Espagne, sa terre natale, n'a conservé de lui qu'un vague et légendaire souvenir; la France, sa patrie d'adoption, plus oublieuse encore et surtout plus injuste, ne vit en lui, alors qu'elle daignait évoquer son nom, qu'un vulgaire malfaiteur. En vérité Rodrigue de Villandrando méritait mieux que cela. Certes on ne peut nier qu'il ne fût un détrousseur de grands chemins, conduisant au pillage une compagnie de *routiers*, et partageant fraternellement avec les *écorcheurs* le pays victime de ses déprédations; ce qui lui valut de la part du chroniqueur du temps le surnom bien justifié d'*Empereur des pillards de France*. Mais il faut bien rappeler aussi qu'il eut l'honneur de s'attacher, tout étranger qu'il était, à la cause de la France, alors que cette cause était désespérée, et que, mettant comme Jeanne d'Arc, dont il fut le contemporain, sa vaillante épée au service de Charles VII, il lutta vingt-six ans durant contre l'étranger et les seigneurs révoltés qui opprimaient notre patrie. Dans un admirable travail, fruit de longues et patiente recherches, le savant directeur de l'École des Chartes, M. Jules Quicherat, vient de remettre en lumière l'existence étrangement accidentée de ce singulier personnage. La vie de Rodrigue, merveilleusement racontée par lui, d'un style vif, coloré et précis, forme un des plus dramatiques épisodes de l'histoire du XIV[e] siècle, et, n'étaient les pièces justificatives qui terminent l'ouvrage, on croirait volontiers lire un roman héroïque. Mais ce livre présente, pour les historiens, un intérêt d'ordre plus élevé encore, en ce sens qu'il jette une vive lumière sur les institutions militaires de la France au moyen âge, et qu'il élucide pleinement la question si souvent débattue de l'origine des armées permanentes. Aussi restera-t-il toujours comme l'un des monuments les plus remarquables de l'érudition contemporaine.

Brunehaut. — Le Roi Dagobert, par Lucien Double. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878-79, 2 vol. grand in-12 de 214 et 209 pages. — Prix : 3 fr. 50 le volume.

A l'exemple des vrais érudits, parmi lesquels il occupera bientôt, nous l'espérons du moins, une place honorable, M. Lucien Double ne veut pas adopter sans examen les jugements généralement acceptés sur les hommes et les choses du temps passé. Il aime à se faire une opinion raisonnée par l'étude attentive des sources et, fort de ses recherches personnelles, il ne craint pas de rompre en visière avec les préjugés reçus. C'est là assurément une méthode excellente, mais qui demande à être rigoureusement pratiquée pour porter quelque fruit. Il faut aborder les textes sans idée préconçue, et, loin de vouloir les plier à une démonstration que l'on a en vue, il faut se laisser aveuglément guider par eux jusqu'à ce que l'on arrive aux conclusions qu'ils imposent. Or, j'ai tout lieu de croire que M. Double n'agit pas ainsi et que, prenant *à priori* le contrepied des théories communément admises, il s'efforce de glaner dans les textes des arguments et des preuves en faveur de la théorie qui lui est propre, quitte à taxer de mensonge et d'erreur les écrivains dont le témoignage contrarie sa thèse. Tel était le cas pour ses premières études sur l'histoire romaine, dans lesquelles il nous représentait Claude comme un excellent prince et Titus comme un monstre! Le travail qu'il consacre à Brunehaut nous paraît conçu et exécuté d'après le même système. Pour disculper la reine d'Austrasie des accusations formulées contre la seconde moitié de sa vie, M. Double est obligé de considérer Frédégaire comme un faussaire, ce qui n'est nullement démontré. Voilà, certes, un singulier moyen de mettre à profit les sources originales. Avec Dagobert, M. Double est mieux inspiré et partant plus heureux dans ses affirmations. Il estime, non sans raison, que Dagobert fut un grand monarque, injustement oublié de nos jours, et il s'attache à lui restituer son prestige évanoui. Cette louable intention mérite d'être couronnée par le succès, d'autant mieux que le jeune historien a fait preuve d'un réel talent et d'une profonde érudition en retraçant la biographie d'un prince dont le nom fut jadis synonyme de vaillance, de justice et de grandeur. Dans cette œuvre encore, il y a une pointe d'exagération, mais elle est peu sensible; aussi ce livre doit-il être regardé comme le meilleur résultat des efforts persévérants et très méritoires d'ailleurs de M. Lucien Double. Pour terminer par quelques critiques de détail, je conseille à M. Double de s'abstenir avec une égale prudence de l'enflure et de la familiarité dont il abuse fréquemment. Ainsi son panégyrique de Brunehaut n'est que prétentieux et déclamatoire; son portrait de Dagobert, « roi de faubourg, monarque de banlieue... qui ne fut pas simplement un bon vivant à rouge trogne, » paraît naïvement trivial. Je l'engage aussi à ne pas établir de rapprochement entre le passé et le présent; les comparaisons de ce genre sont toujours dangereuses en histoire; exemple : « Le ministère de Dagobert ressemble à un cabinet de nos jours, avec cette différence qu'il devait durer plus longtemps. » En écrivant cette phrase, M. Double s'est donné le plaisir de lancer un trait, mais ce plaisir est payé bien cher puisqu'il rend nécessaire une assertion dénuée tout à la fois de sens et de fondement.

E. R.

La Fauconnerie au moyen âge et dans les temps modernes, par L. Magaud d'Aubusson, docteur en droit. Paris, A. Ghio, 1879, in-8°.

Voilà un traité complet d'un art qui, de notre temps, n'offre plus qu'un intérêt archéologique, mais qui vaut la peine qu'on s'en occupe à ce titre.

Qui eût osé dire au XV[e] siècle que l'art de la fauconnerie serait aussi complètement oublié, négligé, perdu, qu'il l'est aujourd'hui, aurait passé non seulement pour un prophète de malheur, mais encore pour un insensé. Quoi! plus de chevaliers fièrement campés avec le faucon sur le poing. Plus de belles dames suivant sur leurs blanches haquenées le vol de l'oiseau chasseur! C'eût été ravir à la noblesse du temps son plus cher privilège. Qui sait si la chasse, qui n'est plus un privilège aujourd'hui, mais une maigre ressource du fisc, ne disparaîtra pas aussi complètement dans l'avenir. Le pays où la fauconnerie a été peut-être le plus en honneur est sans doute l'Angleterre. Aujourd'hui encore les rues aristocratiques de Londres sont doublées de longs boyaux d'écuries et de remises qu'on appelle encore les *mews*, en souvenir de leur destination première; car c'était là que les faucons étaient logés et faisaient leur *mue*. M. Magaud d'Aubusson aurait dû ne pas oublier Juliana Berners, la fille de ce sir James Berners qui eut la tête tranchée sous Richard II; elle fut si passionnée pour les exercices qui semblent réservés aux hommes, qu'elle écrivit un gros livre sur la fauconnerie, la chasse et la pêche : *The Book of hawking and hunting and also of cootarmuries. Saint-Albans, 1486, fol.* C'est un des

plus anciens et des plus rares livres imprimés en Angleterre. Juliana Berners ou Barnes était prieure du couvent de Sopewell, près de Saint-Albans. Son livre a été réimprimé d'abord par Wynkyn de Worde, le successeur de Caxton en 1486, in-fol., puis plusieurs fois, sans date, par W. Copeland, par Abraham Vele, aussi sans date, par Henry Tabb, John Waley, W. Powell en 1550, Valentin Symes en 1595, et enfin dans notre siècle par J. Haslewood en 1810, petit in-fol.

George Turberville, qui a publié le *Book of Faulconrie, Londres, Th. Purfoot, 1611, in-4° gothique*, méritait bien aussi une légère mention, ainsi que le poète George Gascoigne qui a écrit un *Poem in commandation of hawking*, édité par sir Egerton Brydges dans sa *Censura Literaria*.

Ce mot « hawking » nous rappelle une traduction assez comique qu'un célèbre professeur français à Londres, le maître de français du prince de Galles, a commis dans un petit livre destiné aux jeunes étudiants anglais. Il reproduit, en effet, la fable bien connue de la carpe et des carpillons, où la carpe recommande à ses carpillons d'éviter les dangers qu'ils vont courir en sortant de la rivière et surtout

L'épervier plus dangereux encore.

M. B... traduit bravement le mot *hawk* par celui de l'épervier, mettant ainsi au compte de l'oiseau qui ne se nourrit guère de poisson les exploits du filet à balles de plomb que jettent les pêcheurs.

Le livre de M. Magaud d'Aubusson, dédié à M. le baron Larrey, ferait plus d'honneur à la typographie Mont-Louis, s'il avait pu se passer d'un errata moins riche; mais il est bien imprimé sur beau papier et trouvera sa place dans toutes les bibliothèques d'amateurs de cynégétique. Ph. B.

Histoire des Croisades, abrégée à l'usage de la jeunesse, par M. Michaud, de l'Académie française, et M. Poujoulat. Tours, Mame, 1876. 1 vol. in-8° de 393 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le livre dont la librairie Mame publie une élégante réimpression n'est pas précisément nouveau, puisque la préface porte la date de 1838. Des deux auteurs, l'un est mort depuis longtemps, l'autre s'est éteint, il y a quelques jours à peine, après une existence noblement et laborieusement remplie. Est-ce à dire pour cela que l'œuvre ait perdu de son mérite ? Nullement. Si les actualités n'ont qu'une vogue passagère et sont promptement oubliées, les travaux d'une réelle valeur ne vieillissent jamais. L'*Histoire des Croisades* est dans ce cas. Personne n'ignore que M. Michaud, après avoir mis au jour son importante étude sur les Croisades, ne cessa pas de la revoir et de l'améliorer et alla poursuivre, sur la terre d'Orient, le dernier mot de ce qu'il avait étudié vingt-cinq ans durant dans les vieilles chroniques. Après avoir associé à ses travaux et à ses voyages M. Poujoulat, il voulut aussi l'associer à sa gloire; et c'est à la collaboration du maître et du disciple que nous devons l'abrégé lumineux et complet des guerres saintes. La profonde connaissance qu'ils avaient du sujet leur a permis de faire entrer en peu de pages l'histoire sommaire du grand mouvement qui poussa l'Occident chrétien vers l'Orient, et de rappeler dans une narration succincte les nobles et curieux souvenirs de ce grand drame religieux.

Dans la pensée des auteurs, ce livre devait être une œuvre de vulgarisation spécialement destinée aux gens du monde et à la jeunesse; il a depuis longtemps fait son chemin au gré de leurs vœux, et le prix modique de la nouvelle édition contribuera encore à le répandre davantage.

Chronique bordeloise, par Jean de Gaufreteau. *Publication de la Société des Bibliophiles de Guyenne*. Bordeaux, impr. G. Gounouilhou, 1876. 2 vol. in-8° de xv-335 et 480 p. (Papier vergé).

Les sociétés littéraires de province donnent, pour la plupart, le spectacle d'une louable activité, et leurs publications, qui présentent souvent un caractère d'utilité générale, méritent de fixer l'attention des lettrés. C'est ainsi qu'il nous paraît opportun de signaler la *Chronique bordeloise* de Jean de Gaufreteau, qui vient d'être mise en lumière par la *Société des Bibliophiles de Guyenne*. Il suffit de parcourir cette œuvre pour se convaincre de son importance et de sa valeur; par l'abondance des faits qu'elle retrace, par la diversité et le piquant des anecdotes qu'elle renferme, elle permet de reconstituer, durant près de quatre siècles, l'histoire complète du pays bordelais. Au point de vue local, c'est un monument aussi précieux que le serait, pour l'histoire générale de la France, la fusion des écrits de Brantôme, de L'Estoile et de Tallemant des Réaux. Le style de la chronique, quoique négligé et incorrect, n'est dépourvu ni de mérite ni d'originalité, et rappelle l'aimable naïveté de nos vieux chroniqueurs; et, de plus, il emprunte une certaine valeur philologique aux locutions et aux termes purement gascons dont il est émaillé. Quant à la nature des récits, on peut dire qu'elle est généralement assez libre; bien que l'écrivain fût quelque peu prêtre, il introduit dans ses tableaux des nudités sans voiles, et des crudités d'expressions qui choquent la délicatesse moderne; mais on ne doit pas oublier qu'il est presque contemporain de Rabelais, et cela suffit à le justifier.

La personnalité de l'auteur nous est à peu près complètement inconnue. M. Jules Delpit, le savant éditeur de la *Chronique*, est d'avis qu'elle eut pour premier rédacteur Jean de Gaufreteau, d'abord commissaire aux enquêtes, puis curé de Libourne. Ce curé, un curieux comme on en voyait tant jadis, écrivit sur un registre tous les récits des faits présents ou passés qui parvinrent à sa connaissance jusqu'au moment de sa mort, survenue en 1629. L'un de ses héritiers, que la lecture de ce journal avait intéressé, le continua jusqu'en 1639, et comme l'ensemble de l'œuvre lui parut assez confus, il entreprit une transcription dans l'ordre chronologique. Mais, loin de se borner à une reproduction textuelle du récit primitif, il le modifia sur bien des points, et les deux manuscrits qui nous sont parvenus présentent de sensibles différences. De là pour l'éditeur moderne une sérieuse difficulté. Devait-il adopter l'un des textes à l'exclusion de l'autre, et dans ce cas, lequel choisir ? ou bien tirer parti des deux à la fois ? M. Delpit s'est décidé avec raison pour ce dernier système, et en empruntant tour à tour, à chaque manuscrit, les récits spéciaux ou la rédaction la plus complète d'un article commun, il est parvenu à former une longue et intéressante chronique qui s'étend sans interruption de 1240 à 1639. Il l'a fait suivre de curieuses poésies, composées ou recueillies par le vieux chroniqueur, d'une étude originale sur la famille des Gaufreteau, et d'une table alphabétique qui facilite singulièrement

les recherches. On ne saurait donc trop louer l'érudition sûre et le zèle consciencieux avec lesquels il s'est acquitté de la tâche que lui avait confiée la *Société des Bibliophiles de Guyenne*.

Il est juste d'associer à ces éloges le baron de Montesquieu, qui a gracieusement autorisé la publication des deux manuscrits appartenant à la bibliothèque de son château de la Brède, et l'habile imprimeur, M. Gounouilhou, qui a signé ces deux volumes, dont l'exécution matérielle est parfaite à tous égards.

Monseigneur Wladimir Czacki, archevêque de Salamine, nonce apostolique. Paris, Gaume, 1880. Br. in-8°. — Prix : 0 fr. 80.

Le Parisien n'est pas fâché de posséder les renseignements les plus variés sur les personnages de marque que leurs loisirs ou leurs fonctions amènent dans la capitale, et les journaux quotidiens suffisent en général à satisfaire sa curiosité. Mais le nouveau nonce du pape, Mgr Czacki, méritait mieux qu'un simple *fait divers;* aussi a-t-il les honneurs d'une brochure dans laquelle l'auteur, à coup sûr bien informé, raconte la vie de l'éminent prélat, depuis son enfance jusqu'au jour où il parvint aux plus hautes fonctions de la cour romaine, après avoir étudié dix ans à l'école du grand diplomate Antonelli. Entre autres détails curieux, nous avons remarqué ce fait que, dès sa jeunesse, Mgr Czacki connaissait le polonais, le russe, l'allemand et surtout le français, maniant toutes ces langues avec une si grande facilité, qu'on eût dit que chacune d'elles était sa langue maternelle. La lecture de ce curieux opuscule ne saurait manquer d'accroître pour le nonce apostolique les respectueuses sympathies que lui assure son titre officiel.

Histoire d'Ottar Jarl, pirate norvégien, conquérant du pays de Bray, en Normandie, et de sa descendance, par le comte DE GOBINEAU. Paris, Didier, 1879. Gr. in-18 jésus de 450 p. — Prix, 4 fr.

Il faut être doué d'une rare patience et d'une solide érudition pour écrire l'histoire de la descendance d'un pirate norvégien, depuis le IXe siècle jusqu'à l'époque contemporaine. De la part du comte de Gobineau, qui tourne d'ordinaire son attention vers des sujets encore inexplorés, une œuvre de ce genre n'a rien qui puisse nous surprendre. Elle s'explique même tout naturellement, lorsque l'on apprend que la famille de l'auteur descend, en ligne indirecte d'ailleurs, du conquérant barbare dont le livre porte le nom. Sans entrer dans les détails, nous devons faire remarquer que l'ouvrage n'est pas, comme on pourrait le croire au premier abord, une simple étude généalogique. Par divers côtés, il se rattache à l'histoire générale, sur laquelle il nous fournit d'utiles documents et des vues originales, comme la biographie du célèbre aventurier anglais Robert Knolles, la correspondance de Mélac, l'un des incendiaires du Palatinat, avec Louvois, et le tableau de la vie de province en France aux deux derniers siècles. La nature et l'abondance des sources consultées par l'écrivain donnent à ses récits une incontestable autorité.

Pie IX et Victor-Emmanuel, *histoire contemporaine de l'Italie,* 1846-1878, par JULES ZELLER, membre de l'Institut. 2e *édition.* Paris, Didier, 1879. Gr. in-18 jésus de IV-572. — Prix : 4 fr.

Un an s'était à peine écoulé depuis la mort des deux plus grands personnages de l'Italie moderne, que l'on écrivait déjà leur histoire et l'on jugeait l'œuvre accomplie par eux. Cette ardeur à porter la lumière sur des questions encore pendantes et susceptibles de longs débats était louable assurément, mais elle a dû paraître prématurée. L'on aurait pu même révoquer en doute la science ou l'impartialité de l'auteur, si le nom de M. Zeller n'avait rassuré les amis de la vérité historique et dissipé leurs inquiétudes. En racontant l'existence de Pie IX et de Victor-Emmanuel, l'écrivain voulait évidemment faire œuvre d'actualité, mais il voulait encore et surtout compléter les savantes études auxquelles il s'est déjà livré sur l'Italie ancienne. Aussi n'a-t-il rien négligé de ce qui pouvait assurer à son œuvre une valeur durable et un légitime succès; et c'est surtout sur les informations diplomatiques récemment publiées qu'il a fondé son récit et ses appréciations. En associant deux personnalités qui ont commencé et fini en même temps, M. Zeller a limité son travail à la période comprise entre 1846 et 1878, qui est celle de l'unification de l'Italie et de la suppression du pouvoir temporel de la papauté. Après avoir retracé les grandes figures de Pie IX et de Victor-Emmanuel, et étudié l'originalité de leur caractère, M. Zeller a groupé autour d'eux le récit de ces trente-deux mémorables années qui, suivant l'expression même d'Humbert Ier, « ont vu s'accomplir une des plus grandes révolutions des temps contemporains dans l'histoire de l'Italie, de l'Église et de la civilisation européenne ».

Si l'historien a pu renfermer en un seul volume la quantité prodigieuse de faits dont cette époque a été témoin, c'est grâce à la pratique constante des travaux d'érudition auxquels il n'a jamais cessé de s'adonner. Quant à la conclusion historique de l'œuvre, elle nous paraît à l'abri de toute critique et peut se résumer en peu de mots : le pape-roi et le monarque galant-homme ont été tous deux à la hauteur de la mission que les circonstances leur avaient imposée. L'un a fait l'Italie délivrée, libre et une, au milieu des États indépendants de l'Europe; l'autre, dépouillé de sa puissance temporelle, a rendu dans l'Église son autorité spirituelle plus souveraine que jamais. E. R.

GÉOGRAPHIE

ETHNOLOGIE — VOYAGES

Les Peuples de l'Afrique, par R. HARTMANN, professeur à l'université de Berlin. Paris, Germer-Baillière, 1880. In-8 de 258 p., avec 93 figures dans le texte. — Prix: 6 fr.

Puisque l'attention publique est dirigée vers le mystérieux continent africain, que de hardis explorateurs s'efforcent d'arracher aux ténèbres dans lesquelles il est resté si longtemps enveloppé, on accueillera avec empressement le travail de M. Robert Hartmann sur les peuples de l'Afrique. L'auteur, un des plus célèbres voyageurs de notre époque, jouit d'une honorable notoriété dont il est redevable au recueil

d'études historiques, ethnographiques et linguistiques sur les *Nigritiens* qu'il publia il y a déjà quelques années, et dans lequel il s'attachait à prouver l'inexactitude de l'appellation de nègres, appliquée aux habitants plus ou moins foncés de l'Afrique. Son nouvel ouvrage, complément du premier, a pour but de démontrer que les tribus africaines ne sont pas, comme on l'avait cru jusqu'ici, des éléments hétérogènes juxtaposés par les circonstances, mais bien une grande souche de la famille humaine diversement démembrée. M. Hartmann appuie sa thèse sur des preuves irréfutables, telles que la conformation physique des Africains, leur vie domestique, leur agriculture, leur industrie, leurs coutumes, leurs mœurs, leur religion et leur organisation politique. Les faits qu'il rapporte et les arguments qn'il invoque nous paraissent hors de discussion puisqu'il les a recueillis durant un long séjour au milieu des peuplades de l'Afrique centrale, interrogeant non seulement les documents vivants, mais même les cadavres, les squelettes, les crânes et tous les débris informes qui pouvaient l'éclairer dans ses recherches ethnographiques. Aussi l'œuvre qu'il vient de publier avait-elle sa place tout naturellement indiquée dans la *Bibliothèque scientifique internationale*, dont elle ne sera pas l'une des moindres curiosités.

La Colonisation française en Nouvelle-Calédonie et dépendances, comprenant les itinéraires de France à Nouméa par l'Australie, le Cap et l'Amérique; le tracé kilométrique d'un voyage à pied autour de la grande terre; des statistiques sur la colonie et l'Australie; des tableaux, cartes, plans et gravures; des types indigènes et une vue photographique du chef-lieu, par Charles Lemire, auteur d'un ouvrage sur la Cochinchine et le Cambodge. — Paris, Challamel aîné, 1878; gr. in-8 de 376 et LXXIII p.

Voilà certes un titre développé. Il m'a paru nécessaire de le transcrire en entier, parce qu'il suffit à donner une idée de l'importance du travail de M. Lemire, et dispense, en quelque sorte, de tout commentaire. L'éloge est ici superflu, et la critique ne saurait s'exercer sur les renseignements d'une exactitude absolue, les documents officiels pour la plupart dont se compose l'ouvrage. Chargé d'étudier le réseau télégraphique qui dessert la colonie, l'auteur a fait à pied le tour complet de la grande ile, et l'a traversée en trois points différents dans toute sa largeur. Il a donc pu recueillir, sur les lieux mêmes, une foule de notes destinées à compléter et à rectifier l'idée que l'on se fait communement de la Nouvelle-Calédonie. Ses remarques se distinguent entre toutes par leur caractère essentiellement pratique. On s'était à peu près exclusivement occupé des Canaques et autres tribus sauvages de l'ile, aux dépens de la terre elle-même. Le nouvel explorateur était donc parfaitement fondé à étudier le pays en détail pour donner aux colons, aux commerçants, aux économistes et aux hommes politiques dont les regards se tournent sur notre lointaine colonie la solution des questions qui peuvent les intéresser. Tour à tour géographe, ingénieur, statisticien, botaniste, agriculteur, il a fait preuve dans les diverses branches de ses études d'un réel talent d'observation aussi bien que d'une incontestable science. Les cartes, plans, gravures et photographies qu'il a introduits dans son ouvrage le complètent utilement. Il faut accorder une mention speciale aux planches du tracé kilométrique des explorations de M. Lemire; ces planches, exécutées à Nouméa même, forment à ce titre une curiosité typographique, et témoignent du savoir-faire des imprimeurs néo-calédoniens.

L'Algérie vue à tire-d'aile, ou Lettres d'un oiseau de passage, par A. Ratheau, ancien élève de l'École polytechnique. Paris, Challamel aîné, 1879. Gr. in-12 jés. de 365 p.

Il est bien difficile aujourd'hui de parler de l'Algérie après les deux beaux livres consacrés au Sahara et au Sahel par Eugène Fromentin, cet artiste inimitable dont les récits et les descriptions défient toute comparaison. M. Ratheau n'a pas eu la prétention de rivaliser avec un modèle dont il me semble complètement ignorer l'existence, puisqu'il ne le cite nulle part; il a voulu simplement retracer les impressions qu'avaient fait naître en lui la nouveauté et l'originalité du pays qu'il a parcouru et étudié en observateur plutôt qu'en artiste. Son livre, à cet égard, diffère essentiellement de l'œuvre de Fromentin; il en est le complément et non la répétition. Sans avoir approfondi la matière, ce qui n'était guère possible dans un voyage de trois mois, M. Ratheau a du moins noté tout ce qui lui paraissait digne d'attention dans la grande colonie africaine. Si sommaire qu'elle soit, cette étude n'est dépourvue ni d'intérêt ni d'utilité, et les judicieuses critiques que l'auteur formule à l'égard de certaines institutions méritent un sérieux examen. A l'exemple de Fromentin, M. Ratheau a donné à son œuvre la forme de Lettres familières, et cette forme est d'autant mieux justifiée qu'il s'est borné à reproduire presque textuellement les lettres qu'il écrivait à ses amis de France. Il a pu conserver ainsi la vivacité et la franchise de ses impressions, et mêler agréablement les questions légères avec les remarques sérieuses, ce qui lui a permis d'être toujours exact sans tomber dans la monotonie.

Un Voyage artistique en province, par M. Rathier. — Paris, Plon, 1880. Gr. in-18 de 355 p. — Prix : 4 fr.

M. Rathier, qui a visité en touriste intelligent et curieux Lyon, Marseille, le Languedoc, les Cévennes, l'Orléanais, le Limousin, le versant français des Pyrénées, la Touraine et la Bretagne, publie aujourd'hui le récit de son excursion. Le petit volume auquel il a donné pour titre : *Un Voyage artistique en province*, indique nettement le point de vue spécial auquel il s'est placé en écrivant ses souvenirs. Néanmoins, ainsi limitée, la matière est trop vaste pour une œuvre aussi courte; les détails précis se succèdent et s'entassent les uns sur les autres avec autant de rapidité que dans un *Guide Joanne*. Le style est lui-même d'une extrême sécheresse et devient parfois absolument monotone par l'abus des mêmes expressions : *j'ai vu, je vis, on voit*, etc. L'ouvrage cependant se lit avec profit, grâce aux renseignements précis et variés que l'auteur nous donne sur les vieilles villes de province et leurs curiosités historiques. Les plus jolies pages du volume sont celles où M. Rathier retrace les souvenirs rustiques de son enfance, et où l'on retrouve dans le tableau de la vie des champs un lointain écho d'Hésiode et de Virgile. Mais elles n'ont avec le sujet qu'un rapport assez indirect. E. R.

Voyages et Aventures par terre, par mer et par air. — *Le Secret du pôle*, par A. DE LAMOTHE. Paris, Charles Blériot, 1878. In-12. — Prix : 3 fr. 50. — *Le Cap aux Ours*, par le même. Blériot, éditeur. In-12.

Il était à prévoir que M. Jules Verne ferait école. Ce roman pseudo-scientifique, dont les deux volumes devraient être franchement réunis, imite fort bien la verve endiablée du maître. L'idée générale du roman est faible et les invraisemblances en sont parfois choquantes; mais la couleur locale est consciencieusement gardée et l'on y apprend à mieux connaître cette Chine européenne qui s'appelle la Russie. La brochure des volumes laisse beaucoup à désirer, car on y trouve des pages pliées à contre-sens; mais on ne regrette pas les heures passées à la lecture des aventures du savant Igarof et de ses compagnons.

Histoire de la gravure en Italie, en Espagne, en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en France, par GEORGE DUPLESSIS. Paris, Hachette et Cie, 1880. Gr. in-8°.

Il nous manquait une histoire générale de la gravure pour compléter les travaux surannés de Jansen, de Heller, de Jules Renouvier, de Fournier le jeune, etc. En Angleterre, Ottley avait fait un travail assez complet, mais qui date de 1815. Il s'était arrêté d'ailleurs à Marc-Antoine Raimondi et n'avait parlé ni de Rembrandt, ni de Callot, ni des graveurs célèbres du XVIIIe siècle : Moreau le jeune, Marillier, Vertue et tant d'autres. M. Duplessis comble donc une véritable lacune, surtout en ce qui concerne l'Espagne, dont beaucoup de ses prédécesseurs n'ont pas même mentionné le nom.. Son livre contient soixante-treize reproductions de gravures anciennes exécutées pour la plupart par le procédé de M. Armand Durand. Nous ferons à quelques-unes de ces reproductions le reproche de ne pas rendre le caractère archaïque de l'original. La planche du *Cantique des Cantiques* par exemple, p. 155, est imprimée en noir, tandis que l'original a été obtenu par une impression au frotton à la détrempe de couleur bistre.

M. Duplessis d'ailleurs ne touche que légèrement à l'origine de la gravure et s'abstient d'entrer à ce sujet dans une discussion dont « l'amour-propre national s'est mêlé et qui eût couru risque de s'envenimer si, au lieu d'être aux mains de travailleurs sérieux, elle fût descendue dans le domaine des personnalités. « Il admet l'authenticité du *Saint Christophe* de 1423, de *la Vierge et l'Enfant Jésus entourés de quatre saintes dans un jardin* qui porte la date de 1418 (à la Bibliothèque royale de Bruxelles), et des deux gravures en relief sur métal imprimées dans un manuscrit découvert par M. H. Delaborde, et qui ne peuvent être postérieures à 1406.

Voici comment M. Duplessis raconte la légende bien connue de Maso Finiguerra qui conduisit à l'invention de la gravure au burin : « Un orfèvre de Florence, Maso Finiguerra, venait de mettre la dernière main à la gravure d'une *paix* (petite plaque de métal, ciselée, maillée ou niellée, dont on fait encore usage maintenant dans les fêtes solennelles pendant l'*Agnus Dei*) que lui avaient commandée les confrères de l'église de Saint-Jean. Désirant voir l'effet de son travail, il remplit les tailles tracées par son burin d'un liquide composé d'huile et de noir de fumée. Le hasard voulut qu'un paquet de linge humide fût placé sur la plaque d'argent ainsi préparée. Il n'en fallut pas davantage pour que les traits gravés en creux, et pleins de la composition noire, se trouvassent reproduits sur le linge. » Et voilà l'impression des estampes découverte. PH. B.

BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

Les Fous littéraires. *Essai bibliographique sur la Littérature excentrique, les Illuminés, Visionnaires*, etc., par PHILOMNESTE JUNIOR. Bruxelles, Gay et Doucé, 1880. In-12 de XI-227 pag. Imprimé à 500 exemplaires numérotés, tous sur papier teinté, chez Félix Callewaert père, rue de l'Industrie, 26, à Bruxelles. — Prix : 10 fr.

Ce charmant petit volume, annoncé en quelques mots dans le premier numéro du *Livre* (Correspondance belge, page 17), est l'œuvre de M. GUSTAVE BRUNET, le savant et aimable bibliophile bordelais, qui nous a donné, comme chacun sait, diverses études bibliographiques très curieuses, sous le pseudonyme de *Philomneste Junior.* Rien n'est plus aisé que de faire connaître la nature et le caractère de cette nouvelle étude; il suffira de dire qu'elle est la mise à exécution de ce quasi-paradoxe, formulé, il y a plus de cinquante ans, par Charles Nodier : « J'ose dire que s'il y a encore un livre curieux à faire au monde en bibliographie, c'est la *Bibliographie des fous*, et s'il y a une bibliothèque piquante, curieuse et instructive à composer, c'est celle de leurs ouvrages. » (*Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, page 247.) N'en déplaise à la mémoire de cet illustre bibliophile, nous estimons qu'il y a encore bien des livres, et de curieux, à faire en bibliographie; nous tombons d'ailleurs d'accord avec lui sur ce point, c'est que *l'Histoire littéraire des fous* est assurément un sujet d'études à la fois piquantes, curieuses et instructives entre toutes. Aussi n'hésitons-nous point à déclarer que M. Brunet vient de rendre un véritable service à tous les amis des livres en leur offrant le nouvel essai que nous allons rapidement examiner.

Dans son trop court avant-propos, notre auteur, suivant son habitude, nous indique les sources auxquelles il a puisé et nous fait connaître que, « comme pour *les Livres perdus* et *les Livres à clefs*, publiés par lui en 1875, il a pris les matériaux de son étude dans les notes innombrables que Quérard avait recueillies; elles devaient former cette *Encyclopédie du Bibliothécaire*, qui, conçue dans un plan trop vaste, ne verra jamais le jour ». Ces notes précieuses, il les a choisies, classées, revues et augmentées du fruit de ses propres recherches dans maints volumes, et notamment dans les ouvrages suivants, qu'on ne saurait se dispenser de citer :

1° Charles Nodier. — *Articles publiés dans les n°s 21 et 23 du Bulletin du Bibliophile;*

2° J.-Chr. Adelung. — *Histoire des folies humaines, ou Biographies des plus célèbres nécromanciens, alchimistes, exorcistes, dvins*, etc. 7 parties, in-12. Leipzig, 1785-1789 (en allemand);

3° H. Grégoire, évêque constitutionnel de Blois. — *Histoire des sectes religieuses*, etc., etc. 6 volumes in-8, 1828;

4° A. Erdan (M. A.-A. Jacob). — *La France mystique. Tableau des excentricités religieuses de ce temps.* 2 volumes in-8, 4 portraits. Paris, 1155;

5° O. Delapierre. — *Essais bibliographiques sur l'histoire littéraire des fous.* Londres, 135 pages in-4°, 1858; et pet. in-8, 181 pages, 1860.

C'est ce dernier ouvrage qui se rapproche le plus de l'étude bibliographique de M. Brunet; le plan en est d'ailleurs moins commode pour les recherches, car, au lieu d'être classés par ordre alphabétique, les fous littéraires y sont groupés par sections : théologie, belles-lettres, philosophie et sciences, etc. C'est néanmoins un travail fort précieux, et voici pourquoi : bien qu'il n'ait fait connaître que cinquante et un fous littéraires, M. O. Delapierre a donné, sur leur vie, leurs excentricités et leurs écrits, des détails assez complets pour que le lecteur n'ait pas besoin de recourir à d'autres sources afin de bien se rendre compte de ce que furent ces infortunés; il n'en est pas de même dans l'essai de M. G. Brunet qui cite, il est vrai, plus de 267 auteurs (dont 17 appartiennent au sexe féminin). Les notes qu'il a rédigées sur chacun d'eux sont en général beaucoup trop succinctes; on aimerait, dans ce travail, à trouver des renseignements biographiques pluts complets, des anecdotes piquantes, des citations des passages les plus curieux des ouvrages écrits par les aliénés. Assurément, un tel mode de procéder aurait eu pour résultat d'augmenter singulièrement le volume de son ouvrage; mais qui aurait pu s'en plaindre? ce n'eussent été assurément ni ses éditeurs de Bruxelles, ni ses lecteurs, ni M. Gustave Brunet lui-même, qui eût eu ainsi une occasion de plus, en satisfaisant son goût pour les patientes investigations, de nous donner la preuve manifeste de son immense érudition. Disons encore que nous eussions désiré un peu plus d'exactitude et de développements sur la partie purement bibliographique des articles : notre auteur, en effet, ne décrit pas assez complètement, à notre avis, les ouvrages de ces fous littéraires; à chaque instant on constate des omissions de date, de lieu, de format, etc.; bien plus, certains articles ne contiennent aucune indication bibliographique (citons au hasard : Ursule von Buttler, Cardan, Micaloz, Vintras et bien d'autres). Que M. Brunet nous pardonne ces observations, dont il semble du reste avoir voulu d'avance atténuer la portée dans ces lignes de son avant-propos : « Nous savons mieux que personne tout ce qu'a d'imparfait l'ouvrage que nous livrons à l'impression, mais nous aimons à croire qu'il sera accueilli avec l'indulgence qu'ont rencontrée ses prédécesseurs. Nous savons qu'on pourrait y ajouter bien des noms d'aliénés plus ou moins fameux, mais les limites à déterminer en pareille matière sont bien difficiles. » Cette dernière allégation est des plus fondées : où finit en effet l'écrivain raisonnable? où commence l'auteur extravagant? sur quel critérium précis s'appuyer pour ranger tel ou tel écrivain dans la catégorie des fous littéraires? Comment d'ailleurs un seul bibliographe pourrait-il arriver à les connaître tous? Aussi ne craindrons-nous point de dire que la bibliographie *complète* des fous, comme la plupart des bibliographies spéciales du reste, est encore loin d'être faite d'une manière définitive; chaque jour des découvertes dans le passé, des révélations dans le présent peuvent donner lieu à de nouveaux articles. D'autres ouvrages, tant en France qu'à l'étranger, seront certainement publiés sur ce sujet : déjà, au dire de M. G. Brunet, un laborieux bibliographe bien connu, M. E.-M. Œttinger, avait annoncé, sous le titre de *Bedlam littéraire*, un ouvrage qui, malheureusement, n'a pas paru encore, mais dont l'idée sans doute sera reprise quelque jour; à l'étranger, notamment en Angleterre et en Amérique, il existe des revues, des journaux, mémoires et recueils divers entièrement rédigés par des aliénés, qui en sont en même temps les imprimeurs; la plupart des établissements d'aliénés de la Grande-Bretagne possèdent en effet des outillages typographiques, et c'est de ces presses particulières que sont sorties maintes feuilles rédigées par des *Lunaticks*, telles que : *the New Moon, Excelsior, the Morning side Mirror, the York Star, the Opal, the Gartnavel Gazette*, etc. (Consulter sur ces publications l'intéressant article « Littérature des Aliénés en Angleterre », dans le *Dictionnaire de Littérature de Vapereau*, page 57, et les articles de *North Peat*, dans la *Revue contemporaine* des 30 juin et 15 juillet 1863.) — Ajoutons que notre presse quotidienne signale de temps en temps de nouveaux excentriques littéraires qu'il est facile de noter au passage et qui figureront très légitimement un jour dans un travail définitif sur les *Insani Scriptores*.

Tout bon bibliophile d'ailleurs doit se faire un devoir de faire profiter tous ses confrères de ses trouvailles particulières, et nous croirions nous-même manquer à notre programme en ne résumant pas ici quelques notes recueillies, au cours d'autres recherches, sur une demi-douzaine d'excentriques, dont les noms ont échappé, intentionnellement peut-être, à la plume de l'éminent bibliographe de Bordeaux :

1° Citons d'abord un illuminé qui eut un moment, à Paris, son heure de triste célébrité : c'est l'ex-membre de la Commune *Babick*, parfumeur de profession, écrivain par instants, en dernier lieu pontife de la *Religion fusionnienne* inventée par un autre fou, M. de T... Le malheureux Babick, qui réussit à se réfugier en Suisse après la chute de l'insurrection de 1871, acheva d'y perdre, sous l'influence de la peur et de le misère, le peu de raison qu'il pouvait avoir encore. A diverses reprises, les journaux de Genève se sont égayés aux dépens de cet infortuné qui, dans d'autres temps, eût assurément été fort inoffensif. En 1873, il épousa, en septièmes noces, suivant les rites de la religion fusionnienne, une *farceuse* qui le planta là au bout de quelques jours, pour aller *fusionner* ailleurs. Ce dernier... accident, plus que tous ses revers antérieurs, détraqua complètement le cerveau de ce pauvre être qui, parait-il, est mort depuis. Les écrits (principalement des manifestes et professions de foi) de Babick sont, en général, assez baroques; aucun cependant ne porte des traces de démence aussi marquées que celles qu'on trouve dans les élucubrations qu'il produisit à l'étranger. Nous nous contenterons, comme échantillon, de la lettre suivante, qu'il écrivait le 20 septembre 1872 à un de ses amis de Paris :

« Berne, 2307[e] lune de Mechem.

« *A la vénérée famille C..., ma chère famille Babick.*

« Aujourd'hui, jour du Dieu fusionien, 2307[e] lune de Mechem, j'envoie les vœux de ma famille Babick à votre vénérée famille C... Louange au Dieu qui réunit le Cosmos dans un même embrassement sempiternel, au milieu des cercles concentriques et séraphiques des dominations. L'esprit venge la matière brutale et le sang féconde le terrain des élus populaires jusqu'à la trois-millième lune de Apchir. J'ai supporté l'épreuve comme le prophète et j'ai repris, dans la ville protectrice de Berne, le commerce de la parfumerie.

« Ma famille Babick embrasse votre vénérée famille C...

« Babick. »

Ce malheureux représenta l'élément gai de l'insurrection, de concert avec son collègue et ami *Jules Allix*, dont M. Brunet dit quelques mots (page 6), et qui se rendit si ridicule, il y a quelques années, par sa fameuse théorie des « escargots sympathiques ».

2° Un gaillard qui, s'il n'a pas fait autant de bruit que les précédents, peut du moins se flatter d'avoir singulièrement exercé la patience de l'autorité, c'est l'inventeur de « la République de la Therles » et de « la Liberté du drapeau Bayant » (??) — Depuis plus de vingt ans les ministres, la plupart des parquets de France, la préfecture de police et grand nombre de particuliers ont reçu de Paris, des divers points de la France et même de l'étranger, d'innombrables lettres, contenant les théories politiques et sociales les plus insensées, accompagnées le plus souvent d'appels aux armes. Ces lettres, d'une écriture rudimentaire et d'une orthographe non moins fantaisiste, portent comme en-tête un double timbre rouge, l'un circulaire, l'autre en forme de cœur. Voici, d'ailleurs, un spécimen de ces étranges élucubrations qui date de 1876 :

RÉPUBLIQUE
MAURY
DE LA THERLES

LIBERTE
DU DRAPEAU
Bayant

« Salut !

« Le briganddage ce tien à Versailles; oui, citoyains; il fau le des truire en rasse campagne : et cette factieusse Législatife, il faut l'extermine.

« Ce n'est que l'insurrection des principes, des instution de la république de la therles qui nous réformerat la terreur. il y a 15 an que les satraps de la tirani royale impérial nous castaclyment (?) l'étouffemen de notre affranchissement. — Aux arme, citoyins, pas de lâche.

« Batard. »

D'après cette lettre que nous avons tenu à donner *in extenso* et bien que ce soit une des moins incohérentes, on peut juger de l'état mental de son auteur. Très longtemps le sieur Maury échappa à toutes les recherches, grâce à la précaution qu'il prenait de ne jamais mettre ses lettres plusieurs fois de suite au même bureau de poste. Dans le courant de 1870, néanmoins, on finit par découvrir l'auteur de ces singuliers envois : il habitait seul, à Paris, dans une mansarde, ne voyant qui que ce fût, et passant ses jours et la plus grande partie de ses nuits à écrire ses factums, dont on n'évalue pas le nombre à moins de 30,000. En 1876, ce malheureux, qui est âgé maintenant d'environ quarante-six ans et est originaire de l'Auvergne, dut, à la suite d'actes de démence, être séquestré pour « affaiblissement intellectuel avec divagation politique ». Il est parvenu à s'évader et s'est retiré en Belgique d'abord; actuellement il serait à Londres, d'où il continue à envoyer en France ses informes productions, ornées maintenant d'un timbre pentagonal splendide!

3° Parmi les excentriques littéraires qui se sont laissé séduire par la politique, cette décevante commère, on ne saurait omettre M. *F. Tapon-Fougas*, fécond auteur d'innombrables productions en vers et en prose. En 1869, lors des élections générales législatives, il posa sa candidature dans le IV[e] arrondissement de Paris, contre celle de M. Glais-Bizoin. Les journaux de l'époque, et notamment *le Gaulois*, ne lui épargnèrent pas la raillerie : « M. Tapon-Fougas, écrivait un malicieux rédacteur de cette feuille, est ***anti***-tout, comme M. Gagne est ***archi***-tout. Il a fait l'***anti-Figaro***, l'***anti-Favre***, l'***anti-Janin***, les ***anti-Misérables***. Bertron (le candidat humain et pour le genre humain), Gagne, Tapon-Fougas, Trinité qui fait rêver!» Ce que le rédacteur du *Gaulois* ignorait sans doute, sans quoi il n'eût certainement pas écrit le trop malin article publié dans le numéro du 20 novembre 1869 avec le portrait de M. Tapon-Fougas et le fac-similé de sa signature, c'est que ce pauvre auteur, qu'il plaisantait sur sa misère, s'était ruiné d'une manière folle sans doute, mais parfaitement honorable. M. Tapon-Fougas, en effet, réfugié en Belgique pour motif politique, avait eu la faiblesse de composer et de faire imprimer ***à ses frais***, comme il le proclama lui-même plus tard, « quinze comédies en vers de l'école de Ponsard, ou du bon sens, formant environ vingt mille vers (!); plus cent cinquante poëmes satiriques contenant environ trente mille vers ***vraiment juvénalesques*** (!!); enfin (et ***toujours à ses frais***), l'équivalent de vingt volumes de prose, en journaux et en pamphlets politiques, critiques et moraux, à tour de bras de plume, d'une entière indépendance et d'une vérité systématiquement implacable pour tous! » — On trouve, dans le « Catalogue d'Otto Lorenz », l'indication de huit ouvrages de M. Tapon-Fougas. Une bibliographie complète de ses œuvres serait fort difficile à faire, un grand nombre de ses écrits ayant été publiés en province et à l'étranger. Le meilleur moyen de recueillir des indications à ce sujet serait assurément de faire un voyage sur les quais, où l'on trouverait, à des prix fort minimes, les pauvres et étranges volumes de cet auteur, côte à côte avec ceux de MM. Gagne ou Jacques Fernand!

4° Comment ne pas parler ici d'une autre victime de la politique, M. H.-J. Fortuné Roustan, ancien receveur de l'enregistrement et des domaines, établi libraire à Versailles depuis 1864? Auteur de sept ouvrages dont le « Catalogue Otto-Lorenz » donne la liste, M. Fortuné Roustan écrivit sérieusement jusque vers 1865; mais, à cette époque il commença à se faire remarquer par ses excentricités de plume et de langage. Déjà son factum assez grotesque contre la librairie parisienne, qu'il appelle la « bande noire », lui avait valu de bonnes plaisanteries; cela ne fit que redoubler quand le pauvre homme, dans son dévouement fanatique pour le gouvernement du second Empire, déclara qu'il aspirait à devenir le « mamelouk moral de Napoléon III ». — Il y a quatre ans, le 10 mai 1876, le jour de la rentrée des Chambres, à Versailles, notre homme laissait tomber ce cri du

haut d'une tribune publique : « Au nom de Dieu et de Jeanne d'Arc, vive Napoléon IV! A bas les gambettistes! » Il en fut quitte cette fois pour une sévère admonition; mais, le 16 décembre suivant, ayant renouvelé son incartade à la Chambre et dans les rues de Versailles, il encourut, pour cris séditieux, une peine de six jours d'emprisonnement et 16 fr. d'amende. Rien de plus réjouissant, et de plus triste aussi, que le factum qu'il publia en 4 fascicules, à cette occasion, et qui a pour titre : « Appel à la justice du pays et du Sénat. Une poursuite politique pour prétendus cris séditieux, etc., etc. Paris et Versailles. — Partout et nulle part; 1877, in-8°. » Dans cette curieuse élucubration, où le mysticisme se mêle au fanatisme politique, l'auteur ne cesse de répéter qu'il est « au nom de Dieu et de Jeanne d'Arc, le prophète précurseur de Napoléon IV »! — Quelque grotesque que soit cet écrit en prose et en vers, il n'est pas comparable en cocasserie au dernier opuscule du pauvre libraire versaillais, maintenant en résidence à Londres. Cette brochure, de 56 pages in-8°, a pour titre : « Vive Napoléon IV! car il n'est pas mort. — Prochain rétablissement de l'Empire par le mamelouk prophète Fortuné Roustan. Londres, août 1879. » Elle n'est pas analysable; c'est un mélange de poésies pieuses et épigrammatiques, de prophéties politiques et de professions de foi religieuses. Chaque pièce est suivie de la date du jour et de l'heure où elle a été composée; la signature de l'auteur est accompagnée de titres et de commentaires qui suffisent seuls à démontrer le désordre qui règne dans l'esprit de ce malheureux vieillard (M. Roustan a bientôt soixante et un ans). Nous en citerons deux seulement : 1° « Un chaste amour de prophète, » signé : « Fortuné Roustan, inspiré bonapartiste, précurseur de Napoléon IV et de Victor-Napoléon V; et, pour la présente pièce de vers, inspiré par Dieu, par les grâces enfantines et par l'amour chrétien; » 2° « Le ministère n'est pas né viable, » signé : « Roustan. — Je ne suis que secrétaire. Auteurs réels et inspirateurs de cette chanson : Dieu, Notre-Dame de la Salette et Jeanne d'Arc. » Ajoutons qu'à la page 9 le mamelouk prophète « se dit père de douze enfants *vivants,* dont *six sont encore en vie !* »

N'est-il pas lamentable de penser que, sans cette manie de politique qui nous envahit depuis quelques années, ce brave et honnête homme, consacré exclusivement à sa famille et à ses affaires, n'en serait très probablement jamais venu à un tel état d'insanité?

Un autre excentrique politique et littéraire, beaucoup plus connu à Londres que sur notre continent, c'est le chevalier E. de Châtelain, né à Paris au commencement du siècle. A la suite d'une condamnation qu'il encourut, en 1831, pour délit de presse, M. de Châtelain se retira à Londres, où il se maria et se fit naturaliser sujet anglais, en 1848. Son bagage littéraire, ainsi que celui de sa femme, Mme Clara de Châtelain, morte il y a quatre ans environ, est considérable : on lui doit des traductions en vers de divers auteurs anglais, notamment celles des *Fables de Gay* et des *Contes de Canterbury,* que nous avons sous les yeux. Ce n'est point d'ailleurs dans ses productions littéraires que se révèle le plus l'excentricité de M. de Châtelain; c'est principalement dans les pamphlets politiques qu'il a dirigés contre les divers gouvernements de son ancienne patrie. Nous ne citerons que pour mémoire *Sept ans de règne, — histoire des sept premières années du règne de Louis-Philippe;* et *Ronces et Chardons, histoire politique des quarante dernières années. 1869.* Nous insisterons davantage sur *les Misérables, souvenir de 1862. Victor Hugo's New Work,* reviewed for the « Jersey Independent », by the chevalier de Châtelain. Printed for private circulation. Dryden Press, London, juillet 1873. Petit in-8° de IX-152 pages. » — Admirateur passionné de Victor Hugo, M. de Châtelain publia, en 1862, en langue anglaise, dans le *Jersey-Independent,* un compte rendu du roman *les Misérables,* compte rendu destiné à répondre à l'article critique que M. Dixon avait fait paraître dans l'*Athenæum;* le critique anglais traitait Victor Hugo de « vieil acrobate »; M. de Châtelain qualifia l'écrivain anglais « d'excrément du genre humain, déshonneur de la presse anglaise » ! A treize ans de distance, il voulut réimprimer, pour ses amis seulement, ces aménités littéraires, « comme un tribut d'amitié envers Victor Hugo et comme une protestation perpétuelle et éternelle contre le misérable insulteur du grand poète »! J'ai eu aussi pour but, ajoute-t-il, de protester à la face du ciel, et au nom du bon sens outragé, contre l'infâme gouvernement de combat à la tête duquel se trouve M. le duc de B... ». Rien n'est plus étrange que la polémique politique de M. de Châtelain; elle est conçue en des termes qui ne permettent pas d'en extraire ici des citations, mais qui justifient pleinement le droit qu'a l'auteur de figurer au nombre des excentriques de la littérature. Il en est de même pour un autre petit volume qu'il publia deux ans plus tard sous le titre de : *le Verrou, proverbe,* par le chevalier de Chatelain. Printed for private circulation. Dryden Press, 19 janvier 1875. Petit in-12 de XVIII-147 pages, broché, rogné, doré sur tranche.

Ce proverbe, écrit par M. de Châtelain en 1831, pendant sa détention au fort du Hâ, n'a rien de politique : il fut, quatre ans plus tard, représenté dans le salon de la duchesse d'Abrantès. On se demande dès lors quels motifs déterminèrent l'auteur non à le faire imprimer, mais bien à l'encadrer en quelque sorte d'élucubrations politiques violentes contre le gouvernement français, contre les ministres et contre l'Assemblée nationale. Par un sentiment de convenance facile à comprendre, nous nous abstiendrons de rien citer des vers et de la prose qui accompagnent *le Verrou.*

6° Au mois de décembre 1835, la *Revue de Rouen* publia, sous le titre de *Bibliographie des fous,* un bien curieux article de M. Ch. Richard, dédié à Charles Nodier, et contenant la bibliographie d'un fou littéraire d'une rare espèce, J.-Bruno Chevalier, cultivateur à Limetz, village des environs de Vernon. Ce bon paysan, relativement lettré, en proie à des hallucinations mystiques et croyant avoir des entretiens « avec l'aimable, respectable et estimable Père Éternel », résolut de se faire imprimer. Il n'y put naturellement parvenir et commit tant d'extravagances qu'on dut le faire séquestrer pendant quelque temps. Après sa courte détention, il revint plus que jamais à ses visions mystiques, chassa de chez lui son gendre et sa fille, pour être plus directement en communication avec « son ami le Père Éternel », et consigna le résumé de ses hallucinations dans un manuscrit de 16 pages in-4°, intitulé : *Détail précis de l'heureux ou mauvais sort de l'homme,* etc., etc. Ne pouvant arriver à attendrir le plus mince éditeur, il prit un parti héroïque et imprima lui-même ses

élucubrations à l'aide de la xylographie. Il eut, en effet, l'incroyable patience de graver avec son couteau, sur de mauvaises planches, polies tant bien que mal, des caractères en relief, et put ainsi imprimer lui-même ses divagations. « J'ai entre les mains, dit M. Ch. Richard, une brochure petit in-8° de 8 pages, dont la première et les cinq dernières sont imprimées en rouge et les deux autres en noir. Ces quatre feuillets offrent un résumé des billevesées religieuses, politiques et sociales de Chevalier, mises à la portée du vulgaire en trois inintelligibles chansons sur l'air : *En avant, Fanfan La Tulipe.* » La brochure, revêtue « du visa de l'Être Suprême », se termine par ces mots : « Limest, imprimerie de J.-Bruno Chevalier, veu en gros et en détaille « et autre écris rlatife. » Rien n'est plus curieux à voir que le fac-similé de cette page, joint à l'article de la *Revue de Rouen*, et qui méritera certainement d'être reproduit dans une nouvelle édition des *Recherches sur les imprimeries particulières et clandestines.* Avant de mourir, le pauvre Chevalier eut la satisfaction d'être imprimé par un véritable imprimeur; cela est attesté par une brochure de 8 pages in-8°, contenant une chanson nouvelle en 17 couplets, *Sur le chagrin des filles, de ce que leurs amants sont sans cheveux;* air de la *Catacoua.* L'imprimeur a jugé à propos de garder l'anonyme, sans doute à cause des gravelures dont est remplie l'œuvre poétique de Bruno Chevalier, « l'ami de l'estimable Père Éternel ».

Nous pourrions encore ranger au nombre des fous littéraires certain vieil avocat qui, par ses élucubrations politico-socialistes, fait depuis quelques années la joie du quartier latin; tel journaliste que tout le monde connaît; tel abbé, à moitié rendu fou par les études mathématiques, tel docteur ne seraient pas déplacés dans cette série; mais, comme pour bien d'autres, le moment n'est pas venu d'en parler.

Nous ne saurions terminer ce trop long article sans remercier encore M. G. Brunet, au nom de tous les amis de la *Bibliographie,* du nouveau travail qu'il vient de publier : malgré les critiques, très respectueuses, que nous nous sommes permises plus haut, cette étude bibliographique est d'une incontestable valeur. L'édition, tirée à 500 exemplaires seulement, ne peut manquer de s'épuiser rapidement. Avis aux amateurs.

Félicitons aussi MM. Gay et Domé de leur nouvelle publication; elle est digne, par la correction du texte et l'élégance de la forme, des travaux bibliographiques qu'ils ont déjà édités; c'est de bon augure pour ceux qu'ils annoncent comme devant paraître dans le courant de 1880.

PHILOMNESTE MINIMUS.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Collection choisie de Charavay frères. *Baudelaire et Alfred de Vigny candidats à l'Académie* (1 vol. in-16 jésus. Prix : 6 francs). — *Lucile de Châteaubriand* (1 vol.) — *Les Académiciens, comédie de Saint-Évremond* (1 vol. Prix : 5 francs). — *Prosper Mérimée, par Maurice Tourneux* (1 vol.) — *Lettres grecques de Mme Chénier, sa vie, par R. de Bouxières* (1 vol.) — *Giuletta et Roméo, nouvelle de Luigi da Porto, traduite par Henri Cochin.*

MM. Étienne Charavay et frère, ont entrepris cette *Collection choisie,* il y a un an à peine, et déjà la voici placée au premier rang dans les bibliothèques des amateurs les plus délicats. Il était difficile en effet de mieux faire, avec un goût plus sobre et une direction littéraire aussi autorisée que celle de M. Anatole France.

Les éditeurs de ces jolies publications n'affichent point des prétentions autres que celles de faire des livres agréables et dignes d'être lus; c'est une modestie dont le public ne saurait trop leur tenir compte, mais nous sommes convaincu qu'ils ont conçu, mûri et arrêté un plan d'éditions bien spéciales, en dehors de toute littérature banale et courante; — les ouvrages déjà publiés nous en garantissent la pensée par l'originalité des écrivains choisis et l'entente parfaite et harmonieuse qui a présidé à leur exécution.

« On a trop oublié en ces derniers temps, disent judicieusement MM. Charavay, qu'un livre, et même un livre de luxe, est fait pour être lu. Les nôtres contiendront toujours un tableau de mœurs, un aspect de la vie passée ou présente, et, dans l'archaïsme même, une chose humaine, vivante et par conséquent intéressante. »

Cette *Collection choisie* est imprimée en caractères elzéviriens par M. Motteroz, un maître imprimeur qui progresse chaque jour et dont la renommée n'est plus à faire. Tous ces volumes sont tirés à 600 exemplaires, à la presse à bras, sur beau papier de Hollande, dans un format carré in-16 jésus qui laisse à la justification des marges une belle ampleur; l'illustration et l'ornementation sont exécutées sous la direction de M. F. Calmettes.

Les têtes de pages et les fleurons, composés spécialement pour chaque volume, sont appropriés à l'œuvre littéraire et lui servent, pour ainsi dire, de commentaire. Chaque frontispice, reproduit sur la couverture, représente une figure dans l'esprit et le sentiment du livre. Ces illustrations, empruntées aux monuments originaux, constituent une décoration rationnelle en harmonie avec l'éducation scientifique du public contemporain.

Il y aurait, il faut l'avouer, quelque prétention à venir parler aujourd'hui de chacun de ces volumes en particulier, La plupart ont de beaucoup devancé l'apparition de notre revue et *le Livre* arriverait un peu tard pour distribuer des éloges et des encouragements que la presse en général n'a pas ménagés, à bon droit, aux érudits éditeurs de cette nouvelle *Collection choisie.* — Nous ne saurions donc mieux faire que de signaler ces délicieux ouvrages à l'attention de nos lecteurs-bibliophiles de la France et de l'étranger; lorsqu'ils seront munis des six premiers volumes déjà parus et mentionnés plus haut, nous serons d'autant plus heureux de les avoir initiés à l'esprit de ces curiosités littéraires, qu'il nous sera plus facile de les tenir au courant des œuvres qui, dans cette même série, seront successivement mises en vente.

Physiologie du goût, *par Brillat-Savarin, avec une préface de Ch. Monselet.* Eaux-fortes de Lalauze, Paris, *librairie des Bibliophiles.* 2 vol. in-16. — Prix : 60 francs.

Depuis l'édition in-8° avec gravures de Bertall, dont le texte est sur acier, qui présentaient les côtés burlesques et fantastiques de l'œuvre, la *Physiologie du goût* n'avait pas été offerte au public sous une forme digne de ce livre exquis, et ce manuel journalier des gourmets, plutôt que des gourmands, méritait les honneurs d'une édition de grand luxe. — M. D. Jouaust vient de satisfaire à ce grand desideratum du public amateur : « C'est la gloire de l'auteur de la *Physiologie du goût,* dit-il dans une note-préface, d'avoir compris la poésie de la cuisine, et de l'avoir fait comprendre à ses contemporains. *Pectus est quod facit disertos :* aussi est-ce avec une éloquence entraînante qu'il parle de son sujet favori ; il faut être bien rebelle aux jouissances du goût pour ne pas se laisser convaincre par la lecture de son livre, et le nombre est infini des conversions qu'il a opérées. Ce n'est donc que justice d'élever, dans une édition de haut luxe, un monument à ce grand homme, qui fut en même temps un lettré délicat, un fin mangeur et un bon magistrat. »

L'édition de M. Jouaust est en effet une de celles qui feront le plus d'honneur à sa carrière d'éditeur, et qui resteront dans l'avenir comme un modèle de bon goût et de correction typographique. — Lalauze a distribué dans ces deux volumes une soixantaine d'eaux-fortes et culs-de-lampe, tirés dans le texte selon les véritables règles des artistes imprimeurs du XVIII^e^ siècle. Toutes ces compositions sont gracieuses, séduisantes, et papillotent à l'œil de la plus agréable manière. M. Lalauze a évidemment dépensé, pour interpréter Brillat-Savarin, une grande dose de son talent d'arrangeur et de metteur en scène ; on y retrouve son ingénieuse habileté de graveur, qui semble escamoter la difficulté, tant est innée sa science du métier. Nous pourrions ici le chicaner sur la netteté même et l'exécution mal proportionnée de son dessin, souvent très diffus ; mais M. Lalauze n'élève pas des prétentions à l'art des disciples de David, ni même à la science des Gravelot et des Eisen. Lorsque, à l'exemple des artistes soucieux de plaire moins par vogue que par la vérité du beau et du parfait, il aura abandonné l'étude des plâtres et des mannequins pour le modèle vivant, certes, il pourra devenir un maître illustrateur. Cependant aujourd'hui le temps presse, l'eau-forte n'attend pas : *time is money.*

La Physiologie du goût, publiée par la *librairie des Bibliophiles,* est, dans son ensemble, un des plus jolis volumes de cette époque. Monselet a signé une préface vive et spirituelle, évidemment trop courte au gré du lecteur ; mais le voisinage du maître a certainement intimidé l'auteur des *Almanachs gourmands.* — Quoi qu'il en soit, ces deux volumes obtiennent déjà un grand succès, qui ne fera qu'augmenter parmi le public des bibliophiles, qui à l'amour du livre joint les joies moins platoniques des repas délicats.

Chansons de Nadaud. Paris, *librairie des Bibliophiles.* 3 vol. in-16. Eaux-fortes par Edmond Morin. — Prix : 40 fr.

Il pourra paraître singulier que l'éditeur ait donné place à ces chansons dans la *Petite Bibliothèque artistique des contes et romans ;* mais M. Jouaust a voulu prévenir toute critique en nous donnant lui-même des raisons plausibles. « Les personnes qui se sont tenues au courant des productions littéraires de notre époque, dit-il dans son avertissement, et celles qui ont quelque peu fréquenté les salons et qui forment la plus grande partie du public auquel nous nous adressons, connaissent assez les *Chansons de Nadaud* pour avoir remarqué que plusieurs d'elles sont bien moins des chansons proprement dites que des contes, des apologues ou de petits poèmes ; et l'on trouvera facilement avec nous que ce charmant recueil n'est pas déplacé dans une collection qui a pour but de réunir les chefs-d'œuvre des romanciers et des conteurs. »

Pour cette œuvre à la fois populaire, gauloise et parisienne, il fallait un illustrateur qui fût rompu à une grande modernité d'exécution en dehors du banal. M. Edmond Morin a été choisi comme le dessinateur des élégances mondaines. Ses eaux-fortes sont très originales dans les *chansons populaires, chansons légères* et *chansons de salon.* L'éditeur a fait graver sur bois pour ces trois volumes des fleurons et culs-de-lampe spéciaux, qui s'harmonisent avec le texte ; en un mot, il a créé trois bijoux qui resteront comme l'édition définitive des œuvres du poète Nadaud.

Bleuette, par François Coppée. A. Lemerre, éditeur. Album cartonné. — **Les Filles Sainte-Marie**, par Émile Blémont. A. Quantin, éditeur. Un album cartonné. — Prix : 12 fr.

Le public est accablé aujourd'hui de tant de publications et il lui est si difficile de faire un choix, même parmi les bonnes, que les éditeurs s'ingénient à habiller et à parer de leur mieux ce qu'ils lui présentent, dans l'espoir d'attirer son attention, Si, en littérature comme ailleurs, l'habit ne fait pas le moine, s'il faut aussi reconnaître que l'on pare souvent, à tort, d'un manteau de pourpre des pensées qui ne sauraient, et pour cause, se montrer toutes nues, ce n'est pas aux bibliophiles de se plaindre de cet excès de sollicitude ; ils y gagnent à pouvoir satisfaire leur goût du beau, et, s'ils ont peur de se tromper dans la quantité, il n'y a qu'à leur répondre que le véritable amateur doit savoir choisir.

François Coppée n'a pas besoin que l'on rende compte de cette pièce ; elle vaut ses meilleures. A prendre ainsi toute son œuvre par le menu, il faudrait tout un volume. Nous ne parlerons donc que de l'exécution matérielle de cette petite plaquette, d'un style naïf et piquant, originale et neuve. Imagerie d'enfant, dira-t-on ; point du tout. Les dessins de Henri Pille, tirés en couleur, vous transportent au temps de la légende chantée par le poète et charment les yeux de leur gaieté. Ces couleurs sont un peu crues, mal fondues ? Non encore ; sans être trop *impressionniste,* on peut dire que la note y est, et cela suffit. Nous aimons mieux cela que les oléographies prétentieuses et fausses. Nous ne ferons qu'un reproche à la disposition typographique des vers, qui sont mal *en marge.* Ce n'est pas toujours la faute de l'imprimeur : dans ces essais, faits pour les yeux, l'auteur doit, au besoin, raccourcir quelques vers. Cela se peut, sans les réduire à onze pieds !

La perfection serait de vendre ces livres à bon marché. Les enfants y trouveraient une école de bon goût. On y arrivera.

Les *Filles Sainte-Marie* représentent un effort plus complexe : poésie d'Émile Blémont, dessins de Fré-

déric Régamey, et... musique d'Alma Rouch. Nous ne disons pas que le résultat obtenu en soit plus parfait; nous pensons même le contraire. Il faut dire aussi que les vers d'Émile Blémont sont un peu, trop, pas assez nombreux. On ne peut mettre quinze vers à un sonnet, mais on n'est pas obligé de faire un volume d'un sonnet! C'est encore une légende chantée; la légende se prête à ces évocations graphiques.

Des filles Sainte-Marie,
L'une au roi,
L'autre à moi,
Des filles Sainte-Marie,
L'autre au diable se marie.

Tout le monde voudrait être le *moi* de la chanson, et même pour n'importe laquelle des trois, quand on les regarde, à la première planche, se promener dans la prairie! N'est-il pas évident qu'ici le plaisir de l'esprit est doublé par la jouissance du regard? C'est le charme de ces publications, difficiles à réussir, mais qui doivent être encouragées quand elles sont bonnes.

Mon Secret, de Pétrarque. 3 vol. in-32, à la *librairie des Bibliophiles*.

C'est un ouvrage bien peu connu, même des admirateurs de Pétrarque, que ce *Mei Secreti,* dont M. Develay vient de nous donner pour la première fois une traduction française. Les sonnets, canzones, sextines et ballades de l'amant, ou, pour parler plus exactement, de l'amoureux de la belle Laure, ont rayonné d'un tel éclat sur la littérature italienne que son œuvre latine en a subi un effacement fâcheux. On s'est jeté avec avidité sur le poète italien, on a un peu négligé, nous dirions volontiers dédaigné le prosateur latin. C'est une injustice contre laquelle M. Develay vient de protester une fois de plus en nous offrant une excellente traduction d'un ouvrage dont beaucoup de lettrés ne soupçonnaient même pas l'existence. Sous le titre *Mon Secret,* Pétrarque a fait, dans un cadre plus restreint, mais avec non moins d'exactitude, ce qu'ont fait dans leurs *Confessions* saint Augustin et Jean-Jacques Rousseau. Ces confidences, très élevées dans le fond, très sérieuses dans la forme, se lisent avec plaisir. Souhaitons à M. Develay un succès qui le confirme dans la bonne intention qu'il a, nous a-t-on dit, de nous donner enfin une véritable traduction de la si intéressante Correspondance de Pétrarque.

VOLUMES RECOMMANDÉS

Notre-Dame de Paris; 2 vol. in-16. Paris. Lemerre. *(Collection des œuvres de Victor Hugo. Petite Bibliothèque littéraire.)*

L'Abbé Tigrane, par Ferdinand Fabre, avec deux magnifiques compositions de J.-Paul Laurens, gravées par Courtry, dans la *Petite Bibliothèque Charpentier.*

Henry Monnier : *Scènes populaires dessinées à la plume.*— 2 vol. in-8°. Dentu. (Nous y reviendrons dans une étude complète *sur les réimpressions des Œuvres de H. Monnier.*)

Le Tombeau de Mlle de Lespinasse, par d'Alembert et Guibert, publié par le bibliophile Jacob, avec une eau-forte de Lalauze. Paris, *librairie des Bibliophiles*, dans la *Collection des Chefs-d'œuvre inconnus.*

Douze Années comiques (1,000 dessins) *de Cham.* Paris, C. Lévy, in-4°.

Nous avons dû remettre à notre prochaine livraison le compte rendu des intéressantes et mignonnes publications de M. Lemonnyer, de Rouen, ainsi que l'étude sur *les Devises des vieux poètes,* par M. Gustave Mouravit. — Les beaux et bons volumes ne perdent rien pour attendre. Z.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts vient d'adresser aux préfets la circulaire suivante :

Monsieur le préfet,

En vous envoyant un exemplaire du 1er fascicule du catalogue à l'usage des bibliothèques populaires, je tiens à appeler votre attention sur la question des livres destinés à être donnés en prix dans les écoles. Mon honorable prédécesseur avait chargé la *Commission d'examen des bibliothèques scolaires* d'examiner, outre les ouvrages destinés à ces bibliothèques, ceux qui pourraient être donnés en prix dans les écoles primaires publiques.

Cette Commission, dans une suite de séances tenues en octobre, novembre, décembre 1878 et janvier 1879, avait dressé plusieurs listes d'ouvrages destinés à figurer dans un *Catalogue des livres de prix;* elles ont été publiées dans les numéros 434, 435 et 436 du *Bulletin administratif de l'instruction publique.* Malgré une activité incessante, cette Commission n'avait pu, en février 1879, examiner qu'une très faible partie des livres qui lui avaient été envoyés de tous les points de la France; le nombre de publications qu'il eût fallu examiner s'élevait alors à plusieurs milliers et, depuis cette époque, il n'a cessé de s'accroître.

Lors de mon arrivée aux affaires, j'ai dû inviter la commission à s'interrompre dans cette partie de son travail et à se consacrer à une œuvre non moins urgente, la confection du catalogue des ouvrages destinés aux bibliothèques scolaires et populaires. Il n'a donc pas été publié de suite aux listes reproduites dans le *Bulletin.* Mais la publication de ces premières listes, l'annonce d'un futur catalogue de livres de prix ont créé, soit pour les éditeurs, soit pour le personnel enseignant, une situation d'attente et d'incertitude à laquelle il convient de mettre un terme.

D'une part, en effet, les listes publiées sont loin de former un catalogue raisonné des ouvrages qu'il serait désirable de mettre entre les mains des jeunes lauréats de nos écoles; d'autre part, ce sont les livres envoyés les premiers qui seuls ont été soumis à l'examen; or le seul fait de leur inscription sur les listes incomplètes semble constituer un avantage pour certaines publications et un désavantage pour d'autres, bien qu'il ait toujours été entendu que le catalogue à élaborer n'aurait pas un caractère exclusif et limitatif.

Dans cette situation, fallait-il engager la Commission à reprendre le travail interrompu, comme si elle était vraiment en mesure d'examiner tous les livres qui lui ont été ou pourront lui être envoyés par les éditeurs? Je ne l'ai pas pensé.

L'énorme production de la librairie française en ce genre de publications, le nombre forcément restreint des membres de la commission, la multiplicité des travaux auxquels elle est obligée de se livrer ne me permettent pas, après une expérience de plusieurs mois, d'espérer un résultat satisfaisant.

J'ai donc décidé que, pour les livres de prix, on renoncerait à rédiger un catalogue qui, en indiquant certains ouvrages au choix des instituteurs, aurait l'inconvénient de paraître exclure les ouvrages non encore examinés.

Cette décision a évidemment pour conséquence le retrait des approbations accordées précédemment à un certain nombre d'ouvrages; mais, s'ils perdent l'espèce de privilège dont ils semblent jouir par suite de circonstances toutes fortuites, c'est pour rentrer sous le régime de la liberté commune, réclamé avec instance par le plus grand nombre des éditeurs.

Toutefois le ministre de l'instruction publique n'entend pas s'abstenir entièrement dans une question qui intéresse la bonne direction de notre enseignement national.

La commission des bibliothèques scolaires et populaires, que je viens de reconstituer par mon arrêté du 10 janvier, reçoit une organisation qui lui permettra de remplir plus efficacement les diverses missions qui lui sont confiées.

Une section spéciale s'occupera de l'acquisition des livres de prix. Elle ne dressera pas de catalogue, elle aura seulement à me signaler les ouvrages qui lui paraîtraient mériter les encouragements de mon ministère, sous la forme de souscriptions. J'apprécierai s'il y a lieu de rendre publiques ces marques d'intérêt, afin de susciter le zèle des auteurs et des éditeurs, de diriger leurs efforts, de leur signaler les types de publications dont il y aurait utilité à se rapprocher.

J'espère pouvoir ainsi concilier l'intérêt scolaire et celui de la liberté commerciale.

Je vous prie, monsieur le préfet, de porter cette décision à la connaissance du personnel enseignant de votre département.

Paris, le 13 janvier 1880.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

JULES FERRY.

Commission des bibliothèques populaires des écoles publiques. — Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts :

Arrête :

Article 1er. — La Commission consultative des bibliothèques scolaires et populaires, instituée par arrêté du 15 mars 1879, sous la présidence du ministre, est subdivisée, à partir du 1er janvier 1880, en trois sections, savoir :

1° Le Comité de perfectionnement des publications populaires;

2° Le Comité des bibliothèques populaires libres et communales;

3° Le Comité des bibliothèques dites scolaires, qui porteront désormais le nom de bibliothèques populaires des écoles publiques; ce Comité sera également chargé des livres de prix.

Art. 2. — Le Comité de perfectionnement des publications populaires étudie, soit à la demande de l'administration, soit sur la proposition de ses membres, les moyens les plus propres à encourager et à répandre les bons livres; il signale notamment au ministre les ouvrages à récompenser, les sujets à mettre au concours; il rédige les programmes du concours et juge les manuscrits présentés.

Le Comité des bibliothèques populaires libres et communales continue la publication du catalogue des ouvrages à l'usage des bibliothèques populaires; il peut proposer au ministre des souscriptions aux ouvrages les plus méritants.

Le Comité des bibliothèques populaires des écoles et des livres de prix signale au ministre :

1° Les ouvrages qu'il est le plus désirable de placer dans ces bibliothèques, soit comme premier fonds, soit comme dons du ministère ;

2° Les ouvrages auxquels, en raison de leur mérite particulier, il y aurait lieu de souscrire pour les distribuer en prix dans les établissements publics d'instruction primaire.

Art. 3. — 1° Le Comité de perfectionnement des publications populaires est composé de :

MM. Charton, sénateur; Pelletan, sénateur; Laurent-Pichat, sénateur; Beaussire, député, vice-présidents;
Bréal, membre de l'Institut, inspecteur général de l'instruction publique;
Brisson, député;
Casimir-Perier, député;
Colani, conservateur adjoint à la bibliothèque de l'Université;
Deschanel, député;
Duvaux, député;
Joseph Garnier, membre de l'Institut;
Janet, membre de l'Institut;
La Caze, député;
Legouvé, de l'Académie française;
Henri Martin, sénateur, membre de l'Institut;
F. Pécaud, publiciste;
Sainte-Claire-Deville, membre de l'Institut;
Schérer, sénateur;
Spuller, député;
Van Tieghem, membre de l'Institut;
Le président du Cercle de la librairie et cinq éditeurs nommés pour une année par le ministre;

2° Le Comité des bibliothèques populaires libres et communales est composé de :

MM. Le Blond, sénateur; A. Maury, membre de l'Institut; Frédéric Passy, membre de l'Institut, vice-présidents;
Ch. Bigot, publiciste;
Albert Cahen;
E. Cahun, publiciste;
Challamel, bibliothécaire à Sainte-Geneviève;
Chantavoine, professeur au collège Rollin;
Chouquet, du Conservatoire national de musique;
Daclin, archiviste à la direction des cultes;
Girard de Rialle, publiciste;
Guillemot, professeur au lycée Fontanes;
Lereboullet, publiciste;
Mario Proth, publiciste;
Maze, deputé;
Métivier, membre du conseil municipal de Paris;

MM. Salomon, professeur au lycée Louis-le-Grand;
Sauvestre, publiciste;
Tisserand, directeur au ministère de l'agriculture;
Vapereau, inspecteur général de l'instruction publique;
Vauchez, secrétaire de la Ligue de l'enseignement.

3° Le Comité des bibliothèques populaires des écoles et des livres de prix se compose de :

MM. Baudry, conservateur-administrateur de la bibliothèque Mazarine; Boutan, inspecteur général; Manuel, inspecteur général; de Pressensé, ancien député, publiciste, vice-présidents;
Beaujean, inspecteur d'académie;
Albert Dethomas, membre du jury de l'Exposition universelle de 1878;
F. Cadet, inspecteur primaire de la Seine;
Clerc, inspecteur primaire de la Seine;
Cocheris, inspecteur général;
Darboux, maître de conférences à l'École normale supérieure;
Dupaigne, inspecteur primaire de la Seine;
Ébrard, inspecteur primaire de la Seine;
Focillon, directeur de l'école Colbert;
Gaspard, professeur au lycée Louis-le-Grand;
Gérardin, inspecteur général;
Gernez, professeur au lycée Louis-le-Grand;
Hippeau, professeur de Faculté honoraire;
Jost, inspecteur primaire de la Seine;
H. Lebourgeois, chef de bureau au ministère;
Lenient, préfet des études à l'école normale de la Seine;
Leyssenne, professeur à l'institution Sainte-Barbe;
Messin, inspecteur primaire de la Seine;
Eugène Muller, sous-bibliothécaire à l'Arsenal;
Pigeonneau, maître de conférences à la Faculté des lettres;
De Rillé, compositeur;
Trélat, professeur à la Faculté de médecine.
E. Zévort, professeur au lycée Henri IV.

4° Sont membres de droit de la Commission :
Le chef du cabinet du ministre;
Le directeur de l'enseignement supérieur;
Le directeur de l'enseignement secondaire;
Le directeur de l'enseignement primaire;
Le vice-recteur de l'académie de Paris;
L'inspecteur général des bibliothèques populaires;
Le directeur du Musée pédagogique;
Le chef du 5e bureau de l'enseignement primaire;
Le sous-chef du 5e bureau de l'enseignement primaire.

Fait à Paris, le 10 janvier 1880.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

JULES FERRY.

Au Vatican. — Le pape a annoncé l'intention de publier le catalogue de la bibliothèque du Vatican, et il a nommé une commission chargée de prendre à cet effet les mesures nécessaires. Il a aussi donné des ordres pour qu'une salle soit mise à la disposition des personnes qui désirent faire des recherches dans les archives.

— Mgr Tripepi, hymnographe du Saint-Siège et directeur de la Revue *Il Papato*, a adressé une circulaire aux savants catholiques des différents pays pour les inviter à se réunir à Rome, le 7 mars, à l'occasion de la fête de saint Thomas d'Aquin. Les savants convoqués prononceront des discours à la louange du saint et honoreront dans la personne de Léon XIII le restaurateur des hautes études. On sait que saint Thomas d'Aquin est tenu en une estime particulière par le pape actuel, qui s'occupe de faire paraître une nouvelle édition, soigneusement revue, de ses œuvres complètes. Il a nommé une commission qui travaille à compulser les meilleures éditions connues et les manuscrits originaux du célèbre théologien.

Écoles primaires en France. — D'une statistique relative à l'instruction primaire en 1879, dressée d'après les rapports présentés par l'inspection académique aux conseils généraux, il résulte qu'au mois d'août 1879 le total des écoles publiques était de 60,265; celui des écoles libres, de 12,846; soit, en tout, 73,110 écoles.

Les nouvelles chaires d'enseignement supérieur. — Par une série de décrets en date du 31 décembre, rendus sur le rapport du ministre de l'instruction publique, et en exécution de la loi de finances du 21 décembre 1879, la création de nouvelles chaires d'enseignement supérieur est décidée, et les titulaires qui doivent les occuper sont désignés. Voici la liste de ces chaires et de leurs titulaires.

Il est créé à la Faculté de droit de Paris une chaire de droit constitutionnel. M. Jalabert, doyen de la Faculté de droit de Nancy, est nommé professeur de droit constitutionnel à la Faculté de droit de Paris (chaire nouvelle).

Il est créé une chaire d'astronomie à la Faculté des sciences de Marseille. M. Stéphan, docteur ès sciences, est nommé professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de Marseille (chaire nouvelle).

Il est créé une chaire d'hygiène à la Faculté de médecine de Nancy. M. Poincarré, docteur en médecine, professeur adjoint à la Faculté de Nancy, est nommé professeur d'hygiène à ladite Faculté (chaire nouvelle).

Il est créé, à la Faculté de médecine de Paris, une chaire de clinique des maladies cutanées et syphilitiques. M. Fournier (Alfred), agrégé près la Faculté de médecine, est nommé professeur de clinique des maladies cutanées et syphilitiques à ladite Faculté (chaire nouvelle).

Il est créé, à la Faculté des lettres de Paris, une chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale. M. Gebhart, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy, est nommé professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale à la Faculté de Paris (chaire nouvelle).

Il est créé au Muséum d'histoire naturelle une chaire de pathologie comparée. M. Bouley, membre de l'Institut, est nommé professeur titulaire de la chaire de pathologie comparée instituée au Muséum d'histoire naturelle (chaire nouvelle).

Il est créé à la Faculté des lettres de Dijon une chaire de littérature grecque.

Il est créé à la Faculté des lettres de Douai une chaire de langue et littérature latines.

La chaire de littérature ancienne de la Faculté des lettres de Douai prend le titre de chaire de langue et littérature grecques.

M. Moy, docteur ès lettres, est nommé professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Douai, en remplacement de M. Colincamp, décédé.

M. Courdaveaux, professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Douai, est nommé professeur de langue et littérature grecques à ladite Faculté (chaire nouvelle).

A ces créations, il faut ajouter la nomination suivante, faite pour pourvoir à une vacance au Collège de France :

Par décret en date du 31 décembre 1879, rendu sur le rapport du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, M. Rouget, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Montpellier, est nommé professeur de physiologie générale au Muséum d'histoire naturelle, en remplacement de M. Claude Bernard, décédé.

La Commission administrative de l'Institut a adopté hier le budget pour 1880, qui se chiffre par une augmentation de près de 3,000 fr., grâce à ce que plusieurs prix n'ont pas été décernés l'année dernière.

Voici quelques détails peu connus sur la répartition des fonds. L'Institut se compose de cinq sections :

Quatre d'entre elles comprennent chacune 40 membres : ce sont l'Académie française, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'Académie des beaux-arts et l'Académie des sciences morales et politiques. La cinquième, l'Académie des sciences, se compose de 68 membres, soit un total de 268 académiciens. Chacun d'eux reçoit annuellement, en moyenne, 1,500 fr., soit 402,000 fr.

Il y a, en outre, six secrétaires perpétuels, dont deux pour l'Académie des sciences et un pour chacune des quatre autres. Chacun d'eux reçoit 6,000 fr.

Les trente-six académiciens libres, qui sont adjoints à toutes les sections, à l'exception de l'Académie française, reçoivent chacun une indemnité de 300 fr., soit une dépense totale de 10,800 fr.

Voici quelques particularités sur chaque Académie:

Académie française. — Une commission de cinq membres, chargée de la publication du Dictionnaire de la langue française, reçoit 60,000 francs, soit 12,000 francs par membre. Elle reçoit, en outre, une autre somme de 2,000 francs pour frais de publication de recueils, de mémoires et de discours.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — La Commission chargée de la publication de l'*Histoire littéraire de la France* comprend quatre membres recevant 2,400 francs chacun. Les quatre membres de la

Commission des médailles reçoivent chacun 6,000 fr. L'Institut alloue à cette académie un crédit annuel de 32,000 fr. pour les publications de : *Recueil des historiens de France ; — Notices des manuscrits de la Bibliothèque nationale ; — Ordonnances des rois de France ; — Historiens des Croisades ; — Recueil des mémoires ; — Lettres et diplômes de la première et deuxième race.*

Six élèves de l'École des Chartes sont attachés spécialement à l'Académie pour les travaux relatifs aux chartes et diplômes.

Académie des sciences. — 54,000 fr. pour la publication des comptes rendus hebdomadaires de ses séances ; 8,500 fr. pour achats d'instruments, expériences, etc.

Académie des beaux-arts.— La Commission du Dictionnaire des beaux-arts reçoit 5,000 fr. d'indemnité et 10,000 fr. pour frais de publication. Elle dispose, en outre, annuellement de 6,000 fr. pour frais des médailles des grands prix de Rome.

L'Académie des sciences morales et politiques a un crédit de 12,000 fr. pour publication de travaux sur des questions d'économie politique, statistique, etc.

Chaque Académie reçoit, en outre, de l'État le montant d'un ou plusieurs prix de 1,500, 2,000 et 3,000 fr., qui viennent s'ajouter aux prix provenant des libéralités de particuliers.

Le prix biennal fondé en 1859 est de 50,000 francs, alloué aux cinq Académies qui le décernent en commun. Les dépenses de la bibliothèque de l'Institut s'élèvent à 25,000 francs, et celles du secrétariat à 50,000 francs.

~~~~~~

Le conseil général de la Haute-Garonne ayant voté un crédit de cinq cents francs en faveur des Jeux floraux, l'Académie a décidé qu'une nouvelle fleur, l'Immortelle d'or, serait accordée, tous les deux ans, à l'auteur du meilleur discours en prose sur des sujets historiques locaux, dissertation ou éloge. Pour l'année 1881, elle met au concours le sujet suivant : *Étude sur le parlement Maupeou à Toulouse.* Le prix pourra être double.

Enfin une fleur d'or, le Jasmin (valeur de mille francs), ayant été offerte au concours de l'Académie, pour un sujet de philosophie chrétienne, elle sera décernée, comme prix, en 1880, à l'auteur du meilleur discours en prose sur le sujet suivant : *Les Harmonies naturelles de l'âme humaine et du spiritualisme chrétien ; développement philosophique de cette pensée de Tertullien : L'âme humaine est naturellement chrétienne* (Apologétique, chap XVII).

Le concours sera ouvert, en 1880, pour tous les ouvrages, de poésie ou prose, du 1er au 29 février, terme de rigueur.

Les auteurs feront déposer, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES de chaque ouvrage *au Secrétariat de l'Académie des Jeux floraux, au Capitole, à Toulouse.* Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen qui se fait à la fois séparément dans trois bureaux. Plusieurs ouvrages ou pièces du même auteur ne doivent pas être présentés collectivement sous forme de recueil ou en fascicules; chacun doit être remis isolément. *On ne doit pas y joindre de billet, cacheté ou non, contenant le nom de l'auteur;* ce nom sera demandé à la personne qui aura remis les copies, quand l'ouvrage aura mérité d'être couronné ou imprimé au Recueil, ou quand le résultat d'un premier examen présentera des chances possibles de mention au Rapport. Chaque exemplaire doit porter, avec le titre de l'ouvrage, une épigraphe qui sera inscrite sur le registre du concours, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement à l'Académie, soit par la poste, soit par toute autre voie que celle qui vient d'être indiquée, ne seront pas admis.

~~~~~~

La seconde partie du tome IV de la troisième édition du *Dictionnaire des anonymes* de A.-A. Barbier a été livrée au public; elle va, pour la partie française (col. 641-1132), du mot TABLEAU au mot ZULÉ ; ensuite viennent les anonymes latins (col. 1137-1410). Revue et augmentée par MM. Olivier Barbier, René et Paul Billiard, de la Bibliothèque nationale, cette édition comprend une foule d'articles relatifs à des publications antérieures à 1824 qui ne se trouvent pas dans l'édition publiée cette année, sans parler de beaucoup d'autres qui se sont produites depuis cinquante-cinq ans. Toutefois on y découvrira sans doute bien des lacunes; mais elles sont inévitables, car une multitude de livres et d'opuscules ont vu le jour sans que leurs auteurs soient connus; un supplément pourra d'ailleurs venir plus tard compléter en partie ce travail, qui a exigé de longues et pénibles recherches, poursuivies avec une patience infatigable. — Les articles ne sont pas numérotés comme ils l'étaient dans les deux premières éditions, mais, approximativement, on peut les évaluer à plus de 60,000.

~~~~~~

En vertu d'une ordonnance de M. le juge d'instruction Ragon, les *Dialogues du divin Pierre Arétin*, édités par M. Liseux, ont été saisis.

Nous croyons savoir qu'il n'a été saisi que trois exemplaires en trois volumes de la première série complète de cet ouvrage.

~~~~~~

M. le sous-secrétaire d'État aux beaux-arts vient de prescrire l'inventaire de la bibliothèque musicale de l'Opéra-Comique.

Le catalogue sera dressé par M. de Lajarte, sous la direction de M. Jules Bourdon, conservateur de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

~~~~~~

Une chaire de l'histoire des religions vient d'être créée au Collège de France. M. Albert Réville en est nommé titulaire.

~~~~~~

C'est M. le comte de Lanjuinais qui remplace, comme trésorier de la *Société des Bibliophiles français,* M. le comte de Béhague, décédé.

~~~~~~

La bibliothèque Lennox, du nom de son fondateur, vient d'être inaugurée à New-York. L'édifice est en marbre blanc. De son vivant, Lennox avait doté ce bel établissement, le plus considérable du Nouveau-Monde, d'un capital de quatre millions de francs, et
~~~~~~

il y a ajouté, par testament, une autre somme considérable pour achat de livres. La collection particulière Lennox, qui forme le premier fonds de la bibliothèque, était déjà l'une des plus considérables des États-Unis. Elle abonde en éditions rares.

L'Univers annonce que le P. Félix, de la Société de Jésus, va, à l'occasion des débats soulevés par les projets de loi de M. le ministre de l'instruction publique, publier huit lettres dont chacune formera un traité. En voici les titres :

1re lettre : M. Jules Ferry et l'article 7.
2e — L'article 7 et le droit de la famille.
3e — L'article 7 et le droit de l'État.
4e — L'article 7 et les deux Frances.
5e — L'article 7 et le cléricalisme.
6e — L'article 7 et le jésuitisme.
7e — L'article 7 et la liberté.
8e — L'article 7 et le droit commun.

Cet ouvrage aura pour titre général : *L'Article 7 devant la raison et le bon sens ou les contradictions de M. Jules Ferry*. Il est sous presse et doit paraître à la Société générale de librairie catholique.

Dans sa séance du 9 janvier, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a entendu le rapport de M. Baudry sur les ouvrages présentés pour le prix Gobert.

En voici les titres :

1° *Le Livre des métiers d'Estienne Boileau*, publié par René de L'Espinasse et Fr. Bonnardot. 1879, in-4°;

2° *Histoire générale et chronologique de la maison royale de France* (du P. Anselme). Nouvelle édition, par Pottier de Courcy, tome IX, 2e partie. 1879;

3° *Histoire générale du Languedoc*, tome VII et VIII, et deux extraits, par A. Molinier. Ces extraits sont : Études sur l'administration de saint Louis et d'Alphonse de Poitiers dans le Languedoc, et Étude sur l'administration féodale dans le Languedoc;

4° *Histoire des États provinciaux de la France centrale sous Charles VII*, par Antoine Thomas; 2 volumes in-8°;

5° *Le costume au moyen âge d'après les sceaux*, par Demay. 1879, grand in-8°;

6° *Clément Marot et le Psautier huguenot*, par Douen. 2 volumes grand in-8°. 1878 et 1879.

Sont en outre maintenus au concours, conformément au règlement, les lauréats de l'année dernière, MM. Meyer et Giry.

La chanson de Marie Stuart. — Brantôme a cité quelques vers d'une complainte qu'un auteur inconnu met dans la bouche de Marie Stuart pleurant la mort de son époux François II. Plus loin, le même écrivain cite d'autres stances empreintes du sentiment le plus poétique et le plus tendre, qu'il attribue à Marie Stuart elle-même. M. le docteur Galy, d'après un manuscrit appartenant à la bibliothèque de Brantôme, vient d'établir : 1° que tous les vers cités par le célèbre chroniqueur font partie d'une même pièce; 2° que ce petit poème ne peut être l'œuvre de la reine d'Écosse, car elle y paraît avec le titre de « Reine de Beauté »; 3° qu'il était incomplètement connu, le manuscrit de Périgueux contenant plusieurs strophes inédites.

Voilà donc Marie Stuart, sinon dépouillée de son auréole littéraire (car il demeure certain qu'elle donna des preuves d'un véritable talent poétique), du moins dépossédée des quelques stances que nous nous plaisions à lui attribuer. (*Temps*.)

Il vient de paraître à Londres la traduction des *Impressions de voyage* du shah de Perse pendant sa dernière tournée en Europe en 1878, l'année de l'Exposition universelle.

Ce livre présente assurément un côté curieux, car il nous révèle l'état intellectuel d'un despote oriental qui se pique de littérature et de philosophie. Sa façon de juger les hommes et les choses présente un caractère particulier et n'est pas sans intérêt au point de vue psychologique. Ce n'est pas que S. M. Nasreddin-Khan se montre observateur très fin, et nous avons tout lieu de croire que plus d'un de ses sujets rapporterait d'un voyage en Europe des souvenirs et des impressions plus marqués peut-être au coin du goût persan, mais en même temps plus topiques. Le shah de Perse visite, par exemple, la cathédrale de Strasbourg et ne trouve à en dire que ceci : « Elle est entièrement bâtie en pierres et décorée de sculptures splendides : statues d'hommes et d'anges et autres. Elle est si haute qu'on ne peut regarder l'extrémité de la flèche sans faire tomber son chapeau. »

De M. Grévy, il ne garde d'autre souvenir que celui-ci : « C'est un vieillard très intelligent, à la lèvre et au menton rasés »; mais ce qui a le plus frappé le roi des rois de l'Iran, ce sont nos cochers de fiacre. Nous ne savons cependant pas où le royal voyageur a pu prendre que nos automédons à 2 francs l'heure poussent un cri particulier qu'il figure ainsi : *Oumamtedi !* Voici d'ailleurs comment le shah s'exprime sur leur compte : « Les cochers de Paris n'ont point d'heure fixe pour se reposer. Je n'ai vu de cochers éveillés qu'en marche. Chaque fois que son maître ou la personne qui a loué une voiture entre dans une boutique ou dans une maison pour y faire une visite et s'y arrête quelque temps, le cocher s'endort immédiatement et ne se réveille que lorsque son maître est revenu. Chaque cocher a bien un journal à la main, mais, avant d'avoir commencé à lire, il est endormi. »

Telle est la portée des observations du shah Nasreddin, qui n'ont aucune saveur orientale, comme on voit, mais qui nous ouvrent des aperçus sur la valeur intellectuelle et morale du souverain actuel de la Perse. *(Liberté.)*

La mort de M. le comte de Montalivet crée une vacance à l'Académie des beaux-arts, où le défunt avait été élu en 1840, en remplacement de M. le vicomte de Sénones. A partir de cette époque, retiré de la politique militante, M. le comte de Montalivet s'occupa plus spécialement de travaux artistiques. Il a attaché son nom à la création du musée de Versailles, à l'agrandissement du Louvre, et à une belle restauration des palais de Fontainebleau, de Pau et de Saint-Cloud. Très érudit et très collectionneur, sa bibliothèque particulière du château de la Grange renferme un grand nombre de livres rares et constitue à elle seule une véritable fortune.

L'atlas de la ville de Paris. — On sait que la ville de Paris a fait publier un atlas des plans de la capitale. Cet ouvrage est extrêmement précieux. Désormais les historiens qui écriront l'histoire de Paris, les romanciers qui voudront faire mouvoir leurs personnages aux époques lointaines du moyen âge et de la Renaissance, aux temps de Louis XIV et de la Révolution, trouveront dans l'atlas des anciens plans de Paris des documents certains, un guide fidèle, qui donneront à leurs récits le caractère de la vérité historique et l'attrait de la couleur locale.

Dès à présent, un deuxième tirage à trois cents exemplaires va être effectué, ce qui permettra de livrer au public quatre cents atlas. Ces quatre cents exemplaires seront vendus, non pas au prix primitivement fixé à 100 francs, mais à raison de 200 francs l'atlas complet, prix manifestement au-dessous de la valeur de l'ouvrage.

Chaque plan pourra être vendu séparément, selon une série de prix qui sont gradués sur le nombre de feuilles dont le plan se compose; celui qui atteindra le prix le plus élevé est le plan de Verniquet qui sera cédé moyennant 25 francs.

La dépense de la nouvelle édition est évaluée à 23,700 francs.

Dans l'avenir et selon les demandes du commerce, il sera fait des tirages supplémentaires.

NÉCROLOGIE

La colonie polonaise à Paris vient d'éprouver une grave perte. On annonce la mort, à Menton, de M. Bronislas Zaleski. Le défunt, caractère généralement et hautement estimé et écrivain très apprécié en Pologne, était directeur de la Bibliothèque polonaise à Paris, 6, quai d'Orléans. Après 1848, jugé par le gouvernement russe pour la seconde fois pour faits politiques et condamné au service militaire dans les steppes kirghises, il fit la campagne de Khiva sous les ordres du général Pérovsky, et s'y lia avec le célèbre poète petit-russien Schewtchenko, son camarade de peine et d'exil. Amnistié après l'avènement de l'empereur Alexandre II, il habitait Paris depuis 1860.

Il travaillait depuis plusieurs années à une biographie du prince Adam Czartoryski, dont il venait d'envoyer le premier volume à l'impression depuis quelques jours à peine quand la mort est venue l'enlever.

Les journaux allemands annoncent la mort du professeur Heffter, doyen de la Faculté de droit de l'université de Berlin. Heffter a laissé de nombreux écrits sur la jurisprudence; son *Traité du droit des gens* lui avait valu une grande réputation.

Le *Courrier des États-Unis* annonce la mort de M. Henry Carter, plus connu sous le nom de Frank Leslie.

M. Henry Carter était âgé de cinquante-neuf ans.

Après avoir été attaché comme graveur à l'*Illustrated London News*, Henry Carter vint en 1848 aux États-Unis, où un acte de la législature l'autorisa à prendre le nom de Frank Leslie. C'est sous ce nom qu'il a publié sucessivement le *Gleason's Pictorial*, la *Gazette of Fashion* (aujourd'hui *Lady's Magazine*), le *New York Journal*, le *Chimney's Corner*, le *Sunday Magazine* et divers autres journaux illustrés qui ont tous obtenu un grand succès.

M. Poujoulat, l'un des principaux et des plus anciens rédacteurs de *l'Union*, vient de mourir à Paris, à l'âge de soixante-douze ans.

M. Poujoulat avait collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, au *Musée des Familles*, et plus récemment au *Correspondant*. C'est lui qui avait rédigé les *Notices* insérées dans la grande édition des œuvres de Boileau de la maison Mame. Il avait également fourni à *la Quotidienne* un nombre considérable d'articles dont plusieurs ont été réimprimés.

M. Poujoulat a beaucoup écrit en dehors du journalisme. Il fut l'actif collaborateur de Michaud pour l'*Histoire des Croisades* et pour la *Correspondance d'Orient*, publiée au retour d'un long voyage d'exploration en Grèce, en Turquie et en Asie-Mineure, voyage pendant lequel il explora, pour sa part, plus spécialement la Syrie et la Judée. La *Bibliothèque des Mémoires pour servir à l'histoire de France* est due à la même collaboration. M. Poujoulat avait publié, en 1835, *la Bédouine*, roman dont les scènes se passent au désert et qui fut couronné par l'Académie. Ayant encore accompagné en Italie Michaud, dont la santé réclamait ce voyage, il fit paraître : *Toscane et Rome, correspondance d'Italie*. Il fit imprimer, en 1848, une nouvelle édition de l'*Histoire des Croisades*, précédée d'une notice sur la vie de Michaud.

M. Poujoulat a fait paraître encore un grand nombre d'ouvrages historiques et littéraires, parmi lesquels une *Histoire de France*, depuis 1811 jusqu'à nos jours; l'*Histoire de la révolution de Jérusalem*, une traduction des *Lettres de saint Augustin*.

Après 1848, M. Poujoulat fut nommé représentant à l'Assemblée constituante, dans une élection partielle, par les Bouches-du-Rhône, son département natal, puis renvoyé par le même département à la Législative. Il vota dans ces deux Assemblées avec la droite.

Les journaux belges annoncent que la ville de Liège vient de perdre le plus distingué de ses historiens, M. Ferd. Henaux, qui a succombé en quelques jours aux suites d'une pneumonie. Son principal ouvrage est l'*Histoire du pays de Liège*, dont il a donné trois éditions.

Ferdinand Henaux était d'une famille d'écrivains. Son frère, Étienne Henaux, était poète.

Victor Henaux, qui reste seul de cette famille, a publié des poésies et des essais de littérature et de critique.

On annonce la mort de M. Charles-Camille Hertz, fondateur et ancien secrétaire général de la Société de géographie commerciale de Paris, membre du comité central de la Société de géographie de France

et auteur de divers ouvrages, dont le plus connu est la *Géographie contemporaine*.

On annonce la mort d'une romancière très connue d'Allemagne, la comtesse Ida Hahn-Hahn, morte à Mayence, le 11 janvier. Née en 1805 à Tressow, dans le Mecklembourg-Schwerin, la comtesse Hahn-Hahn s'était déjà fait une réputation par ses livres de voyages et ses romans quand, en 1850, elle se convertit à la foi catholique. Les motifs de sa conversion ont été exposés par elle dans un petit livre intitulé : *De Babylone à Jérusalem*. Depuis 1850, la comtesse Hahn-Hahn a publié, dans un esprit tout à fait catholique, une douzaine de romans qui ont eu beaucoup de succès. On peut citer, parmi ces derniers ouvrages : *Maria Regina, Peregrin, Doralice, les Deux Sœurs, l'Héritière de Kronenstein, Nirvâna*, etc.

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. E.-D. de Biéville, critique dramatique du *Siècle* depuis de longues années, et l'auteur du *Fils de famille*.

M. de Biéville, de son nom paternel Edmond Desnoyers, avait fait jouer, seul ou en collaboration avec Théaulon, N. Fournier et surtout Bayard, un grand nombre de comédies légères et de vaudevilles, et aussi quelques drames. Sa première comédie, l'*Homœopathie*, date de 1836.

Avec Scribe, il eut une comédie au Théâtre-Français, intitulée : *Rêves d'amour*. Son drame en trois actes, *Eric le Fantôme*, eut du retentissement en 1848. Depuis 1860, il n'avait plus écrit pour le théâtre.

En 1856, M. de Biéville était entré comme critique dramatique au *Siècle*, qu'il n'a jamais quitté depuis.

On annonce la mort de M. Alcide Cayrou, ancien adjoint au maire de Bordeaux, littérateur distingué, qui avait entrepris une traduction en vers des œuvres de Shakespeare..

On annonce la mort de M. Emmanuel Cokkinos, professeur à l'université d'Athènes, un des jurisconsultes les plus distingués de la Grèce.

On se souvient que c'est M. Emmanuel Cokkinos qui vint il y a quelques mois, en France, remettre à M. Gambetta le diplôme de membre honoraire de l'Académie de Grèce.

M. Charles Aubanel, éditeur, frère du félibre provençal Théodore Aubanel, vient de succomber à une attaque de paralysie, à l'âge de cinquante-trois ans.

M. Hepworth Dixon, directeur de l'*Athenæum* anglais depuis 1853, est mort à Londres d'une attaque d'apoplexie. Il n'avait que cinquante-huit ans.

M. Hepworth Dixon était un écrivain brillant, original, fantaisiste. Il n'avait pas reçu les bénéfices et subi les inconvénients de l'éducation scolaire, et ses ouvrages gardèrent toujours la trace de l'indiscipline intellectuelle de sa jeunesse. Élevé dans une campagne sauvage par un oncle lettré, il avait beaucoup lu, pas mal étudié la philosophie et fait quelques vers, lorsqu'on le plaça dans une maison de commerce de Manchester où il se familiarisa avec les langues étrangères. La littérature l'attirait plus que les affaires. Il commença par collaborer à plusieurs *Magazines*, fut remarqué par M. Dilke, propriétaire de l'*Athenæum*, qui se l'attacha, et mena de front, avec une activité remarquable, les travaux et les voyages. A de nombreux articles sur le mouvement intellectuel, sur l'éducation, sur les classes inférieures de l'Angleterre, sur les prisons, se joignirent des volumes d'histoire où M. Hepworth Dixon entreprenait volontiers des réhabilitations. Dans sa *Vie de lord Bacon*, il justifiait le célèbre chancelier de l'accusation de concussion. Dans son *William Penn*, il réduisait à néant, de la manière la plus victorieuse, les imputations de Macaulay contre l'honnête fondateur de la secte des quakers. Les ouvrages où il consignait les résultats de ses courses en Orient et en Occident, depuis la Terre-Sainte jusqu'au lac Salé des Mormons, accusaient le même goût pour le paradoxe, le même éclat d'imagination, la même témérité généreuse d'esprit et de caractère. *La Terre-Sainte, la Nouvelle Amérique, les Épouses spirituelles, la Libre Russie, la Tour de Londres* (un de ses meilleurs), ont soulevé des critiques assez vives qu'ils méritaient quelquefois, et de chaudes louanges qu'ils méritaient toujours. M. Hepworth Dixon n'a jamais été indifférent à personne, amis ou ennemis. C'est un des plus beaux éloges que l'on puisse faire d'un homme en général, et d'un écrivain en particulier.

NOTES ET INFORMATIONS

SUR LES INDUSTRIES DU LIVRE

La France possède 512 manufactures de papier et de carton occupant 28,656 ouvriers. La force motrice de ces établissements est de 20,378 chevaux-vapeur, et la puissance de production s'élève à 1,413,920 quintaux métriques, d'une valeur de 103,764,138 francs.

Pendant les neuf premiers mois de l'année qui vient de se terminer, la France a exporté pour 10,167,803 francs de livres imprimés en français, et pour 1,282,481 francs de livres imprimés en langues mortes et en langues étrangères. Les papiers à imprimer, à écrire et à dessiner figurent pour 5,000,800 francs, le carton et le papier à lettre pour 3,078,285 francs. En rapprochant ces chiffres de ceux de 1878 et de 1877 pour la même période de temps, nous voyons que l'exportation des ouvrages en langue française a gagné 789,448 francs sur 1878 et perdu 75,558 francs sur 1877. Les ouvrages en langues étrangères ont gagné 171,184 francs sur 1878 et perdu 258,062 francs sur 1877. Le papier à imprimer se trouve en perte de 251,926 francs sur 1878 et de

1,015,160 francs sur 1877. Le carton et le papier à écrire perdent 56,179 francs sur 1878 et gagnent 466,179 francs sur 1877.

Ces chiffres démontrent que l'imprimerie française a exporté, dans les trois premiers trimestres de 1879, pour un million de francs de livres imprimés de plus qu'en 1878, et que le papier a perdu plus d'un million sur les deux années précédentes.

Les caractères en caoutchouc. — Le caoutchouc a reçu dans l'industrie des applications multiples et cette matière a déjà rendu des services signalés. Mélangée avec le soufre et soumise à l'action de la chaleur, elle se durcit et offre alors une force de résistance qui la rend propre à des usages qu'elle n'aurait pu remplir à l'état brut.

On a donc fait à l'aide du caoutchouc vulcanisé des timbres à l'aide desquels on peut imprimer sur toutes les surfaces : aussi bien sur le papier que sur le verre ou le fer-blanc, le bois ou le marbre.

La *Revue de l'Imprimerie* consacre à ce sujet son premier article du numéro de janvier et nous apprend en outre que M. Ed. Ritschel, fondeur à Neustadt, s'est imaginé de rendre mobiles les caractères des timbres et qu'il a poussé plus loin ses expériences en apportant une si grande précision dans la confection des types en caoutchouc qu'il les rend aptes à servir en typographie comme les types actuels en métal.

Pour notre compte, sans douter de la réalisation d'un semblable projet, nous aurions besoin de la consécration de l'expérience pour nous prononcer définitivement à son sujet. Si, en effet, on pouvait obtenir des types ainsi fondus, nous pensons que leur durée et leur facilité de mise en train seraient remarquables. L'avenir nous dira ce qu'on doit penser de cette nouvelle invention.

Un nouveau journal d'imprimerie vient de paraître à New-York, chez Kelly et Bartholomew. L'*American Model Printer* est assurément, sinon le mieux informé, tout au moins le plus luxueux des périodiques du même genre. C'est une merveille d'impression qu'on ne saurait trop recommander aux éditeurs de tous pays.

Nous lisons dans le *Gutenberg Journal :* Le *British and Colonial* nous fournit quelques renseignements sur la participation de la France à l'Exposition internationale de Sydney. Parmi les industriels qui nous intéressent le plus, nous relevons les noms de M. E. Pichot dont les jolies impressions en chromo pour étiquettes, affiches de magasin et de vitres et les articles ordinaires de sa maison ont été vivement remarqués.

M. H. Bataille; M. F. Appel; MM. Leroy-Secail et C[ie] ont, dans des genres différents, exposé aussi de belles impressions chromolithographiques. On connaît, parmi nous, l'importance respective de ces diverses maisons et l'on se rendra compte de l'impression qu'elles ont dû produire.

Le « Missel portugais » de la maison Appel et les jolis choix de Christmas et de cartes de Pâques ne sont pas restés inaperçus et ont été l'objet de l'admiration des visiteurs.

La machine de MM. Leroy-Secail pour fabriquer les enveloppes a été une des « great-attraction » de la partie française.

M. Ch. Torchon a aussi attiré l'attention du public australien avec ses étiquettes de garanties imprimées en plusieurs couleurs et qui en France obtiennent un si légitime succès pour leur côté pratique, qui n'a pas échappé à ce peuple essentiellement commerçant.

MM. Dupuy et fils avec leurs machines lithographiques; Hutinet avec ses impressions pour photographes, ses cartes et ses produits de luxe; M. A. Lefranc avec ses encres d'imprimerie et ses remarquables couleurs pour l'art, ont complété l'ensemble des producteurs français qui avaient tenu à honneur de représenter nos industries dans cette contrée neuve et appelée au plus puissant développement.

* On nous annonce de Boston qu'on vient de faire une découverte qui doit remplacer la gravure sur bois. L'inventeur nomme son procédé la *gravirotypie*, qui aurait comme propriété de reproduire les traits et les lignes, les ombres et les demi-teintes du dessin à tel point qu'il n'y aurait aucune différence entre la copie et l'original.

Une industrie éminemment parisienne vient de s'éteindre, constatent *les Débats*. Les transformations successives des rues de Paris auront bientôt totalement fait disparaître les modestes cahutes que l'on voyait dans les encoignures des monuments et qui étaient à la fois le logis et le cabinet de l'écrivain public.

Un des derniers, le dernier peut-être de ces artistes calligraphes tenait à la place Maubert une boutique où se fabriquaient depuis un demi-siècle placets, lettres, pétitions, demandes en mariage, poulets, épithalames, actes de toute sorte.

Puisque le type de l'écrivain public va se perdre, nous en fixerons le souvenir par quelques traits rapides. C'était ordinairement un vieillard, homme instruit assez souvent, mais que des revers avaient jeté dans le besoin. Il était possesseur d'une belle main, faisait des vers au besoin et était apte à exécuter une page d'écriture en bâtarde, en coulée, en ronde, en anglaise, en gothique. Il réussissait à main levée les traits les plus hardis et ornait de fleurons tortillés les quatre angles des feuilles de papier.

Les clients et les clientes de l'écrivain public variaient selon les quartiers.

Aux abords des halles et des marchés, la clientèle était surtout composée de marchands et marchandes ambulants auxquels se joignaient les maraîchères des environs de Paris, les gens de cuisine et les portefaix.

Au faubourg Saint-Honoré, c'étaient les valets de chambre, les domestiques, les cochers de grande maison, etc.

Le client le plus assidu de l'écrivain public a été de tout temps le porteur d'eau, marchand de bois et de charbon. C'étaient pourtant des pratiques dont se souciait peu l'artiste calligraphe, parce qu'elles lésinaient sur le prix et faisaient vingt fois recommencer une lettre.

Le militaire, bref, coulant, aisé à satisfaire, tenait courte séance et était pour l'écrivain un client de choix. Un fameux client encore était le pompier.

Peu regardant quant au prix, il faisait appel à toutes les facultés de l'écrivain pour dépeindre élo-

quemment sa flamme à quelque bonne d'enfant ou à un cordon bleu, et terminait son opération en offrant à l'article un rafraîchissement toujours accepté avec empressement chez le marchand de vin ou à la brasserie voisine.

Les prix de rédaction variaient selon le sujet, selon le genre, c'est-à-dire qu'il y avait un prix pour la prose, un autre pour la poésie.

Comme on le pense bien, l'écrivain public devenait le confident des révélations les plus étranges; il se faisait l'instrument de gros scandales, s'associait à de petites scélératesses, arrondissait le chiffre du carnet des dépenses de la cuisinière qui faisait danser l'anse du panier, et se faisait le complice de l'amoureux qui correspondait avec la femme de son ami.

Afin de gagner la confiance de tous et comme garantie de sa discrétion, l'écrivain public plaçait au centre de la vitrine de sa cahute un écriteau portant ces mots : *Au tombeau des secrets !*

On lisait il y a environ trente ans le quatrain suivant sur la devanture d'un écrivain public établi depuis le commencement du siècle rue Montmartre, contre l'église Saint-Eustache :

Ma bonne plume, ô toi que l'on convie
A griffonner à tort ou à raison,
Noircis ton bec pour me gagner la vie,
Noircis ton bec pour noircir le fripon.

La paternité de ce quatrain est attribuée au chansonnier-vaudevilliste Désaugiers.

~~~~~~~~

Le Petit Journal nous apprend que Son Altesse Harijo Condosiwoyo, prince de Soeracarta (île de Java), accompagné de son fils et de M. Elsbach, représentant de la presse des Indes néerlandaises, a visité le 20 décembre les ateliers Marinoni.

Le prince, ajoute notre confrère, a paru s'intéresser beaucoup aux différents travaux mécaniques qui ont été exécutés devant lui, et a reconnu, sur la liste des acquéreurs des machines Marinoni, les noms des plus importantes imprimeries des Indes néerlandaises.

~~~~~~~~

L'intéressante revue mensuelle *l'Imprimerie,* fondée par Gabriel Charavay, donne les détails qui suivent sur M. Paul Dupont, dont nous avons annoncé la mort dans notre livraison de janvier :

M. Paul Dupont était né à Périgueux en 1796. Fils d'une ancienne famille d'imprimeurs de cette ville, il fut envoyé tout jeune à Paris, pour y apprendre la typographie. Il passa plusieurs années chez M. Firmin Didot père. Et, quand il fut apte à diriger une imprimerie, il en organisa une qui devait plus tard compter parmi les plus importantes de l'Europe.

M. Paul Dupont fonda son premier établissement typographique vers 1820. C'était au lendemain de la Restauration, la censure venait d'être rétablie, et il se vit un beau jour, pour une simple infraction aux règlements de police, retirer son brevet, c'est-à-dire qu'il perdit sa situation. Se trouvant dans l'impossibilité de faire de l'imprimerie sous son nom, M. Paul Dupont s'adjoignit un associé qui devint titulaire du brevet. Cette association prit fin en 1830, époque où furent jetées les solides assises sur lesquelles repose le gigantesque établissement qui subsiste aujourd'hui. M. Paul Dupont se préoccupa d'abord de concentrer chez lui ces imprimés sans nombre destinés aux administrations publiques. Puis vinrent les innombrables impressions consommées par les sociétés industrielles et financières. Il y ajouta par la suite une collection de bons ouvrages pour l'enseignement primaire et les bibliothèques rurales.

L'organisation d'une vaste succursale à Clichy, où les femmes furent employées aux travaux typographiques, ajouta encore à l'extension de sa maison; plus tard, elle se compléta d'une fonderie, d'une clicherie, d'une fabrique d'encre, d'un atelier de brochure et de reliure. Ces deux établissements donnent l'idée de la manière dont une imprimerie doit être administrée en grand à notre époque.

Les travaux de son imprimerie ont obtenu des médailles d'or aux Expositions françaises de 1849 et de 1853; une *price medal* à l'Exposition universelle de Londres, en 1851. C'est en qualité d'imprimeur que M. Paul Dupont fut décoré, et, après l'Exposition universelle de 1867, s'il reçut la rosette d'officier de la Légion d'honneur, il la dut à l'excellente organisation donnée à ses établissements.

Il faut ajouter qu'il fut également honoré d'un assez grand nombre de décorations étrangères.

M. Paul Dupont est l'auteur de plusieurs ouvrages typographiques. On a de lui un volume in-folio intitulé : *Essais d'imprimerie.* Cet ouvrage, dont l'exécution typographique est fort remarquable, est dédié à M. Ambroise Firmin-Didot. Touchant témoignage de reconnaissance de l'élève pour son glorieux et vénéré maître.

En 1854, M. Paul Dupont, développant le cadre dans lequel il avait restreint ses premiers essais, en a composé un ouvrage en deux volumes qui, sous le titre d'*Histoire de l'Imprimerie,* donne des renseignements intéressants, principalement sur la partie moderne.

En 1867, à l'occasion de l'Exposition universelle, il fit paraître un beau volume portant un titre d'actualité : *Une Imprimerie en 1867,* et où sont décrites, sous une forme attrayante, les diverses opérations qui concourent à la confection d'un livre.

Son nom figure aussi en tête de divers répertoires de science et de pratique administratives.

En 1852, M. Paul Dupont fut élu député au Corps législatif par le département de la Dordogne. Depuis lors, il a été réélu en 1857, en 1863 et en 1869. Aux élections sénatoriales, en 1876, il fut nommé sénateur.

~~~~~~~~

Nous donnerons chaque mois, sous cette rubrique, toutes les informations qui nous parviendront au sujet des industries du Livre, telles que découvertes des procédés nouveaux de fabrication ou de reproduction et tout ce qui regarde la technologie professionnelle dont nous nous occupons et qui peut intéresser une grande partie de nos lecteurs.

Un *erratum* s'est glissé dans notre dernière livraison : Dans l'annonce E. FORGET, à Niort, page 16, article numéroté 12 de la livraison du 10 janvier 1880, *au lieu de :* 18 fr. *lire :* 180 fr.

~~~~~~~~

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PERIODIQUES

DU 15 DÉCEMBRE AU 15 JANVIER

L'Art (21 décembre). — Edmond Bonnafé : L'Art du bois.

(28 décembre). — Alessandro Franchi : Étude historique sur les portes du Baptistère de Florence. — Noël Geussac : Le Cabinet de S. M. Loépold II, roi des Belges (suite). — Paul Leroi : Analyse raisonnée des richesses artistiques renfermées au palais de San Donato.

(11 janvier). — L. de Ronchaud : *La Victoire de Samothrace.* — Alessandro Franchi : Etude historique sur les portes du baptistère de Florence. — G. Leroi : Analyse raisonnée des richesses artistiques renfermées au palais de San Donato.

L'Artiste (janvier). — A. Houssaye : Les petits Louvres. — De Glinka : La science de la société humaine. — H. Houssaye : La Parisienne au XVIII^e^ siècle. — Rachilde : Anadyomène. — Privat d'Anglemont : Souvenirs du vieux Paris ; documents pour servir à l'histoire des travers, des idées, des gloires et des ridicules du XIX^e^ siècle. — Marcello : Les autographes. — Lord Pilgrim : A propos de M^me^ O' Connell. — A. Houssaye : L'oiseau bleu de Molière. — La vie intérieure de la Comédie-Française ; le fils du comédien Baron, plaidoierie d'Elie de Beaumont. — L'art et la charité. — Jacques Villebrune : Poésies. — Causeries d'un chercheur. — Chronique.

Bibliothèque universelle et Revue suisse (janvier). — La renaissance littéraire des Slaves méridionaux. Les Bulgares, par M. Louis Leger. — Les esprits du Seeland, nouvelle, par M. L. Favre. — Un théâtre national dans la Suisse romande, par M. Marc-Monnier. — Le joueur de harpe, étude de mœurs italiennes, par M. Honoré Mereu. — La question d'Orient dans sa nouvelle phase, par M. Ed. Tallichet. — Chronique parisienne. — Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bulletin du Bibliophile (septembre-octobre). — Louise de Lorraine, reine de France (1553-1601), par M. Meaume. — Nouvelles lettres de Pétrarque sur l'amour des livres, traduites pour la première fois d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, par Victor Develay. — Causeries d'un bibliophile : De la gravure dans les livres, par le baron Ernouf. — Revue critique de publications nouvelles : Centuria librorum absconditorum, by Pisanus Fraxi. — Nouvelles et Variétés.

Le Contemporain (janvier). — Lœsevitz : L'Autriche-Hongrie en 1879. — Valmont : Lord Beaconsfield et la protection. — Lavollée : Les ouvriers des Etats scandinaves. — Robert du Casse : Un mameluck tunisien général français. — Blanchard : Le grec moderne ; cours professé à la Faculté des lettres de Marseille. — *** : L'art dans l'antiquité et au moyen âge. — Bulletin de l'action catholique. — Chronique du mois. — Bibliographie.

Le Correspondant (25 décembre). — Comte de Champagny : Le siècle des préjugés. — Ch. de Lacombe : Le comte de Serre. — Imbert de Saint-Amand : La dernière annee de Marie-Antoinette ; VI. la Conciergerie. — A. de Courcy : Une île déserte aux Champs-Elysées. — E. Biré : Lamartine et *le Correspondant* (1829-1830). — David : Poésies : l'Hiver, Noël. — H. Cochin : L'Exposition des aquarellistes français. — P. Douhaire : Livres d'étrennes. — Mélanges : H. de Lacombe : *Mgr Dupanloup devant le Saint-Siège et l'Épiscopat,* par M. l'abbé Chapon. Lescœur : *Lettres d'Henry Perreyve à un ami d'enfance* (1847-1865). — Chronique politique.

(10 janvier). — Foblant : Les réactionnaires libéraux. — Baron Ernouf : Le divorce et la Révolution. — Comte A. d'Antioche : Deux diplomates : le comte Raczynski et Donoso Cortès, marquis de Valdegamas, d'après une correspondance inédite. — Imbert de Saint-Amand : La dernière année de Marie-Antoinette. Epilogue. — L'abbé Sicard : L'instruction publique et la Révolution. I : Les destructions. — Roccofort : Pylade. — V. Tissot : La Hongrie inconnue. — E. de Parieu : Les embarras de la question monétaire. — Revue des sciences. — Quinzaine politique.

Économiste français (20 décembre). — De la nécessité de dégrever les taxes sur les transports. — Le tarif des douanes : les industries du lin et du chanvre. — L'acquisition des chemins de fer privés par l'Etat, en Prusse. — Un projet de réforme monétaire. — Le mouvement économique aux Etats-Unis. — Le régime douanier des houilles et des fers et les exportations françaises. — Les droits sur les filés de coton et la fabrique de soieries de Lyon. — Correspondance. — Le chemin de fer transsaharien. — Revue économique. — Nouvelles d'outre-mer.

(27 décembre). — Les placements de la France à l'étranger, leur influence économique et financière. — Le commerce extérieur de la France et de l'Angleterre pendant les onze premiers mois de 1879. — Lettres de Suisse. — La taxe du balayage et la viabilité à Paris. — Le bassin du Niger et les perspectives de la colonisation africaine. — Le dégrèvement des droits sur les sucres. — L'enseignement agricole en Alsace. — Les droits de timbre sur le transport des petits colis. — L'abaissement de la limite du titrage alcoolique des vins importés en France. — Correspondance. — Revue économique. — Nouvelles d'outre-mer. — Partie commerciale. — Partie financière.

(3 janvier). — Les dettes nationales, communales, départementales en France, et l'amortissement. — Le rôle économique de l'Etat, à propos d'un concours de l'Académie des sciences morales et politiques. — Les importations de blé et les exportations d'or. — Le mouvement économique aux Etats-Unis. — Du rôle de la vapeur dans les mœurs, dans l'art et dans la littérature. — Les explorations belges en Afrique. — Revue économique. — Nouvelles d'outre-mer. — Bulletin bibliographique. — Tableaux des importations et exportations de marchandises et de métaux précieux, de navigation et du rendement des droits de douane. — Partie commerciale. — Partie financière.

(10 janvier). — Les apports dans les Sociétés par actions. — Le mouvement économique et financier en Allemagne. — Lettres d'Italie. — Les intérêts français dans l'extrême Orient : l'ouverture du fleuve Rouge et le protectorat du Tong-Kin. — Les discussions de la Société d'économie politique. — Les irrégularités du service de la poste. — Les émissions de valeurs mobilières en 1879. — Les grands travaux publics. — Correspondance. — Protection internationale des marques de fabrique. — Revue économique. — Nouvelles d'outre-mer. — Partie commerciale. — Partie financière.

Gazette anecdotique (15 décembre). — Les Mémoires de Metternich. — Lettres inédites du maréchal Bugeaud. — Un instituteur en 1761. — Bibliographie : *Souvenirs de Frédérick-Lemaître:* — Théâtres : débuts à l'Opéra. — *Varia :* La neige. — Le Cercle de la librairie. — Poésies de Vache. — Un nouveau philtre de jeunesse. — Dans le Midi. — Quelques annonces. — *Variétés :* Nadaud et ses chansons. — Les Cris de Paris.

(15 janvier). — La quinzaine. — Les amitiés de M. Thiers. — Napoléon à Erfurt. — Lettres inédites de Naudet. — Bibliographie : La *Physiologie du goût.* — Théâtres : *Don Juan.* — Nécrologie : Le comte de Montalivet. Prosper Blanchemain. — *Varia :* Coppée jugé par Zola. — Souvenirs de Compiègne. — Balzac, casseur de vitres. — Un voleur de montres. — Types d'examinateurs. — Diderot, roi de la fève. — Marat et les Rois. — Vente d'autographes. — Petite gazette. — Variétés.

Gazette des Beaux-Arts (janvier). — A. de Montaiglon : Antiquités et curiosités de la ville de Sens — Paul Mantz : Adrien Brauwer. — Louis Gonse : Eugène Fromentin, peintre et écrivain. — De Chennevières : *Le François Boucher* de M. P. Mantz. — M. Vachon : Le Musée de la sculpture comparée. — Ephrussi : A propos d'une gravure inconnue du xv[e] siècle. — Bibliographie : Publications de la maison Hachette.

Intermédiaire des chercheurs et curieux (25 décembre). — *Questions :* Un dicton auvergnat. — Le poulailler de Pontoise. — Laïcisation, sécularisation. — Τί δηλοῖ ὁ μῦθος. — Qu'on se le dise. — Potron-Minet. — Aine ? Adige ? Cendrier ? — Le peintre Borgnis. — Les aventures de Figuareau. — Candide Blaise. — Illustrations de Walter Scott. Donateur, donataire. — Le cousin Jacques. — Vénalité des charges. — Henri III et ses mignons. — Claude Maugis. — Les coiffures de Louis XIV. — L'assemblée des chauffe-culottes. — Le jeu de trou-madame. —Deux ignes de Napoléon I[er]. — Joly de Saint-Vallier. — Adèle et Sophie. — Statistiques départementales. — Le procès des saints-simoniens. — Mystifications littéraires. — Un étrange envoi d'auteur. — *Réponses :* Cornes. — Nos bons aïeux ont-ils couché nus ? — Jacques Casanova de Seingalt et ses Mémoires. — Coquilles télégrammatiques. — Les éditions fantastiques. — Épater, épatant. — Le janséniste de Sacy. — Départements en vers. — Vingt-sept enfants. — Diamant brut incrusté dans du fer. — Livres autographiés. — Vin de Roca. — Mots forgés à plaisir et ne se trouvant dans aucun dictionnaire. — Les îles flottantes. — Prophétie burgotine. — Beati possidentes. — Instructions envoyées par Sa Majesté à tous les curés de son royaume. — Le titre d'abbé. — Un hommage insolite. — Le peintre Claude Lefebvre. — A la queue leu-leu. — Va te faire lanlaire. — Rouget de l'Isle. — *Cur verbum* « carreaux » *factum est.* — Les amis des chats. — Chypre. — Œuvres complètes d'Alfred de Musset. — Le royaume d'Yvetot. — Le serpent de mer du *Constitutionnel.* — Le Patafio ; patafioler. — Distique et quatrain. — Livres que les auteurs se sont dédiés à eux-mêmes. — Jacques Callot a-t-il fait de la peinture ? — Lettres d'une Péruvienne. — Littérature alpestre. — Faire de l'enhazé. — Bibliothèque de Massillon. — Clef de *la Vie de Bohème.* — Tant mieux pour elle. — Éruptions du Vésuve avant Pline. — L'Anglais Poopds, l'ami du genre humain. — Le mouchoir bleu. — Le rêve et la vie. — *Trouvailles et curiosités :* Les Capucins et « la maladie » d'une princesse de Lorraine. — La géographie parisienne.

(10 janvier) : *Questions :* Rabelais est-il l'auteur du cinquième et dernier livre de l'histoire de Gargantua et de Pantagruel ? — Descente de l'âme de Molière dans les Champs-Elysées. — Nous périssions, si nous n'eussions péri. — Un refrain patriotique de 1792. — Un mot à ajouter au dictionnaire de Littré. — Babilans. Croix de Malte. — Rimes singulières. — Vers à retrouver. — Le vicomte de Barjac. — De Lys, dessinateur. — Le graveur Picquet. — Crommelin de Bonnemare. — Meusvres, dans le diocèse de Marseille. — Œuvres de Corneille. — Œuvres de Racine. — Magnétisme animal. — Le libraire Deberle. — Gœthe, patineur. — Alfier, pontifical. — Pierre Dolivier, ex-curé de Mauchamps. — La garde impériale russe. — Bibliographie lyonnaise. — Les débâcles historiques. — *Réponses :* Une déclaration qui ne manque pas de franchise. — La chanson parisienne du fi-fi. — Cartes à jouer inventées par Saint-Simon. — Tours de force et enfantillages de rimeurs. — Palmes académiques et universitaires. — Editions fantastiques. — La supériorité allemande. — Epispasme. — Ouvrages composés par des auteurs fort avancés en âge. — Le Patafio. — Beuber des lèvres. — Faire de l'enhazé. — Clef de *la Vie de Bohême.* — Sur un ancien conte : Le Singe et le Barbier. — Ibrahim, bassa de Bude. — Tant pis pour elle ! — Le mouchoir bleu. — Un chevalier de Breteuil. — Le poulailler de Pontoise. — Potron-Minet. — Laïcisation. — Sécularisation. — Les aventures de Figuareau. — Le peintre Borgnis. — Henri III et ses mignons. — Le jeu de trou-madame. — Les coiffures de Louis XIV. — Le cousin Jacques. — L'assemblée des chauffe-culottes. — Le procès des saint-simoniens. — Mystifications littéraires. — *Trouvailles et curiosités :* A Bruxelles, en 1688. — La Danse au village sous le Directoire. — Une veuillotade en guise d'étrennes pour 1880.

La Jeune France (janvier). — A. Daudet : mœurs de province ; le cercle. — Sully-Prudhomme : Le scepticisme politique. — Ruyssen : Notes de voyage ; Strasbourg en 1879. — Franck : Les hommes de *la Jeune France*; Francis Pittié. — De Rouvre : Le P. Didon et le divorce. — Léon Cladel : Eaux-fortes ; la guerre sainte ; la mort du forgeron. — A. Bonsergent : Sculpteurs français ; René de Saint-Marceaux. — Leconte de Lisle : Sacra fames, poésie. — Laurent Pichat : La clef rose, poésie. — Joseph Boulmier : Villanelles ; l'assommoir ; holà. — Henri de Lacretelle : L'alphabet, poésie. — F. Pittié : A une poétesse, poésie.

Journal asiatique (janvier). — Notice sur les caractères phéniciens destinés à l'impression du *Corpus inscriptionum semiticarum* (Ph. Berger). — Notes de lexicographie assyrienne (S. Guyard). — Nouvelles et mélanges. — Chronique littéraire de l'extrême Orient (Imbault-Huard). — Le siège primitif des Assyriens et des Phéniciens (J. Oppert). — Conversation avec le chef des Yezidis ou adorateurs du diable (Siouffi).

Journal de l'instruction publique (20 décembre). — A. Blot : Chronique. — Documents et actes officiels : Nominations récentes. — C. Huit : Les débuts de l'histoire en Grèce. — E. Demougeot : *Le Tour du monde.* — J. Levallois : Le peuple et le naturalisme (suite et fin). — A.-B. : Biographie des contemporains ; M. Racinet ; M. Paul Douhaire. — F. Penant ; Les livres d'étrennes. — Bibliographie.

(27 décembre). — A. Blot : Chronique. — Documents et actes officiels : Nominations récentes. — C. Huit : Les débuts de l'histoire en Grèce. — E. Demougeot : *Pérou et Bolivie,* par M. Ch. Wiener. — J. Levallois : *Un Ami* et *le Trésor* à l'Odéon : MM. Amic et F. Coppée ; *J.-B. Carpeaux,* par E. Chesneau. — A.-B. : Biographie des contemporains ; M. Hippolyte Maze. — Ch. Bonne : Projet de réforme de l'examen du baccalauréat. — Faculté des lettres de Toulouse : Licence, session 1879. — F. Penant : Les livres d'étrennes. — Bibliographie.

(3 janvier). — A. Blot : Chronique. — Documents et actes officiels : Agrégation des sciences mathématiques (concours 1880) ; Circulaire relative aux bourses d'études ; Nominations récentes. — L'abbé Danglar : Le progrès au village. — E. Demougeot : *Mémoires de Saint-Simon.* — C. Huit : Les Débuts de l'histoire en Grèce (suite et fin). — Maignen : Diatribe contre Catulle. — A.-B. : Biographie des contemporains ; M. J. Zeller. — Faculté des lettres de Paris : Licence ; sessions de juillet et d'octobre. — Bibliographie.

(10 janvier). — A. Blot : Chronique. — Documents et actes officiels : Nominations récentes. — E. Demougeot : L'esclavage. — Abbé Dequesnoy : Théorie de la connaissance des corps. — Raunié : M[me] de Maintenon. — J. Levallois : Causerie ; *Bancale et C[ie]* au Théâtre-Cluny ; M. de Biéville ; *Bleuette* de F. Coppée ; le nouveau règlement du Salon. — A.-B. : Biographie des contemporains : M. Desjardins. — Smith : La semaine littéraire ; MM. Chéruel, Baudrillart, A. Craven. — Nouvelles diverses.

Magasin pittoresque (décembre). — Le libraire Babuti. — Le locataire des demoiselles Rocher, nouvelle (suite). — La bouteille, par G. Kruikshank. — Histoire de mon village. — L'enthousiasme dans les Alpes. — L'ancien droit de cyprès, à Bordeaux. — Aventures des restes de Christophe Colomb. — La bataille de Sempach et Winkelried. — Le ciel en 1880. — Noms des habitants des diverses localités de la France (suite). — Petit Dictionnaire des arts et métiers avant 1789 (suite). — Bénévent. — Trop tard !

Le Moliériste (1[er] janvier]. — Royer de Nommey : Épitaphes inédites. — Un compte d'apothicaire au temps de Molière. — Friedmann : Les Femmes savantes et les Meininger à Wien. — Correspondance. — Revue théâtrale. — Bibliographie moliéresque.

Moniteur du Bibliophile (janvier). — E. de Goncourt : Les marchands d'estampes et de dessins de 1848 à 1850. — Le moniteur du bibliophile : Étrennes de bibliophiles. — A. Heulhard : Livres nouveaux. — Lucien Faucon : Petite gazette; le téléphone du bibliophile. — Publication spéciale : Histoire de Mme la marquise de Pompadour, par Mlle de Fauques.

La Nature (20 décembre). — Collision d'un bateau à vapeur avec un iceberg. — L'étiologie de l'affection charbonneuse, par M. Pasteur. — Le problème de l'Éripe, par F.-A. Forel. — La machine à gaz de M. Otto. — Les termites, par Maurice Girard. — L'électrophore-jouet. — Une ascension au pic du Néthou, par A. Tissandier, etc.

(27 décembre). — La télégraphie Dupleix. — Les origines et le développement de la vie, par Edmond Perrier. — Les grands froids, par G. Tissandier. — Nouvel usage du verre trempé. — La falsification du beurre. — Météorologie du mois de novembre, par Frou.

(3 janvier). — Statistique des bègues en France, par J. Bertillon. — Les termites, par M. Girard. — La planète extérieure à Neptune et les comètes, par Flammarion. — Le dessèchement du lac Fucino, par G. Tissandier. — Fusion des neiges par la vapeur. — Nouveau procédé phonéïdoscopique, par A. Guébhart. — Chronique. — Académie des sciences, par Stanislas Meunier. — La nouvelle lampe électrique de M. Werdermann.

(10 janvier). — Une ascension au pic du Néthou. — Le cocon préserve-t-il la chrysalide du froid? par le Dr Jousset de Bellesme. — L'extraction des parfums par le chlorure de métyle, par Camille Vincent. — Types et paysages de l'Afrique centrale. — Poste téléphonique. — L'autophone. — Chronique. — Académie des sciences, par Stanislas Meunier.

Nouvelle Revue (15 décembre). — E. Spuller : M. Thiers. — Ch. de Verninac : La liberté des échanges et l'agriculture française. — B. Aubé : Chrétiens intransigeants et chrétiens opportunistes. — Erckmann-Chatrian : Le grand-père Lebigre. — Ivan Tourguéneff : Monsieur François. — Ch. Laurent : Légende des deux Ève. — Sacher-Masoch : L'Ilau. — André Lemoyne : Maîtres anciens. — Liévin : L'éducation ancienne et l'éducation moderne. — Maurice : Les livres d'étrennes.

(1er janvier). — E. Deschanel : Le peuple et la bourgeoisie. — Les organes successifs : l'Eglise, la Féodalité, la Royauté. — F. de Lesseps : Après la guerre de 1870-1871. — E. Spuller : M. Thiers. — Macchi : La loterie en Italie. — Erckmann-Chatrian : Le grand-père Lebigre. — Ph. Burty : Charles Méryen. — *** : Le mariage de Loti. — Paul Deroulède : Stances. — De Ujfalvy : le Kouldja. — Louis Gallet : L'Opéra.

Philosophie positive (janvier-février). — Wyroubof : Lettres de Russie. — E. Littré : Transrationalisme. — H. Denis : Des origines et de l'évolution du droit économique (suite). — A. Sanson : Les moteurs animés des armées (suite et fin). — Ach. Mercier : Le clergé depuis la Révolution (suite et fin). — L. Arreat : La conscience dans le drame ; (suite). — Critique des idées de la morale par le moyen de l'épopée, du théâtre et du roman. — Truong Vinh Ky : Institutions et mœurs annamites (suite). — E. Littré : La République française à l'extérieur. — H. Stupuy : Étude sur Beaumarchais.

Polybiblion (décembre). — Récentes publications illustrées, par Visenot. — Publications relatives à la littérature anglaise du moyen âge (the early english text society), par M. G. Masson.

COMPTES RENDUS

Théologie — R. P. Monsabré : Exposition du Dogme catholique. — Abbé Moigno : Les Splendeurs de la foi. — R. P. Félix : Christianisme et Socialisme.

Sciences et Arts. — Abbé Vacant : De nostra naturali cognitione Dei. — Le même : De certitudine judicii quo assentitur existentia revelationis. — The Mystery of Miracles, by the author of the Supernatural in Nature. — E. Jouhan : L'Intérêt social dans les questions industrielles, agricoles et maritimes, à propos des Tarifs de douanes. — Muller : Les Habitations ouvrières en tous pays ; situation et avenir. — L. Figuier : La Terre et les Mers. — Barrande : Céphalopodes ; Brachyopodes. — Gilbert : Cours d'analyse infinitésimale. — Demay : Le Costume au moyen âge. — Duplessis : Histoire de la gravure.

Belles-Lettres. — De Navery : Les Aventures de Martin Tromp. — R. Kerviller : Jean Desmaretz, sieur de Saint-Sorlin. — Kerviller : Le Maine à l'Académie française.

Histoire. — Vivien de Saint-Martin : Nouveau Dictionnaire de géographie universelle ; Atlas universel de géographie ancienne, moderne et du moyen âge. — Hertz : La Conquête du globe. — J. Gourdault : La Suisse. — A. Loth : Saint Vincent de Paul et sa mission sociale. — De Meaux : Les Luttes religieuses en France au XVIe siècle. — P. Lacroix : Dix-Septième siècle. — Abbé Deniau : Histoire de la Vendée. — Poullet : La Campagne de l'Est; 1870-1871. — M. du Camp : Les Convulsions de Paris. — Vice-amiral Jurien de la Gravière : Les Marins du XVe et du XVIe siècle. — De Baudicour : La France au Liban. — Le Marchand : Campagne des Anglais dans l'Afghanistan. — G. Kurth : Sitting Bull. — Abbé Janvier : Vie de M. Dupont. — Bulletin. — Variétés. — Chroniques. — Questions et réponses.

La Réforme (15 décembre). — E. Zola : Naïs Micoulin. — J. Soury : La psychologie cellulaire. — Y. Guyot : Notes sur la philosophie de l'histoire de France. — Sergent : Les indigènes musulmans en Algérie. — Théâtres. — Chronique littéraire. — Chronique politique.

(1er janvier). — E. Zola : Naïs Micoulin. — J. Soury : La psychologie cellulaire. — H. Neveu : L'Égypte et l'Europe. — Dupuis : Deux années au Tong-Kin. — Théâtres. — Chronique littéraire. — Chronique politique.

Revue générale d'administration (décembre). — La liberté et l'éducation ; l'instruction primaire aux États-Unis, par M. Guerlin de Guer. — Les eaux et égouts de Paris ; 2e article : Égouts, par M. A. Boulan. — Notice sur l'hôpital civil d'Oran, par M. Petit. — Jurisprudence. — Chronique. — Bibliographie administrative.

Revue de la Société littéraire de l'Ain (novembre-décembre). — Abbé A. Martin : Cosmogonies modernes (*suite*). — Abbé Rameau : Les huguenots dans le Mâconnais aux XVIe et XVIIe siècles. — Abbé Nyd : Etudes sur les origines du siège épiscopal de Belley. — Dufay : Le lac ou marais des Échets, en Dombes. — P. Le Duc : Le siège de Lyon et la Garde nationale de Bourg. — Du Marché : Chronique latine de Savoie. — Villefranche : Ballade. — Nécrologie. — Bibliographie.

Revue alsacienne (25 décembre). — A Nefft, par M. Ch. Dollfus. — L'Association générale d'Alsace-Lorraine, par M. Charles Risler. — La Fée (nouvelle), par M. Anatole France. — L'arbre de Noël à Paris, par M. Édouard Siebecker. — La Musique de la garde républicaine : Paulus et Sellenick, par M. Charles Grandmougin. — Curiosa. Holocauste des coiffures germaniques au temple sacré des prêtres jacobins, par M. E. S., avec gravure tirée de la collection de M. Ch. Mehl. — La mort d'Ignace Chauffourt, par M. E. Singuerlet. — Le monument de la défense de Paris ; M Gustave Doré ; M. Auguste Bartholdi, par M. E. S. — Chronique, par M. P. L. — Bulletin bibliographique français ; Bulletin bibliographique alsacien ; Théâtre, par M. E. S.

Revue bordelaise (16 décembre). — La Boétie, par M. Georges Cazalis. — A propos de l'ouvrage de M. G. Méran sur la réforme de nos institutions judiciaires. — Les livres d'étrennes.

(1er janvier). — Les honnêtes gens dans Molière, par Raoul Sirbel. — Didot et le théâtre naturaliste, par C. Delamp. — Le jeu et le calcul des probabilités, par Despons. — Chronique scientifique. — Causerie littéraire. — La rentrée des Facultés de Bordeaux : Discours de M. Ouvré. — Chronique musicale. — Causerie dramatique : *Thérèse Raquin ; les Mirabeau.* — Conférences de M. de Belcastel et de M. Steeg.

Revue britannique (25 décembre). — Les Mirabeau. — Miss Smithson et H. Berlioz. — L'inondation du Sahara; la mer algérienne et le chemin de fer de Philippeville à Tombouctou. — Le Réfractaire; scènes de la vie de province sous la Restauration. — Esquisses espagnoles. — Théories et pratiques libre-échangistes. — L'occupation anglaise dans l'Afghanistan. — Chronique scientifique. — Les grands hivers. — Pensées diverses. — Correspondances d'Allemagne, d'Orient, d'Italie et de Londres.

Revue de Champagne et de Brie (décembre). — G. Hérelle : Correspondance inédite de Dom Thierry de Viaixmes. — A. de Besancenet : Bourbonne-les-Bains. — Robert : Voyage littéraire de Dom Guyton en Champagne. — E. de B... : L'abbaye de Saint-Basle de Verzy pendant la Révolution. — E. B...: Correspondance inédite de M. de Dinteville. — Nécrologie. — Bibliographie. — Chronique.

Revue critique (18 décembre). — Milsand : La liberté. — Renouvier : De la méthode en histoire de la philosophie. — Bibliographie : *La Nouvelle Revue.*

(1er janvier). — Pillon : La réforme de la magistratnre. — Bibliographie : *Le Fondement de la Morale,* par Schopenhauer.

(15 janvier). — Pillon : Prenez garde au cléricalisme opportuniste. — Milsand : L'évolutionnisme et la mythologie aryenne. L'idolâtrie des ressemblances. — Renouvier : La doctrine d'Épicure d'après M. Guyau.

Revue critique d'histoire et de littérature (20 décembre). — De Vasconcellos-Abreu : Grammaire de la langue sanscrite. — Paley : Quintus de Smyrne et l'Homère des poëtes tragiques. — Krazup : Voyage des Zeni au Nord; essai d'interprétation. — De Meaux : Les luttes religieuses en France au XVIe siècle. — Breitinger : Les unités d'Aristote avant *le Cid* de Corneille. — Académie des inscriptions.

(27 décembre). — Gœrgens : Sources arabes pour l'histoire des croisades. — Audiat : Essais sur l'imprimerie en Saintonge et en Aunis. — Variétés : Un passage de Castelvetro sur l'unité de lieu. — Académie des inscriptions.

(5 janvier). — A nos lecteurs. — Éucken : Histoire de la terminologie philosophique. — Bauer : Biographie d'Hérodote. — Röse : Hérodote a-t-il lui même publié son œuvre? — Wittich : Struensée. — Variétés : Rectifications et observations relatives aux tomes I-V et XIX de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.* — Chronique. — Académie des inscriptions.

(12 janvier). — Sabatier : Mémoire sur la notion hébraïque de l'esprit. — Heiberg : Questions relatives à Archimède. — Raynaud : Voyage de Charles-Quint par la France, de René Macé. — De Tréverret : L'Italie au XVIe siècle. — Paquet : Histoire du village des Woippy. — Ranke : Origine et commencement des guerres de la Révolution. — Walter : Politique des Hohenzollern dans les élections impériales. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue des Deux Mondes (15 décembre). — A. Delpit : Le mariage d'Odette. — Emile Blanchard : La Nouvelle-Zélande et les îles australes adjacentes; les baleiniers et les chasseurs de phoques; les missionnaires évangéliques. — V. Cherbuliez : les Inconséquences de M. Drommel. — E. Daudet : Les origines d'une colonie, d'après les récents historiens de la conquête d'Alger. — Ouida : Umiltà, conte de Noël. — Ch. Aubertin : L'éloquence politique et parlementaire avant 1789; les orateurs des États généraux. — Livres d'étrennes. — Chronique de la quinzaine.

(1er janvier). — A. Delpit : Le mariage d'Odette. — O. d'Haussonville : Le salon de Mme Necker, d'après des documents tirés des archives de Coppet : La jeunesse de Mme Necker. — A. Leroy-Beaulieu : L'empire des tsars et les Russes; la presse et la censure. — A. Theuriet : Un miracle, souvenir de la dixième année. — M. Collignon : Notes d'un voyage en Asie-Mineure : De Mermeredjé à Adalia. — A. Duruy : L'article sept et la liberté d'enseignement devant le Sénat. — Herzberg-Frankel : Reb Herschel; Scènes de la vie des juifs polonais. — G. Valbert : Les nouvelles pratiques parlementaires. — Chronique de la quinzaine. — Essais et notices.

Revue égyptologique (janvier, février, mars). — Avis de l'éditeur. — Quelques notes chronologiques sur l'histoire des Lagides, par E. Revillout. — Le mot « adon », par H. Brugsch. — Notices géographiques : Le lac Maréotis, par H. Brugsch.

Revue de France (15 décembre). — E. Ollivier : De la liberté de la presse. — H. Rivière : Le Roman de deux jeunes filles. — Louis Régis : X. Doudan. — V. Tissot : Sur le Danube. — R. Chantelauze : Victor de Laprade; l'homme et le poëte, d'après de documents inédits. — E. Drumont : L'installation des Assemblées à Paris. — Desnoiresterres : Les étapes d'une passion. — X. Aubryet : Poésies; le temple et la maison. — Edouard Thierry : Théâtres. — Quinzaine politique. — Les livres.

(1er janvier). — Laboulaye : La liberté d'enseignement en France de 1789 à 1876. — M. Busch : M. de Bismarck chez lui. — Francisque Bouillier : Les internats, les lycées à la campagne, les voyages universitaires. — Duranty : L'Exposition de Munich. — E. Drumont : L'installation des Assemblées à Paris. — Wodzinski : Hedvige Nurska. — E. Rostand : Poésies. — Desnoiresterres : Les étapes d'une passion. — De Lassalle : Revue musicale. — Quinzaine politique. — Notes d'un ingénieur. — Les livres.

Revue historique (janvier, février). — L. Bardinet : De la condition civile des juifs du Comtat-Venaissin pendant le séjour des papes à Avignon (1309-1376). — Ch. Bréard : Un corsaire normand; mémoires de Jean Doublet de Honfleur. — Baron du Casse : Documents inédits relatifs au premier Empire; Napoléon Ier et le roi Louis (1773-1809). — Bulletin historique : France, par C. Monod; Italie, par Cosci; Danemark, par Streenstrup. — Comptes rendus critiques. — Publications périodiques et Sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

Revue militaire (20 décembre). — L'histoire du règlement d'exercices de la cavalerie prussienne, d'après le lieutenant-colonel Kœhler (suite et fin). — Le débat actuel sur les chemins de fer prussiens au point de vue militaire (suite et fin). — La dernière expédition des Russes contre les Turkmènes-Tékés (suite). — Le système d'avancement prussien envisagé dans ses résultats actuels. — Nouvelles militaires.

(27 décembre). — Le volontariat d'un an dans l'armée allemande (suite). — Le soulèvement des Afghans. — Nouvelles militaires. — Table des matières contenues dans le seizième volume (deuxième semestre 1879) de la *Revue militaire de l'étranger.*

(3 janvier 1880). — L'artillerie russe en 1880. — Les armements dans la presqu'île des Balkans. — La question de l'aérostation militaire en Angleterre. — Nouvelles militaires.

(10 janvier). — La frontière russo-allemande, d'après des publications allemandes. — L'artillerie russe en 1880 (suite). — Le simulacre de siège d'Ingolstadt en 1879. — Le nouveau règlement austro-hongrois sur le service de santé en campagne. — Nouvelles militaires.

Revue occidentale (janvier). — Cours de philosophie première, professé par M. Pierre Laffitte. — Questions sociales; 4e article, par M. Magnin. — Le culte des morts et des cimetières, par le Dr Paul Dubuisson. — La loi martiale à Caboul, par F. Harrisson. — Variétés : *Quelques Mots sur la peine de mort,* par M. J. Mahy. — Bulletin : Grande-Bretagne, par M. Harrisson. — France : *Considérations générales sur l'ensemble de la politique républicaine,* par M. Pierre Laffitte. *Le Congrès ouvrier de Marseille,* par M. Isidore Finance. — Plan général d'un grand temple de l'humanité.

Revue philosophique (janvier). — Espinas : Le sens de la couleur; son origine et son développement. — G. Séailles : Philosophes contemporains; M. Vacherot. — Boirac : Les problèmes de l'éducation. — *Notes et documents :* Dr S. Wilks : Notes sur l'histoire de mon perroquet dans ses rapports avec la nature du langage. — *Analyses et*

comptes rendus : H. Spencer: The data of Ethics. — Fouillée : L'idée du droit en Allemagne, en Angleterre et en France. — V. Brochard : De l'erreur. — Froschmammer : Monaden und Weltphantasie. — Macfarlane : Principles of the algebra of logic with examples. — *Revue des périodiques étrangers :* Viertel jahrsschrift fin wissenschaftliche Philosophie. — Philosophische Monatshefte. — Zeitschrifft für Philosophie und philosophische Critick. — Programme des cours de philosophie dans l'enseignement supérieur en France.

Revue des poètes (janvier). — Avis aux lecteurs, par Harry Alis. — Grands, moyens et petits ; Sarah Bernhardt, par Félicien Champsaur. — Poésie : Le mur, par Guy de Maupassant. — Critique musicale et autres, par Georges Fragerolle. — Poèmes en prose : Le banc ; La mère, par G. Kahn. — Comme dit M. Zola, par Harry Alis — Roman : Hermance Laudoin, par Georges Trémisot. — Ce que je vous écrirai dans vingt ans, par Maurice Guillemot. — Dans Paris : La Neige, par Emile Zola. — L'Odéon de 1879, par Émile Goudeau. — Critique dramatique, par Théodore Massiac. — Revue des livres, par Jacques Rude.

Revue politique et littéraire (20 décembre). — COLLÈGE DE FRANCE. — *Histoire et Géographie économiques.* — Cours de M. ÉM. LEVASSEUR (de l'Institut) : Leçon d'ouverture. — L'enseignement de l'économie politique au Collège de France ; Michel Chevalier.

SORBONNE. — *Poésie française.* — Cours de M. CH. LENIENT : P.-J. de Béranger. — II. Le chansonnier ; nouvelle forme de la chanson ; genres divers ; la guerre de quinze ans.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE COMMERCIALE. — Conférence de M. H. PIGEONNEAU : Les intérêts commerciaux de la France en Égypte et dans la Turquie d'Asie.

ÉTRENNES 1880. — Collection Hetzel. — Guizot : *Histoire de France.* — M. P. Lacroix : *XVII^e siècle.* — *Histoire de Tobie.*

CAUSERIE LITTÉRAIRE. — Le comte d'Alton-Shée : *Souvenirs de 1848.* — M. R. Jacquemin : *Histoire générale du costume.* — M. A. Robida : *Les Vieilles Villes d'Espagne.* — M. L. Delaporte : *Voyage au Cambodge.* — M. Alphonse Daudet : *Fromont jeune et Risler aîné*, édition illustrée. — M. Gaston Tissandier : *Les Martyrs de la science.* — M. J. Girardin : *Le Neveu de l'oncle Placide.* — M^me Colomb : *Franchise.* — Brillat-Savarin : *Physiologie du goût*, édition illustrée. — M. Nadaud : *Chansons.* — *Contes du chevalier de La Morlière.* — Un roman grec.

La Semaine politique. — Bulletin.

(27 décembre). — Les peuplades sauvages, d'après MM. Hartmann et John Lubbock, par M. de Varigny. — Etrennes 1880 : V. Duruy : *Histoire des Romains.* — Thurston et Hirsch : *Histoire de la machine à vapeur.* — Duplessis : *Histoire de la gravure.* — *Faust*, traduction de Blaze de Bury. — E. Reclus : *Nouvelle Géographie universelle.* — Ch. Wiener : *Pérou et Bolivie.* — Gourdault : *La Suisse.* — *Amérique du Nord pittoresque.* — *Le Tour du Monde.* — Nares : *Voyage à la mer polaire.* — Prjevalski : *Mongolie.* — Ebers : *l'Égypte*, traduction Maspéro. — *Paris à travers les âges.*

Les Romans d'éducation : M^me Colomb. M. Girardin. — Revues étrangères : *Le Messager d'Europe. Nuova Antologia.* — Notes et impressions, par Louis Ulbach. — Bulletin.

(3 janvier). — SORBONNE. — *Poésie française.* — Cours de M. L. MARCOU : La poésie pastorale.

SORBONNE. — *Éloquence grecque.* — Cours de M. EGGER (de l'Institut) : État actuel des études grecques.

LES RÉFORMATEURS DE LA PRUSSE. — *Le baron de Stein,* d'après de nouveaux documents, par LÉO QUESNEL.

CAUSERIE LITTÉRAIRE. — M. Joseph Reinach : *Voyage en Orient.* — M. Jules Claretie : *La Fugitive.* — M^me E. de Pressensé : *Petite Mère.* — M. l'abbé Marc Calmon : *Roland.* — M. Jules Barbier : *L'Homme à plaindre.* — M. François Coppée : *le Trésor.*

NOTES ET IMPRESSIONS, par PIERRE et JEAN. — Bulletin.

(10 janvier). — LES DEVOIRS DE LA MAJORITÉ RÉPUBLICAINE, par M. E. DE PRESSENSÉ.

SORBONNE. — *Poésie française.* — Cours de M. LENIENT : P.-J. de Béranger. — III. Le lendemain de 1830. — Dernières chansons et chansons posthumes. — Les procès de Béranger devant les tribunaux et devant l'histoire. — Sa place parmi les écrivains du XIX^e siècle.

L'ORNEMENTATION EXPRESSIVE. — *L'expression plastique de la douleur morale sur les tombes populaires des cimetières de Paris,* par M. CHARLES CHIPIEZ.

ANTIQUITÉS SCANDINAVES. — *Des Runes et des inscriptions runiques,* par M. A. L.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE A L'ÉTRANGER. — Le docteur Freiherr du Prel : *La Lutte pour l'existence dans le ciel.* — M^me Salis Schwabe : *Notes et Correspondance de Richard Cobden.*

NOTES ET IMPRESSIONS, par M. LOUIS ULBACH. — Bulletin.

Revue des questions historiques, janvier-février-mars. — L'Avesta et son origine, d'après les travaux les plus récents, par M. Robiou. — Le brigandage d'Ephèse et le concile de Calcédoine, par le R. P. Largent, prêtre de l'Oratoire. — La Politique de Sixte-Quint en France. — Préliminaires de la lutte entre Henri III et la maison de Lorraine, par Henri de l'Épinois. — Louis XIV et Clément IX dans l'affaire des deux mariages de Marie de Savoie, 1666-1668, par M. Gévirn. — Mélanges : Une question de l'histoire littéraire de la Grèce, par M. François Lenormant. — Les plans de Rome, par M. l'abbé Duchesne. — La préméditation de la Saint-Barthélemy, par M. Baguenault de Puchesse. — Le chevalier de Boufflers au Sénégal, par M. Pingaud. — La famille de Béatrice Cenci, par M. de l'Épinois. — Courrier allemand, par M. le D^r Pastor. — Courrier italien, par M. Rinaldo Fulin. — Chronique, par M. Marius Sepet.

Revue scientifique (20 décembre). — *Institution royale de la Grande-Bretagne.* (Lectures du vendredi soir.) — Conférence de M. TH. HUXLEY : La nature de la sensation et l'unité de structure des organes des sens.

École des langues orientales vivantes. — Cours de M. LÉON DE ROSNY : Le bouddhisme dans l'extrême Orient.

Congrès des naturalistes allemands (session de Bade). — Discours de M. KUSSMAUL : Vie et travaux de Bénédict Stilling.

Revue anthropologique : Races et types en anthropologie, par M. GIRARD DE RIALLE.

Les Livres d'étrennes : Histoire de Tobie, illustrée par BIDA. — Le Dix-Septième Siècle, par PAUL LACROIX. — La collection Hetzel. — Faust, illustré par LALAUZE. — François Boucher, Lemoyne et Natoire, par PAUL MANTZ. — Livres historiques et géographiques. — *La Bibliothèque scientifique internationale :* Les Peuples de l'Afrique, par HARTMANN. — L'Histoire de la machine à vapeur, par THURSTON. — L'Homme avant les métaux, par N. JOLY. — Publications nouvelles.

Bulletin des Sociétés savantes : Académie des sciences de Paris. — *Chronique scientifique.*

(27 décembre). — *Les sociétés communistes aux États-Unis,* d'après M. CHARLES NORDHOFF. — I. Les shakers. — II. Les rappistes. — III. Les inspirationistes d'Amana. — IV. Les perfectionnistes d'Oneida. — Le mariage complexe. — V. Les icariens.

Les travaux de Th. Schwann.

Revue géographique : Le jeu du tour du monde.

Les livres d'étrennes. — L'Egypte, par M. G. EBERS. — Le Voyage à la mer polaire, du capitaine NARES. — Pérou et Bolivie, par CH. WIENER. — L'Histoire de la gravure, par G. DUPLESSIS. — Astronomie populaire, par G. FLAMMARION. Les Martyrs de la science, par GASTON TISSANDIER. — Publications nouvelles.

Bulletin des Sociétés savantes : Académie des sciences de Paris.

(3 janvier). — *La morale évolutionniste :* Qu'est-ce que le bien et le mal ? par M. HERBERT SPENCER.

Les chimistes français : M. P. Schützenberger, par M. HENNINGER.

Les îles Andaman et leurs habitants, par M. DE ROEPSTORFF.

Bulletin des Sociétés savantes : Académie des sciences de Paris.

Bibliographie : M. TH. H. HUXLEY : *Manual of the ana-*

tomy of invertebrated animals. — *Publications nouvelles.* — *Chronique.*

(10 janvier). — *Faculté de médecine de Paris.* — Cours de M. Lasègue : L'instruction préparatoire des étudiants en médecine.

Collège de France. — Cours de M. Berthelot : La thermochimie.

Les Gobelins, par M. Emile Alglave.

Bulletin des Sociétés savantes : Académie des sciences de Paris.

Bibliographie scientifique : Le Manuel encyclopédique du commerce. — *Publications nouvelles.* — *Chronique scientifique.*

Tour du Monde (20 décembre). — Les Ansariés, par M. Léon Cahun, chargé d'une mission chez les populations païennes de la Syrie.

(27 décembre). — Une ascension au Fusimaya, par M. A. Houette, enseigne de vaisseau.

(3 et 10 janvier). — Six semaines à Java, par M. D. Charnay, chargé d'une mission scientifique par le ministère de l'instruction publique.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

Bibliothèque universelle (janvier). — La renaissance littéraire des Slaves méridionaux; les Bulgares, par Louis Léger. — Les esprits du Seeland, par L. Favre. — Un théâtre national dans la Suisse romande, par Marc Monnier. — Le joueur de harpe, par Honoré Méreu. — La question d'Orient dans sa nouvelle phase, par Ed. Tallichet. — Chronique parisienne, Chronique italienne. — Chronique allemande. — Chronique anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

The Academy. (3 janvier). — Étude de Shakespeare, par Algernon Charles Swinburn. — Journal tenu par le shah de Perse pendant son voyage en Europe en 1878, traduit du persan par A.-H. Schindler et le baron Louis de Norman. — Le poème du Cid, par John Ormsby. — Les pairs, les baronnets et les chevaliers de l'empire britannique en 1880, par John Foster. — Faune populaire de la France, par Eugène Holland. — Romans nouveaux. — Littérature courante. — Notes et nouvelles. — Science. — Dictionnaire d'étymologie daco-romane, par A. de Cihac. — Voyages. — Beaux-Arts. — Livres d'art. — Théâtres.

The Academy. (17 janvier). — Mémoires du prince de Metternich. — Notre visite à l'Hindostan, à Cachemire et à Ladak, par Mrs J.-C. Murray Aynsley. — Une nouvelle vie du Christ, par E. Clodd. — Gens de lettres anglais, Hawthorne, par H. James Junior. — Romans nouveaux. — Littérature courante. — Notes et nouvelles. — Magazines et Revues. — Lettre de Paris. — Science : Captifs de Plaute, par E.-A. Sonnenschein. — Notes scientifiques. — Beaux-Arts : la nouvelle façade de la cathédrale de Florence. — Anciens maîtres de Burlington House. — Nécrologie, : E.-W. Cooke. — Notes archéologiques. — Théâtres.

Library Journal (novembre). — Bibliothèques de collège et autres grandes bibliothèques, par Justin Winsor. — Conférence de Manchester. — Association américaine des bibliothécaires. — Bibliographie. — Notes générales. — Note de l'éditeur.

Literary World (3 janvier). — Le pauvre Anglais, par M. Gould. — Une Anglaise au Colorado de Berlioz. — Les huguenots, par Baird; les huguenots dans le pays de Lipmuck. — Anciennes croyances sous un nouveau jour, par J.-C. Pease. — Mrs Delany. — La nouvelle Edda. — Fiction courante. — Poésie courante. — Petites notices.

Literary World (20 décembre). — Essais de feu le professeur Clifford. — Théophile Gautier, par Emile Bergerat. — Annales du théâtre anglais, par le Dr Doran. — Poètes grecs de Symond. — Lettres de Charles Dickens. — Livres illustrés. — Courtes notices.

Gentleman's Magazine (janvier). — La Reine Cophetua, par R. E. Francillon. — Le développement animal et ce qu'il nous enseigne, par Andrew Wilson. — Législation coloniale, par Redspinner. — Voyage au Parnasse de Cervantes, par James Mew. — L'or dans l'Inde, par E.-B. Eastwick. — L'improvisateur Sgricci dans ses rapports avec Shelley, par H.-B. Forman. — Propos de table, par Sylvanus Urban.

Nineteenth Century (janvier). — Le nihilisme russe, par Fritz Cunliffe Owen. — George Canning, par le Vicomte Stratford de Redcliffe. — Les exercices athlétiques dans les écoles publiques, par l'Hon. E. Lyttelton. — Phœdra et Phèdre, par Lionel Tennyson. — La vénalité des bénéfices ecclésiastiques, par John Martineau. — Origine de l'espèce et des genres, par A.-R. Wallace. — Le Dr Abbott et la Reine Elisabeth. — Jardinage à la vieille mode, par Mrs Paul. — Le code criminel en 1879, par M. le juge Stephen. — Méthodisme athée, par W.-H. Mallock. — La question des correspondants militaires, par Archibald Forbes.

The Antiquary (janvier). — Prologue, par A. Dobson. — Valeur et charme de l'étude de l'antiquaire, par G.-C. Swaine. — Instructions de Jacques II au comte de Tyrconnel, 1e partie, par lord Talbot de Malahide. — David Mallet et la ballade de William et Margaret, par W. Chappell. — Mémoires historiques de Tewkesbury Abbey, 1e partie, par le Rev. H. Hayman. — Les contes populaires et la Folk-Lore Society, par G.-L. Gomme. — Derniers restes de la langue de Cornouailles, 1e partie, par le Rev. W. Lach-Szyrtma. — Les monnaies, par H.-W. Henfrey. — Les vieux registres de paroisse de l'Angleterre, par G. Seton. — Le siège de Colchester, tiré d'un vieux placard (avec une illustration). — Memoranda de Franking, par le major J. Bailie. — Le maître d'école imprimeur de Saint-Albans, par W. Blades. — Un cowrie de monnaie indienne dans un tumulus britannique, par W.-C. Borlase. — Les archives d'Angleterre. — Réunions des sociétés d'antiquaires. — Portefeuille de l'antiquaire.

Scribner's Monthly (janvier). — Le service de sauvetage aux Etats-Unis, par G.-H. Merryman. — Réussite des petits fruits. III. Fraises pour la maison et le marché, par E.-P. Roe. — La vie d'un jeune artiste à New-York, par W.H. Bishop. — Les Grandissimes chap. XIV-XVII, par G.-W. Cable. — Les Acadiens de la Louisiane, par E.-L. Daniels. — Confiance (fin), par A. James Junior. — Une Madone de Fra Filippo Lippi, par R.-W. Gilder. — Un membre du congrès révolutionnaire à cheval, par T.-W. Higginson. — La leçon de l'araignée, par Julia Ward Home. — Extraits du journal de H.-G. Raymond II, par H.-W. Raymond. — Cor Cordium, par H. Terrel. — Thirsa, par Julia Shayer. — Au chagrin, par Julie K. Wetherhill. — Armes et munitions américaines. — Une annonce matrimoniale et ce qu'il en résulta, par B.-T. Lathrop. — Hymne à la mer, par R.-H. Stoddard. — Sujets de l'époque : L'agriculture anglaise et américaine. — Communications : La maison et la société, par Catherine Owen. — L'œuvre du monde. — Bric-à-brac.

Blackwood Magazine (janvier). — Un effendi turc sur le Christianisme et l'Islam. — Hymne de Pindare à Perséphone. — Reata, ou ce qu'il y a dans un nom, par X. Part. — Notre symposium du Stachelberg. — La vie dans les bois du Queensland, 11e part. — Le Bréviaire romain. — Comment je tombai parmi des voleurs. — Notes d'Épire : Les Turcs, les Albanais et la question grecque. — A. Portia à Belmont. — Le pèlerinage de M. Gladstone.

The contemporary Review (janvier). — L'Angleterre au xviiie siècle, par Karl Hillebrand. — Propriétaires et lois agraires, par J.-S. Blackie. — Justinien, par R. Bucha-

nan. — Herbert Spencer et les données de l'éthique, par C. Wood. — Les lettres de C. Dickens, par M. Browne. — Le caractère et les écrits de Cyrus le grand, en relation avec une découverte récente, par le chanoine Rawlinson. — La relation des animaux et des plantes avec le temps, par le profess. Mivart. — Le drame chinois, par R.-K. Douglas. — Philosophie depuis quarante ans, 1er art., par le prof. Lotze. — Vie et pensée contemporaines en Russie, par T.-S. — Vie et pensée contemporaines en Italie, par R. Stuart.

Fraser's Magazine (janvier). — Mary Annerley, conte du Yorkshire, par R.-D. Blackmore (continuation). — Quelques aspects des finances indiennes, par W.-W. Hunter. — Premières impressions du nouveau monde (fin), par le duc d'Argyle. — Un type de la Renaissance, par miss E.-M. Clerke. — La lamentation de Libanius, par L.-A. Tollemache. — L'Irlande et l'Angleterre, par un M.-P. — Ce que Shakespeare a appris à l'école, II. par J.-S. Baynes. — M. Gladstone en Écosse. — Entouré par la terre, par Mrs Oliphant.

The Modern Review (janvier). — Histoire de la critique au XIXe siècle, par R.-A. Armstrong. — La force dernière, la Nature, par W.-B. Carpenter. — Saint Thomas-d'Aquin, par C. Hargrove. — Au nom du Christ, par J.-A. Picton. — Les maisons des Stanleys et des Taits, par C. Shakespeare. — Athéise fervent, par le prof. Upton. — Situation actuelle de l'Eglise réformée en France, par M. D. Charruaud. — Les miracles du Nouveau Testament, par P.-H. Wicksted. — Un clergyman de province libéral, par J. Owen. — Les marées de la vie intime, par F.-P. Corbe. — Récente discussion sur les Romains. IX, par G.-V. Smith. — Le Saint-Paul de Farrar, par A. Menzies. — Les anciennes croyances bouddhistes relatives à Dieu, par T.-W. Rhys-Davids. — La vue et la connaissance approfondie, par J. Wood. — Fragments.

The Cornhill Magazine (janvier). — Les ailes blanches, roman maritime. — Ce que les Anglais ont fait pour le peuple de l'Inde, par W.-W. Hunter. — Nouvelle étude de Tennyson. — La comtesse Adelcrantz. — Le batailleur Fitzgerald. — Nouvelles lampes et vieilles lampes. — Mademoiselle de Mersac, avec illustrations par G. du Maurier et W. Small.

The Dublin Review (janvier). — Maurice. — Système de philosophie de M. Herbert Spencer, par Saint-George Mivart. — Le XVIIIe siècle, 3e part., par W.-S. Lilly. — Morale et sa portée sur le théisme, par W.-G. Ward. — La question agraire et la réforme de la loi, par A. Saint-John Clarke. — Légendes des saints saxons de M. Aubrey de Vere. — Le pape Léon XIII et les études modernes. — Le prétendu gallicanisme de Mainooth et du clergé irlandais, par le rev. W. Walsh. — Lettres du pape Léon XIII. — Notices des journaux catholiques. — Bibliographie.

Westminster Review (janvier). — Aide aux colonies en temps de guerre. — Premiers penseurs grecs. — Le grand duc de Toscane. — L'organisation et l'enregistrement des maîtres d'école. « Imperium et Libertas. » — Relation de l'argent à l'or comme monnaie. — Partis politiques : l'opposition de Sa Majesté. — L'Inde et notre empire colonial. — Littérature contemporaine.

Nord und Süd (décembre). — Mort et consolation, cycle, par A. Wildbrandt. — Andrei Florea, du Courcan, traduit du roumain, par N. Gane. — Le genre humain, par F.-W. Theile. — Le prince Henri de Prusse et sa position dans la tradition et l'histoire, par K. Robenstein. — Rien qu'un tailleur, tableaux des classes inférieures allemandes. XII-XV, par Braun-Wiesbaden. — La maladie de l'ivresse en Angleterre, par L Frechers von Ompteda. — Adolf Menzel, par L. Pietsch. — Bibliographie.

Unsere Zeit. (janvier). — Ewe, histoire de village lithuanen, par E. Wichert. — Ovide, par Rudolf von Gottschall. — La superstition dans la science, par W. Wundt. — Caractéristique des partis dans le Reichstag allemand, par H.-B. Oppenheim. — État et questions de la paléontologie actuelle, par Carl Vogt. — Hans Makart, par F. Pecht. — Échos de la guerre franco-allemande à Saint-Pétersbourg. Réminiscence de F. Meger rom. Waldeck. — La nouvelle comédie allemande. Essai littéraire de R. von Gottschallé. — Chronique du présent. — Revue littéraire. — Revue politique.

Deutsche Tundschau (janvier). Le saint, nouvelle (fin), par C. Ferdinand Meger. — Troie et le mont du château d'Hissarlick, par R. Wirchow. — Sur l'origine de la mimique humaine d'après le livre de Darwin sur l'expression des mouvements de l'âme. — Sur l'histoire du luxe de table, par L. Friedlander. — Feuillets autographiques de la vie d'un généra prussien. IV-V. — Contribution sur l'histoire de la dernière insurrection polonaise. III-V. — Vie des paysans de l'Allemagne du Nord, par B. Oetker. — Edgar Quinet, par Karl Lambert. — Revue littéraire.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(du 15 décembre au 15 janvier)

Civilisation. — Décembre : 26. Astié de Valsayre : Le P. Ungeschick.

Janvier : 7. — Les douze Vierges de M. Bonnassieux.

Constitutionnel. — Décembre : 27, 30, 31. Bussière : Le Roman au théâtre. — Janvier : 1, 2, 3 : *Les Mémoires du Prince de Metternich.* — 5. Barbey d'Aurevilly : Marie Desylles. Lettres de Réa Delcroix. — 9. John Wilkson : Les Anglais tels qu'ils sont ; le Mont-de-Piété. — 13. L. Nicolardot : Les frères La Fontaine et Molière.

Débats. — Décembre : 16. Cuvillier-Fleury : Le dernier ouvrage de M. Guizot ; l'*Histoire de France, depuis 1789 jusqu'en 1848, racontée à mes petits-enfants.* — 17. G. Berger : La salle du Théâtre-Français ; les restaurations successives ; le nouveau plafond. — 24. Dottain : *L'Histoire des Romains,* de M. Duruy. La *Nouvelle Géographie,* de M. Reclus. — 25. Ch. Clément : *Histoire de la gravure en Italie, en Espagne, en Allemagne,* etc., par G. Duplessis. — 31. I. de Molinari : Michel Chevalier.

Janvier : 1. — E. Dottain : *Histoire de la littérature contemporaine chez les Slaves,* par C. Courrière. *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité,* de Wallon. — 2, 3. Ch. Gabriel : *Lord Palmerston ; sa correspondance intime pour servir à l'histoire diplomatique de l'Europe de 1830 à 1865,* par M. Aug. Craven. — 8. Marc-Monnier : Deux lettres inédites de Manzoni. — 10. F. Baudry : *Mémoires de la vie de Jean de Parthenay-Larchevêque, sieur de Soubise,* par M. J. Bonnet. — 11. Baudrillart : *La Démocratie en France au moyen âge,* par M. Perrens. — 13. Ch. Clément : *Histoire du luxe public et privé,* par M. Baudrillart. — 13. H. Houssaye : *Mes Premières Années de Paris,* par M. Vacquerie.

Défense. — Décembre : 21. Les *Histoires orientales,* de M. de Vogué. — 28. Les Œuvres spirituelles de Savonarole. — 31. *Papes et Sultans,* par F. Julien.

Janvier : 10. — Études sociales et économiques, par Cochin. — 11. Sœur François-Xavier. — 15. Le Christianisme et l'Esclavage, à propos du livre de M. Wallon.

XIX^e Siècle. — Décembre : 27. F. Sarcey : Comédiens et comédiennes : Blanche Pierson. — 28. C. Selden : Vie, œuvres, opinions de H. Heine, d'après William Stigand.

Événement. — Janvier : 6. Ch. Monselet : E. de Girardin.

Figaro. — Janvier : 4. Le duc d'Aumale à Chantilly. — 10. M. Pasteur. — 12. M. de Bornier. — 15. M. Taine.

Français. — Décembre : 24. D^r Fabius : La mission de M. Wiener au Pérou.

Janvier : 4. — Ch. Timbal : M. Vereschagin. M. Detaille et les aquarellistes. — 8. E. Cosquin : Les monuments assyriens et la Bible. — M. Cochin et les questions sociales. — 10. Sœur François-Xavier. — 11. Le christianisme et l'esclavage. — 13. L. de Gaillard : M. Louis de Loménie et M. Taine.

France. — Décembre : 23. Marius Vachon : L'Exposition de M. Vereschagin au Cercle artistique et littéraire.

Gil-Blas. — Janvier : 7. M. de Montalivet.

Globe. — Décembre : 23. A. Le Roy. Les Préfaces de M. Dumas fils. — 29. Pierre Duc : Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI^e siècle, par M. Compayré.

Janvier : 12, 13, 15. La légende d'Hamlet.

Moniteur universel. — Décembre : 17. Bernadille : Le costume au théâtre, à propos du livre de M. Jullien. — 23. — Paul Perret : L'Assemblée nationale comique de 1848. — 25. Urbain Deschartes ; Les Noëls.

Janvier : 6. P. Perret : Les Mémoires de M^me de Rémusat. — 7. Bernadille : Le comte de Montalivet. — 8. Dick de L... : Les peintres étrangers contemporains ; Bazile Veretschaguine. — 9. L'Église et l'État. — 14. Bernadille : M. Taine.

Officiel. — Décembre : 16. Et. Junca : Aigues-Mortes, par M. J. Pagézy. — 22. A. Daudet : Collot d'Herbois directeur de théâtre. — 29. A. Daudet : Chamfort et le réalisme.

Janvier : 5. A. Daudet : *La Comédie des académiciens*, de Saint-Evremond ; édition de M. de Bonnières. — 10. E. Pelletan : *Le Progrès par le Christianisme*, par le R. P. Félix. — 11. H. Fouquier : *Chansonnier historique du XVIII^e siècle*, par Raunié. — 12. A. Daudet : *Souvenirs de Frédérick-Lemaître*, par son fils. — 14. E. Junca : Les Herwarth. Barthélemy Herwarth et son fils, l'ami de La Fontaine, à propos du livre de M. Depping : *Un banquier protestant en France au XVII^e siècle.*

Paris-Journal. — Décembre : 13. H. Cochin : M. Renan.

Parlement. — Décembre : 18. Ch. de Guerle : La Conspiration du 12 mars 1814. — 22. A. Theuriet : Poètes et humoristes : Oliver Wendell Holmes ; Le poète et le penseur. — 24. L'ornementation des manuscrits. — 25. *Le Fils Maugars*, d'A. Theuriet. — 26. An. Leroy-Beaulieu : L'Église et l'Etat au concile du Vatican, par M. E. Ollivier. — 27. *L'Histoire des Romains*, de M. Duruy. — L'Angleterre et ses colonies australes, par M. Montégut. — 28. Oct. Lacroix : La statue de Rabelais. — 30. Th. Sisson : Le Statuaire Carpeaux, sa vie et son œuvre, par E. Chesnau.

Janvier : 1. A. Jacquet : *Études au jour le jour sur l'éducation nationale*, par M. Pécaut. — 7. V. : Le comte de Fersen et la cour de France, par le baron de Klinckowstram. — 9. F. Lenormant : La céramique gallo-romaine. — 10. A. Michel : Exposition des œuvres de Vereschagin. — 11. F. Lenormant : Les peintures antiques de la Farnésine.

Patrie. — Janvier 8 et 9 : Une cérémonie officielle au Madagascar. — 13. H. Fournier : *Carpeaux*, par M. Chesneau.

Pays. — Décembre : 31. Macé de Challes : M. de Lescure et ses ouvrages historiques.

République française. — Décembre : 16. L'Église au XVIII^e siècle, d'après le livre de M. Lanfrey. — 28. Les sources de Niger. — 29. Ph. Burty : Le peintre russe Vereschagin.

Janvier : 6 T. C. : *Le Parti catholique sous la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. — 8. J. Soury : La philosophie première dans l'antiquité et à notre époque. — 13. Atticus : Un nouveau livre sur Pie IX (*Pie IX et Victor-Emmanuel, histoire contemporaine de l'Italie, 1846-1878*, par Zeller).

Siècle. — Décembre : 26. L. Delabrousse : *L'Esclavage dans l'antiquité*, de M. Wallon.

Janvier : 3. A. de La Berge : *Mémoires de M^me de Rémusat.* — 4, 5. 6, 7, 8, 9, 10, 11. H. Havard : Les Gobelins.

Soleil. — Décembre : 19. Les chansons de Nadaud. — 24. Le costume au théâtre, à propos du livre de M. Jullien.

Janvier : 3. E. Cardon : L'Exposition de M. Vereschagin. — 5. Ch. Canivet : *Œuvres de Sidoine Apollinaire*, précédées d'une étude de M. E. Barret.

Temps. — Décembre : 27. E. Scherer : *Le Christianisme et ses origines*, par M. E. Havet. — 28. A. Mézières : *Voyage en Orient*, par M. Reinach. — 31 décembre et 7 janvier. A. Sorel : Metternich et ses Mémoires.

Janvier : 6. P. Mantz : Exposition des œuvres de M. Vereschagin. — 9. Fabius Féraud : Études sur l'Afrique australe ; la colonisation du Cap-de-Bonne-Espérance et les huguenots. — 10. An. France : Juliette et Roméo ; *Giuletta e Romeo*, nouvelle, de Luigi da Porto; traduction, préface et notes de Cochin. — 11. A. Mézières : Correspondance inédite de Xavier de Maistre. — 12. H. de Lamothe : Excursions aux villages algériens du Dahra. — 14. J. Favre : La liberté individuelle et le droit d'arrestation.

Union. — Décembre : 25. M. Sepet : Développement du mystère de la Nativité. — 28 et 29. Comte de Puymaigre : Romans portugais. — 30. G. de Cadoudal : M. Taine ; l'ancien régime. — 31. Ch. Vincent. *L'Homme, sa nature, son âme, ses facultés et sa fin, d'après la doctrine de Saint-Thomas d'Aquin*, par Mgr de La Bouillerie.

Janvier : 1. M. Sepet : Histoire littéraire ; Jean Chapelain. — 9. Mémoires du prince de Metternich. — 15. Ch. de Cadoudal : M. Poujoulat.

Univers. — Janvier : 4, 5, 7. *L'Histoire de la littérature française* de M. Nisard. — 8. G. Gandy : *Recherches historiques et critiques sur la Compagnie de Jésus, du temps du P. Coton*, par le P. Prat.

Voltaire. — Décembre : 16, 23. E. Zola. *L Histoire du Costume au théâtre*, de M. Jullien.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS DE DÉCEMBRE

1er. *Zola (Le)*, journal officiel de la république naturaliste.

2. *En avant!* journal quotidien, démocratique, agricole. — 1re année, n° 1. Petit in-folio à 4 colonnes, 4 p., Paris, imp. P. Dupont, 12, rue du Croissant. — M. Perron, directeur. — Abonnement : Paris et départements : 1 an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr.; 3 mois, 5 fr. Un numéro, 5 centimes.

3. *Écho (L') universel.* — Imprimerie Lapirot.

4. *Voix (La) qui parle*, journal hebdomadaire, paraissant le jeudi, écho de toutes les réclamations; défense de tous les intérêts. — 1re année, n° 1. Petit in-folio à 3 col.; 4 p., Paris, imprimerie Richard, 18-19, passage de l'Opéra. — Abonnements : 10 fr. par an.

7. *Journal (Le) à un sou*, quotidien. 1re année, n° 1. Petit in-folio à 4 col., Paris, impr. Delsaux, 9, rue d'Aboukir. — Directeur : Tony Révillon. Rédaction et administration, 15, rue d'Aboukir. — Abonnement : Paris et départements : 3 mois, 6 fr.

7. *Diable (Le) boiteux parisien*, journal humoristique illustré, paraissant tous les dimanches. 1re année, n° 1. Un numéro, 20 centimes. Petit in-folio à 2 col., 8 p. Paris, impr. Bernard, rue de la Fidélité, 9. — Rédacteur en chef : G. Dauzon. — Administration et rédaction : 98 *bis*, rue Miroménil. — Abonnement : Paris : un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr.; 3 mois, 4 fr. Province : un an, 18 fr; 6 mois, 10 fr.; 3 mois, 6 fr. Union postale, 25 fr.

11. *Journal d'éducation populaire*, n° *1*. Imprimerie Vattier.

14. *Tribunaux (Les) illustrés*, journal hebdomadaire illustré; 10 centimes le numéro. 1re année, n° 1. Petit in-folio; 4 pages. Imprimerie Reverchon et Vollet, 18, rue d'Enghien. — Bureaux : 3, rue Cunin-Gridaine. — Directeur : Léon Angevin. — Abonnement : Paris, 6 mois, 5 fr.; un an, 9 fr. Départements : 6 mois, 6 fr.; un an, 10 fr.

16. *Moniteur (Le) des cercles*, organe des cercles français et étrangers; hebdomadaire. 1re année, n° 1. Un numéro, 15 centimes. Petit in-folio à 3 colonnes, 4 pages. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue de la Grange-Batelière. — Abonnement : Paris : un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr. Départements : un an, 30 fr.; 6 mois, 15 fr. Un numéro, 30 centimes.

18. *Marché (Le) financier*, bulletin de renseignements et tirages financiers, journal du Comptoir des coupons. 1re année, n° 1. in-4° à 3 col., 8 pages. Paris, imp. Schiller, 10, place de la Bourse, et 11, rue Feydeau. — Abonnement : Paris et départements : un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr.; 3 mois, 1 fr. — Étranger : un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr.; 3 mois, 3 fr. Un numéro, 20 centimes.

Paris-Murcie. — Numéro unique. Journal illustré, publié au profit des victimes des inondations d'Espagne par le comité de la presse française, sous la direction de M. Lebey, directeur de l'Agence Havas. Cette feuille se compose de 24 pages, imprimées en caractères elzéviriens. Elle contient un grand dessin de Meissonier, tiré à part et encarté au milieu, un grand nombre de dessins de maîtres, d'autographes de souverains et de personnages connus. Grand in-4°. Paris, imprim. et lib. Plon. Le numéro : 1 fr. Il a été tiré sur beau papier teinté des exemplaires à 3 fr., et des exemplaires sur grand papier avec couverture et héliogravure au prix de 20 fr. Il a été également tiré 100 exemplaires sur chine au prix de 100 fr.

18. *Barbier (Le) de Murcie.* Numéro unique. Grand in-folio à 6 col., 4 p. avec portraits. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. Paris, 10 centimes; départements : 15 centimes.

20. *Nouveau Programme quotidien; théâtres, politique, finance.* 1re année, n° 1. Petit in-4 à 4 col.; 4 pages. Paris, imp. Langelier et Larguier, 17, rue de l'Échiquier. — Rédaction et administration : 13, rue Grange-Batelière. — Abonnement : un an, 15 fr.; 6 mois, 8 fr. Un numéro, 5 centimes.

24. *Intérêt (L') national*, finance, industrie, commerce. 1re année, 1er numéro. Grand in-4, à 5 col., 4 pages. Paris, typographie Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Direction et administration, 13 *bis*, rue d'Aumale. — Abonnement : Paris et départements : 1 fr. Étranger : 3 fr. — Pas de vente au numéro.

26. *Moniteur (Le) des mouvements financiers.* 1re année, n° 1. Paris, imp. Lefebvre.

26. *Courrier (Le) de l'imprimerie.* 1re année, n° 1. Imprim. Pratolongo.

27. *Journal historique, littéraire et scientifique.* 1re année, n° 1. Petit in-fol. à 3 col., 4 p. Imp. Reiff, 9, place du Collège-de-France. — Directeur-gérant : Eug. Chevallier, 9 et 11, rue du Jour. — Abonnement : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr.; 3 mois, 1 fr. 50. — Le numéro, 10 centimes.

28. *Portière (La) et ses étrennes*. Numéro unique. Petit in-folio, 4 pages. — Imprimerie Winck, 72, rue de Courcelles.

28. *Écho (L') des abus*, journal hebdomadaire, paraissant le samedi. 1re année, n° 1. Petit in-folio à 5 col., 4 pages. Paris, impr. Laloux fils, 7, rue des Canettes. — Directeur : A. Puissant. — Rédacteur en chef : Léon du Bosq. — Abonnement : Paris, un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. Départements, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. — Le numéro, 15 centimes.

28. *Crédit (Le) français*. 1re année, n° 1. Paris, imp. Pignon.

28. *Chronique de l'imprimerie*. 1re année, n° 1. Paris, imp. Schmidt.

31. *Découpure (La) illustrée*, journal de modes. 1re année, n° 1. Imp. Michelet.

31. *Boîte (La) à ouvrage*, journal de modes. 1re année, n° 1. — Sceaux, impr. Charaire.

31. *Renseignement (Le) universel*. 1re année, n° 1. Paris, imp. Debons, rue du Croissant.

31. *Nouvelle (La) du jour illustrée*. 1re année, n° 1. Petit in-folio à 4 col., 4 p. Paris, impr. de la Publicité, 18, rue d'Enghien. *La Nouvelle du jour* paraît irrégulièrement, chaque fois qu'il se produit un fait important.

31. *Encyclopédie (L') ecclésiastique*, publiée par M. l'abbé Regnaud. Volume 1. N° 1. In-18, XLII-316 p. avec grav. Paris, imp. De Soye et fils, 4, impasse Saint-Eustache. Abonnement : chaque livraison séparée, 3 fr.; quatre livraisons souscrites d'avance, 10 fr.; pour l'étranger, le port en sus.

(Paraît tous les trois mois en livraisons d'environ 300 p. chacune, ornées de gravures d'après les grands maîtres. Chaque livraison est précédée d'une table méthodique très détaillée; quatre livraisons formeront un volume d'environ 1200 p., suivi d'une table alphabétique.)

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

I. *Théâtre lyonnais de Guignol*. — Le 26 novembre dernier est venue, devant la neuvième chambre du tribunal correctionnel de la Seine, une action en contrefaçon littéraire intentée par M. Scheuring, éditeur à Lyon, et propriétaire d'un livre intitulé : *Théâtre lyonnais de Guignol*. Cet ouvrage aurait été recopié, sans autorisation et presque mot à mot, par MM. Ducret, homme de lettres, Lebailly, éditeur, et Arnous de Rivière, imprimeur.

Voici la thèse soutenue par Me Closset, avocat de M. Scheuring : « Cette affaire ne présente aucune difficulté; il ne s'agit que d'appliquer la loi régissant la propriété littéraire. L'ouvrage en question appartient à M. Scheuring; c'est un livre presque introuvable. Un libraire du passage Choiseul en aurait vendu un exemplaire pour le prix de 200 francs. On sait que M. Onofrio, conseiller honoraire à la Cour de cassation, n'est pas étranger à cette œuvre. Dernièrement, « en bouquinant » sur les quais, M. Onofrio trouva un petit volume, signé Étienne Ducret, édité chez Lebailly et imprimé chez Arnous de Rivière, qui n'était autre que la contrefaçon de l'ouvrage édité par le libraire lyonnais. M. Onofrio avisa de sa découverte M. Scheuring qui intenta un procès aux contrefacteurs. » Après avoir cité différents passages établissant le plagiat, Me Closset, au nom de son client, réclame 12,000 francs de dommages-intérêts.

Me Paulet, avocat de MM. Ducret et Lebailly, plaide le non-fondé de la poursuite. Il y a certainement, dit-il, des réminiscences, mais les défendeurs ont voulu mettre le *Théâtre lyonnais* à la portée des petites bourses.

Me Worms plaide pour M. Arnous de Rivière. Il représente son client comme ayant agi inconsciemment et de bonne foi.

Sur la demande du ministère public, l'affaire ayant été renvoyée à huitaine pour la continuation des débats, le 3 décembre, M. le substitut du procureur de la République a prononcé son réquisitoire. « Le *Théâtre lyonnais de Guignol*, dit-il, est assurément une œuvre rajeunie et en partie créée par le magistrat dont on nous a cité le nom. Là où il y a création de l'esprit, il y a propriété littéraire, et quand M. Ducret invoque ses souvenirs de jeunesse, il ne nous fera jamais croire, en comparant les deux ouvrages, qu'il n'a point voulu contrefaire l'édition de luxe qui est la propriété exclusive de M. Scheuring. J'ai lu la petite édition de M. Ducret, notamment *le Malade pour rire* et *la Vertu récompensée*, et j'ai relevé des noms de personnages, des données, des intentions et jusqu'à des expressions appartenant à l'édition première. Quant à la question de bonne foi, en ce qui concerne l'éditeur et l'imprimeur, je pense que M. Lebailly a dû connaître l'origine de ce petit livre et qu'il s'est rendu coupable de contrefaçon; M. Arnous de Rivière, à mon avis, a agi de bonne foi. »

Le tribunal a renvoyé de nouveau l'affaire à

huitaine pour le prononcé du jugement et, le 10 décembre, considérant que les défendeurs ont peut-être, en effet, commis une contrefaçon, mais que, d'autre part, Scheuring ne prouve pas d'une façon suffisante que le *Théâtre lyonnais de Guignol* est sa propriété, déclare Scheuring non recevable dans sa demande, l'en déboute, renvoie Ducret, Lebailly et Arnous de Rivière des fins de la plainte, et condamne Scheuring aux dépens.

II. *La Bible farce.* — Sur le renvoi de la Cour de cassation, la cour d'appel d'Orléans a eu à statuer sur l'affaire de la *Bible farce.* M. Malvezin, l'auteur, s'est défendu lui-même et les débats se sont terminés par la confirmation de la condamnation prononcée par le tribunal correctionnel et la cour d'appel de Paris.

III. *Jobards et Roublards du positivisme.* — M. Gabriel M..., au sortir de l'asile Sainte-Anne, où il avait été enfermé pour délire alcoolique aigu, a publié deux brochures : *les Jobards et les roublards du positivisme, lettres au citoyen Finance,* et les *Dessous du positivisme, lettres à M. le docteur Robinet,* où ce dernier était gravement insulté.

Sur la plainte du docteur Robinet, la dixième chambre du tribunal correctionnel de la Seine, considérant l'état mental de M. M..., et attendu que la considération du plaignant n'a pu être sérieusement atteinte par un semblable libelle, n'a condamné le prévenu qu'à 25 francs d'amende et 200 francs de dommages-intérêts.

IV. *Histoire de la prostitution et de la débauche chez tous les peuples du globe.* — MM. Lambert, éditeur, Bitard, homme de lettres, et Bardin, imprimeur, ont comparu le 4 décembre devant la 11e chambre du tribunal correctionnel de la Seine, sous l'inculpation d'outrage à la morale publique par la publication d'un ouvrage intitulé : *Histoire de la prostitution et de la débauche chez tous les peuples du globe.*

M. Bardin est renvoyé sans dépens de la poursuite. MM. Lambert et Bitard sont condamnés chacun à 8 jours de prison et 100 francs d'amende.

V. *Réformes sociales urgentes.* — M. Leroy a comparu le 26 décembre devant la 8e chambre du tribunal correctionnel de la Seine, sous la prévention d'avoir outragé publiquement, à raison de leurs fonctions ou de leur qualité, des officiers de l'armée française, dans une brochure intitulée : les *Réformes sociales urgentes.*

Voici le texte du passage spécialement incriminé :

Les gens de guerre aspirant aux conquêtes
Rendent possible un néfaste Attila;
Pour déchaîner les sinistres tempêtes,
Ils ont l'appui des fils de Loyola;
Ils règnent tous par le fer et la flamme,
Semant la haine entre les nations :
Du sang impur de cette clique infâme
A notre tour, abreuvons nos sillons!
— Proscrits jetés sur de mortels rivages,
Vous tous qu'au bagne on traite en vrais bandits,
Nous ressentons comme vous ces outrages :
Vos proscripteurs seront-ils impunis?
Car aux héros fuyards de nos frontières,
Les Mac-Mahons, Gallifets et Garcins,
A ces vaillants égorgeurs de nos frères
Il restera le titre d'assassins.

Le tribunal a condamné le prévenu à un mois de prison et 100 francs d'amende.

G. Fustier.

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Troisièmè Livraison — PREMIÈRE ANNÉE — *10 Mars 1880*

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

Nous avons aujourd'hui à nous occuper de deux superbes publications qui, nous n'hésitons pas à le dire, compteront parmi les plus importantes de la saison. Elles intéresseront les lecteurs du *Livre* non seulement par leur valeur artistique et littéraire, mais encore par la beauté, le goût et le soin minutieux avec lesquels les éditeurs les ont mises au jour.

Voici d'abord le *Stammbuch der National-Galerie*[1] *Radirungen von Ernst Forberg, Hans Meyer und Anderen, herausgegeben von Dr M. Jordan.* Berlin, 1880. Petit in-folio.

M. Jordan, directeur de la Galerie nationale de Berlin, esprit fécond en idées originales et auquel le monde artistique de Berlin est redevable de tant d'heureuses innovations, a gagné un nouveau titre à notre reconnaissance en créant ce charmant volume que nous avons sous les yeux.

L'*Album de la Galerie nationale*, ainsi que M. Jordan nous l'explique dans sa préface, se propose d'imiter une bonne coutume.

« De même que jadis chaque maison possédait son album enregistrant le nom, les armes et les devises des habitants, pour les transmettre à la postérité, de même l'auguste temple érigé dans la capitale en l'honneur de l'art allemand contemporain ne doit pas manquer d'un pareil livre d'or, racontant, en paroles et images, les hauts faits de la famille d'artistes réunis dans ses murailles. »

Mais M. Jordan ne s'est pas contenté de donner un simple registre d'honneur : son plan, en composant ce charmant album, a été plus vaste. Aider le public à se familiariser avec les artistes allemands de notre époque, éclairer l'œuvre par la vie du maître, faire connaître et propager les trésors que renferme la Galerie nationale, voilà quel est son programme.

Nous n'avons qu'à féliciter M. Jordan et de l'idée-mère, et de la manière brillante dont il a réalisé son projet.

Voici ce que nous présente le premier volume, composé de douze reproductions de tableaux, accompagnées des douze portraits des maîtres avec leurs autographes :

1° KNAUS, *Katzentischchen.* Le portrait gravé à l'eau-forte par *Hans Meyer*, le tableau par *E. Forberg;*

2° PRELLER, *Odysseus und Leukothea.* Portrait et composition gravés à l'eau-forte par *Hans Meyer;*

3° WITTIG, *Hagar und Ismaël.* Portrait et composition gravés à l'eau-forte par *E. Forberg;*

4° MENZEL, *Koenig Friedrich II beim Floetenconcert.* Portrait et composition gravés à l'eau-forte par *Hans Meyer;*

5° KROENER, *Herbstlandschaft mit Hochwild.* Portrait gravé à l'eau-forte par *E. Forberg,* la composition par *l'artiste* lui-même;

1. Album de la Galerie nationale; eaux-fortes par Ernest Forberg, Hans Meyer et autres, publié par M. Jordan.

6° Ed. Meyerheim, *Auf der Bleiche*. Portrait et composition gravés à l'eau-forte par *E. Forberg;*

7° Duecker, *Landschaft von Rügen*. Portrait gravé à l'eau-forte per *E. Forberg,* la composition par *l'artiste;*

8° Steffeck, *Stute mit Füllen*. Portrait gravé à l'eau-forte par *Hans Meyer,* la composition par *E. Forberg;*

9° Harrer, *Marcellus-Theater*. Portrait gravé à l'eau-forte par *E. Forberg,* la composition par *Mme Begas-Parmentier;*

10° Bleibtreu, *Koenig Wilhelm bei Koeniggraetz*. Portrait et composition gravés à l'eau-forte par *Hans Meyer;*

11° A. von Heyden, *Festmorgen*. Portrait gravé à l'eau-forte par *Hans Meyer,* la composition par *l'artiste;*

12° R. Begas, *Merkur und Psyche*. Portrait gravé à l'eau-forte par *Hans Meyer,* la composition par *E. Forberg.*

Nous savons grand gré à M. Jordan d'avoir choisi, pour la reproduction, la gravure à l'eau-forte, car il n'y a qu'elle qui rende fidèlement la pensée de l'artiste. Espérons que cette tentative contribuera à faire renaître le goût de cet art qui, tombé chez nous en désuétude, vient de reprendre faveur en ce moment et est cultivé dans les trois écoles de Berlin, Düsseldorf et Weimar.

Les autographes des maîtres que nous trouvons joints aux portraits ne pourront que relever l'intérêt qu'inspirent les gravures.

Ceci pour le contenu. Ajoutons que la forme extérieure satisfera le plus scrupuleux des bibliophiles. Tout connaisseur touchera avec un extrême plaisir ce magnifique volume, imprimé en caractères Drouaust, encadré de rouge, sur beau papier de Hollande, et sorti des presses renommées de M. Büxenstein, de Berlin.

Le titre, en style Renaissance, imprimé en noir et rouge, nous montre un beau dessin de M. le professeur Wanderer, de Nuremberg, artiste auquel nous devons également les riches ornements de la reliure. Bien que le motif d'ornement de cette dernière soit d'un style tout à fait pur, une imitation des vieux parchemins du xvie siècle, elle ne trouvera pas grâce aux yeux des amateurs de l'étranger. Le vrai bibliophile préfère le maroquin, s'il ne tient pas à conserver les feuilles dans un carton-toile pour les avoir tout à fait intactes. Aussi existe-t-il un tel carton-toile avec une belle vignette de M. le professeur Conradin Walther, mais destiné exclusivement à la première édition, composée de 50 exemplaires numérotés, dont les gravures sont tirées sur papier de Chine. Les nos 1 et 2 n'ont pas été mis dans le commerce. Ils se trouvent en possession de LL. MM. l'empéreur et l'impératrice d'Allemagne. Espérons que ce beau volume sera accueilli selon son mérite, afin que l'*Album de la Galerie nationale* puisse se continuer chaque année, comme les éditeurs se le proposent.

L'autre publication dont nous avons à entretenir nos lecteurs est également destinée à paraître périodiquement. Elle vient d'être inaugurée sous les auspices du ministère prussien et est intitulée : *Jahrbuch der Koeniglich Preussischen Kunstsammlungen* [1].

L'année se composera de quatre cahiers au prix de 20 marcs le tout.

M. le Dr Dohme a été chargé de la rédaction en chef.

Nos lecteurs se rappelleront que la chronique du *Livre* a déjà cité le contenu du premier numéro de ce nouveau périodique. Nous nous bornerons donc à donner quelques détails sur le but des *Annuaires* et nous n'oublierons pas la forme sous laquelle ils se présentent.

Divisé en deux parties, l'*Annuaire des collections d'art de la Prusse* rapporte dans la première (dite *officielle*) les comptes rendus des chefs des différents départements des collections de l'État. Nous y trouverons des détails fort intéressants sur les nouvelles acquisitions, sur le mouvement général dans les musées, sur les travaux de classement et d'administration et aussi sur des entreprises artistiques subventionnées par le gouvernement. Cette fois, c'est avant tout le *Cabinet des Médailles* qui nous signale de nombreux et importants accroissements.

Citons d'abord les collections de monnaies grecques, laissées par le général Fox et le comte Prokesch, lesquelles, acquises dans les dernières années, placeront cette section parmi les plus riches des cabinets de l'Europe.

De même une autre section, ayant surtout trait à notre histoire nationale, s'est enrichie d'une manière fort heureuse, par l'achat de la célèbre collection de M. le docteur Grote, de Hanovre, un des plus savants numismates. Cette belle suite, fruit de plus de cinquante ans d'intelligentes recherches, contient

1. Annuaire des collections d'art de la Prusse.

presque dix mille pièces, depuis les temps mérovingiens jusqu'à la Réformation, de sorte que son acquisition élève notre collection de monnaies du moyen âge à un rang assez distingué.

Enfin vient la superbe collection du capitaine Sandes, se composant de 600 médailles et médaillons en bronze, quelques-uns en or, et surtout un en argent, pièce unique, ayant orné autrefois le cabinet de lord Northwick, à la vente duquel elle avait atteint le prix de 7,500 francs.

Toutes ces médailles, d'une parfaite conservation, nous montrent une série de portraits d'empereurs dépassant par la beauté de leur exécution et par leur vif éclat tout buste de marbre. Ce sont de vrais trésors pour l'histoire de l'art romain au temps des premiers Césars.

Le *Cabinet des Estampes* a également vu augmenter ses collections; mais, sans entrer dans les détails, nous ne voulons que faire remarquer encore que la plus importante acquisition ne nous est signalée que dans le compte rendu additionnel relatif au *Musée des sculptures et des plâtres*. Ce n'est qu'à la fin de la partie officielle que nous apprenons les détails sur les découvertes de Pergame.

Il n'entre pas dans le cadre de notre revue d'énumérer les principales richesses de cette heureuse trouvaille et nous pensons pouvoir nous en dispenser d'autant plus que les recueils spéciaux s'en sont déjà largement occupés

Constatons donc que, cette fois, le *Musée des sculptures* a porté le coup de maître, mais ajoutons aussi que, dans le prochain numéro, nous verrons le *Cabinet des Estampes* prendre sa revanche, en nous racontant l'achat de la célèbre collection de M. Destailleur, convoitée depuis longtemps par les amateurs et les marchands de la France et de l'étranger.

La deuxième partie de l'*Annuaire,* publiée sous la direction de MM. W. Bode, R. Dohme, Herman Grimm, M. Jordan et Fr. Lippmann, est consacrée aux études et recherches relatives à l'histoire de l'art du moyen âge et des temps modernes, ainsi qu'aux arts industriels en général. Il va sans dire que ces études s'appuient de préférence sur les collections de nos musées, mais ils ne négligeront pas non plus d'autres monuments et questions relatifs à l'histoire de l'art.

On n'exclura que l'archéologie, attendu que cette spécialité fait l'objet d'études de plusieurs grands recueils périodiques que nous possédons depuis longtemps.

L'impression typographique de l'*Annuaire* nous montre la sollicitude accoutumée et le goût élevé de M. Büxenstein.

Le critique le plus difficile n'aura qu'à se louer et des beaux caractères employés pour la composition et de l'exécution typographique de cet établissement renommé.

Les suppléments artistiques illustrant le texte sont confiés aux soins de l'Imprimerie de l'empire, et les deux planches, jointes au nº 1, nous prouvent qu'elle a dignement rempli sa tâche.

C'est d'abord la reproduction d'une estampe du XVe siècle, un des plus rares monuments de l'art italien[1]; c'est ensuite le fac-similé d'un autographe fort curieux d'Albert Dürer, ces deux pièces faisant partie du Cabinet des Estampes.

Il ne nous reste qu'à ajouter que le papier fabriqué spécialement pour l'*Annuaire* nous montre le filigrane à la couronne et au sceptre de Prusse, marque royale dont se sert la manufacture royale de porcelaines.

Le conservateur du Cabinet des Estampes, qui suit attentivement toutes les ventes pour augmenter la collection, a encore dernièrement acheté quelques vrais trésors à la vente Drugulin, la plus attrayante et la plus importante de la saison; elle a eu lieu à Leipzig au mois de décembre dernier.

M. Drugulin, ancien marchand d'estampes et imprimeur à Leipzig, fut ce que les Anglais appellent un *self made man.* Il commença sa carrière par être apprenti dans une imprimerie, mais bientôt son goût le porta vers un autre genre d'occupation; il ne tarda pas à abandonner sa première profession, et nous le retrouvons plus tard faisant ses études à la faculté de Giessen et se consacrant à des travaux littéraires.

Bientôt après, il se rendit en Angleterre, y devint secrétaire de S. A. R. le prince Albert, et c'est de cette époque que datent les premiers commencements de sa collection.

Revenu dans son pays natal, il s'établit à Leipzig en qualité de marchand d'estampes et s'occupa des ventes publiques de gravures et d'ouvrages d'art.

Pendant tout ce temps, il n'a pas abandonné ses propres fantaisies d'amateur, et, quand plus tard son imprimerie l'occupa au point

1. Le pendant de cette estampe va être reproduit dans le prochain fascicule.

qu'il dut renoncer au commerce d'estampes, il cessa bien d'être marchand, mais resta amateur.

Nous le voyons jusqu'à sa mort faire assidûment la chasse à tout ce qui était de son domaine, et la collection qu'il a laissée témoigne de son goût et de ses rares connaissances relatives à l'histoire de la gravure.

On pourra s'en rendre compte en jetant un coup d'œil sur la liste des ouvrages dont se composait sa bibliothèque particulière, ayant surtout trait à l'histoire de la gravure.

Il va sans dire que cette bibliophilie n'était pas une simple fantaisie à laquelle il se livrait. Il tâchait de la rendre productive par des publications s'appuyant sur ses collections et sur ses connaissances acquises par une longue expérience.

Comme fruit de ces recherches incessantes et comme preuve de sa profonde érudition, nous devons à M. Drugulin un « Catalogue de plus de 20,000 portraits de personnages célèbres, accompagnés de notices biographiques et chalcographiques (Leipzig, 1860, 2 vol.) » et l'ouvrage que voici :

Allart von Everdingen, catalogue raisonné de toutes les estampes qui forment son œuvre gravé (supplément au Peintre-Graveur de Bartsch, Leipzig, 1873; in-8°, XIV-119 pages et grav.)

Le catalogue de la vente que nous avons entre les mains se compose d'environ 2,900 numéros, dont 2,560 en estampes, et le reste ouvrages d'art.

Nous devons nous abstenir d'énumérer toutes les richesses qu'il contient ; citons seulement quelques pièces des plus marquantes, qui suffiront à donner à nos lecteurs une idée de cette importante collection. Voici d'abord le n° 2116 :

Hercules Segers (Zeghers). Vue d'une vallée encaissée entre des rochers.

Bonne épreuve parfaitement conservée de cette planche rarissime comme toutes les eaux-fortes du maître.

Le fac-similé de cette gravure se trouve dans le catalogue de la collection Liphart, dont elle a fait partie. — Vendue 1,232 francs.

2117. Par le même.

Étude de paysage avec vue sur une plaine entourée de cimes de rocs.

Pièce de la plus grande rareté. — Vendue 3,365 francs.

Ces deux pièces ont été acquises pour notre Cabinet des Estampes.

1,382. *Couronnement et Vie de la Vierge.*

Nielle de l'ancienne école florentine, d'un auteur inconnu, et épreuve unique. C'est très probablement le document le plus important pour les débuts de l'art de la gravure de l'école florentine. — Vendu 2,625 francs et passé en Amérique.

436. *Giulio Campagnola. Naissance du Christ.*

Magnifique composition, malheureusement restaurée. — Vendue 1,038 francs.

572. *Albrecht Dürer, Ritter Tod und Teufel.*

Superbe épreuve. — Vendue 1,113 francs.

1177. *Lucas van Leyden. Der Magdalenentanz.*

Très rare, restaurée. — Vendue 1,207 francs.

En dehors des estampes citées plus haut, le catalogue nous montre une riche collection de gravures sur bois, eaux-fortes, etc., et nous y trouvons les noms de Adrian van Ostade, Boissieu, David Teniers (père et fils) et son école, Georg Friedrich Schmidt, Rembrandt, Antoni Waterloo, Dürer, Wenzel Hollar, etc.

La table des prix de vente vient d'être imprimée et complète ainsi cet important catalogue, qui restera toujours un document utile à consulter pour tout amateur d'anciennes gravures.

Eugen Goldstücker.

Berlin, 24 février 1880.

ANGLETERRE

Londres, le 25 février 1880.

Le dernier livre de Hepworth Dixon : Royal Windsor. — Le poète Surrey. — Histoire de la reine Anne, par le Dr Hill Burton. — John de Witt, biographie, par James Geddes. — Le livre de M. Torrens, M.-P. : Marquess Wellesley. — Deux biographies religieuses. — Vie de Thomas Buckle : excentricités personnelles; idées d'un philosophe sur le thé et sur la cuisine. — Le pèlerinage de Kent avec Charles Dickens. — Le prédécesseur de Charles Darwin. — Colenso et

Cetshwayo. — Le roman anglais : quelques-uns des romans les plus récents. — Livres importants à paraître.

Le British Museum : la lumière électrique. — Le catalogue imprimé. — La propriété littéraire (copyright) en Angleterre.

William Hepworth Dixon, dont la mort si soudaine attrista douloureusement les derniers jours de 1879, laissa, achevés jusqu'à la dernière ligne, les troisième et quatrième volumes de son livre *Royal Windsor*. Il s'appliqua avec fureur jusqu'au moment même de sa mort à l'achèvement de cet ouvrage très considérable et qui doit conquérir une popularité au moins égale à celle acquise par son autre livre dans le même genre, sur la tour de Londres, *Her Majesty's Tower*. Ce rude travailleur, cet écrivain si rapide, si infatigable, parfois même si brillant, avait trouvé une nouvelle manière d'enseigner l'histoire, manière tout à fait charmante, celle même qui permet d'enseigner tant de choses si facilement, en voyageant, en prêtant l'oreille aux cicerone et en emportant les dates, les faits et les légendes historiques associés pour toujours aux souvenirs personnels du voyageur. Hepworth Dixon s'est constitué en effet le cicerone de ces deux édifices immémoriaux de la vieille Angleterre, qui partagent entre elles l'histoire anglaise tout entière. Que l'étranger qui visite notre pays pour la première fois se munisse de ces livres sur-le-champ; en les parcourant dans le chemin de fer, — c'est dommage qu'il n'y en ait pas encore une édition en petit format, — il en apprendra plus en très peu de temps sur notre histoire qu'il n'en saurait en plusieurs années d'études assidues. L'auteur vous prend par la main; il vous montre Windsor Castle pièce par pièce et tourelle par tourelle, en laissant les vieilles briques elles-mêmes vous raconter année par année leur légende, leurs souvenirs. Ce n'est plus la voix nasillarde d'un gardien morose qui vous jette froidement à l'oreille des histoires auxquelles il semble ne pas croire lui-même et qui le font bâiller : c'est la grande rumeur de la cour même de Henri VIII qui vous saisit, vous enveloppe et vous transporte tout à fait dans les réalités du vieux temps passé. Vous rencontrez partout les beaux esprits, les courtisans, les poètes; vous entendez des rires, des chants, de jeunes voix fraîches et mélodieuses; tout à l'heure vous vous rangez contre le mur pour laisser passer la procession incomparable de la reine Anne Boleyn avec sa compagnie de belles et nobles jeunes filles, cortège charmant, vraie constellation de beautés sans égales dans ce monde. Puis vous montez dans la *Norman Tower*. L'histoire si romanesque de la vie de Surrey vous absorbe tout entier, depuis les premiers beaux jours que le poète passait avec son ami et camarade d'enfance, Henri, duc de Richmond, fils naturel du roi Henri VIII, du temps qu'ils courtisaient ensemble lady Mary Howard et lady Frances Vere; jours que Surrey se plaisait à rappeler longtemps après la mort de son ami, et à l'époque où il était lui-même prisonnier; — ces jours vous les passez tous en revue, jusqu'au sombre jour de l'exécution du poète, vrai meurtre accompli à la fin par la haine constante et implacable de Seymour.

L'histoire de Surrey occupe à elle seule dix-huit chapitres dans le livre de M. Dixon, et c'est une des parties les plus intéressantes de ces deux volumes. L'auteur s'est pénétré d'une vive sympathie pour l'homme et d'une grande admiration pour le poète. Comme poète, Surrey occupe une position unique et incontestable dans notre littérature. Il est le véritable père de notre poésie lyrique, comme Christopher Marlowe l'est de notre poésie dramatique. Ce que dit l'auteur de *Royal Windsor* à ce sujet est très bien dit. J'en traduis presque textuellement quelques passages :

L'Angleterre n'avait pas alors une vraie école nationale de poésie lyrique. Dans Chaucer, elle possédait un poète conteur de premier ordre; autour de ce maître s'était rangée une constellation de trouvères faisant comme lui des contes rimés. Mais ces hommes n'étaient pas des chanteurs; ils n'avaient non plus aucune prétention d'être considérés comme fondateurs d'une école anglaise. Leur système de versification était un système étranger. Chaucer méditait ses poèmes en français; Gower affectait le latin. Le toscan était ordinairement le modèle de tous; mais les écrivains qui imitaient Pétrarque et Pulci n'avaient pas encore produit un seul vers musical anglais. Les rythmes latins se prêtaient mal au génie de la langue teutonique, dont les paroles ont une cadence, une résonance, une allure qui ne sont qu'à elle. Le premier à trouver cette allure, à sonner la note initiale de cette musique caractéristique de notre langue, ce fut Surrey. Chaucer et ses imitateurs comptaient sur la rime et le mouvement pour leurs effets; Surrey inventa le rythme, et sa poésie prenait des formes musicales, des mélodies pour son expression. Ainsi cette poésie lyrique commence par lui. Une poésie comme celle des *Canterbury*

Tales s'appuie sur des qualités tout autres que le charme de la mélodie; c'est le développement de la phrase, c'est la *caractérisation,* c'est enfin l'humour, que nous admirons en elle. Ces productions garderaient une grande partie de leur verve, de leur sel, si on les réduisait en prose. Avec la poésie de Surrey, c'est tout autre chose. Ce qui est vital dans ses chansons, dans ses élégies, c'est la symétrie, c'est le tour métrique de la phrase, la forme en un mot. En dehors de la signification des paroles, il y a le charme suprême de la voix qui chante. Chaucer conte, mais Surrey chante. Personne avant lui n'avait soupçonné les possibilités musicales cachées dans notre langue commune. Dans cette langue non seulement il réveillait le sens rythmique, mais il trouvait aussitôt des rythmes d'une perfection égale à ceux de Milton ou de Waller. En lisant les vers suivants pour la première fois, qui pourrait croire qu'ils ont été composés cinquante ans avant que Shakespeare ait écrit un couplet, plus de cent ans avant les *Hesperides* de Herrick et avant l'*Alexander's Feast* de Dryden?

When first I saw those crystal streams
  Whose beauty made my mortal wound,
I little thought within their beams
  So sweet a venom to have found.

Ces accents sommeillaient pourtant dans une langue qu'on disait alors bizarre et grossière, — bonne pour des chiens et des chevaux, mais indigne des hommes. Chronologiquement, Surrey occupe la position centrale entre Chaucer et Dryden; de tous les deux, il est séparé par un intervalle égal; mais, quant au style, il est de dix fois plus voisin de l'*Alexander's Feast* que du *Wife of Bath.* Au temps de Dryden, Chaucer était tellement suranné qu'il fallait le traduire en anglais moderne: personne ne songera jamais à moderniser les vers de Surrey. Et Windsor était le berceau de cette école lyrique. C'était là que Surrey préludait en entonnant des syllabes si harmonieuses qu'elles se perdaient dans l'air comme de vagues mélodies; c'était là qu'il revenait pour composer son Élégie sur Windsor et ses poèmes adressés à *Geraldine.*

Après ce livre dont l'intérêt se rattache à l'histoire, il nous arrive très naturellement de parler d'une autre contribution historique qui vient de paraître sous les auspices de Blackwood et fils: *A History of the Reign of Queen Anne, by John Hill Burton,* en 3 vol. L'auteur, qui remplit les fonctions d'historiographe royal d'Écosse et qui avait déjà acquis une réputation assez solide par son histoire de ce pays, donne aujourd'hui, dans ces trois volumes, un récit simple et sincère des événements successifs de ce règne qui reste à jamais glorieux pour l'Angleterre dans les annales politiques et aussi dans celles de la littérature nationale. On m'assure que le dernier mot tombé de la plume de Hepworth Dixon, dans l'ouvrage que nous venons de signaler, constatait la grandeur de la période Victorienne dans la littérature et les arts, grandeur qui fera que la postérité mettra probablement ce règne à côté de celui de la reine Élisabeth. C'est un fait assez remarquable que ces trois périodes, pendant lesquelles des femmes ont occupé le trône d'Angleterre, aient été marquées non seulement par une prospérité politique presque complète, mais aussi par de vraies coruscations intellectuelles et littéraires. M. Burton n'interrompt pas son récit par des discussions ou des amplifications; il raconte simplement et cela d'une manière générale plutôt que catégorique, en épargnant au lecteur tout détail ennuyeux et même le lent progrès chronologique. Quelquefois même l'absence presque complète de dates devient regrettable. L'auteur donne, par exemple, dans son second volume l'histoire du procès parlementaire contre lord Peterborough; mais la narration de cette malheureuse expédition terminée par la bataille d'Almanza ne se trouve que longtemps après, dans le troisième volume. Il en résulte ici, et même en d'autres endroits, une possibilité de confusion pour le lecteur qui, n'étant pas historien lui-même, se sent attiré par le style limpide, débarrassé de notes et de citations accessoires. Il faut ajouter, néanmoins, que, comme on devait s'y attendre de la part d'un historiographe aussi compétent que le Dr Hill Burton, cette manière de raconter, si facile en apparence, cache un travail assidu préliminaire et des recherches profondes poursuivies depuis longtemps dans des archives peu consultées, notamment dans des manuscrits conservés au British Museum et qu'on n'avait pas encore interrogés. Le récit de la bataille de Blenheim est surtout traité avec une précision de détails qui donne une haute importance à cette partie du livre. Les chapitres sur lord Marlborough nous montrent le caractère de ce héros sous une lumière nouvelle et plus favorable sur certains points qu'autrefois. Dans le dernier chapitre, le Dr Burton discute le sujet attrayant du progrès intellec-

tuel de ce règne. En parlant de Swift, il témoigne d'une justesse et d'une ampleur de vues qu'on ne saurait trop admirer.

La maison Kegan Paul et Cie a commencé la publication d'un ouvrage important sur John de Witt, — *John de Witt, Grand Pensionary of Holland, by James Geddes*, vol. I, 1623-1654, avec portrait. L'époque de l'histoire hollandaise associée au nom de cet homme remarquable a été singulièrement négligée par les historiens. Comme le dit M. Geddes dans sa préface, cette époque tient très peu de l'héroïque, et John de Witt lui-même n'est un héros en aucun sens. Quant à sa vie personnelle, elle est restée jusqu'à présent presque inconnue, et même aujourd'hui, en dépit des travaux immenses que s'est imposés l'auteur de cette étude, en fouillant dans les manuscrits de la Haye, dans les archives locales et indépendantes de chacune des Sept-Provinces et en bien d'autres endroits encore, il se voit réduit à constater que les matériaux, pour cette biographie, sont très insuffisants et le seront probablement toujours. M. Geddes a accompli sa tâche difficile avec une persévérance et une habileté remarquables qui feront de son livre une contribution très précieuse à l'histoire. Rarement on entreprend avec autant de zèle un travail aussi spécial sur l'histoire d'un pays étranger. A la fin de ce premier volume, nous trouvons la comparaison suivante entre de Witt et Cromwell : « De Witt occupe un rang tout à fait inférieur à Cromwell. Nous le regardons plutôt comme un homme d'un talent rare et singulier que comme un des élus de la terre, ce qu'était assurément Cromwell. Il plane au-dessus du commun des humains et il est même de beaucoup plus grand que les hommes les plus éminents de son temps. Il l'aurait été encore plus s'il n'avait pas eu à porter ce lourd fardeau du gouvernement hollandais qui entravait tous ses mouvements personnels. Son rang intellectuel est celui des Richelieu, des Mazarin, des Guillaume III, — tous des intelligences de second ordre, mais de Witt ne prend pas sa place à côté des Charlemagne, des Gustave-Adolphe et des Cromwell de notre race. Il n'est pas de ceux que l'on pourrait ou beaucoup admirer ou beaucoup aimer, et assurément il n'est pas de ceux qu'on admettra jamais dans le panthéon où l'humanité conserve la mémoire des demi-dieux de ce monde. »

En fait de biographies, nous devons signaler plusieurs livres qui viennent de paraître. Sous le titre de *Proconsul et Tribun*, M. Torrens M. P. entreprend deux études sur *Wellesley* et sur *O'Connor*. Le premier volume (publié par Chatto et Windus), sur le *Marquess*, fils de Chatham et célèbre principalement par son administration gouvernementale de l'Inde, est admirable et ne laisse rien à désirer. L'auteur justifie amplement l'épithète d'*architecte d'empire*, qu'il accorde à Wellesley, dans son récit, consciencieusement laborieux et brillant par moments, de la carrière politique de ce *statesman* tant méconnu et même vilipendé de son vivant à cause de ses efforts pour amener des réformes libérales presque toutes réalisées aujourd'hui.

M. A.-R. Ashewell a tenu la promesse qu'il avait faite au public il y a déjà cinq ans, en publiant un premier volume d'une *Life of the Right Reverend Samuel Wilberforce DD. Lord Bishop of Oxford and afterwards of Winchester* (chez Murray).

Le Révérend Doyen de Westminster, Dr Arthur Penrhyn Stanley, ajoute encore un livre à la littérature augmentant de jour en jour des apothéoses de famille en écrivant lui-même les Mémoires de son père et de sa mère, *Edward* et *Catharine Stanley*.

Un ouvrage biographique d'une tout autre espèce est celui de M. Alfred Huth : *Life and Writings of Henry Thomas Buckle*, publié par Sampson et Low. Le fameux auteur de l'*Histoire de la civilisation en Angleterre* était un homme très simple dans ses goûts et dans sa vie qu'il partageait entièrement entre ses études philosophiques et le jeu des échecs dans lequel il était de première force. Complètement inconnu jusqu'en 1857, l'année où paraissait le premier volume de son livre célèbre dont le retentissement fut immédiat, il vivait très retiré jouissant d'un revenu de £ 1,500 dont il dépensait au moins £ 300 par an en achats de livres. Le philosophe n'avait songé au mariage qu'une fois dans sa vie, et c'était bien avant l'âge philosophique, à dix-sept ans. Naturellement, cette première et seule fois, il n'atteignit pas son but et resta célibataire toute sa vie. Comme tant de célibataires et comme tous les philosophes, il avait ses excentricités, quoiqu'il ne poussât jamais la préoccupation aussi bizarrement loin que Newton. Citons quelques traits. Il payait tout ce qu'il achetait argent comptant, en exigeant scrupuleusement le rabais. Une fois, ayant acheté un tapis d'un marchand qui, après lui avoir promis un escompte du comptant, eut l'audace de demander le prix primitif, Buckle

remit dans sa poche le mémoire sans le solder, en disant au tapissier d'envoyer chercher le payement dans deux ans. Il avait coutume d'aller lui-même chez le boucher choisir sa viande et voir couper ses filets. Il disait avoir fait quelques études culinaires et certainement il avait le goût très subtil, quoiqu'il ne mangât pas beaucoup d'ordinaire. Par exemple, il ne prenait jamais la rôtie que le lundi, le pain étant alors rassis depuis deux jours; mais encore ce jour-là fallait-il que le domestique vînt dans la salle à manger la confectionner selon ses ordres. Quant au thé, le philosophe contestait à toute femme le talent de le préparer, à moins d'avoir été enseignée par lui. Il chauffait non seulement les tasses, mais les cuillers aussi; et, comble de subtilité, il soutenait que le thé devait attendre un peu plus longtemps quand la boîte à thé était pleine, afin que les feuilles se déroulassent; vers le fond de la boîte, au contraire, les feuilles étaient plus brisées et ne demandaient pas un temps aussi prolongé.

Encore un livre dont le titre l'associe avec Charles Dickens : *In Kent with Charles Dickens,* par Thomas Frost (chez Tinsley). C'est le récit d'une excursion de vacances faite ensemble par trois amis et dont le but était d'explorer les lieux fréquentés par Dickens dans ses dernières années, et de suivre pas à pas ses promenades de tous les jours à travers les paysages si simples mais si pittoresques de l'île de Sheppey, en prenant pour centre la maison de Gad's Hill. Ainsi on ne doit s'y attendre à aucun fait biographique nouveau; mais la façon dont l'auteur rattache aux différents endroits, si familiers à tout *cockney* habitant de Londres, les incidents et les situations des derniers ouvrages du grand romancier humoriste, fait parcourir ses trois cents pages avec intérêt. Ce petit livre est aussi très amusant. Son auteur, qui a un véritable goût pour ce qui produit le petit frisson dont parle Job, s'est mis à la recherche de toutes les histoires de revenants, qui abondent dans les vieilles fermes et manoirs, dans les vieilles églises et prieurés de cette contrée, et il nous en fournit une riche moisson qui eût fait honneur au livre célèbre de Robert Dale Owen.

Le *Memoir of Erasmus Darwin*, écrit par M. Charles Darwin et publié par Murray, sera intéressant plutôt à cause de son auteur que par rapport au sujet de cette biographie. Peu de gens s'intéressent aujourd'hui au vieux botaniste dont le poème pédantesque du *Garden of Plants* était pourtant autrefois assez célèbre.

Le Dr Colenso, évêque du Natal, resté célèbre depuis son étude sur la chronologie du *Pentateuque,* livre qui lui a valu une terrible excommunication pour son hétérodoxie, vient de traduire le journal intéressant d'un jeune Hollandais, M. Cornelius Vijn, écrit pendant la dernière guerre. M. Vijn habite Natal depuis quatre ans et demi, et, en exerçant les fonctions de commerçant avec les Zulus, il est arrivé à parler leur langue, à les connaître à fond eux-mêmes, leurs coutumes et leur caractère. Ainsi ce livre abonde en détails curieux, amusants et même instructifs au point de vue des dispositions naturelles de cette race si terrible selon les correspondants particuliers des journaux, si douce, si aimable, selon leur ami le docteur. Il n'est pas étonnant qu'un pasteur, qui a passé la moitié de sa vie parmi les Zulus, plaide pour son troupeau; seulement il ne faut pas oublier qu'entre les Zulus *amis,* c'est-à-dire apprivoisés, domestiqués, christianisés, et les vrais sujets du roi Cetshwayo — remarquez que ce nom n'a que trois syllabes, au lieu de quatre — il y a une différence immense. Aussi ne manque-t-il pas de percer, dans les notes assez considérables que le docteur a ajoutées à sa traduction en manière de pièces justificatives et de plaidoyer éloquent pour le redoutable prisonnier de sir Garnet Wolseley, un ton de prévention politique très évidente. Dans le parti pris de l'opposition contre le gouvernement conservateur actuel, toutes les armes semblent bonnes; les gens les plus opposés deviennent des amis : *dissenters,* ritualistes, libre-penseurs se donnent la main, l'Église oublie les anathèmes qu'elle a prononcés; on trouve volontiers à l'Afghan le plus perfide des qualités possibles et aux Cetshwayos et Sekukunis des âmes généreuses incomprises. *Cetshwayo's Dutchman* est orné d'un très bon portrait du roi captif. Ce livre a pour éditeurs Longmans, Green et Cie.

Quant aux romans, ils sont comme toujours en assez grand nombre. Je dois vous en signaler quelques-uns à l'intention de ceux de vos lecteurs ou plutôt de celles de vos lectrices qui pourraient trouver le roman anglais à leur goût. C'est un genre à part et tout à fait britanique que notre roman moderne, en trois volumes reliés, publié au prix peu accessible de £. 1.11.6 (39 fr.), mais qu'on n'achète pas, bien entendu. On s'abonne simplement au *Circulating Library* de Mudie et fils; ces messieurs ne manquent pas d'envoyer aux clients tous les romans nouveaux par paquets chaque semaine,

cela moyennant une somme annuelle qui est à peu près le prix d'un seul roman. Le plus ordinairement ce n'est pas de la littérature; le roman anglais est devenu une espèce de manufacture, et j'avoue qu'excepté le cas rare où l'on met la main sur un chef-d'œuvre, je ne le trouve pas amusant. Voici toutefois les meilleurs parmi les plus récents; on les doit aux auteurs les plus en renom :

The Greatest Heiress in England, par Mrs. Oliphant (chez Hurst et Blackett).

Donna Quixote, par Justin Mac-Carthy.

Under which Lord, par Mrs. Lynn Lynton.

Confidence, 2 volumes, par Henry James l'Américain; une collection à la française de plusieurs petits romans ou contes très spirituels et réellement charmants.

Queen of the Meadow, par Charles Gibbon.

High Spirits, par James Payne; encore une collection de petites nouvelles par un auteur qui est toujours amusant.

Moths, par Ouida.

Ces derniers sont publiés par la maison Chatto et Windus.

Barbara est le nouveau roman de miss Braddon, l'auteur célèbre de *Lady Audley's Secret* (chez J. et R. Maxwell).

Friend and Lover, par Iza Duffus Hardy. C'est déjà le quatrième roman que produit cette jeune romancière, fille de feu sir Thomas Duffus Hardy, et dont la renommée semble s'accroître à chaque effort.

Christie Carew, par Mary Laffan, auteur de *Hogan M.-P.*, de *The Honorable miss Ferrard* et d'une brillante petite brochure, *Flitters, Tatters and the Counsellor*, qui vient d'avoir un succès prodigieux. Ce roman est en tout point digne de la plume et de la réputation de son auteur.

On publie aussi à Londres le nouveau petit livre du conteur humoriste américain Bret Harte, *Jeff Briggs' Love story* (Chatto).

La maison de Smith, Elder et C[ie] annonce que le cinquième et dernier volume du *Life of the Prince Consort*, par M. Théodore Martin, paraîtra au commencement du mois de mars. Il donnera l'histoire de la dernière année de la vie du prince, de 1860 à 1861, et sera orné de trois portraits avec un fac-similé.

Parmi une foule de livres annoncés par M. Murray, nous signalons, comme offrant un intérêt exceptionnel, un nouveau volume du D[r] Schliemann, intitulé : *Ilios, the city and country of the Trojans*, dans lequel le célèbre explorateur publiera les résultats de ses recherches les plus récentes dans la campagne de Troie. Quatre cents plans et illustrations accompagneront l'ouvrage.

Cet hiver a vu deux changements importants au British Museum : d'abord l'introduction de l'éclairage électrique dans la salle de lecture et les vestibules. On ne saurait se figurer tous les bienfaits qui résulteront pour le public de cette innovation. Autrefois, les jours de brume, tout le monde était obligé de quitter le Museum; maintenant on n'interrompt plus son travail de toute la journée et, au lieu de s'arrêter définitivement à quatre heures, on a encore trois heures d'éclairage jusqu'à sept heures, pour compléter sa besogne. L'administration était même en train de faire poser l'appareil électrique dans les galeries et salles des autres départements du Museum, lorsque un petit incident est venu l'avertir du fait que, quoique par ce système d'éclairage tout danger d'incendie se trouve réduit au minimum, l'appareil lui-même n'est pas encore complètement exempt de quelques accidents fâcheux, qui pourraient même amener une catastrophe, mais qu'on a trouvé bientôt le moyen d'éviter. Les charbons brûlés aux deux extrémités du fer électrique tombent quelquefois, étant encore incandescents et capables d'allumer des papiers ou autres objets combustibles. On a facilement remédié à cela en suspendant des plaques de verre ou de tôle horizontales au-dessous de la lanterne, pour recevoir les débris calcinés.

Depuis longtemps on avait discuté à la Bibliothèque nationale l'idée de substituer un catalogue imprimé au catalogue en feuilles manuscrites qui, reliées en grands volumes verts, occupent maintenant tout le centre de la Salle de Lecture. Le système de faire quatre transcriptions simultanées par le moyen d'un stylus et des papiers carbonisés, adopté par feu sir Anthony Panizzi et pratiqué encore aujourd'hui, trouve toujours des adhérents qui restent entièrement opposés à cette innovation. Néanmoins on a déjà commencé à mettre le nouveau système à exécution en envoyant à l'imprimerie de MM. Clowes et fils une grande série de titres transcrits depuis longtemps, mais qui n'ont pas été encore insérés dans le catalogue manuscrit. Le nouveau catalogue des acquisitions de chaque année sera divisé en quatre classes : 1° ouvrages modernes anglais; 2° ouvrages modernes étrangers; 3° ouvrages anciens anglais; 4° ouvrages anciens étrangers. Un catalogue de tous les livres anciens anglais ou publiés en An-

gleterre avant 1630 formera un volume à part dont l'utilité immense est évidente. Le catalogue des livres orientaux sera aussi imprimé en entier.

Les dernières nouvelles relatives à la question de la propriété littéraire en Angleterre ne sont pas rassurantes. Il y a à peu près deux ans qu'une commission royale composée de lord John Manners, sir Henry Holland, Mr. Froude, sir Julius Benedict, sir Drummond Wolff, etc., faisait part au gouvernement de ses investigations à propos de l'état actuel des choses. Le résultat de cette démarche fut la présentation au Parlement, pendant cette dernière session, d'un nouveau *bill* visant à des changements très importants et calculé de façon à protéger les auteurs contre les différentes formes de la piraterie littéraire. On espérait tout de cette tentative, de cette promesse. Malheureusement les espérances les mieux fondées ont été déçues : on ne traitera pas cette question dans la session parlementaire actuelle. La chose est terminée pour le moment; la tentative a échoué. Pauvres écrivains auteurs ! que n'étions-nous venus au monde cent ans plus tard ! la loi sur la propriété littéraire serait alors perfectionnée, et nous aurions joui chacun du fruit de notre travail.

ARTHUR O' SHAUGHNESSY.

BELGIQUE

Bruxelles, 29 février 1880

Les publications récemment faites dans la bibliothèque GILON sont nombreuses et variées.

Les Contes de madame Rose constituent un excellent ouvrage pour la jeunesse : ces lectures graduées en vers sont écrites avec simplicité et avec une aisance qui est le propre d'un poète expérimenté. L'auteur a choisi les vers, pensant non sans raison qu'il y a dans la poésie un attrait musical auquel est accessible l'oreille de l'enfant.

M. TH. JUSTE a donné un deuxième portrait dans la galerie historique qu'il a commencée dans cette bibliothèque : *Napoléon III. Comment on devient empereur*. En dehors de quelques particularités curieuses concernant la Belgique, particularités peu connues, l'ouvrage n'offre pas un bien grand intérêt : c'est plutôt une biographie qu'une étude historique. Il faut avouer que le cadre restreint dans lequel l'auteur a la liberté de se mouvoir ne lui a pas permis de développer cet examen rétrospectif des événements presque récents, et il semble qu'il ait craint d'accentuer sa pensée. Aussi le livre a-t-il été accueilli assez indifféremment.

Un collaborateur du *Journal de Gand*, M. A. BRUNEEL, a donné de fort intéressants récits de voyage sous ce titre : *Dans le Nord; Suède, Norwège et Danemark*. M. Brune el raconte bien ce qu'il a vu, mais il ne peint pas : tout est détaillé avec clarté et sobriété, mais la couleur et le relief manquent à ses descriptions. C'est d'ailleurs le premier ouvrage que publie M. Bruneel : essai plein de promesses.

La quatrième série de cette bibliothèque vient de débuter par un travail de M. DUVERGER, *l'Inquisition en Belgique,* plaidoyer en faveur de la liberté contre les monstruosités de l'Inquisition, et un volume de M. V. LEFÈVRE: *Huit Jours en Allemagne*.

Le dernier numéro de la *Revue de Belgique,* le sérieux récueil mensuel édité par MM. MERZBACH ET FALCK[1] depuis douze ans, nous annonce deux ouvrages très importants pour l'histoire de la Belgique : les *Mémoires du comte Van der Meere* et l'*Histoire de Belgique au commencement du* XVIIIe *siècle*, par M. GACHARD. Le nom de l'archiviste général du royaume de Belgique nous remet en mémoire une spirituelle boutade de M. V. DE LA HESBAYE (Victor Hallaux), rédacteur en chef de *la Chronique.* Il relevait avec bonne humeur la thèse soutenue par un de ses collaborateurs qui attribue la disette de littérature d'imagination ayant un caractère original à la préoccupation constante de ce qui se fait à Paris. M. de La Hesbaye soutient « qu'il ne saurait y avoir de littérature belge parce qu'il n'y a pas de langue belge. Il peut se rencontrer en Belgique, dit-il, — et je ne serais pas embarrassé pour en citer un bon nombre, — des écrivains de très grand mérite; mais les uns peuvent être revendiqués par la littérature néerlandaise, les autres par la littérature française. Entre ces deux littératures, la

1. Éditeurs des ouvrages mentionnés dans notre dernière lettre : *La Russie ou l'Autriche? La Réunion des époux divorcés ; Du Développement des relations commerciales de la Belgique avec l'étranger.*

littérature belge se pose comme un point d'interrogation. »

Après avoir développé succinctement cette thèse essentiellement logique, l'auteur de l'article déclare qu'il est possible à son avis de subir un peu moins *docilement* qu'on ne le fait l'influence de la France. Il termine en montrant la place considérable occupée par la France dans les institutions de la Belgique, ce qui a eu pour résultat de développer constamment la suzeraineté littéraire de la France. Actuellement encore, le ministre d'État, Ch. Rogier, est Français; M. Gachard, archiviste général du royaume, M. Alvin, bibliothécaire en chef de l'État, sont Français. Et pendant fort longtemps, le quatrième pouvoir de l'État, la presse, fut aux mains de MM. Faure, Campan, Perrot, tous trois Français.

Comme preuve à l'appui de l'existence en Belgique de littérateurs de très grand mérite, je citerai une toute petite nouvelle que M. Camille Lemonnier vient de publier dans *l'Artiste*. Cette nouvelle, *le Doigt de Dieu*, est un conte de Baudelaire demeuré inédit entre les mains de M. Arthur Stevens. La pensée de ce conte est une pure merveille, mais M. Lemonnier l'a parée de vêtements si bien choisis et si précieux que Baudelaire assurément la reconnaîtrait comme sienne.

Nous noterons également les dernières publications de la maison Muquardt dans leur bibliothèque militaire : *la Revue belge d'art, de science et de technologie militaires*, revue trimestrielle; *le Tir de l'infanterie aux grandes distances* et son influence sur la tactique, par le capitaine d'état-major H. Vermersch, ouvrage qui débute par un examen des campagnes sanglantes de 1870 et de 1871. La librairie militaire forme une des sections les plus importantes de cette grande maison.

Nous recevons le tome III de l'excellent ouvrage publié par M. Éd.-G.-J. Gregoir sous ce titre : *Bibliothèque musicale populaire*. L'auteur a mis un soin extrême et une ardeur infatigable à réunir tous les documents de nature à démontrer l'existence de la musicologie antérieurement à notre siècle. M. Gregoir donne, entre autres renseignements précieux pour tous les bibliographes, les programmes des concerts donnés à Paris de 1725 à 1814.

Il est superflu de faire ressortir la valeur de ces documents dont la plupart ne figurent pas dans les archives du Conservatoire de Paris. L'ouvrage contient en outre une partie fort curieuse ayant trait aux erreurs ou omissions relevées dans la *Biographie universelle des musiciens*, de Fétis; puis un chapitre extrêmement attrayant sur les carillons en Belgique et en Hollande. Une sorte de bio-bibliographie relative à Grétry mérite une sérieuse attention. Assurément cet ouvrage d'un musicien érudit et chercheur est digne d'être recommandé comme une des productions les plus intéressantes de la littérature musicale.

Ces trois volumes imprimés à Anvers sont édités par la maison Schott, 82, Montagne-de-la-Cour, à Bruxelles, qui vient aussi de publier en un élégant volume le livret du *Cadet de marine*, l'opéra-comique de Genée représenté avec grand succès à l'Alcazar.

L'Office de publicité, rue de la Madeleine, qui éditait, il y a peu de temps, l'ouvrage de M. Wauters : *les Libertés communales* (2 vol. in-8°) et *le Siècle de Van Artevelde*, de M. Wanderkindere, semble, dans le mois dernier, avoir concentré toute son activité sur la publication d'œuvres classiques. Ces publications sont faites avec soin et dans un esprit pratique excellent. M. Cornélis Lebègue, qui a dès maintenant la direction de l'Office, a étendu très heureusement cette branche de la librairie, branche fort importante dans un pays où l'enseignement à tous les degrés est aussi développé.

Nous ne pouvons citer toutes ces publications mais nous distinguons parmi elles un ouvrage, de M. Genonceaux : *Essai d'une géographie générale* ou étude au point de vue belge.

Nous mentionnerons en outre une brochure toute d'actualité : *l'Organisation des forces nationales belges*, dont l'auteur est le général baron Van der Smissen, œuvre très entendue, mais dans laquelle les critiques de détail occupent une trop grande place.

Nous terminerons ce bulletin en annonçant aux amateurs et aux bibliophiles que l'Office de publicité possède encore quelques exemplaires du remarquable ouvrage de M. Henri Hymans : *Histoire de la gravure dans l'école de Rubens*, dont l'édition est entièrement épuisée.

Léon Degeorge.

ÉTATS-UNIS

Boston, le 10 février 1880.

La longue période de prostration financière que ce pays a traversée et qui était sans doute l'effet de la guerre civile et des grands incendies qui ont désolé les villes de Boston et de Chicago, semble maintenant tirer à sa fin. L'activité renaissante dans le monde des affaires se communique aux librairies qui ont répandu, dans cette saison de fêtes, un déluge si prodigieux de livres qu'il est presque impossible d'en faire la chronique. Des éditions de luxe richement illustrées des vieux auteurs favoris ont disputé la préséance à de nouveaux candidats à la faveur publique. L'art du graveur, de l'imprimeur, du relieur a été poussé au plus haut degré pour embellir poème, roman, biographie. De somptueux livres de toute sorte accablent les comptoirs des boutiques. Parmi les plus magnifiques de ces réimpressions est celle des *Poésies complètes* de M. Henry Wodsworth Longfellow. Quels que soient les doutes qui assaillent l'esprit d'un critique prophétique à l'égard de la durée de sa renommée, il est certain que M. Longfellow est à présent un des poètes les plus populaires, et ces deux tomes in-quarto, dont le deuxième ne paraîtra pas avant Noël prochain, seront accueillis avec une faveur marquée. Le premier contient plus de trois cents gravures sur bois dont la plupart sont d'excellents spécimens de l'art. La partie typographique ne laisse rien à désirer.

Houghton, Osgood et Cie ont édité une nouvelle qui a eu un grand succès. *An Earnest Trifler* (Un Baguenaudier sérieux), dont la quatorzième édition vient de paraître, est un récit dans le genre de ceux de M. William de Howells ou de M. Henry James, et, bien qu'on l'ait publié sans nom d'auteur, il offre des qualités sérieuses. En parlant de cette nouvelle, un critique dit que les premières cent pages sont assez brillantes, mais que l'intérêt se relâche à mesure que l'on approche de la fin; un autre affirme que c'est « une imitation servile, mais que l'auteur s'annonce comme pouvant faire mieux ». Il est certain toutefois qu'il a valu une renommée soudaine à son auteur, Mlle Mary Sprague, une belle jeune personne de l'Ohio.

Il y a déjà trois ans que MM. Roberts Brothers, de Boston, ont conçu le projet de publier, sous le voile de l'anonymat, une série de romans qui seraient écrits par des auteurs bien connus. Le plaisir de deviner l'écrivain par le style et la facture du livre était offert au public comme un stimulant flatteur. « Voilà l'enfant, a-t-on dit, nommez son père. » Le jeu a bien réussi. Parmi les volumes qui ont déjà paru dans la série *No Name*, il s'en trouve quelques-uns qui ont attiré l'attention méritée du public. La prétention de tel ou tel roman au titre de chef-d'œuvre de la littérature romantique américaine, qu'on attend depuis si longtemps, n'a pas été encore ratifiée, pas même pour le *His Majesty Myself*, « Sa Majesté moi-même » (titre qui ne suit peut-être pas les lois de la grammaire, mais qui est fort à propos), roman dans lequel on voit dépeint, sous des couleurs puissantes, mais assez crues, un prédicateur égoïste. Les personnages sont pleins de vie et de caractère, et dessinés avec une grande fidélité. C'est une protestation passionnée contre l'hypocrisie religieuse. Esprit étincelant, descriptions pathétiques, traits de sarcasme, sentiments tendres s'alternent dans cette attaque contre l'égoïsme, et l'attention du lecteur est soutenue jusqu'au bout, bien que l'intrigue n'offre pas beaucoup d'originalité. On compare naturellement le héros du roman au célèbre prédicateur de Brooklyn, à ce négociant heureux qui est venu d'Écosse et a fait fortune dans le Nouveau-Monde, à M. Alexandre Stewart, le millionnaire de New-York; les autres personnages sont plus ou moins typiques. On a fait beaucoup de conjectures au sujet de la paternité de cette œuvre et on a mis en avant les noms de Mme Hélène Hunt Jackson, de Mlle Élisabeth Stuart Philps, de Mlle Louise Alcott et même de M. Théodore Tilton (qui vient de publier un recueil de ses poèmes); mais le secret est connu : l'auteur du roman est M. Baker, ecclésiastique, qui a demeuré à South-Boston.

Un des premiers volumes de cette série est *Deirdrè*, narration versifiée qui captiva plus particulièrement l'attention des amants de la poésie. Ce poème épique, qui fait revivre

les faits héroïques de l'ancienne Irlande, est écrit avec beaucoup de feu et une grande élévation poétique. On en reconnut bientôt l'auteur, Robert D. Joyce, un médecin irlandais demeurant à Boston, et qui avait publié, il y a quelques années, un recueil de poésies lyriques et de ballades. *Blanid,* son nouveau poème, écrit en une sorte d'*ottava rima* et agrémenté de plusieurs chansons, et qui vient de paraître avec le nom de l'auteur, atteste chez le docteur Joyce un véritable don de la poésie. Les difficultés du rythme y sont surmontées avec une grande habileté, et si le récit manque de l'unité qui caractérisait *Deirdrè*, le poëme n'en est pas moins digne d'occuper une place à part dans l'avalanche des compositions versifiées qui sortent de nos presses. *Blanid* contient des descriptions tracées de main de maître, notamment la prise du château du roi de l'ile de Man et la chasse du loup de Bierna. Voici le sommaire du poème : « Les princes de l'Europe occidentale recherchent en mariage Blanid, *la Fleur brillante,* fille du roi de l'ile de Man. Elle les refuse tous. Enfin elle devient amoureuse de Cuhullin, fils de l'ennemi le plus puissant de son père. Les princes forment une ligue pour la gagner, et, après avoir rassemblé leurs flottes, ils font voile pour Dun Dalgan où ils nomment Cuhullin chef de l'expédition. La forteresse de Mana est assiégée et prise. A la répartition du butin, Blanid, grâce à un stratagème, est attribuée à Curoï, prince de South-Munster. Cuhullin le poursuit, l'atteint au pied de la montagne de Blama, et les deux héros se battent pour la possession de la belle. Cuhullin est vaincu et Curoï emmène sa captive en triomphe dans ses États. Quelque temps après, les amants se rencontrent encore. Avec l'aide de la nourrice de Blanid, on trame un complot contre la vie de Curoï, et on le met à exécution pendant la nuit de la fête de Samhain. Cuhullin s'en va à Eman avec Blanid. Le ménestrel de Curoï les suit et, à la fête de chasse de Rincan-Bearna, il jette sa harpe par terre, saisit Blanid, et s'élance avec elle du sommet d'un grand roc dans la mer, où ils sont perdus pour toujours. »

MM. Roberts Brothers ont fait aussi paraître un petit manuel intitulé : *Studing Art Abroad* (Comment étudier l'art à l'étranger), par M^me^ May Alcott Nieriker, sœur de l'auteur de *Little Women.* Il contient beaucoup de renseignements spéciaux et est assez intéressant, malgré la négligence du style.

M. Nathaniel H. Bishop, dont le livre : *The Voyage of a Paper Canoe*, a été traduit en français, nous a donné un nouveau volume d'aventures : *Four Months in a sneak box* (Quatre Mois en un *sneak box*), récit d'un voyage de quatre mille kilomètres en bateau, en descendant les fleuves Ohio et Mississipi et en côtoyant le golfe du Mexique. *Sneak box* (boîte à ramper) est le nom singulier qu'on donne à New-Jersey au bateau lourd mais pratique dont on se sert pour la chasse aux canards. Le récit de M. Bishop n'entre jamais dans le domaine de l'incroyable, mais il est digne d'être lu ; l'abondance d'informations géographiques et statistiques ajoute encore à la valeur du livre.

MM. See et Shepard, éditeurs de ce volume, ont encore mis au jour : *Camps in the Caribbers*, ou Aventures dans les Petites-Antilles, par M. Frédéric A. Ober, qui consacra, sous les auspices de l'Institut Smithsonien de Washington, deux années à explorer ces îles. M. Ober y découvrit vingt-trois nouvelles espèces d'oiseaux. Il a écrit un livre assez intéressant. A un grand nombre de renseignements sur la faune, la géologie, l'histoire de ces régions, se joignent de curieux récits de chasse aux singes, aux oiseaux, aux serpents. La nouveauté comparative du sujet compense en grande partie les défauts d'un style par trop fleuri et exagéré où les jeux d'esprit ne sont pas assez réprimés. Dans un chapitre, il décrit Fort-de-France, la capitale de la Martinique, où se trouvent le monument et la statue de l'impératrice Joséphine, élevés en 1868. A ce propos, il fournit beaucoup de détails sur sa jeunesse. « L'événement le plus intéressant dans l'histoire de l'île, dit-il, fut le mariage des parents de Joséphine, dont je trouvai l'acte à Fort-de-France dans les archives moisies de l'île. Son père était messire Joseph Gaspard de Tascher, chevalier, seigneur de la Pagerie, et sa mère demoiselle Rose-Claire des Vergers de Sannois. » Ce document est daté du 6 novembre 1761. La mère de Joséphine mourut en 1807, et un tableau commémoratif s'en trouve dans l'église de la paroisse de Trois-Islets. M. Ober a photographié la sucrerie où la future impératrice était installée ; elle avait trois ans quand un ouragan détruisit l'habitation de la Pagerie. On a illustré le volume de nombreuses gravures sur bois qui n'ont pas beaucoup de mérite.

MM. Charles Scribners' Sons ont publié un portefeuille d'épreuves des gravures sur bois qui avaient paru dans leurs *Scribner's Monthly* et *Saint-Nicholas.* Quelques-unes ne

semblent pas avoir le droit de se trouver dans un volume qui coûte si cher; cependant la collection a une certaine valeur comme montrant la situation où nous sommes à l'égard de cet art. Les mêmes libraires ont donné une édition illustrée complète des *Poésies* du docteur J.-G. Holland; *la Vie et les œuvres* de Gilbert Stuart, contenant des reproductions en photogravure de dix de ses portraits et quelques gravures; un magnifique volume in-4° : *les Voyages dans le Brésil*, de M. Herberth Smith, illustrés par des esquisses de M. Wells Champney qui accompagnait l'auteur. On leur doit aussi la publication d'un important ouvrage historique écrit par le professeur Henry M. Baird, de l'université de New-York. Ce travail promet de placer son auteur à côté de Bancroft, de Prescott, de Motley et de Parkman. *The Rise of the Huguenots of France* est une étude impartiale de l'époque de 1525 à 1574, étude établie sur les dernières recherches et écrite avec beaucoup d'esprit et d'enthousiasme; cela est vrai plus spécialement pour le second volume qui s'occupe des douze années importantes finissant avec le massacre de la Saint-Barthélemy, période qui abonde en tant de scènes tragiques. *The Rise of the Huguenots* est un ouvrage dont tout Américain doit être bien fier; il est exact, achevé et écrit dans un style excellent.

Nous devons à M. A.-S. Barnes, éditeur de l'*International Review*, un gros volume in-4°, de six cents pages, consacré à l'étude des institutions des *Républiques anciennes et modernes* et à l'examen des causes qui les ont fait décliner et ont amené leur chute. L'auteur, M. Henry Mann, passe ainsi en revue les Hébreux, les Phéniciens et Carthage, la Grèce, la république romaine, les communes lombardes, le gouvernement de Florence et l'origine des Médicis. C'est un ouvrage d'une érudition considérable, mais de peu d'originalité.

He will give the Devil his due est l'épigraphe inscrite au titre d'un livre curieux : *Life of Benedict Arnold,* par Isaac N. Arnold. L'auteur désavoue toute parenté avec son homonyme, mais il pense qu'il n'est pas aussi noir qu'on l'a dépeint. Il dit dans sa préface : « Je ne puis excuser ni justifier sa faute. Mais je veux faire connaître au public ses services patriotiques, ses souffrances, son héroïsme et les injustices qui le poussèrent au désespoir et conduisirent un des hommes les plus héroïques d'un âge héroïque à perpétrer un crime impardonnable... Pour le général Arnold, patriote et soldat, je demande une audience impartiale et la justice; pour Benoît Arnold, le traître, je n'ai qu'à le reconnaître coupable. » Des conversations imaginaires et des erreurs déparent ce livre assez dangereux en principe, mais intéressant. Le style manque un peu de dignité, en revanche, plusieurs références à ses autorités témoignent que l'auteur a fait son travail avec soin. Il a été édité par Jansen, Mac Clurg et C^ie^, de Chicago.

Les deux premiers numéros de *The American Art Review*, nouvelle revue mensuelle que viennent de publier MM. Estes et Lauriat, de Boston, sont sous les yeux du public. Le rédacteur en chef est M. S.-R. Koehler, précédemment attaché à la librairie d'art de MM. Prang et C^ie^. Les rédacteurs associés sont : MM. C. Prime et Charles C. Perkins. Dans la liste des collaborateurs se trouvent les noms de la plupart de nos meilleurs critiques. Le premier numéro a plus de mérite que le second. Les eaux-fortes constitueront la spécialité de la revue. Parmi les aquafortistes américains qui ont illustré le premier numéro, nous citerons M. R. Swain Gifford et M. James D. Smillie. L'intérêt croissant pour l'art dans les États-Unis et la grande habileté de plusieurs de nos artistes donnent les meilleures espérances pour l'avenir de cette *Revue*.

NATHAN HASKELL DOLE.

RUSSIE

Science et Religion, par TCHITCHÉRINE. Moscou, 1879.

L'auteur, après avoir défini la science et la religion, détermine leurs rapports réciproques. Il ne cherche pas à fonder un nouveau système philosophique, mais à démontrer l'insuffisance de ceux qui ont été élaborés jusqu'à ce jour.

Leçons sur l'histoire de la législation russe, par M. Jean BIÉLIAÉV. Moscou, 1879.

Cet ouvrage offre la collection complète des leçons du défunt professeur de l'université

de Moscou, recueillies et revues par un de ses élèves, M. PETROVSKY. L'auteur partage l'histoire de la législation russe en quatre périodes, dont la quatrième est close par la publication du *Code des lois.* La première partie traite des origines et de l'organisation commerciale des diverses tribus slaves, en appelant d'une manière toute spéciale l'attention du lecteur sur celle de Novgorod; la seconde commence à partir de la conversion de Vladimir, et continue pendant toute la durée de la domination tartare; la troisième est consacrée à l'histoire de l'accroissement de Moscou; la quatrième enfin commence à partir de l'avènement au trône de Pierre le Grand, décrit la situation de la société russe à ce moment et étudie les progrès de la législation jusqu'à nos jours.

Le livre de M. Biéliaév est indispensable pour l'étude de l'histoire de la législation en Russie et fait le plus grand honneur à la vaste et consciencieuse érudition de son auteur.

Histotre du droit de l'Empire moscovite, par N. ZAGOSKINE. T. II, 1re livraison. Kazan, 1879.

Cette vaste entreprise du savant professeur a subi des retards. Le deuxième volume, dont le commencement vient de paraître, doit comprendre les recherches historiques et juridiques de l'auteur sur la corporation des « Boyards », comme partie essentielle de l'administration de l'empire moscovite. Dans l'introduction, il fait connaître les motifs qui ont empêché la formation d'institutions centrales dans l'ancienne Russie féodale. Vient ensuite une esquisse historique du développement de la corporation des « Boyards », de son organisation intérieure, de sa compétence et de son action législative et judiciaire. La seconde livraison, qui est déjà sous presse, doit contenir un exposé des anciens bureaux moscovites, devenus dans la suite les ministères actuels.

Œuvres de Gœthe, traduites en russe, édition de N. GERBEL. T. IX et X. Saint-Pétersbourg, 1879-1880; 2 vol. in-8°, 416 et 682 pages; les 10 vol., 14 roubles [1].

Ce neuvième volume de la collection contient la continuation des poésies lyriques de Gœthe, parmi lesquelles les *Élégies romaines* et six compositions dramatiques en vers. Le dixième est en entier rempli par l'autobiographie du célèbre auteur allemand, *Vérité et Poésie,* que le public russe ne connaissait encore que par fragments. Grâce aux persévérants efforts de l'éditeur, la littérature russe possédera un choix aussi complet que satisfaisant des œuvres d'un des plus grands génies poétiques de notre siècle, au moment où l'Allemagne célébrera, en 1882, le cinquantième anniversaire de sa mort.

Ainsi que cela se passe d'ailleurs dans l'Europe occidentale, les romanciers russes ont pris l'habitude, surtout dans ces dernières années, de faire paraître leurs ouvrages dans les revues et dans les journaux du pays, et tel est l'attrait, ici comme ailleurs, de ce genre de littérature, qu'il a suffi parfois d'un roman à sensation pour faire la fortune des feuilles quotidiennes et mensuelles qui avaient l'heureuse chance d'en offrir la primeur à leurs abonnés.

C'est ainsi qu'après une assez longue interruption, causée par une maladie de l'auteur, *le Messager russe (Rousky Viestnik)* a repris la publication du remarquable roman de M. THÉODORE DOSTOIEVSKY, *les Frères Karamazov,* qui depuis le premier jour n'a cessé d'exciter au plus haut degré l'attention générale et de soulever les plus ardentes controverses. Rien de plus émouvant que ce récit où M. Dostoïevsky a résumé, suivant l'expression d'un critique éminent, dans la synthèse puissante d'une seule famille les traits les plus saillants du caractère national, et où le style est constamment en harmonie avec l'ampleur magistrale du sujet. Il est à regretter qu'une œuvre de cette puissance ne soit pas traduite dans toutes les langues; il n'en est pas, en effet, à l'heure qu'il est, qui puisse donner une idée plus vive et plus exacte des mœurs et des passions locales, et l'éditeur français, anglais ou allemand, qui lui ferait passer la frontière, pourrait se vanter à juste titre, comme Pierre le Grand le disait en prenant l'Europe pour objectif, d'avoir ouvert une fenêtre sur la Russie.

A côté de cette sombre et dramatique histoire, et sans doute comme contraste, *le Messager russe* a donné une nouvelle humoristique de M. SALOV, qui, sous le titre de *Crocodile de Gratchevka,* est bien la chose la plus drôlatique et la plus divertissante qui se puisse imaginer. Depuis le bon

1. Au taux normal : 1 rouble, 4 francs; 1 copek, 4 centimes.
Au change actuel : 1 rouble, 2 fr. 65 c.; 1 copek, 2 centimes 65.

père Grégoire jusqu'à son fils le nihiliste Asklipiodote Psykologov, depuis la vénérable Mme Anfissa Ivanovna jusqu'à sa nièce de contrebande Meletina Petrovna, tous les caractères sont pris sur le vif et donnent au plaisant récit de M. Salov un cachet de vérité qu'on chercherait vainement parfois dans des ouvrages à hautes prétentions humanitaires.

Citons encore, dans la revue moscovite de M. Katkov, *Désert et Oasis,* par M. Arsky, souvenirs de la dernière campagne dans le Khiva; *Sur les montagnes,* par André Petchersky, où l'auteur retrace, avec un soin qui va parfois jusqu'à la minutie, les coutumes si peu connues des dissidents russes; *les Souvenirs de la Thrace,* de M. Constantin Léontiév, qui a la prétention plus ou moins justifiée de dévoiler les mystères des consulats russes avant la guerre; *le Vieux aux Serpents,* sorte de légende où M. Vsevolod Krestovsty raconte les exploits d'un « charmeur » de l'Ukraïne; *le Sortilège,* par M. Vsevolod Soloviév, qui rappelle de loin la nouvelle *l'Envoûtement,* publiée par M. Rivière dans la *Revue des Deux Mondes,* et enfin un essai biographique de M. Constantin Léontiév, intitulé *le Père Clément,* dans lequel il retrace la vie et les travaux d'un moine orthodoxe russe, quoique d'origine allemande et luthérienne.

Le Messager de l'Europe (Viestnik Evropy) vient de publier tout récemment les premiers chapitres d'une nouvelle de M. Stakheiév, *le Foyer domestique.* Si l'ouvrage n'est pas encore assez avancé pour qu'on puisse en parler en pleine connaissance de cause, en revanche nous arrêterons-nous un moment sur une étude de M. Popovitch-Lipovetz sur *les Femmes monténégrines,* étude qui, bien qu'elle n'en soit encore qu'à sa première partie, fait déjà ressortir avec une verve communicative leur incomparable héroïsme. Un épisode pris au hasard dans cet intéressant récit fera mieux comprendre que tout ce que nous pourrions dire l'indomptable énergie de ces fidèles compagnes des hommes de la Montagne-Noire :

« Les troupes de Méhémet-Ali-Pacha avaient occupé le village de Smokovo. Tous les habitants qui n'avaient pu réussir à se sauver furent massacrés jusqu'au dernier. Seule, une jeune fille du nom de Joké avait échappé aux assassins en se réfugiant dans une caserne. Un jeune youz-bachi l'y découvrit et se jeta sur sa proie. Joké se défendit autant qu'elle put à coups de pierres, mais le Turc finit par s'emparer d'elle. Le sort de la malheureuse n'était pas douteux : elle eut alors recours à la ruse. Feignant de céder à l'officier, elle lui dit :

« — Mon beau Turc, je suis à toi, mais ici on pourrait nous voir... allons un peu plus loin. »

« Le Turc la suivit sur le bord d'un rocher à pic. Quand ils y furent arrivés, Joké l'enlaça dans ses bras et, le pressant sur son sein, se précipita avec lui dans l'abîme.

« Quand les Monténégrins apprirent la fin héroïque de Joké, ils dirent tous :

« — C'était une brave fille. »

Les autres nouvelles, *le Rayon* et *Barbe Oulmine,* publiées par *le Messager de l'Europe,* sont loin d'être à la hauteur de l'étude de M. Popovitch-Lipovetz. La première est un récit bizarre et obscur, dont le héros est un jeune séminariste en proie à une maladie mentale des plus étranges; la seconde, une imitation maladroite, et presque servile dans quelques passages, de *la Faute de l'abbé Mouret,* de M. Zola.

Quand nous aurons mentionné, en terminant, dans *les Annales de la Patrie (Otetchestvenntia Zapiski), les Peintres,* par M. Vsevolod Garschine, long et diffus plaidoyer en faveur de l'art « naturaliste » ; *Au port,* par Mme Smirnov; *un Méphistophélès de province,* par M. Rouskine; une boutade satirique de M. Stchedrine, intitulée *Finis Monrepas; Kraniviki,* charmante nouvelle, par M. Salov; et dans *la Parole russe (Rousskaïa Retch), une Vieille Maison,* par M. A. B., et *les Correspondants de journaux en province,* par M. Krouglov, nous aurons donné, à peu de chose près, le bilan du roman russe pendant l'année 1879. Comme on le voit, il ne se traduit pas par un actif bien considérable, et si ce n'étaient *les Frères Karamazov,* les spirituelles nouvelles de M. Salov et l'étude consciencieuse de M. Popovitch-Lipovetz, il ne s'élèverait guère au-dessus d'une modeste moyenne.

La presse périodique russe vient de s'enrichir d'une nouvelle revue. *Le Messager historique,* dont le colonel Serge Schoubinsky est le rédacteur en chef, publiera des articles d'histoire, originaux et en traduction, des récits, des romans, des mémoires, des biographies de personnages remarquables de toutes les nations et de toutes les époques, des descriptions de localités et d'édifices célèbres, la

bibliographie des ouvrages russes et étrangers récemment publiés, des documents historiques, des nécrologies, des comptes rendus des sociétés savantes, etc., etc.

Cette revue mensuelle contiendra en outre des portraits de personnages historiques et des dessins explicatifs. Prix de l'abonnement : 10 roubles par an.

H. de T.

Saint-Pétersbourg, 20 février 1880.

LE LIVRE PARLÉ

Revue des Conférences

En 1876, dans l'année même où les États-Unis célébraient le centenaire de leur indépendance, une étrange nouvelle nous venait d'Amérique : un inventeur avait découvert le moyen de transmettre à distance la parole, de la *télégraphier*, pour ainsi dire. Deux ans ne s'étaient pas écoulés qu'on parvenait, encore sur le sol américain, à fixer cette même parole comme à en rendre la conservation et la reproduction faciles.

De ce côté de l'Atlantique, dit M. Jamin en inaugurant la série des conférences de l'*Association scientifique de France* à la Sorbonne, le doute d'abord, puis l'enthousiasme le plus grand accueillirent ces deux inventions. Pour admettre leur réalité, il suffisait de se rappeler que la parole, comme tout son, est due à des vibrations moléculaires, et caractérisée par trois qualités spéciales : la *hauteur*, l'*intensité*, le *timbre*.

La *hauteur* d'un son dépend, on le sait, du nombre des vibrations. En transmettant à distance des sons musicaux, dès 1861, M. Reis n'avait pu leur conserver que la hauteur. L'*intensité*, qui dépend de l'amplitude des vibrations, même dans les appareils actuels n'est pas toujours maintenue ; mais le *timbre*, qui dépend de la nature et de la forme particulière des vibrations, se trouvait admirablement reproduit par le téléphone de M. Alexandre Graham Bell.

Dans la reproduction du timbre gisait le véritable obstacle à la création et du téléphone et du phonographe ; mais, outre l'invention de M. Reis, deux appareils peu répandus auparavant pouvaient présager que cette difficulté ne tarderait pas à être vaincue. Il s'agit en premier lieu de ce téléphone à ficelle, simple mais admirable joujou scientifique, qui déjà transmettait la parole à une courte distance. Son invention, dit M. Jamin, est attribuée à un gamin de Marseille par les uns, à M. Weinhold, professeur à Chemnitz, par les autres. Il est vrai que toutes les fois qu'une invention nouvelle se produit, ajoute M. Jamin, il se trouve un Allemand pour en réclamer la priorité. C'est peut-être se montrer un peu injuste envers une nation contre laquelle nous avons de légitimes griefs, mais à qui nous devons, au point de vue scientifique, les belles découvertes de M. Helmholtz sur le timbre.

L'appareil qui peut, en second lieu, passer pour l'origine même de la téléphonie et de la phonographie est dû à Léon Scott de Martinville. C'est le *phonautographe*. Tel que le construit aujourd'hui M. Kœnig, il se compose d'une surface paraboloïdale, tronquée et fermée au foyer par une membrane de baudruche, sur laquelle se concentrent toutes les vibrations qui viennent frapper un des points de la surface. En fixant à cette membrane un style en contact avec une feuille de papier noirci, enroulée sur un cylindre et animée d'un mouvement de rotation, on obtient des lignes sinueuses caractéristiques des vibrations de la membrane. Il n'est pas de son qui ne puisse s'enregistrer ainsi graphiquement quels que soient sa hauteur, son intensité, son timbre.

Le *timbre* varie d'un organe à un autre. Chaque instrument de musique a le sien. Il consiste dans la concomitance des vibrations harmoniques qui accompagnent toute note *fondamentale*. Fait-on vibrer plusieurs diapasons susceptibles de donner une note différente, leurs sons se fondent en un seul d'une ampleur particulière. C'est cette ampleur, ce revêtement, qu'on appelle le timbre. Le violon est de tous les instruments celui dont le timbre est le plus accentué. Cela tient à la diversité des matières qui le composent. L'archet a-t-il fait tressaillir une de ses cordes que le chevalet se met à vibrer en même temps et transmet son mouvement au pilier, à l'âme, à la table inférieure, aux éclisses, à la table supérieure, à la touche. Il en résulte ce nombre considérable de sons dont l'ensemble constitue le timbre si riche et si charmeur du violon. Rien au reste n'est plus aisé que de reconnaître, d'analyser, grâce au principe de la résonnance, toutes les notes ainsi émises. Si l'on vient à placer sur un bon piano à queue un violon dont on pince une corde, le premier instrument reproduit aussitôt le son rendu par le violon ; mais ce son est complexe : pour découvrir toutes les notes dont il se compose, il faut avoir soin de disposer sur les cordes du piano de petits chevalets mobiles. Les

cordes où l'on verra ces chevalets s'agiter seront celles des notes correspondantes du violon.

On a procédé à une analyse identique pour la parole humaine. C'est ainsi que, pour ne s'occuper que des voyelles, l'*a* correspond au si♭$_4$, l'*e* au si♭$_5$ et au fa$_3$, l'*i* au ré$_6$ et au fa$_2$, l'*o* au si♭$_3$ et l'*u* au sol$_5$ et au fa$_2$.

Nous ne décrirons ni les trente expériences dont M. Jamin a appuyé ces principes théoriques ni les instruments pratiques qui en sont la conséquence et que nous avons vus fonctionner : téléphones Bell, Edison, Gowers, condensateur chantant, microphone, phonographes Edison et Hardy. Ces merveilleuses applications sont maintenant bien connues et il serait au moins superflu d'insister sur les avantages industriels qu'offre la découverte de M. Graham Bell. Ils sont si bien appréciés qu'il est fortement question de décerner à cet inventeur le prix Volta. Il faut être étranger pour réussir ainsi en France. Nos nationaux les plus méritants sont, par contre, peu récompensés. Beaucoup ont le sort de Scott de Martinville, cet ouvrier typographe si intelligent et si travailleur dont il a été question plus haut. Il y a douze ans il s'adressait au gouvernement pour être aidé à produire son appareil. Le phonautographe, examiné par une commission, fut l'objet d'un avis favorable... et le ministre d'alors refusa le secours qui lui était demandé. L'appareil tomba dans le domaine public, le problème reçut par les soins d'autres constructeurs, plus fortunés, une solution complète, et le véritable inventeur mourut de chagrin.

Injustices, placets, lettres de recommandation, circulaires ministérielles, impôts, contrôle financier, rouages administratifs, tous ces fruits d'une civilisation avancée existaient dans le royaume des Ptolémées, à en croire les papyrus bilingues gréco-égyptiens et l'un de leurs traducteurs, le savant M. Egger, qui conférenciait à la Sorbonne, huit jours après M. Jamin; et ce ne sera pas un des moindres avantages de l'épigraphie de nous avoir fait connaître les similitudes que présente notre ordre administratif et politique avec les institutions du monde ancien, tant en Égypte qu'en Grèce et à Rome.

'Αρχεῖον, qui, nous arrivant par l'intermédiaire du latin *archivium*, est devenu *archives*, signifie le palais du gouvernement, l'édifice où se rassemblent les magistrats et, par suite, le local où l'on réunit les documents qui intéressent la vie civile et politique. Par synecdocque, le mot, en passant dans divers idiomes s'est appliqué, non plus au tout, mais à la partie, c'est-à-dire aux documents écrits. Toutefois il s'en fallait de beaucoup que ces documents ressemblassent jadis à ceux qui encombrent actuellement nos administrations. Ils étaient classés dans le *tabularium*, c'est-à-dire sur des tables de bronze et leur ensemble offrait plus l'aspect d'un magasin de marbrier que celui d'un dépôt de titres. Ce n'étaient en effet que plaques de métal ou de pierre recouvertes d'inscriptions, tantôt d'un seul côté, tantôt sur le recto et sur le verso. Ces plaques étaient ou dressées contre le mur, ou empilées, ou clouées à la paroi, ou encore suspendues par des chaînes de manière à rendre plus facile la lecture des deux faces de l'inscription. Des dossiers composés de pièces de ce genre ne devaient pas être toujours très commodes à feuilleter. En fait, ils avaient à courir moins de chances de destruction. Les documents sur métal, fondus et appliqués à des usages industriels ou homicides, sont, il est vrai, devenus plus rares que les pierres gravées employées dans la suite des temps à la construction des édifices et qui s'y sont conservées presque intactes. Des pièces non moins intéressantes, ce sont ces cylindres d'argile, couverts de caractères, puis cuits au four comme de simples briques. Comme reçus de solde ou comme messages épistolaires on utilisait jusqu'à des fragments de poterie. Cela devait bien charger et les cartons d'un officier payeur et la boîte du facteur employé à transporter de telles missives. Un amas de ces poteries a signalé la présence d'un poste de soldats romains dans la Haute-Égypte, près de la première cataracte. Tous les jours les égyptologues déchiffrent sur les *stèles*, plaques de pierre dressées qu'il ne faut pas confondre avec des colonnes, les actes d'adoration arrachés à la piété des anciens riverains du Nil, la généalogie des animaux sacrés, des légendes religieuses, des lois, des traités de paix et, parfois, le résumé de quelque campagne glorieuse d'un Pharaon. Des stèles et des papyrus, plus nombreux en Égypte que partout ailleurs, découle une foule d'informations précieuses sur la vie civile, religieuse, politique des sujets de Ptolémée Philométor, sur l'existence de véritables couvents d'hommes et de femmes consacrés au dieu Esculape ou au service du bœuf Apis, sur les détails les plus curieux de la comptabilité publique dans l'antiquité, sur la vente normale des sépultures, qu'elles fussent ou non habitées, comme aussi sur l'abus déjà existant des lettres de recommandation. Cet abus n'a pas cessé de sévir et s'il y avait eu, deux ou trois siècles avant J.-C., un baccalauréat et des manuels de style épistolaire, la lettre de recommandation en faveur des candidats bacheliers, assure M. Egger, n'aurait pas manqué d'y figurer.

Que de choses nous apprennent les papyrus! N'y voit-on pas figurer la lettre d'un père à sa fille tombée dans la misère à la suite des mauvaises affaires de son mari qu'elle ne voulait pas quitter, quoique le père l'engageât à divorcer! Voilà une pièce à rattacher au volumineux dossier qu'a réuni M. Naquet.

On ne peut donc pas échapper à la question du *Divorce*. M. Naquet, par ses conférences, sa proposition, son éloquent discours du 27 mai 1879, à la Chambre, a d'abord donné le branle. La presse, comme c'était son devoir, s'en est mêlée. Les orateurs sacrés n'ont pas cru le sujet indigne de la chaire. Les catholiques sincères, dit-on, ne veulent pas du divorce que leurs principes religieux con-

damnent; mais c'est le raisonnement du chien du jardinier. En quoi l'existence d'une liberté peut-elle nuire à ceux qui dédaignent d'en user? D'ailleurs, comme le fait observer M. Alexandre Dumas fils, « les catholiques d'Orient ont été autorisés à divorcer pour cause d'adultère, selon le texte de saint Mathieu, tandis que les catholiques d'Occident restaient soumis à l'indissolubilité complète selon le texte de saint Luc. Donc, deux poids et deux mesures dans ce concile de Trente, auquel l'Église n'a cessé de se conformer », tout en reconnaissant quatorze cas de nullité dans le mariage. Ces cas une fois établis, les époux dont l'union a été cassée peuvent très légitimement contracter d'autres liens.

M. Louis Jacolliot, mieux inspiré quand il parle du *Théâtre dans l'Inde*, a pris rang parmi les adversaires de MM. Alfred Naquet et Alexandre Dumas fils et examiné la question au point de vue démocratique et chrétien.

Il n'est pas jusqu'à M. Hyacinthe Loyson qui ne descende dans l'arène du *Boulevard des Capucines* en prenant pour titre de sa singulière homélie : *l'Unité et l'Indissolubilité du mariage.*

Suivant M. Loyson, l'union conjugale présente ce caractère de plénitude et de perfection, qui est une conséquence de la perpétuité de la race humaine. Pourtant le but principal du mariage n'est pas la paternité, mais le choix que deux âmes revêtues de chair font l'une de l'autre pour partager les joies comme les douleurs de la vie. Il y a, dans l'union conjugale, possession d'âmes plutôt que possession de corps, — possession mutuelle d'ailleurs en vertu d'une sorte de transsubstantiation. Aussi les époux s'imprègnent-ils physiquement et moralement : leurs qualités se mêlent et si l'épouse est devenue cette grande coupable qu'on appelle la femme adultère, l'image du mari se trouve encore sur la face des enfants qui naissent d'elle. De l'unité résulte l'indissolubilité. De plus l'établissement du divorce porterait un coup fatal à la société et par suite à la République qu'il exposerait à des cataclysmes, toujours d'après M. Loyson, qui ajoute : La supériorité du mariage spiritualiste et chrétien a pour base l'état dans lequel l'homme, d'abord androgyne, a été placé, selon la Bible. Dans cette combinaison primordiale de deux êtres, l'homme principe actif, la femme principe passif, il n'y a place que pour l'amour unique : un seul Dieu dans le ciel, une seule femme sur la terre.

Pour ne pas prolonger cette analyse au delà du possible, bornons-nous à constater encore qu'aux yeux de M. Loyson la polygamie serait préférable au divorce.

Suivant M. Naquet, le rétablissement de l'ancien titre VI du Code civil est avant tout une question de moralité publique, parce qu'il préviendrait la plupart des unions illégitimes qu'entraînent les séparations de corps. Ce qui prouve d'ailleurs l'innocuité du divorce, c'est qu'il existe chez presque toutes les nations civilisées et qu'elles ne songent nullement à le bannir de leurs codes. Le R. P. Didon et M. Loyson sortent toujours de la question, telle qu'elle se pose dans la société actuelle. A quoi bon chercher des preuves dans la Bible ou dans les lois de Manou? Adam et Ève, dans le paradis, avaient mille raisons de ne pas divorcer. Les veuves qui, par une fausse interprétation des lois de Manou, s'immolent dans les *sutties* ou celles qui se condamneraient, comme le demande le P. Didon, à porter éternellement le deuil de leur amour et de leurs illusions, peuvent servir de thème à de belles déclamations; mais la sagesse consiste à ne pas imposer à la généralité des efforts dont peu d'âmes sont capables et à prévenir une lutte presque toujours impossible à soutenir contre les lois imprescriptibles de la nature. Le divorce, loin de les relâcher, resserrerait au contraire les liens du mariage. Libre de les rompre, on en sentirait le charme davantage. Basé, non plus sur les prérogatives contestables d'un sexe sur l'autre, mais sur de mutuelles concessions, l'attachement réciproque des époux ne ferait que grandir. L'amour dans le mariage, substitué à l'intérêt, cette thèse, si souvent applaudie au théâtre, deviendrait une réalité.

Ajoutez à cela que le rétablissement du divorce rendrait l'adultère, sinon impossible, du moins inexcusable. Ce n'est donc pas sans raison que, dans sa conférence sur *la Littérature russe*, M^me^ Olympe Audouard attribue le peu de goût qu'ont les Slaves pour ce qui fait le fond de presque toutes nos pièces de théâtre à l'institution du divorce, depuis longtemps admise en Russie. Après cela, peut-on procéder par voie de comparaison avec une littérature à peine centenaire, puisque, si l'on élague tout ce qui n'est ni original ni tout à fait remarquable, on arrive immédiatement à Griboïédoff et à Pouchkine, nés, le premier en 1794, le second en 1799?

Alexandre Griboïédoff, le Molière slave, appartenait à l'aristocratie. Brave, spirituel, bien fait de sa personne, excellent musicien, il eut de grands succès de salon; mais sa vocation le poussait à écrire, on l'exila en Perse. De retour à Moscou, en 1823, il publia sa comédie : *Du malheur d'avoir de l'esprit.* On ne tarda pas à en interdire la représentation. Pouvait-on laisser stigmatiser impunément la sotte horreur des vieux Russes pour toute nouveauté, le cosmopolitisme exagéré des libéraux, les lâchetés secrètes des courtisans, la rapacité des juges, les concussions des fonctionnaires, la vanité et les vices de la noblesse? C'est une dangereuse manie que celle de vouloir corriger ses semblables. On le fit voir à Griboïédoff en l'envoyant se battre dans le Causase : il y périt assassiné. Pouchkine, exilé dans les mêmes parages, a raconté sa mort.

Pouchkine, c'est le Shakespeare russe. Son ode intitulée *Liberté!* lui valut le knout. Cette exécution, qui fut suivie d'un exil, est racontée tout au long dans le livre de M. de Kulture : *la Sainte*

Russie. Parmi les chefs-d'œuvre de Pouchkine, on cite ***Roustan et Lounoula**, **le Prisonnier du Caucase**, **la Fontaine des pleurs**, **Dorif Godounoff**;* mais toutes ces conceptions pâlissent auprès d'*Onéguine*, ce type de Russe sceptique quoique bien doué et qui se débat, dans une atmosphère froide et lourde, contre l'apathie de la masse ignorante.

Le poète Lermontoff, mort à 27 ans, n'est pas un de ceux qui ont le moins enfoncé le scalpel dans la conscience slave. Son ***Héros de notre temps*** suffit à le rendre immortel.

Mais, de tous les littérateurs russes, celui qui fait sur nous la plus vive impression, c'est Gogol, l'auteur du ***Reviseur***, une des plus étincelantes comédies qui aient jamais été faites. Il a étudié sur le vif cette misère en habit noir plus cruelle encore en Russie qu'en France. Peut-on lire l'*Histoire d'un manteau* sans être touché jusqu'aux larmes?

Revenons au divorce avec M. Francisque Sarcey, qui a pris pour sujet de sa conférence le livre de M. Alexandre Dumas cité plus haut. Critique sévère, M. Sarcey estime que sur les 450 à 500 pages de ce ce livre il y en a tout au plus 60 dont la lecture doive être recommandée. Il est vrai qu'elles sont sublimes. Dumas y reste lui-même et c'est bien quelque chose. Ses qualités surpassant ses défauts, suffisent à racheter les effets de théâtre auxquels il se laisse trop facilement entraîner, le peu de coordination dans les idées et la fatigue qu'on éprouve à perdre trois ou quatre fois haleine sur des phrases de deux pages émaillées de ***qui*** et de ***que***.

Puisque nous nqus sommes arrêté sur l'ouvrage de M. Dumas, annonçons que M. Paul Féval se propose d'y répondre par un autre livre. Quand aura-t-on tout dit?

Il s'est trouvé qu'on avait fait intervenir, dans cette question du divorce, saint Augustin, la femme qu'il aima fidèlement pendant quinze ans et l'enfant qu'il eut d'elle. A ce souvenir un peu inopportun nous préférons le remarquable parallèle qu'un érudit, l'abbé Danglard, a eu l'idée d'établir, au cercle catholique, entre l'évêque d'Hippone et le grand Gœthe. Ce parallèle, fait de contrastes, signale la façon toute différente dont le père de l'Église et le poète allemand comprenaient ce problème, toujours actuel, de la *destinée humaine*, D'après M. Danglard, la conception chrétienne et vraie de la vie de l'homme se trouve dans les ***Confessions***. L'idée de la prière qui s'en dégage n'a rien de commun avec la nonchalance contemplative d'un fakir. En dépit de sa maxime favorite : ***Beatus qui te scit, Domine, etiamsi alia nesciat***, le fils de Monique déploie une activité prodigieuse. Et quelle sérénité d'esprit! En vain Rome est pillée par les Goths, Hippone assiégée par les Vandales; d'un regard prophétique le prélat entrevoit en mourant le triomphe de la cité de Dieu.

C'est par les erreurs de sa jeunesse, comme aussi par son heureuse fécondité, qu'Augustin peut être comparé à Gœthe dont pourtant la devise *Plaisir et Activité* (Lust und Thaten) est bien différente de la sienne. Pour le chantre immortel de la légende de Faust, la vie sur cette terre est un grand amusement, après lequel les âmes éminentes jouiront dans l'autre monde d'on ne sait quelle vague immortalité. Cet esprit qui a trop conscience de sa grandeur serait au désespoir si la foule qui l'importune ici-bas, comme elle importunait Horace, devait partager avec lui l'éternité. Ce serait toujours le même désordre.

La destinée humaine est inévitablement liée à l'idée de Dieu, et c'est ce qui amène M. Danglard à terminer sa conférence par une citation qui semble la résumer tout entière. Nous tenons à la reproduire. « Quoi! Moïse un aventurier! Jésus un imposteur! les apôtres des ambitieux! les martyrs des fous! Allons donc!

« Leur Dieu est le mien; c'est celui-là que je cherche, c'est celui-là que je veux.

« Vous tous qui avez combattu, qui avez aimé, qui avez souffert pour moi, accueillez-moi parmi vous : je veux combattre, je veux aimer, je veux souffrir à mon tour pour cette vérité que vous avez affirmée et prouvée.

« Je vois, je sais, je crois, je comprends. J'ai un maître qui est Dieu! J'ai un domaine qui est la terre! j'ai un moyen qui est le travail! j'ai un but qui est le bien! j'ai une promesse qui est le ciel! j'ai un frère qui est l'homme! j'ai un aide qui est la femme! Marchons! »

L'auditoire n'a pas été médiocrement surpris en apprenant que ces lignes avaient été écrites par M. Alexandre Dumas fils [1].

La férule de M. Sarcey, assez lourde pour ce dernier écrivain, est pleine de ménagements envers Chamfort, dont les œuvres choisies viennent d'être l'objet d'une luxueuse édition qui ne déparera pas les collections de la ***Librairie des Bibliophiles*** [2]. Les deux volumes dont se compose cette édition renferment naturellement ce qu'il y a de meilleur dans les productions de l'âpre et spirituel enfant de la bucolique Limagne. Quelques anecdotes et maximes inédites y ont trouvé place. M. de Lescure, qui a collationné avec soin tous les textes et les a classés avec méthode, a publié en tête du 1er volume une étude sur Chamfort, parfois difficile à lire, mais très travaillée et pleine d'observations justes et profondes.

M. Francisque Sarcey reproche pourtant à M. de Lescure, qui s'est tant occupé du XVIIIe siècle, de ne pas l'aimer, par suite de ne pas le comprendre, d'être notamment trop sévère pour Chamfort et de laisser à son égard nombre de questions en suspens. Ce jugement nous paraît entaché

1 *L'Homme-Femme*, 1872.

2 *Œuvres choisies de Chamfort*, 2 vol., chez Jouaust.

d'exagération. Il était difficile à M. de Lescure d'être plus complet et moins rigoureux dans sa savante préface que peut-être M. Sarcey n'a pas eu le temps de lire à tête reposée. « Nous sommes toujours si pressés, nous autres journalistes! » pourrait répondre le publiciste conférencier. Quoi qu'il en soit, nous l'avons applaudi sans réserves, lorsqu'avec un laisser-aller charmant il a retracé la vie d'un homme de lettres sous l'ancien régime, puis opposé à l'inégalité d'humeur, à la rage rancunière avec lesquelles Chamfort accueillit les bienfaits d'une société où son esprit seul lui permettait de briller, la souplesse de Marmontel, de Morellet et de La Harpe, la destinée malheureuse de La Bruyère, la misanthropie de La Rochefoucauld, la douceur de Vauvenargues et la profondeur du sentimental Joubert. M. Sarcey fait avec raison remarquer que les moralistes, qu'ils dussent imputer à autrui l'amertume de leurs pensées ou en puiser le germe, comme Chamfort, dans une maladie d'estomac qui était son œuvre, furent presque tous des désabusés et qu'ils auraient pu dire, comme Chateaubriand, *qu'ils bâillaient leur vie.* Nous ne pouvons suivre M. Sarcey dans les détails piquants qu'il donne sur la façon dont se travaillaient leurs maximes ou se rédigeaient des anecdotes qui depuis trois quarts de siècle défrayent les nouvelles à la main de nos journaux. Il nous est également difficile d'être d'accord avec le conférencier quand il nous représente son ami M. Aurélien Scholl comme le successeur contemporain, en finesse et en méchanceté, du moraliste auvergnat. Au point de vue de la rancœur, du fiel et de la violence, la comparaison avec M. Jules Vallès nous semblerait plus juste.

Quelle différence entre la causerie familière de M. Sarcey et la phrase châtiée, solennelle, académique que nous fait entendre M. Ernest Daudet dans ses *Entretiens historiques!* A part une gaie échappée sur ce qu'on pourrait appeler *l'esprit de la guérite,* son éloge de Casimir Perier emprunte le ton de l'oraison funèbre, non sans cesser une seule minute d'être intéressant et ne soulève de notre part qu'une critique, c'est d'établir une comparaison forcée entre l'année 1831 et l'époque présente. A la chute du cabinet Laffitte, l'autorité devait peut-être prédominer sur la liberté; il semble qu'aujourd'hui le contraire soit plus rationnel, puisque jamais l'ordre n'a été moins menacé. Et d'ailleurs il suffit d'écouter quelques minutes M. Daudet pour reconnaître toute la différence qu'offre le moment actuel avec l'avènement au ministère d'un homme qui paya ses efforts de sa vie et, comme un nouveau Décius voué aux divinités infernales, s'ensevelit sur le théâtre de ses exploits. L'émeute avait peu auparavant brisé en trois jours un trône plusieurs fois séculaire. La liberté dégénérait en licence; la sécurité du plus grand nombre était compromise. Le désordre que les utopistes avaient porté dans les esprits était comparable à celui que causaient, sur la voie publique, des étalagistes sans pudeur ou des bandes ignorantes, passionnées, houleuses que ralliaient tantôt le cri de: « Vive la Pologne! » tantôt celui de : « Vive la République! » Le procès des ministres de Charles X, les événements extérieurs, une série d'émeutes, le sac de l'Archevêché, les motions brûlantes faites en pleine Chambre avaient porté le désarroi à son comble. C'est alors qu'apparut au banc des ministres l'homme de haute taille, au regard sanglant, qui devait comprimer l'anarchie. Entraîné par sa nature autoritaire, que tempérait un libéralisme clairvoyant, et résolu à assumer, comme président du conseil, toute responsabilité, il voulut être le seul maître. Lorsqu'il imposait son programme à ses futurs collègues, le maréchal Soult, par une sorte de coquetterie militaire, fit mine de résister. « Monsieur le maréchal, lui dit Casimir Perier, veuillez me dire si vous consentez; car, dans le cas contraire, j'écrirais au maréchal Jourdan : j'ai sa parole. » Soult se tut. Cette fermeté allait être, pendant quatorze mois, mise à de rudes épreuves. Les soulèvements et les complots de Paris, la Pologne écrasée, noyée dans le sang, l'honneur français relevé en Portugal, en Belgique, à Ancône; la formidable insurrection de Lyon, les échauffourées légitimistes et le choléra sévissant sur une population affolée, tout cela ne donne-t-il pas lieu de dire qu'il y a eu peu de périodes de ce siècle aussi troublées? Mais une main sûre tenait le gouvernail. Le trait suivant pourrait séduire un peintre d'histoire. C'était à l'issue d'une séance orageuse de la Chambre : le président du conseil et son collègue Sébastiani se rencontrèrent sur la place Vendôme avec un attroupement. Les cris de : « Vive la Pologne! — Vivent nos libertés! » retentissaient proférés par des énergumènes. Casimir Perier descendit de voiture, terrible, la face convulsée, et jeta ces mots à la foule : « Vos libertés, nous les voulons comme vous; et quel usage en faites-vous? Vous m'arrêtez, vous me menacez, moi, le représentant de la loi qui vous protège tous! » Si ce ministre, dont la plus grande gloire consiste à s'être montré avare du sang français, mourut trop tôt pour la dynastie de Juillet, il se survécut du moins dans son œuvre. Il l'avait établie, en effet, sur de larges et fortes assises. Quand il fut atteint lui-même du fléau qui dépeuplait Paris, « la majorité conservatrice était constituée, la politique du règne était fondée [1] ».

Perier, Chamfort, Gœthe, saint Augustin, autant d'hommes qui n'avaient pas le crâne fait de même, comme dirait, après Mardoche, M. Achille Poincelot, un des fervents adeptes d'une science bien combattue, *la Phrénologie.*

L'Allemand Gall, né en 1758, mort à Montrouge en 1828, conçut le premier l'idée qu'on pourrait,

1. De Nouvion, *Histoire du règne de Louis-Philippe;* chez Didier.

en observant les protubérances crâniennes de l'homme, acquérir quelques notions sur l'étendue et la nature de ses facultés. Son système, poussé à l'exagération par quelques disciples, tomba bientôt en discrédit. Pourtant il avait obtenu l'approbation de Geoffroy Saint-Hilaire, mieux à même que personne de juger de la science du fondateur de la phrénologie, qu'on a accusé de charlatanisme et qui cependant mourut pauvre. En échange des collections qu'il avait amassées à grand'peine, sa veuve obtint de l'État une modique pension.

Suivant Gall et ses élèves, le cerveau, laboratoire de la pensée, est formé de lobes juxtaposés qui correspondent chacun à une faculté spéciale et dont l'existence se manifeste au dehors par des protubérances plus ou moins saillantes, en sorte qu'il est possible de juger en quelque sorte du contenu par le contenant, de l'intérieur du cerveau par son enveloppe osseuse. Flourens, un des principaux adversaires de cette théorie, admettait que les idées peuvent modifier le cerveau, ce qui, par réciproque, constituerait une reconnaissance des principes sur lesquels repose la phrénologie. Du reste, cette science ne conduit pas nécessairement au matérialisme, car de certaines tendances naturelles plus ou moins prononcées on ne conclut pas à un entraînement fatal et irrésistible. La volonté n'abdique jamais entièrement ses droits. Les facultés bonnes ou mauvaises que révèlent les bosses du crâne peuvent être atténuées comme aussi poussées à l'extrême. Si l'on remarque chez un enfant une protubérance très développée, correspondant à un penchant déterminé, ce penchant fût-il avantageux, il faut bien se garder de le cultiver à l'exclusion des autres. On arriverait à produire une espèce d'être *monocorde* du genre d'Henri Mondeux. On sait qu'il avait au plus haut degré la bosse du calcul. On n'exerça chez lui que la faculté calculatrice et à dix-huit ans son cerveau atrophié se refusait à toute opération de l'intelligence.

Beaucoup d'observations n'ont pas corroboré les assertions des phrénologues, mais aucune ne les a infirmées absolument. Il convient donc de suspendre son jugement et d'attendre que des expériences plus délicates aient élucidé les questions encore obscures. Toutefois on a cru reconnaître qu'en général les cerveaux de l'homme et de la femme différaient notablement ; que si la femme, par exemple, n'a pas la bosse de la causalité et se trouve peu disposée aux études sérieuses, si elle manque de la bosse de la combativité, celles de l'approbativité et de la philogéniture compensent, chez elle, certaines lacunes.

Kant avait, dit-on, plus que personne la bosse de l'ordre et c'est ce qui lui permit d'apporter tant de clarté dans ses classifications et ses écrits philosophiques. On sait qu'il ne quitta jamais Kœnigsberg sa patrie. Cela rentrait dans les habitudes auxquelles il s'était plié avec l'intention de ne pas y déroger, mangeant, travaillant, sortant, se levant et se couchant à heure fixe. De la fenêtre de son cabinet de travail il avait vue sur une tour. Les arbres plantés au pied de cet édifice finirent en grandissant par le lui cacher. Cela le contraria tellement qu'il indemnisa le propriétaire des arbres pour les faire disparaître et revoir la tour qui depuis des années bornait son horizon.

Sachons limiter le nôtre, car en nous arrêtant devant tant d'objets nous pourrions remplir toutes les pages du *Livre* au détriment du public bibliophile. Mentionnons, seulement pour mémoire, les sujets que nous n'avons pu même effleurer, bien qu'ils aient été abordés du 15 janvier au 15 février, par les conférenciers :

Feuilleton dramatique parlé : *les Lionnes pauvres, le Nabab* (M. Leroy), *le Fils de Coralie, la Petite Ville* (M. de Lapommeraye).

La Réception de M. Taine à l'Académie, l'Invalide à la tête de bois, Mouton mérinos (M. Francisque Sarcey).

Le Tour du monde à la lumière oxhydrique (M. Bonny-Castle, ingénieur).

Les Astres sont-ils habités? l'Ame est-elle immortelle ? (M. Achille Poincelot).

Hygiène de la chevelure (M. le docteur Constantin James).

Le Secret de la comédie par une comédienne (Mme Melcy, du Gymnase).

Plaute et Térence (Mlle Maria Deraismes).

Souvenirs du Midi (M. Justice).

Philanthropes contemporains, Divinité des écritures, Missions évangéliques, le Christianisme à travers les âges, Jésus laïque (Conférences gratuites de MM. Hocart, Ducros, Appia, Réveillaud et Monod, pasteurs).

Le Roman réaliste au XIXe *siècle* (M. Antonin Rondelet).

La Chevalerie (M. F. Nicolaï).

L'Ile de Rhodes (M. Victor Guérin).

L'Afrique française et le Sahara (M. l'abbé Durand).

L'Homme et l'Orateur dans Bossuet (M. Le Nordez).

L'Or (M. de Lapparent).

Les Nihilistes (M. Hubert Valleroux).

Les Poussières de l'atmosphère (M. Gaston Tissandier).

D'autre part, MM. Naquet et Flammarion ont commencé une série de conférences ; le premier sur *Étienne Marcel et la Révolution parisienne au* XIVe *siècle;* le second sur des *Questions philosophiques et astronomiques* du plus grand intérêt.

Dès que les deux orateurs auront achevé la tâche dont ils se sont chargés et qui leur a valu déjà de nombreuses félicitations, nous résumerons l'ensemble de leurs observations.

HENRI GRIGNET.

25 février 1880.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

QUESTIONS DU JOUR

NANA

PAR M. ÉMILE ZOLA

Paris, 1 volume. Charpentier, éditeur.

Je me souviens, en feuilletant *Nana,* qu'en 1870, pendant le siège de Paris, un patriote fantaisiste avait sérieusement proposé au gouvernement de la Défense nationale de garantir Paris contre un assaut, en répandant tout autour, sur les remparts, ce qu'il était devenu difficile de transporter à Bondy. C'était, on en conviendra, un singulier moyen d'intimider les Prussiens.

M. Zola, qui est un fantaisiste du même goût, a entrepris de donner la même inviolabilité à son livre. Il a cru garantir *Nana* contre la critique, tout en spéculant sur l'impudeur d'un certain public.

S'est-il trompé? En tout cas, ses principes littéraires ne lui ont pas permis de prévoir l'usage des gants pour toucher aux objets malpropres, et son ignorance de la réalité ne l'a pas averti que cette fois il dépassait la mesure, même pour les lecteurs les moins raffinés.

Les curiosités qui avaient pris des engagements d'avance sont bien obligées d'acheter le livre commandé; les amateurs de scandale, toujours assez nombreux, sont bien contraints de faire entrer ce livre dans leur collection. Mais ce débit fatal, assez abondant pour dédommager l'éditeur et pour permettre à l'auteur quelques petites satisfactions naturalistes, ne constituera jamais un succès. L'échec est certain, échec littéraire, échec moral. Le gain ne peut compenser la honte, et, cette fois, il ne prouvera rien.

Est-ce donc un *livre* que ce composé de tableaux obscènes, sans l'excuse de la jeunesse, sans le voile de l'esprit, sans le parfum d'une grâce qui pourrait faire sourire les plus austères? Non. Des pages tachées d'encre et cousues ensemble n'ont droit au nom de livre que quand elles constituent une œuvre équilibrée, ayant un début, un milieu, une fin, développant des caractères, une thèse, ou racontant des événements.

Nana ne remplit aucune de ces conditions. On ne sait d'où vient l'héroïne quand, au premier chapitre, on la voit toute nue sur les planches; on ne sait où elle irait: c'est un accident qui interrompt ses attitudes, ses poses plastiques, un accident qui ne tient ni à son entourage, ni à ses mœurs, ni à sa santé, ni à la revanche des uns, ni à l'imprudence des autres, ni à un vice, ni à une vertu. Si Nana avait été suffisamment vaccinée, le roman pouvait durer encore pendant trois cents autres pages. L'auteur ne cesse de la décrire et ne parvient pas à en faire un portrait qui vive, qui reste. Tous les personnages d'ailleurs ont la même silhouette vague, la même absence de relief, la même pauvreté d'esprit, la même inanité de conscience. Chose singulière! on ne sait l'âge de personne, l'âge, cette raison déterminante de tant de phénomènes, de passions et qui devrait préoccuper par-dessus tout un romancier naturaliste! Tous ces gens-là se heurtent, *s'engueulent,* se prennent, se quittent, se souillent, sans qu'on puisse en classifier un seul. Il n'y a pas un type, pas un caractère, pas une individualité, pas un homme qui ait un quart d'heure de réflexion; pas une femme qui s'élève, en amour, au-dessus de la passivité de la prostituée. A chaque chapitre, le roman recommence et pourrait finir. L'analyse en est impossible: la synthèse en serait chimérique.

Il ne faut pas croire que M. Zola, qui est très systématique, ait voulu ce désordre, cette confusion. C'est, au contraire, l'impuissance de sa volonté qui l'a amenée. Jamais auteur n'eut un plan plus solennellement arrêté. Celui du général Trochu mérite moins d'être légendaire.

J'ai eu occasion de lire le programme que M. Zola adressait un jour à un éditeur pour lui proposer l'*Histoire naturelle d'une famille,* et voici textuellement ce qu'il disait du roman qui s'appelle aujourd'hui *Nana:*

« Un roman qui aura pour cadre le monde galant, et pour héroïne Louise Lantier, la fille du ménage ouvrier. De même que le produit des Rougon, gens enfoncés dans la jouissance, est Maxime, un avorton social, de même le produit des Macquart, gens gangrenés par les vices de la misère, est Louise, une créature pourrie et nuisible à la société. Outre les effets héréditaires, il y a dans les deux cas une influence fatale du milieu contemporain. Louise est ce qu'on nomme *une biche de la haute volée.* Peinture du monde où vivent ces filles, drame *poignant* d'une existence de femme perdue par l'appétit du luxe et des jouissances faciles. »

Voilà le plan de l'auteur. Je m'en servirai pour contrôler son œuvre.

M. Zola se croit l'héritier de Balzac, ce Napoléon Ier du roman (ainsi que Balzac aimait à le supposer); il n'est pas même le reflet équivalent à Napoléon III. Il parodie; il ne succède pas.

C'est tout d'abord une imitation puérile que de commencer par où Balzac a fini, c'est-à-dire par le cadre d'une nouvelle *Comédie humaine.*

Tout le monde sait que Balzac ne s'avisa réellement de ce titre collectif pour tous ses romans que quand il en fit une édition complète. A l'époque où il écrivait *Vautrin, Eugénie Grandet,* il ne songeait guère à leur assigner une case spéciale, dans un ensemble gigantesque. Il allait et il alla toujours où son génie l'appelait.

J'oserai affirmer, sans crainte de commettre un paradoxe, que c'est un signe d'infériorité intellectuelle, d'arrêter ainsi d'avance les étapes de son essor; de

dresser, avant la conception, l'arbre généalogique des enfants qu'on rêve; d'être bien sûr de mettre à heure fixe dans le gaufrier la pâte nécessaire, et de discipliner à ce point son esprit, pour lui défendre de s'émouvoir, avant l'heure, d'une idée dont le tour n'est pas venu!

L'homme de génie ne sait pas toujours ce qu'il veut; l'homme médiocre le sait imperturbablement. Le premier va où son imagination le pousse; l'autre, sur ce point, est infaillible; il va à sa fonction comme un employé à son bureau.

Seulement il arrive à ce dernier quelquefois de se tailler une besogne au-dessus de ses forces et de ne pouvoir s'en tirer : alors il manque son avancement.

C'est le cas de M. Zola. Il ne tient rien de ce qu'il promet aux autres et de ce qu'il s'est promis.

La question scientifique de l'hérédité du sang et des vices n'apparaît pas dans Nana. Cette drôlesse, qui a la nostalgie du trottoir, n'est pas la *biche* de haute volée. Elle n'a pas la première condition du genre, un salon où l'on trouverait toutes sortes de beau monde, sans oublier les romanciers naturalistes. C'est simplement une fille de l'acabit de la première venue, la plus vulgaire des rôdeuses de nuit. Elle n'est pas si nuisible à la société que l'auteur voudrait le faire croire. Les gens qu'elle ruine, on ne sait comment, ne manquent, après leur désastre, ni à la société, ni même à leur famille. Il ne se fait aucun craquement dans le monde parisien, quand Nana monte au sommet. Il est parfaitement indifférent qu'elle rôde sur le trottoir du faubourg Montmartre ou qu'elle se vautre sur les tapis de son hôtel. C'est un des atomes malsains de Paris, mais c'est un atome.

Quant à l'influence du milieu contemporain, il n'en est pas question une minute; nous faisons la connaissance de Nana sur les planches du théâtre des Variétés; nous la suivons chez elle, dans la compagnie d'une proxénète, dans une table d'hôte où les vieilles vestales de Lesbos vont renouveler l'huile de leur lampe. Ce milieu est aussi laid que l'héroïne, mais il ne la corrompt pas plus qu'il n'en reçoit la corruption.

Je soupçonne M. Zola d'être d'une candeur égale à son ambition. Il a, dans ses peintures, dans son langage, une violence qui est la griserie, l'effronterie de la naïveté. Ignorant du monde qu'il veut peindre, il croit le faire vivre puissamment, en lui faisant tenir les propos les plus exorbitants. Mais l'art des nuances, des couleurs sobres devant produire l'effet par la variété lui échappe fatalement.

Dans son programme il promettait un drame *poignant*. Il n'y a pas l'ombre d'un drame. Nana est atteinte de la petite vérole, par hasard, parce qu'elle a embrassé son enfant en revenant de Russie; elle va mourir au Grand-Hôtel, pour qu'il y ait quelque chose de *grand* dans sa mésaventure. Pendant qu'elle agonise, on crie sous ses fenêtres : « A Berlin ! à Berlin ! » Nous sommes en 1870. Est-elle donc pour cela l'incarnation vivante, la muse pourrie de l'empire ? Non. Muffat et tous les autres imbéciles qui se font berner par Nana seraient aussi invraisemblablement d'aujourd'hui que d'hier, s'ils devaient jamais être d'aucun temps.

Il est visible que M. Zola a été préoccupé du dénouement de *la Cousine Bette*. Mais quelle différence entre cette mort épouvantable de M^me^ Marneffe qui est un châtiment voulu, un crime vengeant d'autres crimes, et cette mort de Nana, aussi bête que sa vie!

En supprimant la morale, le sentiment, la conscience, M. Zola, incapable d'émouvoir ses lecteurs, est condamné à faire tressaillir les nerfs par le dégoût physique ou par un goût exaspéré de la chair. Phryné se défendait en se mettant toute nue : l'auteur de *Nana* ne connaît pas d'autre plaidoirie pour elle. Quand l'intérêt languit, tout à coup Nana retire sa chemise. Tant pis pour ceux que cela n'amuse pas! Voilà le drame poignant et empoignant!

Je le répète, on ne fait pas un livre uniquement avec des gravelures; on fait un recueil pour servir de commentaire aux photographies défendues. Le naturalisme qui borne ses applications à nous montrer des hommes et des femmes jouant une comédie quelconque *in naturalibus* n'appartient pas à l'industrie littéraire, la police le pourchasse sous un autre nom.

Comme nous sommes loin de ces inquiétudes généreuses qui réhabilitaient par un éclair d'amour la femme perdue, avilie!

Dans *la Fille Élisa*, de M. de Goncourt, il y avait encore une lueur, une phosphorescence vague qui planait sur la boue et qui ressemblait à une âme; on sentait la mélancolie d'une créature humaine. Dans *Nana*, rien de pareil : la boue fume et à travers ses miasmes; pas un rayon qui nous fasse souvenir qu'après tout ces êtres vils sont pétris de la même chair que nous, que ces femmes sont du même sexe que nos mères, nos sœurs, nos filles!

M. Zola est démocrate. Est-ce servir la démocratie que de montrer simplement la fatalité de la corruption dans les enfants du peuple, non par l'influence de la misère, de l'ignorance, mais par l'hérédité tyrannique ? Admettre des races maudites, c'est servir les idées les plus arriérées, les plus pauvres, les plus oppressives, les plus bêtes.

Fort heureusement M. Zola ne sert rien, pas même le vice qu'il peint sans le punir. L'insuffisance de la conception, l'ignominie volontaire du style, l'insignifiance des faits harassent l'esprit, le goût et l'attention. On bâille trop en lisant, pour garder les miasmes putrides qu'on avale.

Cette œuvre, qu'il faudra cacher, dans le voisinage des livres du marquis de Sade, sera vite oubliée. Illisible dans sa nouveauté, qui s'avisera de la relire quand elle n'aura plus ce mince attrait du nouveau?

Elle fait, en tous cas, pour quelques instants, une étrange figure dans cette collection Charpentier, qui a été, en son temps, une révolution glorieuse de la librairie française, qui a vulgarisé tant de chefs-d'œuvre, et que son fondateur voulait maintenir au-dessus des vilenies de ce qu'on appelait alors le réalisme.

Un jour, écrivant à l'auteur d'un roman qu'il publiait dans le *Magasin de librairie*, M. Charpentier lui disait avec émotion :

« Je vous fais mon compliment. J'ai lu cette nuit la première partie de... C'est intéressant, spirituel, amusant et *honnête! honnête!* Quelques ouvrages encore comme celui-là et les Bovary, les Fanny seront enfoncées, la vertu reprendra ses droits.

« Il y a au reste assez longtemps qu'on la méprise, cette pauvre vertu... aussi je vais donner la place d'honneur à votre roman...

« Ce qui me fait encore plaisir, c'est que le public finira par voir et comprendre que nous autres, les *libéraux*, nous sommes en même temps les honnêtes gens de ce temps-ci, et que nos adversaires sont de la pure canaille. »

C'était en 1859 que M. Charpentier s'exprimait ainsi. Son fils veut-il éditer ses lettres?

Il était, j'en conviens, bien sévère, trop sévère pour *Madame Bovary*, mais comme il eût reçu l'auteur de *Nana*, si celui-ci était venu lui proposer son roman!

LOUIS ULBACH.

Mémoires, Documents et Écrits divers laissés par le prince de Metternich, chancelier de cour et d'État, publiés par son fils, le prince Richard de Metternich, classés et réunis par A. de KLINKOWSTROEM. 1re partie : *Depuis la naissance de Metternich jusqu'au congrès de Vienne* (1773-1815). 2 vol. in-8°. Paris, 1880, Plon.

Ce ne sont pas des mémoires; ce sont des pièces diverses relatives à la vie et à la carrière politique de Metternich. Metternich n'était ni un penseur ni un écrivain. C'était un homme d'action. Il s'estimait au-dessus de la gloire littéraire et la dédaignait. Il ne le dit pas formellement; mais cela ressort avec éclat, quand on le lit avec attention. Il ne croit pas non plus utile de livrer au public les détails de sa vie privée. Il a l'air de n'y pas attacher d'importance. Si la postérité le distingue et retient son nom, il veut mériter cet honneur par ses œuvres d'homme d'État. Le reste lui est égal. Il déclare aussi n'avoir pas souci même de sa mémoire. Il est impersonnel. Il s'est voué à une tâche qu'il a poursuivie durant cinquante ans, *sans avoir un quart d'heure à lui:* celle de défendre la tradition, le droit politique de la vieille Europe. Là, en effet, est son relief. Il a été pendant la première moitié du siècle le chef du parti conservateur en Europe. Il lui fut donné d'assister à la Révolution française et à ses conséquences politiques et sociales dans le monde. Du premier coup, il vit en elle un adversaire à combattre. Il l'a vaincue politiquement par la chute de l'empire qui est en partie son ouvrage. Depuis, il a continué de la tenir en échec. Il n'a jamais désespéré du succès, même en 1848, où les idées révolutionnaires l'ont chassé de Vienne et ont mis fin à sa carrière de chancelier.

Metternich a vécu dans une demi-ombre vis-à-vis de l'opinion. Elle le connaissait peu, et lui négligeait de se mettre en évidence. Mais il était connu et apprécié des chancelleries. Il n'y a pas eu de souverain et d'homme politique de son temps qui ne fissent un cas extrême de son caractère, de sa pénétration, de son énergie tenace. A cet égard, ses Mémoires sont une sorte de révélation. Si les historiens ne l'aiment pas, ils devront au moins tenir compte de l'influence qu'il a exercée et signaler en lui une personnalité extraordinaire, une personnalité comme il n'y en a pas eu de longtemps. Metternich avait un système, on le voit ici pour la première fois. Il parle avec une sorte de mépris de Richelieu, de Colbert. M. Thiers lui a l'air d'un atome. Il est clair qu'à ses yeux ce dernier n'est qu'un homme de lettres, moins que rien. Richelieu et Colbert ont plus de valeur; mais ce sont en gros de petits personnages : ils travaillent dans l'intérêt de leur patrie. Cette patrie les rapetisse. Dans la pensée de Metternich, il n'y a pas de patries particulières en Europe; il y a une patrie commune qui est la civilisation de l'Occident appuyée sur des institutions séculaires. C'est elle qu'il faut servir. Celui qui sert une patrie particulière au détriment des patries d'alentour menace l'édifice général. Comme on voit, c'est le système d'équilibre européen qui est une traduction moderne de l'ancienne idée du Saint-Empire.

Au point de vue des intérêts autrichiens, Metternich a raison. L'Autriche n'est pas une monarchie compacte. La race, la religion, la langue séparent ses membres nombreux. Comme on l'a déjà dit, elle a une tête allemande, un cœur hongrois et des pieds slaves. C'est une agglomération politique, fruit d'un travail historique fort complexe. Le triomphe du principe des nationalités serait son arrêt de mort. Le principe des nationalités ! Metternich n'en a jamais laissé prononcer le nom en sa présence. Il le sentait venir, et il le haïssait d'avance comme l'ennemi de la maison d'Autriche et le signal de la destruction de son œuvre personnelle.

Metternich a donc été le champion du système d'équilibre de l'ancien régime européen, et, à ce double titre, l'adversaire de la Révolution française et de Napoléon qui en fut le représentant militaire en Europe.

Le duel de Metternich et de Napoléon est le fond même de la première partie des Mémoires. Metternich a vu Napoléon de près et l'a étudié à loisir. Les circonstances l'y ont aidé et sa volonté aussi. Il n'y a pas que le résultat de sa victoire contre Napoléon qui doive le signaler à l'attention de l'histoire; il y a la manière dont il parle de Napoléon. Le meilleur portrait de Napoléon qu'on ait encore fait est celui de Metternich. On sent en lui un athlète de taille à se mesurer avec le Corse. Il a une intelligence et une volonté qui, sans avoir la violence et l'étendue de l'intelligence et de la volonté de Napoléon, sont plus adroites, plus patientes, plus attentives. Il n'a pas de préjugés même du côté des croyances. A cette absence de préjugés qui est absolue, il joint une âme haute et du sang-froid. Il se sert de la tradition plutôt qu'il ne l'aime. Il n'a pas d'illusion sur ce qu'elle vaut; il en calcule la force de résistance. Il en est de même de la religion : il la considère comme une force politique : le fond ne lui importe pas autrement, c'est-à-dire qu'il prend les hommes et les choses pour le parti qu'on en peut tirer au point de vue du maintien de ce qui est. Ce qui est, est légitime. C'est là, pour Metternich, la loi et les prophètes. Qu'on ne demande pas autre chose. Ses Mémoires sont une explication de sa conduite, un recueil de notes sur certains événements mal connus ou tout à fait ignorés. Il n'entend pas écrire une page d'histoire. Il en a fait, comme il dit, et ce n'est pas à lui de l'écrire : *de minimis non curat prætor*. Il ne lui déplaît pas néanmoins qu'on sache ce qu'il a fait ou ce qu'il a dit dans une occasion décisive. Il croit son témoignage nécessaire. Le récit de son entrevue à Dresde avec Napoléon à la veille du jour où l'Autriche, en 1813, entra dans la coalition contre la France, est un morceau d'histoire qui restera. Ce jour-là, Napoléon aux abois et Metternich pour la première fois maître de la situation se mesurèrent, et l'avantage demeura à Metternich, quoique Napoléon ne soit pas amoindri par cet incident mémorable.

On consultera désormais Metternich sur les événements de cette époque. Il ne raisonne pas, ne raconte pas : il énonce et en matière diplomatique seulement. Le reste n'est pas son affaire. Il y a pris part, mais c'est une tâche d'historien qu'il n'ambitionne pas de remplir. De quoi qu'il entretienne le lecteur, il ne descend pas à se justifier. Il dit ce qui lui a paru bon, ce qu'il a exécuté dans l'intérêt de la couronne qu'il a servie. Il accomplit un devoir d'État, un acte de fidélité à son souverain. Il n'est pas patriote, on l'a vu

plus haut. Le patriotisme n'est pas une passion à son usage, et en Autriche il n'y a pas lieu d'en faire. Il lui suffit de faire prévaloir les intérêts qui lui sont confiés. C'est chez lui un point d'honneur.

Dans son portrait de Napoléon, il y a des traits qu'on n'oubliera pas, par exemple celui-ci, pris dans une conversation tenue à Paris : « On m'appelle heureux, dit Napoléon, parce que je suis habile ; ce sont les hommes faibles qui accusent de bonheur les hommes forts. » L'entourage de Napoléon lui est familier. Il connaît par le menu les généraux de l'Empire et les dignitaires de la cour. Il aime à citer l'opinion que Napoléon a de chacun d'eux. Il qualifiait l'attachement de Davoust d'amour de bonne d'enfant. Il a un mot caractéristique sur Lannes. On vient lui dire, durant la campagne de 1809, que Lannes est blessé et qu'il désire le voir : « Il faut qu'il soit blessé à mort, observe Napoléon, sans quoi il ne demanderait pas à me voir. Il m'a toujours détesté cordialement. »

Dans cette première partie des Mémoires de Metternich, le récit n'embrasse que le tome premier ; le second est un recueil de documents et de pièces justificatives. L'ouvrage entier contiendra six volumes. Il est publié en même temps en trois langues différentes, l'allemand, l'anglais et le français, langue que Metternich parlait de préférence et dans laquelle il a beaucoup écrit. Le chancelier est mort en 1859, à l'âge de 86 ans. Il avait désiré que ses Mémoires ne fussent mis au jour que vingt ans après sa mort, désir auquel s'est conformé le prince Richard de Metternich, son fils.

L. Derôme.

THÉOLOGIE

RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

Histoire critique des Livres de l'Ancien Testament, par A. Kuenen, docteur en théologie et en philosophie, professeur à l'université de Leyde, traduite par M. A. Pierson, docteur en théologie et en philosophie, avec une préface de M. Ernest Renan. Paris, Calmann Lévy, 1866-1879. 2 vol. in-8°, de xxiv-602 p. et iii-672 p.

L'ouvrage du docteur Kuenen est d'un intérêt capital pour quiconque s'occupe d'exégèse biblique ; il a paru en hollandais, sous le titre de *Historisch-Kritisch Onderzoek naar het ontstaan en de verzameling van de Boeken des Ouden Verbonds* de 1861 à 1865 (Leyde, 3 vol. in-8°), et le premier volume, qui traite des *Livres historiques* de l'Ancien Testament, fut aussitôt traduit en français par M. A. Pierson. La guerre de 1870 et les événements qui suivirent interrompirent ce travail ; il ne vient que d'être repris par la publication du second volume, les *Livres prophétiques*, et sera complété d'ici peu par le troisième, consacré aux *Livres poétiques* et à l'histoire du Canon.

Nous n'avons en France aucun traité comparable à celui de M. Kuenen, ni même aucun ouvrage qui nous mette au courant de ce genre d'études, si florissantes dans les universités d'Allemagne et de Hollande, et que l'intolérance catholique a tuées chez nous ; la traduction de M. Pierson est donc doublement la bienvenue. L'*Histoire critique des livres de l'Ancien Testament,* quoique si volumineuse, puisque les deux premiers volumes font à eux seuls près de 1300 pages, offre en effet un résumé rapide, trop rapide même parfois, des discussions qu'ont suggéré depuis une trentaine d'années les questions d'authenticité et d'intégrité de chaque livre de la Bible. Le grand mérite de M. Kuenen, c'est d'avoir moins voulu briller en proposant des hypothèses nouvelles qu'exposer toutes les opinions, soit pour les combattre, soit pour les admettre, et entre tant de questions controversées établir d'une façon solide celles qui sont définitivement résolues. Sur chaque point, il indique où en est actuellement la science, et l'on peut dire qu'il y en a beaucoup qui sont, grâce à lui, désormais fixés. La première partie, concernant les livres historiques *(Pentateuque, Livre de Josué, Livre des Juges et de Ruth, Livres de Samuel, Livres des Rois, Chronique* ou *Paralipomènes, Esdras et Néhémie, Esther)* est merveilleuse de lucidité, de sagacité. Sans doute, le savant hollandais va un peu vite pour les simples profanes ; ce n'est pas un vulgarisateur ; il démontre rapidement comme un professeur au tableau, devant des élèves très forts ; on doit le suivre sur les textes qu'il indique sommairement par le numéro du chapitre et du verset, mais cette rapidité est, d'un autre côté, précieuse en ce qu'on ne s'égare pas dans les digressions ; chaque page enregistre un résultat acquis. Pour tous ces livres, examinés chapitre par chapitre, verset par verset, il arrive, en s'aidant des travaux de tous ses devanciers, à démêler les documents de sources diverses et souvent d'âges différents qui ont concouru à leur formation. Des répétitions, des contradictions, des incohérences, certaines formes de langage qui reviennent alternativement, lui permettent de reconnaître ces documents et de les classer ; il fait voir les liaisons assez maladroites qui ont servi de point de suture à des morceaux mis les uns au bout des autres, quoique fort disparates, avec une sorte de respect superstitieux qu'il considère comme la caractéristique de l'historiographie israélite. On conçoit, en effet, combien il aurait été facile à un rédacteur plus soigneux d'effacer ces incohérences, de ne pas donner deux fois le même récit, la même généalogie, ou, s'il les donnait deux fois, de les faire concorder en les retouchant ; il ne l'a pas fait, par respect des anciens textes où il puisait et qu'il complétait en les mélangeant les uns aux autres ; c'est grâce à sa méthode naïve de travail qu'il est possible aujourd'hui de s'y reconnaître. En suivant le docteur Kuenen dans ses démonstrations et en pointant à mesure, sur le texte, les versets de diverses provenances, on reconstitue les lambeaux de chacun des documents qui ont servi au rédacteur de tel ou tel livre de la Bible. Des rapprochements, des inductions lumineuses permettent ensuite de donner à chacun d'eux sa date approximative, puis de fixer celle du travail d'ensemble, l'époque où s'est faite la fusion.

Spinosa le premier avait essayé d'appliquer à la Bible ces procédés d'analyse qu'on a appelés fort justement de la paléontologie littéraire ; le premier, dans un siècle où l'on considérait encore la Bible comme tombée du ciel *(epistola e cœlo missa)* il osa révéler les impossibilités qui s'opposent à l'authenticité du *Pentateuque* et qui forcent à lui chercher un autre auteur que Moïse. Après lui, un Français, le Dieppois Richard Simon, prêtre de l'Oratoire, entreprit la publication d'un livre extraordinaire pour son temps, l'*Histoire critique du Vieux Testament* (1678), où, guidé par une bonne méthode d'exégèse et soutenu par la connaissance profonde qu'il avait des langues orientales, il arrivait du premier coup aux résultats les plus avancés. S'il eût pu librement continuer ses études, la science exégétique était fondée en France ; de plus hardis l'auraient débarrassée des langes dans lesquels Richard Simon, par timidité ou par prudence, croyait encore devoir l'envelopper. Mais cela ne faisait pas l'affaire du clergé. « Le livre allait paraître, dit M. Renan, quand Arnauld fit parvenir à Bossuet un exemplaire de la préface et de la table des matières. C'était le jeudi saint de l'an 1678. Bossuet, en quelques minutes, vit, avec son habileté ordinaire, que c'était ici un dangereux ennemi. La rage du rhéteur contre l'investigateur qui vient déranger ses belles phrases éclata comme un tonnerre. Esprit étroit, ennemi de l'instruction qui gênait ses partis pris, rempli de cette sotte prétention qu'a l'esprit français de suppléer à la science par le talent, indifférent aux recherches positives et aux progrès de la critique, Bossuet en était toujours resté, en fait d'érudition biblique, à ses cahiers de Sorbonne. Le savant incommode qui venait troubler son repos lui causa une vive impatience. A l'instant même, sans s'arrêter à la solennité du jour, Bossuet courut chez le chancelier Le Tellier, et, quelques heures après, M. de La Reynie, lieutenant de police, saisissait chez l'imprimeur tous les exemplaires de l'*Histoire critique*. On essaya un arrangement. Mais que pouvait un simple prêtre, qui n'avait pour lui que son savoir et sa sincérité ? La Reynie reçut l'ordre de brûler tous les exemplaires au nombre de treize cents... Pour être juste, on doit ajouter que Bossuet n'était en tout ceci que le représentant de l'Église de France et en quelque sorte le fondé de pouvoir de tous les défauts de l'esprit français. L'Église gallicane donna en cette occasion la mesure de sa médiocrité intellectuelle, de sa paresse pour la recherche, de son incurable pesanteur. » Voilà comment il se fait que la France est aujourd'hui la dernière dans une science qu'elle avait fondée.

Dieu et l'âme, *essai d'idéalisme expérimental,* par Adolphe Coste. Paris, Reinwald, 1880. 1 vol. in-18 de 224 pages.

La méthode expérimentale ne peut évidemment pas nous mener jusqu'à Dieu et jusqu'à l'âme ; nous nous heurterons immédiatement à cette objection fondamentale qu'aucune expérience ne saurait jamais être adéquate à l'idée de Dieu, puisque c'est précisément le propre de cette idée de dépasser toute expérience possible. Que l'on fasse sortir l'idée de Dieu de l'enthymème de Descartes : « Je pense, donc je suis », ou qu'on la cherche dans le spectacle du monde, dans les lois de la nature, toujours on se trouvera en face d'un simple concept. C'est de l'ordre de la nature et de la croyance universelle en un créateur que M. Adolphe Coste essaye de dégager l'idée de Dieu par la méthode expérimentale. Il réfute en passant ceux qui prétendent la tirer soit des idées innées, soit du phénomène du langage humain, comme Bonald, qui prétendait y voir une révélation, et il montre fort bien que cet ordre lui-même est impuissant à nous donner l'idée d'une Providence. D'après lui, ce qu'on trouverait en dernière analyse, c'est : 1° un ensemble de lois invariables et impassibles que d'une manière ou d'autre nous devons subir ; 2° la conscience humaine créant, à l'aide du langage, un idéalisme subjectif. Ce serait là ce que donnerait la méthode expérimentale comme l'équivalent de Dieu. Mais elle ne donne pas même cela. Les lois invariables de l'univers, nous ne les connaissons pas ; à peine connaissons-nous superficiellement celles de notre système planétaire, qui n'est qu'un grain de sable dans les espaces célestes. Nous y remarquons une certaine harmonie, de la stabilité, de la simplicité ; mais ce que nous savons aussi, c'est qu'il a fallu des périodes immenses et des convulsions sans nombre pour que cette harmonie parvînt à s'établir. Si la nature, comme l'expérience nous le révèle à chaque instant, procède, pour les êtres, par des tâtonnements et des ébauches, pourquoi n'aurait-elle pas procédé de même pour les phénomènes cosmiques ? Qui nous dit, comme le pense Lucrèce, que les combinaisons actuelles, dont l'ordre est admirable, ne se sont pas établies après que bien d'autres combinaisons plus ou moins insensées ou impossibles, avaient été essayées ? et dans ce cas il n'y avait donc pas de Dieu avant que l'harmonie actuelle existât ? En tout cas, l'harmonie de notre système planétaire n'est qu'une des combinaisons de l'univers, parmi une infinité d'autres que nous ignorons.

La méthode expérimentale ne nous conduira pas mieux à l'âme telle que l'entendent les spiritualistes ; au moins ici M. Adolphe Coste ne s'égare pas. Considérant avec les physiologistes, Claude Bernard en tête, le corps humain comme un agrégat d'éléments organiques, ou mieux « d'organismes élémentaires innombrables, véritables infusoires qui vivent, meurent et se renouvellent chacun à sa manière », l'âme ne peut être que la force qui tient en association cette multitude d'organismes, qui empêche leur dislocation. « Le principe animique ou vital n'est point un atome spirituel, une monade simple, résidant au centre d'un organe particulier ; il ne consiste qu'en une harmonie des éléments humains. »

Le Divorce ; ce qu'il a été, ce qu'il doit être. Discussion des doctrines de M. Naquet. Nouveau plan de réformes, par Albert Millet, avocat. Paris, A. Cotillon et Cie. 1880, 1 vol. in-18.

M. Albert Millet n'est pas un partisan absolu du divorce, qu'il voudrait restreindre, sous le nom de dissolution de mariage, aux seuls cas où les conjoints n'ont pas eu d'enfants. Il arrive à cette conclusion après avoir démontré, dans une savante étude historique, que le droit de répudiation, admis par les législations de l'antiquité, dérivait d'une conception fausse de la condition de la femme et que s'il doit pénétrer dans la nôtre, ce sera par suite de l'interprétation non moins fausse que l'on fait de l'acte de mariage en le considérant comme sujet à résiliation, ainsi que tout autre contrat civil. Le grand obstacle à

la résiliation du bail conjugal, bail qui a été consenti à vie et non à terme, c'est que par la naissance de l'enfant il a constitué une famille et par là même un lien indissoluble; les époux divorcés ne l'en conserveront pas moins, ce lien, tant que vivra l'enfant issu de leur union et, pas plus que la séparation de corps, le divorce ne les exonérera des obligations nées du mariage : il ne fera qu'augmenter le trouble et le scandale en autorisant une seconde union. « Le pouvoir public est intéressé à maintenir en principe la stabilité du mariage qui assure à l'enfant légitime un état civil, une éducation, un foyer, un patrimoine, et qui conserve, au grand avantage de l'État, l'unité de la famille. Le mariage n'est pas comme un bail, qui se résilie aisément par un congé; l'union conjugale n'est pas comme une vente, qui se résout par l'inexécution des engagements; la société domestique n'est pas comme une société ordinaire qui, du jour au lendemain, peut être rompue par la volonté de l'un des associés. Après la résiliation du bail, on fait des réparations; tout est remis en état. Après la résolution d'une vente, on restitue et la chose et le prix; on est quitte. Après la dissolution d'une société, on liquide, et tout est terminé. Voilà pour les contrats ordinaires. Mais le mariage est un fait, un événement social qui produit des effets durables et des résultats naturels qu'aucune convention ne saurait effacer. On peut refaire un sous-seing; on ne refait pas une virginité. On peut déchirer un contrat; on ne peut briser les liens du sang. On peut partager un bénéfice ; on ne peut partager un enfant. » Même pour les conjoints sans enfants, M. Albert Millet voudrait que le juge ne prononçât d'abord que la séparation de corps, une séparation temporaire de trois ans, au bout de laquelle, s'ils persistaient dans leur résolution, la dissolution du mariage serait obtenue.

L'indissolubilité de la famille, la réconciliation possible pendant un certain laps de temps, dans le cas où le mariage n'aurait pas produit de famille, voilà les deux principes qui, suivant M. Albert Millet, doivent dominer toute la discussion. Très solide sur ce terrain, il est moins heureux lorsqu'il entreprend de réfuter directement les arguments proposés en faveur du divorce pur et simple, tel que l'entendent M. Naquet et ses partisans. Sa thèse ordinaire, c'est que les mal mariés ont à peine le droit de se plaindre, et il leur refuserait presque toute pitié; ils ont fait un mauvais choix, tant pis pour eux, qu'ils en subissent la peine. Malheureux en ménage dès leur début, ils porteront dans une seconde union les défauts ou les vices qui leur ont rendu la première insupportable ; on avait deux mal mariés, grâce au divorce on en aura quatre. De parti pris, M. A. Millet éloigne de la discussion tous les exemples que l'on pourrait proposer en faveur de la thèse contraire, et dans lesquels ce sont les défauts, les vices ou l'infamie d'un seul des deux conjoints qui rendent souhaitable la dissolution d'un mauvais mariage; le législateur, dit-il, n'a pas à s'occuper des cas particuliers. Or lui-même allègue contre le divorce le scandale qu'il y aurait à voir s'établir en face l'un de l'autre, sur le même palier, deux époux divorcés, au bras de leurs nouveaux conjoints, c'est-à-dire un cas idéal, propre à fournir un beau mouvement oratoire, mais qui ne se présentera peut-être jamais dans le cours des âges; il examine longuement les difficultés juridiques que soulèveront soit le partage des biens des époux divorcés, soit l'administration de ceux des enfants mineurs, oubliant que les quatre cinquièmes des conjoints, en France, n'ont pour toute fortune que leurs bras et que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des enfants mineurs ne possèdent rien en dehors de ce que pourront laisser leurs père et mère. Les difficultés en question s'appliquent donc à ces cas particuliers dont, suivant la règle portée par M. Albert Millet, il est inutile que le législateur se préoccupe. Nous ne voulons critiquer, par cette remarque, que certains points de détail où domine l'esprit de chicane; dans son ensemble, le travail de M. Albert Millet est digne de fixer l'attention par la solidité du raisonnement et l'élévation des vues.

A. B.

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

Le Jeune Homme, *lettres d'un ami*, par Charles Rozan. 2e édition. Paris, chez Ducrocq. 1 vol. in-18.

Il y a deux ans, M. Rozan publiait, sous ce titre : *la Jeune Fille*, une série de lettres familières, dans lesquelles il indiquait à une jeune amie les qualités maîtresses qu'il désirait lui voir, pour remplir un jour dans le monde, avec le charme et en même temps le sérieux qu'elle comporte, sa gracieuse mission.

La manière délicate de l'auteur, ses observations fines et pleines de tact, l'aménité de ses remontrances, le tour enjoué de ses exhortations assuraient le succès du livre auprès d'aimables lectrices déjà prévenues en sa faveur par de précédentes publications.

En faisant paraître *le Jeune Homme*, comme pendant à *la Jeune Fille*, M. Rozan a un bien autre souci. Il s'agit d'avertir de jeunes échappés de collège, impatients et présomptueux, qu'ils sont exposés à se tromper sur le meilleur usage à faire de cette liberté qui depuis hier leur est échue, et de les mettre en garde contre ces premières erreurs dont dépend trop souvent le bonheur de la vie. Ils auront à compter avec les excitations dangereuses, les entraînements, la contagion de l'exemple, les idées fausses ayant cours et induisant à croire que « les premières barrières à franchir pour faire acte de virilité sont les barrières morales ». Qu'ils s'en rapportent donc à l'expérience d'un homme qui a déjà vécu, dont les conseils sont dictés par le cœur, ils le sentiront, autant que par la raison, et qui s'est bien trouvé lui-même, on le dé-

couvre entre les lignes, d'avoir suivi la voie où il voudrait les pousser, celle de l'étude, des pures jouissances, du devoir, de l'honneur.

L'entreprise est généreuse, mais quelque peu osée, on le voit. A ce double titre, elle devait séduire M. Rozan.

Pour se faire bien venir de ses jeunes lecteurs, il commence par faire défiler sous leurs yeux une série de personnages ridicules, auxquels ils seraient certainement fâchés de ressembler (*l'impertinent, le joli cœur, les importants, les vantards, les vaniteux*). Ce sont des portraits très vivants, esquissés avec beaucoup de verve et d'esprit.

Et nous voici au cœur même de la place, aux prises avec ce préjugé si commun, en vertu duquel la jeunesse doit nécessairement jeter son feu, qui trouve grâce auprès des mères de famille elles-mêmes et sert d'excuse à tant de désordres et de sottises.

« Si vraiment, se demande M. Rozan, tant d'ardeur et de fougue ne se peuvent contenir, par quelle étrange perversion du goût n'irait-on chercher pour les éteindre que ce qui est bas et honteux? Pourquoi l'esprit et le savoir ne profiteraient-ils pas de cette surabondance de force qui tourmente, dit-on, nos jeunes gens? » S'ils voulaient l'en croire, « ces beaux jours de la jeunesse, ils les consacreraient à l'étude, à l'observation, à la famille, à l'amitié, aux bonnes lectures, aux voyages, à tout ce qui émeut, élève, transporte, à tout ce qui forme les bons cœurs et les belles intelligences. Et pour avoir ainsi vécu, ils n'auraient rien ôté à leur bonheur ».

Après cet exposé de principes, on ne s'étonnera pas de voir M. Rozan préférer au faste et au bruit du monde une vie calme et retirée, au souci des honneurs et aux charges qu'ils imposent les joies intimes du foyer. Si la fortune le tentait, ce ne serait que pour faire des heureux autour de lui; mais son idéal ne va pas au delà de l'*aurea mediocritas* du poète, dont il vante les douceurs dans un chapitre entier avec une véritable chaleur et une sincère conviction.

M. Rozan suit son jeune ami dans les diverses phases qu'il doit traverser pour accomplir sa destinée. Tout d'abord citoyen, puis époux, père, chef de maison. S'il veut bien écouter la voix de son aimable guide et s'inspirer de ses conseils, il a bien des chances de ne pas rester trop au-dessous de sa tâche.

Bien que l'auteur s'adresse à la jeunesse, son livre est fait pour être lu aussi par ceux qui ont déjà fait l'épreuve de la vie. Les pères de famille en apprécieront certainement l'esprit et la portée, et voudront en conseiller la lecture à leurs fils, ajoutant ainsi au témoignage de l'auteur l'autorité de leur expérience et de leur affection.

Shopenhauer, *Pensées, Maximes et Fragments*, traduit, annoté et précédé d'une vie de Schopenhauer, par J. Bourdeau. 1 vol. in-18, de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*.

Des ouvrages de Schopenhauer, deux déjà ont été traduits en notre langue; sa doctrine a été exposée par M. Ribot et la portée, tant morale que sociale de ses théories, discutée par M. Caro; nous connaissons le philosophe. L'homme lui-même, qui nous demeurait encore inconnu, nous pouvons aujourd'hui le juger, grâce au travail que vient de faire publier M. J. Bourdeau.

Nous croyons bien que Schopenhauer, de qui l'on s'est si vivement engoué en pays allemand, nous paraîtra à nous, Français, assez peu digne, non pas seulement d'estime, mais même de cette pitié dont nous sommes pourtant si peu avares. Nos grands désenchantés, de Sénancour et surtout de Musset, nous les plaignons et aimons, nous sommes pleins d'indulgence pour Byron et Leopardi; mais comment nous intéresser à cet homme, plus studieux que délicat, qui ne rachète, par aucune qualité du cœur ou de l'esprit, son dédain pour tout ce qui nous semble, avec quelque raison, capable d'embellir la vie? En 1813, alors que son pays est occupé par nos armées, il compte vingt-cinq ans; dans un élan de patriotisme, il achète pour un de ses amis un sabre d'honneur; à un autre, il paye un uniforme, mais il reste coi et ne bouge pas. En 1831, il est à Berlin, proclamant que tout est mal, que le pire des maux est de vivre, de vivre de la vie humaine, mais le choléra vient à sévir, et notre philosophe pessimiste quitte, en toute hâte, la ville où le fléau commence à faire de nombreuses victimes. Il n'est pas brave, et il n'est pas sincère. Pour retracer la vie de Schopenhauer, M. Bourdeau s'est aidé de la biographie écrite par M. W. Gwinner; pour le choix des extraits à traduire, d'un travail de M. J. Franenstœdt.

Les *Pensées, Maximes et Fragments* nous présentent Schopenhauer tel qu'il devait se montrer quand, discourant avec l'un ou l'autre, il ne pensait pas devoir développer la quadruple racine du principe de la raison suffisante ou appuyer d'arguments nouveaux ses explications de l'inexplicable. Ses axiomes sur les douleurs du monde et de la vie, sur l'amour, les femmes, le mariage, ses aphorismes sur l'homme, la vie, la société, la religion, nous le dépeignent entièrement. Il est lui-même sa philosophie. Bien loin que ses ennuis, ses découragements soient venus de ce qu'il avait conçu une doctrine de renoncement, d'anéantissement, c'est avec ses ennuis, ses découragements, qu'il a construit ces théories si peu différentes de celles du bouddhisme; il n'a fait que systématiser ses propres impressions, devenues jugements. On a voulu expliquer le dégoût de vivre qu'ont manifesté certains hommes par l'état de trouble des époques qui les ont vus naître. Schopenhauer n'eut jamais ce désir immense d'aimer, de se dévouer, ce désir qui devient douleur poignante si le siècle ne peut le contenter, lui donnant pour objet une aspiration, un idéal; c'est un travailleur, qui veut savoir, mais qui serait bien aise aussi que ses travaux fussent remarqués, que ses cours fussent suivis; on ne lit pas ses livres, devant sa chaire, il n'est que trois auditeurs, et alors il pense, il écrit que la vie « est un épisode troublant sans utilité la béatitude et le repos du néant... qu'elle est un pensum dont il faut s'acquitter laborieusement. » Arrive la mort, plus de pensum, « le mot *defunctus* est une belle expression ». Schopenhauer est un égoïste dans toute la force du terme; dans l'amour, il ne veut voir que l'instinct d'un individu cherchant à se compléter dans un être qui, semblable à lui, est d'un sexe différent. La femme aux cheveux longs et aux idées courtes est très inférieure à l'homme, et la monogamie est un contre-sens qu'ont fait les peuples de l'Occident, voulant interpréter la nature.

Parmi les pensées sur l'art, la littérature, que renferme ce volume, quelques-unes, pour vanter la prose française et faire ressortir la lourdeur du style des écrivains allemands.

Des religions, il est dit qu'elles sont comme les vers luisants qui ont besoin de l'obscurité pour briller; de l'État, qu'il doit être une sorte de muselière destinée à rendre inoffensive cette bête carnassière, l'homme, et à faire de lui, au moins apparemment, un herbivore.

Les compatriotes de Schopenhauer font grand cas de ses œuvres, et certain auteur l'a comparé à notre Montaigne. Ce n'est pas à tort que M. Bourdeau trouve la comparaison un peu osée. C'est un Montaigne, soit, mais un Montaigne allemand, un Montaigne qu'il faut concevoir, si possible est, constructeur de systèmes et abstracteur de quintessence, qu'il faudrait admettre sardonique, irritable et sombre, étranger enfin aux grâces riantes et aux grâces légères.

F. G.

Histoire de la philosophie du droit, par Frédéric Jules Stahl, traduit de l'allemand et précédé d'une introduction et d'une notice historique et critique sur les œuvres de l'auteur, par A. Chauffard. 1 vol. in-8°. Ernest Thorin.

Cette traduction que nous donne M. Chauffard, catholique de la bonne école, est-elle le signe d'une alliance entre le cléricalisme français et le traditionalisme allemand? Tout nous porte à le croire. Le jeune président du tribunal de Lavaur a destiné son travail, cela ne fait guère doute, aux professeurs et aux élèves des facultés libres; que ceux-ci et ceux-là s'appliquent à y trouver des arguments pour étayer les raisons sur lesquelles ils peuvent fonder la légitimité de leur désir de restaurer des institutions surannées, c'est un droit que nous ne leur contestons pas; quant à nous, nous savons le plus grand gré au traducteur ultramontain de nous avoir permis de juger, en plus grande connaissance de cause, de la valeur de ces théories, dont M. Alfred Fouillée a donné une si remarquable étude dans son ouvrage sur l'*Idée moderne du droit.*

Ce serait à tort qu'on attribuerait à Savigny la fondation de l'école historique; ce qui fait la nouveauté d'une école, c'est la nouveauté d'une doctrine; or, la doctrine du droit contingent et variable avait ses professeurs bien avant que l'auteur du pamphlet *de la vocation de notre siècle pour la législation et la jurisprudence* ait engagé la lutte contre Thibaut et les rares jurisconsultes tentant, eux, de concilier les leçons de Kant et de Fichte avec les tendances générales à ne tenir compte que du droit positif consacré par l'histoire. L'école existait; Savigny n'a fait que lui donner un nom. M. Fouillée, dans le travail que nous avons plus haut rappelé, fait remarquer que le caractère germanique a été jugé de deux façons tout opposées; que les uns, avec Mme de Staël, y ont voulu reconnaître un penchant à l'idéalisme le plus mystique; que les autres, avec Henri Heine, y ont reconnu un penchant au naturalisme le plus positif; et, cette remarque faite, il se demande si l'originalité ou, comme on dit là-bas, « la génialité » allemande ne consisterait pas précisément dans cette antithèse; il répond, ayant en main les ouvrages de Hegel, de Strauss, de Schopenhauer, de Hartmann, de Kirchmann, de Bluntschli; on ne pourra l'accuser d'avoir témérairement formulé son jugement; le mysticisme et le naturalisme se touchent, l'un conduit à l'autre; l'Allemand laisse sa pensée se perdre dans les nuages, mais ses pieds pour cela ne quittent pas la terre; c'est un rêveur, qui se plaît à abstraire, mais il ne connaît que des intérêts qui s'accusent; il tient pour les meilleurs ceux que la force fait prévaloir, et la force il la divinise sous le nom de génie. Tel caractère, telle philosophie, aussi telle sociologie; ceci explique cela, et les enseignements de l'école historique répondent exactement aux goûts et dispositions du peuple germain.

« Grattez la peau d'un métaphysicien allemand, a dit Schopenhauer, vous trouverez un théologien. » Stahl est avant tout théologien; il ne copie pas Savigny, il le corrige; ainsi que lui, il admet l'origine naturelle du droit, expression inconsciente du génie de la nation, prise dans son unité, c'est-à-dire aux divers moments de son développement, mais il s'efforce de prouver ce que n'avait pas fait son devancier, dans la suite des événements historiques, l'action constante d'un Dieu providentiel; l'histoire n'est, pour lui, que la réalisation continue dans le temps d'un plan divin conçu de toute éternité. Avec Stahl, la doctrine du droit historique acquiert, il faut le reconnaître, une certaine grandeur apparente; le Dieu vivant qui, toujours présent, toujours actif, se manifeste comme puissance supérieure, communique aux peuples des notions morales, et de ces notions qu'il impose à leur conscience, doivent dériver les règles destinées à les régir.

La grande préoccupation du jurisconsulte allemand est de montrer Dieu dans l'histoire; sa grande occupation de soumettre l'État à Dieu. Il est vrai qu'il soumet l'Église à l'État, ce dont s'indigne M. Chauffard, mais de cela nous ne voulons pas parler. Exposant les commencements de la doctrine moderne et la genèse du droit abstrait, discutant Grotius et Kant, Stahl cherche à établir combien vaines sont les prétentions des philosophes qui veulent faire dépendre les institutions des peuples de certaines vérités *a priori;* les vues subjectives des différents chefs d'école sont, déclare-t-il, intéressantes à connaître, elles appartiennent à l'histoire, elles obéissent à la loi du progrès qui fait que, parmi les divers éléments de l'ordre spirituel ou moral, parmi les divers mobiles de l'homme, c'est tantôt l'un et tantôt l'autre qui prévaut; mais les formules que suggère à ces penseurs un subjectivisme tout personnel, ces formules qui seraient l'expression d'autant d'axiomes, dont, par voie de déduction, on ferait sortir toute une science du droit, ne peuvent en aucune façon être substituées à ces vérités vraiment pensées, parce qu'elles sont vraiment reçues non par un seul homme, mais par des milliers d'hommes, à ces vérités que l'âme, le génie d'un peuple affirme et déclare solennellement, à l'inspiration de Dieu, à toute les pages de ses annales. Notre israélite, converti au culte évangélique, ne reconnaît aucune valeur aux notions *a priori,* et les théories subjectives de tel ou tel philosophe, il les considère comme peu propres à conduire l'activité humaine, mais l'existence de son Dieu vivant et libre, cherche-t-il à l'établir? et la notion de la personne divine est-elle pour lui une notion *a posteriori* que la seule observation puisse fournir? nullement : Dieu s'est révélé. Mais sa croyance à une providence constamment manifeste, d'où lui vient-elle? N'est-ce pas le subjectivisme que cette manière de voir, du point de vue que l'on choisit, sous le côté que l'on veut, les événements de l'histoire humaine? On veut appeler notions *a priori* ce que nos constituants ont nommé les droits de l'homme; on veut tenir les principes de la révo

lution pour des idées particulières à quelques idéologues; mais Stahl n'aurait-il pas dû s'apercevoir que les formules du droit (et nous entendons par le mot droit la liberté individuelle, telle que l'intelligence la conçoit, telle que la conscience l'exige), n'aurait-il pas dû s'apercevoir, disons-nous, que ces formules expriment des aspirations longtemps portées par des générations d'hommes? La notion de la liberté, considérée comme le propre de chacun, n'est pas une vérité *a priori*, une idée subjective; elle sourd comme de nos entrailles. L'histoire enseigne le droit, soit; la tradition confirme la volonté présente qu'elle explique, soit encore, car le droit est un besoin essentiel de la nature humaine qui s'est accusé avant Zénon proclamant l'inviolabilité de la personne humaine et qui s'est accusé mieux de siècle en siècle, pour continuer de s'accuser mieux encore dans la suite des âges à venir. Le droit est une vérité, comme la grandeur est une vérité; il y a une science déductive du droit, comme il y a une science déductive de la mathématique. Entre l'Allemagne qui « absorbe le droit dans la force, matérielle ou intellectuelle, » et la France qui, « en dépit des défaillances de sa politique, et de ses infidélités à sa propre tradition, — nous citons M. Fouillée, — place le fondement du droit dans la raison, » il y a assurément complète incompatibilité.

Le livre de Stahl n'est pas d'une lecture facile. On sera souvent obligé, croyons-nous, après avoir étudié un chapitre, et tous ont leur intérêt (notamment ceux où il est parlé des systèmes de Kant, de Fichte, de Schelling), de faire comme une seconde traduction, de reprendre les phrases trop peu claires, pour, les décomposant en leurs différents membres, repenser la pensée du théologien allemand sous une forme française.

Quelques-unes de ses critiques sont des plus judicieuses; il témoigne d'une grande sagacité dans l'examen de certaines questions, et, s'il a sur la personnalité humaine, sur la liberté de se déterminer, sur l'origine et l'essence des notions morales, une opinion qui lui est imposée par sa foi, il n'en discute pas moins les théories émises par les philosophes préoccupés de ces sujets, avec une indépendance relativement assez grande.

L'étude dont M. Chauffard a fait précéder sa traduction est intéressante pour deux raisons; la première : elle paraît consciencieusement faite, la seconde : elle peut servir à nous faire connaître la pensée d'un ultramontain érudit. F. G.

Conseils d'enseignement, de philosophie et de politique, par Ernest Bersot. 1 vol. in-18. Hachette et C^ie^.

De refaire après MM. Ferry, Boissier, Levasseur, Schérer, l'éloge du regretté directeur de l'École normale, il n'est certes pas besoin; on sait combien grande était l'élévation de ses pensées, — elles lui venaient du cœur, — combien noble son caractère, — il l'a prouvé dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Ce volume, d'une centaine de pages, qu'il a pris soin de faire publier en décembre dernier, n'ignorant pas que ses jours étaient comptés, acquiert pour nous la valeur d'une sorte de testament, et ce n'est pas sans éprouver un vif sentiment de respect qu'il nous est permis de l'ouvrir.

M. Bersot, dont l'autorité, en matière d'enseignement, est incontestable, donne ces deux conseils et de conserver le concours général entre lycées et collèges de Paris, et de modifier au plus tôt l'examen du baccalauréat. Les lauréats du concours général deviennent pour la plupart, quoi qu'on ait dit, des hommes d'un vrai mérite : c'est une première considération; une autre qui a son importance : il est bon qu'il se produise « une vive excitation à étudier les sciences, l'histoire, la philosophie, les langues anciennes et à bien écrire la nôtre; pour mon compte, — c'est le professeur qui parle, — je suis touché quand je pense que cette ardeur occupe un âge qui est si aisément pris par les passions ou par les petites vanités, pires que les passions, et je me sens une grande indulgence pour ce qu'il peut y avoir d'enfantillage dans ces grandes solennités des distributions de prix. Je désirerais, cela va sans dire, que le gouvernement actuel partageât mes faiblesses. La République a ce caractère, que chacun y est chargé de la chose publique; son nom vient même de là; le patriotisme républicain, préoccupé du bien général, n'aime donc guère que ce qui y va, et ne comprend guère que ce qui y va tout droit : il n'estime que les grands chemins et se méfie des sentiers, qui conseillent l'école buissonnière; il veut des ouvriers et goûte peu les subtilités et les délicatesses auxquelles de beaux esprits s'amusent; enfin, il sacrifie les fleurs aux fruits. La nature nous est plus clémente; elle ne nous offre rien sans y ajouter quelque grâce : les jouissances des sens, l'amitié, l'amour qui font qu'il est bon d'exister, la gaîté et l'héroïsme qui charment les maux et la mort, ce quelque chose d'insaisissable et d'exquis, l'art, qui met partout la joie et l'éclat, comme le soleil. » Que cela est bien dit! Et comme les sentiments exprimés sont aimables! Nous ne saurions dire si le maintien du concours est définitivement décidé, si la cause est gagnée, mais nous croyons bien qu'à songer que qui la plaidait ainsi et célébrait les fêtes de la vie, était un vieillard non pas seulement près de la mort, mais encore près de mourir, nul ne pourra se défendre de ressentir quelque émotion. M. Bersot regrette fort que la composition en latin soit exigée des élèves qui se présentent à l'examen du baccalauréat; la version permet amplement à l'examinateur de juger du mérite des candidats. Les raisons présentées à l'appui de cette thèse sont des plus judicieuses, elles ne laisseront sans doute pas que de paraître telles au Conseil supérieur de l'Université prochainement constitué. Pour réclamer la suppression du discours latin comme épreuve de l'examen subi au sortir du lycée, M. Bersot n'entend pas que la valeur à donner au baccalauréat soit faite moindre ou même autre. « Les études, dit-il, ne sont pas faites pour le baccalauréat, c'est le baccalauréat qui est fait pour les études. » Et il s'applique à faire comprendre que les études doivent être poursuivies pour elles-mêmes. Il raille doucement, en effet, ceux-là qui voudraient que l'enseignement secondaire fût dirigé dans un sens tout différent; que, sur les bancs du collège, on apprît moins de grec et moins de latin pour y acquérir des connaissances plus directement utiles. « Il y a en France des esprits positifs, éminemment pratiques, qui réduisent au plus net la valeur des choses; ils ne donnent pas dans les chimères, dans les vaines curiosités de l'esprit et les subtilités du sentiment, ils entendent la vie : on prend le baccalauréat pour en finir avec les études, on fait sa première communion pour en finir avec la religion, on se marie pour en finir avec l'amour. Ce n'est pas à cette catégorie d'esprits

forts que nous nous adressons : ils nous regarderaient comme trop naïfs si nous leur disions que le baccalauréat doit être le commencement des études, des études larges et libres qui dureront toute la vie. » La France continuera d'être grande, certainement, aussi longtemps qu'elle comptera des hommes délicats, capables, comme l'était M. Bersot, d'estimer pour un grand bien le plaisir de savoir goûter une ode d'Horace, une fable de La Fontaine.

Deux autres études, l'une qui porte pour titre : *Libéralisme et Démocratie*, l'autre de critique philosophique, qui est, à proprement parler, une défense de Victor Cousin, ne devront pas manquer d'attirer l'attention du lecteur. La première enferme des conseils excellents : la France, y est-il dit, sera volontiers républicaine, à condition que la République soit française ; il importe qu'elle ne prétende pas refaire tout d'un coup la nation à neuf et qu'elle lui laisse ses mœurs et son génie. Peut-être trouvera-t-on que M. Bersot manifestait trop de crainte à l'endroit de ceux de nos contemporains qui s'inspirent des formules toutes faites léguées par les dogmatiques de la période révolutionnaire; ils ne pourraient constituer une majorité dans les Chambres qu'autant que le pays se serait converti à leur doctrine toute rationnelle, et alors le génie de la France, sinon ses mœurs, serait devenu autre. Il ne nous semble pas mauvais, d'ailleurs, que dans une nation il se rencontre certains penseurs pour tenir compte moins des besoins que des concepts de l'intelligence : seront toujours assez nombreux ceux-là qui ne veulent connaître que des seuls intérêts circonstanciels. La vraie sagesse devrait consister à réaliser, au moment opportun, ce que la raison recommande. Dans la seconde des deux études que nous avons signalées, Victor Cousin est innocenté complètement. Il a exercé une influence des plus heureuses sur l'Université; c'est lui qui a permis que les chaires de philosophie fussent rétablies; il n'était, au reste, ni jaloux des succès des jeunes professeurs, ni contempteur de leurs mérites. Nous avouons croire bien plutôt à l'indépendance de caractère de M. Bersot, à la délicatesse de ses sentiments qu'il prouve une fois de plus qu'à la toute bonté, à la toute modestie de l'ancien grand-maître de l'Université!

Quelques pages, très simplement écrites, terminent ce livre ; il faut aimer la patrie, qui n'est que la famille étendue ; c'est le dernier conseil que voulait donner ce maître qui a tant aimé la jeunesse, et la jeunesse française. F. G.

ÉCONOMIE POLITIQUE

Protection et Libre-Echange, par E. Fauconnier. 1 vol. in-8. Germer-Baillière.

L'auteur, docteur en droit, publie sous ce titre des « Observations soumises à messieurs les rédacteurs du *Journal des Économistes,* du journal *l'Économiste français* et du *Journal des Débats* ». Ces observations, qui n'étaient d'abord adressées qu'à des économistes, il les adresse aujourd'hui au public pour lui fournir des éléments complets d'information sur la question du libre-échange et de la protection, problème qu'il déclare à peu près insoluble dans les conditions économiques des sociétés modernes. — Des « gens de beaucoup d'esprit et d'une bonne volonté, sans intérêt avaient écrit avec autant de sagacité que de courage en faveur de la liberté illimitée du commerce des grains. Des gens qui avaient autant d'esprit et des vues aussi pures écrivirent dans l'idée de limiter cette liberté. Et M. l'abbé Galiani, Napolitain, réjouit la nation française sur l'exportation des blés. Il trouva le moyen de faire, même en français, des dialogues aussi amusants que nos meilleurs romans et aussi instructifs que nos meilleurs livres sérieux. Si cet ouvrage ne fit pas diminuer le prix du pain, il donna beaucoup de plaisir à la nation, ce qui vaut beaucoup mieux pour elle. Les partisans de l'exportation répondirent vertement. Le résultat fut que les lecteurs ne surent plus où ils en étaient. La plupart se mirent à lire des romans en attendant trois ou quatre années abondantes de suite qui les mettraient en état de juger. »

Ainsi parle Voltaire et ce qu'il a dit du commerce des blés s'applique très bien aujourd'hui au libre-échange. Des gens de beaucoup d'esprit ont défendu et attaqué cette doctrine. Bastiat a été aussi spirituel que l'abbé Galiani, et List a été plus judicieux que Bastiat. Malheureusement des intérêts tout à fait contraires ont suscité de nombreux avocats et la question est plus embrouillée que jamais. Ce ne serait que demi-mal si on se bornait à lire des romans, mais on parle, on écrit, on élabore des projets, on mêle des questions politiques à des controverses économiques. Le législateur, obligé d'exaucer des vœux qui se contredisent et de servir des intérêts qui se combattent, partage l'incertitude générale et les décisions les plus importantes dépendent souvent de quelques voix de majorité ; aussi le traité de commerce avec l'Italie a été refusé par la Chambre des députés à 225 voix contre 220. Ce fut de même qu'en 1814, un projet présenté par le baron Louis, qui accordait au commerce quelques facilités pour le transit et remplaçait par un droit de 120 francs par kilogramme la prohibition dont les sucres raffinés étaient frappés, fut repoussé par une majorité de huit voix. En Angleterre, en 1713, un projet de bill qui devait modifier les mesures rigoureuses prises contre le commerce français, fut rejeté par neuf voix; c'est donc un devoir pour l'économiste de bien établir les deux termes contradictoires de cette épineuse question du libre-échange. M. Fauconnier le fait avec esprit et science; il établit que la doctrine du libre-échange ne peut être absolue, et il conclut que le moment n'est pas venu de supprimer les droits compensateurs.

— Je ne souhaite de mal à personne, dit-il, je désire que les étrangers soient heureux et prospèrent, mais je ne veux pas que ce soit à mes dépens; c'est faire œuvre de sagesse que de se défendre et de ne pas livrer aux fureurs de la spéculation les produits d'un sol privilégié, les richesses acquises au prix de longs travaux ni surtout une moralité qui a fait longtemps

la force de notre industrie et la renommée de notre commerce, moralité qui déjà chancelle et qui ne tarderait pas à faiblir sous les redoutables assauts de la concurrence, on ne saurait encore supprimer les frontières. Exposée aux entreprises des peuples rivaux, chaque nation est forcée de se garder. Si elle doit entretenir des armées pour protéger son territoire, elle est également contrainte d'avoir des douanes pour conserver ses richesses et garantir à ses membres le travail et la sécurité; exposer de semblables pensées, ce n'est point rappeler des doctrines surannées, méconnaître les progrès de la science, commettre des anachronismes. Il est des lois que la science peut découvrir, mais qu'elle ne saurait changer: ce sont celles qui, selon la célèbre définition de Montesquieu, constituent les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses. Dans les sciences politiques et économiques, nos pères avaient découvert ces lois-là et en avaient fait le sujet de leurs méditations. Il est bon de consulter leurs travaux et la France contemporaine peut encore demander à leur sagesse et à leur expérience de bien utiles enseignements.

Ce sont là les conclusions de M. Fauconnier, qui « préfère pour son pays les conseils de Colbert et de Montesquieu à ceux de Cobden et de Bastiat ». L'auteur a également publié un projet d'association agricole et un vaste ouvrage sur la question sociale qui s'inspirent des mêmes principes et reflètent la même doctrine. Nous les avons exposés selon notre habitude sans les discuter.

Les Traités de commerce, Libre-Échange et Protection, par H. Bergasse. Didier.

La lutte entre les libre-échangistes et les protectionnistes témoigne de l'importance des intérêts mis en cause par les traités de commerce et de l'émotion que soulève leur renouvellement. Dans de semblables discussions, il est à craindre que l'intérêt personnel n'égare les protectionnistes et que l'esprit de doctrine n'entraîne les libre-échangistes. Pour éviter toute conclusion extrême, M. H. Bergasse demande qu'on étudie les faits économiques qui se sont produits dans ces dernières années, particulièrement en France depuis 1870. Les conclusions seraient ainsi mieux motivées et les jugements moins indécis.

Le système protecteur est-il un dogme fermé dont on ne peut plus sortir? L'économie politique doit-elle être une science abstraite, la même pour toutes les nations, et n'y a-t-il pas nécessité pour chaque peuple d'adopter une économie avant tout nationale? Voilà ce que demande M. Bergasse, et, après notre exposé impartial de notre situation difficile, il conclut que les doctrines du libre-échange n'offrent point en France des garanties sérieuses à la paix sociale et qu'au contraire elles la mettent en péril. En courbant les populations ouvrières sous la dure et impitoyable loi de l'offre et de la demande, et en les livrant sans protection à tous les effets de la concurrence étrangère, le libre-échange abandonne le travailleur comme une prise à la concurrence du dehors, imprime au salaire une variation funeste, multiplie et prolonge les chômages et ne compense pas ces désastres par l'élévation de gain qui de temps à autre vient comme railler et décevoir l'ouvrier.

L'auteur constate que les pays où le commerce se subordonne au libre-échange sont les plus exposés au grèves et aux désordres qui en sont la conséquence; il cite à l'appui les grèves formidables du Lancashire, des districts houillers de l'Angleterre et des chantiers de la Clyde avec leur soixante mille ouvriers luttant pendant des semestres entiers contre leurs patrons; il ajoute que chacune de ces grèves eût suffi pour provoquer une révolution malgré les ressources que la taxe des pauvres met aux mains du gouvernement pour prévenir la famine, si le tempérament et les passions des ouvriers du Royaume-Uni n'étaient contenus par les fortes institutions, par les traditions et surtout par le respect de toutes les autorités religieuses et sociales dont ce peuple privilégié donne encore le spectacle consolant.

Un des motifs qui ne permettent pas à la France d'abaisser ses tarifs et de traiter avec l'Angleterre, c'est, affirme M. Bergasse, notre esprit de compassion en face de l'impitoyable résolution avec laquelle en Angleterre les salaires sont réduits quand il s'agit de reprendre un marché ou d'écouler un trop plein de production. Qu'ont fait les manufacturiers du Royaume-Uni lorsqu'ils ont constaté l'invasion des manufactures américaines en Angleterre et dans le monde entier? Ont-ils imité les plus illustres représentants de l'aristocratie anglaise qui généreusement abandonnèrent à leurs fermiers une partie considérable de leurs redevances? Non, ils ont, au contraire, froidement déclaré à leurs ouvriers qu'il n'y aurait de travail pour eux qu'à la condition de payer les frais de la lutte et d'accepter un salaire très diminué. Le peuple et l'ouvrier font donc les frais de cette liberté des échanges qui leur enlève même en dernière ressource le marché national et le marché bien plus important encore des immenses possessions de l'Angleterre dans le monde entier. — Pourrions-nous, demande l'auteur, imposer de telles souffrances aux ouvriers français et accepteraient-ils de subir des conditions aussi inexorables?

Tel est le petit ouvrage qui apporte dans le problème du libre-échange des documents intéressants, curieux et une intelligence vive de la situation économique de notre pays et de ses nécesités sociales. Dans l'appendice il est traité avec le même talent de la liberté testamentaire, de l'économie politique nationale, de la colonisation, de l'émigration répugnant à la France etc. On ne peut qu'applaudir d'ailleurs à l'effusion généreuse de cet armateur, de ce commerçant qui, en face des théories parfois impitoyables de l'Angleterre, oppose sans cesse l'esprit de fraternité, de loyale conciliation et de philanthropique et religieuse compassion dont sont animés nos usiniers, nos propriétaires terriens, nos commerçants, et qui fait partie même de notre génie et de notre honneur national.

Bastiat et le Libre-Échange, par A. Bouché de Belle. — 1 vol., Guillaumin.

Cet ouvrage a été couronné par la chambre de commerce de Bordeaux. L'auteur commence par exposer dans leur ensemble les théories de Bastiat et indique successivement les applications que Bastiat en a faites dans les nombreux et brillants articles de polémique publies par lui; il examine ensuite ces mêmes théories appliquées à la rente, à la propriété, au capital et à l'échange. A propos de la rente, il passe en revue les objections opposées à Bastiat par les partisans de Ricardo. A propos de la propriété et du capital, il raconte la polémique de Bastiat avec Proudhon et les économistes. Enfin, à propos de l'échange, il suit Bastiat dans la lutte soutenue par lui dans l'in-

térêt de la liberté commerciale; il examine ensuite dans quelle mesure les idées de Bastiat ont été appliquées dans les traités de 1860 et quels ont été jusqu'à ce jour les effets de ces traités au point de vue de la richesse nationale et du bien-être général.

L'auteur rattache ainsi à l'ensemble de la doctrine de Bastiat les points spéciaux sur lesquels le concours avait plus particulièrement appelé l'attention. Le péril de l'asservissement à un programme a été heureusement évité d'abord par l'adresse de l'auteur et surtout par la nature même du sujet. Tout se lie dans l'œuvre de Bastiat, toutes ses théories reposent sur quelques idées fondamentales. M. Bouché de Belle a su les dégager et ne les jamais perdre de vue.

Etudes sociales et économiques. 1 vol. **Conférences et Lectures,** 1 vol., par Augustin Cochin. Paris, Didier.

Les écrits qu'a laissés M. Augustin Cochin sont nombreux et touchent aux points les plus variés. Littérature, administration, philosophie, sociologie, il a tout abordé avec une facilité gracieuse, une abondance nourrie, un sentiment de la réalité et une moralité supérieure qu'on ne saurait trop louer. Actif et modeste, il avait dédaigné de rassembler ces divers écrits que son rapide passage dans la vie rend aujourd'hui si précieux et si attachants. Sa mort précoce a donné à ceux qui l'ont connu, aimé, estimé, le désir de communiquer à la masse des lecteurs les richesses de sa pensée humanitaire et loyale; ils ont formé le dessein de rassembler ces travaux épars et que les esprits d'élite n'avaient pas oubliés.

Deux volumes sont parus. *Les Conférences et Lectures* comprennent quatre monographies inspirées par un goût très pur de philosophie sociale et religieuse. Elles sont consacrées à Abraham Lincoln, au général Ulysse Grant, à Henry Longfellow et au duc d'Argyll à propos de son beau livre *le Règne de la loi.* La vie de village en Angleterre et les Esquimaux à l'Exposition de 1867 sont deux études comparatives d'économie sociale, dont on trouve trop peu d'exemple dans notre littérature en France.

Le volume des *Études sociales et politiques* contient un vivant et curieux tableau de la condition des ouvriers dans notre pays, des observations sagaces et sans préjugé ni parti pris sur la réforme sociale en France, plus deux études sur les sociétés coopératives les institutions de prévoyance, etc., etc. De l'esprit, du cœur, la connaissance approfondie des sujets qu'il traite et qu'il a pratiquement maniés, voilà les qualités de M. Cochin, ce qui donne à ces publications leur charme et leur saveur.

C'est commettre une faute de goût et manquer d'adresse que d'affecter un langage particulier et risquer des expressions vulgaires pour se mettre, comme on dit, à la portée de ces lecteurs et de son auditoire, les écrivains et les auteurs parlant très mal le langage populaire. Le public, au contraire, comprend très bien la langue oratoire et le style noble de pensée et net d'expression. Ce que le peuple aime le mieux, c'est tout simplement les belles idées dans leur plus beau langage. Les esprits comme les regards se portent d'eux-mêmes et se fixent avec joie sur tout ce qui est clair et élevé. Ainsi s'exprima M. Cochin un jour qu'il nous fut donné de l'entendre et de l'applaudir. On s'aperçoit en le lisant qu'il a conformé la pratique à la théorie et qu'il a uniquement consacré ses écrits à la propagation des plus hautes idées qu'il a pu atteindre, à l'éloge des plus admirables existences qu'il lui ait été permis de connaître.

Un beau portrait accompagne chacun des deux volumes que nous avons analysés et dont on comprendra bien mieux la valeur si, avant de les lire, on prend connaissance de la très belle biographie de M. Augustin Cochin qui a été publiée par les mêmes éditeurs.

Répertoire général des attributions et de la compétence des maires et des conseils municipaux, par Jules Regret. Librairie Larose.

« La commune est si bien dans la nature que partout où il existe des hommes réunis, il se forme de soi-même une commune. » Ces quelques paroles de Tocqueville démontrent ce qu'est la commune, ce qu'elle peut, ce qu'elle doit. La commune a des droits propres comme être moral et collectif. Elle contracte, elle acquiert, elle possède, elle aliène, elle échange, elle agit en justice comme les particuliers. Dans l'Etat elle représente en quelque sorte, au milieu de la division du territoire, l'unité dont les cantons, les arrondissements, les départements ne sont que les multiples; mais elle n'est pas comme ceux-ci une création de la loi, une section. Une commune bien administrée a rarement des litiges, et, dans tous les cas, les habitants recueillent les fruits des mesures qui ont été prises avec sagesse..

La législation spéciale aux municipalités est complexe, les textes sont nombreux, les décisions multiples et il est quelquefois nécessaire de remonter à 1789, et même plus haut, pour trouver dans les prescriptions légales la règle à suivre, les formalités à observer, les conditions à remplir. Les appréciations savantes ne répondent pas toujours avec précision aux questions qui se présentent. Dans ce cas, il faut remonter aux sources, et les recherches sont parfois longues et infructueuses. Pour obvier à tous ces inconvénients, M. Regret a alphabétiquement disposé un répertoire de la législation spéciale aux municipalités; toutes les matières sont passées en revue avec extrait et textes. Dégagé des parties qui ne concernent pas les municipalités, ce répertoire est maniable et peu considérable; mais la concision ne pouvait être évitée. La mission des administrateurs, dans les limites tracées par la loi, sera évidemment facilitée par un semblable dictionnaire, véritable *vade-mecum* des conseillers municipaux et des maires.

Précis élémentaire d'économie politique, par Prosper Rambaud. Thorin.

Ce livre est destiné aux facultés de droit et aux écoles. Il a pour but de faciliter l'étude de l'économie politique et l'auteur s'est efforcé de résumer avec clarté les éléments de cette science. Il les a classés, il les a présentés avec méthode et n'a rien voulu mettre de ce qui peut faire l'objet d'un enseignement complet. C'est pourquoi il y a joint un traité *des assurances,* ce sujet ayant une importance trop considérable au point de vue économique pour qu'il soit désormais permis de le négliger dans un ouvrage sur l'économie politique.

Cet opuscule ne contient point de dissertations. Il est écrit avec soin, il est intéressant à lire et ne sera pas mis sans profit entre les mains des ouvriers et des

gens du monde. Il ne serait point déplacé non plus sur la table élégante d'un salon.

Tout homme qui prétend enseigner des vérités qui touchent à l'ordre social doit déclarer hautement dans quelles doctrines il se range. C'est M. Rambaud qui écrit cela en tête de son travail, et il ajoute : « Je ne suis point un adepte de la philosophie matérialiste, c'est assez dire que je tiens l'économie politique pour inséparable de la justice, que je ne lui reconnais la mission de contribuer au bien-être matériel qu'à la condition de contribuer plus encore au bien-être moral et à la vraie civilisation. » Ce sont là de très bonnes paroles à la condition que l'auteur nous puisse donner une définition réelle et exacte de ce qu'il entend par les mots *justice* et *vraie civilisation*. En économie politique, les problèmes sont encore nombreux, les jugements contradictoires, et, dans son camp, chaque économiste se croit orthodoxe. M. C.

SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

Causeries scientifiques, par Henri de Parville, 18e année. Exposition universelle de 1878. 1 vol. in-12, orné de 255 vignettes. Paris, 1879, Rothschild. — Prix : 5 francs.

Ce volume est consacré tout entier à l'Exposition universelle, mais ce n'est nullement un compte rendu de l'Exposition. M. de Parville, par ses études et par ses goûts, est un ingénieur-constructeur de machines; en dehors des machines, il s'intéresse à la métallurgie du fer et accessoirement à l'architecture ainsi qu'à certaines applications de la mécanique. Pour passer en revue, avec le sérieux qu'il y met, toutes les industries chimiques, agricoles, textiles, etc., représentées à l'Exposition, il faudrait au moins cinq à six volumes comme celui-ci.

Il est bien regrettable que cet ouvrage n'ait pas paru pendant l'Exposition même, ce qui eût été possible, à la rigueur. Que de choses importantes signalées dans ce livre, que chacun de nous aurait examinées avec intérêt et dont on n'a pas soupçonné l'existence! M. de Parville consacre d'abord un chapitre étendu à la construction des deux palais de l'Exposition, constructions colossales érigées avec une rapidité vertigineuse et au milieu de difficultés extraordinaires. Mentionnons particulièrement les travaux des sous-sols, égouts et conduite d'eau. La dépense totale est évaluée à 56 millions; les entrées n'ont donné que 12 millions et demi; le produit des restaurants et autres concessions n'a atteint que 800,000 francs. Ce dernier chiffre est un enseignement pour l'avenir : la gêne et l'oppression que ces concessions ont fait subir au public a énormément nui au succès de l'Exposition et fait baisser la recette de plus de 800,000 francs bien certainement. Passons au contenu des édifices. Le chapitre des machines motrices est écrit d'une façon très lucide et très instructive; l'auteur nous initie en quelques pages et très exactement aux derniers progrès des machines à vapeur et spécialement aux systèmes Corliss et Compound. On possède aujourd'hui des machines à vapeur à condensation qui usent en réalité moins de 1 kilogramme de combustible par heure et par cheval, des machines sans condensation qui n'usent que 1 kilog. et demi et des locomotives 2 kilos. Comme mécanisme, nos machines à vapeur touchent à la perfection; toutefois les appareils de combustion et d'emmagasinement de la chaleur sont encore dans l'enfance. Parmi les machines à gaz, c'est celle de Otto qui tient le premier rang; son rendement est trois fois supérieur à celui de la machine Lenoir, et elle ne consomme pas beaucoup plus de 1 mètre cube de gaz par heure et par cheval; cela revient encore très cher, mais diverses considérations accessoires rendent cette machine très profitable dans les petites industries. Un autre moteur à gaz, vraiment domestique, est la machine Bischop, qui s'applique aux machines à coudre. Les machines à air chaud n'ont pas réalisé les espérances qu'elles avaient fait concevoir, et les machines à gaz les ont reléguées au second plan.

Une portion notable du volume est consacrée à l'Exposition de la ville de Paris : distribution d'eau, systèmes d'égouts, assistance publique, service de la voirie, etc., le tout hérissé de chiffres très bons à conserver. Signalons deux choses peu connues, qui nous ont frappé : l'application du sulfure de carbone à l'extinction de tous les feux de cheminée et l'organisation des secours aux noyés; celle-ci est tellement perfectionnée qu'on croirait impossible de se noyer dans Paris : parmi les 91 noyés apportés aux pavillons de secours dans les trois dernières années, 4 seulement sont morts; on a rappelé à la vie des personnes restées trois quarts d'heure sous l'eau. Le chapitre des phares est très approfondi et très exact, même pour des ingénieurs. L'éclairage électrique est de beaucoup le plus économique dans cette circonstance; c'est son triomphe. Cependant les anciens phares n'en sont pas encore pourvus; — question de première mise de fonds. Signalons la description des usines du Creuzot, notre grande usine nationale. La population est de 15,000 âmes, pour lesquelles le problème de la suppression de la misère a été résolu.

M. de Parville s'est complu à traiter avec amour la manipulation mécanique des tabacs. La fabrication des tabacs est le seul exemple d'une grande industrie menée à bien par l'État; il existe chez les ingénieurs des tabacs, choisis, il faut le dire, parmi les premiers ingénieurs de l'État, des traditions de progrès que l'on ne rencontre pas dans les autres administrations.

Doit-on faire le même éloge de la manufacture de porcelaine de Sèvres, dont M. de Parville s'occupe ensuite? C'est douteux. Cette manufacture, il est vrai, n'est pas destinée à une grande production, elle travaille à perte, elle doit surtout produire des œuvres hors ligne pour élever le goût des industriels et leur montrer la route à suivre, mais les dépenses sont bien grandes eu égard aux résultats.

C'est bien pire encore pour la manufacture de tapisseries des Gobelins, industrie presque chinoise, dont les produits coûtent plus cher que des tableaux de maîtres. Cette fabrication est grevée de tels frais généraux que la teinture d'un kilogramme de laine y revient à 23 francs. Un ouvrier ne fait guère en moyenne qu'un mètre carré de tapisserie par an, qui coûte 1,800 francs de main d'œuvre et revient à plus de 4,000 francs avec les frais généraux. Et dans ceux-ci ne sont pas comptés les loyers des immenses bâtiments et terrains qui appartiennent à l'État. Les ouvriers artistes des Gobelins sont moins payés que des manœuvres, ce sont des sages qui vivent patriarcalement et cultivent les jardins que l'État leur concède dans Paris.

Après avoir consacré quelques pages au ballon captif, cette merveille de mécanique, pour la construction de laquelle ont été résolus tant de problèmes techniques, l'auteur aborde l'étude des chemins de fer et tramways; ces questions ainsi que la télégraphie sont traitées avec une compétence remarquable. Arrêtons-nous un instant aux tramways, à l'égard desquels on est porté à se faire beaucoup d'illusions. L'établissement de ce système de véhicules est loin d'être économique; la voie coûte à Paris et dans les grandes villes plus cher que mainte voie de chemin de fer, et l'exploitation ne peut devenir fructueuse qu'à condition que la circulation soit immense. Pour faire ses frais avec un tramway, il faut y utiliser au moins deux voitures au kilomètre. La ligne de l'Étoile à la place du Trône a, par kilomètre, six voitures en service et celle de Montparnasse quatre et demie. Les locomotives pour tramways qui nécessitent un combustible choisi et un personnel cher, ne réalisent pas encore d'économie sur la traction par chevaux.

Les nombreuses gravures artistiques ou technologiques, dans le texte ou hors du texte, ont une valeur que l'on n'est pas accoutumé à constater dans un ouvrage d'un prix aussi modique.

Prolégomènes à la psychogénie moderne, par Pierre Siciliani, professeur d'anthropologie à l'Université de Bologne, traduit par Herzen. 1 vol. de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Paris, Germer Baillière, 1880.

Un certain nombre d'écrivains s'imaginent trouver dans les récentes acquisitions des sciences naturelles et particulièrement de la chimie et de la micrographie les éléments d'une philosophie nouvelle. Leurs ouvrages présentent un mélange de psychologie et de zoologie tel, qu'on ne sait dans quelle branche du savoir les classer. Les personnes qui sont au courant du mouvement des sciences et qui connaissent un peu l'histoire de la philosophie considèrent cette croyance comme une illusion; les progrès que les sciences physiques et naturelles ont faits depuis cent ans n'ajoutent rien d'essentiel au fond d'idées que l'humanité agite depuis plus de trois mille ans; ils permettent seulement aux partisans des systèmes opposés de donner une plus grande précision à leurs arguments. Si un antique philosophe, Aristote, par exemple, revenait de nos jours, il serait momentanément ébloui par les lampes Jablochkoff et notre attirail industriel, mais il ne tarderait pas à se remettre sur ses pieds et à trouver dans son savoir nouveau la confirmation de ses pressentiments anciens.

M. Pierre Siciliani ne partage pas évidemment cette manière de voir. Son livre s'annonce d'une manière intéressante; le style en est agréable; on croit que l'on va apprendre du nouveau. Arrivé au milieu du volume, on trouve que les préparatifs d'attaque sont bien longs. A la fin, on s'aperçoit que tout n'est que marche et contremarches; l'auteur parlera sans doute dans un autre volume. Dans celui-ci il se borne à caractériser de loin, sans les prendre corps à corps, les opinions d'une foule de gens. Après tout, il n'a pas menti à son titre de prolégomènes.

La Téléphonie domestique, par Pierre Giffard. 1 vol. in-32, de la *Petite Bibliothèque* à 1 franc. Paris, Maurice Dreyfous.

M. Pierre Giffard est l'un de nos meilleurs vulgarisateurs : ses précédents livres ont eu un énorme succès. Dans celui-ci, il nous initie aux derniers perfectionnements du téléphone et à ses inévitables applications aux usages ordinaires de la vie. Ces applications sont imminentes; elles sont déjà entrées dans les habitudes de la population en plusieurs villes d'Amérique, notamment à Chicago. Toutes les personnes que la nature de leurs occupations met en rapport avec beaucoup de monde y sont abonnées au réseau téléphonique, et quiconque n'a pas besoin d'avoir constamment un téléphone à sa disposition, n'est pas embarrassé, le cas échéant, pour correspondre avec un abonné : il trouve des téléphones dans les cafés, les cabinets de lecture et chez une multitude de commerçants. Chaque abonné est en rapport direct avec le bureau téléphonique central où se trouvent constamment des employés en attente. En ronflant dans l'embouchure du téléphone on appelle ceux-ci; on se met en communication avec eux, ils appellent l'abonné avec lequel on désire s'entretenir, et, au moyen d'un commutateur, vous mettent en rapport avec lui. Vous pouvez alors entrer en conversation avec ce dernier sans que les employés entendent un seul mot de votre discours. Tout cela est fort simple et ne présente pas grandes difficultés d'exécution. On regrette que M. Giffard ait négligé de nous dire au juste combien coûtent les abonnements téléphoniques dans les grandes villes d'Amérique, avec quelques indications sur ce qu'ils pourraient coûter à Paris, en supposant, bien entendu, que l'État ne prélève pas un impôt écrasant sur ce nouveau mode de correspondance.

De l'Origine et des métamorphoses des insectes, par sir John Lubbock, traduit par Grolous. 1 vol. in-12. Paris, Reinwald, 1880.

Ce qui concerne les métamorphoses des insectes et leurs modes variés de reproduction est d'un grand intérêt pour la philosophie de la nature. On y trouve contre la théorie de Darwin des objections que les partisans de celle-ci ne parviennent pas toujours à lever. Cependant la difficulté n'est souvent qu'apparente, ainsi qu'on s'en convaincra en lisant le présent ouvrage, dont l'auteur est précisément l'un des zélés disciples de Darwin. Ce petit livre est le résultat de plusieurs leçons et mémoires que l'on ne s'est pas appliqué à fondre soigneusement ensemble; il se laisse mal analyser; aussi, au lieu de chercher à en faire l'analyse, préférons-nous en résumer les passages saillants dans l'ordre peu méthodique où ils se suivent :

Il n'y a pas, chez les insectes, seulement quatre périodes bien marquées (œuf, larve, nymphe, insecte parfait), mais bien souvent le processus est graduel et les stages plus nombreux. La forme d'une larve donnée dépend jusqu'à un certain point du groupe d'insectes auxquels elle appartient; mais elle subit grandement aussi l'influence des conditions extérieures auxquelles la larve est soumise. Toutes les fois qu'elle s'éloigne du type hexapode Campodé, la forme des larves d'insectes a été modifiée par les conditions de leur existence. Beaucoup d'animaux, qui diffèrent considérablement les uns des autres à l'état adulte, se ressemblent bien plus quand ils sont jeunes; les embryons des divers animaux se ressemblent d'autant plus entre eux qu'ils sont plus jeunes. La grande majorité des animaux subit des métamorphoses bien marquées, quoique beaucoup de celles-ci, se produisant à l'intérieur de l'œuf, ne soient pas à la portée du vulgaire. La larve, dit Quatrefages, n'est qu'un embryon à vie indépendante. Tous les animaux subissent des métamorphoses, soit avant, soit après leur naissance. Le changement brusque dans la forme extérieure est trompeur, c'est comme un lever de rideau, c'est la révélation d'un état de choses qui était en préparation depuis un temps relativement long. Quand les organes externes arrivent à leur forme finale avant que ceux de la reproduction soient parachevés, les transformations sont connues sous le nom de métamorphoses. Quand, au contraire, les organes de reproduction sont prêts à fonctionner avant les organes externes, le phénomène est connu sous le nom de génération alternante. Les insectes les plus dissemblables en apparence par la forme, la taille et le genre de vie sont cependant construits sur un même plan, et leurs larves ont de nombreux caractères communs qui rendent la chose évidente. Deux types de larve suffisent aux principaux groupes d'insectes. Il semble que nous ayons de bonnes raisons pour considérer les divers types d'insectes comme dérivant d'ancêtres qui rentraient plus ou moins dans le genre Campodé (ce sont les insectes adultes de ce genre qui ressemblent le plus au type caractéristique de leur classe au sortir de l'œuf).

Dr L.

SCIENCES MÉDICALES

ANATOMIE — PHYSIOLOGIE — HYGIÈNE

Traité clinique des maladies de l'enfance, par le Dr Cadet de Gassicourt, médecin de l'hôpital Sainte-Eugénie. Tome Ier. Paris, O. Doin, 1880. In-8°. — Prix : 11 francs.

Le Dr Cadet de Gassicourt a professé à l'hôpital Sainte-Eugénie, sur les maladies de l'enfance, des leçons de clinique qu'il se propose de réunir en volumes. Le premier qui vient de paraître contient celles qu'il a faites sur les affections du *poumon* et de la *plèvre*.

Pour quelles raisons s'est-il d'abord occupé de ces affections ?... Parce qu'elles sont d'une extrême fréquence chez l'enfant, parce qu'elles présentent une physionomie et des difficultés particulières et parce qu'enfin elles compliquent très souvent les maladies les plus communes de cet âge.

Dans sa première leçon, cet éminent praticien s'est attaché à expliquer avec clarté ce qu'il entend et ce qu'il faut entendre par *congestion pulmonaire aiguë*, élément dont on a fait jusqu'ici trop facilement abstraction, et auquel il accorde un rôle plus marqué que ne l'ont fait ses prédécesseurs.

Les signes physiques de la congestion pulmonaire aiguë, fournis par la percussion, l'auscultation et la courbe thermométrique ne peuvent, selon lui, la distinguer des autres affections aiguës du poumon et de la plèvre; ils n'ont réellement de pathognomonique que *leur brièveté* et *leur mobilité*.

Les différences entre la description de M. Woillez et la sienne sont exposées longuement dans la deuxième leçon. Il ne veut voir que des congestions aiguës simples dans ce que la plupart des auteurs ont décrit sous le nom de *pneumonies abortives* et qu'une bronchite avec poussées congestives dans la *broncho-pneumonie* décrite par son maître le Dr H. Roger.

Il termine cette leçon par un exposé rapide et clair des causes, du début, des symptômes, du pronostic et du traitement de la congestion pulmonaire aiguë.

Dans la troisième et la quatrième leçon, l'auteur étudie *la pneumonie franche aiguë*, d'abord au point de vue de l'état local, accompagnée ou non de congestion, complication fréquente aux diverses périodes de cette maladie et toujours révélée par le tracé thermique ; un tracé de température spécial, caractéristique, permet toujours au médecin de poser le diagnostic de la pneumonie franche aiguë, même en l'absence complète de signes stéthoscopiques, ou lorsque ceux-ci se révèlent tardivement.

Avec MM. Picot et d'Espine, il admet que, chez l'enfant comme chez l'adulte, la pleurésie sans épanchement accompagne presque toujours la pneumonie. Cette opinion est impossible à prouver chez l'enfant qui ne meurt jamais de pneumonie franche.

Se plaçant ensuite au point de vue général, il en examine les causes, les symptômes, la marche de la température, la durée de la résolution et son importance diagnostique.

A propos de l'*herpès*, que tout le monde a observé dans le cours de la pneumonie, l'auteur rappelle les travaux de MM. Parrot (*Gazette hebdomadaire*, 1871), et Lagout (*Mémoires de la Société médicale des hôpitaux*, 1873), qui, faisant ressortir les liens qui unissent la pneumonie à l'herpès, considèrent la pneumonie comme un herpès. Il cite aussi le mémoire de M. Fernet (*France médicale*, 1878), qui donne à la pneumonie le nom d'*herpès du poumon*, « trouble trophique, dit-il, placé sous la dépendance d'une névrite du pneumo-gastrique ». Théorie, assurément très séduisante, mais dont la base principale, la névrite du pneumo-gastrique, n'a pas encore été découverte.

Je sais que M. Fernet, dont le talent est connu, doit un jour ou l'autre donner suite à ce travail.

Suivant la prédominance ou le groupement particulier des symptômes généraux du début, la pneumonie revêt deux formes anomales : 1° la *typhoïde*, la plus commune de toutes ; 2° la forme *cérébrale*, dont il ne décrit, à l'exemple de MM. Rilliet et Barthez, que deux variétés ; la *méningée* (forme comateuse ou délirante), et l'*éclamptique* (forme convulsive).

Dans toutes ces formes anomales de la pneumonie, la connaissance des tracés de température constitue toujours le plus sûr guide pour l'établissement du diagnostic.

Je n'ai rien d'original à signaler dans les deux derniers articles : *Pronostic* et *Traitement* qui terminent cette étude si intéressante à tous les points de vue.

Le sujet de la cinquième leçon est la *bronchite*, la plus fréquente des maladies pulmonaires de l'enfant; elle accompagne et complique en effet la plupart de ses affections thoraciques et générales.

La bronchite présente un grand nombre de variétés qui se touchent de si près, qu'il n'est pas possible scientifiquement de leur trouver des caractères distinctifs ; aussi, pour ne point compliquer son sujet, l'auteur, laissant de côté tout ce qui a rapport aux diathèses, restreint le cadre de sa leçon, à l'étude de la *bronchite aiguë simple* avec ou sans congestion concomitante ; de la *bronchite capillaire* et de *la bronchite chronique*, particulièrement de la forme *pseudo-membraneuse*, que la clinique et l'histologie séparent aujourd'hui tout à fait de la bronchite *pseudo-membraneuse diphthéritique*.

Les sept leçons qui suivent, environ les deux cinquièmes du volume, sont consacrées à une étude remarquable de *la broncho-pneumonie*.

Tracer un tableau fidèle, clair et complet de l'état présent de nos connaissances sur cette maladie, si complexe dans ses lésions et dans ses symptômes, n'était pas une tâche facile; l'auteur s'en est tiré avec honneur et talent.

Après de longs et intéressants développements sur l'anatomie pathologique de la broncho-pneumonie d'ordre nosologique et de la broncho-pneumonie expérimentale ou d'ordre mécanique, il en aborde l'étude clinique dans ses causes, son évolution, ses symptômes locaux et généraux, ses variétés, ses formes aiguës et sa forme chronique; dans son pronostic, sa guérison, et enfin dans la marche de sa température, son diagnostic, son traitement.

La *pleurésie aiguë* est le sujet de la quinzième leçon; cette maladie revêt à tous les âges les mêmes traits principaux. Ce qui lui est propre chez l'enfant, c'est une durée moins longue. Sa description ne diffère point de celle de l'adulte, aussi ne nous y arrêterons-nous pas plus longtemps.

Il n'en est pas de même de la *pleurésie purulente*, qui fait l'objet de la seizième leçon ; elle présente chez l'enfant, à divers points de vue, des particularités très importantes à connaître. Tous les auteurs sont d'accord sur sa fréquence plus grande qu'à toute autre période de la vie ; en revanche, son pronostic y est. La faible résistance qu'un jeune organisme oppose aux causes morbides, son affaissement et sa débilité produite si rapidement, donnent l'explication de cette fréquence. La scarlatine en est très souvent la cause.

M. Cadet de Gassicourt admet que, si la pleurésie peut être d'emblée purulente, elle n'est le plus souvent qu'une transformation de la pleurésie simple. Il ne lui paraît ni certain, ni démontré que la thoracentèse en soit coupable.

Les signes physiques sont insuffisants pour établir le diagnostic; et les symptômes généraux, quoique d'une valeur incontestable, ne donnent point une certitude absolue de son existence. L'ancienneté du liquide et sa venue dans le cours d'une maladie à purulence facile sont des données qu'il ne faut pas négliger. Le plus souvent, c'est la ponction exploratrice seule qui lève tous les doutes.

Cette leçon se termine par l'exposé des procédés que la nature emploie pour amener une guérison spontanée, terminaison bien rare, et par une discussion très savante sur le traitement.

La médecine est impuissante, il faut demander assistance à la chirurgie. On donne issue au pus de deux manières : 1° par l'opération de l'*empyème;* 2° par la *thoracentèse* ou méthode des ponctions successives. La première répond à un plus grand nombre de cas. Son utilité est plus générale, mais la méthode des ponctions successives, par des instruments aspirateurs, personne n'en doute plus, amène plus souvent la guérison chez l'enfant.

Il faut pratiquer la ponction toutes les fois que la température s'élève et si la quantité de pus évacuée diminue à chaque ponction, il faut au plus tôt pratiquer l'opération de l'empyème et faire tout ce qu'elle comporte : drainages et lavages.

Enfin, l'auteur aborde le grave problème de la *tuberculose*, le plus ardu qu'il connaisse sous tous les points de vue. La fréquence de cette maladie chez l'enfant lui en a fait une loi. Limitant son sujet à ce que la tuberculose a de spécial chez l'enfant et s'aidant des travaux modernes, si nombreux, sur l'anatomie pathologique, il trace, à grands traits, dans les quatre dernières leçons l'état actuel de la science sur: 1° la *tuberculose en général;* 2° la *tuberculose des ganglions trachéo-bronchiques;* 3° la *tuberculose pulmonaire*.

Je ne saurais trop complimenter notre confrère du savoir et de l'esprit de concision dont il a fait preuve dans l'exposition rapide et brillante de toutes les faces de cette question, qui, sur plusieurs points, divise encore les meilleurs esprits.

Maladies des voies digestives. — Leçons professées à la Faculté de médecine de Paris (suppléance du cours de pathologie interne), par F. Damaschino, agrégé à la Faculté de médecine, médecin de l'hôpital Laënnec; recueillies par le Dr Letulle, interne lauréat des hôpitaux, et revues par l'auteur. Germer-Baillière. Paris, 1880. — Prix: 14 francs.

En 1874, le Dr Damaschino fut appelé, comme agrégé du cours de pathologie interne, à suppléer le professeur Axenfeld, empêché de faire son cours par la cruelle maladie, qui l'a ravi si tôt à l'admiration de ses nombreux élèves.

Les leçons qu'il fit, pendant cette suppléance traitèrent des *maladies des voies digestives*. Elles furent recueillies avec fidélité par son élève et ami le Dr Letulle; l'auteur les a toutes revues avec le plus grand soin, et pour qu'elles représentent, aussi exactement que possible, l'état actuel de nos connaissances, il a résumé, dans des notes ajoutées au texte, tous les travaux importants publiés jusqu'à aujourd'hui sur les maladies des voies digestives.

Après une exposition succincte des considérations générales sur les maladies des voies digestives, le jeune professeur suppléant explique le plan de ses leçons et donne les raisons de tout ordre qui l'ont décidé à traiter, les uns après les autres, les différents états morbides dont un organe donné peut être le siège.

Cet ordre plus simple, plus naturel permet, en effet, de comprendre, d'apprécier et de comparer plus facilement les altérations anatomiques, les symptômes et la marche des maladies de même lieu. Le tableau clinique considérablement simplifié, en procédant ainsi, laisse discerner plus sûrement ce qui appartient à chacune d'elles.

Les maladies de la *bouche*, du *pharynx*, de l'*œsophage*, de l'*estomac* et des *intestins* ont donc été traitées séparément.

Dans les deuxième, troisième et quatrième leçons il fait l'étude de la *stomatite* et de ses nombreuses variétés; dans la cinquième, celle du *muguet;* dans la sixième, celle des *aphtes;* dans les septième et huitième, celle de *stomatite diphtéritique* et de la *gangrène de la bouche.*

Il laisse de côté les *glossites*, le *cancer de la bouche* et l'*épithélioma de la langue*, qui sont des lésions chirurgicales et résume, en deux pages, les traits communs que présentent les affections de la bouche relativement au siège anatomique, à l'étiologie, à l'évolution et au traitement.

Les douze leçons suivantes sont consacrées aux *maladies* du *pharynx*. Il étudie successivement : les *angines simples*, l'*angine granuleuse* et l'*amygdalite chronique*, puis l'*angine phlegmoneuse* avec ses variétés de siège, l'angine *érysipélateuse* et l'angine *rhumatismale*. Abordant ensuite les angines *membraneuses*, il décrit l'angine *herpétique* ou *couenneuse* commune et l'angine *diphtéritique;* et termine par l'angine *gangréneuse*, dont l'histoire est encore si controversée.

Le tableau eût été complet avec l'étude des angines *syphilitiques*, *tuberculeuses* et *scrofuleuses*, mais le programme officiel ne la comportait pas.

Les vingt-deuxième, vingt-troisième et vingt-quatrième leçons ont pour objet les *maladies de l'œsophage*, généralement assez mal connues, parce qu'elles échappent à nos moyens ordinaires d'investigation et, parce que souvent aussi, elles passent inaperçues, cachées qu'elles sont par des affections plus graves de la gorge et du larynx.

L'*œsophagite*, l'*œsophagisme* et le *cancer de l'œsophage* sont seuls traitées dans ces leçons.

Dans les quatorze leçons suivantes, se déroule le cadre complet des *maladies de l'estomac;* d'abord, l'*embarras gastrique*, les *inflammations aiguës et chroniques de l'estomac;* puis les *néoplasies*, les *dilatations*, les *perforations* et les *fistules* de cet organe; et enfin la *gastrorrhagie*, la *dyspepsie* et les *vomissements*, troubles symptomatiques qu'il est d'usage de décrire à la suite des affections stomacales.

Les dix dernières leçons contiennent des études très complètes des *maladies de l'intestin*, notamment de l'*entérite*, de la *typhlite*, de la *dyssentérie*, du *cancer* de l'*intestion*, de l'*occlusion intestinale* et des *hémorroïdes.*

Le but de l'auteur, en réunissant ces quarante-huit leçons en un volume, a été d'offrir aux élèves un livre didactique dont la lecture leur serait profitable; disons à sa louange que, pour le fond comme pour la forme, ce but a été largement atteint et que son livre est un des meilleurs qu'il nous ait été donné de lire depuis de longues années. Dr J. C.

SCIENCES MILITAIRES

Le Général de La Moricière, *sa vie militaire, politique et religieuse*, par M. E. Keller, député de Belfort. — 2 volumes in-18 de 450 pages, avec cartes, autographes et portraits. Paris, J. Dumaine, 1880. — Prix: 7 francs.

Le sous-titre de cet ouvrage indique bien dans quel sens l'honorable député de Belfort a conçu le plan de biographie de son héros. La vie de La Moricière présente en effet deux phases bien distinctes. Dans la première, l'ancien élève de l'École polytechnique, devenu le créateur des zouaves, puis arrivé aux plus hautes distinctions militaires, appartient tout entier à son pays.

L'armée le révère comme un de ses plus brillants généraux et son nom est intimement lié à la conquête de l'Algerie.

Dans la seconde période de sa vie, La Moricière, après avoir accepté un rôle politique, est atteint par la catastrophe du 2 décembre; mais cette épreuve est pour lui le chemin de Damas; il sent renaître en lui les sentiments chrétiens que lui avait inculqués dans son enfance une mère bretonne et veut consacrer ses dernières forces au service de la religion. Le pouvoir temporel agonisait à cette époque, battu en brèche par l'Italie, en révolution depuis 1859. Sans se dissimuler la lourdeur de la tâche qu'il assumait, le général accepte le rôle périlleux de l'armée pontificale et se fait écraser à Castelfidardo, puis à Ancône. Loin de diminuer sa gloire, ces échecs lui ont, dans un certain parti, assuré pour ainsi dire l'auréole du martyre.

On s'est plu à oublier les pages héroïques de sa vie d'Afrique, l'assaut légendaire de Constantine, les combats de chaque jour dans la province d'Oran à la poursuite de l'insaisissable Abd-el-Kader, toute une existence de soldat français en un mot, pour ne plus voir en lui que le champion du saint-siége, et ses funérailles furent plutôt celles d'un père de l'Église que celles du vaillant général d'Afrique.

M. Keller, tout en donnant un développement considérable à cette dernière phase de la vie de son héros, à laquelle il ne consacre pas moins de la moitié d'un de ses volumes, a fait ressortir, dans le premier, le rôle glorieux qu'il joua dans la création de notre belle colonie méditerranéenne. A ce titre, cette partie de son ouvrage est des plus intéressantes; car La Moricière n'ayant pour ainsi dire pas quitté l'Algérie depuis 1830 jusqu'en 1848, tous les événements militaires qui s'y passèrent l'eurent comme témoin ou

comme auteur. C'est donc en même temps que la vie d'un homme illustre un récit trop complet de nos guerres d'Algérie; récit original, puisqu'il est puisé à des documents inédits, à la correspondance même du général.

La campagne dans les États romains est traitée également avec les plus grands détails et d'après des documents officiels. C'est également une page d'histoire des plus curieuses. L'auteur y déploie fièrement son drapeau; son récit devient de l'épopée; cependant sous l'ardeur du croyant, et en tenant compte des exagérations dues aux besoins de la cause, on sent toujours le souffle de la vérité, et, à ce titre, cet épisode de la révolution italienne offre un très grand intérêt historique. — Quoi qu'il en soit de ces dernières années du général La Moricière, quelque ardeur que mette un certain parti à vouloir le compter au nombre des siens, l'armée ne peut oublier les éclatants services de l'ancien colonel des zouaves et revendique hautement le droit de le compter parmi ses plus vaillants enfants

M.

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

Peintres et Statuaires romantiques, par Ernest Chesneau. Charavay frères, éditeurs.

Ces petits mémoires sur l'art contemporain, ces livres faits de souvenirs personnels, d'études écrites au jour le jour, sous l'impression de l'inspiration immédiate, sont d'excellents documents pour écrire l'histoire définitive et nous font connaître parfois d'une manière plus précise et plus intime les hommes et les œuvres auxquels ils sont consacrés par leurs contemporains. « Fils de la génération de 1830, écrit dans sa préface M. Chesneau, c'est à nous qu'appartient le soin pieux de lui rendre les derniers devoirs et l'honneur de les juger. » En effet, les survivants de cette glorieuse période si fertile en grandes œuvres, en grands hommes, si féconde et si puissante, disparaissent peu à peu les uns après les autres et il n'en reste plus guère aujourd'hui. Mais il ne faut point croire, comme semble le craindre l'auteur de ce volume, que les fils ont perdu le souvenir et n'ont plus le culte de la mémoire de leurs pères, que nous méconnaissons les grands services qu'ils ont rendus à l'art, à la littérature et à la patrie, que nous renions ces grands et nobles cœurs; non. Certainement nous sommes déjà loin d'eux, en sens divers; mais nous n'en avons point perdu pour cela de vue la montagne sacrée du haut de laquelle ils nous ont montré la terre promise, où quelques-uns ont fait une entrée triomphale, et que d'autres, hélas! n'ont pu qu'apercevoir. Le soleil dore encore de ses rayons ardents le sommet de la montagne et le couronne d'une *gloire* d'or; et nos yeux se tournent fréquemment de son côté pour mesurer la route parcourue et pour lui envoyer un salut filial. Oui, ainsi que le disait Théophile Gautier, cette époque restera comme une des époques climatériques de l'esprit humain. Elle est un siècle et dans mille ans, lorsque les écrivains écriront l'histoire artistique de notre temps, ils l'appelleront le siècle du romantisme. Qui pourrait donc lutter jusqu'à ce jour de gloire et de grandeur, avec ces Titans, Delacroix, Théodore Rousseau, Millet, David (d'Angers), Barye, Corot, etc.? Ils sont nos aïeux et nos maîtres; et l'évolution toute naturelle que nous paraissons accomplir est moins peut-être une évolution de progrès relatif qu'une évolution de décadence.

Le volume que M. Chesneau vient de publier sous le titre : *les Peintres et Statuaires romantiques* contient des études sur Paul Huet, ce grand méconnu, Louis Boulanger, A. Préault, Klagmann, C. Dutilleux, E. Delacroix, Théodore Rousseau, Tassaert, Millet et le groupe des petits romantiques, les Deveria, Antonin Moyne, Chaponnière, Saint-Èvre, etc. Ces études contiennent des renseignements intéressants sinon inédits et ignorés sur la plupart d'entre eux. La forme en est parfois un peu trop anecdotique, mais il ne faut point oublier que ce volume est plutôt un recueil d'articles parus çà et là dans des publications diverses, à différentes époques, qu'un ouvrage de critique approfondie et unitaire. L'attraction n'en est pas moins vive et le volume d'une lecture agréable et utile pour ceux qui s'intéressent aux études sur l'art et aux souvenirs de la grande révolution romantique.

Les Petits Maîtres de la peinture flamande. — Gr. in-4°. H. Loones, éditeur.

Cet ouvrage est une simple réédition dans le même format et dans les mêmes conditions typographiques de quelques fascicules de la partie de *l'Histoire des peintres* de M. Charles Blanc, consacrée à l'école flamande. Il comprend les notices biographiques et artistiques sur Van der Weyden, Van der Goen, Jean Gossaert, Van Orley, Michel de Coxie, Porbus, Frans Floris, Van Baalen, Janssens, Pepyn, les deux Francken, Wildens, Cornelius de Vos, Snayen, Rombouts, Schut, Van Hoeck, Van Utrecht, Van Oost, Van Diependeck, Van Tulden, Quellin, Coques, Fyt, Van Dredael, etc. Cent vingt gravures sur bois d'une exécution souvent médiocre accompagnent le texte rédigé avec un grand talent de critique et beaucoup d'érudition par trois écrivains d'art d'une grande compétence, MM. Paul Mantz, Wauten et Alfred Michiels. Néanmoins une revision n'aurait point été inutile. Les découvertes et travaux qui ont été faits sur l'école flamande depuis la publication de la première édition auraient certainement apporté des modifications à ces notices, mais les écrivains n'en sauraient être rendus responsables, car cette réédition n'est évidemment qu'un simple tirage typographique des livraisons antérieures.

M. V.

Les Instruments à archet, *les feseurs, les joueurs d'instruments, leur histoire sur le continent européen,* suivi d'un catalogue de la musique de chambre, par Antoine Vidal. Paris, A. Quantin. 3 vol. in-4°. — Prix : 150 francs.

Le livre dont nous inscrivons ici le titre mérite d'être considéré avec une attention particulière, car il restera le type d'une des plus admirables publications consacrées à l'art musical et de l'un des produits les plus incomparables et les plus achevés de la librairie française. Depuis un siècle, c'est-à-dire depuis l'apparition des *Essais sur la musique,* de La Borde, dont l'édition était si soignée et si remarquable au point de vue des superbes gravures qui accompagnaient leurs quatre gros volumes in-quarto, on n'avait pas vu en France la publication d'un ouvrage consacré à la musique conçu avec ce luxe d'un goût si pur, avec cette abondance d'illustrations magnifiques, avec cette élégance typographique qui en font un véritable monument et qui le recommandent autant à la sympathie des bibliophiles que sa valeur propre et le sujet qu'il traite le recommandent à l'attention des artistes, des curieux et des lettrés.

Et, comme il arrive assez fréquemment en pareille matière, c'est un peu au hasard qu'on doit la splendeur matérielle par laquelle se fait remarquer ce livre si important et dont l'intérêt est si considérable. Son auteur, M. Vidal, dilettante passionné, qui, depuis sa jeunesse cultivait la musique en amateur et qui avait étudié le violoncelle sous la direction d'un maître illustre, M. Franchomme, s'était toujours senti pris d'un vif intérêt pour l'histoire de l'art instrumental, et, sans savoir s'il en pourrait jamais tirer parti, avait, pendant plusieurs années, recueilli des notes sur ce sujet. Il finit cependant par songer à utiliser ses notes, qui s'entassaient incessamment et devenaient extrêmement abondantes, et les circonstances vinrent enfin le décider à se mettre à l'œuvre. Causant un jour de ses projets avec un ami, il s'efforça de lui démontrer l'utilité du travail qu'il voulait entreprendre et n'eut pas de peine à le convaincre; cet ami n'était autre, en effet, que M. Fréderic Hillemacher, l'excellent aquafortiste, frère du peintre réputé de ce nom. M. Hillemacher non seulement encouragea M. Vidal, mais s'enthousiasma pour son idée, à ce point qu'il conçut aussitôt le désir de s'associer à l'œuvre entrevue et d'*illustrer* magnifiquement le livre dont il était question.

Cette offre séduisante modifia aussitôt, en l'élargissant d'une façon considérable, le cadre des idées dans lesquelles M. Vidal avait songé à se mouvoir; elle lui permit de les compléter, et c'est alors qu'il visa sérieusement à entreprendre, sur un plan beaucoup plus vaste que celui qu'il avait primitivement rêvé, l'ouvrage auquel il voulait attacher son nom. La recherche et la découverte des documents authentiques nécessaires à l'illustration du livre n'étaient pas sans présenter de sérieuses difficultés; tous les obstacles furent vaincus cependant, les deux amis se mirent résolument à l'œuvre, et, dès le commencement de 1876, la librairie Claye lançait dans le monde le premier volume des *Instruments à archet,* qui produisit une véritable sensation, non seulement en France, mais à l'étranger; le second volume parut en 1877, le troisième et dernier à la fin de 1878, et tous furent accueillis avec une égale faveur.

Le sujet traité par M. Vidal était singulièrement vaste, et jamais encore on ne l'avait embrassé ainsi dans toute son étendue. En ce qui concerne la lutherie, les luthiers, l'histoire de toute la famille des instruments à archet, tant anciens que modernes, on ne connaissait guère jusqu'ici que quelques monographies, quelques écrits partiels, tel que la notice de Fétis sur Antoine Stradivari; la *Chelonomie,* de l'abbé Sibire, dont une nouvelle édition a été récemment donnée par un amateur distingué, M. J. Gallay; le *Manuel du luthier,* de Maugin; le *Mémoire sur la construction des instruments à cordes et à archet,* de Félix Savart; le livre de M. Eugène Mailand et la brochure de M. Victor Grivel sur le vernis des anciens luthiers italiens ; l'intéressant catalogue de M. Gallay sur les instruments de l'école italienne; l'écrit anonyme publié en français, à Francfort-sur-le-Mein, sous le titre de *Luthomonographie historique et raisonnée ;* enfin, les notices historiques, plus ou moins heureuses, placées généralement en tête des méthodes de tel ou tel instrment; — puis, à l'étranger l'ouvrage plus que médiocre de Francesco Regli, *Storia del violino in Piemonte,* auquel on ne saurait accorder aucune attention sérieuse; le livre récent d'un luthier anglais, M. Hart, intitulé *the Violin;* celui, beaucoup plus important, que deux de ses compatriotes, MM. Sandys et Forster, ont donné sous ce titre : *the History of the Violin;* et le remarquable opuscule d'un musicographe allemand contemporain, M. de Wasielewski, intitulé *die Violin im* XVI *Iahrhundert (le violon au* XVI*e siècle).*

Pour l'histoire des grands virtuoses, nous ne possédions guère que l'ouvrage italien de Fr. Regli, déjà cité ; l'excellente et précieuse série de Notices de Fayolle sur Corelli, Tartini, Gaviniès, Pugnani et Viotti; quelques Notices sans importance et presque sans utilité, écrites pour la plupart par des amateurs sur divers grands artistes, telles que celles d'Eymar sur Viotti, d'Imbert de la Phalèque sur Paganini, de Guéroult, de Charles Durozoir et de Tajan-Rogé, sur Baillot; enfin la superbe Biographie de Fétis sur Paganini, celle de Conestabile sur le même artiste; le parallèle entre Ch. de Bériot et Paganini de Fayolle, et la Biographie de Rode due à l'auteur du présent article[1]. Quant à l'histoire, à l'esthétique et à la nature de la musique de chambre pour instruments à cordes, on ne peut guère citer autre chose, en France, que les deux livres intéressants de M. Eugène Sauzay, ancien élève de Baillot et professeur au Conservatoire : *Haydn, Mozart, Beethoven, étude sur le quatuor,* et *l'Ecole de l'accompagnement.*

Le grand mérite de M. Vidal, — et il n'est pas mince, — sera d'avoir réuni et traité, dans un seul ouvrage, toutes les questions qui se rattachent aux origines, à l'histoire, à la construction et aux transformations successives des instruments dont l'ensemble forme ce qu'on appelle le *quatuor;* à l'esthétique et à l'histoire de la musique écrite soit pour l'un quelconque, soit pour la réunion de plusieurs de ces instruments : solos, duos, trios, quatuors, quintettes; enfin à l'existence, à la carrière, au génie des grands luthiers, des grands virtuoses et des grands compositeurs. Le sujet était vaste, on le voit, et il exigeait, avec une visée puissante, un grand sentiment esthétique et critique,

1. Ajoutons les Notices de Mme de Salm sur Gaviniès; de M. Oreste Bruni sur Paganini; de M. Félix Delhape sur Vieuxtemps, et de Desfossey sur M. Henri Wieniawski.

aussi bien que des connaissances historiques profondes et variées. Je n'oserais affirmer que M. Vidal s'est trouvé toujours à la hauteur de la noble tâche qu'il s'était imposée: mais, ce que je puis assurer, c'est qu'il a fait une œuvre absolument nouvelle, destinée à rendre de grands services et telle que jusqu'à ce jour il n'en existait dans aucun pays. Ce serait déjà quelque chose que d'avoir ouvert une voie si féconde, et d'avoir attiré les regards, forcé l'attention du public sur un sujet aussi intéressant; c'est plus encore d'avoir embrassé, du premier coup, tout l'ensemble d'un programme aussi difficile à remplir et d'avoir aussi nettement indiqué, sans omission ni oubli, les points les plus divers de ce programme.

Ce n'est pas que le livre de M. Vidal soit exempt de fautes ou d'erreurs; qu'on n'y rencontre quelques lacunes regrettables, ét que le sentiment critique de l'auteur ne laisse place à quelque discussion. Ainsi pour ne citer que deux exemples, la date de la naissance de Gaviniès est fautive, et le nom du grand violoniste Montagney-Artôt est écrit d'une façon incorrecte. D'autre part, on est un peu surpris de l'absence, dans les Notices sur les violonistes, des noms de grands artistes tels que Pieltain, Pérignon, Jarnowick, Kalliwoda, Rameau, Delayrac, Gras, Marcel Duret, Gasse, Girard, Tilmant, MM. Vieuxtemps, Alard, Sauzay, etc. Enfin, il n'est pas juste d'englober sans façon dans l'école française la brillante école belge, si personnelle, si originale, et qui a produit des virtuoses de la taille de Wéry, Ch. de Bériot, Artôt, Robberechks, M. Vieuxtemps et autres. La lecture du livre de M. Vidal inspire plusieurs réflexions de ce genre et amène naturellement quelques réserves. Il n'en reste pas moins, je le répète, que l'auteur a rendu un très grand service et qu'il a mis au jour un ouvrage essentiellement neuf et par cela même d'une incontestable utilité. A ce titre seul, et en dehors de ses autres qualités, il aurait droit à toute la reconnaissance des artistes et du public.

Mais ce qui achève de donner à cet ouvrage une très grande valeur artistique, ce qui contribue à en faire un véritable monument historique, ce sont les *cent vingt-deux* eaux-fortes superbes dont il est accompagné et qui, comme je l'ai dit plus haut, sont l'œuvre d'un graveur bien connu et depuis longtemps apprécié, M. Fréderic Hillemacher. M. Hillemacher, à qui l'on doit, entre autres publications importantes, le livre superbe intitulé *la Troupe de Molière*, a aussi attaché son nom à la splendide édition de Molière en huit volumes, faite par lui sur les *princeps* et accompagnée de toute une série de magnifiques eaux-fortes qu'il grava sur les dessins de son frère, et une édition, fort belle aussi, de Racine. Cet artiste extrêmement distingué s'est véritablement surpassé dans les planches si nombreuses du livre de M. Vidal, qui consistent en portraits de luthiers, de virtuoses ou de compositeurs, en dessins d'instruments, en scènes musicales, en reproduction d'anciennes estampes, de pièces curieuses, de documents intéressants, etc. Sa pointe si souple et si élégante, a vraiment fait merveille dans ces genres si divers; elle s'est pliée à toutes les nécessités et a opéré des prodiges. Il faut surtout contempler parmi ces *images* si curieuses et d'un si grand attrait, *la Chapelle Saint-Julien des Ménestriers*; *le Joueur de basse de viole*; *la Musique de chambre*; *les Joueurs d'instruments*; *le Maître à danser*; la basse de viole de Duiffoprugcar, puis les superbes portraits du célèbre théoricien Guido d'Arezzo, du ménestrel Reinmar l'Ancien, des luthiers Chanot et Duiffoprugcar, d'Orlando de Lassus, Lully, Mondonville, Gaviniès, Pugnani, Viotti, Habeneck, Boucher, M^{me} Mara, et tant, tant d'autres que je ne saurais citer.

Tout cela, joint à la nature de l'ouvrage, à sa nouveauté, à son utilité, fait du livre de M. Antoine Vidal une publication absolument séduisante, sans analogue, sans précédent, sans pareille dans aucun pays, et qui, comme je l'ai déjà dit, grâce aux soins extrêmes qui ont été apportés à son exécution matérielle, restera unique en son genre et comptera dans les fastes de la librairie musicale française. A. P.

BELLES-LETTRES

ORIENTALISME

Mémoires de la Société académique indo-chinoise, t. II. Paris, Challamel aîné.

Ce volume est occupé en entier par le journal du voyage de M. Dupuis, négociant français, qui, par deux explorations successives (1870-73), a démontré la navigabilité du grand cours d'eau du Tong-Kin, appelé par les Chinois *Hong-Liong* ou fleuve Rouge, et par les Annamites *Song-Koï* ou fleuve principal. Cette relation, aussi intéressante pour notre commerce que pour notre histoire diplomatique, contient des renseignements nouveaux sur la géographie, l'hydrographie et l'ethnographie de ces régions peu connues, et montre la possibilité d'établir, par le fleuve Rouge, une communication courte et facile entre la mer et les provinces du sud-ouest de la Chine. Ce serait la solution, au profit de la France, d'un grand problème économique que les Anglais étudient depuis longtemps dans une autre direction.

On trouvera aussi dans ce journal des détails inédits et authentiques sur un incident qui a eu en France un douloureux retentissement, la mission de Francis Garnier et sa mort tragique. C'était précisément à l'occasion de l'exploration de M. Dupuis, entravée par le mauvais vouloir des Annamites, que Garnier avait été envoyé au Tong-Kin, avec les pouvoirs les plus étendus. Les documents cités par M. Dupuis prouvent que Garnier avait reçu en effet carte blanche, et qu'après sa mort, accident qui ne changeait en rien notre excellente situation militaire, il y a eu dans la politique française un revirement dont les conséquences ont été déplorables à tous les points de vue. La population du Tong-Kin, soulevée par Garnier contre la tyrannie annamite, a été, en définitive, sacrifiée au nouveau système d'abstention à tout prix. Ces peuples, qui avaient le droit de compter sur l'appui de la France, ont été abandonnés; — plus qu'abandonnés; car, sur plusieurs points, nos marins ont dû, d'après les nouveaux ordres, prêter main-forte aux Annamites! Enfin, ceux des riverains

qui avaient pris le plus chaleureusement parti pour nous, les chrétiens, ont été aussi les plus maltraités. C'est ainsi que le prestige de la loyauté et des armes françaises a été maintenu dans l'Indo-Chine! A ce prix, il est vrai, on a obtenu de la cour de Hué un traité dont les articles 11 et 12 ouvraient le fleuve Rouge au commerce. Mais ce traité reste à l'état de lettre morte : en fait, jamais cette communication n'a été moins accessible que depuis 1874.

Après un mûr examen de la question, le Congrès international de géographie commerciale, réuni en 1878, avait émis le vœu que la voie découverte par M. Dupuis fût signalée à l'attention du commerce et que la France prît des mesures pour assurer l'exécution du traité. Nous craignons fort (et ce qui vient de se passer encore récemment à Hué confirme nos appréhensions) que ces mesures n'échouent contre la fourberie et la force d'inertie annamites et qu'on ne soit forcé d'en revenir à ce qui avait été si bien commencé et si déplorablement interrompu en 1873 : au rétablissement de l'indépendance du Tong-Kin sous le protectorat français. Reste à savoir si, après cette cruelle déception, ces populations voudront encore se fier à nous.

Ce volume, tiré à petit nombre, est orné d'une carte du fleuve Rouge et des contrées limitrophes, la plus complète et la plus exacte qui ait été publiée jusqu'ici.

B. E.

LINGUISTIQUE

Langue portugaise. — *Annuario da Universidade de Coimbra*, anno lectivo 1879-1880. Coimbra, imprensa da Universidade, 1879.

Nous commençons à comprendre que, dans ce qui se fait à l'étranger, il est beaucoup de choses dignes de piquer notre curiosité, dignes d'être imitées par nous. Dans ce nombre, nous pourrions placer la publication d'une série d'annuaires universitaires analogues à celui de Coimbre. Croit-on qu'il serait sans intérêt, pour tous ceux que leurs études ou leurs examens appellent dans nos centres académiques, d'avoir un livre dans lequel se trouveraient réunis et condensés tous les renseignements qui font défaut juste au moment où l'on en avait le plus besoin et que l'on ne peut souvent se procurer qu'en écrivant plusieurs lettres, ou même en se rendant de sa personne dans les bureaux des diverses facultés?

L'annuaire qui se publie, au début de chaque année scolaire, sous la direction et le contrôle des chefs de l'Université de Coimbre, pourrait, dans son ensemble, servir de modèle aux nôtres. Il renferme, en effet, une foule de documents utiles et intéressants : ce sont d'abord les deux discours prononcés, comme à la Sorbonne, à la distribution des prix; l'un en latin, par un professeur de Faculté, l'autre dans la langue nationale par le recteur ou le vice-recteur de l'Université. Viennent ensuite : un calendrier, sur lequel sont marqués à l'encre rouge les anniversaires importants, les jours de fêtes universitaires et les congés; la composition de la chapelle royale, avec l'indication des prédicateurs pour les principales fêtes de l'année; les noms et titres du receveur, du vice-receveur, des doyens et des membres des secrétariats; la répartition des études dans les lycées et à l'école militaire; les pièces qu'on doit fournir pour prendre des inscriptions; la liste des livres désignés pour servir de base à l'enseignement (un grand nombre de ces livres sont français); le taux des inscriptions; le nom des étudiants qui ont obtenu soit des récompenses, soit des diplômes l'année précédente; le tableau des étudiants répartis par provinces et districts; la valeur relative des divers examens; le personnel enseignant, avec la date de la nomination; les jours et heures des cours; la liste, par ordre alphabétique, des étudiants inscrits à chaque faculté, avec leur adresse et celle de leurs parents; l'administration des hôpitaux de l'Université; le résumé des actes législatifs qui ont trait à l'instruction publique; le tableau, mois par mois, des lecteurs qui ont fréquenté les bibliothèques et, par catégories d'ouvrages, des livres demandés par eux; les dépenses faites pour l'entretien et l'accroissement de cette bibliothèque; la liste des livres acquis pendant l'année (à cette liste fait suite celle des ouvrages de la Bibliothèque scolaire de l'Exposition universelle de 1878, offerts à l'Université de Coimbre par notre ministre de l'instruction publique); le personnel et le budget de l'imprimerie de l'Université; un chapitre des *Mémoires* de l'Université de Coimbre; une lettre par laquelle les magistrats municipaux d'Amsterdam notifient la transformation de l'Athénée de leur ville en Université et la réponse du recteur et des membres de l'Université de Coimbre; une note assez étendue sur la visite que fit D. Sébastien à l'Université de Coimbre; une autre sur la proclamation faite à l'Université, le 6 décembre 1640, de Jean IV comme roi de Portugal; la liste chronologique des recteurs, depuis 1537 jusqu'à nos jours; un tableau synoptique du résultat des examens; enfin, la liste générale de tous les étudiants, avec renvoi aux pages où ils figurent dans l'annuaire.

Que de choses utiles dans ce petit livre, d'un format modeste, d'un prix peu élevé! Oui, chaque étudiant doit être heureux de le placer dans sa bibliothèque, ne fût-ce que pour y retrouver, à l'heure du *Meminisse juvabit*, les noms de ses anciens condisciples, que la mémoire promet de garder toujours et que l'infidèle a si vite oubliés!

H. F.

Dialogues, Conversations et Questions en français et en anglais, par MM. Elwall et East. Paris, Delalain frères, in-16.

Ce petit livre est un excellent manuel de la conversation, intéressant au point de vue de la vie scolaire et divisé en trois parties. La première comprend les phrases simples pour les classes, de simples dialogues de classe et les dialogues entre élèves; la seconde partie, des dialogues sur l'histoire et la littérature anglaises; la troisième, des dialogues sur la géographie de l'Angleterre, des États-Unis et de l'Australie. Il sort complètement de la voie banale de ces sortes de compositions et donne de précieux renseignements de nature à intéresser les élèves et à donner un grand attrait à des études trop souvent arides et sans profit.

ROMANS

Le Calendrier de Vénus, par Octave Uzanne. Eau-forte ; frontispice de M. Perret. Paris, Rouveyre, 1 vol. in-8°. — Prix : 6 fr.

Dans la littérature moderne, M. Octave Uzanne semble vouloir se poser crânement en réactionnaire qui regrette, sinon les institutions, du moins les sociétés disparues et les délicatesses d'esprit et de langage d'avant la révolution; — non seulement il se

plaît à *épousseter des mémoires*, selon son mot, et à remettre en lumière d'espiègles physionomies oubliées ; mais encore il part lui-même en pèlerinage à Cythère auprès des petits temples mythologiques enguirlandés de lierre, où d'amoureuses colombes se trémoussant de l'aile, roucoulent et se becquetent dans une atmosphère embaumée de volupté et peuplée de baisers.

Cet aimable disciple de Crébillon fils avait déjà affirmé sa manière dans ses nombreux travaux érudits sur le XVIII[e] siècle et dans un petit ouvrage publié l'an dernier et devenu rarissime : *le Bric-à-brac de l'amour*. Aujourd'hui, M. Uzanne fait mieux, et pour couper court aux critiques moroses qui admettent difficilement qu'on soit bibliographe, écrivain de valeur et conteur fantaisiste, il entre en scène avec une préface très originale, où il proclame sincèrement sa façon de penser avec une verve et une aisance étonnantes.

« Je sais, dit-il, n'en doutez pas, que vous blâmez sourdement l'école buissonnière que je me permets bien souvent en dehors de mes travaux littéraires et critiques, mais je vous prie de bien examiner, messieurs, que la jeunesse est le temps où l'on cueille les roses, où l'on biscotte et fanfreluche la mignardise, que je suis plutôt un Athénien qu'un Spartiate des belles-lettres, et qu'enfin je ne saurais me plier, sans me rebeller, au rôle constant d'annotateur et de biographe, ni planter des croix de Malte sur le temple de Cypris.

« Les philologues, ces nègres blancs de l'érudition, lorsqu'ils se sentent doublés d'un écrivain, aiment surtout à s'affranchir de leur rôle de pionnier silencieux, de même que les hommes d'étude sédentaire se plaisent dans leurs loisirs à se ruer dans la verte campagne embaumée et à fatiguer leurs muscles paralysés dans des courses hâtives et extravagantes. — Il n'y a que les fakirs des langues mortes, messieurs, il n'y a, j'ose le dire, que les pauvres esprits fanatisés par un seul point d'histoire, qui puissent consentir à ankyloser leur cerveau sans désencager et donner le vol au grand air à des idées personnelles ou frivoles; il n'y a enfin que les embaumeurs qui puissent se momifier dans la toilette conservatrice des beaux esprits d'antan; à mon âge, on n'a pas la patience et la quiétude journalières des prisonniers d'État qui fabriquent lentement et minutieusement des cathédrales en liège ou des chapelets en buis dentelés. »

Dans cette préface dédiée aux *raffinés du langage*, M. Octave Uzanne se campe et se cambre avec gaillardise pour répondre victorieusement à chacun au sujet des préciosités et néologismes qu'on lui reproche assez généralement. *Le Calendrier de Vénus* est un recueil assez audacieux de pensées et nouvelles. C'est une broderie capricieuse qui court sur une mousseline rose, avec des allégories voluptueuses et friponnes. L'auteur prétend tout dire et tout oser avec l'art d'un style bien accusé qui a les brillantes qualités et aussi l'outrance de la jeunesse; certaines théories très vives et rondement décrites font de ce livre un *manuel des célibataires*. Don Juan et Brummel y eussent applaudi; Lauzun et Richelieu, à cette lecture, se fussent pâmés d'aise; Chamfort et Rivarol eux-mêmes eussent reconnu dans l'auteur de ce livre un esprit congénère.

L'éditeur a fort coquettement imprimé ce galant calendrier d'amour sur vergé de Hollande. D. Vierge a dessiné une couverture pleine de vie, de sentiment et de coloris. L'eau-forte signée Marius Perret laisse peut-être à désirer comme dessin et gravure, bien qu'elle présente un ensemble harmonieux. Nous avouons cependant en toute franchise que les fleurons et culs-de-lampe tirés en rose nous séduisent médiocrement; — la couleur est trop brutale. — Quelle singulière tartine de groseille pour un livre destiné aux esprits forts et non pas aux enfants petits ou grands!

Pour nous résumer, M. Octave Uzanne a dépensé dans cet ouvrage beaucoup de son talent personnel; nous regretterons seulement que tout cet esprit d'écrivain original souple et puissant, soit enclos dans des dissertations aussi légères et non pas condensé dans une œuvre plus sérieuse. Lorsque l'auteur aura quelques lustres de plus sur la tête, il reniera peut-être cette exquise fantaisie. *C'est un péché mignon, un péché de jeunesse*, dira-t-il. Hélas! la jeunesse pour lui aura fui, mais ceux qui seront encore jeunes liront et reliront ce livre pour y trouver les frissons et la sincérité amoureuse d'un conteur charmant, qui a compté les pulsations de son cœur et a curieusement annoté les *éphémérides de ses sens*.

L. DE V.

Le Tripot, par VAST-RICOUARD. Paris, Derveaux, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Tripot forme la 3[e] série de ce que ses auteurs ont intitulé *Vices parisiens*, s'interdisant ainsi ou à peu près de parler de l'honnêteté et de la vertu. Il y a dans le vice un attrait incontestable et dans sa peinture certaines chances de succès que je ne veux ni défendre ni attaquer, estimant que l'on peut tout dire et tout montrer quand on est un véritable artiste : c'est une affaire de puissance, d'habileté et de tact.

Je n'entreprendrai pas de raconter l'histoire de joueur narrée par Vast-Ricouard, parce que je la trouve banale et parce que je m'attendais à un côté neuf et nerveux qui manque absolument. Dans cette œuvre nul sentiment vraiment honnête, nulle opposition, pas une lumière à ce tableau d'ombres noires et infâmes : c'est là grande faute littéraire que je reprocherai aux auteurs. En art toute valeur est relative, toute ombre a besoin d'une lumière, de nuances tranchées ou graduées avec délicatesse. Certes le livre de Vast-Ricouard ne donnera pas le goût du jeu; il raconte froidement des scènes sans doute réelles, mais il le fait sans art, sans le coordonnement voulu, sans le développement psychique et physiologique. Çà et là éclate comme un pétard un mot cru, qui détonne et rate son effet; pour n'en citer qu'un, je me demande quel est le mari bien élevé qui, rentrant du cercle jettera à sa femme, sans doute du même monde que lui : *J'ai eu aujoud'hui une chance de cocu*. C'est grossier sans excuse et blessera une honnête femme dans ce qu'elle a de plus chaste et de plus délicat.

Je suis loin de combattre ce qu'on nomme à tort ou à raison le naturalisme, n'attachant qu'une médiocre importance aux mots, mais je ne saurai jamais admettre les grossièretés inutiles, la marqueterie obscène dont on émaille une œuvre sous prétexte de vérité : on peut rester vrai et être bien élevé, cela devient une question de bonne ou de mauvaise éducation. Maintenant il est sûr que ce roman, écrit en vue de bruit, sera lu et intéressera beaucoup de lecteurs; les raffinés de littérature, les délicats et les penseurs ne feront que le parcourir, car l'art y fait totalement défaut. Je crains beaucoup que les auteurs n'aient surtout caressé un titre alléchant; pour moi le roman ne répond pas

du tout à ce gros mot de *tripot*, et j'espère que la prochaine œuvre de Vast-Ricouard sera plus digne de leur mérite, qui est réel et qui éclatera peut-être mieux lorsqu'ils voudront se montrer plus personnels et plus vrais dans le sens propre du mot.

Mademoiselle Laoour, par Henry Morel. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le grand reproche que l'on peut faire à M. Henry Morel est de ne point être original et de se laisser entraîner à la suite de tous ceux qui prétendent faire du naturalisme, parce qu'ils auront choisi un sujet plus ou moins répugnant. Après cette première critique que l'auteur de *Mademoiselle Lacour* trouvera peut-être dure, je me sens plus à l'aise pour dire tout le bien que je pense de son livre, de certaines scènes habilement étudiées, quoique trop brèves. Je crois que M. Henry Morel arrivera à dégager sa personnalité, quand il se sera débarrassé des descriptions fatigantes qni sentent le procédé et le rattachent à un groupe. Sans ce défaut, facile à corriger, cette navrante histoire de la fille-mère eût atteint le degré d'émotion qui manque à chaque instant d'en jaillir, comme un cri constamment refoulé par la sécheresse de la manière. *Mademoiselle Lacour* doit être lue, parce que son auteur est un artiste, un amoureux du style et de la vraie littérature et que, pour se voir critiquer, une œuvre est forcée de présenter un ensemble de qualités qui retienne l'attention du lecteur.

Madame de Karnel, par Henri Amic. Paris, Ollendorff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de *Renée*, une œuvre présentée autrefois au public par Georges Sand, vient de faire paraître un nouveau roman ; son illustre protectrice n'eût certes pas refusé son patronage à *Madame de Karnel*, où elle eût pu reconnaître en plus d'un endroit son influence. C'est dire que M. Henri Amic, en véritable littérateur soucieux de la forme, se préoccupe de l'art à un certain point de vue idéal, tout en se rapprochant le plus possible de la vraisemblance. Une partie du roman prend la forme connue et un peu usée de lettres échangées entre deux amis : la patronne se fait sentir.

Mais, à mon avis, M. Henri Amic termine son roman à l'endroit même où un analyste du cœur humain et des positions terribles que peut créer la passion eût commencé le sien. Il a ainsi évité des études difficiles ou bien a passé à côté du véritable sujet. Là seulement le vrai drame arrivait, poignant, terrible et l'intérêt fût devenu des plus puissants. Nous espérons voir M. Henri Amic continuer *Madame de Karnel* quand il aura acquis plus de force et d'expérience, car ce sont des choses qu'il faut avoir vues et senties pour les bien rendre.

Essais choisis de Charles Lamb, traduits de l'anglais par Louis Dépret. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

C'est à Louis Dépret que revenait de droit l'intéressante mission de parler de Charles Lamb, de l'humour et de l'esprit dans la littérature anglaise. Nul ne pouvait mieux s'acquitter d'une tâche aussi délicate que le spirituel écrivain dernièrement couronné par l'Académie française pour son volume *Comme nous sommes*, et qui publie des notes si justes, des pensées si humoristiques. Les *Essais choisis de Charles Lamb* que Louis Dépret a traduits de l'anglais ont été précédés par lui d'un travail très curieux divisé en deux parties : la première est une étude excessivement intéressante sur l'humour, la seconde une notice biographique et littéraire sur Charles Lamb. Tout amateur des littératures étrangères devra posséder ce volume dans sa bibliothèque et placer Charles Lamb, ce représentant de l'esprit anglais, à côté de ses aînés et de ses contemporains, Shakespeare, lord Byron, Walter Scott, Dickens, etc., etc...

Madame Felicia, par Adolphe Racot (roman imité de l'anglais). Paris, Maurice Dreyfous. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Le roman d'Adolphe Racot a paru d'abord dans *le Figaro*, et nous pouvons prédire d'avance à cette œuvre à la fois amusante et intéressante tout le succès qu'elle obtint en feuilletons. Cela sort du roman d'aventures habituel et l'auteur, cherchant habilement à secouer l'étroite tunique du roman-feuilleton, a fureté chez nos voisins d'outre-Manche. Adolphe Racot a été modeste en intitulant son livre *Roman imité de l'anglais;* il n'y a d'anglais dans *Madame Felicia* que les personnages; le style, l'allure vive et émotionnante de l'action sont bien d'un Français, d'un Parisien et d'un écrivain. Analyser le roman de notre confrère serait le déflorer : nous ne pouvons donc qu'engager à le lire, en prédisant aux lectrices et aux lecteurs du sympathique romancier une forte somme d'amusement et d'émotion.

Lettres de la baronne de Gérando (1800-1804). Paris, Didier. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 4 francs.

La mode est aux lettres, aux mémoires, aux confidences intimes, aux indiscrétions diplomatiques. Parmi les plus intéressants de ces documents, qui sont souvent l'âme d'une époque, il faut citer les *Lettres de la baronne de Gérando*, Alsacienne mariée à un Lyonnais, née en 1774 et morte en 1824. Mme de Staël et Mme Récamier ont donné, de son vivant même, leur flatteuse opinion sur Mme de Gérando, et nous pouvons aujourd'hui, en la lisant, juger à quel point cette femme d'une intelligence si élevée, d'un jugement si pur, méritait les éloges de ses contemporaines et de ses contemporains. Ses lettres intéresseront tout le monde, car elles semblent écrites et divisées dans ce but, en même temps qu'elles donnent de curieux détails sur certaines grandes figures de l'époque. En définitive, saine et instructive lecture.

Un Mariage à l'étranger, par Mlle Marie Maréchal. Paris, Firmin-Didot, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Continuant le genre si intelligemment créé par la rédactrice de *la Mode illustrée*, Mme Emmeline Raymond, Mlle Marie Maréchal fournit des romans à la bibliothèque des mères de famille; sa nouvelle œuvre, *un Mariage à l'étranger*, bien que très morale et à la portée des plus délicates intelligences, est fort intéressante. Je suis persuadé que même les mères et les jeunes filles qui l'ont lue dans *la Mode illustrée* la liront avec plaisir en volume et la placeront dans leur bibliothèque particulière à côté des romans de Mme Raymond.

Croquis, par Henry Gréville. Paris, Plon et Cie, 1880. 1 vol. in-18 jésus, — Prix : 3 fr. 50.

Sous le titre de *Croquis*, Henry Gréville a réuni différentes nouvelles, dans lesquelles on retrouve les qualités dramatiques et délicates qui ont, dès ses débuts, placé l'auteur parmi nos bons romanciers contemporains. Le volume contient des histoires très touchantes que nous ne saurions trop recommander aux lecteurs; les amateurs d'une lecture facile et intéressante se feront un plaisir de lire ces croquis, presque tous faits en Russie ou sur des sujets russes.

La Petite Fille du curé, par Edmond Thiaudière. Paris, Jules Rouff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

La Petite Fille du curé, malgré son titre à effet, n'est pas une œuvre malsaine. Ce roman d'allure facile, sans grandes visées littéraires, et dont la lecture offre des oppositions comiques et émouvantes, peut être conseillé comme un des meilleurs de la collection Jules Rouff. M. Edmond Thiaudière est du reste un écrivain déjà connu depuis longtemps et qui a fait ses preuves dans tous les genres littéraires.

Le Neveu du chanoine, par M. du Pradeix. Paris, Plon et Cie, 1880. 1 vol. in-18 jésus.— Prix: 3 francs.

Le roman de M. du Pradeix se recommande par l'allure vive et la rapidité d'une intrigue qui ne languit pas un moment; peignant les mœurs contemporaines, il intéressera toutes les curiosités et amusera en même temps, grâce à ses parties dramatiques bien étudiées. Les lecteurs nous sauront gré de leur avoir conseillé ce livre.

Nous recommandons également trois intéressants ouvrages.

Légendes de Fontainebleau, par Mme Julie O. Lavergne. Paris, Charavay frères, 1880. 1 vol. in-18 jésus.

Jacques du Plessy, par A. Frisson d'Aulnoy. Bruxelles, Kistemæckers, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 francs.

Pochades, par Georges Jeanneret. Paris, Drouin, 1880. 1 vol. in-18 jésus.

Trois volumes de mérites divers que nous voulons au moins citer, et qui ne sont pas sans intérêt.

G. T.

Les Hauts Faits de M. de Ponthau, par Léon Hennique, illustré de gravures hors texte par Benj.-Constant, Gervex, Igomar, etc. Paris, Derveaux. 1 vol. in-8° — Prix : 6 fr.

Si nous voulions entrer dans le domaine de la critique littéraire, nous ne saurions nous montrer bien tendre pour l'auteur de cette œuvre. M. Léon Hennique, après avoir tracé le plus sérieusement du monde une sorte de poème dramatique d'un fol achevé, s'avise, en guise de préface, de tirer vanité de ses ridicules en prétendant en affubler une école qui n'est pas la sienne, mais qu'il a parodiée « pour prouver que, comme tant d'écrivains convaincus de leur impeccabilité, *on aurait pu faire*, dit-il, *du romantisme.* »

Le public reste indifférent à cette « blague » (c'est ainsi que M. Hennique désigne son travail), car cette démonstration orgueilleuse d'un inconnu ne le touche aucunement. — Faire parler à un capitaine d'aventures un langage d'*Assommoir* n'est pas bien piquant, et *les Hauts Faits de M. de Ponthau* ne sont que les petits faits d'un écrivain en quête d'originalité. C'est Zola refaisant *Ruy-Blas* pour faire parler celui-ci dans le joli vocable des *larbins :* M. Hennique est un des trois disciples de M. Zola. — Tout cela n'est que ridicule et ne mérite point l'analyse.

La Fin de Lucie Pellegrin, par Paul Alexis. Paris, Charpentier. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

La première des quatre nouvelles qui donne le titre à ce volume n'a rien de bien remarquable en dépit de ses prétentions au document humain. M. Paul Alexis, qui dédie son livre à l'auteur de *Nana*, a pensé ciseler une jolie petite ordure, mais c'est à peine s'il est arrivé à brosser un vilain tableau d'impressionniste. Nous ne saurions refuser cependant certaines qualités littéraires à M. Alexis; les qualités se retrouvent dans les trois nouvelles qui suivent *La fin de Marie Pellegrin ;* — dans *les Aventures de M. Fraque*, — *le Journal de M. Mure* et surtout dans *les Femmes du père Lefèvre*, on rencontre une science assez grande de composition et un intérêt suffisamment amené. Ce qui manque à tous ces personnages de roman, c'est la pensée : tout ce monde-là gesticule, se promène et défile à la suite sans laisser croire à la moindre dose de cervelle. Comme tentative littéraire, cela intéresse quelque peu ; comme portée logique ou morale, un tel livre revient à zéro; — faire regarder le lecteur est quelque chose, mais un auteur qui se respecte a un autre but, c'est de le faire penser; — le naturalisme est un diorama banal et sans relief : M. Paul Alexis se prépare à en devenir l'un des barnums les plus autorisés. Le public délicat n'entre jamais dans ces baraques.

Si nous causions femmes ? par Alexis Clerc, Paris, J. Rouff. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50.

M. Alexis Clerc est aussi un *analyste*, un collectionneur de documents humains, qui désire recueillir des faits fortuits, des faits *arrivés*, pour apporter sa pierre à l'édifice de *l'enquête sociale*. Au moins devons-nous lui reconnaître une grande sobriété et une honorable modestie, peu d'emphase et un talent de conteur très développé. Les douze nouvelles de ce volume sont intitulés : *le Vieux Polichinelle, — le Revenant, — Petits Logements, — l'Autopsie, — Au fond d'un puits, — Monsieur Bruno, — Un Cadavre dans la vie ! — la Résignée, — les Dates, — le Maître d'école, — Adultère, — ?? — l'Ivrogne, — de Fil en aiguille, — la Petite Blouse — Mal blessé, — le Bûcheron.* — Toutes sont intéressantes, écrites avec facilité dans un style qui n'a que le tort grave de trop copier les mauvais procédés des romanciers qui font l'injure à Balzac de se dire ses successeurs.

VOLUMES RECOMMANDÉS.

Pendant la pluie, par Alphonse Karr ; 1 vol. in-18, chez Calmann Lévy, dans lequel le spirituel humouriste se laisse aller à cette verve entraînante et ce bon sens exquis qui donnent à tous ses ouvrages un passeport *ad posteros*.

Petite Comédie du boudoir, par Philibert Audebrand. 1 vol. in-18, chez Calmann Lévy. Recueil de petites

scènes à l'allure frivole et polissonne, pleines d'enseignements. Comédies de très petite taille, vives, alertes, nourries d'esprit dans le dialogue. Lecture charmante et délassante.

Voyage au pays des Tziganes (la Hongrie inconnue) par Victor Tissot. 1 vol. chez Dentu. Un roman de voyage et un voyage en roman, car M. Tissot, dans cette série déjà nombreuse de ses Voyages, a le don d'intéresser avec toute l'habileté et l'esprit d'un romancier. *Le Voyage au pays des milliards* a eu 47 éditions; *le Pays des Tziganes* sera aussi recherché que les ouvrages précédents, car il est de ceux qui enseignent et qu'il ne faut que signaler à l'attention sans qu'il soit besoin d'en rendre compte. UBI.

POÉSIE

Gaston Lavalley. — *Les Poésies françaises de Daniel Huet, évêque d'Avranches, d'après des documents inédits.* Paris, E. Dentu; Caen, E. Valin. Pet. in-12, 137 p., papier vergé. — Prix : 4 fr.

Voici le contenu de ce joli volume : Introduction; I. Les chanson; II. Cœur normand et Cœur de Paris; III. Envois aux dames; IV. Vers à M^me de Montespan; V. Vers au maréchal de Catinat; VI. Une Satire; le Siècle d'Or; VII. Dialogue de Climène et de Tircis; VIII. Petits Vers et Petite Vengeance. — Appendice. — Notes et Pièces justificatives.

« Par un testament en date du 18 mars 1870, nous dit l'auteur au commencement de son Introduction, M. Charles-Étienne Baudement, conservateur à la Bibliothèque nationale, léguait à la ville de Caen tous ses livres *aux armes de Huet*, et tous ceux sur lesquels il avait transporté les annotations dont le savant prélat couvrait les marges des volumes qui lui appartenaient. M. Corneille, exécuteur testamentaire de M. Baudement, ne s'est pas contenté d'acquitter le legs. Aux volumes recueillis pieusement par son ami il a joint toutes les notes manuscrites que le patient bibliographe avait amassées dans l'intention, sans doute, d'élever un monument à la mémoire de l'érudit qu'il admirait. Surpris par la mort, à la fin de 1874, M. Baudement n'avait pas eu le temps, en effet, de réunir ces matériaux. »

On voit combien est riche la mine où le conservateur-adjoint de la Bibliothèque de Caen a été à même de puiser. Laissant à d'autres le soin de nous faire connaître l'érudit, M. Gaston Lavalley se contente de nous montrer Daniel Huet sous son aspect le plus agréable et le plus piquant, c'est-à-dire comme « poète des ruelles ».

Tous les chapitres de cet élégant volume sont également intéressants.

Dans l'*Introduction*, on lit, non sans un serrement de cœur, les lettres adressées par Huet au procureur des jésuites. Huet, on le sait, avait donné, de jour vivant, à certaines conditions peu onéreuses, sa magnifique bibliothèque aux jésuites. Ceux-ci, pour récompenser leur hôte et leur ami de son cadeau vraiment royal, le laissaient mourir de faim. « J'ai une extrême confusion, dit Huet, d'être obligé d'entrer dans des explications basses et honteuses pour le prix de ma nourriture, etc. »

Oignez vilain, il vous poindra!

Mais ne restons pas sur ces impressions si tristes. Voulez-vous une chanson amoureuse de Huet ? Écoutez :

Pour faire l'amour à Blois,
C'est trop d'un quand on est trois :
Et, de l'avis de tous ceux
Qui débitent des fleurettes,
C'est assez quand on est deux.

Le désert est un séjour
Plus convenable à l'amour.
Ma Phylis, et vous et moi,
Croyez-moi, fermons la porte,
Et je vous dirai pourquoi.

Si je la ferme aux verroux
N'en soyez point en courroux,
Cela m'arrive souvent ;
Vous voilà bien attrapée...
Ce n'est que de peur du vent.

Qui croirait que ces vers folâtres sont de la main qui a écrit : *Demonstratio evangelica*, Paris, 1679, IN-FOLIO, *Censura philosophiæ cartesianæ*, et le *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain ?*

Le chapitre IV (*Vers à M^me de Montespan*) est un des plus amusants.

M^me de Montespan, l'altière Vasthi détrônée par M^me de Maintenon, s'était retirée à l'abbaye de Fontevrault, dont sa sœur était la supérieure. C'est de là qu'elle écrivait à Huet, souvent en commun avec onze personnes de la communauté qui « s'arrachaient la plume » pour lui adresser quelques mots à tour de rôle. Il faut lire, aux *Pièces justificatives*, la LETTRE DE M^me DE MONTESPAN, DE L'ABBESSE ET DES DAMES DE FONTEVRAULT, A HUET, ALORS ÉVÊQUE NOMMÉ DE SOISSONS. Quel charmant caquetage et que ce couvent mondain devait être une agréable retraite pour une illustre pécheresse comme M^me de Montespan !

Les PIÈCES JUSTIFICATIVES contiennent, entre autres documents curieux, et précieux pour l'histoire « intime » du grand siècle, plusieurs lettres de Bossuet, tirées de la Correspondance de Huet. Ces lettres, toutefois (nous devons l'avouer) n'ajouteront rien à la gloire de l'auteur des *Oraisons funèbres*.

Adolphe Fauvel. — *Don Juan*, traduit en vers français, troisième édition, entièrement revue et corrigée. Paris, A. Lemerre. In-8°., VIII-582 p. — Prix : 9 francs.

Une troisième édition d'une traduction en vers ! notez ce point. La première parut en 1866 et valut à l'auteur « anonyme » les précieuses félicitations de Sainte-Beuve et de Jules Janin et les articles les plus élogieux de MM. Vapereau, Eyma, Henri Nicolle, Zola, etc.

L'auteur, trop modeste, a donc bien fait de signer la seconde, puis la troisième édition. Celle-ci, fort bien imprimée par un de nos plus habiles typographes provinciaux, M. Le Blanc-Hardel, à Caen, et lancée par M. Alph. Lemerre ne peut manquer de faire son chemin.

Le traducteur de *Don Juan*, « fervent admirateur du rhytme mélodieux de Voltaire, de La Fontaine et de Parny », a constamment employé le vers décasyllabique, si preste, si rapide, qui donne à la pensée, je ne dirai pas les ailes, mais les talonnières de Mercure. Grâce à ce vers, qui lui est si familier, M. Fauvel suit l'auteur anglais dans tous les caprices de sa bondissante imagination, et sait nous rendre les mille

et un aspects de ce génie si varié, si souple et si mobile qui s'appelle Byron.

Deux courtes citations suffiront pour faire juger du mérite de cette traduction en vers, plus *fidèle* (chose rare) qu'une traduction en prose.

Voici deux strophes détachées du ch. III (portrait d'Haydée).

LXXIII

Ses beaux cheveux jusques à ses talons
Se déroulaient en boucles vagabondes :
D'une cascade ainsi tombent les ondes
Que le soleil moire de ses rayons.
Ils auraient pu la voiler tout entière ;
Mais un réseau les fixait par derrière,
Et quelquefois, flocons capricieux,
Ils s'échappaient dès qu'un zéphyr rebelle,
Emprisonné sous leurs bandeaux soyeux,
Pour s'envoler leur présentait son aile.

M. Fauvel, qui a mis quatre ans à faire sa traduction et dix ans à la parfaire, — et à qui la justice de paix fait des loisirs (à Caen! chose digne de remarque) tient renfermée dans son portefeuille une traduction des *Contes* de Casti. Qu'il se hâte de l'en faire sortir!

THÉATRE

Le Fétiche, comédie en 3 actes, en vers de M. Émile Triboulet. A. Allouard, éditeur. (Non représentée.)

Cette comédie, dont le titre pourrait convenir à une folie du Palais-Royal, n'est rien moins qu'une comédie philosophique, dans laquelle l'auteur montre un certain *Chapon de Vayse*, confesseur de Mme *Clarisse de Saint-Eusèbe*, qui cherche à brouiller le fils avec la mère et à faire entrer la fille au couvent, dans le but machiavélique de capturer, au profit de sa communauté, l'immense fortune de cette dévote imbécile. Bien entendu, le plan échoue; et le nouveau Tartuffe, pour comble de malchance, est arrêté sur la plainte des parents d'une jeune fille de douze ans qu'il attirait chez lui tous les soirs.

Il y a dans cet essai dramatique d'une inexpérience par trop grande, des discussions sur la divinité, *le fétiche*, ainsi que l'appelle M. Triboulet, qui ne sont guère à leur place dans une comédie, et qui ont le tort grave de transformer les personnages en dialecticiens. Les vers ne sont, à proprement parler, que de la prose mal rimée, et le style se ressent même, au point de vue de la correction, du mal que l'auteur s'est donné pour obtenir au bout de chaque hexamètre une assonance insuffisante. Évidemment, l'intention de M. Émile Triboulet est excellente et sa tentative digne d'encouragement; mais l'exécution est des plus faibles, et malheureusement je n'ai rien trouvé dans sa comédie qui fasse regretter qu'elle n'ait pas vu le jour de la rampe. Il est juste d'ajouter que, même dans le cas où un directeur peu difficile aurait, comme l'a fait ce bon M. Ballande pour nombre de pièces d'exhilarante mémoire, accueilli *le Fétiche*, dame Censure, qui est aujourd'hui plus puissante que jamais, aurait opposé son veto à la représentation, pour cause d'outrage à toutes les religions connues.

Saynètes et Monologues, par MM. L. Cressonnois, Ch. Cros, P. Delair, E. Depré, A. Duru, P. Ferrier, A. Gill, E. Goby, G. Guilhaud, J. de Marthold, G. de Maupassant, Ch. Monselet, E. Moraud, G. Nadaud, J. Normand, G. Richard, J. Truffier, N. de Villard (6e série). 1 vol. in-18. Tresse, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Certainement un bon monologue est aussi précieux qu'une bonne comédie en un acte, et je ne vois pas pourquoi on proscrirait ce genre dans lequel M. Ch. Cros, le poète du *Coffret de santal*, a excellé; mais je trouve que depuis quelque temps on en fait une bien grande consommation, et je suis obligé de convenir que la qualité ne fait point passer la quantité. Le volume que j'ai sous les yeux en contient onze, et si j'en excepte une amusante fantaisie : *les Écrevisses*, de M. Jacques Normand, une bien singulière charge de M. Ch. Cros : *l'Homme qui a réussi*, et même la *Lettre d'une actrice*, un joli article de journal, signé Charles Monselet, les huit autres ne sont que de médiocres contes en vers ou de prétentieuses puérilités en prose, pâles imitations des sublimes récits épiques de Victor Hugo ou de ces fameux monologues de Charles Cros : *le Voyage à X* et *le Bilboquet*, ce chef-d'œuvre du genre, dans lesquels Coquelin cadet se montre d'un comique si extraordinaire. Bien que signées de noms connus, les saynètes qui complètent le volume sont sans grand intérêt dramatique. Et il ne faut pas être grand sorcier pour y reconnaître des petites comédies que leurs auteurs n'ont pu faire représenter, à cause de l'insuffisance du sujet. Cependant elles ne manquent ni d'esprit ni de gaieté. *Un Caissier*, de MM. André Gill et Georges Richard; *un Quart d'heure avant sa mort...* de M. Paul Ferrier; *une Devise*, de MM. Truffier et Cressonnois, deux jeunes comédiens de talent qui cumulent, sont d'assez amusantes piécettes de salon. *Une Répétition*, comédie en un acte, en vers et même en très jolis vers, de M. Guy de Maupassant, vaut mieux que cela, et je ne serais pas étonné de voir quelque jour cette charmante fantaisie sur l'affiche d'un théâtre... si elle n'était pas en vers d'une forme parfaite et si je ne connaissais pas l'horreur des impresarii pour la langue des dieux parlée par un vrai poète.

L'Art et le Comédien, par C. Coquelin, de la Comédie française. 1 vol. in-16. P. Ollendorff, éditeurs. — Prix : 2 fr.

M. Coquelin ne se contente pas d'être le merveilleux comédien que chacun sait; il est journaliste, conférencier, et il vient de publier sur une petite plaquette élégante quelques considérations sur l'art et sur la prétendue indignité du comédien. M. Coquelin soutient que le comédien, lorsqu'il s'appelle Talma, Frédérick Lemaître, Got, Samson, Saint-Germain et, — réparons un oubli que sa modestie l'a forcé de commettre, — Coquelin aîné, est un créateur qui, par une étude patiente et fouillée du rôle qu'il a à interpréter, complète du résultat de ses observations, des impressions de sa nature propre, le type souvent indiqué sommairement par l'auteur, et en fait une chose vivante et vraie. Qui le nie? C'est, comme on dit, enfoncer une porte ouverte. Personne ne doute que le comédien de talent ne soit un précieux collaborateur pour les auteurs, et les exemples fameux ne manquent pas pour démontrer cette vérité, dont M. de la Palisse s'est fait depuis longtemps l'éloquent défenseur. Pourquoi donc M. Coquelin a-t-il éprouvé le besoin de reprendre en sous-œuvre la démonstration de ce point de doctrine que ne contestent ni les auteurs dramatiques ni le public? Les auteurs l'admettent évidemment, lorsqu'ils demandent pour remplir tel ou tel rôle, tel comédien plutôt que tel autre; car ils savent qu'avec celui-ci leur

pensée sera mieux comprise, mieux exprimée, plus complètement rendue qu'avec celui-là; ils savent que celui-ci réalisera d'une manière plus intelligente le type entrevu par eux, et qu'il apportera plûs d'initiative particulière, plus de soins dans les détails, dans l'interprètation d'un rôle qu'ils ont dû laisser, sans le travail de l'exécution de leur œuvre, un peu vague et flottant, sous peine de perdre de vue l'ensemble de la pièce. Le public reconnait ce principe encore davantage, car il n'est pas rare de l'entendre dire, injuste à son tour pour l'auteur, qui disparaît devant son interprète : Il faut aller voir tel comédien ou telle comédienne, et non : telle pièce de tel auteur.

Si la brochure de M. Coquelin soulève de nouveau cette question qui a depuis longtemps sa réponse, c'est que, pour arriver à sa conclusion, l'éminent sociétaire de la Comédie-Française avait besoin de poser le comédien en créateur, au même titre que le peintre, le sculpteur ou l'auteur dramatique *qu'on décave!* Et M. Coquelin veut qu'on décore les comédiens. Pourquoi pas? Puisque aussi bien l'artiste a toujours eu un faible marqué pour les *hochets de la vanité*, je ne vois aucun inconvénient à ce que le comédien qui, par une faveur spéciale, avait jusqu'ici été considéré comme suffisamment décoré par son nom aimé de la foule resplendissant sur une affiche de spectacle, rentre dans le droit commun et puisse marcher, comme le premier attaché d'ambassade venu, la boutonnière ornée d'un ruban rouge. Qu'on donne ce ruban au soldat, humble héros ignoré à 7 centimes par jour, au fonctionnaire, au professeur dont le dévouement sans éclat n'est récompensé ni par la fortune ni par la notoriété, au savant utile et modeste, soit! Mais, pour vous, gens de lettres, artistes, dont les succès bruyants et lucratifs sont accompagnés de toutes les satisfactions de l'amour-propre, pour vous à qui une seule création procure et richesse et célébrité, à quoi bon cette marque de distinction qu'on accorde trop souvent à la médiocrité remuante et bien recommandée? Ce qui décore l'artiste, c'est son œuvre...; et toutes les Légions d'honneur étalées sur leur poitrine ne feront pas de M. Vibert un grand peintre, de M. Cadol un grand auteur dramatique, de M. Jenneval un grand comédien.

Théâtre des Familles, par MM. G. Nadaud, M. Ordonneau et E. Verconsin. 1 vol. in-18, Tresse, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Il paraît que le besoin se faisait sentir d'un ouvrage de cette nature, puisqu'il s'est trouvé un éditeur pour publier ce volume et trois auteurs pour le composer. Sérieusement, les petites comédies dont se compose ce recueil, sont absolument morales et atteignent le but proposé; c'est tout ce que je puis en dire, ne trouvant rien à signaler de particulièrement remarquable. Reste à savoir si les familles s'en contenteront. J'aurais, pour ma part, préféré un choix de scènes, détachées des chefs-d'œuvre du théâtre, grâce auquel les jeunes gens auxquels il s'adresse auraient meublé leur mémoire de beaux vers de nos meilleurs poètes et auraient acquis ce qui leur manque généralement, c'est-à-dire des connaissances littéraires capables de former leur goût. Certes, ce choix eût été difficile, mais non impossible; et c'eût été une œuvre utile et non vaine, comme le livre dont il s'agit, où je pêche, entre autres perles, ce couplet aussi pauvre comme fond que comme forme :

A l'œuvre; que je gagne
Durement mon argent,
Mais qu'heureux et content,
La joyeuse chanson soit toujours ma compagne.

A. D'A.

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

Les Châteaux historiques de la France, par Gustave Eyriès, accompagnés d'eaux-fortes tirées à part et dans le texte, et gravées par nos principaux aquafortistes sous la direction d'Eugène Sadoux. 2 vol. in-4°, Paris et Poitiers, H. Oudin frères. — Prix: 200 fr.

Lorsqu'il y a trois ans, les éditeurs de ce monumental recueil entreprirent de faire connaître les châteaux historiques de la France, ils ne prétendirent pas borner leurs investigations à une région déterminée, ni rédiger un ouvrage technique et savant pour la plus grande joie d'un public spécial et restreint; ils conçurent une publication magistrale dont les documents avaient été réunis de longue main; ils voulurent s'adresser au pays tout entier et non point donner de petites monographies particulières sans caractère ni homogénéité.

Cet ouvrage contient la nomenclature des richesses artistiques de toute sorte enfermées dans les châteaux du territoire français. « Tandis que dans notre texte, écrivaient-ils eux-mêmes en guise de préface, le lecteur trouvera, racontées et résumées sous une forme aussi claire que possible les monographies des châteaux, les transformations de toute sorte qu'ils ont subies, leur histoire à toutes les époques, notamment pendant les temps révolutionnaires, nos eaux-fortes et nos dessins reproduiront les vues anciennes d'après d'anciennes gravures, les vues extérieures modernes, les plans, parcs, jardins, statues, détails d'intérieur, salles, galeries, escaliers, mobiliers, tapisseries, tableaux, armes et collections artistiques, portraits, armoiries, etc., fac-similés d'autographes, etc. »

Les collaborateurs de MM. Oudin frères sont partis allègrement, fouillant les provinces, consultant les archives particulières, relevant les inscriptions et les plans, dessinant des façades et des perspectives, notant des détails, inventoriant des musées avec une ardeur et une conviction remarquables. Aujourd'hui l'œuvre est complète : c'est un monument grandiose élevé à l'art et à la noblesse de France; c'est aussi l'inventaire des souvenirs artistiques enfouis çà et là dans des résidences héréditaires. Ici, on retrouve des

vestiges de l'architecture romane ou gothique dans toute sa pureté; plus loin, la Renaissance nous présente des spécimens étonnants de son art capricieux, tandis que des façades Louis XIII ou de charmants édicules Louis XV s'aperçoivent à demi cachés sous des rideaux de verdure. On l'a dit avec raison : la France est le pays que le Français connait le moins; les châteaux historiques nous en donnent une preuve victorieuse.

Dans le premier volume, on parcourt les châteaux de *Sully-Saint-Léger*, de *Sully-sur-Loire*, de *Laroche-foucault*, d'*Amboise*, de *Josselin*, de *Serrault*, etc. Dans le second volume, nous retrouvons *Anet* avec les souvenirs de la belle Diane de Poitiers, *Bonneval*, les *Vaux de Cernay* et le castel de *Bussy-Rabutin*, dans la Côte-d'Or; *Chastellux* dans l'Yonne, et *Chambord*, le grand minaret royal dont le nom seul est une proclamation.

Que dire du texte et des gravures, sinon en accordant toutes nos félicitations sans réserve à MM. Gustave Eyriès et Paul Perret, deux écrivains érudits qui ont conduit leur tâche avec une louable sagacité? Pour M. Eugène Sadoux, le directeur et artiste aquafortiste de la *Renaissance en France*, nous ne saurions trop applaudir à son entente de l'illustration et à son bon goût; planches hors texte, eaux-fortes et vignettes, fleurons et culs-de-lampe, sont ingénieusement composés et gravés sous sa direction.

Les éditeurs nous annoncent une seconde série qui paraitra en douze fascicules et formera deux nouveaux volumes qui seront peut-être encore d'un intérêt historique plus grand. Nous en rendrons compte en temps voulu, heureux d'avoir constaté aujourd'hui la grande et belle entreprise de MM. Oudin frères, les heureux éditeurs *archivistes* des *Châteaux de la France*. L. DE V.

Histoire des Romains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des barbares, par Victor Duruy, membre de l'Institut, ancien ministre de l'instruction publique, nouvelle édition. Tome I : *Des origines à la fin de la deuxième guerre punique* (contenant 518 gravures, 9 cartes, 1 plan et 7 chromolithographies). Gr. in-8° de cxxx-674 pages. Tome II : *De la bataille de Zama au premier triumvirat* (contenant 665 gravures, 7 cartes et dix chromolithographies). Gr. in-8° de 840 pages. Paris, Hachette, 1879-1880. — Prix : 25 fr. le volume.

En signalant la publication d'une édition nouvelle de l'*Histoire des Romains* de M. Victor Duruy, il ne nous paraît nullement nécessaire d'insister sur le fonds même de l'ouvrage. Tout le monde sait que cet admirable livre, dont le premier volume a paru en 1843 et le sixième en 1878, est le monument le plus grandiose que l'érudition contemporaine ait consacré au souvenir de la vieille Rome. Plus persévérant que Niebuhr et Mommsen, tant vantés par nos voisins d'outre-Rhin, dont les travaux n'ont pas dépassé la période royale et républicaine, plus hardi que Gibbon et Merivale, ces deux gloires de la science anglaise qui ont restreint leurs études à l'époque impériale, M. Duruy résolut d'embrasser dans une histoire générale la vie entière d'un peuple qui a subsisté douze siècles. Il prit Rome à son berceau et la suivit jusqu'à sa chute, retraçant les multiples péripéties de son existence dans un style tout à la fois simple, majestueux et vraiment digne du peuple-roi, avec une incomparable sûreté d'érudition et une critique rigoureuse, qui le placèrent au premier rang des savants de l'Europe et lui ouvrirent bientôt les portes de l'Institut.

Grâce aux rapides progrès accomplis dans les dernières années par la philologie, l'archéologie et l'epigraphie, M. Duruy a pu apporter d'importantes améliorations au texte primitif de son récit. Mais là ne réside pas, à notre avis, l'originalité de la réimpression; elle consiste surtout dans l'illustration que l'éditeur bien inspiré a introduite dans l'ouvrage pour l'éclairer et le compléter. Cet essai d'ornementation, appliquée pour la première fois à un livre en quelque sorte classique, est un coup de maître; loin de perdre à cette transformation, l'*Histoire des Romains* lui devra un nouveau titre à l'estime des lettrés, car, tout en conservant son caractère scientifique, elle devient une œuvre d'art et un musée dont les richesses doivent instruire et charmer le lecteur. Dans l'illustration, en effet, aucune place n'est donnée à l'imagination ou à la fantaisie; toutes les gravures sont d'utiles documents, des preuves à l'appui des assertions de l'auteur. C'est ainsi que les cartes et les plans dont on ne s'est pas montré avare permettent, grâce à leur scrupuleuse exactitude et à leur parfaite exécution, de se familiariser avec la topographie du monde entier, trop peu étudiée jusqu'ici. Les reproductions de camées, de bustes, de statues, de peintures anciennes, de mosaïques, de médailles, d'objets d'art et de vases peints trouvés dans les nécropoles forment en quelque sorte le commentaire plastique des époques auxquelles elles se rapportent. Les vues de paysages ou de lieux célèbres dessinés d'après nature, les images de ruines toujours debout ou retrouvées sur de vieilles estampes, les vues de monuments encore intacts ou restaurés par l'élite des architectes français nous promènent successivement à travers les merveilles de la nature et de l'art ancien. Mais ce n'est pas tout; pour rendre plus absolue la fidélité des reproductions, on a eu recours aux procédés chromolithographiques dans les divers cas où la gravure noire ne pouvait donner qu'une idée imparfaite des objets. C'est ainsi que les poteries étrusques, les constructions polychromes, les peintures murales, les vases de pierres précieuses aux couleurs chatoyantes sont représentés avec une vérité d'expression saisissante. Ce livre mérite donc pleinement l'appellation de *Musée* que nous lui avons appliquée, et l'on peut dire qu'il présente, en regard de l'histoire romaine racontée, l'antiquité romaine figurée. Les deux premiers volumes, qui nous ont permis dès maintenant d'apprécier l'ensemble à sa juste valeur, nous font souhaiter d'en voir le prompt achèvement.

Deux diplomates : *Le comte Raczinski et Donoso Cortès, marquis de Valdegamas.* Dépêches et correspondances politiques (1848-1853), publiées et mises en ordre par le comte Adhémar d'Antioche. Paris, Plon, 1880. Gr. in-8° de xxxii-334 pages. — Prix : 8 fr.

Bien que Donoso Cortès et le comte Raczinski n'aient pas obtenu à beaucoup près la célébrité obtenue par le chancelier actuel de l'empire allemand, ces diplomates ont joué dans la politique contemporaine un rôle qui ne fut pas sans grandeur. Le livre écrit par le comte Adhémar d'Antioche remet en lumière

ces deux grandes figures qui méritent de n'être pas oubliées, et dont l'exemple peut fournir aux hommes d'État futurs d'utiles enseignements. Athanase Raczinski et Donoso Cortès eurent dans leur pays une situation considérable, un crédit puissant et une part importante dans les affaires publiques; ils joignirent à cela une profonde connaissance des hommes et des choses, un patriotisme à toute épreuve, un désintéressement et une élévation de caractère que l'on trouve assez rarement chez les diplomates. Mis en présence par les hasards de la vie publique, ces deux hommes se comprirent et s'apprécièrent mutuellement, et c'est au milieu d'une affectueuse intimité qu'ils assistèrent aux graves événements de la seconde moitié du XIX[e] siècle, et prévirent avec une étonnante sûreté de coup d'œil leurs fatales conséquences. Le comte Raczinski a consigné dans un journal de sa vie les jugements que lui inspiraient les grands problèmes diplomatiques qui s'agitaient sous ses yeux; Donoso Cortès a confié ses pensées à la correspondance suivie qu'il entretenait avec l'ambassadeur prussien. Ces précieux documents méritaient à tous égards d'être livrés à la publicité, et le comte Adhémar d'Antioche, qui en est le détenteur, n'a pas hésité à entreprendre une œuvre dont il appréciait l'importance. En se bornant à la mission du diplomate prussien en Espagne de 1848 à 1853, époque fertile en faits mémorables, l'éditeur a extrait de la mine précieuse qu'il avait à sa disposition une série de lettres et de dépêches, qui éclairent d'un jour tout nouveau la politique contemporaine de l'Allemagne et de l'Espagne. Le volume qu'il a ainsi composé n'est pas une étude biographique, mais un recueil de pièces en quelque sorte officielles; il ne prend guère la parole dans le récit que pour relier entre eux les documents publiés, et cette sage réserve ajoute encore à l'intérêt de l'ouvrage, parce qu'elle lui conserve son caractère propre d'œuvre pensée et écrite en présence des événements.

La Marine des anciens : *la bataille de Salamine et l'expédition de Sicile,* par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut. Paris, Plon, 1880. Gr. in-18 de 300 pages. — Prix : 4 fr.

Sous un titre modeste, l'ouvrage du vice-amiral Jurien de La Gravière est un sérieux travail de critique historique, dans lequel les multiples connaissances d'un marin expérimenté s'allient heureusement à l'érudition d'un vrai savant. On est tout surpris, en lisant les pages instructives dans lesquelles l'auteur ressuscite les procédés de construction nautique et la stratégie de l'antiquité, de voir combien les opinions accréditées par des hellénistes qui n'ont jamais étudié que la *frégate du Pont-Royal* sont contraires à la vérité. Tel passage des historiens grecs, que les plus doctes explications ne pouvaient rendre intelligible, devient d'une extrême lucidité, grâce aux inductions rigoureuses d'un homme du métier, qui sait comprendre et coordonner les renseignements fournis par les auteurs anciens. Dans les trois grands drames qui font l'objet du livre, — bataille de Salamine; guerre du Péloponèse; expédition de Sicile, — il y avait matière à d'amples observations, et l'on peut affirmer que l'auteur n'a négligé aucune de celles qui présentaient quelque intérêt historique. Il va même plus loin, et, comparant nos flottes majestueuses aux frêles esquifs de l'antique Grèce, il affirme « que les géants feront fort bien de prendre quelquefois exemple sur les myrmidons », car les vrais ancêtres des marins d'aujourd'hui sont les Thémistocle et les Eurybiade. Cette opinion, paradoxale au premier abord, paraît absolument rationnelle, lorsque l'on a étudié sans parti pris les arguments développés par M. de La Gravière à l'appui de sa thèse.

Histoire de la Révolution française, par M. MICHELET. 9 vol. in-18. Paris, C. Marpon et Flammarion. — Prix : 1 fr. 50 le volume.

Un légitime succès ayant couronné la publication à bon marché de l'*Histoire de France,* par Michelet, les éditeurs Marpon et Flammarion, galeries de l'Odéon, ont immédiatement commencé la publication, dans les mêmes conditions, de l'*Histoire de la Révolution française,* du grand écrivain.

Les six premiers volumes viennent de paraître et contiennent les deux préfaces des éditions de 1847 et 1868, les événements d'avril jusqu'à la prise de la Bastille. Le sixième tome s'arrête à la trahison de Dumouriez (mars, avril, 93). L'ouvrage sera complet au mois de mai de cette année.

Cette édition populaire, d'un format commode et très bien imprimée, est appelée à prendre place dans toutes les bibliothèques des travailleurs et des gens du monde; elle complète cette superbe *Histoire de France,* de Michelet, aussi intéressante par les documents qu'elle contient que par les richesses chaudes et colorées d'un style unique et la fermeté d'un jugement loyal et sincère dans sa partialité.

La Bretagne à l'Académie française au XVII[e] siècle, par M. RENÉ KERVILER, ancien élève de l'École polytechnique. Ouvrage couronné par l'Académie française. 2[e] édition. Paris, Palmé, 1879, in-8°.

Le titre de seconde édition est modeste. C'est véritablement un livre nouveau que nous offre aujourd'hui le laborieux ingénieur qui a consacré tous les loisirs que lui laissent des travaux techniques gigantesques au port de Saint-Nazaire à parcourir les annales de l'Académie française. Ces études sur les académiciens bretons ou d'origine bretonne ont été complètement refondues depuis l'époque où l'Académie les honora d'une couronne, augmentées de nouveaux documents inédits et enrichies de véritables trouvailles biographiques. Qui connaissait, par exemple, et je m'adresse ici aux érudits les plus versés dans l'histoire littéraire du XVII[e] siècle, qui connaissait les diverses phases de la carrière du doyen du Conseil d'État, Jean-Jacques Renouard de Villayer, autrement que par les trois lignes que lui accorde l'abbé d'Olivet? M. Kerviler avait déjà reconstitué son état civil et retrouvé, à l'aide de patientes recherches dans les archives de la Chambre des comptes de Bretagne et les manuscrits de la Bibliothèque nationale sur le conseil du roi, les éléments de sa biographie presque complète. Il nous apprend, cette fois, une particularité curieuse, c'est que Villayer, par suite d'un premier mariage dont un inventaire après décès lui a révélé l'existence, était le beau-frère des deux Hay du Chastelet, fondateurs de l'Académie. Ainsi se trouve expliquée, par une sorte d'admission dynastique assez fréquente au XVII[e] siècle, son élection à l'Académie française. Puis voici le charmant abbé de Montigny, avec ses stances amoureuses et son poème

du *Palais des plaisirs*, qui peut rivaliser avec les plus frais et les plus délicats de l'époque; et les deux du Chastelet, avec le procès du maréchal de Marillac; et les trois ducs de Coislin, dont le premier fut reçu de l'Académie à dix-sept ans, parce qu'il était petit-fils du chancelier Seguier, protecteur de la Compagnie, et dont le dernier, évêque de Metz, fut un des Mécènes de cette malheureuse cité. Mais l'auteur a réservé toutes ses tendresses pour Chapelain, qu'il rattache à la Bretagne par son grand-père paternel, originaire, paraît-il, des environs de Tréguier. Le granite armoricain pourrait-il laisser quelques traces dans le sang et expliquer la poésie rocailleuse de *la Pucelle?* Non, sans doute, car le doux Briseux, le chantre de *Marie*, eut la même origine. Quoi qu'il en soit, et physiologie héréditaire à part, les curieux et les érudits trouveront mille anecdotes à glaner dans cette consciencieuse étude sur Chapelain, qui occupe à elle seule un bon tiers du volume et qui nous offre l'attrait de lettres touchantes et de poésies inédites. Les mésaventures du poème de *la Pucelle* peuvent servir de frein moral à tel qui s'imagine pouvoir être poète parce qu'il connait admirablement les règles de la prosodie. Il y a beaucoup de leçons à retirer de ces pages attrayantes, et l'on se prend à regretter que ce pédant de Chapelain, qui ne manquait pas d'esprit, n'ait pas cultivé les travaux historiques, pour lesquels il se reconnaissait lui-même une grande aptitude, ou accepté les honneurs diplomatiques qui vinrent trois fois frapper à sa porte.

Ce volume nous en promet deux autres, car la Bretagne a fourni huit académiciens au XVIII^e^ siècle et huit au XIX^e^. Chaque siècle aura sa galerie. Nous attendons avec impatience les études sur Duclos, l'abbé Trublet, Maupertuis, Chateaubriand, et... le Lorientais Jules Simon. V.

Les Chasses françaises, plaines, bois et marais, par Ernest Bellecroix, rédacteur en chef de *la Chasse illustrée*. Paris, Firmin-Didot et C^ie^, in-8° jésus.

Voilà un livre que tous les chasseurs en route pour une partie de chasse à quelque distance ne manqueront pas de mettre dans leur carnier, s'ils veulent passer quelques heures agréables en chemin de fer. Le style en est déluré, comme il convient à un disciple de saint Hubert, qui sait manier la plume avec autant d'aisance que le fusil. Les anecdotes sont bien choisies et interessantes, même pour le profane peu initié aux plaisirs cynégétiques. Toutes les chasses françaises, moins la chasse à courre, qui n'est plus guère pratiquée dans notre pays, y sont décrites de main de maître. Il n'y a guère qu'un sportman anglais qui trouverait à redire au massacre du renard par une arme à feu; car maître renard est condamné à mourir d'une mort plus cruelle de l'autre côté de la Manche et ne peut succomber dans les règles que sous la dent des chiens. PH. B.

GÉOGRAPHIE

ETHNOLOGIE — VOYAGES

Pérou et Bolivie. Récit de voyage, suivi d'études archéologiques et ethnographiques et de notes sur l'écriture et les langues des populations indiennes, par Ch. Wiener, ouvrage contenant plus de 1100 gravures, 27 cartes et 18 plans. Paris, Hachette, 1880. Grand in-8° de XI-796 pages. — Prix : 25 fr.

Tandis que les ruines de l'antiquité classique, minutieusement étudiées et décrites par de savants archéologues, nous révèlent avec une certitude absolue l'histoire de l'ancien monde, le passé des peuples de l'Amérique, encore inexploré, reste enveloppé dans les ténèbres de l'oubli. L'on s'est peu préoccupé de soulever le voile mystérieux qui couvre les villes mortes du Nouveau-Monde; les plus grands voyageurs eux-mêmes, les Humboldt, les d'Orbigny, les Castelnau, absorbés par la contemplation des richesses de la nature, n'ont pas accordé un regard aux reliques des vieilles races américaines qu'ils foulaient sous leurs pieds. Il y avait là cependant matière à de merveilleuses découvertes, et l'exemple donné par M. Ch. Wiener, prouve surabondamment que l'on peut, à l'aide de recherches persévérantes, reconstituer dans ses grandes lignes, l'ensemble d'une civilisation disparue et dont nul jusqu'ici ne sonpçonnait l'existence. Grâce à lui, *l'américaine*, cette science de création récente, vient d'affirmer son existence par un brillant début, et promet de fournir une longue carrière.

Chargé, en 1875, d'une mission archéologique et ethnographique qui devait durer deux ans, M. Wiener avait pris le Pérou et la Bolivie pour sujet de ses études. Il se proposait d'exhumer, pièces en main, l'histoire ancienne de ces pays, et de démontrer ainsi l'absurdité du préjugé d'après lequel nous ne saurions rien acquérir, aucune notion certaine sur l'existence de ces peuples, antérieurement à la conquête espagnole, comme si l'empire des Incas avait emporté dans sa tombe sanglante les souvenirs et les monuments de son passé. La manière dont il a compris sa tâche devait la rendre ardue, mais en même temps fructueuse. Il se proposait, ainsi qu'il nous l'apprend, « de chercher quelques éléments pour la réunion de ce monde disparu; de réunir les caractères essentiels de ce passé; de classer les vestiges de tous les monuments qui ont résisté aux secousses volcaniques, aux influences atmosphériques, aux luttes de la conquête; de rapporter la momie ou le squelette de l'homme, les restes de l'industrie que les sépultures ont preservés de la destruction au profit de l'archéologie moderne; de recueillir avec soin les légendes indigènes qui ont survécu à tant de cataclysmes, et de remplir un grand vide dans les souvenirs de l'humanité. » La route qu'il avait adoptée pour se rendre au Pérou, lui permit de voir tout d'abord la partie méri-

dionale du pays jusqu'à Lima. De là il continua l'examen de la côte jusqu'au Granchimu, résidence des anciens souverains incas. Puis, s'enfonçant dans l'intérieur des terres, il alla chercher les vestiges de la chaussée qui reliait jadis le nord et le sud de l'immense empire autochtone, et parcourut en tous sens les contrées qui offraient un intérêt particulier pour ses études. Le résultat d'une aussi consciencieuse exploration ne pouvait être douteux, et l'intrépide voyageur dut à sa persévérance de recueillir une moisson de documents plus ample encore qu'il ne l'avait espéré. Aussi ses observations, qu'il a classées en quatre groupes : relation de voyage; recherches archéologiques ; questions ethnographiques ; études linguistiques, sont-elles aussi neuves que justes, parce qu'elles s'appuient sur des découvertes personnelles et des témoignages irrécusables. Elles nous permettent d'entrevoir les transformations successives du pays, depuis les temps préhistoriques jusqu'à la conquête espagnole, et nous retracent par de savantes inductions les premières lignes de l'histoire américaine. Je n'aurais rien à dire de l'illustration de l'ouvrage si elle avait été ajoutée pour le plaisir des yeux. Mais telle n'est pas sa destination. Elle affecte un caractère exclusivement scientifique et sert constamment de preuve aux assertions de l'auteur. Car, outre les cartes, les plans, les reproductions de sites, de villes et de monuments, elle comprend le dessin des types et objets archéologiques les plus curieux que M. Wisner à recueillis au cours de son exploration. Ces pièces qui, par leur nombre, — il y en a près de quatre mille, — et leur rareté forment une collection péruvienne unique en son genre, ont pris place, depuis l'année dernière, dans notre *Museum ethnographique*.

E. R.

Notes d'un Globe-Trotter. *Course autour du monde de Paris à Tokio, de Tokio à Paris,* par ÉMILE D'AUDIFFRET. Paris, chez E. Plon et Cie, 1 volume.

Sous ce titre original, M. Émile d'Audiffret raconte un voyage qu'il a fait l'an dernier de Paris à Tokio et de Tokio à Paris. C'est une course autour du monde jetée rapidement sur le papier; des notes écrites le soir, sur le port d'un navire, sur les nattes d'une maison de thé ou dans le *reading-room* bruyant d'un caravansérail américain. Ces notes, prises sur le vif, unissent au charme d'un livre instructif l'attrait de mille épisodes, aventures, anecdotes des plus piquantes, racontées avec une plume enjouée, alerte et facile. Écoutez plutôt l'historiette suivante : Notre voyageur est à Tokio. (Tokio est le nouveau nom de l'ancien Yedo et signifie « Capitale de l'Est »). Après dîner, il se rend avec quelques amis à la *Chaya*. La Chaya est au Japon ce que sont en Europe les hôtels, les restaurants, les cafés, avec cette différence toutefois qu'au lieu d'être servis par des garçons grossiers et désagréables, on l'est par des jeunes filles généralement jolies et toujours souriantes et polies à l'excès. A peine sont-ils entrés que quatre adorables *Geishas* se lèvent pour danser la « Ame ga adori » ; traduisez : « la danse de la pluie ».

Rien de joli comme le nom de ces demoiselles : *Mommotaro*, Fleur de pêcher; *Coden*, Parfum d'encens; *Kokumatzu*, Essence de vertu; *Kuman*, Rêve de poésie. Impossible d'imaginer, de rêver, s'écrie le narrateur, quelque chose de plus gracieux, de plus coquet que ces quatre jeunes filles qui, tenant leur éventail d'une main et un petit parasol en papier de l'autre, exécutaient devant nous, tout en chantant, les danses les plus curieuses, les pantomimes les plus expressives. Voici « la danse de la pluie ». Quelques jeunes filles se préparent à sortir et à aller faire les belles dans les rues de la capitale. Elles portent des toilettes superbes ; elles s'admirent en jouant de l'éventail ; elles sont sûres de faire tourner toutes les têtes. A peine sont-elles dehors qu'un gros nuage apparaît à l'horizon. Grande inquiétude. Elles ouvrent leur parasol et font mille grimaces charmantes pour montrer combien elles craignent d'abîmer leurs jolies toilettes. Quelques gouttes de pluie commencent à tomber; elles hâtent le pas pour rentrer chez elles. Un coup de tonnerre se fait entendre et annonce une averse terrible. Alors, au moment où l'on s'y attend le moins, les quatre danseuses saisissent à pleine main leurs robes qu'elles relèvent d'un seul coup jusque sous leurs bras, et, se retournant subitement, se mettent à courir, dévoilant tout à coup une rangée de petits derrières effrayés, se sauvant à toutes jambes... Tableau!

C. F.

BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

Dictionnaire des noms, contenant la recherche des formes anciennes de vingt mille noms relevés sur les annuaires de Paris, par LORÉDAN LARCHEY, bibliothécaire de l'Arsenal. *Paris, aux frais de l'auteur* (imprimé par la maison Berger-Levrault et Cie, à Nancy), 1880, in-12 de XXIV 511 pages. — Prix : 7 f.

Cet ouvrage est certainement le plus vaste et le plus complet, et en même temps le plus précieux et le plus usuel, qui ait été fait sur les noms propres. Il s'adresse à tout le monde, et l'on peut assurer que tout le monde voudra le connaître, ou du moins le consulter, parce que chacun est intéressé à savoir la signification et l'origine de son nom. Il sera lu aussi et apprécié par les savants, car il a été fait sérieusement et consciencieusement par un savant, qui n'a pas épargné la peine et le temps pour le faire. De plus, ce qui est rare, ce savant est à la fois un homme d'esprit et un homme de bon sens, antipathique au paradoxe, au parti pris et à la manie. Il s'est bien gardé, dans son immense et ingénieux travail, de se montrer plus spécialement entiché de l'étymologie latine ou grecque, celtique ou sanscrite, hébraïque ou germanique. Il s'en est tenu à ce principe général, que toutes les langues, tous les patois, toutes les époques, toutes les circonstances avaient concouru à la formation des noms propres ; il a ensuite procédé par conjecture et par hypothèse, avec l'aide de la science philologique la plus étendue et du jugement le plus sûr et le plus éclairé. M. Lorédan Larchey avait déjà fait ses preuves, comme philologue, en publiant les *Excentricités du langage,*

qui ont été réimprimées huit ou dix fois et un *Dictionnaire historique d'argot*, qui aura bientôt plus d'éditions que le dictionnaire de l'Académie.

Voilà juste deux siècles que le P. Menestrier disait, dans son livre sur l'*Origine des ornements des armoiries:* « Il n'y a pas un nom propre dans la langue hébraïque, dans l'arabe, dans la saxonne et l'allemande ancienne, qui ne signifie quelque chose. Il en est de même des autres langues, mais il y a quantité de mots que nous ne connaissons plus, et le mélange des nations a confondu aujourd'hui la plupart de ces noms. » M. Lorédan Larchey s'est donc proposé d'essayer de débrouiller la confusion des langages de cette tour de Babel onomatique, et il a réussi, après vingt ans d'études et d'efforts, aussi bien qu'un seul savant pouvait réussir, dans une tâche aussi complexe et aussi difficile: « Si ce dictionnaire est très bref dans sa forme, dit-il en note finale, il a cependant nécessité de longues recherches. Il est tel nom qui a coûté une journée de travail pour arriver à une conclusion douteuse. » M. Lorédan Larchey devrait être satisfait de son œuvre considérable et vraiment digne d'éloges, et pourtant il déclare que, pour être traité comme il le comprend, le sujet multiple et inépuisable qu'il a osé aborder exigerait encore vingt années de labeur. « Je conserve le vif regret, ajoute-t-il, de n'avoir plus assez de temps devant moi pour les lui consacrer. » Nous faisons des vœux pour que le patient et intelligent auteur du *Dictionnaire des noms* consacre encore vingt ans et davantage à perfectionner, à compléter son excellent livre.

M. Lorédan Larchey s'est abstenu du plaisir d'être malin ou caustique dans un sujet qui prêterait tant à la malice et à l'épigramme: « Je repousse, dit-il, tout soupçon de personnalité, d'allusion individuelle. Ce n'est pas la première fois que je m'occupe de rechercher la signification des noms, et il est arrivé souvent qu'on a cru me faire plaisir en disant: « Comme, sans en avoir l'air, vous avez bien caractérisé un tel! » J'avais beau me défendre, on me regardait en riant, et ma bonne foi indignée passait pour fausse honte. » Ainsi, M. Lorédan Larchey, qui pouvait mieux qu'un autre donner carrière aux caprices de son esprit, en se souvenant qu'il avait rédigé longtemps la charmante et malicieuse *Revue anecdotique*, proteste loyalement contre toute pensée d'allusions personnelles. N'en déplaise à Pythagore, il n'a jamais vu dans un nom propre le caractère ou la destinée d'un individu contemporain. « Telle manière de pronostiquer par nom n'est moderne, a dit Rabelais (*Pantagruel*, liv. IV, ch. 37). Elle fut jadis célébrée et religieusement observée par les pythagoriciens. Plusieurs grands seigneurs et empereurs en ont jadis bien fait leur profit. » En effet, lorsque Pantagruel appela les gens de guerre qui étaient dans ses navires pour combattre les Andouilles farouches, les capitaines Riflandouille et Tailleboudin descendirent à terre avec leur bande. « La dénomination, dit Epistemon à Pantagruel, de ces deux vostres coronels Riflandouille et Tailleboudin, en cestuy conflit, nous promet asseurance, heur et victoire, si par fortune ces Andouilles nous vouloyent oultraiger. — Vous le prenez bien, dit Pantagruel, et me plaise que, par les noms de nos coronels, vous prevoyez et pronostiquez la nostre victoire. » Tout le chapitre de Rabelais mériterait d'être cité en témoignage de l'ancien système d'interprétation des noms propres. Peu de temps après la publication du *Pantagruel*, les noms de lieux, de même que les noms propres, avaient besoin d'interprètes, et quand la reine Marie Stuart, qui visitait les vieux quartiers de Paris, vint à s'enquérir de la signification d'un étrange nom de rue, on travestit ce nom-là exprès pour elle, et on en fit la rue *Tireboudin*, en lui donnant à entendre que cette ruelà n'était habitée que par des charcutiers.

Nous laissons aux anciens élèves de l'École des chartes le soin de mettre en relief tout ce qu'il y a de véritable érudition, sagace et lumineuse, dans le livre de M. Lorédan Larchey. C'est seulement avec une sorte de timidité que nous lui conseillerons de chercher si la terminaison des noms ne pourrait pas servir de renseignement pour reconnaître leur origine, ou plutôt leur transformation locale. Ainsi, à vue de pays, il semble que généralement les noms en *ille* soient normands, les noms en *ard* picard, les noms en *elle* flamands, les noms en *at* auvergnats, les noms en *ou* provençaux, les noms en *us* et en *os* béarnais, les noms en *on* bourguignons, etc. Nous n'oserions pourtant pas soutenir de pareilles assertions, *unguibus et rostro*, contre les philologues, qui ne sont pas moins opiniâtres ni moins terribles que les Andouilles farouches de Rabelais, mais, au demeurant, comme le Frippelipes de Clément Marot, les meilleures gens du monde.

P. L.

Poètes et bibliophiles. *Les Devises des vieux poètes*, étude littéraire et bibliographique, par M. Gustave Mouravit. Paris, D. Morgand et C. Fatout, 1879. Petit in-4° de 46 pages, imprimé par Alcan Lévy, et tiré à cent exemplaires sur papier vergé.

Il y a deux ans à peine, M. Prosper Blanchemain, dont tous les amis des livres déplorent la perte récente, publiait, dans les *Miscellanées bibliographiques* de MM. O. Uzanne et E. Rouveyre (année 1878, pages 161 à 167), un petit « Catalogue des anagrammes *Devises* et pseudonymes des poètes du XVI[e] siècle ». Cette simple nomenclature, contenant l'indication de 149 auteurs seulement, dépourvue de toute annotation critique et de tout renseignement biographique, était d'une insuffisance que ne songeait point à contester l'auteur lui-même; il y joignait toutefois cette réflexion: « Tout incomplet qu'il soit, je pense que ce catalogue ne sera pas sans utilité; c'est pourquoi je me fais un plaisir de le communiquer aux lecteurs des *Miscellanées bibliographiques*, en les priant d'y ajouter les découvertes qu'ils auront pu faire eux-mêmes. Peut-être alors sera-t-il possible de former un petit dictionnaire qui ne laisse rien à désirer, sur ce point, aux amateurs de cette littérature du XVI[e] siècle, dans laquelle notre poésie moderne se retrempe avec plus de ferveur que jamais. »

Cet appel d'une voix qui devait si tôt s'éteindre n'est point resté sans réponse; il appartenait à un élégant écrivain, aussi bon bibliographe que zélé bibliophile, de continuer un travail, à peine ébauché il est vrai, mais qui, indépendamment d'une utilité réelle, aura eu le mérite de ramener l'attention des curieux et des érudits sur un chapitre depuis bien longtemps négligé de notre histoire littéraire. En sa double qualité d'érudit et de chercheur, M. Gustave Mouravit était, plus que quiconque, à même de reprendre les explorations de M. Blanchemain. « Je veux, nous dit-il lui-même (page 13), m'efforcer de les

pousser plus avant. Mon savant confrère nous a cité un grand nombre de devises : j'essaierai d'en expliquer l'origine et l'histoire, d'en indiquer le sens et le caractère, d'en ajouter enfin, quelques-unes peu ou point connues. » C'est ainsi qu'en très peu de mots M. G. Mouravit nous fait connaître l'objet et le plan de son intéressante étude. Nous ne saurions donner ici une analyse détaillée de cette brochure qui n'est elle-même, en quelque sorte, que la *condensation* des lectures et des recherches de son auteur; nous nous bornerons à constater tout d'abord que M. Mouravit a rempli son programme avec conscience et succès en justifiant plus pleinement la devise de Cl. Fauchet qu'il a choisie pour épigraphe : *Sparsa et neglecta coegi.*

S'inspirant en partie d'un assez rare opuscule de Charles Nodier (Des artifices que certains auteurs ont employés pour déguiser leurs noms. Paris, juillet 1835), M. Mouravit retrace rapidement (pages 14 à 23) l'histoire de la *Devise,* son origine due à la chevalerie et ses diverses vicissitudes. Il la montre passant du monde de la noblesse et des armes au monde des lettres, florissante au xv^e^ et surtout au xvi^e^ siècle, déclinant et se transformant au xvii^e^, se perpétuant enfin jusqu'à nous, depuis cette époque, grâce surtout aux efforts des bibliophiles. Après avoir déterminé les caractères généraux qui s'offrent de prime abord à l'observation, il nous fait, à l'aide de nouvelles remarques, pénétrer dans la connaissance plus intime des devises littéraires qu'il y groupe en trois catégories différentes : « Ce sont en premier lieu, dit notre auteur, celles que j'appellerai de ***sélection:*** elles sont simplement le résultat d'un choix, plus ou moins heureux, fait dans les saintes Écritures et dans les Œuvres des écrivains de l'antiquité ou des auteurs étrangers (surtout italiens); — viennent ensuite celles d'***inspiration,*** qui sont l'œuvre originale de l'écrivain ou du poète et ont été inventées de toutes pièces: chose digne de remarque, elles sont les moins nombreuses; — enfin, celles de ***combinaison,*** produits de l'industrie et de l'ingéniosité des patients esprits qui se délassaient aux mosaïques de l'anagramme, aux complications du rébus, aux surprises du calembour. » Dans ces catégories mêmes, M. Mouravit distingue des variétés nombreuses qu'il fait passer sous nos yeux avec des exemples à l'appui. Parmi ces Devises littéraires, il énumère « les hautaines et les glorieuses; les outrecuidantes et les confiantes; les poétiques et les gracieuses; celles des âmes qu'un sentiment pieux ou une grande pensée morale ont inspirées; celles des épicuriens et des sceptiques; celles des mystiques, des mélancoliques ou des transis; les stoïques, enfin celles simplement baroques, cocasses ou ridicules ». On voit, d'après ce rapide exposé, de quels développements serait susceptible un traité en forme sur les Devises littéraires depuis le xv^e^ siècle jusqu'à nos jours : M. G. Mouravit, qui sait aussi bien se borner qu'écrire, n'a nullement prétendu épuiser le sujet dans son intéressante et trop courte étude. Ses patientes recherches lui ayant fait découvrir les Devises (d'environ 120 auteurs) échappées aux investigations de son prédécesseur, il a eu la généreuse pensée de faire part de ses trouvailles à ses confrères en bibliophilie ; par la même occasion, il leur a communiqué ses idées sur la matière, « laissant à un plus habile le soin de corriger et de compléter ce qu'il n'a fait qu'effleurer » (page 30). Si restreint que soit le travail qu'il nous offre, il n'en est pas moins d'une grande valeur pour les amis des lettres et, si quelque jour un émule de MM. P. Blanchemain et G. Mouravit veut continuer leur œuvre, c'est dans la précieuse plaquette que nous étudions ici qu'il lui faudra prendre le premier fonds et le plan du Dictionnaire des Devises littéraires. Comme M. Mouravit, le futur auteur devra adopter l'ordre alphabétique rigoureux des Devises; cette classification est toujours la plus commode pour le lecteur et rien ne sera plus facile que de la compléter, à la fin du volume, par une table alphabétique des noms ; en outre, s'il veut donner une véritable valeur à son livre, il devra joindre, quand besoin sera, à chaque devise des notes succintes, claires, instructives, pleines de faits et semblables, en un mot, à celles que M. Mouravit a répandues en si grand nombre dans son intéressant essai. Le futur auteur en question ne serait pas d'ailleurs absolument dépourvu de tout document pour entreprendre sa vaste tâche.

Avant M. P. Blanchemain lui-même, de nombreux écrivains, qui ne s'étaient point limités, il est vrai, à notre France du xvi^e^ siècle, avaient écrit de fort bonnes et curieuses choses sur les Devises. Nous citerons en passant quelques-uns de ces auteurs:

1° **Ménestrier** (Le Père C.-F.). *Philosophie des Images,* ou recueil de quantité de devises avec le jugement des ouvrages qui ont été faits sur cette matière. Paris, 1862. In-8°.

Dans son introduction, le P. Ménestrier donne la liste des auteurs qui lui ont frayé le chemin, et il examine rapidement leurs ouvrages. Parmi les 49 articles qu'il leur consacre, on remarque les noms du P. Bouhour, de Paul Jove et celui du Tasse, qui n'a pas dédaigné de faire un dialogue sur l'art des Devises. Ajoutons, qu'au dire de M. de Reiffemberg, tous ces dialogues et traités ne valent pas le peu de lignes sur le même sujet, insérées par Marmontel dans ses Éléments de littérature : à coup sûr, l'éminent bibliophile belge eût modifié encore son jugement s'il eût pu lire le nouvel opuscule de M. Mouravit.

2° **Baillet** (Adrien). *Jugements des Savants,* etc. Paris, 1722. 7 vol. in-4°.

On ne saurait se dispenser de consulter, dans le Traité des auteurs déguisés (6^e^ volume), le chapitre consacré aux anagrammes, acrostiches et *Devises* que les auteurs emploient pour dissimuler leur nom, chapitre dont Charles Nodier (cité au commencement de cet article) s'est manifestement inspiré.

3° **Crusius** (Théodorus). *Symbolotheca docta,* sive *Gnomæ symbolicæ* celeberrimorum in omnibus facultatibus eruditorum clarorumque virorum. Inseritur Eliæ *Geisleri* disputatio de *Symbolis* sive Leid-Sprüchen, et L. Georgii *Weissii Manipulus Symbolorum.* Lipsiæ, anno 1721. Petit in-4° de vi-200 pages.

Ce recueil de Devises littéraires ne doit pas être commun, car nous n'en avons jamais vu qu'un exemplaire ; il contient environ 1600 Devises, en latin, en grec et en allemand ; on y pourrait faire assurément une ample moisson; par malheur, la plupart des *hommes illustres* qui y sont mentionnés, sont

aujourd'hui si parfaitement inconnus qu'on se soucierait très peu de connaître les sentences symboliques qu'ils avaient adoptées. Quelques-unes sont fort belles, certaines sont piquantes et originales ; citons au hasard :

« *Lex sine executione est tanquam campana sine pistillo.* » — H. Gœdemus, magistrat et supérieur ecclésiastique de Wittemberg.

« *Nihil homine dignius quam de omnibus bene mereri.* » — J.-C. Hérold, conseiller clerc de l'Électeur de Bavière.

« *Cito, tuto, jucunde morbi curandi.* » — Otto Heurnius, professeur de médecine à Leyde. (O estimable docteur, qu'est devenue votre recette?)

« *Tempora tempore tempera.* » — Otto Frédéric de Puscheim, prince évêque de Lubeck.

« *Non quam diu, sed quam bene.* » — Cette dernière devise est celle de notre grand Cujas.

Beaucoup d'autres Devises mériteraient d'être rapportées, si nous ne craignions d'abuser de la patience des lecteurs.

4° **Dictionnaire des Devises** des hommes de lettres, imprimeurs, libraires, bibliophiles, chambres de rhétorique, sociétés littéraires et artistiques (Belgique et Hollande), par F. Van Haeghem. Bruxelles, chez F.-J. Olivier, libraire, 11, rue des Paroissiens, 1876. In-8° de 104 pages. Tirage à nombre restreint, extrait du *Bibliophile belge*, tome xi, 1876.

Voici un travail de premier ordre, intéressant, curieux, utile et le plus complet que nous connaissions en ce genre. Il contient plus de 3,000 *Zinspreuken* ou Devises et, comme le titre l'indique, ne comprend que la Belgique et la Hollande.

Les Devises, en langue lantine, grecque, française, hollandaise ou allemande, sont rangées rigoureusement par ordre alphabétique. Nous ferons toutefois, au sujet de cet excellent petit dictionnaire, les mêmes observations que pour celui de M. P. Blanchemain : il y manque des notes, des interprétations et des éclaircissements souvent indispensables.

5° Enfin on ne saurait se dispenser de consulter sur les *Devises*, le chapitre qu'y a consacré M. Marc de Vissac, dans son volume intitulé : *Allégories et Symboles.* Paris, Aubry, 1872. In-8° de viii-249 pages. Tiré à 460 exemplaires. (Le chapitre : *de la Devise*, occupe les pages 115 à 136).

Telles sont les sources principales auxquelles pourra puiser notre futur auteur du *Dictionnaire des Devises littéraires.*

Et maintenant, ne peut-on se demander qui sera le bibliophile assez heureux pour pouvoir consacrer ses soins et ses veilles à une si attrayante étude? A coup sûr, il ne saurait être téméraire de penser que M. G. Mouravit ne nous a pas dit, sur ce point, son dernier mot; voici, en effet, en quels termes il prend congé de ses lecteurs : « Ma gerbe est faite. Je n'ai qu'un regret en la liant, c'est de ne pouvoir l'offrir entre deux autres qui lui feraient bonne compagnie : celle des *Devises des anciens imprimeurs,* puisque ce sont eux qui ont mis au jour nos vieux poètes et leurs devises; et celles des bibliophiles, qui ont recueilli et fidèlement conservé jusqu'à nous les antiques et précieux volumes qui ont inspiré cette étude. Il y aurait, là aussi, un vaste sujet de découvertes; *mais cette moisson sera l'œuvre de jours meilleurs.* »

Puisse notre conjecture être fondée! Puisse M. Mouravit nous donner un jour, et le plus tôt sera le mieux, une suite à sa remarquable étude!

Qu'il nous soit permis, en finissant, de rappeler aux lettrés de notre époque l'opinion en matière de Devises, d'une femme auteur presque oubliée aujourd'hui et qui dut jadis son heure de célébrité au moins autant aux malicieuses attaques de ses critiques, qu'aux adulations de ses admirateurs; nous voulons parler de la comtesse de Genlis. Dans ses *Mémoires*, ce bas-bleu, naguère tant prôné, se vante d'avoir contribué à remettre les Devises à la mode et d'en avoir composé plusieurs pour ses amis. Mme de Genlis cite notamment celle qu'elle avait faite pour Mme de Sallert : une épingle avec ces mots : « Je pique, mais j'attache. » Elle termine son chapitre par cette réflexion que nous n'hésitons point à bien accueillir : « Je voudrais, dit-elle, que l'usage de prendre une devise fût universel; chaque personne, par sa devise, révèle un petit secret ou prend une sorte d'engagement. »

Un dernier mot aux bibliophiles :

La charmante plaquette de M. G. Mouravit, éditée avec un luxe relatif comme la plupart des productions de la maison Alcan Lévy, n'a été tiré qu'à *cent exemplaires;* que les amateurs délicats se hâtent donc de l'acquérir, s'il en est temps encore, car il n'y aura que peu d'élus.

Philomneste Minimus.

Essai de Bibliographie viroise. *Ouvrage posthume* de F.-M. Morin-Lavallée, ancien maire de Vire. Caen, typographie de F. Le Blanc-Hardel, 2 et 4, rue Froide, 1879. Gr. in-8° de viii-146 pages. Tiré à 100 exemplaires.

C'est un Virois bien connu par ses nombreux et intéressants travaux littéraires, M. Armand-Edouard Gasté, docteur ès lettres et professeur agrégé des classes supérieures, qui a bien voulu accepter la tâche de mettre en ordre, de compléter et de publier le monument bibliographique élevé par feu M. Morin-Lavallée en l'honneur de sa ville natale. Une courte notice biographique de M. le docteur Porquet, un Virois lui aussi, est jointe au volume et nous fait rapidement connaître la carrière paisible, honorable et bien remplie de l'auteur de la Bibliographie viroise. M. François-Michel, dit Lavallée, né à Vire, le 17 janvier 1809, fut, comme tant d'autres, « complètement le fils de ses œuvres; à force de travail il devint, sous une apparence plus que modeste, un savant de premier mérite; ses connaissances comme antiquaire et bibliophile étaient connues et appréciées dans toute la Normandie; il passa la plus grande partie de sa vie à recueillir des documents de toute nature et à composer une bibliothèque entière de livres concernant la contrée de Vire. » Parvenu par son extrême honorabilité à obtenir la première magistrature de sa ville natale, son administration lui mérita les plus grands éloges, et ce fut presque dans l'exercice de ses fonctions municipales que la mort vint le frapper le 8 janvier 1877. Telle est, en quelques mots, toute la vie de ce modeste et infatigable travailleur.

Quoique relativement très courte, la monographie bibliographique laissée par M. Morin-Lavallée est du plus grand intérêt : « Sans doute, dit son savant éditeur, il s'y trouve des lacunes que la mort ne lui a pas permis de combler, mais que l'on additionne les

articles consacrés aux auteurs virois dans le « Manuel du Bibliographe normand » d'Ed. Frère et dans les « Virois célèbres » de M. F. Cazin, et que l'on compare; on verra combien d'articles nouveaux M. Morin-Lavallée a su ajouter à la liste dejà longue des illustrations viroises. » En effet, parmi les trois cents articles environ qui composent son essai bibliographique, il est des noms que l'on chercherait vainement, non seulement dans les ouvrages précités, mais aussi dans toutes les biographies, ainsi que dans l'œuvre des Quérard et des Bourquelot. C'est en notant, au jour le jour, le résultat de ses trouvailles ou de ses recherches que notre bibliographe est parvenu à sauver de l'oubli certains auteurs, ses compatriotes, qui fussent, bien longtemps encore peut-être, restés ignorés des bibliophiles. Sur d'autres Virois très connus, il a pu, grâce à ses patientes investigations, recueillir des faits nouveaux, comme on peut s'en assurer en les comparant aux travaux antérieurs. Nous ne citerons comme exemples que les notices concernant deux Virois illustres : Olivier Basselin et Thomas Sonnet, sieur de Courval.

Combien il serait à désirer que M. Morin-Lavallée pût trouver, en notre France, de nombreux imitateurs; non pas tant peut-être dans nos grandes villes, où les travailleurs et les matériaux ne manquent point, que dans ces vieilles cités, petites capitales de contrées, jadis, au temps des vieilles provinces, reléguées aujourd'hui au rang plus modeste de chefs-lieux d'arrondissement, ou même de cantons. Si, sur tous les points de notre pays, qui furent ou qui sont devenus les centres d'une activité intellectuelle quelconque, de modestes et consciencieux chercheurs se résignaient à entreprendre la tâche, ingrate il est vrai, mais toujours si utile, d'une bibliographie locale, quels services ne rendraient-ils pas aux amis des lettres, et quel éclat nouveau acquerrait, en peu d'années, la bibliographie de la France !

En résumé, l'*Essai de Bibliographie viroise* de M. Morin-Lavallée est un document précieux qui, par malheur pour les bibliophiles, n'a été tiré qu'à *cent* exemplaires; que ceux qui n'ont pu se le procurer se consolent cependant : M. Armand Gasté, à la fin de sa préface, nous fait connaître qu'il travaille à le compléter et qu'il espère en donner une édition plus étendue. A en juger par les notes qu'il a jointes à certains articles de M. Morin-Lavallée, personne mieux que l'éminent professeur n'est plus à même de mener à bonne fin cette entreprise, et nous ne pouvons que souhaiter qu'il ne nous fasse point trop attendre la réalisation de sa promesse. PHIL. MIN.

Mémoires secrets d'un tailleur pour dames, par une femme masquée. Bruxelles, Gay et Doucé, 1880. In-12 de 162 pages; frontispice gravé à l'eau-forte par J. Chauvet; 27 figures à mi-page. — Prix : 10 fr. Il a été tiré 100 exemplaires sur papier de Hollande et 10 exemplaires sur papier de Chine, au prix de 20 francs.

Ce livre, contenant « des anecdotes piquantes sur quelques dames du deuxième empire », n'offre qu'un bien médiocre intérêt, tant au point de vue du style que sous le rapport de son contenu. Les récits offerts au lecteur ont déjà circulé jadis, sous d'autres formes et souvent avec plus de crudité, dans les brasseries de bas étage et dans les boudoirs des cocottes qui firent la joie de la décadence impériale. Bien que l'auteur « la femme masquée », que l'on dit être la marquise de M..., n'hésite point, dans sa préface, à garantir l'authenticité de ces scandaleuses anecdotes, en assurant que son « livre a été vécu (sic), » il est permis de révoquer en doute l'exactitude de plusieurs de ces faits divers graveleux dont quelques-uns sont matériellement invraisemblables. Qui pourrait, par exemple, ajouter foi un seul instant à l'histoire du *râtelier de la comtesse?* De tels racontars ne conviennent qu'aux collégiens en goguette près des hétaïres de caboulots. Les noms des héros de ce petit livre sont déguisés bien insuffisamment sous des appellations fort transparentes. Quiconque a tant soit peu vécu à la fin du deuxième empire, reconnaîtra bien vite les prototypes de Burth, le couturier en vogue, de M^mes Grondinette, de Reminy, Cochonnette, etc., etc.

Quant à l'exécution matérielle du livre, elle est assez correcte; le frontispice est spirituel et joli, comme tout ce que fait J. Chauvet; les vignettes à mi-page sont plus que médiocres.

Ce n'est point par pruderie que l'on apprécie un peu sévèrement les « Mémoires secrets d'un tailleur pour dames », mais bien par bon goût; et l'on ne peut que s'étonner de voir des éditeurs qui nous ont donné si souvent de charmantes et utiles productions, offrir aujourd'hui au public un livre que dédaigneront certainement les bibliophiles et qu'accueilleront à peine les érotomanes.

EDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Les Publications de M. Lemonnyer. *Contes et nouvelles en vers du* XVIII^e *siècle*, 4 vol. in-16. *La Pucelle*, de Voltaire, 2 vol. in-16. *Curiosités bibliographiques*, 6 vol. in-8° écu.

M. J. Lemonnyer, l'ancien éditeur de Bruxelles, bien connu des bibliophiles pour le bon goût de ses publications et ses connaissances de lettré délicat, a établi à Rouen une officine d'éditeur d'où sortent les volumes les plus remarquables comme exécution typographique, ornementation, papier et illustrations charmantes. M. Lemonnyer est, pour ainsi dire, l'héritier direct, au point de vue de la science du livre et même des matériaux, de l'ancien éditeur Leclère, qui jadis, rue Dauphine à Paris, produisit une série d'ouvrages achevés avec une perfection rare. Ce pauvre Leclère, comme Malassis et tant d'autres, n'était point venu à son époque, à ce moment psychologique où le producteur artiste trouve un public préparé et enthousiaste; il est de ceux qui ont le mérite coûteux d'avoir sombré en ouvrant la voie glorieuse où d'autres récoltent aujourd'hui. Comme Leclère, M. Le-

monnyer vient de remettre au jour, dans le format in-16 Cazin ces quatre merveilleux volumes connus sous le titre des *Petits Conteurs en vers*, qui, grâce aux chefs-d'œuvre dont Duplessis-Bertaux les a ornés, se paient dans les ventes au prix de 600 à 1,002 francs et sont peut-être plus recherchés encore que l'édition des *Contes de La Fontaine,* dite *des fermiers généraux*. En mettant ces quatre volumes au prix de 60 fr., l'éditeur rouennais offre une véritable bonne fortune aux bibliophiles amoureux du dernier siècle, d'autant que cette réimpression, faite par Ch. Hérissey d'Évreux, est évidemment plus correcte que l'édition originale de Cazin. Les cuivres de Duplessis-Bertaux, très habilement retouchés, ont à la fois dans le tirage moderne, la vigueur, la netteté des épreuves primitives, et, lorsque le temps aura mis sur ces livres sa touche de vieil ivoire, ils surpasseront sans doute comme ensemble leurs aînés du XVIII^e^ siècle. M. Lemonnyer a tiré pour les amateurs : 50 exemplaires sur chine ; 150 sur papier whatman et 150 sur papier de Hollande dans le format écu. Il faudrait que le goût des livres d'art fût perdu en France pour que ceux-ci ne fassent point prime d'ici peu.

C'est encore en deux volumes, dans le format Cazin, avec gravures en-tête de Duplesssis-Bertaux, tirées en taille-douce que M. Lemonnyer nous offre la plus curieuse édition de la *Pucelle* de Voltaire (2 vol. in-16. — 40 fr.) Ces vignettes, assez décolletées, tirées en tête de chaque chant, ont une finesse d'exécution et un esprit trop connu pour que nous insistions ici ; c'est pour ainsi dire le complément des quatres volumes cités plus haut. — Ce sont des bijoux qu'il faut se hâter d'enchâsser dans le maroquin avec des petits fers rocaille, comme des bréviaires de la meilleure grivoiserie française.

Sous le titre de *Curiosités bibliographiques*, le même éditeur a réuni en élégantes plaquettes tirées sur beau papier vélin teinté et ornées de fleurons culs-de-lampe et lettres ornées, une série de dissertations curieuses, de facéties et petits contes d'une originalité incontestable.

Voici d'abord *la Pipe cassée ; poème épitrargi-poissardi-héroï-comique* de Vadé, avec les amusantes vignettes d'Eisen à mi-page ; puis viennent les ouvrages suivants :

Dissertation sur les idées morales des Grecs et sur le danger de lire Platon, par M. Audé, bibliophile (lire Octave Delepierre). Le volume, 3 fr.

J.-J. Rapsaet : *Les Droits du Seigneur*. Recherches sur l'origine et la nature des Droits connus anciennement sous les noms de Droits des premières nuits, de Markette, d'Afforage, Marcheta, Maritagium et Bumède. Réimpression textuelle sur l'édition originale de Gand, 1817.

I. de Born : *La Monacologie ou Histoire naturelle des moines,* traduite de l'original latin, par Broussonnet. Réimpression textuelle sur l'édition originale française de 1784, avec nombreuses figures dans le texte. Le volume, 5 fr.

Fantaisie scatologique. Une parodie curieuse de l'*Art poétique* de Boileau, tirée d'un almanach de poche du XVIII^e^ siècle, réimprimée pour les Pantagruélistes, avec Avant-propos par Le Corvaisier junior. Le volume, 2 fr.

Vivant-Denon : *Point de lendemain,* conte, orné d'une délicieuse vignette sur acier à mi-page et inédite. Le volume, 3 fr.

Nous reviendrons sur ces jolies collections, car nous croyons savoir que M. Lemonnyer nous prépare de nouvelles surprises. UBI.

Les Amours d'Ovide, traduction en vers du comte DE SEGUIER. 4^e^ volume de *la Petite Collection antique*, imprimée et éditée par A. Quantin.

Aucune collection n'a certes été aussi discutée que celle commencée par M. Didot et qui compte les *Odes d'Anacréon* et le *Virgile* parmi ses chefs-d'œuvre. Aucune n'a eu de plus violents détracteurs, aucune de plus chauds admirateurs. Nous sommes de ces derniers. Quoi ! on a dit que les règles typographiques n'y étaient pas observées, que c'était inusité... C'est là le propre mérite de ces petits volumes charmants qui vous étonnent d'abord, il est vrai, mais qui vous captivent aussi vite et vous retiennent sous leur charme. La collection entreprise par M. Quantin et qui comprend jusqu'à ce jour : *l'Amour et Psyché ; Daphnis et Chloé ; Héro et Léandre* et *les Amours* dont nous allons parler est plus originale et plus heureuse encore, du moins pour *Daphnis* et *les Amours,* mieux réussie que les deux autres volumes. Avant d'aborder la critique littéraire de la nouvelle traduction de M. le comte de Seguier, nous croyons être agréable aux amateurs en entrant dans des détails techniques sur la fabrication matérielle de ces petits ouvrages, d'un genre si nouveau en typographie que nous ne leur connaissons pas de précédents.

Chaque volume a une illustration originale et ne ressemblant à celle des autres que dans ses dimensions ; mais les procédés sont les mêmes et, en changeant les couleurs, ce que nous dirons des *Amours* pourrait se dire de *Daphnis et Chloé.* D'abord chaque page est encadrée. On a critiqué ces cadres en prononçant le mot de *paroissiens*. Mais n'encadre-t-on pas les choses précieuses, profanes et pieuses ? Et quoi de plus précieux et de plus précieusement imprimé que ces délicats chefs-d'œuvre ? Pour les élégies du poète de Sulmone, que pouvait-on mieux choisir que des roses, ces roses dont il se couronnait dans les festins qu'il a chantés. Chaque élégie est illustrée d'un entête ainsi conçu : un grand fond noir ; des personnages s'en détachant avec des chairs roses ; les draperies, les paysages et les accessoires sont obtenus avec des mélanges de noir, de rose et de jaune. La feuille de papier doit passer sous presse autant de fois qu'il y a, non pas de couleurs, mais de nuances de couleurs. Ainsi le rose du cadre et le rose des chairs n'est pas le même : deux tirages ; le jaune, trois ; le noir du fond, quatre ; le noir du texte, cinq. Pourquoi pas le même tirage pour le texte et le fond ? Parce qu'il faut beaucoup d'encre pour donner à ce fond la vigueur nécessaire et que, si le texte était imprimé en même temps, il serait bourbeux et manquerait de netteté. Ces procédés sont fréquents en lithographie ; ils sont rarement employés en relief et sur bois. La *chromotypographie* ne donne guère d'exemples semblables que pour des albums d'enfants, imprimés spécialement à Strasbourg, dans l'ancienne maison Silberman, et à Lille, chez M. Danel. M. Danel en tire des effets d'un autre genre du plus haut intérêt, et dont nous aurons à reparler à propos de ces publications.

On peut se rendre compte des difficultés qui résident principalement dans la taille du bois et dans le *repérage* des couleurs. Chaque point doit retomber à sa place : un millimètre d'écart ne produirait pas seu-

lement une tache, mais détruirait tout l'ensemble de la gravure et en ferait quelque chose d'informe. Théoriquement parlant, ces travaux peuvent se faire aussi bien à la machine qu'à la presse à bras; cette dernière cependant, plus lente, offre de meilleures garanties d'exactitude. A l'imprimerie Quantin, ces travaux sont exécutés indifféremment sur l'un ou l'autre outil. Une bonne part du mérite revient au graveur sur bois, qui doit graver un bois pour chacune des couleurs, en enlevant sur le bois destiné à la couleur rose tout ce qui doit devenir noir, et réciproquement. Depuis l'artiste qui conçoit, jusqu'au brocheur qui assemble les feuilles qui ont passé chacune entre les mains d'une dizaine d'ouvriers, tout le monde doit *aimer* ce qu'il fait pour réussir de semblables travaux.

Et maintenant, cela vaut-il les anciennes miniatures? Eh non! Mais est-ce de cela qu'il s'agit? Comparons-nous des pièces uniques, signées de Memling ou de Van Dyck et qui étaient le privilège de quelques princes, à des productions de la mécanique moderne, accessibles à tout le monde? Mais des volumes de cette nature retrouvés dans une centaine d'années, en admettant qu'ils ne soient pas continués, n'en seront pas moins la surprise et le charme des amateurs de l'avenir.

Nous voyons le rayon de bibliothèque qui contiendra les quinze ou vingt ouvrages de la collection! Il ne sera ni long, ni haut : le tout même pourrait tenir dans un petit écrin doublé de velours. Mais quelle tentation à reliures, si l'on veut donner à chacun de ces volumes un extérieur en rapport avec l'intérieur! Il faudra trouver vingt robes différentes. Ce sont là occupations et plaisirs de délicats.

Toute nue, d'ailleurs, et sans robe de maroquin, la traduction de M. le comte de Seguier peut se produire dans le monde. Elle est vive et franche, élégante et fidèle presque à suivre le texte vers pour vers. Point de fausse honte, et si la plume d'un latin peut tout dire, pourquoi n'en serait-il point de même de celle arrachée au coq gaulois? L'art est de rester toujours de bonne compagnie. Le traducteur n'y manque point : il faut lire la quatrième élégie, où Ovide enseigne à sa maitresse l'art de s'entretenir à table, en présence de son mari.

Viens avec ton mari; que ferons-nous sur l'heure?
Je ne sais; viens toujours avant.
Il paraît... feins un air modeste, en le suivant;
Mais qu'en passant ton pied m'effleure.
. . . .
T'avance-t-il un mets que lui-même a goûté?
Jette ce poison sous la table.
Soustrais ton cou d'ivoire à son bras détestable,
Ta tête à son bras détesté.

....Et autres conseils, plus précis et plus intimes encore. De nos jours, on dîne plus décemment; aussi ce sont des scènes romaines et :

... qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

Ce n'est pas que ce soit un livre pour les jeunes filles, mais un bibliophile peut tout lire; il le doit même.

Cette traduction n'est point une belle infidèle; elle est de la plus scrupuleuse exactitude, et cependant elle est vraiment aimable. Les traductions d'Horace se comptent par centaines, et tout magistrat bien né doit s'y essayer entre deux audiences : nous n'en disons point de mal. S'il y a relativement peu de traductions des *Amours*, en voilà au moins une excellente, très littéraire, spirituellement faite, dans un style sobre qui sait tout dire avec un art adorable. La tâche était difficile; M. le comte de Seguier a vaincu les *impedimenta* qu'offraient des descriptions d'une impudeur audacieuse. Sans être trop Gaulois, il a trempé sa plume dans l'encrier du XVIII[e] siècle, — ne montrant rien, laissant tout voir. A. C.

Le théâtre de Monte-Carlo, par MAURICE DUSEIGNEUR, avec eau-forte de H. Toussaint, d'après une peinture de G. Clairin. Paris, Édouard Rouveyre. 1 vol. in-8°.

Nommer ce livre un *volume*, c'est beaucoup; dire une *plaquette*, ce serait trop peu, car dans ces cent quinze pages nous trouvons à la fois le savoir de l'architecte réuni à la verve du littérateur et à l'enthousiasme de l'artiste. M. Duseigneur possède réellement cette trilogie du talent, et, de plus, il la contient dans une science délicate de bibliophile. Après avoir mis au jour, comme un joli péché de jeunesse, un petit poème parisien, rose, sensuel et curieusement élaboré, sous le titre de *Marcelle*, il ne revient de Cythère que pour retourner au pays du soleil et nous retracer sur un fond de lapis-lazuli les grandes lignes originales du théâtre de Monaco. Il nous initie à la construction de l'édifice, nous le fait contempler d'ensemble, analyse la décoration de la façade, nous montre les grandes voussures peintes et les peintures de la scène et conduit poliment ses visiteurs par le grand vestibule, orné des peintures de M. Jundt, jusque sur la terrasse du tir aux pigeons, cette nécropole des oiseaux de Cypris.

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Mais en transportant le lecteur sur les rochers de Monte-Carlo pour faire connaître à chacun l'œuvre du maître Ch. Garnier, M. Maurice Duseigneur reste littérateur tout autant qu'architecte et son récit est à la fois pittoresque, coloré et attrayant au possible.

M. Ed. Rouveyre a apporté dans l'édition de ce livre l'extrême bon goût dont il est coutumier. Le frontispice à l'eau-forte de H. Toussaint, d'après G. Clairin, est d'une finesse exquise et d'une grâce légère et vaporeuse comme l'œuvre charmante du peintre; les vignettes sur bois et l'impression sur vergé de Hollande sont très réussies; en un mot, le livre est aussi élégamment conçu et exécuté que le théâtre même dont il relate les richesses architecturales. UBI.

NOTA. — Nous nous réservons de parler dans notre prochaine livraison du *Joachim du Bellay* de Léon Séché, publié chez Didier; de *la Légende de Pierre Faifeu*, éditée par D. Jouaust dans le Cabinet du Bibliophile et surtout de la belle et magistrale édition de l'*Heptameron de la reine de Navarre*, dont l'éditeur, Auguste Eude, vient de faire paraître la première partie, format in 8°.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

Le *Journal officiel* publie le rapport suivant, adressé au président de la République par le président du conseil, ministre des affaires étrangères :

Monsieur le président,

Les mutations qui ont eu lieu récemment dans le haut personnel du ministère des affaires étrangères nécessitent quelques changements dans la composition de la commission des archives diplomatiques, instituée par décret du 21 février 1874.

Il me semble opportun de profiter de cette circonstance pour organiser la commission à nouveau et y faire entrer notamment plusieurs membres du Parlement et de l'Institut, qui se sont plus particulièrement adonnés aux travaux historiques ou diplomatiques.

Si vous approuvez cette manière de voir, je vous prie de bien vouloir revêtir de votre signature le projet de décret ci-joint.

Agréez, monsieur le président, l'expression de mon dévouement respectueux.

C. DE FREYCINET.

Paris, le 7 février 1880.

A ce rapport est annexé le décret suivant en date du 7 février, rendu sur les conclusions conformes du ministre des affaires étrangères :

La commission des archives diplomatiques, instituée au ministère des affaires étrangères par décret du 21 février 1874, est reconstituée ainsi qu'il suit:

Président:

M. Henri Martin, sénateur, membre de l'Académie française.

Membres:

MM. Emmanuel Arago, sénateur.
d'Haussonville, sénateur, membre de l'Académie française.
de Rozière, sénateur, membre de l'Institut.
Maze, député.
Antonin Proust, député.
Spuller, député.
Renan, de l'Académie française.
Camille Rousset, de l'Académie française.
Geffroy, membre de l'Institut, directeur de l'École française à Rome.
Hauréau, membre de l'Institut, directeur de l'Imprimerie nationale.
Maury, membre de l'Institut, directeur des Archives nationales.
Picot, membre de l'Institut.
Boutmy, directeur de l'École des sciences politiques.
Monod, directeur de la *Revue historique*, professeur à l'École des hautes études.
Rambaud, professeur de Faculté, chef de cabinet du ministre de l'instruction publique.
Albert Sorel, publiciste, secrétaire général du Sénat.
Le baron de Courcel, conseiller d'État, ministre plénipotentiaire, directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères.
Guéroult, ministre plénipotentiaire, directeur des archives et de la comptabilité au ministère des affaires étrangères.
Girard de Rialle, sous-directeur des archives, secrétaire.

Le *Journal officiel* publie la nomination de M. Fustel de Coulanges, comme directeur de l'École normale supérieure, en remplacement de M. Bersot, décédé.

Commission de géographie historique de l'ancienne France. — Par un arrêté en date du 20 janvier, une commission a été instituée par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, sous le titre de *Commission historique de l'ancienne France.*

Cette commission aura pour mission d'achever les travaux commencés par la commission de la topographie des Gaules: les cartes de la Gaule indépendante; de la Gaule soit sous la domination romaine, soit à l'époque franque et féodale ; les cartes spéciales indiquant la position des monuments mégalithiques, la découverte de monnaies gauloises, les bornes milliaires, les diverses couches ethniques qui ont contribué à la formation de la nationalité française. Elle devra aussi terminer le catalogue général des monnaies gauloises, et donner, d'après les nombreux documents recueillis, une édition de la *Notice des provinces et des cités de la Gaule.*

La commission de géographie historique de l'ancienne France fera, avec le concours des correspondants du comité, des archivistes et des instituteurs, un relevé de tous les noms de lieux dits figurant au plan cadastral de chaque commune; elle dressera un inventaire des *pouillés* pour préparer ultérieurement un *Corpus général* des pouillés de France et recueillera les textes itinéraires du moyen âge, ainsi que les dictons relatifs aux régions, aux villes, aux villages, etc. Elle devra, en un mot, centraliser tout ce qui peut toucher à la topographie historique de la France depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1789.

Sont nommés membres de cette commission :

MM. Henri Martin, membre de l'Académie française, sénateur, président.
Léon Renier, membre de l'Institut, vice-président.
Anatole de Barthélemy, membre du comité des travaux historiques, secrétaire.
Alexandre Bertrand, directeur du musée national de Saint-Germain, secrétaire.
Alfred Maury, membre de l'Institut;
F. de Saulcy, membre de l'Institut.

Ch. Robert, membre de l'Institut.
E. Desjardins, membre de l'Institut.
Aug. Longnon, répétiteur de géographie historique à l'École pratique des hautes études.
Ant. Héron de Villefosse, attaché à la conservation des monuments antiques au musée du Louvre.
Hamy (le docteur), aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle.
G. de La Noë, chef de bataillon du génie, commandant de la brigade topographique.

Catalogue de la Bibliothèque du comité de législation étrangère. — M. Aucoc a fait à l'Académie des sciences morales et politiques une intéressante communication au sujet de la bibliothèque de législation étrangère établie au ministère de la justice et dont le catalogue vient d'être achevé. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire le texte à peu près complet de cette communication :

La bibliothèque de législation étrangère est une œuvre toute récente; mais, en peu de temps, elle a pris une importance qui nous paraît digne d'attention. C'est à M. Dufaure que la création en est due. Lorsqu'il avait présidé la société de législation comparée, il avait été très frappé du zèle et du succès avec lesquels les membres de cette société s'appliquaient à faire connaître chaque année le mouvement législatif de l'Europe et de plusieurs pays de l'Amérique. Mais il avait constaté en même temps une lacune grave dans les instruments de travail nécessaires à tous ceux qui se livrent aux études de législation étrangère. Il n'existait nulle part en France une collection complète des lois des pays étrangers, de recueils de jurisprudence, des principaux traités qui commentent les lois et discutent la jurisprudence. Il fallait des ressources considérables pour créer cette collection. M. Dufaure a pensé que le gouvernement devait s'en charger. Par un arrêté du 27 mars 1876, il a établi dans ce but au ministère de la justice un comité où siègent plusieurs membres de cette Académie et un de nos confrères de l'Académie des inscriptions. Les deux Chambres ont approuvé l'institution nouvelle et ont voté les fonds nécessaires.

Aujourd'hui la bibliothèque est constituée dans ses éléments essentiels; elle comprend plus de 5,000 volumes dont la description se trouve dans le catalogue.

Bien que j'aie l'honneur de présider le comité, je puis faire valoir son œuvre, parce que tous nos collègues et particulièrement notre excellent secrétaire, M. Georges Louis, y ont apporté un contingent de travail beaucoup plus considérable que le mien. D'ailleurs nous avons obtenu dans presque tous les pays étrangers le concours de correspondants désignés par leurs gouvernements, qui nous ont donné d'excellents conseils, et nous ont même, dans plusieurs cas, procuré gratuitement d'importantes collections.

On trouve aujourd'hui dans la bibliothèque le texte des lois de tous les pays de l'Europe, sauf quelques petits États de l'Allemagne, d'un grand nombre d'États de l'Amérique, non seulement des États-Unis du Nord, du Canada, mais aussi du Brésil, du Chili, etc. Il y a encore des lacunes : par exemple, les monuments de la législation des colonies anglaises dans l'Océanie, du Pérou, du Mexique manquent à la collection; le comité s'occupe de les réunir. L'Asie et l'Afrique commencent aussi à être représentées par quelques volumes. Au texte des lois, on a souvent pu joindre des annales parlementaires, des recueils de jurisprudence, des ouvrages de doctrine et d'histoire du droit. C'est pour l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Belgique, l'Espagne, l'Italie, la Russie, la Suède et la Suisse que la bibliothèque est particulièrement riche.

Il suffit de parcourir le catalogue pour apercevoir combien le travail de codification des lois est devenu général ; avec quelle activité les peuples qui nous entourent ont refondu leur législation dans presque toutes les branches du droit.

Plusieurs pays ont une collection complète de codes semblable à la nôtre et d'origine plus ou moins récente : d'abord la Belgique, qui avait gardé nos codes après 1814, mais qui, depuis 1830, en a revisé plusieurs et qui continue son travail, puis l'Italie qui revise également ses codes promulgués en 1860 et 1865, les Pays-Bas, la Roumanie, la Russie, la Serbie.

Il ne manque à l'Allemagne et à l'Espagne qu'un code civil; à l'Autriche, qu'un code de procédure civile; au Portugal, qu'un code d'instruction criminelle. La Hongrie s'est récemment donné un code de commerce et un code pénal. La plupart des cantons de la Suisse ont plusieurs codes. La Grèce élabore son code civil. L'Angleterre elle-même, qui avait fait des codes pour son empire de l'Inde, mais qui répugnait à remanier sa propre législation, vient d'entrer dans la même voie pour la législation criminelle; un projet a été présenté l'an dernier au Parlement. Nous pourrions encore signaler des codes dans plusieurs États de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud.

Pour ne nous placer qu'à notre point de vue d'étrangers, il y a là une grande simplification dans l'étude de la législation des autres pays. Il y a aussi, nous devons le dire, un exemple qu'on devra suivre, afin de ne pas laisser les modèles que nous avons donnés autrefois à l'Europe souffrir de la comparaison avec les codes plus récents.

Le catalogue a été rédigé avec beaucoup de soin, et le comité a adopté les dispositions qui lui paraissaient les plus propres à faciliter les recherches.

Des divisions spéciales ont été consacrées au droit international et à la législation comparée.

Pour la législation étrangère proprement dite, tous les États des cinq parties du monde sont classés par ordre alphabétique; les ouvrages d'ensemble, encyclopédies, préliminaires, sont placés les premiers; puis, viennent les collections de textes législatifs et d'arrêts, ensuite les ouvrages spéciaux sur chaque branche de droit. Le titre de l'ouvrage est reproduit dans la langue du pays (l'imprimerie nationale a même tenu à donner son cachet à ce livre, non seulement en employant des types variés qui font bien ressortir les différents éléments juxtaposés, mais en imprimant les titres des ouvrages grecs, russes, serbes, avec des caractères de l'atelier oriental). Le titre est ensuite traduit, et, s'il y a lieu, accompagné de notes qui font connaître l'objet des ouvrages complexes, ou signalent les traductions et les analyses récemment publiées en langue française.

Le catalogue est complété par trois tables : table des noms d'auteurs, table analytique, table générale des matières.

Il est facile, on le voit, de se rendre compte des res-

sources précieuses qu'offre la bibliothèque du comité de législation étrangère.

J'ajoute que le comité n'a pas seulement pour mission de réunir la collection des lois étrangères. Il s'occupe avec activité de faire traduire les codes les plus importants et les plus nouveaux. J'aurai soin d'entretenir l'Académie des publications qu'il prépare, aussitôt qu'elles seront achevées.

M. Chantelauze, nous apprend la *Revue critique d'histoire et de littérature,* vient de découvrir dans la bibliothèque de la famille de Montmorency-Luxembourg un vieux manuscrit de la chronique de Louis XI par Philippe de Commynes, qui est évidemment d'une rédaction plus ancienne que celle des trois manuscrits de la Bibliothèque nationale. Ce manuscrit appartenait à Diane de Poitiers, dont il porte les croissants plusieurs fois répétés sur sa vieille tranche dorée. Il contient une quantité considérable de variantes (15 à 25 par chaque page in-folio), et plusieurs de ces variantes sont de formes plus archaïques que les textes connus. Il offre, en outre, un très grand nombre d'inversions conformes à l'usage du xv[e] siècle et des époques antérieures. — Ces inversions se trouvent surtout au commencement des paragraphes (ex. : *Et arrivé que fût le roi devant Liège;* les copistes du xvi[e] siècle ont presque tous rajeuni cette vieille tournure et mis « lorsque le roi fût arrivé devant Liège. ») Ces variantes, qui modifient assez sensiblement le texte pour quelques passages, ne sont pas souvent très heureuses, mais parfois elles sont curieuses, originales, et le nombre en est assez grand pour avoir permis à M. Chantelauze de reconstituer un meilleur texte de Commynes. Le manuscrit ne contient pas du reste de passages entièrement inédits; quelques-uns sont complètement remaniés, mais sans que le sens connu soit profondément modifié. En somme, la découverte de ce manuscrit est très importante au point de vue de la richesse de détails et de formes plus anciennes qu'il offre à la lecture.

L'édition nouvelle paraîtra à la fin de cette année à la librairie Didot et contiendra un grand nombre de planches gravées sur bois et de chromolithographies reproduisant les monuments du xv[e] siècle.

Dans sa réunion du 23 février, la conférence des avocats, réunie sous la présidence de M. Colmet d'Aage, membre du conseil de l'ordre, a discuté la question suivante :

« L'auteur de l'ouvrage critiqué dans un journal, peut-il, en vertu de l'art. 11 de la loi de 1822, obliger le gérant à l'insertion d'une réponse? »

La conférence a adopté l'affirmative.

La Bibliothèque nationale, dit le *Figaro*, vient d'avoir communication de deux manuscrits des plus intéressants. Ce sont deux fragments autographes des Épîtres de saint Paul.

Ces fragments ont été trouvés dans un volume de la bibliothèque de saint Ambroise, au Mont-Athos. Rapprochés du manuscrit incomplet que possède le Vatican, ils ont été d'autant plus facilement reconnus authentiques qu'ils manquaient à ce manuscrit, aux déchirures duquel ils se rapportent absolument.

En Allemagne, les archivistes paléographes viennent de suivre l'exemple qui leur avait été donné par les bibliothécaires d'Amérique et d'Angleterre.

On sait que ces derniers ont fondé, depuis quelques années, des congrès annuels, et cette idée a exercé une heureuse influence sur l'organisation et la constitution des bibliothèques en ces deux pays, comme on commence à s'en apercevoir. Le congrès des bibliothécaires anglais de cette année a eu lieu dans les derniers jours du mois de septembre, à Manchester, et ceux qui y ont assisté ont pu se convaincre du progrès des bibliothèques populaires chez nos voisins, bibliothèques créées en dehors de l'État, même en dehors des municipalités.

On peut donc les appeler communales, en ce sens qu'elles sont la propriété de la communauté tout entière, étant fondées au moyen d'une taxe additionnelle sur les contributions; cette taxe est de droit, dès que dix bourgeois d'une localité déclarent qu'ils jugent convenable que le maire convoque un meeting de bourgeois pour qu'il soit voté sur l'opportunité de la création d'une bibliothèque en cette localité, et que le meeting ayant été convoqué, et le vote ayant eu lieu, les *oui* l'emportent sur les *non*. D'autre part, le congrès américain, qui a eu lieu il y a quelques mois à Boston (États-Unis) a été très suivi, et a montré les progrès considérables faits par les Américains dans l'arrangement des bibliothèques.

Ces réunions annuelles, créées dans l'intérêt des bibliothèques et par conséquent du public qui les fréquente, en rapprochant les uns des autres les membres d'une même profession intellectuelle qui vivaient isolés, ont eu pour effet indirect d'appeler l'attention sur la situation matérielle des intéressés qui n'est pas ce qu'elle devrait être, bien qu'elle soit pourtant, en Angleterre et aux États-Unis, bien supérieure à ce qu'elle est dans la plupart des autres pays.

Les archivistes allemands ont pensé qu'il y avait lieu de faire, pour les archives qui renferment de si précieux trésors et qui sont si importantes pour l'ancienne histoire, ce qui avait été fait pour les bibliothèques en Amérique et en Angleterre.

Ce congrès vient donc d'avoir lieu à Landshut: des archivistes et des employés d'archives de Dresde, de Francfort, de Darmstadt, de Gratz, etc., s'y étaient rendus.

Entre autres questions qui ont été agitées, parmi celles qui présentent un intérêt général, nous citerons surtout ce qui concerne les expositions d'archives, expositions soit temporaires, soit permanentes dont plusieurs membres ont fait ressortir l'utilité. Des essais, tentés à Francfort et à Marbourg, ont parfaitement réussi.

L'aménagement intérieur des bâtiments d'archives, le chauffage et la disposition des salles ont donné lieu à d'intéressantes discussions. On a surtout signalé le danger qui menace les collections, danger provenant de la mauvaise qualité de papier et des encres qui n'ont pas de consistance. Dans quelques décades d'ici, si les matériaux ne s'améliorent pas, il faudra balayer comme vieux papiers tout ce qui nous arrive actuellement en fait d'actes, a dit un des assistants.

Dans cette conférence, il a été aussi beaucoup question du rangement des collections, du développement des archives, de leur communication au public et des principes qui doivent présider à la publication des matériaux qu'elles renferment.

L'*Aurora* a signalé les précieuses acquisitions de documents dont le Saint-Père vient d'enrichir les archives vaticanes.

Voici l'énumération à peu près complète de ces documents qui sont destinés à éclaircir plusieurs points importants de l'histoire des trois derniers siècles.

Ce sont d'abord douze codes très remarquables par leur antiquité et par l'importance des matières qu'ils traitent: les *Institutes* de Justinien, les *Digestes vetus, novum, infortiatum,* tous en parchemin et enrichis du glossaire de Bologne, en particulier de celui d'Irnerio. Le *Digestum novum* est surtout précieux, en tant qu'il remonte certainement au commencement du XIIe siècle, et peut-être même à la fin du XIe.

D'autres volumes comprennent, l'un, les neuf premiers livres du Code; l'autre, les trois derniers livres, d'après l'antique division bolonaise.

On remarque aussi deux exemplaires des Décrétales de Grégoire IX, sur parchemin, et antérieurs au temps de Boniface VIII. Ces volumes sont également enrichis du glossaire de Bologne. Un des exemplaires contient les lettres adressées par Grégoire IX, à l'Université de Paris.

Il y a en outre un précieux volume de décisions de la Rote, lequel représente l'application du droit au XIVe siècle. Ce volume est très rare, attendu que la collection même des archives de la Rote ne commence qu'au XVe siècle.

Enfin, l'acquisition que vient de faire le Saint-Père comprend aussi plusieurs documents relatifs à l'histoire du XIIIe siècle, pour la plupart inédits et très importants.

L'*Aurora* ajoute que le Saint-Père a daigné accorder l'usage de ces précieux volumes à l'Académie historico-juridique de Rome, qui en profitera amplement pour ses études et ses publications, et en particulier pour la nouvelle Revue que cette célèbre Académie fera bientôt paraître.

Nous lisons dans le numéro de janvier du *Polybiblion :*

« Les travaux bibliographiques sur les auteurs célèbres ne se ralentissent pas en Angleterre. L'auteur de la *Bibliographie de Ruskin,* M. Richard Herne, va publier la *Bibliographie de Dickens,* renfermant par ordre chronologique tous les écrits en prose et en vers de l'illustre romancier publiés de 1834 à 1870 ».

Voici les thèses soutenues par les élèves de l'École des chartes (promotion de 1880) pour obtenir le diplôme d'archiviste paléographe : M. Chevreux : *Recherches sur les grands jours de Troyes sous Charles V et Charles VI;* M. Couard-Luys : *Introduction au cartulaire de Saint-Spire de Corbeil, suivie du cartulaire;* M. Couraye du Parc : *la Mort d'Aimeri de Narbonne ou la bataille des Sagittaires,* chanson de geste du XIIIe siècle, texte critique; M. Estienne : *Étude sur le gouvernement et l'administration de la ville d'Orléans* (XII-XVIIIe siècle); M. Giraudin : *Essai sur la preuve testimoniale dans les lois germaniques de la première race;* M. Hanotaux : *les Intendants des provinces, origines et progrès de leur institution* (1550-1631); M. Kaulek : *Étude critique sur le rosier des guerres;* M. Loriquet : *la Franche-Sergenterie des chapitres cathédraux et des collégiales et en particulier la franche-sergenterie du chapitre de Reims;* M. Mortet : *Étude sur la vie et l'administration de Maurice de Sully, évêque de Paris* (1160-1196); M. Philippon : *La Provence de 1245 à 1252;* M. Rouchon : *Conon de Béthune, trouvère* (XII-XIIIe siècle); M. Teulet : *le Liber brevium de Martin V.*

L'imprimerie nationale s'occupe en ce moment de l'impression d'un ouvrage de M. Charles Thurot sur la *prononciation française aux* XVIe *et* XVIIe *siècles.* L'ouvrage sera complet en 2 volumes in-8°.

L'abbé de Broglie vient d'être chargé à l'Université catholique de Paris, d'un cours d'*Histoire des cultes non chrétiens.*

La commission relative à l'isolement de la Bibliothèque nationale s'est prononcée pour l'ouverture immédiate au budget d'un crédit de 3,700,000 francs, qui sera affecté à l'achat des immeubles situés à l'angle des rues Colbert et Vivienne.

NÉCROLOGIE

Le Sénat vient de perdre un de ses membres les plus distingués, M. Léonce de Lavergne.

M. Léonce de Lavergne était né à Bergerac en 1809. Il fut élevé à Toulouse et fit ses débuts littéraires dans la *Revue du Midi;* il obtint, en 1838, la chaire de littérature à Montpellier. Puis il vint à Paris, ne tarda pas à devenir un des principaux collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes,* et entra peu de temps après comme rédacteur au ministère des affaires étrangères. Maître des requêtes au conseil d'État en 1842, ensuite sous-directeur au ministère des affaires étrangères, M. Léonce de Lavergne fit à cette époque des travaux importants, entre autres, les recherches de la guerre civile en Espagne, qui furent très remarquées. En 1846, il fut nommé député de Lombez. Il donna sa démission lors de la révolution de 1848, et s'adonna tout entier à des études économiques, financières et historiques. Il fut nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1855.

Aux élections générales de 1863, M. Léonce de Lavergne, qui s'était porté candidat indépendant dans le Gers, échoua. Ce ne fut qu'après la chute de l'empire que les électeurs de la Creuse l'envoyèrent siéger à l'Assemblée nationale. Ses collègues en firent un sénateur inamovible; il siégea d'abord au centre droit, mais bientôt il se prononça énergiquement contre la politique de ce groupe et contribua par sa loyale adhésion à fonder la République.

Parmi les nombreux et remarquables travaux qu'il laisse, on doit citer : *Essai sur l'Économie rurale de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande*, qui a été traduit dans toutes les langues; *Économie rurale de la France, depuis 1789, l'agriculture et la population;* les *Assemblées provinciales sous Louis XVI;* les *Économistes français du* XVIII[e] *siècle.*

M. Léonce de Lavergne était commandeur de la Légion d'honneur.

M. l'abbé Noirot, ancien professeur de philosophie au lycée de Lyon, ancien inspecteur général de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire, ancien recteur de l'Académie de Lyon et officier de la Légion d'honneur, vient de mourir.

M. l'abbé Noirot forma un grand nombre d'élèves dont quelques-uns sont aujourd'hui très connus. Il fut le maître d'Ozanam, de Francis Ponsard, de Victor de Laprade, du docteur Charles Robin, de Frédéric Morin, de MM. H. Fortoul, de Parieu et de plusieurs autres hommes éminents. Il fut l'ami de Lamennais, de Lacordaire, de Montalembert.

Depuis longtemps il s'était retiré à Paris pour se livrer à des travaux philosophiques.

M. l'abbé Noirot était né dans la Haute-Marne, le 24 fevrier 1793, et était fils d'un ancien membre de la Législative de 1791.

M. Bersot (Ernest), directeur de l'École normale supérieure, membre de l'Institut, vient de mourir à l'âge de soixante-quatre ans.

M. Bersot, ancien élève de l'École normale supérieure, avait été, en 1840, le secrétaire de Cousin et s'était montré un des plus ardents champions de la philosophie éclectique.

En 1852, il était professeur de philosophie au collège de Versailles; ayant refusé de prêter serment, il se lança dans le journalisme.

Depuis vingt ans, il collaborait aux *Débats,* où il traitait spécialement les questions littéraires et philosophiques. M. Bersot a écrit plusieurs articles dans la *Revue de l'instruction publique,* le *Dictionnaire des sciences philosophiques,* la *Revue de Paris,* la *Revue nationale,* etc. Il laisse de nombreux ouvrages de critique qui se distinguent par une érudition aimable et une clarté de style qui est rare chez les universitaires de profession.

La Société de géographie de Paris vient d'apprendre, par une dépêche de la Société de géographie de Marseille, que l'abbé Debaize est mort à Oudjidji, sur les bords du lac Tanganyika.

On se rappelle que l'abbé Debaize avait entrepris, avec une subvention votée par le Parlement français, de traverser l'Afrique de la côte orientale à la côte ccidentale.

On annonce la mort de M. Hippolyte-Félix Capitaine, ancien médecin de marine, membre des Sociétés de géographie de France et commerciale de Paris, directeur du journal *l'Exploration.*

Nous avons le regret d'apprendre la mort de M. Hippolyte Walferdin, ancien représentant du peuple à la Constituante de 1848.

Savant distingué, il fut le collaborateur de Dulong et de François Arago, qui l'associèrent à leurs recherches sur l'accroissement de la température de la Terre à mesure qu'on s'éloigne de sa surface. On lui doit le thermomètre à déversoir qui leur fut d'un si grand secours pour la mesure de la température de l'eau dans les grandes profondeurs, ainsi que des thermomètres *a minima* et *a maxima* fonctionnant dans la position verticale.

Il prit une part active à la publication de la première bonne édition de Diderot, l'édition Brière, et réunit une riche collection de tableaux, surtout de Fragonard, à une époque où ce maître était tombé dans l'oubli. Il est mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, fidèle à ses convictions politiques et philosophiques.

On annonce la mort de M. Bost, jurisconsulte distingué.

Il débuta dans la carrière administrative, et était préfet du département du Lot lorsqu'arriva le coup d'État du 2 décembre. Rentré dans la vie civile, M. Bost collabora à l'*Encyclopédie du* XIX[e] *siècle,* au *Journal des communes,* et publia divers ouvrages très estimés sur l'*Organisation des corps municipaux,* les *Conseils de fabrique,* le *Recrutement,* etc. Le plus remarquable des ouvrages de M. Bost est le *Correspondant des justices de paix,* revue mensuelle fondée en 1850 sous le patronage et avec la collaboration de M. Dufaure.

Le duc de Gramont vient de mourir. Il était né à Paris le 14 août 1819. Ancien élève de l'École polytechnique, il quitta l'armée peu de temps après y être entré et franchit tous les degrés hiérarchiques de la carrière diplomatique. Il représenta successivement le gouvernement impérial à Cassel, Stuttgard, Turin, Rome, et enfin à Vienne. Le 15 mai 1870, il fut appelé à prendre le portefeuille des affaires étrangères, en remplacement de M. Daru, dans le cabinet Ollivier.

On sait le rôle qu'il joua lors de la déclaration de guerre.

Après l'effondrement de l'empire il se retira en Angleterre, d'où il écrivit plusieurs lettres pour tenter de justifier sa conduite dans les événements de 1870. Depuis, il publia plusieurs ouvrages, entre autres *la France et la Prusse avant la guerre* (1872), et, sous le pseudonyme de *Memor,* une série d'articles dans la *Revue de France.*

On annonce la mort de M. Émile Carrey, député de Seine-et-Oise. M. Pierre-Émile Carrey siégeait au centre gauche depuis les élections de 1876.

Il était à la fois un homme politique et un homme de lettres distingué. A la suite de missions dans l'Amérique du Sud, en Algérie, en Italie et en France, il avait publié divers ouvrages : *l'Amazone, les Récits de Kabylie, Grandeur et avenir des États-Unis, le Pérou,* etc.

M. Émile Carrey était maire de Vieille-Église depuis vingt ans, ancien conseiller d'arrondissement,

membre du conseil général pour le canton de Rambouillet. Il était âgé de soixante ans.

M. Eugène Poitou, conseiller honoraire à la cour d'appel d'Angers, chevalier de la Légion d'honneur, vient de mourir à Toulon, après une longue et douloureuse maladie, à l'âge de soixante-quatre ans.

M. Eugène Poitou étudia le droit à Paris et devint successivement substitut à Laval, au Mans, à Angers. Il était depuis 1848 juge au tribunal de première instance d'Angers, lorsqu'il fut nommé conseiller à la cour d'appel de cette ville en 1856.

M. Poitou était l'auteur de critiques littéraires remarquées. On cite particulièrement de lui un *Discours sur la vie et les écrits du duc de Saint-Simon; l'Éloge de Vauvenargues;* les *Philosophes contemporains et leurs systèmes religieux; Portraits littéraires et philosophiques; Voyage en Espagne,* etc.

Nous apprenons que M. Charles Nègre, peintre artiste et inventeur de la gravure héliographique, est mort à Grasse, sa ville natale.

Nous apprenons la mort de M. Paul Coq, avocat, professeur d'économie politique et de législation. M. Paul Coq a publié un grand nombre d'ouvrages dont la plupart traitent de questions économiques; il professait avec grande distinction; son savoir était très étendu et il s'était acquis à force de mérite une réputation qui lui survivra.

Auguste Bry, l'imprimeur lithographe bien connu, vient de mourir à Paris à l'âge de soixante-seize ans.

Auguste Bry meurt sans fortune, laissant une fille et quatre fils, dont les deux aînés restèrent jusqu'à la fin les compagnons dévoués de ses nombreux travaux.

C'est de l'imprimerie lithographique d'Auguste Bry que sont sorties tant de planches réputées de l'œuvre de Charlet, d'Hippolyte Bellangé et de Raffet, qui, tous trois, lui avaient voué, de leur vivant, la plus profonde estime et l'amitié la plus vraie.

Les frères Gihaut, morts également tous deux, éditèrent ces principales planches, la plupart de *premier ordre.* Celles de Raffet, entre autres, furent particulièrement remarquées.

Auguste Bry avait été fait chevalier de la Légion d'honneur vers la fin du second Empire, et son imprimerie, installée d'abord rue du Bac, et en dernier lieu 139, rue de Sèvres, a conservé intacte la légitime réputation dont elle jouissait depuis longtemps, autant pour sa valeur même que pour la parfaite honorabilité avec laquelle elle ne cessa d'être dirigée par Bry lui-même, secondé par ses fils.

L'Allemagne vient de perdre un de ses jurisconsultes les plus distingués. M. Wæchter, ancien professeur de droit à l'université de Tubingue et à l'université de Leipzig, auteur d'ouvrages remarquables sur le droit criminel et sur l'histoire du droit, est mort le 15 janvier à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

M. Ignazio Ciampi, professeur d'histoire du moyen âge et d'histoire moderne à l'université de Rome, vient de mourir. Il laisse un grand nombre de travaux historiques et littéraires très estimés.

NOTES ET INFORMATIONS

SUR LES INDUSTRIES DU LIVRE

L'administration des brevets d'invention de l'Amérique du Nord continue à utiliser les reproductions photographiques (phototypo et photolithographie) pour la divulgation des brevets. Quinze millions d'exemplaires de planches et dessins explicatifs annexés aux brevets ont été imprimés en 1878-1879; le gouvernement en a tiré un profit d'environ 60,000 francs. Il restait au 1er janvier environ 58,000 brevets anciens à reproduire.

Le dernier numéro des *Annales de l'Imprimerie* qui se publient à Bruxelles contient le rapport de la chambre syndicale de l'imprimerie et de la librairie belges.

Voici quelques extraits de ce rapport, rédigé par M. Victor Havaux :

Les tableaux du mouvement commercial de la Belgique avec l'étranger démontrent que l'année 1878 a été inférieure à sa devancière.

En effet, nous ne trouvons plus à l'exportation que 209,611 kilogrammes de livres en feuilles, brochés et reliés, contre 221,099 kilogrammes en 1877, et 368,065 francs de produits typographiques autres, contre 421,202 francs l'année précédente. C'est en France que nous exportons le plus, puis en Angleterre, dans les Pays-Bas et en Allemagne.

A l'importation, la diminution est plus grande encore. De 1877 à 1878, il y a un écart de 86,238 kilogrammes; de même, la valeur des produits typographiques autres importés tombe de 1,450,203 francs à 1,423,629 francs. Les importations françaises ont baissé; le contraire se remarque en ce qui concerne l'Angleterre et l'Allemagne.

Pendant la période décennale de 1868 à 1878, les importations suivent une marche constamment ascendante; nos exportations augmentent également, mais en subissant parfois de singulières et brusques variations. Ainsi elles atteignent 1,575,229 francs en 1868, 2,117,882 francs en 1869 et ne dépassent pas 1,480,000 fr. en 1870. L'année suivante, elles remontent à 2,068,007 fr. pour retomber, en 1872 et 1873, se relever en 1874, atteindre 2,178,894 francs en 1875, et, enfin, comme nous venons de le voir, redescendre en 1878. L'écart moyen entre le total des importations et celui des exportations est d'environ 23 1/2 millions de francs.

D'où provient cet écart considérable?

De la faible faveur que nous accordons aux opérations de librairie, du peu de capitaux que nous y consacrons, de notre engouement pour les ouvrages de facture étrangère, française surtout. N'avons-nous pas vu déjà, ne voyons-nous pas souvent encore, trop souvent, hélas! des œuvres d'écrivains belges nous revenir de France sous une marque de fabrique française, édités par des libraires parisiens? Nous devons réagir contre cette situation et réagir énergiquement; mais comment et que faire pour cela?

Si nous nous groupions, si, nous aidant les uns les autres, sérieusement, nous poursuivions en commun les réformes utiles, si nous recherchions ensemble les moyens les plus pratiques pour activer la vente, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; si nous faisions ce que font les libraires allemands: recommander les ouvrages édités par des confrères, souscrire même, à charge de réciprocité, pour un certain nombre d'exemplaires de toute œuvre de valeur et pour la lancer, ouvrir toutes grandes les voies de publicité dont nous disposons; si même, attaquant chez lui le concurrent redoutable, nous allions créer sur les plus grandes places de librairie étrangère, fût-ce même au prix de sacrifices qui seraient bientôt récompensés, des dépôts de nos productions littéraires, d'éditions belges, dépôts qui pourraient être collectifs, s'il le fallait, les choses n'en iraient-elles pas mieux?

Poser la question, c'est presque la résoudre; il suffit pour cela de la bonne volonté, de la condescendance et d'une persévérante et patiente énergie. Le nouveau département de l'instruction publique pourrait apporter sa pierre à l'édification de cette œuvre, en mettant au concours les ouvrages belges nécessaires à l'enseignement à tous les degrés et, dans l'intervalle, mettre dans les catalogues des ouvrages scolaires et des livres de prix, surtout des œuvres belges.

Cette mesure alimenterait l'imprimerie et la librairie belges et aurait, en outre, l'immense avantage de mettre entre les mains des élèves ou des étudiants des livres ou des traités conformes à nos lois, à nos mœurs, répondant à notre caractère, à nos idées, à nos besoins, uniformes enfin par le but au moins qu'ils poursuivraient ensemble.

Ce ne sont d'ailleurs ni les bons auteurs ni les bons écrivains qui manquent à la Belgique, ce ne sont pas non plus les éditeurs prêts à tous les sacrifices pour faire réussir leurs œuvres, qui leur feraient défaut; l'année 1878 a vu éclore (voy. le *Bulletin de la Bibliographie belge*) des œuvres de mérite dont plusieurs sont dues à des savants ou à des littérateurs renommés, même au delà, pour ne pas dire surtout au delà de nos frontières. Ainsi les derniers volumes des *Principes de droit civil,* de ce monument élevé à la science du droit, comme on les a appelés, de M. le professeur Laurent, ont paru pendant l'année, de même que le *Traité du microscope,* de M. le Dr Van Heurck, ouvrage tenu en haute estime par le monde savant; celui de M. Adan, sur le *Monde invisible dévoilé;* l'ouvrage de M. Juste, sur *Léopold Ier et Léopold II;* le remarquable travail du général Brialmont, sur la *Fortification du champ de bataille,* qui a fait époque dans le monde militaire; le splendide ouvrage du baron Stein, *Armorial des alliances de la Belgique;* enfin, le nouveau *Globe terrestre,* qu'un nouvel institut géographique a créé, avec un succès rare en Belgique, à un prix défiant toute concurrence étrangère. Ce sont là des œuvres sorties de presses belges, et ceci nous amène à l'examen plus particulier de la situation de l'imprimerie en 1878.

L'imprimerie a continué à souffrir de la stagnation générale des affaires et de la crise industrielle et commerciale dont on ne peut encore prévoir la fin. L'élévation du prix de la main-d'œuvre et l'antagonisme qui existe chez les maîtres imprimeurs et les pousse à se faire, dans le cercle restreint des travaux mis sur le marché, une concurrence désastreuse, n'ont pas laissé de contribuer à aggraver cette situation, tandis que la province, dont les moyens producteurs sont moins coûteux, enlevait à Bruxelles beaucoup d'ordres de toute nature.

Comme les ouvriers typographes, les maîtres imprimeurs devraient se réunir en association, qui aurait pour but l'étude en commun des réformes utiles et pratiques et l'assistance mutuelle des patrons; ainsi disparaîtrait l'antagonisme qui n'existe encore que trop entre eux aujourd'hui.

Cette idée n'est pas nouvelle, elle n'a pas jusqu'ici porté de fruits. Puisse être proche le jour où il en sera autrement! Il y va de l'avenir de l'art typographique en Belgique.

The British and Colonial nous présente dans ses deux livraisons de janvier des échantillons de papier fort remarquables :

Un papier cerise, nuance qui devient fort à la mode, sorti des usines de MM. Henggeler, Hammerli and Co, et un beau vergé mécanique légèrement teinté lilas, de la fabrication de M. Nicholas B. Downing.

C'est une heureuse innovation de notre confrère anglais de tenir ainsi sa clientèle au courant des nouveautés de la production du papier.

Le *London Provincial and Colonial Press* publie, sous toutes réserves, des communications qui lui ont été envoyées sur l'emploi des machines à composer et à distribuer dans l'imprimerie d'un journal de Liverpool. Ce journal est quotidien et a été composé pendant toute l'année par quatre machines à composer et sept à distribuer. L'économie approximative réalisée pendant l'année aurait été de 500 livres sterling. Les ouvriers employés à ces machines sont mieux payés que les compositeurs à la casse. Notre confrère fait suivre cette note de l'observation suivante : « Si cette nouvelle est vraie, nous ne tarderons pas à apprendre que les machines à composer et à distribuer ont été introduites dans toutes les imprimeries de Liverpool. » Nous trouvons aussi dans le même journal la nouvelle suivante: « Il paraîtrait qu'une édition de la Vie de sir Gladstone aurait été composée par trois machines système Mackie dans l'espace de douze jours. Cette biographie comprend 600 pages. »

Le *British and Colonial Printer* a commencé dans son numéro du 1er janvier un travail qui ne manque pas d'intérêt et qui peut être d'une grande utilité pour les représentants de commerce n'ayant pas encore eu de relation avec les imprimeurs de la province. Notre confrère publie, par ville, le nom des principaux imprimeurs et éditeurs, avec de nombreux

renseignements sur l'importance de la maison, le genre des travaux, le matériel, etc., etc. Le titre donné à ce travail est : *What printers are do ing in the provincer ?* (Que font nos imprimeurs de province ?) La ville de Nothingham a commencé la série qui promet d'être longue et intéressante.

Les *Annales de l'Imprimerie* signalent une nouvelle machine à fondre créée par MM. Foucher frères, constructeurs à Paris, rue Dareau.

La nouvelle machine, disent les *Annales*, réalise une amélioration sur la production journalière de l'ancienne, déjà si remarquable cependant.

Elle peut, sur la demande du client, être chauffée par l'appareil spécial au gaz que construisent MM. Foucher ou par un fourneau au charbon.

Elle fonctionne à bras ou au moteur mécanique.

Dans le beau type que nous avons eu sous les yeux et qui est construit pour fondre des caractères de 5 à 14 points, le moule, fondu tout d'une pièce, échappe à ces inégalités de dilatation, si gênantes dans les moules ordinaires en pièces rapportées.

Le plateau étant mobile, tous les détails des mouvements peuvent être amenés sous les yeux de l'ouvrier, qui exécute, sans aucune gêne, les vérifications, les réparations, le graissage, les nettoyages nécessaires, sans être obligé de suspendre le travail de la machine.

La hauteur du moule, réglée invariablement, supprime ces corrections après coup, si onéreuses pour les fondeurs.

L'épaisseur et la force de corps des caractères est absolument régulière.

Une brosse mécanique essuie l'œil de la matrice à chaque lettre fondue et fait disparaître les grains, défaut si commun et si grave dans les fontes obtenues par les procédés ordinaires.

Quant aux opérations exécutées *automatiquement et sans réglage* par la machine Foucher, elles comprennent, outre le moulage : la romperie (qui supprime l'excès de fonte), la frotterie (déjà signalée) et la composition (arrangement des caractères dans le composteur).

Toutes ces opérations s'exécutent avec une sûreté et une précision admirables, à l'aide d'une pince mécanique adhérente au chassoir, et qui saisit chaque lettre isolément.

Telle est la grande nouveauté offerte aux fondeurs de caractères par MM. Foucher.

Quant à leurs autres appareils : moules pour vignettes, moules à cadrats, moules à filets, etc., etc., coupoirs d'espaces, machines à raboter, à créner etc., outils et appareils d'imprimerie : casses, composteurs, galées, marbres, etc., etc., sans compter l'admirable *machine Foucher* qui, dans un espace de 40 décimètres cubes, contient : un biseautier pour tous angles, un biseautier pour clichés, une scie circulaire, un typomètre, une aiguille à charnière, tout un atelier typographique, comme on voit; tout cela, disons-nous, est trop universellement connu pour qu'il soit nécessaire de le décrire.

On peut, du reste, résumer d'un mot le mérite de la maison Foucher et les services éminents qu'elle a rendus.

Par son esprit progressif, par ses recherches incessantes, par les perfectionnements et les créations dont elle a doté la fonderie en caractères, elle a maintenu cette belle industrie au niveau de son illustre sœur :

L'imprimerie typographique.

La Chronique de l'imprimerie, dont le prèmier volume vient de paraître récemment, signale la publication d'un nouveau journal typographique américain : *The American model printer*, édité par MM. Kelly et Bartholomen de New-York.

Le Petit Journal nous indique les moyens de restaurer les vieilles gravures défraîchies ou tachées.

Les procédés à employer, dit-il, sont subordonnés à ces conditions, à savoir : — si les estampes sont simplement défraîchies ou tachées par le seul effet du temps; — si elles sont maculées d'encre ou de rouille; — si elles sont affectées de taches grasses.

Commençons par le commencement.

Quand on veut ramener à sa fraîcheur primitive une gravure altérée par la vétusté ou une longue exposition à l'air, on procède ainsi :

On enlève d'abord doucement, avec une éponge fine légèrement mouillée, les taches de mouches qui peuvent s'y trouver; puis, on mouille d'eau pure l'estampe tout entière et on l'étend, soit, s'il est possible, sur une pièce de gazon tout récemment fauché, soit, — à défaut, — sur un cadre dont l'intérieur est garni d'un réseau de quelques fils blancs, de manière à maintenir la tension du papier. — Il est indispensable que l'air puisse circuler des deux côtés de la feuille.

Si le champ de l'expérience est une pièce de gazon, on plante en terre quatre piquets; on y attache deux ficelles en X; — l'estampe est retenue sous ces ficelles, afin qu'elle ne puisse être déplacée par le vent.

On la mouille ensuite, à plusieurs reprises, à mesure qu'elle sèche au contact de l'air, et l'on attend, pour cesser, que l'action de la lumière ait rendu au papier toute sa blancheur originelle.

La Société fraternelle des protes des imprimeries typographiques de Paris a tenu son assemblée trimestrielle pour la première fois au nouveau Cercle de la Librairie, boulevard Saint-Germain, 117, le 11 janvier courant, sous la présidence de M. Levray. Le premier appel a eu lieu à midi et demi, suivi de la lecture du procès-verbal de l'assemblée générale du quatrième trimestre de 1879. M. J.-B. Boudet a été élu président à l'unanimité.

M. Bobbio a publié ces jours-ci le deuxième volume de sa relation sur la presse à l'Exposition de 1878; cette partie de son ouvrage est spécialement affectée à la description des machines et, à cet effet, le volume renferme une quantité de gravures. On y trouve les machines à imprimer, à composer, etc. L'ouvrage de l'ancien directeur du *Tipografo* se recommande par les renseignements minutieux qu'il contient sur les différentes parties des machines, en même temps que par les justes appréciations de son auteur quant à la valeur respective des machines, au point de vue des résultats qu'on est en droit d'en attendre.

Le bureau de la Chambre syndicale du papier est formé, pour 1880, des mêmes membres, à l'exception de M. Bouchez qui remplace, en qualité de secrétaire, le regretté M. Ramé, démissionnaire, dont on connaît le dévouement aux intérêts de la Chambre.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

DU 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER

Archives des missions scientifiques. — Rapport sur l'expédition de l'Ogoôué dans l'Afrique centrale en 1875, 1876 et 1877, par M. A. Marche. — Rapport sur les combustibles employés au chauffage et à l'éclairage, au Japon, par M. G. Berson. — Essai sur l'origine et l'organisation de la banque de Saint-Georges, par M. Molard. — Voyage de Figuira Alima (Thala) à Henchir-Mougaid, à travers les plaines de Thala, et de l'Oued-Rhana, par M. Chevarrier. — Rapport sur un million en Espagne pour rechercher les documents relatifs à l'expédition faite au Pérou de 1735 à 1743, sur la demande de l'Académie des sciences, par Godin-Bonguer et La Condamine, dans le but de mesurer la longueur du degré du méridien terrestre près de l'équateur, par M. de La Gournerie. — Rapport sur les cylindres assyro-chaldéens du musée britannique, par M. J. Menant.

L'Art (18 janvier). — Champier : L'hôtel Carnavalet et le Musée municipal. — P. Leroi : Analyse des richesses artistiques du palais de San Donato.

(25 janvier). — A. Tardieu : Le Château de la Grangefort. — V. Champier : L'hôtel Carnavalet. — P. Leroi : Les collections de San Donato. — L. Hugonet : Vereschagin.

(1er février). — Levasseur : Influence générale de l'art sur l'industrie. — P. Leroi : Les collections de San Donato. — Tourneux : Mérimée, critique d'art. — Mutter : Phénomènes de la vision.

(8 février). — E. Müntz : Amateurs, collectionneurs et archéologues florentins à l'époque de la première Renaissance. — P. Leroi : Les collections de San Donato.

L'Artiste (février). — A. Houssaye : Les Portraits de la femme de Molière. — Lord Pilgrim : De M. Turquet et du nouveau règlement du Salon. — Privat d'Anglemont : Souvenirs du vieux Paris. — H. Houssaye : Un livre sur Boucher. — La vie intérieure de la Comédie française en 1760. — O. de Parisis : Princesse et chiffonnière. — R. de La Ferté : Les croquis contemporains de Louise Abbema. — E. Boutmy : Le Parthénon. — Les impressionnistes. — O. de Parisis : Les curiosités de l'amour. — Les Livres. — Causerie d'un chercheur. — Chronique.

Bibliothèque universelle et Revue suisse (1er février). — A. Gilliéron : L'Arcadie et la Suisse (souvenirs de voyage). — L. Favre : Les esprits du Seeland (2e partie). — H. Brocher : Le rôle du mariage dans la formation du droit. — G. Van Muyden : Le lecteur du roi de Prusse. — Ouidà : Oiseaux dans la neige. — A. de Claparède : Une nuit chez les bandits en Corse. — Chronique parisienne. — Chronique italienne. Chronique anglaise. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bulletin du Bibliophile (novembre). — Baron Roger Portalis : Une recherche au British Museum. — L. T. : Addition à la bibliographie des diverses publications des œuvres de Molière. — Nécrologie. Mort de M. O. Delepierre, par M. X.; M. Trautz, par M. L. Techener. — Du prix courant des livres anciens; Revue des ventes : Ventes Paradis et de Lagondie. — Nouvelles et variétés.

Le Contemporain (1er février). — I. La Finlande, par Becker. — II. Les instituteurs congréganistes devant le Conseil d'État, par un ancien membre du Conseil d'État. — III. La duchesse de Lorraine Élisabeth-Charlotte d'Orléans. (Deuxieme partie), par A.-B. de La Chaulme. — IV. Les Ouvriers des États scandinaves : Norwège, Danemark, par René Lavollée. — V. Questions catholiques, par Albert Hyrvoix. — VI. Bulletin de l'action catholique. L'action catholique dans les Chambres françaises. — Les écoles congréganistes à Paris. — Les œuvres de marins. — L'économat populaire, par Camille Rémont. — VII. Mélanges et critique. Mgr Gaume, par Frédéric Godefroy. — Notice sur M. Charles de Gaulle. — VIII. Tablettes chronologiques du *Contemporain*, janvier 1880, par B. H. — IX. Chronique du mois, par Aigueperse. — X. Bibliographie.

Le Correspondant (25 janvier). — Comte de Ludre : Charles X et ses nouveaux historiens ; le ministère Polignac. — De Chevigny : Charles Dickens, d'après sa correspondance. — De Nolhac : Une visite au monastère de l'Athos. — Rocoffort : Pylade. — V. Tissot : La Hongrie inconnue. — V. Fournel : Les œuvres et les hommes, courrier du théâtre, de la littérature et des arts. — P. Douhaire : Revue critique : *L'Égypte*, par M. Ebers ; *Histoires orientales*, par le vicomte de Vogué ; *Papes et sultans*, par M. F. Julien ; *Voyage en Orient*, par M. Reinach ; *La liberté d'enseignement et les projets de loi de M. Ferry*, par M. Laboulaye ; *Lettres à M. J. Ferry*, par le R. P. Félix ; *Les raisons d'être des ordres religieux*, par Mgr l'évêque de Rodez. — Mélanges : Un nouveau journal à Rome. — Quinzaine politique.

(10 février). — H. de Lacombe : Le maréchal Davout. — A. Delaire : L'agriculture nationale et le libre échange à propos d'une enquête récente. — H. de Bornier : Attila à propos d'un drame nouveau. — S. de Nolhac : Une visite aux monastères de l'Athos. — A. Rocoffort : Pylade. — Abbé Sicard : L'instruction publique et la révolution ; vains essais d'organisation. — V. de Laprade : Adieu à la Muse. — *** Pour deux. — Revue des sciences. — Quinzaine politique.

Critique philosophique (22 janvier). — Renouvier : Les labyrinthes de la métaphysique. Le déterminisme et le libre arbitre. L'évolution et le transformisme dans la philosophie de l'antiquité. — Pillon : L'acquisition du langage selon M. Taine.

(5 février). — Renouvier : Les labyrinthes de la métaphysique. Le déterminisme et le libre arbitre. Le déterminisme stoïcien et ses adversaires. — Pillon : Un concours sur les questions sociales.

(12 février). — Renouvier : Les origines et l'évolution de la famille, suivant M. Spencer. Kant et Schopenhauer. Le principe de l'obligation en morale. — Fondation d'un bulletin de correspondance universitaire.

Gazette anecdotique (31 janvier). — La quinzaine. — Académie française. — La bibliothèque de Raspail. — A la Comédie française. — Les mémoires du schah de Perse. — Nécrologie : Jules Favre. — Théâtres : *Le Fils de Coralie*, *le Beau Solignac*. — *Varia* : Une lettre de V. Hugo. — Avant *Attila*. — Une histoire d'adultère. — Bévues allemandes. — Le colonel Saint-Antoine.

Gazette des Beaux-Arts (février). — F. Lenormant : Deux nouveautés archéologiques de la Campanie. — P. Lefort : Velasquez. — Gerspach : La mosaïque absidale de Saint-Jean-de-Lateran. — A. de Montaiglon : Antiquités et curiosités de la ville de Sens. — J. Claretie : L'Exposition des œuvres de Basile Vereschagin. — M. Vachon : Un sculpteur provincial; Pierre Vaneau et le monument de Jean Sobieski. — L. Gonse : Les dernières œuvres de William Unger. — Journal du voyage du cavalier Bernin en France, par M. de Chantelou, manuscrit inédit, publié et annoté par M. L. Lalanne. — Ch. Lamoire : Alexandre Denuelle. — Bibliographie : A. de Lostalot ; *Le Salon illustré de 1879*, de M. Dumas.

Intermédiaire des chercheurs et curieux (25 janvier). — *Questions* : Le tombeau de Tite-Live. — Vers de Benserade et de Gibbon. — Poésies pour ou sur l'enfance.

— Grand Dieu! que de vertus... — Ce que parler veut dire. — Stubes. Estuves — Ménagers — Buffleteries — Noms propres au féminin. — Tableaux peints par la reine Marie Leczinska. — Centaures et rinceaux. Gravure à retrouver. — Peinture au jus d'herbes. — Une marque de faïence blanche. — Massacre des innocents. — Sociétés d'étudiants. — Les descendants de Thomas Morus. — Mme At.. — Le faux Stanislas. — L'avocat P. Droict de Gaillard. — Histoire mythologique des dieux et des héros de l'antiquité. — A. L. Beaunier, poète, 1804. — La bibliothèque de V. Sala. — *Réponses:* Lettres alphabétiques usitées en blason. — Barbarismes et solécismes. — Patriote du 10 août. — Diamant brut enchâssé dans du fer. — Bicoquet... Gonelle. — Livres autographiés. — Les rois de France et la guérison des écrouelles. — Noms anagrammatisés. — Un fragment d'hostie. Coq-à-l'âne médicaux. — Mlles Cécile et Théodore, danseuses à l'Opéra. — Heure romaine. — Farces de fumistes. — Le roi de Sardaigne passant par Namur. — Toucher du fer. — L'abbé Couet. — Lettre de saint Louis aux princes du sang. — Œuvres complètes d'A. de Musset. — Punch. — Châteaux en Espagne. — Le culte des théophilanthropes. — Ouvrages composés par des auteurs fort avancés en âge. — Beuber des lèvres. — Ibrahim, pacha de Bude. — La reine Louise de Vaudemont, femme de Henri III. — Un dicton auvergnat. — Laïcisation. Sécularisation. — Le poulailler de Pontoise. — Potron-Minet. — Aine? Adige? — Candide Blaise. — Illustrations de Walter Scott. — Vénalité des charges. — Le cousin Jacques. — Le procès des saint-simoniens. — Mystifications littéraires. — Un étrange envoi d'auteur. — La Guimont. — Rabelais est-il l'auteur du Ve Lione? — Un mot à ajouter au dictionnaire de Littré. — Babilans. Croix de Malte. — Rimes singulières. — Le vicomte de Barjac. — Œuvres de Corneille. — Le graveur Picquet. — Alfier pontifical. — Le libraire Deberle. — Bibliographie lyonnaise. — Les débâcles historiques. — *Trouvailles et curiosités :* Armoiries singulières. Adamoli. — L'Ermite de Niort. — Anti-Veuillotades.

(10 février). — *Questions :* Laurent Joubert. — Étymologie du mot « assassin ». — Étymologie du nom de Rabelais. — *Parva domus, magna quies.* — Perse, Persan. — Cherchez la femme. — — Gwers. — K. rouge... — Des lits et du coucher aux siècles antérieurs. — Le graveur Chalmandrier (XVIIIe siècle). — Ant. François-Sergent Marceau, peintre graveur français. — Garbet, peintre. — Le peintre Galimard. — Défense de priser. — Emblèmes des notaires. — Les voyages de Glantzby. — Le marquis de Cavoye. — « Les deux Amis ». — Histoire de Douai à retrouver. — « Chansons nouvelles ». — Histoire de Napoléon Ier, par Lanfrey. — Œuvres d'Érasme de Rotterdam en français. — Existe-t-il un lexique étymologique? — Triple anonyme. — Le Mémoire secret. — Atticus. — Bibliographies départementales. — *Réponses :* La princesse de Lamballe. — Un vieux cantique. — Bonaparte a-t-il renié le christianisme? — Les grands ne nous semblent grands... — Droit sur les prostituées au moyen âge. — Pseudonymes de la « Vie Parisienne ». — Quinqu'engroigne, tel est mon plaisir. — La chanson de Malbrouck. — On ne jette des pierres... — Livres à faire et qui n'ont pas été faits. — Rouget de Lisle et Berlioz, à propos de la *Marseillaise*. — Editions fantastiques. — Je prends mon bien où je le trouve. — Inventaire d'un curé de Vaise. — A qui le serpent? — Départements en vers. — Être sur un grand pied dans le monde. — Un livre à faire. Noms historiques. — Barbarismes et solécismes. — Bicoquet... Gonelle. — Les rois de France et la guérison des écrouelles. — Aoi. — Les Amis des chats. — Les marques des anciens notaires. — Beuber des lèvres. — Jacques Callot a-t-il fait de la peinture? — Sur un ancien conte. Le Singe et le Barbier. — Un chevalier de Breteuil. — Illustrations de Walter Scott. — Candide Blaise. — Les coiffures de Louis XIV. — Nous périssions, si nous n'eussions péri. — Babilans. Croix de Malte. — Le vicomte de Barjac. — Crommelin de Bonnemare. — Meusnes, dans le diocèse de Marseille. — Bibliographie lyonnaise. — Une Veuillotade en guise d'étrennes. Anti-Veuillotades. — Grand Dieu! que de vertus vous me faites haïr! — Poésies pour ou sur l'enfance. — Ménagers. — Stubes. Estuves. — Buffleteries. — Ce que parler veut dire. — Noms propres au féminin. — Massacre des innocents. — Les descendants de Thomas Morus. — Tableaux peints par la reine Marie Leczinska. — A.-L. Beaunier, poète, 1804. — *Trouvailles et curiosités :* L'acte de naissance de Chamfort. — Messieurs Dezelfde, Vacat, Himself, Onyx et Cie.

La Jeune France (1er février). — J. Troubat : Papète, histoire d'un ouvrier. — En France : Les origines humaines; I. La Terre. — Sully Prud'homme : Les principes esthétiques de M. Taine. — A. Glatigny : Croquis de province. La Charrette aux chiens. Le vieux Cabotin. — H.-W. Longfellous : Les châteaux en Espagne. — P. Demeny : Les hommes de *la Jeune France;* J. Claretie. — Th. de Banville, J. Aicard, M. Rollinat, G. Martin : Poésies. — Théâtres. — Beaux-arts. — Gazette rimée. — Bulletin bibliographique.

Journal des Économistes (janvier). — Préface de la 39e année. — L'année 1879. — Courcelle-Seneuil : La morale rationnelle. — De Molinari : Michel Chevalier, sa vie et ses travaux. — Ch.-L. Chassin : Les derniers serfs de France; les serfs électeurs. — M. Block : Revue des principales publications économiques de l'étranger. — Bulletin. — Société d'économie politique. — Comptes rendus : P. B : *Richard Cobden, notes sur ses voyages, correspondances et souvenirs,* par Mme Salis-Schwabe ; de Fontpertuis : *Histoire de la machine à vapeur,* par Thurston ; H. Passy : *Capitulations militaires de la Prusse,* par M. Ed. Bonnal. — Chronique économique. — Bibliographie économique.

(Février). — Ch.-L. Chassin : Les derniers serfs de France; la nuit du 4 août 1789 et la fondation de la propriété moderne. — L. Kerrilis : L'industrie minière aux Etats-Unis. — Fournier de Flaix : L'enquête industrielle et le projet du tari général. — Bulletin. — Société d'économie politique. — Nécrologie. — Comptes rendus : Mannequin : *Silver and Gold,* par H. Gibbs. Courcelle-Seneuil : *Études historiques sur l'association,* par M. Vavasseur. De Fontpertuis : *L'Angleterre et les Colonies australes,* par M. E. Montégut. De Pavieu : *Silver and Gold, and their relation to the problem of resumption; The monetary situation, etc.,* par Dana Horton. — Chronique et bibliographie économiques.

Journal des Sciences militaires (janvier). — Général Favé : L'ancienne Rome; sa grandeur et sa décadence expliquées par les transformations de ses institutions. — Major X... : Etude stratégique sur la frontière du nord-est; le tir de l'infanterie aux grandes distances. — M. Legrand : Les routes de l'Inde (suite). — Comptes rendus d'ouvrages militaires.

(Février). — Général Favé : L'ancienne Rome (fin). — Colonel Corsi : De l'éducation morale du soldat; la cavalerie et le service d'exploration. — Colonel Thory : Note sur le moyen d'accroître le pouvoir perforant des boulets de rupture en augmentant leur densité. — M. le sous-intendant Courtot : Etudes sur l'ancienne comptabilité militaire de la France; des comptes généraux de la guerre et de la comptabilité des troupes depuis l'origine des armées en France jusqu'au XVIIIe siècle. — M. Legrand : Les routes de l'Inde (fin). — Comptes rendus d'ouvrages militaires.

Journal des Savants (janvier). — Ch. Lévêque : École française d'Athènes. — Ch. Giraud : La maréchale de Villars. — L. Crouslé : Histoire de la langue et de la littérature françaises. — De Saulcy : Le musée de Saint-Germain. — Ch. Nisard : Brunetto Latini.

Magasin pittoresque (janvier). — Le Convive, saynète de Lope de Rueda, traduction inédite. — Notes sur la prononciation française. — Les Fourmis, expériences remarquables. — L'art chez soi, conseils pratiques. — La vie sincère. — Les stations agronomiques. — Les leçons de choses au XVIIe siècle.

Miscellanées bibliographiques (janvier). — Jean Poche : De quelques noms de relieurs célèbres. — A. Piedaguel : L'esprit des temps jadis.

Le Moliériste (1er février). — E. Garraud : A. Molière, stances dites au *déjeuner du Moliériste*. — G. Monval : Nécrologie; le moliériste Blanchemain. — Mondorge : L'anniversaire du 15 janvier. — Ch. Livet : Deux mots à propos de Tartuffe. E. Noël : Les valets de Molière. — A. Vitu : Boutet, seigneur de Franconville. — Correspondance. — Revue théâtrale. — Bibliographie moliéresque.

La Nature (17 janvier). — Jonction géodésique et astronomique de l'Algérie avec l'Espagne, par le commandant Perrier. — La pile thermo-électrique de M. Clamond. — Le sulfo-carbonate de potassium et les vignes phylloxérées, par M. Mouillefert. — Les Mormolyces, par Kunckel d'Herculais. — Le nouveau loch du capitaine Fleuriais. — Le conformateur des chapeliers. — Chronique. — Académie des sciences, par Stanislas Meunier. — Le labourage des pentes.

(24 janvier). — Sur certaines taches périodiques de Jupiter, par A. Guillemin. — La débâcle de la Seine. — Le chemin de fer électrique de M. Werner Siemens, par Hospitalier. — Le sulfo-carbonate de potasse et les vignes phylloxérées, par Mouillefert. — Explosion d'acide carbonique dans une mine de houille, par A. Delesse. — La catastrophe du pont de Tay. — Chronique. — Académie des sciences, par Stanislas Meunier. — La statue de Galvani à Bologne.

(31 janvier). — La plus grande bobine d'induction construite jusqu'à ce jour, par A. Niaudet. — Jonction géodésique de l'Algérie avec l'Espagne, par le colonel Perrier. — Le sulfo-carbonate de potassium et les vignes phylloxérées, par Mouillefert. — L'architecture des oiseaux, par Oustalet, composition inédite de Giacomelli. — L'embâcle de la Loire près de Saumur. — La nouvelle lampe électrique d'Edison. — Chronique. — Académie des sciences, par Stanislas Meunier.

(7 février). — Les lions du Jardin des Plantes, par E. Oustalet. — La production du blé aux États-Unis, par P.-P. Dehérain. — L'embâcle de la Loire près de Saumur. — Le sciage de la glace, par l'amiral Pâris. — Les origines de la vie, par Edmond Perrier. — Les yachts à glace aux États-Unis.

(14 février). — Les audiphones, par D. Colladon. — Les nectaires des plantes et le transformisme, par Flahaut. — Les nouveaux procédés de fabrication de l'acier, par E. Marché. — Les origines de la vie (suite), par Edmond Perrier. — Un pont construit en un mois. — Nécrologie. — Chronique. — Académie des sciences, par Stanislas Meunier.

Nouvelle Revue (15 janvier). — Spuller : M. Thiers. — E. Masseras : La liberté commerciale et la protection aux États-Unis. — L. Vossion : Birmanie et Tong-Kin. — Erckmann-Chatrian : Le Grand-Père Lebigre. — L. Pauliat : La Société dans Homère. — *** Le mariage de Loti. — F. Pittié : Poésies. — C. Farcy : La guerre du Pacifique. — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

(1er février). — E. Littré : La composition de la société française et la République. — A. Rabou : La marine en 1870-1871. — E. Deschanel : Le peuple et la bourgeoisie : Etats provinciaux, Etats généraux, le tiers état. — *** Le mariage de Loti. — Ch. Bigot : P. Lanfrey. — A. Badin : Un blessé. — J. Boulmier : Vieux rythmes. — G. Duplessis : Revue du théâtre. — Ed. Gioia : Un monument à Paul de Flotte en Italie. — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Polybiblion (janvier). — Romans, contes et nouvelles, par F. Boissin.

COMPTES RENDUS

Théologie. — Vigouroux & Bacuez : Manuel biblique ou cours d'écriture sainte à l'usage des séminaires. — Dr Richard Riess : Atlas historique et géographique de la Bible. — P. Pierret : Essai sur la mythologie égyptienne.

Jurisprudence. — Edward Dillon Lewis : A Draft of code criminal Lawand Procedure.

Belles-Lettres. — Vincenzo di Giovanni : Filologia; Letteratura siciliana. — N. Gonner : Onserer Lides a Gedichter an onserer Letzburger-deitsche Sproch. — The miracle Play of Hassan and Husain, collected, etc., by colonel sir Lewis Pelley. — Mlle Z. Fleuriot : Mandarine. — Mme Colomb : Franchise. — Pensées philosophiques et religieuses du Cte J. de Maistre, choisies et coordonnées par le P. H. de Valroger. — Louis Moreau : J. de Maistre ; Noël Ducreux.

Histoire. — De Prjévalski : Mongolie et pays des Tangoutes. — Gerald-Henry Rendall : The Emperor Julian. — Chronique d'Abou zakaria, traduite et commentée par Masqueray. — Abbé Desailly : Authenticité du grand testament de St-Remi. — G. Ramon : La révolution à Péronne. — Comte de Martel : Types révolutionnaires. — Documents inédits sur les États généraux tirés des archives de Vitry-le-François, avec une introduction et des notes, par G. Hévelle. — E. de la Gournerie : Histoire de Paris et de ses monuments. — A. Budinsky : Die Univer sitaet Paris und die Fremdem an derselben im mittelaler. — Lady Bourchier : Memoir of the life of admiral sir E. Codrington. — Comte de Gobineau : Histoire d'Ottai Jarl. — Lingi Dasti : Notizie storiche archeologiche di Tarquinia e Corneto.

Bulletin. — Variétés. — Chronique.

La Réforme (15 janvier). — E. Zola : Naïs Micoulin. — A. Lefèvre : L'Eglise au XIe siècle. — Yves Guyot : L'armée économique. — Huysmans : L'architecture nouvelle. — J. Dupuis : Deux années au Tog-Kin. — L. Delabrousse : Chronique politique.

(1er février). — Ch. Letourneau : La Genèse du sens moral. — Edg. Monteil : Un mariage au faubourg. — L. Delabrousse : J. Favre. — J. Dupuis : Deux années au Tong-Kin. — P. Alexis : Les théâtres. — Yves Guyot : Les couches sociales.

Revue générale d'administration (janvier). — De Crisenoy : Les réformes de la législation vicinale. — Gérard : Des créations de communes, étude sur les communes créées de 1869 à 1879. — Jurisprudence. — Documents officiels. — Chronique. — Bibliographie administrative.

Revue alsacienne (janvier). — Une première à la loge d'Alsace-Lorraine. — L'Option, tableau tiré du drame inédit les *Fiancés*, par Erckmann-Chatrian. — Edmond Valentin, par M. Lucien Delabrousse. — Les nouvelles lois allemandes en Alsace-Lorraine, par un avocat alsacien. — La Fée (suite et fin), par M. Anatole France. — Les Cigognes de Strasbourg, par M. Maurice Engelhard. — Les Alsaciens-Lorrains dans l'Autriche-Hongrie, par M. Auguste Dietrich. — La Noël des Alsaciens-Lorrains au Châtelet, par E. S. — Curiosa. Une lettre inédite du maréchal Fabert (1556). Bulletin bibliographique alsacien. — Chronique, par P. L. — Théâtre, par E. S.

Revue bordelaise (16 janvier). — Les honnêtes gens dans Molière (*suite et fin*), par R. Sirbel. — Etienne Pasquier, par E. Bony. — André Theuriet, par Louisa Sernet. — Du préjugé religieux dans la question du divorce, par C. Bréard. — Chronique scientifique. — Société des sciences, lettres et arts de Pau. — Les muses de la *Revue catholique*. — Variétés. — Beaux-arts. — Chronique musicale.

(1er février). — Diderot et le théâtre naturaliste, par Delamp. — M. Jullien et l'histoire du Coskan au théâtre, par C. Delam. — Etienne Pasquier, par E. Bony. — Le jeu et le calcul des probabilités, par G. Despons. — Chronique scientifique. — Le milden, ou faux oïdium américain, dans les vignobles de France, par E. Blanchon. — Société des sciences, lettres et arts de Pau. — Variétés. — Poésie. — Causerie dramatique.

Revue de Bretagne et de Vendée (janvier). — E. Biré : Une nouvelle histoire de France (histoire de M. Dareste). — L. de la Sicotière : Un complice de Carrier; le patriote d'Héron. — R. du Pra : Biographies bretonnes; le commandant de la Tocnaye. — J. d'Herbauges : Paul de Servière, ou les Derniers États de Bretagne, nouvelle (*suite*). — Poésies. — Abbé du Tressay : Documents inédits sur la Révolution; la municipalité de Luçon, de décembre 1788 à janvier

1796 (*suite*). — Notice et comptes rendus. — Chronique. — Bibliographie bretonne et vendéenne.

Revue britannique (25 janvier). — Histoire. Économie sociale : L'assistance publique chez les anciens et les fondations charitables en Angleterre. — Miscellanées. Cryptographie satirique : Les dieux sur le pavé. — Science sociale. Législation : Le divorce. — Religion. Prosélytisme : Le catholicisme et la race irlandaise aux Etats-Unis. — Nouvelles : La carte forcée. — Statistique. Institutions de prévoyance : L'assurance. — Pensées diverses.

Revue de Champagne et de Brie (janvier). — Abbé Cerf : Hagiographie ardennaise, saint Juvin, pâtre. — Ch. Lalore : Inventaire des reliques de l'église cathédrale de Langres. — Alphonse Roserot : Des possessions des ducs de Bourgogne dans le département de l'Aube. — J. Chardon : Les écoles de l'Université de Reims. — H. B. : La famille Danvé d'Armancy et la rosière de Salency. — E. de B. : L'Abbaye de Saint-Basle de Verzy pendant la Révolution. — E. B. : Le prix général de l'arquebuse à Châlons. — G. Hérelle : Correspondance inédite de Dom Thierry de Viaixnes. — E. de B. : Correspondance inédite de M. de Dinteville. — D. de Riocourt : Les archives des actes de l'Etat civil. — Nécrologie. — Bibliographie. — Chronique.

Revue critique d'histoire et de littérature (19 janvier). — Pognon : L'inscription de Bavian, texte, traduction et commentaire. — Hommel : Deux inscriptions d'Asurbanibal. — Frey : Etudes sur Eschyle. — Gebhart : Les origines de la Renaissance en Italie. — La Muse historique de Loret, par P. Livet. — Tamisey de Larroque : Trois lettres inédites de B. d'Echaus, évêque de Bayonne. — Charavay : Baudelaire et A. de Vigny, candidats à l'Académie française. — Laas : La composition allemande dans les classes supérieures des gymnases. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(26 janvier). — Delbruck : La construction en sanskrit. — Gaidoz : Esquisse de la religion des Gaulois. — Bertolotti : Quelques artistes siciliens à Rome au XVIe et au XVIIe siècle. — Henry : Un érudit homme du monde, homme d'église, homme de cour ; Lettres inédites de Mme de la Fayette, de Mme Dacier, etc., extraites de la correspondance d'Huet. — De Martel : Types révolutionnaires ; étude sur Fouché. — Strippelmann : Contributions à l'histoire de la Hesse-Cassel. — Silberstein : Colonnes commémoratives dans le domaine de la civilisation et de la littérature. — Variétés : L'Icaria des frères Zeni. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(2 février). — Berger : L'ange d'Astarté. — Denys d'Halicarnasse, première lettre à Ammée par P.-P. Weill, Gasté, Bernage. — Variétés : Lettre de M. Riemann sur les manuscrits des Helléniques. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(9 février). — Brugsch : Histoire d'Égypte sous les Pharaons (additions et corrections à l'histoire d'Egypte sous les Pharaons), traduite en anglais et p. p. Smith. — Kraus : Encyclopédie des antiquités chrétiennes. — Wenck : La formation des annales de Reinhardsbrunn. — Variétés : Lettre inédite du chevalier d'Eon. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue des Deux Mondes (15 janvier). — — Julian Klaczko : Causeries florentines ; Dante et Michel-Ange. — Alf. Fouillée : La fraternité et la justice séparative, selon la science sociale contemporaine. — Princesse O. Cantacuzène-Altieri : Poverina. — Ch. Richet : Les démoniaques d'aujourd'hui ; étude de psychologie pathologique. — J. Clavé : La situation agricole de la France ; les progrès accomplis. — L. Carrau : L'éducation en France depuis le XVIe siècle. — P. Bérenger : Le Brésil en 1879. — F. Brunetière : REVUE LITTÉRAIRE ; les *Mémoires* d'un solitaire de Port-Royal. — Chronique de la quinzaine.

(1er février). — Princesse O. Cantacuzène-Altieri : Poverina. — Gaston Boissier : Une édition nouvelle de Saint-Simon. — Ch. Richet : Les démoniaques d'autrefois ; les sorcières et les possédées. — Paul de Rémusat : *Mémoires inédits de Mme de Rémusat ;* la vie de cour à Fontainebleau ; les commencements des affaires d'Espagne. — J. Clavé : La situation agricole de la France ; les causes de la crise. — Ch. Aubertin : L'éloquence politique et parlementaire en France avant 1789 ; les orateurs des Etats-Généraux, de 1483 à 1615 : Philippe Sot, l'Hôpital, Du Vair, Robert Miron. — L. Boucher : Un dictateur littéraire ; Samuel Johnson et ses critiques. — A. Wurtz : La matière radiante. — Chronique de la quinzaine. — Théâtres : *Le Fils de Coralie,* d'Alb. Delpit.

Revue des Documents historiques (novembre-décembre). — La corporation des peintres verriers de Paris en 1585. — Louis XI, roi de France. — Le général Jean-Victor Moreau. — Brevet de l'ordre du Porc-Epic. — Les bijoux du Cardinal de Lorraine. — Jean de la Rivière, premier médecin du roi Henri IV. — Jean-François Colin d'Harleville. — Le maréchal de Villars. — Le comte d'Haussonville. — Drapeau de la gendarmerie nationale. — La confrérie de Saint-Fiacre à Paris. — Jean-François de Saint-Lambert. — L'abbé de Montesquiou. — Fac-similés.

Revue de France (15 janvier). — Rhoda Broughton : Joanna, roman précédé d'une préface de M. le comte d'Haussonville. — J. Valfrey : Les Mémoires de Metternich. — V. Tissot : Sur le Danube. — M. Busch : M. de Bismarck chez lui. — Mme L. Régis : X. Doudan. — Relation du voyage du schah de Perse en Italie, écrite par lui-même. — A. Wodzinski : Hedvige Nurska. — De Kerli : Poésies. — G. Desnoireterres : Les étapes d'une passion. — Les théâtres. — Chronique politique. — Les livres.

(1er février). — V. de Laprade : A la Patrie, poésie. — Rhoda Broughton : Joanna. — Ch. Nisard : Tigellius le chanteur. — Robinet de Cléry : La magistrature française en 1880. — L. Derôme : Le Pessimisme. — J. Guillemot : Meyerbeer, Scribe et le drame dans l'Opéra. — A. Wodzinski : Hedvige Nurska. — E. Cornuault. — La Commission des tarifs de douane et l'industrie du fer. — G. Desnoireterres : Les étapes d'une passion. — A. de Lassale : Revue musicale. — Quinzaine politique. — Notes d'un ingénieur. — Les livres.

Revue internationale des sciences (15 janvier). — C. K. M. : Des localisations cérébrales d'après les travaux récents. — Debierre : De l'origine et de l'évolution des sociétés et de la civilisation suivant la science contemporaine. — Podolinsky : Le travail humain et la conservation de l'énergie. — R. Blanchard : A propos de trois cas de molluscum observés chez des lézards ocellés. — Revue bibliographique. — Sociétés savantes. — Correspondance. — Bulletin bibliographique.

Revue militaire (17 janvier). — Les chasseurs à pied dans les armées étrangères (*suite*). — L'artillerie russe en 1880 (*suite*). — La frontière russo-allemande, d'après des publiactions allemandes (*suite*). — Nouvelles militaires.

(31 janvier). — Les modifications à la loi militaire de 1874 et l'augmentation de l'armée allemande. — La prolongation de la loi militaire et les effectifs de l'armée en Autriche-Hongrie. — Les manœuvres de cavalerie de Bruch en 1879 (*suite*). — Le soulèvement des Afghans (*suite*). — Nouvelles militaires.

(7 février). — Les écoles régimentaires pour les rengagés dans l'armée allemande. — L'artillerie russe en 1880 (*suite*). — Les manœuvres de cavalerie de Bruch en 1879 (*suite*). — La frontière russo-allemande, d'après des publications allemandes (*suite*). — Les prescriptions réglementaires sur le tir de combat en Angleterre. — Nouvelles militaires.

Revue de philologie (31 janvier). — Avis aux lecteurs. — Questions relatives aux nouveaux fragments d'Euripide et d'autres poètes grecs, par Henri Weil. — Quelques mots des chants des Saliens, par L. Havet. — Lectiones Xenophonteæ, par H. van Herwerden. — Sur Quintilien, X, I, 66, par Ch. Thurot. — Des particules enclitiques *que, ve, ne,* placées après un *e* bref, par Al. Harant. — Sur Tite-Live, V, 42, 6, par O. Riemann. — L'accident du roi Darius (Hérodote, III, 129-130), par J. Geoffroy. — Notes de grammaire, 1, 2, 3, 4, par O. Riemann. — Sur Cicéron, *De Finibus.* Supplément rectificatif à la collation d'un manuscrit, par O. Nigoles. —

Études sur les archontes athéniens : I. Examen d'une théorie récemment exposée par M. Fustel de Coulanges, par Jules Nicole. — Un ami de l'empereur Claude : lettre à M. Charles Robert sur deux inscriptions de Viviers, par E. Desjardins. — Un manuscrit de de Corbie, par H. Omont. — Sur l'anthologie latine, par Emile Chatelain. — Notes paléographiques, par Ch. Graux. — De l'emploi des mots θέσει, *positione*, en prosodie, par Ch. Thurot. — A propos de l'*Auditorium Maecenalis*, par Gaston Boissier. — Suppléments au Mémoire de Frigell : *Collatio codicum Livianorum*, par O. Riemann. — Bulletin bibliographique.

Revue philosophique (février). — Delbœuf : Le sommeil et les rêves ; leurs rapports avec la théorie de la mémoire. — A. Espinas : Le sens de la couleur ; son origine et son développement. — Séailles : Philosophes contemporains ; M. Vacherot. — Analyses et comptes rendus : Barthélemy Saint-Hilaire : De la métaphysique, sa nature et ses droits dans ses rapports avec la religion et avec la science, pour servir d'introduction à la métaphysique d'Aristote. — Notices bibliographiques : P. Janet : Traité élémentaire de philosophie à l'usage des classes. — A. Fouillée : Histoire de la philosophie. — Simonin : Histoire de la psychologie. — Foucou : Aperçu d'une nouvelle logique. — Matinée : Platon et Plotin. — Van Weddingen : L'encyclique de Léon XIII sur la restauration du *thomisme*. — Barzellotti : The Ethics of positivism. — Arnoldt : Kant's Prolegomena nicht doppelt redigirt. — Janitsch : Les jugements de Kant sur Berkeley. — Romero : A philosophia no Brasil.

Revue politique et littéraire (17 janvier). — Portraits d'académiciens : M. Taine, par M. A. Cartault. — Faculté des lettres de Rennes : Conférence de M. de Crozals : L'hérédité des offices sous l'ancien régime ; la Paulette. — Politique extérieure : L'alliance de l'Allemagne et de l'Autriche, ses conséquences, d'après un confident de M. de Bismarck. — Réflexions d'un électeur, à propos de l'ouverture de la session, par M. E. R. — Revues étrangères : L'instruction primaire en Angleterre. — Causerie littéraire : *Mémoires de Mme de Rémusat* (2e volume). — M. Pierre Mieusset : *Les Chants du Réveil*. — M. E. Héritte : *Souvenirs et Récréations*. — Mme Swarth : *Fleurs du rêve*. — J. Claretie : *Le beau Solignac*. — Notes et impressions, par Pierre et Jean. — Bulletin.

(24 janvier). — L'alliance austro-allemande : Les combinaisons de M. de Bismarck, par M. Vilbort. — Faculté des lettres de Montpellier. Philosophie. Cours de M. Nolen : La science du beau et ses récents interprètes. — L'amour, les femmes et le mariage, d'après Schopenhauer, par M. de Varigny. — Causerie littéraire : M. de Pressensé : *Études contemporaines*. — *Giulietta e Romeo*, par Luigi da Porto, traduction Cochin. — M. Marc Monnier : *Nouvelles napolitaines*. — M. E. Chesneau : *La Chimère*. — Notes et impressions, par M. L. Ulbach. — Bulletin.

(31 janvier). — Jules Favre, par M. de Pressensé. — Faculté des lettres de Grenoble ; littératures étrangères. Cours de M. Stapfer ; Lessing et Gœthe. — *La Provence maritime*, impressions et souvenirs, d'après M. Lenthéric, par M. Villamus. — La réforme de l'enseignement secondaire, par M. E. R. — Causerie littéraire : M. L. Séché : *Joachim du Bellay*, documents nouveaux et inédits. — M. P. Lacroix : *Le tombeau de Mlle de Lespinasse*, par d'Alembert et Guibert. — M. F. Fabre : *Le Chevrier*. — M. A. Le Roy : *Fabien*. — MM. Texier et Le Senne : *Les idées du docteur Simpson*. — M. L. Advier : *Le Mal du Pays*. — M. R. de l'Angle-Beaumanoir : *Les Fleurs noires*. — Notes et impressions, par Pierre et Jean. — Bulletin.

(7 février). — Guerre de 1870 : La campagne de l'Est, par Freudenthal. — Études nouvelles sur Shakespeare ; les représentations du *Marchand de Venise* à Londres, par M. G. Lyon. — Chroniques protestantes : La réforme à Dieppe et dans le Languedoc, d'après de nouveaux documents, par M. G. de Nouvion. — Causerie littéraire : M. A. Dumas fils : *La Question du Divorce*. — Notes et impressions, par M. L. Ulbach. — Bulletin.

(14 février). — Un chapitre inédit des Mémoires de Mme de Rémusat : Les projets de divorce de Napoléon Ier, 1807 et 1808. — Sorbonne : Littératures méridionales de l'Europe ; cours de M. E. Gebhart : Leçon d'ouverture, Machiavel. — E. de Pressensé : La discussion du projet de loi sur le conseil supérieur de l'instruction publique. — Le mouvement littéraire à l'étranger : M. G. Ebers : *Les Deux Sœurs*. Le Dr Busch : *Nouvelles Feuilles de mon journal*. — Notes et impressions. — Bulletin.

Revue scientifique (17 janvier). — Les froids de décembre 1879, par M. A. Angot. — La nouvelle lampe d'Edison, par M. J. Boulard. — L'origine des espèces et des genres, par M. A.-R. Wallace. — La conservation de l'énergie, par M. A. Terquem. — Le congrès scientifique de Sheffield. — Académie des sciences. — Chronique.

(24 janvier). — Le feu et l'eau à Paris. — Les collections allemandes et la galerie d'anatomie comparée au Muséum, par M. G. Pouchet. — La Propriété terrienne et le paupérisme, d'après un Américain, par M. E. de Laveley. — La Société industrielle de Mulhouse, son rôle et ses travaux (1825-1878). — Bulletin des sociétés savantes : Académie des sciences de Paris. — Chronique.

(31 janvier). — Un problème de l'évolution humaine : Comment les poils ont disparu, par M. Grant-Allen. — Collège de France : Cours de M. Berthelot : La thermochimie. — Le strabisme et sa guérison par les moyens optiques, orthopédiques ou chirurgicaux, par M. Javal. — Les peuples de l'Afrique, d'après M. Hartmann. — Les industries françaises : L'Horlogerie de Besançon, par M. E. Alglave. — Bulletin des sociétés savantes : Académie des sciences de Paris. — Bibliographie : Publications nouvelles. — Chronique.

(7 février). — Le gaz et la lumière électrique, par M. J. Boulard. — La nouvelle artillerie de marine : Le canon du Thunderer. — Faculté des sciences de Bordeaux (doctorat). M. Dutailly : L'apparition tardive d'éléments nouveaux dans les tiges et les racines des Dicotylédones. — Congrès des naturalistes allemands (session de Bade). — Conférences de M. W. Siemens : Les services de l'électricité. — Le sol et les races de la Russie, d'après M. Elisée Reclus. — Revue agricole : Les concours d'animaux de boucherie. — Bibliographie. M. Mannheim : Cours de géométrie descriptive de l'Ecole polytechnique, comprenant les éléments de la géométrie cinématique. — Publications nouvelles. — Bulletin des sociétés savantes : Académie des sciences de Paris. — Chronique.

(14 février). — Le croisement des races humaines, par A. de Quatrefages. — Université de Californie (physiologie) : Cours de M. J. Le Conte : L'origine des sexes. — La géologie expérimentale, d'après M. Daubrée. — Les coolies indiens et les nègres à la Guyane, par M. Émile Alglave. — La science et la légende : M. Virchow à Troie. — Bulletin des sociétés savantes : Académie des sciences de Paris. — Bibliographie. — Publications nouvelles.

Tour du monde (17, 24 et 31 janvier ; 7 et 14 février). — Six mois en Australie, par M. Désiré Charnay, chargé d'une mission scientifique par le ministère de l'instruction publique.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

The Academy (7 février). — Huth sur la vie et les écrits de H.-J. Buckle, par lord Minto. — Prophétie de Joel et de ses interprètes, par S.-R. Driver. — Histoire du règne de la reine Anne de Burton, par W.-P. Courtney. — Nouveaux romans, par le Rév. J. Davies. — Littérature économique moderne, par I.-E. Cliffe Leslie. — Notes et nouvelles. — Magazines et Revues. — Nécrologie. — Livres choisis. — Huxley sur l'écrevisse. — Notes de voyages. — Mémoires et catalogues des ouvrages de Mérion, de Burty, par J.-M. Gray. — Feu M. E.-M. Barry. — Notes sur l'art et l'archéologie. — Le théâtre. — Notes dramatiques.

(14 février). — Cinquante ans de la constitution anglaise d'Amos, par le professeur J. E. Thorold Rogers. — Edition du Nouveau Testament grec de Tregelles, par le Rév. N. Pocock. — Conférences et essais de Clifford, I, par J. Sully. — La traduction anglaise de la mythologie teutonique de Grimm, par W.-R.-S. Ralston. — Faucett sur les finances des Indes, par G.-S. Cotton. — Nouveaux romans par le Rév. Dr Littledale. — Littérature courante. — Notes et nouvelles. — Magazines et Revues. — Nécrologie. — Livres choisis. — Correspondance. — Littérature scientifique courante. — Littérature sanscrite. — Le Vésuve, par G.-F. Rodwell. — Réunions de Sociétés. — Notes archéologiques sur un tour dans l'Italie méridionale, IV, par Fr. Lenormant. — Exposition de l'Académie royale écossaise, par J.-M. Gray. — Ventes artistiques. — Notes sur l'art et l'archéologie. — *L'Ecole du Scandale* au « Vaudeville Theater », par F. Wedmore. — Notes dramatiques.

The Antiquary (février). — Instructions de Jacques II au comte de Tyrconnel (2e partie), par lord Talbot de Malahide. — Un Walhalla d'hommes de mérite du Somersetshire, par Arthur Kinglake. — Mémoires historiques de l'abbaye de Tewkesbury (2e partie), par le Rév. H. Hayman. — Les archives publiques d'Angleterre (2e partie). — L'Imitation de Jésus-Christ de Thomas à Kempis, par Edmund Waterton. — Derniers vestiges de la langue du Cornouailles (2e partie), par le Rév. W. Lach. — Szyrma. — Masses civiques et autres, par George Lambert. — L'Oxford des siècles écoulés (avec des illustrations). — Notes sur les ex-libris. — Revues. — Réunions de Sociétés d'antiquaires.

Blackwood's Magazine (février). — Le règne de la reine Anne. — Vie dans les bois, au Queensland (3e partie). — Le jour de congé, de Mabel. — Un royah blanc. — Beata, ou ce qu'il y a dans un nom (XIe partie). — A Constantinople par le col de Shipka, en octobre 1879. — Jemmy Blinker. — Intérêts britanniques en Irlande.

Chambers's Journal (février). — Les fermes de parfumerie. — Étude de la vie. — « Abner. » — Quelques mots sur les guides. — L'héritage de ma femme. — Souvenirs d'un chapelain anglo-indien. — Sujets de peine, par W. C. — L'ascension du Matterhorn. — L'huître. — Singulières manières de placer les choses. — Soleil et tempête en Orient, par W. C. — Une aventure périlleuse dans la Terre de Feu. — Le commerce des crayons en Amérique. — Les animaux que j'ai connus et aimés. — Les propriétés enivrantes du chanvre. — Effets du froid sur les habitants des tropiques. — Souvenirs d'un directeur de manège. — Le *ranch* aux bestiaux dans le Colorado. — L'association des institutrices allemandes en Angleterre. — « Attention en expectative ». — Progrès récents dans le Manitoba. — Habileté mal appliquée. — Quelques avis sur l'éducation domestique. — Une singulière manière de faire la cour. — Le mois : sciences et arts. — Cinq morceaux de poésie.

The Contemporary Review (février). — Législation expérimentale et le commerce des boissons, par le professeur W. Stanley Jevons. — La généalogie de l'homme, par le docteur Ratcliffe. — Perspectives agricoles en Angleterre, au Canada et aux États-Unis, par Francis Peek. — La vérité sur la famine aux Indes en 1877-78, par le lieutenant-colonel Osborn, — La nouvelle fiction, par Henry Holbeach. — Le premier meurtre et la formation de la première ville, par François Lenormant. — La géographie des créatures vivantes, par le professeur Mivart. — Quelques aspects oubliés de la question irlandaise, par le rév. Malcolm Maccoll. — Usure, par l'évêque de Manchester et par John Ruskin. — Vie et pensées contemporaines en Turquie, par un homme d'Etat oriental.

Cornhill Magazine (février). — Mlle de Mersac (illustration), chapitres XXXIV et XXXV. — Ce que le peuple anglais a fait pour la population des Indes, par W. W. Hunter. — Une vengeance arcadienne, par James Payn. — Une visite à Hinba. — Mon bébé et mon chien. — Tailleurs de pierre à fusil. — Le siège de Ghuznee. — Promenades à Londres. — Ailes blanches, roman illustré, chapitres XXIII à XXV.

The Gentleman's Magazine (février). — La reine Cophetua, par R.-E. Francillon. — Les pyramides de Ghyseh, par Richard et Proctor. — L'original de Shylock, par S. L. Lee. — Ressources matérielles de la Turquie en Asie, par Austin Shelton. — Le vieux Farren, par Dutton Cook. — Cette horreur. — Prosper Mérimée, par T.-E. Child. — Propos de table, par Sylvanus Urban.

Golden Hours (février). — S'est-elle méprise ? par Mrs. H. B. Paul (illustration), chap. VIII. — Anciens passe-temps britanniques. — Les artistes rivaux, par E. Williams. — Parallèles d'histoire (illustration). — Roi et saint ; histoire des croisades, par Mme de Witt, née Guizot (illustrée). — Visite à Tivoli, avec une illustration. — Paroles opportunes, par le rév. Gordon Calthrop. — Samuel Brohl et compagnie, traduit de Victor Cherbuliez. — Mort subite. — Mission chrétienne en Malaisie. — La Valentine d'un mari. — Mabel : histoire de tous les jours. — La bibliothèque du village sur le bord du lac.

Library Journal (janvier). — Notions plus ou moins sensées, par A.-M. Pendleton. — Notes sur les bibliothèques chinoises, I, par W.-E.-A. Axon. — Notes de l'éditeur : Progrès des bibliothèques à New-York. — M. Perkins et le catalogue de l'American Library Association. — Idées de M. Pendleton. — Opinions anglaises sur le format. — Notes mensuelles sur l'association des Bibliothécaires anglais. — Association américaine des Bibliothécaires : nomination du comité coopératif ; catalogue. — Association du Royaume-Uni : Réunions mensuelles de novembre, décembre et janvier. Notes mensuelles. — Bibliothécaire consultant, par Melvil Dui. — Economie politique et science politique. — Livres choisis, par W.-G. Sumner. — Bibliographie. — Notes et questions. — Nécrologie. — Notes générales.

Literarisches Centralblatt (21 février). — Manuel théorique et pratique d'instruction et d'exercices de la langue hébraïque, par C. Weill. — Pierre Brully, ancien dominicain de Metz, par Reuss. — Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme dans l'Europe occidentale. — Le cartulaire du couvent d'Ebersberg, édité par Hundt. — Abailard et Héloïse, par Sauerland. — Les progrès de la botanique. — Observations des taches du soleil, etc., par Spörer. — La physionomie de

la lune par Astérios. — Les rapports des nombres dans le système planétaire, etc., par Lersch. — Sur l'étendue et la valeur du *Depositum irregulare*, par Mulhauser. — Les tarifs des chemins de fer et le monopole des chemins de fer, par Lehr. — Agriculture et géologie, par Gruner. — Alphabet de l'amour par Wagner. — Nouveaux coups de jour dans le domaine obscur de l'étymologie grecque et latine, par Nadrowski. — Communications tirées de vieux manuscrits allemands, par Schönbach. — Études sur le droit public et les documents attiques, par Hartel. — Le *Elezioni ed il broglio nella republica romana*, par Gentile. — L'âge d'or. — Leçons dans le semestre d'été de 1880: Munich, Leipzig.

Macmillan's Magazine (février). — Histoire de la nation et de la guerre des Zoulous, par Cetywayo. — Celui qui ne veut pas quand il le pourrait, par Mrs Oliphant (chap. XII à XV). — L'élevage des volailles comme industrie nationale, par Jane Chesney. — Anomalies du théâtre, par H. Sutherland Edwards. — Quelques avis sur l'enseignement du latin, par le professeur George G. Ramsay. — Une garde de nuit. — Le nid de l'alcyon, par Robert Caird.

The New Quarterly Magazine (février). — Les routes de l'Angleterre et les voyages au moyen âge. — Nos écoles publiques: V. Westminster. — Le pèlerinage à Kevlar (de Heine). — La renaissance du drame. — Affaires italiennes. — Michel et moi, par Julian Sturgis. — Shelta, la conversation du chaudronnier. — Le traitement du vagabondage. — Éducation des classes moyennes. — L'origine de la poésie. — Fucinus: un lac perdu et un pays de nouveau découvert. — — L'agitation contre les loyers en Irlande. — Livres de choix.

The Nineteenth Century (février). — La situation dans l'Afghanistan, par le major général sir Henry C. Rawlinson. — Lord Chelmsford et la guerre des Zoulous, par Archibald Forbes. — Les conditions présentes de l'art, par G.-F. Watts. — Le paganisme à Paris, par le père Hyacinthe. — Un témoin oculaire de John Kemble, par Théodore Martin. — La terre libre et le paysan propriétaire, par Arthur Arnold. — Les ritualistes et les anglicans, par le révérend A.-F. Northcote. — Notre protectorat égyptien, par Edward Dicey. — Sur la psychologie historique, par Henry Sidgwick. — Raisons de douter dans l'église de Rome : réponse par monseigneur Capel. — Le libre échange, les chemins de fer et les progrès du commerce, par W.-E. Gladstone.

Scribner's Monthly (février). — Portrait de Pierre le Grand. — Un rond autour du moyeu (illustrations). — Boozy, petite chauve-souris (illustration), par Charles Ray. — Clôtures de la Nouvelle Angleterre (illustrations), par R.-C. Robinson. — Louisiana I (illustration), par Frances Hodgson Burnett. — Phases actuelles de l'enseignement du dimanche, par E. Eggleston. — La lumière électrique d'Edison (compte rendu autorisé avec illustration et fac-similé autographe), par F.-R. Upton. — « That lass o' Lowrie's ». — Pierre le Grand I. (illustration), par Eugène Schuyler. — Réussite des petits fruits, IV (illustration), par E.-P. Roe. — John Bright (avec portrait). — Un maître dont on se rappelle, par W. Clever Wilkins. — Les Grandissimes, histoire de la vie créole, IV, par G.-W. Cable. — Porto Fino, par R. Watson Gilder. — Une Valentine, par Laura Winthrop Johnson. — Un chevalier du Dannebrog, par Hjalmar Hjorth Boyesen. — Notes d'un promeneur, I, par J. Burroughs. — Prévoyance politique. — Sujets de l'époque. — Communications: La restauration de Saint-Marc. — La maison et la société. — La civilisation et le progrès. — L'œuvre du monde. — Bric-à-brac.

Temple Bar Magazine (février). — Adam et Eve, chapitre IV à VI. — Vie domestique en Espagne. — Dans les solitudes de la Guyane. — Le ferai-je ou non? — Une jeune Irlandaise sauvage. — Celia : idylle (fin). — Un éditeur littéraire. — Une visite à Cetywayo. — Le rebelle de la famille, par Mrs. E. Lynn Linton, chap. IV-V.

Deutsche Rundschau (février). — Un annexé, par E. Wichert. — Sur la liberté individuelle, par F. Max Müller. Jan Swammerdam, par E.-D. Pyzel. — La Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale, par F. H. Geffcken. — Feuillets autobiographiques de la vie d'un général prussien, VI. — Monsieur François, par Ivan Tourgéniew. — La Nouvelle Irlande, par Albert M. Sels. — Revue littéraire.

Gaea (Février). — Connaissance du ciel et de la terre au temps préhistorique, par E. L. Rochholz. — L'expédition de la Sibérie occidentale de la Société pour la navigation allemande du pôle (fin). — La formation des marais (fin). — Nouvelles preuves de la contemporanéité de l'homme avec les grands mammifères antédiluviens. — Recherches de Pringsheim sur l'action de la lumière et la fonction chlorophylle dans les plantes. — Age avancé de l'homme. — Calendrier astronomique pour le mois de juin 1880. — Nouvelles observations de l'histoire naturelle et découvertes. — Miscellanées. — Littérature.

Sirius, revue d'astronomie populaire (février). — Découverte et observation d'une nouvelle nébuleuse. — Observations des mouvements ondulatoires dans la queue de la comète de Coggia, 1874. — Le diamètre des planètes Vénus et Mars (fin). — Sur la température du soleil. — Encore quelques remarques sur les formations de montagnes et de rainures à l'est de l'Eudoxus dans la lune. — Nouveau catalogue des déterminations de déclinaison pour 1476 étoiles fixes. — Miscellanées. — Explications de la planche II. — Situation des satellites de Jupiter en avril 1880. — Situation des planètes en avril 1880.

Neuer Anzeiger für Bibliographie von J. Petzholdt (février). — Les lacunes de la bibliothèque ducale de Wolfenbüttel. — La nouvelle bibliothèque de l'Université de Vienne, par H. Grassauer. — Additions aux plus nouvelles contributions à la littérature de Faust. — Littérature de la guerre franco-allemande de 1870-71. — Littérature et mélanges. — Bibliographie générale.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(du 15 janvier au 15 février)

Civilisation. — Janvier : 18. O. de Poli : les républiques.

Février : 11 et 12. N. Bonsens : M. Dumas fils et son livre : *Le Divorce*.

Constitutionnel. — Février : 5. John Wilkson : Les Anglais tels qu'ils sont ; la cité de Londres. — De Bézéril : Jérôme Savonarole. — 9. Barbey d'Aurevilly : Granier de Cassagnac.

Débats. — Janvier : 19. P. Leroy-Beaulieu : *L'Institut et les académies de province*, par M. F. Bouillier. — 20. M. Block : *La Morale anglaise contemporaine*, morale de l'utilité et de l'évolution, par M. Guyau. — *Principes de sociologie*, par H. Spencer. — *Les Sophistes grecs et les Sophistes contemporains*, par Funck Brentano. — 22. Ch. Gabriel : *Le Cardinal de Retz et ses missions diplomatiques à Rome*, d'après des documents inédits, par M. Chantelauze. — 29. Khalil Ghanem : *Histoires orientales*, par le vicomte Melchior de Vogué.

Février : 3, 7. J. Bourdeau : Michel Bakounine et le nihilisme russe. — 4. La statue équestre de François Sforza, par Léonard de Vinci. — 10. Ch. Gabriel : *Études sur l'empire d'Allemagne*, par Cohen. — 12. Ch. Gabriel : *Zéphirin Cazavan en Égypte*, par M. Ch. Edmond. — 14. Egger : Des archives chez les anciens et particulièrement en Egypte, sous la domination des Ptolémées.

Défense. — Janvier : 29. Conférences de Mgr Isoard sur le mariage.

Février : 5. L'abbé Debaize. — 11. L'homme, son origine, sa destinée. — 12. Le *Ratio studiorum* des jésuites. — 13. L'isthme de Panama.

Événement. — Février : 12. A. Theuriet et le naturalisme.

Figaro. — Janvier : 19. La bibliothèque de Raspail. — 21. Joseph Tanski : Souvenirs de la guerre de Crimée.

Février : 3, 7. G. : Jules Favre poète. — 4. Beaumarchais pendant la Terreur. — Jean Hosemann : La *Correspondance de Ch. Dickens*, publiée par sa belle-sœur et sa fille aînée. — 11. Ignotus : Sardou. — 12. A. Wolff : G. Flaubert, Tourguenieff, de Goncourt, Zola, A. Daudet. — 15. M. Guillemot : A. Daudet. — P. Alexis : Une première en librairie ; *Nana*. — Une lettre de Beaumarchais à propos de Turenne.

Français. — Janvier : 18. La réception de M. Taine. — 25, 27. Mgr Perraud : Lettre sur l'étude de la philosophie.

Février : 1. A. Boucher : *Oraison funèbre du grand Condé*, éditée par M. Bocher. — 4. Peccadille : *Lettres de Mme de Gérando*. — 7, 14. Les missions catholiques en Mésopotamie. — 15. Les noyades de Nantes, à propos du livre de M. A. Lallié.

France. — Février : C. Bell : *La Question du divorce*, par A. Dumas.

Globe. — Janvier : 16, 30. A. Philibert : les hommes de lettres chez eux ; V. Hugo, Gautier, Sainte-Beuve. — 18. Recherches sur la législation et l'histoire des barbiers-chirurgiens. — 19. Pierre Duc : *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France, depuis le* XVIe *siècle*, par M. Compayré. — 20. A. Le Roy ; Les Préfaces de M. Dumas fils. — Deltour : L'enseignement secondaire en Allemagne et en France. — 22. De la condition des femmes dans les sociétés démocratiques. — 26. *Mémoires de Mme de Rémusat*. — 30. Le sujet de *Ruy-Blas*. — 31. P. Bosc : J. Favre. — L'amour et les femmes, d'après Schopenhauer. — Montet : *L'Église et l'État sous la monarchie de Juillet*, par M. Thureau-Dangin.

Liberté. — Janvier : 21. E. Drumont : La légende des manuscrits inédits du duc de Saint-Simon.

Février : 5. E. Drumont : Un nouveau Napoléon, à propos des *Mémoires de Mme de Rémusat*. — 11. E. Drumont : Dictionnaire des noms, par M. Lorédan-Larchey.

Moniteur. — Janvier : 20 ; Février : 10. P. Perret ; *Les Mémoires du prince de Metternich*. — Janvier : 23. X. Doudan. — 31. Bernadille : *Souvenirs de Frédéric-Lemaître*.

Février : 9. Saint-Victor : *Eschyle*.

Officiel. — Janvier : 17. Judith Gauthier : Les missions scientifiques de France en Afrique ; les monuments arabes d'Algérie. — 21. A. Baignières : L'arte a Pavigi ; Tullo Massarani. — 27. A. Baignières : *Mémoires de Mme de Rémusat*.

Février : 7. Ch. Frémine : le Salon illustré de 1879. — 14. A. Dide : La France à la veille du 18 brumaire. — 15. M. R. : Un artiste russe en Italie ; le peintre Ivanof.

Ordre. — Janvier : 11. Le livre le plus petit qui ait été publié.

Parlement. — Janvier : 19. A. Theuriet : Poëtes et humoristes. Olives Wendell Holmes, III. Le romancier (suite et fin). — 23, 26 ; 7 février. Les *Mémoires* de Metternich. — 29. L'abbé Noirot.

Février : 4. Les universités allemandes. — 5. P. Bourget : M. Bersot. — 9. C. de Varigny : *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, par M. Brunetière. — 12. P. Bourget : Le romantisme. — 14. A. Jacquet : *Le Livre d'une mère*, par M. L. Ulbach.

Patrie. — Février : 2. G. de Saint-Valry : *Les Rois en exil*.

Presse. — Février ; 10. Le maréchal de Turenne.

Rappel. — Février : 5. E. Blemont : *Les Rois en exil*.

République française. — Janvier : 16. Le parti catholique sous la monarchie de Juillet. — 20. A. Lefèvre : *Histoire du matérialisme* (tome II), par M. Lango. — 23. J. Favre : *La fraternité humaine*, par F. Vigano. — 25. G. Guillemot : Les députés excentriques. — 27. G. H. : Brantôme, nouvelle édition de M. L. Lalanne.

Février : 10. J. Soury : Une psychologie à l'usage des classes.

Siècle. — Janvier : 20, 22. A. de la Berge : Napoléon Ier ; les *Mémoires de Mme de Rémusat*.

Soleil. — Janvier : 28. Jean de Nivelle : P. Blanchemain.
Février : 4. B. Saint-Marc Girardin ; *Etudes sociales*, par M. Cochin.

Télégraphe. — Janvier : 19. J. Levallois : A. Theuriet.
Février : 9. J. Levallois : E. Bersot.

Temps. — Janvier : 23, 25. A. Sorel : Metternich et Napoléon.
Février : 12. E. Scherer : Lettres de Doudan.

Union. — Janvier : 13. *L'Église et l'État sous la monarchie de Juillet*, par Thureau-Dangin. — N. Sepet : La *Revue des sciences historiques*.

Univers. — Janvier : 19. Abbé Daniel : La Genèse et le Darwinisme.
Février : 6, 9. La question du divorce et A. Dumas.

Voltaire. — Janvier : 16. O. Robin : M. Taine.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS DE JANVIER

1er. *Moniteur national (Le)*, ancien *Moniteur international*. Sciences, littérature, beaux-arts, finance, industrie, commerce. 1re année, no 1. Grand in-4o, 4 pages, 4 colonnes. Paris, imprimerie Robert et Buhl, 48, rue Berthe. — Directeur : Pagès de Noyez. — Bureaux : 35, rue des Martyrs. — Abonnements : Un an, 3 fr.; 6 mois, 1 fr. 50. — Paraît le dimanche.

Echo universel (L') des assurances sur la vie, contre l'incendie et les autres opérations similaires. Organe de l'agence générale des assurances. 1re année, no 1. Grand in-4o à 4 pages, 4 colonnes. Paris, imprimerie Lapirot et Boullay, 91, cour des Miracles. — Gérant : M. J. La Clotte. — Administration : 5, rue de Provence. — Abonnements : Un an, Paris et département : 4 fr. Étranger : 5 fr. — Paraît 3 fois par mois.

Petit Manteau bleu (Le), organe du bien et des améliorations possibles. Numéro spécimen. Grand in-4o, 4 pages à 4 colonnes. Paris, imprimerie Dubuisson et Cie, rue Coq-Héron, 5. — Gérant : M. G. Lazard. — Administration, 8, rue d'Argout. — Abonnements : Paris et départements : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. 50. Étranger, surtaxe en plus. — Paraît le mardi.

Écho de l'Épicerie (L'), agence pour la vente et l'achat de fonds de commerce. — Directeur : M. Létuvé. — Bureaux : 1, rue Pernelle. — Petit in-4o, 4 pages, 3 colonnes. Paris, typographie Rudrauf, 55, rue Tiquetonne. — *L'Écho de l'Épicerie* paraît dans la première quinzaine de chaque mois.

Enfant (L'), journal des petits garçons et des petites filles. Éducation, instruction, récréation. 1re année, no 1. Gr. in-8o, 8 pages avec gravures. Paris, imprimerie Schmidt, 321, rue de Charenton. — Abonnement : Paris et départements : Un an, 4 fr.; 6 mois (abonnement d'essai), 2 fr. 50. Étranger : Un an, 6 fr. — Bi-mensuel.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles. Contes, jardinage, poésie, voyages, sciences, beaux-arts, jeux, aventures. T. 1, no 1. Grand in-8o, 16 pages avec figures. Paris, imprimerie Mouillot; librairie Delagrave. — Abonnement : Paris et départements : Un an, 18 fr.; union postale, 20 fr. Un numéro, 35 centimes. — Paraît le jeudi.

Chronique de l'Imprimerie, gazette cosmopolite de la typographie et de la lithographie. No 1. Vol. I, in-4o à 2 colonnes, 8 pages, gravures. Paris, imprimerie Schmidt, 5, rue Perronnet. — Abonnement : Un an, 8 fr. — Paraît mensuellement.

Voiture industrielle (La), revue de la construction des voitures de commerce et de transport, paraissant tous les deux mois. 1re année, no 1. Janvier-février. Grand in-4o, 8 pages à 2 colonnes avec planches. Paris, typographie G. Chamerot, rue des Saints-Pères. — Abonnements : France et union postale, 20 fr. par an; étranger, 25 fr. Il n'est pas accepté d'abonnements pour moins d'un an. — Directeur-gérant, M. Brice Thomas. — Bureaux : 155, boulevard Haussmann.

Union de l'Industrie et du Commerce (L').

2. *Journal des Coiffeurs.*

3. *Concours médical (Le).*

Caricature (La), no 1. Grand in-4o à 3 colonnes, illustrations. Paris, imprimerie Debons, rue du Croissant, 7. — Abonnements : Paris, un an, 16 fr.; départements, un an, 18 fr. — Un numéro, 30 centimes.

4. *Voltaire (Le)* illustré. Une feuille in-folio. Paris, typographie Lahure, rue de Fleurus.

Petit Soleil (Le), journal hebdomadaire. In-4o à 2 colonnes, 8 pages. Paris, typographie Debons, 16, rue du Croissant. — Gérant : M. Hervé. — Abonnements : France, un an, 3 fr. Étranger, un an, 5 fr. — Un numéro, 5 centimes. — Paraît le dimanche.

Génie moderne (Le), organe spécial des expositions artistiques et industrielles. 1re année, 1er numéro du 5 au 20 janvier. Grand in-8o, 4 pages à 3 colonnes. Paris, imprimerie Dubuisson et Cie, 5, rue Coq-Héron. — Administration : 18, rue Rossini. — Propriétaire-gérant : M. Isidore Casan. — Abonnement : 30 fr. par an. — Paraît bimensuellement.

8. *Propriété littéraire et artistique (La).* J. Dejey et Cie, imprimeurs.

10. *Annales des Travaux publics (Les)*, revue universelle de l'outillage des travaux publics et des procédés du génie civil. Grand in-4o, 18 pages à 2 colonnes avec gravures et planches hors texte. Paris, J. Dejey et Cie, imprimeurs, rue de la Perle. — Abonnements : Un an : Paris, 20 fr.; départements, 24 fr.; étranger, 28 fr. — Paraît le 10 de chaque mois. — *Les Annales* sont publiées par le *Journal des Travaux publics.*

Livre (Le), revue mensuelle bibliographique. Paris, imprimerie et librairie Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

Citoyen (Le), journal radical quotidien. Petit in-folio, 4 pages, 4 colonnes. Paris, imprimerie Lescurre, 9, rue d'Aboukir. — Di-

recteur : M. Secondigné; secrétaire de la rédaction : M. Arbouin. — Abonnements : Paris, 3 mois, 5 fr.; départements, 3 mois, 6 fr. — Un numéro, 5 centimes.

Lanterne des Huissiers (La), ou la procédure à la portée de tous. Petit in-8°, 16 pages avec dessins. Paris, imprimerie Richard et Cie, passage de l'Opéra. — Abonnements : Paris, un an, 6 fr.; départements, 8 fr. Étranger, 5 fr. — Paraît tous les samedis.

Petit Journal du soir (Le), politique, quotidien. Grand in-4° de 4 pages à 4 colonnes. Paris, imprimerie Debons, 16, rue du Croissant. — Abonnements : Paris, un an, 18 fr.; 6 mois, 9 fr.; 3 mois, 5 fr. Départements: un an, 24 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 6 fr. — Un numéro, 5 centimes.

12. *Réveil (Le)*, journal littéraire. Petit in-4°, 4 pages, 4 colonnes. Paris, imprimerie Vigier, 123, rue Montmartre. — Rédaction et administration, rue Bergère, 19. — Directeur, M. E. Lepelletier. — Abonnements : départements, 3 mois, 1 fr. 50; 6 mois, 3 fr.; un an, 12 fr. — Paraît le dimanche.

15. *Fée du Chic (La)*, album de coiffures, paraissant le 15 de chaque mois, chez Philippe et Cie, éditeurs, 13, rue Royale. Grand in-4°, 2 planches avec couverture-annonces. Paris, imprimerie Dufrenoy, 34, rue du Four. — Abonnements : France, 12 fr. Étranger, 15 fr. — Un numéro, 1 fr. 50.

Paris littéraire illustré. In-8°, 16 pages à 2 colonnes. Paris, imprimerie Ch. Usinger, 83, rue du Bac. — Direction : 119, rue Montmartre. — Abonnements : Paris, 5 fr. par an. — Bi-mensuel.

École nouvelle (L'), journal des compositions de style à l'usage des pensionnats et des écoles. Paraît les 1er et 15 de chaque mois. Petit in-8° 4 pages. Paris, typographie Tolmer et Cie, rue Madame, 3. — Ce journal, fondé par la Société coopérative de l'Enseignement et rédigé par des instituteurs de Paris, se divise en deux parties : la première destinée au maître, la seconde à l'étude. — Prix de l'abonnement pour chaque partie : 1 fr. 50. — Bureaux : 47, rue Vivienne.

Revue trimestrielle des intérêts religieux, sociaux, politiques et économiques de la France. Grand in-8°, 268 pages. Paris, imprimerie Balitout, Questroy et Cie; librairie Vic. — Abonnement : Un an, 10 fr.

16. *Justice (La)*. Grand in-folio, 4 pages à 6 colonnes. Paris, imprimerie Schiller, 10, rue du Faubourg-Montmartre. Directeur politique, M. Clémenceau; rédacteur en chef, M. C. Pelletan. — Abonnements : Paris, 3 mois, 10 fr.; départements, 13 fr. 50. — Un numéro : Paris, 10 centimes; départements, 15 centimes.

18. *Gazette parisienne*, organe de la vie pratique, littéraire, artistique et financière. Grand in-4°, 4 pages à 3 colonnes. Paris, imprimerie Richard et Cie, passage de l'Opéra. — Administration, 18, rue des Pyramides. — Abonnements : Paris, province, étranger : 3 mois, 2 fr.; 6 mois, 4 fr. — Paraît tous les dimanches.

Union de la Charcuterie (L'), organe de la Société et de la corporation. Numéro spécimen. Petit in-4°, 4 pages, 4 colonnes. Levallois-Perret, imprimerie Winch. — Directeur-gérant, M. Lochet. — Bureaux et administration, 3, rue Sainte-Opportune. — Abonnement : Un an, Paris et départements : 8 fr.; étranger, 12 fr.

19. *Voltaire (Le)*, supplément illustré. Édition des théâtres. Grand in-folio, 4 pages. Paris, typographie Lahure. — Directeur, M. Laffitte. — Rédaction et administration : 11, Faubourg Montmartre. — Un numéro, 10 centimes.

21. *Citoyen (Le)*, supplément illustré, hebdomadaire. — V. plus haut.

Égalité (L'), organe collectiviste révolutionnaire, paraissant le mercredi. N° 1, 2e série. Grand in-4°, 8 pages à 3 colonnes. Paris, imprimerie de l'*Égalité*, Lécluse, imprimeur, rue de l'Abbaye. — Bureaux : 28, rue Royale, à Saint-Cloud. — Abonnements : Un an, 6 fr.; 5 mois, 3 fr.; 3 mois, 1 fr. 50; un mois, 60 centimes. — 10 centimes le numéro. — L'*Égalité* paraîtra illustrée, à partir du 11 février.

25. *Réveil social (Le)*. Grand in-4°, 4 pages à 6 colonnes. Paris, imprimerie E. Couturat, 9, rue d'Aboukir. — Abonnements : Paris et départements, 3 mois, 6 fr.; 6 mois, 12 fr.; un an, 24 fr.

29. *Moniteur commercial et industriel (Le)*. — Gérant, M. Ch. Poulain. Kugelmann, imprimeur.

L'ARÉTIN DEVANT LES TRIBUNAUX
(11e chambre)
Audience du 29 janvier 1880

Vous avez bien lu ! C'est de l'Arétin qu'il s'agit, et c'est en 1880 qu'on s'avise, en France, le pays de Rabelais et des joyeux conteurs, de le poursuivre et, qui mieux est, de le condamner..... dans la personne de son éditeur.

Il a eu beau se présenter sans bruit dans le monde, en un format élégant et discret; il a eu beau (le naïf!) essayer d'emprunter à Cicéron sa langue, à Ovide et à Pétrone leurs images, — mettre le prix à ses faveurs et entourer enfin sa possession d'insurmontables obstacles, il n'a pu trouver grâce devant le tribunal, et on lui a sérieusement opposé — et appliqué l'article 8 de la loi du 17 mai 1819.

M. Liseux, l'intelligent éditeur de tant d'œuvres charmantes du XVIe siècle, avait cru pouvoir enrichir son catalogue des dialogues du *divin Pietro Aretino.* Il se disait qu'une œuvre qui avait traversé près de trois siècles ne devait pas être absolument dénuée de toute valeur littéraire, et qu'il ne convenait peut-être pas, par trop de scrupule, de « réduire Boccace à la même pudeur que Virgile ».

Sans doute, ils étaient lestes, ces dialogues où l'Arétin passait tour à tour en revue la vie des religieuses, des femmes mariées et des courtisanes. Mais quoi! le grave professeur allemand *Gaspard Barth* n'avait-il pas donné la traduction du troisième dialogue, sous le titre de *Pornodidascalus,* comme un livre de morale courante, que les étudiants de son temps, en quête d'aventures, devaient méditer, « fleurer, sentir et estimer, » pour parler comme le curé de Meudon?

Et si l'Arétin avait osé penser et écrire ce qu'il avait dit des religieuses du XVIe siècle, n'était-il pas « dans la persuasion que la flamme de sa plume brûlante dût purifier les taches honteuses dont leurs lubricités avaient maculé leur vie » ?

« Tel est vestu d'habit monachal, qui, au-dedans, n'est rien moins que moyne. »

Aussi, je l'avoue, après avoir lu les trois volumes de l'Arétin (à une époque où les lire n'était point encore un délit!), je m'étais dit que M. Liseux rendait un véritable service aux bibliophiles, en leur faisant connaître un des écrivains les mieux doués du plus beau siècle de la littérature italienne, et j'aurais signé des deux mains ce passage de l'*avertissement:* « C'est, dans toutes les journées des *Ragionamenti,* la même verve endiablée, la même malignité d'observation, et cette abondance de piquants détails, d'expressions pittoresques, de comparaisons singulières, cette extraordinaire variété de types pris sur le vif, de scènes caractéristiques, cette profusion de mots spirituels et de saillies d'une gaieté irrésistible, qui mettraient l'Arétin au rang des meilleurs auteurs comiques, n'était sa mauvaise renommée. »

Il me semblait même que, tirant une œuvre de ce genre à si peu d'exemplaires, l'éditeur usait de précautions vraiment excessives. Les bibliophiles ne sont point gens à craindre qu'on tienne sans cesse leur pudeur en alarme; ils aiment assez que les nudités n'aient point d'enveloppe qui les couvre, et qu'elles soient à visage découvert.

Les œuvres sont, après tout, ce que les ont faites le temps et le milieu dans lesquels a vécu l'écrivain; il ne nous appartient pas de les corriger à notre usage.

On riait fort au XVIe siècle. On riait, nous dit M. Lenient, pour narguer la prison et le bûcher; on riait pour ne pas pleurer. Cette gaieté était souvent triviale, cynique, étourdissante; elle était au diapason du siècle. Les passions étaient fortes, brutales, sans pitié; la satire avait le même caractère.

De là « ces beaulx livres de haulte gresse, légiers au prochaz et hardiz à la rencontre ».

Ainsi pensais-je, et je me demandais si ce n'était pas pécher contre les lois de la bienséance, en prenant à tâche de les observer, que de soumettre une œuvre d'érudition et de reconstitution, comme celle qu'avait entreprise M. Liseux, aux fantaisies capricieuses et hardies, mais souvent bouffonnes, du genre macaronique, et si la harangue que maistre *Janotus de Bragmard* fait à *Gargantua* pour recouvrer les cloches était le modèle dont l'Arétin eût voulu s'inspirer.

Peut-être M. Liseux redoutait-il certaines libertés de langage, certaines hardiesses dont se serait mal accommodée la délicatesse de goût de ses contemporains? Peut-être craignait-il d'outrager les bonnes mœurs?

Mais défend-on la lecture d'Aristophane, Lucien, Horace, Ovide, Pétrone, Martial? Ne permet-on plus Marot, Rabelais, Montaigne, La Fontaine, Molière ?

Ce sont des hommes de génie! dira-t-on.

Ne laisse-t-on pas circuler librement d'Aubigné, Marguerite de Navarre, Bonaventure des Periers, Noël du Fail, et tant d'autres ?

Ce sont des écrivains de talent!

Et que penser de Beryalde de Verville, — de Tabarin, — des *Mémoires* de Pierre de l'Estoile, — de ceux de Brantôme, qu'un éditeur présentait récemment au public, en une édition de luxe, dans les termes suivants: « Le plan de son œuvre trébuche de tous côtés; les incorrections pullulent; la belle langue du XVIe siècle y est cravachée en gentilhomme, c'est-à-dire sans façon; le sens mo-

ral y fait partout défaut. Brantôme est un écrivain secondaire. »

Mais franchissons les espaces, et rapprochons-nous de notre temps. Diderot est-il poursuivi ? Voltaire, Rousseau le sont-ils ?

Et, de nos jours, Henry Monnier et ses *Bas-fonds de la société* (*si parva licet...*), de Chevigné et ses *Contes rémois*, Balzac et ses *Contes drôlatiques, M^{lle} de Maupin*, que sais-je encore ? ont-ils été seulement menacés ? N'est-il pas jusqu'aux œuvres de M. Zola qui peuvent tout oser ?

Et cela est naturel et juste : car si les tribunaux, sous prétexte de protéger la morale publique et les bonnes mœurs, étendaient leur puissante main sur les produits de la littérature, des beaux-arts, de la philologie, de l'archéologie, des sciences, etc..., qui sait où l'on s'arrêterait ?

Il n'est pas un écrivain qui ne devienne dès lors justiciable des tribunaux correctionnels, et je ne veux d'autres preuves que celles que nous fournit Bayle avec une intarissable verve d'érudition incisive et spirituelle :

« Tite-Live (nous dit-il), quand il raconte si majestueusement et si gravement la proscription des Bacchanales, nous découvre des horreurs qui salissent et qui font frémir l'imagination. Sénèque, le plus grave et le plus rigide philosophe de l'ancienne Rome, a décrit avec la dernière naïveté les impuretés les plus infâmes. Il les a condamnées avec toute la sévérité d'un censeur, mais en même temps il les a dépeintes toutes nues, ou peu s'en faut. Les Pères de l'Église, lorsqu'ils parlent ou des Gnostiques ou des Manichéens, ou de telles autres sectes, racontent des choses qui salissent non seulement l'imagination, mais qui soulèvent aussi l'estomac, et qui peuvent presque servir d'émétique. Arnobe, dans ses invectives contre les païens, ménage si peu les termes, qu'on peut assurer que M. de La Fontaine eût mieux voilé de pareilles choses, et n'aurait osé égayer avec la même liberté ce qui concerne Priape. Saint Augustin, en quelques rencontres, s'est exprimé si naïvement et si salement que rien plus. Saint Ambroise et saint Chrysostome l'ont fait aussi, et ce dernier même a soutenu qu'il le fallait faire, si l'on voulait inspirer une véritable horreur des crimes que l'on dépeignait. Casaubon n'a point approuvé cette conduite ; mais il nous permettra de croire que son sentiment sur des questions de morale ne peut pas être comparé à celui de ce grand saint. »

Eh bien, malgré tout, l'Arétin n'a pas trouvé grâce devant la justice, et voici dans quels termes le flétrissait le substitut qui requérait contre lui l'application de la loi :

« Tout le monde sait que, de tous les pornographes qui ont déshonoré la littérature, l'Arétin passe pour le plus dévergondé. Chassé tour à tour pour ses écrits licencieux d'Arezzo, sa patrie, et de Rome, où il s'était réfugié, l'Arétin avait l'impudence d'avouer lui-même qu'il lui suffisait d'une bouteille d'encre et d'une main de papier pour gagner 3,000 écus d'or par an, par ses élucubrations pornographiques. Et comment s'étonner des orgies littéraires de cet écrivain, quand on sait que c'est en écoutant le récit des galanteries d'une de ses sœurs qu'il se renversa sur sa chaise, dans les accès d'un fou rire, tomba et se tua dans sa chute ?

« Son nom, doublement infâme, est même resté synonyme de poète vénal et d'écrivain licencieux, et ses œuvres sont remplies d'obscénités telles qu'on pourrait difficilement les mettre sous les yeux des lecteurs les moins scrupuleux. . . . . .

« L'intention délictueuse est-elle niable ? L'éditeur, à la vérité, a *pris la précaution de donner en latin les expressions obscènes.* ***Mais c'est une excitation de plus, en quelque sorte, pour la curiosité malsaine du lecteur.***

« On invoque les grands intérêts de l'art, de la philologie et de la littérature, pour justifier la publication des œuvres les plus licencieuses de la pornographie. C'est ainsi qu'on arrive à multiplier dans les bibliothèques publiques et privées les exemplaires de ces œuvres détestables qui, finissant toujours par tomber tôt ou tard entre les mains de personnes qui devraient ne jamais les connaître, parviennent ainsi à contaminer et à corrompre des générations entières. »

Et le tribunal a déclaré par son jugement que « cette traduction en français d'un ouvrage italien était entremêlée d'expressions latines qui surexcitaient l'attention, faisaient ressortir par leur crudité la lubricité des actes et des choses dont il était parlé, et ajoutaient, plutôt qu'elles ne l'atténuaient, à l'obscénité du style, qui le disputait à celle du fond de l'œuvre. »

L'obscénité du style ! On serait tenté de répéter avec l'*Élise* de la *Critique de l'École des femmes :* « Obscénité ! Je ne sais ce que ce mot veut dire ; mais je le trouve le plus joli du monde. »

Surexciter l'attention du lecteur par les mots latins que l'on emploie ! Je soupçonne fort les honorables magistrats qui ont rendu la décision que je critique d'avoir dans les plis de leur toge quelque traduction d'Horace, où ils auront mis en bon français les odes VIII et XII des *Épodes*, de peur de provoquer la curiosité malsaine du lecteur !

Pauvre Boileau ! que ne vis-tu de notre temps ! Tu saurais que, désormais, le latin dans les mots ne brave plus l'honnêteté.

Hélas ! le célèbre Jacques-Auguste de Thou qui, trouvant la langue française de son temps (la langue du XVII^e siècle !) trop imparfaite, écrivait son histoire en latin, de Thou, s'il revenait parmi nous, — en présence des hautes fantaisies de la littérature naturaliste, — penserait peut-être comme les juges de la 11^e chambre et, pour l'amour du latin, souffrirait qu'on condamnât le divin Pietro Aretino !

Mais il me semble, si j'étais magistrat et que

j'eusse à juger un procès comme celui-là, que ce n'est pas Jacques de Thou que je prendrais pour modèle. Je chercherais mon exemple plus près de moi, et je me rappellerais ce que raconte Sainte-Beuve du président Bouhier, qui tira bravement Piron d'affaire, quand celui-ci eut maille à partir avec la justice de son temps pour sa fameuse ode à Priape. « Jeune homme, lui dit-il, après l'avoir fait venir, vous êtes un imprudent; si l'on vous presse trop fort pour savoir l'auteur du délit, vous direz que c'est moi. »

Chez le président Bouhier, le magistrat était-il doublé d'un écrivain? F. W.

Bibliothèque napoléonienne : le Prince Napoléon. — Le 16 janvier, M. Daireaux, éditeur de la *Bibliothèque napoléonienne*, a comparu devant la 10ᵉ chambre du tribunal correctionnel de Paris pour avoir publié, dans une brochure intitulée *le Prince Napoléon*, un dessin non autorisé représentant un N surmonté de la couronne impériale, de drapeaux de l'Empire et du grand cordon de la Légion d'honneur. Ce dessin se trouve à la dernière page de la brochure; sur la première, on voit un autre dessin qui n'est pas davantage autorisé et qui représente le prince.

M. Daireaux a avoué les faits qui lui étaient reprochés en faisant connaître toutefois que le dessin incriminé avait été déposé l'année dernière.

L'éditeur de la *Bibliothèque napoléonienne* a été condamné à 50 fr. d'amende.

Les Propos de table du comte de Bismarck. — La chambre des appels de police correctionnelle de la cour de Paris a statué, le 6 février, sur l'appel interjeté du jugement du tribunal de la Seine, qui avait repoussé la plainte en contrefaçon dirigée par M. Dentu contre MM. Dreyfous et Arreau, éditeurs et imprimeurs du livre de M. Seinguerlet : *Propos de table du comte de Bismarck.*

La cour a confirmé la décision des premiers juges. G. F.

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Quatrième Livraison PREMIÈRE ANNÉE *10 Avril 1880*

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

LEIPZIG ET LA LIBRAIRIE ALLEMANDE

Munich, le 17 mars 1880.

Le plus grand poète de l'Allemagne, notre cher et célèbre Wolfgang Gœthe, ne pouvait mieux caractériser Leipzig, il y a cent ans déjà, qu'en s'écriant avec enthousiasme : « Mon Leipzig est un petit Paris. »

En effet, cette grande cité n'a jamais été la capitale d'aucun État, et, quoique située dans un centre, n'étant traversée par aucun cours d'eau navigable, elle est la ville commerciale de l'Allemagne par excellence. Leipzig aujourd'hui ne compte pas moins de cent cinquante mille habitants; c'est là que se traitent en gros, sur les foires, les transactions d'affaires importantes et que s'est établi le bureau central de la librairie allemande.

L'histoire de la librairie allemande ne remonte pas encore très haut. Lorsque au milieu du XVe siècle l'art de l'imprimerie fut découvert, les différents corps d'états qui se rattachent à la fabrication des livres ne furent longtemps l'objet que d'un seul métier. On était à la fois fabricant de caractères, imprimeur et libraire. Cet état de choses se maintint presque un siècle durant, tant que la nouvelle invention, loin d'être traitée en industrie, ne fut considérée que comme une des branches les plus considérables de l'art. Ce ne fut qu'au début du XVIe siècle, alors que l'Allemagne subissait la transformation de nouvelles idées sociales, politiques et religieuses, que l'imprimerie, jusqu'alors généralement nommée « art d'imprimer », devint une industrie réelle. A dater de cette époque, on commence à ressentir son influence dans la vie pratique. La première foire de librairie, fixée prématurément peut-être en l'année 1514, eut lieu à Francfort-sur-le-Mein. C'était la capitale, la ville de couronnement du vieil empire germanique et celle où s'étaient ouvertes les premières boutiques de libraires. Aujourd'hui encore, Francfort serait leur métropole, si vers la fin du XVIe siècle les petitesses et les tracasseries de la censure ne les en avaient chassés. Ils choisirent comme résidence Leipzig où l'on vivait sous un régime plus libéral. Il y eut bien encore à Francfort des foires de librairie jusqu'en 1764, mais depuis longtemps celles de Leipzig les avaient de beaucoup dépassées.

Comme tout ce qui, par la suite des circonstances, est arrivé, avec le concours du temps, à prendre nécessairement une forme très nettement accentuée, l'organisation de la librairie allemande a également pris peu à peu sa physionomie particulière. Actuellement, malgré ses allures un peu arriérées, malgré les blâmes, les critiques, les tentatives de réformes faites par des hommes très capables, elle a profondément pris racine et porte hautement la tête.

Tous les libraires allemands ou étrangers, en relation directe avec l'Allemagne, ont leur commissionnaire à Liepzig. Ils envoient à jours fixes leurs bulletins de commandes aux différents éditeurs pour qu'ils en puissent faire la répartition à qui de droit. Le commissionnaire allemand réunit tous les paquets déposés chez lui au nom de son client et les lui fait parvenir dans un ballot solide. De son côté, l'éditeur fait déposer ses publications récentes chez les commissionnaires pour qu'ils les joignent à l'expédition des ouvrages demandés.

Le commissionnaire est le médiateur général pour les envois, les encaissements et les payements. Un libraire de Cologne désire-t-il un ouvrage de la maison Hachette et C[ie] de Paris, qui, comme beaucoup d'autres grands éditeurs, a un dépositaire à Leipzig, il fait parvenir sa demande à son commissionnaire. Ce dernier se procure l'ouvrage demandé, à Leipzig, chez le dépositaire de MM. Hachette et C[ie], et l'envoie. Ainsi se fait la jonction entre la maison de Cologne et celle de Paris, par l'intermédiaire de Leipzig.

Il y a quelques dizaines d'années ces relations commerciales étaient bien plus intimes. La plupart des demandes étaient expédiées par l'éditeur lui-même qui en débitait son client. Quant au règlement général, il ne s'effectuait qu'une fois par an, à Leipzig même. A l'occasion de la foire de Pâques, les libraires, tant propriétaires que gérants des grandes maisons, venaient des points les plus éloignés d'Allemagne, de Russie, de Hongrie ou de Suisse pour solder eux-mêmes leur négoce. Au début il fut fort en usage de procéder par voie d'échanges. On s'acquittait en cédant des ouvrages que les éditeurs-propriétaires avaient apportés avec eux à la foire et dont ils ne craignaient pas de faire varier la valeur, en fondant leur spéculation sur les besoins ou les demandes. Mais peu à peu les différentes branches de librairie se séparant, on eut le facteur d'assortiment; c'est ainsi qu'à l'époque de la foire les détaillants se trouvèrent être les seuls en compte avec les éditeurs.

Malgré l'attrait de cette réunion annuelle, de ces payements au comptant, l'habitude de se rendre à la foire de Leipzig eût été perdue depuis longtemps sans la création de la *Deutsche Buchhændlerbœrse (Bourse des libraires allemands).* Cette création donna à Leipzig une importance qui aujourd'hui est devenue plus grande que jamais, quoique bien des volumes demandés dans le courant de l'année ne soient plus débités mais soldés aussitôt, et que les règlements pour lesquels on attendait la foire de Pâques se fassent maintenant par l'intermédiaire direct des commissionnaires.

Le cercle des libraires allemands fut inauguré à la date de Pâques 1825 par une centaine de libraires environ. Il compte à ce jour plus de 1,500 membres et si les 5,000 libraires dont les noms figurent sur l'Annuaire n'en font pas partie par suite de leur éloignement, il possède du moins parmi ses adhérents les noms les plus marquants. Son histoire est pour ainsi dire l'histoire elle-même de la librairie allemande. Un de ses doyens, M. F.-J. Frommann, d'Iéna, en a fait dernièrement l'esquisse[1]. Toutes ses notes relatives au cercle sont d'un intérêt supérieur et semblent être pour ainsi dire des souvenirs de sa vie intime. C'est grâce à ce cercle que les libraires allemands ont conquis l'unité, la sûreté et la rapidité dans leurs relations. C'est lui qui a fixé les usages admis dans la librairie allemande et a su les mettre en relief. Il a essentiellement contribué à établir la législation sur la propriété littéraire et les droits de reproduction, qui au commencement de ce siècle étaient violés avec impudence par les petits États de la confédération. On lui doit encore la création du *Bœrsenblatt (Journal de la Bourse des libraires)*, qui est devenu l'organe indispensable du commerce des livres, et n'est certainement pas inférieur à la *Bibliographie de la France.* Enfin le cercle nous annonce la publication d'une œuvre qui embrassera toute l'histoire de la librairie en Allemagne. Déjà, sous le titre de *Publications du Cercle des Libraires*, un avant-propos, formant jusqu'à présent huit livraisons, auquel des communications originales donnent une grande valeur, a déja été mis en vente. Le local du cercle fut inauguré pendant la foire de Pâques en 1836 : ce fut le premier de ce genre et c'est là encore où se traitent maintenant à Pâques les transactions et les règlements les plus importants.

J'ai démontré plus haut tout ce que ces règlements de comptes avaient perdu de leur particularité depuis qu'ils n'étaient plus faits de la main à la main par les libraires eux-mêmes, mais par leurs commissionnaires, et du jour où l'usage des longs crédits a disparu et a été remplacé par la vente au comptant. Il y a pourtant des affaires très sérieuses, mais leur nombre et leur valeur échappent malheureusement à toute appréciation. Un statisticien a évalué à 33 millions de marks (41 millions de francs) la dépense annuelle faite en Allemagne pour la librairie. Cette somme est relativement minime et justifie pleinement le dire des libraires qui se plaignent du peu d'empressement du public à acheter des volumes.

Le Français achète et lit beaucoup ; l'Anglais achète beaucoup, mais lit peu; l'Allemand prend ses volumes dans des bibliothèques publiques ou les cabinets de lecture, achète fort peu et lit énormément. Les éditeurs sont donc forcés de faire des tirages à un nombre très restreint et par suite d'élever leurs prix, d'où il s'ensuit que le motif de leurs plaintes tourne dans un cercle vicieux. En effet, le public est persuadé que si les livres se vendent fort peu, c'est que leurs prix sont exagérés, tandis que la cause de cette élévation n'est autre que l'insuffisance de la vente.

Malgré tout, la production littéraire d'ouvrages imprimés en langue allemande, déjà très forte grâce à la collaboration de tout l'empire d'Allemagne, de l'Autriche, des cantons allemands de la Suisse et des provinces de la Russie, va toujours en croissant. Les catalogues annuels très complets de l'éditeur Hinrichs à Leipzig contiennent l'énumération des nouveaux ouvrages en langue allemande ou des nouvelles éditions dont le nombre varie chaque année entre 12 et 14,000. Or le nom-

1. Publications du Cercle des Libraires allemands. — III. *Histoire du Cercle des Libraires allemands,* par J. Frommann. Leipzig, 1875.

bre total des livres nouveaux publiés dans le courant d'une année dans toute l'Europe est de 30,000. Enfin, depuis l'invention de l'imprimerie, il a paru dans tout le monde civilisé environ 3 millions d'écrits divers, et l'ensemble des pays où se parle la langue allemande peut en revendiquer pour sa part 850,000. Encore, dans ce relevé qui monte à un chiffre si élevé, n'est-il pas fait mention des publications infinies de la presse quotidienne.

L'organisation de la librairie allemande n'est peut-être plus entièrement en harmonie avec l'époque présente, mais elle remplit encore parfaitement son but. On entend de loin en loin des demandes de réformes : on a voulu se mettre dans le mouvement d'une réorganisation tendant à remplacer ce qui existe; des réunions se sont faites dans les provinces avec l'intention de donner une nouvelle direction à la librairie, mais tous ces efforts sont restés impuissants et ne sont pas parvenus à réformer des usages si solidement établis. De toute façon le nombre des règlements de comptes annuels est destiné à diminuer de plus avec le temps, maintenant surtout que l'usage des affaires est en contradiction avec un crédit d'une année. Mais Leipzig sera encore longtemps la première place d'Allemagne pour son commerce et sa librairie et aucune ville d'Allemagne n'aura jamais une Bourse de libraires qui puisse égaler la sienne.

PAUL DEHN.

ANGLETERRE

Londres, le 30 mars 1880.

A Brighton. — Le Cadran solaire de la suspension à Brighton et M. Horne le poète. — Nouveau drame de l'auteur d'Orion : Laura Dibalzo. *— Le nouveau recueil de poésies de M. Payne, le lauréat de la mort. — Milton : conclusion du grand ouvrage de M. David Masson sur ce poète et l'histoire de son temps. — L'étude sur Milton de M. Mark Pattison. — Histoire et politique :* Lord Minto in India ; — Central Asian Portraits. *— Un poète écossais imprimé à Paisely. — Un voyage pittoresque en Bretagne. — Les diamants. La grande découverte de M. Hannay. — Un grain de poussière diamantine sous le microscope, au British Museum. — South Kensington. — Ventes récentes et causeries bibliographiques. — Magnifique cadeau d'un poète au British Museum.*

Comme presque tout le monde, j'ai profité des premiers beaux jours pour aller me promener à Brighton, sur ce grand boulevard du *King's Road* qui est comme un *Regent's Street* en face de la mer.

Je commence ma lettre en parlant de cette petite excursion, parce que c'est justement à Brighton que j'ai trouvé le premier mot de ce qui doit fournir la matière initiale de mon étude de ce mois, et encore parce que c'est à Brighton aussi que tant de vos compatriotes ont dû remarquer pour la première fois un nom occupant une belle place dans notre littérature, quoique trop peu répandu, celui d'un poète déjà vénérable, Richard Hengist Horne.

Lorsqu'on va se promener sur la grande jetée à Brighton, la première chose qui frappe le regard d'un étranger est un magnifique cadran solaire auquel est adapté un petit canon qui part à l'heure de midi lorsqu'il fait du soleil. Autour du cadran, on lit le vers suivant :

Tis morning always somewhere in the world.

HORNE'S *Orion.*

(Il fait toujours matin quelque part dans le monde.)

L'édilité de la ville de Brighton a été bien inspirée de préférer ce beau vers à l'une de ces inscriptions banales qu'on emploie ordinairement en pareil cas; cela fait honneur non seulement à Brighton, mais à l'Angleterre elle-même, car ce poème d'*Orion* est une des choses précieuses de notre littérature, de celles qu'on ne doit pas oublier et que les poètes au moins n'oublieront point. Malheureusement, le public n'aime pas trop les poèmes épiques, et *Orion* en est un. Il a une très curieuse histoire, ce poème. Sa publication date de 1843. Sachant très bien que le public d'alors ne l'aurait pas acheté, et résolu de se faire lire quand même, l'auteur eut l'idée ingénieuse et bizarre d'offrir son *epic* au prix ridicule d'un *liard*. Ce stratagème réussit, et le nouveau poème fut bientôt dans toutes les mains. On raconte même que quelqu'un entra chez l'éditeur pour demander des *epics* pour un sou! — cas qui avait été prévu par l'auteur qui interdisait la vente de plus d'un exemplaire à la même personne. C'est une poésie noble et belle que l'*Orion* de M. Horne; ce chef-d'œuvre est resté et restera célèbre. Depuis, pendant une vie très accidentée, coupée par de longs voyages et des séjours aux antipodes, son auteur a produit plusieurs œuvres poétiques et surtout de nombreuses tragédies, parmi lesquelles *The Death of Marlowe* et *Cosmo de' Medici* qui, toutes les deux, sont presque des chefs-d'œuvre. Aujourd'hui ce poète vénérable vient de publier encore un drame, *Laura Dibalzo, or the*

Patriot Martyrs (Newman et Cie), ouvrage qui le montre toujours dans la plénitude de sa force intellectuelle et poétique.

La scène se passe à Naples pendant les derniers jours de la tyrannie du roi Bomba; les principaux personnages sont : Laura, son mari et quelques amis qui conspirent ensemble pour la délivrance de leur patrie. Les cruautés atroces qui forment une grande part de l'action, et dont l'horreur pèse sur toute la pièce, ne sont pas malheureusement des inventions du poète pour éveiller la sympathie ou l'indignation de son auditoire. Ces actes ont été accomplis, et leur récit est tiré fidèlement, à ce qu'il paraît, de l'histoire de ce temps-là. Les personnages sont aussi presque tous des portraits historiques. Panorio, un ami de Dibalzo, a disparu mystérieusement. Dibalzo apprend, de la bouche du roi lui-même que, quoique innocent, il est retenu prisonnier à la place du vrai coupable, son homonyme, dont on n'a pu s'emparer. Grâce à la connivence du geôlier, Dibalzo trouve le moyen de parvenir jusqu'à Panorio, qu'il aperçoit suspendu par des chaînes contre le mur du cachot, délirant et sur le point de mourir. Il expire en reconnaissant son visiteur; et Dibalzo retourne chez lui, résolu de frapper le tyran. L'action du drame pivote sur la maxime exprimée dans ce vers :

Tis a good deed to kill a wicked king.

(C'est une bonne action que de tuer un méchant roi.)

La pièce est construite en tout point — l'auteur nous le dit lui-même — pour la représentation scénique. En ceci, M. Horne s'écarte des procédés suivis par ses contemporains en Angleterre qui, tous, en écrivant des drames, tournent le dos à la scène et composent des tragédies à la façon du *Bothwell* de M. Swinburne, de l'étendue du Dictionnaire de Johnson. A propos de cette question importante, M. Horne s'exprime ainsi dans sa préface : « Jusqu'à ce que nous ayons un théâtre national comme à Paris, théâtre qui ne sera pas une simple spéculation, il n'y a pas d'espoir pour moi; aussi je ne saurais nourrir l'espérance de vivre assez longtemps pour voir l'établissement d'une institution d'une si haute importance pour l'éducation nationale. Il doit faire nuit avant que pointe l'étoile de Friedland ». Aucune des pièces de l'auteur d'*Orion* n'a jamais été représentée.

Je reprends le récit de *Laura Dibalzo*, un moment interrompu par cette digression. L'action se développe à travers des situations attachantes, des conspirations, des trahisons, la mort enfin; l'expression se maintient toujours à une grande hauteur poétique; de temps à autre des passages d'une amplitude et d'une force remarquables nous rappellent les meilleures inspirations du poète. Il y a une scène dans laquelle l'enfant de Dibalzo et de Laura, appelé devant les inquisiteurs, est forcé de répéter, comme témoin contre son père, les paroles de trahison qu'elle avait entendues sans les comprendre. La fin de ce drame est terrible. Dibalzo et Guarini, le mari et le frère de Laura, sont condamnés à mort, mais à une mort affreuse, qui consiste à être écrasés sous une pierre énorme, moyen d'exécution employé à cette époque pour les crimes de haute trahison. Au moment même de mettre les condamnés sous la pierre, les inquisiteurs cherchent encore à faire parler Laura, en la trompant par des assurances qu'elle pourrait empêcher l'exécution de la sentence, par une révélation complète de la conspiration et en leur livrant les noms des autres complices. Dans le cœur de cette femme, une lutte a lieu entre son amour et son patriotisme. La dernière exhortation de son mari était de rester fidèle à l'Italie; mais elle craint à chaque instant d'entendre la descente de la pierre, et elle croit encore pouvoir arrêter par une parole cette issue lamentable. Elle hésite, elle adresse au ciel une prière désespérée de lui conserver la force de dire non, et sur cette parole on entend le signal et la pierre tombe sur les deux martyrs pour leur patrie.

C'est un vrai plaisir que de pouvoir reconnaître à M. Horne, dans cet ouvrage tout récent, les mêmes qualités dramatiques et la même excellence de style qu'il a montrées tant de fois dans cette noble série de productions qu'il n'a cessé d'offrir au public, en dépit d'une froideur et d'une indifférence générales pour tout ouvrage dramatique qui dénotait quelques prétentions aux qualités littéraires. Cette indifférence n'aurait pu décourager et détourner de sa voie qu'un écrivain moins fort que lui. Nous croyons qu'il y a lieu maintenant d'espérer que cet état de choses va cesser, et que l'exemple de M. Tennyson et les succès de quelques vrais poètes qui ont récemment écrit pour la scène, auront pour effet la réhabilitation prochaine de la poésie dramatique chez nous.

Un autre poète, John Payne, auteur du *Masque of Shadows* et de plusieurs autres recueils de poésies appartenant toutes à l'école poétique la plus récente, vient de publier aussi chez les mêmes éditeurs un nouveau volume intitulé : *New Poems*. Le titre rappelle le livre récent de M. Gosse. Quant au produit nouveau de cette muse qui semble, depuis le commencement, s'être trop vouée aux tristesses, aux pensées funèbres, à un culte presque exclusif de la mort, l'*Athenæum*, qui appelle M. Payne « lauréat de la mort », tout en déplorant ces couleurs sombres, ces cris de désespoir qui sont un peu comme l'écho poétique du pessimisme de nos jours, y constate une véritable inspiration. Ces vers sont peut-être les meilleurs que M. Payne nous ait donnés jusqu'ici, ce qui n'empêche pas que le ton n'en soit parfois trop mortuaire et que l'on ne supporte pas jusqu'au bout ces senteurs d'ossements desséchés, cette absence de souffle vital. M. Payne s'est fait remarquer dernièrement par une excellente traduction des œuvres complètes de Villon.

M. David Masson a terminé son grand travail sur Milton. Le tome VI de cette monographie vraiment colossale dans ces jours de « Mémoires » superficiels et imparfaits, a paru chez Macmillan et Cie. A peu près au même moment, et chez le même éditeur, M. Mark Pattison a livré au public son étude sur le poète immortel du *Paradis perdu*. Le petit volume de Pattison a été écrit dans un but très différent de celui auquel a visé M. Masson dans son ouvrage volumineux, qui offre une histoire complète des événements politiques, religieux et littéraires de l'époque, en prenant la vie de Milton comme point de départ, plutôt qu'une simple étude sur le poète et ses œuvres, comme M. Pattison a fait d'une manière digne de l'excellente collection d'essais sur les gloires littéraires de l'Angleterre (*English Men of Letters*), dont il fait partie. Il serait impossible de donner une juste idée des trésors d'érudition et des résultats de recherches profondes et consciencieuses dans des documents originaux, que M. Masson a consignés dans les six gros volumes de cet ouvrage aujourd'hui achevé, à l'exception d'une table générale des matières qui remplira à elle seule tout un volume actuellement en préparation. La période traitée dans le volume dont nous nous occupons est comprise entre mai 1660 et novembre 1674. Fidèle jusqu'au bout à son vaste programme, l'auteur raconte minutieusement l'histoire de la Restauration et de ses conséquences politiques, sociales et intellectuelles, avant de nous peindre la vie intime de Milton pendant cette dernière période qui était celle de sa plus grande réclusion, quand il vivait aveugle et faible de santé avec ses trois filles, auxquelles il dictait son grand poème épique. M. Masson nous trace avec une scrupuleuse exactitude le tableau de la littérature à cette époque où sir William Davenant, déposé pendant la Révolution, avait repris son office de poète-lauréat qu'il avait reçu des mains de Charles Ier. Herrick, le charmant poète, et Izaak Walton, l'aimable pêcheur à la ligne et poète à ses heures aussi, vivaient sexagénaires. Evelyn écrivait son *journal* immortel et Hobbes le philosophe, son « magnum opus » : *Leviathan*. Ce dernier est une des figures les plus intéressantes et aussi des plus bizarres de ce temps-là; M. Masson s'arrête pour nous faire dans quelques pages un vivant portrait de ce vieil Aristote anglais, déjà âgé de 73 ans, en nous racontant des excentricités de sa personnalité un peu brutale. Puis vient le récit de la brillante carrière dramatique de Dryden. Enfin l'histoire intime de Milton recommence avec son déménagement de Holborn et continue dans Jewin street durant ses résidences successives à Bunhill, puis dans Buckinghamshire pendant la peste et encore de retour à Bunhill jusqu'à sa mort, en 1674. Dans un quatrième livre supplémentaire, M. Masson s'occupe des différentes matières posthumes, exceptionnellement nombreuses en ce qui touche Milton, c'est-à-dire de son testament, des vies de sa veuve et de ses trois filles, de ce qu'on sait sur les descendants directs de Milton, de l'histoire des éditions successives posthumes de ses œuvres, des publications posthumes en prose, du traité qu'il composa sur la doctrine chrétienne. On peut dire que la quantité et la diversité même des matières traitées dans cet ouvrage monumental sont si énormes, que la table méthodique promise devient indispensable pour faciliter de beaucoup l'étude de ces volumes.

Parmi les quelques livres plus ou moins importants qui se rattachent à l'histoire ou à la politique, celui qui attire en ce moment le plus l'attention du public est le volume intitulé : *Lord Minto in India* (Longmans). C'est la Vie et la Correspondance de Gilbert Elliot, premier lord Minto, dans les années 1807-1814, quand il était *Governor general* de l'Inde ; ce volume fait suite à sa Vie et Correspondance déjà publiées en 1874. Il est rédigé par la comtesse de Minto, grande-nièce du gouverneur. Cette biographie, très importante pour nous et d'un intérêt spécial pour tous ceux qui s'occupent des affaires politiques de l'Inde, n'aura qu'un intérêt médiocre pour les étrangers; aussi ne m'y arrêterai-je pas plus longuement.

Les *Central Asian Portraits*, par Demetrius Charles Boulger (chez Allen et Cie) est un livre qui vient très à propos. Maintenant que Yakoub-Khan est devenu notre prisonnier d'État ou plutôt notre pensionnaire, probablement pour le reste de sa vie, les incertitudes où tout le monde était sur son caractère et ses intentions ont cessé de nous troubler. Qu'il fût complice ou non dans le massacre atroce de notre ambassade entière à Caboul, personne ne se le demande plus, mais tout le monde est peut-être tacitement d'accord sur cette question que lord Lytton a très adroitement tranchée par un procédé simple mais efficace. Espérons que Yakoub-Khan sera le dernier de ces potentats excentriques et pittoresques qui nous forcent de temps à temps à résoudre le problème difficile de ces natures asiatiques si complexes. M. Boulger nous trace un remarquable portrait de cet homme bizarre qui commença en véritable héros, par une série de conquêtes rapides et brillantes à faire songer à Tamerlan lui-même ou aux guerriers romantiques de Moore, pour s'éteindre, comme cela doit avoir lieu maintenant, dans l'obscurité et la dépendance. Avant que l'attention publique se détourne tout à fait de lui, il sera intéressant de relire son histoire et celle de son père Shir-Ali, écrites par M. Boulger dans ces pages, qui reproduisent un peu, il faut bien le dire, les récits quotidiens des journaux du temps de ces événements si récents. Ces portraits sont aussi un peu superficiels; l'auteur n'est pas allé très loin chercher ses matériaux, mais il a fort bien su mettre en œuvre ce qu'il trouvait sous sa main, et il réussit presque toujours à nous donner une impression vivante de la personnalité dont il s'occupe. Parmi tous ces émirs ou scheiks, personnages plus ou moins romantiques, terribles

ou ridicules, M. Vambéry, le célèbre voyageur qui allait et venait partout, même au moment des complications les plus difficiles, grâce à son déguisement de derviche, n'est pas le moins intéressant.

Quoi qu'en disent les Écossais eux-mêmes, on peut affirmer que si leur patrie n'est pas riche en poëtes, elle a au moins toujours été très fière de ceux qu'elle possédait. Elle croit faire aujourd'hui acte de justice tardive en réimprimant les vers d'un poëte un peu oublié et dont le nom n'a jamais eu, il faut l'avouer, beaucoup de retentissement en dehors de son pays natal. *Thom*, dont l'œuvre entière forme un assez gros volume, accompagné d'un mémoire et d'une introduction très louangeuse, est un poëte qui, par le langage et le style, ressemble à Burnes et à Allan Ramsay, mais qui s'éloigne de la plupart de ses confrères poétiques par l'affectation du genre de la narration soutenue, un peu à la manière de Chaucer. Ses admirateurs, en faisant ressortir tous les mérites de ses vers, parlent de lui dans des termes qui nous semblent par trop exagérés; mais ils ont bien fait tout de même de réimprimer ses poésies dans sa ville natale, Paiseley. C'est un fait rare qu'un livre d'une certaine importance soit publié en Écosse sans la collaboration de quelque éditeur à Londres. Ordinairement les livres écossais paraissent simultanément à Edimbourg et à Londres, et on peut affirmer que le mouvement littéraire est le même pour les deux pays.

MM. Blackburn et Caldecott ont fait ensemble une excursion en Bretagne et le résultat en est un magnifique volume publié par Samson Low et C^ie^, richement illustré et avec une verve charmante, par M. Caldecott.

Quittons maintenant les livres pour parler de quelques événements du domaine scientifique. La science marche aujourd'hui de surprise en surprise et semble ne vouloir plus s'arrêter un instant. A la longue série des téléphones, des microphones, des phonographes et des systèmes d'éclairage par la lumière électrique, ces merveilles successives et si rapides de la science de nos jours, il faut enfin ajouter la solution de ce fameux problème de la fabrication du diamant, solution qui semblait, il y a six mois, aussi chimérique que la transfusion des métaux de l'alchimiste. Il n'y a plus de doute; après plusieurs tentatives infructueuses ou incertaines, la chose a été faite. Au commencement de février, M. J.-B. Hannay, chimiste de Glasgow, en Écosse, soumettait à l'examen du professeur Maskelyne, du British Museum, quelques échantillons de cristaux produits en faisant passer l'hydro-carbone par une petite barre de fer percée. Notre savant minéralogiste, qui venait justement de constater l'insuccès d'un autre expérimentateur, assure que les petits grains cristallisés de M. Hannay sont du diamant véritable. Je viens moi-même de faire l'examen de quelques-uns de ces morceaux microscopiques trouvés dans les paquets de poussière carbonique envoyés par M. Hannay. D'abord, ce que j'avais sous mes yeux ressemblait à s'y méprendre à un simple petit morceau de charbon noir et opaque; mais M. Davies, l'adjoint du professeur Maskelyne, et lui-même savant minéralogiste qui vient d'obtenir la donation Woollaston pour ses propres travaux, me fit voir, en détachant le verre réfracteur du microscope, que cet objet était complètement transparent, quoique noirci aux bords et un peu taché partout. M. Hannay communiqua à la *Royal Society* le 26 février sa notice préliminaire sur la formation artificielle du diamant. C'est du diamant en effet qu'il a trouvé : mais il y a loin encore de cette poussière à la Koh-inoor.

South-Kensington va bientôt devenir plus que jamais le rival de Bloomsbury comme un des centres artistiques et scientifiques de Londres. Le déménagement des collections d'histoire naturelle du British Museum et leur installation dans le nouveau et magnifique musée, construit sur l'emplacement occupé par le palais de l'Exposition universelle de 1862, est déjà commencé. C'est le département de la botanique qui part le premier. Les autres collections suivront, mais le mouvement ne sera que très lent, et demandera probablement au moins trois ou quatre années. En attendant une nouvelle revue intitulée *South-Kensington*, dont le but est de traiter spécialement de l'art et de la science dans ce quartier de Londres, vient d'être fondée avec de grandes chances de succès.

Une autre revue trimestrielle va se mesurer avec le *Quarterly*, le *New Quarterly*, l'*Edinburgh* et les autres. La *Modern Review* est déjà à son deuxième numéro. Les sujets traités sont très variés; le ton, très libre d'ailleurs, est à peu près celui du *Nineteenth Century*.

Quelques événements d'un haut intérêt pour les bibliophiles sont à noter. D'abord la vente, chez MM. Sotheby, Wilkinson et Hodge, d'une belle série d'éditions rares de *Reineke Fuchs* en plusieurs langues. Puis, chez les mêmes, la belle collection de M. Lake Price, de livres contenant des gavures sur bois, par des maîtres comme Le Petit Bernard, Jean Cousin, Geoffroy Tory, Jost Amman, Tobias Stimmer, Virgile Solis. Dans cette importante collection, se trouvaient aussi quelques beaux livres d'heures et la première édition du *Polyphile*. M. Quaritch, le libraire bien connu, s'est rendu acquéreur de plusieurs des plus précieux de ces livres.

La maison de MM. Sotheran et C^ie^ vient d'acquérir en entier les riches collections de livres anciens et rares de M. Hayes, de Manchester. Parmi ces volumes, se trouve un échantillon de Caxton; la Bible de Cramner de 1540; la Bible allemande d'Augsbourg de 1473-75; la Bible anglaise imprimée sur vélin en neuf volumes in-4°; un prymer de Salisbury de 1543, in-4°; l'*Imitation de Jésus-Christ*, l'un des deux exemplaires imprimés sur

vélin; *Chronicon Nurembergense*, 1493; les *Bibliographical Decameron*, 3 vol., et *Foreign Tour*, 3 vol., de Dibdin, tous les deux en grand papier; le *Dictionary of Painters and Engravers* de Bryan, avec 2,238 planches nouvelles; l'*Environs of London* de Lysons, avec à peu près 2,000 illustrations nouvelles; les *Shakespeare*, 2e et 3e éditions in-folio; un exemplaire des *Loggie* de Raphaël colorié; les publications de la Société Philobiblon et autres; le *Paradise lost* de Milton en première édition; le *Berkshire* de Lysons, avec 1,100 gravures et 146 dessins originaux; une série très remarquable de dessins de Hogarth, les montrant dans les différents états successifs de leur exécution.

Un rapport sur les acquisitions bibliographiques les plus récentes du British Museum est en préparation en ce moment. Comme M. Bullen a profité dernièrement de plusieurs occasions exceptionnelles pour enrichir notre bibliothèque nationale d'une assez grande quantité de livres rares, anciens et précieux, je ne manquerai pas de vous fournir quelques détails sur ses achats les plus importants dans mon prochain courrier.

Le département des estampes, dirigé par M. Reade, s'est aussi enrichi de plusieurs collections d'une haute importance; et c'est encore un conservateur au même département, M. Louis Fagan, qui travaille assidûment aux Mémoires et Correspondance de feu sir Anthony Panizzi, le Christophe Colomb des bibliothécaires. Ce livre, déjà peut-être trop longtemps attendu, paraîtra bientôt.

Enfin, avant de clore cette lettre, je dois vous parler, et je le fais avec un plaisir extrême, d'un don magnifique qu'a reçu le British Museum de la part d'un poète qui était autrefois, et pendant plusieurs années, un attaché, comme j'ai l'honneur de l'être moi-même aujourd'hui, de notre grande institution nationale. M. Coventry Patmore, auteur du poème très lu et très répandu : *The Angel in the house*, depuis qu'il nous a quittés, a mené, principalement à la campagne, une vraie vie de poète, en rompant de temps en temps, mais peut-être à de trop longs intervalles, son silence poétique par quelque production nouvelle, comme *The Unknown Eros* qu'il publia récemment.

M. Patmore vient d'offrir aux administrateurs du British Museum le célèbre exemplaire SUR VÉLIN de l'édition des œuvres de saint Thomas d'Aquin, publiée à Rome en 1570-71, en dix-sept volumes in-folio, exemplaire ayant appartenu au pape Pie V, qui en fit présent à Philippe II, roi d'Espagne. Grâce à ce don somptueux, notre bibliothèque nationale peut, sous ce rapport, rivaliser avec la vôtre, qui jusqu'à présent était seule à posséder cette merveille bibliographique. Lors de l'invasion de l'Espagne par Napoléon, cet exemplaire disparut de l'Escurial où il avait été déposé par Philippe II. Plus tard, sir Marmaduke Sykes en devint l'heureux possesseur, et c'est de lui que feu le vicaire de Hendon, le révérend Théodore Williams, acheta ce trésor des bibliophiles. Ce dernier le fit couvrir d'une magnifique reliure en maroquin pourpre, et les dix-sept tomes ont été divisés en vingt-deux volumes. Brunet remarque que c'est probablement le livre le plus volumineux qui ait jamais été imprimé sur vélin.

ARTHUR O' SHAUGHNESSY.

ÉTATS-UNIS

Boston, le 28 mars 1880.

Les quinze dernières années de l'histoire des États-Unis sont remarquables par le développement du goût pour les arts. On a créé, dans les villes de province, des associations musicales qui donnent annuellement des oratoires et des concerts de premier ordre; dans les grandes villes, la critique ne se contente plus de coups de théâtre et de médiocrité, elle demande l'excellence européenne. L'exécution des oratorios, des opéras et de la musique de concert s'améliore chaque saison avec une surprenante rapidité, grâce à l'intuition croissante de ce qu'exige réellement le bon goût. La question de savoir si l'Amérique produira jamais une école musicale est intéressante à poser; quant à présent, les compositeurs de musique dont nous pouvons être fiers peuvent se compter sur les cinq doigts de la main et leurs œuvres sont strictement dans la ligne conventionnelle. Rien de caractéristique au point de vue national n'a été écrit, soit par le professeur John-K. Paine, qui a publié entre autres choses un oratorio (*Saint Pierre*) et une ou deux ouvertures et symphonies qui ont eu du succès; soit, d'un autre côté par les musiciens plus jeunes qui suivent l'inspiration de l'école moderne des maîtres européens. Le génie naturel d'un Chopin, d'un Rubinstein, d'un Liszt reflète les couleurs spéciales de la Pologne, de la Russie et de la Hongrie, dont les chants populaires sont aussi distincts que les couleurs de l'arc-en-ciel; mais l'Amérique n'a pas de chants populaires; les Peaux-Rouges n'entendent absolument rien à la musique; et les chemins de fer, le télégraphe et la communauté de langage ont rendu la vie si homogène, que les particularités climatériques n'ont pas été suffisantes pour changer ou modifier les importations de l'étranger en un type

décidément américain. De plus l'abolition de l'esclavage étouffera probablement la musique nègre qui n'était que le produit de l'oppression entée sur le christianisme aveugle de l'ignorance. Les mélodies nègres étaient étranges et intéressantes et les *Fiske Jubilee singers* qui ont récemment fait sensation en Europe, ont appelé l'attention sur cette musique indigène. Mais elle disparaît rapidement et elle est d'ailleurs tout à fait impropre à servir de base à une école nationale. Les éditeurs de musique, en fournissant des productions de mauvais goût, n'ont pas encouragé la production d'œuvres réellement excellentes; mais l'établissement à Cincinnati d'un collège de musique, qui offre des prix pour les compositions originales, promet de devenir le centre d'un cercle étendu d'influences élevées dans l'Ouest, et de donner une impulsion puissante au talent indigène. Si l'Amérique ne peut pas emprunter aux Indiens et aux nègres la base d'un style distinct de musique, elle peut suivre ou même diriger dans le sentier battu des traditions classiques. Parallèlement à ce progrès en fait de culture musicale, il s'est produit une grande amélioration en architecture et en peinture. Malheureusement la sculpture est restée bien loin en arrière, et la récente attaque contre les statues publiques de Boston, quoique dirigée assez maladroitement par l'orateur Wendell Phillips, a obtenu la sympathie de tous les vrais amateurs de l'art. En fait, il n'y a guère une seule statue, à Boston ou à New-York, qui puisse supporter le jugement d'une saine critique, et il viendra un temps où, nous l'espérons, la plupart de ces caricatures mal conçues, sans symétrie, mal drapées, seront remplacées par de véritables œuvres d'art. L'amélioration en architecture a été très marquée et les maisons particulières, les magasins et les édifices publics commencent à montrer une beauté réelle et un à-propos convenable, au lieu de l'ornementation insignifiante ou ridicule qu'on leur donnait auparavant. Mais là aussi ne se trouve aucun caractère distinct d'école américaine; tout est emprunté à l'étranger et les modifications tentées par nos entrepreneurs sont généralement d'un goût douteux. On sait qu'au Mexique, dans l'Amérique centrale, et dans beaucoup de parties de l'immense Ouest, il y a des ruines étendues des peuples primitifs et préhistoriques. Il faut espérer qu'on fera, dans l'avenir, une exploration complète de toutes ces régions et que l'attention des archéologues sera appelée à faire une étude plus complète de ces édifices intéressants. Le *Smithsonian Institute* a fait quelque chose pour signaler les antiquités de notre propre pays et on a publié quelques ouvrages importants qui, tout en n'acceptant pas les extravagances de Brasseur de Bourbourg, auraient dû se pénétrer davantage peut-être de son enthousiasme. Le dernier de ces ouvrages est intitulé : *The North Americans of Antiquity*, par John-S. Short, publié par Harper et Brothers (£ 300). Il traite des *mound-builders* (constructeurs de remparts) ; de l'histoire traditionnelle des Mayas de l'Amérique centrale et des Nahuas du Mexique; des habitants des villages et des falaises; de l'origine des anciens Américains; de l'ancienne civilisation américaine; de la chronologie, des religions et du langage. Mais il est impossible à un seul homme de traiter un sujet si vaste. Son ouvrage a certainement sa valeur comme contribution à l'histoire générale du champ d'investigation, mais il faut espérer que le temps viendra où un général Cesnola, ou un Schliemann, consacrera sa vie et sa fortune à une exploration complète, ne serait-ce que de Chicen-Izta ou de l'Isla Mujeres, où le Dr Auguste Le Plongeon a travaillé aussi bien que Philipp J.-J. Valentini. Pendant l'année dernière, M. Stephen Salisbury de Worcester (Massachusetts), homme de loisir et d'une grande fortune, a publié une monographie contenant les résultats de quelques-unes des investigations des personnes ci-dessus nommées, aussi bien que des illustrations du calendrier de pierre mexicain et des ornements en terre cuite trouvés dans le Honduras. Il y a au Mexique et dans l'Amérique centrale un champ ouvert au poète, au romancier, au peintre, qui ne devrait pas être négligé au profit des régions plus généralement connues de la littérature et de l'art grec et européen. L'histoire de l'invasion par les Espagnols, les légendes obscures de l'antiquité, les restes des temples massifs et des délicates sculptures enflamment l'imagination et remuent le sang. Et cependant la plume et le pinceau les ont à peine touchés.

Quelques doutes que nous puissions avoir sur la possibilité d'une école de musique, de sculpture ou d'architecture américaines, il nous faut admettre que la peinture a un tout autre avenir. En fait, il y a beaucoup de personnes qui prétendent que feu William Morris Hunt a fondé une école originale. M. Hunt est né le 31 mars 1824 à Brattleboro, dans le Vermont. Il fit une partie de ses études au collège de Harward, mais il le quitta pour voyager à l'étranger, où il continua ses études artistiques, d'abord à Düsseldorf et ensuite, en 1846, à Paris, où il fut l'élève de Couture. Plus tard il quitta Couture et devint intimement lié à Barbizon avec Millet qui fut non seulement son maître, mais son ami. Il a dit lui-même : « Il m'apprit à voir la nature, à apprécier la Bible et il me donna des vues larges sur l'humanité. Je sentis avec lui que l'art est infini : avec Couture, il y avait une limite. » A Paris, il rencontra Barye, le sculpteur d'animaux, qui eut aussi une grande influence sur lui. En 1855, il revint en Amérique, épousa miss Perkins, de Boston, et s'établit à Newport, R. J. Sept ans plus tard, il vint demeurer à Boston, fonda un atelier, et en 1868, une école de dessin pour les femmes, qui eut du succès. « La valeur de cet enseignement, dit M. Bartlett, le sculpteur, dans son *Sketch of the art life of William Morris Hunt*, est difficile à préciser. Ses élèves témoignent du plaisir que leur donnait son enseignement. Sa manière d'enseigner s'appliquait

directement aux valeurs, aux masses et à la construction. Il considérait comme étant de première importance l'impression de l'objet même grossièrement exprimée; ensuite le volume, puis la construction et enfin la proportion. Il enseignait qu'un objet devait être bâti comme une belle statue. » Et M. Frédéric Vinton, un de nos meilleurs jeunes peintres, dans un remarquable article critique, publié dans le troisième numéro de *American Art Review*, parlant du portrait du chief-justice Shaw par Hunt, dit : « Toute la figure, quoique peinte, est à beaucoup près la meilleure *statue* que l'on puisse trouver aujourd'hui dans la ville de Boston. »

En fait, il paraît extrêmement probable que le vrai génie de M. Hunt était pour la sculpture plutôt que pour la peinture. Dans la plupart de ses tableaux, la forme est proéminente, la couleur est secondaire, et cela est porté si loin dans les ouvrages de ses élèves, que « l'école de Hunt est appelée méchamment l'école de la main écorchée », tant le détail est complètement sacrifié à l'effet.

En 1878, il fit une visite aux chutes du Niagara, et tandis qu'il était encore sous l'inspiration de grandeur qu'elles avaient excitée en lui, il fut invité à entreprendre la décoration des grands panneaux de pierre, dans la chambre d'assemblée du Capitole de New-York. Les peintures sur les murailles furent commencées le 18 octobre et finies le 21 décembre. Les sujets et la description de l'œuvre sont très bien illustrés dans le numéro de janvier de l'*American Art Review*. M. Hunt est mort le 8 septembre 1879. Il a laissé une quantité énorme de tableaux, de portraits, de fusains et à l'exposition maintenant ouverte au Musée d'art, on est surpris non seulement de son travail, mais encore de la variété de sujets et de styles qui existent dans son œuvre. Dans les dernières années de sa vie, il accumula plus de 200,000 dollars comme fruit du travail de son pinceau. Presque tous les journaux qui ont paru depuis sa mort donnent une notice sur sa vie et sur l'influence qu'il a exercée. Quel que soit le verdict qu'on prononcera sur lui dans l'avenir, on ne peut nier qu'il n'ait donné une puissante impulsion à l'art de la peinture. Le Dr John-C. Dalton, de New-York, dit de lui : « William Morris Hunt était sans contredit un des premiers artistes américains. Il gardera toujours cette position, quelques succès que d'autres puissent obtenir dans l'avenir. » D'un autre côté, M. P.-G.-W. Benjamin, dans son ouvrage : *Art in America, critical and historical sketch*, qui vient d'être publié par Harper et Brothers, dit : « Il ne fut probablement pas homme de génie — à moins qu'une grande force de caractère ne le fasse considérer comme tel — mais il avait une perception vraie du caractère et du but, des limites et des possibilités de l'art; et l'intolérance qu'il montrait parfois n'est pas rare chez ceux qui ont à introduire de nouvelles méthodes et à se créer un cercle d'influence. Dans ses propres ouvrages, comme peintre de paysages, de portraits, de genre ou de décoration, on ne peut pas dire qu'il ait grandement ajouté à la somme de l'art humain, mais il a montré une perception vraie de l'importance de l'idéal dans l'art; on sent en contemplant ses œuvres qu'il s'efforçait toujours de surmonter les difficultés matérielles d'exprimer l'idéal. » Sa vie sera probablement écrite par son frère, le colonel Leavitt Hunt, et on en attend la publication avec beaucoup d'intérêt.

Les nouveaux livres sur les oiseaux intéresseront les ornithologistes. Le premier est *Birds of the Bahama islands*, par Charles-B. Cory. Il fait connaître beaucoup d'oiseaux de ces îles et un grand nombre des plumages d'hiver des espèces de l'Amérique du Nord, qui n'avaient pas été jusqu'à présent décrits. Le volume commence par un bref récit d'expériences personnelles et donne quelques renseignements sur la nature des îles et les coutumes de ses habitants ; il contient huit belles planches coloriées de canards, de hérons, de flamands, etc. (Publié par l'auteur, 8, Arlington street, Boston.)

Le second livre dont j'ai parlé est plus ambitieux, et annonce qu'il comprend tous les spécimens d'oiseaux vivants ou fossiles sur le continent de l'Amérique du Nord. Il offre comme illustration 6 planches sur acier et 250 gravures sur bois. Il est précieux pour le naturaliste et semble laisser fort peu de chose à faire aux ornithologistes futurs. (*A Key to north american Birds, by Elliott Coves, assistant surgeon U. S. army*, publié à Salem par la Société d'histoire naturelle.)

Pendant que nous sommes sur le sujet des oiseaux, je puis mentionner brièvement quelques volumes de poésie qui ont paru récemment : *Poems*, par Henry Abbey qui sont en général de petits contes, suivis de morales en vers d'une douceur peu commune et d'une force plus qu'ordinaire (D. Appleton et Cie); *Idylls and Poems*, par Anna Maria Fay, qui ne sont grands d'aucune façon (G. P. Putnams sons); *Her Lover's Friend*, etc., par Nova Perry, légers et peu profonds (Houghton, Osgood et Cie); *Dramatic Persons and Moods*, par M. Piatt, qui est notre Robert Browning américain, comme on peut le voir par le titre (Houghton, Osgood et Cie) et enfin *Along the way*, par M. Mary Mapes Dodge, qui a une manière très séduisante de traiter de jolies et innocentes idées (Charles Scribner's sons). Aucun de ces oiseaux ne s'envolera probablement bien loin; mais ils chantent tous avec une certaine douceur et le monde deviendra peut-être meilleur avec leurs chansons. Le chant même de l'oiseau moqueur est doux et la plupart des poètes modernes sont de l'espèce des oiseaux moqueurs.

Ma lettre est déjà si longue que je ne puis que mentionner en passant deux contributions à l'histoire de la guerre civile en Amérique. La première est une compilation des journaux contemporains, donnant un récit consécutif des années

1850 à 1860. Elle est intitulée : *First Blows of the civil war* (Premiers Coups de la guerre civile) arrangés par James S. Pike, ancien ministre des États-Unis en Hollande. L'autre est : *The Life and Letters of admiral Farragut*, par son fils, Loyal Farragut (D. Appleton et Cie). Le rôle important, joué par l'amiral Farragut dans la guerre, rendra cette biographie précieuse pour l'historien.

L'attention du lecteur américain a été doublement appelée sur la famille Hawthorne; d'abord par un roman puissant quoique inégal, de Julian Hawthorne : *Sebastian Strowe*, qui n'est décidément pas américain; et en second lieu, par le volume de Henry James sur Hawthorne, dans la série d'hommes de lettres anglais, par un monsieur qui est si complètement *initié* au véritable esprit de la civilisation européenne qu'il n'a guère que du mépris ou une compassion railleuse, pour le triste provincialisme de la Nouvelle-Angleterre. Ce provincialisme a été fort bien défini par une femme d'esprit :

« Pour être provincial, on doit être content de son sort et avoir la foi, l'espérance et la charité. »

Voici la description par M. James, de la Nouvelle-Angleterre, qui y est aussi applicable aujourd'hui qu'elle l'était il y a cinquante ans :

« Pas de souverain, pas de cour, pas de fidélité personnelle, pas d'aristocratie, pas d'église, pas de clergé, pas d'armée, pas de service diplomatique, pas de hobereaux, pas de palais, pas de châteaux, pas de seigneuries, ni de vieilles maisons de campagne, ni de presbytères, ni de chaumières, ni de ruines sauvages; pas de cathédrales, ni d'abbayes, ni de petites églises normandes, ni de grandes universités, ni d'écoles publiques; pas d'Oxford, ni d'Eton, ni de Harrow; pas de littérature, pas de romans, pas de musées, pas de tableaux, pas de société politique, pas de « sporting class »; pas d'Epsom, pas d'Ascott! On pourrait faire une liste semblable de ce qui manque dans la vie américaine, spécialement dans la vie américaine d'il y a quarante ans. Cette liste paraîtrait probablement monstrueuse à l'imagination d'un Anglais ou d'un Français. La remarque naturelle, dans la lumière presque lugubre de cette accusation, serait que si cela manque, tout manque. L'Américain sait que beaucoup de cela reste; qu'est-ce qui reste ? C'est son secret, on pourrait dire sa plaisanterie. Il serait cruel, dans ce terrible dénument, de lui refuser la consolation de son don naturel, *l'humour américain*, dont nous avons tant entendu parler dans ces dernières années. »

Il est réellement heureux que M. James ne soit pas obligé de vivre dans une si triste partie du monde. Il a réussi cependant à faire un livre bon à lire et où la critique littéraire est acérée et juste: Mais, dans la Nouvelle-Angleterre, nous ne désirons pas réclamer l'un ou l'autre des livres susmentionnés : ils appartiennent de droit aux Anglais initiés.

NATHAN HASKELL DOLE.

ITALIE

Milan, le 29 mars 1880.

Le beau fragment de Leopardi commençant par le vers :

Spento il diurno raggio in occidente,

était célèbre en Italie, mais on croyait irréparablement perdu le reste du poème, connu sous le nom de *Cantica della morte*. Le frère de Leopardi, mort dernièrement, déplorait souvent cette perte. Voici maintenant que M. Zanino Volta, un descendant d'Alessandro Volta, a eu le bonheur de le retrouver dans la bibliothèque d'une famille de Como, laquelle ne s'en doutait pas. C'est un événement littéraire très important. Tous les admirateurs du grand poète du désespoir, c'est-à-dire tous ceux qui ont le goût de la poésie et le sens du beau, aspirent à voir le petit cahier de 54 pages écrit tout entier de la main du poète, d'une écriture très claire et soignée. Il se compose de cinq chants en *terza rima* et porte ce titre : *Appressamento della morte, cantica da Giacomo Leopardi*, et dessous, en manière d'épigraphe, ce vers de Vittoria Colonna (1816) :

Certi non altro mai che di morire.

Leopardi avait alors dix-huit ans; il croyait en Dieu, à l'immortalité de l'âme, au paradis, à la sainte Vierge, et il se sentait prêt à mourir, comme il s'est senti d'ailleurs, pendant toute sa courte vie. Le sujet du petit poème est donc une vision du paradis; on y trouve une forte couleur dantesque, le style déjà limpide, la tristesse profonde qui ont rendu le poète de Recanati immortel. On remarque dans le dernier chant une invocation au Rédempteur et une à la sainte Vierge :

Deh! tu soccorri il mio spirito lasso!

On peut être étonné de ce que le poète qui devait écrire plus tard la *Ginestra* ait trouvé Ludovico Ariosto indigne d'avoir une place dans ce paradis idéal à côté du Dante, de Pétrarque et du Tasse. Sa jeune âme, cette âme si fière et si indépendante était alors complètement, soumise aux restrictions catholiques.

Ayant fini son poème, le jeune écrivain, qui ne devait pas mourir encore, l'envoya à Milan à l'éditeur Stella, qui le soumit à l'examen de Pietro Giordani. Giordani cependant écrivit à Leopardi

de retarder cette publication et de revoir son poème. C'est probablement dans ces voyages que le manuscrit a été perdu.

Vincenzo Monti : *Postille ai Commenti del Lombardi e del Biaggioli sulla Divina Commedia.* Ferrara, Taddei, 1879.

Ce sont des notes marginales regardant beaucoup plus les commentaires que le texte; quelques-unes, très intéressantes, pleines de verve et d'ironie; d'autres qui prouvent une fois de plus que les plus grands talents peuvent avoir des travers ridicules.

Vicchi Leone : *Saggio d'un libro intitolato Vincenzo Monti.* Faenza, Conti, 1879.

Tour à tour attaqué et défendu avec la même ardeur, Vincenzo Monti offre toujours un sujet très attrayant aux recherches de nos littérateurs. Toutefois il n'existe pas un bon récit de la vie de l'excellent poète. Nous craignons d'après cet essai que M. Vicchi, tout collectionneur passionné de raretés et d'autographes qu'il est, ne nous donne pas encore le livre qu'il nous fallait.

Fratellanze segrete, studio di Giovanni de Castro. Milano, tipografia editrice Lombarda.

Voilà un livre intéressant et curieux. En partant des premières sectes judaïques, on arrive jusqu'aux associations universitaires. Si l'auteur ne parle pas des associations secrètes modernes, telles que *les Éclairés, les Francs-Maçons, les Carbonari, la Jeune Italie,* c'est qu'il compte s'en occuper dans un autre volume dont il nous annonce le titre : *I Cospiratori* (les Conspirateurs), dans lequel l'auteur a simplement rassemblé des faits, craignant surtout d'altérer la vérité s'il eût cherché des coordinations et des rapports à la manière des historiens fantaisistes

Guiseppe Pinto : *Storia della Medicina in Roma al tempo dei er e della repubblica.* Roma, 1879.

Ouvrage très loué et jugé très important au point de vue de l'histoire de la médecine.

M. Ettore Foci, dont la traduction en vers du *Goetz de Berlichingen* a été naguère si justement louée, vient de publier (Livorno, Francesco Vigo), une élégante traduction de *l'Amant et la Fille,* d'Érasme de Rotterdam. Cette traduction n'est pourtant pas complète, car l'ouvrage étant dédié à une jeune mariée, l'auteur a cru devoir glisser sur un certain passage qui ne lui semblait pas convenable.

Une autre remarquable traduction, publiée aussi chez Francesco Vigo, à Livourne, est celle que M. Fargioni-Fozzetti a faite des idylles *la Calamita* et *la Fenice*, et de l'épithalame à *Palladio et Cellerina* du poète latin Claudius Claudianus, sur lequel la critique a prononcé depuis des siècles les jugements les plus différents; M. Fargioni-Fozzetti s'est proposé de prouver par son ouvrage même, aux personnes qui ne peuvent pas lire l'original, combien il y a de belles choses dans ces idylles si souvent dédaignées.

Andrea Maffei nous offre une traduction de la *Medea,* de Grillparzer (Firenze, Le Monnier, 1879). Sinon toujours exactement fidèle, l'illustre poète qui a donné la forme italienne à tant de chefs-d'œuvre, est toujours élégant.

La septième livraison du *Dictionnaire bibliographique*, publiée par M. de Gubernatis, contient une foule de noms étrangers, où l'on trouve ceux de Victor Hugo, de Longfellow, de Legouvé, de Juliette Lamber, de Auguste Kœnig, de Gottfried Keller, de Eugénie John (E. Marlitt), de Vittorio Imbariani. La notice qui concerne ce dernier est vraiment un peu trop longue en la comparant à celles d'écrivains plus illustres, même en considérant que le *Dizionario biografico* étant une publication italienne on doit s'attendre à ce que la partie italienne soit la plus développée.

C. Collodi : *Macchiette*. Milano, G. Brigola, 1880.

M. Collodi est un écrivain très spirituel, plein de verve et d'humour. Les croquis qu'il nous présente dans ce volume ont presque tous cette pointe d'ironie et de finesse qui entraine les lecteurs; ce sont des fruits amers aux couleurs brillantes. L'auteur a l'art de présenter des figurines à peine esquissées, mais très vraies. Je voudrais dire aussi que M. Collodi est de ce petit nombre d'écrivains italiens dont la langue est très pure; mais je n'ose pas, car chez nous la langue est la question brûlante, celle qui nous partage plus que la question financière, et ce que l'un admire comme la plus grande finesse semble souvent, à l'autre, vulgaire ou affecté.

Neera : *Un Nido.* — Milano, Brigola, 1880.

Un joli petit roman dédié aux jeunes filles. L'héroïne est une belle enfant qui veut du romanesque et de la poésie à tout prix; elle a le bonheur de rencontrer un homme de cœur, un homme sérieux qui travaille à la terre et se cache d'être poète jusqu'à ce qu'il parvienne à se faire aimer. La peinture spirituelle de certains personnages secondaires constitue la meilleure partie de l'ouvrage.

La Conca d'oro, par M. Linda Vellari, de Naples.

Un petit conte, très simple mais gracieux.

Nommons encore : *un Pè di tutto*, joli livre pour les enfants des écoles, par Mme Anna Vertua Gentile; un livre de la marquise Ricci; *Ciro Menotti*, tragédie en beaux vers de Mme Teresa Ferrari, Bosi; *Stonature*, vers par Alfonso Lucifero.

Les éditeurs Treves de Milan ont publié une nouvelle édition des *Bozzetti militari* de E. de Amicis. A dix ans d'intervalle, l'auteur du *Ma-*

rocco et de *la Hollande* a éprouvé le besoin de revoir et de remanier son premier livre, ce livre qui lui gagna d'emblée une si haute place dans la jeune littérature italienne. En effet, dans cette nouvelle édition de ces *Croquis militaires*, tout a été remis à neuf. Deux récits sont tout à fait nouvaux. Ce volume devient ainsi doublement intéressant, comme ouvrage en soi-même, et comme une manifestation des progrès et du changement de goût de l'auteur.

Deux bons livres ont été publiés par les éditeurs Dumolard, de Milan. *Il Suicidio, saggio di statistica morale comparata del prof. E. Morselli ;* et *l'Avvenire dell' Artigiano, studio di Carlo Antonini.*

Le premier fait partie de cette *Bibliothèque scientifique internationale*, entreprise hardie à laquelle ses éditeurs consacrent tant de soins.

Faisant la statistique morale comparée des suicides, l'auteur fournit des preuves de leur régularité et des influences extérieures et individuelles, proposant sur cette base quelques remèdes à essayer.

On admire un chapitre sur la cause déterminante qui renouvelle les théories de Schopenhauer et en remontre à certains théologiens, et une statistique où l'on démontre que les suicides présentent les mêmes oscillations que les naissances, les mariages et les morts.

Cet ouvrage a été pris en considération par les savants, surtout en Allemagne.

Le livre que M. Antonini offre aux ouvriers est une illustration populaire et instructive de la dernière Exposition parisienne.

Thucydidis. — *De Bello peloponnesiaco liber primus. — Latine reddidit et notis illustravit Hippolytus Copparoni Annomi.* — Excudebant fratres Quercette, 1879.

M. Copparoni Annomi a eu l'idée bizarre de traduire ce livre du grec en latin. On dit cette traduction passable, mais on doute fort qu'elle puisse trouver un grand nombre de lecteurs.

BRUNO SPERANI.

SUISSE

Genève, le 27 mars.

Une imprimerie chinoise à Genève. — Galerie suisse, biographies nationales, publiées avec le concours de plusieurs écrivains suisses, par Eugène Secrétan. (Lauzanne, Georges Bridel, éditeur, 1873, 1876 et 1880, 3 vol. in-8°).

Imagineriez-vous que nous possédons à Genève une imprimerie qui n'a pas, que je sache, sa rivale à Paris, et que, pour certaines publications, la France savante et artistique se trouve, de fait, tributaire de la petite ville, un peu provinciale sans doute, d'où ces lignes sont datées?

C'est pourtant le cas, car nous possédons à Genève une imprimerie chinoise, propriété d'un jeune érudit qui s'est accordé cette dépense de luxe, dont les moralistes les plus sévères hésiteront certainement à le blâmer.

Voici l'historique de cette curieuse création :

M. François Turrettini, après avoir suivi à Paris, de 1867 à 1869, soit au Collège de France, soit à l'École des langues orientales vivantes, les cours de chinois ancien et moderne que faisait alors l'illustre sinologue Stanislas Julien; après avoir été à Florence et à Rome pour y faire la connaissance de japonistes et de sinologues, songea à retourner à Genève pour y publier une revue destinée à faire connaître l'extrême Orient. Pour cela, il se fournit auprès de M. Marcellin-Legrand de caractères qui se décomposent et au moyen desquels on peut obtenir les 40,000 signes chinois (je dis 40,000) avec 4,000 lettres seulement, ainsi que du matériel nécessaire pour imprimer dans la langue du Céleste-Empire, en japonais et dans les dialectes de ces langues (car on sait que les caractères chinois sont adoptés pour l'impression en japonais). Dans l'été de 1871, il put ainsi inaugurer sa Revue qu'il intitula : *Atsume Gusa* (Herbes rassemblées, en japonais, soit Miscellanées). Les travaux publiés étaient des récits de l'histoire du Japon au XII^e siècle et des contes moraux.

Ses amis d'Italie préparaient un aliment à sa Revue (une Bible bouddhique et une Astrologie japonaise), et étant allé à Paris, l'automne suivant, pour la mettre à la disposition de ses anciennes connaissances du monde savant oriental, il se trouva que, justement alors, trois travaux importants n'attendaient, pour paraître, qu'un éditeur bénévole. Aussi, pour mettre au jour tant de richesses, M. Turrettini n'hésita pas à installer une modeste imprimerie dans les combles de l'hôtel qu'il habite.

C'est ainsi qu'a été publiée d'abord la traduction française d'un des dix chefs-d'œuvre de la Chine, le *Si-siang-ki* ou *Pavillon d'Occident*, roman-comédie entremêlé de couplets, que M. Stanislas Julien avait depuis longtemps en portefeuille; malheureusement, à peine l'impression en était-elle commencée, que l'éminent professeur mourait; M. Turrettini, quoique privé du concours précieux et presque indispensable du traducteur du *Si-siang-ki*, poursuivit néanmoins cette publi-

cation qui n'attend plus, pour être publiée *à part*, qu'une préface dont deux savants sinologues avaient consenti à se charger. Notre jeune imprimeur-éditeur génevois eut à surmonter, dans l'exécution de cette importance entreprise, des difficultés de divers genres, résultant surtout de ce qu'il avait décidé d'accompagner chaque vers du texte des caractères chinois correpondants.

Ensuite est venue la traduction de la partie de la grande encyclopédie *Ouen-hien-tong-kao*, de l'Hérodote chinois, Ma-touan-lin, qui a trait aux peuples étrangers. Lorsque M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis, qui a remplacé au Collège de France et à l'Institut Stanislas Julien, son maître et celui de tous les sinologues, suivant l'expression d'un illustre orientaliste anglais, aura terminé cette œuvre magistrale, elle constituera le plus beau monument d'érudition chinoise en Europe. A l'heure qu'il est, les peuples orientaux sont achevés; les peuples méridionaux sont en cours de publication ; viendront ensuite les peuples septentrionaux et enfin les peuples occidentaux: le tout formera quatre forts volumes in-4°, avec commentaires perpétuels, ornés de caractères chinois.

Enfin a paru la *Méthode Ollendorff pour apprendre le chinois aux Anglais* qu'un ami de M. Turrettini et l'un de ses collègues des cours de Paris, M. Charles Rudy, l'engagea aussi, en cette même année 1871, à publier. Notre entreprenant sinologue trouva la proposition de son goût et il promit à son ami de mettre la main à l'œuvre, à la condition toutefois que M. Rudy lui procurât un ouvrier chinois pour l'exécution de la partie chinoise du livre.

Le Chinois dont on était en quête s'est trouvé ; on fut assez heureux pour en découvrir un qui avait de bonnes dispositions et qui, sans pouvoir être d'aucun secours pour ce qui touche à la détermination du sens du texte, connaissait bien les caractères. Ce fils du Soleil, aujourd'hui homme d'une quarantaine d'années, a pleinement répondu à ce qu'on attendait de lui; il a échangé sa condition de *coolie* contre celle de citoyen de Genève, sa religion contre le christianisme; il s'est marié dans notre ville et s'est si bien fait à notre vie, qu'on n'aurait pas l'idée de s'écrier en le rencontrant dans la rue : « Ah! monsieur est *Chinois*, comment peut-on être *Chinois!* » Nous avons marché depuis les *Lettres persanes* de Montesquieu.

M. Turrettini a entrepris plus tard l'impression de *l'Empire japonais* de M. Léon Metchnikoff, savant linguiste russe qui a jadis habité le Japon et professé à Yeddo. Cet ouvrage avance rapidement, bien que ses proportions aient de beaucoup dépassé ce qu'on s'était figuré à l'origine : au lieu de 50 feuilles d'impression, il en comptera environ 80. Il est orné de photographies et de chromolithographies, ces dernières sortant des ateliers de M. Noverra, lithographe à Genève, et dont l'exécution fait honneur à cette maison. *L'Empire du Japon*, quoique plus savant que *le Japon illustré* de notre compatriote M. Aimé Humbert, de Neuchâtel, se distingue de la plupart des autres ouvrages sortis des presses de M. Turrettini en ce qu'il est très accessible aux profanes.

L'imprimerie chinoise de Genève espère que M. Charles Valenziani, qui possède une vértiable divination des langues de l'extrême Orient, si différentes des nôtres, voudra bien utiliser ses ressources pour la publication de ses remarquables traductions du japonais.

Nous avons parlé plus haut de la revue publiée par M. Turrettini. A vrai dire, c'est non pas d'une, mais de deux revues qu'il s'agit, mais ceci demande explication.

Il se publie simultanément, quoique sans périodicité régulière, deux revues dans l'atelier de notre savant concitoyen: l'une est un recueil in-8° qui a pour titre : *Ban-zaï-sau (Herbes cueillies sur le soir)*; l'autre : *Atsume Gusa* (*Herbes rassemblées*), paraît dans le format in-4°. Ces deux publications ne diffèrent que par le format et tout ce qui a vu le jour chez M. Turrettini rentre dans l'une ou dans l'autre. On y trouve « des textes, des traductions, des critiques et des mémoires relatifs à l'extrême Orient. La Chine et le Japon y sont plus spécialement représentés ; cependant les peuples de race tartare ou mongole y ont aussi leur place. Ces recueils, imprimés en caractères anciens et modernes, avec le concours de types chinois, sont accompagnés de planches, vignettes, culs-de-lampes, lettres ornées, impressions en couleur, etc. Quelques exemplaires sont tirés sur chine, hollande, vélin ou papier teinté. »

Voici la liste des ouvrages achevés ou en cours de publication; on verra qu'elle est déjà longue :

1° DANS L'« ATSUME GUSA » :

Heike Monogatari, récits de l'Histoire du Japon au XII[e] siècle. I[re] partie. — II[e] partie : l'Histoire des Taira, tirée du *Nitpon-gwai-si*, traduit du japonais par M. F. Turrettini;

Tami-no-nigivai, contes moraux traduits du japonais par F. Turrettini;

Si-siang-ki ou l'*Histoire du pavillon d'Occident*, comédie en seize actes, traduit du chinois par Stanislas Julien, avec des notes explicatives et le texte en regard des vers;

Ethnographie des peuples étrangers, formant les vingt-cinq derniers livres de l'encyclopédie *Ouen-hien-tong-kao*, de Ma-touan-lin, traduit du chinois, avec commentaire perpétuel par le marquis d'Hervey de Saint-Denis;

Astrologia giapponese, versione di Antelmo Severini;

Avalokiteçvara sutra, traduction italienne de la version chinoise, avec introduction et notes, par Carlo Puini. Texte chinois imprimé en bleu et transcription japonaise par François Turrettini;

Tai-hei-ki ou *Ricord idella Gran Pace*, versione di Carlo Valenziani ;

L'Empire japonais, description illustrée du Japon, par L. Metchnikoff.

2° DANS LE « BAN-ZAI-SAU » :

San-tseu-king, le *Livre de phrases de trois mots* en chinois et en français, avec le commentaire et un vocabulaire par Stanislas Julien, suivi de la réponse de M. d'Hervey à la *Revue critique;*

The Chinese mandarin language, after Ollendorff's new method of learning languages. T. I, by Charles Rudy;

Kan-ing-pien, texte chinois du *Livre des Récompenses et des Peines;*

Zin-koku-ki ou *Ricordi degli uomini e dei regni*, versione di Carlo Valenziani;

Nitu-Pon-Hiyaku-seu-den ou *Souvenirs de cent généraux du Japon*, traduit du japonais par Carlo Valenziani;

Komats et Sakisti, texte et traduction du roman japonais *Uki-yo-gata-roku mai-byau-bou*, par François Turrettini;

San-ze-king ou les *Phrases de trois caractères* en chinois, japonais, mandchou et mongol, avec l'explication de tous les mots par François Turrettini;

Affinité du chinois avec les langues aryennes et altaïques, par Maurice Grunwald;

The Appendices and Index of Introduction to the Study of the Chinese Characters, par J. Edkins;

Kotcho sen zi mon ou *le Livre des mille mots* japonais, texte et traduction du commentaire avec notes, par Léon Metchnikoff;

Études altaïques, par Maurice Grunwald.

Ces différents ouvrages, une fois publiés dans les recueils qui viennent de nous occuper, se vendent séparément, mais le prix en est alors sensiblement élevé. Quant aux prix des deux revues elles-mêmes (on me permettra, vu le caractère spécial de ces publications, ces renseignements commerciaux qui trouvent, en thèse générale, leur place ailleurs), il est de 24 fr. par volume de 40 feuilles, soit 320 pages pour l'*Atsume Gusa*, et pour le *Ban-zai-sau* de 20 fr. par volume de 320 pages, une planche comptant pour une feuille de texte.

M. Turrettini, à l'obligeance duquel je suis redevable, comme bien l'on comprend, de la plupart des détails qui précèdent sur sa belle entreprise, m'a mis à même de me faire une idée de l'aspect de ses différentes publications, que je ne connaissais encore que de nom, je l'avouerai humblement. Dans ses traductions, la page de gauche renferme le texte, quelques caractères agglutinés se tenant à distance à raison de 4, 6, 8 à la ligne, comme des soldats en faction; ce texte est interligné par sa transcription en lettres ordinaires; la page de droite est occupée par la traduction française.

Le récit qui nous est offert est-il toujours bien amusant? Que M. Turrettini me pardonne : j'ai lu attentivement un volume dont il m'a fait hommage, dont la traduction est de lui, mais je suis forcé de confesser que le roman sur lequel je suis tombé, et qui est pourtant d'un écrivain hors de pair dans son pays, m'a paru devoir être encore plus captivant pour les populations de l'empire du Soleil que pour le public français; mais peut-être ces choses-là ne se font-elles bien apprécier qu'à une seconde ou troisième lecture : c'est aussi toujours affaire de goût.

Du reste, pour ceux qui préfèrent les romans français à ceux de l'extrême Orient, il y a autre chose dans les deux recueils de M. Turrettini, ainsi qu'on l'a vu plus haut, et sans oser espérer pour eux une clientèle aussi considérable que celle de la *Revue des Deux Mondes*, par exemple, nous leur souhaitons de nombreux souscripteurs.

Les abonnés du *Livre* ne pourront, bien certainement, s'empêcher de reconnaître, avec l'auteur de ces lignes, ce qu'il y a d'original et jusqu'à un certain point de chevaleresque pour un simple particulier à se faire, à ses risques et périls, imprimeur-éditeur de deux revues touraniennes en pays français, et ce ne sont pas des félicitations banales que nous voudrions adresser à M. Turrettini, en prenant congé de ses publications, pour les services qu'il a rendus à la philologie et à la science ethnologique par sa généreuse initiative.

Les publications de notre imprimerie chinoise ne sauraient intéresser qu'un cercle forcément assez restreint d'érudits et de bibliophiles; j'ai, par contre, sur ma table, un important ouvrage qui s'adresse à un public plus vaste et auquel je consacrerai ce qui me reste de place.

C'est un ouvrage en trois volumes, sortant des presses de la maison Georges Bridel, à Lausanne. M. Bridel est à la fois imprimeur et éditeur; il est ainsi à la tête, en l'une ou l'autre partie, d'une demi-douzaine de périodiques, entre lesquels je citerai la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* (médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris, en 1878), et *la Famille*, petit journal bi-mensuel illustré, destiné, comme son titre l'indique, à l'éducation et à la récréation des jeunes comme des vieux, bien que cependant les premiers y trouvent surtout leur compte.

L'ouvrage que M. Bridel vient d'ajouter à son riche catalogue est un recueil de biographies nationales, publié par un jeune et laborieux littérateur vaudois, M. Eug. Secrétan, avec le concours de plusieurs écrivains suisses; le troisième volume qui sera, au moins pour quelque temps, le dernier de cette publication, résulte, à lui seul, du concours de vingt-cinq collaborateurs : professeurs, publicistes, savants de mérite (l'historien Vulliemin, que la mort nous a ravi l'an dernier, est du nombre).

La *Galerie suisse*, dont le tome Ier paraissait en 1873, et dont le IIIe sort de presse, forme près

de 1,800 pages in-8° d'une belle impression, et nous renseigne sans aridité, souvent d'une manière tout à fait distinguée et littéraire, sur les grandes figures de cette histoire, depuis la reine Berthe, de poétique mémoire, jusqu'à ces hommes qui étaient l'autre jour encore parmi nous (les vivants n'ont pas été abordés) : le physicien de La Rive, Juste Olivier, Merle d'Aubigné, etc. Quelques-uns des noms qui figurent dans ce panthéon ont fait honneur à leur pays en dehors même de ses frontières, comme le général Jomini et le peintre Gleyre; d'autres ne nous appartiennent que par les droits du sang, comme M[me] de Staël, mais la plupart sont bien des gloires vraiment suisses, les produits de notre sol.

Il nous semble que cet ouvrage, si national par l'inspiration et le but, n'est cependant pas sans intérêt pour le public étranger à la Suisse : on y viendra chercher des renseignements précis, puisés en quelque sorte à la source, sur des hommes dont l'histoire de la science, de l'art et des lettres aura parfois à s'occuper : c'est ainsi que dans le tome III je vois figurer entre autres, et en outre de quelques-uns des noms déjà cités, ceux du savant Agassiz, du musicien Naegeli, du sculpteur Chaponnière, du général Dufour, de Vinet, de Rodolphe Tœpffer, de Bitzius, romancier populaire sous son pseudonyme de Jérémias Gotthelff, d'Adolphe Pictet, de Wackernagel, etc.

Les éditeurs ont eu la sagesse de faire le sacrifice de nombreuses illustrations de notre petit pays, afin de pouvoir s'arrêter avec plus de détail sur celles qui ont eu le privilège de se fare admettre ; de cette manière la sécheresse du dictionnaire qui veut être complet a pu être évitée; d'ailleurs, les hommes distingués qui n'ont pas obtenu d'articles à part, ne sont pas entièrement victimes d'un silence qui aurait l'air d'une conjuration; on les voit percer par-ci par-là dans la vie de leurs amis, dans des notes, et un répertoire alphabétique placé à la fin de chaque volume, permet de retrouver facilement ce qui se rapporte à chacun d'entre eux.

L'histoire et la littérature doivent de la reconnaissance à MM. Secrétan et Bridel pour le bel ouvrage qu'ils nous ont donné. L. W.

LE LIVRE PARLÉ

Revue des Conférences

Bien qu'il ne soit ni dans notre intention, ni toujours dans nos moyens de rendre compte ici des *Cours publics*, pourtant les leçons de M. Albert Réville, titulaire de la nouvelle chaire d'*Histoire des Religions* créée au Collège de France, nous ont paru, et par la faveur qu'elles ont conquise tout d'abord, et par l'intérêt général qu'elles présentent, devoir motiver une exception. Elles se rapprochent, en effet, en plus d'un point des *Conférences*. Peu de personnes sont en mesure de suivre un cours de sanscrit ou de littérature hébraïque; les explications de M. Réville sont de nature à être comprises et appréciées par tous. Ce qui le prouve, c'est le nombre considérable d'auditeurs qui, le mardi et le vendredi, accourent applaudir le nouveau professeur.

Nous ne reviendrons pas sur le discours d'ouverture, attendu que beaucoup d'organes l'ont analysé ou reproduit en partie et qu'il a même été publié *in extenso*. Nous rappellerons seulement que M. Réville s'y déclarait nettement théiste et chrétien, mais dans le sens le moins dogmatique. Abordons l'analyse de chacune des leçons faites dans le premier semestre.

Leçon I. — Il est plus que jamais nécessaire de répandre des notions scientifiques et précises sur des points au sujet desquels l'ignorance, le parti pris, la passion se sont donné trop souvent libre carrière. L'*Histoire des Religions* est, à ce point de vue, de nature à rendre de véritables services. Toutefois, avant de commencer cette étude, il convient, dit le professeur, de s'entendre sur bien des choses qui feront la matière des *prolégomènes*.

Il y a eu et il y a encore un nombre immense de religions. Elles présentent toutes ce double caractère d'être à la fois tenaces, persistantes et cependant mortelles. Mais si *les religions* peuvent mourir, *la religion* ne meurt pas. C'est cette idée que M. Renan a si bien exprimée : « A la vue d'efforts sans cesse renouvelés pour escalader le ciel, on se prend d'estime pour la nature humaine, on se persuade que cette nature est noble et qu'il y a lieu d'en être fier. Alors aussi on se rassure contre les menaces de l'avenir. Il se peut que tout ce que nous aimons, tout ce qui fait à nos yeux l'ornement de la vie, la culture libérale de l'esprit, la science, le grand art soient destinés à ne durer qu'un âge; mais *la religion ne mourra pas*. Elle sera l'éternelle protestation de l'esprit contre le matérialisme systématique ou brutal, qui voudrait emprisonner l'homme dans les régions inférieures de la vie vulgaire. La civilisation a des intermittences, la religion n'en a pas[1].» Au demeurant, qu'est-elle en soi? La question est plus compliquée et plus malaisée à résoudre qu'il ne semble au premier abord. Étymologiquement, le mot *religion* peut très bien venir de *religare*, comme *optio* d'*optare* et *rebellio* de *rebellare*. Il s'agit évidemment d'un *lien*, mais quelle est la nature de ce lien? Consultons l'histoire.

1. Renan, *Études d'histoire religieuse*.

L'antiquité ne sut et ne pouvait résoudre la question. A ses yeux, il n'y avait qu'une seule religion : la croyance mythologique populaire. Les philosophes, à part quelques exceptions, s'accommodaient assez bien de la foi populaire qu'ils interprétaient symboliquement, sans lui déclarer une guerre ouverte. Cette foi se prêtait d'ailleurs facilement aux interprétations d'un Platon, d'un Cicéron et des stoïciens. Il en fut tout autrement lorsque l'Église chrétienne, de son naturel envahissante, introduisit dans le domaine religieux la catégorie du faux et du vrai avec une vigueur auparavant inconnue. Le problème toutefois ne fut pas mieux compris. Les païens dirent aux chrétiens qu'ils étaient sans religion, et les chrétiens, sauf dans l'école d'Alexandrie, attribuèrent au diable tout ce qui ne rentrait pas dans la tradition biblique orthodoxe.

Leçon II. — Religion d'un côté, de l'autre tendance contraire, c'est de ce dualisme que le moyen âge vécut. Après le premier ébranlement causé par les croisades, rien ne contribua plus à élargir l'horizon des croyance, que la résurrection de l'antiquité, qui coïncida, lors de la Renaissance, avec les grandes découvertes géographiques et astronomiques. Les livres des moralistes, notamment de Montaigne, la Réforme et les luttes qui s'ensuivirent dénotent l'importance de la crise qui se fit sentir dans les consciences. Le XVII[e] siècle, qui voit les essais avortés de Bochart, de Jurieu et de quelques autres, est d'une timidité extrême au point de vue religieux.

Au XVIII[e] siècle, le problème pourrait déjà être posé dans son ampleur avec chance d'être bien compris; mais la polémique prévaut sur une sage discussion. Voltaire découvre d'intuition des aperçus merveilleusement justes; Rousseau réhabilite le sentiment, ce facteur important de toute religion. Il y a dans leurs écrits des germes qui ne tarderont pas à croître et à fructifier, surtout en Allemagne. En introduisant l'idée du développement religieux de l'humanité, Lessing comble l'abîme infranchissable qui sépare une religion d'une autre. Lui et Kant ont le tort de ramener la religion à la seule morale. Kant pose cette définition : « La religion est une reconnaissance de nos devoirs comme ordres divins. » C'était mettre dans la définition ce qu'il s'agissait de définir.

On voit Haman, Jacobi et surtout Herder, qui fonda, après Vico, la philosophie de l'histoire, réhabiliter, à la suite de Rousseau, le sentiment religieux. Pour Herder, la religion est la conscience intime de ce que nous sommes et devons être en tant que faisant partie du monde. La définition est obscure et vague, mais elle a le mérite de relever le caractère synthétique de la religion, celle-ci étant envisagée au point de vue de la conciliation de l'homme individuel et de l'univers. La même remarque s'applique à Fichte, Schelling et Hegel. Schleiermacher, Comte et Feuerbach se trompent toutefois en ramenant la religion à un seul des éléments qui la composent. Elle n'est pas due uniquement, comme l'avance le premier, à un sentiment de dépendance inné chez l'homme, ni ne doit être envisagée, ainsi que par les deux autres, comme un simple anthropomorphisme. La vérité est plutôt avec Hegel, pour qui la synthèse religieuse c'est l'esprit humain cherchant et revendiquant son union de nature avec l'esprit supérieur universel.

Leçon III. — Une définition encore incomplète, c'est celle qu'a propoée récemment M. Max Muller et d'après laquelle la religion ne serait que le sentiment de l'infini; mais l'infini n'évoque des impressions religieuses que s'il cesse d'être une entité immatérielle, insaisissable, pour devenir l'attribut de quelque chose ou de quelqu'un. Un Dieu éternel, immense, peut parler à notre imagination. Le temps infini, l'espace sans limites nous laissent absolument froids. Il n'en est pas de l'infini comme du *mystère*. Ce dernier fait nécessairement partie des éléments de toute religion.

De cette longue enquête résulte, pour M. Réville, la définition suivante : « La religion est la détermination de la vie humaine par le sentiment d'un lien unissant l'esprit humain à l'esprit mystérieux dont il croit reconnaître la domination sur le monde et sur lui-même et auquel il aime à se sentir uni. » L'esprit est pris ici dans le sens qu'on attache à ce mot sans subtilité métaphysique et au collectif aussi bien que dans le sens partitif.

La religion détermine la vie humaine au même titre à peu près que les besoins physiques, la tendance sociale, la passion du savoir, les goûts artistiques ou le sentiment du devoir. C'est une détermination *sui generis* et, de plus, un *lien* qui rattache l'esprit humain à un autre esprit qui lui est analogue.

En dehors de toute métaphysique, il faut distinguer les faits de l'ordre sensible des phénomènes qui appartiennent à l'ordre supra-sensible, comme ce qui est pur sentiment de ce qui n'est que sensation. Pour l'honneur de l'humanité, il est bon de reconnaître que, dans les religions, même les plus basses, l'homme n'a jamais eu en vue qu'un esprit analogue au sien et qu'il croit découvrir. C'est par son union avec cet esprit qu'il a cherché à concilier les anthithèses que présentent et sa propre nature et sa destinée pleine d'incertitudes, de périls et de contradictions. Les pensées qui dans cet ordre d'idées affluent à son cerveau sont celles qu'il caresse le plus volontiers, lors même que l'esprit supérieur dont il affirme l'existence s'offre à son imagination, comme dans certaines religions, sont les couleurs les plus sombres. Aussi est-ce une grande erreur de la libre pensée moderne de ne voir dans l'origine des religions que l'ignorance, la peur ou le calcul. Le facteur le plus puissant de la religion, c'est l'amour. La faveur qu'obtiennent les drames les plus poignants explique l'étrange attrait qu'exerce sur l'homme ce qui l'émeut, l'effraye et l'attriste. L'amour seul fait les mystiques. La force et non la faiblesse des religions gît dans leurs côtés mystérieux. Voilà le sens profond des mythes, même des plus grossiers. Voilà — comme on le verra par la suite — la cause de phénomènes offrant un bizarre mélange d'idées inacceptables et de magnifiques sentiments. L'homme se plaît à engager une lutte avec l'inconnu, comme Jacob avec « l'être sans nom ».

Leçon IV. — La définition précédemment établie s'applique également bien au fétichisme et au spiritualisme, ces deux pôles extrêmes de la religion. Et pourtant le fétichiste voit dans une pierre ou dans une buche un esprit qui commande au cours des choses, tandis que, pour le spiritualiste, les lois de la nature, la loi morale elle-même sont la révélation, l'irradiation de la pensée éternelle.

Le *consensus gentium*, dont parlait déjà Cicéron, est autrement remarquable que de son temps, aujourd'hui que nous connaissons tant de peuples et de races dont il n'avait aucune idée. On a bien parlé de peuples qui seraient dépourvus de toute notion religieuse; mais ces assertions trop hâtives ont été régu-

lièrement démenties à la suite d'investigations scrupuleuses. Pourtant il se pourrait *à priori* que quelques tribus humaines fussent encore restées tellement près de l'animalité qu'elles ne se soient pas encore élevées au niveau où l'homme devient naturellement religieux; mais cela ne détruirait pas le principe de l'universalité en matière de religion.

Après ces prolégomènes, il serait possible, dit M. Réville, de commencer les recherches historiques qui font l'objet du cours, si l'on n'était arrêté, dès le début, par une hypothèse longtemps et actuellement encore soutenue avec ferveur. C'est l'hypothèse d'une *révélation primitive*. Il est nécessaire de l'envisager dès maintenant, son admission ou son rejet influant visiblement sur tout le reste.

On peut la considérer d'abord abstraitement, sans préoccupation théologique. Quelle est, par exemple, la théorie de M. de Bonald? Tout est venu à l'homme par l'effet d'une révélation surnaturelle. Le langage, l'écriture même n'ont pas d'autre origine. Cette théorie est uniquement basée sur l'impuissance où nous serions d'expliquer comment l'homme-animal est arrivé à parler et à posséder les autres prérogatives de son espèce; mais cette impuissance, à la supposer réelle, ne prouverait que notre ignorance et n'impliquerait nullement une révélation primitive. L'hypothèse est d'ailleurs contradictoire. Le révélateur, pour être compris, et quel que fût son langage extérieur ou intérieur, devait avoir à qui parler. C'est un cercle vicieux. Le langage est bien fils de l'esprit humain. Avec sa faculté d'imitation, sa sociabilité, son aptitude à utiliser les organes qu'il tient de la nature, l'homme a trouvé ce moyen d'augmenter son pouvoir, sa sécurité, ses jouissances.

L'hypothèse de M. de Bonald est d'ailleurs incompatible avec ce que nous savons aujourd'hui des conditions misérables de la vie humaine aux époques préhistoriques.

Leçon V. — Au fond, la question réside tout entière dans le désir de maintenir l'autorité révélatrice des premiers chapitres de la *Genèse*. En réalité, que contiennent donc ces premiers chapitres? D'après la critique moderne, il s'y trouve deux récits qui s'entrelacent et sur lesquels repose cette théorie de M. Gladstone : l'unité de Dieu, la Trinité, la Rédemption, l'existence et la méchanceté du Diable ont été révélées surnaturellement aux premiers hommes. Le premier récit passe très vite de la création pour arriver au déluge sans indice de révélation. La seconde narration, après la description de l'Éden, l'exposé de la première faute et de ses conséquences, l'épisode de Caïn et d'Abel, après la mention d'une première civilisation dont jouissent les descendants de Caïn, arrive de même au déluge. L'homme débute dans l'état de complète ignorance et d'entière innocence. Le sentiment de la honte lui est inconnu, par cela même qu'il ne sait pas distinguer le bien du mal. Le serpent qui parle, dieu jaloux de l'homme et rabaissé à des proportions tout humaines, constitue un mythe des plus ingénieux et des plus remarquables, mais aussi extrêmement puéril. Quoique ce mythe soit d'une importance capitale dans l'histoire des idées religieuses et morales, il n'a pas fallu moins que le parti pris de la théologie traditionnelle pour y trouver ce que M. Gladstone et ses prédécesseurs y ont vu. De révélation doctrinale proprement dite il n'est pas une seule fois question dans les premiers chapitres de la *Genèse*, qui ne s'appliquent du reste qu'à la descendance des trois fils de Noé, c'est-à-dire à une petite fraction du genre humain.

Leçon VI. — Il est une hypothèse distincte, mais collatérale, celle d'une *tradition primitive* qui, transmise dans la *Genèse*, s'est imposée avec autorité aux recherches des penseurs, les autres traditions n'en étant que des échos plus ou moins altérés. Accepter cette hypothèse, c'est admettre que la première humanité, à l'époque de la plus épaisse ignorance, aurait pris soin de recueillir des traditions, de leur donner une forme en quelque sorte stéréotypée et de les transmettre oralement à ses descendants, qui les auraient conservées dans toute leur pureté; que ce phénomène merveilleux ne se serait accompli que dans une seule famille, puisque partout ailleurs ces traditions — à les envisager comme telles — se sont oblitérées ou surchargées au point de devenir méconnaissables. A l'appui de l'hypothèse, on invoque les étonnantes ressemblances que l'on peut constater entre les traditions de tant de peuples divers. Ne s'expliquent-elles pas facilement par l'unité de l'esprit humain travaillant sur des prémisses semblables? D'ailleurs les livres du *Pentateuque*, en faveur desquels l'hypothèse est maintenue, sont loin de remonter très haut dans l'histoire d'Israël, ainsi que l'établit un livre récent du professeur Reuss, de Strasbourg[1].

Enfin il est prouvé que partout les mythes relatifs à l'origine de l'humanité se sont formés assez tard, que ce sont des théories mythiques plutôt que des traditions. On n'est même pas sûr que le genre humain provienne d'un seul couple. Le doute à cet égard ne met pas en question l'unité psychique morale des divers membres de la grande famille. M. Réville termine la première partie de son cours en faisant remarquer que l'idée de la conservation identique d'une tradition primitive — en admettant la possibilité de ce fait qui serait merveilleux — ramènerait le surnaturel dans l'histoire et qu'il est plus conforme à la raison de voir dans la *Genèse* un document remarquable à beaucoup de titres, mais qu'il faut consulter comme les autres productions de l'esprit humain, et sans lui assigner une autorité exceptionnelle.

Du *Collège de France* passons dans le *grand amphithéâtre de la Sorbonne*. M. Gaston Tissandier y a traité des corpuscules que l'air tient en suspension. Il a appelé l'attention sur ces *vents de sable* qui ont pu polir, comme un verre passé à l'émeri, les arbres des forêts, puis sur les *sphérules météoriques*, débris de mondes qui mettent notre planète sans cesse en relation avec les espaces sidéraux, enfin sur la composition multiple des *poussières atmosphériques :* diatomées, grains amorphes siliceux, matière pollinique, amylacée, charbonneuse, infusoires, etc. De là aux belles recherches de MM. Pasteur et Tyndall, il n'y avait qu'un pas. Des expériences du savant Anglais il résulterait que les poussières atmosphériques permettent seules la diffusion de la lumière et que, dans un air absolument pur, les rayons optiques ne produiraient sur notre rétine aucune impression. Au point de vue étiologique, comme au point de vue thérapeutique, l'étude de ces poussières offre d'ailleurs des ressources précieuses. Elle permet de constater une fois de plus la prévoyance de la nature dans la dispo-

1. Édouard Reuss, *l'Histoire sainte et la Loi*, chez Sandoz et Fischbacher.

sition de nos poumons, qui jouent le rôle de filtre et arrêtent les germes mortels que l'air charrie autour de nous.

La mort qui nous menace constamment n'est pas elle-même dépourvue d'enseignements. Les générations couchées dans la tombe parlent encore à l'archéologue un langage plus intelligible si, comme c'est le cas pour M. Ravaisson, l'antiquaire est doublé d'un philosophe. Quelle est la pensée qui a présidé à l'érection des monuments funéraires des Grecs? Doit-on n'attribuer aux personnages dont le ciseau fécond des Hellènes a couvert les bas-reliefs des stèles qu'une expression de douleur? Ne faut-il y voir aucune préoccupation extra-terrestre? Cette opinion, qui est de règle chez nos voisins, a été développée, au delà du Rhin, dans la chaire et nombre de publications; mais ni la littérature des Grecs, ni l'examen approfondi des bas-reliefs, ni les plus récents ouvrages de M. Ravaisson ne peuvent corroborer cette thèse étrange. Quoi! les Barbares, ceux du moins que les Grecs qualifiaient ainsi, se seraient préoccupés de la persistance de la vie au delà de la tombe; nos sauvages ancêtres des temps préhistoriques auraient même laissé quelques traces d'une préoccupation de ce genre; les Égyptiens, poussant ce sentiment à l'extrême, auraient paru défier l'éternité dans leurs sépultures colossales; partout et toujours les hommes auraient été poursuivis par cette pensée que la mort ne termine pas tout et que la vie, dont elle semble une brusque interruption, résiste à cette crise suprême; — seuls, les Grecs, malgré leur profonde pénétration, leur imagination brillante, auraient, dans une matière aussi idéale, constitué parmi les peuples une prodigieuse exception? Cela n'est pas possible, ainsi que le prouve d'une manière péremptoire le savant conservateur du musée des Antiques au Louvre.

M. Bouley a cru opportun de refaire son ancienne conférence sur *la rage*, en l'augmentant de quelques aperçus. Qu'est-ce que la rage? Une maladie contagieuse qui se développe chez l'animal, après inoculation d'un *virus* spécial, et non sous l'influence du chaud ou du froid. Cette terrible maladie, que l'homme peut tenir de son frère inférieur le plus dévoué, n'a pas jusqu'ici trouvé de remède. A titre de précaution préventive, un médecin anglais a proposé d'emprisonner tous les chiens pendant six mois. Comme les animaux atteints périssent, au maximum, dans un délai de deux mois, on pourrait croire à l'extinction totale de tous les germes rabiques. En terminant, M. Bouley a fait part à son auditoire d'un procédé qui consiste à rendre plates les mâchoires des chiens et des autres animaux susceptibles de contracter et de propager la rage. L'animal ne déchirerait plus les chairs, mais les écraserait et le *virus* pénétrerait difficilement dans le sang de la personne mordue. Ces petites dames auraient tort de ne pas consentir à laisser limer les dents des jolis épagneuls, des pleurnicheurs, des king-charles ou des tendres havanais qu'elles comblent de caresses. Ce tort serait d'autant plus grand qu'elles compromettraient ainsi la consservation même de ces heureuses mâchoires, dignes d'exciter la jalousie des académiciens. Voilà une réflexion bien légère de la part d'un membre de l'Institut s'adressant au public de la Sorbonne.

De M. Mézières n'attendez pas de semblables écarts. C'est avec lenteur, en accentuant, en pesant pour ainsi dire les mots, qu'il procède à une consciencieuse et intéressante étude des deux premiers chants du *Pèlerinage de Childe-Harold*. Il a tracé par la même occasion une biographie humoristique de Byron, en le montrant plus que tout autre prédisposé, généalogiquement et physiquement, à cette affection dont ont souffert tant d'écrivains, du moyen âge jusqu'à nos jours, et qui a pris les proportions d'une véritable maladie. C'est dans Pétrarque, Boccace et Dante qu'on peut en observer les premiers germes. Chez le Tasse, la mélancolie prend un caractère étrange. Elle consiste, chez l'auteur de *la Jérusalem délivrée*, à ne se croire jamais en état de grâce. Ni confesseur ni amis ne peuvent dissiper les angoisses d'un malheureux qui, se reconnaissant indigne d'être sauvé, se voit sans cesse menacé de la damnation éternelle. Puérilités d'une conscience scrupuleuse à l'excès! Au siècle dernier, le mal gagne surtout Rousseau, le premier des incompris; mais sa misanthropie provient d'un incommensurable orgueil. Gœthe procède de lui quand il peint dans Werther la passion désordonnée que l'homme peut éprouver pour lui-même. Persuadé que nul ne lui rend suffisamment justice, Werther se tue. Extérieurement, son suicide semble avoir pour cause un amour sans espoir. En réalité, Charlotte n'est que le prétexte ou, si l'on veut, l'occasion. Si Werther ne l'avait rencontrée sur sa route, il ne s'en serait pas moins tué, — peu en peine d'invoquer un autre motif. On parvient à échapper à ses semblables, on ne s'évite pas soi-même. Chateaubriand, avec *René*, plus tard Musset, avec *Rolla*, nous présentent d'autres exemples de ce culte du moi, qui découle en somme de l'amour, cet égoïsme à deux. Lord Byron est, comme eux, un grand mélancolique. Qui sait si les tortures intérieures qu'il s'infligeait ne furent pas pour quelque chose dans son génie? Au reste, là où il est surtout admirable, c'est dans le dévouement dont il fit preuve lors de la guerre de l'Indépendance hellénique. Non pas qu'il se soit fait sur le compte des Grecs de grandes illusions, mais il voulut faire voir que la liberté d'un peuple ne pouvait être achetée que par le sacrifice de vies humaines, sentant bien qu'on comprendrait mieux, dans l'Occident, qu'il fallait que la Grèce vécût, quand on saurait qu'un pair d'Angleterre riche, jeune encore, déjà célèbre, n'avait pas hésité à mourir pour cette sainte cause. Après lui, nombre de Français ont continué la mission qu'il s'était donnée. Notre pays n'a pas cessé d'étendre sur une nation avec laquelle il se sent tant d'affinités son influence protectrice. Les Grecs reconnaissants se considèrent presque comme nos compatriotes et, résolus de soutenir leurs intérêts devant le monde civilisé dans un organe spécial, ils se proposent de rédiger dans notre langue, de fonder et de publier à Paris même leur *Revue hellénique*.

Il ne faudrait pas les engager à nous imiter en tout. Se figure-t-on les héritiers des Xénophon et des Isocrate en proie au *naturalisme?* Il y aurait de quoi faire bondir tous les gens de goût.

Le succès mercantile de *Nana* devait, en effet, provoquer une réaction salutaire. M^lle^ Deraismes, dans sa conférence au cirque Fernando sur *M. Zola et la Science*, a commencé une louable revendication des droits du bon sens et de la pudeur publique. Elle a montré tout ce qu'il y a de faux *scientifiquement* dans le cynique ouvrage qui s'étale à toutes les librairies, et repoussé avec indignation, comme attentatoire à notre jeune République, ainsi que s'exprimerait M. Réville, l'union qu'on a cru exister entre la démocratie et la nouvelle école littéraire.

M. Francisque Sarcey a fait du nouveau roman de M. Zola l'objet d'un délicieux parallèle. *Nana,* c'est la mouche empoisonnée qui corrompt tout ce qu'elle touche. Elle est sotte, mal élevée et se sert du pire langage; mais le parfum féminin qui émane d'elle suffit à dominer les hommes. C'est une force naturelle, ou plutôt une machine à volupté dont le fonctionnement uniforme, outre qu'il est d'une insupportable monotonie, finit par soulever le cœur. *L'Assommoir* nous avait introduits dans les dernières classes du peuple. M. Zola, touvant le moyen de descendre plus bas (aujourd'hui ce serait impossible), ne se sert plus que du vocabulaire des filles les plus abjectes. Au moins est-il fidèle dans ses descriptions? L'inexpérience du critique théâtral se dénote par ce type de Bordenave, un directeur qui injurie ou frappe ses acteurs, et par la représentation, aussi peu réelle que soi-disant réaliste, à laquelle donnent lieu les débuts de l'héroïne.

Comparer *Nana* à *Madelon,* ce chef-d'œuvre de M. About, c'est faire injure à ce dernier. Sauf une thèse agricole qui l'alourdit, son roman, qui date de quelques années, est de tous points remarquable. Madelon, de son vrai nom *Juliette Beau,* a, comme Nana, l'attrait du sexe, mais ce n'est que le moindre de ses avantages; plus dangereuses encore que les ressources dont sa beauté la fournit, celles que son esprit tient en réserve lui permettent de captiver les hommes qui seraient le plus en mesure de se soustraire à son influence. Elle sait quel langage il faut employer avec les gens les mieux doués comme avec les déshérités de l'intelligence. Dans le cercle varié où elle accomplit son œuvre, il ne se passe guère que des scènes profondément immorales, mais elles sont rendues dans un style qui ne détonnerait pas dans un auteur du XVIII[e] siècle. Deux mots d'argot, deux seulement, voilà toute la concession faite au goût actuel. M. Zola est un artiste, cela est incontestable, mais on ne peut vanter chez lui que le *tour de main;* il n'a pas ce qui étincelle à chaque page dans M. About, l'esprit.

Dans une autre conférence sur le troisième volume des *Mémoires* de M[me] de Rémusat, M. Sarcey a insisté sur l'ennui profond qui régnait à la cour de Napoléon I[er], quelque peine que se donnât le despote pour donner de l'éclat à ses fêtes. Il dut reconnaître la justesse de ce mot de Talleyrand : « Sire, on peut conduire des soldats à la baguette, le plaisir ne se mène pas au tambour. »

Rentrons dans le domaine scientifique avec M. Poincelot. Depuis quelques années, dit ce conférencier, on parle beaucoup du darwinisme, mais comme de tout ce dont on parle, sans bien le connaître. Darwin, observateur consciencieux, savant hors ligne, a seulement étayé d'ingénieuses hypothèses ce qu'on appelle son système. De plus, on lui attribue des idées qu'il n'a jamais émises. A-t-il entendu explicitement faire descendre l'homme du singe? Non; voici le point de départ qu'il assigne à la chaîne animale dans son livre sur l'*Origine des espèces :*

L'homme et les mammifères ont eu pour ancêtre commun un *marsupial,* qui descendait d'un reptile amphibie. Ce reptile provenait d'un poisson, issu lui-même d'un mollusque acéphale, l'ascidie marine, espèce de larve aquatique. Tous les animaux dérivent de ce premier être auquel Dieu insuffla la vie.

On voit que Darwin n'attribue pas textuellement à l'homme une origine simiesque et qu'il est loin d'être matérialiste. Hœckel, son disciple et son continuateur, lui reproche d'avoir mis Dieu à la base de son système et donne à l'ascidie sept ascendants. Le premier, sorte d'animal-plante placé au degré le plus infime de l'échelle vitale, se serait produit spontanément, puis multiplié par fissiparité. Maître et disciple sont donc en désaccord complet sur un point capital.

Il est à remarquer d'ailleurs que l'idée de transformisme n'appartient pas à Darwin, mais à Benoît de Maillet. En 1748, celui-ci fit paraître, sous l'anagramme *Telliamed,* un livre intitulé *Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français.* Il y affirmait avoir vu, aux environs de Constantinople, des poissons se changer en hommes. C'est ce même de Maillet qui exprima le premier l'opinion que les sept jours employés d'après la Bible à la création devaient être regardés comme des cycles d'années. Cette assertion déchaîna contre son auteur la colère des catholiques et les sarcasmes des philosophes. Aujourd'hui, elle ne gêne plus l'orthodoxie.

Ce qui appartient en propre à Darwin, c'est le principe de la sélection naturelle, qui aurait pour base la lutte pour l'existence, *the struggle for life.* Objets d'une préférence, d'un choix de la nature, les êtres les plus forts se reproduisent et transmettent à leurs descendants, avec leur vitalité propre, le pouvoir de se transmuter, c'est-à-dire de former des êtres différents.

Les adversaires de Darwin, même en admettant cette variabilité dans une certaine mesure, se refusent à croire à son action indéfinie. Ils objectent que les preuves invoquées pour l'établir sont loin d'être concluantes, qu'on n'a pu observer jusqu'ici aucun changement complet dans les espèces, que les métis obtenus à la suite de croisements sont généralement inaptes à la reproduction, et qu'enfin certaines anomalies monstrueuses, créations manquées, prises à tort comme preuves, en vertu de leur exception même, n'ont aucun caractère probant.

A titre d'exemple de la concurrence vitale, Darwin fait observer que, dans les régions où il y a beaucoup de chats, il y a beaucoup de trèfle rouge. Cette coïncidence bizarre s'explique très naturellement. Le trèfle rouge se multiplie parce que les bourdons transportent d'une fleur à l'autre le pollen qui sert à la reproduction de la plante. Or les bourdons ont à craindre les mulots à qui les chats font, d'autre part, une guerre acharnée. Si les chats abondent, les mulots sont rares, les bourdons vivent en paix et le trèfle rouge, largement fécondé, se propage facilement.

Il découle de ce fait une autre loi que Darwin n'a point vue, celle de la *mutualité pour l'existence.* Elle paraît propre à corriger les conséquences déplorables qu'entraînerait l'adoption unique du premier principe. Si en effet le combat pour la vie était la seule règle de la nature, il serait vrai de dire que la force prime le droit, et Smith aurait raison de prétendre qu'en 1870 les Allemands ont vaincu parce qu'ils étaient meilleurs que leurs adversaires. Mais, en réalité, ce que les doctrines darwiniennes et malthusiennes ont de désolant, trouve sa contre-partie heureuse dans la loi de la mutualité. La nature est ainsi suspendue entre la haine et l'amour.

Avec un courage servi par une rare éloquence, le R. P. Didon a soutenu, à l'église de la Trinité, la thèse de la possibilité d'un *accord entre la science et la foi;* mais il faut d'abord que la première ne discute plus le miracle, qui n'est pas de son domaine et est admis par la seconde après une étude raisonnée des

causes premières; que l'on ne considère plus la Bible comme un traité scientifique; que l'on distingue la formule du dogme des interprétations qu'elle a reçues, et qu'au demeurant la foi s'allie à la science. Ce sont, en effet, deux puissances qui nous disent d'aller où nous devons marcher, et nous pouvons sans danger obéir à leur double impulsion, puisqu'elles ont un objet différent. Par l'une, l'homme soumet la terre à sa domination; par l'autre, il s'élance à la conquête du ciel.

La liste des sujets traités par les conférenciers, du 16 février au 15 mars, est loin d'être close. Le comité républicain radical du quartier Notre-Dame (IV[e] arrondissement) a commencé, à la salle de la rue d'Arras, une série de conférences sur la *Vie municipale.* C'est M. de Hérédia qui, le 14 mars, a pris le premier la parole.

Le même jour, MM. Quentin et Flammarion ont *conférencié,* au théâtre du Château-d'Eau, sous la présidence et avec le concours de M. Paul Bert, à l'occasion de l'établissement d'une nouvelle école laïque. Nous résumerons, dans un prochain article, le discours du député de l'Yonne.

Du 16 février au 15 mars, on a d'ailleurs pu entendre :

A la Sorbonne, M. Auguste Breguet (*Progrès récents de la télégraphie*) et M. Georges Bina (*Art de la lecture à haute voix*) ;

A la chapelle anglaise, 23, rue Royale, Rev. W. Gibson (*A Trip to America*) ;

Au Cercle catholique, M. l'abbé Variot (*un Pèlerinage au pays de saint Augustin*), M. Marius Sepet (*la Poésie lyrique*), M. l'abbé Bourgain (*la Chaire française au* XII[e] *siècle*), M. Antonin Rondelet (*la Philosophie chrétienne au* XIX[e] *siècle*), M. l'abbé Durand (*l'Expédition Nordenskiold*), M. Charles Deville (*le Sentiment religieux dans le drame*), le R. P. Charmetant (*l'Afrique équatoriale*), M. Charles Huit (*la Vie privée et publique des anciens*) ;

A la salle du boulevard des Capucines, MM. Jacolliot, Naquet et Loyson (*le Divorce*), M. Sarcey (*la Réception de M. d'Audiffret-Pasquier à l'Académie*), M. Arbousse-Bastide (*l'Ultramontanisme et la France*), M. Fourmeau (*la Puissance attractive de l'Évangile*), M. Reveillaud (*le Christianisme à travers les âges*), et M. Cook (*Œuvres du christianisme évangélique*); trois lectures : *les Œuvres de M. Sully-Prudhomme* (M. Mounet-Sully), *Une Heure de poésie* (M. Coquelin aîné), *le Marquis malgré lui* (M. Alfred Billet).

M. le docteur Jean Bernard a fait une étude spéciale de *l'Iode.* Malheureusement, ses trois conférences ont trop l'air de réclames pharmaceutiques, et, si nous les analysions, elles auraient un attrait moindre encore que celui qu'y ont trouvé les habitués de la salle du boulevard des Capucines. M. Louis Simonin a conquis davantage la faveur du public, ce qui n'a rien de surprenant, étant donnés le talent bien connu du journaliste et le programme suivant : *le Canal de Panama, le Voyage de M. de Lesseps et l'Opposition des États-Unis.* Nous y reviendrons.

M. l'ingénieur Bonny-Castle a continué, dans la même salle, son *Tour du monde à la lumière oxhydrique.* Voilà certes une charmante manière de voyager, et cette application de la lanterne magique (grand modèle) à l'étude de la géographie réveille, chez plus d'un spectateur, des souvenirs bien chers. Que de joie et d'ébahissement lorsque sur la toile venaient se projeter tant d'images grotesques ou charmantes! Les personnages des contes de Perrault ont fait place aux plus belles contrées des cinq parties du monde. C'est un progrès, en somme, et nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre.

HENRI GRIGNET.

25 mars 1880.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

QUESTIONS DU JOUR

LA QUESTION DU DIVORCE

PAR ALEXANDRE DUMAS.

1 vol. in-8°. Calmann Lévy.

Lorsque le livre d'Alexandre Dumas a paru, entraîné par les nécessités du journalisme quotidien qui n'attend pas, qui doit enregistrer les événements et les analyser à mesure qu'ils se produisent, j'en ai rendu compte dans *le Voltaire*, après m'être borné à le parcourir rapidement. J'avais dû me réserver pour plus tard le plaisir de le lire en gourmet, et c'est après cette deuxième lecture que je fais cette deuxième analyse pour *le Livre*.

Et d'abord constatons un fait que j'ai eu pour ma part l'occasion de remarquer bien des fois : nos luttes pour le choix d'une forme de gouvernement ont eu, depuis près d'un siècle, cette conséquence d'opérer parmi les hommes des classements qui ne répondent pas toujours à la réalité.

D'une manière générale, les hommes de progrès se sont rangés sous le drapeau de la République, et les défenseurs du passé sous ceux de l'une des trois monarchies qui voudraient se disputer encore notre pays; on en a tiré cette synonymie: républicain équivaut à progressiste et monarchiste équivaut à réactionnaire.

Appliquée à l'ensemble des partis, cette synonymie est exacte; mais bien souvent elle cesse de l'être lorsqu'on l'applique aux cas particuliers : je connais tel centre gauche qui n'est venu à la République que parce qu'il a cru voir dans cette forme gouvernementale un moyen meilleur pour résister aux secousses populaires, aux exigences de la Révolution; je connais tel monarchiste qui a refusé de se rallier aux institutions républicaines parce qu'il considère la monarchie constitutionnelle comme un instrument plus sensible, plus perfectionné, plus propre à assurer la liberté et par conséquent le jeu normal de l'évolution sociale. Je crois que tous les deux se trompent, que, logiquement, le premier devrait être monarchiste et le second républicain; mais je n'en suis pas moins obligé de constater ce fait exceptionnel que l'un d'eux, républicain, — et classé par cela même au nombre des esprits avancés, — est un simple réactionnaire, tandis que l'autre, ennemi de la République, — et par cela même classé parmi les sectaires de la réaction, — est en réalité un homme de progrès et de vraie liberté.

M. Alexandre Dumas appartient à cette catégorie d'exception. Aussi bien des gens le considèrent-ils, et l'ai-je longtemps considéré moi-même, comme un rétrograde fougueux. Déjà quelques conversations que j'avais eu l'honneur d'avoir avec lui avaient modifié mon opinion sur ce point; son livre a achevé de me le révéler tel qu'il est, un progressiste convaincu, qui se trompe sans doute sur la question de la forme politique, mais qui est amoureux des idées généreuses et qui non seulement accepte, mais encore salue avec respect et reconnaissance les immenses conquêtes de notre grande Révolution.

« Comment pouvez-vous avoir l'idée, dit-il, dans un livre que vous nous représentez comme sérieux, de reprendre encore cette vieille thèse d'attribuer à l'influence spontanée, personnelle et irréfléchie de quelques hommes la grande Révolution qui s'est faite chez nous? Ne savez-vous pas, ne savons-nous pas tous que, lorsqu'une révolution se produit dans un pays petit ou grand, elle est toujours la conséquence très tardive d'innombrables abus devenus insupportables, et que les hommes qui semblent produire le mouvement sont poussés par un effort unanime, non coordonné, mais devenu irrésistible, et qu'ils ne sont là que les représentants nécessaires, les mandataires inspirés de l'opinion publique?... »

Victor Hugo avait dit dans *les Contemplations :*

> Les révolutions ne sont que la formule
> De l'horreur qui pendant vingt règnes s'accumule.
> Quand la souffrance a pris de lugubres ampleurs,
> Quand. . . . .
> . . . .
> . . . .
> Alors subitement, un jour, debout! debout!
> . . . .

De l'une à l'autre de ces deux conceptions, il n'y a pas aussi loin qu'on pourrait le croire, si l'on se bornait à juger les hommes d'après les classifications adoptées.

Et cependant ne protestons pas trop contre les classifications erronées : elles ont du bon. Elles permettent — grâce à l'erreur qui règne sur la personne de leur auteur — à des idées vraies de pénétrer dans un milieu où elles ne pénétreraient jamais sans cela et d'y faire des prosélytes.

Au moment où je faisais ma tournée de conférences dans l'Ouest, une dame appartenant au clan réactionnaire témoignait à l'un de mes amis le regret qu'elle avait de ne pouvoir m'entendre; mais les convenances ne lui permettaient pas d'aller écouter la défense du divorce.

« Êtes-vous bien sûre que vous n'iriez pas si la conférence était faite par Alexandre Dumas ? lui répondit mon ami.

— Ce serait tout différent, reprit-elle; j'irais dans ce cas. »

Elle y serait allée et elle en serait sortie convaincue.

Du reste, qu'ai-je besoin de cet exemple ? L'exemple le plus frappant m'est fourni par *la Question du divorce.* M. Léon Richer a publié en 1873 un livre sur le divorce; M. Arsène Drouet en a publié un en 1876; j'en ai publié un en 1877. Quels sont les monarchistes, les hommes religieux, les conservateurs qui les ont lus ? Personne!

Quels journaux de la réaction en ont cité des extraits, én ont parlé favorablement en les recommandant à leurs lecteurs ? Pas un seul!

Le livre de M. Alexandre Dumas paraît. Aussitôt *le Figaro* lui consacre un de ses suppléments tout entier, en même temps que M. Albert Wolf en chante les louanges dans son premier Paris. *Le Gaulois* offre *la Question du divorce* en prime à ses nouveaux abonnés qui affluent, et le livre se répand ainsi par milliers d'exemplaires dans des couches sociales où l'idée du divorce n'aurait jamais pénétré sans cela, et sur lesquelles, pour ma part, je n'aurais jamais eu nul accès, quelque soin que j'aie pris de placer ma discussion hors du terrain politique, et de traiter, avec le respect qui est dû à toutes les convictions sincères, des idées religieuses que je ne partage pas.

Et cependant c'était là qu'il y avait à faire le plus de recrues, recrues que M. Dumas a faites et continue de faire.

Il y a plus : ce n'est pas seulement au divorce que l'ouvrage de M. Dumas amènera des adeptes, c'est à la libre-pensée. M. Dumas a pu, à propos du divorce, se permettre ce que je n'aurais pu me permettre sans nuire à la cause dont je cherche le triomphe : des incursions sur le terrain religieux.

Il a cité des textes de la Bible, qui montrent ce qu'était la morale de ces patriarches que l'on nous donne pour modèles; il a cité — comme M. Paul Bert à la tribune de la Chambre des députés, comme M. Ferry à la tribune du Sénat — des passages des casuistes qui établissent ce que vaut la morale des jésuites; il a analysé les dogmes judéo-chrétiens dont, avec sa belle langue si claire, si limpide, et qui sait toujours si admirablement se plier aux convenances de ce sujet délicat, il a montré les inconséquences et les absurdités; et il n'est pas douteux qu'il ne porte le trouble dans bien des consciences sincères, qui étaient demeurées catholiques parce qu'elles n'avaient jamais réfléchi, et qui, une fois lancées sur la pente de la réflexion, ne s'arrêteront plus.

Et, ce qu'il y a de curieux, c'est que je puis impunément écrire ce que j'écris ici, sans que cela enlève un seul lecteur à l'auteur de *la Question du divorce,* — auquel peut-être même cet article en amènera de nouveaux, — de même que M. Veuillot, le voulût-il, serait impuissant à faire pénétrer ce qui sort de ma plume dans la maison d'un catholique endurci.

Le préjugé se combat donc quelquefois lui-même, et tout n'est pas absolument mauvais dans les erreurs que l'on commet sur les hommes et dans les étiquettes menteuses dont on les affuble souvent.

Mais je m'aperçois que, jusqu'ici, je ne suis pas entré dans l'analyse que je me proposais de faire. C'est qu'aussi — et à moins d'avoir l'espace d'une brochure — cette analyse, facile à qui n'a encore lu que superficiellement le livre, devient presque impossible à qui l'a lu d'une manière complète et l'a médité. Comment en tracer les linéaments et les appuyer par des citations ? Il faudrait tout citer. J'aime mieux me borner à dire du livre tout le bien que j'en pense et y renvoyer ceux qui seront désireux d'en connaître l'esprit, l'argumentation et les preuves.

Je puis dire cependant — et c'est par là que je terminerai — que la question des enfants y est traitée d'une manière nouvelle et magistrale, aussi bien du point de vue juridique que du point de vue philosophique et social.

L'intérêt des enfants est la seule objection spécieuse, sinon sérieuse, qui subsiste encore contre le divorce. Pour quiconque aura lu les pages que M. Dumas lui consacre, cette objection apparaîtra pour ce qu'elle vaut, et le dernier rempart derrière lequel se retranchent les partisans de l'indissolubilité du mariage sera renversé.

A. Naquet.

MIETTE ET NORÉ

PAR JEAN AICARD.

Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18.
Prix : 3 fr. 50.

Plus nous allons et plus il paraît impossible qu'un poète nouveau se fasse lire encore du grand public. La poésie, en effet, au point de vue du mécanisme et du métier, en est arrivée à une si étonnante perfection; les plus obscurs manient le rythme avec une telle habileté, ils ont à leur service une telle profusion d'images, une telle richesse de mots, qu'on ne conçoit guère qu'on puisse pousser plus loin l'invention matérielle. Dans l'ordre des sentiments et des sensations, tout semble avoir été dit; les nuances les plus légères et les plus fugitives, les impressions même les plus exceptionnelles et parfois les plus étranges ont trouvé déjà des interprètes qui presque tous disposaient d'une forme irréprochable.

Soudain une œuvre nouvelle se produit; elle touche, elle remue, le nom de l'auteur est dans toutes les bouches. Quel raffinement d'âme malade a exprimé ce débutant pour attirer l'attention ? Par quels tours de force, de virtuosité, a-t-il fait accepter quelque thème particulièrement original ? Ainsi on interroge, et rien de tout cela n'est exact. L'auteur qu'on acclame s'est contenté d'être vraiment poète; il s'est inspiré à la source pure d'où l'art est sorti aux origines du monde; il a pris une jeune fille et un jeune homme, il nous les a montrés s'aimant, il a dépeint la nature telle qu'il la voyait et de ce drame éternel de deux amants tour à tour heureux et malheureux il a tiré un chef-d'œuvre.

Telle est l'histoire de M. Jean Aicard, dont le poème *Miette et Noré* est parvenu en quelques jours à sa troisième édition.

Noré est un gars de Provence ardent et vaillant, vainqueur à tous les jeux d'adresse, sentant la jeunesse bouillonner en lui. Il aime Miette; et, tandis que la brune enfant, semblable à la Nausicaa antique fait

retentir le battoir au bord du clair ruisseau, Noré, de l'autre rive, lui déclare son amour; il agite le foulard qu'il a gagné aux dernières courses, il le suspend à un buisson d'aubépine; si Miette consent à s'en parer, c'est que Noré ne lui déplaira point.

Miette troublée continue à frapper du battoir; elle hésite; elle attend que Noré se soit éloigné pour se décider à franchir le ruisseau.

Caché derrière les branches, le jeune homme guettait de l'autre côté, et il arrache à Miette le premier baiser.

Ainsi s'ouvre le poème par un tableau frais comme une idylle. La suite, vous la devinez. Miette finit par s'abandonner à celui pour lequel son cœur a battu pour la première fois. Alors apparaît, mis énergiquement en relief dans sa réalité, le côté âpre de la vie rustique. Cette campagne où nous n'apercevons que des nids chanteurs, des épis d'or ondulant au vent, des sentiers cheminant sous le bois, éveille des pensées moins tendres chez celui qui penché sur la terre est obligé d'ouvrir le sillon pour en arracher le pain de chaque jour. Le père de Miette, tour à tour vigneron et cantonnier, est un ivrogne et un fainéant; il est naturellement réduit à la pauvreté par ses vices. Le père de Noré, rude travailleur qui prévient toujours aux champs l'alouette matinale, est riche grâce à son labeur sans trêve; il entend que son fils épouse Norine, la fille d'un fermier aisé.

La pauvre Miette, délaissée par l'ingrat Noré, est en proie à toutes les angoisses; elle va être mère. Que deviendra-t-elle, abandonnée et méprisée de tous? Misé Toinon, la mère de l'infortunée, va trouver Jacques André, le père du séducteur; elle lui raconte ce qui s'est passé; elle lui dit que l'enfant que Miette porte dans son sein est de Noré.

La scène est vraiment très belle dans sa simplicité. Noré, qui revient du labour, est interrogé par son père et balbutie.

« ... Le père de l'enfant de Miette, mon brave,
Est-ce toi? » — Jacques dit ces mots de son air grave.
Noré, surpris du coup, fit : « Peut-être que oui!
— Aï! que m'arrive-t-il, ajouta-t-il dans lui.
Je n'avais pas songé de ma vie à la chose!
C'est possible! » Il restait toujours la bouche close;
Il pensait de l'esprit, non du cœur, se disant :
« Je me suis engagé pour Norine à présent!
Ce mariage-là, mon père le conseille.
Qui m'aurait dit tantôt une chose pareille?
Mais Mion, suis-je sûr d'elle?... On n'est jamais sûr! »

Il débouclait sa guêtre, un pied haut sur le mur.

« Tu seras marié dans huit jours, dit le père.
... A qui? »
— Mais, dit le fils, à Norine, j'espère! »

Il parlait en enfant, sans aller jusqu'au fond
De son cœur... — C'est ainsi que les crimes se font!
Au fond de tous les cœurs dort la pitié sublime;
Faute de voir en lui, Noré marchait au crime.

« Qu'y a-t-il donc? » dit la grand'mère se troublant,
Car maître Jacques André, debout, devenu blanc,
Criait :
« Si c'est ainsi, — homme de peu! — qu'on sorte! »
Il étendait son bras d'hercule vers la porte.
« Ah! nous faisons l'amour comme un chien! en jouant,
Garçon! — Dehors, vaurien! au soleil, fainéant!
Comme un chien, à la rue, au grand air! Sors, carogne!
Il n'est pas mien, celui qui fait telle besogne!
Va dehors, coq de rue et douleur de maison!
Va-t'en, si tu n'as rien à dire pour raison!
Zou! sors, beau mendiant!... tu n'as plus de famille!...
Nous n'avons plus de fils!... nous n'avons qu'une fille :
C'est la vôtre, Misé Toinon, dites-le-lui.
Qu'elle vienne demain... qu'elle vienne aujourd'hui,
Qu'elle vienne, l'enfant, sans rien, sans une harde,
Telle qu'elle est! la pauvre est à moi! je la garde!
Va-t'en donc, toi, vaurien! je ne veux plus te voir! »

La grandeur presque farouche de cette page, remarquez-le, vient précisément de l'absence de tout sentiment conventionnel. Il n'y a point là de thèse, d'argumentation philosophique, de réhabilitation théorique de la fille séduite. Le père de Noré juge en patriarche dans la droiture de sa conscience d'honnête homme; il obéit à l'instinct élevé de la justice et en même temps à l'instinct de la nature; il ne veut pas que son sang aille courir les rues.

Ce qui constitue le mérite de *Miette et Noré*, c'est que, du commencement à la fin, l'œuvre est sobre et vraie; qu'elle sort toute vivante de l'observation attentive de l'existence rurale; qu'elle n'évoque devant nous que des personnages qui s'expriment comme ils doivent s'exprimer, qui agissent comme ils doivent agir.

Pour arriver à ce résultat, M. Jean Aicard a très heureusement imaginé le plan de son poème; il l'a fait double en quelque sorte, il l'a disposé en deux parties. Chaque chant y est précédé d'un *prélude*. A travers le chant, l'action se déroule, précise, logique, serrée, sans hors-d'œuvre; dans le *prélude*, le lyrisme s'échauffant au soleil de la Provence déborde en strophes tour à tour éclatantes et sombres, joyeuses comme un bruit de tambourins, religieuses comme un bruit de cloches.

Prêter à des paysans des émotions, des rêveries, des enthousiasmes inspirés par les fêtes de la lumière ou les mélancolies de l'automne, c'était s'exposer à créer des types faux ou du moins des figures trop idéalisées. Se priver de ces éléments, c'était se condamner à être incomplet dans la description de la nature, pour rester vrai dans la peinture de l'homme.

M. Jean Aicard a très habilement tourné cette difficulté. Si l'on peut comparer deux genres différents, il s'est rapproché un peu du système de Wagner. Wagner ne proscrit pas la mélodie, comme on s'amuse à le faire croire aux naïfs; mais, au lieu de la plaquer dans quelques morceaux destinés à produire de l'effet, il la répand sur l'opéra tout entier et dans l'orchestre dont il double l'importance et qui devient partie concertante dans l'exécution. Il rêve l'union intime du drame et de la musique, le drame appuyé et soutenu par la musique, la musique expliquée par le drame, — le tout relié par une chaîne harmonique non interompue, — en un mot, la tragédie parfaite et complète.

Les *préludes* jouent dans *Miette et Noré* le rôle de l'orchestre dans un opéra. Ils représentent cette atmosphère ambiante pleine de chansons et de parfums qui enveloppe, sans qu'elles en comprennent tout le charme elles-mêmes, nos populations du Midi. Les *préludes* disent la poésie des choses, tandis que les *chants* nous montrent le prosaïsme de l'homme. *Le Ruisseau, l'Ensorcelée, la Vigne, l'Herbe d'amour,*

le Pressoir, Fruits d'hiver sont autant de décors merveilleux qui nous découvrent sous tous ses aspects cette terre de Provence chère à Alphonse Daudet et à Paul Arène, cette inspiratrice de tant d'artistes et cette mère de tant d'orateurs.

Dans cette œuvre à deux tons, M. Jean Aicard fait admirer une rare souplesse de talent. Dans le poème proprement dit, Jacques André, Antoine, Noré, Miette parlent le langage qui est le leur dans la vie quotidienne, un langage coloré, nerveux, avivé, sans exagération, par mille expressions qui ont un goût de terroir et une saveur toute rustique. Dans les *préludes*, le poète, intervenant au milieu de ce drame pour en élargir l'horizon, célèbre avec un souffle plus ample et sur un mode plus noble les souvenirs du passé et les spectacles du présent, les légendes qui ont bercé les générations disparues et les fêtes qui réjouissent encore les générations actuelles.

Il y a, dans l'accueil qu'a reçu du public *Miette et Noré*, plus qu'un succès dont nous sommes heureux de féliciter l'auteur; il y a un exemple qui prouve à ceux qui prétendent que tout a été fait, que tout, au contraire, est encore à faire et le sera toujours; un exemple qui démontre qu'avec ces trois motifs, la nature, l'homme et la femme, on peindra d'admirables tableaux tant qu'il y aura de vrais peintres, on écrira des poèmes émouvants tant qu'il y aura de vrais poètes.

Ed. Drumont.

THÉOLOGIE

RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

Du Rôle social des idées chrétiennes, *suivi d'un exposé critique des doctrines de M. Le Play*, par Paul Ribot. Paris, E. Plon, 1879, 2 vol. in-18.

La crise que traverse actuellement le catholicisme, battu en brèche de tous côtés, a déjà inspiré un certain nombre d'ouvrages apologétiques parmi lesquels celui de M. Paul Ribot mérite de figurer en bon rang; c'est un des plus complets, des plus sagement écrits, des mieux ordonnés. Toutes ses parties ont une symétrie harmonique, une concordance parfaite et si, des premiers chapitres où il passe en revue les religions de tous les peuples anciens et modernes pour discerner quelle a été leur influence sur l'organisation sociale, les institutions politiques, la culture intellectuelle, on passe sans encombre au parallèle qu'il établit en faveur du christianisme, on admettra volontiers sa conclusion, à savoir qu'il est du plus grand intérêt pour les gouvernements de protéger l'Église catholique; qu'écarter son action civilisatrice, c'est vouloir retomber dans la barbarie. Malheureusement, sa démonstration suppose que le lecteur doit ignorer l'histoire. M. Paul Ribot croit qu'il suffit de taire les faits pour en avoir raison et que, du moment qu'on n'en parle pas, ils peuvent être considérés comme non avenus, ils n'ont jamais existé. C'est une erreur. Il a des yeux de lynx pour découvrir les vices de toutes les religions et des yeux de taupe pour ne pas voir ce qui, dans le christianisme, donne prise aux mêmes critiques. Il se moque des mystères d'Éleusis et de ceux de la grande Déesse, à Rome; que ne dirait-il pas s'il y trouvait la coutume établie d'y baigner les jeunes filles toutes nues, dans une cuve, en présence d'hommes? Ce fut pendant des siècles la pratique du baptême, dans la primitive église. Rome avait les Lupercales; mais le catholicisme n'eut-il pas ses confréries de Flagellants? Il reproche aux Grecs et aux Romains d'avoir eu une morale sociale et un droit qui ne les obligeaient pas vis-à-vis des étrangers; il oppose à ce particularisme étroit la morale beaucoup plus généreuse des nations chrétiennes. Mais est-ce que tous les docteurs du moyen âge ne sont pas d'accord qu'une parole donnée à un Juif par un chrétien est nulle? est-ce qu'au XVIIe siècle nos évêques ne soutenaient pas que promettre la vie sauve à un protestant, et le tuer, c'était faire une œuvre pie? Si donc nous avons aujourd'hui une morale plus généreuse que les Grecs et les Romains, c'est malgré le catholicisme. La préoccupation constante du catholicisme a été de soustraire au droit commun le mosaïsme et même les sectes chrétiennes dissidentes; cette révoltante iniquité a disparu, mais c'est malgré lui, c'est contre lui que le progrès a été réalisé.

M. Paul Ribot triomphe de ce que les peuples d'Orient, qui se meuvent en dehors du christianisme, sont en pleine décadence; la Perse et l'Inde tombent en décomposition; la Turquie, quoique d'une civilisation bien plus jeune, se désagrège. Cela tient à leurs religions, nous dit-il; nous n'y contredisons pas. Il nous montre le bouddhisme et l'islamisme conduisant fatalement à l'absorption de l'homme en Dieu, par conséquent à l'annihilation de la volonté, régime qui n'est propre qu'à faire de dociles esclaves, acceptant tous les jougs; de plus, le chef de l'État est en même temps le chef de la religion, il commande au nom de Dieu et se trouve ainsi investi d'un pouvoir absolu, arbitraire; le peuple qui subit un pareil gouvernement est destiné à une destruction inévitable; enfin, ce qui est encore un germe de mort, d'après M. Paul Ribot, c'est qu'en Orient le prêtre est seul dépositaire de l'enseignement et qu'il façonne à son gré toutes les consciences, sans contradiction possible. Tout cela est juste; mais qui ne reconnait dans ce tableau les

ambitions hautement avouées de l'Église catholique? L'absorption de l'homme en Dieu est la doctrine de ses membres les plus parfaits, les ascètes; la réunion du pouvoir spirituel et temporel fut le rêve théocratique de ses plus grands papes, et M. Paul Ribot sait bien qu'elle réclame pour elle le droit d'enseigner seule.

M. Ribot n'est guère plus heureux lorsqu'il aborde le chapitre des services rendus par l'Église et rend compte du rôle qu'elle a joué dans la civilisation occidentale. S'il est un point de vue général, hors de toute contestation, qui ne puisse échapper à quiconque veut établir sérieusement un parallèle entre les deux grandes ères de l'histoire, celle qui précède et celle qui suit l'avènement du christianisme, c'est que dans le monde ancien on ne rencontrera pas une seule guerre de religion, pas une seule discussion théologique, et que le monde moderne n'a cessé d'être horriblement troublé, ensanglanté, par les uns et par les autres. « Depuis le concile de Nicée jusqu'à la sédition des Cévennes, il ne s'est pas écoulé une seule année où le christianisme n'ait versé le sang. Relisez seulement l'histoire ecclésiastique. Voyez les donatistes et leurs adversaires s'assommant à coups de bâton ; les athanasiens et les ariens remplissant l'Empire romain de carnage pour une diphtongue ; voyez ces barbares chrétiens se plaindre amèrement de ce que le sage empereur Julien les empêche de s'égorger et de se détruire. Regardez cette suite épouvantable de massacres, tant de citoyens mourant dans les supplices, tant de princes assassinés, les bûchers allumés dans vos conciles, douze millions d'innocents, habitants d'un nouvel hémisphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens ; et, dans notre ancien hémisphère, les chrétiens immolés sans cesse les uns par les autres, vieillards, enfants, mères, femmes, filles expirant en foule dans les croisades des albigeois, dans les guerres des hussites, dans celles des luthériens, des calvinistes, des anabaptistes, à la Saint-Barthélemy, aux massacres d'Irlande, à ceux du Piémont, à ceux des Cévennes... Dieu m'est témoin que ce portrait est fidèle, et vous n'oseriez me contredire. » (Voltaire, *le Diner du comte de Boulainvilliers.*) Voilà l'histoire, malheureusement ; qu'on en gémisse si l'on veut, mais les faits n'en restent pas moins des faits, et toute conclusion à laquelle on arrive sans en tenir compte est fausse. Le christianisme nous a apporté une plaie hideuse, inconnue jusqu'à lui, le fanatisme; sous prétexte de religion, il a installé la discorde non seulement entre les nations qu'il a poussées à s'exterminer, mais entre les enfants d'une même patrie, les membres d'une même famille. Le procédé de M. Paul Ribot est d'une extrême simplicité; il consiste à se boucher les yeux pour ne pas voir les schismes de l'Église, les guerres qu'elle a suscitées, les nations qu'elle a perdues, à taire les discordes de ses innombrables sectes, les querelles de ses ordres religieux et, grâce à ce silence, à nous la représenter comme offrant l'idéal de l'union, de la concorde et de l'harmonie, le règne de la paix sur la terre. Bien mieux, il lui fait honneur des progrès, des découvertes auxquelles elle s'est toujours opposée, et de la façon la plus violente, par la torture, par le bûcher. Comparant les arts, les sciences, l'industrie des peuples occidentaux à la civilisation orientale restée si en arrière de nous, il s'imagine rendre compte de notre supériorité en répétant que nous sommes des nations chrétiennes. Ce qu'il s'agirait de déterminer c'est le rôle de l'Église catholique; mais M. Paul Ribot ne s'y hasarde pas; de Galilée mis à la torture et de Copernic excommunié pour avoir soupçonné le véritable système du monde, jusqu'à Buffon contraint de renier sa théorie des fossiles, on verrait trop que ce rôle a surtout consisté à empêcher les découvertes, à enrayer la science.

M. Paul Ribot conclut en demandant de grands privilèges en faveur de cette religion qui n'a jamais suscité un seul trouble, une seule guerre, allumé un seul bûcher, torturé un seul savant, un seul penseur, à qui nous sommes redevables de toute notre civilisation, et entre autres, il le dit expressément, de la liberté de conscience: les protestants et les juifs le savent bien. La nécessité de rétablir la religion d'État s'impose et aussi celle de donner au clergé une part prépondérante dans l'enseignement; la réorganisation des maîtrises et des jurandes serait également chose louable. Surtout il faut des ordres religieux, « il les faut nombreux et puissants, il faut qu'on revoie ces communautés qui comptaient plusieurs centaines de religieux; il faut qu'on revoie des ordres innombrables, pleins de zèle et d'ardeur, comme les dominicains, les franciscains, les jésuites. » Enfin l'État doit empêcher toute propagande irréligieuse, toute discussion des dogmes de l'Église; en d'autres termes il faut à l'Église l'appui du bras séculier; sinon elle sera empêchée de répandre sur le monde, comme aux temps passés, sa pluie abondante de bénédictions, et l'avenir ne nous réserve qu'une suite de luttes et de divisions, le règne de l'anarchie. Une considération nous rassure; c'est que jamais les malheurs des peuples ne pourront être plus grands, jamais on ne verra plus d'anarchie et de convulsions qu'au temps où l'Église possédait tout ce qu'on demande pour elle.

A. B.

Conférences sur la réunion des Églises, par IGNACE DE DŒLLINGER, professeur d'histoire ecclésiastique de l'université de Munich, traduites par Mme HYACINTHE LOYSON. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1880, in-8°.

Le Dr Dœllinger n'appartient pas à cette école dont toute l'habileté consiste à supprimer les faits pour obtenir sur le contradicteur un triomphe facile, mais de peu de portée. Inquiet de l'avenir du christianisme si ses adeptes restent dans l'état de division où ils sont actuellement, il ne dissimule aucunement les graves motifs de conscience qui les séparent et cherche néanmoins avec une entière bonne foi ce qui pourrait les réunir. « Dans toutes les autres sphères supérieures, dans les sciences comme dans les arts, une loi d'attraction irrésistible tend de plus en plus à réunir les esprits, à fondre les dissonnances et les oppositions dans une harmonie parfaite; à cet immense travail d'unité, la religion est seule réfractaire. Religion d'amour, elle devait être le lien d'union le plus indissoluble; elle a été une semence de division et de discorde. Religion de paix, elle a allumé la guerre, fait couler des flots de sang. Oracle de vérité, elle a suscité la méfiance et le doute parmi les hommes qu'elle devait affermir dans la certitude et la sécurité. » Un premier schisme a séparé l'Église d'Orient de l'Église d'Occident; de nombreuses causes l'avaient préparé, mais ce fut surtout la prise de Constantinople par les croisés en 1204, les églises profanées, d'horribles atrocités commises,

qui le consommèrent; l'absolutisme papal et la tyrannie politique et religieuse de la cour de Rome le rendirent définitif. On essaya maintes fois de négocier la réunion; toutes les tentatives échouèrent, parce que l'Église grecque, « forte de ses traditions et de sa riche littérature ecclésiastique, tenait énergiquement à ce qui avait été réglé et défini à l'époque des grands mouvements des ɪvᵉ et vᵉ siècles et qu'on la mettait en demeure d'accepter comme gouvernement de l'Eglise une monarchie absolue, fondée sur des falsifications et des impostures ». Le principal obstacle à une entente avec l'Église grecque est donc la papauté dans sa forme ultramontaine; le célibat des prêtres, qu'elle repousse, ne serait pas une pierre d'achoppement, puisque Rome admet le mariage des prêtres de l'Église grecque-unie, restée, grâce à cette concession, dans le giron de l'Église. Pour le schisme causé par la Réforme, le Dʳ Dœllinger en rejette également tous les torts sur Rome; la rapacité et la corruption du clergé, le scandale des indulgences, l'effronterie des moines affirmant que dès qu'une pièce de monnaie tombe dans la tirelire, vite une âme sort du purgatoire; puis les bûchers de l'Inquisition, les guerres attirées sur l'Allemagne, les menées odieuses des jésuites achevèrent la rupture. Dans toutes les négociations qui eurent lieu pour opérer le rapprochement, les jésuites avaient la haute main, et leur duplicité empêcha toujours d'aboutir. « Ce qui paraît inoffensif, plausible même sur le papier, leur répondait-on, prend aussitôt chez vous un sens tout différent et des moins acceptables quand on l'applique. » C'est là, en effet, leur génie. En Angleterre, où l'accord était encore plus facile qu'en Allemagne, une fois les premières irritations passées, Paul IV, Pie V et Sixte V se firent un malin plaisir de raviver tous les vieux griefs, avec leurs bulles incendiaires, leurs dépositions de souverains, la revendication de leur suzeraineté sur le royaume en vertu du droit que possèdent les pontifes romains sur toutes les îles du monde, droit qu'ils tiennent de la fabuleuse donation de Constantin fabriquée au vɪɪɪᵉ siècle. Ils en vinrent à faire considérer tout catholique comme un ennemi de l'État; c'était bien fait. Les tentatives d'accord ébauchées au xvɪɪᵉ siècle échouèrent surtout par suite du refus constant des papes de désavouer les doctrines professées par les jésuites sur le meurtre religieux et le tyrannicide.

Ces grands fractionnements de la chrétienté ne sont pas les seuls, puisque le protestantisme se divise en trois grandes branches (luthéranisme, calvinisme, anglicanisme), subdivisées elles-mêmes en une foule de sectes. Le catholicisme, qui fait parade de son unité, n'est pas au fond plus homogène. « Supposez un catholique allemand transporté subitement en Calabre; il a beau comprendre la langue du pays, comment pourra-t-il reconnaître sa religion dans cette grossière contrefaçon du christianisme? Faites-le vivre plus tard au milieu d'Indiens baptisés; quelle violence n'aura-t-il pas à faire à ses sentiments pour se convaincre que ces Indiens et lui professent la même foi? En Allemagne, au contraire, deux époux chrétiens, l'un catholique, l'autre protestant, peuvent toute leur vie, et dans un parfait accord, lire la Bible et célébrer ensemble le culte domestique. » Quant à l'esprit de conciliation et de charité qui anime les unes à l'égard des autres les sectes chrétiennes, dès qu'elles se trouvent en présence, le Dʳ Dœllinger le peint d'un trait : « Jérusalem est le rendez-vous de toutes les Églises, toutes ennemies l'une de l'autre. Grecs, Russes, Latins, Arméniens, Coptes, Jacobites, Protestants de toutes nuances, tous ils ont fait de Jérusalem leur forteresse; ils y ont élevé leurs retranchements, et cela, dans le but de se disputer de nouvelles conquêtes. O honte du nom chrétien! il faut qu'un soldat turc mette à la raison ces haines et ces ambitions rivales en empêchant les disciples de l'Évangile de s'égorger dans le saint lieu. »

Malgré tout, le Dʳ Dœllinger croit que l'union des Églises est encore possible, si l'on en revient aux bases posées dans les conciles du ɪvᵉ et du vᵉ siècle. Les papes ne tiennent plus, sans doute, à préconiser l'assassinat religieux; ils ont renoncé à leurs droits sur l'Angleterre et sur les îles, en même temps qu'à leur rêve de monarchie universelle et aux scandaleux abus des indulgences. Ce qui s'opposait à l'union, lors des tentatives du xvɪᵉ et du xvɪɪᵉ siècle, n'existe donc plus; le seul obstacle réside aujourd'hui dans les dogmes d'invention nouvelle, l'infaillibilité pontificale et l'Immaculée-Conception; ces dogmes répugnent non seulement à l'Église grecque et aux communions réformées, mais à toute une fraction des catholiques à la tête desquels est, en Allemagne, le Dʳ Dœllinger, et chez nous M. Hyacinthe Loyson. Il y a néanmoins, d'après le savant professeur d'histoire ecclésiastique, un grand motif d'espoir : c'est que la papauté autocratique et infaillible est l'œuvre des jésuites, et que toute œuvre des jésuites est destinée à finir tristement. Il les suit dans leurs missions, leurs fondations, et voit que partout ils ont semé la mort; splendides établissements de la Chine, de l'Inde, du Japon, du Paraguay, de l'Abyssinie, de l'Égypte, principautés ecclésiastiques de l'Allemagne, Bourbons de Paris et de Vienne, de Naples et de Parme, monarchie des Stuarts, ils ont tout perdu, ils ont coopéré à toutes les ruines. La papauté, telle qu'ils l'ont faite, subira donc le sort de leurs entreprises, et rien n'empêchera plus les diverses Églises chrétiennes de se tendre la main, de se mettre d'accord sur le petit nombre de dogmes et de symboles qui forment leur commun patrimoine.

Cet ouvrage a déjà quelques années de date; il offre le résumé de sept conférences données à Munich en 1872 par M. Dœllinger et recueillies en anglais par M. Oxenham. Mᵐᵉ Hyacinthe Loyson a bien fait de nous donner une traduction de ces pages substantielles, pleines d'intérêt et d'enseignements.

A. B.

Apparition de Notre-Dame de Lourdes et particularités de la vie de Bernadette et du pèlerinage depuis les apparitions jusqu'à nos jours, par le **P. Marcel Bouix,** de la Compagnie de Jésus. Paris, Victor Lecoffre, 1880. 1 vol. in-8° de xv-541 p.

Les apparitions de Bernadette Soubirous, désormais tenues pour avérées par l'Église, consacrées par de retentissants pèlerinages, par des mandements d'évêques, par une bulle de Pie IX, par l'érection d'une basilique qui a coûté plus de deux millions, ont déjà donné naissance à un grand nombre de publications parmi lesquelles les plus répandues sont celle de M. Henri Lasserre, arrivée à sa centième édition, et celle de l'abbé Fourcade, premier narrateur des prodiges de Lourdes. Le P. Marcel Bouix a repris à son tour pour les commenter et leur donner une tournure dogmatique les faits de la légende; son ouvrage, le

plus complet et le plus copieux, ne peut manquer d'être lu avec intérêt par les croyants, avec curiosité par les autres. On sait en quoi consistaient les miracles de Lourdes. Bernadette, une enfant de quinze ans, ne sachant ni lire ni écrire, ne parlant que le patois et forçant par conséquent la Vierge à parler patois, se rendait à la grotte de Masabielle; la Vierge lui apparaissait, disait-elle, et un plus ou moins grand nombre d'assistants, suivant l'occurrence, la regardaient de tous leurs yeux, sans rien voir autre chose que la jeune fille en prières. Celle-ci rapportait ensuite les paroles de la Vierge, qui n'ont rien de bien remarquable : « Ayez la bonté de revenir pendant quinze jours. — Pénitence, pénitence, pénitence! — Je désire voir ici du monde. — Je suis l'Immaculée Conception; » le tout en quatre séances. Le but du P. Bouix est moins de rappeler ces faits connus que d'en tirer la signification; pour lui comme pour tous les adeptes de la Compagnie de Jésus, qui semblent vouloir faire reculer l'idée religieuse jusqu'à son antique point de départ, l'adoration des fétiches, les apparitions de Lourdes coïncidant avec la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, sont l'événement le plus considérable qui se soit produit depuis l'incarnation du Christ. Il analyse chacune d'elles et en fait voir l'incalculable portée; il montre Dieu prenant en main toute cette affaire, prédestinant Bernadette, dès l'éternité, au rôle qui lui incombera, prédestinant aussi l'évêque dans le diocèse duquel les miracles doivent avoir lieu; des vues sur l'immensité de la grâce de la sainte Vierge, sur la nature et les effets de la lumière dont elle resplendit lorsqu'elle apparait, complètent ces développements, qui intéresseront les théologiens. Les enthousiastes liront avec plaisir le récit pompeux des pèlerinages qui se sont succédé à Lourdes depuis 1858, provoquant un mouvement religieux que le P. Bouix compare, un peu ambitieusement peut-être, à celui des croisades. Et il n'y a pas que des pèlerinages; le culte de la divinité nouvelle appelée Notre-Dame de Lourdes se propage avec une rapidité singulière; il a trois ou quatre sanctuaires en France, à Paris (l'église du Jésus, rue de Sèvres), à Toulouse, à Montpellier; autant en Italie (Rome, Naples, Turin, Palerme); il en a en Belgique, en Hollande, en Irlande, aux États-Unis, au Canada, partout, au fait, où s'étendent les ramifications de la Société de Jésus.

Nécessairement, avant d'exposer ces magnifiques résultats, le P. Bouix a démontré la réalité des apparitions et certifié qu'elles satisfont aux règles de la critique la plus rigoureuse. Ces règles, entendues comme les entendent tous les canonistes, ne sont pas bien sévères, puisqu'il suffit pour eux qu'un événement, vraisemblable ou non, soit entré dans la croyance d'un certain nombre de personnes pour être un fait avéré. « Pour l'écrivain qui traite aujourd'hui de Notre-Dame de Lourdes, le point de départ est la croyance universelle à la vérité des apparitions. » Telle est la pure doctrine de l'Église, qui sans cela ne pourrait compter la tradition comme la meilleure source de certitude historique. Lorsqu'il s'agit d'un miracle ancien, elle en appelle à une ancienne croyance, plus ou moins fondée, peu importe; pour les miracles récents, elle la fonde, cette croyance, elle l'établit, afin de pouvoir la considérer plus tard comme une tradition incontestée, et l'on peut justement observer dans le récit du P. Bouix les moyens qu'elle emploie. Si on le compare à ceux de ses devanciers, on voit comment le miracle se forme, par quel travail d'élimination ou de grossissement s'opère le passage du naturel au surnaturel. Ainsi, pendant l'une de ses extases, Bernadette, qui tenait un cierge allumé à la main, laissa la cire se consumer jusqu'à ses doigts sans paraître d'abord rien ressentir; « mais *au même instant*, ajoute le premier narrateur de l'anecdote, elle eut un frisson et revint à son état naturel ». Il n'y a rien là que de très simple. Dans le récit du P. Bouix, les choses prennent une tournure bien plus miraculeuse : la flamme passe entre les doigts de l'extatique, sans les brûler, *pendant quinze minutes;* plus tard, on renchérira sans doute encore. Mais malgré sa bonne volonté le P. Bouix laisse aussi beaucoup à faire aux futurs hagiographes qui s'occuperont de Bernadette. Ainsi, d'après lui, la source miraculeuse où tant de dévots courent aujourd'hui chercher la guérison était à l'origine un simple filet d'eau obtenu par Bernadette en grattant la terre à un endroit de la grotte où, suivant les anciens du pays, on avait toujours remarqué un suintement, signe d'une source cachée; il fallut enlever une couche de terre de deux mètres d'épaisseur pour arriver à la source qui, une fois dégagée, put donner jusqu'à cent mille litres d'eau par jour. Soyons sûr que ce récit ne contentera plus dans quelques années; on supprimera le suintement attesté par les anciens et le déblaiement de l'épaisse couche de terre; Bernadette fera jaillir instantanément la source du rocher nu. On adoucira sans doute aussi l'histoire de ses derniers moments, cette terrible agonie de trois jours, tourmentée par de monstrueux démons dans lesquels les incrédules pourraient voir ses doutes ou ses remords personnifiés.

Au cours de son ouvrage, le P. Marcel Bouix a rappelé le souvenir de sainte Thérèse; mieux que tout autre cependant, puisqu'il a si longtemps vécu en communion intime avec la mystique Espagnole dont il a élégamment traduit les œuvres, il était apte à discerner ce que ce rapprochement a de périlleux pour Bernadette. Aucun doute n'est possible sur les extases de sainte Thérèse, sur la réalité de ses apparitions, qu'on est libre de rejeter comme miraculeuses sans les contester comme véritables. Chez elle, l'exaltation est permanente; la sainte porte en elle sa vision intérieure qu'elle évoque quand elle le veut, dans le secret de ses ferventes prières, et qu'elle retrace en des pages souvent admirables; elle n'a besoin ni de tenir un cierge allumé, ni d'appeler le concours des badauds, impuissants à rien voir de ce qui se passe en elle; surtout elle ne place pas l'apparition à une heure fixe, dans le cadre nécessaire d'un site désigné à l'avance, pour accréditer tout ensemble un dogme nouveau, un lieu de pèlerinage et le débit d'une source d'eau claire.

A. B.

Entretiens sur le judaïsme, son dogme et sa morale, par E.-ARISTIDE ASTRUC, grand rabbin de Belgique. Paris, Lemerre, 1879.

Tandis que les grandes religions occidentales semblent livrées à une passion de réaction systématique, le judaïsme contemporain, au contraire, est transformé rapidement par une évolution libérale. Sans doute beaucoup de catholiques et de protestants considèrent aujourd'hui les cérémonies religieuses auxquelles ils consentent à assister comme de simples formalités sans importance; mais ce sont là des exemples isolés, qui n'engagent que leurs auteurs. Ici c'est la religion officielle elle-même qui

se fait théiste et libre penseuse; il suffit, pour s'en convaincre, de lire les sermons publiés depuis quelques années par les meilleurs prédicateurs juifs, et en particulier les *Entretiens sur le judaïsme*, que vient de faire paraître M. Aristide Astruc.

Supposez que la *religion naturelle* de M. Jules Simon ait été révélée par le Seigneur sur le Sinaï, parmi les éclairs et les grondements de la foudre, vous aurez la doctrine de M. Astruc. Et encore! M. Astruc pense sans doute qu'on ne cesserait pas d'être juif en attribuant une signification symbolique à cette révélation, de même qu'on ne cesse pas d'être protestant libéral en donnant une interprétation rationnelle des Évangiles.

Il y a vraiment dans ces pages un souffle éloquent, une foi sincère dans la raison, la tolérance et la liberté. Le Messie n'est plus que la poétique personnification du progrès. « D'après d'autres religions, le monde en vieillissant devient moins sage... Décourageante doctrine que démentent à la fois les écrits saints et la philosophie. Telle n'est pas la foi d'Israël. Nous croyons d'une conviction profonde que l'humanité, éclairée chaque siècle d'un plus grand nombre de divins rayons, s'avance à grands pas vers un avenir de bonheur et de sagesse. Comme les enfants des patriarches hébreux, tous les peuples aujourd'hui attendent l'ère messianique, tous portent leurs regards vers l'avenir et voient se rapprocher insensiblement de nous ce que les uns, pour nous servir du langage de la science, nomment le Progrès, ce que les autres, au nom des dogmes religieux, appellent le Messie. » Ce Messie ne doit pas convertir aux pratiques juives tous ceux qui professent les autres cultes : il n'asservira pas le monde à une race; c'est dans l'ordre moral seul que s'accompliront les miracles : « Les collines qui seront nivelées, c'est l'ignorance qui sera amoindrie, sans qu'on puisse la supprimer toutefois, car il y aura toujours des adversaires systématiques de l'étude et du travail. Les vallées qui seront remplies, c'est la misère dont on réussira à soulager les horreurs, sans la détruire cependant, car il y aura toujours des coupables qui se condamneront à la douleur. » Point de prosélytisme d'ailleurs : ce qu'il faut chercher, c'est le triomphe de ces principes fondamentaux du judaïsme, l'unité de Dieu et l'amour du prochain. Quant aux pratiques du culte, l'auteur n'y voit « qu'une série d'actes *symboliques*, de cérémonies commémoratives, privés de sens pour tous ceux qui n'ont pas appris, dès l'enfance, à en comprendre la portée; privés de sens pour tous ceux qui ne se sentent pas solidaires, par leur naissance, des douleurs et des gloires du passé. Il serait aussi *insensé* d'imposer au monde les usages juifs que de faire célébrer à toutes les nations le souvenir de faits heureux dont une seule s'honore. »

Songez que ces paroles ont été prononcées en chaire par un prêtre, à l'heure où le catholicisme, lançant un défi à la raison humaine, accumule les miracles et les dogmes nouveaux; à l'heure où le protestantisme même prend les allures d'un piétisme étroit et intolérant.

A. E.

JURISPRUDENCE

Le Droit pénal étudié dans ses principes, dans ses usages et les lois des divers peuples du monde, ou Introduction philosophique et historique à l'étude du droit criminel, par J. Tissot, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Dijon, correspondant de l'Institut. 3 vol., en vente chez Arthur Rousseau, librairie nouvelle de droit et de jurisprudence, 14, rue Soufflot.

Les curieux de la science trouveront ici un livre. Les publicistes y puiseront les principes qui leur permettront de prendre parti dans les questions nouvelles et complexes qui se révèlent au besoin des temps et qui surgissent chaque jour à raison des modifications et des transformations qui s'opèrent dans nos mœurs politiques ou sociales, dans la nature de nos relations publiques ou privées, ou qui résultent du développement de l'instruction publique.

Le législateur y cherchera les lois philosophiques d'où résulte le droit de punir et le fondement historique de ces lois; il y trouvera les règles suivant lesquelles a lieu la classification des délits et des crimes, et celles qui servent à déterminer la nature des peines.

Le jurisconsulte empruntera à la philosophie supérieure qui éclaire les moindres détails de l'œuvre du maître et l'inspire dans toutes ses théories, les arguments qu'il peut invoquer dans chaque espèce de délits ou de crimes, pour mieux en apprécier les caractères et découvrir le mobile des actions humaines.

Cette étude aura la même utilité pour le magistrat, qui empruntera à l'ouvrage de Tissot les définitions si claires, si précises, si harmonieuses, qui en font l'un des principaux mérites.

Le criminaliste trouvera là des théories présentées à un point de vue nouveau et appuyées sur des documents historiques dont il appréciera la valeur.

Le savant, le lettré, l'homme du monde, qui ne peuvent rester étrangers au mouvement accompli dans une partie si importante de la science, voudront connaître le dernier mot dit sur ces questions qui touchent par tant de côtés aux autres sciences qui leur sont plus familières.

Le Droit pénal de Tissot est à la fois l'œuvre d'un historien consommé, pour qui les traditions du passé sont une source inépuisable d'enseignements, et d'un philosophe pour qui les maladies du cœur humain n'ont plus de secrets et qui lit dans les choses du domaine de la conscience et du libre arbitre comme dans un livre ouvert.

Pour ce grand travail, Tissot a mis à contribution les travaux des criminalistes de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre et de la Suisse; car son *Droit pénal* est, comme il l'annonce lui-même, une œuvre de droit international, dans laquelle sont exposées et comparées les lois pénales des peuples modernes. Pour l'explication de ces lois, l'auteur a dû remonter aux sources et nous montrer, à travers les âges et

suivant les révolutions accomplies de siècle en siècle, les transformations subies par la théorie pénale.

A ces divers points de vue, l'ouvrage qui vient d'être publié est d'une remarquable originalité. L'auteur a puisé à différentes sources les éléments de la science du droit international; mais il n'a eu ni guide ni maître pour la confection de son œuvre, *proles sine matre*, comme on l'a dit du livre de l'*Esprit des lois*, avec lequel le travail de Tissot offre d'étonnants rapports.

Le style est pur et facile, et, dans certaines expositions, il est plein de chaleur, éloquent même, sans sortir de cette concision qui est le cachet de la profondeur de la pensée.

Le Droit pénal de Tissot a un autre mérite, celui de l'actualité, puisque, chez nous comme dans quelques autres pays, la réforme de la législation pénale et celle de la procédure criminelle sont à l'ordre du jour.

La première édition de l'ouvrage de Tissot a paru en 1860 et a été couronnée par l'Institut. Depuis cette époque et jusqu'à ses derniers moments, l'auteur n'a cessé de le remanier et de le compléter pour le maintenir au niveau de la science et en faire une œuvre magistrale qui mît le sceau à sa célébrité. C'est ce travail posthume que publie aujourd'hui un jeune et intelligent éditeur.

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — SOCIOLOGIE

Cours de philosophie scientifique et ses conséquences sociales, par A. MONTAGU. 1 vol. in-8°, A. Drouin.

Si nous ne savions de longue date qu'on peut être à la fois un fort honnête homme et un fort méchant écrivain, nous l'aurions appris rien qu'à parcourir le volume dont nous venons de transcrire le titre.

Nous n'avons nulle raison de mettre en doute l'excellence des sentiments de M. Montagu; nous croyons, au contraire, qu'il faut être animé d'un véritable désir de rendre service à l'humanité pour s'illusionner à ce point et croire d'aussi bonne foi qu'on a trouvé la vérité qui sauvera le monde.

Quand on est très jeune, pour peu qu'on se sente quelques aspirations généreuses et qu'on ait lu Rousseau avec Lamennais, on est porté, sa version ou sa dissertation achevée, à rêver de la perfection, à enfanter aussi quelque grand système: l'homme sera régénéré; une nouvelle ère va s'ouvrir, et l'on est, quelle fierté! celui qui ouvre les portes toutes grandes aux siècles nouveaux, aux siècles de la pleine félicité. De plus grands raillent un système si simplement beau; c'est qu'ils sont déjà positifs, c'est que ce vent, qui dessèche les cœurs, a soufflé sur eux; qu'importent les ironies, les moqueries ! on a la foi auguste, on ne craint ni la persécution, ni même le martyre, on renverse les montagnes.

M. Montagu, avec cette naïveté de nos jeunes collégiens qui fait sourire, oublie de songer que nombre d'hommes dévoués ont déjà tenté l'œuvre de progrès et que cette œuvre, qui ne saurait s'accomplir en un seul jour par l'effort d'un seul homme, si grand génie qu'il fût, que cette œuvre, qui ne saurait jamais s'achever, est continuée de siècle en siècle, grâce au concours souvent ignoré de milliers d'intelligences travaillant sans relâche comme sans bruit. Il écrit dans un style métaphorique que nos rhétoriciens trouveraient faux; il ignore les premiers éléments de l'histoire de la philosophie; il cite de grands noms, il cite surtout celui de Moïse; aux ouvrages qu'il a lus, il a emprunté des hypothèses, des critiques, et ces fragments, lambeaux disparates, il les recoud avec de grandes aiguillées de phrases toutes vides d'idées.

Son livre n'est que le recueil des conférences qu'il lui a été permis de faire devant les membres d'une certaine loge maçonnique. Dans l'une de ces conférences, il dit : « Approchons-nous de cette source de vérités, — de la source qu'il a découverte; — gravissons les pentes escarpées de cette cime radieuse pour entendre de plus près la révélation scientifique, révélation qui doit enfin nous faire connaître la vraie conception du monde et la destinée du genre humain: deux flambeaux que la science a donnés à la raison pour voir clair dans le mystère de la vie, si odieusement exploité par le prêtre. » C'est du double pathos, voire du triple. Est-il bien utile de faire cette observation qu'il conviendrait de discuter avec plus de courtoisie les religions reconnues ou non? qu'il vaudrait mieux s'attaquer aux dogmes qu'aux ministres mêmes du culte? Nous sommes peu porté à montrer de la complaisance pour certain parti, dit religieux; mais nous croyons que le bon goût est toujours de mise, quand on a la prétention de s'exprimer en bon français. Il est vrai que cette prétention, M. Montagu ne peut l'avoir, du moins légitimement.

« Les gouvernements, que l'antiquité appelait à juste titre *tyrannies,* ont constamment entravé la réalisation du vœu formulé avec ardeur par la science positive. Ce vœu, c'est *la loi de formation des êtres organisés.* » Notre conférencier a découvert cette loi; l'univers est construit suivant un certain plan; la terre est un aimant artificiel; le phénomène de l'aimantation explique l'apparition de la vie. Après cet exposé des données de la philosophie *scientifique,* et avant de développer ce qu'il lui plaît d'appeler les conséquences de cette philosophie, M. Montagu consacre huit conférences à la critique des religions, tant anciennes que modernes. Même fantaisie en cette critique qu'en sa théorie de l'*aimantation universelle.* On pouvait s'attendre à ce que quelque idée nouvelle apparût parmi celles qu'il promettait en manière de conclusion ; déception : il entend que l'État ait charge d'âmes; l'instruction, à tous les degrés, est une dette d'État; il veut que la commune devienne autonome, et que, dans chaque commune, il soit aménagé des *salons populaires* où l'on « puisse être admis à tous les âges, en remplissant les conditions d'urbanité que la dignité civique et les convenances sociales exigent des membres d'une société rationnellement civili-

sée ». On a presque regret de voir cette demande présentée si étrangement; elle-même n'est pas étrange; et nous croyons bien avoir entendu dire que, grâce à l'initiative privée, il existait en Angleterre des cercles où les familles d'ouvriers pouvaient se réunir, causer et danser.

Que M. Montagu ne nous en veuille pas trop d'avoir porté sur *son œuvre* un jugement qu'il estimera sévère. Si ses sentiments sont sincères, il devra nous savoir gré encore d'appeler l'indulgence sur son peu de mérite comme écrivain et comme philosophe, en demandant qu'on lui pardonne beaucoup de fautes, puisqu'il aime beaucoup l'humanité. F. G.

L'Article 7 devant la raison et le bon sens, ou les contradictions de M. Jules Ferry, par le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus. Paris, Victor Palmé, 1880, in-18.

Les violentes discussions que ce fameux article 7 a soulevées seraient propres à convaincre qu'avec la faction cléricale c'est une duperie que d'employer des demi-mesures. Armé d'anciens arrêts du parlement et d'ordonnances royales qui ne sont pas plus tombés en désuétude, quoi qu'on en dise, que la loi sur le travail du dimanche, dont les tenants de l'ancien régime réclamaient naguère l'application, M. Jules Ferry pouvait provoquer purement et simplement l'expulsion des jésuites et des autres congrégations non autorisées; par esprit de conciliation, pour ne pas enlever à une assez nombreuse catégorie d'hommes le droit qu'ils ont, après tout, de vivre en commun sous une règle acceptée par eux, le ministre s'est borné à demander que l'enseignement seul leur fût interdit. Il en est bien récompensé! On le traîne devant la raison et le bon sens, comme si ces deux facultés, dont la dernière n'est guère que le pouvoir de distinguer sa main droite de sa main gauche, lui étaient absolument étrangères.

Le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus, revendique pour les jésuites le droit à l'enseignement au nom de la liberté du père de famille. C'est un droit qu'il est intéressant d'entendre réclamer à ces infatigables adversaires des droits du père de famille, à ces ardents promoteurs de la révocation de l'édit de Nantes, à ces hommes qui, après avoir obtenu de Louis XIV la permission de voler les enfants des réformés à l'âge de douze ans, pour les catéchiser, se ravisèrent et firent refuser au clergé l'impôt qu'il payait sous le nom de don gratuit, jusqu'à ce qu'on leur eût permis de les prendre à leurs pères dès l'âge de sept ans. Ne croyons pas toutefois que le R. P. Félix soit converti et qu'il déplore ces anciennes erreurs; il n'intervient au nom du père de famille que contre l'État et trouverait parfait que l'on violât les consciences, à condition que ce fût au profit de l'Église; il ne reconnaît le droit paternel que « sauf le droit de Dieu, dont il dérive, et le droit de l'Église, auquel il est subordonné ». A quoi sert donc de déclamer durant dix pages sur la sainteté, l'inviolabilité du droit paternel, de le proclamer une royauté, une souveraineté, de l'appeler vingt fois le droit indéniable, le droit imprescriptible, si vous posez en principe que ce droit deviendrait entre vos mains tout ce qu'il y a de moins indéniable et de moins imprescriptible? Voici à quoi cela sert : le principe posé tient en une ligne; on glisse dessus légèrement, quoique ce soit la seule chose importante, tandis que les déclamations vides et boursouflées sur le droit indéniable occupent dix pages et sont de nature à frapper; telles apparaissent, lorsqu'on en démonte les ressorts, toutes les argumentations jésuitiques.

La discussion du P. Félix se résume donc en ce qu'il refuse à l'État ce qu'il accorde à l'Église, et la raison qu'il en donne, c'est qu'aucune définition de l'État ne le satisfait (les théologiens sont, on le sait, difficiles en fait de définitions); que d'ailleurs l'État, bien ou mal défini, est sujet à changer, et que par conséquent il ne peut avoir de doctrines fixes. Comme si l'Église, dont le P. Félix serait bien en peine de donner une définition qui satisfît les libres-penseurs, n'était pas elle-même un exemple des changements et des vicissitudes qu'éprouvent toutes les choses humaines! Qui oserait prétendre que l'Église, telle que l'ont faite la proclamation des dogmes de l'infaillibilité pontificale et de l'Immaculée Conception, est la même que celle qui est définie par le concile de Trente? que l'Église du concile de Trente ne différât pas prodigieusement de celle des prétendus temps apostoliques? qu'on enseignât, dans ces prétendus temps apostoliques, ce qu'enseignait Jésus dans les synagogues juives, où l'on ne pouvait, sous peine de mort, porter atteinte à la Loi, au mosaïsme?

La véritable raison pour laquelle on propose de retirer aux jésuites le droit d'enseigner, c'est que leur enseignement est pernicieux, qu'ils prêchent au nom du *Syllabus* la guerre acharnée aux institutions civiles, qu'ils sont en train de scinder en deux la France, de faire deux Frances hostiles l'une à l'autre, comme au XVII[e] siècle ils sont parvenus à faire deux Pologues et ont amené le démembrement de ce malheureux pays. L'œuvre de scission qu'ils accomplirent alors entre la noblesse polonaise convertie par eux à l'Église romaine et le reste de la population fidèle au vieux culte national, ils la poursuivent en France en gagnant les hautes classes à l'ultramontanisme et préparent ainsi le démembrement de la patrie. Le R. P. Félix refuse naturellement d'en convenir; il s'est promené par toute la France et n'en a jamais vu qu'une. Toutefois, dans le cas où quelques phénomènes de scission se manifesteraient, il offre au ministre un excellent moyen de rétablir l'unité nationale par l'unité doctrinale. « Pensez comme nous et avec nous, lui dit-il, croyez ce que nous croyons, enseignez ce que nous enseignons, et le problème sera résolu : vous aurez l'unité. » C'est cela; tous jésuites, tous dévots au Sacré-Cœur et à l'Immaculée-Conception; le R. P. Félix a le temps d'attendre.

La dernière partie de son argumentation est fort remarquable. Il essaye de faire absoudre les jésuites en les représentant comme les victimes de calomnies persistantes; ne pouvant nier qu'aucun gouvernement, pas même la cour de Rome, n'a pu vivre en paix avec eux, il leur fait une gloire de toutes les haines qu'ils soulèvent et croit démontrer, par la persistance, la vitalité de l'institut d'Ignace, son excellence propre et les vues de la Providence. Chassés de partout, haïs, vilipendés, ils vivent pourtant; quelle meilleure preuve de leurs vertus? Puis, feignant d'employer la figure de rhétorique appelée concession oratoire, il accorde, si on y tient, que les jésuites prêchent en morale comme en politique les doctrines les plus malsaines et les plus pernicieuses, qu'ils tendent à ronger et à détruire tout organisme social où ils s'implantent; il accorde tout ce qu'on veut et nie cependant qu'on ait le droit de s'opposer à leurs

ravages sans fouler aux pieds le principe le plus sacré qu'il y ait au monde, le principe de liberté. En lisant tous ces beaux raisonnements, nous songions aux malheureux que le ténia tourmente et qui cherchent à s'en débarrasser; ils sont complètement dans leur tort. Le ténia, par une longue tolérance, s'est établi chez eux; fût-il cent fois plus malsain et plus pernicieux qu'il ne l'est, on ne peut rien entreprendre contre lui sans commettre une monstrueuse injustice. Il a conquis le droit de cité, il obéit à la loi naturelle qui pousse tout être à se développer librement; d'ailleurs sa vitalité prodigieuse, la ténacité qu'il oppose aux remèdes les plus héroïques, la facilité avec laquelle il se reconstitue si on ne l'a expulsé que partiellement, tout en lui est l'indice de ses vertus propres et probablement aussi des vues de la Providence. A. B.

La Logique de l'hypothèse, par Ernest Naville. 1 vol. in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. Germer Baillière et Cie.

M. Naville estime que, si nombre de logiciens ont signalé, dans les constructions scientifiques, la présence de l'hypothèse, nul, du moins, n'a su vraiment montrer la portée générale de ce fait et en indiquer les conséquences. Il pense encore qu'affirmer l'hypothèse comme une supposition, ou conjecture, apparaissant au commencement de toutes les sciences, à quelque ordre, d'ailleurs, qu'on les dise appartenir, et apparaissant aussi dans tout le développement de ces mêmes sciences, c'est soutenir une thèse nouvelle. Il croit enfin que cette thèse est de nature à modifier profondément la théorie de la méthode, et, par la théorie de la méthode, tout l'ensemble des conceptions philosophiques.

M. Naville nous paraît s'abuser singulièrement: que la logique de l'hypothèse soit demeurée longtemps une œuvre à tenter, nous n'y contredisons pas; que le très sagace correspondant de l'Institut l'ait accomplie de manière à lui faire mériter l'attention des philosophes de toute école, nous ne faisons nulle difficulté pour le reconnaître, mais nous ne saurions tenir pour légitime la prétention, témoignée par notre auteur, d'inaugurer une nouvelle ère en philosophie.

La thèse qu'il soutient est celle-ci: l'homme qui est un être distinct des autres êtres, semblables ou non, qui a identité et simplicité, est un individu doué de la faculté d'inventer; cette faculté, qu'on peut appeler génie ou imagination, suivant qu'on la considère en puissance ou en acte, se manifeste spontanément. Ce serait folie que de vouloir expliquer la marche d'une montre en oubliant le ressort ou le mouvement d'une locomotive sans faire mention de la vapeur; et ce serait folie, tout pareillement, que de tenter une explication de l'origine de la connaissance humaine sans faire la place de l'hypothèse, ou, pour mieux dire, sans faire la place de la spontanéité de la pensée individuelle dont l'hypothèse est le résultat immédiat.

Or cette thèse est des plus contestables. La notion d'identité personnelle permet fort bien cette autre notion d'une faculté personnelle d'inventer, d'un pouvoir, à nous propre, de supposer, d'imaginer; mais parce que nous faisons des suppositions, des conjectures, ce n'est pas à affirmer que « nous » ayons un pouvoir, marque d'une véritable individualité, que « nous » soyons un individu au sens propre du mot. Ceci peut impliquer cela, mais non cela, ceci. « Rétablir, dit l'auteur, — et, parlant ainsi, il s'exprime moins en philosophe ayant souci d'employer uniquement des termes d'un sens nettement, précisément défini, qu'en écrivain disposé à rechercher l'élégance du style avant la clarté de l'expression, — rétablir la place et la valeur de l'individualité scientifique, c'est déposer dans le sol de la pensée un germe dont le développement produira des fruits abondants de vérité. » S'il entend que l'hypothèse est un procédé intellectuel capable de servir aux découvertes dont la science dite positive peut s'enrichir, après, toutefois, vérification de la conjecture, rien de plus juste; mais nous ne voyons pas que l'importance de la supposition, dans et pour la recherche de la vérité, soit aujourd'hui méconnue; nous ne sommes plus au temps où Newton croyait pouvoir se vanter de n'en pas faire, *hypotheses non fingo*. M. Naville traitant successivement de la *place de l'hypothèse dans la science*, des *conditions des hypothèses*, des *principes directeurs des hypothèses*, — ce sont là les titres qu'il a donnés aux trois parties en lesquelles il a divisé sa logique, — a composé un ouvrage assurément précieux, mais il n'a, en aucune façon, préparé une révolution philosophique. S'il veut dire plus, s'il pense qu'ayant enfermé dans sa logique certaines considérations quant à ce qu'il appelle lui-même la psychologie de l'hypothèse, il a établi l'identité individuelle, par suite les théories spiritualistes; s'il pense qu'il a ainsi ouvert une nouvelle voie, indiqué une direction nouvelle aux spéculations métaphysiques, il se méprend et sa méprise est des plus grandes. Dans une note rejetée à la fin du volume, il rapporte au génie le fait de supposer, de conjecturer: dire que si nous faisons des hypothèses, c'est que nous avons le pouvoir d'en faire, est une explication qui aurait pu contenter Thomas Reid et Victor Cousin, mais qui n'est guère plus explicative que la fameuse tautologie : *L'opium, qui fait dormir, a une vertu dormitive.*

Cette critique faite, donnons une analyse de cet ouvrage qu'on n'étudiera pas sans quelque profit.

M. Naville rappelle fort heureusement une pensée exprimée par Claude Bernard : « Une idée anticipée ou une hypothèse est le point de départ nécessaire de tout raisonnement expérimental. Sans cela on ne saurait faire aucune investigation ni s'instruire; on ne pourrait qu'entasser des observations stériles. » Observer, supposer, vérifier, sont les trois procédés qui constituent la méthode.

L'hypothèse a été longtemps en discrédit. Deux causes de cette défaveur: d'une part la volonté de fonder la méthode universelle en empruntant les procédés déductifs; Pythagore, Aristote, Descartes qui continue Pythagore, Hegel qui exagère la méthode cartésienne, sont les philosophes qui ont appris à dédaigner l'hypothèse; or le rationalisme ne permet rien que d'élever des constructions imaginaires, que de tisser des toiles d'araignée, suivant l'expression de Bacon; d'autre part, la prétention de l'empirisme est de n'acquérir de connaissances qu'au moyen de la seule observation; Locke et Condillac devaient rejeter toute déduction rationnelle; or qui cherche « l'origine de toutes nos pensées dans les impressions reçues du dehors ne saurait faire aucune place à la spontanéité intellectuelle dont l'hypothèse est le résultat ». L'empirisme oublie la raison, le rationalisme

oublie l'expérience; « l'un et l'autre méconnaissent la spontanéité de la pensée individuelle dans la découverte des principes d'explication qui ne sont l'expression immédiate ni des faits ni des lois *à priori*. L'esprit humain ne parvient pas à la vérité en marchant, sans quitter le sol, dans les voies de l'induction et de la déduction. Il faut qu'il use de ses ailes pour se poser sur des sommets auxquels aucun sentier ne conduit... Aristote a rédigé la logique de la déduction. La logique de l'induction a été fort avancée par lés modernes. » La logique de l'hypothèse était à faire.

Une remarque en passant : parce que la plupart des empiristes n'admettent pas l'existence d'une substance spirituelle, capable, spontanément, de supposer, de conjecturer, ce n'est pas à dire qu'ils méconnaissent certains des caractères et surtout l'utilité de l'hypothèse. Elle est un des modes selon lesquels se manifeste l'association des idées.

Mais nous reprenons notre analyse. L'hypothèse apparaît dans les sciences mathématiques et dans les sciences de fait; dans les sciences qualifiées d'abstraites, parce que tout théorème n'est, à proprement parler, qu'une supposition, au moment où il est conçu et tant qu'il n'est pas démontré; dans les sciences de faits, parce que l'esprit ne peut pas ne pas faire des suppositions, qu'il s'adonne à la recherche des classes, à celle des lois, à celle des causes, ou enfin à celle des fins.

La définition de la loi est fort acceptable; aussi, celle de la classe. M. Naville pense que, si le physicien doit s'appliquer et s'applique, en effet, à résoudre plutôt la question du *comment* que celle du *pourquoi* des phénomènes, le biologiste peut avoir, par contre, toute raison de se demander quel est le rapport des organes aux fonctions et quel est le rapport des fonctions à l'entretien de la vie des individus et de l'espèce. De nombreuses réserves seraient à faire, réserves dont quelques-unes ont trait à la question si grave du déterminisme et du libre arbitre; mais il ne nous appartient pas de discuter les théories de M. Naville, il doit nous suffire de les signaler.

La seconde partie de la logique : *Des conditions des hypothèses sérieuses*, est intéressante, l'auteur considérant successivement l'hypothèse en elle-même, l'individu qui la conçoit, et l'état de la science plus ou moins favorable aux conceptions hypothétiques. Plus intéressante, du moins pour le métaphysicien, est la troisième partie : *Des principes des sciences* physique, biologique, psychologique, puis *De la science en général*, de la recherche de l'harmonie, de la simplicité; de l'abus de cette recherche, de l'origine des principes scientifiques, telles sont les diverses questions traitées.

Les cent dernières pages renferment, sous le titre de *Questions et Réponses*, des études qui appellent, tout autant, l'intérêt du philosophe, et le travail de M. Naville est, au demeurant, une œuvre de vrai mérite : elle fait penser. F. G.

Rapport présenté à la Chambre des députés sur les lois de l'enseignement primaire (proposition Barodet), par M. Paul Bert, membre de la Chambre des députés, professeur à la Faculté des sciences. Paris, G. Masson, éditeur, 1880.

M. Paul Bert a fait paraître en un volume le remarquable rapport sur l'instruction primaire qu'il a présenté à la Chambre des députés le 6 décembre 1879. Ce rapport commente une proposition de loi en 109 articles qui établit l'obligation, la gratuité et la laïcité de l'enseignement.

C'est sur les droits de l'État que se fonde l'honorable député pour réclamer l'instruction obligatoire. « L'État n'a-t-il pas intérêt à ce que chaque citoyen tire le plus grand parti possible de ses forces intellectuelles et augmente ainsi la somme de production et la somme de richesses de la nation?... à ce que chaque citoyen puisse, pour prendre un minimum infime, lire et écrire lui-même son bulletin de vote? » M. Bert aurait encore plus raison s'il s'appuyait davantage sur le droit des enfants. On nous parle constamment de la liberté sacrée du père de famille : nous avons les oreilles rebattues de ces plaintes; ne serait-il pas juste de leur opposer le droit bien plus sacré des enfants à un minimum d'instruction qui les garantisse de la misère et peut-être du crime?

Nous admettons aussi, par amour de l'équité, la gratuité de l'instruction, bien qu'à notre sens l'éminent rapporteur se fasse quelque illusion sur ce que cette réforme peut avoir de démocratique. L'égalité l'exige, dit-il. Mais quelle égalité? celle de l'impôt? Actuellement le pauvre ne paye rien : dans le système nouveau, on l'instruira *gratis*, il est vrai; mais il payera *gratis* aussi, comme dirait Figaro, des centimes additionnels sans lesquels il n'y aurait ni école ni maître. Nous doutons que le paysan indigent tienne beaucoup à cette forme particulière de l'égalité.

Mais voici une mesure bien autrement grave : si l'instruction est obligatoire, elle sera nécessairement laïque, car elle ne peut imposer aucun dogme. Les pages où M. Bert expose cette théorie sont les meilleures du livre et peut-être les moins contestables, bien qu'elles doivent être le plus contestées.

Quel père de famille ne se révolterait légitimement à l'idée d'être obligé d'envoyer son enfant recevoir un enseignement contraire à ses propres croyances ou à sa raison? Au nom de quel principe la nation pourrait-elle condamner un homme qui lui dirait, s'il est croyant : « Je refuse d'obéir à votre loi parce que les dogmes qu'on enseigne dans votre école sont contraires à ce que je considère comme la vérité religieuse, et que je ne vous reconnais pas le droit de compromettre le salut de l'âme de mon enfant; » ou encore, s'il a repoussé de son esprit toute croyance religieuse : « Je refuse d'obéir à votre loi, parce que je ne vous reconnais pas le droit de fausser l'esprit de mon enfant, de compromettre son jugement, en le forçant d'apprendre, comme article de foi, des dogmes et des mystères auxquels je ne crois pas et que vous êtes impuissants à démontrer rationnellement. »

L'instituteur public devra donc être laïque : il ne pourra enseigner aucun dogme, même d'une manière facultative, car il n'a aucune compétence. L'instruction religieuse sera donnée librement par le prêtre dans le temple; à l'école, elle sera remplacée par l'enseignement trop négligé jusqu'à aujourd'hui de la morale naturelle, de cette morale qui crée des hommes et des citoyens. Il faut briser ce lien dangereux qui dans nos écoles unit si étroitement la science morale et la religion, que tout ce qui atteint l'une compromet l'autre. Cette séparation est facile : « Si les origines de la morale sont encore et seront peut-être éternellement matière à dispute entre les métaphysiciens qui ne sont pas plus d'accord sur ces questions abstruses que les théologiens entre eux, du moins ses principes et leurs applications pratiques sont chose claire et évidente pour

tout esprit droit, pour tout cœur honnête. Les devoirs envers soi-même et les autres, envers la famille, la société, la patrie; la dignité personnelle, la responsabilité, la solidarité, la fraternité... toutes les vérités morales peuvent être enseignées sans qu'on ait besoin d'avoir recours ni aux obscurités de la métaphysique ni aux éclairs du Sinaï...

... A l'instruction morale viendra s'ajouter l'instruction civique. Il ne suffira pas d'apprendre à l'enfant quelle Constitution nous régit, quelle est notre organisation civile, militaire, administrative. « La souveraineté et l'indivisibilité de la nation, l'égalité devant la loi, le respect de la liberté individuelle, l'égale participation aux charges sociales, le vote libre de l'impôt, et, par-dessus tout peut-être, la liberté de conscience, toutes conquêtes de la Révolution française, devront être enseignés à l'enfant avec respect, avec reconnaissance. Il faut que l'amour de la France ne soit pas pour lui une formule abstraite, imposée à sa mémoire comme un dogme de religion, mais qu'il en comprenne les motifs, qu'il en apprécie la grandeur et les conséquences nécessaires, car c'est en l'aimant et en raisonnant cet amour qu'il apprendra à se donner tout à elle, et, accomplissant jusqu'au bout son devoir de citoyen, à se dévouer, s'il le faut, soit pour le salut de la patrie, soit pour la défense des principes dont le triomphe a fait de lui un homme libre et un citoyen. Ainsi sera réellement fondée l'éducation nationale. »

On ne saurait mieux dire; mais il faut remarquer cependant que M. Paul Bert élude un grave problème qui s'impose à tous ceux qui ont souci de l'enseignement de la jeunesse. Qu'on sépare la morale de toute religion révélée, il n'est pas d'esprit éclairé qui n'applaudisse à cette réforme. Mais supprimera-t-on aussi la religion naturelle? Sera-t-il défendu de montrer aux enfants comme un père, comme un idéal si l'on veut, l'Être éternel en qui l'âme humaine résume toutes les perfections, et vers lequel, aux heures de souffrance, elle est habituée à jeter son cri de douleur? En un mot rayera-t-on le nom même de Dieu de l'éducation populaire? Ce serait là une réforme d'une portée si grande, qu'il y faudrait regarder à deux fois avant de l'entreprendre. Tout au moins y a-t-il là une question d'une importance considérable : M. Paul Bert semble ne l'avoir même pas entrevue, mais il faudra bien s'expliquer franchement sur ce point quand la proposition sera discutée par la Chambre des députés.

A. E.

Traité élémentaire de philosophie, par M. Paul Janet. 1[er] fascicule : *Psychologie*. 1 vol. Delagrave.

Le livre que M. Paul Janet donne aujourd'hui sous ce titre, et qu'il destine modestement à l'usage des classes, mérite d'autant plus l'attention qu'à ses qualités intrinsèques d'excellent résumé et d'exposé de doctrines nettement écrit, il joint le mérite de fournir un document définitif sur la tendance actuelle de la philosophie française officielle. Trop longtemps cette philosophie, sous l'influence despotique de M. Cousin, s'était immobilisée dans un éclectisme spiritualiste mais ignorant, généreux mais stérile. A côté des éclectiques, les psychologues anglais renouvelaient la théorie de l'intelligence par leurs études sur l'association des idées; les physiciens allemands renouvelaient la théorie de la matière par leurs théories sur le mouvement; les positivistes français renouvelaient la métaphysique en y introduisant les résultats derniers des sciences. Il semblait que les philosophes officiels fussent sourds au bruit de ce grand travail, et les questions restaient posées comme en 1827, juste au point où les avait prises l'auteur trop vanté *du Vrai, du Beau, du Bien*. Depuis ces vingt années environ, où l'agrégation de philosophie a été rétablie et la *Revue philosophique* fondée, un mouvement de liberté s'est produit. Chaque professeur a introduit dans son cours la discussion des théories contemporaines; mais nous ne sachions point que jusqu'ici aucune approbation venue d'en haut eût contrôlé, en la confirmant, cette introduction des idées modernes dans le vieil édifice de l'enseignement universitaire. Le livre de M. Janet peut être considéré comme cette approbation. Comme les *Traités* de psychologie anglais, ce livre s'ouvre par un résumé de physiologie; toutes les objections du criticisme y sont exposées en toute sincérité, — et on peut dire qu'avec cet ouvrage entre leurs mains, les élèves de nos lycées sortiront de leurs classes connaissant, autant que faire se peut, la complète situation de la science philosophique, à cette heure précise, de la pensée humaine. M. Janet a rendu un réel service aux maîtres de l'enseignement public et privé, en leur permettant d'élargir leurs méthodes sans encourir le reproche de témérité ou de scepticisme. Ajoutons que même les gens de lettres et les gens du monde auront ainsi un excellent *compendium* qui les mettra au courant de tous les détails des hautes questions philosophiques.

P. B.

ÉCONOMIE POLITIQUE

Entretiens familiers sur l'administration de notre pays : La France, le département, la commune, par M. Block. 3 vol., Hetzel.

Ces trois petits traités, rédigés en causeries, ont pour but de faire connaître à la jeunesse l'organisation politique et administrative de la France dans son ensemble et dans ses divisions départementale et communale. L'auteur a laissé de côté les détails qui n'importent qu'aux hommes spéciaux; mais il n'omet rien de ce qui est essentiel, indispensable. Ces trois traités forment pour l'électeur présent et futur un vade-mecum sûr, instructif, clair, accessible à tous et qui rendra de grands services. Ils seront utiles, non seulement pour les jeunes gens, mais même pour les citoyens qui n'ont pas eu l'occasion d'étudier notre Constitution et l'organisation administrative du pays. Chaque volume est accompagné d'une préface, d'une table des matières et d'un index alphabétique.

On jugera du ton qu'a pris l'auteur par les lignes suivantes : « Tous les Français, dit-il, sont intéressés à connaître le fonctionnement vital de leur pays; mais on ne connaît pas bien le mécanisme administratif lorsqu'on n'a observé que le mouvement des

grandes roues motrices. Il faut en suivre l'action à travers tous les rouages intermédiaires jusqu'à l'extrémité. C'est à l'extrémité que l'effet se produit. Les roues motrices peuvent être comparées au manche, les organes extrêmes à la lame. C'est, en définitive, la lame qui coupe... Tous les Français habitent une commune; la commune est même, à beaucoup d'égards, plus près d'eux que le département. L'amour du clocher est, dit-on, profondément enraciné dans nos cœurs. Le clocher, cela veut-il dire autre chose que la commune. La commune est comme le prolongement de notre maison, c'est aussi une extension de notre famille. C'est en tout cas la commune qui remplace légalement la famille quand nous sommes privés de celle qui nous appartient ou à laquelle nous appartenons par le sang. La commune doit la nourriture au bébé, l'instruction à l'enfant, la sécurité, la salubrité, la protection contre les calamités à l'homme fort, le secours au vieillard. Elle nous doit un berceau et une tombe. »

Cet ouvrage continue dignement la bibliothèque d'éducation et de récréation créée par M. Hetzel et complète la série de pédagogie attrayante dans laquelle ont déjà paru *la Musique en famille*, par M. Lacome, *la Botanique de ma fille*, par Néraud, que Mme Sand a patronnée, et *la Chimie des demoiselles*, par Cahours et Riche. M. Black a également donné à cette bibliothèque un petit manuel d'économie pratique qui doit être lu. M. C.

La Transformation des moyens de transport,
par Alfred de Foville. 1 vol. Guillaumin.

Cet ouvrage a été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. L'auteur a été élève de l'École polytechnique, chef de bureau au ministère des finances et professeur à l'École des sciences politiques; il a voulu étudier les conséquences économiques, sociales et philosophiques de la transformation des moyens de transport et l'a fait avec beaucoup d'élévation et de talent.

La division de son étude est peu compliquée. Toute révolution, dit-il, comporte deux sortes de conséquences. Les conséquences directes et immédiates, puis, les conséquences indirectes qui peu à peu et successivement dérivent des premières. Quand par exemple un changement de gouvernement se produit dans un pays, comme cela a eu lieu si souvent en France depuis une centaine d'années, l'effet direct de la crise est de modifier la constitution des pouvoirs publics, de substituer la monarchie à la République ou la République à la monarchie, de concentrer dans une chambre unique ou de partager entre plusieurs assemblées la puissance législative, etc. Mais la transformation va plus loin, jamais le gouvernement n'a changé de forme et de nom sans que la politique intérieure et extérieure ait été plus ou moins modifiée : autres hommes, autres idées, autres tendances. Effacez de notre histoire contemporaine, 1815, 1830, 1848, 1851, 1870, et nul ne pourra dire ce qui se serait passé, mais chacun sait bien que tout se serait passé autrement. La France n'aurait eu ni les mêmes guerres, ni les mêmes alliances, ni les mêmes lois.

On peut assurer que les résultats indirects d'une révolution politique ont au moins autant d'importance que ses effets immédiats. Il en est de même pour une révolution économique importante, comme la transformation des moyens de transport : c'est là la thèse de M. de Foville.

L'application de la vapeur au transport des voyageurs et des marchandises tant sur mer que sur terre, l'emploi de l'électricité pour la transmission des correspondances, le perfectionnement des anciens procédés de locomotion accompagnant l'invention des procédés nouveaux ont tout d'abord entraîné deux résultats considérables, d'abord l'accélération des transports, ensuite leur réduction de prixa : ugmentation de vitesse et diminution des dépenses, voilà le double phénomène que l'on constate tout d'abord quand on compare les moyens de communication actuellement en usage à ceux qu'ils ont supplantés. La première partie du travail de M. de Foville est consacrée à l'analyse attentive de ce double phénomène.

L'auteur étudie en même temps quels progrès nouveaux l'avenir peut encore nous réserver. Il prouve que la transformation des transports est pour les peuples une question vitale, comme la question du mouvement pour les créatures animées. Il démontre qu'à un système circulatoire plus ou moins développé et plus ou moins perfectionné correspondent, pour un pays, des degrés de civilisation supérieurs ou inférieurs, comme pour un animal un rang plus ou moins élevé dans l'échelle des êtres, puis il détermine, avec autant de précision que possible, les progrès réalisés comme vitesse et comme prix, il élargit alors le champ de son observation et fait voir quelle a été l'action de ces progrès purement matériels sur toutes les formes de l'activité humaine.

La seconde partie de son livre est aussi consacrée à l'étude des conséquences indirectes de la transformation des moyens de locomotion. Il y recherche l'influence exercée par les chemins de fer, par la navigation à vapeur, par la télégraphie électrique, sur le prix de toutes choses, sur la prospérité agricole, industrielle, commerciale des peuples modernes, et surtout de la France, sur la fortune publique et privée, sur les mouvements de la population, sur les mœurs, sur les arts, sur la politique, sur les relations internationales. La question ainsi agrandie prend des proportions très vastes, elle s'éclaire de toutes sortes d'aperçus neufs, inattendus, et tous les problèmes sociaux se trouvent successivement mis à jour et discutés.

L'ouvrage de M. de Foville est important. Il intéresse, il instruit, il élève, il console, et nous permet d'établir nos espérances de patriotique régénération autrement que sur des chimères et des billevesées. L'économiste est ici doublé d'un philosophe.

Nous signalerons ses chapitres XIX, XX, XXI, XXII où il étudie les mouvements de la population, les variations successives du mode de distribution des hommes sur le globe terrestre, la croissance des villes accélérée par les nouveaux moyens de transport, la dépopulation correspondante des campagnes, les migrations extérieures, l'émigration de peuple à peuple, de continent à continent, l'influence de la migration intérieure et de la multiplication des voyages sur les mœurs, sur l'état social des peuples, sur les beaux-arts, la littérature, les théâtres, la presse, l'enseignement, l'organisation administrative et politique, et finalement sur la guerre, la paix et le militarisme. Il y a là de belles et généreuses pages. Il nous suffira de les indiquer. Elles portent avec elles leur plus bel éloge.

M. C.

SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

Revues scientifiques publiées par le journal *la République française* sous la direction de M. Paul Bert, professeur à la Faculté des sciences, membre de la Chambre des députés. (2e année.) 1 vol. in-8°, chez G. Masson.

Parmi les recueils de vulgarisation proprement dite, il n'en est pas qui soient mieux accueillis que les ouvrages destinés à rappeler les progrès accomplis, chaque année, dans les sciences physiques et naturelles. Si l'attrait du style sauve ce que peuvent avoir d'aride certaines descriptions, le recueil prend la meilleure place dans les bibliothèques. Et c'est justice. On objectera peut-être que les articles scientifiques intéressants à leur seule apparition sont, moins que d'autres, susceptibles d'être reproduits, à part toutefois ceux qui ont trait aux inventions les plus décisives et les moins contestées; mais sait-on jamais la valeur réelle d'une découverte qui vient de se produire? N'y a-t-il pas, dans l'histoire des sciences, un enchaînement tel qu'on cesse d'être au courant des questions les plus importantes, si l'on ne suit pas à pas leur développement successif? Newton fixe sa pensée sur le fait le plus simple, sur celui que tant d'hommes avaient vu s'accomplir sans y attacher la moindre importance, et la loi de la gravitation universelle devient la base de calculs qui permettront à Le Verrier de distinguer une planète inaperçue dans les profondeurs de l'espace, à d'autres astronomes d'affirmer l'existence entre Mercure et le soleil, non pas d'un, mais même de plusieurs Vulcains. Les présomptions émises à cet égard se sont changées en certitudes lors de l'éclipse totale de soleil du 29 juillet 1878. La connaissance de la structure générale de notre système planétaire s'est, ce jour-là, grandement complétée.

Si, moins ambitieux ou doué d'un sens plus pratique, on n'attache d'intérêt qu'aux objets et aux phénomènes exclusivement terrestres, peut-on ne pas désirer savoir où retrouver, à un moment donné, ce que la critique scientifique a pensé, lorsqu'elle a eu à s'en préoccuper, de *la sexualité des nouveau-nés*, de *l'origine de nos animaux domestiques*, de *la faible capacité du crâne des Parisiennes*, de *la photographie des couleurs*, de *la greffe animale*, de *l'apparition des premiers vertébrés*, de *la trichine*, des *anthropoïdes*, du *projet de chemin de fer transsaharien*, de *la mer intérieure* que M. Roudaire a proposé d'établir au sud de l'Algérie, et des travaux récents de M. Paul Bert sur *l'anesthésie?*

Certes, ce serait se taxer de forfanterie ridicule ou même confesser une grande sécheresse de cœur que de ne pas apprécier à leur juste valeur les nouveaux procédés imaginés pour arracher nombre de malheureux patients aux douleurs les plus atroces. Jusqu'ici l'emploi du protoxyde d'azote se heurtait à un dilemme embarrassant: ou, le gaz étant pur, l'asphyxie se mêlait à l'anesthésie, et il fallait arrêter l'opération, ou l'oxygène se trouvait en proportion insuffisante pour entretenir la respiration, et il se produisait des troubles nerveux sans anesthésie. M. Paul Bert a résolu cette double difficulté. Grâce donc à une combinaison qui consiste à mélanger l'oxygène au protoxyde d'azote pur et comprimé, les opérations chirurgicales les plus longues, et autrefois les plus cruelles, ont été facilitées au bénéfice des malades exemptés non seulement de toute douleur, mais aussi de l'appréhension, pire encore, et à l'avantage des opérateurs travaillant avec plus de sécurité comme avec plus de chances de réussite. L'université d'Édimbourg a jugé cette découverte digne du grand prix de thérapeutique. Que de couronnes aurait tressées la Grèce, dans les jeux d'Olympie, à celui qui lui aurait apporté, en attendant la destruction du mal moral, le moyen de supprimer le mal physique!

Un des chapitres les plus capables d'inspirer de tristes mais salutaires réflexions, c'est celui qui a trait à la *folie* et aux *miracles*. On y verra que l'hystérie et certaines névroses ont fait croire autrefois, chez ceux qui en étaient affectés, ou à une sainteté extraordinaire ou à la possession démoniaque. C'est qu'au moyen âge, longtemps après même, il était d'usage d'attribuer à l'influence du diable ou du malin, comme on disait alors, les faits dont on ne pouvait pas connaître la vraie cause. Aujourd'hui on admet qu'on puisse se tromper étiologiquement, mais on révoque à bon droit l'intervention de puissances surnaturelles dans les accidents léthargiques et cataleptiques.

A moins de transcrire ici la *table des matières*, nous ne pouvons donner même une faible idée de l'importance des questions soulevées dans le volume que nous avons sous les yeux et qui résume tout ce qui, dans le cours de l'année dernière, a agité le monde savant. Nous nous bornons en conséquence à quelques réflexions sur les applications de la lumière électrique. A ce sujet, nous regrettons de nous trouver en désaccord, dans une certaine mesure, avec le rédacteur des *Revues scientifiques*. Il nous semble que si, grâce aux perfectionnements imaginés par MM. Jamin, Jablochkoff et tant d'autres, cette lumière *éclatante* et *complète* s'accommode admirablement aux travaux industriels et artistiques, au service des phares, aux opérations des plongeurs, aux expositions de nuit, à certaines dispositions militaires, à la défense des côtes, à l'exploitation des chemins de fer, dans la rue et à l'intérieur des théâtres, sauf quand il s'agit de produire quelques effets particuliers sur la scène, elle constitue un éclairage détestable.

Dans la rue et sur nos places, en effet, la clarté qu'elle projette est intense (c'est vrai), excessive parfois, mais triste, presque funèbre. Elle produit, de plus, avec le gaz des boutiques un contraste qui n'est favorable à aucun des deux systèmes d'éclairage. Dans les théâtres et autres lieux de divertissement, elle tue par sa crudité les toilettes les mieux aménagées et n'est clémente qu'aux beautés absolument pures, par suite, hélas! bien rares. Elle avilit enfin

une des ressources les plus précieuses pour les décorations scéniques. Le rôle, l'utilité, le prestige de l'arc voltaïque n'ont pas besoin d'être exagérés. Laissons à l'électricité le domaine déjà considérable qu'elle s'est conquis. Augmentons-le même, s'il y a lieu; mais reconnaissons, ne fût-ce que par gratitude pour la mémoire de Lebon, que l'humble carbure d'hydrogène nous rend et nous rendra longtemps encore de grands services. Il est vrai que, mis au défi par son altière rivale, il se pare d'un éclat nouveau. Il n'est rien comme la concurrence pour stimuler et rajeunir les vieilles institutions. H. G.

Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour 1880. 1 vol. in-18° de 522 pages. Paris, Gauthier-Villars. — Prix : 2 fr.

Cet annuaire, qui forme le pendant du précédent, se compose presque entièrement de notices qui sont des mémoires originaux de la plus haute importance et qui ébauchent des sciences nouvelles. Ils ont pour titres : *Météorologie appliquée à l'agriculture et à l'hygiène*, par le Dr Marié-Davy, directeur de l'Observatoire. — *Analyse chimique de l'air et des eaux*, par Albert Lévy. — *Analyse microscopique de l'air et des eaux*, par P. Miquel.

Le premier de ces mémoires nous révèle l'importance de la lumière et de la chaleur rayonnante pour la végétation, et celle de l'eau. On avait confondu la lumière avec la chaleur, ce n'est plus permis; la lumière qui, considérée d'une manière générale, comprend la chaleur rayonnante, son inséparable, est plus nécessaire aux plantes que la chaleur obscure, et c'est ce qui explique que certaines plantes, telles que le blé, arrivent à maturité dans des pays très froids, mais très clairs. L'importance de l'eau avait aussi été méconnue : les plantes, pourvu qu'elles soient assez éclairées et que l'air arrive assez facilement à leurs racines, sont capables d'absorber utilement, c'est-à-dire au profit de leur accroissement, beaucoup plus d'eau que l'on ne pensait, eau qui dissout les matières fertilisantes contenues dans la terre. Cette remarque d'une grande valeur future pour l'agriculture avait échappé aux agronomes qui n'ont pas en général à se féliciter des années pluvieuses; c'est parce que les années pluvieuses se trouvent être habituellement des années de faible lumière. L'eau absorbée par les plantes est transpirée par elles sous l'influence de la lumière, et cette puissance de transpiration est hors de proportion avec la simple évaporation qui se ferait à la surface du sol non planté. Ainsi des arrosages qui semblent excessifs, pratiqués à Gennevilliers avec des eaux d'égouts, n'ont laissé pénétrer dans le sol et retourner à la Seine que le dixième environ de l'eau d'égout employée et, soit dit en passant, cette petite fraction, purifiée par filtration dans une terre cultivée, s'est trouvée contenir moins d'ammoniaque que les eaux courantes qui servent à l'alimentation de Paris.

Le mémoire consacré à l'analyse microscopique de l'air et des eaux nous réserve plus d'une surprise. Ne pouvant entreprendre d'en donner une idée complète, nous parlerons seulement de l'analyse comparée de l'air de Montsouris et de celui d'une des salles de l'Hôtel-Dieu. En faisant abstraction des poussières non vénéneuses de nature minérale, ainsi que des grains d'amidon, des fibres textiles, etc., et des spores de mucédinées dont l'innocuité est admise, pour ne tenir compte que des bactéries micrococcus et vibrions, parmi lesquels sont compris tous les microbes que l'on considère aujourd'hui comme agents de putréfaction et de contagion, on trouve que l'air de l'Hôtel-Dieu est environ *cinquante* fois moins pur, c'est-à-dire cinquante fois plus chargé de germes nuisibles que celui de Montsouris.

L'analyse microscopique des eaux est également fort instructive. Aucune eau à Paris n'est exempte de microbes, pas même les eaux distillées de nos laboratoires, attendu que les vases qui les contiennent n'ont pas été purifiés d'une manière exacte; le filtrage est une illusion. Toute eau qui a été en contact avec l'air est chargée d'organismes vivants microscopiques; les seules qui en soient exemptes sont les eaux émanant de grandes profondeurs et recueillies avant qu'elles aient frayé avec l'air ou avec les terres superficielles. L'eau de la Vanne est 20 à 40 fois moins chargée de microbes que l'eau de la Seine prise au-dessus de Paris, les eaux de pluie sont plus pures encore. Enfin, malgré l'impureté des eaux, on doit admettre dans l'état actuel de la science que c'est par l'air que nous respirons, beaucoup plus que par l'eau que nous buvons que nous risquons de contracter les maladies contagieuses à microbes. Dr L.

Annuaire du bureau des longitudes pour 1880, *avec des notices scientifiques*. 1 vol. in-8° de 740 pages. Paris, Gauthier-Villars. — Prix : 1 fr. 50.

C'est toujours avec plaisir que l'on retrouve ce vieil annuaire, si trapu, si bourré de renseignements. Comme tous les vieillards, il affectionne un peu trop les histoires de sa jeunesse et nous donne à la belle place des tableaux pour la conversion du mètre en pieds, pouces et lignes, comme si cela servait encore à quelqu'un; mais c'est là un mince défaut. Ce volume fournit régulièrement tous les documents astronomiques pour l'année, une multitude de tables indispensables aux ingénieurs, des tables de mortalité, les chiffres les plus autorisés sur la géographie du globe et celle de la France en particulier, la population comparée des grandes villes en 1800 et 1876, tableau par lequel on apprend que les grandes villes les moins avantagées ont doublé leur population durant cette période et que les plus favorisées l'ont décuplée, etc., etc. Parmi les additions nouvelles nous avons à mentionner les tableaux des principales données relatives à la *thermochimie*, établis par M. Berthelot.

Les notices scientifiques que le bureau des longitudes a coutume de joindre à son annuaire se composent cette fois d'une conférence de M. Faye relative au Puy-de-Dôme, du récit des travaux de la jonction géodésique de l'Algérie avec l'Espagne, par le commandant F. Perrier, et des discours prononcés par MM. Janssen, Mouchez, d'Abbadie et Bréguet à l'inauguration de la statue d'Arago à Perpignan. La notice de M. Faye fait ressortir les services que l'on attend de l'observatoire météorologique du Puy-de-Dôme, situé au sein des nuages et relié de toute manière à l'important centre scientifique de Clermont-Ferrand; elle contient aussi de curieux détails sur le temple antique de Mercure érigé à l'époque d'Auguste et dont les fondations ont été retrouvées lors de l'érection de cet observatoire; ce temple était décrit dans Grégoire de Tours, mais on ne savait pas où il était situé. La notice de M. Perrier fait ressortir les difficultés maté-

rielles de ces travaux de géodésie qui n'ont été possibles qu'au moyen de lumières électriques engendrées par des machines qu'il a fallu transporter sur des hauteurs peu abordables. Les discours prononcés à l'inauguration de la statue d'Arago font une biographie complète du grand homme et contiennent beaucoup de détails intéressants pour l'histoire des sciences. Dr L.

Alfred Ditte, professeur à la faculté des sciences de Caen: *Traité élémentaire d'analyse qualitative des matières minérales.* Grand in-8° de 425 pages, plus un carton contenant trois planches en chromolithographie. Paris, Dunod. — Prix: 17 fr. 50.

L'auteur a eu pour but, en publiant ce traité, de mettre entre les mains des jeunes gens qui veulent se livrer à l'étude de la chimie analytique un guide qui les aide à se préparer sûrement aux recherches les plus délicates, et qui les mette en mesure de consulter plus tard, avec fruit, les traités détaillés et complets qui embarrassent plutôt qu'ils n'éclairent les personnes qui commencent à s'occuper des questions d'analyse.

Son livre renferme la solution des problèmes les plus ordinaires, tels que la recherche des bases et des acides qui constituent un mélange salin; l'analyse des alliages, celle des calcaires, des silicates, des minerais, des mélanges gazeux, des sels, des eaux, etc., la recherche des principales substances qui peuvent se rencontrer dans les cas d'empoisonnement; enfin les essais au chalumeau et l'analyse spectrale. Au texte viennent s'ajouter trois belles planches en chromolithographie, qui contiennent les spectres de quarante métaux et métalloïdes les plus importants. Ces dessins, imprimés en couleur pour la première fois, sont une représentation fidèle des images spectrales; elles aident singulièrement à reconnaître au spectroscope les raies caractéristiques des corps, raies dont ils définissent la position sur deux échelles, l'une en degrés de réfraction, l'autre en longueurs d'ondes.

Ce traité, destiné à faciliter le travail des jeunes chimistes, doit être particulièrement recommandé aux candidats à la licence et à l'agrégation. Il leur rendra doublement service, car l'auteur, qui s'est efforcé d'indiquer surtout des méthodes applicables aux cas les plus simples, comme aux plus complexes, s'est attaché en outre à les choisir telles, qu'elles puissent s'appliquer encore, en les modifiant quelque peu, lorsque, dans les recherches quantitatives, il s'agira d'effectuer le dosage des éléments dont l'analyse qualitative aura révélé la présence.

SCIENCES MÉDICALES

ANATOMIE — PHYSIOLOGIE — HYGIÈNE

Dictionnaire annuel des progrès des sciences et institutions médicales, *suite et complément de tous les dictionnaires,* par M. P. Garnier, médecin de l'asile de Bon-Secours, chevalier de l'ordre du Christ de Portugal, ancien rédacteur en chef de *la Santé publique.* Quinzième année, 1879. Paris, Germer Baillière, 1880. 1 vol. in-12, 548 pages. — Prix: 7 fr.

Résumer dans un volume assez petit pour être mis dans la poche tout ce qui a été écrit d'intéressant, tant en chirurgie qu'en médecine, dans le courant d'une année, est évidemment un labeur assez grand et qui a son mérite, car il faut disséquer, pardonnez-moi l'expression, tous les journaux de médecine, toutes les monographies, tous les livres, en un mot, traitant de l'art de guérir, pour mettre en lumière les points nouveaux, les progrès réalisés ou à réaliser, dans des articles courts, précis et clairs non, ce n'est pas une petite affaire, surtout pour cette année 1879, qui a été si féconde et si riche.

Ce livre, à cause de la variété et de la condensation extrême des matières, ne comporte pas l'analyse; aussi ne puis-je que l'annoncer brièvement et souhaiter la bienvenue à la quinzième année de son existence. Dire son âge, c'est en quelque sorte faire son éloge. Son utilité n'est point contestable pour tenir au courant de la science nos confrères de la province qui n'ont ni le temps de lire tous les livres nouveaux, ni le plus souvent même le moyen de s'offrir des abonnements à nos nombreux journaux de médecine.

A la page 26 de l'introduction de ce volume, notre confrère, après un pompeux éloge de l'Association médicale britannique, a fait une sortie regrettable contre l'Association générale des médecins de France; il lui reproche de se cantonner à Paris, pour la plus grande commodité de ses dignitaires, de s'y occuper exclusivement de ses affaires et de ses intérêts privés, et enfin de n'éveiller ni ne répandre dans la province les germes féconds de l'esprit de solidarité et d'association.

Notre confrère commet là une confusion que je ne m'explique pas. Ignore-t-il donc que l'Association générale des médecins de France est une association de secours mutuels, dont le but unique est de venir en aide à ses sociétaires malades ou infirmes, et de prendre à sa charge, dans la mesure de ses moyens, leurs veuves et leurs orphelins? N'est-ce donc point là de la pure solidarité?... Et si, du reste, elle voulait faire de la science, ce ne sont point les savants qui lui manqueraient, car tous ceux de notre profession se font un devoir d'en faire partie, et leur immense notoriété en relève l'éclat. Il ne lui manque qu'une chose pour atteindre son complet développement, pour voir sa prospérité assurée, c'est d'être déclarée d'utilité publique... et tout porte à croire que, dans un avenir prochain, ses efforts seront couronnés de succès.

Ce n'est point, assurément, en la dénigrant dans un livre qui s'adresse à nos confrères de province, qu'on fera naître dans l'esprit de ceux-ci cette solidarité, cet esprit d'association dont parle leur confrère de la capitale.

Traité d'orthophonie, *voix normale, bégayement, vices de parole, sons esthétiques, physiognomonie,* par E. Colombart (de l'Isère), officier d'académie, professeur d'orthophonie à l'Institut national des sourds et muets de Paris, ex-professeur au Conservatoire national. Paris, Asselin et Cie, 1880. In-8°.

Réunir dans un volume toutes les matières didactiques qui concernent *les manifestations externes de la pensée,* tel a été le but de l'auteur du *Traité d'orthophonie.*

Au premier abord, toutes ces matières n'ont pas l'air de former un tout bien homogène; mais l'auteur, grâce à sa grande expérience, a su montrer qu'elles s'éclairent, se complètent et sont unies par le lien d'un but commun : manifester extérieurement la pensée par la parole, par le jeu de la physionomie, par les gestes et par les attitudes du corps.

Ce travail remarquable est présenté sous forme de notes et divisé en trois parties : dans la première, l'auteur expose d'une façon toute nouvelle le rôle de la volonté, de la docilité et de la mémoire dans l'étude de la parole; il donne des développements originaux sur les manifestations internes et externes de la phonation, sur le rôle de l'élément pédagogique dans le redressement vocal du *bégayement* et des *vices de la parole,* sur le rôle de l'enseignement de l'orthophonie technique dans l'étude du son esthétique.

La deuxième partie comprend *la synthèse de la méthode d'orthophonie* du Dr Colombat, de l'Isère; il étudie successivement l'anatomie de l'appareil vocal, la physiologie et le mécanisme de la voix, la ventriloquie, le mécanisme des sons articulés et les vices de la parole : *le grasseyement, la blésité, le balbutiement, le bredouillement, le bégayement,* ses diverses variétés et les procédés et moyens de les redresser.

Il termine cette deuxième partie par deux appendices résumant son expérience personnelle et acquise depuis quinze ans.

Dans la troisième partie se trouve l'exposition des lois psycho-physiologiques qui président au jeu de *la physionomie* et mettent *les gestes* et *les attitudes du corps* en harmonie avec la parole.

Je ne saurais trop recommander la lecture de ce livre si remarquable et si bien présenté, non seulement aux médecins, mais aussi à tous ceux qui s'intéressent à la guérison des vices de la parole et à son perfectionnement.

Deux notes le terminent : la première contient, par ordre alphabétique, les titres des *Morceaux choisis des classiques français* en prose et en vers. La seconde a pour titre : *Des locutions vicieuses les plus usitées.*

Dr C.

SCIENCES MILITAIRES

Le Maréchal Davout, raconté par les siens et par lui-même : Années de jeunesse ; — Années de commandement ; — La Russie et Hambourg, par la marquise de Blocqueville, née d'Eckmuhl. 3 vol. in-8° de 400 pages. Paris, Didier, 1880. — Prix : 7 fr. 50 chaque.

Le maréchal Davout a été bien diversement jugé jusqu'ici par les historiens contemporains. Vaulabelle, dans son ouvrage justement estimé sur les deux Restaurations, en fait le portrait suivant : « Caractère dépourvu de vigueur hors du champ de bataille, intelligence sans élévation et sans étendue, le prince d'Eckmühl fléchissait sous le poids de la responsabilité et des devoirs que lui imposait le titre de général en chef... » Ce jugement sévère porté sur un père pour lequel elle professait la plus tendre vénération, d'autres allégations répandues çà et là dans des ouvrages relatifs à cette époque, déterminèrent la marquise de Blocqueville à montrer par la publication de la correspondance du prince d'Eckmühl combien toutes ces calomnies étaient peu fondées. L'auteur de ce livre n'a pas voulu écrire une histoire du maréchal Davout, mais bien mettre au jour les pièces qui permettront à chaque lecteur de faire directement connaissance avec lui. Dans ce but, elle a recueilli toutes les lettres échangées soit entre son père et la maréchale ou les siens, soit même celles qui, écrites par des membres de sa famille, pouvaient jeter un jour quelconque sur sa vie et sur son caractère.

Pour donner un corps à cette publication, elle a relié chacune des époques auxquelles les lettres ont trait par des commentaires qui résument la période dont il est question. Ces commentaires sont, il faut le dire, empreints du plus grand enthousiasme pour le héros qu'ils dépeignent; on doit, en les lisant, faire la part du culte idolâtre de la fille pour son père ; mais ils servent de fil conducteur à cette longue correspondance, en font ressortir les points saillants, et sont surtout remarquables par les anecdotes bien souvent inédites dont ils sont parsemés.

Nous avons dit que la correspondance que publie la marquise de Blocqueville était tout intime. Néanmoins il s'y trouve de temps à autre des détails historiques du plus haut intérêt et dont l'authenticité est hors de doute par suite de la façon même dont ils sont donnés. A ce titre, cet ouvrage, outre qu'il fixe d'une manière définitive le caractère si noble du maréchal, aura encore une certaine valeur historique en éclaircissant certains points restés obscurs jusqu'ici. Nous allons jeter rapidement un coup d'œil sur les trois volumes qui viennent d'être publiés.

Le premier (*Années de jeunesse*) commence par un panégyrique du maréchal écrit par sa fille, et dont nous regretterions peut-être le ton dithyrambique, s'il n'abondait en anecdotes des plus curieuses. Nous trouvons ensuite quelques lettres du maréchal à sa mère, la correspondance de la maréchale avec son ancienne institutrice, Mme Campan, lettres pleines d'esprit et de grâce et qui font ressortir aussi bien les hautes qualités de l'élève que celles de sa maîtresse; puis enfin celles de la famille Leclerc, à laquelle appartenait la maréchale. Ces dernières donnent quelques détails inédits sur les tragiques événements de Saint-Domingue.

Les documents tout à fait personnels sont rares pour les années de jeunesse du maréchal. Mme de Blocqueville a cru cependant, à défaut de lettres,

devoir nous donner un extrait des notes nombreuses prises par le jeune Davout pendant ses lectures. La jeunesse du maréchal fut, en effet, très studieuse; curieux de toutes choses, il tenait à se souvenir de tout ce qu'il lisait, voyait et entendait, et ces notes éparses, recueillies par une main pieuse, montrent déjà une maturité de jugement remarquable.

Le deuxième volume (*Années de commandement*) comme le troisième (*la Russie et Hambourg*) sont beaucoup plus riches en documents historiques. Ils contiennent toute la correspondance du maréchal avec sa femme et nous associent avec elle à la vie agitée et si bien remplie qu'il a menée pendant tout l'Empire. Dès les premières pages, on est frappé de la noblesse et de la simplicité de cette âme qui se livre tout entière dans ces épanchements intimes. Il y est en effet rarement question d'opérations militaires, et cependant, à mesure qu'il écrivait, Davout gagnait des batailles, organisait avec une discipline de fer ce fameux 3e corps et en faisait un des meilleurs éléments de la grande armée.

Le maréchal ne pouvait cependant passer sous silence cette journée d'Auerstaedt qui suffirait à l'immortaliser. Écoutons de quelle manière modeste il en parle à son épouse : « Le 14 (octobre), le roi de Prusse, le duc de Brunswick, les maréchaux, enfin tout ce qui restait à l'armée prussienne des anciens compagnons de gloire du grand Frédéric avec 80,000 hommes, l'élite de l'armée prussienne, a marché sur moi qui leur ai évité une partie du chemin. Aussi, dès les sept heures du matin, la bataille a commencé; elle a été très disputée, longue et sanglante; mais enfin, malgré l'extrême inégalité des forces (le corps d'armée n'était fort que de 25,000 hommes), à quatre heures du soir, la bataille était gagnée, presque toute l'artillerie de l'ennemi en notre pouvoir, beaucoup de généraux ennemis tués, parmi lesquels se trouve le duc de Brunswick. Ce succès inespéré est dû au bonheur qui accompagne les armes de notre souverain et au courage de ses soldats... Tu ressentiras, j'en suis certain, une vive joie d'apprendre que j'ai eu le bonheur de remplir les intentions de l'empereur et d'acquérir quelques titres à son estime et à sa bienveillance. »

Est-il possible d'être plus modeste pour soi en parlant d'une affaire qui a permis Iéna et a fait sombrer toute la monarchie prussienne? Le deuxième volume comprend encore les années 1807, grand commandement de Pologne, — 1809, Eckmühl, dont il est à peine parlé, — et 1810, séjour du maréchal en France, et où les révélations piquantes abondent sur la cour de l'empereur.

Le troisième volume (*Russie et Hambourg*), par la gravité des événements qu'il relate, offre le plus grand intérêt. On ne se lasse pas de tout ce qui peut apporter encore un peu plus de lumière sur la désastreuse campagne de Russie. La désorganisation à laquelle l'armée fut en proie, la perte de la majeure partie des archives a fait que la partie anecdotique de cette lugubre expédition est encore bien incomplète malgré les Ségur et tant d'autres. Aussi les lettres assez nombreuses du maréchal sur ce sujet seront-elles des mieux accueillies.

La défense célèbre de Hambourg peut se suivre pas à pas, grâce aux nombreuses lettres échangées entre Davout et sa femme pendant cette période. Une d'entre elles nous a fait penser aux espérances que faisaient naître, pendant le siège de Paris, ces nouvelles apocryphes qui surexcitaient si malheureusement le tempérament nerveux de notre population parisienne. Le maréchal, bloqué, annonce à sa femme cette nouvelle inouïe pour 1813 : « L'empereur vient d'entrer à Berlin; il a obtenu les plus grands avantages, et entre autres il a fait vingt-trois mille prisonniers. » Ne sont-ce pas les émotions de 1870?

Hambourg ne fut rendu qu'en 1814, Davout ne put donc prendre part à la campagne de France. Les lettres qui terminent le volume s'arrêtent à cette époque. Il n'est donc pas question des événements postérieurs à cette date, pendant lesquels Davout joua encore un rôle politique. On sait que cette partie de sa vie a été bien attaquée. Nous espérons qu'un quatrième volume, consacré à cette dernière phase de son existence, suivra les trois premiers. Mais, quelques révélations qu'il puisse encore nous apporter, le caractère du maréchal Davout nous semble bien défini dès à présent. Il est tel qu'il convient à un de ces hommes antiques, simples de mœurs, aimant leur patrie par-dessus tout, et auxquels l'histoire décerne le titre de héros.

Le Maréchal de Fabert. *Étude historique d'après ses lettres et des pièces inédites*, par JULES BONRELLY, chef d'escadron d'état-major (1re partie). 1 vol. in-8° de 445 pages. Paris, Didier, 1880.

La veille de la capitulation, par une soirée sombre et brumeuse, une foule nombreuse se pressait, remplie d'une horrible angoisse, sur une des places de la ville de Metz. Des gardes nationaux entouraient une statue couverte d'un voile noir, sur le piédestal de laquelle on pouvait lire, à la clarté tremblotante du gaz ces lignes, gravées sur le marbre : « Si pour empêcher qu'une place, que le roi m'a confiée, ne tombât au pouvoir des ennemis, il fallait mettre à une brèche que je verrais faite ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas un moment à le faire. » Ces nobles paroles, prononcées plus de deux siècles auparavant par le maréchal Fabert, étaient un contraste bien frappant avec la conduite de l'homme indigne qui commandait alors la dernière armée de la France et qui, le lendemain, livrait à l'ennemi près de cent soixante-dix mille rationnaires, sans compter nos drapeaux et un immense matériel.

Fabert est, en effet, un des types caractéristiques du soldat français. Il est le premier de qui l'on a pu dire qu'il avait eu dans sa giberne son bâton de maréchal, distinction qu'il dut à son mérite et non à sa naissance. Comme politique, comme citoyen, il se rattache à la famille de ces vertueux patriotes, de ces hommes sensés éminemment sociables qui, dans la première moitié du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, se firent réformateurs par dévouement au bien public; il a été leur précurseur; mais, plus heureux qu'eux, il a su faire accepter ses théories et en a tenté lui-même l'application. Ainsi, à côté d'une bravoure à toute épreuve et des capacités militaires les plus remarquables, il pratiquait constamment les maximes de l'humanité et de la philosophie.

Entraîné pendant sa toute première jeunesse dans une affaire d'honneur, il avait eu le malheur de frapper à mort son adversaire; aussi saisit-il plus tard avec enthousiasme l'idée généreuse de l'éminent curé de Saint-Sulpice, M. Olier, qui avait organisé une société pour réprimer la fureur des duels. Fabert et

d'autres personnages illustres s'engagèrent solennellement, au pied des autels, en 1651, et par une déclaration écrite, à refuser toute sorte d'appels, à ne jamais se battre en duel pour quelque cause que ce fût. Cette manifestation eut un retentissement considérable; elle reçut une foule d'adhésions, mais nous savons qu'elle ne put que restreindre cette funeste manie; elle n'en est pas moins à l'honneur de Fabert, et le concours qu'il prêta à cette œuvre toute chrétienne n'est pas un de ses moindres titres de gloire.

Suivrons-nous maintenant Fabert dans cette longue série d'exploits, que son panégyriste nous raconte avec tant de détails minutieux et qui firent du simple cadet aux gardes françaises un de nos plus illustres maréchaux de France? L'entreprise serait ardue; il nous faudrait courir de la Rochelle (1628), où Fabert assista à la chute de la métropole du protestantisme, aux montagnes de la Franconie et de la Souabe, où il sut diriger la retraite de nos troupes engagées imprudemment en Allemagne (1635), des plaines du Hainaut (1637), où il se distingua comme ingénieur dans la guerre de siège, aux Pyrénées et en Italie (1640). C'est dire combien les premières années de notre héros furent remplies. Plus tard, aux qualités de l'homme de guerre il sut joindre les talents de l'administrateur, lorsqu'il reçut du roi le gouvernement de Sedan et put y appliquer les nombreuses réformes si nécessaires à l'époque troublée de la Fronde. C'est à cette période mouvementée que se termine la première partie du travail du commandant Bonrelly; la deuxième et dernière suivra très prochainement.

L'auteur, en entreprenant sa tâche il y a déjà plusieurs années, savait qu'il abordait un sujet longuement étudié déjà. Mais ce qui l'a encouragé à refaire, au lendemain de la guerre de 1870, l'histoire d'un homme dont le nom, par une coïncidence bizarre, est associé aux deux souvenirs les plus cruels de nos désastres, Metz et Sedan, c'est la découverte inespérée de documents originaux du plus haut intérêt. Ces pièces importantes, trouvées presque par hasard, des lettres du maréchal puisées dans nos archives, d'autres documents inédits enfin ont donné sur la vie de ce grand homme tant d'éclaircissements inattendus, ont présenté son caractère sous un jour si nouveau, que ce fut pour M. Bonrelly un devoir patriotique de refaire cette histoire. Il s'en est acquitté avec le talent d'un érudit. Nous regrettons cependant qu'il se soit laissé un peu trop exclusivement captiver par son héros; quelques développements sur les événements dont la France fut le théâtre à cette époque si agitée auraient atténué la sécheresse inhérente souvent à une biographie et rendu la lecture du livre plus attrayante pour la masse du public.

Cours abrégé d'administration et de comptabilité militaire, par A. Vexiau, chef de bataillon au 107[e] régiment d'infanterie, licencié en droit. — 1 vol. in-18 de 278 pages. Paris, J. Dumaine, 1878. — Prix : 3 francs.

Cet ouvrage élémentaire est rédigé d'après les textes officiels les plus récents; il renferme les notions qu'il est indispensable à un militaire de connaître sur l'ensemble de l'administration et expose en détail tout ce qui concerne la comptabilité des compagnies, escadrons et batteries. L'auteur n'a rien épargné pour rendre la lecture de son livre accessible à tout le monde. Pour la clarté du texte on a employé plusieurs caractères d'imprimerie de manière à frapper les yeux et à faciliter les recherches. Un très grand nombre de renvois rappellent sans cesse les principes précédemment exposés et indiquent la liaison qui existe entre les diverses règles de l'administration militaire. C'est en un mot une très bonne compilation, aussi succincte que possible et qui rendra des services aussi bien aux officiers de compagnies qu'à tous ceux qui doivent subir des examens sur cette partie du service. M.

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

L'Exposition des dessins des maîtres anciens, par M. le marquis de Chennevières. — *Gazette des beaux-arts.*

On se rappelle quel immense succès obtint et quelle sensation profonde produisit dans le monde artistique l'exposition des dessins des maîtres anciens organisée l'an dernier à l'École des Beaux-Arts, au profit de la caisse du volontariat de l'École, par MM. Dreyfins et Ghruni. Pendant quatre mois, ce fut, dans la grande salle du premier étage du quai Malaquais, un pèlerinage immense d'artistes et d'amateurs. Les plus riches collectionneurs anglais, français et autres, la reine Victoria, le duc de Devonshire, le duc de Buccleuch, le comte de Warwick, MM. J. Malcomm, Mitchell, le duc d'Aumale, Reiset, Armand, Jean Gigoux, de Goncourt, vicomte de la Borde, l'École des Beaux-Arts, etc., avaient généreusement mis à la disposition des organisateurs leurs plus beaux dessins. Quelle merveilleuse et incomparable exposition il est résulté de ces efforts et de ces dévouements artistiques! On y voyait là, représentés par des œuvres de premier ordre, tous les maîtres de toutes les écoles et de toutes les époques, de Fra Angelico, de Giotto, de Corrège, de Bellini, à Guardi, au Guide, avec les Raphaël, les Michel-Ange, les Titien, les Paul Véronèse, les Rembrandt, les Teniers, les Paul Potter, les Van Dyck, les Albert Durer, les Holbein, les Hals, les Ostade, etc., de François Clouet, de Delaune, de Desmoustier, à Greuze, Chardin, David et Prud'hon. « Notre vrai XVII[e] siècle, notre grand XVII[e] siècle, l'âge héroïque de Poussin, de Claude, de Lesueur et du Puget, écrivait alors l'auteur de cet ouvrage, est représenté ici par des œuvres d'un caractère tellement élevé et d'un génie à la fois si solide, si pondéré, si noblement poétique et si accompli, que notre École, en dehors du Louvre, ne saurait rien trouver qui donnât d'elle une plus haute et plus parfaite idée. » Combien il eût été regrettable et fâcheux qu'il ne restât de tout cela, de cette réunion de tant de

chefs-d'œuvre, que le souvenir et un simple catalogue! Il en restera davantage et mieux. M. de Chennevières, l'éminent écrivain d'art, a écrit sur ce musée temporaire, dans *la Gazette des Beaux-Arts*, une longue et fort remarquable étude que l'on a réimprimée en un volume spécial, pour la plus grande satisfaction des amateurs. Le texte est accompagné de nombreuses gravures exécutées spécialement pour cette étude et qui reproduisent les plus précieux dessins exposés. Par un excès de générosité dont on aurait mauvaise grâce à se plaindre, car elles sont fort intéressantes, on a même joint deux ou trois gravures dont les originaux ne figuraient point à l'exposition. C'est là un ouvrage excellent et utile, qui restera comme le document le plus sérieux à consulter plus tard sur cette intéressante exposition des dessins de maîtres anciens.

L'Art et les Artistes hollandais (11e fascicule). *Les Palamèdes, Govert Flinck,* par Henri Havard, A. Quantin, éditeur.

Nous avons, dans la première partie du *Livre*, signalé cette série d'études spéciales dans lesquelles M. Henri Havard, l'homme du monde qui connaît peut-être le mieux la Hollande et son art, se propose d'étudier certains artistes de l'école hollandaise jusqu'ici point ou mal connus et dont il a pu réunir, grâce à ses patientes recherches dans les archives hollandaises, à reconstituer la personnalité et l'œuvre aussi complète que possible. Le premier fascicule, paru il y a déjà quelque temps, était consacré à Michel van Miereveldt et au fils de Rembrandt. A l'aide de pièces d'une authenticité indiscutable, M. Havard a fait justice sévère et complète de la légende ridicule et odieuse du Rembrandt dissipateur et débauché, et lui a rendu sa véritable physionomie, celle d'un grand artiste de génie, honnête homme laborieux, travaillant avec une rare énergie pour soutenir sa famille et créer son œuvre splendide et colossal. Le second fascicule qui vient de sortir des presses de M. Quantin, a pour sujet les Palamèdes, et Govert Flinck avec quelques pages concernant sommairement Abraham Van den Tempel, Johannès Lingelbach et Adriaen van de Velde.

Les Palamèdes sont, entre un certain nombre d'artistes hollandais dont la généalogie, la vie et l'œuvre sont enveloppés de mystères bien difficiles sinon impossibles à dévoiler, ceux qui ont le plus vivement intrigué les historiens d'art par l'obscurité complète qui a dérobé jusqu'ici leur personnalité. La plupart de ceux qui ont eu à s'en occuper sont restés, à leur égard, dans une réserve prudente et justifiée, se contentant de suppositions, de fantaisies ou de points d'interrogation. M. Henri Havard, avec la patience féconde qu'ils n'avaient point eue, a recherché dans les archives les documents pouvant lui offrir quelques renseignements et a trouvé dans la *Beschryvinge der stad Delft,* un ouvrage d'un secrétaire de la ville de Delft, Bleyswyck, contemporain des Palamèdes, dans les registres de paroisse, les *doopboeken*, les *oude kerk,* la *Gilde-brief* de la corporation de Saint-Luc de Delft, des documeuts authentiques, ignorés, qui lui ont permis d'écrire sur les Palamèdes cinquante pages des plus intéressantes, pleines de dates, de faits précis et d'assertions exactes. Le voile épais qui recouvrait ces deux intéressantes figures est un peu soulevé; leur physionomie commence à se dégager de l'obscurité; peut-être ne pourra-t-elle jamais l'être davantage. Quoi qu'il en soit, M. Henri Havard aura toujours l'honneur incontestable de l'avoir le premier esquissée d'une manière ressemblante et conforme à la vérité. Un essai de catalogue des ouvrages de l'un des Palamèdes, Anthoni, complète cette remarquable étude.

M. Havard a fait le même travail fécond et utile pour Govert Flinck, qui n'a eu jusqu'ici qu'un biographe sérieux, Houbraken, dont l'étude néanmoins fourmille d'erreurs et de fantaisies. Joignant les précieuses découvertes qu'il a faites, aux renseignements recueillis par Houbraken, les contrôlant sérieusement, il restitue d'une façon définitive sans doute la biographie du grand artiste hollandais.

De nombreuses gravures accompagnent le texte de ce dernier fascicule; nous mentionnons particulièrement une planche en héliogravure fort intéressante reproduisant en fac-simile un portrait de Anthoni Palamèdes dessiné par Tako-ajo-Jelgersma et deux eaux fortes superbes, l'une de M. H. Rousselle, *le Concert*, par Anthoni Palamèdes, et un portrait d'enfant de Govert Flinck, par M. Mongin.

Léonard de Vinci & la Statue de Francesco Sforza, par M. Courajot. Librairie Champion.

Beaucoup de critiques, à diverses époques, se sont préoccupés de la restitution de la statue équestre de François Sforza, qui avait été modelée par Léonard de Vinci et dont il ne reste plus aucun vestige. M. Courajot, conservateur de la sculpture de la Renaissance au musée du Louvre, un érudit de premier ordre, vient de faire paraître une étude sur cette question artistique. Il propose une solution nouvelle qu'il appuie sur un document important et inconnu jusqu'ici, un dessin du cabinet des estampes du musée de Munich; ce dessin contient une représentation de statue équestre dans laquelle on peut voir, avec beaucoup de raisons, déduites fort habilement par l'auteur de cette étude, une image de l'œuvre de Léonard de Vinci. Cette plaquette est illustrée de gravures mettant sous les yeux du public les pièces du procès.

Les Tapisseries de Cambrai, par A. Durieux. — Cambrai, J. Renaut, imprimeur.

L'année dernière, à la réunion des sociétés savantes à la Sorbonne, M. Durieux lut une étude sur les tapisseries de Cambrai, qui intéressa vivement les auditeurs par les renseignements inédits qu'elle contenait, particulièrement au sujet des Baert, une famille d'artistes qui donna un grand développement à cette industrie locale. M. Durieux vient de publier cette étude en une plaquette charmante, imprimée avec beaucoup de goût, et nous l'avons relûe ainsi agréablement « adornée et vestue » avec autant de plaisir que nous l'avions écoutée l'année dernière. Les études de ce genre sont des documents fort précieux pour l'histoire de l'art en France et il serait à désirer que dans toutes les villes qui possèdent des œuvres d'art, qui ont été le centre d'une industrie artistique, ou d'une de ces écoles de province d'où sont sorties souvent des merveilles inconnues et ignorées, il se trouvât des érudits pour compulser avec intelligence et habileté les archives municipales et pour rédiger de ces monographies bourrées de documents et de renseignements d'une authenticité indis-

cutable. Ce sont là les véritables et les plus sérieux inventaires artistiques dont M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts recommandait si éloquemment, il y a trois ans, l'initiative aux sociétés savantes de province réunies à la Sorbonne. Son appel patriotique a été entendu; tous ceux, qui, comme l'auteur des *Tapisseries de Cambrai*, se livrent à ces travaux ardus sans doute, mais féconds, rendent les plus grands services à l'art et à leur pays, dont ils accroissent la gloire et les richesses.

Catalogue de la collection Jacquemart au musée de la ville de Limoges. — A. Ballue, éditeur.

Que dire, au point de vue bibliographique, d'un ouvrage de ce genre? Qu'il est fort agréablement imprimé, dans un format peu commode pour un catalogue portatif; que le catalogue est précédé d'une introduction intéressante de M. Paul Gasnault, qui contient une courte étude sur la personnalité de M. Jacquemart et une analyse sommaire des principales richesses de cette superbe collection de céramique; qu'une eau-forte finement gravée de M. Jules Jacquemart, reproduisant les traits de l'érudit collectionneur, illustre cette publication. C'est là, mon Dieu, à peu près tout: un bien mince bagage pour une note, nous en convenons; mais sans être un Carême ou même un simple Monselet, nous estimons avec la sagesse des nations que l'on ne peut faire un vrai civet sans lièvre. Nous n'avons point de lièvre: l'excuse est sérieuse.

M. V.

BELLES-LETTRES

ORIENTALISME

Assyrie et Chaldée, par Georges de Dubor. — Leroux, éditeur.

Les derniers travaux de la critique orientale ont élargi la part qui revient à l'Assyrie dans l'histoire des idées et des créations de la race sémitique. M. Lenormant nous a surtout montré combien l'influence assyrienne a été considérable, dès les temps primitifs, sur la civilisation juive. En étudiant de nouveau, et après d'illustres maîtres, les principales questions qu'éveille aujourd'hui le souvenir du peuple de Ninive et de Babylone, M. Georges de Dubor a suivi pas à pas les jugements les plus récents de ses devanciers. Il n'ignore aucun des derniers textes, et il passe en revue les principaux documents religieux que nous ont conservés les inscriptions cunéiformes. Dans un chapitre spécial, il s'occupe des fragments de liturgie et des formules d'incantations magiques qui nous sont offerts en abondance par les monuments de la langue accadienne ou sumérienne; il s'attache d'une façon toute particulière à quelques mythes assyriens qui ont leur importance dans l'histoire générale des religions, tels que la descente de la déesse Istar aux enfers, dont MM. Oppert et Lenormant nous ont donné — si nous nous le rappelons bien — une version toute différente. Enfin il examine longuement le récit du déluge, d'après les tablettes du palais d'Assourbanipal. M. de Dubor puise aux meilleures sources, nous nous empressons de le reconnaître. Nous ne lui reprochons qu'un défaut: il est homme de parti pris et veut rapprocher les légendes de la Chaldée et les récits de la Genèse. Il ne tarde guère, par souci des dogmes, à tomber dans de graves erreurs scientifiques. On aperçoit bientôt une sorte d'antagonisme entre ses théories et les faits sur lesquels il s'appuie. Son livre devient faux, surtout dans les conclusions; et on le regrette d'autant plus qu'on oublie vite les pages sérieuses qu'il renferme.

A. V.

LINGUISTIQUE

Traité général de versification française, par L. Becq de Fouquières. Paris, Charpentier.

Ce traité diffère des ouvrages antérieurs du même genre en deux points essentiels. Suivant M. Becq de Fouquières, la versification n'est pas seulement fondée sur le *nombre*, comme l'ont supposé tous ses prédécesseurs. Elle a une autre base non moins essentielle, le *temps*. Les expressions de rythme, de cadence, de mesure, de musique des vers n'auraient aucun sens, si un vers n'était que l'assemblage d'un certain nombre de syllabes. L'admission de ce deuxième principe l'a conduit à étudier et à définir scientifiquement, pour la première fois, l'évolution dite improprement *romantique* dont notre siècle a été témoin, tandis que tous les traités précédents, plus classiques que le public lui-même, ne tenaient compte encore que de la versification du XVII[e] siècle. « Nous avons étudié le système romantique, dit M. Becq, avec un esprit dégagé de préjugés et avec la même attention scrupuleuse que le système classique. Si l'Université et l'Académie elle-même s'efforcent de maintenir les grammaires et les lexiques au courant des révolutions du langage, quelle raison pourrait-on alléguer pour laisser dédaigneusement de côté la langue des vers? » Comme types les plus parfaits des deux genres qu'il met en regard, M. Becq a adopté, d'une part, les œuvres de Racine; de l'autre, *la Légende des siècles*, de M. Hugo.

Dans le chapitre I[er], *Du vers fondamental*, l'auteur expose sa théorie du principe générateur de la versification dans les langues européennes. « C'est le rythme respiratoire, transformé en rythme acoustique, qui a permis à l'homme de régler son langage poétique de manière à satisfaire les exigences rythmiques de son oreille. » D'autre part, le nombre *douze* est le plus propre à satisfaire ces exigences, étant divisible à la fois par deux, trois, quatre et six. D'après cette théorie, le vers fondamental grec et latin est l'hexamètre, le vers fondamental français l'alexandrin. Dans l'un et l'autre, nous retrouvons, en effet, les deux temps réglementaires; mais, dans l'hexamètre, le nombre des syllabes varie suivant qu'elles sont longues ou brèves, tandis que dans le vers français, où cette distinction n'existe pas, le nombre des syllabes correspond exactement à celui des temps. Ce système, qui assigne au vers de douze temps ou pieds une antiquité préhistorique, « permet, dit l'auteur, de donner une explication plus rationnelle de bien des faits mal compris jusqu'à ce jour. » Mais nous trouvons dans l'histoire scientifique bien des exemples des hypothèses ingénieuses,

qui semblaient offrir le même avantage, — par exemple, celle des tourbillons de Descartes, — et qui, néanmoins, n'ont pu se soutenir. Nous ne pouvons donc admettre celle de M. Becq que sous toutes réserves, en faisant remarquer qu'elle ne s'accorde pas, de son propre aveu, avec ce que nous savons de positif sur la versification de peuples plus anciens que les Grecs et les Latins. « Le vers chinois, par exemple, est rempli par sept monosyllabes. On peut répondre, il est vrai, que la moyenne du temps d'aspiration et d'expiration peut varier entre les races touranienne et indo-européenne. Mais comment expliquer, dans le système de M. Becq, la composition toute différente du vers sanscrit, lequel comprend vingt-quatre syllabes, divisées en trois parties chacune de *huit* syllabes? D'autre part, on sait que les anciens poètes français avaient adopté de préférence le vers de dix syllabes, et c'est seulement au XVI^e siècle qu'a prévalu l'alexandrin, vers de douze syllabes égales en durée totale aux douze temps des Grecs et des Latins. Cette évolution était la conséquence naturelle du mouvement des esprits à cette époque, et c'est aller bien loin que d'y voir « un retour aux conditions physiologiques des races européennes ».

M. Becq lui-même a bien prévu l'objection tirée de la différence de composition du vers sanscrit. Il s'est efforcé d'en atténuer la portée en faisant observer que les deux systèmes de versification, si dissemblables par le nombre, se ressemblaient peut-être par la durée; en d'autres termes, qu'un vers sanscrit de vingt-quatre syllabes avec deux césures se prononçait peut-être aussi vite qu'un hexamètre ou un alexandrin avec une seule césure, ce qui n'est pas très vraisemblable.

Dans le chapitre de *la rime,* l'auteur explique très bien comment elle a détrôné l'assonance. Mais nous regrettons qu'il ait omis de signaler l'influence considérable qu'a exercée la poésie latine chrétienne, surtout l'hymnographie, sur cette transformation, et, plus généralement, sur la poésie des peuples européens modernes.

Après avoir étudié la constitution de l'alexandrin classique, dans lequel le sens concorde religieusement avec le rythme, M. Becq traite de *la discordance.* Ce chapitre, qui définit le caractère de l'évolution dite romantique, est un des plus originaux et des mieux réussis de l'ouvrage. Il y a discordance quand la phrase, au lieu de se modeler sur le rythme, « conserve son énergie, son mouvement propre, qui ne se confond pas avec celui du vers ». De cette indépendance d'allures, cherchée ou non évitée, résulte un effet complexe, conforme à notre sentiment actuel, mais qui eût été fort désagréable pour les contemporains de Racine. « Supposons, dit M. Becq, Timanthe placé devant un tableau de Paul Véronèse, Terpandre écoutant une symphonie de Beethoven..., leur esprit ne serait-il pas étrangement troublé? » On a vu de nos jours des évolutions du goût bien autrement rapides. La musique de *Don Juan* était encore qualifiée de baroque par des critiques français du premier empire; il y a quarante ans, des amateurs distingués et même des maîtres contestaient sérieusement la valeur des dernières œuvres de Beethoven, etc.

Pour en revenir aux *discordances* romantiques, il est certain que les maîtres modernes, et surtout M. Hugo, ont réussi à émouvoir vivement leurs contemporains par cette complexité de rythmes. Toutefois, cette émancipation révolutionnaire de la phrase dramatique fatigue à la longue, comme toutes les révolutions. Il serait facile de prouver que les plus heureux effets de ce genre résultent du contraste de discordances passagères suivies d'un retour complet à la concordance. « Le vers romantique, dit très bien M. Beck, n'a pas remplacé le vers classique, il s'est glissé dans ses rangs. » On pourrait même citer de M. Hugo de longs passages absolument *raciniens,* purs de toute discordance, et qui ne sont pas les moins beaux de son œuvre; par exemple, la tirade de Triboulet dans *le Roi s'amuse :*

Blanche, ô mon seul asile en l'état où je suis...

A propos de la discordance romantique, M. Becq traite incidemment un point d'histoire littéraire, sur lequel nous ne sommes pas complètement d'accord avec lui. « On s'est complu légèrement, dit-il, à établir un parallèle entre la poésie du XVI^e siècle et celle de nos jours, et à représenter le XVII^e siècle (époque de Louis XIV) comme une parenthèse, par-dessus laquelle se sont rejoints deux arts identiques. C'est là une idée *absolument fausse...* » Ici, M. Becq est en contradiction avec les romantiques eux-mêmes, notamment avec Sainte-Beuve. Il a cependant raison contre eux, mais seulement au point de vue technique. Il démontre à merveille que l'instabilité du vers, chez les poètes de la pléiade, est d'une tout autre nature que celle des romantiques modernes. « L'instabilité (involontaire) des premiers consiste dans l'accroissement fréquent, *mais simultané,* du temps et du nombre; l'instabilité (voulue) des seconds consiste, au contraire, dans le raccourcissement de l'unité de mesure et dans un changement de proportion entre la mesure et le temps. » Mais si les procédés rythmiques sont dissemblables, il n'en est pas de même de l'idéal poétique; sous ce rapport, l'analogie est frappante entre certains poètes du XVI^e siècle et du commencement du XVII^e et les romantiques de 1830. Cette analogie, déjà visible dans ceux dont M. Becq lui-même a publié dernièrement un excellent choix (*Œuvres choisies des poètes du* XVI^e *siècle,* Charpentier), notamment dans Godelle, dans Du Bartas, dans Remi Belleau. Elle s'accentue encore davantage quand on arrive aux poètes de la génération suivante, Regnier, le P. Lemoyne, Cyrano, Saint-Amant, Théophile, etc. On trouve chez ces poètes du temps de Louis XIII toutes les tendances qui reparaîtront triomphalement deux siècles plus tard comme l'accouplement systématique du trivial, du grotesque au grandiose, un vif sentiment du pittoresque, la nature étudiée immédiatement et non à travers les œuvres des anciens. Théophile surtout est bien un romantique anticipé, à tous crins! Il proscrit l'emploi de la mythologie, parce que

Ces contes sont fascheux à des esprits hardis
Qui sentent autrement qu'on ne faisoit jadis...

Le chapitre de *la Notation musicale des rythmes* a été écrit spécialement à l'intention des compositeurs, et pourra, en effet, leur être utile, sinon pour la transcription symphonique des vers, au moins pour la notation des récitatifs. Il ne faudrait pas prendre au pied de la lettre cette phrase de M. Becq : « L'inspiration musicale doit jaillir du vers comme l'âme et la vie du germe qui les contient. » A ce compte, le plus grand poète du XVII^e siècle aurait été Quinault, et Scribe le plus grand du XIX^e. Le métier de libret-

tiste exige des qualités qui n'ont rien de commun avec le génie, si même elles ne sont pas inconciliables avec lui. Un librettiste habile peut être un poète médiocre, et un bon poète un fort méchant librettiste. *Aquila non capit muscas;* l'aigle ne s'abaisse pas à attraper des mouches et fait bien, car il s'y prendrait fort mal.

Nous croyons inutile de poursuivre plus avant l'analyse de l'important ouvrage de M. Becq. Nous pourrions encore y noter bien des observations fines et intéressantes, notamment sur la valeur psychologique des sons, dont Racine lui a fourni les plus remarquables exemples. Mais la partie vraiment neuve et originale de ce livre, c'est l'étude et l'essai de codification du système romantique. « J'ai mis en évidence, dit l'auteur, les lois du vers moderne, et j'ai fait un éloge mérité de la puissance des systèmes nouveaux. Mais je trahirais la vérité, si je n'en montrais en même temps le danger, si je n'osais dire que chez plus d'un poète moderne la richesse du rythme n'est parfois qu'une vaine prodigalité, la flexibilité du vers une informe dislocation. Toute révolution aboutit à un débordement, si le cours n'en est réglé. » Ceci, hélas! n'est plus une appréhension, mais un fait accompli. Cet impétueux et grandiose torrent du romantisme qui roulait tant de paillettes d'or, nous l'avons vu ralentir insensiblement son cours, s'absorber dans les marécages du réalisme. Présentement, la décadence est complète; complet aussi le délaissement de la poésie, sauf quelques adeptes demeurés fidèles au culte des Muses classiques; le public, en fait de poèmes, ne s'intéresse plus qu'à ceux d'opérettes. On sait à quelles concessions, à quels artifices ont dû descendre, pour se faire un moment écouter, les hommes les plus heureusement doués, l'auteur de la *Chanson des Gueux*, par exemple. Nous croyons que cette situation ne saurait durer. Les excès du naturalisme provoqueront tôt ou tard un retour énergique vers l'idéal, et la poésie ne sera plus, comme aujourd'hui, *vox clamantis in deserto.*

B^on E.

ROMANS

Le Mariage d'Odette, par Albert Delpit. Paris, Plon et C^e, 1880. 1 vol. in-18 jésus.— Prix: 3 f. 50.

Désormais toute œuvre nouvelle d'Albert Delpit appellera forcément la discussion, à cause des questions graves, des problèmes sociaux que soulèvent ses romans ou ses pièces. Dans *le Fils de Coralie* il s'était inquiété de l'avenir réservé au fils, honnête homme, d'une courtisane enrichie par son métier: l'étude était palpitante, ardue, pleine de périls; Delpit s'en est tiré à son honneur, avec succès, surtout dans sa pièce.

Cette fois, dans *le Mariage d'Odette*, le jeune écrivain a soulevé une nouvelle question, celle de la belle-fille amoureuse de son beau-père; c'est un sujet terrible que nous avons déjà vu attaquer par Octave Feuillet dans *Julia de Trécœur*, un de ses meilleurs romans, mais que Delpit envisage d'une autre façon. Il y a dans sa nouvelle œuvre une intensité de passion, des complications qui sentent immédiatement l'homme de théâtre, auquel aucune situation n'échappe et qui, instinctivement, met la main sur l'endroit qui doit faire crier ou pleurer.

Je puis sincèrement parler de l'auteur et de son talent, parce que je l'ai connu très jeune, que nous avons vécu enfants sur les bancs du même collège, et que je ne le vois pas du tout changé: c'est le même tempérament d'une nervosité excessive, le même passionné chez qui tout flambe au même degré, le degré extrême. Aussi pour moi est-il surtout taillé pour la lutte du théâtre, les accents lyriques ou dramatiques beaucoup plus que pour le roman, qui l'alanguit, qui pèse sur ses ailes. On le sent arrêté par les développements exigés par le roman, et à chaque moment sa verve scénique le fait arriver aux coups de théâtre, pour parler l'argot littéraire.

Je comprends parfaitement qu'il se soit révolté quand on a avancé à la légère que son drame *le Fils de Coralie* était tiré du roman portant le même titre: contrairement à l'usage, le roman venait de la pièce. Je crois, en effet, qu'Albert Delpit conçoit et voit d'abord la pièce dans tout sujet qui s'offre à son esprit. Son talent souple, son habileté dans l'art d'écrire lui permettent ensuite de donner un roman sur la même donnée; mais j'estime qu'il se sent moins à l'aise dans ce cadre un peu large, un peu flottant que dans l'étroit encadrement des trois, quatre ou cinq actes qui se déroulent entre la toile du fond, les coulisses et la rampe. Là, sa vocation se dessine plus carrée, moins indécise, ses valeurs s'accentuent comme celles d'un portrait placé dans son jour; ce qui était noyé dans les digressions obligées du roman prend de la consistance, du nerf et de la vie à la scène.

Cependant ce serait faire injure à Albert Delpit que de nier sa valeur d'écrivain et de la rabaisser pour mettre en lumière l'auteur dramatique: je ne crois pas, en effet, que l'on puisse être un bon auteur dramatique si l'on ne sait écrire. — Entre les coups de théâtre le public écoute et ne se laisse pas seulement prendre par les situations, il lui faut de bonne et saine littérature, de belles pensées bien exprimées. Delpit a prouvé plus d'une fois qu'il savait écrire soit en vers, soit en prose.

Dans son nouveau roman il y a une situation qui m'a beaucoup frappé. La mère sait que sa belle-fille la trompe avec son mari: sa rivale est devant elle:

« Et il sortit, laissant en face l'une de l'autre ces deux femmes: la belle-mère se sachant odieusement trahie par l'épouse de son fils! Eliane suivit Paul des yeux. Dès qu'il eut disparu, elle se dressa, livide. La révolte éclatait dans ce cœur horriblement comprimé. Elle s'élança vers Odette, et avec l'ardeur presque sauvage d'une créature humaine meurtrie en pleine chair vive:

« — Misérable! misérable! s'écria-t-elle, mettant là dedans tout son mépris, tout son dégoût, pour en fouetter sa rivale au visage.

« Odette fit un bond en arrière. De même qu'à travers un éclair rouge on entrevoit toute une plaine, de même dans ce cri elle entrevit le drame. Eliane les avait surpris le matin. Que s'était-il donc passé entre la mère et le fils? Paul ne savait rien puisqu'il lui souriait. Pas une minute elle n'eut l'idée de nier: même dans son abjection, le mensonge lui répugnait. Elle était en face d'un danger effrayant: elle le brava audacieusement:

« — Oui, Claude est mon amant, dit-elle d'une voix creuse. Vous me traitez de misérable! Vous ne m'apprenez rien de nouveau. Je le sais aussi bien que vous. Qu'allez-vous faire? Dire tout à votre fils? Soit. Il en mourra.

« Eliane défaillait. De nouveau elle eut un mouve-

ment de révolte à la pensée qu'elle pouvait se trouver mal devant *elle*. Se traînant, se soutenant à peine, elle alla vers la fenêtre, tira les rideaux, et ouvrit; puis elle s'appuya, fermant les yeux, contre le rebord. Le jour entra à grands flots, illuminant de ses lueurs d'or les meubles, les tentures et les objets d'art. . .

. . . .

« Elle avait eu envie, d'abord, de courir chez son fils, et de lui crier : — Chasse cette fille qui a reçu dans son lit le mari de ta mère! — Puis le glas funèbre recommençait; les six mots prononcés par Paul : — Je crois que je me tuerais ! — Et cette infâme créature le savait bien; elle était bien certaine de son pouvoir puisqu'elle le répétait elle-même ! Que faire? A quoi se résoudre? Son cœur se tordait. Supporter plus longtemps cette espèce d'inceste? La voir s'asseoir à sa table, vivre de sa vie, lui sourire, la flatter peut-être! C'était un renoncement au-dessus des forces d'une créature humaine! Son devoir n'exigeait pas quelque chose d'aussi atroce. Elle ne pourrait pas d'ailleurs. . . . .

. . . .

« La voix de Paul se fit entendre derrière la porte fermée; il donnait un ordre à un domestique. Elle ne tressaillit pas : elle s'avança, prit le bras d'Odette, la força de s'asseoir, et elle-même se mit à côté de sa belle-fille. Paul entra. Au premier regard qu'il jeta sur sa mère et sur sa femme il poussa un cri :

« — Que s'est-il passé? Mère... Odette... Comme vous êtes pâles toutes deux !

« Eliane tenait affectueusement la main d'Odette dans la sienne :

« — Ne t'effraye pas, mon enfant. J'ai failli me trouver mal. Heureusement que ta femme était là. Elle m'a soutenue... c'est fini.

« Et comme il continuait à l'examiner avec inquiétude :

« — Tout à fait fini. Vois, je suis très bien maintenant.

« Paul ne pouvait pas être bien étonné. Une conversation comme celle qu'il avait eue avec sa mère est une si pénible épreuve!

« — La journée est superbe, reprit Eliane. Allez, mes enfants.

« — Nous ne te quitterons pas, mère, s'écria Paul : tu es trop souffrante.

« — Non, non, sortez : cela vous fera du bien à tous les deux de prendre l'air. C'est si gai, ce grand soleil qui luit!

« Paul l'embrassa et offrit son bras à Odette. Celle-ci n'avait rien dit. Le sacrifice sublime d'Eliane l'écrasait.

« — Tu n'embrasse pas ma mère? ajouta-t-il étonné de la froideur d'Odette.

« Il y eut un silence terrible. Elle osa regarder Eliane. Lut-elle un appel dans ses yeux? Elle se pencha; ses lèvres baisèrent le front glacé de Mme Sirvin, qui frémit jusqu'au plus intime de son être. Le mari et la femme sortirent. Alors un changement effrayant se fit en cette martyre. Elle resta une minute immobile; cette caresse qu'elle avait subie la révoltait maintenant. Elle passa la main sur son front comme pour en arracher le baiser. Puis elle se leva d'un bond, en appelant : « Paul! Paul! » mais ses forces l'abandonnèrent; elle battit l'air de ses bras, et poussant un cri sourd, elle tomba évanouie, toute raide, sur le tapis. »

Je voudrais avoir assez de place pour citer également la scène entre Eliane et son mari, d'autres aussi, mais je ne puis reproduire ici toutes les situations terribles dans lesquelles Delpit place successivement tous ses personnages. Lisez ce livre; c'est un volume intéressant, palpitant, très humain, auquel on pardonnera quelques points exagérés, une certaine tendance au parti pris au sujet de la religion.

Certainement *le Mariage d'Odette* viendra au théâtre : là on le jugera mieux encore que dans ce roman déjà remarquable, car Albert Delpit pourra mieux développer toutes ses qualités maîtresses, et sa force dramatique en laquelle il a foi, — et il a raison.

A côté du bonheur. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Ce roman, joliment écrit, d'un style mondain et léger, au courant de la plume, est, paraît-il, l'œuvre d'une femme du monde.

Les deux premières parties sont certainement les meilleures; les autres laissent trop sentir les haines politiques, les rancunes religieuses, toutes choses qui me paraissent absolument déplacées dans une œuvre d'imagination pure comme celle-là. C'est là une faute qui paralyse en plusieurs endroits l'action, si vive, si alerte, tant que ne vient pas s'y mêler cette faiblesse de quelqu'un qui ne sait rien oublier, rien pardonner, même lorsqu'il veut faire une œuvre d'art.

Cela dit, terminons sur une bonne impression, en conseillant de lire un volume intéressant, d'une facture délicate et distinguée qui plaira sans nul doute à plus d'une lectrice, charmée par cette peinture légère de la vie moderne et des défauts parisiens.

La Maison de Graville, par Ernest Daudet. Paris, Plon et Cie, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Aux nombreux, très nombreux romans déjà publiés par lui M. Ernest Daudet en ajoute un nouveau, *la Maison de Graville*, une peinture des mœurs mondaines, une œuvre parisienne et moderne.

Que dire de cette littérature incolore, sans saveur et sans force? Ce n'est ni bon ni mauvais. L'auteur a un rude nom à porter et, se sentant écrasé, il essaye de se rattraper par la quantité, publiant volume sur volume; je trouve cette fécondité malheureuse, car elle oblige M. Ernest Daudet à délayer ses sujets, et, à force de les délayer, il les noie. Lire ou ne pas lire *la Maison de Graville* est presque indifférent, bien qu'on sente çà et là, en quelques endroits de description, le désir impuissant de l'écrivain d'arriver à faire quelque chose. *La Maison de Graville* ne sera ni moins ni plus lue que les précédents ouvrages de M. Ernest Daudet, n'étant ni meilleure ni plus mauvaise.

La Chanson du berger, par Médéric Charot. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

M. Charot chante les paysans, les champs, les scènes agrestes, le tout en s'abritant sous la grande ombre de George Sand, qui avait fait la préface de son premier roman *Jacques Dumont*, édité chez Lévy et couronné par la Société nationale d'encouragement au bien.

Le style est bon, la forme presque naïve, mais saine et reposant de tous les piments de beaucoup de romans contemporains. Ce n'est presque pas du roman, c'est l'hymme de la terre, chanté par ses prêtres, les

laboureurs, les meuniers, etc., etc., en un mot, une lecture qui rafraîchit l'esprit. Je ne ferai à M. Charot qu'un reproche sérieux, c'est de rester dans une gamme un peu grise et monocorde.

Les Cachettes de Marie-Rose, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Dentu, 1880, 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 6 fr.

Du Boisgobey continue son œuvre d'amuseur avec un succès qui ne se dément pas : on le dévore de la première à la dernière ligne.

Aujourd'hui il nous conduit en Vendée, ou du moins à travers certains épisodes de la grande lutte vendéenne, allant de Granville à Nantes, nous faisant chercher, comme à ses héros, les fameuses *Cachettes de Marie-Rose.* Je n'analyserai pas le roman, préférant de beaucoup donner le conseil de le lire; et vous verrez, lectrices et lecteurs, que vous trouverez trop courts encore ces deux volumes, tellement l'intérêt y est savamment entretenu et suspendu!

Old England, 1869-1879, par Ernest Guillemot. Paris, Degorce-Cadot, 1880. 1 vol. in-18 jésus.

Curieuse étude de mœurs anglaises. Livre utile à lire et amusant en même temps.

Et maintenant je ne ferai que citer, pour clore cette analyse bibliographique, le nouveau volume publié par l'éditeur Rouff : **la Vie galante en Russie,** par la princesse Olga. 1 vol. in-18 jésus du prix de 3 francs, qui est un livre malsain, mal écrit.

G. T.

Souvenirs d'un Déporté, par Simon Mayer. Paris, Dentu. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Lorsque M. Simon Mayer fit paraître dans le *Petit National,* il y a quelques mois, le récit de ses étapes d'un forçat politique, il y eut un certain bruit dans la presse au sujet des horribles révélations de torture que l'ex-déporté mettait au jour. Le journal, à notre sens, présente une œuvre en détail, sans l'ensemble. Dans le volume, l'ouvrage est plus digne d'être jugé et nous ne connaissons pas d'odyssée plus poignante, de martyrologe plus terrible que celui que Simon Mayer vient de dérouler à nos yeux.

Ce livre est un drame réel, vivant pour avoir été vécu. Il sue l'émotion et fait jaillir les larmes, car celui qui l'a écrit y a mis son sang, l'atrocité de ses souvenirs et son âme entière. Il y a des chapitres skakespeariens d'une intensité superbe dans leur horreur : tel celui de ces forçats en cage qu'un sanguinaire garde-chiourme force à se raser dans le branle-bas d'une tempête effroyable; tel aussi ce récit des exécutions à Nouméa. Nous croyons pouvoir dire ici sans esprit de parti, qu'un ouvrage de ce genre mérite d'être lu par les lecteurs de toute classe; s'il provoque la haine en bas, il ne fera naître que la pitié et la clémence en haut. Nous, qui fraîchement sortons de cette lecture, nous avouons avoir été ému, bouleversé, empoigné extrêmement par cette œuvre, et nous défions les plus sceptiques de ne pas partager nos sentiments. .

Le style de M. Simon Mayer, retouché très légèrement par une main amie, est sobre et très nettement personnel. C'est un chemin de la croix sinistre qu'on pourrait nommer, comme à Nouméa : *La Route de la guillotine,* car là fut l'horizon le plus rose de l'écrivain qui signa ce souvenir.

UBI.

Lettres de Réa Delcroix, par Marie Desylles. Paris, Didier et C^ie^. 1 vol. in-18.

« Voici un livre mystérieux, dit M. J. Barbey d'Aurévilly dans une critique de cet ouvrage douloureux et charmant, dont on peut se demander s'il est plus que de la littérature, et si ce ne serait pas de la vie — de la vie réelle, qui aurait palpité et brûlé là dedans ?... Est-ce un roman ou une histoire ?... On ne sait quel mystère l'enveloppe, que le succès peut-être un jour déchirera. Je viens d'écrire son titre. Il paraît que ce nom de Marie Desylles, dont il est étoilé, ne serait pas la véritable étoile. Ces lettres d'une Réa Delcroix inconnue, signées d'une Marie Desylles inconnue, pseudonyme sous pseudonyme, masque sur masque, sont-elles vraiment des lettres d'amour — de ces lettres qu'on ne publie jamais, qui restent au fond des tiroirs et des cassettes inviolables, à moins que quelque main indiscrète ne les arrache au cercueil qui devrait toujours les emporter ? Les *Lettres* de M^lle^ de l'Espinasse, morte en 1776, qui étaient des lettres d'amour, écrites à un homme qu'elle avait ardemment et cruellement aimé, n'ont été publiées qu'en 1809. On mit du temps à être indiscret. Mais les lettres de Réa Delcroix auront moins attendu. »

Ce recueil de lettres a été sauvé d'une maison de campagne brûlée par les Prussiens; il s'y trouve certaines lacunes faciles à combler, mais tel que ce volume se présente, il n'en est pas moins une des plus remarquables productions de ces derniers temps. C'est le chef-d'œuvre d'un cœur amoureux qui trouve pour peindre ses sentiments des expressions exquises, délicates et géniales : — quelle profondeur de pensée dans ces lettres ! quelle vie ! quelle passion ! Ni dans les épîtres de M^me^ de Sabran au chevalier de Boufflers, ni même dans les pages les plus chaudes de M^me^ de Staël, on ne trouve des élans plus vrais et une intensité d'amour aussi forte. Tous les esprits délicats, tous ceux qui aiment à sentir vibrer la sincérité liront ces lettres adorables dans lesquelles celle qui les écrivit se laisse voir tour à tour sérieuse, enjouée, puérile, coquette, pleine d'ardeur et d'abandon. Les *Lettres de Réa Delcroix* resteront inimitables dans cette bibliothèque choisie des femmes qui laissèrent la grâce de leur sexe dans leur style, même sans dissimuler leur jambe de Diane dans l'horrible réseau d'un bas bleu.

M^me^ Lambelle, par Gustave Toudouze. Paris, Dentu. 1 vol. in-18.

M. Gustave Toudouze n'est pas un inconnu pour le public choisi qui, dans le fatras des romans qu'entasse chaque jour la production humaine, aime à discerner le bon grain de l'ivraie. En dehors de quelques nouvelles insérées dans des revues périodiques, il a déjà fait paraître, dans des genres différents, plusieurs volumes remarqués, tels qu'*Octave (scènes de la vie parisienne du* XIX^e^ *siècle), la Sirène (souvenirs de Capri), le Coffret de Salomé* et *la Coupe d'Hercule (papyrus pompéien).* Pour ce dernier ouvrage, l'Académie française a décerné à Gustave Toudouze le prix Maillé-Latour-Landry, récompensant ainsi d'honorables efforts et encourageant le jeune auteur dans la voie qu'il s'était tracée.

Mme Lambelle est une œuvre conçue dans un réalisme sobre et dans un milieu bourgeois, qui, sans exclure la description minutieuse des détails, n'emprunte à l'école naturaliste que ses procédés de déduction et sa puissance de coloris. *Mme Lambelle* est un document humain si l'on veut, mais un document honnête, qui provoque une émotion salutaire, sans laisser voir le moindre tableau repoussant. M. Gustave Toudouze est un écrivain de valeur, qui aime la littérature pour elle-même jusqu'à châtier son style avec fermeté; il a trouvé dans ce roman, qu'il ne nous convient pas d'analyser ici, une forme que nous ne saurions trop l'engager à conserver à l'avenir. Il a prouvé qu'il n'était pas absolument utile de descendre sur le trottoir pour intéresser le public. *Mme Lambelle* en est déjà à sa troisième édition.

Le Mariage de Renée, par Mlle MARTHE LACHÈSE. Paris, Blériot frères. 1 vol. in-12.

Nous avions déjà *le Roman d'un jeune homme pauvre*, Mlle Marthe Lachèse vient de nous donner le roman d'une jeune fille riche. Sans vouloir établir aucune comparaison entre le célèbre roman d'Octave Feuillet et l'œuvre plus modeste qui nous occupe, disons que dans les deux la conclusion est la même : le jeune homme pauvre est épousé par la jeune fille riche, et c'est ainsi que la vertu est toujours récompensée. Le roman de Mlle Marthe Lachèse se fait du reste lire avec plaisir, et c'est un début — si toutefois c'est un début — qui mérite d'être encouragé. Z.

POÉSIE

Petits Poèmes parisiens, par ANTONY VALABRÈGUE. Paris, Lemerre. 1 vol. in-18. — Prix : 3 fr.

M. Antony Valabrègue, un aimable critique d'art, s'est épris, en tant que poète, de modernité. Il aime à décrire ces croquis parisiens où la femme met une note de gaieté et un frou-frou de joie dans le brouhaha de la ville. Il adore également le plein air, les paysages lointains, les courses à travers champs, les haltes au cabaret, les diners sur l'herbe, et il brosse, à chaque étape de ses excursions des petits tableaux frais et coloriés très artistement rimés.

Voici un Chintreuil poétique :

La route en contre-bas s'incline
A travers les champs espacés;
Elle franchit sur la colline
Des ravines et des fossés.

Un mamelon couvert de vignes
Domine le terrain boisé,
Que borne avec ses grandes lignes
L'horizon confus et brisé.

Mais voici déjà les cultures,
L'orge, le maïs et le blé.
Partout la nappe des verdures,
Au souffle du vent a tremblé.

Encore un chemin que l'on croise :
Et le hameau se montre au loin,
En découpant ses toits d'ardoise
Sur un large champ de sainfoin.

Il y a des croquis d'intérieur et des tableaux rustiques charmants dans cet ouvrage. L'un d'eux, intitulé : *Peurs de femme,* est exquis et très nouveau d'allure. Ce livre se recommande donc aux délicats amis de la poésie et aux amoureux de la nature.

La Cité noire, poésie par M. EUGÈNE GODIN. 1 vol. chez Lemerre, éditeur. Paris.

Être ou ne pas être, le néant ou l'immortalité? Ce sempiternel problème absorbe à ce point la muse de M. Eugène Godin qu'elle y dépense ses meilleures rimes, — sans pour cela, bien entendu, faire avancer d'un iota la question. Pas un argument nouveau, pas une échappée nouvelle. Comme le poète, après tout, semble prendre la chose fort à cœur, je me permettrai, pour sa tranquillité personnelle, de le renvoyer à cette pensée humoristique de Diderot, que je lui conseille de méditer : « Il est très important à la vie de ne pas prendre de la ciguë pour du cerfeuil, et pas du tout de savoir si Dieu existe ou n'existe pas. » Avec cela quelques morceaux bien venus, de l'énergie, de la colère, de la révolte et, çà et là, de jolis vers descriptifs :

Sous le regard d'avril, paisible, l'œil atone,
Par le chant de la scie aux trois quarts endormi,
Le vieux scieur de pierre, au poignet affermi,
Recommence aujourd'hui son travail monotone.
Le cube de granit par l'outil est saisi;
La lame d'acier va, puis revient, lente et sûre,
Elle observe en rythmant sa marche : la mesure ;
Hier, demain, toujours elle travaille ainsi.

Dans la pièce qui sert de préface à *la Cité noire,* M. Eugène Godin nous affirme qu'il est fécond, et qu'un deuxième recueil va suivre immédiatement le premier. Espérons qu'il ne reviendra pas sur l'immortalité de l'âme.

Les Voyageurs, poèmes légendaires, par M. FRANCIS MELVIL. 1 vol. Paris, Lemerre, éditeur.

Après MM. Victor Hugo et Leconte de Lisle, après MM. Catulle Mendès et François Coppée, il était peut-être inutile de publier, sinon de refaire, une nouvelle *Légende des Siècles.* Tous ces vénérables *Voyageurs* qui s'appellent Adam, Thubal, Moïse, Héraclès, Romulus, Charlemagne, etc., depuis le temps qu'ils sont en marche à travers l'histoire, mériteraient bien à la fin de reposer en paix. Encore si M. Melvil avait brodé de nouveaux caprices sur ce vieux thème usé jusqu'à la trame. Mais il ne fait guère autre chose que poticher M. Leconte de Lisle. Son vers est solennel, théâtral, enflé d'épithètes excessives, — *fauve, farouche, sinistre, sombre, énorme,* etc. Il se hausse pour faire grand, et on voit trop l'effort.

Le poète connaît son métier toutefois. Sa rime est riche, abondante, souvent inattendue, et s'il consentait à changer sa lyre d'épaule, nous ne serions pas étonné de le voir prendre rang parmi les poètes de la jeune pléiade.

Deuils, par M. ALBERT RENOUARD. 1 vol. Paris, chez Lemerre, éditeur.

Chargé de son titre funèbre, ce funèbre recueil s'ouvre sur une eau-forte plus funèbre encore s'il est possible, et signée Noël Masson. Un fouillis de croix de cimetière et de saules pleureurs découpant leurs

maigres silhouettes sur une baie désolée — *la Baie des Trépassés,* j'imagine — et, de page en page, des citations larmoyantes, des épigraphes lugubres empruntées pour la plupart aux *Lamentations* de Jérémie. Des vers faux, des rimes faibles, de grands mots, de grands noms, patrie, liberté, Charlemagne, Napoléon et, chose triste à dire, pas une idée originale, pas une note sincère, pas une impression directement reçue. M. Albert Renouard, qui ne doute de rien et va de l'avant quand même, nous promet *les Poèmes d'en bas,* pour paraître prochainement. Voilà un titre qui nous semble au moins bien trouvé.

Le Livre des Poèmes, récits en vers, par M. L.-J. Béor. 1 vol. Orléans, chez H. Herluison, libraire-éditeur.

Ce qu'il y a de mieux encore est de signaler ces rimes sans prétendre à les juger. Tous les goûts, du reste, sont dans la nature, — à preuve les nombreux ouvrages du même auteur, dont les titres figurent avec la mention : *Épuisé* au dos de la couverture de ce *Livre des Poèmes.* M. L.-J. Béor, qui est un homme de travail et de bonne volonté, ne peut que nous savoir gré de notre silence. E. F.

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

Les Convulsions de Paris, par Maxime Du Camp. Tome I : *les Prisons pendant la Commune,* tome II : *Épisodes de la Commune,* tome III : *les Sauvetages pendant la Commune,* tome IV : *la Commune à l'Hôtel de ville.* Paris, Hachette, 1879-1880. — Prix : 7 fr. 50 le volume.

Lorsque parut le premier volume des *Convulsions de Paris,* M. Maxime Du Camp put constater combien il est dangereux de toucher aux drames lamentables provoqués par les passions politiques de notre époque. Les attaques violentes auxquelles il se vit en butte semblaient être de nature à paralyser le projet qu'il avait formé de retracer, assez justement, quelques pages néfastes de l'histoire contemporaine. Il n'en fut rien cependant; inébranlable comme le juste d'Horace et dédaignant les clameurs du dehors, l'écrivain poursuivit courageusement son œuvre et il l'a rapidement menée à bonne fin. Aujourd'hui que le travail est terminé par la récente publication du quatrième volume il nous paraît opportun d'en retracer les grandes lignes et de l'apprécier dans son ensemble.

Après avoir lu l'épigraphe que l'auteur emprunte au cardinal de Retz pour l'inscrire en tête de son livre : « Nous allons voir des scènes auprès desquelles les passées n'ont été que des verdures et des pastourelles », ce n'est pas sans une triste appréhension que l'on aborde le récit. Le lecteur soupçonne bien les événements qui vont se dérouler sous ses yeux, mais combien il est encore éloigné de la réalité! Le tableau des *prisons de Paris* l'éclaire brusquement et le frappe d'épouvante. Il assiste aux folies sanguinaires de Raoul Rigault, au martyre des otages, aux fusillades de la rue Haxo, à la singulière manie d'imitation jacobine qui s'empara de quelques ambitieux déclassés, affamés de jouissance et poussant à tous les crimes une population devenue presque inconsciente de ses propres forfaits.. Avec les *Épisodes de la Commune* l'on aborde une autre série de drames, et l'on oublie les exploits des massacreurs pour ne songer qu'aux excès des pyromanes. Ici la rage de la destruction se donne libre carrière, les ruines s'ajoutent aux ruines; le palais de la Légion d'honneur, la Cour des Comptes, la rue de Lille, les Tuileries deviennent la proie des flammes. La Colonne de la grande armée ne peut trouver grâce devant ces hommes, et le monument de nos gloires nationales tombe victime d'un acte de délire brutal, en présence des vaincus d'Iéna qui, devenus les triomphateurs du moment, sont campés aux portes mêmes de Paris.

Et puis ce sont les barricades, le combat des rues, et le sauve-qui-peut général. Mais voici que la scène change, et que nous voyons apparaître la contre-partie de ces lugubres tableaux dans l'histoire des *Sauvetages pendant la Commune.* Si tous les édifices menacés par la torche des incendiaires ne succombèrent pas, ce fut, non par l'effet d'un heureux hasard, mais grâce au courage de quelques fonctionnaires dévoués qui n'hésitèrent pas à défendre au péril de leur vie les monuments où s'était écoulée leur existence administrative. Tel fut le cas du ministère de la marine que les Parisiens stupéfaits retrouvèrent intact et debout, après l'avoir vu converti en un vaste dépôt de matières incendiaires. L'ancien garde-meuble, cette œuvre admirable de Gabriel, et la Banque de France échappèrent de même à un irréparable désastre. Enfin, pour clore l'histoire des exploits révolutionnaires, l'appréciation de la *Commune à l'Hôtel de ville* nous fait connaître les prétentions ambitieuses et les programmes de gouvernement des insurgés transformés en législateurs. Les idées qu'ils émettent sur l'administration, la propriété, la liberté de la presse, la liberté de conscience et le patriotisme sont encore plus fantaisistes que peu pratiques. Tel est, rapidement indiqué, le plan général du livre de M. Maxime Du Camp; des détails, il ne saurait en être question ici. Le résumé lui-même est forcément incomplet, parce que l'œuvre échappe en quelque sorte à une analyse raisonnée. L'auteur, en effet, ne s'est point proposé d'écrire un tableau méthodique des actes de la Commune, par l'excellente raison que les documents lui faisaient défaut; il a voulu simplement donner par quelques monographies significatives, à son point de vue, l'idée exacte de ce que fut le gouvernement insurrectionnel. De là une succession d'épisodes sans lien rigoureux, des redites fréquentes, et une certaine confusion dans l'ordonnance de l'ouvrage entier, qui ne permettent point de le condenser en quelques pages. Mais ces inconvénients, auxquels il était pour ainsi dire impossible d'échapper, n'empêchent nullement l'historien d'accomplir la

mission qu'il s'est imposée de juger la Commune. Chaque récit est une pièce du procès qui prépare la sentence finale, et cette sentence, M. Maxime Du Camp, auquel j'emprunte les expressions mêmes de son arrêt, la prononce ainsi : « La Commune reste ce qu'elle a réellement été : un forfait exécrable et un accès d'envie furieuse et d'épilepsie sociale. La présence de l'ennemi sur notre sol bouleversé par les défaites la rendait sacrilège; la façon dont elle fut conduite la rend grotesque; les crimes inutiles et prémédités au milieu desquels elle s'effondra l'ont rendue odieuse. Les gens qui la dirigeaient ont été d'une si intense nullité que, malgré tout le sang, tout le pétrole versés, il est impossible de les prendre au sérieux. Lorsqu'on étudie leur histoire, il faut se rappeler leurs forfaits pour ne pas éclater de rire. » Voilà certes un jugement dicté par des convictions sincères.

Il est superflu d'ajouter que tous les faits avancés par M. Maxime Du Camp sont empruntés à des sources dignes de foi, et que les *pièces justificatives* qu'il transcrit à l'appui de ses assertions émanent pour la plupart des héros de la Commune. Et ces pièces ne sont pas une des moindres curiosités de l'ouvrage, car elles prouvent à tout lecteur impartial que l'écrivain apprécie ces réfractaires avec plus de modération et de justice qu'ils ne s'en témoignaient les uns aux autres. Aussi, lorsqu'on arrive à la fin de l'ouvrage, attristé par le spectacle de ces désastres, l'on répète avec émotion le vœu patriotique formulé par le narrateur : « Puissent ceux qui viendront après nous vivre loin des malheurs qui nous ont accablés! Puisse le vaisseau symbolique de Paris, échappé à tant d'orages, ne pas faire mentir sa vieille devise : *Fluctuat nec mergitur!* »

Dictionnaire critique de biographie et d'histoire, *errata et supplément à tous les dictionnaires historiques*, d'après des documents authentiques inédits, par A. Jal, ancien historiographe et archiviste de la marine, etc. Deuxième édition, corrigée et augmentée d'articles nouveaux et renfermant 218 fac-similés d'autographes. Paris, Plon, gr. in-8° de 1,357 p. — Prix : 20 francs.

Pour peu que l'on ait feuilleté les dictionnaires biographiques accueillis jusqu'ici avec faveur par le public, l'on a eu fréquemment l'occasion de constater qu'ils étaient tous entachés de fautes qui les rendent suspects aux gens d'étude et dangereux aux gens du monde. Accepter les yeux fermés leurs assertions, c'est souvent s'exposer à de graves mécomptes; vouloir les contrôler rigoureusement, ce serait entreprendre une œuvre des plus ardues, parce que le temps ou les documents feraient souvent défaut aux chercheurs. Il faut donc se féliciter qu'un érudit modeste et consciencieux ait assumé sur lui seul la lourde tâche de rectifier les erreurs consacrées par le temps, par la tradition, par le talent et la position littéraire des biographes. Le travail de M. Jal est d'autant plus méritoire que toutes les informations recueillies par lui sont empruntées à des sources d'une incontestable valeur, telles que les archives de l'état civil de Paris, les manuscrits de nos grandes bibliothèques, les répertoires et les minutes des anciens actes passés chez les prédécesseurs des notaires parisiens. La vie des hommes de lettres et des gens d'église, des hommes de guerre et des gens du monde, des artistes et des femmes célèbres, mal connue par les historiens les plus autorisés, a été de sa part l'objet d'une inexorable critique qui, prenant le personnage à sa naissance, le suit jusqu'à sa mort en faisant justice des dates erronées, des faits douteux et des légendes fantaisistes attachées à son nom. L'auteur n'a pas essayé, — il le déclare nettement, — de reprendre un à un tous les articles des dictionnaires biographiques; ce serait là un labeur auquel ne suffirait pas la vie d'un homme. Il a choisi un peu arbitrairement les sujets sur lesquels s'est portée sa curiosité, mais une fois son attention tournée vers un sujet, il ne l'a plus quitté qu'il ne l'eût approfondi jusque dans ses moindres détails. « Aussi, nous dit-il, quand je me souviens que telle des notices qu'on trouvera dans l'ouvrage que j'offre au public ne m'a pas coûté moins d'un ou deux mois de soins préliminaires, je suis tenté d'absoudre les biographes qui n'ont pas eu le courage de prendre le parti que j'ai embrassé avec amour. Il n'y a, en effet, que la passion capable de soutenir celui qui se met à la poursuite des faits dans l'obscurité dont le temps les a couverts. La passion seule peut triompher des dégoûts qu'amènent les recherches faites parmi de vieux titres d'une lecture souvent difficile et où il faut se frayer un chemin avec une patience infatigable et une heureuse sagacité. »

Si les *hommes* occupent la majeure partie de l'œuvre de Jal, les *choses* n'y sont pas oubliées. Toutes celles dont il nous entretient ont leur valeur propre, quelques-unes présentent même un grand intérêt. C'est ainsi, — pour citer seulement les plus curieuses, — que l'on trouve la nomenclature des Astrologues et des Baladins en titre d'office, des renseignements précis sur les couleurs, les mots et les devises adoptés par les rois de France, l'histoire des Chevaux de Venise, des Ambassades de Siam, des statues de la place Vendôme. A l'ouvrage même a été ajoutée une illustration scientifique qui en accroît l'utilité et consiste exclusivement dans le fac-similé de la signature des personnages les plus importants. Une table des matières très complète dispense de longues recherches, en permettant de constater d'un coup d'œil si les renseignements dont on a besoin figurent dans le travail, et quelle place leur a été assignée.

Ainsi exécutée, l'œuvre de Jal ne remplace pas les grands recueils biographiques, — l'auteur ne poussait pas aussi loin ses prétentions, — mais elle les complète utilement, en signalant la plupart de leurs erreurs et de leurs lacunes. Il est donc indispensable de recourir sans cesse à cette source d'informations précieuses et variées, qui portent la marque d'un soin minutieux et ont pour garants des actes authentiques et des documents officiels. Le *Dictionnaire critique* emprunte aujourd'hui aux circonstances une autre cause de particularité. Maintenant que les registres de l'état civil de Paris où Jal avait puisé, vingt ans durant, la matière de son travail, n'existent plus, c'est là seulement que l'on peut retrouver la partie la plus considérable des reliques du vieux *Livre d'or* de la cité parisienne, détruit par les incendies de la guerre civile.

Histoire de la Terreur à Bordeaux, par M. Aurélien Vivie, président de la Société des archives historiques de la Gironde. 2 vol. gr. in-8° de XXIII-455 et 510 pages, papier vergé. Bordeaux, Féret, 1877.

Grâce à d'estimables travaux, dont quelques-uns ont été déjà signalés par nous, les annales de Bor-

deaux sous l'ancien régime sont à peu près complètement mises en lumière aujourd'hui. Tout récemment même, un érudit, dont le titre de président de la Société des archives historiques de la Gironde indique nettement le zèle pour les choses du passé, n'a pas craint de franchir les bornes respectées par ses devanciers et de s'engager sur le terrain brûlant de la période révolutionnaire. C'était une tentative hardie et périlleuse, car le drame de 1789 appartient en quelque sorte à l'époque contemporaine, et, lorsqu'il s'agit d'histoire locale, il faut avant tout prendre soin de ne point ranimer des passions à peine assoupies par le temps et de ne pas blesser des susceptibilités légitimes. M. Vivie a bien compris la nature et l'étendue de la tâche qu'il entreprenait; il l'a accomplie sans donner prise à la critique en aucune façon. Bien conçu et sagement divisé en quatre parties d'une importance proportionnée à leur objet, son livre nous fait successivement connaître l'état de Bordeaux avant 1789, les prolégomènes de la Terreur, la Terreur et la réaction après thermidor. Sans entrer dans des détails, nous signalerons trois chapitres qui nous ont particulièrement frappé : l'histoire de la constitution civile du clergé, celle du parti girondin, et celle du tribun Marc-Antoine, Jullien délégué du comité de salut public à Bordeaux. Quant à l'appréciation de l'ensemble, elle est facile, et l'on peut dire, sans être taxé d'exagération, que l'œuvre de M. Vivie est un modèle d'histoire locale, grâce à la diversité des sources consultées et à l'abondance des documents employés par l'auteur, aux qualités du style, à la méthode vraiment critique dont il fait preuve et aux généreux sentiments qui ont inspiré son travail. Écrivant sur les pièces officielles et d'après les récits des témoins autorisés ou des acteurs mêmes du drame révolutionnaire, auxquels il laisse fréquemment la parole pour éclairer son récit, il s'est surtout préoccupé d'arriver à une exactitude et à une impartialité absolues, et il a rendu avec une admirable vigueur et une vérité saisissante la physionomie dramatique et complexe de Bordeaux sous la Terreur. Nous ne pouvons mieux faire en terminant que d'exprimer un souhait qui résumera notre opinion sur ce beau travail, c'est que nous désirons avoir fréquemment à en signaler de semblables. C'est seulement, en effet, lorsque l'histoire détaillée de la France aura été écrite par monographies locales ou spéciales, qu'il sera possible d'écrire une histoire générale, digne, tout à la fois, du passé et du présent.

Catherine de Médicis (1519-1589), par l'auteur de *la Vérité sur Marie Stuart*. Gr. in-8° de 300 pages. Paris, Plon, 1880. — Prix : 3 fr. 50.

Catherine de Médicis compte parmi les personnages historiques dont la mémoire réclame non une réhabilitation, mais une étude impartiale. Le seul Mézeray semble l'avoir appréciée comme elle mérite de l'être, et c'est en marchant sur les traces du savant historiographe qu'un écrivain anonyme connu par deux intéressants essais sur *Marie Stuart* et sur *l'Allemagne*, a étudié le rôle et l'influence de cette princesse dans les discordes civiles et religieuses qui ont troublé la France pendant le règne de ses enfants. L'estimable travail que nous venons de lire n'est point un panégyrique; tout en admirant la nature généreuse de Catherine de Médicis, ses goûts élevés, ses instincts délicats et son esprit, l'auteur flétrit les côtés infimes de son âme et de son cœur et constate l'incohérence discordante de ses qualités et de ses défauts, de ses audaces et de ses faiblesses. S'il raconte avec éloges la lutte sans trêve et sans repos qu'elle engagea contre les ambitions extérieures et intérieures dont la royauté se trouvait menacée, il n'oublie point de constater que la trahison, la cruauté et la perfidie furent ses moyens ordinaires de gouvernement. De plus, il fait preuve d'un grand sens historique en appréciant les actes du passé avec les idées, les devoirs et les nécessités du temps, non avec les principes modernes. Ainsi envisagée, la répression des réformés paraît, sinon excusable, du moins absolument naturelle; la royauté usait du droit de légitime défense en proscrivant les adversaires les plus acharnés des institutions monarchiques et religieuses. Il y a lieu de regretter que l'historien anonyme n'ait point recouru aux sources contemporaines et se soit borné à puiser ses informations dans Mézeray et nombre d'autres écrits de seconde main; une pareille méthode ne répond nullement aux exigences de la critique moderne.

E. R.

GÉOGRAPHIE

ETHNOLOGIE — VOYAGES

Nouveau Dictionnaire de géographie universelle, par M. Vivien de Saint-Martin, président honoraire de la Société de géographie de Paris, etc. Paris, Hachette, 1879, tome I (A-C). Grand in-4° de 850 pages à 3 colonnes. — Prix : 37 fr. 50.

Les grands dictionnaires géographiques ne manquent pas en France et, sans être familiarisé avec tous, il suffit de connaître celui de Bruzen de La Martinière et celui qui fut publié de 1823 à 1833 par une société de géographes, pour croire que l'on peut trouver dans ces volumineux recueils des renseignements précis et variés sur toutes les contrées du globe. Rien n'est plus faux cependant. Non seulement ces travaux sont incomplets et dépourvus de critique, mais ils ne sont plus au courant de la science actuelle. Depuis un demi-siècle, en effet, les incessantes explorations des voyageurs, les travaux des économistes, les études des ethnographes ont accumulé sur toutes les questions une prodigieuse quantité de matériaux qui ont renouvelé la géographie. Ces matériaux, écrits en diverses langues et dispersés dans des collections variées, n'étaient pas encore du domaine commun; il fallait, pour les mettre à la portée de tous, un vulgarisateur hardi et patient qui fondît dans une œuvre unique les informations recueillies par des milliers

d'observateurs, et en formât un ensemble général des connaissances géographiques de l'Europe savante.

Cette œuvre colossale, pour laquelle la vie entière d'un homme sera à peine suffisante, a été entreprise, il y a de longues années, par un travailleur dont l'éloge est aujourd'hui superflu, et dont le nom restera désormais attaché à la géographie moderne, M. Vivien de Saint-Martin. Elle vient de recevoir un commencement d'exécution par la publication du premier volume du *Nouveau Dictionnaire de Géographie universelle*, consacré tout entier aux trois lettres A, B, C, qui permet, par l'étendue, la variété et le mérite de ses articles, de se rendre un compte exact des longs et persévérants travaux de l'auteur. Aussi est-ce avec un sentiment de profonde admiration que l'on médite ces simples paroles inscrites dans la préface de l'ouvrage : « Dès sa première jeunesse, par un de ces entraînements involontaires qu'on appelle vocation, et qui se rattachent communément à quelque incident oublié de la première enfance, la géographie fut un goût et bientôt une passion pour celui qui écrit ces lignes. Elle devint pour lui, de bonne heure, une occupation exclusive. Ses premières productions géographiques remontent à 1825. Dès cette époque, il avait contracté l'habitude, qu'il n'a jamais perdue, de lire la plume à la main tout ce qui tient de près ou de loin aux sciences historiques et géographiques; et il ne s'est pas écoulé un seul jour — je dis pas un seul jour — même au milieu de travaux littéraires d'une autre nature, qui n'ait apporté son tribut d'extraits, de notes, de renvois, de références de toute sorte, en même temps que s'accroissait entre ses mains une collection, aujourd'hui nombreuse de livres et de cartes. On peut imaginer ce qu'a pu produire une pareille méthode continuée avec amour pendant cinquante ans et plus. Longtemps suivis sans but déterminé, ces dépouillements quotidiens sont devenus, par le fait, le travail préparatoire du dictionnaire actuel. » Il est aisé de comprendre que, grâce à un dépouillement aussi persévérant de tous les matériaux existants, M. Vivien de Saint-Martin n'a négligé aucune branche des connaissances qui composent la géographie ou qui s'y rattachent. C'est ainsi qu'il a simultanément introduit dans son Dictionnaire : 1° *la Géographie physique* (description des grandes régions naturelles, des bassins maritimes et continentaux, de tous les accidents terrestres); 2° *la Géographie politique* (description de tous les États et de toutes les contrées du globe, tableau de leurs provinces, subdivisions, villes, bourgs, population, finances, etc.); 3° *la Géographie économique* (indication des productions naturelles de chaque pays, de l'industrie agricole et manufacturière, du mouvement commercial); 4° *l'Ethnologie* (description physique des races, nomenclature des tribus incultes, étude sur les migrations des peuples et la formation des nations); 5° *la Géographie historique* (histoire territoriale des États, archéologie des villes); 6° *la Bibliographie* (indication des sources générales et particulières, historiques et descriptives). Cet exposé sommaire des matières traitées par l'auteur suffit à démontrer l'importance du *Dictionnaire* et permet d'espérer qu'il constituera, une fois terminé, un des plus beaux monuments de la science française au XIXe siècle. Calqué pour la disposition matérielle sur le grand Dictionnaire de Littré, le Dictionnaire de géographie, plus important encore comme étendue, nous paraît appelé au même succès que l'œuvre du savant académicien, et prendra place avec elle parmi ces productions qui suffisent à honorer l'époque qui les a vues naître. *L'Atlas universel de géographie,* exécuté sous la direction de M. Vivien de Saint-Martin, dans des proportions non moins grandioses que le Dictionnaire, en deviendra l'indispensable complément. E. R.

Le Rhin allemand par Edgar Monteil. Paris, Charpentier, 1870. Gr. in-18 de 237 p.—Prix : 3 fr. 50. — **Le Rhin français** par Camille Farcy. Paris, A. Quantin et Cie, 1880. Gr. in-18 de 300 p. —Prix : 3 fr.

Voici deux ouvrages, parus à quelques mois d'intervalle, qui se complètent mutuellement : l'un nous fait connaître les villes du Rhin allemand depuis Constance jusqu'à Ehrenbreitstein, l'autre les pays de langue française assujettis par le traité de Francfort à la domination germanique. C'est là, d'ailleurs, le seul rapport qui existe entre ces livres, essentiellement différents pour la forme et pour le fond. L'œuvre de M. Edgar Monteil n'est que la causerie vive et spirituelle d'un touriste amateur qui a recueilli, chemin faisant, une ample moisson d'anecdotes, d'études de mœurs, d'observations piquantes et de jugements sérieux. Il raconte simplement et sans prétention ce qu'il a vu et entendu, et son récit, où la vérité n'est point déguisée, n'a rien qui puisse inspirer à l'égard des Allemands l'affection ou l'estime. Si l'on peut accuser certains voyageurs français de montrer pour nos voisins d'outre-Rhin un enthousiasme trop facile et trop complaisant, on ne saurait adresser à M. Monteil un semblable reproche. Son unique préoccupation paraît être de trouver les Allemands en défaut; les occasions ne lui manquent pas, et il se fait un malin plaisir de les critiquer ou de les tourner en ridicule avec infiniment d'esprit. Il est vraiment dommage que ces pages qui cachent sous un extérieur léger et frivole de sages réflexions soient gâtées de temps à autre par deux excès également blâmables chez un homme d'esprit : une haine immodérée pour les congrégations destinées à *perpétuer l'ignorance* (c'est l'auteur qui s'exprime ainsi) et une admiration sans bornes pour M. Gambetta.

M. Camille Farcy est beaucoup plus sérieux. Ce n'est pas un amateur qui se promène pour se distraire, mais un observateur désireux de s'instruire et de tirer de ses études d'utiles enseignements. Il a parcouru l'Alsace et la Lorraine avec l'intention bien arrêtée d'étudier l'esprit actuel des populations, l'influence exercée sur elles par le nouvel ordre de choses, le régime administratif et militaire imposé par les nouveaux maîtres du territoire et la situation respective des vainqueurs et des vaincus. Ces questions méritaient un examen d'autant plus approfondi que, dans ces derniers temps, la tourbe officieuse des *reptiles* allemands s'efforçait d'abuser l'Europe sur les vœux et les tendances de nos provinces perdues, et célébrait avec un enthousiasme aussi faux qu'intéressé les bienfaits de la politique inaugurée par le chancelier allemand. Le livre de M. Camille Farcy arrive fort à propos pour réfuter ces assertions mensongères, et montrer à la France injustement défiante et à l'Europe outrageusement abusée ce qu'il faut penser des prétendus succès accomplis par l'œuvre de germanisation. Il prouve, d'une manière indiscutable, que les populations vraiment françaises du *pays d'empire* ont gardé au fond de leur cœur le culte et l'amour de la

patrie, et que le gouvernement civil du président de Moeller et la dictature militaire du général Manteuffel ont eu pour conséquence de fortifier leurs généreux sentiments. L'opinion de M. Farcy s'appuie sur les confidences qu'il a reçues des personnages politiques avec lesquels il s'est mis en relations, sur l'étude attentive de la vie sociale des provinces d'Alsace-Lorraine et sur l'accueil reçu par l'empereur Guillaume, lors de son récent voyage en deçà du Rhin. Certes, si l'opinion publique avait dû se montrer favorable à la domination étrangère, elle eût saisi avec empressement l'occasion d'acclamer un prince qui venait de doter le pays d'institutions nouvelles. Il n'en fut rien, et Guillaume, se heurtant à un mécontentement général et à un silence significatif, dut comprendre que l'Alsace-Lorraine, fidèle à son passé et confiante dans des jours meilleurs, ne se germaniserait jamais. Voilà ce qu'il importait de savoir aujourd'hui, et ce qui constitue le principal intérêt du *Rhin français*. Que l'on tienne compte en outre du souffle patriotique qui anime l'auteur et des anecdotes variées dont il émaille son récit, passant tour à tour *du grave au doux, du plaisant au sévère*, et l'on comprendra la popularité qui est réservée à l'ouvrage. Comme l'on sera heureux de le lire en Alsace-Lorraine, si la dictature allemande, dont le zèle est toujours en éveil, ne s'empresse pas de l'arrêter à la frontière!

Lettres du Bosphore. Bucarest, Constantinople, Athènes, par Charles de Mouy, ouvrage orné de gravures. Paris, Plon, 1879. Gr. in-18 de 326 p. — Prix: 4 fr.

L'auteur des *Lettres du Bosphore* est un diplomate doublé d'un observateur judicieux et d'un artiste délicat, j'ajouterais même, si je ne craignais de tomber dans la flatterie, qu'il unit l'érudition d'un lettré au talent descriptif d'un peintre. Écrites pendant un séjour de quelques années à Constantinople, ces *Lettres* font passer sous nos yeux trois régions distinctes, la Valachie, la Turquie, la Grèce, et nous présentent sous trois aspects variés la société orientale. A Bucarest, l'on entrevoit comme une vision vague de l'Orient, tout à la fois sombre et pittoresque, triste et riche en couleurs. Dès que l'on entre dans le Bosphore, dont les courbes harmonieuses sont inondées d'air et de lumière, l'on se trouve en plein Orient. Athènes ravive à nos yeux l'ombre grandiose d'un passé disparu; ici le présent n'est rien, l'on ne vit que de souvenirs. Il est bon de remarquer, toutefois, que Bucarest et Athènes ne sont pour le voyageur que deux étapes rapidement franchies. S'il parle avec émotion des chefs-d'œuvre que le génie des Phidias, des Callimaque et des Mycon a légués à la postérité, il réserve les plus vives couleurs de son pinceau pour les beautés prodiguées par la nature et la main de l'homme sur les rives du Bosphore. Il nous montre Constantinople sortant des flots bleus comme une vision féerique, avec sa forêt de dômes et de minarets, de palais étranges et de jardins verdoyants, la Corne d'or déroulant son lac immobile où dorment mille vaisseaux, et la perspective radieuse des vertes collines qui enlacent dans leurs replis moelleux la perle du monde oriental. Il y a tant à dire sur les merveilles de Stamboul, les restes de l'antique Byzance et le Bosphore, que M. de Moüy néglige complètement la politique, et l'on se félicite de cette omission. Les hommes cependant ne sont pas complètement oubliés dans ses *Lettres*, et les renseignements qu'il donne sur la société ottomane, ses mœurs et son caractère, en général assez impénétrables, sont du plus grand intérêt. Mais l'œuvre emprunte son principal charme à l'art merveilleux avec lequel sont rendues les impressions ineffaçables que l'âme éprouve en présence des spectacles magiques de l'Orient, où la réalité est si souvent semblable à un rêve. Elle mérite à ce titre d'être signalée comme un modèle digne d'être étudié par tout voyageur qui confie à la plume le récit de ses pérégrinations.

E. R.

L'Égypte. — *Alexandrie et le Caire*, par Georges Eber, traduction de Gaston Maspéro. Paris, Didot, 1 vol. in-f°. — Prix : 50 fr.

C'est assurément le plus beau volume du début de l'année 1880; jamais le vieux pays des Pharaons n'avait été présenté au public dans un ouvrage aussi glorieusement édité. L'édition allemande de cette œuvre remarquable avait paru à Leipzig en 1878. M. Georges Ebers, qui n'est connu en France que comme égyptologue, est aussi un romancier des plus appréciés au de là du Rhin, et, dans le livre éblouissant de luxe que nous avons sous les yeux, on voit de suite qu'il sait nous présenter l'Orient, cette terre des *Mille et une Nuits*, avec une chaleur de style et une variété de description qui excluent toute aridité. L'auteur s'est plu à rassembler avec passion pour l'instruction et le plaisir de ses contemporains, et aussi pour la postérité, tout ce qu'il y a de beau, de pittoresque, de frappant, de particulier et d'attrayant dans l'ancienne Égypte et dans la nouvelle, et il a produit une œuvre incomparable. Il nous montre successivement l'époque pharaonique, l'époque grecque, la romaine, la chrétienne, puis la domination de l'Islam, qui bouleversa tout sans rien épargner. « A la suite de la civilisation réelle de l'Occident, dit-il, une civilisation fardée et vide a fait son apparition sur les bords du Nil; elle a donné carrière à sa haine contre tout ce qui est original et à sa manie d'effacement stupide; elle a enlevé aux rues et aux places des bourgs et des villes le charme dont les revêtait le style qui leur était propre de toute antiquité; elle a envahi les maisons et, au lieu d'en répartir l'espace largement et simplement comme autrefois, elle l'a disposé avec parcimonie; elle a retiré aux hommes le luxe majestueux de leurs costumes et de leurs armes; elle a rendu les femmes jalouses de la parure moins seyante de leurs sœurs européennes. »

Néanmoins, dans ce format in-folio, au milieu de la clarté du texte et de la magistrale exécution des gravures, voici l'Alexandrie antique, l'Alexandrie moderne, les harems, les eunuques, les palmiers et les chameaux, les broderies et les étoffes, l'art ancien sous tous ses aspects, puis voici le Delta, Aboukir, le Nil, Gozen, Memphis et les Pyramides, les Sphinx et le souvenir des Légendes; enfin le Caire apparait depuis ses origines avec ses mosquées, son architecture arabe et l'histoire de ses sultans mamelouks, jusqu'à sa décadence et à ses tombeaux.

Comme exécution artistique et typographique, *l'Égypte* de Georges Ebers, traduite si élégamment par M. Gaston Maspéro, dépasse en beauté tout ce qui a été entrepris dans un genre analogue et nous déclarons que la maison Didot, par le tirage splendide de ses gravures sur bois, la belle entente et la correction du texte, a fait un chef-d'œuvre qui l'honore infini-

ment et qui restera dans les temps futurs comme un des symptômes les plus évidents de la renaissance du goût dans les livres à vignettes, aujourd'hui que le procédé envahissant détruit la netteté et la coloration dans les œuvres de ce genre. En contemplant cet ouvrage, les bibliophiles les plus difficiles pourront s'écrier : « *Voilà un livre,* » car ce livre a peu de pendants et semble défier la perfection. UBI.

BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

Bibliothèque liturgique. — *Description des livres de liturgie imprimés aux* xve *et* xvie *siècles*, faisant partie de la bibliothèque de S. A. R. Mgr Charles-Louis de Bourbon (comte de Villafranca), par ANATOLE ALÈS, officier d'académie, ancien bibliothécaire de Son Altesse. Paris, typographie A. Hennuyer, rue d'Arcet, 7. 1878; magnifique volume in-8° de VI-558 pages. Toute l'édition, tirée à cent cinquante exemplaires, est en papier de Hollande. Couverture en parchemin replié, timbrée aux armes de France, avec cette devise : *Deus et Dies.* — (Non mis dans le commerce.)

Quelque spéciale que soit la bibliographie ci-dessus décrite, il ne semble pas devoir être inutile d'en dire quelques mots ici, ne serait-ce que pour les fervents bibliophiles qui aiment à être tenus au courant de tout ce qui a trait à la science des livres.

Il y a tantôt quinze ans, l'éminent J.-C. Brunet écrivait ce qui suit dans son *Manuel* (tome III, col. 1774) : « ... Or comme tous les vieux livres de *liturgie* sont aujourd'hui fort recherchés, et se payent même assez cher, il serait utile que quelqu'un en donnât un catalogue raisonné aussi complet que possible; mais pour qu'un pareil travail eût une véritable valeur bibliographique, il faudrait que celui qui aurait le courage de l'entreprendre pût, autant que possible, avoir sous les yeux la plus grande partie des livres. » — Un prince d'une illustre maison, qui a su réunir une collection de 5,500 ouvrages (17,000 volumes environ), dont les deux tiers sont relatifs à la liturgie et à l'histoire religieuse, a voulu répondre au désir exprimé par J.-C. Brunet. C'est en conformité de ses instructions que M. Anatole Alès, exerçant le choix le plus judicieux parmi les trésors confiés à sa garde, a dressé sa précieuse bibliographie liturgique. Grâce à ce remarquable travail, une importante lacune de la bibliographie française a été comblée. La *liturgie,* en effet, était jusqu'à ce jour un sujet peu exploré par les bibliographes; à peine trouve-t-on à citer, avant l'œuvre de M. Alès, quatre essais du même genre, qui sont d'ailleurs d'une véritable valeur. En voici les titres :

1° PLUQUET : *Notice sur les anciens Livres d'heures.* Caen, Chalopin (1827-?), in-8° de 29 pages, tiré à 50 exemplaires.

2° J.-CH. BRUNET : *Notice sur les Heures gothiques, imprimées à Paris, à la fin du* xve *siècle et dans une partie du* xvie (insérée à la fin du « Manuel du libraire et de l'amateur de livres », tome V, colonnes 1549 à 1690).

3° BEAUPRÉ : *Notice bibliographique sur les livres de liturgie des diocèses de Toul et de Verdun.* Nancy, 1843, impr. de Raybois. Petit volume in-16.

4° A. SOCARD et A. ASSIER : *Livres liturgiques du diocèse de Troyes, imprimés au* xve *et au* xvie *siècle.* Ouvrage orné de 86 gravures originales. Troyes, Dufour-Bouquot, 1863, in-8°.

Ajoutons cependant que, dans maints recueils périodiques, des articles spéciaux ont été consacrés à un ou plusieurs ouvrages liturgiques, mais sans aucun lien, sans aucun groupement rationnel. Or, ce qui doit faire particulièrement distinguer le travail qui nous occupe, c'est l'excellente méthode suivie par son auteur. Indépendamment du soin minutieux qu'il a mis à décrire ses volumes avec la plus scrupuleuse exactitude en donnant leurs titres complets, dates, lieux d'impression, formats, nombre de pages et de tomes, condition de reliure, etc., etc., M. Alès s'est encore astreint à énumérer les suites d'illustrations, dessins, figures, etc., ornant 85 livres d'heures mentionnés dans son ouvrage. Quant au plan même de sa bibliographie, il est aussi rationnel que commode : à l'inverse de ce qui a lieu pour les autres travaux bibliographiques, il a dû renoncer et à l'ordre chronologique (un grand nombre d'ouvrages ne portent pas de date), et à l'ordre alphabétique qui eût assurément causé d'inévitables confusions et rendu fort pénibles les recherches des curieux. Il a donc adopté une classification géographique et rangé sous le nom de chaque diocèse ou de chaque couvent les livres liturgiques qui les concernent. Deux excellentes tables placées à la fin de l'ouvrage, permettent d'ailleurs de retrouver en un instant l'article que l'on désire consulter. En tête de chaque division diocésaine ou conventuelle, une courte et substantielle notice donne au lecteur les renseignements historiques dont il peut avoir besoin. C'est à l'aide de ces procédés que M. Alès nous a fait connaître plus de 350 manuels liturgiques à l'usage de 38 couvents et de près de 100 diocèses différents. Il ne saurait être question, on le comprend aisément, de donner ici, même très en abrégé, les titres des 350 manuels, rituels, horaires, bréviaires, graduels, missels, diurnaux, martyrologes, pontificaux, processionnaires, hymnaires, psautiers, nécrologes, sacramentaires, etc., décrits dans cette bibliographie liturgique, qui, suivant l'expression de Charles Nodier, « demeurera la trace d'un monument incomparable, élevé avec une patience assidue et une vaste instruction ». Ce précieux catalogue ne pourra être bien apprécié que par les bibliophiles qui auront pu se le procurer; or, il n'en a été tiré que 150 exemplaires! Outre les renseignements bibliographiques qu'il renferme et qu'on ne trouverait nulle part ailleurs, il contient encore de nombreuses petites pièces de vers, que M. Alès a pris la peine d'extraire de ses rarissimes volumes et qu'il a insérées *in extenso* dans son catalogue, pour le plus grand profit de ses lecteurs. La plupart de ces poésies (latines ou françaises) accompagnent les calendriers liturgiques et ont trait aux travaux propres aux divers mois de l'année; certaines pièces sont de

pieuses prières, parfois assez naïves. Nous ne résisterons pas au plaisir de transcrire ici douze quatrains placés à la suite de chaque mois, dans un *Livre d'heures* à l'usage d'Amiens, imprimé en 1513 à Paris, admirablement décrit par M. Alès (pages 15 à 22 de son ouvrage).

Cette série de tétrastiques, que nous n'avons vus reproduits nulle part, est un parallèle philosophique entre la vie de l'homme et le cours de l'année. La voici :

JANVIER

Les six premiers ans q. vit c. hōme au mōde
Nous comparons à ianvier droictement,
Car en ce moys force en luy ne abonde
Nomplus que quant six ans a ung enfant.

FÉVRIER

Les six dapres ressemblent a febvrier
En fin duquel commence le printemps,
Car lesprit se ouure; prest est a enseigner
Et doulx devient lenfant quant a douze ans.

MARS

Mars signifie les six ans ensuyvans
Que le temps change en produysant verdure;
En celluy aage sadonnent les enfans
A maint esbat sans soucy ne sans cure.

AVRIL

Six ans prochains vingt et quatre en some
Sont figurez par auril gracieux
Et soubz cest aage est gay et joly lhomme
Plaisant aux dames, courtois et amoureux.

MAI

Au moys de may où tout est en vigueur
Autres six ans comparons par droicture
Qui trente sont; lors est lhomme en valeur,
En sa fleur, force et beaulté de nature.

JUIN

En iuing les biens commencent à meurir.
Ainsi fait lhomme quant a trente six ans.
Pource en tel temps doit il femme querir
Se luy viuant veult pourveoir ses enfans.

JUILLET

Saige doibt estre ou ne sera iamais
Lhomme quant il a quarante deux ans;
Lors la beaulté decline desormais,
Comme en iuillet toutes fleurs sont passans.

AOUT

Les biens de terre commence len cueillir
En aoust aussi quant lan quarante huit
Lhomme approche, il dôit biens acquerir
Pour soustenir vieillesse qui se suyt.

SEPTEMBRE

Avoir grās bīes ne fault poīt q. lhōe cuide
Sil ne les a à cinquante quatre ans,
Nomplus que s'il a sa grange vuyde
En septembre plus de lan n'aura rien.

OCTOBRE

Au moys doctobre figurant soixante ans
Se lhomme est riche, cela est a bonne heure;
Des biens quil a nourrist femme et enfans
Plus na besoing quil travaille ou labeure.

NOVEMBRE

Quant à soixante six ans lhomme vient
Représentez par le moys de novembre
Vieulx et caduc et maladif devient.
Lors de bien faire est temps quil se remembre.

DÉCEMBRE

Lan par decembre prend fin et se termine.
Aussi fait lhomme aux ans soixante et douze;
Le plus souvent, car vieillesse le mine,
Lheure est venue que pour partir se house.

On ne nous saura pas mauvais gré, nous l'espérons, d'avoir contribué à vulgariser ces vers qui, par leur fond aussi bien que par leur forme parfois gracieuse ou énergique, nous ont paru sortir de la banalité des poésies gnomiques de cette époque.

Un mot encore. Qu'il nous soit permis, en terminant, de remercier le prince qui, après avoir pendant près de quarante années recueilli à grands frais des livres précieux, magnifiques et presque tous d'une extrême rareté, a eu la pensée généreuse de publier le fruit de ses recherches. Remercions aussi M. Anatole Alès, qui s'était déjà fait connaître par une intéressante étude sur *les Moines imprimeurs* (Paris, 1873, in-8°), de nous avoir donné, sur une spécialité en apparence si ingrate, un catalogue utile, curieux, rempli de faits et dont il a su rendre la lecture attrayante par sa consciencieuse érudition.

PHILOMNESTE MINIMUS.

Histoire de l'Ornementation des Manuscrits, par Ferdinand Denis, conservateur-administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Paris, librairie Édouard Rouveyre, 1, rue des Saints-Pères, 1880. 1 vol. gr. in-8° de 143 pages, imprimé par Louis Perrin, de Lyon, sur papier vergé fort; édition tirée à 600 exemplaires et ornée de 140 planches et vignettes gravées d'après les plus précieux manuscrits. Couverture de luxe en parchemin replié. — Prix : 15 francs.

Les heureux bibliophiles qui possèdent *l'Imitation de Jésus-Christ*, publiée par M. Curmer, en 1856-58, connaissent déjà l'important travail que M. Ed. Rouveyre vient remettre sous nos yeux. Mais cette édition de *l'Imitation* n'est point accessible à toutes les bourses (elle coûtait 266 francs aux souscripteurs), et les ouvrages spéciaux, relatifs à l'ornementation des manuscrits, sont peu nombreux, assez difficiles à trouver et toujours d'un prix élevé. Peu d'amateurs, en effet, peuvent se flatter d'avoir réuni sur leurs rayons, par exemple : *l'Essai sur l'art de vérifier l'âge des miniatures peintes dans les manuscrits, depuis le* XIV^e *siècle jusqu'au* XVI^e, par l'abbé J.-J. Rive (Paris, Didot aîné, 1782. 26 tableaux peints et rehaussés d'or, in-folio); *les Règles pour connaître l'âge des manuscrits*, par Gatterer (Göttingue, 1783, avec 7 tableaux d'indication); *l'Essai historique sur les manuscrits, leur matière, leur ancienneté, leurs ornements, etc.*, par A.-F. Delandine (Paris, Renouard, 1801, 2 vol. in-8°); *Illuminated Ornaments, selected from Manuscripts and Early Printed Books of the middle age, carefully coloured from the originals, with description, by K. Shaw and Fred. Maden* (1833, in-4°, 70 planches); *Peintures et ornements des manuscrits, classés dans un ordre chronologique, pour servir à l'histoire des arts du dessin, depuis le* IV^e *siècle jusqu'à la fin du* XVI^e, par le comte Aug. de Bastard (Paris, 1835, in-folio, planches coloriées); *Essai sur la calligraphie des manuscrits du moyen âge et sur les ornements des premiers livres d'heures imprimés* (Rouen, 1841, grand in-8°, fig.); *The illuminated Books of the middle age; an account of the development and progress of the art*

of illumination as a distinct branch of pictorial ornamentation from the ivth to the xviiith century, by H. N. Humphreys (Londres, 1849, in-folio, nombreux spécimens par Owen Jones).

Or nous ne citons ici que les ouvrages d'ensemble les plus importants, laissant de côté ces innombrables monographies consacrées par d'érudits collectionneurs à la description d'un ou de plusieurs manuscrits; on peut juger par là des difficultés et des frais que s'imposeraient les amateurs désireux de réunir une série de documents sur l'étude des *manuscrits*. Grâce à la publication que leur offre aujourd'hui M. E. Rouveyre, les bibliophiles, ceux du moins qui ne s'adonnent point à la formation d'une bibliothèque exclusivement *chirographique*, peuvent s'abstenir de rechercher ces dispendieuses productions. Ils trouveront en effet, condensées dans cet ouvrage dont le mérite est suffisamment établi par le nom seul de son auteur, toutes les indications nécessaires sur l'art calligraphique, non seulement dans les premiers siècles de notre ère, mais aussi chez les Grecs, les Byzantins, les Latins et les Orientaux; ils y apprendront comment, avant l'invention de l'imprimerie, les écrivains et illuminateurs de manuscrits formaient une importante corporation qui avait ses écoles et même son académie; comment certains illuminateurs furent les martyrs de leur art et comment une innombrable quantité de manuscrits précieux furent voués à la destruction aussi bien par le fanatisme des iconoclastes et des empereurs Constantin Copronyme, Léon l'Isaurien et Michel le Bègue, que par l'inepte bigoterie d'un roi, le dernier Valois, qui mutilait sans pitié les manuscrits les plus rares, afin de parer de leurs précieuses miniatures ses petites chapelles et ses reposoirs de cour. Enfin, en voyant les 140 charmantes vignettes qui ornent *l'Histoire des Manuscrits* les amateurs pourront acquérir d'indispensables notions sur les exquises productions des grammates, calligraphes, chrysographes et miniaturistes qui se sont le plus distingués depuis le ive siècle jusqu'à la fin du xviie.

On ne saurait donc trop engager les vrais amis des livres à profiter de cette occasion d'acquérir à si bon compte l'utile et intéressante étude de M. Ferdinand Denis. PHIL. MIN.

Entre messe et vêpres, ou *les Matinées de carême au faubourg Saint-Germain*, par Mme Marc de Montifaud. Bruxelles, Gay et Doucé, éditeurs, 1880. Jolie plaquette in-12 de 83 pages; ornée de quatre eaux-fortes, de J. Chauvet; imprimée sur beau papier vergé, chez A. Lefèvre, 9, rue du Pilote, à Bruxelles. Tirage à 500 exemplaires numérotes. — Prix : 6 fr.

Tous les bibliophiles connaissent bien Mme Marc de Montifaud (Marie-Amélie Quivogne, née Chartroule de Montifaud), dont le bagage littéraire est assez important déjà, quoiqu'elle n'écrive que depuis six ou sept années. Elle a, en effet, successivement donné au public : *l'Histoire d'Héloïse et d'Abailard* (1873); une réimpression des *Triomphes de l'abbaye des Conards*, avec une notice sur la fête des fous (1874); *les Courtisanes de l'antiquité : Marie-Magdeleine* (4e édition en 1875); une bonne édition, avec introduction et notes, des *Voyages fantastiques*, de Cyrano de Bergerac (1875); une réimpression d'*Alosie* ou *les Amours de Mme M. T.-P.* (1876); *le Zombi du Grand-Pérou* (1877); *les Vestales de l'Église* (1877); *les Romantiques* (1878-79); enfin une nouvelle édition du *Lion d'Angélie*, avec une notice sur Pierre-Corneille Blessebois. Quelques-uns de ces ouvrages ont eu deux ou même plusieurs éditions; deux d'entre eux, *Alosie* et *les Vestales de l'Église*, ont motivé des poursuites judiciaires et ce ne sont pas les moins recherchés. En plaçant sous les yeux du lecteur la liste qui précède, on a surtout pour but d'attirer son attention sur le *goût* littéraire de Mme Marc de Montifaud : comme on le voit, c'est surtout le genre *galant* qui l'attire, et lorsqu'elle ne donne pas ses soins aux réimpressions d'aventures amoureuses du xviie siècle, c'est encore sur des personnages fameux par leurs amours qu'elle dirige ses recherches et son étude. Il n'est pas dès lors bien difficile de deviner à quelle catégorie de livres se rattache l'écrit qu'elle nous offre aujourd'hui : c'est à la *galanterie;* mais il faut se hâter de reconnaître que cette fois notre auteur a montré plus de retenue, pour l'*expression* du moins, que dans certains passages de ses productions antérieures.

Le cadre des *Matinées de carême* est bien simple : quatre grandes dames, la vieille duchesse d'Olmutz, la marquise de La Garde, la vicomtesse de San Remo et la jeune chanoinesse de Sarrebrouk, se réunissent, au sortir de la messe de Sainte-Clotide, chez la duchesse qui leur offre un déjeuner fort respectable quoique maigre; leur appétit satisfait, ces dames se demandent comment elles emploieront le temps qui les sépare des vêpres et du sermon : une pieuse lecture, des méditations religieuses ne les tentent que médiocrement, et elles décident bientôt gaillardement « qu'elles passeront les trois heures qui leur restent à se mettre mutuellement au courant des derniers scandales parisiens. « Nous aurons, ajoutent-elles, l'esprit reposé pour le salut, et c'est un moyen comme un autre de ne nous point assombrir. » C'est ainsi que ces dames se racontent trois anecdotes fort épicées : *Ad majorem Dei gloriam; — un Point d'orgue; — Périclès chez Musidora.* Le premier de ces trois récits, de beaucoup le plus piquant, mérite d'être analysé. En voici le sujet en peu de mots : Une jeune veuve, Mme de Richemond, dont le mari est mort tout à point pour lui laisser des droits à la fleur d'oranger traditionnelle, professe pour les secondes noces une horreur profonde; ce qu'elle a entrevu du mariage ne lui donne aucune envie de le connaître plus à fond et, malgré les sollicitations de ses amies, elle refuse inexorablement tous les partis qui se présentent. Un jeune homme cependant, Horace de Sombreuil, l'aime et désespère de la fléchir; il aurait certainement le même sort que les autres prétendants, sans le secours inattendu d'une vieille chanoinesse qui lui veut du bien. La bonne dame fait jurer à Horace qu'il se conformera strictement à ses instructions, si étranges qu'elles puissent lui paraître, sans chercher à en connaître les motifs, et elle lui enjoint, à lui qui n'a jamais quitté Paris, de se mettre en état, sous huit jours, à l'aide de guides, de cartes et de lectures, de passer pour un voyageur sans pareil. Horace, très intrigué, y consent et va se préparer pendant que la chanoinesse se rend chez la jeune veuve dont elle a compris les dégoûts pour le mariage. Elle lui raconte comment son protégé, homme accompli sous tous les rapports, a passé sa jeunesse à l'étranger, visitant toutes les cours et guéri seulement de sa passion des voyages par la mésaventure suivante : A Constanti-

nople, il voulut pénétrer dans le sérail, y réussit, mais paya bien cher sa curiosité, car il ne put recouvrer sa liberté qu'en..... devenant propre à chanter la messe à la chapelle Sixtine. On devine le reste; Mme de Richemond accueille sans trop s'effaroucher cette surprenante confidence et se décide à recevoir familièrement un homme dont elle pense n'avoir rien à redouter; Horace, ne soupçonnant pas quelle infortune on lui attribue, joue à merveille son rôle de voyageur et d'amoureux; finalement, la jeune veuve se laisse aller à de plus tendres sentiments et consent à le prendre pour époux, ne craignant point de voir renouveler ses premières répugnances; le soir des noces, la situation, comme on le pense, se tend beaucoup, mais tout finit bien, même pour la mariée qui s'écrie le lendemain, tout à fait revenue de ses préventions: « Je crois qu'il y a eu un malentendu! »

Ce récit est, en somme, assez bien mené; nous ignorons s'il offre quelque analogie avec *l'Abailard supposé ou le Sentiment à l'épreuve*, publié, en 1780, par Mme Fanny de Beauharnais; quoi qu'il en soit, ce conte, bien que très gaillard, est vivement écrit, sans *gros mots*, ce qui ne gâte rien. Il gagnerait encore à être mis en vers lestement tournés, comme on faisait au XVIIIe siècle on ne saurait non plus trop le recommander à l'attention des librettistes, qui y trouveraient un joli sujet d'opérette.

L'anecdote suivante: *Un Point d'orgue*, est de beaucoup inférieure au premier récit (à propos, pourquoi l'intituler : *Ad majorem Dei gloriam?*); c'est du libertinage pur : Un évêque gourmand et ridicule, un abbé hypocrite et débauché, deux grandes dames de province, unissent leurs efforts pour amener la chute d'un sous-préfet républicain, qui se laisse volontiers séduire par une belle dévote, et qui, captivé uniquement par sa maîtresse, ne s'occupe nullement de remplir son mandat administratif. Bientôt cet imprudent fonctionnaire se laisse surprendre dans une situation plus que délictueuse avec la dame, qui lui a donné rendez-vous à l'église même, dans la tribune des orgues, et cela un jour de grande fête, au grand scandale des fidèles assemblés. Le châtiment ne se fait pas attendre, — si cela peut s'appeler un châtiment. Le sous-préfet révoqué s'enfuit à Paris avec sa belle maîtresse, tandis que des pièges de même nature sont préparés pour son successeur. — Quelle pauvreté d'imagination et de style, si l'on compare ce récit aux *Mystères d'un évêché*, dont Mme Marc de Montifaud pourrait bien s'être un peu inspirée!

La troisième nouvelle, *Périclès chez Musidora*, semble avoir des prétentions à l'allégorie politique; l'allégorie, en tout cas, n'a rien de flatteur pour les personnages qui y sont visés et dont les noms sont bien faciles à découvrir. Périclès, fatigué d'Aspasie, se laisse entraîner chez une autre hétaïre renommée, Musidora, qui ne tarde pas à lui prodiguer ses faveurs; bientôt il retourne à Aspasie, puis revient encore à sa seconde maîtresse; cette dernière alors imagine de faire une alliance secrète avec sa rivale, qui consent à partager avec elle l'amour de Périclès; le grand homme n'a plus qu'à se laisser vivre heureux entre ces deux femmes, jalouses de lui témoigner chacune son affection en l'aidant tour à tour, l'une de ses richesses, l'autre de son influence sur les chefs de l'État. L'intrigue, on le voit, n'est pas bien forte, aussi l'auteur a-t-il éprouvé le besoin d'ajouter à son récit une anecdote absolument malpropre sur deux jumeaux causant dans le sein de leur mère.

Telles sont les histoires, bien ***grasses*** pour le carême, que se contentent trois des ***grandes dames du faubourg Saint-Germain*** (« Ah! ce sont de bien grandes dames! ») [Drame connu]. La quatrième, qui n'a pu, faute de temps, placer son mot, veut du moins dire quelque chose avant le départ pour l'église; elle récite un sonnet de M. Clément Privé, intitulé: *Parce que*, sonnet que ne peut renier l'école naturaliste; sur cette ragoûtante poésie, « la dévote assemblée s'envole aux vêpres ». Ainsi se termine la première *matinée de carême*. La seconde matinée, qu'on annonce comme devant paraître incessamment, contiendra trois autres nouvelles : ***Midi à quatorze heures; une Brimade dans le grand monde; Comment on entre au paradis.*** Comme les narratrices ont pris pour devise: « Foin de l'hypocrisie bourgeoise! » cela promet d'être salé.

Le petit volume de MM. Gay et Doucé est fort joli; les eaux-fortes sont assez soignées, le frontispice surtout est bien traité. La composition typographique est bonne; nous ferons remarquer toutefois au prote de M. A. Lefèvre que *carressait* (page 72, ligne 4) ne prend qu'un *r*, à moins que l'auteur.....

En résumé, la nouvelle œuvre de Mme Marc de Montifaud est loin d'être ennuyeuse, mais elle est vraiment un peu *raide:* aussi ne peut-on que regretter qu'une femme instruite et laborieuse ne veuille employer son talent qu'à traiter des sujets trop scabreux.

PHIL. MIN.

L'École des biches, ou *Mœurs des petites dames de ce temps*. Erzeroum, chez Qizmich Aga, libraire-éditeur. (Bruxelles, G. et D. ? 1880.) 1 vol. petit in-8° de IV-220 pages, imprimé sur papier vergé. Les exemplaires, tirés à un nombre très restreint, sont tous numérotés à la presse. — Prix : 15 francs.

Il est assez difficile de bien faire connaître ce livre au public. La plupart des bibliophiles, ceux du moins qui collectionnent les livres érotiques, en ont entendu parler, mais bien peu ont pu se le procurer. Voici, d'ailleurs, ce que l'on trouve, au sujet de cet écrit, dans un petit recueil assez rare, *le Bibliophile fantaisiste*, publié, en 1869, à Turin, par MM. J. Gay et fils; on lit, page 141 :

« *L'École des biches* ou *Mœurs des petites dames de ce temps*. Paris (Bruxelles), 1863 (1868), in-12 de 274 pages. Tiré à 64 exmplaires numérotés, dont 50 sur papier de Hollande, 6 papier fort, 2 papier anglais, 4 papier de Chine, 2 papier de couleur. »

« Cet ouvrage, imprimé par souscription, et dont très peu d'exemplaires ont été réservés pour le commerce, a été épuisé presque aussitôt qu'annoncé. Nous voudrions donner la clef des noms qui y figurent; ce serait fort curieux, mais c'est fort difficile. »

La Bibliographie Gay (tome III, page 139) ajoute que « ce volume, dont le prix était de 30 francs, était dû aux loisirs de quelques hommes du monde, MM. B.....e, fils de l'ancien ministre de la justice, H....y, riche armateur anglais bien connu à Paris, D.......l, B...s, et autres; enfin que c'est un livre original et dont la lecture est assez amusante ».

Indépendamment du tirage restreint de cette première édition, une autre cause a contribué à rendre cet ouvrage plus rare encore: c'est le jugement rendu par le tribunal de Lille, le 6 mai 1868, inséré au *Moniteur* du 19 septembre suivant, et « ordonnant la destruction des exemplaires saisis de *l'École des biches*,

ouvrage commençant par ces mots : « Le comte de Sarsalle... », finissant par ceux-ci : « ... du bonheur pour tous », et contenant des outrages à la morale publique et aux bonnes mœurs. » Il faut ajouter cependant qu'avant qu'il fût imprimé, de nombreuses copies manuscrites de ce livre avaient été faites et circulaient parmi les amateurs. C'est ce qu'assure du moins *Pisanus Fraxi*, dans son remarquable *Index Librorum prohibitorum* (page 194). Il nous fait connaître en outre que l'éditeur qui l'a fait paraître pour la première fois était M. A. Blanche, alors établi à Bruxelles, rue de Loxum, 11, et qui mourut en 1875. Le savant bibliographe ajoute que plusieurs exemplaires manuscrits avaient été illustrés par des artistes de talent, notamment par MM. Ulm et J. Chauvet. Enfin, il nous apprend que trois écrivains seulement ont concouru à la rédaction de *l'École des biches*, que M. B....e fils n'y était pour rien et que les trois auteurs, dont un est mort depuis, avaient adopté les pseudonymes suivants : Chapuys, Bokel, d'Enghien, qui contiennent ensemble toutes les lettres formant leurs véritables noms.

L'École des biches se compose de seize entretiens et d'un épilogue ; sept personnages seulement figurent dans ces dialogues qui, dans l'esprit des auteurs, étaient destinés à former une sorte de pendant à l'ouvrage de Nicolas Chorier (*Elegantiæ latini sermonis*). Voici, d'après les portraits à la plume placés en tête du volume, la désignation de ces sept interlocuteurs : Le comte Henri de Sarsalle, 45 ans, bon gentilhomme, ami du plaisir, plus ami encore des jolies femmes, qui n'ont qu'à se louer de sa générosité ; Adrien Lebel, 25 ans, artiste peintre ; Martin Duvernet, 38 ans, rentier, épicurien, homme intelligent et de loisir, artiste amateur, s'étant principalement occupé de théâtre ; Caroline Deschamps, 22 ans, ancienne élève du Conservatoire, aimant le luxe et les jouissances qu'il procure ; Marie Auber, 16 ans, cousine de la précédente, ravissante blonde à l'air d'une parfaite innocence ; Louisa, 17 ans, petite personne fort éveillée, intelligente, sans préjugés et prête à tout faire, soit pour son plaisir, soit pour sa fortune ; Antonia, 20 ans, riche nature, moitié soubrette, moitié confidente (et mieux encore) de sa maîtresse, Caroline Deschamps. Ces quatre jeunes femmes sont toutes fort sensuelles et pleines de tempérament. — « Si l'on publiait la *clef* de ces sept personnages, dit *la Bibliographie Gay*, la lecture de ce livre serait fort intéressante. » Cette clef, si elle a jamais existé d'ailleurs, ne nous est point connue ; en tout cas on ne saurait la publier ici, non plus que celle des noms d'auteurs.

L'École des biches défie toute analyse ; on n'en saurait donner le moindre extrait ; aussi les deux bibliographies qui en ont parlé se sont-elles contentées de reproduire *in extenso* les portraits des interlocuteurs. C'est une série de tableaux ou plutôt de scènes de plaisir. Il suffira du reste, pour mettre les amateurs à même de se former une opinion, de leur présenter les appréciations de deux juges également compétents en pareille matière :

« Ce livre, dit un critique français, est assez bien écrit, mais monotone à la lecture. C'est la répétition de toutes les *poses* que l'on trouve dans tous les livres de ce genre. Pour qu'un pareil livre se fasse lire sans ennui, il faut qu'il y ait une intrigue, des événements, une histoire enfin, comme dans *la P..... errante*, *l'École des filles* et autres semblables. »

« *L'École des biches*, dit à son tour Pisanus Fraxi, est une série de scènes dans lesquelles le *penchant lesbiaque* prédomine fortement. Cet ouvrage n'est remarquable ni par sa force, ni par son originalité ; mais, quoique entièrement érotique, il n'est jamais crapuleux ou répugnant ; il a plutôt comme un vernis de politesse et de bonnes manières et est composé avec une délicatesse d'expressions qui dispose à quelque indulgence pour ses autres défauts ».

Le présente réimpression, due à l'obligeance d'un des bibliophiles les plus distingués de Paris, le prince A. G., qui a bien voulu communiquer son exemplaire au nouvel éditeur, a été tiré à très petit nombre ; on croit devoir le répéter, car cette particularité, qui tend à exclure l'idée d'une spéculation commerciale, ne peut qu'être à la louange de *Qizmich-Aga*.

Utilité de la flagellation dans les plaisirs de l'amour et du mariage, traduit du latin de J.-H. Meibomius, nouvelle édition augmentée de notes historiques, critiques et bibliographiques ; suivi de *la Bastonnade et de la Flagellation pénale*, par J.-D. Lanjuinais, et autres pièces en vers. Bruxelles, Gay et Doucé, éditeurs. 1879, in-12, papier vergé, tiré à 500 exemplaires tous numérotés. — Prix : 10 fr.

Le petit volume de XV-205 pages que nous offrent les éditeurs bruxellois a pour objet de vulgariser, au moyen d'une traduction nouvelle, le traité jadis fameux *De flagrorum usu in re medica et venerea* du savant médecin allemand Jean Henri *Meybaum* ou *Meibom*. Bien que le sujet qui y est traité paraisse de prime abord s'adresser plus spécialement aux médecins, il présente cependant aussi un véritable intérêt pour les gens d'étude aussi bien que pour les curieux, et, grâce aux soins des nouveaux éditeurs, pour les bibliophiles.

Une courte mais susbtantielle notice bibliographique, placée en tête de l'ouvrage, nous fait connaître les diverses éditions et traductions de ce *libellus rarioris argumenti*. Nous y apprenons notamment que Mercier de Compiègne, dont le nom se rattache souvent à des productions d'un goût bizarre, ne publia pas moins de trois éditions de la traduction de ce curieux opuscule ; que l'abbé Mercier de Saint-Léger, le savant bibliographe, ne dédaigna pas de corriger lui-même la troisième de ces réimpressions, datée de l'an VIII ; enfin qu'une quatrième édition in-8° de ce livre, parue à Besançon (sous la rubrique de Londres) en 1801, fut recherchée par la police aussitôt après sa publication et si sévèrement supprimée qu'une douzaine d'exemplaires tout au plus auraient échappé à la destruction. L'auteur de la notice aurait pu ajouter que des exemplaires du traité de Meibomius ont encore été condamnés à la destruction par jugement du tribunal correctionnel de la Seine en date du 12 mai 1865, comme contenant des outrages à la morale publique et aux bonnes mœurs (voir le « Catalogue des ouvrages condamnés », pages 297 et 378). A coup sûr, le sujet traité par Meibomius n'est pas des plus chastes ; il convient cependant de remarquer que l'ouvrage a été écrit fort sérieusement par un homme grave et en dehors de toute tendance libertine : aussi, pour notre part, n'hésitons-nous pas à penser que lorsqu'il fut condamné, en 1865, le « Traité de la flagellation » porta en partie la peine du mauvais voisinage des nombreux livres érotiques en compagnie desquels il fut soumis à l'appréciation des magistrats,

désireux surtout de flétrir et de réprimer une spéculation de librairie réellement très-blâmable. Quoi qu'il en soit, on ne saurait contester que l'édition nouvelle de l'ouvrage de Meibomius n'offre de grands avantages sur les précédentes, dont les exemplaires avaient atteint des prix relativement assez élevés. Sa composition typographique et sa condition matérielle sont irréprochables; elle est infiniment plus complète, puisqu'on a joint au traité, outre les suppléments de Thomas Bartholin et de Henri Meibomius fils, sur le même sujet, des notes fort curieuses sur la flagellation, extraites des excellents volumes de *Pisanus Fraxi :* « Index librorum p ohibitorum » et « Centuria librorum absconditorum, » volumes étudiés déjà dans la première partie de cette Revue; de plus, c'est une excellente idée qu'ont eue les éditeurs de joindre à leur livre le traité du comte de Lanjuinais sur « la Bastonnade et la Flagellation pénales considérées chez les peuples anciens et modernes. » Cet écrit, qui contient des recherches extrêmement intéressantes, eut deux éditions en 1825, et n'a pas été réimprimé depuis. Nous attachons moins de prix, nous devons le déclarer, à la collection de pièces de vers qui termine le volume: c'est, à notre avis, un hors-d'œuvre de galanterie dont peuvent se passer les bibliophiles sérieux qui rechercheront assurément cet ouvrage. On y remarque cependant d'assez jolis fragments, un conte peu connu de Baraton, *Clopinel;* une charmante épigramme de Pavillon, sur « l'Histoire des flagellans » de l'abbé Boileau, un petit conte de Bernard de La Monnoye, *la Discipline,* enfin un quatrain de A.-M. Barthélemy, un peu léger mais fort piquant, à propos du discours d'un grand personnage contre le luxe effréné des femmes; nous ne résistons pas au plaisir de citer cette malicieuse épigramme :

Vieux D..., en vain tu fulmines
Dans ton petit livre à deux sous;
Tu tapes sur les crinolines...
Ne pouvant plus taper dessous!

PHIL. MIN.

Les Anciens Hôtels de Paris, avec une carte gravée des grands hôtels de la rive gauche avant 1879, par le comte D'AUCOURT. Paris, Henri Vaton, 1880, in-16.

Petit livre très curieux dans sa brièveté. M. le comte d'Aucourt s'est efforcé de reconstituer la liste des propriétaires des divers hôtels subsistants ou détruits sur les deux rives de la Seine et le sort de ces immeubles. Beaucoup ne sont même plus à l'état de souvenirs pour la génération née dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, et les « embellissements » du second empire sont pour la majeure partie la cause de cette transformation du vieux sol parisien. Malgré une typographie assez élégante, (le volume sort des presses de M. H. Monnoyer, au Mans), nous avons noté quelques transpositions de chiffres et défigurations de noms propres toujours regrettables dans un travail de cette nature. Tel quel, il prépare fort bien son auteur à un autre relevé qui ne serait pas moins curieux : ce serait celui des couvents abolis, transformés ou existants encore depuis la Révolution. Le livre de Nic.-Fr. Jacquemart (*Remarques historiques et critiques sur les abbayes collégiales,* etc. 1791, in-8°) est devenu introuvable. Un résumé de l'histoire de ces établissements serait certainement bien accueilli de tous ceux que préoccupe notre histoire municipale.

M. EX.

Lettres de Jean Chapelain, de l'Académie française, publiées par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. Tome I. (Septembre 1632—décembre 1640). Paris, Imprimerie nationale. 1880, in-4°, XXIV-746 p.

Le volume dont le titre précède, et dont la seconde série des *Documents inédits sur l'histoire de France publiés par les soins du ministre de l'Instruction publique* vient de s'enrichir, est sans contredit un de ceux de la *Collection* que le grand public est le mieux à portée d'apprécier et de goûter. Dans la majorité des publications précédentes, la matière est trop technique, parce qu'elle est à peu près exclusivement politique, militaire ou administrative, la langue de l'époque est difficilement comprise du commun des lecteurs. Il n'en est plus de même ici. Si l'on veut bien mettre de côté le préjugé classique contre

..... l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,

on s'habitue vite à la prose de Chapelain, et quand on a reconnu qu'il était, après tout, homme de beaucoup d'esprit et de jugement, on passe volontiers par-dessus ses ambages, ses préciosités et les hyperboles de ses incessantes flagorneries. D'ailleurs, si les obstinés refusent leur indulgence à la forme, ils seront bien obligés d'accorder tout leur intérêt au fond, pour peu qu'ils soient curieux de l'histoire de la société française et de la république des lettres, pendant le second et le troisième quart du XVII[e] siècle. En effet, on voit passer devant soi, dans cette correspondance presque tous les personnages qui, durant la même période, ont joué un rôle plus ou moins en vue sur la scène du monde; l'apparition de tous les ouvrages nouveaux y est signalée; et hommes et écrits y sont jugés à un point de vue qu'il est fort intéressant de comparer à ceux auxquels se sont placés d'autres auteurs : par exemple, à celui de Tallemant des Réaux, quand il écrivait ce qu'en style de notre temps on a appelé ses *potins.*

Les lettres publiées dans ce premier tome, qui n'embrasse qu'un espace de neuf années quand le second en comprendra trente-trois (l'Avertissement donne la raison de cette anomalie apparente), sont, en majeure partie, mises au jour pour la première fois. Elles reproduisent des portions choisies d'un manuscrit autographe, où Chapelain transcrivait les missives qu'il envoyait, comme on l'a dit déjà de son temps si je ne me trompe, moins à leur adresse qu'à celle de la postérité; manuscrit qui était arrivé aux mains de Sainte-Beuve et qui a été légué par lui à la Bibliothèque nationale. Outre de nombreux extraits, les lettres données intégralement sont au nombre de 461 et, pour en faire sentir l'importance, il me suffira d'indiquer, parmi les soixante et quelques destinataires, Jean-Louis Guez de Balzac — les lettres pour lui forment un peu plus du tiers de la quantité totale — Godeau, le duc de Montausier, le duc de Longueville, l'abbé de Boisrobert, Conrart, Gassendi, Arnauld d'Andilly, Silhon, Scudéry, etc., etc.

Je n'ai peut-être pas toute l'impartialité voulue pour parler de l'éditeur. Il est de mes amis, et je m'en vante. Cependant, je crois n'être contredit par personne en exprimant l'opinion qu'il eût été difficile de mettre un travail aussi long et aussi délicat que le choix des portions de l'original à éliminer, la transcription absolument littéraire dans la mesure du possible et les éclaircissements à donner pour la partie jugée digne

de l'impression, en de meilleures mains que celles de M. Tamizey de Larroque. On retrouve dans sa nouvelle publication, venant après celle des Lettres de Balzac dans la même *Collection*, en 1873, les qualités qui depuis tantôt vingt ans distinguent ses nombreuses contributions à notre histoire, et à notre histoire littéraire en particulier : cette érudition sûre, ces profondes connaissances historiques et bibliographiques, surtout cette critique pleine d'indépendance, d'équité et de bonhomie spirituelle, qui font qu'on ne s'étonne plus de voir des périodiques de tendances diamétralement opposées se disputer les articles signés T. de L. Je ne puis m'empêcher de dire que ses notes des *Lettres de Chapelain* seront bien souvent, pour ceux que rebuteraient les anfractuosités du style de l'auteur de *la Pucelle*, ce qu'est pour l'enfant malade le miel des bords de la coupe qui contient un breuvage amer; et il faut me savoir gré par le temps d'impressionisme qui court, de ne pas me servir d'une comparaison plus triviale, mais plus concise, rendant bien mieux ma pensée et qui viendra d'elle-même sur les lèvres du lecteur. J. D.

Plaquettes Gontaudaises, n° 4. — *Mazarinades inconnues*, par Philippe Tamisey de Larroque. Bordeaux, imprimerie Gounouilhou, 1879, in-8°.

Il en est des *Mazarinades* comme des lettres de feu M. de Voltaire, plus il y en a, plus on en trouve. Un savant doublé d'un lettré, chercheur et fouilleur émérite, M. Tamizey de Larroque, vient de découvrir dans la bibliothèque du grand séminaire de Bordeaux, un recueil contenant, sur le ministre d'Anne d'Autriche, une série de pièces tellement ignorées, que l'éditeur a pu, sans présomption, les baptiser de *Mazarinades inconnues*. On en chercherait vainement la trace dans la *Bibliothèque historique* du P. Lelong, dans la *Bibliographie spéciale* de M. Moreau, et dans le catalogue de la Bibliothèque nationale. La bibliothèque publique de la ville de Bordeaux, si riche en pièces de ce genre, ne signale aucun des documents contenus dans ce précieux recueil. Il ne faut pas chercher dans ces feuilles légères, pleines de cynisme et de bigoterie, autre chose que cette haine profonde soulevée par Mazarin d'un bout de la France à l'autre. Avait-il tort ou raison? On ne saurait trop dire. Cependant, il fallait bien qu'il y eût au fond quelques motifs sérieux pour faire pleuvoir sur l'Outre-Alpin cette grêle drue et serrée de pamphlets qui, semblables à un essaim de moucherons ardents, le lardaient à l'envi les uns des autres. Pauvre Mazarin, qu'est-il advenu de sa politique? et que reste-t-il ou que restera-t-il des œuvres de tous ces hommes d'État qui *per fas et nefas* se sont évertués à ployer tout un peuple à leur idée? Tout est contingent sur notre globe; tout ce qui naît se détruit en ce monde:

Omnia... orta occidunt, et aucta senescunt.

Les *Mazarinades* accusent, dans leur ensemble, la résistance que la nation opposait aux vues du rusé Italien. Aussi ne faut-il pas s'étonner du nombre prodigieux de ces sortes de diatribes; attendons-nous à ce qu'il en surgisse d'autres encore. Pour le moment, on ne saurait trop féliciter M. Tamizey de Larroque de sa découverte bibliographique. C'est un hasard, dira-t-on. Soit, mais nous avons remarqué que ce silencieux collaborateur ne favorisait que les gens d'esprit. De tout le recueil, l'éditeur n'a publié que les pièces qui regardent particulièrement la *Gironde*, et qu'il nomme *Gontaudaises*. Nous le regrettons un peu, car l'histoire ne se morcelle pas. Dureste, à la suite de la publication, viennent la liste de tous les opuscules de cette nature roulés dans ledit recueil, puis des notes historiques, nombreuses et curieuses, sur les hommes et les choses, ce qui rend ces *Plaquettes Gontaudaises* aussi intéressantes qu'utiles pour l'histoire du temps. J. G.

The Caxton Reproduction, by B. K. Beedham, Town-City, John Springer, 1879, petit in-4°.

Bien peu de personnes en France auront l'occasion de voir cette plaquette imprimée avec le plus grand soin dans un des États les plus occidentaux (*Far-West*) de l'Amérique du Nord; elle n'a été tirée qu'à 194 exemplaires dont 69 seulement ont été envoyés en Europe, *for private distribution;* ils ne seront point mis dans le commerce.

C'est l'œuvre d'un très fervent et très zélé bibliophile anglais qui, partageant l'enthousiasme de ses compatriotes pour William Caxton, le plus ancien de tous les typographes britanniques, a rencontré des sentiments analogues chez un imprimeur américain établi bien au delà du Mississipi. Telle est l'origine de cet opuscule.

Depuis près d'un siècle et demi les Anglais s'occupent de Caxton: en 1737, Lewis écrivit sa vie; en 1844, un éditeur actif et entreprenant, abordant le même sujet, mit au jour un petit volume auquel le public fit un très bon accueil; depuis, les écrits relatifs à Caxton se sont multipliés; au mois de juin 1877, quatre siècles après l'introduction de la typographie en Angleterre, une exposition spéciale des productions dues au vieil imprimeur eut lieu à Londres; elle dura deux mois et compta près de 25,000 visiteurs.

Nous n'avons point ici à retracer la vie de Caxton, qui, né en 1412, mourut en 1491.

On trouvera dans la 5e édition du *Manuel du Libraire* de J.-Ch. Brunet la liste des principaux ouvrages qu'il a mis au jour; tous ces volumes sont devenus, inutile de le dire, d'une extrême rareté; il en est dont ne connaît plus qu'un seul exemplaire, encore cette *unique copy* est souvent incomplète; c'est tantôt le titre qui manque, tantôt le dernier feuillet qui est absent. Lorsqu'un de ces livres se présente dans quelque vente publique, c'est en payant plusieurs centaines de livres sterling qu'on en reste possesseur.

Du reste, il serait bien difficile d'ajouter quelque chose d'important aux deux volumes in-4° (1873-1876) qu'un bibliographe éminent, M. W. Blades, a consacrés à la biographie de Caxton et à la description minutieuse des productions sorties de ses presses.

M. Beedham donne sur tout cela de curieux détails; il enregistre ensuite douze reproductions plus ou moins réussies (il en est d'une perfection rare) de quelques feuillets des volumes caxtoniens. Ces fac-similés n'ont été tirés qu'à fort petit nombre; ils ont de l'intérêt et du prix pour les amateurs qui n'ont guère l'occasion de voir les originaux. PHIL. JUNIOR.

Annonçons ici que sous ce titre : *Fragments d'études et Notes prises dans une bibliothèque*, M. Jacquinet vient de faire paraître chez les éditeurs E. Plon et Cie un livre d'un piquant intérêt qui touche un peu à tout, aux questions les plus attachantes et les plus diverses de notre temps et de tous les temps. C'est un ouvrage que tous les bibliophiles et tous les lettrés liront avec un réel plaisir. Z.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

L'Heptaméron des Nouvelles nouvelles de Marguerite de Navarre, publié sur les manuscrits, par les soins et avec les notes de MM. Le Roux de Lincy et Anatole de Montaiglon. — 8 vol. en 4 tomes (les 4 premiers volumes en vente). Paris, Auguste Eudes. — Prix : 125 fr.

On pourrait penser de prime abord qu'une édition nouvelle de cet ouvrage n'était pas absolument nécessaire et que la librairie courante aussi bien que la haute librairie de luxe avaient produit un nombre suffisant de textes variés de ce chef-d'œuvre immortel. Après Lemerre, Jouaust, Liseux, M. Auguste Eudes a voulu donner au public une édition incomparable; il a pris son temps, il a confié la revision du texte à un célèbre érudit, M. Anatole de Montaiglon, et s'est reposé sur les artistes graveurs les plus habiles. Pour l'illustration de ces contes charmants, il a emprunté enfin, en dehors de onze compositions nouvelles et de nombreux entêtes, fleurons et culs-de-lampe, les soixante-treize gravures d'après Freudenberg à l'édition restée si justement célèbre dans le monde des bibliophiles.

Le texte adopté a été celui de Le Roux de Lincy auquel on a apporté certaines modifications typographiques importantes dans les alinéas et la ponctuation. Cette édition a donc un double caractère : en même temps qu'elle redonne une nouvelle vie aux gravures et vignettes de Freudenberg et Dunker, elle rend pleine justice au beau travail de M. Le Roux de Lincy.

Nous ne nous étendrons pas hors de propos sur les merveilles qui sont encloses dans les quatre premiers volumes parus de cette superbe impression; les notices variées, les annotations, les pièces rarissimes, les armes de la reine de Navarre tirées en chromolithographie à 14 couleurs or et argent; les compositions de Giraud, de Lepec, de Flameng, gravées par Champollion, les culs-de-lampe d'Hédouin et de De Mare font de ce livre un monument artistique élevé à la mémoire de la reine Marguerite, et tous ceux qui ont le culte de cette très haute et très puissante princesse voudront posséder cette œuvre unique, tirée à petit nombre pour les fins amoureux de l'esprit d'autrefois habillé avec tout le luxe et le goût de nos jours.

Œuvres de Millevoye, édition publiée avec des pièces nouvelles et des variantes, par P.-L. Jacob, bibliophile. Eaux-fortes de Lalauze. 3 vol. in-8° écu. Paris, A. Quantin. — Prix : 30 francs.

C'est l'édition posthume des *Œuvres complètes* de Millevoye publiée en 4 volumes vers 1822 chez Ladvocat, par Jean Dumas et Charles Nodier, qui a servi de base à la présente édition. Depuis plus de vingt ans l'érudit bibliophile Paul Lacroix réunissait avec une ardeur extrême toutes les pièces inédites du poète de *la Chute des feuilles* et tous les documents relatifs à sa vie. Les poésies entièrement inédites n'abondaient pas cependant, mais n'y avait-il pas le parfum de l'inédit dans toutes ces pièces fugitives, dans ces chansons et romances éparpillées par Millevoye dans *l'Almanach des Muses*, *l'Almanach des Dames*, *le Chansonnier des Grâces*, *les Étrennes lyriques* et autres publications périodiques du même genre? Le nouvel éditeur le pensa, car avec l'enthousiasme de sa tâche, il recueillit peu à peu ces muses égarées pour les ramener à l'œuvre du poète. L'édition en trois volumes, que vient de mettre au jour l'éditeur Quantin, peut donc être et doit être considérée comme l'unique édition complète des œuvres de Millevoye, si nous en exceptons un petit écrit en prose, sorte de roman, intitulé : *Armand* ou *les Tourments de l'imagination et de l'amour* que le savant publicateur a prudemment écarté, pensant avec sagesse que Millevoye, poète exclusif, ne pourrait qu'être diminué aux yeux du lecteur, si ceux-ci le voyaient patauger dans une prose médiocre et insignifiante.

Cet ouvrage, imprimé avec le plus grand soin, dans un joli format in-8° écu, avec des caractères anglais nets et très lisibles, se recommande aux amateurs par son élégance, l'incontestable valeur de son auteur et aussi par sept très curieuses eaux-fortes, dans lesquelles Lalauze a donné mieux encre que de coutume la note originale de son talent de graveur si souple et si vigoureux à la fois.

M. Charles Louandre a placé en tête de cette édition une *Notice sur Millevoye* très brillante par la forme et la pensée. La notice de M. Paul Lacroix (non destinée au commerce) est tirée à part et semble bouder l'édition à laquelle elle était destinée. Le cher grand Bibliophile Jacob laissera peut-être, au sujet de cette édition de Millevoye, un très intéressant chapitre dans ses *Mémoires;* lui seul pourra nous conter par suite de quels tracas cette notice de LVI pages est jointe solitairement aux *Œuvres de Millevoye*, sur les rayons de la bibliothèque de ses amis intimes et dévoués qui, sans aucun doute, ont seuls le mot de l'énigme.

La Cheminée de Madame de La Poupelinière, par E. Campardon. 1 vol. in-32. Paris, Charavay frères. — Prix : 20 francs.

Un tout mignon volume, la moitié d'un in-octavo, mais un volume charmant qui évoque par son seul titre les célèbres fredaines du temps passé et l'intrigue galante la plus fameuse du XVIII[e] siècle. On sait que le maréchal duc de Richelieu, ce seigneur tout à l'ambre, amoureux de M[me] de la Poupelinière, l'ex-actrice Mimi-Dancourt avait ingénieusement loué un immeuble contigu à l'appartement de cette dame et que, pour ne pas éveiller l'humeur jalouse du mari, il pénétrait de nuit dans la chambre de sa maîtresse, au moyen d'une plaque tournante pratiquée au fond de la cheminée avec tant d'art, que Vaucanson, en la découvrant plus tard, poussait des cris d'admiration.

C'est toute l'histoire relative à cette cheminée merveilleuse et aux amours qu'elle favorisait, que M. E. Campardon a entrepris de nous conter dans le gracieux petit volume publié par MM. Charavay.—L'anecdote est fort piquante par elle-même, et déjà *Soulavie*

nous l'avait contée dans sa *Vie privée du maréchal de Richelieu*, mais M. Campardon l'envisage en érudit, il la place bien dans son milieu, nous présente chacun des personnages de la scène et indique le dénouement avec beaucoup de charme.

Ce livre n'est destiné qu'à un très petit public d'amateurs; son tirage ne dépasse pas deux cent trente-trois exemplaires; mais l'impression est très réussie, et M. Motteroz peut accepter tous nos éloges. Une eau-forte de Greux, très blonde dans le rococo de son ensemble, représente le libertin maréchal pénétrant chez l'épouse du fermier général; de petits entêtes et culs-de-lampe XVIII^e siècle complètent l'heureuse harmonie de ce coquet ouvrage, qui sera bientôt une curiosité recherchée.

Croquis maritimes, par Sahib. 1 vol. in-4°, Paris, Léon Vannier. — Prix : 15 fr.

Bien que nous parlions un peu tard de ce brillant ouvrage, qui fut l'un des succès des étrennes de 1880, nous tenons à le ranger dans la catégorie des livres d'amateurs, car il a droit à toute l'estime des bibliophiles, grâce à la fois à son esprit, à son originalité, à ses compositions très artistiques et à la parfaite exécution de son tirage fait par l'imprimeur Motteroz.

L'an passé, à pareille époque, l'éditeur, M. Léon Vannier (qui est aussi l'auteur d'un coquet et spirituel petit livre : *les Vingt-huit Jours d'un réserviste*), nous présentait *la Frégate l'Incomprise*, qui reçut le plus sympathique et le plus légitime accueil dans le grand public des lecteurs. A cette époque, où on vulgarise la science par des *Voyages extraordinaires* par terre et sur mer, M. Sahib, de son vrai nom Lesage, a tenu à montrer avec un art pratique, comment on devient marin et ce qu'est réellement un navire de guerre; avec lui, nous apprenons à connaître le marin, cet homme dévoué, simple, naïf et fidèle, nous vivons de la vie du bord; nous suivons l'école navale, l'école d'application; nous voyons se dérouler toute cette existence maritime avec ses luttes, sa hiérarchie, sa discipline, et nous assistons à l'armement au port et au branle-bas de combat.

M. Sahib est un artiste merveilleusement doué, son crayon a une vigueur, une sûreté, un brio incomparables. Soit qu'il ait à traiter un sujet humoristique, à camper un matelot ou un amiral, à croquer dans un tableau d'ensemble tout un pêle-mêle de marins en action, soit qu'il mette en relief la coupe élégante d'une frégate cuirassée ou sa mâture chargée de gabiers, il reste toujours puissamment personnel, et ses compositions d'une correction de dessin parfaite forment de petits tableaux qui séduisent et enseignent à la fois. Ces *Croquis maritimes* composent donc un volume d'un intérêt indiscutable, qui convient non seulement aux amateurs d'élite, mais aussi surtout à ces trop romanesques jouvenceaux qui rêvent la gloire de Jean-Bart et qui dans ce livre trouveront la marine réelle sans le fard de l'imagination.

Inventaire des autographes et documents historiques, réunis par M. Benjamin Fillon, décrits par Étienne Charavay. 2 vol. in-4°, Paris, librairie Charavay frères.

Cet important catalogue, dont le premier volume parut en 1878, vient d'être terminé. Après les collections remarquables de MM. Feuillet de Conches, Boutron, Charlard, Chambry et Dubrunfaut, c'est la plus complète des collections privées de l'Europe. M. Benjamin Fillon a passé une partie de sa vie à réunir et à grouper avec un esprit méthodique ce choix d'autographes qu'il a recueillis depuis 1839. Pour tous les amateurs, cet inventaire doit servir de type; c'est en quelque sorte un guide et un manuel du collectionneur. Cette collection est divisée en quinze séries : *Initiateurs-inventeurs, — Chefs de gouvernement, — Hommes d'État, — Révolution française, — Navigateurs, explorateurs, — Savants, érudits, — Écrivains, — Artistes dramatiques, — Architectes, sculpteurs, peintres, graveurs, — Musiciens, — Clergé catholique, — Réformateurs et réformés, — Hommes de guerre, — Vendée contre-révolutionnaires, — Célébrités diverses.*

Cette classification est la conception personnelle de M. B. Fillon; elle embrasse les célébrités de tous les genres et comprend les diverses catégories d'hommes qui ont exercé sur l'humanité, par leurs actes ou leurs écrits, une influence décisive.

Avant que d'être dispersée, cette collection méritait d'être cataloguée, et le monde savant ne saurait se montrer trop reconnaissant pour l'érudit éditeur et archiviste paléographe Étienne Charavay, qui a bien voulu se charger de ce travail considérable.

Ces 2 volumes in-quarto, imprimés par Motteroz sur papier vergé avec un grand nombre de fac-similés dans le texte et hors texte, doivent faire partie de la bibliothèque de tout bibliographe soucieux de posséder sous sa main une réunion de documents du plus grand intérêt pour l'histoire des lettres et des arts.

Mémoire d'Armand Duplessis de Richelieu, évêque de Luçon, écrit de sa main, l'année 1607 ou 1610, alors qu'il méditait de paraître à la cour, publié d'après l'original inédit, avec informations et notes par Armand Baschet. 1 vol. in-8°. Paris, E. Plon et C^e.

C'est au hasard que nous devons la publication de ce précieux document. M. Armand Baschet, qui est un chercheur infatigable, a découvert, sans y songer, cette pièce historique, dans le fonds dit *de Clairambault* à la Bibliothèque nationale. Il nous conte lui-même très spirituellement, dans son avant-propos, la surprise de cette trouvaille, et il insiste comme il convient sur son importance, après avoir fourni des considérations très judicieuses et des déductions savantes sur l'authenticité du manuscrit.

Ce mémoire intitulé : *Instructions et maximes que je me suis données pour me conduire à la cour* est imprimé avec luxe, sur papier de Hollande et tiré seulement à quatre cents exemplaires.

Urbain Grandier et les possédés de Loudun, par Gabriel Legué. Documents inédits de M. Charles Barbier. 1 vol. in-8° jésus. Paris, librairie d'art de Ludovic Baschet. — Prix : 15 fr.

Jusqu'ici le procès d'Urbain Grandier n'avait pu être complètement élucidé. En abordant ce sujet curieux, on tombait dans la fiction comme de Vigny dans son roman de *Cinq-Mars*, sinon dans une exagération de part et d'autre. C'est à peine si on a pu soulever un coin du voile de ce procès passionnant. Les protestants de Loudun nous avaient laissé, il est vrai, des relations manuscrites très détaillées de la possession, et, sur ces documents, le pasteur Aubier a pu faire paraître une histoire assez complète de cette affaire. Mais il y a loin de ces à peu près à la vérité complète

qui jaillit aujourd'hui du bel ouvrage de M. Gabriel Legué. Cet écrivain érudit, sans préjugés dogmatiques, nous démontre comment cette possession démoniaque a pris naissance, quelles en ont été les causes et comment on l'a exploitée à Loudun. Toutes ces explications, claires et nettement présentées, sont scientifiquement basées sur des faits médicaux irréfutables.

M. Ludovic Baschet, l'éditeur d'art, qui marche si hardiment dans la voie du progrès en vulgarisant l'art contemporain, a fait de ce volume une publication très luxueuse, avec portrait de Grandier, facsimilé d'autographes, culs-de-lampe et lettres ornées. Bien plus, cet ouvrage, par sa belle impression sur papier vergé de Hollande, met en relief l'habileté et le bon goût d'un imprimeur peu connu jusqu'ici, M. Bernard Jeune, qui a rivalisé pour cette fois avec les maîtres typographes de ce temps.

Joachim Du Bellay, par Léon Séché. Documents nouveaux et inédits. Eaux-fortes de Pierre Vidal. 1 vol. in-8°. Paris, Didier et Cie. — Prix : 5 fr.

M. Léon Séché est un poète amoureux de la langue du XVIe siècle et des vigoureux sonneurs de sonnets de cette époque. Ainsi que d'autres vont en pèlerinages aux Charmettes, à la fontaine de Vaucluse, à Ferney, lui, par un pieux sentiment d'admiration pour la mémoire de Joachim Du Bellay, il se rend au petit village de Liré qui a donné le jour à l'auteur des *Regrets*.

Dans cette aimable plaquette de 60 pages, M. Léon Séché nous montre le petit Liré, les Angevins et les Bretons de la Loire; puis, après avoir jeté un coup d'œil mélancolique sur les ruines du manoir du poète, il devient généalogiste de la famille Du Bellay et biographe de Joachim. Cette notice sur la vie et les œuvres de Du Bellay est assez élégamment tracée; il était difficile de glaner du nouveau après Sainte-Beuve et Marty-Laveaux, mais le jeune auteur a tenu à fournir sa note personnelle et il a réussi très honorablement. Les collectionneurs des œuvres complètes de Du Bellay pourront donc joindre aux documents qu'ils ont déjà réunis la coquette et très piquante plaquette de M. Léon Séché, enrichie de deux eaux-fortes qui représentent les ruines du manoir de la Trumellière et le château moderne récemment restauré.

Les Chefs-d'œuvre inconnus. *Le Faux Chevalier de Warwick*, publié par P.-L. Jacob, bibliophile. 1 vol. in-8°, écu. Paris, D. Jouaust. — Prix : 6 fr.

Cette charmante collection, publiée à la librairie des Bibliophiles par M. Paul Lacroix, en est presque encore à son début, et déjà elle a sa place dans la bibliothèque de tous les amateurs raffinés. C'est en effet une idée heureuse, et qui devait séduire tous les bibliophiles, que de réunir, dans une collection faite à leur intention, certaines œuvres, presque ignorées, de nos grands écrivains, et d'autres productions remarquables qui n'ont vu le jour que pour tomber immédiatement dans l'oubli, entraînant avec elles jusqu'aux noms de leurs auteurs. Ces curiosités littéraires, dont l'impression est due aux presses artistiques de D. Jouaust, sont présentées au public sous une forme élégante destinée à les venger de l'injuste abandon où elles étaient tombées, et au charme d'une typographie de luxe vient se joindre l'attrait de gravures à l'eau-forte dues à M. Lalauze.

Le nouvel ouvrage que nous offre aujourd'hui cette collection est le récit des *Aventures du faux chevalier de Warwick*, une des productions les plus curieuses du XVIIIe siècle, et qu'on n'a pas craint de comparer aux aventures de *Manon Lescaut*. C'est une œuvre à signaler aux amateurs du vrai naturalisme, non pas de celui qui aggrave la grossièreté de la pensée par la brutalité de l'expression, mais de celui qui joint au respect de la langue une élégance de style qui fait tout passer. La publication de ce récit presque inconnu est une véritable bonne fortune pour les amateurs de curiosités littéraires.

La Légende de Pierre Faifeu, publiée par D. Jouaust, avec une préface par le bibliophile Jacob, 1 vol. in-12. Paris, *librairie des Bibliophiles*. — Prix : 10 fr.

La Légende de Pierre Faifeu, imitateur de Villon, nous a été promise bien des fois sans voir le jour. Autrefois le libraire Delahays l'annonçait dans sa *Bibliothèque gauloise* et Willem dans sa collection de poètes du XVIe siècle. M. Jouaust n'a point fait de promesse, mais il a fait paraître tout à coup ce très curieux volume où les *passe-temps* de Faifeu sont empreints d'une gaieté toute rabelaisienne. Il faut lire l'excellente préface du bibliophile Jacob qui sert de début à cette joyeuse légende contenant la singularité, la gentillesse et la subtilité d'esprit de ce charmant rimeur de bohême.

VOLUMES RECOMMANDÉS

Nouvelles à l'eau-forte, par la Société *les Têtes de bois*, avec cinq eaux-fortes par A. Besnus, E. Delacroix, Jules Garnier et E. Morand. Recueil de jolis contes des littérateurs aimables qui font partie d'un dîner connu sous la dénomination des *Têtes de bois*. Paris, 1 vol. in-8°, chez Alphonse Lemerre.

Poésies d'Armand Silvestre, dans le format in-18 elzévirien, chez le même éditeur.

Ces poésies, qui datent de 1866 à 1872, forment une partie du bagage poétique du spirituel poète des *Sonnets païens* dont George Sand disait : « Voici de très beaux vers. Passant, arrête-toi et cueille ces fruits brillants, parfois étranges, toujours savoureux et d'une senteur énergique, » et le passant s'arrête, car il connaît Armand Silvestre, qui n'est pas un élégiaque mais un vigoureux rimeur, amoureux de la femme et des sensations puissantes. Au reste, en prenant place dans la *Petite Bibliothèque littéraire* de Lemerre, Armand Silvestre est enrégimenté glorieusement dans ce petit corps d'élite des poètes de talent qui vont *ad posteros*.

Œuvres de Alphonse Daudet : *Le petit Chose*, chez Lemerre, dans la *Petite Bibliothèque elzévirienne*; un ravissant ouvrage, l'une des œuvres les plus exquises de Daudet, qui n'attend que des eaux-fortes, pour être le plus mignon chef-d'œuvre de cette jolie collection d'auteurs contemporains. Même après *le Nabab* et *les Rois en exil*, surtout peut-être après ces deux romans, on aime à retrouver le Daudet de la première manière, l'auteur des *Lettres de mon moulin* et des *Amoureuses*. — M. Lemerre nous donnera-t-il bientôt la seconde partie de cette suite de nouvelles si originales : *les Femmes d'Artistes*? Que de lecteurs délicats et que de bibliophiles appuieront avec nous sur ce point d'interrogation !

UBI.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

M. le président du Cercle de la Librairie a reçu de M. le ministre de l'instruction publique la lettre suivante :

« Paris, 3 mars 1880.

« Monsieur le président,

« Pour répondre à diverses demandes d'éclaircissements qui m'ont été adressées par des éditeurs, je ne crois pouvoir mieux faire que de recourir à votre intermédiaire et de résumer dans les lignes qui suivent les décisions prises par le ministre de l'instruction publique, en ce qui concerne les livres scolaires de divers genres.

« 1° Les livres classiques destinés à l'enseignement secondaire sont soumis à l'examen d'une commission qui ne publiera son catalogue qu'au mois d'août prochain.

« 2° Les livres destinés aux bibliothèques de quartier et aux bibliothèques des professeurs et les livres de prix des lycées et collèges, sont soumis à l'examen de la même commission. Les listes des livres approuvés sont publiées, au fur et à mesure des décisions de la commission, dans le *Journal général de l'instruction publique*. Un premier fascicule du catalogue général sera publié fin mai.

« 3° Les livres destinés aux bibliothèques populaires (bibliothèques populaires libres, bibliothèques populaires communales, bibliothèques populaires des écoles) sont soumis à l'examen d'une autre commission subdivisée, par l'arrêté du 10 janvier 1880, en trois sections. Le catalogue des livres admis pour les bibliothèques populaires libres et communales comprendra plusieurs fascicules dont le premier vient d'être publié. Un catalogue plus restreint, extrait du précédent et indiquant les livres plus spécialement destinés aux bibliothèques populaires des écoles (bibliothèques scolaires), est en préparation et sera publié dans le courant de l'année. Il est entendu que, jusqu'à la date de cette publication, le catalogue actuel des bibliothèques populaires tient lieu du catalogue des bibliothèques scolaires. Il est entendu également que l'on pourra toujours puiser dans celui-là pour compléter celui-ci.

« 4° Les livres de prix des écoles primaires, dont on avait entrepris à diverses époques de dresser un catalogue, ne donneront lieu à aucun travail de ce genre. Par suite de la décision ministérielle notifiée dans la circulaire du 13 janvier 1880, il ne sera dressé aucune liste d'ouvrages recommandés. Cette décision a pour conséquence le retrait de toutes les autorisations accordées pendant la période où l'administration avait essayé la rédaction d'un catalogue, notamment de celles qui ont été publiées dans les n° 434, 435 et 436 du *Bulletin administratif de l'instruction publique*.

« MM. les éditeurs sont donc priés, pour éviter toute confusion, de vouloir bien, dans leurs catalogues : 1° en ce qui concerne les ouvrages examinés par la commission des livres d'enseignement secondaire, spécifier s'ils sont admis comme livres de classe ou comme livres destinés soit aux bibliothèques de quartier, soit aux bibliothèques des professeurs, ou comme livres de prix; 2° en ce qui concerne les livres de prix de l'enseignement primaire, supprimer absolument toute indication d'approbation accordée par le ministre.

« J'espère, monsieur le président, que vous voudrez bien communiquer ces éclaircissements à MM. les membres du Cercle ainsi qu'à la rédaction du *Journal de la Librairie*.

« Veuillez agréez, monsieur, le président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« *Le chef de cabinet,*

« ALFRED RAMBAUD. »

Le gouvernement a interdit l'entrée et la vente en France des brochures suivantes :

Les Proscrits français et leurs calomniateurs. Genève, brochure in-8°.

S. M. Alexandre II le Libérateur. Essai biographique, par Pierre Alisoff.

Cette dernière brochure a deux éditions : l'une de format in-8° (24 p.) et imprimée à Genève en langue russe; l'autre de format in-12 (20 p.) est écrite en français et imprimée à Bordighiera.

Les élections pour le Conseil supérieur de l'instructioe publique auront lieu le 15 avril. Un scrutin d'essai, organisé par la direction du *Bulletin de correspondance universitaire,* aura lieu le samedi, veille de Pâques, à deux heures de l'après-midi.

Pour les Facultés des lettres et des sciences, MM. Paul Janet et Paul Bert ont accepté la candidature. On annonce aussi celles de MM. Reynal, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, J. Denis (Caen) et Duméril (Toulouse).

On a souvent discuté la question de l'époque à laquelle devaient paraître les *Mémoires de Talleyrand.* Quand Talleyrand mourut, en 1838, il laissa son manuscrit à M. de Bacourt, en prescrivant de le publier trente ans après sa mort à moins que des circonstances particulières ne justifiassent un délai plus grand. M. de Bacourt mourut en 1865 et demanda à MM. Andral et Châtelain, à qui il léguait les *Mémoires,* d'en retarder l'impression, c'est-à-dire jusqu'en 1888. On dit que cette décision a été motivée par des passages relatifs à M. Thiers.

La Revue politique nous apprend que la publication de la correspondance de Pierre-le-Grand sera achevée dans le courant de l'année et annonce l'impression de cinquante lettres de Grimm adressées à l'impératrice Catherine II.

Une Indiscrétion. — Nous venons d'apprendre avec plaisir que le charmant ouvrage de M. Émile Desbaux, *le Jardin de M[lle] Jeanne,* publié chez Ducrocq, et dont nous avons parlé dans *le Livre* avec éloges, venait d'être choisi par la commission de l'Académie française pour être couronné en juillet prochain.

Les Anglais se vantent de posséder dans leur grande bibliothèque du British Museum (aujourd'hui éclairée, le soir, à la lumière électrique, comme nous l'avons dit dernièrement), la collection d'ouvrages chinois la plus considérable qui existe en dehors du Céleste-Empire. Cette collection se compose de plus de 20,000 volumes; elle est entièrement cataloguée; le catalogue en est imprimé, et, par conséquent, les savants peuvent obtenir facilement tout ce qu'ils désirent dans cette branche des connaissances.

C'est pour augmenter cette collection que l'administration du British Museum a fait, il y a quelques temps déjà, l'acquisition d'une grande encyclopédie, comme les Chinois seuls peuvent en faire : c'est l'encyclopédie publiée sous les auspices du fameux empereur Kang-hi ou Khange.

Le *Library Journal,* organe de l'association des bibliothécaires américains et anglais réunis, nous donne sur cette encyclopédie, dont on a déjà parlé lors de son acquisition, des détails fort curieux :

Les Chinois ont depuis longtemps un faible pour ces ouvrages encyclopédiques qui résument tout l'ensemble des sciences. Dès le IX[e] siècle, on fit en Chine une encyclopédie de 200 volumes.

Ce travail fut ensuite éclipsé par celui qu'ordonna l'empereur Young-loh, qui forma le projet de coordonner en un seul corps d'ouvrage tous les livres parus à son époque. On y employa 2,169 personnes; cette encyclopédie résumait 22,877 ouvrages, et n'avait pas moins de 60 volumes de tables. Il avait d'abord été question d'imprimer l'ouvrage, on y renonça; mais il en existe encore un exemplaire manuscrit au collège de Han-lin.

Toutes ces entreprises pâlissent à côté de celle de l'empereur Kang-hi, qui exécuta la sienne vers la fin de son glorieux règne. Cette encyclopédie est connue sous le nom de *Tu Shuh Tsih Ch'eng.* L'éditeur fut un nommé Tsiang T'ing Sih, né en 1680 et mort vers 1745.

La compilation fut faite sur les plans de l'empereur lui-même et d'après la classification qu'il avait adoptée. Chaque science y est traitée en un grand nombre de livres ou *kuan,* dont deux forment un volume. Ce sont l'astronomie et les mathématiques qui ouvrent la marche avec 100 kuan ou 50 volumes. La description de l'empire chinois ne comprend pas moins de 1,544 kuan ou 772 volumes. La série consacrée à l'éducation est de 150 volumes. Enfin, il n'y a pas moins de 10,000 kuan dans cette collection, par conséquent moins de 5,000 volumes.

On fit pour cet ouvrage une fonte de types mobiles, contenant 250,000 pièces en cuivre. Pendant un grand nombre d'années, ces caractères furent, dit-on, conservés dans la salle dite des Héros de la guerre (*Military Heroes' Hall*). Probablement quelques-uns de ces caractères furent volés et le gardien craignit que ce larcin ne fût découvert. Au commencement du règne de King-lung, on suggéra donc l'idée de fondre ce cuivre pour en faire des monnaies. Ce fut un misérable calcul. On fit un piètre profit; mais en même temps on fit une grande perte. Ajoutons qu'auparavant, on avait eu soin de tirer à l'aide de ces caractères une plus petite édition de l'encyclopédie.

Quant à la grande édition, celle acquise par le British-Museum, elle reste, après cette destruction des caractères dout nous venons de parler, un des ouvrages les plus rares qui existent. Et, en effet, on n'en connaît pas d'autre exemplaire complet en Europe. La Bibliothèque nationale de Paris a, paraît-il, des portions de cet ouvrage; mais, dit le journal, seulement à l'état de fragments.

Nous avons parlé tout à l'heure des volumes composant l'ouvrage; mais il faut s'entendre sur le sens du mot volumes. Ces volumes chinois sont, comme on sait, imprimés sur des feuilles de papier mince où l'impression ne couvre qu'un seul côté. Le tout est contenu en 520 *han* ou boîtes-tiroirs.

Dans l'exemplaire du British-Museum, les fautes typographiques ont été corrigées de cette façon : on a coupé les endroits défectueux, et on les a remplacés par des bandes de papier, collées au bas des pages, et où les mots sont écrits ou plutôt imprimés plus correctement.

Le rapport de la Commission des manuscrits historiques qui doit être présenté cette année au Parlement signale l'existence en Angleterre de collections de manuscrits de la plus haute importance. Depuis le précédent rapport sur les travaux de cette Commission, la collection du comte d'Ashburnam, qui est depuis longtemps considérée comme une des plus belles du royaume, a été livrée aux investigations de la Commission. Pour en dresser un inventaire satisfaisant, il faudra une mise de fonds considérable pendant quelques années, mais la richesse des matériaux historiques et littéraires qui sont mis à la disposition des savants compensera amplement ces dépenses.

Un autre travail très important pour la connaissance approfondie des règnes d'Élisabeth et de Jacques I[er], c'est le *Catalogue des manuscrits du marquis de Salisbury à Hatfield,* entrepris au mois d'avril dernier par la Commission et qui exigera probablement aussi quelque temps. En réalité, les travaux en cours d'exécution sont trop considérables pour que la commission puisse entreprendre, quant à présent, l'inspection de nouvelles collections.

M. Alfred Vanault, homme de lettres, à qui l'on doit certains ouvrages, comme *la Géographie en estampes, les Veillées des salons, le Génie des arts, le Panorama des peuples,* etc., qui ont dû avoir leur heure de succès dans le temps, est décédé à Paris en 1846, laissant pour unique héritière sa sœur, M[lle] Marie Vanault.

Celle-ci fait aujourd'hui un procès à l'éditeur des œuvres de son frère, M. Bédelet, en prétendant qu'elle n'aurait jamais pu obtenir de ce dernier la reddition du compte des droits d'auteur du défunt.

Elle soutient qu'elle est désormais, par l'expiration du délai de trente années depuis la mort de son frère, propriétaire exclusive des œuvres de M. Vanault, et qu'elle est en droit de bénéficier des lois sur la propriété littéraire de 1844, 1854 et 1866.

Après avoir entendu Me Genets, avocat de la demanderesse, et Me Rivolet pour M. Bédelet, le Tribunal, estimant que Mlle Vanault ne rapportait aucune preuve que M. Bédelet fût encore son débiteur et que, dans ces conditions, il n'y avait pas lieu de rechercher si la loi de 1866 a eu ou non pour résultat de prolonger pendant cinquante ans les droits des héritiers des auteurs et compositeurs, a déclaré Mlle Vanault mal fondée dans sa demande et l'a condamnée aux dépens.

(Tribunal civil de la Seine, 1re chambre. — Présidence de M. Boulanger. — Audience du 28 février).

La statistique de la librairie allemande pour l'année 1879 accuse une augmentation sur 1878 pour le nombre total des ouvrages publiés (14,179 au lieu de 13,912), mais une diminution sensible pour toutes les sections pouvant se ranger sous la rubrique *belles-lettres*. Les genres qui gagnent du terrain sont la jurisprudence, la politique, la pédagogie et la statistique. Rien pour l'imagination ni pour le goût. Quant à la science, elle reste stationnaire.

Nous recevons de l'*Association littéraire internationale* la circulaire suivante relative à la troisième session du Congrès littéraire international qui se tiendra à Lisbonne du 1er au 10 juin prochain :

« Paris, mars 1880.

« Monsieur et cher confrère,

« Il y a deux ans se réunissait, à Paris, sous la présidence de M. Victor Hugo, le premier Congrès littéraire international.

« A l'appel qui leur avait été adressé par la Société des gens de lettres de France, des littérateurs, des publicistes, des éditeurs du monde entier avaient répondu ; et, pour la première fois, les droits de la propriété littéraire étaient nettement formulés et définis.

« Aujourd'hui, en effet, il est admis comme vérités incontestables *que le droit de l'auteur sur son œuvre constitue, non pas une concession de la loi, mais une des formes de la propriété qui doit être garantie par le législateur, et que toute œuvre littéraire, scientifique, dramatique, musicale ou artistique, doit être traitée, dans les pays autres que son pays d'origine, suivant les mêmes lois que les œuvres d'origine nationale; en un mot, que la propriété intellectuelle est aussi sacrée et aussi respectable que toutes les autres propriétés.*

« Mais là ne devait pas se borner l'œuvre du Congrès de Paris.

« D'importantes résolutions concernant les intérêts de la production intellectuelle avaient été prises; toutefois certaines questions n'avaient pu qu'être effleurées; il était indispensable qu'une réunion d'hommes compétents continuât l'œuvre commencée.

« Cette préoccupation du Congrès de Paris, ayant un double caractère de fraternité littéraire et d'utilité pratique, se traduisit par la fondation d'une Association dont l'objet est la défense et la propagation des principes de la propriété littéraire, l'organisation de relations régulières entre les sociétés littéraires et les écrivains de tous les pays, et enfin l'initiative de toutes fondations présentant un caractère littéraire international.

« Exécutrice des volontés du Congrès, l'*Association littéraire internationale* a reçu le mandat de convoquer, chaque année, dans une ville différente, une réunion d'hommes de lettres et d'éditeurs de toutes les nations, à l'effet d'étudier les moyens les plus efficaces pour sauvegarder les intérêts de la propriété littéraire dans les rapports internationaux.

« Obéissant à ce mandat, l'Association organisa, l'an dernier, le Congrès de Londres.

« Pendant cette deuxième session, furent votés les statuts définitifs de la nouvelle Association et étudiées les questions de traduction et d'adaptation qui, très complexes, attendent de résolutions ultérieures une solution pratique. Dans ce but, la ville de Lisbonne a été désignée comme lieu de réunion du futur Congrès littéraire international.

« Cette troisième session sera inaugurée à Lisbonne, sous la présidence de Sa Majesté le roi de Portugal, le 1er juin prochain — époque qui coïncidera avec la célébration du troisième centenaire du poète Camoëns.

« Tous les efforts de l'Association tendront à donner à cette solennité le plus grand éclat possible.

« Le comité exécutif a pensé, monsieur et cher confrère, que vous voudriez bien participer à ce mouvement civilisateur, soit en assistant personnellement au Congrès, soit en y envoyant le résultat de vos études sur les questions qui rentrent dans le cadre de l'Association.

« Les adhésions au Congrès de Lisbonne devront être parvenues au siège de l'Association, 51, rue Vivienne, à Paris, le 1er mai au plus tard.

« En conséquence de ces résolutions, nous vous prions, monsieur et honoré confrère, de vouloir bien nous faire connaître votre décision avant l'époque ci-dessus indiquée.

« Nous serons heureux et reconnaissants de recevoir une réponse favorable, et, dès maintenant, nous vous donnons l'assurance que le plus fraternel accueil vous est réservé.

« Veuillez agréer, monsieur et cher confrère, l'expression de nos sentiments les plus dévoués.

« *Les membres du Comité exécutif.* »

On annonce l'apparition d'une Revue consacrée à l'histoire et à la statistique de l'Ordre des Bénédictins. Titre : *Zeitschrift für Geschichte und Statistik des Benediktinerordens.* Cette Revue sera dirigée par dom Maur Kinter, archiviste d'un monastère de Moravie.

M. Zévort, professeur au lycée Henri IV, a soutenu, le 21 février dernier, devant la Faculté des lettres de Paris, les deux thèses suivantes pour le doctorat. Thèse latine : *De Gallicanis imperatoribus.* Thèse française : *Le marquis d'Argenson et le ministère des affaires étrangères du 18 novembre 1744 au 10 janvier 1747.*

La *Revue critique* annonce que son collaborateur, M. Hanotaux, va publier pour *la Cambden Society* un mémoire très curieux de Mme de Motteville, rédigé

pour servir à l'oraison funèbre de Henriette-Marie, femme de Charles Ier d'Angleterre, par Bossuet. Le grand orateur a eu certainement ce mémoire entre les mains et il en a tiré presque textuellement plusieurs passages de son discours.

Un legs important vient d'être fait par le docteur Emmanuel Bourdon aux internes de l'hôpital Tenon : il leur a laissé sa bibliothèque scientifique, qui ne comprend pas moins de deux mille volumes.

Il sera ouvert, à Paris, dans une des salles de la bibliothèque de l'Arsenal, une session d'examen pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire dans les bibliothèques universitaires ou bibliothèques des facultés des départements.

Cette session s'ouvrira le 21 juin prochain.

D'après les renseignements de *la Revue critique*, M. Pouy, connu par ses *Recherches sur l'imprimerie et la librairie à Amiens et dans le département de la Somme* vient d'achever un travail dont il s'occupe depuis plus de vingt ans et qui porte le titre de *Dictionnaire bibliographique du département de la Somme.*

La Commission des voyages et missions scientifiques vient d'accorder les missions suivantes : M. Castan, mission en Italie pour étudier les monuments de ce pays et les comparer aux monuments gallo-romains; M. Derembourg, mission en Espagne, pour étudier et inventorier les manuscrits arabes disséminés dans la péninsule; M. Constans, mission en Angleterre, pour collationner les manuscrits du Roman de Thèbes; M. Morel Fatio, mission en Espagne, pour rechercher les documents nécessaires à la rédaction des catalogues espagnols de la Bibliothèque nationale et étudier les ouvrages d'un chroniqueur du XIIIe siècle, Jean Gil de Zamora.

M. Duruy, ancien ministre, est parti pour Rome et Naples afin de surveiller lui-même les reproductions d'antiques destinés à sa grande *Histoire romaine.*

On parle de publier les mémoires d'Alphonse Esquiros. C'est M. E. Béliard, son exécuteur testamentaire, qui réunit les lettres de l'auteur de *l'Évangile du peuple.*

La Photographie à la Bibliothèque nationale. — On vient de prendre une bonne mesure. Un atelier de photographie spéciale a été installé à la Bibliothèque nationale pour la reproduction de certaines œuvres précieuses consacrées à la Réserve, dont on n'avait qu'un exemplaire original et qui, par leur nature ou leur usage, sont plus exposés que d'autres aux détériorations. Ces œuvres n'étaient livrées au public qu'avec beaucoup de difficultés et de restrictions et à une table spéciale.

L'atelier de photographie est installé au-dessus de la salle de travail des estampes. Les travaux de reproduction seront exécutés par les soins de la direction et sous la surveillance d'un employé spécialement attaché à ce service. Les ouvrages à reproduire ne seront confiés qu'un à un au service; ils ne seront tirés qu'à un nombre déterminé d'exemplaires et les clichés seront ensuite détruits. Aucun exemplaire ne devra être livré au commerce, mais dans certains cas, on pourra en envoyer des épreuves aux musées et aux bibliothèques de province qui en auraient besoin pour leurs collections, et dans le cas où ces ouvrages auraient pour eux un intérêt local, aux points de vue littéraire, géographique ou artistique.

Grâce à ces reproductions, la Bibliothèque nationale pourra livrer plus facilement ces ouvrages aux lecteurs et travailleurs de ses salles.

La Revue politique et littéraire a fait, ainsi qu'il suit, le relevé des traductions nouvelles :

Le roi de Portugal continue ses traductions de Shakespeare. Il vient de faire paraître *le Marchand de Venise.* Un des poèmes de Longfellow, *Evangilina*, a eu les honneurs de deux traductions portugaises, l'une au Brésil, l'autre au Portugal. D'autre part, la *Luisiade* a été mise en vers anglais par M. Robert F. Duff.

Olivier, de M. François Coppée, vient de paraître en vers allemands, avec une préface de M. Paul Lindau.

Un écrivain anglais, M. Fazakerley, mène de front la traduction des *Fables* de La Fontaine et celle des *Orientales* de Victor Hugo. Les livres I et II des *Fables* et une première série des *Orientales* ont paru en même temps.

Mme Hyacinthe Loyson vient de traduire en français les conférences faites à Munich, en 1872, par M. Dœllinger sur *la Réunion des Églises*, d'après la rédaction de M. Oxenham, faite avec l'autorisation et le concours de l'auteur. Une forte brochure, Fischbacher.

Le troisième centenaire de Camoëns sera célébré cette année à Lisbonne.

A cette occasion, un Congrès littéraire international tiendra dans la capitale du Portugal sa troisième session.

On parle d'une série de fêtes qui seraient données par le roi dom Louis, par le gouvernement et la municipalité, aux membres du Congrès.

Le roi de Portugal fait partie du comité d'honneur de l'Association littéraire internationale dont Victor Hugo est le président.

M. Augustin Challamel, bibliothécaire à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, est nommé conservateur adjoint au même établissement.

M. de Vogué, ancien ambassadeur à Vienne, prépare en ce moment une édition définitive des *Mémoires de Villars.*

On sait que M. de Vogué est possesseur du manuscrit des mémoires du maréchal.

On classe en ce moment à l'École des beaux-arts le magnifique cadeau de M. le sénateur Schœlcher :

plus de cinq cents ouvrages concernant l'histoire de l'art et de l'archéologie.

La plupart d'entre eux sont illustrés.

A citer: les éditions hollandaises du XVII[e] siècle; le *Faust*, de Delacroix; douze volumes grand in-folio, reproduisant les chefs-d'œuvre de tous les pays de l'Europe; enfin, des cartons contenant les caricatures les plus remarquables parues depuis le XIV[e] siècle jusqu'à nos jours.

Voici le programme des questions mises au concours pour l'année 1880, à l'Académie des sciences, lettres et arts de Bordeaux :

Prix d'éloquence. — L'Académie met au concours l'*Éloge de l'architecte* Louis.

Histoire. — L'Académie met au concours les sujets suivants :

1° Origine des tailles et des aides en Guyenne;

2° Monographie d'une ou de plusieurs villes ou communes du département de la Gironde;

3° Monographie, soit écrite, soit figurée, d'un ou de plusieurs des anciens monuments de la Guyenne : églises, monastères, châteaux, etc.;

4° Des *Notices biographiques* sur les hommes remarquables qui ont appartenu soit à la province de Guyenne, soit au département de la Gironde;

5° Notice historique sur la Société du *Musée de Bordeaux*, fondé en 1783.

Linguistique. — Il serait désirable de posséder un glossaire général de la langue gasconne parlée dans la Gironde.

Pour qu'il fût complet, il faudrait qu'on y trouvât non seulement les synonymes et les équivalents, mais encore et surtout les variations des mots dans les divers dialectes du pays.

La rédaction d'un pareil ouvrage ne sera possible qu'à la condition d'avoir été précédée par la publication de glossaires spéciaux, embrassant des localités plus ou moins étendues, mais toujours assez restreintes pour qu'un même auteur puisse en posséder complètement et exactement le dialecte.

L'Académie engage les hommes d'étude à diriger leurs recherches sur cet objet, avant que l'usage du français, se généralisant de plus en plus, ait fait disparaître ces vieux idiomes, dont la connaissance est indispensable pour l'intelligence des documents historiques et des poésies d'une grande partie du moyen âge.

En conséquence est proposée la question suivante :

« Donner de la langue gasconne, parlée dans le département de la Gironde, un lexique joignant, à une nomenclature exacte et aussi complète que possible, des mots d'une localité déterminée, la définition de ces mots et l'explication précise de leurs acceptions, sans oublier leur emploi spécial dans les idiotismes, adages, proverbes, dictons agricoles, noëls et vieilles chansons. »

L'Académie demande en outre :

1° Un glossaire spécial des documents gascons contenus dans le *Livre des Bouillons* et le *Registre de la Jurade* publiés par la Commission de publication des Archives de Bordeaux;

2° Un recueil aussi complet que possible de tous les proverbes et dictons en langue gasconne usités dans le département de la Gironde, avec indication, s'il y a lieu, des origines et un classement méthodique qui facilite les recherches.

Histoire naturelle. — « Dénommer, décrire et classer tous les êtres vivants (spécialement les insectes) qui, dans la Gironde, peuvent être rencontrés sur la vigne à divers états de leur développement, soit qu'ils vivent aux dépens de cette plante, soit qu'ils l'aient prise seulement comme support accidentel. Tracer le tableau de leurs caractères distinctifs, en les présentant en termes aussi élémentaires que précis. Accompagner le mémoire des planches nécessaires à l'intelligence du texte. »

Agriculture. — L'Académie laisse le concours ouvert sur la question suivante :

« Étudier les inondations et leurs causes; rechercher les moyens d'y remédier; application spéciale au bassin de la Garonne. »

Elle propose en outre de faire « l'historique des progrès de l'agriculture, au XIX[e] siècle, dans le sud-ouest de la France, notamment dans la Gironde. »

Physiologie. — 1° Étudier l'action toxicologique du cuivre et de ses composés; examiner en particulier le *cuprisme chronique* et la question de l'emploi des préparations de cuivre dans l'industrie des conserves alimentaires;

2° Étudier l'action physiologique des produits de désassimilation, et particulièrement des *bases musculaires*. Étudier notamment l'urémie, la cholestérémie, etc.

Beaux-Arts. — L'Académie, convaincue de la nécessité et de la possibilité de créer à Bordeaux une École des beaux-arts, décernera un prix à l'auteur du meilleur mémoire sur l'organisation de cette École.

Elle récompensera aussi les meilleurs travaux relatifs à l'histoire des arts (architecture, peinture, sculpture, gravure et musique) dans l'ancienne province de Guyenne.

Poésie. — Pour le concours de poésie, le choix du sujet est laissé aux auteurs.

Veut-on savoir le tirage et le capital approximatif des principaux journaux d'outre-Manche ?

Le *Times* tire à 83,000 exemplaires et représente un capital de 5,000,000 de livres sterling.

Le *Standard* met en vente 145,000 exemplaires, avec un capital de 2,000,000 de livres.

Le *Telegraph* a un tirage de 200,000, son capital est de 1,000,000 de livres.

Le *Daily News* tire à 125,000 et représente la valeur de 1,000,000 de livres.

On sait que la livre sterling vaut 25 francs.

Le chiffre des annonces du *Times* dépasse celui des trois autres journaux réunis.

Les salles de travail et de lecture de la Bibliothèque nationale ont été fermées depuis le mardi 16 mars, jusqu'au lundi 29.

La Société de secours mutuels de l'Imprimerie typographique a tenu dernièrement sa première réunion dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Le rapport dont il a été donné lecture établit que cette société, créée il y a six mois à peine, compte déjà cinq cents membres participants et cent membres honoraires, et que, malgré les frais de premier établissement et les secours et indemnités distribués, son avoir s'élève actuellement à plus de 10,000 fr.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'apprendre la mort d'un des membres les plus distingués de la presse parisienne, M. Ernest Dottain, qui depuis quinze ans appartenait à la rédaction du *Journal des Débats*.

Ancien professeur de l'Université, auteur d'un cours d'histoire bien connu à l'usage des lycées, M. Dottain était une sorte d'encyclopédie vivante. Son savoir étendu était doublé d'une mémoire prodigieuse. Il connaissait à fond l'histoire de notre pays et celle de l'étranger : versé à fond également dans la connaissance de la géographie, il rendait d'inappréciables services à son journal, dans lequel il traitait les questions de politique extérieure, d'érudition et d'enseignement.

Le 28 janvier dernier est mort, âgé de soixante-huit ans, à Montlignon (Seine-et-Oise), dans la retraite qu'il s'était créée, un artiste lithographe d'un incontestable talent, Pierre-Émile Desmaisons, qui, après une carrière des plus laborieuses, a laissé un certain nombre d'œuvres fort remarquées en leur temps.

M. Desmaisons a reproduit spécialement les tableaux de Vidal; on lui doit un nombre considérable de portraits.

Il avait obtenu : une médaille d'or à Bruxelles, une première médaille à Paris en 1848, une mention honorable en 1855, et deux rappels en 1861 et 1863; enfin la croix de la Légion d'honneur, le 5 juillet 1863.

Charles Nègre, l'inventeur de la gravure héliographique, est mort à Grasse le mois dernier.

L'un des poètes les plus populaires de la Bretagne armoricaine vient de disparaître. M. l'abbé Henry est mort à l'âge de soixante-seize ans, à Quimperlé. Savant linguiste, poète plein d'originalité, musicien distingué, il contribua dans une large mesure à propager la réforme faite par Le Gonidec dans l'idiome armoricain.

Mme Gonzalès, femme de M. Emmanuel Gonzalès, délégué de la Société des gens de lettres, vient de succomber à une longue et douloureuse maladie. Il n'est personne dans la grande famille des lettres, qui ne s'associe au deuil profond que laisse au cœur de notre confrère la perte de celle qui fut la compagne dévouée de ses veilles et de ses labeurs.

M. Gabriel de Chénier, neveu des deux poètes, André et Marie-Joseph Chénier, vient de mourir à Jouy-en-Josas, près de Versailles.

M. de Chénier était un ancien chef de bureau du ministère de la guerre. Il a publié chez Lemerre une très curieuse édition des œuvres d'André Chénier avec les variantes et les notes du poète.

Le nom de Chénier s'éteint avec lui.

Le docteur Bernard Desbarreaux, professeur honoraire à l'École de médecine, ancien interne des hôpitaux de Paris, membre de l'Académie des sciences, de la Société de médecine de Toulouse, vient de mourir dans cette ville à l'âge de quatre vingt-deux ans.

En dehors de son mérite professionnel, qui le fit à Toulouse l'un des principaux héritiers de la clientèle de Viguerie, Bernard Desbarreaux occupa une place éminente dans la bibliographie française. Sa bibliothèque, qu'il mit quarante ans à former, était une des curiosités de Toulouse. L'an dernier, il avait cédé pour 90,000 fr. une partie de ses richesses à M. Potier, libraire à Paris, mais le savant docteur avait conservé tous les livres rarissimes qu'il possédait sur Toulouse. La municipalité achètera, dit-on, cette collection unique pour la placer dans la bibliothèque municipale. Nous lui consacrerons ici prochainement une étude spéciale.

M. de Fourmont, bibliothécaire adjoint de la ville de Nantes depuis 1848, vient de mourir au mois de janvier dernier.

On doit à M. de Fourmont les *Annales universelles, contenant l'histoire du monde, de la création à Jésus-Christ,* ainsi qu'une *Histoire de la Chambre des Comptes de Bretagne.*

M. Paul Devaux, l'un des principaux fondateurs de la nationalité belge, est mort récemment. M. Devaux a publié plusieurs ouvrages, notamment : *Mémoire sur les guerres médiques; — Études politiques sur les principaux événements de l'histoire; — Études sur les principaux événements de l'histoire romaine.*

On annonce le décès à Bordeaux d'un ancien professeur d'histoire, M. Feuilleret, qui avait publié, en collaboration avec M. de Richemont, la *Biographie de la Charente-Inférieure.* On doit à M. Feuilleret des études sur saint Louis et sur les grands navigateurs du xve siècle.

M. Granier de Cassagnac, mort le 31 janvier dernier, a laissé de nombreux ouvrages.

Nous citerons entre autres : *Histoire des classes ouvrières et des classes bourgeoises,* 1837; — *Histoire des classes nobles et des classes anoblies,* 1840; — *Histoire des causes de la Révolution française,* 1850; — *Histoire du Directoire,* 1831-1856; — *Histoire de la chute de Louis-Philippe, de la Révolution de février et du rétablissement de l'empire,* 1856; — *Antiquité des patois, antériorité de la langue française sur le latin,* 1859.

M. G. de Cassagnac a collaboré aux *Débats,* à la *Revue de Paris,* à *la Presse,* à l'ancien *Globe,* à l'*Époque,* au *Constitutionnel,* au *Pouvoir,* au *Réveil,* au *Pays.*

Le Figaro a tout dernièrement donné de cet écrivain des *Souvenirs du second empire.*

Hippolyte Souverain, qui fut l'éditeur de toute la pléiade romantique de 1830, vient de mourir à Nice, à soixante-dix-huit ans.

Nous apprenons, dit *le Gaulois*, la mort d'un homme qui a eu son heure de célébrité, non pas par un talent hors ligne, mais grâce aux indiscrétions qu'il a commises sur beaucoup de personnalités littéraires ou artistiques : M. Eugène de Mirecourt.

Cet écrivain, de son vrai nom Charles Jacquot, né à Mirecourt, en 1812, a eu une existence très accidentée; ses biographies des contemporains lui ont attiré des ennemis et, dans sa famille même, il n'a pas toujours trouvé le bonheur. Élevé dans un séminaire, maître de pension, homme de lettres, M. de Mirecourt s'est toujours fait remarquer par un caractère absolu qui se reflétait dans son style.

Lorsqu'il se mit à écrire, son nom de Jacquot lui parut ridicule, et il prit celui de sa ville natale. Les petits journaux du temps insérèrent sa prose. Après la littérature d'imagination, il se lança dans les études historiques et fit un travail sur le pays où il était né, la Lorraine. Mais la réputation n'arrivait pas. M. de Mirecourt voulut frapper un grand coup et fit paraître un volume destiné à détruire la renommée d'Alexandre Dumas père, alors à l'apogée de sa gloire.

Ce volume eut, en effet, un succès très grand. Dumas fit un procès à l'auteur, et la *Maison Alexandre Dumas et Cie, fabrique de romans,* disparut de la circulation. M. de Mirecourt écrivit ensuite les *Confessions de Marion Delorme*, les *Mémoires de Ninon de Lenclos* et quelques autres ouvrages; mais son vrai succès fut la série des *Contemporains*. Quelques-uns de ces petits volumes attirèrent des procès à leur auteur. Le journal *les Contemporains* fut supprimé à la suite de procès nombreux; enfin, M. de Mirecourt, poursuivit, harcelé, disparut brusquement; on l'avait oublié, lorsqu'un journal annonça qu'il était mort à Saint-Pétersbourg.

L'écrivain français, qui était bien vivant, protesta et, pendant quelque temps, écrivit à un journal parisien les *Lettres d'un ressuscité*. Il revint à Paris et fonda, rue de Tournon, la *Librairie des Contemporains,* qui dut fermer après une courte existence. Il demeurait à cette époque rue de Buci et fréquentait un café situé dans cette rue; cet établissement était alors un centre de réunion pour les artistes et les littérateurs, — nous parlons de 1865.

Après la fermeture de sa librairie, M. Eugène de Mirecourt disparut de nouveau, et on sut qu'il était allé en province rédiger un journal catholique. Son caractère s'était adouci, quoique sa polémique fût toujours âpre; mais c'était une question de tempérament.

Il habitait Nantes, lorsqu'on apprit qu'il venait d'entrer dans les ordres. Ce fut le prétexte d'un fait-divers, et on ne s'occupa plus du bruyant biographe. M. de Mirecourt n'était pas un converti; toute sa vie, il avait défendu le catholicisme, mais son esprit passionné n'admettait pas certaines idées de ses coreligionnaires; c'est ce qui explique ses contradictions plus apparentes que réelles. Il louangea et critiqua alternativement MM. Veuillot et de Falloux; mais, plus tard, il devint plus équitable dans ses jugements.

Après avoir reçu la prêtrise, il y a près de deux ans, M. Eugène de Mirecourt partit pour Haïti; c'est dans cette ancienne colonie française qu'il est mort le 13 février dernier. Il y a eu peu d'hommes de son époque qui aient, à un moment donné, fait autant de bruit à propos de brochures, dont beaucoup étaient louangeuses.

Après sa première résurrection, on avait annoncé déjà qu'il était entré dans un couvent. Il avait été violent pour les autres, on se montra injuste à son égard. Cependant il y a une chose que personne ne lui a contestée, c'est son honnêteté.

On annonce des États-Unis la mort d'un ancien graveur qui s'était fait un nom considérable par les publications illustrées qu'il avait entreprises, M. Henry Carter, plus connu sous le nom de Franck Leslie, qu'un acte de législature l'avait autorisé à prendre en 1848.

Théodore Glinka, l'une des plus hautes illustrations de la littérature russe, vient de mourir à Twer, âgé de quatre-vingt-treize ans. Glinka avait commencé sa carrière comme officier dans l'armée de Milaradowitch, dans les campagnes contre Napoléon Ier. Après la paix, il s'adonna entièrement à la culture des lettres et publia une série d'ouvrages poétiques et littéraires, qui lui valurent une renommée universelle. Aujourd'hui encore on répète dans toute la Russie son chant national : « Voici venir la troïka hardie. »

Le doyen des auteurs dramatiques allemands, M. Charles de Holtei, vient de s'éteindre à Breslau, sa ville natale. Il était âgé de quatre-vingt-trois ans.

Le genre de Holtei était un mélange de Scribe et de Bouchardy; il a fait rire et pleurer deux générations d'outre-Rhin.

Il possédait à fond ce qu'on appelle la science de la scène, et il avait, par conséquent, le travail très facile. On ne compte pas moins de cinquante drames, comédies ou *schauspieles* (pièces tenant le milieu entre le drame et la comédie) à l'acquit de ce fecondissime auteur.

On annonce la mort, à Florence, du célèbre imprimeur-éditeur Barbera. Il était né à Turin en 1818.

NOTES ET INFORMATIONS

SUR LES INDUSTRIES DU LIVRE

M. Farsky, de Prague, vient de prendre un brevet d'invention en Autriche, pour l'impression par voie lithographique sur les tissus, quelque minces qu'ils soient.

M. Pierre Grœrer (d'Amérique) a également pris un brevet pour un perfectionnement qu'il a apporté à la fabrication des caractères d'affiches. La partie de ces caractères destinée à l'impression est en caoutchouc vulcanisé, le reste en bois.

Le journal *l'Imprimerie* nous fournit sur la situation de l'imprimerie à l'étranger les renseignements suivants:

Le marasme qui pèse si lourdement depuis plusieurs mois sur l'imprimerie allemande ne paraît pas devoir cesser de longtemps.

L'Italie commence à sortir de sa torpeur. Les typographes de ce pays ont besoin de se relever, car ils gagnent à peine de quoi se suffire.

Des nouvelles qui nous viennent de l'étranger, il résulte que la Suisse et la France paraissent encore les deux contrées les mieux favorisées de l'Europe.

Une lettre arrivée récemment de Russie nous informe que le travail marche bien dans les imprimeries. Vingt-cinq nouveaux ouvrages ont vu le jour dans le cours du mois dernier: cinq livres d'histoire, trois d'instruction, deux de voyage, un d'agriculture, un d'économie politique, un fascicule encyclopédique, un manuel des agents de police, trois romans historiques, deux d'architecture, enfin une demi-douzaine d'autres traitant divers sujets. Plus un annuaire de la presse donnant des renseignements statistiques sur les périodiques qui se publient en Russie. Le total de ces publications s'élève à six cent huit, sur lesquelles quatre cent dix-sept paraissent en langue russe, cinquante-quatre en polonais, dix en français, quarante en allemand, trois en latin, onze en celte, sept en esthonien, deux en finnois, quatre en hébreu, sept en arménien, trois en géorgien et quatre en tartare.

Dans un pays où le peuple sait à peine lire, une semblable production littéraire devient un fait remarquable. En revanche, les salaires alloués aux typographes sont dérisoires.

Dans son deuxième numéro, *le Senefelder* expose le projet d'un congrès qui aurait lieu entre les lithographes italiens, assurant que la profession y trouverait de sérieux avantages. En conséquence, il invite les lithographes qui partageraient son idée à se mettre en rapport avec lui pour la mener à bonne fin.

Un imprimeur hongrois, nous dit *le Gutenberg*, de Genève, vient de publier à Marosh-Vasarhely le premier manuel typographique qui ait paru en Autriche-Hongrie. Ce manuel rédigé en langue hongroise, a pour titre : *Catéchisme de la typographie*.

La même feuille annonce que les typographes milanais ont présenté aux patrons imprimeurs de la métropole lombarde un nouveau tarif, en leur demandant leur approbation pour son application.

M. Dumaine, propriétaire de la librairie militaire, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Un fondeur allemand de la ville de Neustadt vient de confectionner des types en caoutchouc qu'il rend aptes à servir en typographie comme les types actuels en métal. On sait que le caoutchouc, mélangé avec le soufre et soumis à l'action de la chaleur se durcit, et offre alors une force de résistance qui le rend propre à des usages qu'il ne pourrait remplir à l'état brut.

Une exposition de peinture, de sculpture, d'architecture, de dessin, de gravure, de lithographie et de photographie artistiques aura lieu à Grenoble, dans la salle du Musée, du 15 juillet au 29 août prochain.

La convention conclue entre la France et l'Espagne, le 15 novembre 1853, pour la garantie réciproque de la propriété des œuvres d'esprit et d'art, devait cesser d'être obligatoire dans l'un et l'autre pays, le 28 de ce mois. En vertu d'un accord consacré par un échange de notes entre le ministre des affaires étrangères et l'ambassadeur d'Espagne à Paris, cette convention vient d'être prorogée pour une période de six mois, c'est-à-dire jusqu'au 23 juillet prochain. Des négociations doivent s'ouvrir prochainement entre les deux gouvernements, en vue de la conclusion d'un nouvel arrangement pour la protection de la propriété intellectuelle.

On lit dans le *Freie Künste :*

« Les plus anciennes imprimeries de France actuellement existantes se trouvent à Limoges, savoir : celle de Barbou, fondée en 1605, et l'imprimerie des frères Chapoulaud, qui remonte à 1607. Après ces deux, vient l'imprimerie Monnoyer, au Mans, qui date de 1618. Les deux dernières, qui sont restées pendant trois siècles la propriété des mêmes familles, comptent au nombre des plus belles imprimeries de France. »

Avis aux amateurs de livres en bon état. — Un négociant de la rue de l'Échiquier, M. C.-E. Marc, vient de prendre un brevet pour une ingénieuse couverture mobile qui sert à la fois de maculature et de cartonnage pour les livres qu'on désire lire en plein air ou en voyage, ou les volumes débrochés qui font souvent si piteuse mine sur les rayons d'une bibliothèque bien tenue.

Le nom de ce joli cartonnage est : *le Bibliophile*, et coûte relativement très bon marché. Tout lecteur soucieux de ses livres, tout amateur jaloux de la fraîcheur des couvertures d'ouvrages modernes fera l'acquisition de ces utiles reliures provisoires.

Plus de dos cassés, à l'avenir, plus de déviations dans les ouvrages hâtivement brochés; la couverture mobile sera la cuirasse du livre, en attendant l'habit maroquiné dont l'artiste relieur revêtira ces volumes si bien conservés.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

DU 15 FÉVRIER AU 15 MARS

Annales de l'extrême Orient (janvier).— Dr Kern : Inscriptions cambodgiennes. — Veth : Java, langues et littérature. — Nouvelle-Guinée ; explorations récentes des Hollandais. — R. Postel : Un bonze charmeur. — Le voyage au Cambodge, de M. Delaporte. —Le Fleuve Bleu, de M. de Bezaure. — Chronique orientale. — Bibliographie. — Actes de la Société académique indo-chinoise.

(Février). — Abbé Desgodins : Le Thibet, notes linguistiques. — Rosenberg : Les îles Kéi, notes ethnographiques. — La découverte de la voie commerciale. — Chronique orientale. — Communications diverses de la Société académique indo-chinoise.

L'Art (15 février). — L. Leroy : Les pensionnaires du Louvre. — L. Enault : Les industries du verre à l'Exposition universelle de 1878.

(22 février). — L. Leroy : Les pensionnaires du Louvre. — Tourneux : Mérimée, critique d'art.

(29 février et 7 mars). — L. Enault : Les industries du verre à l'Exposition universelle de 1878. — P. Leroy : Les collections du palais de San Donato.

(14 mars). — Cérésole : La porte de bronze de la sacristie de Saint-Marc à Venise. — L. Leroy : Les pensionnaires du Louvre. — P. Leroi : Les collections du palais de San Donato. — Sutter : Les phénomènes de la vision.

L'Artiste (mars). — R. de la Ferté : L'art khmer. — A. Houssaye : Les mœurs des comédiennes au XVIIe siècle. — P. Mérimée : Vie de César Auguste. — O. de Parisis : Princesse et chiffonnière. — Marcello : Les modes en peinture. — Ygreck : Causeries d'un chercheur. — E. L'Hôte : L'architecture sidérale. — Lord Pilgrim : Les curiosités de l'amour. — Chronique.

Bibliothèque de l'École des chartes (novembre et décembre). — Un anti grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, arbitre de la paix conclue entre Jean Galéas Visconti et la république de Florence (1391-1392), par J. Delaville Le Roulx. — Inventaire des meubles de la reine Jeanne de Boulogne, seconde femme du roi Jean (1360), par Douet d'Arcq. — La laisse monorime des chansons de geste, par M. Sepet. — Prêts faits aux rois de France par Clément VI, Innocent VI et le comte de Beaufort (1345-1360), par M. Faucon. — Note sur *Mors Gothorum*, villa royale en Septimanie, par A. Molinier. — Bibliographie : La juridiction commerciale à Lyon, par J. Vaesen (*Bonnassieux*). — Nécrologe de Saint-Vaast d'Arras, par Van Drival (*J.-M. Richard*). — Monographie de la cathédrale de Quimper, par Le Men (*de Lasteyrie*). — Inventaire des archives dauphinoises de M. Morin Pons (*Bruel*). — Antoine de Bourbon et Jehanne d'Albret, par le marquis de Rochambeau; Henri IV, par Guadet (*Furgeot*). — L'histoire de France dans les archives privées de la Grande-Bretagne, par F. de Schickler. — Indicateur des armoiries des villes, par Ul. Robert (*Havet*). — Recherches sur l'orfèvrerie en Espagne, par Ch. Davillier (*de Lasteyrie*). — Livres nouveaux : sommaires (*Havet*); liste alphabétique (*Jules Tardif* et *Havet*. — Chronique et mélanges.

Bibliothèque universelle et Revue suisse (1er mars). — Eug. Rambert : La Flore suisse et ses origines. — L. Favre : Les esprits du Seeland. — L. Walras : La bourse, la spéculation et l'agiotage. — L. Leger : La renaissance littéraire des Slaves méridionaux; les Bulgares. — Smirnow : L'enfant du soldat, esquisse de mœurs russes. — G. Richard : L'électricité, ses applications usuelles, son avenir. — Chroniques parisienne, italienne, allemande et anglaise.

Bulletin historique et littéraire (15 mars). — Schybergson : Le duc de Rohan et la bourgeoisie protestante, de 1622 à 1625. — Le cardinal de Lorraine; extraits d'un manuscrit du XVIe siècle. — Mémoire de François de Pellet, baron de Salgas, suivi de lettres adressées à sa femme et à Mlle de Saint-Véran, 1703-1716. — Le capucin Bernardino Ochino à Genève, 1542-1545, par le Dr Karl Benrath. — Les guerres de Genève et l'escalade de 1602. — La Tour de Constance et ses prisonnières.— Une leçon de la Sorbonne. —Lettre à M. Crouslé, professeur à la Faculté des lettres de Paris.

Bulletin de la Société de géographie (janvier). — *Mémoires et Notices.* — J.-L. Dutreuil de Rhins : Résumé des travaux géographiques sur l'Indo-Chine orientale. — E. Cosson, de l'Institut : Note sur un projet de création en Algérie d'une mer dite intérieure. — F. Schrader : Les clubs alpins.

Correspondances. — L'expédition néerlandaise du *Willem Barents* aux mers polaires (avec carte dans le texte). — L'île de Saint-Kilda et ses habitants.—L'abbé Ménager : L'Harmattan en 1879. — Note sur la carte de France au 1/100000 dressée par ordre du ministre de l'intérieur. — Charles Oberthür : Renseignements pour les voyageurs désireux de s'occuper d'histoire naturelle. — La conquête de Tombouctou (lettre de M. le comte de Navailles au maréchal Soult, 1834).

Faits géographiques. — Statistique de l'Espagne. — Canal projeté entre la mer du Nord et la mer Baltique. — Nouveau recueil géographique. — Rapport sur les résultats scientifiques du voyage du *Challenger* de 1873 à 1876. — Bulletin de la Société de géographie de Rochefort. — Projet de création d'une mer intérieure en Amérique. — Chaleur des mines du Nevada.

Actes de la Société. — Procès-verbaux des séances. — Ouvrages offerts à la Société.

Cartes. — J.-L. Dutreuil de Rhins : Indo-Chine orientale, 1879.

Bulletin de la Société de l'histoire de Paris (juillet-août 1879). — La grande salle du Palais de Justice. — Le cimetière de Saint-Firmin (Oise). — Histoires tragiques arrivées à Paris de 1633 à 1639. — Notes sur les plans de Paris édités par Jean Boisseau. — Les cygnes de la Seine sous Louis XIV. — Le Colisée. — Le cimetière des Errancis ou de Monceau.

Le Contemporain (mars). — Lettre encyclique du pape Léon XIII sur le mariage chrétien. — Loeswitz : L'Autriche-Hongrie en 1879. — X. : L'importation américaine. — De la Chaulme : La duchesse de Lorraine Elisabeth-Charlotte d'Orléans. — E. Michel : Une promenade dans le nord de l'Europe. — Carissan : Le récit de Catherine. — R. Lavollée : Les ouvriers néerlandais.—Bulletin de l'action catholique.—Mélanges et critique. Chronique du mois. Bibliographie.

Le Correspondant (25 février). — Comte de Ludre : Charles X et ses nouveaux historiens; le ministère Polignac. — A. Langlois : Une nouvelle confédération germanique. — Louis Joubert : Blanche. — Ch. Levavasseur : Paul-Émile Botta, d'après de nouveaux documents. — Baron Ernouf : Du projet de rachat de la ligne d'Orléans. — Comte de Champagny : Un souvenir des premières années de ce siècle. —De Saint-Félix : Réponse de la Muse à M. Victor de Laprade. — REVUE CRITIQUE : *Les jésuites, instituteurs de la jeunesse française aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par le P. Daniel. — *Les deux Frances, radicaux et catholiques*, par E. d'Avesne. — *De l'unité nationale*, par le comte de Falloux. — *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV*, par Chéruel. —

Massillon, par l'abbé Blampignon. — *Promenade dans l'Inde et à Ceylan,* par M. Cotteau. — *Le royaume d'Annam et les Annamites,* par Dutreuil de Rhins. — Mélanges : Léon XIII et sa mission providentielle, par Mgr Turinaz. — Quinzaine politique.

(10 mars). — De Chevigny : L'Irlande. — X. : Le conseil d'Etat sous le second empire et la troisième république. — P. Perret : Les demi-mariages. — Girard : L'expédition suédoise du professeur Nordenskjöld. — Du Quesnoy : Un roman prussien contemporain ; les Allemands peints par eux-mêmes. — V. Fournel : Courrier du théâtre, de la littérature et des arts. — Lettre pastorale de l'archevêque d'Albi. Discours de l'évêque d'Autun.— Revue des Sciences.— Quinzaine politique.

Critique philosophique (26 février). — Renouvier : La question du temps infini dans la métaphysique de M. Lotze. — J. Milsand : Une causerie. Comment se transmettent les convictions qui influent sur la vie. — Bibliographie : Rapport présenté à la Chambre des députés sur la loi de l'enseignement primaire, par M. Paul Bert.

(4 mars). — Renouvier : La question du temps infini dans la métaphysique de M. Lotze. — J. Milsand : Le spiritualisme et le positivisme.

(11 mars). — F. Pillon : Tyrannie et tyrannicide. — Les vues de M. Pécaut sur les questions d'enseignement. Études au jour le jour sur l'éducation nationale, par Félix Pécaut. — J. Milsand : Une causerie. Comment se forment les convictions qui influent sur la vie.

Gazette anecdotique (15 février). — La quinzaine. — La croix des comédiens. — Lettre inédite de Lamennais. — A propos de Molière. — Bibliographie : *Œuvres de Schopenhauer.* — Théâtres : *Le Nabab, Turenne, la Convention nationale, la Corbeille de noce, les Inutiles, les Crochets du père Martin, le Maçon, Pétrarque.* — Nécrologie : Granier de Cassagnac, Ad. Crémieux, Bersot.—Le bœuf gras en chambre. La charcuterie en 1789. — Variétés : Le Cabotin.

(29 février). — La quinzaine. — Académie française. — Lettres inédites de Metternich. — Théâtres : *Daniel Rochat, Voltaire chez Houdon.* — M. Zola plagiaire. — Un précurseur. — Le premier souci de M. de Cassagnac. — A propos d'un coup de fusil. — Le testament de Ph. de Saint-Albin. — La vérité sur l'aigle de Boulogne. — L'almanach de Gotha.— Mœurs électorales. — Clichés dramatiques. — Petite gazette. — Édouard Munier : L'Eglise et le cabaret.

Gazette des beaux-arts (mars). — Duranty : Adolphe Menzel. — F. Lenormant : Deux nouveautés archéologiques de la Campanie. — B. Fillon : Nouveaux renseignements sur Marc-Antoine Raymondi. — Louis Gonse : Le portrait de Millevoye par Prud'hon. — A. de Montaiglon : Antiquités et curiosités de la ville de Sens ; les étoffes et tapisseries du trésor de la cathédrale. — Cl. de Ris : Musées du Nord ; musée impérial de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. — Gruyer : L'église votive à Vienne. — H. Havard : Les derniers concours de la ville de Paris. — Janitch : Correspondance d'Allemagne ; la galerie nationale d'art moderne à Berlin. — De Lostalot : L'eau-forte en 1880. — A. Daral : *Le costume au moyen âge d'après les sceaux,* par M. Demay.

Intermédiaire des chercheurs et curieux (25 février). — *Questions :* A quoi n'a-t-on pas comparé la vie ? — *Inveni portum... — Hic stetimus, nobis ubi defuit orbis.— Domine, si error est, a te decepti sumus.* —Trouver dans mes songes du soir. — Les patois. — Chère à vertugalin. — Chère pliante. — Estamet. — Tapisserie d'Auvergne. — Cabinet d'Allemagne. — Orgues faites en cabinet d'Allemagne. — Bariteloire. — Beuette. — Rozaire de plomb. — Bonnes grâces. — Damas gingollin. — Damas à caffart jaune. — Tripe de velours. — Mioustale rouge. — Les initiales L. S. et le graveur Boissel. — Origine du mouchoir. — Dix ou douze. — Les écus de six livres à la vache. — Noms de rues. — Junot, duc d'Abrantès, a-t-il été marié deux fois ? — Un convoi de jeunes filles en 1812. — Une vente après décès en 1812.— Le chef-d'œuvre d'un inconnu. — Miseys, ou le visage qui prédit histoire. — Un ouvrage de Maupertuis. — L'abbé Coquet. — Joseph Herel, critique allemand. — La mélomanie et Honoré Duveyrier. — Le coryza. — Noces de Boirot ou Poirot.

Réponses : Bergeron, Lamberdière, Lauron. — Les grenouilles, au point de vue héraldique. — Éditions fantastiques. — Vivre à gogo. — Livres autographiés. — Coq-à-l'âne médicaux. — La ville du douze mars. — Les amis des chats. — Littérature alpestre. — Châteaux en Espagne. — Le royaume d'Yvetot. — Mme de Cayla, princesse de Craon. — Ouvrages composés par des auteurs fort avancés en âge. — Ibrahim, pacha de Bude. — Potron-Minet. — Le peintre Borgnis. — Le cousin Jacques. — Les procès des saint-simoniens. — Mystifications littéraires. — Rimes singulières. — Le vicomte de Barjac.—Meusnes dans le diocèse de Marseille. — Magnétisme animal. — Bibliographie lyonnaise. — Stubes, Estuves. — Noms propres au féminin. — Massacre des Innocents. — A.-L. Beaunier. — Laurent-Joubert. — K rouge. — Cherchez la femme.— Ant. François Sergent-Marceau, peintre-graveur français. — Le peintre Galimard.— Garbet, peintre. — Défense de priser. — Le marquis de Cavoye. — Triple anonyme. — Existe-t-il un lexique étymologique des noms dits de baptême ?

Trouvailles et curiosités. — Miette et Noré, par Jean Aicard. — Le calendrier des vieillards. — Le chien de Corbie.

(10 mars). — *Questions :* La Cassandra, de Lycophron. — Pourriguer. — Photogramme, photographie. — Jean Jeudi.— Corde de pendu. — Jingo, Jingoism. — Brune ou blonde. — Le montagnard émigré. — Un buste de M. de Vallière. — Noël Gassotin, peintre. — Le Régent, peintre d'histoire.— Les lettres J et U. — La croix de Gironde. — Jusqu'où ont pu aller des Jésuites. — Abbas Gottwicensis. — Le dernier autodafé. — La citoyenne Denoor. — La tribu sacrée des Cohen. — M. Thiers était-il bâtard ? — Emblème des médecins.—Vie de Molière, par Grimarest. — Lieu de naissance de V. Hugo. — M. Vaucorbeil. — L'abbé Delsuc. — Le régiment de la calotte. — « Bouchon, » terme de bibliographie. — « Le Fat » puni. — Les saisons ou l'année galante. — « Portefeuille d'un talon rouge. » — Les jeux de société. — « Mes souvenirs d'enfance. » — Des droits d'auteur en matière de réimpression.

Réponses : Barbarismes et solécismes. — La lèpre est-elle contagieuse ? — Vingt-sept enfants. — Portrait de Kasia. — Singularités dramatiques. — *In necessariis unitas.* — Epispasme. — Jacques Callot a-t-il fait de la peinture ? — Bibliothèque Massillon. — Le mouchoir bleu. Le rêve de la vie. — De notre *Intermédiaire,* à propos des éditions fantastiques. — Tableaux peints par la reine Marie Leczinska. — Sociétés d'étudiants. — La bibliothèque de V. Salva. — Beaunier, poète. — Perse, persan. — Laurent Joubert. — Etymologie du nom de Rabelais. — Atticus. — K rouge. — Sergent-Marceau, peintre-graveur français, 1841. — Des lits et du coucher aux siècles antérieurs. — Le peintre Galimard. — Défense de priser. — Chansons nouvelles. — A quoi n'a-t-on pas comparé la vie ? — *Hic stetimus, nobis ubi defuit orbis.* — Chère à vertugalin. — Chère pliante. — Estamet. — Tapisserie d'Auvergne. — Orgues faites en cabinet d'Allemagne. — Placais. — Beuettes. — Rozaire de plomb. — Bonnes grâces. — Damas gingollin. — Damas à caffart jaune. — Tripe de velours. — Dix ou douze. — Noms de rues. — Le chef-d'œuvre d'un inconnu. — Une vente après décès en 1812. — La « Mélomanie » et Honoré Duveyrier. — Noces de Boirot ou Poirot. — Le calendrier des vieillards.

Trouvailles. — « Mérope » et le « Sorcier ». — Auteurs traînés sur le théâtre. — « Une traduction de Rabelais, s. v. p. »

La Jeune France (mars). — E. Lavigne : Le duc de Byzance, ou l'ingratitude des peuples. — A. France : Les origines humaines ; la terre et l'homme ; le transformisme. — Sully Prud'homme : Les principes esthétiques de M. Taine. — R. Pfnor : Souvenirs d'un franc-tireur ; la ferme de Cély. — Marrot : Ballades en prose : Les crêpes, la distraction du Dieu, Lux. — Demeny : La première d'un livre. — F. Coppée : Les deux îles. — R. Lafagette : Les Corneilles. — L. Ratisbonne : Leconte de Lisle. — G. Marc : Le pas d'armes. — Adam : Le secret d'un beau jour. — P. Wolff : Théâtres. — L. Valade : Le cinquantenaire d'*Hernani.* — Allenet : *Les Réveils,* par Laurent-Pichat.

Journal des Économistes (mars). — J. Garnier : Une cause économique de l'instabilité des ministères. — G. du Puynode : Louis Reybaud et ses écrits. — E. Vignes : Les effets des traités de commerce. — Bernardakis : La lettre de change dans l'antiquité. — De Labry : Appréciation de l'utilité des travaux publics. — A. Cottard : Lois du groupement de la population sur la surface du globe. — La question de la misère à la Société médicale de Londres. — Revue de l'Académie des sciences morales et politiques. — Bulletin. — Société d'économie politique. — Comptes rendus. — Chronique et bibliographie économiques.

Journal des Savants (février). — E. Egger : Recension critique des textes. — De Saulcy : Le musée de Saint-Germain. — Ch. Nisard : Brunetto Lavini. — Fustel de Coulanges : Du droit de propriété à Sparte. — Ch. Giraud : Le salon de M^me de Lambert (suite de la maréchale de Villars). — Nouvelles littéraires.

Journal des Sciences militaires (février). — L'ancienne Rome, sa grandeur et sa décadence expliquées par les transformations de ses institutions (fin), par M. le général Favé, membre de l'Institut. — De l'éducation morale du soldat (suite), par M. le colonel Corsi, de l'état-major de l'armée italienne. — La cavalerie et le service d'exploration. — Note sur le moyen d'accroître le pouvoir perforant des boulets de rupture en augmentant leur densité, par M. le colonel Thory. — Études sur l'ancienne comptabilité militaire de la France. — Des comptes généraux de la guerre et de la comptabilité des troupes depuis l'origine des armées en France jusqu'au XVIII^e siècle, par M. le sous-intendant militaire Courtot. — Les routes de l'Inde (fin), par M. Maxime Legrand. — Les livres militaires : Comptes rendus d'ouvrages.

Magasin pittoresque (février). — Quelques usages du temps passé. — L'Art chez soi. — Holberg, poète danois. — Histoire du costume en France. — Les stations agronomiques. — Règlement d'une bibliothèque au XV^e siècle. — Petit dictionnaire des arts et métiers avant 1789. — etc.

Miscellanées bibliographiques (29 février). — L'abbé Rive et ses travaux bibliographiques et littéraires. — Un éditeur romantique en 1830 : Renduell, par Ad. Jullien.

Le Moliériste (mars). — G. Monval : Le Fauteuil de Molière. — Mondorge : Revue théâtrale. — P. Lacroix et A. Vitu : Correspondance. — Du Monceau : Bibliothèque moliéresque. — Index alphabétique. — Table des matières.

La Nature (21 février). — L'étude des tremblements de terre, par G. Tissandier. — L'éclairage électrique, système Siemens, par Hospitalier. — Influence du mariage sur la tendance au suicide, par J. Bertillon. — L'état radiant de la matière : expériences de M. Crookes, par C.-M. Gariel. — Correspondance. — Chronique. — Académie des sciences, par Stanislas Meunier. — Météorologie du mois de janvier.

(28 février). — Le général Morin : H. Tresca. — Sociétés savantes. — L'acier Bessemer. — Courants aériens superposés observés dans les Pyrénées : A. Tissandier. — Les Hyménoptères. — Bibliographie. — Les communications téléphoniques aux Etats-Unis : E. Hospitalier. — Correspondance : Phénomènes volcaniques de la Dominique : L. Bert. — Les fleurs de givre : F. Millet. — L'astronomie populaire de C. Flammarion : Ch. Boissay. — Mois météorologique aux États-Unis ; décembre 1879 : Th. Moureaux. — Chronique. — Nouvelles. — Académie des sciences, séance du 23 février 1880 : Stanislas Meunier. — Les poissons magiques. — Bulletin météorologique de la semaine.

(6 mars). — Les audiphones. — Principes de l'application du sulfocarbonate de potassium aux vignes phylloxérées (fin) : P. Mouillefert. — Sydney et les expositions universelles en Australie : Richard Cortambert. — Les maladies virulentes : le choléra des poules : Pasteur. — Les lépidoptères de la Nouvelle-Guinée et de la Malaisie ; le polymorphisme et l'apparition des espèces nouvelles : Künckel d'Herculais. — Études synthétiques de géologie expérimentale, par M. A. Daubrée : Stanislas Meunier. — Nouvelles. — Chronique. — Académie des sciences, séance du 1^er mars 1880 : Stanislas Meunier. — Télémètre électrique. — Bulletin météorologique de la semaine.

(13 mars). — Appareil enregistreur de la radiation solaire : Gaston Tissandier. — Les maladies virulentes ; le choléra des poules : Pasteur. — Les marées en 1880 : J. Vinot. — Soufflerie à vapeur pour laboratoire. — Les beaux-arts contemporains et les aérostats : Ch. Boissay. — Les arts industriels dans l'ancienne Étrurie : J. Girardin. — Sociétés savantes. — Bibliographie. — Poils d'animaux vus au microscope. — Chronique. — Nouvelles. — Académie des sciences, séance du 8 mars 1880 : Stanislas Meunier. — Les bobines d'induction : A. Niaudet. — Curieux effet des grands froids. — Bulletin météorologique de la semaine.

Nouvelle Revue (15 février). — L. Denayrouse : La richesse. — A. Le Faure : L'armée de la République. — H. Depasse : Léon XIII. — J. Tessier : Universités allemandes et facultés françaises. — Ouida : Pepistrello. — Th. Yung : Bonaparte au régiment. — Durand-Gréville : Rembrandt à Saint-Pétersbourg. — *** : Le mariage de Loti. — Jean Aicard : Miette et Noré. — Revue du théâtre. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

(1^er mars). — L. Denayrouse : La richesse. — Ch. Laurent : M. Gladstone et lord Beaconsfield. — H. Barthélemy : L'augmentation de l'armée allemande. — E. Trélat : L'architecture contemporaine. — De Glouvet : Le Forestier. — V. Hugo : Une scène inédite de Marion Delorme. — Colani : *Les Rougon-Macquart*, par E. Zola. — Ouida : Pepistrello. — Chantavoine : Poésies. — Revue du théâtre. — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Philosophie positive (mars-avril). — E. Littré : Origine et sanction de la morale. — D^r Peliavin : F. Arago. — L. Arréat : La conscience dans le drame ; critique des idées de la morale par le moyen de l'épopée du théâtre et du roman. — H. Denis : Des origines et de l'évolution du droit économique. — D^r Bourdet : Sur la morale théologique. — C. S. : Réalisme. — Truong vink ky : Institutions et mœurs annamites. — De Pompéry : *Mémoires de M^me de Rémusat*. — V. Arnould : Tableau d'une histoire sociale de l'Église. — Littré : D'une infirmité sociologique du parti républicain en France. — Variétés. — *Bibliographie*. — P. P. : *Le cléricalisme de 1789 à 1870*, par E. Clairin. — D^r Ritti : *La Biologie*, par le d^r Letourneau. — V. Devely : *Les Paysans et la question des Paysans en France pendant le dernier quart du XVIII^e siècle*, par M. Kareïeff. — A. Mercier : *Les conditions du bonheur et de la force pour les peuples et les individus*, par A. Coste. — A. Mercier : *Conférences populaires*, par E. Spuller. — G.-W. : *Dieu et l'âme*, par A. Coste. — G.-W. : *La Philosophie scientifique*, par H. Girard.

Polybiblion (février). — Instruction chrétienne et piété. — Poésie. Compte rendu par M. Nolhac.

Théologie : F. Besson : Les béatitudes de la vie chrétienne, ou la dévotion du Sacré-Cœur.

Jurisprudence : H. Vering : Droit canon.

Sciences et Arts : R. P. Félix : L'article 7 devant la raison et le bon sens, ou les contradictions de M. J. Ferry. — V. Daveley : Mon secret. — Lastaria : Leçons de politique positive. — Caurajod : Léonard de Vinci et la statue de Sforza.

Belles-Lettres : Violette : Dictionnaire samoa-français-anglais et français-samoa-anglais, précédé d'une grammaire de la langue samoa. — Nouvelle bibliothèque classique. — Bournichon : Sitting-Bull, le héros du désert. — Jouaust : Œuvres du seigneur de Chalières.

Histoire : Guérin : Description géographique, historique et archéologique de la Palestine. — Buttan : The Gold-Mines of Midian and the ruined Midianite cities. — Abbé Brin : Saint-Michel et le mont Saint-Michel. — B. N. : The Jesuits, their fondation and history. — Grégoire : Histoire de France, période contemporaine. — De la Grimaudière : Documents sur l'histoire de la Révolution en Bretagne ; la commission Brutus-Magnier à Rennes. — Thureau-Dangin : L'Église et

l'État sous la monarchie de Juillet. — De Bourgogne et de Barthélemy : Anciens évêchés de Bretagne ; histoire et monuments. — Campdelacreu : El archivo municipal de Vich, sù historia, su contenido, su restauracion. — De Soultrait : Armorial historique et archéologique du Nivernais. — Du Chesne : Histoire de la Maison des Bouteilles de Senlis. — Collection Dutuit : Antiquités, médailles et monnaies.

Bulletin. — Variétés. — Chronique. — Questions et réponses.

La Réforme (15 février). — Yves Guyot : Le tarif général des douanes. — L. Delabrousse : Jules Favre. — E. Monteil : Un mariage au faubourg. — J. Dupuis : Deux années au Tong-Kin. — Boutroux : L'arbitrage obligatoire. — Théâtres. — Chronique politique.

(1[er] mars). — A. Mercier : La faim sous l'ancien régime. — E. Dodillon : Le bal des cache-nez. — Elie Reclus : La diabologie. — E. Lesigne : La matière radiante. — P.-H. : *Nana*. — J. Dupuis : Deux années au Tong-Kin. — Théâtres. — Chronique politique. — Chronique musicale.

Revue alsacienne (février). — Jules Ferry, par M. Jean Buvilly. — L'Alcoolisme en Alsace-Lorraine, par M. Ed. Heim. — La Neige, par M. Ch. Dollfus. — Les manœuvres militaires de 1879 en Suisse, par le major Custos. — La dernière session d'assises de l'Alsace française, par M. de Neyremand père. — Le Kirsch (fantaisie), par M. Paul Leser. — Les artistes alsaciens-lorrains au cercle de la rue Volney, par M. Th. Sisson. — Portrait d'Ignace Chauffour, par M. Ch. Goutzwiller. — Curiosa. — Dictionnaire des noms, par M. Lorédan Larchey. — Chronique, par P. L. — Revue théâtrale, par E. S.

Revue d'anthropologie (15 janvier). — Florentino Amechino : Armes et instruments de l'homme préhistorique des Pampas. — M[me] Cl. Royer : Le système pileux chez l'homme et dans la série des mammifères. — D[r] Benzengue : Les sourds-muets de Moscou. — Staniland Wake : La barbe considérée comme caractère de races. — Girard de Rialle : Troie et Mycènes ; fouilles de M. Schliemann. — Revue préhistorique. — Revue des livres. — Revue des journaux. — Miscellanea.

Revue archéologique (janvier). — Léon Heuzey : Les terres cuites babyloniennes. — Ch. Champoiseau : La victoire de Samothrace. — Chabouillet : Notice sur des inscriptions et des antiquités provenant de Bourbonne-les-Bains. — Benoist : Catulle ; texte et commentaire. — Bulletin mensuel de l'Académie des inscriptions (décembre 1879). — Nouvelles archéologiques. — Bibliographie.

(Février). — Chabouillet : Notice sur des inscriptions et antiquités provenant de Bourbonne-les-Bains. — E. Desjardins : La borne milliaire de Paris. — Vercoutre : La médecine publique dans l'antiquité grecque. — Fustel de Coulanges : Lettre au directeur de la *Revue*. — Bulletin mensuel. — Nouvelles archéologiques. — Bibliographie.

Revue bordelaise (16 février). — M. Germain : L'éducation des filles au XVII[e] siècle. — P. Ormilly : Zaïre et Othello. — P. Ormilly : Ernest Bersot. — Becq de Fouquières : Traité scientifique de la versification française. — Chronique scientifique. — Causerie littéraire : *La question du divorce*, par A. Dumas. — Variétés.

(1[er] mars). — H. Gervais : De la recherche de la paternité. — Sarrat : La religion de l'humanité. — Séance publique annuelle de l'Académie de Bordeaux ; discours de M. Lespiault. — D[r] Mauriac : L'hygiène des enfants. — Langa : Chronique scientifique sur la rage. — Bibliographie.

Revue britannique (février). — Henri IV, roi de France. — Mérimée dilettante. — Un mariage d'artistes. — L'assurance. — Le tarentisme et la tarentule. — L'action révolutionnaire en Russie. — L'homme velu primitif. — Les Cabires et la Vénus mutilée. — Chronique scientifique. — Correspondances d'Allemagne, d'Orient, d'Italie, de Londres.

Revue de France (15 février). — F. Bouillier : La discussion du Sénat ; le nouveau conseil, les élections universitaires. — Rhoda Broughton : Joanna. — H. Forneron : Mazarin avant la Fronde. — Abbé Durand : Les récentes annexions anglaises dans l'Afrique australe. — Delaunay : Le grand secret dans l'Église chrétienne au 1[er] siècle. — Wodzinski : Hedvige Nurska. — Thierry : Les théâtres. — Valfrey : La quinzaine politique. — Les livres.

(1[er] mars). — Rocquain : Notes sur Napoléon I[er], d'après des documents inédits. — Rhoda Broughton : Joanna. — Ernest Daudet : Souvenirs de la présidence du maréchal de Mac-Mahon. — L. Lacour : Le théâtre de M. Dumas fils. — G. Desnoireterres : Les étapes d'une passion. — Poésies : *Les Noces d'Attila*, par Henri de Bornier ; *Le Phare*, par Henri Welschinger. — Fernan Caballero : Lady Virginia (traduction Maxime Breteuil). — De Lassalle : Revue musicale. — Eugène Asse : Réception de M. le duc d'Audiffret-Pasquier à l'Académie française. — Joly : Quinzaine politique. — Les livres.

Revue de Bretagne et de Vendée (février). — Raymond du Doré : Sœur Denise. — A. Lallié : La commission *Brutus Magnier*. — D'Herbauges : Paul de Servière, ou les derniers États de Bretagne, nouvelle (fin). — De la Borderie : Les Bénédictins bretons ; la Légende de Lobineau. — Abbé du Tressay : Documents inédits sur la Révolution ; la municipalité de Luçon de 1788 à janvier 1796 (suite). — Notices et comptes rendus ; de la Sicotière : *Histoires et légendes du pays de Chateaubriant*, de l'abbé Goudé. — François Plaine : *Vie et martyre de saint Méréal ou Méloir, prince de Cornouaille*, de M. H. Le Gouvello. — Nécrologie : M. de Sourdeval ; M. de Fourmont ; M. l'abbé Henry. — La dernière séance de la Société des bibliophiles bretons. — Bibliographie bretonne et vendéenne.

Revue critique d'histoire et de littérature (16 février). — Merx : La prophétie de Joel. — Baudat : Étude sur Denys d'Halicarnasse et le traité de la disposition des mots. — Schmidt : Les collections d'apophtegmes attribués à Plutarque. — L'histoire de la glorieuse rentrée des Vaudois dans leur vallée, par Arnaud, p. p. Revilliod et Fick. — De Bonnières : Lettres grecques de M[me] Chénier. — Chassang : Nouvelle grammaire française. — Iung : La société moderne. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(23 février). — Spiegel : L'antiquité iranienne. — Justi : Histoire de la Perse ancienne. — Bernardakis : Conjectures sur certains passages de Plutarque. — Werner : Gerbert d'Aurillac, l'église et la science de son temps. — Vaesen : La juridiction commerciale à Lyon, sous l'ancien régime. Le « boletin historico » d'Espagne. — Gaffavel : Les colonies françaises. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(1[er] mars). — Wellhausen : Histoire d'Israel. — Allen : Histoire de Danemark, traduite par Beauvois. — Schmidt : Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XV[e] et au commencement du XVI[e] siècle. — Variétés : Lettres de M. Sabatier. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(8 mars). — Flach : La table de bronze d'Aljustrel. — Michel : Histoire de Vauban. — Villebrand : Histoire de France. — Annuaire des musées de Berlin. — Variétés : L'icaria d'Antonio Zenio. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue des Deux Mondes (15 février). — Julian Klaczko : Causeries florentines ; Béatrice et la poésie amoureuse. — A. Leroy-Beaulieu : L'empire des Turcs et des Russes : le parti révolutionnaire et le nihilisme. — Princesse Cantacuzène Altieri : Poverina. — Ch. Richet : Les démoniaques d'autrefois ; les procès de sorcières et les épidémies démoniaques. — Ch. Lenthéric : La région du bas Rhône ; le canal de Beaucaire à la mer. — E. Planchet : La découverte du passage Nord-Est par l'océan Glacial asiatique. — De Varigny : Un socialiste chinois au XI[e] siècle. — Brunchère : Le roman expérimental. — Chronique de la quinzaine.

(1[er] mars). — E. Vacherot : La République libérale. — H. Rivière : La marquise de Ferlon. — Oth. d'Haussonville ; Les salons de M[me] Necker, d'après des documents tirés des

archives de Coppet ; les gens de lettres et les philosophes. — E. Renan : La papauté hors de l'Italie ; Clément V. — Bardoux : Le comte de Montlosier pendant l'Empire et les premières années de la Restauration, d'après des documents inédits. — A. Brière : Les tarifs de chemins de fer. — H. Houssaye : Les petites expositions de peinture. — Valbert : La question des juifs en Allemagne. — Guyau : Poésie. — P. Bourget : *Daniel Rochat* à la Comédie française. — Chronique de la quinzaine.

Revue générale d'administration (février). — De Crisenoy : Les réformes de la législation vicinale. — Gérard : Des créations de communes. — De la vaccination en Cochinchine. — De Mirandol : Lettres d'un maire de campagne ; le milliard des communes. — Jurisprudence. — Documents officiels. — Chronique. — Bibliographie administrative.

Revue de géographie (janvier). — Drapeyron : Plan de réforme de l'enseignement géographique en France. — Dr Bertholon : Sénégambie et Éthiopie. — Cortambert : Le mouvement géographique. — Cherbonneau : Indication de la route de Touggourt à Timboctou. — Vénukoff : Aperçu historique des découvertes faites dans la Russie d'Asie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. — La Moldavie en 1785, faisant suite au journal d'un voyage de Constantinople à Iassy, par le comte d'Hauterive.

(Février). — G. Gravier : Étude sur une carte inconnue, la première dressée par Louis Joliet en 1674, après son exploration du Mississipi. — A. Ubicini : La Roumélie orientale depuis le traité de Berlin. — R. Cortambert : Le mouvement géographique. — A. de Rochas : Premiers essais d'un glossaire topographique des Alpes (suite). — L. Botkine : Voyage de M. Junker en Afrique.

Revue historique (mars-avril). — R. Lallier : Le procès de C. Rabirius. — A. Sorel : La diplomatie française et l'Espagne de 1792 à 1796 ; Le comité de salut public de l'an III et l'Espagne. — Ch. Bréard : Un corsaire normand ; mémoires de Jean Doublet de Honfleur. — Baron du Casse : Documents inédits relatifs au premier empire ; Napoléon Ier et le roi Louis, 1809-1810. — Bulletin historique : France, par G. Monod. — Allemagne, par A. Stern. Pays-Bas, par Wijnne. — Comptes rendus critiques. — Publications périodiques et sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

Revue internationale des sciences (15 février). — Vulpian : Etude physiologique des poisons ; Jaborandi. — Debierre : De l'origine et de l'évolution des sociétés et de la civilisation suivant la science contemporaine. — Budin : Recherches sur l'hymen et l'orifice vaginal. — Bœtgger : Reptiles et batraciens du sud du Portugal. — Sociétés savantes. — Revue des livres. — Variétés.

Revue moderne (février). — M. Guillemot : E. Zola. — Le Mouel : Poésie ; le père Jean. — Vast : Le garçon boulanger. — Kahn : La chrysalide d'un ange. — P. Alexis : Vieux temps. — Fragerolle : Causerie musicale. — H. Detouche : Une grue. — L. Cladel : Bêtes et gens. — Critique dramatique. — Revue des livres.

Revue occidentale (février). — Discours prononcé par M. Pierre Laffitte pour l'incorporation de M. Piéton, le 26 gutenberg 91 (7 septembre 1879). — Ch. Jeannole : De l'éducation publique en France. — Congrès de Marseille ; discours prononcés par M. Isidore Finance. — Variétés : Une lettre d'Aug. Comte à M. de Blainville. — Bulletin : Grande-Bretagne, par M. Busly. Suède, par M. Nystrom. — Dr Robinet : La République française à l'extérieur.

Revue philosophique (mars). — V. Brochard : La loi de similarité dans l'association des idées. — D. Nolen : Les maîtres de Kant ; Kant et J.-J. Rousseau. — Tannery : Thalès et ses emprunts à l'Egypte. — Guyau : La mémoire et le phonographe. — Dr Despine : Le somnambulisme de Socrate. — Staniland Wake : The evolution of morality. — Girard : La philosophie scientifique. — Ribot : La psychologie allemande contemporaine. — Schopenhauer : Pensées, maximes et fragments. — Mind : The journal of speculative philosophy. — Nécrologie : M. Bersot.

Revue politique et littéraire (21 février). — E. Cartault : E. Labiche. — La campagne de l'Allemagne contre la France et la Russie en 1880 et 1881. — O. Douen : Michel Servet, d'après MM. Tollin, Chéreau, Turne, Dardier. — Gaffarel : Les peuples africains, le Niger, les peuplades de la Sénégambie. — Causerie littéraire : M. Sardou et *Daniel Rochat*. — L. Ulbach : Notes et impressions. — Bulletin.

(28 février). — Vilbort : Les origines de la crise sociale en Russie. — Manuel : M. Legouvé. — L. Quesnel : *L'Inde et l'île de Ceylan*, d'après M. Cotteau. — E. de Pressensé : L'encyclique du pape contre le mariage civil. — Souvenirs du général von Rüchel ; Frédéric II pédagogue. — Stakliéiev : *Le Foyer domestique*. — Notes et impressions. — Bulletin.

(6 mars). — Largilière : La Belgique et la Hollande vis-à-vis de l'Allemagne. — A. Réville : Histoire des religions ; cours d'ouverture. — Hélène von Racowitza : *Mes relations avec Ferdinand Lassalle*. — P. Laffitte : La liberté d'association, d'après M. Vavasseur. — Causerie littéraire ; M. Croizet : *La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec*. — M. Reinach : Traduction d'*Hamlei* avec préface et commentaires. — M. Zola : *Nana*. — M. Hennique : *Les hauts faits de M. de Ponthau*. — Notes et impressions. — Bulletin.

(13 mars). — Le vote du 9 mars. — Vilbort : Où se recrutent les nihilistes. — F. Hémon : La comédie chez les jésuites au XVIIIe siècle ; le p. Bougeant. — Gladstone : De la part du libre-échange et des chemins de fer dans le développement du commerce anglais. — Causerie littéraire ; M. Pellissier. — *Les grandes leçons de l'antiquité classique*. — Jacquinet : *Fragments d'études et notes prises dans une bibliothèque*. — M. Vallery-Radot : *L'Étudiant d'aujourd'hui*. — M. Mouton : Voyage et aventures du *capitaine Marius Cougourdan*. — M. Toudouze : *Madame Lambelle. A côté du bonheur*. — M. Aicard : *Miette et Noré*. — Théâtre : *La Petite Mère*. — Notes et impressions. — Bulletin.

Revue scientifique (21 février). — Conférences de la Sorbonne : M. Jamin ; Téléphones et phonographes. — L'électromotographe d'Edison. — Ch. Trépied : Les travaux du général Morin. — Physiologie générale : Les nouveaux travaux sur la nature et le rôle physiologique de la chlorophylle. — Nécrologie. Petit : Vie et travaux de Lockart Clarke. — Académie des sciences de Paris. — Bibliographie. — Chronique scientifique.

(28 février). — Conférences de la Sorbonne : M. G. Tissandier ; les poussières de l'atmosphère. — Faculté des sciences de Marseille ; Cours de M. Heckel : Introduction à l'étude de la tératologie végétale. — Tératologie et tératogénie générales. — O. Callandreau : Les petites planètes. — Nécrologie. Petit : Vie et travaux de D. J. Corrigan. — Académie des sciences de Paris. — Publications nouvelles. — Chronique scientifique.

(6 mars). — Bertrand : Éloge historique de Belgrand. — Daubrée : L'expédition polaire de M. Nordenskiold. — E. Brucke : De la nécessité des études littéraires pour les médecins. — Ch. Richet : Les études sur la fermentation au laboratoire de Carlsberg. — De l'origine des signes employés dans le calcul algébrique. — Académie des sciences de Paris. — Publications nouvelles. — Chronique.

(13 mars). — Hofmann : J.-B. Dumas. — Decharme : Formes vibratoires des bulles de savon. — Un compteur à électricité. — Petit : Notice historique sur les concours d'agrégation de médecine. — Bulletin des sociétés savantes : Académie des sciences de Paris. Société royale de Londres. Académie des sciences de Vienne. — Publications nouvelles. — Chronique.

Spectateur militaire (15 janvier). — H. Noirot : A nos lecteurs. — St. : Le programme de 1880. — E. Brunechasse : Les grandes manœuvres d'automne au 2e corps. —

Campanius : La cavalerie en liaison avec les autres armes. — ** : La justice militaire. — Capitaine Mazel : L'atlas Stieler.

(15 février). — O.-H. : Études sur l'armée française ; Le recrutement. — Mémoires militaires du général Hardy (suite). — ** : La justice militaire (suite). — Mazel : L'atlas Stieler (suite). — Nécrologie. — Chronique. — Revue de la presse militaire italienne et espagnole. — Bibliographie.

Tour du monde (21 et 28 février). — La Néerlande, par M. Charles de Coster.

(6 et 13 mars). — La Syrie d'aujourd'hui, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, chargé d'une mission scientifique par M. le ministre de l'instruction publique.

La Vie moderne (14 février). — A. Silvestre : Les expositions actuelles. — Desmoulins : Vieux mots à rajeunir.

(21 février). — E. Bergerat : *Nana*. — Desmoulins : Vieux mots à rajeunir. — R. Delorme : La première d'une lettre ; *Miette et Noré*.

(28 février). — V. Hugo à table. — Fourcaud : *Daniel Rochat*.

(6 mars). — A. d'Artois : Critique littéraire ; *Nana*.

(13 mars). — Desmoulins : Vieux mots à rajeunir.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

The Academy (6 mars). — Catholicisme romain et ritualisme. — Lord Beaconsfield. — Historia Anglorum de Richard de Huntingdon, par T. Arnold. — Notre grand chemin futur, par N.-L. Cameron. — Sélections de Kur-An, par E.-W. Lane. — Nouveaux romans. — Littérature courante. — Notes et informations. — Magazines et revues. — Les Archives françaises. — Sciences. — Voyages. — Beaux-arts. — Théâtres.

(13 mars.) — La France depuis le premier empire, par Macdonnell. — Antiquités de la Grèce, de Schömann. — Les petits conteurs du XVIII^e siècle, de O. Uzanne. — Histoire des Persans et des Arabes au temps des Sassanides, de Tabari, éditée par Noldeko. — Nouveaux romans. — Littérature courante, etc.

Appleton's Journal (mars). — Le retour de la princesse, traduit du français, de Jacques Vincent (1re partie). — Premières impressions du Nouveau-Monde (fin), par le duc d'Argyll. — Le nihilisme russe, par Fritz Cunliffe-Owen. — Poèmes, par François Coppée. — Théophile Gautier. — A l'envers, par Walter Besant et James Rice, chap. XXX-XXXII. — Un effendi turc sur le christianisme et sur l'islamisme. — Couleur de chair. — Vie à haute pression, par W. G. Blenkie. — La restauration des Juifs. — Table du rédacteur en chef. — Livres du jour.

Belgravia (mars). — Un agent confidentiel, par James Payn, illustré par Arthur Stopkins. — L'hiver à Hyères, par J. Arbuthnott Wilson. — La matière radiante, par D. Pidgeon. — Comment Jack Harris devint esthétique, par Justin H. Mac-Carthy. — Nos anciennes villes de province, III, avec quatre illustrations par Alfred Rimmer. — Notre secret. — Giuseppe Giusti, par Francis Eleanor Trollope. — La cassette de plomb, par Mrs. Alfred W. Hunt.

Chambers's Journal (mars). — Mouvement de restauration, par W. Chambers. — Les animaux que j'ai connus et aimés. — Le revenu irlandais, rêve d'un inspecteur de police. — Harmonie domestique. — Rapports excentriques. — Administration du bagage. — Victor Jacquemont, le naturaliste français. — Articles perdus, singulièrement retrouvés. — Une légende du Cumberland. — Regardez à ce que vous mangez. — Les centenaires. — Les plongeurs. — Histoire d'une photographie. — Une ancienne ville du Kent. — Récits du télégraphe. — Perfectionnements nouveaux en photographie. — Tour d'une dame dans les montagnes Rocheuses, par W. C. — Curieuse histoire d'une colombe. — Souvenirs d'un chef de manège. — Arcachon comme station de bains. — Destruction des oiseaux de proie. — Sciences et arts du mois. — Quatre morceaux de poésie.

The Contemporary Review (mars). — Mystères de l'administration en Turquie. — Suite à la « généalogie de l'homme », par le dr Radcliffe. — La durée des Parlements, par Walter R. Cassels. — La colonne d'éloges, par Emily Pfeiffer. — La bureaucratie et son action en Allemagne, par le professeur Von Schulte. — La presse indigène aux Indes, par Roper Lethbridge. — Vues helléniques et chrétiennes sur la beauté, par le rév. R. Saint-John Tyrwhitt. — Exposé erroné du ministère sur la question afghane, par le duc d'Argyll. — Livres contemporains.

Deutsche Rundschau (6e livraison). — Lotti, l'horlogère, I, par Marie von Ebner-Eschenbach. — Prosper Mérimée, par Georg Brandes. — Feuillets autobiographiques de la vie d'un général prussien, VII, VIII (fin). — Etat de la civilisation au Tyrol en 1879, par Ludw. Steub. — Metternich, par Carl Hildebrand. — La saison de l'Opéra et des concerts à Vienne, par Ed. Hanslich. — Revue littéraire.

Gæa (3e livraison). — Connaissance de la terre et du ciel au temps des Sagas, par E.-L. Rocholtz. — Les stations de montagnes astronomiques et météorologiques, par Carl Nemeis. — Le problème de la gravitation, par Herm. J. Klein. — La cécité des couleurs au point de vue théorique et pratique, par S. Kalischen. — Investigations géologiques dans le nord-ouest de l'Amérique, par C. Doelter. — Johann Eduard, — Wappaus. — Calendrier astronomique pour le mois de juillet 1880. — Nouvelles observations et découvertes en histoire naturelle. — Miscellanées. — Littérature.

The Gentleman's Magazine (mars). — La reine Cophetua, par R.-E. Francillon. — La santé par l'éducation, par Benjamin W. Richardson M. D. — Queues, membres et poumons, par Andrew Wilson. — Sang royal normand et saxon, par Thomas Foster. — Les voix silencieuses, par le membre pour les Chiltern Hundreds. — La *Revue d'Édimbourg* et ses collaborateurs, par Charles Pebody. — Un poète indo-anglais, par James Payn. — Propos de table, par Sylvanus Urban.

The Journal of the Anthropological institute of Great Britain and Ireland (mars). — Sur l'ostéologie et les affinités des naturels des Iles Andaman, par le professeur W.-H. Flower. — Notes sur quelques antiquités irlandaises, par A. L. Lewis. — Notes sur quelques monuments préhistoriques de Cornouailles et d'Irlande, par miss A.-W. Buckland. — Mythologie gaëlique, par Hector Maclean. — La propagation des Slaves, 3e partie. — Les Serbes du Nord ou Sorabiens et les Obrodites, par H.-H. Howorth. — Miscellanées anthropologiques.

Literarisches Centralblatt (6 mars). — La prophétie de Joel et ses éditeurs, etc., de Merx, par Dillmann. — Etudes sur la conscience, par Stricker. — Psychologie de la poésie lyrique, par Du Prel. — De l'antiquité égyptienne, par Lauth. — Origine et développement des Ephores de Sparte, etc., par Dum. — Images de la civilisation historique de la Bohême, par Spatek. — La Souabe après la paix de Bâle, par Vreede. — Histoire de la famille de Blücher. — Les torrents des Alpes, par Lehmann. — La marée, etc., par Lentz. — Le Sahara et le Soudan, par Nachtigal. — La mathématique dans

ses relations avec les autres sciences, par Spottiswoode. — Sur les orbites des corps célestes, par Copernic.

(13 mars). — La chronologie de la Bible, etc., par Schaefer. — Traduction de l'Evangile de saint Mathieu, de Schemtob ben Schaphrat. — La chronique de Würzbourg, par Buchholz. — Chronique de la ville d'Elbogen, par Schlesinger. — Sources du commerce et du trafic vénitiens, par Thomas. — Histoire de l'origine de la famille Tettan, par von Tettan. — Le monde des tropiques, de Wallace. — Le Syr-Daria, le Zerafchâne, le pays des Sept-Rivières, etc., par de Ujfalvy de Mezo-Kövezd, etc.

Macmillan's Magazine (mars). — Celui qui ne veut pas quand il le pourrait, par Mrs. Oliphant, ch. XVI-XVIII. — L'art d'esquisser d'après nature en aquarelle, par Walter Severn. — Le comité de la servitude pénale. — Stances sur Shelley, par F. W. H. Myers. — Où est mort Edward II? par J. Théodore Bent. — L'évêque Wilberforce, par G. A. Simcox. — La « Vie divine » et la « Mort parfaite », par le doyen de Westminster. — Petits fermiers devenus propriétaires, par John Mackay. — Education catholique en Angleterre, par M. Laing Meason.

The Nineteenth Century (mars). — L'Angleterre comme puissance maritime, par sir Robert Spencer Robinson. — Le sens commun du « Home-Rule », par Justin Mac Carthy, M. P. — L'admiration factice en littérature, par James Payn. — Les correspondants des journaux en campagne, par le vicomte Melgund. — Le prochain bill de réforme, par H. Fawcett, M. P. — Burns et Béranger, par le D[r] Charles Mackay. — L'appropriation des églises de la Cité, par C. Kegan Paul. — L'agitation agraire irlandaise, par le Knight of Kerry. — Dieu et la nature, par l'évêque de Carlisle. — Raisons de doute dans l'Église de Rome; réplique, par le comte de Redesdale. — Science moderne (revu par le professeur Huxley). — L'Angleterre et la Russie, par le très hon. W.-E. Gladstone, M. P.

Oesterreichische Monatschrift für den Orient (n° 2). — Hérat et le commerce européen, par H. Vambéry. — Les routes du commerce pour se rendre en Orient, par Carl Büchelen (fin). — Le Danube comme route de trafic avec l'Orient, par la société du Danube. — Le Llyod austro-hongrois (réplique). — Chemins de fer et constructions de routes projetés en Perse. — Nouvelle route pour les voyageurs allant à Constantinople. — Chronique des événements les plus remarquables de l'année 1879, dans l'Asie orientale et méridionale, l'Afrique et l'Australie. — Miscellanées. — Notice littéraire.

A. Petermann's Mittheilungen (26e vol., II). — Voyages d'Antioquia, par Fr. von Schenk. — Voyage dans la Patagonie du sud-ouest, par J.-T. Roger et E. Ibar en 1877, avec les journaux de A. de Viedma en 1782 et J. H. Gardiner en 1867. — L'échouage du vapeur « A. E. Nordenskiold », par E. Behm. — Édition par livraisons de l'Atlas portatif de Stieler. — Nouvelles géographiques du mois. — Littérature géographique. — Cartes.

The Popular Science Monthly (mars). — L'association des idées, par W. James (illustré). — Dolmens au Japon, par Edward S. Morse (illustré). — L'étude de l'économie politique, par Henry George. — Etablissement de sciences naturelles de Ward, par le professeur Joseph Leidy. — La force derrière la nature, par William B. Carpentier. — Vues nouvelles de transformation animale, par Edmond Perrier (illustré). — Le devoir de la jouissance. — Intempérance dans l'étude, par D. Hack Tuke. — L'eau comme combustible, par W. C. Conant. — Les premières écoles libres en Amérique, par Alice H. Rhine. — Ruines préhistoriques dans le Colorado, par Henry Gannet. — Le Couvent des Capucins, par Arthur Searle. — La gymnastique dans les écoles. — Le Matamata, par E. Sauvage (illustré). — Phénomènes de la gelée dans la Russie méridionale. — Esquisse de Carl Ritter (portrait). — Correspondance, etc.

Scribner's Monthly (mars). — Le club de la Tuile en bateau (illustré), par W. Mekay Laffan et Edward Strahan. — Vita nuova, par Anne Lynch Botta. — Louisiana, II, par Frances Hodgson Burnett (illustration). — Notes d'un promeneur, II, par John Burroughs. — Les Grandissimes, V, par George-W. Cable. — Extraits du journal, de Henry-J. Raymond, III, par Henry-W. Raymond. — Vittoria, par Elizabeth Stuart Phelps. — Deux aspects de Napoléon. — Pierre le Grand, II, par Eugène Schuyler (illustrations). — La jeunesse du poète, par George Parsona Lathrop. — Cham, par Richard Whiteing (illustrations). — Réussite avec les petits fruits, V, framboises pour la maison et le marché, par E. P. Rol (illustrations). — Habitations, par Thomas Wentworth Higginson. — Présents, par M. T. H. — Le dimanche à New-Sharon, par Henry King. — Les pupilles du gouvernement des Etats-Unis, par H. H. — La réponse de l'amant, par Ella Dietz. — Sujets du moment. — La maison et la société. — La civilisation et le progrès. — Communications. — L'œuvre du monde. — Bric-à-brac.

Temple Bar Magazine (mars). — Adam et Ève (suite). — Lettres de Martin Sherlock. — Un rôle peu étudié. — Dona Perfecta. — Henri Regnault. — Un pari nul. — Une position particulière. — L'ascension de Roraima. — Le rebelle de la famille (suite), par Mrs. E. Lynn Linton.

Unsere Zeit (3e livr.). — Josa Dario, 1-6, par E. Vely. — Le christianisme, le catholicisme et la civilisation, par F. Gregorovius. — La famille du soleil, I, par M. Wilhelm Meyer. — William Lloyd Garrisson, le libérateur d'esclaves, par Rud. Doehn. — Une exposition universelle à Berlin, par Julius Lessing. — Kant, père du pessimisme, II, par Edward von Hartmann. — Mémoires de Metternich, par Walter Rogge. — Anselm Feuerbach, par Fr. Pecht. — Chronique du présent.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(du 15 février au 15 mars)

Constitutionnel. — Février : 23. Barbey d'Aurevilly : *La question du divorce*, par Alexandre Dumas. — 26. De Bézéril : Jérôme Savonarole.

Mars : 2. Le chevalier de Boufflers au Sénégal.

Débats. — Février : 16. Ch. Gabriel : *La conquête d'Alger*, par Camille Rousset. — 25. Bérard-Varagnac : *Le cardinal Bessarion*, 1403-1472 ; étude sur la chrétienté et la renaissance vers le milieu du xv^e siècle, par M. Henri Vast. — 26. Ch. Gabriel : *L'année d'un ermite*, par M. Jules Levallois. — *Les mémoires d'une forêt*, par le même. — *Sous bois*, par A. Theuriet.

Mars : 1. De Dartein : Léona Reynaud, article nécrologique. — 6. Bérard-Varagnac : Les jésuites il y a trois siècles et aujourd'hui. — *Ignace de Loyola et la C^ie de Jésus*, par M. Spuller. — *Les jésuites*, par M. Huber, traduction Alf. Marchand. — *Jésus et les jésuites, les jésuites dans l'histoire*, par M. Jean Wallon. — *Un collège de jésuites*, auquel on a joint le *Jésus ouvrier*, le *Jésus Roi*, le *Jésus industriel*, le *Jésus homme de lettres*, par M. Jean Wallon. — 14. X. : Les jésuites en France. *Ignace de Loyola et la C^ie de Jésus*, par M. Spuller. — *Les jésuites*, par M. Huber. — *Les jésuites devant la loi française*, par M. Castagnary. — *La vérité sur le Concile*, par M. Jean Wallon. — *La Cour de Rome et la France*, du même auteur. — *Jésus et les jésuites, les jésuites dans l'histoire*, par M. J. Wallon. — *Un collège de jésuites*, par le même. — *La morale des jésuites*, par M. P. Bert.

Défense. — Février : 29. Théâtre d'Auguste Vacquerie.

Événement. — Février : 29. Léon Chapron : *Nana*.

Mars : 14. A. Scholl : *Nana*.

Gil Blas. — Mars : 10. Jean Richepin : Théodore de Banville.

Français. — Février : 16. Théâtre de Vacquerie. *Souvenirs de Frédérick-Lemaître*. — 17. G. Gruyer : Les œuvres spirituelles de Savonarole. — 22. 29. X. : M. de Viel-Castel. — 23. Les luttes pour la liberté religieuse sous la monarchie de Juillet, à propos du livre de M. Thureau-Dangin. — 25. Docteur Fabius : *La Provence maritime*, par M. Ch. Lenthéric.

Mars : 7. Aug. Boucher : *La satire en France au moyen âge*, par M. Lenient.

Gaulois. — Février : 21. Gustave Flaubert et les procès littéraires.

Gazette de France. — Février : 15. 22. A. de Pontmartin : A. Dumas fils. — 23. V. Fournel : Lettres de l'abbé Perreyre. — 29. A. de Pontmartin : Ernest Chesneau.

Grand-Journal. — Février : 16. H. Céard : M. Sardou.

Mars : 6. H. Céard : Sophie Arnould. — 7. *Hernani* et la censure en 1830. — 15. A. Daudet : V. Hugo.

Liberté. — Février : 16. E. Lavigne : Pétrarque. — 22. E. Drumont : Le musée Carnavalet. — 27. E. Drumont : Le centenaire de Camoëns.

Mars : 9. Le père Olivaint et ses *Conseils aux jeunes gens*.

Monde. — Février : 21. L. Gautier : Frédéric Ozanam.

Moniteur universel. — Février : 17. P. Perret : Correspondance de Frédéric II. — 23. De Saint-Victor : *Daniel Rochat*. — 25. La Cour d'Espagne sous Charles II.

Officiel. — Février : 20. H. Fouquier : Extraits choisis de Charles Lamb. — 22. J. Gautier : *Voyage au pays des épices*, par M. A. de Pina. — 28. A. Dide : Fouquier-Tinville, d'après des documents inédits.

Mars : 1. A. Daudet : V. Hugo. — 4. J.-R. : *Miette et Noré*, poème d'Aicard. — 12. Une nouvelle traduction d'*Hamlet*, par M. Reinach. — 13. X. : De l'idée et de l'origine de la religion à propos du livre de M. Müller : *Origine et développement de la religion, étudiés à la lumière des religions de l'Inde*. — 14. 15. E. Junca : *La Provence maritime*, par M. Ch. Lenthéric.

Ordre. — Février : 19. P. Aurial : *Daniel Rochat*.

Mars : 2. F. Masson : Madame Chénier.

Parlement. — Février : 16. A. Theuriet : Charles Lamb. — 19. Ch. Levêque : M. de Montalivet. — 23. 26. A. Dehaye : Lord Palmerston ; sa correspondance intime.

Mars : 1. A. Theuriet : Un peintre de la vie rustique ; C. Fistié. — 8. F.-B. : Victor Cherbuliez. — 11. Paul Bourget : Le quartier latin à propos du livre de M. Valery Radot, *l'Étudiant*. — 15. A. Theuriet : Le poème rustique moderne ; *Miette et Noré*.

Presse. — Février : 16. Turenne.

République française. — Février : 24. T.-C. : Les noms propres à Paris. — 27. Atticus : Curiosités historiques ; Archivio storico, artistico, archeologico et litterario della cità e provincia di Roma.

Siècle. — Février : 15. A. de la Forge : Voltaire et V. Hugo devant les contemporains.

Soleil. — Février : 22. Jean de Nivelle : Leconte de l'Isle.

Février : 23. Mars : 8. Ch. Canivet : *Histoire du luxe privé et public* de M. Baudrillart. — 6. Jean de Nivelle : *Le Petit Chose*, par A. Daudet.

Temps. — Février : 19. Rougnald : La tour de Sénèque. — 23. F. Sarcey : *Daniel Rochat*, de Sardou. — 25. Ch. de Rémusat : *Mémoires de M^me de Rémusat*.

Mars : 5. Scherer : Lettres de Doudan.

Union. — Février : 22. D. Bernard : Gavarni et Carpeaux, à propos des livres de MM. de Goncourt et Chesneau. — 23. G. de Cadoudal : M. Taine.

Mars : 5. M. Sepet : *La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec*, par M. Croiset. — 9. G. de Cadoudal : M. de Laprade.

Voltaire. — Mars : 10, 11, 12, 13. E. Zola : Sainte-Beuve.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS DE MARS

1er. *Joyeux-Club (Le)*, publication mensuelle, in-folio, autographiée, 4 pages. Paris, imp. Chantriaux, 39, boulevard du Temple. — Rédaction : 30, boulevard Magenta.

Chefs-d'œuvre d'art au Luxembourg (Les), publication hebdomadaire. Numéro spécimen, février. Grand in-folio, 8 pages avec couverture et gravures. Paris, imp. Bernard, rue de la Fidélité. Ludovic Baschet, éditeur.

Loi pour tous (La). Guide général des affaires. Paraît le dimanche. Petit in-4°, 8 pages à 3 colonnes. Paris, typ. Langelier et Larguier, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux : cité Trévise, 12. — Abonnements : Paris et départements, un an, 12 fr.; 6 mois, 6 fr. — Un numéro, 20 centimes.

Scène parisienne (La). Programme de tous les théâtres et concerts de Paris. N° 1, février 1880. In-folio, 4 pages. Paris, imp. Couanon, 12, rue du Roi-de-Sicile.

Science populaire (La), journal hebdomadaire illustré. In-4°, 16 pages à 3 colonnes avec gravures. Saint-Germain, imp. Bardin. — Abonnements : Paris, un an, 8 fr.; six mois, 4 fr. Départements, un an, 10 fr.; six mois, 5 fr. — Bureaux : rue Montmartre, 125. — Un numéro, 15 centimes.

2. *Recueil périodique de législation*, de doctrine et de jurisprudence en matière de procédure civile, commerciale, criminelle et administrative. In-8°, 48 pages. Paraît tous les mois. Rousseau, éditeur, 14, rue Soufflot. — Prix de l'abonnement : 10 fr.

5. *Correspondant universel (Le)*, journal littéraire, artistique et financier. Hebdomadaire. In-8°, 4 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Richard et Cie, 18-19, passage de l'Opéra. — Rédacteur en chef : M. Cochinat. — Administration : 104, rue Richelieu. — Abonnements : Paris, un an, 5 fr.; départements, 6 fr. Pas d'abonnements pour moins d'une année.

8. *Gazette agricole*, journal hebdomadaire, politique, agricole et commercial, paraissant tous les dimanches. Petit in-folio, 4 pages, 4 colonnes. Paris, imp. Chaix, rue Bergère, 20. — Abonnements : Paris et départements, un an, 5 fr.; 6 mois, 3 fr.; 3 mois, 2 fr. — Un numéro, 10 centimes.

9. *Bulletin de la Ville de Paris*, journal administratif, littéraire, commercial et financier, paraissant le lundi. In-4°, 8 pages à 2 colonnes. Paris, typ. Ch. de Mourgues, rue Jean-Jacques-Rousseau, 58. — Abonnements : Paris, un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 4 fr. Départements, un an, 12 fr.; 6 mois, 7 fr.; 3 mois, 5 fr. Étranger, un an, 14 fr.; 6 mois, 8 fr.; 3 mois, 5 fr. — Un numéro : Paris, 10 centimes; départements, 15 centimes.

Menu illustré (Le). In-4°, 8 pages à 2 colonnes. Paris, imp. Motteroz, rue du Four. — Directeur gérant : M. Variclé. — Administration et rédaction : rue d'Arcole, 15. — Abonnements : Paris, un an, 20 fr.; 6 mois, 10 fr. Départements, un an, 22 fr.; 6 mois, 11 fr.

10. *Sahara (Le)*, organe des intérêts de la France africaine, paraissant les 10 et 25 de chaque mois. In-4°, 4 pages à 5 colonnes. Paris, imp. Robert et Bulh, rue Berthe. — Abonnements : 2 fr. par an. — Rédaction et administration : 30, avenue de l'Opéra. — Un numéro, 5 cent.

13. *Union parisienne (L')*, journal d'annonces paraissant le mardi et le vendredi. Petit in-4°, 4 pages. Paris, imp. Lehugeur, 37, passage du Caire. — Abonnements : Paris, 5 fr.; départements, 6 fr.; étranger, 8 fr. — Administration : 39, rue Réaumur.

14. *Bien-Être (Le)*, journal financier et commercial, organe de la maison de commission gratuite. Petit in-folio, 4 pages à 4 colonnes. Paris, imp. Lapirot et Boullay, 9, cour des Miracles. — Administration et rédaction : 10, rue de la Vrillière. — Abonnements : Paris et départements, 2 fr. par an. — Paraît le samedi. — Un numéro, 5 centimes.

15. *Monde des Sciences (Le)*, appliquées aux arts et à l'industrie. Revue mensuelle illustrée des inventions et découvertes les plus récentes, publiant exactement tous les brevets importants... Paris, imprimerie Soussent et Ce, 51, rue de Lille. Grand in-4°, 12 pages à 2 colonnes avec figures. — Directeur : M. Roussel des Ayes. — Abonnements : 8 fr. par an. — Bureaux : 12, rue Grange-Batelière.

15. *Progrès de Montreuil (Le)*, organe du canton, paraissant le dimanche. In-folio, 4 pages à 4 colonnes. Paris, imp. V. Goupy et Jourdan, 71, rue de Rennes. — Un numéro, 10 centimes.

Loi pour tous (La). Imp. Langelier. — Gérant : M. Charmolu.

Gazette parisienne, journal financier, commercial et industriel. Petit in-folio, 8 pages à 3 colonnes. Paris, typ. Schmidt, 5, rue Perronnet. — Paraît tous les dimanches. — Administration : boulevard Saint-Germain, 169. — Abonnements : France et étranger, un an, 2 fr. 50.

Journal des Valeurs françaises, propriété de la banque des valeurs françaises. In-4°, 8 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Debons et Ce, rue du Croissant. — Administration : 23, rue Drouot. — Abonnements : 1 fr. par an. — Le numéro, 15 centimes. — Paraît le dimanche.

17. *Palais de l'Industrie (Le)*. — M. Gavet, gérant. — Paris, imp. Boudet.

Scène parisienne (La), programme. — Couanon, imprimeur-gérant.

19. *Moniteur commercial et industriel de l'Europe (Le)*. Grand in-8°, 64 pages à 2 colonnes. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. — Abonnements : France et Alsace-Lorraine, un an, 10 fr. Étranger, 12 fr. — Paraît le jeudi.

Bulletin de Correspondance universitaire. In-4°, 12 pages à 2 colonnes. Paris, imp. Quantin. — Administration : librairie Germer-Baillère. — Abonnements : 5 fr. par an. — Paraît tous les mercredis.

Journal des Valeurs à lots. Grand in-4°, 4 pages à 4 colonnes. Paris, typ. Langelier et Larguier, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux : 26, boulevard Poissonnière. — Abonnements : 1 fr. par an. — Paraît le jeudi.

20. *Journal du Céramiste et du Chaufournier*. Revue spéciale des industries des terres cuites, poteries, plâtres, chaux, ciments. 4 pages à 2 colonnes avec couverture. Paris, imp. Dejey, 18, rue de la Perle. Abonnements : Paris et province, un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.; un numéro, 60 centimes. Étranger, 12 fr. par an. — Paraît le 5 et le 20 de chaque mois.

20. *Bulletin de la Loi pour tous.* In-4°, 2 p. — Charmolu, directeur. — Paris, imp. Langelier.
Journal des Valeurs à lots. — Bernard, gérant. — Paris, imp. Langelier.

21. *Fantaisie artistique et littéraire,* journal hebdomadaire. Grand in-4°, 8 pages à deux colonnes avec gravures. Imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Bureaux : 41, rue de la Victoire. — Abonnements : Paris et départements, un an, 12 fr. — Le numéro, 25 centimes.

24. *A-Propos (L').* In-folio avec gravures. Paris, imp. Lanéry, 39, faubourg Saint-Denis. — Un numéro, 10 centimes.

25. *Fantaisie parisienne (La).*

29. *Petite Mode (La).* In-folio, 4 pages à 4 colonnes, avec gravures. Paris, imp. Schmidt, 5, rue Perronnet. — Direction et rédaction : 49, rue de la Victoire. — Abonnements : Paris et départements, un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. 50.
Journal des bons placements. Revue hebdomadaire. Petit in-4°, 4 pages à 3 colonnes. Paris, Imprimerie française et anglaise, 257, rue Saint-Honoré. — Rédaction et administration : 17, faubourg Montmartre. — Abonnements : 12 fr. par an.
Paris-Conférence. In-4°, 12 pages à 2 colonnes. Paris, imp. Leclère, 17, rue Cassette. — Rédaction : 39, boulevard des Capucines. — Abonnements : Paris et départements, un an, 12 fr.; 6 mois, 6 fr.
Vie populaire (La), édition hebdomadaire du *Petit Parisien.* In-4°, 16 pages à 3 colonnes, avec gravures. Paris, imp. Reverchon et Vollet, 18, rue d'Enghien. — Abonnements : 6 mois, 3 fr. 50; 12 mois, 6 fr. — Le numéro, 10 centimes.
Nouvelle Lune (La). Numéro spécimen. In-4°, 4 pages à 3 colonnes, avec gravures. Paris, imp. Fillion et Cᵉ, rue des Martyrs. — Administration et rédaction : 13, rue du Croissant. Abonnements : 6 mois, 4 fr.; un an, 8 fr.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

L'Arétin. — La Cour d'appel a confirmé la décision du tribunal de première instance qui a condamné M. Liseux, éditeur de l'*Arétin,* à 400 francs d'amende pour outrage aux mœurs.

La Fusée d'un Jésuite. — Un père jésuite, M. Ch. Clair, publiait dernièrement en brochure deux lettres ayant trait à la question de l'enseignement supérieur. Cette brochure était intitulée : *Réponse à M. Paul Bert.* A ces deux lettres répondit un écrivain qui, sous le pseudonyme : Pierre Lanjuinais, fit paraître à la librairie Martin une plaquette portant pour titre : *la Fusée d'un jésuite.*

Lors de l'apparition de ce nouvel opuscule, M. le comte de Lanjuinais écrivit à l'éditeur M. Martin et à l'imprimeur M. Motteroz pour les prier de faire disparaître de leur brochure le nom de Lanjuinais que sa famille seule avait le droit de porter. Des pourparlers s'engagèrent; mais n'ayant pas obtenu une solution satisfaisante, M. le comte de Lanjuinais assigna MM. Martin et Motteroz devant le tribunal civil de la Seine en leur demandant des dommages-intérêts.

L'avocat des défendeurs, Mᵉ Sandrique, a fait connaître au tribunal que si l'auteur de *la Fusée d'un jésuite* avait cru pouvoir signer la brochure du nom de Lanjuinais, c'est que ce nom rappelait le souvenir des doctrines les plus libérales.

« L'anonyme, a dit Mᵉ Sandrique, a-t-il été de mauvaise foi en prenant ce nom respectable, qui lui semblait aller si bien aux opinions qu'il défendait? Qui pourrait le soutenir? Il a cru, et c'est tout son crime, que la famille actuelle de Lanjuinais avait fidèlement conservé la tradition de son ancêtre, et qu'on pouvait encore, sous ce nom, parler de libéralisme et de libre pensée. De là à blesser M. le comte de Lanjuinais, notre adversaire, il y a loin, et telle n'a pas été la pensée de l'auteur de la brochure. Le tribunal n'y verra donc pas l'abus, l'usurpation dont on a parlé, et surtout il n'accordera pas les réparations exorbitantes que l'on réclame pour une aussi mince affaire. »

Le tribunal n'a pas été de cet avis et, le 16 mars, a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« Attendu que le nom est une propriété; que chacun a le droit de défendre celui qu'il porte contre toute usurpation, quel qu'en soit le but ou le prétexte;

« Qu'il n'était donc pas permis aux défendeurs de placer, sans l'aveu du demandeur, en tête de la brochure par eux imprimée et publiée, le nom dont il est aujourd'hui le seul représentant et de le rattacher ainsi, malgré lui, à une production qui lui est étrangère;

« Qu'ils essaieraient en vain d'excuser ou d'atténuer cet abus par une prétendue conformité de doctrines entre l'écrivain inconnu et l'un des auteurs du demandeur; que cette conformité, fût-elle réelle, n'aurait pu les autoriser à imposer audit demandeur, à l'égard d'une œuvre contraire à ses sentiments personnels, une apparence de paternité;

« Attendu, en effet, que Lanjuinais est seul juge de l'usage qui doit être fait de son nom et ne saurait être tenu d'en couvrir des opinions qui ne sont pas les siennes;

« Attendu que les défendeurs lui ont causé par leur fait un préjudice dont ils lui doivent la réparation; mais que ce préjudice est inappréciable en argent et que la réparation doit consister dans la publicité à donner au présent jugement;

« Par ces motifs :

« Fait défense à Motteroz et Martin d'imprimer, éditer et mettre en vente, sous le nom de Lanjuinais, la brochure intitulée : *la Fusée d'un jésuite;*

« Condamne chacun des défendeurs, par chaque contravention constatée à sa charge, en 20 francs de dommages-intérêts;

« Et pour réparation du préjudice causé, autorise le demandeur à faire insérer le présent jugement dans cinq journaux à son choix, aux frais des défendeurs solidairement, sans que le coût de chaque insertion puisse excéder 300 francs;

« Et condamne les défendeurs aux dépens. »

GUSTAVE FUSTIER.

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Cinquième Livraison PREMIÈRE ANNÉE *10 Mai 1880*

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

29 avril 1880.

Les grandes guerres et les transformations politiques ne sont pas propices à l'éclosion de talents nouveaux; elles provoquent bien la production poétique, mais pour un moment seulement : les esprits sont tournés ailleurs et tout l'intérêt de la nation est absorbé par le jeu des institutions nouvelles, le soin de sa jeune grandeur et le souci de son existence politique et économique. Qu'il surgisse des complications, qu'une lutte s'engage entre les passions et les intérêts opposés, qu'une crise commerciale et industrielle rende des plus pénibles les lourds sacrifices qu'impose la situation nouvelle, et la nation sera forcément moins encline encore et moins disposée à prêter une oreille attentive à la voix de ses poètes, de ses historiens et de ses philosophes. Ç'a été là le cas de l'Allemagne. L'ivresse du triomphe a été courte et coup sur coup *le Kulturkampf*, la stagnation des affaires, l'agitation socialiste et la question économique sont venus absorber toute son attention et assombrir son horizon.

L'Autriche allemande aussi a eu de pénibles moments à traverser. A peine se relevait-elle de ses désastres et le dualisme commençait-il à fonctionner qu'éclata la catastrophe financière, *le Krach* de 1873, et chez elle, comme dans le nouvel empire, les temps n'ont pas été favorables à la production littéraire.

Mais au moins la politique n'a pas étouffé toute vie intellectuelle et s'il n'est pas né de grand écrivain, si la nation n'a pas eu la joie suprême de saluer la venue d'un génie nouveau, au moins ses poètes et ses penseurs, sans se laisser décourager par le peu d'attention et d'intérêt que leur marquait un public trop absorbé par d'autres préoccupations, n'ont pas quitté la partie et mainte œuvre forte et originale est éclose en ces dernières années.

Les victoires de l'an 70 et la reconstitution de l'empire ne pouvaient que provoquer un épanouissement lyrique ; aussi les chantres les plus illustres sont-ils rentrés dans la lice : Emmanuel Geibel avec ses *Heroldsrufe*, Redwitz en publiant son *Lied vom neuen deutschen Reich;* Ritterhaus et Freiligrath en faisant retentir leurs chants de guerre.

Ce dernier est mort en 1876. Dès 1836, il faisait connaître à l'Allemagne *les Odes* et *les Chants du Crépuscule* de Victor Hugo par de vrais chefs-d'œuvre de fidèle et poétique interprétation. Geibel est son digne émule en traduction. En 1852, il donnait avec Paul Heyse un livre de *Chants espagnols*, en 1860 *le Romancero des Espagnols et des Portugais* avec Ad. de Schack et deux ans plus tard, avec le Suisse Leuthold, *Cinq Livres de poésies lyriques françaises*. En 1875, il publiait, sous le titre de : *Livre de chants classiques*, des traductions de poésies grecques et latines, et, en 1877, il donnait ses Feuilles d'Automne à lui, ses *Spaeherbstblætter*.

Leuthold, son collaborateur, était poète lyrique et poète éminent; mais sa vie fut triste, sa fin plus triste encore : il mourut fou et ce sont ses amis qui, l'an dernier, ont publié ses *Poésies*, alors qu'il n'avait plus que quelques mois à végéter.

Stadelmann, un disciple de Geibel aussi, a fait paraître des *Gesammelte Gedichte* qui témoignent de beaucoup de talent.

L'autre collaborateur de Geibel, le Mecklembourgeois Adolphe de Schack, est un poète lyrique

et épique de haut vol et de grande envergure. Il a publié *Lothar*, *Episoden*, *Durch alle Wetter*, *Naechte des Orients oder die Weltalter* et *Weihgesaenge*. De plus on lui doit un poème dramatique : *Heliodor*, et un roman en vers : *Ebenbürtig*. Nous le retrouverons d'ailleurs comme poète dramatique. Quoique né dans le Nord, le comte de Schack habite Munich où il possède une célèbre galerie de tableaux, gracieusement ouverte au public.

Un autre Munichois, Martin Greif, est l'auteur de charmantes *Poésies*.

L'Autriche aussi a produit un chantre inspiré et de génie, connu et aimé du public sous le nom de Julius von der Traun. Ses *Rosenegger Romanzen* sont des poèmes où respire le grand air de la montagne et ses chants de soldat sont de vrais joyaux.

Les Alpes du Tyrol et du Salzkammergut ne sont pas seules à avoir leur poète ; les monts de la Bavière aussi ont inspiré à Karl Stieler de charmantes mélodies, des chants gais et vibrants qui forment trois volumes écrits dans le dialecte de la Haute-Bavière et intitulés : *Weil's mi freut*, *habt's a Schneid* et *Sunnawend*.

Victor Scheffel enfin, poète original et primesautier s'il en fut, donna en 1870 ses *Bergspalmen* et sept ans plus tard sa *Waldeinsamkeit*. Mais c'est comme romancier et poète épique surtout qu'il s'est signalé. Il avait brillamment débuté dans la littérature, il y a quelque trente ans de cela, par sa charmante épopée *der Trompeter von Saeckingen* (1853) et deux ans plus tard il donnait son roman *Ekkehard*. L'Allemagne entière regrette que ces œuvres si fortes et si neuves n'aient pas été suivies d'autres, car Scheffel est peut-être, à cette heure, le poète le plus populaire de son pays, comme il le lui a si bien prouvé lors de son cinquantième anniversaire en 1876.

Cependant la muse épique ne s'est pas tue pour cela. Julius von der Traun fit suivre ses romances d'un poème épique de grande valeur : *Koenig Salomon von Ungarn*, et un autre Autrichien, Robert Hamerling, qui en 1866 avait donné son *Ahasver in Rom*, en 1868 son *Koenig von Sion*, publiait en 1873 : *Die Sieben Todsünden*. Dans toutes ces épopées, le poète donne un libre cours à sa fantaisie, il éblouit et charme le lecteur, non sans quelquefois le choquer par des peintures un peu lascives.

Pas plus que le Sud, le Nord ne resta muet : Victor Widmann est l'auteur de *Mose und Zipora*, poème en douze chants qualifié de : *Himmlisch-irdisches Idyll*, et Waldmüller (Ed. Duboc) acquit une grande notoriété avec son idylle alpestre intitulée *Walpra*, dans laquelle il se pose en émule de Tennyson.

Passons aux poèmes en prose : *Prosa Dichtungen*, en d'autres termes aux romans. Les aurait-on dénommés ainsi parce qu'il y a tant de poètes qui sont en même temps romanciers ? Tout d'abord Redwitz avec son *Hermann Stark* ; Hamerling avec son *Aspasia, ein Künstler-und Liebesroman aus Alt-Hellas* ; Heyse avec ses charmantes nouvelles, ses *Kinder der Welt*, *Im Paradies* ; Edmond Hoefer avec son roman *der Demagoge* et ses *Land-und See-Novellen* ; Otto Roquette, le poète de *Waldmeisters Brautfahrt*, avec ses *Neue Erzaehlungen* : Gottschall enfin avec ses trois romans : *Im Banne des Schwarzen Adlers*, *Welke Blaetter* et *das Goldne Kalb*.

Les coryphées du genre sont Gutzkow, Auerbach, Freytag, Spielhagen et Ebers. Le premier, peu avant de mourir si tragiquement à Sachsenhausen, avait publié ses *Neue Serapionsbrüder* : Auerbach a donné un roman national, *Waldfried* ; puis, revenant à son vrai genre, la *Dorfgeschichte*, il en publia trois charmantes qui font presque regretter qu'il ait jamais songé à aborder le grand roman.

Spielhagen, lui aussi, a écrit des nouvelles villageoises ; mais, tout à l'opposé d'Auerbach, c'est dans le grand roman qu'il se sent le plus à l'aise. Son premier, *Problematische Naturen*, dirigé contre la noblesse comme presque tout ce qu'il a écrit, étincelle d'esprit et est admirablement écrit. Le dernier né, *die Sturmfluth*, a mis le sceau à la gloire de ce romancier.

Scheffel avec son *Ekkehard* a renouvelé le roman historique-archéologique et son coup d'essai fut un coup de maître. Freytag, célèbre déjà comme auteur dramatique (*die Journalisten*, comédie ; *die Fabier*, tragédie) et comme romancier réaliste dans le bon sens du mot (*Soll und Haben*, *die Verlorne Handschrift*), avait donné ses *Bilder aus der deutschen Vergangenheit*. Il devait être tenté forcément de transformer ces esquisses en roman : en effet il a publié sous le titre : *die Ahnen*, une série de romans historiques. Le premier volume parut en 1872. Il nous dépeint la vie des Germains païens et leur conversion au christianisme, puis il passe à Henri l'Oiseleur, aux croisades en Terre-Sainte et dans le Nord slave, à la Renaissance et à la Réforme, à la guerre de Trente Ans et finalement au développement de la monarchie prussienne dans le XVIIIe siècle. Cette grande œuvre, qui se déroule en Thuringe et dans le duché de Prusse, fait honneur à Freytag au double point de vue de l'invention et de la fidélité historique, et c'est avec une légitime impatience qu'on en attend le couronnement.

Ebers nous transporte bien loin de l'Allemagne centrale et des confins de la Pologne, sur les bords du Nil et en Terre-Sainte. Égyptologue de premier ordre, il s'est illustré par la découverte du papyrus qui porte son nom et par une savante étude sur la terre des Pharaons ; romancier fécond et admirablement doué, il a écrit : *Eine Aegyptische Koenigstochter*, *Uarda*, *Homo sum* et *die Schwestern* : presque toutes ces œuvres ont été traduites en français.

Un autre roman oriental a pour titre : *Das Haus Hillel* et pour auteur Max Ring. L'ancêtre de cette

« famille » est le contemporain du Christ, le philosophe et moraliste Hillel sur lequel M. Ernest Renan a attiré l'attention du monde lettré. Le sujet du récit est la destruction de Jérusalem par Titus.

Un genre tout particulier qui se rattache plus ou moins au roman historique, c'est celui de la nouvelle appelée *Kulturhistorische Novelle*. Tout dernièrement encore Riehl, le savant professeur de Munich, en a publié une nouvelle série.

La nouvelle proprement dite a toujours été en grande faveur en Allemagne. Nous avons déjà parlé de celles de Paul Heyse, de Roquette, de Hoefer; citons encore Gottfried Keller, un Zurichois célèbre grâce à ses romans : *der Grüne Heinrich* et *die Leute von Seldwila*. Après un long silence, il a publié en ces dernières années ses *Sieben Legenden* et *Züricher Novellen*. Une noble baronne enfin, Mme de Ebner-Eschenbach, a acquis rapidement, et cela à juste titre, une grande réputation avec de fort jolies nouvelles et un roman : *Bozéna*.

Mentionnons pour finir une œuvre étrange et forte due à l'esthéticien-poète Fr.-Th. Vischer, *Auch Einer*, titre intraduisible d'un livre qu'il n'est guère possible d'analyser. Il y a de tout là-dedans : des impressions de voyage, de l'humour, des vers, une nouvelle qui se déroule dans une cité lacustre, le journal du héros, sa vie et ses amours, de l'esthétique et de la philosophie.

Cette dénomination *Auch Einer* pourrait s'appliquer au grand poète tragique en faveur duquel s'est opéré un revirement qui ressemble en plus d'un point à celui dont Berlioz est présentement l'objet en France. En effet, le Viennois Grillparzer fut « un homme aussi » qui de son vivant ne connut que les déceptions et les déboires, et ce n'est qu'après sa mort que la gloire incontestée lui échut. On a repris ses pièces, son *Kœnig Ottokars Glück und Ende* surtout; on a même représenté un drame posthume de lui, *die Jüdin von Toledo*. C'est que la direction du théâtre de drame de Vienne, la Hofburg, est aux mains d'un homme éminent, qui est un poète de renom, Franz von Dingelstedt. Admirablement secondé par une troupe d'élite, il a entrepris en ces dernières années une œuvre des plus méritoires : il a adapté Shakespeare à la scène moderne. A la trilogie des York a succédé Antoine et Cléopâtre, et tout fait espérer que la pleine réussite dont sa tentative a été couronnée encouragera M. de Dingelstedt à poursuivre son œuvre.

Vienne est d'ailleurs le terrain le plus favorable à la production dramatique : les poètes comiques Bauernfeind, Willbrandt, Rosenthal s'y font applaudir; Hamerling a écrit un *Danton und Robespierre*, Weilen a obtenu un grand succès avec sa *Dolorès*, Grosse avec son *Tiberius*, Anzengruber avec son drame populaire *Ein Faustschlag*, et, malgré cette abondance de pièces et d'auteurs, on a fait de l'importation : c'est ainsi que les drames de famille *la Faillite* et *le Nouveau Système* du Norwégien Björnsterne Björnson, la *Julie* d'Octave Feuillet, les pièces de Dumas et de Sardou ont été représentés dans la capitale de l'Autriche, sans parler du répertoire des théâtres d'opérette même qui a été mis à contribution.

Mais la vie dramatique ne s'est pas concentrée sur les bords du beau Danube bleu : le Nord, l'extrême Nord nous ont prodigué leurs dons. C'est à Kœnigsberg que Félix Dahn écrit ses drames puissants : *Markgraf Rüdiger von Bechelaren*, *Kœnig Roderich*, *Deutsche Treue*. A le lire, on ne se douterait jamais que ce poète est un jurisconsulte pratiquant et professant, qui publiait, l'année même où il donnait son *Rüdiger*, des leçons de droit commercial *(Handelsrechtliche Vortraege)*.

Kruse, qui vit le jour sur les bords de la Baltique et qui habite Berlin comme correspondant de la *Gazette de Cologne*, est un poète dramatique d'une grande valeur : son *Moritz von Sachsen*, *das Maedchen von Byzanz*, *Brutus*, *der Verbannte* en font foi.

A Berlin, c'est Paul Lindau qui a conquis rapidement la première place. C'est peut-être l'auteur allemand qui connaît et apprécie le mieux la littérature française : il l'a bien prouvé par sa belle étude sur Alfred de Musset. Aussi la vivacité et le brillant du dialogue, l'habileté dans l'agencement de ses pièces montrent-ils clairement que les maîtres de la scène française moderne sont ses guides. Sa *Tante Thérèse*, son *Erfolg* et sa *Graefin Lea* ont été très applaudis, et cela à juste titre.

Munich aussi a des poètes dramatiques de grande valeur. Nous les avons tous nommés déjà : P. Heyse, A. de Schack et Martin Greif. Heyse, dès 1857, remportait, avec ses *Sabinerinnen*, le prix de tragédie du roi Maximilien. Schack est l'auteur de la tragédie *die Pisaner* et Greif du drame *Corfis Ulfeldt*, lequel est également le héros du *Verbannte* de Kruse.

La plupart de ces pièces sont des drames historiques; c'est qu'en effet l'étude de l'histoire continue à être en grande faveur en Allemagne. Le XIXe siècle est à proprement parler le siècle de l'histoire savante et exacte.

Ce que la France fait pour la publication de ses « Documents inédits, » l'Allemagne le fait pour les monuments de son histoire. Pertz, dont le nom restera à jamais attaché aux *Monumenta Germaniæ*, est mort en 1875. Deux ans auparavant, il avait renoncé à la direction de l'entreprise. Elle passa à un comité central présidé par Waitz, l'auteur célèbre de *Deutsche Verfassungsgeschichte* (1848-1878) et de *Deutsche Kaiser von Karl dem Groszen bis Maximilian* (1872). Un des membres de cette commission, le paléographe Wattenbach, publia en 1876 ses *Geschichte des roemischen Papsthums*; un autre, Th. Mommsen, le célèbre auteur de l'*Histoire romaine*, donnait la même année la deuxième édition de son *Roemisches Staatsrecht*.

Une autre entreprise colossale, l'*Histoire des États de l'Europe*, de Heeren-Uckert, a été reprise et renouvelée sous la direction de M. Gisebrecht, professeur à Munich. C'est pour cette collection que Ch. Hillebrand vient d'écrire « l'Histoire de France pendant la monarchie de Juillet et le second Empire » (en cours de publication).

Léopold de Ranke, le chef de l'école historique allemande, malgré ses quatre-vingt-cinq ans, continue ses travaux. En 1871, il publiait *der Ursprung des siebenjaehrigen Kriegs;* en 1872, *die Deutschen Maechte und der Fürstenbund;* en 1875, *Ursprung der Revolutions kriege*. Deux ans auparavant il avait donné, en les accompagnant de commentaires, des extraits de la *Correspondance de Frédéric-Guillaume IV avec Bunsen*, et en 1877 il acheva de publier les *Mémoires du chancelier Hardenberg;* il fit paraître en outre *des Essais* et des *Études biographiques*, et présentement il s'occupe d'une nouvelle édition de ses *Œuvres complètes*, au premier rang desquelles figure son *Histoire de France aux XVI*e *et XVII*e *siècles*.

Un de ses disciples, Max Dunker, l'auteur de l'*Histoire de l'Antiquité*, prépare également une édition complète de ses œuvres.

Ludwig Friedlaender a donné la troisième édition de ses *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms*, connues en France grâce à l'excellente traduction de M. Ch. Vogel. Ernst Curtius, l'ancien précepteur du prince royal, publiait en 1872 ses *Beitraege zur Geschichte und Topographie Klein-Asiens*, et depuis 1875 il dirige les fouilles d'Olympie. Ses discours et leçons ont été réunis en 1875 sous le titre de : *Alterthum und Gegenwart*.

Sybel, un autre élève de Ranke, bien connu en France par son *Histoire de la Révolution*, a fait paraître, il y a quelques années, un livre fort intéressant sous ce titre : *Urkundliches über den Rastatter Gesandtenmord*.

Droysen continue ses études sur l'histoire politique de la Prusse et nous a donné, il y a peu de temps, des *Abhandlungen zur neuern Geschichte*.

H. de Treitschke avait débuté comme poète; bientôt il fut l'un des écrivains politiques et l'un des historiens les plus remarquables de la jeune génération. Son *Histoire de l'Allemagne au* XIXe *siècle* (premier volume, 1879) est une œuvre forte et bien écrite. Peut-être que son admiration exclusive de la Prusse fait que l'auteur se montre trop sévère à l'égard de l'Autriche.

Celle-ci a en M. A. d'Arneth un historien d'un talent élevé et d'une science consommée. Son *Histoire du prince Eugène de Savoie* fit époque et sa *Marie-Thérèse* est une œuvre capitale. En 1872, il publiait la correspondance de Joseph II avec son frère Léopold de Toscane, et deux ans plus tard il donnait, en collaboration avec M. Geffroy, de l'Institut de France, *Marie-Antoinette. Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau, avec les lettres de Marie-Thérèse et de Marie-Antoinette*.

Signalons en outre une œuvre des plus méritoires et spécialement autrichienne, le *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich*, par C. de Wurzbach (en cours de publication), et les travaux de M. de Helfert sur la reine Marie-Caroline de Naples, le roi Murat, et sur l'histoire contemporaine de l'Autriche *(Geschichte Oesterreichs vom Ausgange des Wiener October Aufstandes)*.

La guerre de Trente Ans, la période la plus intéressante, mais aussi la plus embrouillée des temps modernes, a trouvé dans Anton Gindely un historien des plus consciencieux. Les trois volumes qui ont paru permettent d'espérer que, grâce à ses recherches dans les archives publiques et privées, la clarté se fera et que l'auteur nous donnera une histoire définitive. Mentionnons en outre : *die Geschichte des Niedersaechsisch-daenischen Kriegs*, par Julius-Otto Opel, le livre de Hallwich sur Wallenstein, et enfin la dernière publication de Gregorovius : *Papst Urban VIII*. L'illustre auteur de *Corsica*, *Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter* et de *Lucrezia Borgia*, est suffisamment connu en France pour que nous n'ayons pas à faire son éloge.

Le XVIIIe siècle a trouvé dans M. von Norden un historien brillant et consciencieux, et Constantin Bulle a entrepris de nous donner une histoire contemporaine *(Geschichte der neuesten Zeit)*.

Un ouvrage populaire, les *Vier Bücher deutscher Geschichte, 1870-71*, par Johannes Scherr, mérite d'attirer notre attention. Cette œuvre, fortement pensée et écrite de verve, a ce grand mérite que, tout en rendant justice à la nation et au grand homme auquel elle doit son triomphe, l'auteur n'est pas aveugle pour cela : il voit et découvre les défauts des siens et il se plaît à mettre en évidence les qualités de la nation vaincue.

L'archéologie, cette sœur de l'histoire, s'est enrichie dernièrement d'une œuvre de haute valeur : nous voulons parler du *Handbuch der Archeologie der Kunst*, du docteur Stark, trop tôt ravi à la science et à ses élèves. Le *Pompeji*, d'Overbeck, en est à sa troisième édition (1875). Nissen a donné des *Pompejaniche Studien* (1877), et Emil Presuhn un autre *Pompeji*.

Schnaase a publié : *Geschichte der bildenden Kunst im Mittelalter*, et Burckhardt la troisième édition de son œuvre célèbre : *die Cultur der Renaissance in Italien*. Mentionnons en outre le *Galilei*, de Gebler, et *Geschichte des Levantehandels im Mittelalter*, par le docteur Wilhelm Heyd.

Les études ethnographiques et géographiques ont de tout temps été en grande faveur en Allemagne. La question d'Orient aidant, la maison Cotta a pu entreprendre de faire une nouvelle édition des célèbres *Fragmente aus dem Orient*, du Tyrolien Fallmerayer. On a également réédité l'ouvrage classique du docteur Sepp : *Jerusalem und das Heilige Land*.

Les explorateurs de l'Afrique, Rohlfs, Nachtigal et Schweinfurth, sont populaires au plus haut point, grâce à l'activité incessante du regretté Petermann, et leurs communications ou ouvrages sont sûrs d'être bien accueillis. M. de Kanitz a produit une œuvre bien faite sur les provinces danubiennes (*Donau Bulgarien und der Balkan*), et M. de Richthoffen sur la Chine.

Le public a fait bon accueil aussi aux descriptions de voyage savantes, mais en même temps pittoresques, de M. de Loeher (*Griechische Küstenfahrten*, *Cretische Gestade*, *Canarische Reisestudien* et *Cypern*), aux simples *Reiseskizzen* de Rodenberg et de Karl Braun-Wiesbaden; enfin aux lettres si intéressantes du comte de Moltke sur la Turquie et la Russie.

Ce nom nous amène à dire quelques mots aussi de la littérature militaire. C'est sous la direction du maréchal, en effet, que se publie le grand ouvrage de l'état-major général sur la guerre de 1870. L'état-major autrichien a fourni également depuis 1875, sous la direction de M. de Sacken, des travaux du plus haut intérêt, sur les guerres de la fin du XVII^e siècle et du commencement du XVIII^e, et spécialement sur les campagnes du prince Eugène.

On a appliqué en Allemagne à l'histoire littéraire la méthode exacte de l'histoire proprement dite : Goedecke a donné des éditions critiques de Gœthe et de Schiller qui sont conçues dans le même esprit et faites avec le même soin que l'édition des grands écrivains français que publie la maison Hachette. MM. de Keller et Holland, de l'université de Tübingen, en ont fait autant pour Uhland.

Düntzer, le commentateur de Gœthe, a continué la serie de ses travaux par son beau livre sur *Charlotte von Stein*. Kreizenach a enrichi la littérature gœthéenne d'une attrayante étude sur *Marianne von Villemer*, la Suleika du Divan ; Cuno Fischer, le philosophe, a publié un *Commentaire* d'une grande valeur sur le *Faust*, et Hermann Grimm continue ses intéressantes études sur Gœthe. On a publié la correspondance de Schiller avec Charlotte de Lengenfeld, sa femme, celle de Gœthe avec Soret; Proehle a donné un travail original sur Lessing, Wieland et Heinse, et jusqu'aux portraits et aux bustes de l'immortel poète de Weimar, tout a été l'objet de minutieuses investigations et de savantes recherches.

Le mouvement philosophique non plus ne s'est pas ralenti : Zeller a donné, en 1875, la deuxième édition de sa *Geschichte der Philosophie seit Leibnitz;* en 1873, il avait publié *Staat und Kirche*, et, en 1874, *David-Friedrich Strauss*, lequel, peu avant de mourir, avait essayé dans son livre, *Der alte und der neue Glaube*, de démontrer que le monde moderne s'est détaché de la foi chrétienne, parce qu'il est impossible de la concilier avec les résultats de la science contemporaine. Cuno Fischer a également réédité son ouvrage sur *Francis Bacon und seine Nachfolger*, mais c'est Édouard von Hartmann qui a attiré sur lui toute l'attention de l'Allemagne, de l'Europe, pourrait-on dire. En 1869, il publiait sa *Philosophie des Unbewussten*, dans laquelle il chercha à concilier Hegel et Schoppenhauer. Depuis il a donné *Das Ding an Sich* (1871), *Wahrheit und Irrthum im Darwinismus* (1875). Ses doctrines, reconnaissons-le, n'ont pas exercé une influence salutaire sur l'esprit public. Il a trouvé d'habiles contradicteurs en MM. Tobias, Haym, Weis, B. Meyer, et d'ardents défenseurs en Taubert et du Prel. Les Munichois Huber et Carrière ont porté haut et ferme le drapeau de l'idéalisme dans leurs études sur le *Pessimisme* et la *Sittliche Weltordnung*.

Huber, de plus, a engagé vaillamment la lutte contre l'école scientifique matérialiste, contre Ernst Haeckel surtout et sa *Natürliche Schoepfungsgeschichte*, et M. Wigand, professeur à Marbourg, a publié un remarquable travail sur le darwinisme, auquel il oppose Newton et Cuvier.

Le mouvement socialiste enfin, ses manifestations pacifiques ou criminelles et la répression dont furent suivies ces dernières, ont donné naissance à toute une littérature. Nous ne citerons que : *Zur Geschichte der Socialdemocratie* et *die deutsche Socialdemocratie*, de Franz Mehring; *Deutschland und der Socialismus*, de Bamberger; *Unsere socialpolitischen Parteien*, de H. von Scheel; les *Blaetter für Genossenschaftswesen*, de Schulze-Delitsch, et le livre *le Capital*, du fameux Karl Marx.

Le grand apôtre du socialisme allemand, Ferdinand Lassalle, fut tué en duel en 1864, et s'il avait vécu, peut-être le mouvement eût-il pris une tout autre direction, à en juger par deux publications fort intéressantes et pleines de piquantes révélations faites en ces dernières années. L'une est écrite en français et porte ce titre : *Une Page d'amour de Ferdinand Lassalle — Récit — Correspondance — Confession;* elle a pour auteur une grande dame russe. L'autre est en allemand. Elle est intitulée : *Meine Beziehungen zu Ferdinand Lassalle*, par Hélène de Racowitza, née de Doeniges.

Quoi qu'il en soit, le mouvement socialiste, s'il n'est pas enrayé totalement, semble au moins ne pas s'étendre, et l'Allemagne n'est pas menacée, Dieu merci! d'un bouleversement immédiat. Puissent ses savants et ses poètes, loin des bruits discordants de la politique, continuer à produire des œuvres neuves et charmantes, saines et fortes ! ils contribueront de cette façon à élever le niveau moral, à épurer les esprits, et ils auront ainsi bien mérité de la patrie.

E. Jaeglé.

ANGLETERRE

Londres, le 1er mai 1880.

L'Esthéticisme en Angleterre. — Mrs. Langthry et miss Mary Robinson. — Les livres : Vie du Prince Consort. — Essays and Criticisms de Wainewright, l'empoisonneur célèbre. — Ventes et notes bibliographiques.

Je me suis servi plusieurs fois, dans les courriers que j'adresse mensuellement aux lecteurs du *Livre*, du mot « esthétique » pris dans un sens qui a dû vous paraître sans doute un peu inusité. En commençant cette correspondance sur les choses littéraires en Angleterre, je n'avais l'intention de me borner ni au simple compte rendu ni à une critique froide des livres paraissant tous les mois. Je croirais même remplir mal mes devoirs si je ne vous donnais pas de temps à autre quelques notions sur l'influence exercée par la littérature sur la société ; si je ne vous parlais pas un peu de cet écho des différentes voix littéraires qui constitue pour le moment le ton intellectuel dominant dans les salons et un peu partout. Les écoles progressistes littéraires, les différentes coteries du monde des lettres et des arts ne sont pas sans se refléter dans l'esprit même des gens qui ne s'adonnent à aucun travail littéraire ou artistique ; les idées nouvelles les plus en vogue font surgir des manières de parler et de se tenir plus ou moins transitoires, en un mot une mode, ce qu'on appelle ici *a craze*.

Eh bien, depuis quelque temps, nous passons par une phase des plus curieuses et dont on ne manque pas à l'heure qu'il est de trouver le côté amusant et ridicule, une phase que d'un commun accord tout le monde a baptisé par le mot d'*æsthetic*. Ce mot, dans son application actuelle, comme celui de *philistin* aujourd'hui naturalisé chez nous, nous vient de l'étranger. C'est un fait, quoique nous soyons peu enclins probablement à l'avouer, que dans ces sortes de choses nous n'inventons presque jamais, quand nous n'imitons pas tout à fait ; nous adoptons le plus ordinairement quelque façon de parler étrangère pour la contourner à notre gré et nous en servir quelquefois dans un sens bien différent de sa signification primordiale. La vérité est que si nous nous efforcions au contraire de faire de pareilles inventions dans notre propre langue, on ne les accepterait que timidement et avec beaucoup d'hésitation, en y soupçonnant une teinte de vulgarité, et l'on serait prêt à les abandonner pour le premier *mot* qui nous priverait avec un cachet distinct de l'étranger. C'est ainsi que nous avons adopté le mot *esthétique*, admis depuis longtemps chez vous dans la conversation dans un sens plus général que le sens technique des philosophes allemands Wolf, Schelling et Winckelmann. Nous l'appliquons même aujourd'hui en Angleterre d'une manière plus libre encore, car il jouit pour le moment d'une vogue extraordinaire, dans les salons aussi bien que dans la haute critique ou dans l'argot littéraire de tous les journaux. L'on peut dire que ce mot qualifie avec beaucoup de justesse le mouvement ou plutôt la phase actuelle littéraire et artistique de notre pays, en signifiant une sorte de renaissance assez générale du culte du Beau non seulement dans le domaine intellectuel, mais même dans son application aux choses de la vie. Depuis quelque temps, en effet, non contents de regarder ou d'analyser le Beau roidement présenté sur les murailles de nos académies, nous avons conçu l'idée de le faire pénétrer dans les conditions de notre vie réelle.

Quel meilleur symptôme pourrions-nous signaler en faveur du progrès intellectuel et social et pour tout ce qui constitue les aménités de la vie moderne ? Ajoutez à cela que c'est un mouvement tout à fait nouveau en Angleterre. Jamais, jusqu'à présent, deux lignes parallèles n'avaient moins de chance de se rencontrer que celle de l'art et de l'actualité en Angleterre. Le tableau gardait sa place sur la muraille ; le musicien jouait derrière la corde qui le séparait de ses auditeurs dans les salons à la mode : nous achetions, nous regardions le tableau ; nous écoutions et payions le musicien, mais nous ne cessions pas moins de mener une vie si désespérément banale, si hideusement inartistique, que nos contemporains étrangers ne voyaient rien en nous d'intéressant ni d'amusant en dehors de notre argent et de nos courses de chevaux.

Précisons maintenant que le mouvement esthétique, qui amène une réforme radicale dans cet état lamentable des choses, commença avec ou très peu après le mouvement artistique appelé *préraphaéliste:* il est même la conséquence directe et nécessaire de celui-ci. C'est à MM. D. G. Rossetti, William Morris et Burne-Jones que nous sommes redevables de la transformation de notre condition de barbarie presque complète, à l'égard du mobilier et du costume, en une aspiration à un rang plus élevé à cet égard, par la tendance à rechercher les meilleures combinaisons du beau et de l'harmonieux avec l'utile. Ce mouvement était littéraire dans ses origines mêmes. Les peintres préraphaélistes étaient tous des poètes et des écrivains, et même plutôt des poètes que des peintres, car leurs tableaux ont presque toujours des qualités essentiellement littéraires. Ainsi les ré-

formes introduites par eux dans les détails extérieurs de la vie, aujourd'hui poussées à des extrêmes ridicules par les enthousiastes du *craze* esthétique, ont une portée bien plus haute que de simples fantaisies d'artistes à la mode. Depuis la publication, encore assez récente, de l'œuvre poétique de chacun de ces maîtres, publication qui fait époque dans la littérature anglaise, l'esthétique a été transplantée de la peinture dans la littérature où elle produit maintenant une école très nettement caractérisée. Aussi la poésie est-elle aujourd'hui absolument à la mode chez nous. Tout le monde est poète, ou bien ceux qui ne le sont pas cherchent à suppléer à l'absence de créations poétiques en se donnant plus que les autres des poses et des airs *esthétiques*, ce qui n'est pas le moyen le moins sûr de produire son effet. Quant aux dames, Mrs. Langtry, le *beau lis de Jersey* de tous les peintres en vogue, et miss Mary Robinson, la jeune poétesse, sont les deux types qui règnent dans la société; et, parmi les nombreuses beautés du jour, aucune ne serait acceptée comme authentique si elle n'avait pas toute une école de poètes esthétiques à ses trousses. Ainsi tout est *esthétique* chez nous pour le moment : l'art, la littérature, les dames, les papiers-tentures, les chaises et même les dîners! Regardez donc notre *Punch* chaque semaine si vous en doutez ! Vous verrez là que M. G. Dumaurier, qui ne possédait jamais le vrai sel de l'*humour* britannique, et qui depuis la mort de Leech patauge un peu dans le vague, a trouvé enfin définitivement et pour toujours, à ce qu'il paraît, un genre à lui, en satirisant nos extravagances esthétiques du moment. Il va sans dire que M. Dumaurier lui-même est un esthétique effréné dans son intérieur.

Les livres ne me tentent guère ce mois-ci. Depuis mon dernier courrier, rien de saillant n'a surgi dans notre littérature. Parmi les quelques publications des dernières semaines, je ne trouve que deux livres qui vaillent la peine d'être mentionnés; ils offrent tous les deux l'intérêt spécial qui se rattache à une personnalité.

Dans le premier, qui n'est autre que le *Memoir* de la vie du prince Albert (chez Smith et Elder) que M. Théodore Martin vient de terminer, cet intérêt est pleinement justifié, quoique pour bien des gens peut-être la lecture des cinq volumes de cet ouvrage soit un peu monotone. M. Martin vient d'être récompensé pour son long travail, en se voyant nommer K. C. B., c'est-à-dire : « Knight Commander of the Order of the Bath, » grand officier de l'ordre du Bain, de simple Commander (C. B.) qu'il était déjà.

En ce qui concerne la seconde publication, c'est une curiosité malsaine qui nous pousse à parcourir les *Essays and Criticisms* de Thomas Griffiths Wainewright (chez Reeves et Turner), précédés d'une introduction par M. W. Carew Hazlitt. J'avoue que je ne m'explique pas tout à fait cette curiosité.

Pour le public lettré, il a été depuis longtemps démontré, au moins pour ceux qui connaissent l'*Essay on Murder as one of the Fine Arts* de de Quincey, que cet empoisonneur et faussaire n'avait rien à nous dire qui valût la peine d'être reproduit. Le fait curieux de l'apparition récente d'un nouveau meurtrier portant le même nom que l'autre contribua sans doute à faire croire que le moment était favorable pour déterrer les quelques feuilletons et articles du premier Wainewright épars çà et là dans de vieilles revues et complètement tombés dans l'oubli. Ces articles paraissaient ordinairement sous le pseudonyme de James Weathercock, le *Light-Hearted* James Weathercock de Charles Lamb, qui parle avec une certaine admiration du style de ses productions, en déplorant la perte irréparable pour le *London*, un journal dans lequel Lamb écrivit aussi lui-même, du *capital prose* de Wainewright.

Pendant sa courte vie littéraire, Wainewright était l'associé et même l'ami de presque toutes les célébrités du monde des lettres et des arts de son temps, car il avait beaucoup d'audace et se faisait remarquer dans la société par sa conversation spirituelle et pleine de verve, ainsi que par une affectation complète du dandysme extravagant qui était à la mode du jour. Aux commencements de sa carrière, il était militaire dans les *Dragoon guards*, mais il quitta de très bonne heure ce régiment pour devenir dilettante et embrasser la carrière littéraire.

Les articles retrouvés, grâce aux recherches infatigables de M. Hazlitt, représentent probablement l'œuvre littéraire entière de cet être bizarre. Ce sont principalement des articles de Salon ou des écrits plus généraux sur la peinture, très superficiels, absolument sans valeur durable, mais dont l'expression bizarre et impudente devait alors passer sans doute pour de l'originalité. Aujourd'hui, ce style paraît tout à fait ridicule et ennuyeux même par le fait de sa bizarrerie. L'on pourrait dire que cela fait songer au style d'Edgar Poë dans les parties de son œuvre si inégale dont nous regretterions le moins la perte, c'est-à-dire dans ces élucubrations journalistiques qui étaient écrites évidemment un peu au hasard de la plume et sans aucune préoccupation littéraire. Cette affectation du négligé était alors la manière en vogue, et Wainewright, qui au fond manquait absolument de l'originalité d'idées et de style, l'exagérait ou plutôt la travestissait avec une impudence qui ressemble à de la bouffonnerie. Mais il quitta aussi la littérature, comme cela devait arriver, et en 1837, quand il a été jugé et condamné comme faussaire par le tribunal de l'*Old Bailey*, il était déjà probablement oublié par ses anciens associés. Quant à ses meurtres, dont les preuves nécessaires ont fait défaut pour l'en convaincre devant la loi, tout le monde en sait maintenant jusqu'aux moindres détails; il les avait décrits lui-même, froidement et scrupuleusement, dans son

journal. Tous, ils étaient accomplis au moyen de la noix vomique (strychnine) qu'il portait toujours dans une bague à la manière des empoisonneurs du moyen âge. La première victime fut son oncle, M. G.-G. Griffiths. Par suite de ce crime, il entrait en possession d'une propriété considérable. Encouragé par le succès, il persuada à une veuve, Mme Abercromby, ainsi qu'à ses deux filles, de partager avec lui et sa femme leur maison à Turnham Green. La mère mourut presque immédiatement dans des convulsions, et, peu de temps après, une des filles, Helen Abercromby, succomba dans des conditions semblables, mais qui cette fois éveillèrent les soupçons. Le monstre avait eu la précaution de prendre en son nom une assurance sur la vie de cette pauvre fille pour 18,000 livres sterling. Le payement fut contesté, mais il y a lieu de croire que l'administration consentit enfin à un compromis et que Wainewright reçut une partie de cette somme énorme. Il est hors de doute que sa femme l'aida dans ces trois meurtres, et c'est elle qui a fourni à Bulwer le type de son roman *Lucretia*. Un quatrième meurtre fut celui d'un homme qui était devenu son ami intime à Boulogne, où Wainewright était enfin allé se réfugier contre les poursuites de la justice tardivement éveillée.

En compensation du petit nombre de livres nouveaux qui m'arrivent aujourd'hui au moment d'écrire, je trouve à mentionner plusieurs faits bibliographiques d'une certaine importance. L'ouvrage très curieux auquel travaillait feu le docteur David Laing peu avant sa mort, la réimpression du *Ballad Book*, de Charles-Kirkpatrick Sharpe, est déjà annoncé comme prêt par la maison Blackwood et fils. Toutes les notes, encore inédites, de Sharpe accompagnent cette édition dont l'intérêt est augmenté par une partie de la correspondance qui avait lieu entre Sharpe et sir Walter Scott pendant que ce dernier travaillait à son livre célèbre *Minstrelsy of the Scottish Border*. L'ouvrage important de Sharpe n'a été imprimé pour la première fois qu'en 1823, et ne fut pas mis dans le commerce.

La seconde partie de la magnifique collection de M. Laing vient d'être vendue par l'entremise de MM. Sotheby et Cie. La quantité de livres importants imprimés pour la circulation privée, c'est-à-dire de ceux qui n'avaient pas été mis dans le commerce, était énorme. Une autre vente très remarquable, celle de la bibliothèque du révérend F. Thompson, vicaire de Chirk, avait eu lieu le 18 mars, chez MM. Puttick et Simpson.

Une autre vente qui a eu lieu le 21 avril dans le palais même du British Museum est un événement sans précédent. L'administration de cette institution avait jusqu'ici été très peu disposée à autoriser même des échanges de ses doubles. Mais, cédant aux instances de M. Reade, directeur du département des estampes, elle s'est enfin décidée à se débarrasser d'un assez grand nombre de gravures qu'elle possédait en double, et cela dans le but de recueillir une somme d'argent qui lui permette d'acheter la célèbre et précieuse « Crace collection » de vues anciennes de Londres, dont j'aurai bientôt l'occasion de vous parler plus au long. La série exceptionnelle ainsi offerte à la compétition des amateurs contenait des ouvrages de maîtres tels que : Baccio Baldini, Franz von Bocholt, Domenico Campagnola, Mair de Landshut, Lukas van Leyden, Israël van Meckenen, Nicoletto da Modena, Giovanni-Battista del Porto, Martin Schongauer, Jacob Walch, Matheus Zasinger, Marc-Antonio Raimondi et Rembrandt.

Il est important de remarquer que toutes les estampes mises en vente provenaient exclusivement des achats faits par l'administration et qu'aucune gravure léguée ou donnée n'y figurait.

Je signalerai brièvement deux publications très intéressantes, éditées par M. Elliot Stock, de Paternoster Row. La première est une reproduction en fac-similé du manuscrit autographe de Thomas à Kempis de l'*Imitation de Jésus-Christ*, manuscrit conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Elle est précédée d'une préface de M. Ch. Ruelens, conservateur du département des manuscrits à ladite bibliothèque.

La seconde publication est une réimpression du célèbre *Eikon Basilikê*. Une récente découverte de documents et lettres très importantes parmi la correspondance de sir Edward Nicholas, secrétaire d'État de Charles Ier, a jeté une nouvelle lumière sur toute la question, si longtemps discutée, de la paternité réelle de cet ouvrage. Elle est traitée en détail dans une préface qui accompagne cette réimpression de l'édition de 1648. M. Edward Scott, dont l'érudition bien connue donne une valeur réelle à cette réimpression d'un livre bizarre et intéressant, qui restera toujours une des curiosités de notre littérature, y arrive à cette conclusion que l'*Eikon Basilikê* est bien l'œuvre de Charles Ier lui-même, conclusion qui nous paraît désormais hors de doute.

ARTHUR O'SHAUGHNESSY.

BELGIQUE

Bruxelles, 20 avril 1880.

Il y a quelques jours, le journal belge le plus lu déclarait, avec un ton de sérieuse assurance, que la dernière année du cinquantenaire que la Belgique s'apprête à fêter « est marquée par une fécondité extraordinaire en ce qui concerne la littérature ». Fécondité extraordinaire est peut-être exagéré, car il n'est guère admissible de comprendre dans un mouvement littéraire un grand nombre de publications nées de circonstances spéciales dans lesquelles l'intérêt industriel tient une plus grande place que la préoccupation littéraire.

Et encore, dût-on tenir compte de ces publications dont le souvenir s'effacera avec le bruit des fêtes du cinquantenaire, il faudrait être de bonne composition pour reconnaître un cas de fécondité extraordinaire dans la production.

Aucune des œuvres publiées en Belgique pendant ces dernières semaines n'est parvenue à contrebalancer le succès obtenu par *Nana*, succès latent, mais très sérieux si l'on tient uniquement compte de l'écoulement des exemplaires, point capital en librairie. Le lancement de cet ouvrage a été fait ici fort habilement; et il serait à souhaiter que les éditeurs belges, trop rares, comprissent avec une telle intelligence la part qui leur revient dans le succès d'un livre. Pas la plus petite vitrine, pas le plus petit pan de mur qui n'ait reçu son affiche indicatrice. Ce succès de vente n'a pas été enregistré par la presse belge, qui a mis une certaine pruderie à ne pas parler de l'œuvre de Zola dans un sens ou dans l'autre. Mais, malgré ce silence, on achète le livre et on le lit, sans oser l'avouer.

Notre excellent confrère et ami, M. Camille Lemonnier, a publié dans *l'Europe* une causerie littéraire dans laquelle il critique *Nana*. Critique acerbe, sans ménagements, prise de très haut et qui aurait eu en France l'honneur de répliques bruyantes.

Cette causerie est un morceau littéraire d'une âpre saveur et digne de l'écrivain auquel Léon Cladel, dans son livre *Petits Cahiers*, confie l'honneur de représenter les lettres françaises en Belgique. Rendant pleine justice à la somme énorme de talent dépensée dans ce livre, M. Camille Lemonnier attaque l'œuvre en face, en démontre les exagérations complaisamment grossies et en flétrit les énormités libidineuses. Cet article est écrit dans une langue superbe, colorée et d'un seul mouvement plein de vigueur.

Vous aurez d'ailleurs l'occasion excellente d'apprécier le talent de l'écrivain quand l'éditeur Lemerre mettra prochainement en vente *les Charniers*, réimpression d'un livre qui parut ici sous ce titre : *Sedan*, et qui contient de merveilleuses pages, entre autres une description de la bataille de Sedan, véritable chef-d'œuvre comme puissance d'accent sous une grande simplicité.

L'éditeur Hetzel publiera également de M. Lemonnier un volume de contes qui seront illustrés par Alf. Hubert, un dessinateur belge de très grand talent. Je crois pouvoir vous annoncer en outre que la maison Hachette lui a demandé un important ouvrage sur la Belgique avec illustrations de toute l'école belge. Le texte de cet ouvrage serait publié dans *le Tour du Monde*.

A ce propos, M. Ch. Potvin, un littérateur émérite, un dévoué, a découvert dans les papiers du romancier Ch. de Coster, mort il y a un an, des notes précieuses relatives à un voyage en Zélande qui, revues et retouchées par cette main amie, paraîtront dans la revue de M. Charton.

L'éditeur Kistemaeckers, qui vient de mettre en vente une bonne édition des *Œuvres de Parny*, prépare en ce moment deux ouvrages de Léon Cladel, le maître écrivain apprécié des vrais lettrés : *Par devant notaire* et *Eaux-Fortes*, ce dernier avec eaux-fortes de Félicien Rops.

En écrivant ce nom, je me permets de formuler le regret que l'aquafortiste, habile entre tous, n'ait pas eu à illustrer le curieux ouvrage que l'auteur de *Marthe*, M. J.-K. Huysmans, va faire paraître chez l'éditeur Vaton. Les *Croquis parisiens* forment une suite d'études piquantes, pimentées, mais dont l'exactitude est égalée par la valeur littéraire.

Le volume, qui sera illustré d'eaux-fortes de Forain et Raffaelli, s'imprime ici chez M. Félix Callewaert père. Régal certain pour les curieux et les bibliophiles, car l'ouvrage est paré de coquetteries typographiques rehaussées par des papiers de choix.

Le Livre, dans sa dernière livraison, mentionne avec détails l'ouvrage de M^me^ de Montifaud, *Entre messe et vêpres*, que viennent d'éditer MM. Gay et Doucé. Je ne reparlerai donc point de cette plaquette dans laquelle une femme d'esprit s'attache à graveler certains propos galants.

Les mêmes éditeurs préparent une réimpression, attendue des bibliophiles, de *la Papesse Jeanne*. La première édition de cet ouvrage parut en 1862. Elle est aujourd'hui complètement épuisée, et M. G. Brunet (*Philomneste junior*) donne une deuxième édition très augmentée et ornée de bois curieux provenant d'ouvrages du XVI^e^ siècle et qui reproduisent les traits, vrais ou supposés, de Jeanne, ainsi que l'événement qui fut la cause de sa honte et de sa chute.

Pour l'historien préoccupé surtout de la vérité, l'ouvrage de M. Brunet sera précieux, en ce sens qu'il donne toutes les pièces du procès pour l'attaque. Pour les lecteurs en général, l'intérêt de ce livre sera non moins grand par les détails les plus complets sur un fait qui a passionné longtemps les esprits et que les adversaires de la papauté et ses partisans ont essayé d'exploiter à leur profit. Il serait désirable que M. Brunet pût donner dans cette édition la reproduction de deux œuvres dramatiques[1] qui ont été écrites sur ce sujet. Elles sont devenue rares et, bien qu'elles ne jettent pas une lumière nouvelle sur l'existence de la Papesse, elles compléteraient utilement l'ensemble de documents présentés par ***Philomneste junior***.

Je ne puis passer sous silence un ouvrage bien intéressant publié à Londres chez James Krick, et dont les éditeurs belges ont le dépôt à Bruxelles: *Toutes les Épigrammes de Jean-Baptiste Rousseau*. Ce volume, imprimé avec soin sur papier de Hollande, contient plus de 300 épigrammes parmi lesquelles il en est beaucoup d'inédites et que l'éditeur donne d'après les éditions hollandaises et les manuscrits. J.-B. Rousseau, dans les éditions de ses œuvres qu'il publia lui-même à Londres et à Amsterdam, n'admit qu'une soixantaine d'épigrammes; mais on sait que cet épicurien lettré en composa des centaines. A la fin de la préface, l'éditeur James Krick (il est étonnant qu'en passant le détroit Krick ne soit pas devenu Krack) émet l'assurance que ses successeurs trouveront bien les 200 épigrammes qui existent encore et qui viendront s'ajouter un jour au recueil presque inédit qu'il publie aujourd'hui. Peut-être recueillerait-on quelque éclaircissement à cet égard dans les papiers manuscrits de J.-B. Rousseau qui se trouvent entre les mains de la famille d'Arenberg, dont Rousseau fut le commensal pendant un certain temps. Depuis la mort de Rousseau, ces manuscrits sont restés, inédits, dans la bibliothèque du duc d'Arenberg.

Je me propose de vous envoyer prochainement quelques notes descriptives sur cette bibliothèque et je tâcherai de vous donner des renseignements précis au sujet de ces manuscrits.

Deux poètes belges, un sexagénaire et un adolescent, soumettent à la critique leurs ouvrages, dont ils sont les auteurs-éditeurs.

M. Victor Dumortier, vieil officier supérieur d'artillerie, utilise les loisirs de sa retraite peu dorée dans le culte de la poésie. Les infirmités ne l'ont pas épargné, aussi son vers est-il parfois grincheux; mais ce vieux militaire est philosophe et la bonne humeur adoucit la note tristement gouailleuse de certaines pièces. Dans cette *Suite des passe-temps poétiques*, l'auteur met en ordre toutes ses impressions, les classant méthodiquement et les habillant pour demain — qu'il espère être la postérité — des atours les plus aimables. C'est l'œuvre d'un classique érudit et pourtant je note quelques écarts d'indépendance dans la forme; instants où la muse de l'officier poète fait une niche à l'ordonnance. Ce recueil de poésies, imprimé par M. Félix Callewaert père, forme un charmant volume de 340 pages.

Le Lierre, l'œuvre nouvelle d'un jeune homme de vingt ans, M. Oct. Gillion, est un gage très sérieux donné aux lettres belges. Ce livre est une belle promesse, d'autant plus digne de retenir l'attention que le cœur du jeune poète est accessible aux sentiments élevés et se révolte contre les misères et les injustices imméritées; que son esprit est indépendant. Les qualités principales de l'auteur sont la sincérité d'accent, le goût et une rare souplesse dans le maniement du vers. La pensée est souvent hardie, exprimée par des images heureuses, mais auxquelles la vigueur manque encore. C'est un dessin aux lignes gracieuses, non pas molles et sans caractère; on aimerait y trouver toutefois la fermeté de touche, indice de la virilité. *Le Lierre* est imprimé sur papier teinté, avec beaucoup de goût et de soin, par M. A. Lefèvre.

Je dirai deux mots d'une petite plaquette, livret d'un opéra-comique, *la Bernoise*, qui vient d'être représenté avec succès au Théâtre royal de la Monnaie. Ce livret est de M. Lucien Solvay, poète apprécié déjà et écrivain sympathique. Ce petit acte est écrit sans banalité, sans prétention et, chose élogieuse, la lecture en est agréable.

Puisque je parle théâtre, j'en profite pour annoncer le quatrième et avant dernier volume de l'*Histoire du théâtre français en Belgique*, par M. F. Faber. Ce volume, consacré aux documents et à la biographie, offre un intérêt tout particulier. Il est permis de mesurer l'importance de l'œuvre par l'examen de toutes ces pièces originales et de renseignements inédits pour la plupart.

Je vous parlais dans mon dernier bulletin de l'impulsion donnée à la librairie classique par M. Cornelis Lebègue, directeur de l'*Office de publicité*. Grâce à son initiative, la ***Bibliothèque de l'enseignement complémentaire*** est venue s'ajouter aux publications importantes de la maison. Deux volumes intéressants à des titres divers viennent de paraître dans cette bibliothèque nouvelle. M. Eug. van Bemmel, professeur à l'université de Bruxelles, en est l'auteur. Dans l'*Histoire de Belgique*, il nous présente la succession des faits depuis Jules César jusqu'au début du XVII[e] siècle, en groupant les récits et les assertions des écrivains contemporains des événements mêmes. Il est incontestable que ce livre offre le plus sérieux intérêt; c'est une façon originale, pas neuve toutefois, de

1. *La Papesse Jeanne*, comédie en un acte et en vers de Léger, musique de Chardini, représentée au théâtre Feydeau, en janvier 1793.

La Papesse Jeanne, vaudeville en un acte de Simonin et Th. Nezel, représenté à l'Ambigu-Comique, en janvier 1831.

faire connaître l'histoire par le récit ou le témoignage d'auteurs qui ont pris une part plus ou moins grande aux événements. Mais la vérité ne se dégage pas sereine de ces témoignages : les contemporains sont souvent des juges fort partiaux et l'histoire veut l'impartialité. Quoi qu'il en soit le livre de M. Van Bemmel est précieux à consulter.

En publiant le *Traité général de littérature française*, M. Van Bemmel semble avoir voulu soumettre à la critique et au public la méthode d'enseignement qu'il a adoptée. Cet ouvrage, dit-il, est en quelque sorte le résumé de trente années d'études littéraires. Bien conçu d'après un plan nouveau, le *Traité de littérature française* sera consulté avec fruit. L'auteur, ancien directeur de la *Revue trimestrielle*, est actuellement membre du comité de la *Revue de Belgique*. Dans son livre, il a réservé une place d'honneur au journalisme dont il fait une branche distincte du genre didactique en prose.

Un certain nombre d'œuvres ayant trait à l'histoire nationale ont vu récemment ou verront le jour à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Belgique. Parmi les premières, je citerai de nouveau l'excellent ouvrage de M. Wauters : *les Libertés communales*, essai sur leur origine et leurs premiers développements en Belgique, dans le nord de la France et sur les bords du Rhin. L'œuvre de l'archiviste érudit de la ville de Bruxelles, éditée à Bruxelles par l'*Office de publicité* et à Paris par Aug. Ghio, est un monument durable élevé en honneur des institutions communales qui, suivant l'heureuse expression de Tocqueville, « sont à la liberté ce que les écoles primaires sont à la science; elles la mettent à la portée du peuple; elles lui en font goûter l'usage paisible et l'habitude de s'en servir ». L'ouvrage de M. Wauters est, sans conteste, une des publications les plus sérieuses qui aient paru en Europe dans ces dernières années, et il est peu de livres qui puissent donner aux étrangers une plus juste idée de la grandeur des institutions de la Belgique et inspirer aux Belges un plus sincère amour de la liberté.

Il est encore un ouvrage édité à la même librairie: *le Siècle des Artevelde*, par M. Léon Vanderkindere, professeur à l'université de Bruxelles, qui offre un intérêt exceptionnel. Ces études sur la civilisation morale et politique de la Flandre et du Brabant sont traitées avec une grande clarté et écrites dans un style très châtié. L'auteur part de cette donnée que le XIV^e siècle, plus grand par ses tentatives que par les résultats obtenus, a essayé de recréer un monde ; « il a entrevu, dit-il, l'idéal de la fraternité et de la démocratie; il s'est donné pour tâche d'émanciper l'artisan et de le transformer en citoyen complet ; il a cherché l'indépendance, même sur le terrain de la foi, car la réforme politique et sociale appelle forcément après elle la réforme religieuse ». Tout en gardant la sobriété que réclame une œuvre historique de cette importance, M. Vanderkindere a su donner un sérieux attrait aux récits et aux parties descriptives de son travail.

Avant de terminer ce bulletin, il me reste à mentionner quelques ouvrages édités en province.

A Gand, par le libraire C. Vyt, un ouvrage de numismatique, tiré à petit nombre, et offert aux numismates par M. Serrure fils, un tout jeune homme qui s'est consacré avec ardeur à ces études spéciales et dont les travaux méritent les plus réels encouragements. *Une Page de l'histoire monétaire de la Flandre* (1072-1100). *Trouvaille de deniers du* XII^e *siècle* (1100-1127), tel est le titre de cet intéressant travail.

A Mons, l'éditeur Hector Manceaux va publier, dans la *Bibliothèque belge* qu'il a créée, un volume de M. L. Hymans, *la Belgique contemporaine*, orné de gravures sur bois. Ce volume sera suivi de divers autres dont nous parlerons ultérieurement.

A Verviers, la bibliothèque Gilon continue la publication des volumes formant la quatrième série : *Huit Jours en Allemagne*, de V. Lefèvre; *Dix Ans d'histoire de Belgique*, de Pergameni; *les Glaciers*, par P. de Bruycker; *les Bons Amis*, de Camille Lemonnier, édition nouvelle d'un roman commencé il y a plusieurs années (je dis commencé, car la conclusion est restée dans les limbes), et enfin *Aux Pyramides*, par J. Chalon.

L'Exposition nationale sera ouverte à Bruxelles depuis quelques jours lorsque mon prochain bulletin vous parviendra. Il y aura là une ample moisson à recueillir. Tout en donnant le relevé des publications faites dans l'intervalle, il me sera permis de présenter aux lecteurs du *Livre* une vue d'ensemble sur la situation de l'imprimerie et de la librairie dans ce pays.

LÉON DEGEORGE.

ÉTATS-UNIS

Boston, 14 avril 1880.

Le défaut d'une loi internationale concernant la reproduction des livres et la cupidité sans scrupule de quelques éditeurs américains ont créé une situation singulière au commerce de la librairie.

Supposons un éditeur scrupuleux et honnête. Il acquiert d'une maison étrangère l'autorisation de publier quelque édition de luxe d'une œuvre populaire et, à cet effet, achète les épreuves et les gravures nécessaires. A peine l'édition américaine est-elle mise en vente, qu'un éditeur de second ou troisième ordre, s'arrogeant un véritable droit de pirate, fait paraître une édition nouvelle, qu'il met en vente au tiers du prix de la première; de sorte que celle-ci est presque complètement ruinée. Nul ne peut s'y opposer et personne ne peut empêcher cet état de choses.

Il y a quelques années, Georges Munro, de New-York, fonda la *Sea Side Library* (Bibliothèque d'outre-mer), composée de romans populaires anglais, qui se vendent à 20 cents. Il place une édition de 3,000 exemplaires à 8 cents, faisant ici bénéficer l'intermédiaire de 12 cents. Les livres que l'on vend en Angleterre 7 dollars et 50 cents peuvent être achetés ici par les plus pauvres.

La liste de cette bibliothèque comprend environ 670 livres, entre autres *la Russie de Wallace* et d'autres œuvres importantes de Dickens, Thackeray, Georges Elliot et beaucoup de traductions de Victor Hugo, Dumas, etc., etc.

Quelques livraisons de cette bibliothèque furent vendues à 50,000 exemplaires. Les embarras financiers de la maison Petersen et C^ie^, de Philadelphie, n'ont pas eu d'autre cause que cette concurrence.

Toutes les agences d'abonnement se plaignent qu'en vertu du bon marché de ces éditions leurs affaires ont diminué dans la proportion de 15 à 30 pour cent et que l'importation des livres étrangers est devenue, pour ainsi dire, impossible.

Plusieurs autres maisons ont fondé des bibliothèques du même genre. La maison Harper, qui a de puissantes ressources, réussit à se maintenir. Mais comme ces éditions exigent de forts capitaux et un nombreux personnel d'employés, les maisons de moindre importance, qui voulurent lutter contre la maison Munro, furent obligées de céder après quelques essais infructueux.

La tendance des éditeurs américains a toujours été de faire de grandes éditions à des prix relativement bas. Les agences d'abonnement sont par conséquent dans une situation inférieure à celle des agences de l'Angleterre, où les éditions sont plus restreintes et d'un prix plus élevé. Ici il n'est pas rare de voir dans la maison d'un modeste ouvrier une bibliothèque choisie se composant d'œuvres importantes.

Dans quelque ville que ce soit et jusque dans le plus humble village, on trouvera une bibliothèque publique contenant des livres d'histoire, de biographie et de voyages, ainsi qu'un grand nombre de romans dont nous faisons notre lecture favorite.

Les achats de livres, faits par les bibliothèques et les gentlemen, fiers de posséder sur les rayons de leurs bibliothèques des livres bien imprimés et bien reliés, augmentent chaque année à mesure que l'instruction se répand davantage et que le goût des classes riches se développe. Il en résulte que les affaires de nos relieurs et de nos imprimeurs sont meilleures qu'on ne le pourrait supposer, après ce que je viens de dire.

Toutefois cet état de choses est funeste, non seulement pour les auteurs étrangers dont on lit les ouvrages avec empressement et qui ne reçoivent aucune rémunération de leur travail, mais encore pour les écrivains nationaux, dont les œuvres sont moins recherchées, puisqu'on peut se procurer à très bon marché les ouvrages des écrivains étrangers, qui leur sont de beaucoup supérieurs par le talent.

En effet, ces éditions sur beau papier et imprimées avec soin, étant cotées à des prix absurdement bas, ont nécessairement abaissé la valeur marchande des diverses œuvres de littérature. Puisque l'on peut remplir sa bibliothèque d'œuvres excellentes à des prix peu élevés, les pauvres ne sont pas obligés de lire des romans à sensation dans le genre de ceux que l'on vendait précédemment, comme *la Bibliothèque jaune* ou les *Dime novels*. Ce nouveau genre d'édition justifie le proverbe : « Mauvais vent ne souffle bien pour personne. »

Je me suis amusé à parcourir un indicateur trimestriel des gazettes des États-Unis. Cet indicateur n'a pas la prétention d'énumérer tous les petits journaux de province, pourtant nous y trouvons mentionnés 5,000 journaux, dont 262 ont un tirage de plus de 5,000; 282 qui se tirent à plus de 10,000; 21 ayant un tirage de 50,000; 10 se tirant à 100,000, et enfin un journal hebdomadaire se tirant au chiffre énorme de 200,000.

Un certain nombre des plus petits journaux de province sont imprimés dans quelque grande

ville. Les mêmes annonces et les mêmes faits divers servent pour une douzaine de journaux différents. Les nouvelles locales varient seules selon les localités, afin de donner satisfaction aux besoins spéciaux de telle ville; si bien que, par exemple, un imprimeur de Boston peut fournir les mêmes clichés à un journal du New-Hampshire et à un autre du Texas. Et quoiqu'ils soient aux extrémités du continent américain, le journal local des coteaux stériles de Vermont raconte la même information « spéciale et particulière », amuse par la même plaisanterie, fait pleurer sur la même catastrophe mandée par son « own correspondent » et fait la réclame pour la même drogue que le journal « local » paraissant dans une petite ville du Colorado. Tel est l'esprit commerçant du Yankee.

Depuis la guerre civile, le bon peuple du Nord a été porté à laisser au Sud une certaine autonomie, et bien qu'on ait souvent publié des récits de violences, de grands crimes, de persécutions organisées par le terrible Ku-Klux-Klan, ces récits n'ont pourtant causé qu'une surprise ou une émotion passagères et n'ont pas affaibli les liens fraternels qui unissent les deux peuples par le pardon mutuel et l'oubli des griefs passés. Mais quand les résultats de la guerre seront décrits de main de maître, le monde sera en possession d'une histoire des plus émouvantes relativement aux violences, aux souffrances, aux luttes pour l'affranchissement des nègres et à la victoire finale remportée par le Nord sur le Sud conquis, mais non point réconcilié.

Un essai historique sur cette question a été fait sous forme de roman. On sait que le roman de Mme Harriet Beecher Stowe, *la Case de l'oncle Tom*, eut une grande influence sur l'esprit du Nord dans cette grande lutte pour l'émancipation.

Bien que ce roman ne fût qu'une fiction, il eut des conséquences puissantes pour le droit et la justice.

Depuis ce livre, rien n'a paru qui pût lui être comparé, si ce n'est le roman du général Tourgee *A Fool's errand*, publié par Fords, Howard et Hulbrit.

Le récit n'est guère compliqué.

Le colonel Comfort Lerousse est le descendant d'une de ces familles gauloises, qui abandonnèrent les plaisirs de la belle France pour une Arcadie devenue maintenant en quelque sorte le synonyme de stérilité, si ce n'est de désolation. Après avoir servi avec distinction dans la guerre civile, il retourne dans ses terres de l'Ouest; mais, trouvant sa clientèle dispersée, il se résout à acheter une plantation dans le Sud.

Ses relations avec les hommes émancipés, son association avec les maîtres d'école du Nord, qui en vrais missionnaires viennent instruire les nègres, l'indépendance de ses convictions, sa franchise ne tardent pas à blesser profondément les familles orgueilleuses de son voisinage, et il se voit peu à peu banni de leur société.

L'auteur fait ensuite une description des outrages auxquels le colonel est en butte, description des plus saisissantes. Les qualités dramatiques de l'auteur ne sont égalées que par sa verve satirique; son livre est une protestation vigoureuse contre les tendances à donner au Sud une autonomie prématurée.

Il s'exprime ainsi :

« Peut-être n'y a-t-il pas d'exemple dans l'histoire d'un pouvoir conquérant, qui ait autant discrédité ses propres agents, dénoncé ceux de son sang et de sa religion, agréé les préjugés des vaincus et exposé à leur colère, à leur mépris, la seule classe d'habitants qui, dans le territoire vaincu, seule défendait ses actes, appuyait sa politique et aidait à son triomphe. »

On dit que les récits du général Tourgee sont loin d'être de pures fictions. Aussi son livre fait-il grande sensation, non seulement comme roman, mais comme un des chapitres les plus saisissants de l'histoire contemporaine.

Pour rester dans le même ordre d'idées, mentionnons, après ce roman, l'œuvre d'Olivier Johnson, *la Vie de William Lloyd Garrison* ou *Considérations sur le mouvement en faveur de l'abolition de l'esclavage en Amérique et sur l'homme qui en fut le promoteur et le chef moral.* (Boston, B.-B. Russel et Cie, 1880.)

M. Johnson était associé avec M. Garrison depuis le commencement du mouvement; il se trouvait en excellente situation pour observer les progrès de ce mouvement, pour en étudier les causes et la nature, ainsi que le caractère de l'opposition dont il était l'objet, et pour voir de près les hommes et les femmes dont les efforts et les sacrifices contribuèrent à assurer le succès malgré les plus grandes difficultés.

Il était très intimement lié avec M. Garrison depuis la fondation du *Liberator*, et le fut jusqu'à la mort de son ami. Il est donc autorisé à parler de son caractère, de son but et de son esprit. Il ne prétend pas que son livre soit un compte rendu complet des différentes phases du mouvement d'abolition, mais il croit que son récit sera utile à l'historien futur. Son livre n'en est pas moins d'une valeur remarquable.

M. W. Lloyd Garrison mourut le 27 mai 1879, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Peu de vies furent plus orageuses que la sienne, mais peu de vies ont eu le bonheur de finir dans une paix aussi parfaite. Les jours amers furent oubliés et la joie du succès ne lui laissa que d'agréables souvenirs.

Dans l'oraison funèbre prononcée sur la tombe de M. Garrison, M. Urndill Philipps disait : « Durant toute sa vie, il fut l'objet de critiques plus sévères que n'en eut jamais à subir aucun Américain; je ne veux pas les appeler les critiques de la haine, le mot n'est pas assez fort. Sa vie fut la plus heureuse que j'aie connue; il n'a pas be-

soin de pitié; ne pleurons pas sur sa vie; jamais homme ne goûta plus de bonheur pendant ses soixante-dix années; aucune des attaques dirigées contre lui ne put le blesser. Guizot disait un jour : « Messieurs, vous ne pourrez jamais vous « élever à la hauteur de mon dédain. » Garrison aussi, du haut de sa vie sereine et de sa foi qui ne faiblit jamais, pouvait dire aux Américains qui le haïssaient : « Messieurs, vous ne pourrez ja- « mais vous élever à la hauteur de mon calme, « et de ma vie tout entière. » Je ne vis jamais le moment où sa foi inébranlable dans la justice de son but, dans la valeur pratique de sa méthode et dans la certitude du succès ne l'eût protégé contre les attaques. »

M. Johnson ne ménage pas les ennemis de la première heure qui se liguèrent contre le mouvement abolitioniste; l'Église, dont le défaut d'ardeur et de zèle pour cette cause obligea M. Garrison à changer de religion, est livrée au jugement sévère de la postérité. Le livre est écrit dans un style original et d'une simplicité qui n'exclut pas la force. Nous sommes heureux de constater que son succès est déjà consacré par quatre éditions représentant un total de quatre mille exemplaires. Une singulière fatalité cependant poursuivit ce livre. Des incendies ont détruit trois fois tantôt le papier qui devait servir à l'impression, tantôt les feuilles déjà tirées et prêtes à être reliées. Je dois ajouter que ce livre est la collection des articles qui avaient paru dans le *New-York Tribune*, articles revus et considérablement augmentés. Il contient environ quatre cent pages avec un appendice, un index, le portrait de M. Garrison et plusieurs gravures sur bois.

Il y a deux sujets qui intéressent maintenant les Américains, mais en raison inverse de leur importance. Le premier est la question de savoir si le général Grant sera le prochain président des États-Unis. Il est certain que son voyage autour du monde, l'empressement remarquable avec lequel on l'a reçu à l'étranger, l'originalité de son caractère ont causé une réaction considérable en sa faveur. Aujourd'hui beaucoup de journaux, qui l'attaquaient quatre ans auparavant, si bien qu'il était alors l'homme le plus calomnié de l'Amérique, commencent à croire qu'une troisième réélection ne serait pas seulement supportable, mais même à désirer.

Le général John L. Swift (dont le nom est assez connu comme celui d'un revivaliste du genre de Moodey et Sankey) a écrit un livre intitulé *About Grant* (Boston, Lee Shepard). Ce livre traite des succès militaires de Grant, de ses actes de président de la République, de son honnêteté, de son voyage à l'étranger, de l'accueil qu'il reçut en rentrant dans sa patrie, et se termine par ce plaidoyer:

« Un tel homme est maintenant une nécessité nationale. Comme la nation veut déployer le génie de gouvernement, comme elle tend à réaliser pour les hommes les droits promulgués dans la charte d'indépendance, comme elle veut atteindre le but suprême pour lequel le sang de ses enfants a coulé, et comme elle lutte pour l'égalité sanctionnée par la constitution amendée, elle demande : Qui doit nous conduire ? La réponse est sur les lèvres de plusieurs millions de citoyens patriotes : Encore une fois soyons gouvernés par Grant. » On voit que ce livre de deux cents pages est un spécimen de discours électoraux.

L'autre question, plus importante encore, est celle des Indiens. Toute la nation a combattu pour abolir l'esclavage, mais il reste à savoir si les injustices commises contre les nègres sont plus grandes que celles commises contre les Indiens de l'Amérique du Nord.

Si quelque Indien avait des qualités littéraires supérieures, son livre sur les injustices terribles dont les blancs ont accablé les siens serait assurément le livre le plus triste et le plus émouvant qu'on eût jamais écrit.

Cet hiver, une petite troupe d'Indiens a visité l'Est et entre autres la ville de Boston. Elle fit un appel aux hommes de bonne volonté, pour qu'ils leur fissent acquérir les droits de l'homme libre.

Le chef de cette petite troupe, Ma-Chu-Na-Zhé (l'Ours debout), avait je ne sais quoi de noble et d'héroïque dans son aspect ; il portait quelquefois le costume national, mais en général il était habillé à la mode des blancs. Il était accompagné d'Inshtalheamba (Œil-Perçant), sa nièce et interprète de la tribu des Omahasand, et de son frère Zon-Thé-Tou (le Bûcheron). Nulle princesse ne saurait être plus attrayante et plus gracieuse dans sa simplicité que cette jeune fille aux cheveux noirs, venue du Far-West. Longfellow, regardant dans ses yeux, prit ses mains et ne lui dit qu'un mot: « Minnehoha, » hommage touchant du poète blanc à la fille indienne.

Je les vis souvent ; j'ai entendu leur histoire pathétique, d'abord dans la langue musicale des Indiens, et puis dans le simple anglais de l'interprète. On ne saurait écouter ce vieux chef, dépouillé de ses territoires, réduit à la pauvreté, en danger de mort, racontant comment il s'était évadé du territoire indien, portant son fils mort pendant un parcours de plus de mille lieues pour l'ensevelir dans la terre natale, comment on l'arrêta, et enfin l'histoire de son rappel à la cour ; on ne pourrait pas voir son œil fatigué, enflammé quelquefois par l'orgueil de sa naissance et la noblesse de son caractère, sans sentir que cette histoire intéresse à la fois la philanthropie et la charité chrétienne.

C'est peut-être la première fois qu'un Indien raconte sa propre histoire. Les massacres commis de sang-froid, les Indiens fusillés sans défense, tués par des chasseurs sans merci, le défaut de toute justice à leur égard, les sauvages brutalités dont les femmes et les filles indiennes sont con-

stamment victimes, tout cela n'est-il pas horrible ?

Trois livres ou pamphlets ont paru récemment sur cette question; ils méritent plus d'attention que leur format ne l'indique. Le premier est un livre de cent cinquante pages intitulé : *les Chefs des Poncas*, par Zylyff ou M. Jibblis d'Omaha-City. C'est l'histoire très substantielle, passionnée, mais sans parti-pris cependant, des injustices commises contre une tribu paisible, qui aurait pu être civilisée rapidement, mais qu'on refoula brutalement sur le territoire indien.

Le second est une brochure, le rapport d'un comité nommé par M. John D. Long, gouverneur du Massachusetts. Le comité, qui était chargé de faire une enquête sur cette affaire, porte en peu de mots nets et précis un jugement sévère sur le département des affaires indiennes.

Le troisième, dont je ne puis parler avec autorité, puisque je ne l'ai pas lu, est un essai de Georges W. Mannypenny, intitulé : *Nos Affaires indiennes* (Robert Clarke et C^ie^, 3 dollars).

Tout cela démontre que cette question vraiment importante éveille l'intérêt, et l'on peut espérer que le congrès s'emploiera activement pour délivrer les Indiens des exactions et des persécutions des blancs.

Vu le manque d'espace, je ne puis parler que brièvement de la réimpression de l'*Histoire des doctrines sur la vie future*, de R. Algirs, avec des notes bibliographiques, rédigées par le professeur Ezra Abbot (éditée par Roberts Brothers). C'est la onzième édition, ce qui constitue un succès complet pour un livre de huit cents pages. M. Ezra Abbot énumère dans les notes bibliographiques 4,977 livres concernant la nature, l'origine et la destinée de l'âme. Les titres de ces livres sont disposés dans l'ordre chronologique. En outre il y a un index complet et des notes explicatives sur les passages douteux, ce qui augmente considérablement la valeur d'un livre déjà intéressant et important.

Permettez-moi de terminer cette lettre en mentionnant simplement trois nouveaux romans édités par Lippincott, de Philadelphie, *Under the Tricolor* (Sous le Tricolore), roman de la colonie américaine de Paris, par M^me^ Lucy Hamilton Hooper ; *Wrecked but not lost* (Naufragé mais pas perdu), par Faith Templeton, et enfin *Nellie's Memories*, par Roza Nouchette Carey.

Lee et Shepard éditent une jolie traduction des *Rois en exil*, qui a été l'objet de grands éloges.

NATHAN HASKELL DOLE.

ITALIE

Milan, le 29 avril 1880.

Le professeur de philosophie de l'université de Pavie, M. Carlo Cantoni, nom illustre dans les sciences spéculatives, a entrepris de faire mieux connaître aux Italiens la philosophie de Kant, non seulement au point de vue de son importance historique, mais aussi parce qu'il la croit capable d'exercer encore une bienfaisante influence sur la science italienne. Bien que cette opinion ne soit peut-être point partagée par beaucoup de personnes, l'étude de M. Cantoni est si bien faite et si importante, que le premier volume déjà publié a eu tout de suite un très beau succès. On a reconnu que le grand Allemand a trouvé dans cet Italien un digne interprète, c'est-à-dire ce qui nous manquait justement. On loue surtout la clarté de son exposition qui aplanit considérablement les difficultés du sujet.

Après une introduction où il est question des précurseurs de Kant et où l'on trouve, avec une courte biographie du philosophe, des considérations sur la période anticritique antérieure, c'est-à-dire la période critique de la pensée de Kant, le premier volume dont nous parlons est entièrement consacré à l'exposition de l'ouvrage le plus important du philosophe de Kœnigsberg, la *Critique de la raison pure*.

Maintenant on attend avec intérêt le second volume, qui ne tardera pas beaucoup à paraître.

M. Cantoni est aussi l'auteur d'une brochure très appréciée sur la vie et les œuvres du philosophe italien Giuseppe Ferrari, dont le nom est bien connu en France, et qui mourut à Rome il y a deux ans.

Canestrini Giovanni : *la Teoria di Darwin criticamente esposta*. Milano, fratelli Dumolard, 1880, 1 vol.

Ce livre de M. Canestrini, professeur à l'université de Padoue, est écrit avec une éloquence entraînante et une grande clarté. Le lecteur peut y suivre depuis le commencement toute l'histoire de cette théorie dont le savant français Lamarck a jeté la base, et sur laquelle Darwin a élevé son splendide édifice, de cette théorie devenue si rapidement presque populaire, et qui voit de jour en jour s'accroître le nombre de ceux qui la soutiennent. Dans son beau livre, qui est imprimé et illustré avec élégance, le professeur Canestrini traite principalement de la sélection artificielle, de la variabilité des espèces, de la transmission héréditaire des caractères, de la sélection naturelle, de l'instinct, de l'intelligence dans la sélection sexuelle.

Molmenti (P.-G.) : *la Storia di Venezia nella vita privata dalle origini alla caduta della Repubblica.* Torino, Roux e Favale, 1880.

Avec des défauts presque inévitables, le livre de M. Molmenti a de grands mérites. Il fait revivre la Venise du moyen âge (du IXe au XIVe siècle) avec ses vertus; puis il nous la montre à l'époque qu'il appelle sa splendeur (XVe et XVIe siècles), et dans sa décadence (XVIIe et XVIIIe siècles). Le gouvernement, les lois, les arts, les mœurs publiques et privées, la vie du patricien, de l'artiste, de l'homme du peuple, y sont décrits avec soin, dans une forme correcte et vive qui nous charme. Ce livre a obtenu un prix de l'Institut vénitien.

Une belle étude sur Venise se trouve aussi dans le livre que M. Émile Marpurzo, député au Parlement italien, a écrit sur *Marco Foscarini et Venise au* XVIIIe *siècle* (Firenze, Le Monnier, 1880.)

L'éditeur Le Monnier a publié aussi, il y a quelques semaines, une seconde édition du beau livre écrit par le célèbre sculpteur Giovanni Dupré, sous le titre de *Pensieri sull'arte e ricordi autobiografici*. Cette seconde édition est revue et corrigée par l'auteur.

M. Antonio Ranieri, ce grand octogénaire, si vénéré et aimé des Italiens pour sa longue et célèbre amitié avec le plus grand et le plus malheureux de nos poètes, Giacomo Leopardi, vient de publier à Naples un livre où il raconte les dernières années de la vie de son ami qui, comme on le sait, vécut avec lui pendant sept ans : *Sette Anni di sodalizio con Giacomo Leopardi.*

Mais, après un si long et si noble silence, il nous semble qu'il aurait mieux fait de se taire encore. Il est vrai qu'il a été poussé à parler par quelques insinuations malveillantes, qu'il a cru devoir réfuter. Mais quel cas faisait-on de ses insinuations? Quelle voix maligne pouvait tacher cette belle amitié passée désormais dans le domaine de l'histoire ? Et pourtant M. Ranieri l'a presque flétrie lui-même par son livre, en nous dévoilant des sacrifices qu'il était si beau de laisser seulement deviner et certaines faiblesses du grand poète malade, sur lesquelles son silence discret nous paraissait si touchant!

M. Leonardo Salimbeni vient de publier l'épistolaire et les écrits inédits de Achille Menotti. (Modena, Vincenzi, 1880.)

Achille Menotti, fils du grand patriote Ciro Menotti, devenu célèbre par les événements de 1831, a été, lui aussi, un des facteurs de l'indépendance italienne. On lit ses lettres avec beaucoup d'intérêt.

Domenico Berti. *Documento intorno a Giordano Bruno da Nola.* (Roma, 1880.)

M. Berti, qui a déjà écrit une *Vie de Giordano Bruno*, jugée de beaucoup supérieure à celle de M. Bartholmessi, nous fournit, avec les nouveaux documents qu'il a recueillis, d'autres renseignements très importants sur le procès, le séjour à Genève, la captivité de Rome et la mort du philosophe. Il y ajoute aussi l'analyse d'un manuscrit autographe, dont est possesseur M. Naroff, de Pétersbourg.

Attilio Hortis : *Studi sulle opere latine del Boccaccio.* (Trieste, Dose, 1880.)

Cet ouvrage de 1,000 pages in-4° est tous les jours mieux apprécié. M. Hortis, un patient érudit lui-même, s'est donné bien de la peine pour démontrer à tous quel grand savant se cachait sous l'aimable auteur du *Decamerone*, et il a réussi merveilleusement. Dans la première partie de ce livre, il s'occupe des œuvres latines du Boccaccio et en fait l'analyse d'une manière si complète qu'elle donne une idée assez précise des œuvres mêmes.

Dans la seconde partie, avec une patience et une sagacité admirables, il a cherché quels écrivains grecs et latins Boccaccio doit avoir lus, indiquant les passages dont il a pu tirer les différentes notions qu'on retrouve dans ses ouvrages.

Dans la troisième partie, il s'agit de la renommée de Boccaccio commme érudit jusqu'au XVIe siècle et de son influence sur les littératures étrangères.

La forme extérieure de ce beau livre est très belle aussi.

De la typographie de M. Casanova, de Turin, est sorti un volume destiné à réjouir les amateurs des livres rares et des éditions de luxe. Voici d'abord le titre : *Geste et Croniques de la mayson de Savoye*, par Jean Servion, publiés d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque nationale de Turin, et enrichis d'un glossaire par Frédéric Emmanuel Bollati. (2 vol. illustrés en chromolithographie et à l'eau-forte.)

M. Bollati a fait hommage de cette publication à *Treshaulte et treseuxcellente et tresredoubtée dame Marguerite de Savoye Royne d'Ytalie*, avec une belle lettre écrite dans la langue de Servion.

A présent il nous faudrait parler des ouvrages des romanciers et des poètes qui ont paru dans ce dernier mois; mais les autres livres nous ayant pris trop de place, nous nous limiterons à indiquer simplement les meilleurs.

Il Debito paterno (la Dette du père), par Vittorio Bersezio. Genre intime, riche de situations dramatiques et de belles descriptions.

La Donna di picche (la Dame de pique), par Anton Giulio Barrili. Genre fantastique, bizarre, plein d'humour et de verve. Il s'agit de quatre hommes amoureux de la *Dame de pique* et des folies qu'ils font pour retrouver la femme dont ils pensent que c'est le portrait.

Goccie d'inchiostro (Gouttes d'encre), par Carlo Dossi, pseudonyme de M. Alberto Pisani. Genre *sui generis*. Carlo Dossi est le plus extraordinaire des écrivains italiens. Persuadé que la langue italienne n'est pas encore formée, il se sert d'un

idiome étrange, qu'il va composant lui-même suivant ses besoins, en se servant de tous les éléments, du latin surtout, langue que les initiés ne comprennent pas du tout. Mais avec cela il possède toutes les qualités d'un grand écrivain original, talent d'analyse, puissance de conception, profondeur de sentiment. M. Capuana l'a appelé un beau cas de la littérature.

La Cartella nº 4, par la marchesa Colombi (Mme Torelli-Torriani). Quatre nouvelles écrites avec beaucoup d'esprit.

I Racconti di Burraschino, par M. Vittorio Turletti. Ce jeune écrivain n'a pas trop de profondeur de sentiment ni de vigueur, mais beaucoup de grâce et un esprit d'à-propos.

BRUNO SPERANI.

PAYS-BAS[1]

Roulers, avril 1880.

L'œuvre capitale publiée en pays flamand, à l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance de la Belgique, est sans contredit *Onze Dichters*, dont les trois premières livraisons viennent de paraître. Cette publication comprendra une notice bio-bibliographique et une anthologie de tous les poètes flamands qui ont écrit en Belgique depuis 1830.

La Belgique a toujours été le pays de la poésie; à toutes les époques de son histoire littéraire, les poètes occupent le premier rang par leur nombre et leur valeur.

Certes tous les poètes cités dans *Onze Dichters* ne sont pas des étoiles de premier ordre, mais aucun ne descend au-dessous d'une bonne moyenne. Et puis, chose remarquable, tous ces poètes flamands ont chanté la patrie, la liberté; tous sont restés sévèrement moraux en chantant tour à tour la vertu, les beautés de la nature, la gloire des ancêtres, les légendes populaires.

Cette publication sera le plus beau produit des presses flamandes. Imprimée sur beau papier teinté jaune, format grand in-8º, en caractères elzéviriens, chaque page est encadrée d'un filet rouge vif. Chacune des dix livraisons dont se composera l'ouvrage complet sera illustrée d'un portrait à l'eau-forte, tiré sur papier de Hollande, d'un des principaux poètes, et d'un fac-similé reproduisant soit une lettre, soit une poésie.

D'un autre côté, n'étant tiré qu'à 300 exemplaires numérotés, avec le nom du souscripteur imprimé sur son exemplaire, cet ouvrage deviendra rapidement une curiosité bibliographique.

La publication, tant comme idée que comme exécution, fait le plus grand honneur aux jeunes et sympathiques poètes, Th. Coopman et V.-A. de La Montagne, qui l'ont entreprise, et à l'intelligent imprimeur L. de La Montagne qui seconde si bien, sous le rapport matériel, l'idée artistique qui a présidé à cette publication.

La maison G.-B. van Goor Zonen, de Gouda, continue régulièrement la publication de son grand *Dictionnaire français-néerlandais* et *néerlandais-français*.

Cette seconde édition d'un ouvrage qui, dès son apparition, avait conquis tous les suffrages, est faite avec un soin tout paternel. Les éditeurs veulent rester fidèles à leur renommée, et livrer à la population néerlandaise un monument de lexicographie accessible à tous.

En effet, contrairement aux habitudes de la librairie hollandaise, le Dictionnaire Kramers se publie dans des conditions de bon marché incroyables.

Imprimé sur beau papier satiné, en in-8º royal, chaque livraison compte 96 pages à 2 colonnes de texte bien net et coûte 80 centimes.

Nous ne saurions assez recommander ce dictionnaire à tous ceux pour qui la connaissance des langues française et néerlandaise est agréable ou nécessaire.

Marieken van het Kruishof est le titre d'un roman populaire publié par la librairie J. Vuylsteke, de Gand. L'auteur, jeune instituteur communal à Comines, a produit une œuvre digne d'un bon accueil. Aussi la sympathie du public ne lui a-t-elle pas fait défaut, et, espérons-le, l'encouragera à continuer dans la voie qu'il s'est tracée.

Nous ne pouvons pas en dire autant du dessinateur qui a prêté son crayon à l'illustration du livre : les quatre planches qu'il a produites sont des plus mauvaises.

Une publication qui mérite d'être sérieusement encouragée, c'est le *Aardrykskundig Weekblad* (Revue hebdomadaire de géographie). Il faut du courage pour entreprendre une pareille publication dans un petit pays comme la Hollande, où le nombre des lecteurs d'une revue de ce genre est fatalement très restreint. Toutefois, la géographie étant une science de première nécessité dans un pays colonial et commercial comme la Hollande, il est à espérer que la publication pourra se maintenir et prospérer. Nous le souhaitons, tant dans l'intérêt

1. Cette correspondance comprendra la revue bibliographique tant des livres publiés dans la Belgique flamande, que de ceux édités en Hollande. De nos jours, où les peuples se rapprochent, Flamands et Hollandais, parlant à peu près la même langue, se désignent mutuellement sous le dénominateur commun de *Nederlanders* (Néerlandais), *Zuidnederlanders* et *Noordnederlanders*.

de la science que dans celui des vaillants éditeurs, MM. Erven H. van Munster en Zoon, d'Amsterdam.

Le voyage du poète français François Coppée a montré combien les Hollandais savent apprécier le vrai talent. Sa visite à Amsterdam a été un triomphe. Il est vrai que Coppée n'est pas tout à fait un étranger pour nous : ses grands-parents étaient anversois.

Le *Nederlandsch Tooneel* d'Amsterdam a donné une représentation en son honneur. La bienvenue lui a été souhaitée par Mlle Joséphine de Groot, dans une jolie poésie composée par J.-L. Wertheim et dont voici la finale :

L'art est un sacerdoce et bien heureux celui
Qui, prêchant l'idéal, console, absout, bénit!
Quant à nous, glorifions dans la même pensée
Le vrai, le beau, le bien et les vers de Coppée.

Je dois encore ajouter que *la Grève des forgerons* a été magistralement traduite en vers néerlandais par J.-L. Wertheim. Cette traduction, éditée par MM. Erven H. van Munster en Zoon, forme une brochure bien coquette.

Nous rappelons, pour mémoire, que le 5 avril a eu lieu à Amsterdam une vente remarquable de livres, estampes, tableaux, autographes, monnaies et médailles, sous la direction du célèbre libraire-bibliophile Martinus Nijhoff.

Il y avait là nombre de livres illustrés du XVIIIe siècle; des éditions des fermiers généraux; des tableaux de Holbein, B. Picart, Alb. Cuip, etc. En fait d'estampes, il faut citer l'œuvre complet de Joseph Vernet; *le Credo* de Goltzius, en 14 planches gravées par lui-même, petit in-8°, 1589.

Mais ce qui attirait surtout les regards, c'était la collection d'autographes : la correspondance de Jean-Jacques Rousseau et d'autres savants et littérateurs de ce temps avec le célèbre libraire-éditeur Marc-Michel Rey, d'Amsterdam. Il y avait là 158 lettres de Jean-Jacques, des lettres de d'Alembert, du cardinal de Bernis, de Delisle de Sâles, de Diderot, de Voltaire et de bien d'autres encore.

Ajoutons ici que cette correspondance de Rousseau a été publiée par feu M. J. Bosscha, sous ce titre : *Lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau à Marc-Michel Rey. Amsterdam et Paris*, 1858, in-8°.

Dans le courant des mois d'août et de septembre aura lieu à la Haye, sous le patronage du roi, une exposition d'objets ayant rapport à la famille d'Orange-Nassau et aux arts héraldique, généalogique et numismatique en général.

L'exposition comprendra trois divisions :

1° Histoire et archéologie de la famille d'Orange-Nassau;

2° Arts héraldique, généalogique et numismatique;

3° Art héraldique appliqué aux arts et à l'industrie.

La première division comprendra :

a) Documents; *b*) tableaux, portraits et gravures; *c*) monnaies, jetons et sceaux; *d*) livres et manuscrits; *e*) objets divers, tels que mobilier, habillements, statues et monuments.

La deuxième division comprend les groupes héraldique, généalogique, numismatique, corps et ordres de chevalerie, corporations.

Dans cette division seront admis les livres et manuscrits traitant ces matières.

La troisième division renfermera : armoiries et blasons en métal, en pierre et en terre cuite, en bois, sur verre, ivoire, os, etc., sur cuir, en broderies et tissus, sur papier et en photographie; les reliures à armoiries, les blasons et marques de libraires célèbres, les *ex-libris*, papiers et enveloppes à armoiries, etc.

Comme on voit, le champ est assez vaste, et il est à espérer que les libraires et antiquaires prêteront leur concours à cette exposition, qui promet d'être très intéressante. Un catalogue sera dressé, donnant la description des objets exposés et les nom et demeure des exposants.

Pour finir, une petite statistique de la vente des principaux journaux hollandais dans les kiosques, pendant l'année 1879 :

Handelsblad	16.673	numéros.
Nieuws van den Dag . . .	10.837	—
Nieuwe Rotterdammer courant	10.265	—
Amsterdamsche courant . .	8.753	—
Dagblad van Zuid-Holland	755	—
Vaderland	691	—
Standaard	603	—

Les journaux hebdomadaires arrivent aux chiffres suivants :

De Amsterdammer . . .	2.997	numéros.
Politie-Nieuws	1.647	—
Uilenspiegel	1.608	—
Werkmansbode	823	—
Paleis van Justitie	784	—
Humoristisch Album . . .	720	—
Hollandsche Illustratie . .	522	—

Le *Vliegend blad*, qui paraît deux fois par semaine, s'est vendu à 27,235 exemplaires.

DE SEYN VERHOUGSTRAETE.

POLOGNE

Varsovie, 25 avril 1880.

S'il en fallait croire certains linguistes de mauvaise humeur, la langue polonaise, assiégée d'un côté par l'allemand et de l'autre par le russe, ne tarderait pas à diminuer d'importance et disparaîtrait dans un avenir plus ou moins éloigné : en théorie, c'est matière à contestation, mais en pratique nulle dispute n'est possible contre les faits. La Pologne prouve la vitalité de sa langue comme les péripatéticiens prouvaient le mouvement : en marchant. Le « jubilé de cinquantaine » de Kraszewski, célébré avec tant de pompe à Cracovie l'an dernier, n'a été, au fond, que la glorification, le triomphe de la littérature polonaise, et il suffit de jeter les yeux sur les catalogues des éditeurs pour se convaincre que le nombre de leurs publications va en augmentant, non en diminuant. Mais, si le bibliographe y trouve son compte, le bibliophile, hélas! n'a rien à y voir. J'aurai fort rarement à signaler dans ces lettres ce qu'on est convenu d'appeler une édition de bibliophile. Les livres d'étrennes, illustrés avec plus ou moins de bonheur, de gravures sur bois dont l'exécution est loin d'être toujours irréprochable, ne sauraient rentrer dans la catégorie des livres de luxe, et toutes les tentatives qui ont été faites dans ce sens ont avorté : les acheteurs manquent. Je citerai comme exemple la traduction de *Shakespeare*, ornée des bois anglais qui ont aussi servi à l'édition de la maison Hachette. Le premier volume fut tiré à 3,000 exemplaires ; l'essai ne réussit pas, et les volumes suivants durent être tirés à 1,500 et s'écoulèrent très difficilement. Le fait s'explique aisément : les éditeurs, n'ayant pas la ressource d'un fort tirage, sont tenus de vendre leurs livres assez cher, et ils ne sont pas en état de lutter avec l'outillage perfectionné, l'expérience et le bon marché des grands éditeurs étrangers. D'ailleurs, dans un pays où tout ce qui lit parle avec une égale facilité le français et l'allemand, il est tout naturel, lorsqu'on veut avoir un ouvrage de luxe, qu'on s'adresse à Paris ou à Berlin : le livre sera plus beau et moins cher. Je ne connais guère que la Bible et les *Fables de La Fontaine*, illustrées des grands dessins de Doré, qu'on puisse citer dans ces dernières années comme éditions de luxe. Il a même été fait, je crois, en caractères hébraïques, une édition de la Bible ornée de ces mêmes bois.

On se contente donc de bonnes éditions courantes, comme celles que le jubilé de Kraszewski a fait naître en quantité : rééditions d'œuvres anciennes, extraits, choix de pensées, etc. Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que chacune des trois grandes villes polonaises, Varsovie, Posen et Cracovie, a en quelque sorte sa spécialité. Ce que la censure préventive ne permet pas d'imprimer ici s'imprime à Posen ou à Cracovie : ces deux dernières villes ont ainsi le privilège presque exclusif des œuvres d'histoire et de polémique. C'est à Posen qu'ont été édités les grands classiques polonais : Miękiewicz et Slowaçki. En revanche, les romans, les traductions de toute sorte, — et elles sont très nombreuses, — s'impriment généralement à Varsovie. Il faut d'ailleurs rendre justice à ces éditeurs, dont quelques-uns ont bien mérité des lettres polonaises. A leur tête se place Zupanski, de Posen, auquel on doit de nombreux et précieux documents historiques. A Varsovie, Sennewald s'est fait une spécialité des ouvrages sur la botanique, l'art des jardins, la culture des arbres fruitiers; Gebethner et Wolff ont édité Kraszewski; Orgelbrand a mis au jour une encyclopédie estimée; Hoesik imprime les livres plus spécialement destinés à l'enfance. Toutes ces éditions sont correctes et agréables à lire.

Dans un art voisin de la typographie, je signalerai les belles reproductions en fac-similé faites par le procédé d'un artiste bien connu à Paris, M. A. Pilinski, aux frais de la bibliothèque de Kornik *(Biblioteka Kornięka)*, dans le grand-duché de Posen, c'est-à-dire aux dépens de son propriétaire, M. le comte Jean Dzialynski, bibliophile éminent et le plus zélé des protecteurs des lettres. Dans une prochaine lettre, j'aurai occasion de revenir sur l'ensemble de ces reproductions des plus grandes raretés bibliographiques de la littérature polonaise. Pour le moment, j'ai sous les yeux le dernier ouvrage reproduit par ce procédé, d'après l'exemplaire sur parchemin appartenant au prince Czartoryski (bibliothèque de Pulawy) : j'en dirai quelques mots. Il est intitulé : « Iana Tarnowskiego *Consilium rationis bellicæ* », et a été imprimé pour la première fois à Tarnow, en 1558, par Lazare Andrysowic. La préface latine est en caractères ordinaires, le texte polonais est en lettres gothiques. Jean Tarnowski, qui fut châtelain *(kasztelan)* de Cracovie, y parle successivement de « Sa Grâce le Roi, » de « l'hetman » ou connétable des chevaliers, de l'ordre de bataille, de la fortification, des vivres en campagne, etc. On trouve dans ce livre des renseignements curieux sur l'organisation, la discipline, la tactique et les mœurs militaires de l'époque : c'est l'équivalent polonais de la fameuse ordonnance de Charles le Téméraire ou du « Rozier des guerres »

qui fut, comme on sait, attribué à Louis XI [1] et qui a peut-être servi de modèle au livre du châtelain de Cracovie.

Voici un autre livre qui sera consulté avec beaucoup de fruit pour l'étude de l'histoire polonaise au XVe siècle. C'est un recueil de jugements : *Judiciorum in Polonia libri antiquissimi.* Varsovie, 1879 (sans nom d'éditeur, chez Sennewald). Nous avons ici les jugements, à la vérité fort arides, rendus dans la seigneurie de Czersk de 1404 à 1425. Il y a fort peu d'arrêts importants, mais le livre est précédé d'une préface excellente, nourrie de faits et de chiffres, qui est une monographie très complète de ce coin de terre polonaise. L'auteur anonyme de cette préface donne des détails intéressants sur la propriété, qui fut longtemps collective en Pologne comme dans les autres pays slaves. Croirait-on que la condition *matérielle* des ouvriers des campagnes fût meilleure à cette époque éloignée qu'elle ne l'est aujourd'hui ? C'est pourtant ce qui résulte clairement des chiffres cités par notre auteur. Il a calculé, il est vrai, que les ouvriers à la journée gagnaient, au XVe siècle, soixante fois moins qu'à présent, et les ouvriers à l'année vingt-huit fois moins. En revanche, un bœuf représentait alors la valeur de soixante journées de travail; — une mesure de blé, quatre jours; — une paire de chaussures, trois jours. Aujourd'hui, un bœuf équivaut à cent cinquante journées de travail; — une mesure de blé à quinze jours; — une paire de chaussures à six jours. L'impôt, qui enlevait alors quarante-huit journées de travail par an, en prend aujourd'hui de trente-cinq à soixante-dix.

Le mot livre ne se rencontre pas une fois dans les deux mille quatre-vingt-huit jugements qui ont été classés par l'auteur; il n'y est fait mention qu'une fois d'un instrument de musique : la cithare. Le dépouillement des actes de tout un siècle ne donne que trois condamnations à mort, dont une fut commuée. — Le texte des jugements est dans un latin d'une extrême barbarie, entremêlé de phrases et de mots polonais.

Ce livre est sans doute le premier volume d'un recueil qui, s'il est continué, pourra devenir l'équivalent polonais des précieuses collections de documents sur l'histoire de France. L'entreprise, en tout cas, fait le plus grand honneur au prince Lubomirski, qui en est le promoteur : elle mérite d'autant plus d'être signalée que la plupart des écrivains français qui ont eu à traiter des questions d'histoire polonaise ont puisé leurs renseignements, non pas aux sources originales, mais aux sources allemandes, qui sont loin d'être toujours exemptes d'erreur et surtout de partialité.

HECTOR DE GOAILLES.

LE LIVRE PARLÉ

Revue des Conférences

Il est de ces hommes politiques — M. Paul Bert est du nombre — que l'on s'attend toujours à voir siéger au banc des ministres. Beaucoup salueraient leur élévation avec joie, d'autres la redoutent. Leurs écrits comme leurs paroles attirent sans cesse l'attention du public. C'est ainsi que les faits et gestes du député de l'Yonne sont immédiatement rapportés, commentés, loués par ceux-ci, critiqués par ceux-là, qu'il s'agisse d'une traduction du P. Gury ou de seconder M. Quentin dans l'œuvre pour laquelle ce conseiller municipal déploie tous les trésors de son talent, de sa bonne humeur, de son érudition, c'est-à-dire dans la fondation d'écoles libres et laïques.

Faire des écoles, c'est donner aux enfants pauvres ce qu'on n'a pas le droit de leur refuser : le pain de l'intelligence. Il est des êtres à qui manque encore cette nourriture, en apparence moins indispensable, en réalité plus utile que le pain du corps. Ce n'est pas aujourd'hui seulement que les écoles ne contiennent pas assez de places. Le mal, il est vrai, va chaque jour s'atténuant. On peut concevoir l'espérance qu'il cessera de sévir; mais que dire des gouvernements qui, laissant des milliers d'enfants sans aucune instruction ni morale, ni pratique, ont préparé un monstrueux état social ? Aux yeux de M. Bert, la faute a des conséquences moins graves dans ces hameaux éloignés où règne l'égalité devant la charrue et devant l'ignorance. Quel danger, par contre, à Paris, où le luxe et la misère se coudoient, exagérant par un amer contraste les joies et les douleurs de la vie! Quelles pensées agitent ces enfants livrés à eux-mêmes et à l'inconnu ? Nés sur les plateaux de l'Afrique centrale ou dans les plaines de l'Arkansas, ils eussent appris à tendre l'arc, à lancer le tomahawk, à dompter un cheval, à suivre un ennemi à la piste. Là, en soutenant les luttes de la vie, ils se fussent trouvés dans les conditions de leurs semblables. Ici, laissés nus, sans armes intellectuelles, fatalement en proie à tous les sophismes, à toutes les suggestions de la misère, n'ont-ils pas, jusqu'à un certain point, le

1. Il a été prouvé que cet ouvrage a eu pour auteur Estienne Porchier, comme l'avait admis, dès le XVIe siècle, La Croix du Maine, probablement d'après une tradition de son temps. Louis XI s'était contenté d'en faire le plan et d'y ajouter certaines maximes. *(Note de la Rédaction.)*

droit de dire, quand ils succombent aux tentations qui les assiègent, qu'il n'appartient aux privilégiés de ce monde ni de les juger ni de les condamner?

Donc, ce qu'il faut combattre par tous les moyens, à quelque parti, à quelque croyance qu'on appartienne, c'est l'ignorance.

Dans sa conférence sur *Léonard de Vinci*, M. Charles Blanc semble donner la réplique à M. Paul Bert, quand il rappelle que quelques arbalétriers gascons, prenant pour cible la statue de Francesco Sforza, détruisirent en quelques heures un chef-d'œuvre dont la reconstruction idéale occupe encore tant d'esprits et que l'artiste italien avait mis plusieurs années à concevoir et à exécuter, Savonarole ne s'était pas trompé lorsque, dans son exaltation prophétique, il menaçait sa patrie des fureurs des Barbares. L'ignorance entraîne d'ailleurs ou le fanatisme ou l'indifférence, et l'art a tout à craindre d'elle. Dans l'Orient, ce que l'antiquité nous avait légué de plus précieux périt sous les coups des iconoclastes. Au monastère de *Santa-Maria-delle-Grazzie*, les moines laissent se détériorer cette merveilleuse *Cène*, tant de fois citée et reproduite. François Ier conçut l'idée de la faire transporter en France. Plût à Dieu que ce dessein se fût réalisé! En 1652, les dominicains n'hésitèrent pas à couper les jambes du Christ et de ses disciples les plus voisins pour agrandir la porte de leur réfectoire. Napoléon Bonaparte essaya bien d'arrêter des profanations qui rendaient imminente la destruction de la fresque : les nécessités de la guerre rendirent ses préoccupations inutiles. Les infiltrations des eaux, les insultes de la soldatesque et, depuis, les atteintes des visiteurs ont achevé presque d'anéantir ce que Prud'hon appelait le premier tableau du monde. Conclusion : il faut augmenter le budget de l'instruction publique, pour que, si nous faisons encore la guerre, ce ne soit plus en Vandales.

Revenons à Léonard. Le jugement que porte sur lui M. Charles Blanc ne diffère guère de celui de Vasari : « Le ciel dans sa bonté rassemble parfois sur un mortel ses dons les plus précieux et marque d'une telle empreinte toutes les œuvres de cet heureux privilégié qu'elles semblent moins témoigner de la puissance du génie humain que de la faveur spéciale de Dieu. » Jamais homme, en effet, ne fut doué de facultés aussi étonnantes, aussi nombreuses. Riche, agile, aimable, admirablement beau, adroit, fort au point de plier en deux un fer à cheval et de tordre le battant d'une cloche, original et profond quoique universel, il fit dans toutes les sciences de son temps des trouées merveilleuses. Quelque temps après l'avoir pris pour élève, son maître, Andrea Verocchio, renonçait à peindre en se voyant dépassé par lui.

Il y a dans le domaine de l'art deux génies différents qui s'en disputent l'empire : le génie tudesque et le génie latin, représentés l'un par Albert Durer, l'autre par Raphaël. Le premier voué à l'analyse rend les détails à merveille, mais se perd dans la recherche des vérités particulières; — l'ensemble lui échappe : « Les arbres l'ont empêché de voir la forêt; » le second va droit aux vérités générales, étudie le modèle dans son ensemble et a tout dit dans une esquisse que nous prenons pour une ébauche. Léonard de Vinci résume ces deux génies, c'est-à-dire le panthéisme, éclos en Germanie après avoir germé au fond de l'Asie, et ce penchant à l'unité, à la clarté, qui est le propre de la race latine. Il conçoit de plus la poésie du clair-obscur et en tire les effets les plus puissants, au point de vue de ce qui est l'essence même de l'art, l'idéalisme. Ce n'est pas qu'il dédaigne le réel. Il s'attache au contraire à chaque caractère de beauté et, persuadé que, pour trouver assez d'expression, il faut porter son étude sur ce qui en offre avec excès, il tourne ses regards vers la caricature, puis, écartant le grotesque, trouve mieux que ses devanciers ce qu'il cherche surtout : l'expressif.

Un des épisodes les plus curieux de sa vie et non des moins glorieux, c'est la lutte qu'à l'incitation des Florentins il engagea avec Michel-Ange, plus jeune que lui de trente-trois ans. *Le Combat de Cavaliers*, de Léonard, et *les Baigneurs*, de son émule, qui décorèrent la salle du grand conseil, à Florence, devinrent la commune école des peintres de l'Italie; mais les habitants de la ville des Médicis se gardèrent bien de déclarer qu'un des deux artistes l'avait emporté sur l'autre. Ils avaient bien trop d'esprit pour cela.

C'est en France, on le sait, que mourut, en 1519, à l'âge de soixante-sept ans, le peintre de *la Joconde* et de *la Vierge aux Rochers*.

Cet homme, qui fut à la fois peintre, sculpteur, poète, architecte, qui de plus inventa, comme musicien, une nouvelle lyre, comme ingénieur, tout un système de canalisation, comme physicien, la chambre obscure et un canon à vapeur; ce génie instinctif qui, longtemps avant les géologues, conçut l'idée que les continents avaient dû être jadis recouverts par les eaux, ne fût pas resté indifférent — s'il eût été notre contemporain — aux développements qu'ont pris les sciences naturelles et physiques, notamment aux progrès dont M. Antoine Breguet signalait l'essor, le mois dernier, à la Sorbonne. Nous ne suivrons pas l'éminent électricien dans l'enchaînement des raisonnements clairs et topiques dont il s'est servi pour faire comprendre à ses auditeurs les difficultés dont les inventeurs télégraphiques sont venus à bout, un court résumé pouvant suffire à faire apprécier l'importance des questions soulevées.

C'est seulement en 1845 et sur une longueur de 20 kilomètres que le télégraphe électrique a commencé de fonctionner. Actuellement les lignes françaises dépassent 3,000 lieues. En 1854, le télégraphe à cadran permettait déjà l'envoi de vingt dépêches ou de cinq cents mots en moyenne par heure. Depuis, les systèmes Morse et Hughes ont accru le rendement de plus du double, résultat qui n'est pas à dédaigner, si l'on réfléchit qu'en évitant la construction d'une seconde ligne télégraphique on économise, pour les communications par terre, des centaines de mille francs, et des millions quand il s'agit de transmissions au delà des mers. On ne s'est pas arrêté là (s'arrêtera-t-on jamais dans les sciences?) : l'appareil automatique de Wheatstone doublait peu de temps après le second rendement et le portait à deux mille trois cents mots; avec le télégraphe multiple de M. Meyer et celui de M. Baudot, on a atteint quatre mille cinq cents mots. C'est cinq mille mots enfin, dix fois plus qu'avec le télégraphe à cadran, qu'on obtient aujourd'hui avec les appareils Wheatstone disposés en *duplex*. Aujourd'hui, c'est par trentaines de millions que se chiffrent les dépêches expédiées annuellement. C'est comme si chaque Français employait au moins une fois, en moyenne, ce moyen de correspondance.

Mais qu'est-ce que le *duplex?* D'après la définition qu'en a donnée M. Frank Géraldi, à la salle du boulevard des Capucines, dans sa conférence sur *Edison, sa vie et ses inventions*, c'est un système à l'aide du-

quel on peut transmettre sur un même fil deux dépêches différentes.

M. Edison voit le *duplex*, il imagine le *quadruplex*, c'est-à-dire que, par son procédé, quatre interlocuteurs peuvent lancer sur une même voie quatre conversations qui circulent, se croisent sans se confondre et se perçoivent sur quatre récepteurs particuliers. A la *plume électrique*, au *téléphone*, au *microphone*, au *phonographe*, succinctement décrits par M. Géraldi, succède un examen de l'*électromotophone*. Ce nouvel appareil, qui a eu les honneurs de la séance, consiste à munir la plaque du récepteur téléphonique d'une aiguille dont la pointe rencontre une surface cylindrique imbibée d'un sel de potasse et à décupler par cette seule adjonction l'intensité des sons transmis, que ce soient des paroles ou de simples phrases mélodiques.

Puisque l'électricité, poursuivant la besogne commencée par la vapeur, supprime pour ainsi dire les distances et qu'à chaque instant on est exposé à recevoir, on ne sait d'où, une dépêche ou des voyageurs, l'étude de la géographie devient plus que jamais d'une absolue nécessité. Pour beaucoup, cette étude est presque une passion. Au fur et à mesure que la terre semble se rapetisser, on veut la mieux connaître et l'on se sent heureux de fêter ceux qui ont pris pour tâche d'ouvrir de nouvelles voies à l'activité humaine. Telle est la raison de l'empressement qu'ont mis tant de personnes à se rendre à la séance extraordinaire de la Société de géographie qui a eu lieu, le 2 avril courant, au cirque des Champs-Élysées, pour la réception du professeur Adolf-Eric Nordenskiold et du commandant Palander.

M. l'amiral La Roncière Le Noury, président, a d'abord prononcé une brève allocution. Après avoir rappelé que la Société de géographie de Paris avait acclamé, dans ces dernières années, les héroïques explorateurs de l'Afrique, Cameron, Stanley, de Brazza, Serpa Pinto, il a conclu par cette citation qui a été rarement aussi bien appropriée :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Le professeur Nordenskiold a lu ensuite la relation de son voyage. Nous la résumons ici.

Partis de Tromsœ, le 9 juillet 1878, les passagers de *la Véga* firent une courte relâche à l'île Waigatz, traversèrent la mer de Kara par un brouillard intense et, le 19 juillet, arrivèrent à l'embouchure de l'Yénisséi. Repartant le 10 août, ils mirent le cap au Nord, s'avançant dès ce moment dans l'inconnu. La mer était couverte de glaçons à demi fondus et le ciel toujours brumeux. On perdit quatre jours, dans la baie de Taïmour, à attendre un temps plus clair, quatre jours qu'on devait bien regretter plus tard ! Le 19, on se trouvait en présence du promontoire Tchéliouskine, dont la surface apparaissait libre de glaces et d'où l'on vit s'enfuir un ours blanc. On perdit encore deux jours en doublant la presqu'île de Taïmour, puis, après un court arrêt à l'embouchure de la Katanga, on arriva, le 27 août, en face du delta de la Léna. *La Véga*, que quittait le dernier des trois bâtiments qui l'avaient accompagnée en partie, cingla seule dans la direction des îles Liakoff, dont les riches gisements de mammouths eussent été intéressants à visiter; mais, crainte de nouveaux retards, on dut y renoncer. A partir des îles aux Ours, les glaces commencèrent à entraver sérieusement la marche du navire. Au delà du cap Chlegaskoï, force fut de faire une relâche sur la côte, ce qui permit aux explorateurs d'entrer une première fois en relation avec les Tchouktchis. Pareille halte s'imposa du 12 au 18 septembre, au cap Irkaïpi. MM. Nordqvist et Almqvist y étudièrent des débris de demeures et d'ustensiles attribués aux Onkilones, anciens habitants de la contrée. On reprit la mer; mais, après quelques jours de navigation extrêmement pénible à travers un chenal de 3 mètres et demi à 4 mètres de profondeur, il fallut s'arrêter définitivement au delà de la baie Kolioutchine, *à dix kilomètres de la mer libre!* L'hivernage dura neuf mois. Il fut gaillardement supporté par tout l'équipage et pourtant le thermomètre descendit, en janvier 1879, jusqu'à 46 degrés. Les occupations ne manquaient pas. Le commandant Palander étudiait les variations de la hauteur de l'eau; le lieutenant Bove, de la marine italienne, diverses questions hydrographiques, et le lieutenant Nordqvist l'idiome des Tchouktchis. Grâce à ses efforts, couronnés de succès, et à diverses excursions à l'intérieur, on put apprécier mieux le caractère et les mœurs de cette curieuse tribu polaire qui offre plus d'un point de ressemblance avec les Groënlandais. On n'a pu trouver chez ces habitants de l'extrême Sibérie aucune trace de sentiment religieux. Néanmoins, assure M. Nordenskiold, « ils auraient certainement toutes les qualités, s'ils n'avaient pas le grave défaut de manquer un peu de respect pour la parole donnée ». Le 18 juillet 1878, après deux cent quatre-vingt-quatorze jours d'arrêt, les voyageurs virent s'ouvrir leur prison de glace. Le 20, le passage du Nord-Est, vainement cherché depuis trois cent vingt-six ans, était franchi au bruit de salves d'artillerie par un vaisseau portant le pavillon suédois. *La Véga*, après avoir exploré les deux rives du détroit de Behring, mouillait successivement dans la baie de Saint-Laurent, — pour le complément des études de MM. Kjelmann et Stuxberg sur la faune et la flore de ces parages, — à Port-Clarence, point de la côte américaine où se trouvait toute une population d'Esquimaux. On recueillit à l'île de Behring de nombreux ossements de la vache marine *Rhytina Stelleri*, aujourd'hui disparue, et l'on fit voile pour Yokohama. L'expédition était virtuellement terminée; il ne restait plus qu'à achever, par des océans bien connus, le périple de l'ancien monde. En terminant ce récit, que les applaudissements avaient fréquemment interrompu, M. Nordenskiold n'a pas laissé ignorer à ses auditeurs qu'il entreprendrait probablement un autre voyage polaire, et il a émis le vœu qu'un savant ou un marin français partageât les risques et contribuât au succès de la nouvelle entreprise.

La Société de géographie qui avait, il y a dix ans, décerné à M. Nordenskiold la médaille du prix La Roquette, lui a accordé, dans cette soirée du 2 avril, la grande médaille d'or de 1880.

La veille, à la Salle des Conférences, M. Louis Simonin, membre lui-même de la Société de géographie, avait, pour ainsi dire, *annoncé* cette mémorable séance. C'est à *bâtons rompus*, suivant sa propre expression, mais non sans charme, qu'il nous a dépeint la jeunesse agitée du héros du jour et décrit ses voyages précédents dans les régions arctiques. A propos de la dernière exploration, il a fait remarquer qu'il était regrettable de n'y avoir vu figurer aucun Français. « Ne sommes-nous donc plus les fils de La Pérouse et de Dumont d'Urville? » Nous construisons

de gros navires cuirassés, mais le lendemain on imagine des projectiles capables de trouer leur carapace de métal et de fortes dépenses deviennent inutiles. Certes nos officiers de marine, au lieu de s'adonner exclusivement à des études trop souvent stériles, devraient aussi chercher quelque profit dans des expéditions scientifiques. Quant aux résultats utilitaires, à coup sûr plus théoriques que commerciaux, qui résulteront de la découverte du passage du Nord-Est, admettons qu'il y ait à en rabattre, elle aura du moins présenté une fois de plus le spectacle d'un de nos semblables en lutte avec de sérieux obstacles, en vue d'agrandir les connaissances du genre humain. Dans les conquêtes de la paix, on ne doit pas considérer seulement le profit matériel, mais le dévouement et l'esprit de sacrifice déployés par les combattants.

M. Simonin n'a pas manqué de faire allusion à sa conférence du 12 mars sur *le Percement de l'isthme de Panama*. Nous nous sommes engagé nous-même à revenir sur cette question, — que nous aurons probablement encore à traiter lors du retour de M. de Lesseps; — nous le ferons cette fois en peu de mots.

Des calculs établis par l'illustre ingénieur à qui nous devons le canal de Suez, celui que l'on projette d'établir entre la mer des Antilles et l'océan Pacifique devrait s'étendre sur une longueur de 75 kilomètres, nécessiter l'enlèvement de 75 millions de mètres cubes de roche ou de terre et donner lieu à une dépense approximative de 850 millions de francs. Quant à la durée des travaux, elle n'excéderait pas huit ans. On évalue d'ailleurs les profits à 10 pour 100 au minimum du capital engagé.

Les difficultés matérielles sont donc aplanies. L'objection politique seule subsiste. Elle réside dans l'opposition du gouvernement fédéral qui, ressuscitant la vieille doctrine de Monroë, déclare qu' « il est de l'intérêt et du droit des États-Unis d'avoir seuls la direction et le contrôle de tous les moyens de communication de l'isthme, — car l'*Amérique est aux Américains*. »

Il est à souhaiter que la *République-sœur* reconnaisse qu'elle est également intéressée au succès de l'entreprise. L'Angleterre, elle aussi, s'était vivement opposée au percement de l'isthme de Suez, et c'est elle aujourd'hui qui en profite le plus.

Quoi qu'il en soit, le problème va peut-être recevoir une solution moins coûteuse encore. Le capitaine J.-B. Eads, de Saint-Louis, propose tout simplement de transporter les vaisseaux à travers le détroit au moyen d'un chemin de fer. Rien ne prouve que ce nouveau projet soit absolument irréalisable.

Ce qui serait, à notre sens, parfaitement réalisable, tout en étant particulièrement avantageux pour notre pays, c'est l'établissement d'un canal accessible aux plus forts navires et qui relierait l'océan Atlantique à la Méditerranée par Bordeaux et Narbonne. La proposition émane de M. le sénateur Duclerc et elle commence à être discutée par la presse. Il est incontestable que la réalisation de ce projet grandiose serait, au point de vue industriel comme au point de vue politique, féconde en heureux résultats. L'industrie viticole, les services de transport y gagneraient considérablement. La concurrence écrasante que cherche à nous faire l'Allemagne par ses nouvelles voies de transit serait promptement annihilée. Et quel accroissement de force militaire et navale! Si ce bras de mer artificiel avait été creusé au siècle dernier, l'amiral Villeneuve n'aurait pas commis, en 1805, une série de fautes qui retinrent Napoléon au camp de Boulogne. Au lieu de porter leurs fonds à tant d'emprunts exotiques et aléatoires, les capitalistes français devraient bien, ne fût-ce que par patriotisme, les consacrer à cette œuvre dont l'entier achèvement n'exigera pas vraisemblablement plus de 600 millions. Entre le projet de M. Duclerc et celui de M. de Lesseps, quelque haute estime que nous portions à l'homme illustre qui semble avoir pris pour devise :

Gentibus aperire terram,

notre préférence n'est pas douteuse. C'est au premier qu'elle est acquise.

Les questions géographiques ne doivent pas cependant nous absorber au point de nous faire passer sous silence les conférences bibliographiques de M. Sarcey. C'est le jeudi soir que le critique du *Temps* et du *XIXe Siècle* consacre à ses feuilletons parlés, intéressants presque toujours, sévères souvent, MM. Iung, Vallery-Radot et Henri Rochefort en savent quelque chose.

Le premier est un officier instruit, passionné pour les documents historiques, mais dont le style insupportable a subi l'influence de l'École polytechnique.

Nous reconnaissons qu'en effet il y a dans *Bonaparte et son temps* [1] un défaut de forme sur lequel il convient de ne pas trop insister, car cet ouvrage a surtout pour objet de compléter les travaux de Lanfrey et de préparer les matériaux d'une histoire définitive et vraie de l'homme pour lequel on a répandu autant de flots de sang que de flots d'encre.

Napoléon, dans le rayonnement de sa gloire si chèrement achetée, avait laissé Bonaparte dans l'ombre. C'est ce personnage, qui peut encore susciter l'étonnement mais non la sympathie, que M. Iung met en plein soleil, — et Bonaparte n'y gagne pas, non plus que la famille d'éternels quémandeurs à laquelle il appartenait. Dès l'enfance, il annonce les qualités d'intelligence et les défauts de caractère dont il fera preuve dans la suite. Comme officier, c'est l'indiscipliné par excellence et il se fait un jeu des règlements, lui qui courbera sous son joug de fer toute une génération. Il a fort peu de sens moral, encore moins d'amour pour sa patrie ou de dispositions à la reconnaissance. Conscient de son originalité et de l'envergure de ses facultés, il estime, — une fois au pouvoir il déclarera sans scrupule que n'étant pas un homme comme les autres les lois de convenance et de morale ne sauraient être faites pour lui.

Les pièces authentiques citées textuellement dans ces deux volumes ou rejetées à la fin montrent que l'auteur, quelque envie qu'il en ait, n'exagère pas. Il est bon que de semblables documents sortant des archives et des bibliothèques soient mis à la portée du gros public et dessillent ses yeux.

C'est par un excès de qualités que pèchent, suivant M. Sarcey, les deux ouvrages qui ont fait la réputation de M. Vallery-Radot : le *Journal d'un Volontaire d'un an* et *l'Étudiant d'aujourd'hui* [2]. L'ensemble est

1. Chez Charpentier.
2. Chez Hetzel.

charmant, trop charmant; mais comme jure avec la réalité, dans de pareilles matières, un ton de bonne compagnie bien fait pour plaire aux dames! Comme la vérité est moins ménagée que ne le sont ces aimables lectrices! Combien l'auteur prend soin de châtier, sinon de peigner ses phrases! d'où cette boutade du critique :

Eh! peignez vos cheveux, mais non pas votre style.

M. Sarcey semble ne pas s'apercevoir que si M. Vallery-Radot peint tout en rose, c'est que tout s'offre à ses yeux sous un riant aspect. A cela deux raisons : comme Alcibiade, il possède d'instinct l'art de plaire; la destinée et la société l'ont favorisé au point qu'elles l'auraient gâté, n'étaient ses heureux penchants. Il naît le neveu d'Eugène Sue et de M. Legouvé, fait ses classes chez les Jésuites, — quand rien n'était d'aussi bon ton. A l'âge où tant d'autres commencent à lutter, perdus dans la foule, contre les difficultés de la vie, il publie les notes qu'il a rédigées à la hâte pendant son année de volontariat, et le voilà célèbre. Le recueil pourtant n'était ni pire ni meilleur que bien d'autres, mais il venait au moment psychologique. Les mères se l'arrachèrent, M. Dufaure le couvrit de son patronage, l'Académie le couronna, il eut dix éditions. Comment l'ancien chef de cabinet de M. Limbourg, le secrétaire particulier de M. de Freycinet, le gendre de M. Pasteur, ne serait-il pas optimiste subjectivement et objectivement?

Il ne s'en fait pas faute dans *l'Étudiant d'aujourd'hui*, bien supérieur au *Journal d'un Volontaire*, notamment dans quelques pages sur la vie de province qui eussent ravi Balzac.

Ce qui au reste, au dire de M. Sarcey, rendra les deux ouvrages éminemment précieux, ce qui les fera rechercher des historiens futurs, c'est qu'ils reflètent on ne peut plus fidèlement l'esprit actuel de la bourgeoisie. — Quant à l'avantage qu'ils présentent à cet égard, ni M. Vallery-Radot lui-même ni la plupart de ses lecteurs ne semblent l'avoir soupçonné.

Passant à l'examen du nouveau roman canaque de M. Henri Rochefort, *l'Évadé* [1], M. Francisque Sarcey oppose à la bonne humeur constante de M. Ranc dans le récit de son *Évasion de Lambessa* l'amertume, la violence, le parti-pris de l'ancien député de Paris. Heureusement il s'y ajoute des éclats d'une gaieté toute parisienne, mais quel français! « Une population remarquable par sa *bigarrure* s'agite entre des *boiseries*.... un fort stock d'*échouages*.... tombés dans une *passe* avant de franchir *celle* de Nouméa... » et, à titre de conclusion, M. Sarcey lit un épisode du roman où il est question d'un corsaire mangé par les cannibales. « J'ai donné, ajoute-t-il, ce passage à lire à une dame. Elle a trouvé abominable ce luxe de détails au sujet d'un homme qu'on met sur le gril. Le public sera-t-il de cet avis? C'est ce que nous ne pouvons encore savoir. »

Les conférenciers sont comme les romanciers : ils ne chôment guère.

M. Jules Lefort explique — non sans joyeux commentaires — comment l'*art du chant* doit avoir pour base la *prononciation*. Ses principes sont développés dans la *Grammaire de la parole* [1], méthode d'enseignement soumise à l'examen d'une commission composée de MM. Legouvé, Gavarret et Michel Bréal, et qui sera très probablement mise en pratique dans les écoles. Nulle part nous n'avons vu les questions qui se rapportent au langage plus scientifiquement ni plus sérieusement exposées. M. Lefort écrit mieux qu'il ne parle. Il est vrai qu'il chante encore mieux qu'il n'écrit, ce dont on peut s'assurer à la fin de chacune de ses conférences, car, grâce à la méthode dont il est l'inventeur, sa voix, depuis trente ans, possède toujours le même charme.

M. Jacolliot revient à son sujet favori : *le Théâtre dans l'Inde*, qu'il reprend cette fois *ab ovo*. Ne nous parle-t-il pas des époques azoïque, paléozoïque, secondaire, tertiaire, quaternaire pour arriver finalement aux Aryas et signaler les étonnantes migrations des fables et de la tragédie indo-européenne? Quelques-unes de ses assertions sont singulièrement audacieuses, notamment lorsqu'il avance que Moïse est un auteur absolument apocryphe imaginé par les prêtres hébreux pour les besoins de leur cause. Outre les fables du *Tigre et du Rat palmiste*, de *l'Éléphant et de l'Écureuil*, — presque copiées par La Fontaine, — M. Jacolliot nous a lu des fragments d'*Avany* [2], tragédie en style noble, et de *Saranga*, drame vulgaire, écrits tous deux sur le thème que Racine a immortalisé dans *Phèdre*. Enfin par la lecture d'une comédie réaliste hindoue, la *Devadassi* [3], qu'il a d'ailleurs traduite du tamoul, l'ancien président du tribunal de Chandernagor nous a prouvé que le théâtre de l'Inde n'était pas moins remarquable au point de vue satirique qu'au point de vue héroïque.

Que de choses restent à dire dans ce domaine théâtral dont l'importance semble croître en raison directe de la civilisation des peuples! Jamais Mme Audouard n'a déployé plus d'esprit, plus de verve caustique que dans ses appréciations sur *Dumas fils, son théâtre et les types qu'il invente*. Nous ne les reproduirons pas cette fois, comptant bien qu'elles lui seront redemandées.

Nous nous bornons de même à rappeler qu'on a eu le plaisir d'entendre, du 16 mars au 15 avril, M. Maurice Fouché (*Origines et Destinées du monde planétaire*), — M. Delattre (*les Péchés capitaux et les Défauts contraires*), — M. X... (*la Nouvelle Prétention de la femme*), — M. Charles Grandmougin (lecture de quelques-unes de ses *Poésies inédites*), — M. Coquelin et Mme Melcy (lecture de morceaux de *prose* et de *vers*), — M. Mounet-Sully (*Poésies de M. François Coppée*), — M. Achille Poincelot (*l'Amour, la Jalousie et la Coquetterie; la Vérité sur le magnétisme animal*), — M. le docteur Constantin James (*Des Éruptions de la face et du cuir chevelu*), — MM. les pasteurs Jaulmes, Fioch, Réveillaud et de Mouilpied (*la Résurrection de Jésus-Christ; la Question du miracle; le Christianisme à travers les âges; la Révolution française*), — M. Massiot (*la Fin prochaine de la présente dispensation et le second avènement du Christ*), — M. le docteur Appia (*la Vie*), — M. Joseph Miot (*la Publicité parlée*), — M. Lecoy de La Marche (*l'Ouvrier au moyen âge*), — M. Cochin (*Florence et ses Monuments*), — M. Victor

1. Chez Charpentier.

1. Chez Firmin-Didot.
2. Voyez *Voyage aux ruines de Golconde*. 1 vol., chez Dentu.
3. Chez Marpon et Flammarion.

Guérin (*le Lac dè Tibériade)*, — M. l'abbé Fernique (*Jérusalem)*, — M. l'abbé Durand (*de Marseille à la mer Noire*), — M. Victor de Marolles (*le Théâtre de M. Henri de Bornier*), — M. Ch. Deville (*le Sentiment religieux dans le drame*).

Le 10 avril, M. Flammarion a présenté le jeune *Inaudy* aux habitués de la salle du boulevard des Capucines. L'enfant prodige annonce de huit à dix ans; son front est proéminent et d'une hauteur qui atteint presque la moitié du visage. Il a résolu avec rapidité et très exactement des soustractions, des multiplications et des divisions d'une quinzaine de chiffres, des extractions de racines carrées et cubiques, enfin divers problèmes assez compliqués. Une demi-heure après avoir fourni ces résultats, malgré le bruit des conversations, il pouvait répéter les énoncés des problèmes et les résultats numériques des opérations qu'il avait dû effectuer. Cela prouve que la mémoire joue un rôle important dans son étonnante disposition pour le calcul mental. Qu'on se garde bien de n'exercer que cette faculté chez le jeune Piémontais, si l'on ne veut dessécher en peu de temps son cerveau et se priver des services qu'il pourra rendre plus tard non point tant comme calculateur que comme vérificateur des calculs opérés par d'autres.

Il nous resterait encore à résumer la conférence de M. Stanislas Meunier sur les *Pierres tombées du ciel,* savante synthèse des inductions établies par le sympathique professeur du Muséum dans divers traités et notamment dans son *Cours de géologie comparée*[1] ; mais il ne nous convient ni de marchander l'espace à cet éminent naturaliste ni de passer sous silence les théories ingénieuses quoique parfois discutables dont il s'est fait le promoteur. Nous ajournons donc à un article ultérieur l'exposé de son système.

Nous ne saurions d'ailleurs mieux finir qu'en extrayant du véritable discours prononcé par M. le docteur Javal, le 1er avril, à l'occasion de la séance générale annuelle de l'*Association scientifique de France,* des conseils qui s'adressent à tous les lecteurs et en première ligne, par suite, aux *bibliophiles.*

Pour lire sans se fatiguer, il faut d'abord connaître les causes spéciales qui rendent la lecture fatigante. Or nous avons beau, en nous promenant, dérouler devant nos yeux d'incessants et mobiles panoramas, porter notre attention sur des paysages ou des monuments, embrasser mille objets dans le champ de notre vision, rien ne trahit à la fin de la journée la lassitude de l'œil. C'est que la vision des objets éloignés repose le regard, loin de le fatiguer. Il n'en est pas de même si l'on s'applique à distinguer des objets très rapprochés et surtout si l'on porte son attention, pendant un temps assez long, sur des lignes d'imprimerie. Il se produit en effet sur la rétine ce qu'on a appelé des *images accidentelles,* comme il est facile de le reconnaître en fixant pendant 5 ou 6 secondes une bande blanche tracée au milieu de bandes noires. Si l'on ferme ensuite les yeux, on croit voir encore les mêmes bandes, mais, grâce à la persistance sur la rétine du *négatif* de l'image, la bande blanche est devenue noire et les lignes noires apparaissent blanches. De plus, ce sont toujours les mêmes parties de la rétine qui sont affectées par le blanc des interlignes. Cela tient à ce que les mots se devinent plutôt qu'ils ne se lisent, grâce aux *accidents supérieurs* des lettres. On s'en assure aisément en couvrant la moitié supérieure d'une ligne d'imprimerie. Les mots deviennent indéchiffrables. Ils se lisent, par contre, immédiatement si l'on n'en couvre que la moitié inférieure.

Rien n'est plus pernicieux que la formation des *images accidentelles.* Pour avoir trop étudié la permanence des impressions rétiniennes, Newton souffrit pendant quelques jours d'une cécité complète et l'illustre physicien de Bruxelles, Plateau, perdit irrémédiablement la vue.

Pour diminuer l'intensité de ces images, il importe de lire sans assiduité, de suspendre, par exemple, sa lecture tous les quarts d'heure ou toutes les demi-heures au maximum, précieux temps d'arrêt au reste que le penseur met à profit! Il faut éviter de lire dans le lit ou, tout au moins, si on ne peut s'arracher à cette habitude que trop de personnes ont contractée, ne pas tenir la tête incrustée, pour ainsi dire, dans l'oreiller devant un livre immobile.

Une autre cause de fatigue inhérente à la lecture, c'est le contraste absolu du noir sur le blanc. La teinte du papier doit être théoriquement choisie. A cet égard, on peut dire que la seconde partie du *Livre,* quoique imprimée en caractères bien plus fins, mais tout à fait conforme aux préceptes qu'édicte M. Javal, fatiguerait moins que la première partie un lecteur assidu. Il est prouvé d'ailleurs, toutes choses égales bien entendu, que la lisibilité d'un texte imprimé ne dépend pas de la hauteur des lettres, mais de leur largeur. Le conférencier a rendu ce fait sensible à ses auditeurs, à l'aide d'une petite plaquette qui leur avait été distribuée avant la séance : des caractères imprimés en 5 typographique, de largeur plus considérable mais de hauteur moindre que des caractères imprimés en 6, se lisaient plus facilement que ces derniers.

Enfin, pourquoi s'étonner qu'après une journée de travail de douze à quatorze heures, si l'on impose aux yeux un surcroît de lecture de deux heures seulement, on ressente une grande lassitude? Il n'y a là pourtant rien d'extraordinaire. On travaille le soir à une lumière artificielle qui non seulement possède une composition spectrale différente de la lumière du jour et bien moins complète, mais qui, comparée à cette dernière, au point de vue de l'intensité, est presque de l'obscurité. Même par le plus brillant éclairage électrique, ce ne sont jamais que les lanternes, et non les voitures, que l'on aperçoit. Pendant le jour, c'est le fait contraire qui a lieu. L'éclairage au gaz, la lumière de nos lampes, la chandelle de nos pères, tout cela est insuffisant et nécessite une dilatation de la pupille propre à exagérer les imperfections optiques et à provoquer une altération plus ou moins profonde de l'organe de la vision. Il ne faut donc pas craindre de s'éclairer le plus largement possible et de s'appliquer, pour l'*hygiène de la vue* comme pour l'hygiène de l'âme, le mot de Gœthe mourant : « De la lumière, encore plus de lumière! *Mehr Licht!*»

HENRI GRIGNET.

16 avril 1880.

1. Chez Firmin-Didot.

COLLÈGE DE FRANCE

Programme des Cours du second semestre de 1880

MM. les lecteurs et professeurs ont ouvert leurs cours le lundi 5 avril.

Mécanique céleste. — M. J.-A. Serret, membre de l'Institut (Académie des sciences), professeur.

M. Jordan, suppléant, traitera de *la Théorie des équations*, les jeudis, à midi et demi, et les vendredis, à deux heures et demie.

Mathématiques. — M. Liouville, membre de l'Institut (Académie des sciences), professeur, traitera de *diverses questions d'Analyse*, les jeudis et samedis, à dix heures.

Physique générale et mathématique. — M. Bertrand, membre de l'Institut (Académie des sciences), professeur.

M. Maurice Lévy, suppléant, traitera de *l'Élasticité, notamment du problème de la transmission des chocs et des mouvements vibratoires et de ses applications*, les mardis et vendredis, à une heure.

Physique générale et expérimentale. — M. Mascarat traitera du *Magnétisme terrestre*, les mardis et samedis, à dix heures et demie.

Chimie minérale. — M. Schutzenberger fera, les mardis et samedis, à une heure et demie, des leçons sur *l'Isomérie*.

Chimie organique. — M. Berthelot, membre de l'Institut (Académie des sciences), traitera *diverses questions de Philosophie chimique*, les lundis et vendredis, à dix heures et demie.

Médecine. — M. Brown-Séquard fera *l'Histoire physiologique, pathologique et thérapeutique de l'inhibition* (arrêt de propriété ou de fonction), les mardis et samedis, à trois heures.

Histoire naturelle des corps inorganiques. — M. Fouqué étudiera *les Reproductions artificielles des minéraux et des roches cristallines*, les jeudis et samedis, à neuf heures du matin.

Histoire naturelle des corps organisés. — M. Marey, membre de l'Institut (Académie des sciences), traitera *de la Chaleur animale*, les mardis et samedis, à deux heures.

Embryogénie comparée. — M. Balbiani traitera *des Phénomènes généraux de l'évolution des animaux, particulièrement des vertébrés*, les mardis et samedis, à une heure et demie.

Anatomie générale. — M. Ranvier traitera *du Système nerveux*, les jeudis et samedis, à trois heures.

Droit de la nature et des gens. — M. Ad. Franck, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), traitera *des Principes du droit politique*, les mardis, à une heure et demie, et exposera *les principaux Systèmes du droit politique du* XVIII^e *siècle*, les samedis, à deux heures et demie.

Histoire des législations comparées. — M. Laboulaye, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur.

M. Jacques Flach, docteur en droit, suppléant, traitera *de l'Histoire de la propriété foncière en Europe*, les mercredis, à deux heures, et *de la Condition des personnes et des terres au* XI^e *siècle, en France*, les samedis, à midi et demi.

Économie politique. — M. N..., professeur.

Histoire des doctrines économiques (géographie et histoire économiques). — M. E. Levasseur, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), traitera, les jeudis, à une heure et demie, et les lundis, à onze heures et demie, *de l'Histoire économique de la France et de l'Organisation du travail avant et après la Révolution de 1789*.

Histoire et morale. — M. Alfred Maury, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), traitera, les mercredis, à midi trois quarts, *de l'Histoire de l'Angleterre du* XVI^e *au* XVII^e *siècle;* et les samedis, à la même heure, *de l'Histoire primitive de la Grèce dans ses rapports avec les monuments figurés.*

Histoire des religions. — M. Albert Réville, professeur, continuera et achèvera *les Prolégomènes de l'Histoire des religions*, les mardis et les vendredis, à midi.

Esthétique et histoire de l'art. — M. Charles Blanc, membre de l'Institut (Académie française et Académie des beaux-arts), continuera ses leçons sur *l'Art décoratif*, les mardis, à deux heures, et sur *la Renaissance italienne*, les mercredis, à trois heures un quart.

Épigraphie et antiquités romaines. — M. Léon Renier, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), traitera, les mardis, à dix heures et demie, *des Magistratures sénatoriales;* il continuera, les jeudis, à la même heure, *l'Histoire des Empereurs*, d'après les monuments.

Épigraphie et antiquités grecques. — M. Foucart, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur.

M. O. Rayet, suppléant, expliquera, les vendredis, à deux heures, *les Inscriptions qui font connaitre l'organisation des cultes et l'administration financière des temples chez les Grecs.* Les mardis, à deux heures et demie, il traitera de *la Géographie archéologique de la Grèce* (Laconie et Messénie).

Philologie et archéologie égyptiennes. — M. Maspéro étudiera les *Documents relatifs aux enterrements pendant le nouvel empire*, les lundis, et les *Inscriptions de Beni-Assan relatives à la vie civile des anciens Égyptiens*, les vendredis, à dix heures.

Philologie et archéologie assyriennes. — M. Jules Oppert expliquera, dans l'une des deux leçons, les poèmes assyriens traitant des *Légendes mythiques*, et interprétera quelques textes bilingues écrits en sumérien (touranien) et en assyrien ou accadien (sémitique). Dans l'autre leçon, il s'occupera des textes médiques des Achéménides, en les comparant avec les originaux perses, et de quelques sujets archéologiques, les mardis et jeudis, à deux heures.

Langues hébraïque, chaldaïque et syriaque. — M. Ernest Renan, membre de l'Institut (Académie française et Académie des inscriptions et belles-lettres), expliquera les plus anciens textes de l'*Épigraphie sémitique*, les lundis, et le livre des *Psaumes*, les mercredis, à deux heures.

Langue arabe. — M. Defrémery, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), expliquera le *Fakhri* (édition Ahlwardt, Gotha, 1860), et les *Voyages* d'Ibn-Djobaïr (édition W. Wright), les lundis et jeudis, à neuf heures du matin.

Langue persane. — M. Barbier de Meynard, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), étudiera les poètes lyriques de la Perse, d'après les fragments intitulés : *A Century of persian ghazals;* il expliquera la *Vie de Djenghiz-Khan*, par Mirkhônd, les lundis et vendredis, à dix heures.

Langue turque. — M. Pavet de Courteille, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), expliquera *le Tarikh-i-Katarina,* la légende *Kirguize*, d'Ir-Targoun, et quelques morceaux choisis dans la collection des *Chants sibériens* publiés par le docteur Radloff, en turc oriental, les mardis et vendredis, à neuf heures.

Langue et littérature chinoise et tartare-mandchoue. — M. d'Hervey de Saint-Denys, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), étudiera le style antique dans les plus anciens monuments de la littérature chinoise, les jeudis, à trois heures; il expliquera des nouvelles écrites en style littéraire moderne, les samedis, à deux heures.

Langue et littérature sanscrite. — M. Foucaux expliquera le sixième livre des *Lois de Manou*, les mercredis, à onze heures, et le *Lalita Vistara* (Vie du Bouddha Çâkya Mouni), les samedis, à la même heure.

Langue et littérature grecque. — M. Rossignol, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), terminera l'interprétation du *Discours funèbre* de Périclès, dans le deuxième livre de Thucydide, les mercredis, à midi et demi; et les vendredis, à la même heure, il continuera l'explication de la *Vie de Sylla,* écrite par Plutarque, d'après les *Mémoires* du dictateur.

Éloquence latine. — M. Ernest Havet, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), exposera *l'Histoire de la vie et des ouvrages de Cicéron,* à partir de l'an 45 avant notre ère, les mercredis et samedis, à trois heures.

Poésie latine. — M. Gaston Boissier, membre de l'Institut (Académie française), continuera *l'Étude de l'Épopée romaine*, les lundis, à une heure et demie; les mardis, à neuf heures, il expliquera *l'Art poétique* d'Horace.

Philosophie grecque et latine. — M. Charles Lévêque, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), fera l'histoire des *Théories de Platon et d'Aristote sur l'Éducation*, les vendredis, à deux heures, et les mardis, à midi trois quarts.

Philosophie moderne. — M. Nourrisson, membre de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), traitera des idées d'*Esprit et de Matière* **chez les** philosophes modernes, les lundis, à une heure, et étudiera, les samedis, à neuf heures, les *Lettres* de Descartes.

Langue et littérature française du moyen age. — M. Paulin Paris, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur honoraire.

M. Gaston Paris, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur, exposera *la Grammaire de la langue d'Oïl,* les mardis, à dix heures un quart, et les mercredis, à dix heures.

Langue et littérature française moderne. — M. Paul Albert exposera *l'Histoire de l'origine et de la formation du drame romantique,* les jeudis, à trois heures, et commentera le troisième chant de *l'Art poétique de Boileau* (tragédie, comédie, épopée), les lundis, à deux heures et demie.

Langues et littératures d'origine germanique. — M. Guillaume Guizot traitera, les mardis, à trois heures, de Samuel Johnson, *de la Littérature et de la Société anglaises au* XVIII[e] *siècle.* Les vendredis, à midi et demi, il continuera à expliquer et à commenter *Hamlet*, de Shakespeare.

Langues et littératures de l'Europe méridionale. — M. Paul Meyer traitera de *la Divine Comédie,* expliquera quelques chants de *l'Enfer,* les jeudis, à midi et demi, et exposera la grammaire historique du provençal, les mercredis, à onze heures.

Langues et littératures d'origine slave. — M. N... professeur.

M. Alexandre Chodzko, chargé du cours, traduira, les lundis, à midi et demi, et les mercredis à la même heure, des *Romans historiques* et des *Romans humoristiques,* en consacrant la moitié de chaque leçon à la *Grammaire comparée* des langues slaves.

Grammaire comparée. — M. Michel Bréal, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), exposera, les lundis, à onze heures un quart, *la Grammaire grecque, en la rapprochant de la Grammaire latine.* Les jeudis, à la même heure, il expliquera *les plus vieilles Inscriptions romaines.*

L'administrateur du Collège de France,
Ed. Laboulaye.

Vu et approuvé par nous, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,
Jules Ferry.

Paris, ce 30 mars 1880.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES
DES PUBLICATIONS NOUVELLES

QUESTIONS DU JOUR

RELIGIONS ET RELIGION

PAR VICTOR HUGO

Paris, 1 vol. in-8°, chez Calmann Lévy, éditeur.

Avez-vous remarqué l'air ennuyé qu'a le vieux bon Dieu de la légende dévote, avec sa barbe de modèle dont l'ivoire jauni devient sale, avec ses sourcils en accent circonflexe, avec son front déplumé aux golfes béants sur lesquels il ramène en vain son auréole? Oh! le pauvre père Éternel, comme il s'amuse peu, comme il trouve longue et monotone son éternité, et comme on le comprend, quand on songe qu'il passe cette éternité à entendre incessamment chanter la fugue intarissable de ses louanges!

Loin de moi, certes, l'idée irrévérencieuse de comparer à ce birbe lamentable et gâteux notre grand poète, dont la verte vieillesse fait envie aux plus robustes jeunes gens, dont la barbe est drue comme une broussaille printanière, dont les cheveux en chaume d'argent fin ne font point penser à la neige triste des hivers, mais bien à la « neige odorante » des pommiers en fleurs, et dont le génie enfin a toutes les aveuglantes splendeurs d'un soleil qui se couche dans des nuages d'or, d'émeraude ou de pourpre, si flamboyant et si frais à la fois qu'on prend ce crépuscule pour une aurore.

Toutefois, je l'avoue, entre notre père Hugo et ce père Éternel, je ne puis me défendre de trouver un point de ressemblance : c'est que l'un comme l'autre doit connaître l'ennui du *Magnificat* à jet continu.

Je sais bien qu'il existe encore dans les ruisseaux du monde littéraire quelques grenouilles coassantes, lesquelles se crèvent à vouloir paraître aussi grosses que le bœuf, et dont la note discordante essaie de troubler le concert des glorificateurs du Maître. Mais la sottise même et l'outrecuidance de ces protestations ne fait que rehausser le ton de l'hosannah universel. Elles partent d'impuissants ou d'imbéciles (j'en demande pardon à M. Zola, qui me semble tel quand il s'avise de parler poésie), et elles n'ont même pas la saveur de blasphème qu'eurent jadis les révoltes du diabolique Barbey d'Aurevilly contre la *Légende des Siècles*. Celui-ci discutait et niait, et cela est d'un fort. Aujourd'hui, les derniers dissidents jabotent et injurient, et personne ne les écoute ni ne les entend. C'est donc comme s'ils n'existaient pas.

Aussi Victor Hugo ne voit-il plus autour de lui que des admirateurs. Voilà qui va bien! Mais ces admirateurs sont à genoux et même à plat ventre. Voilà qui ne me plaît point, et j'estime qu'à lui non plus, si haut, si fier, si indépendant, cette façon d'*adoration perpétuelle* ne saurait donner une joie parfaite. Pour robuste que soit son estomac, m'est avis qu'il doit souvent avoir la nausée, en buvant le lait fade qu'on lui sert à l'envi en guise de critique. C'est pourquoi j'ai dessein de lui verser ici un verre de vin pur, d'une main libre, non en bigot qui vide la burette sacrée dans le saint ciboire, avec d'ineffables sinuosités d'échine, mais bien en fils respectueux qui porte une santé à son père et qui garde envers lui la tête haute et le franc parler qu'il convient d'avoir, même et surtout en présence des souverains les plus triomphalement courtisés.

Je n'ai jamais changé d'opinion sur la forme même du génie de Victor Hugo. Plus j'ai pratiqué cette forme, plus je l'ai trouvée prestigieuse et prodigieuse, et quiconque y demeure insensible me fait l'effet d'un atrophié intellectuel. Il faut être aveugle pour ne pas être ébloui par cette étoffe poétique, dont la trame est tissue de la langue la plus solide et la plus fournie, dont les broderies sont incroyablement riches et infiniment variées. En se plaçant seulement au point de vue du *métier*, il n'y a qu'à se prosterner devant ce chef-d'œuvre d'art. Toutes les qualités du vers français, et du vers en général, se trouvent là. L'abondance et l'alliance des vocables, le touffu des images, l'opulence et l'imprévu de la rime, la science des rythmes, la grandeur épique, tragique ou lyrique des sujets, le souffle énorme, l'éloquence, l'architecture des compositions, la fantaisie, parfois bouffonne, toujours étrange, des arabesques qui s'y jouent, en un mot la versification et la rhétorique dans ce qu'elles ont de plus superbe ou de plus curieux, tout cela et bien d'autres choses encore font de ce monument littéraire un des plus vastes et des plus complets qu'ait édifiés l'esprit humain, et je partage absolument l'avis de Théodore de Banville qui considère l'œuvre de Victor Hugo comme la Bible de la poésie moderne.

Mais, j'ai le courage de le confesser, si cette forme a toujours excité en moi l'enthousiasme, il n'en est pas de même pour le fond que couvre si splendidement cette forme. Ce fond, c'est-à-dire la philosophie de cette poésie, ne m'a point satisfait souvent, et mon admiration profonde pour l'artiste se doublait d'une impression désagréable produite par les défauts du penseur. Je trouvais parfois que ces vases d'une ciselure merveilleuse contenaient seulement de la fumée, et j'en voulais au Maître, qui est étoilé comme la nuit, d'être obscur comme elle.

Cette obscurité tient à deux causes que je veux préciser, puisque j'ai pris le parti de ne point en agir avec Hugo comme ces faux fervents dont les flatteries hyperboliques ont l'air de dire : — Oui, c'est un grand homme, voilà qui est entendu, et n'en parlons plus.

Tout d'abord, quand on cherche dans la suite de ses livres le mot définitif que tout génie doit donner sur

le problème du monde, on demeure embarrassé par la variété ou plutôt la variation de ses réponses, et le nombre même des solutions qu'il a successivement proposées empêche de savoir à laquelle il s'arrête. On pourrait aisément extraire de son œuvre les formules les plus diverses, parfois jusqu'à en être contradictoires. On pourrait reconstruire un Hugo catholique, ou libre-penseur, ou déiste, ou panthéiste, ou pythagoricien, voire swedenborgien, et *les Chansons des Rues et des Bois* offriraient même de quoi trouver un Hugo épicurien.

En second lieu (et ceci est plus grave), il semble que les mots mêmes exprimant les idées de temps, d'espace, d'absolu, exercent sur ce haut esprit une fascination qui le fait se précipiter tête baissée et se perdre dans cet insondable. J'entends par là qu'il cesse, en contemplant ces concepts de l'infini, d'être purement poète pour devenir métaphysicien, et qu'il renonce alors momentanément à la puissance de *rendu* qui lui permettrait sans doute de réduire au verbe concret ces abstractions et à l'image vivante ces ombres sans corps. Son style, en ces occurrences, prend la livrée ténébreuse de la langue philosophique, langue abstruse pour tout le monde, langue morte pour la plupart des gens, sorte d'algèbre accessible à la raison seule, et encore n'est-ce qu'à la raison des initiés qui en possèdent le *shiboleth*. L'éclat même de certains grands vers, qui flamboient au milieu de ces ténèbres, ne sert qu'à les rendre plus compactes, comme si elles étaient brusquement traversées par un éclair dont la blancheur convulsive fait ensuite paraître le noir du ciel déchiré plus noir encore qu'auparavant.

Tels sont, ou plutôt tels étaient les deux défauts qui m'empêchaient de m'incliner devant le penseur ainsi que je m'incline devant le poète. Je dis bien « tels étaient » à l'imparfait. Car, aujourd'hui, je comprends et j'approuve la première cause de cette obscurité, et Victor Hugo lui-même vient de se débarrasser de la seconde dans son poème intitulé *Religions et Religion*.

Oui, je comprends et j'approuve ces divergences d'opinion philosophique par lesquelles a passé l'esprit du Maître, comme un métal passe par plusieurs feux et par plusieurs trempes. Loin de témoigner contre lui, ces changements sont à la gloire de sa sincérité, et montrent à travers quelles luttes intimes a grandi cette âme, dont le premier cri d'oiseau tremblant gazouillait sous l'aile du catholicisme, dont le vol hardi s'est ensuite dégagé de cette ombre maternelle pour tenter l'aventure métaphysique, et dont le regard d'aigle, après s'être tour à tour empli de la lumière des différents systèmes, s'arrête fixement aujourd'hui dans une contemplation personnelle du soleil de la vérité. Ce mot, que je demandais tout à l'heure à Victor Hugo, ce mot de sa pensée sur le monde, cette solution, quelconque mais nette, que doit tout génie aux hommes, il l'apporte enfin aussi pleine qu'on pouvait le désirer, et il en a trouvé la formule définitive. Ne cherchez plus à présent à recomposer un Hugo de philosophie multiforme! Vous feriez une besogne non seulement inutile, mais encore déloyale, si vous essayiez d'opposer ses conceptions diverses les unes aux autres. Toutes ont été des ébauches également sincères, où il s'est efforcé de donner l'effigie poétique de l'Absolu, et dans lesquelles nous devons prendre seulement les traits qu'il a notés ailleurs pour en tirer maintenant l'épreuve dernière d'un portrait voulu et signé.

Épreuve tout à fait claire, cette fois, et dont peuvent se repaître toutes les intelligences; car elle n'est embrumée par aucune estompe de mots abstraits, elle n'est pas poussée au noir confus des termes purement métaphysiques, elle s'enlève en des lumières vivantes qui se fixent dans les yeux, elle est bien enfin ce que doit être la face philosophique du monde rendue par un poète, c'est-à-dire exprimée au moyen d'une langue concrète, simple et sublime à la fois, comme il sied à un pasteur de peuples qui, pour instruire les hommes, a besoin de leur parler non seulement en prophète, mais aussi en mère-grand dont la douce familiarité sait se faire comprendre sans fatigue.

Prophète et mère-grand, tel est Victor Hugo dans le poème intitulé *Religions et Religion*. Les problèmes les plus ardus, ou plutôt le problème lui-même, le seul qui contienne tous les autres, le problème de nos rapports avec l'Infini, quel sujet formidable! A l'aspect du titre, j'eus peur de l'obscurité fatale en ces matières, et je me demandai si le Maître, même en y trouvant la lumière pour lui, aurait le bonheur de l'en faire jaillir pour nous. Qu'il me pardonne ce doute injurieux, dont m'a guéri la lecture de ce merveilleux Évangile, attachant comme un conte, raisonné comme un théorème, et clair comme un beau jour d'été!

Le poème est divisé en quatre parties : *Querelles, Philosophie, Hésitation, Conclusion*. Je ne les analyserai point par le menu, puisque le livre sera tantôt dans les mains et dans les mémoires de l'Europe entière; mais je crois utile d'en montrer rapidement l'ordonnance, afin de prouver avec quelle rigueur s'enchaîne cette philosophie, dont les syllogismes n'apparaissent pas du premier coup, grâce à la richesse des développements qui les recouvrent.

Un dialogue, naïf et comique, sert de prologue à cette épopée de l'Infini, comme certains sentiers de montagne mènent aux cimes les plus superbes. Le Maître demande à sa servante pourquoi on ne lui apporte ni lettres ni journaux. Réponse : C'est dimanche. Et, là-dessus, le penseur réfléchit. Il rit d'abord de ce Dieu qu'on fait se reposer, de cette conception grotesque d'un créateur las.

Ainsi ce grand travail qu'on nomme la Nature
Ne s'est pas terminé sans quelque courbature!

Mais ce Dieu ridicule, qui donc l'a imaginé? Qui, sinon le prêtre? Les religions blasphèment. Et le poète, donnant la parole aux théologiens, expose leurs théories de grossier anthropomorphisme. Pour eux, Dieu non défini n'est qu'un « Dieu sans papiers ». Pour eux, « on n'est pas Dieu sans une grande barbe ». Les dogmes se font comme les vins, en vieillissant. Quelle idée puérile de l'absolu! Et quel beau jeu donné aux gouailleurs! Ces gouailleurs, le poète les fait parler à leur tour, avec une verve bouffonne qui le pousse lui-même à railler le diable, cette invention bête des prêtres. Il y a là des tirades d'un comique irrésistible. Mais voici que la colère monte, à la pensée de ces absurdités appelées le Péché originel, la Rédemption, l'Enfer, et au souvenir des persécutions subies par quiconque a tenté de s'élever à Dieu en dehors des Églises. Après la colère, l'effroi, en songeant au *doute* qui souvent est la seule récompense des efforts vers l'infini. N'importe! Cherche, pourvu que tu n'espères pas l'impossible, pourvu que tu aies la conscience de ne pouvoir jamais, jamais

T'envoler au delà de ton humanité.

A cette transition se coud la seconde partie : *Philosophie.* Elle roule sur l'impuissance de l'homme à se figurer la divinité. Nous ne pouvons pas même faire des monstres, et nous voulons faire un Dieu. C'est en vain. Puis, à quoi bon ? « Tu veux un Dieu ! Qu'en feras-tu ? » Définir l'infini, cela guérira-t-il le mal qui est la fatalité du monde ? Prends pour pôle le juste. La morale, oui ; la religion, non ! Tous les cultes peuvent s'appeler seulement

Masques de l'infini pris sur l'humanité.

Et cette impuissance se double de pratiques odieuses, criminelles. Pour en avoir un exemple saisissant, visible aujourd'hui même, voyez le spectacle monstrueux de la Rome catholique :

Toutes les passions se tenant par la main,
Toute la turpitude et tout l'orgueil humain
Se donnent rendez-vous dans la ville éternelle ;
Tout vient là, dol, parjure, impureté charnelle,
Tous les forfaits connus et tous les inconnus,
Tous les crimes masqués et tous les vices nus ;
Rome appelle à son lit tous ces passants infâmes ;
Rome, l'entremetteuse et la marchande d'âmes,
Rit, et se prostitue, une tiare au front ;
Et, tandis que Brutus tressaille de l'affront
Et que Trajan frémit sur sa haute colonne,
Eux, ces fous, se livrant à cette Babylone,
Chantent, et, croyant voir la céleste Sion,
D'elle ils adorent tout, fraude, inquisition,
La luxure, l'horreur, le bûcher, le massacre,
Et les saints qu'elle fait et les rois qu'elle sacre,
Et, l'extase au cœur, fiers du joug, captifs, amants,
Ils respirent l'odeur de ses vomissements !
Et dire que la terre est tout entière en proie
Aux affirmations de ces prêtres sans joie,
Sans pitié, sans bonté, sans flambeau, sans raison,
Dont l'ombre, l'ombre, l'ombre et l'ombre est l'horizon !

A ce moment d'indignation légitime et farouche contre les cultes et leurs horreurs, un doute s'insinue dans l'âme du penseur irrité ; une voix, « qui dégage de la brume en parlant, » lui souffle la solution qui consiste à nier non seulement le prêtre, mais Dieu. C'est ici la troisième partie : *Hésitation.*

Ce que dit cette voix est formidable, et il faut rendre au poète *croyant* la justice de reconnaître qu'il n'a rien atténué de l'objection matérialiste. Depuis Lucrèce, jamais on n'avait exprimé plus implacablement la théorie de l'athée. Mais de celle-là non plus le Maître ne veut pas. Il lui oppose, avec le plus magnifique langage, la foi de l'homme dans le juste, la soif de la vie immortelle, et ce qu'il y a de navrant pour l'âme dans l'acceptation du néant. Le plaidoyer est sublime, et quiconque est croyant comme le Maître y trouvera un magique réconfort. Il m'a fallu toute la robustesse de convictions absolument arrêtées en faveur du néant des choses, il m'a fallu me raidir dans ma négation métaphysique, pour résister à ce coup d'aile vers l'affirmation de l'absolu.

Cette affirmation est la *Conclusion* du livre. Le mot définitif de Victor Hugo sur le mystère du monde, c'est un brûlant et profond acte de foi en l'existence de Dieu, mais de Dieu inexprimable. Cette foi éclate en une sorte d'hymne qui clôt le poème, dans une poussée lyrique d'une grandeur inouïe, qui a toutes les fulgurances d'une ode et toute la simplicité d'une prière. En somme, cela peut se résumer en le titre même de l'œuvre, dont il n'y a qu'à souligner ainsi les deux termes : *les Religions* sont mauvaises, et *la Religion* est bonne.

Et maintenant, s'il faut terminer ce long article par un jugement de critique littéraire, que dire de neuf sur la splendeur de cette forme extraordinaire ? Tous les qualificatifs ont été épuisés pour admirer, ainsi qu'il le mérite, le génie de notre grand poète. Les louanges les plus forcenées elles-mêmes paraissent faibles au prix de sa gloire. Je le plaignais, en commençant, de l'ennui que doit lui causer cet encensement toujours allumé en son honneur, et voilà qu'à mon tour je viens prendre la chaîne d'or et balancer le parfum de l'éloge devant son trône.

Eh bien ! non. Il ne sera pas dit que je finirai par ce banal *Te Deum.* J'ai parlé franc au cours de cette étude, et je veux pousser la franchise jusqu'à énoncer le jugement bizarre et paradoxal que m'inspire ce beau poème. Dussé-je passer pour un excentrique qui cherche l'originalité quand même, je déclare que mon opinion sur Victor Hugo est celle-ci : *Il est en progrès.*

En progrès, lui ! Suis-je fou ? Pas le moins du monde. Il est en progrès, puisqu'il a enfin dégagé sa formule nette et lumineuse ; puisqu'il a condensé en cette formule les théories jusqu'ici éparses, et parfois contraires, de sa pensée, et puisqu'il a su mettre ces transcendances à la portée de tous. Entre le Victor Hugo d'hier et celui d'aujourd'hui, je trouve la même différence (j'entends au point de vue philosophique pur) qu'entre un Aristote accessible aux seuls initiés, et un Jésus qui apporte la vérité sous la forme tangible du pain rompu.

C'est pourquoi je m'en tiens à ce jugement, plus sensé qu'il n'en a l'air : Victor Hugo est en progrès. Que si cette affirmation étonne, tant pis ! Il faut s'en prendre en tout cas au Maître lui-même, dont l'existence et la présence parmi nous me cause toujours à elle seule, quand je m'arrête à y songer, le plus prodigieux étonnement. Car, pour ceux qui ne peuvent croire en Dieu, il ne faudrait, pour leur en prouver l'existence, d'autres arguments que celui-ci : Victor Hugo est.

JEAN RICHEPIN.

LA MORALE DES JÉSUITES

PAR PAUL BERT

Député, professeur à la Faculté des sciences,

Avec une dédicace à M. Freppel, évêque d'Angers.

Paris, G. Charpentier. 1 vol. in-18 de XLIV-666 p.

Ce n'est pas sans peine qu'on peut avoir raison des jésuites et de leurs adhérents ; ils ont à leur service toutes les subtilités de leur dialectique sophistiquée et toutes les ruses de leur casuistique spéciale. Leur allègue-t-on le fameux arrêt du parlement en 1762 ? C'est bien vieux, répondent-ils ; des extraits de Sanchez, d'Emmanuel Sa, de Filliucius, des principales illustrations de leur ordre ? Encore plus vieux, répondent-ils, et d'ailleurs des extraits ne prouvent rien ; la citation est tronquée. Notons en passant que dans leur système toute citation est tronquée, puisque, pour ne pas tronquer, il faudrait donner la teneur entière du livre. Ces reproches tombèrent dru comme grêle sur M. Paul Bert, coupable d'avoir prononcé un excellent discours en faveur de l'article 7, et d'avoir montré, pièces en mains, ce que vaut la morale des jésuites. On ne se fit pas faute de l'appeler menteur, calomniateur, faussaire ; de lui dire que l'arrêt de

1762, sur les citations duquel il s'appuyait, était un monument d'infamie, défigurant les doctrines des jésuites, leur attribuant ce qu'ils n'avaient jamais écrit ni pensé, émaillé d'ailleurs de 758 altérations de textes, pas une de moins. On lui répondit encore que ces citations, fussent-elles exactes, ne prouveraient rien, la Compagnie de Jésus ayant aujourd'hui un enseignement diamétralement opposé. Évêques et jésuites se mirent à crier très haut; mais M. Paul Bert était trop sûr de son fait pour se laisser étourdir par tout ce tapage. « Qui n'a vu, dit-il spirituellement à son plus acharné contradicteur, M. Freppel, évêque d'Angers, qui n'a vu dans quelque rue de nos grandes villes, fuyant devant un groupe acharné à sa poursuite, un homme effaré criant plus haut que tous : Au voleur! Quel est-il? Les naïfs seuls s'y trompent.. Monsieur l'évêque, je vous dédie ce livre. »

Puisque les jésuites modernes déclaraient n'avoir rien de commun avec les jésuites anciens et désavouaient, comme tronquées, les simples citations, M. Paul Bert a pris l'œuvre d'un jésuite moderne, le P. Gury : ***Compendium theologiæ moralis*** et ***Casus conscientiæ***, 4 gros volume in-8° portant la date de 1875, et en a traduit fidèlement les chapitres ou les livres entiers concernant la morale, ne laissant de côté que ceux qui traitent de théologie pure ou de discipline ecclésiastique. A moins de prétendre maintenant que les livres dogmatiques éclaircissent les autres et que, par exemple, la distinction entre le baptême conféré par aspersion et le baptême conféré par immersion est d'une influence décisive pour l'interprétation vraie de théories concernant le vol et le faux serment, il faudra se rendre à l'évidence. On n'alléguera pas que le P. Gury est trop vieux, puisqu'il vient à peine de mourir et que ses livres sont répandus dans tous les séminaires; on ne dira pas non plus que ses opinions n'ont pas cours dans le clergé : M. Paul Bert a eu soin de rapprocher des principales propositions de Gury, des plus dangereuses, les passages correspondants d'un ***Petit Catéchisme***, de l'abbé Marotte, vicaire général, à l'usage des enfants. Enfin il a encore traduit les ***Leçons sur le sixième précepte du Décalogue, sur les obligations des époux et sur quelques questions relatives au mariage***, de l'abbé Rousselot, professeur de théologie au grand séminaire de Grenoble, dont il a été obligé de laisser environ un cinquième en latin, pour des raisons faciles à comprendre. La preuve est complète et décisive; l'homme de bonne foi a sous la main tous les éléments d'information.

Ainsi qu'il était aisé de le prévoir, on retrouve dans ces élucubrations toutes les propositions condamnées dans l'arrêt du parlement et que les jésuites prétendaient abandonnées par eux ou falsifiées par leurs adversaires. Cas de conscience d'érotomanes, dénotant une lubricité de dilettante; morale de pacotille, permettant la restriction mentale, la compensation occulte, le faux serment, le vol, l'assassinat; fournissant au juge le moyen ingénieux d'avoir deux poids et deux mesures en toute sécurité, suivant qu'il s'agit ou d'un ami ou d'un ennemi; autorisant le notaire à fermer les yeux sur des déclarations fausses et même à les suggérer, le dépositaire d'une somme d'argent à l'appliquer à ses besoins, le fidéicommissaire à garder pour lui-même le fidéicommis, le marchand à vendre à faux poids, le joueur à tricher adroitement, le séducteur à ne pas tenir ses promesses de mariage et à délaisser les filles auxquelles il a fait des enfants. Tout y est; de ces doctrines, dont le relâchement ou la perversité par trop odieuse les ont fait chasser de France, comme d'Espagne et de Portugal, pas une ne manque. S'ils en ont adouci et comme voilé quelques-unes, c'est que les temps sont durs, que le Code est bien menaçant et que le jésuite est actuellement obligé de sous-entendre ce qu'il exprimait autrefois avec plus de franchise, sous le couvert de lois tutélaires pour lui. Tels ils étaient, tels ils sont, suivant leur formule connue : ***Sumus tales quales;*** et ils ne peuvent devenir autres. Lorsqu'ils affirmaient être calomniés et avoir changé du tout au tout, ils savaient bien le contraire; mais ils se croyaient à l'abri derrière un latin que personne, pensaient-ils, n'oserait traduire, et d'ailleurs leur casuistique leur permet ce genre de subterfuge. « Le bien de la société exige qu'il y ait un moyen de cacher licitement un secret; or il n'y en a pas d'autre que l'équivoque ou la restriction largement et improprement mentale. Il est permis d'user de cette restriction large, même avec serment. » (Gury.) C'était déjà au siècle dernier l'opinion du P. Casnedi, inventeur d'une nouvelle manière de ne pas mentir en disant le contraire de la vérité : « Cette manière consiste à ne parler que matériellement et à prononcer des paroles sans intention de leur faire rien signifier, comme si en effet elles ne signifiaient rien; tout comme je prononce le mot ***blictri.*** » Voilà qui est entendu; lorsqu'ils criaient si fort à la calomnie et au mensonge, ils ne proféraient ces vocables que matériellement, sans leur attribuer aucun sens, comme s'ils disaient : ***Blictri!***

A ces traductions de Gury et de Rousselot, M. Paul Bert a joint la reproduction *in extenso* des deux discours prononcés par lui à la Chambre. Ces discours sont éloquents, pleins de verve et pleins de faits; on en juge mieux la portée lorsqu'on vient de voir l'éclatante confirmation de chacune de leurs parties dans les traités des jésuites modernes; on apprécie également à leur juste valeur les interruptions et les dénégations passionnées qu'ils soulevèrent. Un épisode de cette discussion est fort curieux. M. Paul Bert se disposait à lire certaine page d'un livre rédigé pour les pensionnaires du Sacré-Cœur et il avait déjà annoncé que ce chapitre, traitant de la circoncision, était divisé en trois préludes, trois points, un colloque et une résolution, lorsqu'un membre de la droite s'écria, tout effaré, qu'il y avait des dames, et fit tant qu'il empêcha la lecture. Ainsi, de l'aveu des connaisseurs, il est indécent de lire devant des dames ce que les jésuites écrivent pour l'édification des jeunes filles! Mais ce sont surtout les manuels de confesseurs dont la réputation n'est plus à faire à ce point de vue érotique, et ce qu'en a traduit M. Paul Bert est assez écœurant; il le fallait. On y voit à nu tout le mécanisme de la direction spirituelle, tantôt insidieuse, tantôt obscène, excusant les plus grandes infamies pour se rendre plus aisément maîtresse, et corrompant sous prétexte d'endoctriner. C'est de la sorte, en faisant qu'aucun principe ne reste debout dans l'émiettement du probabilisme, et que toute question, même la plus claire, devienne trouble, qu'ils espèrent arriver au gouvernement des âmes et asseoir paisiblement la domination de l'Église.

Quelques chapitres ont de ridicules prétentions scientifiques; l'Église possède une embryologie sacrée qui n'a pas trouvé grâce devant le physiologiste. Il y est question des monstres qui naissent de l'ac-

couplement d'une bête avec une femme ou d'un homme avec une bête, d'un enfant qui naquit un beau jour sous la forme d'un poisson, etc. Cela rappelle ce produit du commerce d'une carpe avec un lièvre qu'Henri Heine faillit contempler dans une baraque de la foire; malheureusement l'enfant était mort la veille, on ne put lui montrer que le père et la mère. Certains passages du catéchisme de l'abbé Marotte, catéchisme en usage dans les écoles normales congréganistes, témoignent aussi de la persistance avec laquelle le clergé s'attache aux plus absurdes superstitions et les inculque encore aux enfants et à leurs futurs précepteurs; on y parle, comme de choses réelles et hors de doute, des pratiques de la magie, des maléfices, des sortilèges, des sorts jetés aux bestiaux et aux personnes. Voilà à quoi en est réduit ce misérable et méprisable enseignement. M. Paul Bert le fait connaître pour ce qu'il est au fond : un puissant instrument de déformation morale et intellectuelle. ALCIDE BONNEAU.

LES PRINCIPES DE M. GLADSTONE

Questions constitutionnelles (1873-1878)
par W.-E. GLADSTONE, membre du Parlement.
Traduit de l'anglais et précédé d'une introduction par Albert Gigot, ancien préfet de police.
(Germer Baillière, 1880.)

Le triomphe récent du parti libéral en Angleterre donne un grand intérêt aux dernières œuvres publiées par M. Gladstone, où il faudra chercher désormais le secret des tendances politiques de l'Angleterre. L'illustre adversaire de lord Beaconsfield a réuni en sept volumes ce qu'il appelle les glanes du temps passé *(Gleanings of past years)* : c'est l'ensemble de ses articles dispersés dans les revues anglaises et traitant des sujets les plus variés. Le premier de ces volumes, sous le titre de *Questions constitutionnelles,* comprend trois séries d'études sur le prince époux et la cour de la reine Victoria, sur l'extension du droit électoral dans les comtés, enfin sur *nos cousins de l'autre côté de l'Océan,* en d'autres termes sur la grande république des État-Unis. M. Albert Gigot vient de le traduire en le faisant précéder d'une remarquable introduction.

Nous passerons rapidement sur les pages où M. Gladstone traite du droit électoral dans les comtés : l'auteur veut étendre aux chefs de famille (*householders*) des campagnes ce droit qui appartient aux chefs de famille des bourgs. C'est un acheminement vers le suffrage universel : mais avec quelle prudence, avec quelle abondance d'arguments vraiment politiques M. Gladstone défend cette cause, c'est ce qu'une sèche analyse ne peut rendre. On mesure là toute la différence entre l'esprit anglais si pratique et notre politique faite tout à la fois de sentiment et d'abstractions. Il ne s'agit pas de créer le suffrage universel subitement, tout d'une pièce, par une surprise révolutionnaire, mais de le préparer lentement, par degrés, parce qu'il est *utile,* parce que chaque classe nouvelle admise au droit electoral accroît l'autorité du Parlement, parce qu'il est bon que le citoyen soit amené par son vote à prendre intérêt, à sentir qu'il participe aux affaires de son pays. On prononce de grands mots, on a peur de la souveraineté du nombre, on trouve injuste de donner les mêmes droits à des intelligences, à des capacités inégales. Sans doute, répond M. Gladstone, le droit de gouverner réside dans la sagesse et la vertu : mais est-il sûr que les classes plus riches aient en matière politique un jugement meilleur que les couches sociales inférieures? D'ailleurs l'argument en faveur de la capacité purement intellectuelle aboutit logiquement et pratiquement au gouvernement absolu du plus habile. Sur ce point, nous oserions aller plus loin que M. Gladstone lui-même : plus le droit de suffrage est étendu, plus il y a de chance pour l'intelligence et la vertu d'arriver au pouvoir : les collèges électoraux restreints sont les plus facilement éblouis par la fortune et les influences locales, par les promesses intéressées des candidats; le peuple, malgré ses erreurs, est moins aveuglé par l'égoïsme : il a un instinct plus sûr et fait porter plus volontiers son choix sur le plus digne, sur le plus intelligent; en sorte que le suffrage universel est plus réellement aristocratique (au sens étymologique du mot) que le régime censitaire.

Mais c'est là un problème qui ne peut avoir pour nous qu'une importance secondaire, car la France, depuis trente ans, lui a donné une solution radicale et définitive. Aussi avons-nous hâte d'arriver à la question capitale à laquelle M. Gladstone a consacré la plus grande partie des essais réunis dans ce volume. Sous prétexte de raconter la vie du prince époux ou d'étudier le gouvernement de la République américaine, « ce qu'il s'est particulièrement attaché à analyser et à décrire, dit M. Albert Gigot dans son introduction, ce sont les prérogatives de la couronne et le rôle du cabinet dans la constitution anglaise. C'est, si l'on veut élargir le cadre, la question de l'organisation du pouvoir exécutif dans un pays libre, le plus délicat et le plus redoutable des problèmes qu'appellent de nos jours les méditations des publicistes et des hommes d'État. »

Quel est le véritable rôle du pouvoir exécutif dans un pays libre ? Doit-il simplement traduire en actes les volontés du peuple représenté par la Chambre des communes ? Doit-il exercer une action prépondérante et directrice ? Dans ces dernières années, le parti conservateur anglais a semblé vouloir reprendre cette seconde thèse, que M. Disraëli avait autrefois soutenue dans ses romans: « La Chambre des communes est la représentation du petit nombre : le souverain est le souverain de tous. Le vrai *leader* du peuple est l'individu placé sur le trône [1]. » Contre ces théories surannées, M. Gladstone établit la vraie théorie du système constitutionnel, dont le caractère propre et l'essence est d'éloigner des souverains, pour la rejeter sur leurs serviteurs officiels, la plus lourde part du travail comme de la responsabilité. Le souverain a sur toutes les questions soumises à son ministère le droit de s'éclairer et de discuter, mais, en dernière analyse, les ministres ayant la responsabilité doivent avoir la puissance réelle et les décisions doivent être conformes à leur opinion. On peut agir sur leur volonté et sur leur raison par une influence morale et non par une pression ou des intrigues tramées au-dessus d'eux ou contre eux. « Le souverain et ses ministres peuvent se faire des concessions réciproques; mais la limite des concessions du souverain se trouve au point où il lui convient de tenter l'épreuve d'un changement de ministère, et la limite des concessions des ministres au point où ils ne croient plus pouvoir

1. Coningsby, livre VII, chap. II.

supporter ce qu'ils ont le devoir de supporter tant qu'ils restent aux affaires, c'est-à-dire la responsabilité indivisible de tout ce qui est fait au nom de la couronne. » Ainsi le cabinet couvre le chef du pouvoir exécutif. Il a d'autre part des relations à maintenir avec la Chambre des lords, quoiqu'll n'ait pas besoin d'être avec elle en union absolue, « *car elle ne peut décider par un vote du sort d'un ministère.* Dans les cinquante dernières années, le ministère n'a pas possédé pendant plus de quinze ans la confiance de la Chambre des lords. » Le cabinet dépend au contraire immédiatement et essentiellement de la Chambre des communes, dont il doit toujours posséder la confiance et qui est vraiment le premier des pouvoirs de l'État. Dans la pensée de M. Gladstone, le cabinet est un quatrième pouvoir régulateur, conciliateur, « une sorte de *clearing-house* des forces politiques » qui viennent s'y amalgamer et s'y concilier.

Tel est le système que nous avons adapté tant bien que mal à notre gouvernement républicain, avec cette différence que notre Sénat n'accepte pas volontiers le rôle effacé de la Chambre des lords, et que notre Chambre des députés n'admet pas toujours l'influence modératrice du pouvoir exécutif. Les États-Unis, on le sait, en se séparant de la mère-patrie, ont abandonné aussi ses traditions constitutionnelles. Pour éviter tout conflit entre le pouvoir exécutif et la puissance législative, ils ont mis une barrière entre eux et les ont forcés à se mouvoir dans des sphères différentes, au risque de supprimer leurs rapports et leurs liens nécessaires. Le président, élu directement par le peuple, choisit librement ses ministres qui ne dépendent que de lui, et lui-même, sauf des cas exceptionnels, n'est responsable devant les Chambres d'aucun de ses actes politiques pendant les quatre ans pour lesquels il est nommé. Il n'y a plus trace de ce rouage délicat qui fait du conseil des ministres un modérateur, un régulateur des grands pouvoirs de l'État, et le véritable dépositaire de la puissance exécutive. Le président a une action réelle et indépendante : ses ministres obéissent uniquement à sa propre inspiration et ne se préoccupent des vœux des Chambres que dans la mesure où ils sont conformes à la pensée du président.

Comme le remarque M. Albert Gigot, un tel régime n'a pu être supporté que dans un pays où les pouvoirs publics ont une sphère d'action très limitée, où l'État n'essaye pas de se mêler à toutes les manifestations de la vie sociale. Avec nos habitudes de centralisation, une lutte entre les Chambres et le pouvoir exécutif, s'il n'y avait aucun moyen d'amortir les chocs et d'apaiser les conflits, amènerait de tels troubles qu'on aboutirait fatalement à une révolution ou à un coup d'État.

« Le jour où disparaîtra dans notre pays le gouvernement des Assemblées, que ce soit par la faute d'un Parlement incapable et impuissant ou par le fait d'une dictature démocratique, ce ne sera pas, qu'on le sache bien, pour faire place à l'exercice intermittent de la souveraineté populaire, tel que le pratique la République des États-Unis. La seule forme de la délégation de cette souveraineté qu'aient connue dans le passé les nations de l'Occident, la seule qu'elles doivent connaître dans l'avenir, la seule qui soit compatible avec le développement croissant des attributions du pouvoir exécutif et avec la place immense qu'il occupe dans la vie de ces nations, c'est l'absolue et abjecte abdication dont la plèbe de Rome a donné l'exemple lorsqu'elle s'est dépouillée de ses droits au profit d'un maître. *Ei et in eum omne imperium transtulit,* selon le langage de la loi romaine. »

Nous souscrivons volontiers à ces conclusions de M. Albert Gigot. Nous reconnaissons comme lui que la France a mieux fait de recourir au système anglais, au gouvernement des Assemblées à la fois représentées et dirigées par un cabinet pris dans leur sein, grâce à la fiction de l'irresponsabilité présidentielle. Toutefois nous croyons que M. Gladstone et son traducteur, comme la plupart de nos écrivains politiques, sont disposés à attribuer trop d'importance aux constitutions qui régissent les pays libres : on ne remarque pas assez combien ces lois générales qui règlent la forme et les rapports des pouvoirs publics ont peu d'influence sur l'initiative et l'indépendance des citoyens, sur tout ce qui caractérise l'existence sociale et la véritable vie d'un peuple. Il n'importe pas tant qu'on le dit d'être gouverné par un prince, un président, ou une assemblée. La pondération des pouvoirs dans le régime parlementaire est sans doute une jolie invention ; mais, si le cabinet obéit à la Chambre et si le pays obéit au cabinet servi par une armée de fonctionnaires, les pauvres contribuables n'auront rien gagné à augmenter le nombre de leurs maîtres, car une assemblée peut être aussi despotique qu'un homme et sa tyrannie sera plus dure, car sa responsabilité sera collective et anonyme. Aussi bien n'est-ce pas la constitution anglaise qui a fait la liberté de l'Angleterre, et la constitution américaine avec tous ses défauts n'a pas entravé la liberté aux États-Unis. L'Angleterre est un pays libre, non parce qu'elle a un ministère responsable et deux Chambres, — deux Chambres aussi oppressives qu'une seule, — mais parce qu'elle a pris toutes ses précautions pour empêcher ces Chambres d'être oppressives : elle a entouré la liberté individuelle des garanties les plus fortes et elle est couverte d'un réseau d'associations puissantes, indépendantes, toujours disposées à se défendre virilement contre les usurpations de l'État.

L'Amérique sur ce point ressemble à l'Angleterre et c'est pourquoi elle n'a point souffert des imperfections de sa constitution : « Les deux nations, dit très bien M. Gladstone, attachent le plus haut prix à la liberté pour elle-même ; toutes deux apprennent aux citoyens à compter sur eux-mêmes, elles considèrent le *self-help* comme infiniment supérieur à l'assistance sous toute autre forme... elles se défient de la centralisation du pouvoir et la repoussent ; elles aiment les libertés municipales locales et même paroissiales comme l'école des vertus publiques et de l'esprit d'indépendance. » Tandis qu'en Angleterre et en Amérique les constitutions les plus opposées laissent subsister la libre activité des citoyens, en France les constitutions les plus libérales ont trop souvent abouti à un despotisme plus ou moins déguisé. Un président responsable comme aux États-Unis deviendrait bien vite un dictateur ou un empereur, un Robespierre ou un Bonaparte ; une Assemblée s'érige volontiers en Convention et avec deux Chambres nous doublons le nombre des législateurs, mais nous ne diminuons pas celui des fonctionnaires qui sont tout-puissants en France : est-ce un pays vraiment libre, celui où la minorité risque d'être écrasée par la majorité d'un jour, où la majorité elle-même ne fait qu'obéir docilement aux maîtres qu'elle s'est choisis ?

Conservons donc notre système parlementaire, mais

n'ayons pas la naïveté de penser qu'il est par lui-même une panacée universelle. Gardons-nous de ce fétichisme des constitutions qui nous a empêchés si souvent de voir les imperfections de notre vie sociale et politique, et ne croyons pas que, pour avoir emprunté à l'Amérique l'étiquette de notre gouvernement et à l'Angleterre son régime constitutionnel, nous avons conquis en même temps les lois, les mœurs et les sentiments des peuples libres.

ARMAND ÉPHRAÏM.

PAS DE DIVORCE !

Réponse à M. Alexandre Dumas,

PAR PAUL FÉVAL.

1 vol. in-12. Paris, Victor Palmé, 1880.

M. Paul Féval nous dit avoir hésité quelque peu avant d'entreprendre le travail qu'il nous donne; d'abord il n'était pas sûr « de posséder assez de science pour confondre certaines ignorances » ; ensuite, parce qu'il a publié autrefois « des livres frivoles », parce qu'il n'a que depuis peu de temps « changé de voie, ébloui, sur le tard, par les évidences de la philosophie catholique, » il pouvait craindre qu'on s'étonnât de le voir aborder un sujet aussi relevé que celui du mariage indissoluble. « Pour parler, écrit-il dans sa lettre-préface, il me fallait un prétexte : vous voici, mon cher Dumas; je vous prends. Votre présence dans l'arène y expliquera mon entrée à ceux qui ne connaissent pas encore le caractère de mes œuvres nouvelles. »

Rendant compte de celle de ces « œuvres » qui vient d'être publiée, nous voulons nous appliquer à conserver, autant qu'il nous sera possible, quelques-unes des phrases mêmes de l'auteur. M. Féval a un style très imagé, il fait volontiers emploi de la métaphore et de l'hyperbole ; ce nous est un devoir de nous efforcer de faire apprécier, à la fois, et les mérites de l'écrivain et ceux du logicien.

Dans cette lettre-préface, dont nous avons rapporté quelques lignes, M. Féval regrette que l'auteur de *la Dame aux Camélias,* du *Demi-Monde*, dépense un talent de premier ordre « à soutenir des thèses qui coudoient la morale en traversant ce glissant carrefour qu'on nomme le théâtre » ; il exprime ce regret encore que l'Académie soit « un Élysée doctrinaire, où des esprits, congelés par l'incrédulité et l'indifférence, cultivent toutes les curiosités intellectuelles, qui, une fois semées à l'air libre, en plein champ, croissent en forêts de désastreuses négations ». M. Dumas a tort d'être lui-même et tort également d'appartenir à l'Académie. Il « possède la question du divorce parfaitement dans la rainure choisie par les utilitaires qui provoquent le désastre de cette loi et qui sont au fond ses ennemis » (à lui, M. Dumas). Mais si « le bas de la question » lui « appartient », en a-t-il « suffisamment interrogé les sommets » ? Ses alliés « savent où ils vont, ils donnent de parti pris ce coup de pioche révolutionnaire. En est-il de même » de lui ? « Le théâtre le tient et le mène, il y va de tout son cœur, » lui qui n'a « aucun intérêt qui se puisse chiffrer ». De chercher à le convertir, ce serait une tâche vaine, car il « a puisé ses convictions passionnées à la source même de sa vie, c'est-à-dire au creux profond de l'art dramatique » ; et « le divorce est à lui bien plus qu'à M. Naquet et à ses pareils ». Que « M. Naquet et autres » discourent pour « le peuple », soit ; mais M. Dumas ne devrait pas « s'atteler à leur brouette ». La « classe dont le haut bout est sa vraie clientèle au théâtre et dans le livre va subir de sa part un entraînement littéraire de l'espèce la plus mauvaise, parce qu'il se produira sous une forme de discussion ayant une physionomie presque sérieuse ». Il lui semble donc, à lui, M. Paul Féval, utile et pressant « d'opposer à son breuvage l'antidote de la vérité... Les républiques sont des agrégations d'indisciplines... Le socialisme, une sonnette fêlée qui a sonné plus d'un tocsin... Il serait triste et peut-être malséant d'établir la statistique pittoresque des ennemis de la famille, dont les uns l'attaquent franchement, dont les autres se donnent, avec une enfantine perfidie, les goûts de protéger le foyer domestique en l'éteignant. Les plaies invisibles du cœur engendrent un besoin de revanche comme les difformités physiques, » et il a perdu, lui, M. Paul Féval, « bien des heures douloureuses en sa vie à essayer l'analyse exacte de la démangeaison qui chatouille certaines cervelles suragitées ».

Ceci dit, il expose « quel va être son livre où il a dépensé — il l'avoue — un très laborieux effort ». Il fera d'abord, en quelques pages, l'histoire complete de la chose qu'il attaque : le divorce, « depuis le commencement des âges jusqu'à nos jours, » et ce sera son introduction. Puis abordant le fond selon cinq grandes divisions principales, il tend à prouver que le divorce est contraire à ces cinq autorités : *le droit naturel, la morale, la politique, le droit positif, la religion.*

Quelques mots encore à l'adresse de M. Dumas. M. Féval a lu le livre de l'académicien qui lui paraît « trébucher dans la flaque des calomnies banales », et pendant qu'il lisait ce livre, « cet obstiné théâtre le coudoyait et lui produisait l'effet de M. Coquelin aîné émaillant de son sourire les jardins de la politique opportuniste ».

« Le divorce est une déformation de la loi naturelle. » Intéressante est « l'histoire de cette verrue que le projet nouveau engraisse et grossit à la taille d'une gibbosité ».

« L'humanité est sortie d'un seul couple, et depuis le jour où, pour la première fois, une femme a été donnée à un homme, la loi naturelle a dit : Il n'y a sur la terre pour un homme qu'une seule femme, et pour une femme qu'un seul homme; c'est l'institution du mariage naturel et de son indissolubilité...Les enfants du premier couple humain et leurs descendants se marièrent ensemble selon la nécessité. La nature, qui les fit naître à peu près de nombre égal dans les deux sexes, confirma ainsi dès lors la loi de la monogamie indissoluble promulguée au commencement par le Créateur, et le même fait se reproduisant à travers les âges prouva constamment la perpétuité de la même loi. Les hommes en se multipliant formèrent des nations, où la pureté des mœurs s'altéra; la polygamie prit naissance dans ces chutes et valut à son fondateur Lamech la malédiction du Seigneur. »

Il est ensuite parlé du peuple juif, qui, chargé d'abord d'une mission providentielle, fut ensuite puni « d'un châtiment incomparable », d'Abraham qui obéit au Seigneur en renvoyant Agar, de Moïse qui, sans toutefois désobéir à Dieu, autorisa la répudiation. Suivent deux pages pour établir que « la loi naturelle, stable et uniforme dans son essence, subit, comme toute chose ici-bas, la pression des circonstances ».

La discussion de cette thèse est assez originale; la thèse aussi.

Nous ne saurions rapporter tous les arguments présentes par M. Paul Féval. Il dit que, pour les deux conjoints, « la certitude de demeurer unis d'une manière indissoluble et de droit naturel ». — De quel droit est-il parlé ? Du droit naturel promulgué par Dieu au moment où, à Adam, il donne Ève pour femme? de ce droit naturel qui ne doit plus varier, les circonstances n'étant plus aujourd'hui ce qu'elles étaient au temps de Moïse? Sans doute. « ... Si quelque chose est de droit naturel, c'est l'enfant... » Pour comprendre, il faudrait peut-être faire quelques efforts, mais il n'est pas nécessaire de suivre les raisonnements de l'auteur; il ne faut que retenir la conclusion : Il est défendu à l'État par la saine politique, la saine morale et la Religion sans qualificatif, d'établir le divorce. C'est là un article de foi que l'Église enseigne et que M. Paul Féval développe.

Nous ne connaissons aucun livre écrit et pensé comme celui-ci. Nous ne doutons pas qu'on n'en parcoure avec le plus grand plaisir deux ou trois pages, prises au hasard; il conviendrait de ne pas dépasser cette mesure, mais à ne lire, devant des amis, le soir, qu'une dizaine de phrases, on sera assuré de leur ménager et de se ménager une récréation des plus agréables; beaucoup qui appartiennent à l'Église catholique peuvent argumenter comme fait M. Féval, afin de piper, s'il nous est permis d'employer l'expression dont usait Nicole, les gens qui ne demandent qu'à être pipés, mais ce qui appartient en propre à l'auteur de cette œuvre : *Pas de divorce!* c'est son style; son style est à lui, bien à lui.

On l'imiterait malaisément. FÉLIX GRINDELLE.

LA PROCHAINE GUERRE

PAR L. SEGUIN.

Les titres à sensation produisent rarement l'effet qu'on s'en était promis. Il en est cependant qui arrêtent le passant et le retiennent pensif devant les vitrines des libraires. Celui-là est de ce nombre. La prochaine guerre! Chacun se sent remué dans son for intérieur, dérangé dans sa quiétude, menacé dans ses plus chers intérêts. C'est un coup de clairon, une sorte de *Garde à vous!* qui retentit sous le péristyle de la Bourse et dans les officines des gens d'affaires. Il est bon que la vie sociale ait ses mercredis des cendres et que de temps à autre nous nous souvenions que la plus solide des paix et la plus éclatante des prospérités ne sont que poussière. Penser à proférer ce cri d'alarme ou plutôt ce cri d'alerte, c'est faire œuvre de bon sens et de patriotisme, et nous ne saurions trop féliciter M. Seguin de ne point s'endormir, comme le plus grand nombre de nos compatriotes, dans une quiétude trop absolue. L'auteur, dont nous connaissons la belle conduite en 1870, a pris pour épigraphe ces paroles de Rossel, le fusillé de Satory : « Il faut que le prince sache la guerre, disait Machiavel; aujourd'hui, le prince, c'est le peuple. » Mais derrière ce titre, derrière cette épigraphe, derrière une préface dans laquelle M. Seguin explique que la prochaine guerre, bien qu'inévitable, n'est pas la guerre prochaine, et qu'en prévision d'événements qui peuvent éclater plus tôt qu'on ne le pense, il faut connaître les forces respectives des rivaux en présence, la France et l'Allemagne, et même des autres nations européennes, que trouvons-nous? Une froide statistique, une nomenclature pure et simple des régiments, bataillons, escadrons, compagnies, pelotons, batteries, pièces de canon dont disposent chacune des puissances. Ces états sont dressés avec ordre et permettent de saisir, après une rapide lecture, l'ensemble des armements européens; mais un pareil sujet méritait d'être moins sèchement traité. L'auteur a eu soin, il est vrai, de prévenir son public en disant : « Je ne fais pas un livre didactique... le public n'a que faire de rêvasseries. » Comment, cependant, rester absolument froid et ne pas préparer au lecteur de ces pages de chiffres quelques oasis où son esprit puisse se reposer? M. Seguin n'a pas toujours résisté à son parti pris de silence. Il parlait déjà, dans sa préface, des *mensonges officiels*, il se demandait *à quoi servent les sacrifices* que le pays s'est imposés. On s'aperçoit bientôt que, sous les dehors d'une rigide froideur, l'auteur expose notre situation militaire en esprit chagrin. Nous connaissons les imperfections de notre armée, elles son notoires, mais nous n'irons jamais jusqu'à reconnaître avec M. Seguin que nos troupes actives ne présenteraient, en cas de guerre, qu'un effectif de 650,000 hommes, et, encore moins, que l'armée territoriale ne mettrait rien en ligne si la guerre venait à éclater aujourd'hui et qu'on ne pourrait en tirer que 330,000 combattants. Ces chiffres sont fantaisistes et l'appel actuel des territoriaux prouve que l'armée de seconde ligne a sa valeur. Si l'auteur réduit notre force offensive à 650,000 hommes, à *un million* quand l'armée territoriale *existera,* il ne se fait pas faute de grouper les contingents allemands de telle sorte que l'armée active de la Confédération est évaluée à 784,000 hommes, à 1,295,000 avec les troupes de dépôt et de garnison. La place nous manque pour redresser une pareille erreur. Comparant les ressources des deux pays, l'auteur dit : « Si la France reste divisée, elle périra! » Nous aurions voulu le voir montrer dans ce cas moins de passion dans les jugements qu'il porte sur nos généraux. Nous reconnaissons avec lui que MM. Chanzy et Faidherbe sont de très remarquables hommes de guerre, que le général Farre a brillamment fait son devoir à Bapaume; mais était-il bien nécessaire de déclarer qu'une armée confiée au duc d'Aumale serait une armée perdue, que le général de Gallifet mérite de voir accoler son nom à ceux de Hagnau et de Mourawieff, qu'il y a lieu d'espérer qu'on ne confiera pas un corps à M. Courtot (lisez de Cissey), et que le gouvernement, si la guerre éclate, n'appellera Jauréguiberry au commandement d'une armée que pour *réparer les défaites* des Borel, des d'Aumale et des Gallifet?

Pour un homme qui prédit que la France périra si tous ses enfants ne font pas cause commune, il est illogique, on en conviendra, de distribuer ainsi l'éloge et le blâme, d'élever ses seuls amis sur le pavois et de décréter d'ostracisme tous les autres. Si nous nous sommes permis ces critiques, c'est, nous le répétons, que nous connaissons le solide patriotisme de M. Seguin. Ses accès de mauvaise humeur, nous les comprenons sans les partager, ayant suivi de fort près comme lui les événements de 1870. Pourquoi ne pas oublier et prêcher d'exemple, en faisant acte de nationalisme sans passion ni parti pris? Au reste, M. Seguin se charge lui-même de démontrer que les victoires et les défaites n'ont pas de couleur, en écrivant fort sage-

ment à la fin de son livre : « N'oublions pas la funèbre suite de défaites qui va de Reichshoffen à Héricourt, mais rappelons-nous aussi la longue série de nos victoires sur la race germanique depuis Bouvines jusqu'à Ligny. » Voilà de la bonne et sage politique nationale.

CAMILLE FARCY.

LES RÉVEILS

POÉSIES PAR L. LAURENT-PICHAT

1 volume. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur.

Des vers de sénateur ? Eh bien oui, parce que le poète n'est devenu sénateur que parce qu'il a été fidèle à la poésie de sa jeunesse. Les convictions qui enflammaient quelques-unes des pièces des *Voyageuses* (1844), tout le volume des *Libres Paroles* (1847), des *Chroniques rimées* (1847), et qui se formulaient dans un très beau livre de prose, *les Poètes de combat* (1862), ont gardé leur foyer dans le cœur de l'homme politique, l'ont maintenu très facilement fidèle et s'exhalent aujourd'hui, trente-six ans après le début poétique, avec la même chaleur, la même intrépidité, le même sens littéraire, le même goût artistique, mais avec cette autorité de propagande que donne l'action.

Je suis fier d'être le témoin intime d'une vie si droite, si une, et de n'avoir jamais eu à faire un effort en moi pour la côtoyer; je suis heureux de l'amitié qui attendrit pour moi cette estime et qui m'autorise à donner à ma critique la douceur d'une effusion.

Laurent-Pichat est un des poètes qui savent le mieux les secrets du rythme; la richesse de ses rimes éblouit. Mais, s'il est digne par ces avantages presque exclusivement à la mode de tenir son rang parmi les poètes nouveaux, il garde par l'ampleur des développements, par le besoin des idées, par cet amour des mélancolies abondantes, le droit de rester, avec Victor Hugo son maître, le champion fidèle du grand art qui s'émiette aujourd'hui.

On sait mieux faire les vers qu'il y a trente ou quarante ans. L'outil s'est perfectionné sur le sonnet. Mais ceux qui ont le talent de ciseler le gobelet, et qui le tendent en y versant la boisson chaude de leur cœur, restent d'un degré au-dessus des artistes contemporains.

Le nouveau volume de Laurent-Pichat a pour titre *les Réveils*. Si le poète l'eût nommé *les Souvenirs*, il eût paru douter de sa foi et céder à cette lassitude dont les âmes les plus vaillantes ont le droit de se sentir atteintes après tant de combats et de déceptions. Mais non. Ce que le poète des *Libres Paroles* demandait à son siècle en 1847, ce qu'il voyait poindre en 1868, et ce qu'il annonçait dans ce cri d'aurore : *Avant le jour*, il le demande encore avec la même espérance, en mettant le pied sur les ruines déjà faites, en saluant les horizons déjà conquis.

Ses souvenirs l'aident à éveiller les énergies un peu lentes. Il appelle encore au combat, mais cette fois il est sur le champ de bataille; c'est un officier qui met l'épée aux dents pour prendre le tambour et battre la charge, en donnant ainsi une double leçon aux soldats et aux tambours.

Cette virilité de sentiments, voilée mais non alanguie par la tristesse de certaines contemplations, fait le premier mérite de ce volume et le distingue des élégies contemporaines. La satire y vibre à travers l'enthousiasme mûri. Ce n'est pas la colère juvénile, qui frappe pour frapper, c'est le mépris de l'homme grave, qui ne frappe que quand il ne peut relever, éclairer, consoler.

Ce volume est varié dans son unité morale. La belle pièce de *Saint-Marc* fait un portique à des décors charmants, et à travers les profondeurs sombres on voit étinceler l'eau bleue d'un lac, sourire ces visions que le poète le plus sérieux ne peut supprimer de la vie, qui ont des cheveux blonds, des roses à la main, pleurer le lotus, et pousser en verdissant l'herbe des grands tombeaux.

Je feuillette le volume que j'ai relu plusieurs fois, pour choisir quelques vers, une citation au moins, et quand j'ai souligné la dernière strophe de *Saint-Marc*, la belle pièce d'adieu à *Charras*, les jolis petits vers *A une Enfant*, le poème sombre *les Ménages d'ivrognes*, le poème ironique *Un Beau Mariage*, *la Tête de mort*, qui est digne d'être lue après *la Légende des siècles*, *les Sersterces et les Roses*, je m'effraye de tout ce que je voulais donner en primeur, en exemple. Je laisse dans le volume ces vers qui veulent être goûtés à loisir, longuement, non par extraits, et je m'arrête à la dernière page.

Elle résume la pensée du livre. Elle condense les aspirations, les regrets, les grandes espérances, les résolutions qui se traduisaient sous tant d'aspects différents dans ce volume.

Le poète a été tenté par la mer en furie. Cette agitation des vagues lui redonne pour quelques instants les ivresses turbulentes de la vingtième année. C'est si bon de jeter son âme dans les tourbillons et d'oublier la vie.

Mais son âme résiste; elle a pris goût aux réalités poignantes, aux naufrages humains qu'on peut empêcher, aux abîmes du savoir qui ont aussi leurs vertiges, mais qui cachent la vie dans leurs profondeurs mystérieuses. Le poète sent la puérilité des délires romanesques. Une voix plus puissante que celle des harmonies ou des discordes de la nature lui dit :

. . . . Reviens au fait, à la science.
Les faux dieux sont brûlés. Les nains et les géants,
Et tout ce qui peuplait les airs, les océans,
Tout est mort. Pas de voix dans le vent qui t'effleure.
Le vent ne pleure pas; c'est l'homme seul qui pleure.
La terre est malheureuse ; écoute la raison.
Sois un poète honnête et reste à la maison.

Ne fais pas les yeux doux aux étoiles d'automne.
Suis du monde où tu vis la plainte monotone.

Plus d'un, que cette vie épouvante, a hanté
Tout ce faux idéal, hélas ! si mal chanté.
Comme en un cabaret où l'on se réfugie,
Ces ivrognes du rêve ont prolongé l'orgie.
Brise leur coupe : elle est pleine encor de poison.
Prends du sang ou des pleurs et bois à la raison.

Tels sont les derniers mots de ce livre écrit par un poète honnête qui est en même temps, et pour cela même, un poète inspiré.

LOUIS ULBACH.

THÉOLOGIE

RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

Le Cléricalisme, *sa définition, ses principes, ses forces, ses dangers, ses remèdes,* par H. Depasse; 2e édition. Paris, Maurice Dreyfous. 1 vol. gr. in-18 de XI-345 p.

Une deuxième édition de l'excellent ouvrage de M. H. Depasse était souhaitable dans les circonstances actuelles; rapproché de celui de M. Paul Bert par le hasard de la publication, il lui fait un merveilleux pendant. Ces deux livres se complètent et s'éclairent l'un par l'autre : dans l'un, on voit comment les jésuites cherchent à établir la domination de l'Église en s'appuyant sur les plus mauvais instincts de la nature humaine; dans l'autre, on voit ce qu'est cette domination, à quoi elle tend; on passe de la théorie à la pratique. Le cléricalisme n'est, à tout prendre, que la mise en œuvre, au point de vue politique, des préceptes posés par les théologiens, l'application au gouvernement temporel des règles qui leur servent à gouverner les consciences. Dans les définitions, on distingue soigneusement le clérical du catholique; le catholique, dit-on, est un citoyen qui ne demande à la société civile que de le protéger dans le libre exercice de sa foi; le clérical demande à la société civile de se soumettre aux dogmes du catholicisme. Malheureusement ce catholique idéal, si tranquille et si peu exigeant, fait peu de bruit; c'est à peine si l'on soupçonnerait son existence, tandis que son collègue et ami le clérical se remue pour tous les deux, quitte à prendre de temps en temps le masque du catholique, afin de jouir de cette bonne protection de l'État à l'abri de laquelle il continuera son travail de termite contre la société civile.

M. Depasse définit le cléricalisme « la ligue des partis d'État et d'Église, la confusion de la politique et du culte, le complot de la police et du dogme pour l'asservissement de l'esprit humain ». C'est bien cela. Dans la déroute des institutions monarchiques, l'Église a conservé son organisation, une partie de ses forces et ses ambitions démesurées; la lourde machine d'oppression est toujours prête à fonctionner, tous ses rouages existent et ne demandent qu'à être mis en jeu. Il était naturel que les partis déchus, après avoir si longtemps vécu de la fameuse alliance du trône et de l'autel, se rapprochassent de l'Église pour essayer par elle de restaurer le trône et c'est de cette coalition qu'est né en France le parti clérical actuel, ainsi composé, par inégales portions, de ceux qui rêvent le retour du roi et de ceux qui travaillent à la domination de l'Église. En cas de succès, à qui resterait l'influence prépondérante? A l'Église, sans aucun doute; l'élément monarchique aurait été forcé de faire trop de concessions à l'élément religieux, pendant la lutte contre la civilisation moderne, pour sauver de celle-ci autre chose que des bribes sans importance. Il faut que la société civile se désagrège pour que la société religieuse jouisse de la plénitude de ses droits. L'Église rétablirait la dîme, pour que le clergé ne fût plus à la solde de l'État, ce qui l'amoindrit, et, avec la dîme, tout l'ancien organisme féodal. On a vu récemment les cléricaux réclamer la personnalité civile pour les diocèses, afin de reconstituer sur de vastes proportions les biens de mainmorte; c'était un acheminement à l'état social rêvé par l'Église, et qui n'est autre que l'état social du XIIIe siècle : une royauté faible, dont le titulaire soit révocable comme autrefois par le pape, escorté de grands vassaux, évêques ou commandants militaires, qu'on puisse toujours soulever contre elle, et d'une noblesse à qui l'on rendrait son esprit de caste et sa puissance territoriale en rétablissant le droit d'aînesse. Tout l'ancien régime revivrait. Pour le soutenir, l'Église en reviendrait-elle à l'Inquisition? Cela ne fait pas l'ombre d'un doute; le *Syllabus* réserve expressément à l'Église le droit de recourir à la force pour réduire les récalcitrants, et le Syllabus est la loi vivante. Avec l'Inquisition, la dîme et tout le système féodal, qu'elle ait, comme elle le demande, le droit d'enseigner seule, de faire des bacheliers, des avocats, des notaires et des médecins, qu'elle tienne de plus la magistrature et l'armée, elle sera toute prête alors à reconnaître les droits de l'État, à s'incliner respectueusement devant eux; ce respect ne lui coûtera pas grand'chose, car il ne restera rien à l'État, en fait de droits.

Voilà de quel danger le cléricalisme menace la société ou pour mieux dire la civilisation. M. Depasse examine ensuite quels moyens d'action l'Église possède pour réaliser son rêve; ces moyens sont nombreux : trente ou quarante mille chaires où l'on prêche la guerre, sous couleur de sauver les âmes; d'innombrables associations qui se jouent de la loi; les cercles catholiques, reliés entre eux par toute la France pour embaucher les ouvriers; une foule d'œuvres dont la charité est le prétexte, qui semblent éparses, étrangères l'une à l'autre, et qui ont toutes pour centre l'*Union d'action catholique,* fondée en 1858; certes, le filet est bien tendu, mais heureusement le poisson passe par les mailles; la foi manque, cette foi crédule du moyen âge dont on pourrait à la rigueur rétablir les institutions, mais dont on ne ressuscitera pas l'ignorance. Cette savante organisation n'en crée pas moins une situation pleine de périls; M. Depasse n'y voit de remède que dans la séparation de l'Église et de l'État. Le Concordat est une fiction par laquelle l'État s'est lié les mains sans que l'Église se soit aucunement soumise et qui l'oblige à protéger ceux qui le battent en brèche. Que cette anomalie cesse, que chacun des parties reprenne sa liberté d'action et l'on verra que l'Église emprunte toute sa force à l'État, qu'elle a l'air de tenir en si profond mépris.

A. B.

Le Dîner du comte de Boulainvilliers, suivi de *l'Empereur de la Chine et le Frère Rigolet*, ou *Relation de l'expulsion des Jésuites de la Chine*, par VOLTAIRE. Paris, Isidore Liseux, pet. in-18 elzévirien. — Prix : 1 fr.

Le Dîner du comte de Boulainvilliers, le chef-d'œuvre philosophique de Voltaire, est comme perdu au milieu de ses Dialogues dont beaucoup n'ont plus d'actualité et que nul ne songe plus à relire; M. Liseux a bien fait de l'en tirer et de le mettre en pleine lumière. C'est un fruit, non de la vieillesse de Voltaire, Voltaire n'a jamais été vieux, mais de sa longue maturité; ce fut sa réponse à l'assassinat juridique du chevalier de La Barre, et une réponse victorieuse (1768). Il y résume et condense tout ce qu'il a écrit pour la tolérance et contre la superstition; il y prend le monstre par les cornes et l'abat. Prêcher la tolérance, démontrer que personne n'a le droit d'imposer des convictions religieuses, c'est bien : Voltaire y a usé sa vie; mais empoigner le dogme au nom duquel on assassine, et le tuer, pour qu'il ne fasse plus de victimes, c'est mieux et surtout c'est plus sûr. Ce grand esprit, la lucidité même, s'adonnait volontiers à cette besogne, quand il était plus lucide encore qu'à l'ordinaire; l'exécution de La Barre, en le détrompant à l'heure où il croyait avoir décidément vaincu le fanatisme, vint redonner au rude athlète de nouvelles forces.

Tout est bon dans Voltaire, mais ce *Dîner,* c'est le meilleur, le succulent. A la rigueur, l'homme pressé qui n'a pas le temps de tout lire et qui voudra aller au plus court, se faire seulement une idée nette des questions théologiques, ces grosses questions gonflées de vent, et voir la façon dont Voltaire les vidait, d'un coup d'épingle, pourra s'arrêter là et garder ces soixante-dix pages comme bréviaire. En une demi-heure, il possédera sur l'Église, son histoire, ses doctrines et ses moyens de persuasion, tout ce qu'il est utile de savoir. *L'Empereur de la Chine et le Frère Rigolet* est un dialogue non moins mordant, mais d'un autre genre, où domine l'élément comique; c'est une suite récréative et plaisante à l'éloquent plaidoyer qui précède. Frère Rigolet croit convertir l'empereur au catholicisme et lui fait dans ce but une exposition si limpide des dogmes de la religion que l'expulsion des jésuites est aussitôt décidée : en tout pays, il suffit contre eux de leur propre témoignage. A. B.

JURISPRUDENCE

Étude sur les droits de la femme dans la faillite du mari, par EDGARD MARX. Paris, Ernest Thorin, 1880.

Après quelques pages d'introduction consacrées à un exposé historique de la question, l'auteur discute la lettre et l'esprit des articles 557 à 564 du code de commerce; il dit dans quels cas il convient de juger selon la loi de 1807, dans quels cas selon celle de 1838; les conditions d'application de l'une et de l'autre sont présentées très clairement. Les restrictions en matière de reprises, les restrictions à l'hypothèque légale de la femme font l'objet d'une étude fort bien conduite. M. Edgard Marx, qui est docteur en droit, avocat à la cour d'appel de Bordeaux, a toutes les qualités d'un logicien expérimenté; il sait analyser, il sait déduire.

La partie la plus intéressante de son travail n'est pourtant pas celle dans laquelle il reproduit, d'une manière à la fois si claire et si concise, les enseignements de l'école; les deux derniers chapitres, qui sont comme le résumé des études publiées ces dernières années sur la matière, dans diverses revues de législation comparée, offrent un tout autre intérêt. Trop peu de considérations morales ou économiques; on eût souhaité une discussion véritable de l'état de la femme dans la famille. L'auteur ne semble pas admettre que le sort de l'un des conjoints doive être celui de l'autre, que l'union de tous deux doive être si intime que, si l'un vient à être déclaré en faillite, l'autre ait pour devoir moral et pour obligation expresse imposée par le législateur de ne pas faire reprise de son apport dotal; mais il ne nous dit point non plus d'adhérer à cette doctrine toute moderne de l'égalité civile de l'homme et de la femme. Il se préoccupe peu de la philosophie du droit, il connaît surtout des intérêts circonstanciels; or, ceux de la femme, il ne faut pas les sacrifier à ceux de la masse, et ceux des créanciers, il convient de ne pas les sacrifier davantage à ceux de la femme. Il faut éviter toute collision possible entre le mari et la femme; mais les articles de notre code de commerce l'empêchent assez efficacement. Une réforme est pourtant à apporter; en certains pays, avant de déclarer un négociant en faillite, le tribunal recherche s'il a été de bonne foi, s'il n'a pas été coupable, et, dans le cas où sa loyauté a été reconnue, il lui accorde un sursis de payement qui lui permet de se remettre à la tête de ses affaires.

M. Edgard Marx désirerait voir introduire chez nous une procédure semblable à celle qui est demandée par le projet du code de commerce italien; le sursis ne pourrait dépasser six mois; mais si, dans l'intervalle, un concordat amiable était intervenu, la déclaration de faillite serait rapportée. Notre auteur voudrait qu'avant la déclaration de faillite, le commerçant près d'interrompre ses payements fût tenu de se rendre chez un juge spécialement chargé de connaître des affaires commerciales; ce juge convoquerait les créanciers et provoquerait un concordat; aucune publicité n'étant d'ailleurs donnée à la procédure, le commerçant pourrait se relever, et nombre de faillites seraient évitées. Cette proposition est des plus sages; elle donne vraiment de la valeur à l'étude de M. Marx. F. G

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

Histoire de la Philosophie scholastique, par B. Hauréau, membre de l'Institut. Seconde partie. Tome Ier. 1 vol. in-8°. G. Pédonne-Lauriel.

C'est en 1872 que parut la première partie de cette histoire; l'auteur avait cru bon de la faire précéder d'un *avertissement.* Puisqu'on l'avait accusé, les théologiens, d'être un impie, les philosophes, d'être un sceptique, il lui fallait se défendre et formuler comme une profession de doctrine: l'homme, par sa raison, connaît tout ce qu'il peut connaître et la raison ne peut enseigner ce qu'elle ignore. Les théologiens dissertent sur les dogmes, les miracles, les sacrements, sur tous les articles de la foi, comme sur des vérités logiques, espérant obtenir par cet artifice l'adhésion de la raison trompée; les philosophes argumentent sur les vérités que la raison proclame avec le plus de certitude, pour lui faire admettre, au titre de conséquences rigoureuses, nécessaires, un certain nombre des articles de foi; dans son ouvrage, force lui sera, disait-il, de contredire les dissertations des uns, les argumentations des autres; mais il n'est pas un impie, croyant bien avec Nicole, que « la raison n'a qu'à suivre son instinct naturel pour se persuader qu'il y a un Dieu »; mais il n'est pas un sceptique, car, ajoutait-il, s'il est parfois d'accord avec Montaigne, Bayle et Kant, il refuse tout commerce avec Pyrrhon, avec Œnésidème. Ceci objecté quant à la double accusation portée contre lui, il se promettait de montrer, dans l'exposé des théories et des doctrines émises au moyen âge, autant de modération que de franchise.

M. Hauréau, rationaliste très convaincu, a fait comme il s'était promis, et l'indépendance de caractère qu'il a prouvée égale son érudition, des plus grandes, comme on le sait, du reste.

Dans la première partie, il avait fait connaître les luttes entre dialecticiens, réalistes, nominalistes, conceptualistes, pendant cette periode de notre histoire qui commence au IXe siècle et finit avec le XIIe. Dans le premier volume de la seconde partie, le seul qui soit encore publié, il discute les doctrines professées par les Simon de Tournai, les Alfred de Sereshel, les David de Dinan, les Amaury de Bennes, les Michel Scott, les Alexandre de Halès, les Guillaume d'Auvergne, les Vincent de Beauvais, les Lambert d'Auxerre, les Jean de la Rochelle, enfin par Albert le Grand et saint Thomas, les deux figures les plus originales qui, après le panthéiste Amaury de Bennes, aient honoré la philosophie au moyen âge.

« *Logica suis relinquatur sudoribus, quæ, quo proficit amplius apud se, eo sibi dantes operam plus a Deo avertit.* » Ainsi s'exprime Gilbert Folioth, évêque de Londres; et de fait, à la fin du XIIe siècle, les écoles sont désertées. La pensée n'est pas morte, elle n'est que lasse et endormie. Bientôt elle va se réveiller; à Paris, à Orléans, à Bourges, à Toulouse, à Montpellier se fondent des universités, et le XIIIe siècle se fait novateur, il est philosophe, voire idéologue. Le XIVe a un autre caractère; Philippe le Bel et Boniface VIII discutent des textes plutôt que des idées; on n'a plus le goût des inductions métaphysiques, on a celui des déductions pratiques; les recherches spéculatives sont abandonnées et les sciences qu'on préfère étudier sont la physique, la morale, la politique, surtout le droit canonique et le droit civil, mais ces deux siècles ont une grandeur qu'on ne saurait méconnaître.

Au temps de Charlemagne et longtemps après lui, on ne peut lire d'Aristote que quelques livres traduits et commentés par le latin Boëce. Sous le règne de Louis VII, on commence d'étudier la *Physique,* la *Métaphysique* et le *Traité de l'âme,* transmis par les théologiens musulmans. L'importation de ces ouvrages du philosophe péripatéticien n'est peut-être pas la cause nécessitante du réveil des esprits au XIIe siècle, elle est du moins la cause accidentelle, dont il faut tenir compte.

M. Hauréau analyse les travaux des principaux philosophes arabes, et parmi eux, ceux que nous connaissons sous les noms d'Avicenne, d'Avempacé et d'Averrhoès. Il signale les erreurs qu'ils ont commises dans leur interprétation de la métaphysique aristotélique; les théologiens de nos universités n'ont pas laissé, pour la plupart, que de les reproduire.

Amaury de Bennes avait été contraint de désavouer publiquement sa théologie; mais nombreux étaient les amalriciens, qui, comme le maître, pensaient que « Dieu est la fin de toutes choses, parce que toutes les choses doivent retourner vers lui, pour retrouver en lui un repos éternel, et former avec lui un seul individu d'une nature inaltérable », qui enseignaient que la nature d'Abraham n'est pas autre que celle d'Isaac, que la même nature leur est commune, que « tous les êtres ne font qu'un seul être et que tous les êtres sont Dieu ». Alors, interdiction de s'adonner à l'étude de la philosophie. Aucun des livres d'Aristote, hormis ceux qui traitent de la logique, ne doit être lu par les écoliers, par les maîtres, en public ou en secret.

On savait que, peu d'années après, l'étude de la *Physique* d'Aristote avait été de nouveau tolérée; mais on ignorait que Grégoire IX fût directement intervenu pour mettre un terme aux sévérités des inquisiteurs trop méticuleux. M. Hauréau a retrouvé et nous traduit la lettre qu'il écrivit, le 23 avril 1231, à plusieurs théologiens qu'il autorise à encourager l'étude de la philosophie grecque.

L'étude sur Guillaume d'Auvergne présente un grand intérêt, l'auteur analysant simultanément et le *Traité de l'âme* d'Aristote et les écrits du théologien touchant l'intellect possible et l'intellect agent.

Nul besoin de recommander à l'attention du lecteur les deux chapitres consacrés à l'exposé, à la discussion de la doctrine de saint Thomas d'Aquin. Le successeur de Pie IX a déclaré dernièrement dans

son encyclique *Æterni Patris* que la philosophie des thomistes était la vraie science, celle qui confirme les données de la foi et les impose à la raison.

Après avoir lu ce premier volume, on ne peut qu'être impatient de pouvoir lire le second. P. G.

Histoire de la philosophie en France au XIXe siècle *(2e partie)*, par M. Ferraz. 1 vol. in-8°. Didier et Cie.

Quiconque s'intéresse aux questions philosophiques doit se rappeler avec quelle sûreté de jugement, avec quelle modération aussi M. Ferraz a parlé, dans la première partie de son *Histoire de la philosophie* en notre siècle, des théories socialistes, naturalistes et positivistes. La seconde partie, il l'a consacrée à l'étude du traditionalisme et de l'ultramontanisme, et dans l'exposé comme dans la discussion de ces deux doctrines, qui n'ont pas laissé que d'exercer une grande influence sur les événements de l'époque contemporaine, il conserve toute la mesure qu'il avait su garder alors qu'il établissait combien vaines sont les formules des socialistes; il montre tout le tact qu'il avait su prouver alors qu'il critiquait chez les positivistes la prétention de rejeter toute métaphysique.

La France, enseignée par l'Université, accepte une doctrine rationaliste et libérale; elle y conforme ses mœurs, elle tend à y conformer ses lois et ses institutions politiques. M. Ferraz, comme la très grande majorité des membres du corps enseignant, adhère aux théories spiritualistes, et l'on peut croire que, jugeant avec toute son érudition les ouvrages des ultramontains, des traditionalistes, il les appréciera ainsi que les apprécieraient, que les apprécieront la plupart de ceux qui appartiennent à ce qu'on appelle les classes moyennes. De discuter si cette assez grave uniformité, quant aux façons de penser, que nous constatons en notre pays est, ou non, à regretter, ce n'est pas le lieu; ce que nous voulons dire, c'est que le livre de l'éminent professeur de la Faculté des lettres de Lyon présentera le plus vif intérêt et pour ceux qui, pensant ainsi que l'auteur, croiront retrouver dans ses jugements les leurs propres, et pour ceux qui, appartenant à une école différente de la sienne, voudront connaître, excellemment exprimée, une opinion partagée à l'avance par nombre d'esprits.

Doudan, de qui l'on relira souvent la correspondance, n'aimait pas Joseph de Maistre : « C'est un faquin, disait-il, un grand faquin, un faquin taillé dans le mont Athos; j'ai un faible contre lui. » M. Ferraz ne dit pas que l'auteur des *Lettres de Saint-Pétersbourg* ait cette grandeur peu enviable que lui prêtait l'ami de la famille des de Broglie; après avoir analysé les théories émises quant aux institutions politiques et religieuses, discuté les thèses sur le mal, la chute, la reversibilité, examiné les pages écrites contre Locke et Bacon, il termine son chapitre en déclarant médiocre philosophe cet écrivain ironique et mordant, qui, de son Dieu, faisait une personne à qualités tout humaines, capable d'éprouver de la colère et d'en faire terriblement ressentir les effets; qui, de sa théocratie, faisait un gouvernement destiné seulement à mater des êtres viciés par le péché originel et corrompus dans le sein de leur mère.

M. Ferraz nous présente de Maistre comme plus ultramontain que traditionaliste; il nous montre de Bonald comme, au contraire, plus traditionaliste qu'ultramontain; celui-ci, d'ailleurs, n'est guère meilleur philosophe que celui-là. Les études sur Lamennais, Ballanche, Buchez sont très intéressantes; les deux dernières demandaient peut-être un peu plus de développement; l'*Essai sur les institutions sociales* du philosophe lyonnais, et le *Traité complet de philosophie* du saint-simonien Buchez n'ont pas grande valeur, nous ne faisons nulle difficulté de le reconnaître; mais les ouvrages de M. de Bonald en ont-ils une plus grande? Ceux de l'abbé Bautain, de l'abbé Gratry ont le mérite d'être parfaitement écrits; ils ont cet autre d'enfermer des thèses qui, pour être difficilement acceptables, n'en ont pas moins une véritable grandeur. M. Ferraz en donne une très bonne critique à la fin du dernier chapitre, dans lequel il nous fait connaître Bordas-Demoulin, quelques pages pour mesurer la portée des deux doctrines qu'il a montrées se rapprochant au point de se confondre, puis se séparant pour redevenir distinctes. L'ultramontanisme est un danger, et le traditionalisme, religieux ou non, en est un autre; la liberté scientifique et la liberté politique sont mises en péril; le gouvernement de l'homme et des sociétés humaines n'appartiendrait plus à la volonté, à la raison, mais à l'instinct et à l'habitude, si le traditionalisme prévalait sur l'ultramontanisme, à la seule crainte du bras séculier armé par l'Église.

F. G.

Diderot, *Étude*, par Edmond Schérer. 1 vol. in-12°; Paris, Calmann Lévy, 1880.

M. Schérer est un critique des plus sagaces; il est aussi l'un des écrivains qui honorent le plus la presse française; son étude sur Diderot, qui vient de paraître en volume, après avoir été publiée dans le journal *le Temps*, ne laissera que de confirmer l'autorité qu'on s'est plu à lui reconnaître.

C'est la nouvelle édition des œuvres du *philosophe* du XVIIIe siècle, entreprise par MM. Garnier, avec le concours de MM. Assézat et Tourneux, qui a suscité la curiosité de M. Schérer. « Ce qu'il y a, dit-il, de plus intéressant dans les œuvres de Diderot, c'est Diderot lui-même, » et il fait son portrait. Figure étrange, s'il en fut, que celle de cet honnête homme au cœur sensible, qui se donne tout entier, à tout instant, dans une conversation, dans un article; qui agit sans trop vouloir, et qui a l'énergie de conduire jusqu'à la fin ce travail immense de *l'Encyclopédie;* qui publie des livres licencieux et qui rêve de mœurs très pures; qui écrit, parlant de Mlle Volland, cette phrase délicieuse : « Entre ses bras, ce n'est pas mon bonheur, c'est le sien que j'ai cherché, » et qui prend soin de diriger l'éducation de sa fille comme un père de famille très attaché à sa maison; qui est mobile dans ses amitiés, capable de ressentiment et qui, voyant une belle œuvre, songe, tandis qu'il l'admire, au plaisir que ses amis goûteront, s'il leur fait partager son admiration; qui se contredit dans ses actes, dans ses paroles, dans ses livres, qui n'est jamais le même et pourtant toujours lui-même, parce qu'il est toutes les fois sincère. Sensuel et sensible, obscène et chaste, irritable et bon, il est la contradiction personnifiée, la contradiction vivante. Le portrait est brossé largement, de main de maître; toute cette première partie de l'étude de M. Schérer est enlevée vivement; c'était

bien de cette *manière* qu'il fallait nous peindre Diderot tout débordant d'enthousiasmes, discourant avec sa verve restée fameuse, riant de ce qu'il venait de dire, admirant naïvement les jugements qu'il portait, et, de plaisir, tapant sur les genoux de celui qu'il entretenait, quel que fût son rang, voire son sexe; la grande Catherine se disait toute meurtrie après une heure de conversation avec son *philosophe*.

Dans son *Histoire des idées morales et politiques, en France, au* XVIII^e *siècle*, Jules Barni a donné une analyse des écrits philosophiques de Diderot, mais le traducteur de Kant était mal préparé pour comprendre le génie de celui qui, le seul de son temps, en son pays, fut un penseur, dans la véritable acception du mot. Plus juste est M. Schérer, disant qu'il serait souverainement injuste de le confondre avec ses émules, les Helvétius, les Maupertuis, les La Mettrie, les d'Holbach. « Il les dépasse de toute la tête. Il est de la même école, de la même race peut-être, mais il n'en reste pas moins solitaire au milieu d'eux par la largeur des conceptions et par la généralité des aperçus. » Sur la liberté, sur la recherche tout inutile des *pourquoi*, sur l'idée de cause, sur celle du *moi*, sur la concurrence vitale, que de remarques judicieuses! Diderot n'a point rédigé d'œuvre philosophique à proprement parler, il s'est souvent contredit dans ses affirmations, mais il a ce mérite, que n'ont pas nos philosophes du XVIII^e siècle, de penser par lui-même.

Diderot fut-il vraiment un écrivain? Auteur dramatique, il a créé un genre; conteur, il a laissé des modèles qu'on ne saurait imiter; ses *Salons* présentent le plus vif intérêt, et ses critiques littéraires sont d'une lecture attachante. Diderot n'est pourtant pas un écrivain, c'est un improvisateur, très fécond, qui écrit comme il parle, d'abondance, mais qui ne compose pas; son style a toutes les qualités, aucun de ses écrits ne satisfait complètement; il y aurait à retrancher, il y aurait à ajouter, et puis le manque de délicatesse, le manque de goût, qui gâtent l'œuvre, empêchent la pleine admiration; on regrette d'autant plus de ne pouvoir la ressentir qu'on était plus près de l'éprouver.

M. Schérer ne porte point, ce nous semble, un jugement trop sévère sur Diderot écrivain; il eût pu fermer son livre, comme il l'avait ouvert avec cette phrase : « Ce qu'il y a de plus intéressant dans les œuvres de Diderot, c'est Diderot lui-même. »

F. G.

SOCIOLOGIE

ÉTUDES D'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

Le village sous l'ancien régime, par A. Babeau. 1 vol. Didier.

C'est Labruyère qui parle. « On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles répandus par les campagnes, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manger de ce pain qu'ils ont semé. »

Si le grand moraliste avait retrouvé un jour de fête ou simplement le dimanche les « animaux farouches répandus dans les campagnes » et voués, comme le seront les cultivateurs dans tous les temps, à la dure loi d'un travail opiniâtre, il aurait vu des hommes joyeux, vêtus d'habits neufs, se réunir à la porte de leur église pour délibérer sur leurs propres affaires et nommer leurs agents. Il les aurait vus, dans ce jour de repos, se délassant des fatigues de la semaine, reprenant leur dignité, remplissant leurs devoirs de chrétiens et de citoyens, et exerçant comme citoyens les droits supprimés pour les habitants des villes et conservés aux populations rurales. Si Labruyère, mieux avisé, n'eût pas méconnu cet aspect de la vie rurale, il eût tracé un tableau à la fois riant et sérieux qui eût servi de pendant à la sombre peinture qu'il nous a laissée et qui n'est pas l'exacte vérité. Mais, alors comme aujourd'hui, on s'élevait à la ville dans une indifférence grossière des choses rurales et champêtres. C'est un préjugé que les ignorants gardent seuls aujourd'hui.

Autrefois les institutions des villes différaient des institutions rurales. On eût dit que, dans une même contrée, les intérêts de la ville et des campagnes n'étaient pas les mêmes et qu'ils étaient ennemis. L'administration des campagnes sous la monarchie avait donc un caractère particulier; elle était faite par l'assemblée générale des habitants. Dans les agglomérations où la population est restreinte, ce système primitif semble le mode naturel de la gestion des intérêts communs. On le trouve en vigueur de nos jours dans plusieurs contrées, en Suisse, en Russie, en Prusse, en Suède, en Angleterre et aux États-Unis. Les municipalités rurales de l'Amérique du Nord offrent avec nos anciennes communautés des ressemblances qu'Alexis de Tocqueville a constatées avec étonnement, et le paysan canadien a voulu garder les désignations, les traditions et les franchises de la vieille France, en les rajeunissant par une conciliation bien comprise avec les libertés modernes.

Ces assemblées générales des habitants qui étonnaient M. de Tocqueville en Amérique, n'attiraient point l'attention de nos pères. Pour eux, elles avaient toujours existé. Elles semblaient naturelles et de précaire amorce à la curiosité. Il en était de même pour toute l'administration des campagnes, pour la gestion des affaires communales par les habitants des villages. On ignorait, comme bien de gens l'ignorent encore aujourd'hui, quelle part y prenaient le prêtre, le seigneur et le prince aussi bien que le plus simple habitant, et l'on ne soupçonnait pas que chacun apportait son concours à l'instruction, à l'assistance publique, à l'agriculture.

L'administration des villages par les assemblées

d'habitants a existé presque partout en France depuis le moyen âge jusqu'en 1789. Pendant les siècles où la monarchie a été l'arbitre des destinées du pays, les habitants des campagnes, protégés par le pouvoir central contre le joug seigneurial, garantis par leur propre faiblesse contre l'action extrême de ce pouvoir, ont formé, au milieu du triple cercle de l'autorité monarchique, du patronage seigneurial et de l'influence ecclésiastique, quarante mille associations naturelles delibérant sur leurs propres intérêts et choisissant leurs agents. Il y avait des exceptions; mais elles se rencontraient dans les provinces récemment conquises par la France, telle que le Roussillon et la Flandre. Il y avait aussi des différences. L'uniformité n'existait pas dans l'ancien régime. Les règlements comme les coutumes variaient selon les provinces. Cependant si les différences étaient parfois sérieuses entre les pays d'élection et les pays d'état, entre le nord et le midi, il y avait des principes généralement admis : tel était celui qui faisait dériver les charges municipales de l'élection et les offices judiciaires de la nomination du souverain.

Ce principe, en ce qut concernait les charges municipales, fut méconnu dans les villes à partir de la fin du règne de Louis XIV; mais il fut maintenu dans les campagnes, sauf pendant une courte période, après quoi il fut remis en vigueur et comme reconquis. Le régime des assemblées dura dans les campagnes jusqu'à la Révolution. Il subsista au milieu des influences diverses qui l'avaient combattu et secondé, et qui formaient les éléments essentiels de l'état social et politique de cette époque.

Nous venons de donner le résumé ou pour mieux dire le programme du livre de M. Albert Babeau, à qui l'on doit une Histoire de Troyes pendant la Révolution et un Mémoire sur le guet et la milice bourgeoise à Troyes, ainsi qu'une Étude sur la milice dans la Champagne méridionale et le recrutement territorial sous l'ancien régime. L'instruction primaire dans les campagnes avant 1789, a fourni également à notre auteur les éléments d'une étude fortifiée par les documents qu'il a tirés des archives communales et départementales de l'Aube. On voit qu'il est tout armé pour aborder les débats intéressants de l'histoire sociale. Son livre sur *le Village sous l'ancien régime* est instructif, de lecture agréable, et il aura pour pendant un livre non moins intéressant sur *la Ville sous l'ancien régime*.

En réunissant sur les communautés rurales tout ce qu'il a pu trouver dans les écrits des anciens jurisconsultes et dans les documents imprimés qui traitent de la question, M. Babeau a plus particulièrement étudié dans un de nos meilleurs dépôts de province, les archives de l'Aube, la vie communale et administrative des villages sous l'ancien régime telle qu'elle existait dans les provinces de Champagne et de Bourgogne; mais nous croyons que, à part certains points de détail, le tableau qu'il a tracé s'applique d'une manière assez précise à la partie de la France située au nord et au nord-est de la Loire. Les faits relatés sont quelquefois contradictoires, et il est difficile de rendre un jugement sur les institutions et sur l'époque qu'il étudie; mais ceux qui se préoccupent avant tout de la vérité historique, savent bien que les témoignages sont contradictoires, les observations multiples et les conclusions absolues une chimère. L'auteur n'a pas soutenu une thèse, il a décrit et exposé des faits; il les a étudiés dans la période qui s'étend de la guerre de Cent ans à la Révolution, période qui ne fut ni sans grandeur ni sans vertus, si elle n'a pas été sans défauts, et qui est comprise entre deux époques dont on ne saurait méconnaître l'importance historique : la Renaissance, qui a vu surgir l'Amérique, disparaître le servage, naître l'imprimerie, revivre les arts; — l'époque contemporaine, où les applications sans précédents de la vapeur et de l'électricité concourent, avec les progrès de la démocratie, à porter les nationalités associées vers des horizons inconnus que nous pouvons à peine pressentir.

Dans la constitution du village sous l'ancien régime, le pouvoir seigneurial, le clergé et la monarchie exerçaient un rôle. L'auteur a étudié successivement l'action de chacun d'eux, après avoir parlé de l'administration que les habitants exerçaient eux-mêmes. L'administration des campagnes restait ainsi dans son ensemble et peut être ainsi utilement envisagée aujourd'hui; car la conciliation de la liberté communale avec le pouvoir central est un des importants problèmes de notre époque. Retourner au passé serait sans doute une maladresse. Le système patriarcal des assemblées générales ne saurait être rétabli une fois qu'on a pratiqué sans difficulté le système représentatif, et certaines institutions, qui ne mettent pas en péril une monarchie fortement constituée, peuvent être contradictoires et nuisibles dans une république qui s'assied et n'a pas trouvé encore sa formule. Mais si le passé ne doit pas toujours être présenté pour modèle, il a ses traditions que l'on doit connaître, et l'étude de ses libertés, souvent humbles mais pratiques, nées des besoins mêmes des localités et de l'aptitude des esprits, peut être profitable, si même elle n'est pas intéressante. Cette thèse est très bien développée par l'auteur.

« Si l'on envisage notre histoire jusqu'aux époques contemporaines, dit M. Babeau, on reconnaîtra qu'il peut exister une sorte de liberté communale sous un gouvernement central de forme despotique, de même qu'il existe des communes en tutelle et dont tous les agents sont nommés par l'administration supérieure sous un gouvernement représentatif. Il y a de grands avantages à ce que la liberté communale soit entièrement indépendante de la liberte politique. L'ancien régime a connu cette distinction salutaire. Ce fut une de ses forces, ce fut son bonheur de respecter, malgré les progrès et les abus de la civilisation, quelques-uns des caractères essentiels de la liberté communale. Le nom de *Francs* donné par Louis le Hutin à ses sujets n'était pas un vain mot. L'ancienne France ne fut pas entièrement asservie, comme tant d'écrivains l'ont écrit, sous le despotisme. Louis XIV ne déclarait-il pas lui-même que *la liberté avait toujours été l'apanage de son royaume* et qu'il désirait *entretenir l'égalité entre ses sujets*. Les actes n'étaient pas toujours conformes aux paroles. Mais si la monarchie du XVIIIe siècle n'a pas connu les libertés politiques que possédait l'Angleterre; si elle ne s'est pas élevée à cette forme supérieure de gouvernement qu'on appelle la monarchie parlementaire, elle avait cependant des limites qu'elle franchissait rarement. Dans les sphères supérieures, le pouvoir royal trouvait devant lui l'inamovibilité des parlements, l'honneur de la noblesse, l'indépendance du clergé, la force de l'opinion publique. Dans les régions les plus humbles, il laissait aux habitants des campagnes l'exercice de leurs libertés communales : libertés restreintes, il est vrai, mais libertés pratiques qui se seraient déve-

loppées avec sûreté si les doctrines des hommes sages de l'Assemblée constituante eussent prévalu. » (Livre V, chapitre IV, pages 359 et 360.)

C'est en admirant aujourd'hui dans notre nation combien est solide le principe trilogique de la Fraternité, de l'Égalité et de la Liberté, que nous sommes heureux de retrouver les sentiments rivés à chaque chaînon de notre histoire. Un peuple ne peut croître et grandir sans liberté. Autrefois, ce nom sacré de Liberté ne s'inscrivait pas sur les drapeaux et au faîte des monuments. Il était, en réalité, dans les institutions. Aujourd'hui, il faut que de plus en plus nous mettions d'accord les paroles et les actes. C'est le problème de notre siècle, et le salut de la république, de la France elle-même, est attaché à sa solution victorieuse. Telle est la thèse du beau livre de M. Babeau.

M. G.

SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

Études synthétiques de géologie expérimentale, par A. Daubrée, membre de l'Institut. 1 vol. de 828 p. in-8°, avec 6 planches et 257 figures dans le texte. Paris, Dunod, 1879.

La nature a-t-elle disposé autrefois pour produire les minéraux et les phénomènes géologiques de forces différentes de celles que nous connaissons, ou bien n'a-t-elle mis en œuvre que celles que nous possédons, en accumulant leurs effets sur un espace et une durée immenses? Tel est le problème dont M. Daubrée poursuit depuis longtemps la solution et auquel se rattachent les grands travaux qui lui ont valu la haute situation scientifique qu'il occupe.

Hâtons-nous de dire, bien que la question ne soit pas encore tranchée sur tous les points, que la seconde hypothèse est dès à présent la plus probable, de beaucoup. Il est peu de minéraux que nous ne sachions reproduire sous les formes que la nature leur a données, en petit il est vrai, mais il ne manque que les dimensions des vases et la durée des siècles pour leur faire atteindre les dimensions qu'ils ont dans les roches.

Les *Études de géologie expérimentale* se divisent en deux sections relatives, l'une aux phénomènes chimiques et physiques, l'autre aux phénomènes mécaniques.

Parmi les phénomènes chimiques l'auteur s'occupe surtout de la genèse des minéraux qui remplissent les filons et de ceux qui caractérisent les roches métamorphiques (c'est-à-dire transformées sur place en d'autres espèces chimiques). Sous ces deux chefs se rangent de nombreuses expériences dont les unes ont pour théâtre le laboratoire du chimiste, tandis que les autres se sont produites d'elles-mêmes dans la substance de substructions romaines imprégnées constamment d'eaux thermales depuis deux mille ans et récemment mises au jour lors de travaux de réparation, à Bourbonne-les-Bains et à Plombières. Ces expériences involontaires sont très précieuses, elles nous permettent de déterminer de quoi sont capables des forces peu intenses accumulées durant une période déjà longue, bien que très courte encore vis-à-vis de celles des époques géologiques. L'action lente des eaux thermales a métamorphosé les briques, le béton romain et les médailles de bronze et y a produit des cristaux de nombreuses espèces minérales, telles que chalkorine (cuivre sulfuré), philippiste, panabase (cuivre antimonial), phospogérite, galène, pyrite de fer, quartz, opales, chalcédoines, calcite, sidérose (carbonate de fer), etc.

Dans le cours de ses travaux de laboratoire, M. Daubrée a reproduit artificiellement par les réactions mutuelles des vapeurs à hautes températures les minéraux de gîtes d'étain (cassitérite, apatite, topaze, etc.) et il a montré l'action toute puissante des chlorures et fluorures volatils. En opérant avec de l'eau surchauffée au rouge dans des tubes métalliques fermés, il a converti le verre en quartz et zéolithes divers, il a fait de l'anthracite avec du charbon de bois, etc.

Les expériences de l'ordre mécanique ne sont pas moins importantes. L'auteur, au moyen d'un appareil que nous ne pouvons décrire, reproduit tous les traits caractéristiques de la géologie des pays tourmentés: couches en C en S, etc. Dépassant la limite d'élasticité, il établit, en comprimant les substances les plus diverses, que la structure feuilletée des ardoises et de maintes autres roches est une simple conséquence de pressions acccompagnées de glissements. La même méthode lui permet la reproduction de la structure des chaînes de montagnes, en soumettant l'argile à l'action d'une puissante pression hydraulique.

La chaleur dégagée dans ces opérations mécaniques paraît suffisante à M. Daubrée pour reproduire dans les roches les phénomènes de métamorphisme dont la théorie se trouverait ainsi singulièrement simplifiée. Il suffit que des roches subissent les actions mécaniques capables de les rendre schisteuses pour qu'elles s'échauffent par cela même.

Mentionnons enfin des expériences d'explosion destinées à expliquer la conformation des météorites et qui nous ont paru tout à fait décisives. La discussion de ce qui concerne les météorites, fragments d'autres terres inachevées ou détruites, permet des inductions extrêmement probables sur la composition et la structure de l'intérieur de notre globe.

Les Causes actuelles en Géologie, par M. Stanislas Meunier, aide-naturaliste au Muséum. 1 vol. in-8° de 490 pages avec 58 figures dans le texte. Paris, Dunod, 1879. — Prix: 10 francs.

Cet ouvrage appartient à la même école que le précédent, mais il est plus hardi; il n'est pas destiné uniquement aux savants et les questions qu'il agite sont d'un intérêt plus palpitant.

On a enseigné pendant longtemps (et nous avons tous

été élevés dans ces croyances) que la terre, durant les périodes géologiques anciennes, c'est-à-dire avant la période d'apaisement actuelle dont quelques éruptions volcaniques et de légers tremblements de terre troublent seuls le repos, a été bouleversée souvent par cataclysmes à la suite desquels de nouvelles créations d'êtres vivants ont été nécessaires pour repeupler la planète.

Cette doctrine s'est trouvée réduite à l'absurde, lorsque les progrès de la géologie ont montré que le nombre des terrains de sédiments est beaucoup plus considérable qu'on ne l'avait cru, ce qui exigerait un nombre de cataclysmes devant lequel l'imagination recule. D'autre part, les transitions observées entre les espèces animales des terrains successifs n'autorisent pas à admettre facilement des créations distinctes. Plusieurs géologues en sont venus ainsi à penser qu'il y a eu probablement fort peu de cataclysmes depuis que la croûte granitique primitive de la terre s'est solidifiée, que les retraits de celle-ci ont causé des phénomènes qui se sont accomplis avec lenteur et que la formation des terrains de sédiment trouvera son explication non pas dans des agitations violentes et désordonnées, mais dans l'action séculaire des causes qui agissent encore de nos jours, telles que les pluies et les vents, la descente des glaciers, les déplacements lents du lit des cours d'eau et des rivages des mers, l'action des mers sur les falaises, etc. C'est à soutenir cette doctrine qu'est consacré le présent ouvrage de M. Stanislas Meunier.

Ainsi que le fait remarquer l'auteur, la résistance qu'on oppose à première vue à ce mode d'explication des phénomènes géologiques provient de l'idée préconçue que la terre est récente. Pour produire en quelques milliers d'années des effets si disproportionnés avec ceux que les causes actuelles ont produits depuis les temps historiques, il faut des puissances dévastatrices pour lesquelles on ne trouve pas de qualificatifs assez forts, mais cette conception est en définitive tout à fait gratuite et ne repose absolument sur rien de scientifique : il n'y a pas plus de motifs pour admettre que la terre a été refroidie et recouverte en cinquante mille ans que pour admettre qu'elle a été faite en six jours de vingt-quatre heures. L'observation des phénomènes contemporains, tels que la génération des deltas des fleuves, celle des tourbières, les lents mouvements alternatifs d'abaissement et d'exhaussement du sol en Scandinavie, etc., montre à quiconque n'a pas de parti pris que la terre n'a pas sensiblement changé dans son apparence extérieure depuis trente mille ans et que l'espèce humaine pouvait très bien exister alors sous sa forme actuelle. Et, comme il n'y a aucune différence essentielle entre les sédiments qui se font de nos jours dans les mers et ceux des époques tertiaires, non plus qu'entre la formation des houillères et celle des tourbières, on est forcément conduit en comparant les épaisseurs des uns et des autres à compter par millions d'années la durée des dépôts qui sont partout superposés à la couche granitique primitive et qui proviennent essentiellement de la destruction lente de celle-ci.

En se donnant une telle base, on calcule facilement que la seule action séculaire des pluies est parfaitement capable de niveler les continents et d'user les montagnes (ce qui explique en passant pourquoi ce sont les plus jeunes qui sont les plus hautes), et qu'un changement de quelques degrés dans la température moyenne d'un climat, possible pour diverses causes, suffit à couvrir l'Europe de glaciers ou à occasionner la fonte et le glissement de ceux-ci. Bref, il n'y a plus d'influence météorologique si négligeable qu'elle paraisse qui n'ait dû produire des effets immenses.

M. Stanislas Meunier étudie aussi successivement les allures de la couche granitique, la formation des chaînes de montagnes, les roches intercalées, les filons, les dénudations chimiques et celles produites par les glaciers, l'action démolissante des eaux sauvages, le creusement des vallées, les alluvions horizontales et verticales, avec une puissance de conviction extrêmement communicative.

L'année scientifique et industrielle, par Louis Figuier. 23e année, 1 vol. in-18 jésus. Paris. Hachette, 1880. — Prix : 3 fr. 50.

La 23e année scientifique de M. Figuier n'est inférieure en rien à ses devancières et rédigée toujours suivant le même esprit. Le grand succès de cette publication lui a suscité de nombreuses concurrences, mais les annuaires scientifiques rivaux sont consacrés à certaines questions spéciales selon les goûts et aptitudes de leurs auteurs, tandis que M. Figuier s'est astreint à parler succinctement de tout ce qui advient de nouveau dans le monde scientifique. Les développements sont fréquemment insuffisants, mais chacun est informé de ce qui a été fait dans la branche qui l'intéresse : l'annuaire de M. Figuier est ainsi le livre de tout le monde. Cela n'empêche pas l'auteur de se complaire à développer de préférence quelques points. Ainsi c'est toujours avec tendresse qu'il parle de ce qui touche à la pharmacie, son premier amour. Il aime aussi, et nous ne lui en ferons point un reproche, à traiter avec longueur les sujets d'intérêt cosmique, tels que le percement de l'isthme de Panama ou les voyages de Nordenskiold. Ses anciennes études sur le magnétisme animal lui ont permis aussi d'exposer et discuter avec une compétence spéciale le néomagnétisme de MM. Burcq et Charcot. Ce volume contient, comme les années précédentes, l'analyse des mémoires couronnés par les Académies et la biographie des savants décédés. D. L.

SCIENCES MÉDICALES

ANATOMIE — PHYSIOLOGIE — HYGIÈNE

Traité élémentaire de pathologie interne, par MM. J. Béhier et A. Hardy. Tome IV, 1re partie, in-8°. Paris, 1880. Asselin et Cie. — Prix : 6 francs.

Témoignons tout d'abord à M. le professeur A. Hardy notre reconnaissance sincère de le voir continuer la dernière édition du traité de pathologie interne qu'il avait commencée en collaboration avec notre regretté maître, M. le professeur J. Béhier. C'est avec un sentiment de vive gratitude que praticiens et

élèves accueilleront toujours les diverses parties à naître de cet ouvrage si justement et si universellement estimé.

Le demi-volume qui vient de paraître contient l'étude des *maladies générales fébriles*, celles que certains auteurs désignent simplement sous le nom de *fièvres*. Cette désignation de maladies générales ou maladies *totius substantiæ* n'est pas bonne; car il n'y a aucune maladie s'attaquant tout d'un coup à l'organisme entier. Elles ont toutes, en quelque sorte, un point de commencement, un lieu d'élection; ce n'est qu'ensuite, qu'elles se généralisent. On devrait donc, selon Béhier, les appeler *maladies généralisées*.

Les auteurs, cependant, ont conservé l'ancienne dénomination, parce qu'elle est commode et qu'elle répond, en somme, à des idées qu'il ne serait ni facile, ni utile de déraciner.

La part de collaboration du professeur J. Béhier est ici limitée à la description de la *fièvre typhoïde* et à celle du *typhus*; le reste, c'est-à-dire, l'étude des fièvres intermittentes, de la fièvre jaune, de la peste, de la suette, de la miliaire, de la variole, de la vaccine, de la varioloïde, de la varicelle, de la scarlatine, de la rougeole et des érythèmes, est de M. le professeur A. Hardy, qui s'est fait aider dans la rédaction par ses meilleurs élèves, MM. Landouzy, Cuffer, Tapret et Decaudin.

L'étude de cette classe des maladies présentait de grandes difficultés. C'est assurément une des parties les plus obscures de la science médicale. Beaucoup des faits qui se passent dans ces maladies ne sont point encore expliqués; le rôle véritable de certaines lésions qu'on y constate n'est point connu ou fort incomplètement; il en est de même du point de départ organique des symptômes observés.

Il faut tout le savoir de nos maîtres pour sortir avec succès d'une pareille entreprise. Félicitons-les de nouveau, avant de leur donner rendez-vous, pour la deuxième partie de ce volume qui comprendra l'étude des *maladies générales non fébriles*.

La Morphiomanie, *monographie basée sur des observations personnelles*, par le D[r] ÉDOUARD LEVINSTEIN, conseiller intime, médecin en chef de la maison de santé à Schœneberg-Berlin. (2[e] édition, entièrement revue et augmentée.) Paris, G. Masson, 1880. In-8°, 248 pages.

L'auteur a pris le soin de nous apprendre que son travail est uniquement basé sur des observations qui lui sont personnelles. La maladie qu'il décrit n'est ni le morphinisme, ni le délire de la morphine, ni la morphiopathie de certains auteurs. Ces trois dénominations conviennent très bien, dit-il, à l'empoisonnement par la morphine et à ses troubles psychiques, mais ne correspondent pas à la morphiomanie, maladie qu'il définit ainsi :

La passion qu'a un individu de se servir de la morphine comme excitant ou comme stimulant, et l'état pathologique qui résulte de l'usage abusif de ce médicament.

L'action prompte et merveilleuse de la morphine contre toute douleur, a été la cause de la naissance de cette étrange passion en Allemagne. Depuis quinze ans, médecins et malades ont fait un tel abus des injections hypodermiques de morphine que, de ce qui pouvait être un bienfait, il en est né un fléau pour l'humanité.

Montrer quel danger cet abus fait courir à la société et déterminer les moyens d'y mettre un terme, voilà le but que s'est proposé l'auteur en écrivant ce livre.

La passion de la morphine et celle de l'alcool ont des symptômes communs; les processus inflammatoires des poumons et du tube digestif dans ces deux maladies suivent une marche également grave; leur délire a aussi quelques points de ressemblance. Elles diffèrent en ce que la morphiomanie s'observe plutôt dans les classes élevées de la société, l'alcool, sous toutes ses formes, étant plus à la portée des classes pauvres.

Sur 110 morphiomanes soignés par le D[r] Levinstein, il y avait 82 hommes et 28 femmes, dont 32 médecins, 8 femmes de médecins, 1 fils de médecin, 2 diaconesses, 2 infirmiers, 1 sage-femme, 1 étudiant en médecine, c'est-à-dire un total de 45 personnes appartenant ou touchant à la profession médicale. D'après sa statistique, il conclut que les médecins allemands, en abusant pour eux-mêmes et en apprenant à leurs malades à se faire des injections de morphine pour des maladies longues et douloureuses, ont été les auteurs et les propagateurs de cette maladie. Ils en ont été aussi les victimes, d'après le dire de leur confrère.

Laehr et Fiedler classent la morphiomanie parmi les psychoses. L'auteur, restant fidèle à sa définition, la range auprès des autres passions humaines : celles de fumer, du jeu, des femmes, etc.

Les morphiomanes ne sont point des déments, et leur passion en soi ne peut avoir aucune importance au point de vue médico-légal. Ils sont responsables de leurs actes. Il n'en est pas de même pendant le *delirium tremens* de la morphiomanie, phénomène qui se produit lors de la suppression de la morphine; ici, comme dans l'alcoolisme aigu, *l'activité intellectuelle se trouve dans un état de trouble pathologique qui exclut toute détermination volontaire.*

L'auteur a divisé l'étude des symptômes de la morphiomanie en deux parties. Dans la première, il décrit les phénomènes de l'intoxication morphinique chronique ou *phénomènes d'accoutumance*; et, parmi ceux-ci, il s'étend plus longuement sur *l'impuissance* chez l'homme, sur *l'aménorrhée* chez la femme, et sur *les états fébriles engendrés* par la morphiomanie.

Dans la seconde partie, il étudie *les phénomènes de l'abstinence* (suppression de la morphine) qu'on observe sur le système nerveux, principalement *le collapsus* et les deux formes, aiguë et chronique, du *delirium tremens*, sur la peau, les yeux, la respiration, la circulation, la digestion, les reins et les organes sexuels.

A la suite de chacune de ces deux parties, l'auteur a consigné les expériences qu'il a faites sur les animaux, dans le but de découvrir la genèse des états pathologiques apparaissant pendant l'emploi de la morphine et durant sa suppression (*abstinence* de l'auteur).

La marche de la maladie, son pronostic, sa récidive et son traitement font l'objet des chapitres suivants.

Le traitement que l'auteur conseille est la suppression brusque et totale de la morphine; il n'admet qu'une exception, c'est lorsque l'abstinence produit un collapsus grave; alors il donne de nouveau la morphine; sinon, il se contente de traiter les symptômes par les moyens ordinaires.

La seule contre-indication à la suppression brusque et totale, c'est un état de consomption qui va en s'ag-

gravant. Il n'administre, dans ces cas, très rares du reste, la morphine qu'à titre de médicament, c'est-à-dire assez pour rendre à l'organisme l'excitant qu'un usage long et incessant a rendu indispensable.

Rappeler officiellement au public ou par la voie de la presse que les médecins sont seuls autorisés à pratiquer les injections de morphine; que les pharmaciens et les droguistes ne doivent pas vendre de la morphine à des personnes non autorisées, sont les seuls moyens prophylactiques proposés par l'auteur.

Je crains bien, pour une foule de bonnes raisons, qu'il ne s'écoule encore de longues années avant que ces moyens deviennent une barrière infranchissable à l'extension de cette vilaine passion.

Dans les 150 dernières pages de son livre, le Dr Levinstein a relaté 54 observations de morphiomanie, aussi variées que curieuses et qui lui sont personnelles.

Les 43e et 44e observations sont des exemples d'indurations multiples, de trajets fistuleux d'où s'écoule du pus, et aussi d'ulcérations *au siège d'anciennes piqûres;* mais, dans aucune, il n'y a d'exemple de cette prédisposition des morphiomanes à faire du pus *loin des piqûres*, qui a été observé par M. Trélat.

J'ai lu ce livre avec beaucoup d'attention, et j'en fais un exposé assez complet, j'espère, pour que le lecteur en saisisse l'originalité; mais je ne puis m'empêcher de lui dire le fond de ma pensée : je crois qu'il y a dans ce travail une certaine dose d'exagération.

SCIENCES MILITAIRES

Frœschwiller-Châlons-Sedan, par Alfred Duquet. 1 vol. in-18 de 432 pages, avec cinq cartes des opérations militaires. Paris, 1880, Charpentier.

Nous venons de parcourir de nouveau avec M. Alfred Duquet cette voie douloureuse que, pendant tout un mois, nos soldats ont suivie de Frœschwiller à Sedan. Neuf années se sont écoulées, et cependant la blessure saigne toujours. Aucune nation, en effet, n'a passé aussi subitement de la plus folle confiance au plus sombre découragemeut. Ce qu'il y a de caractéristique dans cette partie de notre histoire, c'est qu'elle n'est pas encore faite à proprement parler. Nous ne savons à quelles considérations politiques ou militaires on a obéi jusqu'à ce jour; mais, tandis que les Allemands élaborent méticuleusement une relation officielle de la guerre franco-allemande, nous n'avons que des récits hâtifs ou bien des plaidoyers *pro domo suâ* écrits par les acteurs de ce grand drame et sur des épisodes détachés de la campagne; en un mot, nous ne possédons pas d'histoire officielle de cette affreuse époque.

L'ouvrage de M. Duquet n'est encore qu'une monographie, comprenant uniquement le récit des événements militaires accomplis sous le commandement du maréchal de Mac Mahon. Nous dirons plus, nous croyons que c'est une attaque à fond dirigée sur celui que l'on a appelé si souvent le glorieux vaincu de Reichshoffen. S'il en est ainsi, nous demanderons à l'auteur pourquoi son livre n'a pas vu le jour il y a quelques années, lorsque le maréchal était encore au pouvoir; aucun document, en effet, parmi les nombreuses sources auxquelles il a puisé, n'est postérieur à cette modification dans notre gouvernement.

Il y a donc un parti pris bien évident dans cette publication, et, quelles que soient les fautes graves commises par le commandant en chef, quelles qu'aient été même sa faiblesse et son indécision, nous ne croyons pas qu'il mérite tous les reproches qui lui sont adressés. — Il s'ensuit que l'ouvrage, ainsi entaché de partialité, perd naturellement de sa valeur à nos yeux et c'est dommage, car il est bien conçu, et, pour le rédiger, M. Duquet s'est étayé sur tous les documents relatifs à cette funeste époque. Il renferme un grand nombre de faits tendant à jeter un nouveau jour sur des événements bien controversés jusqu'ici; nous citerons entre autres le fameux conseil de guerre tenu à Châlons, qui eut une si grande influence sur les décisions du maréchal et finit par le précipiter dans le gouffre de Sedan. En s'aidant des dépositions des membres de ce conseil, en les opposant l'une à l'autre, M. Duquet est arrivé à nous présenter cette séance mémorable d'une manière complète, avec ses demandes et ses réponses, au point de faire illusion au lecteur qui pourrait croire qu'elle a été sténographiée à son usage. Et cependant, malgré cette mise en scène, il restera toujours des doutes au chercheur impartial.

Le style de l'auteur n'a pas la gravité qui convient à un historien, et rappelle trop celui des articles de journaux, et, quoique l'indignation patriotique fasse excuser bien des écarts, le ton de ce livre se rapproche beaucoup trop de celui du pamphlet. Nous citerons comme exemple ce passage de la bataille de Wissembourg : « Les balles de nos chassepots sifflent lugubrement et arrêtent dans la gorge les vociférations d'un grand nombre de ces sinistres braillards. » Est-ce ainsi que l'on conçoit le style historique? Non; aussi bien l'auteur n'a pas voulu écrire de l'histoire, mais donner un pendant à son précédent ouvrage, *la Légende de Magenta.*

Les Leçons de la Guerre, par Ch.-E. Desprels, colonel d'artillerie en retraite, commandeur de la Légion d'honneur. Paris, A. Ghio, 1880.

Voici un livre sérieux et qui porte un titre relativement modeste, car il comprend un abrégé des connaissances en art militaire, dont la lecture suffirait au plus grand nombre de ceux qui peuvent être appelés à un commandement supérieur.

L'énumération des titres de quelques-uns de ses chapitres suffira pour justifier ce que nous avançons ici :

Définition du génie, du jugement, de la ruse, de la mémoire et du coup d'œil, de l'amour de la gloire, des instincts de la guerre, de ceux de la destruction, du courage, etc.

Puis, une série d'études analysant les caractères et les actions de quelques grands capitaines qui ont con-

tribué à poser les premiers principes de l'art militaire et les applications qu'ils en ont faites dans leur carrière.

Annibal, Scipion, César, parmi les anciens; Turenne, Napoléon, chez les modernes.

Malgré quelques oublis que nous devons constater, comme notamment Frédéric II, chez les modernes, le travail est des plus importants.

Quelques cartes ou croquis, accompagnant la relation des campagnes principales dans lesquelles on peut remarquer les applications plus nettes de chacun de ces génies militaires originaux, manquent également et, pour nous, il paraît utile de joindre toujours l'exemple au précepte pour faciliter l'étude et fixer plus facilement dans la mémoire les points importants.

La fin de l'ouvrage contient aussi l'examen des qualités les plus essentielles à un bon général, commandant en chef.

Un chapitre tout entier est consacré à la comparaison des divers modes d'avancement. C'est là une question du jour très bien traitée et qui sera lue utilement par les intéressés, car cette étude n'est pas restreinte à la France seulement; et on y trouvera des renseignement utiles sur ce qui se pratique en ce genre chez les autres nations, principalement en Prusse et en Allemagne.

Les Leçons de la Guerre sont le résultat des travaux de toute une longue carrière militaire; l'auteur est un travailleur et, si tous ne doivent pas partager les idées qu'il a émises, on peut et on doit quand même profiter de son expérience et du fruit de ses études.

Dictionnaire des sciences militaires, *allemand-français,* par J.-F. Minssen, professeur agrégé au lycée de Versailles, professeur titulaire à l'École spéciale militaire, chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'instruction publique. Paris, J. Dumaine, 1880.

Voilà un livre vraiment pratique et nous comprenons de suite qu'il nous vienne d'un professeur appelé à former les officiers de notre armée nationale.

Tous ceux qui aiment l'étude savent combien il est indispensable de chercher les éléments nécessaires parmi les publications étrangères traitant spécialement des matières militaires.

On peut connaître d'une façon très convenable la langue allemande, et se trouver, lors de la traduction d'un ouvrage d'histoire ou de sciences militaires, arrêté à chaque ligne par des termes techniques dont on cherche vainement le sens dans les dictionnaires ordinairement dans le commerce.

L'absence de la traduction exacte et littérale d'un de ces termes suffit souvent à rendre une phrase ou une démonstration, sinon inintelligible, tout au moins fort difficile. L'ouvrage de M. Minssen comble donc une lacune fort regrettable et, à ce point de vue, nous ne saurions trop le remercier du service qu'il rend à tous ceux qui ont à cœur de suivre les progrès de l'art militaire en Allemagne.

Nos vainqueurs possédaient depuis longtemps chez eux des dictionnaires français-allemands purement militaires, nous étions donc encore en cela en état d'infériorité vis-à-vis d'eux.

M. Minssen, comme il le dit dans sa préface, a eu recours à des écrivains spéciaux bien connus, parmi lesquels nous citerons le Français de Chesnel dans son encyclopédie militaire, peut-être un peu fantaisiste, et les auteurs allemands Rüstow et Ribbentrop.

Le Dictionnaire des sciences militaires est un peu aride à consulter; les détails manquent un peu; c'est plutôt un complément à un ouvrage publié antérieurement par le même auteur et qui a pour titre : *Termes, sujets et dialogues militaires en français et en allemand;* les deux livres se complètent l'un l'autre. M. Minssen est aussi l'auteur de lectures militaires allemandes tirées des meilleurs auteurs, accompagnées de notes explicatives.

Nous ne conseillerons pas aux officiers studieux de s'en tenir seulement à ces ouvrages; mais, en commençant par eux et en s'en aidant, ils prendront goût certainement à d'autres travaux plus importants et M. Minssen aura eu le mérite de leur aplanir bien des obstacles en mettant à leur disposition *le Dictionnaire des sciences militaires.* E. d'Au.

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

Goethe et la musique, *ses jugements, son influence, les œuvres qu'il a inspirées,* par Adolphe Jullien. 1 vol. in-12. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1880.

Chacun en France s'occupe de musique, chacun écrit à tort et à travers sur cet art qui, plus que tout autre, est complexe; qui, aujourd'hui plus que jamais, demande pour être bien jugé, si ce n'est une étude approfondie, du moins une expérience longue et difficile à acquérir. De tous les écrivains qui se sont crus aptes à prononcer en juges sur la musique, il en est à peine quelques-uns qui méritent à vrai dire le nom de critiques. Beaucoup de littérature, beaucoup de phrases plus ou moins bien tournées au sujet de la musique, beaucoup de convenu et beaucoup de parti pris, voici ce que nous trouvons, mais de critique rarement; je parle de cette critique qui s'appuie sur l'enseignement de l'histoire et sur la comparaison des œuvres. M. Jullien est un des rares écrivains qui méritent véritablement le nom de critique. Déjà, dans ses *Airs variés,* il avait donné sous une forme originale des jugements bien faits, formulés d'après une esthétique bien raisonnée. Aujourd'hui c'est un nouvel ouvrage, *Gœthe et la Musique.*

Dans la première partie, l'auteur nous dit ce que pensait le philosophe de Weimar sur la musique. Au fond, de même que Voltaire, Gœthe n'était pas très mélomane. Ce génie puissant avait sur la musique des idées générales, pleines d'élévation et de justesse; mais, une fois en face des œuvres, une fois à même

d'appliquer son jugement, il tenait plus compte du sujet et du poème que de la musique elle-même. « Il confessait à son fidèle Eckermann, dit M. Jullien, que la musique lui offrait un moindre intérêt que les autres arts; bien plus, qu'elle lui était presque étrangère. »

Bref, Gœthe n'était qu'un médiocre dilettante et M. Jullien a pensé avec raison qu'il était inutile d'employer bien des pages à prouver cette vérité peu flatteuse pour la musique; aussi tout l'intérêt du livre se porte-t-il sur l'étude et la critique des compositions musicales inspirées par les œuvres de Gœthe, et Dieu sait si elles sont nombreuses. Pour ne nous arrêter qu'à *Faust*, la nomenclature nous donne vingt-six partitions sur ce sujet, dont quatre œuvres maîtresses: les *Faust*, de Spahr, de Berlioz, de Schumann et de Gounod; de plus, trois ouvertures, une symphonie et un ballet d'Adam (!!!). Ajoutons à cela que plus d'un grand maître a projeté de s'attaquer au géant, sans avoir terminé ou peut-être même commencé son œuvre. Dans la liste, comptons Beethoven, Meyerbeer, Rossini et Boïeldieu qui avait songé un instant à faire un *Faust* à l'Opéra-Comique avec un Méphistophélès féminin.

Il y a une part d'érudition considérable dans l'ouvrage de M. Jullien, mais la critique proprement dite y tient la première place. L'auteur ne cache pas ses préférences pour l'école moderne et son opinion est appuyée sur les raisons les plus sérieuses et les mieux discutées. On peut ne pas sentir comme lui, il faut penser avec lui. Assez dédaigneux, au fond, du *Faust* langoureux et d'opéra comique écrit par M. Gounod, il admire profondément la *Damnation* de Berlioz, mais la palme pour lui appartient à Schumann qui, de tous les musiciens, est celui qui s'est le plus rapproché par le plan, par l'idéal et par le sentiment du modèle créé par Gœthe. M. Jullien ne s'est pas arrêté seulement à *Faust*, il a passé en revue *Goetz de Belichingen*, *Egmant*, *Werther* et *Wilhelm Meister*, ce roman qui, par son épisode de *Mignon*, a fourni aux compositeurs une source inépuisable d'inspiration musicale.

Chacune de ces parties est étudiée avec le sens droit et vraiment critique que nous avons déjà constaté chez M. Jullien, et son livre est un des meilleurs ouvrages sur la musique qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps.

Histoire de la musique moderne et des musiciens célèbres en Italie, en Allemagne et en France depuis l'ère chrétienne jusqu'à nos jours, par G. Marcillac (seconde édition). Sandoz et Fischbacher, 1 vol. in-8°, 1879.

Il faut que le besoin d'une histoire abrégée de la musique se fasse bien sentir pour que ce livre arrive à la seconde édition. Certes l'histoire ne s'invente pas, mais notre art a encore bien des arcanes dans lesquels l'historien a le droit et le devoir d'entrer. Son premier soin doit être, à notre avis, d'avoir un plan logique, une certaine suite dans son récit qui permette de s'intéresser à ce long roman qui a nom « histoire ». De plus, il doit être au courant des derniers travaux écrits sur la matière dont il traite, et M. Marcillac, qui suit pas à pas Fétis et Caussemaker, ne semble pas avoir idée qu'il existe autre chose en dehors de ces deux évangiles. Il consacre de nombreuses pages à l'histoire du choral et de la musique luthérienne et calviniste. Dans une histoire aussi abrégée, c'est donner bien de l'importance à un sujet qui a son intérêt, mais qui ne doit pas prendre place au premier rang; de plus, s'il avait eu connaissance du beau livre de M. Douen sur le psautier huguenot, peut-être aurait-il pu compléter son travail sans en augmenter les dimensions.

M. Marcillac en est encore à parler de la *Renaissance*, comme si cette période n'était autre chose que la continuation toute naturelle et obligée des siècles qui l'ont précédée; pour lui, Monteverde est toujours l'inventeur de la dissonnance moderne et de la modulation. Dans la période moderne, l'auteur est assez peu au courant du mouvement musical qui se fait sentir depuis plus de quarante ans, c'est-à-dire depuis Beethoven et Berlioz. C'est à ce point qu'il semble quelquefois n'avoir qu'une connaissance très superficielle des œuvres dont il parle.

Certes, le livre de M. Marcillac n'est pas absolument sans valeur; mais une histoire même abrégée de la musique est encore à faire.

Frédéric Chopin, *sa Vie et ses Œuvres*, par Mme A. Audley. Paris, Plon. 1 vol. in-12, 1880.

Il y a deux façons d'écrire la biographie d'un artiste. Dans la première, le critique tente d'étudier le talent, les différentes manières du musicien dont il veut s'occuper. Tel est l'humoristique travail de M. de Lenz sur Beethoven, d'Oulibicheff sur Mozart. Dans la seconde, il se contente de raconter jusque dans ses plus minces détails la biographie de son héros et de réunir tout ce qui a été écrit sur son compte; ainsi a fait Otto Jahn dans les volumes qu'il a compilés au sujet de Mozart.

Mme Audley, dans le petit ouvrage qu'elle nous présente, a voulu faire en même temps une biographie et une étude; et, au résumé, son livre, sans avoir de prétentions à la haute critique, est bien fait et intéressant.

Chopin a déjà eu en France trois historiens. Je cite pour mémoire M. Barbedette dont le livre (*Chopin, Essai de critique musicale*, 1869) est l'œuvre d'un homme de goût. Liszt, artiste de premier ordre comme compositeur et comme pianiste, a fait lui aussi une étude sur le musicien polonais. Profond admirateur du talent de celui qu'on peut appeler le Bellini du piano, il a peint son tableau des plus vives couleurs; mais, derrière ces flamboiements de style, derrière ces quintessences d'idées, il est bien difficile de saisir au juste la pensée de l'écrivain. Enfin Mme Sand dans l'*Histoire de ma vie* a plaidé éloquemment sa cause, en racontant les dernières années de Chopin avec un luxe de détails qui va jusqu'à l'indiscrétion. Un Polonais, M. Moritz Karasowski a raconté la vie de Chopin en deux volumes in-8° intitulés: *Friedrich Chopin, sein Leben, seine Werke und Briefe.* (Dresde et Ries. 1877, in-8°).

Mme Audley a réuni tous ces éléments et son livre, clair, élégamment écrit et exact, est une bonne étude musicale très suffisante pour les gens du monde curieux, de connaître la vie et les aventures du pianiste romantique et poétique, dont le talent fin et varié tout à la fois, tient une place unique dans l'histoire de la musique instrumentale.

H. L. fils.

Les Œuvres de Bernard Palissy, publiées d'après les textes originaux, avec une *Notice historique et bibliographique* et une *Table analytique*, par Anatole France. Paris, 1 vol. in-16 jésus de xxvii-500 pages. Charavay frères, éditeurs. — Prix: 6 fr.

La dernière édition des œuvres de Bernard Palissy datait de 1844; elle avait été collationnée avec le plus grand soin par M. Paul-Antoine Cap et publiée dans le petit format in-18 chez Dubochet. Épuisée depuis un quart de siècle au moins, elle est devenue très rare. Ce livre, indispensable dans toute bibliothèque intelligente, manquait; désormais il ne manque plus. Le nouvel éditeur a reproduit, en le respectant fidèlement, le texte de Palissy d'après les éditions publiées du vivant de l'auteur. (Il n'y en a qu'une de chaque ouvrage.) Pour rendre le texte aisément lisible, M. Anatole France y a discrètement introduit quelques signes de ponctuation, quelques accents, et a fait la distinction entre les *i* et les *j*, entre les *u* et les *v*. « C'est un devoir, a fort bien dit M. Littré, d'employer tous les moyens graphiques dont on dispose pour rendre facile la lecture des textes qu'on publie.» M. France n'a fait usage de ces moyens que dans une sage mesure.

Bernard Palissy, né vers 1510, mourut en 1590. L'édition princeps de la *Recepte véritable* est de 1564; celle des *Discours admirables* est de 1580. A la réimpression des textes d'origine l'éditeur a joint le *Devis d'une grotte pour la Royne, mère du Roy* (Catherine de Médicis), manuscrit de 9 pages in-4°. Ce manuscrit, que l'on croit écrit de la main de Palissy, a été découvert à la Rochelle par M. Benjamin Fillon, primitivement publié par celui-ci dans les *Lettres écrites de la Vendée,* et acquis pour la bibliothèque de la ville de Paris (hôtel Carnavalet) par M. Jules Cousin. Au terme de la vivante *Notice* où M. Anatole France a retracé la biographie touchante du pauvre potier de terre, nous trouvons enfin le *fac-similé* de l'unique signature connue de Bernard Palissy. Une table analytique très détaillée, qui n'occupe pas moins de 23 pages sur 2 colonnes, clôt la nouvelle édition.

Il y a douze ans, on inaugurait la statue de Palissy sur une des places de Saintes, la vieille cité qui assista aux luttes douloureuses imposées par les fatalités de la vie à l'homme qui prit un jour cette mélancolique devise : « Pauvreté empêche les bons esprits de parvenir. » Aujourd'hui l'hommage est complet. Ce n'est pas seulement au potier de terre, en effet, à l'inventeur des *rustiques figulines,* à l'artiste que la statue a été élevée, mais à l'un des plus grands génies qui honorent la France. Bien qu'il soit connu du plus grand nombre surtout par ces faïences que les collectionneurs poursuivent avec tant de passion, Bernard Palissy a pour le moins autant de titres à l'admiration de ceux qui étudient les sciences naturelles, l'agriculture, la physique, la chimie, la géologie. A l'égal de l'artiste et du savant, il nous faut aussi estimer l'écrivain qui nous a laissé la *Recepte véritable* et les *Discours admirables.* Enfin, au-dessus de l'artiste, de l'observateur et de l'écrivain, nous n'hésitons pas à placer l'homme lui-même, une âme entre toutes héroïque. Er. Ch.

BELLES-LETTRES

ROMANS

L'Évadé, *roman canaque,* par Henri Rochefort. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le spirituel pamphlétaire avait déjà touché au roman, mais il ne semblait guère, jusqu'à présent, que sa réputation eût beaucoup à gagner dans ces tentatives plus particulièrement littéraires. Il n'en va pas de même avec *l'Évadé,* qui révèle dans le polémiste politique de réelles qualités de conteur. Une intrigue dramatique y sert de cadre à des descriptions extrêmement curieuses de la Nouvelle-Calédonie. Les mœurs des naturels, celles des colons, la vie des déportés et de l'administration qui les surveille à la fois si rigoureusement et si maladroitement, tout cela est pris sur le vif, et rendu avec des détails minutieux, quasi à la Dickens. Toutefois on sent que l'auteur est un peu trop juge et partie dans tout ce qui touche à l'appréciation des gens et des choses. A coup sûr, il n'est point payé pour faire l'éloge du pays qui fut pour lui un bagne, et des hommes qui étaient ses geôliers. Aussi ne faudrait-il pas prendre absolument à la lettre tout ce qui, au cours de ce roman, a les allures du pamphlet. Mais, si la vérité de ces critiques n'est pas tout à fait exacte (ce dont nous ne décidons pas, d'ailleurs), on doit reconnaître que la forme en est toujours amusante. On retrouve bien là l'écrivain acéré, mordant, bouffonnement cruel, de la *Lanterne.* Les portraits sont à l'emporte-pièce. Les réflexions s'aiguisent en épigrammes. On jugera du ton général de l'œuvre par ces quelques lignes, qui sont les premières du livre, et qui rappellent le meilleur Rochefort, le satiriste à la forme imprévue et paradoxale :

« L'Italie a la forme d'une botte, et la Nouvelle-Calédonie la forme d'une tige de botte. Cette dernière est d'ailleurs à peu près aussi fertile et aussi productive qu'un morceau de cuir, ce qui complète l'illusion. »

On voit qu'un ouvrage dans cette manière a tout ce qu'il faut pour faire le régal des gourmets d'esprit. Mais, je le répète, il n'y a pas seulement des traits dans *l'Évadé,* et ceux qui prisent surtout dans un roman l'étude des mœurs et le récit intéressant d'aventures curieuses, trouveront aussi de quoi satisfaire leur goût. Avec de semblables éléments de succès, nul doute que ce livre n'ait rapidement de nombreuses éditions. Le nom d'Henri Rochefort ne peut que gagner à cette réussite purement littéraire, qui doit consoler un peu l'exilé de ses déboires politiques.

J. R.

Le Grand-Père Lebigre, par Erckmann-Chatrian. Paris. Hetzel, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

La grande popularité d'Erckmann-Chatrian est quelque peu tombée aujourd'hui. Cela tient précisément aux causes de leur succès, qui sont, à l'heure

présente, des causes pour qu'on soit indifférent à leur égard. Indifférence, d'ailleurs, qui vient du gros public seulement. Ce gros public avait été remué fortement par les *Romans nationaux*, dont les récits contenaient, sous leur apparente bonhomie, la plus sanglante satire de la légende napoléonienne. Cela venant sous l'Empire, c'était une joie, une fête. Aussi la politique faisait-elle largement son jeu dans l'engouement des lecteurs pour cette façon d'histoire racontée au point de vue des humbles. Mais la guerre est venue, la guerre pour la patrie en danger. Il ne s'agissait plus de démolir le napoléonisme, écroulé dans la honte. Il devenait bon, au contraire, de rendre à la guerre sa grandeur et sa poésie. On oublia du coup les auteurs du *Conscrit de* 1813. On alla même jusqu'à leur en vouloir de leurs plaidoyers en faveur de la paix. On fut injuste alors. Il n'en est pas moins vrai que leur énorme succès resta sur le carreau. Tout enthousiasme exagéré a ainsi sa réaction, et il ne faut pas s'étonner outre mesure si maintenant les œuvres nouvelles d'Erckmann-Chatrian n'atteignent plus des centaines d'éditions. Toutefois il faut reconnaître que la réaction a été trop loin. A côté des qualités d'à-propos politique qui poussèrent si haut la vente des *Romans nationaux,* il y a dans l'œuvre de ces maîtres conteurs des qualités réelles, très précieuses et très puissantes, qui suffisent à leur maintenir toujours un rang élevé aux yeux des véritables lecteurs littéraires. *Le Grand-Père Lebigre* et les deux nouvelles qui complètent le volume, *les Trois Amoureux de la grand'mère* et *la Vision de M. Nicolas Poirier*, sont de leur meilleur cru. On y retrouve leur affabulation à la fois naïve et ingénieuse, leur style simple jusqu'à l'affectation de la simplicité, leur façon d'instruire en amusant. L'histoire du vieux libraire de Sainte-Suzanne, par exemple, est un vigoureux plaidoyer contre les jésuites; celle de la grand'mère se termine par une profession de foi dans la justice de Dieu et la liberté de l'homme, et enfin la vision du professeur de philosophie conclut en faveur de la dignité de notre âme. Ce sont là de saines et belles doctrines, et on ne saurait trop louer MM. Erckmann-Chatrian de préférer ce roman enseignant aux basses pornographies des prétendus compilateurs de documents humains. J. R.

L'Amoureuse de maître Wilhelm, par André Bertera. Paris, Ollendorf, 1880. — Prix : 3 fr. 50.

Est-ce un roman? Est-ce un poème en prose? En tout cas, c'est un joli livre, et qui dénote quelqu'un. L'histoire est simple et touchante, peu réelle, mais bien poétique. Un violoniste aveugle est aimé par sa petite servante, Zanetta, une Véronaise de quinze ans, qui le soigne, s'attache à lui, le suit dans sa vie nomade, et lui cache cet amour. Ils reviennent ensemble au pays de Wilhelm, là-haut, dans le Nord. Elle y meurt, en avouant qu'elle l'aime. Alors lui, à son tour, se prend à l'aimer, et, pour le prouver à la morte, il ramène le cercueil en Italie où il veut qu'elle repose sous son beau ciel. Voyage lugubre, à travers les Alpes, dans la neige, la misère. Enfin il touche à la terre bénie, au revers même de la montagne, et il meurt aussi et on les enterre côte à côte. Sur cette donnée, l'auteur a écrit une série de courts chapitres qui ont l'air de strophes, grâce à leur prose rythmée. Ne pas croire cependant que le style en soit de prose poétique! Il est, au contraire plein de détails menus, d'épithètes curieuses à la Goncourt, d'effets hachés. Il abonde aussi en archaïsmes, en alliances de mots quelquefois heureuses, souvent maniérées, baroques même. Grand abus de vocables abstraits, pour rendre des propriétés d'objets concrets! De là une difficulté dans la lecture. Trop de broderies qui accrochent l'œil. Dans un poème en prose, bien; ici, dans un roman, cela fatigue. Je ne voudrais pourtant pas faire plus de reproches qu'il ne faut, là-dessus, à M. André Bertera. En somme, ce souci du style, même excessif, est louable, et son livre ainsi ciselé, bariolé, tintinnabulant, est plein de ragoût pour les curieux de littérature. Mais, si je connaissais personnellement l'auteur, je lui conseillerais, pour écrire du roman, de se débarbouiller un peu de ce maquillage en lisant quelques pages nues et grises du grand Stendhal. J. R.

L'Halluciné; Bâtarde, par Armand Durantin. Paris, Degorce-Cadot, 1880. 2 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. le vol.

Bâtarde est le deuxième épisode de *l'Halluciné*; mais chacun de ces livres forme en soi un tout. Ce tout, il faut bien l'avouer, relève peu de la littérature. J'entends par là qu'il n'est pas besoin de chercher dans ces romans soit de l'analyse psychologique, soit un style curieux et travaillé. Ils rentrent dans la catégorie des feuilletons, dont l'attrait consiste en un tissu d'aventures compliquées, en une succession kaléidoscopique de coups de théâtre plus invraisemblables les uns que les autres. Aux histoires de ce genre, il convient de demander seulement ce qu'elles promettent, à savoir du mouvement, du mouvement, et encore du mouvement. A ce compte, *l'Halluciné* et *Bâtarde* ont leur valeur. Les lettrés n'ouvriront point leur bibliothèque à M. Armand Durantin; mais, en revanche, il aura pour lui tous les friands de *la suite au prochain numéro.* J. R.

Henri René, par F. Alone. Paris, Plon, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Une intrigue dramatique et attachante, mais non un méli-mélo de péripéties quand même, et cette intrigue se déroulant dans une langue suffisamment pure, sobre d'effets, en voilà assez pour recommander à l'attention le nom nouveau de M. F. Alone. Les qualités sont nombreuses dans son roman, et je crois qu'il y a là le germe d'un romancier. Le récit va droit au but. Les dialogues sont bien nourris de phrases qui servent à mettre en lumière le caractère des personnages. Les descriptions ne s'attardent pas en détails oiseux. On voit que tout cela peut faire une œuvre. Pourtant le livre de M. F. Alone n'est pas encore une œuvre. Il y manque le coup de griffe qui *personnalise* un sujet. Il y manque surtout la faculté de rendre vivants les êtres mis en scène. L'auteur de *Henri René* a dû se poser une thèse à soutenir, avant d'entreprendre son livre. Cette thèse est excellente : c'est celle de la recherche de la paternité. Mais on sent trop la préoccupation de l'argumentation à laquelle le roman sert seulement d'enveloppe. Les personnages deviennent ainsi des chiffres, en quelque sorte, des éléments nécessaires à la marche d'un problème. Les solutions, philosophiques, morales ou sociales, ne doivent jamais se présenter sous cette forme, quand on veut être un romancier. Elles doivent sortir du roman même, et c'est le lecteur, et non l'auteur, qui a qua-

lité pour les en tirer. A part ce défaut, le livre de M. F. Alone a une valeur, et il faut encourager ce talent naissant.

J. R.

L'Héritage de Jean Tourniol, par F. du Boisgobey. Paris, Plon, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

A la bonne heure ! Avec M. du Boisgobey, on n'est pas embarrassé pour formuler sa critique; on sait à qui l'on a affaire; ses romans ne sont pas mi-partie littéraires, mi-partie feuilletons; ils sont franchement écrits au point de vue du seul intérêt dramatique. Inutile donc de leur demander une forme ciselée ou des analyses psychologiques et de vouloir qu'ils fassent songer à *Madame Bovary* ou à *la Chartreuse de Parme*. Tout ce qu'on a le droit d'exiger, c'est qu'ils soient écrits en français correct. C'est toute la littérature qu'il faut à ce genre de roman. Cette littérature, je n'ai aucune peine à la reconnaître chez M. du Boisgobey, et je le félicite de l'avoir, quand tant de ses confrères en sont privés. Joignez à cela une action vivement menée, touffue cependant, un dialogue qui n'est pas par trop délayé, des caractères attachants, et vous aurez un livre parfaitement approprié au public spécial qui cherche avant tout à se distraire en avalant de la prose. Nul doute que *l'Héritage de Jean Tourniol* ne fasse à ce public le plaisir que lui a fait récemment *le Crime de l'Opéra*, du même auteur. Ajoutons qu'il y a cette fois plus de quatre cents pages d'aventures, et que les amateurs en ont vraiment pour leur argent.

Le Mariage de Loti; Rarahu, par l'auteur d'**Aziyadé**. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 58.

Mlle Sarah Bernhardt a une réputation d'excentricité qui lui a valu l'hommage de ce livre excentrique. Il a dû lui plaire, et de même il plaira aux lecteurs fatigués des éternelles scènes de mœurs parisiennes. *Le Mariage de Loti* a pour héroïne une sauvagesse née dans l'île de Bora-Bora, par 16° de latitude australe et 154° de longitude ouest. Rarahu est une beauté polynésienne. Voilà qui nous change un peu ! Raconter l'odyssée de Loti et de son amie, qui finit par mourir chrétienne, serait une besogne assez ardue ; et le récit perdrait à cette analyse sèche toute sa saveur étrange. Étrange, en effet, est ce roman du monde des antipodes, où les mots baroques accrochent le regard à chaque page, où le texte français est coupé de lettres en dialecte maorie, où l'intrigue se déroule dans un milieu qui tient de la féerie géographique. Ces descriptions, cette linguistique, cette psychologie polynésiennes sont-elles exactes ou de pure imagination ? C'est bien loin pour y aller voir. On est forcé de croire l'auteur sur parole. Toutefois on se sent quelque peu porté à la méfiance, car le jeune écrivain a toutes les allures d'un fantaisiste. L'histoire est découpée en petits chapitres courts qui font songer aux strophes d'un poème en prose. Le style trahit mieux encore cette préoccupation de ciselure raffinée. Il miroite de mots rares, d'épithètes curieuses, d'effets voyants, et témoigne d'une recherche intéressante. L'effort est même trop visible par endroits. Mais c'est là un reproche si peu mérité aujourd'hui que je n'ai pas le courage de le faire à un auteur soucieux de vraie littérature. Il y a là l'étoffe d'un écrivain et on ne saurait s'en montrer trop ravi. A titre de curiosité, je crois bon de donner un échantillon des lettres en maorie de Rarahu. En voici une, avec la traduction en regard, comme dans le livre :

E tau here iti e !	O mon cher petit ami !
E tau tiare noanoa no te ahiahi e !	O ma fleur parfumée du soir !
E mea roa te mauiui no iau mafatu	Mon mal est grand dans mon cœur
No te mea e aita hio au ia oe...	De ne plus te voir...
E tau fetia tai e !	O mon étoile du matin !

J. R.

Cité Ménard, par Henry Gréville. Paris, Plon, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les romans d'Henry Gréville ont d'avance leur place marquée sur la table des liseurs et des liseuses qui aiment les livres bien faits, honnêtes et honnêtement écrits. Quelques-uns ont même trouvé place dans la bibliothèque des lettrés, qui en ont apprécié la délicate distinction. Mais, il faut l'avouer, ces quelques-uns n'ont pas chance d'avoir désormais des successeurs. L'auteur de *Dosia* est devenu un producteur, un romancier dont la *copie* est bien cotée dans les journaux et fatalement la nécessité de suffire aux commandes nuit au souci artistique. Ce n'est pas impunément, au point de vue purement littéraire, qu'on passe au rang des feuilletonnistes. Mais voilà des réflexions bien sévères à l'encontre d'un écrivain, charmant en somme, et qui est encore loin de descendre au rôle des manœuvres de *la suite à demain*. J'exprimais plutôt des craintes pour l'avenir qu'un blâme pour le présent. En effet, *Cité Ménard* ne relève pas de Ponson du Terrail. Le style n'a point le lâché déplorable de ces lignes hâtives que la presse quotidienne sert en pâture aux concierges et autres lecteurs de cet acabit. Toutefois on peut reprocher au livre un abus des péripéties dramatiques et des dialogues de remplissage. Cela sent le travail à l'heure, qu'Henry Gréville y prenne garde ! Heureusement ces fautes sont rachetées par un talent réel, qui attache et parfois même empoigne, grâce à des procédés moins grossiers. L'intrigue est bien conduite, intéressante, ingénieuse. Les types sont nombreux et assez vivants. Il y a surtout un vieil insurgé, le père Beaudoin, dont la figure s'enlève en vigueur et reste dans la mémoire. On voit que, somme toute, la nouvelle œuvre d'Henry Gréville mérite une mention spéciale dans le tas des romans que chaque mois vomit sur le pavé littéraire. Mais, je le répète, si cela peut suffire à entretenir la notoriété et le succès d'un auteur, cela n'est pas assez pour la critique, que les débuts brillants d'Henry Gréville ont alléchée, et qui a le droit de se montrer exigeante envers un écrivain de ce nom. Cette exigence même est une façon d'hommage à son talent.

J. R.

L'Impasse des Couronnes, par Léon Allard. Paris, Plon et Cie, 1880. 1 volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Si l'on ne connaissait la parenté qui allie le nouveau romancier à notre grand et cher confrère, Alphonse Daudet, on devinerait, en lisant cette première œuvre du jeune écrivain, le culte profond et

raisonné qu'il a pour l'auteur célèbre de tant d'œuvres hors ligne et l'exemple puisé dans l'étude de cette littérature à la fois puissante et charmeuse.

Oui, M. Léon Allard s'inspire d'Alphonse Daudet, mais intelligemment, comme on s'inspire d'un maître sans le copier servilement, sans même l'imiter; on sent seulement qu'il l'a beaucoup lu et énormément admiré, qu'il en est jaloux peut-être, de cette noble et forte jalousie qui s'appelle émulation. Aussi pourrions-nous presque prédire l'avenir à ce nouveau romancier qui se montre dès le début un travailleur. Il n'a retenu de son maître, et du nôtre, que le soin de sa phrase, le respect de ce qu'il écrit et cette passion de l'art, sans laquelle il n'y a pas de véritable écrivain. Avec de telles armes, on va loin et d'un pas sûr; ce n'est pas toujours le chemin de la richesse, mais ce peut être celui de la renommée, de la vraie et bonne.

L'Impasse des Couronnes, roman très simple et très modeste, raconte tout bonnement la vie d'un industriel et de sa famille dans leur sphère étroite; M. Léon Allard a peint les mœurs, les luttes et les angoisses commerciales de ce monde tout particulier avec l'assurance de quelqu'un qui a vu avec l'œil de l'observateur, retenant et prenant sur nature tout ce qu'il décrit. Je n'ai pas vu l'impasse de la rue Saint-Maur, mais je reconnaîtrais immédiatement les deux madriers dressés debout qui forment son entrée et je n'aurais pas besoin de regarder le nom peint à l'angle pour apprendre que je me trouve impasse des Couronnes. Tous ces personnages vivent et vivent bien dans leur milieu de petits bourgeois sans façons, de braves commerçants auxquels les grandes manières sont inconnues et inutiles.

J'aurais voulu pouvoir tirer plusieurs citations de ce volume intéressant et fort bien écrit; je me contenterai d'une description qui est une peinture très fidèle d'un coin de vie parisienne et qui donnera immédiatement la mesure de la valeur de l'écrivain :

« ...... Toute cette journée-là fut bien attristée pour Mme Fiéron.

« Le matin, quand elle avait quitté la fabrique, il lui restait de la phrase prononcée par Louise un froissement trop vif pour qu'elle pût l'oublier dans la distraction du dehors, dans l'éparpillement de la pensée, au mouvement coudoyant de la rue. Le trajet lui parut interminable et fastidieux, bien qu'elle fût habituée, en vraie bourgeoise de Paris, à secouer, au cahotement des courses en omnibus, les petits ennuis, les tracas journaliers de la vie et ses préoccupations de commerçante. Elle était assise à une de ces places, près de l'entrée, où l'intérieur au complet resserre la gêne des voisinages. Dans la tassée humaine de la voiture publique, le contact des indifférents dont elle était entourée lui causait le malaise d'une oppression. La corpulence étalée d'un gros homme, commun, rougeaud, apoplectique, inclinait vers elle, aux secousses des pavés et aux pentes de la rue, le laisser-aller d'un demi-sommeil hébété. Elle abandonnait le plus qu'elle pouvait de banquette à l'écartement de ces genoux énormes dont la pression lui rappelait, par son inconvenante familiarité, certaines audaces de Hardy. En se serrant de l'autre côté, elle se meurtrissait aux rugosités d'un panier encombrant qu'une vieille à nez recourbé, à figure de chouette, maussade, tenait en large sur ses genoux de ses deux mains crochues. A chaque station, elle espérait être délivrée d'un de ces deux incommodes voisins. Mais le sommeil d'hippopotame de l'homme et la corbeille de la femme prolongèrent son supplice jusqu'au coin de rue où elle devait descendre. Elle n'avait d'autre soulagement qu'un flottement d'air sur la nuque qui, en dissipant autour d'elle, par la vitre baissée, l'atmosphère lourde de l'omnibus, lui semblait en même temps un rafraîchissement de ses idées.

« Quand elle fut arrivée au magasin, elle ne s'y trouva pas rassérénée, malgré le soleil qui illuminait les vitrines et donnait aux reflets métalliques des nouvelles faïences leur plus grande richesse d'irisation. A travers les glaces épaisses, par-dessus la hauteur des gradins rouges, un rayon de lumière projeté jusqu'au fond de la pièce s'éparpillait sur tous les objets en cascade de lumière tapageuse, striée de brisures d'arc-en-ciel. L'entrée des acheteurs, attirés peut-être plus qu'à l'ordinaire par le chatoiement ensoleillé de la devanture, lui était une gêne importune. Elle aurait trouvé soulageant et bon de passer la journée sans fatigue de parler, sans lassitude de faire la vente, dans le retrait du petit bureau du fond, et d'engourdir sa pensée par le lent apaisement de quelque occupation de chiffres.

« Vers quatre heures, le temps s'assombrit tout à coup. De gros nuages noirâtres, cuivreux, répandirent dans le magasin, sur la rue large, sur tout le quartier, l'opacité d'une ombre gigantesque. Une rafale de vent, comme un élan de tempête visible par ses tourbillons de feuilles et de poussières soulevées, passa, en secouant les arbres, au long des trottoirs. Angèle, derrière la porte vitrée du magasin qu'elle venait de refermer sur la sortie d'un client, regardait cette mélancolie du dehors et l'effarement hâtif des passants sous la menace de l'orage. En face d'elle, de l'autre côté de la rue, rebondissait sur le pavé, parmi les débris de branches cassées d'un platane, la chute lourde d'un tuyau de cheminée, tout noir, tordu par l'aplatissement du choc. De grosses gouttes commençaient à tomber, espacées et rares, s'étalant sur les dalles en éclaboussures humides, comme des taches d'insectes écrasés. Puis les nuages, crevant de partout avec la soudaineté d'une vanne d'écluses ouverte, l'averse diluvienne se précipita serrée et drue, en longues franges d'eau, en rayures brillantées dans le jour bas, débordant par nappes des gouttières remplies, rejaillissant, en gerbes et en aigrettes, des gueules engorgées des gargouilles. Quelques fuyards gagnaient encore l'abri des portes cochères, trempés à tordre, le pantalon collant aux jambes et le paletot à l'échine, flicflaquant, en courant, dans une mince couche d'eau qui moirait les trottoirs comme une surface de rivière. Les ruisseaux, gonflés en un clin d'œil, se précipitaient, jaunâtres et troubles, et se creusaient en remous au-dessus des orifices noyés des bouches d'égouts. Des voitures passaient d'un grand trot de fuite sous la pluie, lavées et brillantes, glaces relevées, emportant vers l'inconnu de leur but la vision disparue d'une silhouette de cocher, empaqueté d'un caoutchouc blanc, et les disques brouillés de leurs roues immobilisées dans une vitesse de rayonnement. Les gros chevaux d'omnibus, la croupe fumante, les jambes et le poitrail éclaboussés de boue liquide, continuaient leur même allure mesurée au temps limité de leur course, Sur les bancs vides des impériales se remarquait parfois la solitude résignée et patiente d'un parapluie ouvert, tandis que tous les autres voyageurs, réfugiés en bas, remplissaient les intérieurs de leurs buées de vêtements mouillés. »

Certes, M. Léon Allard n'est pas le premier venu et je n'ai pas besoin de le féliciter beaucoup de sa première œuvre pour l'encourager à continuer dans une voie où il débute si crânement.

Il y aurait dans son livre certaines faiblesses à relever, un abus de descriptions qui alanguit le récit, et quelques tournures de phrases souvent répétées et empruntées à tort à d'autres, mais ce sont péchés mignons dont le jeune écrivain se délivrera bien vite, quand il sera plus sûr de ses forces et plus maître de sa plume. Son prochain roman sera certainement plus personnel ; on ne se débarrasse que peu à peu de ce qu'on a lu et de ce qu'on admire sans contrôle : en tous cas, *l'Impasse des Couronnes* fait le plus grand honneur à son auteur et ne peut manquer d'être très appréciée par tous ceux qui la liront.

Les Belles Millionnaires, par Léopold Stapleaux. Paris, Ollendorff, 1880. 1 volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

Un volume à parcourir, moins que cela, à feuilleter, car rien de saillant ne peut arrêter le lecteur, le fond manquant autant que la forme. Ce n'est ni écrit ni pensé; de l'écrivasserie tout au plus, certainement pas de littérature. Il me semblait cependant, si mes souvenirs sont fidèles, que M. Stapleaux avait fait ou faisait mieux que cela. Peut-être avais-je lu ses ouvrages avec des yeux plus jeunes et plus indifférents; son nouveau livre est de ceux qu'on s'étonne d'avoir eu le courage de lire jusqu'au bout, tellement l'intérêt y fait défaut, tellement le style en est incolore.

LIVRES RECOMMANDÉS :

L'Apostat (*Confession de l'abbé Jacques, recueillie par la sœur X....*). Paris, Degorce-Cadot, 1880. 1 volume in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

La Jeunesse de Fanny Kemble, par Mme Aug. Craven. Paris, Didier et Cie, 1880. 1 volume in-18. — Prix : 3 fr.

Rosa Trévern, par M. Marayan. Paris, Firmin-Didot et Ce, 1880. 1 volume in-18 jésus. — Prix 3 fr.

Un Drame dans la rue de l'Échiquier, par Charles Warzin. Paris, Ollendorff, 1880. 1 volume in-18 jésus. — Prix : 2 fr.

G. T.

THÉATRE

Le Fils de Coralie, comédie en 4 actes, en prose, par Albert Delpit. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr. (Paul Ollendorff, édit.)

Je ne sais pas trop pourquoi M. Albert Delpit a intitulé sa pièce : comédie, car *le Fils de Coralie* est bel est bien un drame, et un drame très émouvant encore. Le sujet peut en être dit en quelques mots. Une fille galante du nom de Coralie, après avoir ruiné bon nombre d'imbéciles et même de gens d'esprit, s'est tout à coup retirée de la circulation et a disparu pour tout le monde. Le motif de cette retraite est l'existence d'un fils qu'elle a eu d'un père dont elle ne se rappelle même pas le nom et pour qui elle se sent soudain prise d'une immense tendresse. Elle ne l'a même pas reconnu, mais à mesure que cet enfant grandit elle songe à son avenir, à la tache de sa naissance, et elle cherche à cacher à tous et à lui-même la parenté qui les unit. Elle se cache dans le fond de l'Auvergne et là, sous le nom de madame Dubois, elle vit de l'existence d'une riche fermière veuve. Quant à Daniel, son fils, il la croit sœur de sa mère qui, ayant commis une faute, est morte en le mettant au monde. Au moment où le drame commence, Daniel a vingt-cinq ans, il est capitaine d'artillerie et décoré pour sa belle conduite pendant la guerre de 1870-71. Il est amoureux de Mlle Édith Godefroy, de Montauban, dont le père, une bonne ganache d'archéologue, lui a ouvert sa maison, et voulant demander la jeune fille en mariage il est allé chercher Mme Dubois pour qu'elle fasse auprès de Godefroy la démarche ordinaire. Mme Dubois arrive. Tout marche comme sur des roulettes. Mais il se trouve juste à point un certain Louis de Montjoie, qui, sous le nom de Louis de Bruniquel, a follement adoré Coralie du temps de sa vie galante. La vue de Mme Dubois le frappe. C'est Coralie. Qu'est-ce que cela veut dire? Elle le reconnaît également. Elle comprend qu'il va dévoiler son incognito et alors adieu la mariage de Daniel avec Édith! Elle rappelle à elle sa puissance de séduction d'autrefois. Elle essaie de le tromper au moyen d'une fausse tendresse. Mais de Montjoie, qui est le rival de Daniel et qui d'ailleurs aime Édith, ne s'y laisse pas prendre. Il annonce carrément à Coralie qu'il va prévenir Godefroy que la tante ou plutôt que la mère de Daniel est une de ces femmes qu'une honnête famille ne peut admettre dans son sein. Cependant il a des scrupules, il se demande si ce qu'il prend pour un acte de loyauté n'est pas une pensée mauvaise, car, Daniel écarté, il reste seul concurrent à la main d'Édith. Il se taira, laissant à Coralie le soin de tout dire. Or la vérité se découvre bientôt d'elle-même, c'est-à-dire que Coralie se trahit dans un interrogatoire que lui fait subir un notaire scrupuleux, qui, sachant que Daniel, quoique enfant naturel, est très riche, éprouve le besoin de savoir d'où lui vient cette fortune. Coralie a eu beau entasser mensonges sur mensonges, elle ne peut arriver à tromper le clairvoyant Bonchamp. Et Godefroy vient bientôt annoncer à Daniel qu'il lui reprend sa parole. Le fils et la mère restent en présence. « Pourquoi cet affront? demande le jeune homme. — Parce qu'on sait que ta mère s'est appelée Coralie !... répond Mme Dubois. — Je suis le fils de Coralie, moi! » s'écrie Daniel avec horreur. Et, voyant la malheureuse femme foudroyée tomber en sanglotant à ses genoux, il comprend qu'il a devant lui Coralie. Alors, dans une très belle scène, il relève la pécheresse en lui disant : « Tu ne m'as pas donné ton nom, je te donne le mien. Tu ne m'as pas reconnu à ma naissance : moi je te légitime. Embrasse-moi, ma mère! » Mais Coralie comprend qu'elle est un obstacle au bonheur de son fils et elle disparaît pour toujours. Daniel épousera Édith. Telle est cette pièce qui a fait couler bien des larmes au théâtre, après avoir eu un grand succès en roman. Je discuterais bien certaines invraisemblances. Par exemple, l'ignorance dans laquelle Daniel a vécu de ce que fut sa mère, après avoir trouvé une fortune dans son berçeau. Je ferais bien à M. Albert Delpit le reproche d'avoir créé un héros trop parfait, mais, ces quelques réserves faites, je n'ai plus qu'à louer. Le caractère de Coralie est tracé avec une grande énergie, et le personnage épisodique du notaire Bonchamp est un excellent type de comédie. Il y a en outre un grand nombre de mots de théâtre d'une belle allure, et qui montrent une fois de plus que M. Albert Delpit est un véritable tempérament

dramatique; en somme, c'est une des meilleures pièces qu'on ait données depuis longtemps.

Théâtre d'Alphonse Daudet. — 1 vol. Prix : 3 fr. 5o. (Charpentier, éditeur.)

Il y a des pièces de théâtre dont la lecture est absolument impossible, faute d'une littérature suffisante. Ce n'est pas à celles de M. Alphonse Daudet que ce reproche peut s'adresser. Si, à l'exception de *la Dernière Idole,* qui réussit très brillamment jadis à l'Odéon, les pièces qui composent le volume nouveau ont eu fort peu de vogue à la scène, en échange elles retrouveront à la lecture le succès qui leur a manqué jusqu'ici. M. Alphonse Daudet, quoi qu'il fasse, ne me semble pas destiné à devenir jamais un de nos auteurs dramatiques en renom. Le succès même de la *Dernière idole* ne prouve rien contre cette opinion. Cette touchante saynète ne dénote pas chez son auteur une nature dramatique. Le sujet simple et même un peu naïf a ému, voilà tout. La façon toute littéraire dont il est traité a été pour quelque chose dans le succès; mais il faut bien le dire, ces qualités de détail se noient au théâtre et ne suffiront jamais à donner la vie à une œuvre scénique. *Le Frère ainé* et *le Sacrifice,* où les mêmes qualités se retrouvent au même point, l'ont suffisamment démontré. Il y a cependant dans le volume une comédie dont je n'ai pas compris l'insuccès et qu'une nouvelle lecture vient de me faire apprécier d'avantage. Je veux parler de *l'Arlésienne,* qui est à mon avis un petit chef-d'œuvre de grâce, de sentiment et de passion, et que je place sans hésiter à côté de *François le Champi* de George Sand. Pourquoi *l'Arlésienne* n'a-t-elle pas eu le sort de *François le Champi?* Je l'ignore. Peut-être est-ce une question de lieu, et la pièce jouée au Vaudeville eût peut-être à l'Odéon été plus goûtée du public. Je ne trouve pas dans le volume *Lise Tavernier,* un gros mélodrame dont la chute à l'Ambigu a été profonde, mais que j'aurais voulu lire pour pouvoir le juger mieux que je ne l'ai fait à la représentation, à travers une interprétation déplorable. Il fera sans doute l'objet d'un second tome, avec *Fromont jeune et Risler ainé* et *le Nabab,* qui tous deux eurent au Vaudeville une carrière assez belle. Mais l'avouerai-je? ces deux pièces, tirées des deux romans qui portent les mêmes noms, par des auteurs dramatiques plus experts, ne sont pas à proprement parler l'œuvre de M. Alphonse Daudet, et si elles ont eu toutes deux un certain retentissement, elles l'ont emprunté au grand succès, et mérité, du livre, dont elles n'ont, à mon sens, aucune des belles qualités. Si je pouvais formuler un désidératum, ce serait de voir M. Daudet transporter lui-même au théâtre son beau roman des *Rois en exil* sans le secours de M. Belot ni de M. Gondinet. Si la pièce ne réussissait pas autant que *le Nabab* et *Fromont jeune,* du moins serait-elle plus intéressante, au point de vue littéraire.

La Comédie-Française à Londres (1871-1879). Journal inédit de E. Got. Journal de F. Sarcey, publié avec une introduction par Georges d'Heylli. 1 vol. in-18 sur papier vergé. — Prix : 3 fr. (Paul Ollendorff, éditeur.)

Je ne sais pas à quel point de vue s'est placé M. Georges d'Heylli en composant ce petit ouvrage. Il a voulu peut-être préparer pour les Georges d'Heylli de l'avenir des documents certains. Si ce n'est pas dans ce but, le diable m'emporte si j'en vois un autre! Publier le journal inédit de M. Got pendant le voyage de 1871, y joindre la correspondance de Sarcey pendant celui de 1879, mettre en tête de ces relations sans aucun intérêt un court historique des émigrations en Angleterre de la Comédie-Française, en bas des pages de petites notes explicatives, imprimer le tout sur papier vergé, en un joli format et avec un véritable soin typographique, et vendre le tout 3 francs, cela en valait-il la peine? Je me demande qui cela peut intéresser, sinon peut-être les comédiens et l'auteur. Après tout, j'ai peut-être tort. Il doit y avoir un public pour acheter et lire ces choses-là, puisqu'on les publie.

Une Présentation, monologue par M^lle Jenny Thénard, de la ComédieF-rançaise. 1 brochure in-18. — Prix : 1 fr. (Ollendorff, éditeur.)

Je ne voudrais pas être désagréable à M^lle Jenny Thénard (de la Comédie-Française); mais je lui donnerais volontiers le conseil qu'Alceste fait entendre à l'homme au sonnet:

Et qui diable vous pousse à vous faire imprimer?

Cette *Présentation* que vous présentez au public, mademoiselle, est véritablement peu présentable. Soixante lignes de monologue, c'est si court, direz-vous bien, pour vous excuser. Il y a des cas où le court est trop long, et votre *Présentation* est plus longue que la Pucelle de Chapelain. Mais voilà! on veut être à la fois auteur et actrice. On se prépare, pour soi-même, un rôlet destiné à mettre en relief les côtés divers de son talent. On dit cette petite chose devant un public bienveillant, qui sourit par courtoisie. On se croit basbleu, comme Sarah Bernhardt se croit peintre. Et vite, on court chez cet excellent Paul Ollendorff. Imprimez-moi ça, monsieur l'éditeur. Et M. l'éditeur, qui est un charmant homme, par égard pour vos beaux yeux, mademoiselle, fait de votre monologue, avec beaucoup de blanc, une petite plaquette dont il garde soigneusement tous les exemplaires en magasin.

Théâtre de campagne. 6^e série, avec une préface nouvelle de M. E. Legouvé, de l'Académie française. 1 vol. in-18^e. — Prix : 3 fr. 5o. (Paul Ollendorff, éditeur.)

Il y a dans ce recueil une bien amusante fantaisie d'Abraham Dreyfus, intitulée *Un Crâne sous une tempête.* C'est un mari qui rentre en retard et subit, sans pouvoir placer un mot, une avalanche d'invectives de la part de madame. Tout le rôle de monsieur est muet et figuré dans le dialogue (?) par des points. Ceci est fort original, et avec un comédien comme Coquelin cadet, ce doit être d'un comique irrésistible. Je trouve également une comédie en un acte d'Ernest d'Hervilly, *les Enfants avant tout,* qui ne manque ni d'esprit ni de gaieté, et un proverbe agréable, mais un peu longuet, de Paul Ferrier, *Comme on fait son lit...* Les deux monologues de Charles Cros, *l'Homme perdu* et *l'Homme aux pieds retournés,* ne sont guère plaisants, et je ne sais rien de triste comme une farce qui ne fait pas rire. J'en dirai autant du conte en vers de M. Paul Delair, *Une Femme bien pleurée.* En somme, le 6^e volume du *Théâtre de campagne* ne vaut ni plus ni moins

que les cinq qui l'ont précédé, et les pièces autres que celles que j'ai citées ne perdront guère à mon silence. Je veux cependant dire deux mots du *Sergent* de M. Paul Deroulède. Ce long récit, débité un peu partout par Coquelin aîné, qui lui donne une sorte de vie, est bien la plus étonnante poésie que j'aie lue de ma vie. J'ai personnellement une grande sympathie pour M. Paul Deroulède et il m'est pénible de le critiquer ainsi que je vais le faire. Mais je crois lui rendre service en lui signalant de grosses erreurs dans lesquelles il tombe et que l'engouement dont il est l'objet de la part du public empêche la critique de redresser. En effet, trouver mauvais des vers de M. Deroulède est presque un crime de lèse-patriotisme. Eh bien, dussé-je encourir ce grave reproche, je n'hésiterai pas à déclarer que *le Sergent*, qui est peut-être un récit très patriotique, est un exécrable poème, au point de vue de la langue française d'abord et de la forme poétique ensuite. Je ne relèverai que pour mémoire cette singulière façon de faire parler en vers un conscrit et son sergent et qui consiste à dire : « Je *m'ai* couché... ; je *m'ai* dit... ; *c'est* pas comique, etc. » Victor Hugo a écrit les *Pauvres Gens* et *la Nuit du* 4 et je ne sache pas qu'il ait estropié la grammaire pour donner plus de vérité à ses poèmes. Mais, et ceci est plus grave, M. Deroulède méprise les images, et dans ces quelques trois cents vers il n'y en a pas une. Il oublie que l'image est ce qui constitue la poésie et qu'il ne suffit pas d'écrire en une prose cadencée et rimée d'une façon telle quelle pour faire œuvre de poete. Il se vante également, avec une certaine naïveté, de ne pas mettre de chevilles à ses vers. Soit, mais qu'entend-il par chevilles? Sont-ce les épithètes? Mais le choix de l'épithète est justement ce qui fait l'écrivain. Il est aussi déplaisant de lire un morceau sans adjectif qu'un morceau bourré d'adjectifs. La sobriété de M. Deroulède est de la sécheresse et presque de la stérilité. Je sais bien que l'auteur de *l'Hetman* ne tiendra pas compte de ces observations qui lui ont déjà été faites par de plus autorisés que moi. Il s'enferme dans un système à mon sens déplorable, et il refuse d'en sortir. C'est son affaire; mais tant qu'il persévérera dans cette manière de procéder, malgré la vogue dont il jouit auprès du public, il n'acquerra pas auprès des lettrés la gloire qu'il ambitionne et aucun d'eux ne le reconnaîtra comme un bon poète.

Daniel Roohat, comédie en 5 actes, en prose, par M. Victorien Sardou, de l'Académie française. 1 vol. in-8°. Prix: 4 francs. (Calmann Lévy, éditeur.)

Voici une œuvre impatiemment attendue, et qui n'a pas rencontré auprès du public l'accueil sur lequel comptait son auteur. Elle a été violemment attaquée par les uns, médiocrement défendue par les autres; somme toute, amis et ennemis sont à peu près tombés d'accord, en tenant compte de la prévention de ceux-ci et des bonnes dispositions de ceux-là. M. Victorien Sardou, profondément désillusionné, aurait, paraît-il, déclaré qu'il renonçait au théâtre sérieux, ainsi qu'il l'avait déjà fait savoir lors de l'insuccès pécuniaire de son beau drame de *la Haine*. Allons donc! monsieur Sardou, ce sont là des serments d'ivrogne, et nous espérons bien que vous ne tiendrez pas celui qui vous est échappé dans un mouvement de mauvaise humeur. Faut-il raconter le sujet de *Daniel Rochat*, que tout le monde connaît aujourd'hui? Pourquoi pas? Il serait d'ailleurs malaisé de critiquer la pièce sans rappeler au moins succinctement quelle en est la donnée, afin d'en mieux faire toucher les côtés faibles et de faire comprendre les motifs pour lesquels elle n'a pas réussi. Daniel Rochat est un tribun, apôtre de l'athéisme, si ces deux mots peuvent être accouplés, qui épouse un beau jour, sans tambour ni trompette, en Suisse, une jeune miss américaine qu'il a rencontrée dans les glaciers. Miss Léa Henderson admire le tribun, le libre penseur. « Pas d'église à notre mariage, dit Rochat. — Pas de pratique superstitieuse », répond la jeune protestante. Le mariage civil a lieu. Et quand c'est fini : « Quel est ce monsieur noir? demande Daniel Rochat. — C'est le pasteur qui va bénir notre union », répond Léa. Coup de scène! Pas d'église, oui, mais pas de temple, non! Daniel s'explique avec sa femme. A trois reprises, il essaye de faire fléchir l'obstination chrétienne de Léa, qui ne se considère pas comme mariée tant que le pasteur n'aura pas sanctifié le mariage civil. Et Daniel qui ne veut pas donner un démenti aussi flagrant aux idées qu'il défend, et Léa qui de son côté ne veut pas d'un époux athée, se séparent en invoquant un article de la loi fédérale qui permet la dissolution d'un mariage sous certaine condition qui se trouve remplie. Le gros défaut de la pièce, c'est qu'elle roule sur un malentendu qu'un seul mot précis eût évité. « Pas d'église, a dit Rochat. — Pas d'église, » a répondu la jeune fille. Mais le temple n'est pas l'église, selon les protestants. Aussi Léa trouve-t-elle fort étrange le refus de Daniel. Il semble que deux fiancés qui se voyaient aussi librement que Daniel et Léa aient dû s'expliquer nettement sur ce point. Il n'en est rien malheureusement, et la pièce part de là. Dans une question aussi grave que celle qu'a prétendu résoudre M. Sardou, il n'est pas permis de supposer pareille invraisemblance; et ceci donne dès le début à la pièce un air de convention qui empêche le spectateur de croire à la réalité des personnages qu'il a devant lui. Cependant, admettons que les choses aient pu se passer ainsi. Quel parti M. Sardou a-t-il tiré de la situation qu'il avait choisie et qui lui était nécessaire pour préparer son drame? Certes, à ne juger la pièce qu'au point de vue artistique, les trois scènes entre Léa et Daniel sont admirablement faites et M. Sardou les a traitées avec une ampleur de talent que je ne retrouve nulle part dans son œuvre à un aussi haut degré, si ce n'est dans *la Haine*. Mais pourquoi faut-il que, tout en les admirant comme facture, je ne sois pas ému par elles? Non, je ne suis pas ému, malgré les cris de passion exhalés tour à tour par Daniel et par Léa. La passion matérielle de Rochat ne me secoue point; la passion céleste de Léa me laisse froid. Daniel n'aime pas plus Léa, à sa façon, que Léa ne l'aime à la sienne. Je ne vois pas en Daniel un athée pour qui le bonheur consiste dans la possession de celle qu'il adore, dont il espère faire la compagne de sa vie et la mère de ses enfants, et que l'espoir de toucher à la réalisation de ce rêve tout humain affole de désir; je vois en lui un être de raison, une abstraction philosophique, substituant sans cesse la logique serrée à l'entraînement de la chair qu'il n'éprouve point. Daniel aime Léa Henderson, lui!... S'il l'aimait avec son sang, avec sa chair, avec son tempérament, avec n'importe quoi, enfin, est-ce qu'il s'amuserait à vouloir la convaincre? Est-ce qu'il songerait à ses électeurs? Est-ce qu'il refuserait d'aller au temple?... Il s'écrierait, et avec quel enthousiasme : — Allons au temple, ma chérie; à la pagode, à la mosquée, où tu voudras!... Tu crois en Dieu? Je confesserais Javeh, Adonaï, Brahma,

Siva, Wischnou, le soleil, le bœuf Apis, Jupiter, Zeus, une courge, un bonhomme de bois! Tu veux un pasteur? Je m'agenouillerais devant un pope, un quaker, un brahmane, un derviche, un uléma, un talapoin!... Je t'aime!... Sois à moi!... » Et il serait dans le vrai, parce qu'il serait amoureux,— ce qu'il n'est pas. Et Léa aime-t-elle Daniel?... Pas davantage. Elle raisonne aussi, cet ange!... Elle a lu et appris par cœur des bouquins de théologie. Elle veut sauver l'âme de son mari. Elle veut qu'il croie. A quoi donc?... Au ciel ennuyeux des protestants. Elle n'admet pas l'amour sans Dieu. Elle songe à l'éternité avant de songer au présent. Qu'est-ce que c'est que ça que s'aimer sur la terre? Je veux être sûre de t'aimer encore là-haut, partout, toujours!... Et voilà cette protestante qui devient mystique! Vive la religion catholique alors, si le libre examen produit cet effet-là! Elle résiste cependant à une surprise des sens que Daniel essaye de faire naître. Elle repousse Satan qui va la faire succomber. Je le regrette, car je suis certain que tout se serait terminé correctement, et qu'il ne se serait passé rien de *shocking*. En effet, il n'y a pas là en présence un homme et une femme. Il y a d'un côté — le côté mâle — un traité de morale naturelle et de l'autre *l'Idée de Dieu*, de M. Caro (de l'Académie française). Et je ne sache pas que dans aucune bibliothèque deux tomes juxtaposés aient jamais fait rougir la pudeur de qui que ce soit. Donc, ni Léa ni Daniel ne sont amoureux, cela est hors de doute. Et leur séparation ne nous cause aucune émotion.

Tel est, à mon sens, ce qui a empêché la pièce de réussir: *Daniel Rochat* n'est pas une action dramatique humaine et vivante, c'est un plaidoyer pour et contre le mariage religieux, où l'auteur, quelles que soient d'ailleurs ses prédilections, se garde bien de prendre parti dans un sens ou dans l'autre. On devine qu'il est pour, à voir la façon irrévérencieuse dont il traite le mariage civil, mais est-ce suffisant? S'il voulait prouver quelque chose, il fallait qu'il mît aux prises deux grandes figures personifiant l'une l'athéisme et l'autre la foi, et que l'une ou l'autre succombât. N'importe laquelle. C'était à lui de choisir sa victime et de l'écraser sous la splendeur du vainqueur. Là il n'y a ni vainqueur ni vaincu, et la question posée reste sans solution. Il n'en est pas moins vrai qu'il faut savoir gré à l'auteur d'avoir tenté un effort vers les hautes régions de l'art. La cause de son échec est moins peut-être dans le sujet même qu'il avait pris que dans la façon dont il l'a traité. Il a dédaigné d'être l'amuseur qu'il est d'ordinaire pour devenir un philosophe. Le public n'aime pas qu'on lui change ses habitudes. Et comme il n'attend pas de M. Sardou des leçons de morale, il refuse de l'écouter quand il prêche. Et, il faut bien le dire, on prêche un peu trop dans *Daniel Rochat*. Sans compter les deux personnages principaux, il y a Bidoche qui prêche la libre pensée, Fargis qui prêche la tolérance, Charles Henderson qui prêche l'abnégation, Mistress Powers qui prêche la charité, Esther Henderson qui prêche le travail. Prêchi Prêcha! ma chemise entre mes bras!... Et si je ne me retenais, je prêcherais bien à mon tour M. Sardou. Je lui dirais: Votre *Daniel Rochat* est l'œuvre d'un homme de grand talent qui s'est trompé, non sans honneur. Faites votre profit de la leçon qui vous a été donnée par le public impartial et ne vous laissez pas aller à des récriminations vaines. Qu'importe que vos ennemis, que vous vous êtes faits vous-même et vous seul, aient applaudi avec peu de générosité, soit, mais avec une joie aisée à comprendre, à votre chute? Vous avez, par quelques épigrammes faciles irrité encore leur rancune. A quoi bon? Renouvelez cette tentative. Et puisque ces grands problèmes sociaux vous préoccupent, tâchez de les résoudre ou du moins posez-les nettement, sans parti pris, avec l'impartialité sereine d'un libre esprit, et comme ce n'est pas le talent qui vous manque, vous nous donnerez une belle œuvre à laquelle nous applaudirons tous, amis ou ennemis. M. Sardou m'écouterait-il? J'en doute. Et cependant il y a un proverbe qui dit qu'un jeune curé fait les meilleurs sermons.

A. D'A.

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

Recits de l'Histoire romaine au v^e siècle, *Alaric, l'Agonie de l'Empire*, par Amédée Thierry, membre de l'Institut. 2e édition. Paris, Didier, 1880. Grand in-8° de xiv-485 p. — Prix: 4 fr.

Le volume dont nous venons de transcrire le titre n'est pas une publication nouvelle, mais seulement la réimpression de l'un des écrits les plus remarquables d'Amédée Thierry. Il n'aurait droit à ce titre qu'à une simple mention; mais le caractère et la portée de l'œuvre sont tels qu'il est bien permis d'entrer à leur endroit dans quelques détails. *Alaric* forme la première partie d'une grande trilogie historique destinée à reconstruire une période importante de l'Empire romain et à faire passer sous nos yeux, dans une série de narrations chronologiquement enchaînées, son agonie, son démembrement et sa mort.

Pendant longtemps, une sorte de répulsion morale s'est attachée aux études historiques qui avaient le Bas-Empire pour objet; cette époque était considérée comme l'idéal de l'avilissement, de la lâcheté et de la misère. Pourquoi? Il serait malaisé de le dire: les préjugés ne s'expliquent point. Amédée Thierry, que ses patientes recherches avaient éclairé sur l'inanité de l'opinion acceptée à la légère non seulement par le public instruit, mais aussi par les vrais érudits, porta vaillamment la lumière sur cette époque incomprise, parce qu'elle était mal connue. Il s'efforça de prouver que le Bas-Empire ne fut pas aussi méprisable qu'on s'accorde à le prétendre, qu'il produisit des hommes dont les sociétés modernes pourraient s'enorgueillir à bon droit, et eut une heureuse influence sur la marche de la civilisation. Ces assertions, que l'on était presque tenté d'assimi-

ler à un paradoxe, étaient fondées sur l'exacte appréciation des faits; car, lorsque l'esprit militaire se fut affaibli chez les Romains, le Bas-Empire façonna les Barbares à la défense du pouvoir; aux conquêtes brutales de la force il substitua les victoires pacifiques de l'Évangile, et au torrent dévastateur venu du fond de l'Asie pour submerger le monde occidental il opposa des armées demi-barbares, mais capables d'arrêter la plus terrible des invasions que le monde romain eût éprouvées. Il eut ainsi l'éternel honneur de conserver intact le dépôt des grandes traditions humaines, qui semblait à la veille d'une inévitable ruine.

Voilà certes une réhabilitation formelle du Bas-Empire. Veut-on essayer de la battre en brèche, en remontant aux sources, l'on se trouve insensiblement amené aux mêmes résultats qu'Amédée Thierry. Car le savant historien avait longuement compulsé tous les documents de l'époque dont il renouvelait l'histoire; et la thèse qu'il soutenait, il ne l'avait pas imaginée *a priori;* les témoignages contemporains la lui avaient imposée. La lumière a donc été faite sur le Bas-Empire, grâce aux chroniqueurs qui fournissent, en dépit de leur brièveté énigmatique, de précieuses indications, grâce aux derniers représentants de la littérature romaine, dont les écrits révèlent la vie sociale de l'époque sous ses divers aspects, grâce surtout aux *trésors* fournis par les auteurs de *l'Histoire byzantine,* ce grand corps de documents presque officiels, émané de témoins bien informés et rompus pour la plupart aux affaires publiques. Aussi les *Récits du* v*e siècle* resteront-ils comme un des plus beaux monuments de la science contemporaine, comme une preuve indiscutable des reconstitutions historiques auxquelles peut arriver la patience d'un grand écrivain servie par une haute intelligence et une merveilleuse érudition.

La Tour de Constance et ses prisonnières, *liste générale et documents inédits,* par Charles Sagnier. In-8° de 220 pages. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1880.

La tour de Constance, un des vieux monuments d'Aigues-Mortes, a servi de prison, pendant la première moitié du xviii^e siècle, à des centaines de femmes coupables d'appartenir à la religion réformée et d'avoir écouté le sermon d'un pasteur ou chanté de pieux cantiques. Il est à peu près impossible aujourd'hui de connaître le nombre des victimes infortunées que les intendants du Languedoc ou les cours du Présidial jetèrent dans le triste donjon où elles devaient choisir entre une mort lente et une honteuse abjuration. Cependant un curieux et un bibliophile très lettré, M. Charles Sagnier, est parvenu, grâce à de persévérantes recherches, à dresser une liste assez longue de ces captives et à recueillir sur un certain nombre d'entre elles quelques détails biographiques d'un grand intérêt.

Ce travail n'intéressera pas seulement tous les coreligionnaires des infortunées dont le souvenir est évoqué, mais il restera comme un document historique de ces drames lugubres enfantés par l'intolérance religieuse. Cette question ne sera jamais trop éclaircie, et si quelques historiens peuvent se prononcer en parfaite connaissance de cause, il n'est point inutile pour les érudits d'étudier les traces locales de ces barbaries.

Le volume de M. Charles Sagnier est donc doublement précieux pour l'étude de l'histoire religieuse et par les faits d'intérêt local qui y abondent. E. R.

BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

Manuel du libraire et de l'amateur de livres. Supplément publié par MM. P. Deschamps et G. Brunet. Paris, F.-Didot, 1878-1880. 2 vol. in-8°.

M. Pierre Deschamps, ancien bibliothécaire de Solar, est l'auteur de travaux bibliographiques de la plus solide et de la plus consciencieuse érudition; il n'est personne, parmi les bibliophiles ou les travailleurs, qui n'ait eu à se louer de l'infatigable érudition de M. Gustave Brunet. La librairie Didot ne pouvait donc faire un meilleur choix lorsqu'elle cherchait deux hommes de bonne volonté pour rajeunir ce fameux *Manuel,* dont cinq éditions ont consacré l'utilité et qui a eu cette bonne fortune, assurément sans autre exemple en bibliographie, d'enrichir son auteur au lieu de le ruiner. Il ne s'agissait pas de refondre cette *Bible* vénérable du vendeur et de l'acheteur, mais de compléter les articles défectueux ou démodés, de décrire un grand nombre d'ouvrages français ou étrangers restés inconnus à M. Brunet ou négligés par lui comme ayant peu de valeur et qui sont aujourd'hui fort recherchés et appréciés (ce sont les termes du sous-titre). Les grandes ventes qui ont lieu précisément depuis l'apparition de la dernière livraison du *Manuel,* la plus-value extraordinaire prise par tous les objets de curiosité au lendemain de la guerre de 1870, les ouvrages spéciaux publiés pour répondre à l'empressement des amateurs et dont il importait d'extraire la substance, justifiaient largement cette louable entreprise. Aujourd'hui que la voici menée à bien, examinons rapidement ce qui a été fait et donnons notre avis en toute sincérité.

Eh bien, nous pensons que, malgré l'incontestable savoir des deux auteurs, malgré les dépouillements fastidieux devant lesquels ils n'ont pas reculé, malgré le secours qu'ils ont trouvé chez les bibliophiles les plus considérés de ce temps, le *Supplément* laissera plus d'un regret à ceux qui s'en serviront. Et pourquoi? Parce qu'il a été conçu à un point de vue trop élevé, si l'on peut dire, trop éloigné d'un but vraiment pratique. Sans doute, le goût des livres a prodigieusement augmenté depuis dix ans, mais il s'est surtout porté sur deux catégories de livres, dont l'une a été très sommairement traitée par MM. Deschamps et Brunet, et dont l'autre a été, sans autre forme de procès, passée sous silence : oui, les livres à figures du xviii^e siècle ne sont représentés ici que par ceux qu'on ne pouvait décemment oublier (*les Monuments du Costume, les Chansons* de Laborde, *les Baisers* de Dorat, etc.); quant aux romantiques et aux livres

modernes déjà cotés (Baudelaire, Delvau, Monselet, etc., etc.), M. Deschamps déclare qu'en ce qui concerne les premiers le livre de Ch. Asselineau suffit amplement, et il ignore les seconds. Sans doute, il est de bonne confraternité de laisser ainsi leur valeur à des monographies estimées, mais je ne pense pas que les souscripteurs du *Supplément* y trouvent tout à fait leur compte. Il n'est permis qu'à un très petit nombre d'entre eux d'acquérir les editions originales de nos classiques; quant aux curiosités espagnoles, italiennes, canadiennes, voire même slavènes, qui remplissent tant de pages, je ne sais trop à qui elles s'adressent en France, et la plupart auraient pu continuer de figurer dans les travaux particuliers dont on les a extraites. Qu'on ne se méprenne pas sur la pensée qui m'inspire cette critique: encore un coup, de quoi s'agit-il dans un *Manuel du libraire*, tel que l'a conçu J.-Ch. Brunet? De tenir les amateurs au courant de la valeur marchande des livres susceptibles d'être recherchés; mais les prix que se payent en France les raretés étrangères n'ont rien de commun avec ceux qu'elles atteindraient dans le pays qui les a vu éclore, et *vice versa*. Ce long catalogue est, dans de belles proportions, en partie inutile.

Aussi bien, j'aime mieux signaler au courant de la plume les articles les plus importants ou les plus détaillés que présentent ces deux beaux volumes: les Bibles, Bossuet, César, une liste intéressante, mais forcément incomplète, de catalogues de livres prohibés et de ventes publiques, Cervantès, Cicéron, Corneille (très curieux), la bibliographie des opuscules de M. Ambroise-Firmin Didot (politesse due au maître de la maison), J. Androuet Du Cerceau (d'après les travaux de M. H. Destailleurs), une piquante note sur *le Voyage pittoresque à travers l'isthme de Suez*, de M. Marius Fontane, et sur les transformations imposées à la dédicace et à la préface par Ismaïl-Pacha, la vaste monographie des *Heures* françaises et latines, et celle de *l'Imitation*, la curieuse nomenclature des brochures relatives à l'affaire Libri; *les Marguerites de la Marguerite* et *l'Heptaméron*, les opuscules si rares de Michel de Marolles, Clément Marot, Mavelot et ses charmants recueils de chiffres et d'emblèmes, la très importante étude bibliographique sur les éditions de Molière qui a été, croyons-nous, tirée à part, Montaigne, Montesquieu, les Noëls, les *Oraisons* en diverses langues, Ovide et les éditions de ses *Métamorphoses* depuis celle de Louvain (1475), in-folio, jusqu'à celle de Rouen et Paris, 1783, 4 vol. in-8° (l'exemplaire tiré sur in-4° et orné de quarante-trois dessins originaux par Cochin et Le Barbier, vendu 180 francs à la vente La Bédoyère, atteignit 1,500 francs à celle de M. Em. Gautier, de Nantes, en 1872), l'article consacré à *Paris*, notable par son insuffisance puisque M. Deschamps n'y énumère que quelques-unes des grandes publications modernes ou quelques réimpressions, mais il a conservé pour la postérité, sachons-lui-en gré, la mémorable coquille de la première édition du *Paris* de M. Maxime Du Camp (tome Ier, p. 217); l'auteur avait cité ce vers de *Ruy Blas:*

> A sur le cristallin une taie en papier,

laquelle devint, sous la main d'un compositeur facétieux ou distrait, *une taie d'oreiller!* Pascal est traité avec les honneurs qui lui sont dus, car *les Provinciales* présentent dès leur origine un problème bibliographique à peu près insoluble. Le nom de Gabriel Peignot, que M. Deschamps connaît pourtant bien, n'est rappelé ici que par quelques indications de *la Relation de l'isle de Bornéo* et par la copie de son extrait baptistaire : c'est un peu maigre. Peignot, si arriérés que soient ses livres, est un des ancêtres de la bibliographie moderne et ses opuscules se vendent encore à des prix honorables; à propos d'un autre bibliographe, de premier ordre celui-là, nous aurions voulu quelques données plus précises sur les manuscrits de J.-M. Quérard dont M. G. Brunet s'est rendu acquéreur en 1866: la note dit qu'ils ont trop vieilli pour se prêter à une publication intégrale et qu'elle excéderait, d'ailleurs, les forces d'un seul homme; ne pourrait-on pas au moins extraire de *l'Encyclopédie du bibliothécaire* plus d'une de ces monographies si extraordinaires par l'abondance des renseignements, comme celles que l'auteur a insérées dans son journal *le Quérard?*

Rabelais, Racine, Regnard, et aussi bien Restif de La Bretonne (singulier rapprochement alphabétique!), Ronsard, Salluste, Savonarole, Scarron, les deux Scudéry, Tabarin, Étienne Tabourot, Tahureau, le mystérieux Taillevent, dont M. le baron Prehon est parvenu à découvrir le nom réel, Térence, l'Ancien et le Nouveau Testament, Vasari, Vauquelin de La Fresnaye, Villon, Virgile, Voiture, etc., etc., ont des articles intéressants et suffisamment renseignés au point de vue très spécial du *Manuel;* Voltaire est également traité avec ampleur et il est curieux de comparer les prix des éditions originales ou des exemplaires exceptionnels du plus *vivant* des grands écrivains anciens avec telle rareté gothique dont le titre fait le seul mérite: Voltaire, sans parvenir encore aux folles enchères de ces livrets que le dieu des bibliophiles et surtout des libraires a rendus introuvables, Voltaire fait désormais une honorable figure parmi les classiques de la curiosité. Après un appendice, où M. Gustave Brunet nous paraît avoir surtout déversé le trop-plein de ses glanes à travers les catalogues espagnols, vient une table méthodique conforme aux divisions adoptées par l'auteur du *Manuel*, mais à laquelle M. Deschamps se propose d'apporter plus tard « quelques modifications d'une certaine importance ». Les réserve-t-il pour le jour où il nous donnera la préface qui devait accompagner le second volume du *Supplément* et dans laquelle devaient être exposés, analysés et commentés les hauts faits des *néo-bibliophiles?* Souhaitons d'avoir quelque jour prochain occasion d'annoncer ce morceau de « haulte gresse » aux lecteurs du *Livre*. M. T.

Victor Hugo, *sa vie, ses œuvres*, par Alfred Barbou. 1 vol. fort in-18, chez Duquesne. — Prix : 3 fr. 50.

Au moment où, suivant l'expression de Théodore de Banville, le poète de France est entré vivant dans l'immortalité, il était permis d'écrire un livre consacré à la vie et aux œuvres de Victor Hugo. Sans doute, cette illustre existence est bien connue. Mais de même qu'après avoir lu une collection de Mémoires contenant en menu l'histoire d'une époque on est bien aise d'avoir sous la main un volume court, précis, qui résume clairement les principaux événements de cette époque, les admirateurs de Victor Hugo seront heureux de trouver, en 320 pages, tous les faits, toutes les anecdotes, tous les incidents, toutes les dates qui marquent dans la carrière du Maître.

Le volume de M. Alfred Barbou, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, est écrit en un style très pur; il est bien divisé, intéressant du commencement à la fin; c'est une analyse où l'auteur, ainsi qu'il le déclare dans sa préface, a mis tous ses efforts, toute sa foi, tout son cœur.

Craignant d'encourager sa propre apologie, Victor Hugo n'a point voulu lire les épreuves de cet ouvrage; mais, dans une admirable lettre autographiée, placée en tête du volume, il s'est plu à rendre justice aux grandes qualités littéraires de son biographe.

Cette page suffirait à assurer le succès de cette publication soigneusement éditée sur beau papier encadré d'un filet rouge, et illustrée de deux portraits de Victor Hugo; l'une a été gravé par Méaulle d'après une épreuve unique d'une photographie de François Hugo, représentant son père au moment où il écrivait *les Châtiments*.

Nous avons plaisir à signaler ce livre qui permet à chacun de se remettre rapidement en mémoire la vie du Maître, vie qui résume en quelque sorte l'histoire littéraire du XIXe siècle. E. D.

Notice sur les manuscrits des poèmes de saint Paulin de Nole, par E. CHATELAIN, ancien membre de l'École française de Rome. E. Thorin, 1880.

La bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique, vient de faire paraître son quatorzième fascicule. M. Chatelain, répétiteur à l'École des hautes études, a découvert dans la bibliothèque du Vatican un manuscrit du VIIIe siècle, contenant les poésies de Paulin de Nole, le disciple d'Ausone. Dans un estimable travail, il compare ce manuscrit à un certain nombre d'autres déjà connus du même auteur : c'est là une étude qui ne saurait saurait offrir d'intérêt qu'aux érudits, mais qui sera certainement d'un grand secours pour le futur éditeur des œuvres de saint Paulin, — si toutefois saint Paulin peut trouver un éditeur au XIXe siècle.

A. E.

Histoire générale de l'année 1879, par CH. SAVARY. Paris, M. Dreyfous. 1 vol. in-12 de 510 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Charles Savary, ancien sous-secrétaire d'État, député de la Manche, inaugure une série de volumes qui seront d'un intérêt indiscutable pour l'avenir. Ce répertoire de tous les événements politiques, diplomatiques, littéraires, artistiques, financiers, scientifiques, judiciaires, dramatiques de la France et de l'étranger est destiné à composer une bibliothèque d'annuaires qui résumeront l'état réel des esprit dans une période donnée. Si MM. Dreyfous et Savary poursuivent cette excellente publication, ils auront fait pour notre siècle, sous un nouvel aspect, ce que les éditeurs du Bachaumont ont fait pour le siècle dernier.

Le Livre de la maîtresse de maison et de la mère de famille, par AD. BOITARD, nouvelle édition. Paris, Dreyfous, 1 vol. in-12 cartonné.

C'est en quelque sorte un *Dictionnaire de la vie pratique* que ce livre d'économie domestique, d'hygiène et de confortable qui contient, comme ces œuvres de *haute sapience* des temps anciens, les conseils les plus sages, les recettes les plus éprouvées et les règles les plus techniques des divertissements de la ville et de la campagne. Nous conseillons cet ouvrage aux jeunes et vieux ménages, aussi bien qu'aux célibataires, qui, dans leur solitude, le consulteront avec un double profit au point de vue de la vie positive et aussi dans le sens des réflexions salutaires qu'il ne manquera pas de faire naître en leur esprit.

Dictionnaire historique d'argot, par LORÉDAN LARCHEY, Paris, E. Dentu. 1 vol. in-18. — Prix : 6 fr.

Voici la huitième édition de ce livre remarquable qui causa jadis une si curieuse polémique avec cet autre volume de Delvau : *Dictionnaire de la langue verte*. Il est augmenté d'un supplément mis à la hauteur des révolutions du jour.

Avec la littérature naturaliste d'égout qui nous envahit, un tel ouvrage menace de balancer les in-folio de Littré. Nous sommes loin de Furetière et de Richelet, mais, *mince de sérieux!* Si le langage des *Beni-Mouffetard* n'est pas à la rose, il a son pittoresque... pas vrai?

Ce que M. Lorédan Larchey a passé de temps à recueillir et à annoter ce volume est incalculable. C'est le saint Vincent de Paul des nouveau-nés du langage. C'est aussi un Parent Duchâtelet bénedictin qui n'a pas craint de tout entendre et de tout lire pour perfectionner son œuvre. Si l'Académie voulait montrer par hasard une fois de l'esprit, elle couronnerait un tel ouvrage. Z.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Guide de l'amateur de livres à vignettes et à figures du XVIIIe siècle. 4e édition, par HENRY COHEN. Paris, Rouquette, 2 vol. in-8°. — Prix : 25 francs.

Les manuels des amateurs de livres signés Brunet, Psaume, Peignot, Barbier ou Quérard sont conçus dans un plan trop général et embrassent trop l'universalité des ouvrages de tout ordre pour satisfaire la curiosité légitime des amateurs passionnés de livres à vignettes, qui sont avides de détails iconographiques sur les volumes illustrés, les tirages variés des gravures, les signes caractéristiques des éditions, munies d'épreuves avant lettre ou de premier état, les divers papiers et les prix atteints dans les dernières ventes ou cotés par les catalogues des libraires en renom. MM. Cohen et Charles Mehl ont comblé cette lacune en offrant au public des bibliophiles chercheurs un excellent guide au travers des livres à figures publiés de 1730 à 1820. Ici sont décrits très minutieusement : les livres français ou étrangers illustrés et imprimés en France; les livres français

publiés à l'étranger, les livres étrangers imprimés à l'étranger, mais illustrés par des artistes français, tels que le *Shakespeare* d'Oxford ou l'*Arioste* de Birmingham. Ce n'était pas un travail aisé que de réunir dans un volume à la fois sobre et très complexe cette prodigieuse série d'ouvrages du siècle dernier dans lesquels Gravelot, Moreau, Eisen, Boucher, Cochin, Choffard, Queverdo, Monnet, Duplessis-Bertaux et Marillier ont semé les grâces originales de leur talent merveilleux et les finesses de leurs pointes enchanteresses. Quelle variété! quelle flexibilité ingénieuse! quelles conceptions pleines d'amour et de volupté! mais aussi que de soins et de persévérance il a fallu à l'érudit publicateur de ce guide et à son fidèle collaborateur, M. Ch. Mehl, pour mener à bonne fin cette entreprise toute hérissée de difficultés de tout genre qu'un bibliographe seul peut concevoir! Déjà trois éditions de cet ouvrage ont été publiées en moins de cinq ans. La première était insuffisante, mais la dernière que vient de mettre en vente M. Rouquette, enrichie de près du double d'articles, revue et corrigée, serait parfaite en tous points si une telle publication pouvait être parfaite. Ce volume édité par M. Rouquette est très coquettement décoré lui-même de vignettes et culs-de-lampes du siècle dernier et superbement imprimé par Motteroz. Heureux les bibliophiles qui le consulteront souvent au sujet des *Chansons* de Laborde, des *Baisers* de Dorat et des *Suites d'estampes* pour servir à l'histoire des mœurs, années 1775 et 1776. UBI.

La Chasse du Chevreuil, avec l'historique des races les plus célèbres de chiens courants existant ou ayant existé en France, par le comte DE CHABOT. 1 vol. Chez Firmin-Didot et Cie.

S'il est des titres à effet qui promettent plus qu'ils ne tiennent, il en est d'autres moins prétentieux qui ménagent plus d'une surprise au lecteur. C'est le cas de *la Chasse du Chevreuil*, que vient d'éditer la maison Firmin-Didot. Avant de prendre son sujet par les cornes, M. le comte de Chabot fait tout d'abord une esquisse savante et colorée de la vénerie en général pendant les quatorze siècles de notre monarchie. Il interroge nos vieilles chroniques et remonte jusqu'aux exploits cynégétiques des premiers chefs francs. Il rappelle le tendre attachement du bon roi Dagobert pour ses vaillants chiens; la passion de Charlemagne et de ses successeurs pour les *nobles déduicts* de la grande vénerie; les récits des grandes chasses d'automne de Louis le Débonnaire écrits par Éginhardt; la fin prématurée de Louis d'Outremer, mort à Reims d'une chute de cheval en courant un vieux loup lancé dans les environs de la ville de Laon; saint Louis ramenant de la croisade une meute de chiens de Tartarie; Philippe le Bel tué dans la forêt de Fontainebleau en chassant le sanglier; Louis XI, le premier veneur de son temps, qui fut rapporté mourant d'une chasse au cerf et demanda à être inhumé à Cléry dans un tombeau de cuivre, en costume de chasseur et le cornet au côté. Nous avons de lui *les Dicts du bon Souillard qui fut au roi Louis onzième de ce nom*. Louis XII hérita des goûts de Louis XI; sa vaillante meute de chiens gris, dits *chiens de saint Louis*, était célèbre dans toute l'Europe, et lui-même nous a tracé l'histoire du fameux chien *Relais* qui, pendant onze ans, remplit de ses prouesses les terrains de chasse de la couronne. François Ier bâtit, pour des rendez-vous de chasse, Fontainebleau, Saint-Germain-en-Laye et le château de Chambord. Charles IX dicte à Villeroy sa chasse royale. Henri IV, aussi bon veneur que grand capitaine, envoie à Jacques Ier d'Angleterre, avec une meute de ses superbes chiens blancs *greffiers du roi*, plusieurs veneurs français pour enseigner aux seigneurs anglais les vrais principes de l'art de la vénerie. Sept équipages de chasse forment la splendide vénerie de Louis XIV. C'est du règne de Louis XV que datent la plupart des fanfares composées en grande partie par le marquis de Dampierre, Puis la venerie diminue de moitié sous Louis XVI et enfin, sous la Restauration, le duc de Bourbon demeure le dernier représentant des grands veneurs de race royale.

La vieille France, la France chasseresse, revit, comme on le voit, tout entière dans ces pages que traversent les éclats de la trompe, les voix sonores des meutes de race et l'âme ardente d'un puissant et vigoureux disciple de saint Hubert.

A la suite de cette brillante revue, M. le comte de Chabot fait l'historique des races les plus célèbres des chiens courants français, races éteintes et races existantes. Cinq races éteintes : chiens gris ou fauves de saint Louis, chiens normands, chiens bas-poitevins, chiens de Saintonge et chiens du haut Poitou. Quatre races existantes : deux races françaises pures, la race de Gascogne et celle de Virelade, et deux races croisées, l'une dite race de Vendée, qu'on ne trouve plus que dans les chenils de M. de Baudry d'Asson, et l'autre dite de bâtards, comprenant les divers croisements des chiens anglais *foxhounds* avec les races françaises pures. C'est avec ces sujets de premier choix que l'auteur enseigne la manière de former une meute et de forcer le chevreuil. Puis il peint l'animal, il en étudie la nature et les habitudes, il décrit sa tête rameuse, indique la façon de juger le *brocard* au pied, et termine son étude cynégétique par le récit merveilleux de ses aventures de chasse dans les forêts de Chinon, du Gavre, de Vezins et dans les terrains giboyeux de la Gastine et de la Vendée.

Ce magnifique ouvrage, sorti de la maison Firmin-Didot, est dédié à M. le comte de Chambord. Il renferme 12 photographies et deux gravures tirées avec un soin tout spécial et représentant les plus beaux types des chenils célèbres de M. le comte de Chabot. C. F.

Clavijo, de Beaumarchais. 1 vol. in-12. Paris, D. Jouaust. — Prix : 3 fr.

La charmante collection des *Petits Chefs-d'œuvre* publiée par la librairie des Bibliophiles, et dans laquelle M. Jouaust s'attache à réunir les petites œuvres des grands écrivains ainsi que les ouvrages remarquables qui ont fait la réputation des auteurs de second ordre, vient de donner, sous le titre de *Clavijo*, l'un des plus curieux épisodes des *Mémoires de Beaumarchais*, précédé d'une notice de M. de Lescure. Cette collection continue à être recherchée particulièrement par les amateurs, et l'on peut dire aussi que le soin élégant qui préside à l'exécution des volumes qui la composent, et leur prix relativement modique, justifient amplement cette préférence. O.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

A Londres, le conseil des trustees ou conseil d'administration de la Bibliothèque nationale (British Museum), conseil composé de personnes indépendantes et n'appartenant pas à l'établissement même, par conséquent n'étant pas à la fois juges et parties dans leur propre cause, vient de décider que le système d'éclairage électrique, qui n'avait été adopté que temporairement et à titre d'essai dans la grande salle de lecture de la bibliothèque, deviendrait définitif et permanent. Cette mesure a eu un excellent effet, puisqu'elle a permis de prolonger les heures d'étude.

Jusqu'alors, les bibliothèques secondaires seules avaient été ouvertes le soir, tandis que les plus importantes, celles qui possèdent tous les ouvrages parus, en vertu de la loi d'après laquelle tout imprimeur doit y déposer deux exemplaires de ce qu'il publie, ces bibliothèques, disons-nous, étaient restées en dehors du mouvement. Et pourtant, c'étaient celles qui auraient eu le plus besoin d'adopter une pareille mesure, les autres établissements ne pouvant fournir à leurs lecteurs que des ressources restreintes. Mais on craignait toujours que le feu ne se mît dans de précieuses collections, qu'il eût été impossible de remplacer si elles avaient été détruites par un incendie. L'application de l'électricité à l'éclairage est venue changer ces conditions de fond en comble, et l'administration du British Museum, qui marche toujours en tête du progrès, s'est empressée d'en faire profiter le public anglais, d'abord à titre d'essai, mais maintenant, ainsi que l'annonce *The Academy*, à titre définitif.

A Anvers vient de paraître un curieux ouvrage sur l'origine des journaux et des publications périodiques. L'auteur y réclame la priorité de l'invention des gazettes pour un de ses compatriotes, un certain Abraham Verhœven, né à Anvers le 22 juin 1580, « qui a été non seulement le premier journaliste européen (le premier en date, bien entendu), mais encore l'inventeur des journaux illustrés ».

Le premier numéro sur lequel l'auteur, M. Goovaert, a pu mettre la main, contient un récit de la bataille de Eeckeren, livrée le 17 mai 1605. Du numéro du 14 avril 1609 il ressort que le prix était de 2 sols par exemplaire. A partir de 1611, la publication de Verhœven devint plus méthodique et plus régulière, et, en 1622, 179 numéros avaient paru. En 1629, la feuille devint hebdomadaire sous le titre de *Wekelyke-Tydinghe*. En 1637, s'apercevant qu'il faisait de mauvaises affaires, Verhœven céda son entreprise à un éditeur.

L'Académie française, dans la séance du mardi 13 avril, a rendu son jugement dans le concours d'éloquence dont le sujet était : *Éloge de Marivaux*. Le prix a été décerné au discours portant le numéro 30, ayant pour épigraphe :

« Qu'on me trouve un auteur célèbre qui ait approfondi l'âme, et qui, dans les peintures qu'il fait de nous et de nos passions, n'ait pas le style un peu singulier. » (Marivaux.)

L'auteur est M. de Lescure.

La police russe a interdit la vente de *Nana* sur la voie publique.

Nous croyons savoir qu'une perquisition aurait été dernièrement opérée chez un libraire de la rive gauche, inculpé de mise en vente d'ouvrages obscènes.

La perquisition n'aurait donné aucun résultat.

La Société des gens de lettres a tenu son assemblée générale annuelle.

Après la lecture du rapport de M. Gourdon de Genouilhac, il a été procédé au renouvellement du tiers sortant des membres du comité et à l'élection de huit membres en remplacement de MM. Edmond About, du Boisgobey, Maurice Champion, Louis Collas, Ferdinand Fabre, Arsène Houssaye, Gabriel de La Landelle et Édouard Montagne.

Le scrutin a donné les résultats suivants :

Votants, 140; majorité absolue, 71. Ont obtenu : MM. Altaroche, 134 voix ; Henri Martin, 128; Hector Malot, 117; Tony Révillon, 116; Eugène Moret, 113; Charles Valois et Charles Diguet, chacun 92. Il reste par conséquent un membre à élire en remplacement de M. Montagne.

Le comité se trouve donc aujourd'hui composé ainsi qu'il suit :

MM. Eugène d'Auriac, Altaroche, de Bellecombe, Adolphe Belot, Augustin Challamel, Jules Clère, Charles Diguet, Alphonse Daudet, Germond de Lavigne, Gourdon de Genouilhac, Constant Guéroult, Félix Jahyer, Charles Joliet, Kaempfen, Henri Martin, Hector Malot, Eugène Moret, Eugène Muller, Paul Parfait, Eugène Paz, Tony Révillon, André Theuriet, Charles Valois. — Suppléant, M. Victor Rozier. — Délégué, M. Emmanuel Gonzalès. — Trésorier, M. Michel Masson.

Après l'élection des membres du comité a eu lieu l'élection de six membres suppléants. Ont été nommés : MM. Borel d'Hauterive, 119 voix ; Gabriel Marc, 117;

Charles Gueulette, 115; Louis Vian, 115; Ernest Détré, 90.

Le bureau du comité se trouve ainsi composé pour cette année :

Président : M. Henri Martin ;
Vice-présidents : MM. E. Muller, Tony Révillon ;
Rapporteurs : MM. Jules Clère, E. Jahyer ;
Questeurs : MM. Eug. Moret, A. de Bellecombe ;
Secrétaires : MM. Ch. Diguet, Paul Parfait ;
Trésorier : M. Michel Masson ;
Bibliothécaire-archiviste : M. Eugène d'Auriac ;
Délégué du comité : M. Emmanuel Gonzalès.

M. le ministre des affaires étrangères va faire dresser le catalogue complet de toutes les pièces contenues dans les archives du ministère.

Ce catalogue, qui contiendra plus de 100,000 numéros, sera des plus utiles à tous ceux qui seront autorisés à faire des recherches dans nos archives diplomatiques.

Par décret en date du 17 février dernier, M. Fustel de Coulanges, membre de l'Institut et professeur d'histoire du moyen âge à la Faculté des lettres de Paris, a été nommé directeur de l'École normale supérieure, en remplacement de M. Bersot, décédé.

On annonce la publication d'un nouveau livre du Dr Schliemann, intitulé : *Ilion, le pays des Troyens*. L'auteur y donne un compte rendu de ses dernières recherches dans la plaine de Troie. Quatre cents plans et dessins illustrent cet ouvrage.

Notre poète Villon, dit *le Polybiblion*, vient d'être l'objet d'une traduction anglaise par M. Payne ; son travail va être publié avec une étude critique et biographique.

Nous puisons dans la *Revue politique et littéraire* les informations suivantes :

M. de Vogué prépare pour la *Société de l'histoire de France* une nouvelle édition des *Mémoires de Villars*. M. de Vogué est possesseur du manuscrit qui avait servi pour la première édition. Il se propose d'en donner le texte exact, qui avait été altéré, et d'y joindre des notes et des appendices.

Il y a quelque temps, un érudit allemand, M. Baehrens, avait déclaré que le IIIe et le IVe livre des *Élégies* de Tibulle n'étaient pas de Tibulle, à l'exception de IV, 13. Un érudit français s'est joint à M. Baehrens et est encore allé plus loin. Selon lui, pas une seule pièce des livres III et IV n'est authentique.

La statistique de la librairie allemande pour l'année 1879 accuse une augmentation sur 1878 pour le nombre total des ouvrages publiés (14,179 au lieu de 13,912), mais une diminution sensible pour toutes les sections pouvant se ranger sous la rubrique *belles-lettres*. Les genres qui gagnent du terrain sont la jurisprudence, la politique, la pédagogie et la statistique. Rien pour l'imagination ni pour le goût. Quant à la science, elle reste stationnaire.

Nous lisons dans le *Journal officiel* du 4 mars :

Pétition n° 764, déposée par M. Bousquet, député des Bouches-du-Rhône.

M. Lieutaud, bibliothécaire de la ville de Marseille, prie la Chambre de bien vouloir décider, par une disposition supplémentaire aux dispositions légales existantes qui obligent tout éditeur à déposer deux exemplaires de chaque ouvrage nouveau, *qu'en dehors du département de la Seine, qui possède la Bibliothèque nationale, un troisième exemplaire de tout ouvrage soit exigé de chaque éditeur, pour être destiné à la bibliothèque du chef lieu du département où l'ouvrage aura paru.*

MOTIFS DE LA COMMISSION. « Ce n'est pas la première fois qu'une pétition relative à ce sujet est adressée à la Chambre. M. Lieutaud ne fait que renouveler une demande que le Congrès des Orientalistes, réuni à Marseille en 1876, avait déjà formulée et envoyée à la Chambre des députés.

« La 7e Commission, dont le rapporteur était M. Arsène Picard, avait proposé le renvoi de la pétition à M. le ministre de l'intérieur.

« La 7e Commission avait motivé cette prise en considération dans les termes suivants :

« Bien que la plupart des ouvrages importants soient « publiés à Paris, il paraît cependant en province un « assez grand nombre de mémoires, de poésies, de « traités de tout genre, inspirés soit par les mœurs « locales, soit par l'histoire de la ville ou de la pro- « vince, soit par l'industrie qui enrichit la contrée ; il « serait intéressant de réunir tous ces ouvrages au « chef-lieu du département, afin qu'ils puissent ainsi « se trouver constamment à la disposition de ceux « qu'ils intéressent plus particulièrement.

« Ces bibliothèques départementales pourraient « d'ailleurs être d'une grande utilité dans le cas où « un accident quelconque atteindrait les collections de « la Bibliothèque nationale. »

« Ces raisons nous ont paru excellentes, et nous n'hésitons pas à conclure dans le même sens que la 7e Commission.

« En conséquence, la 10e Commission propose encore une fois le renvoi de cette pétition à M. le ministre de l'intérieur. »

L'académie des Muses Santones organise pour l'année courante deux concours dont l'un mérite surtout d'appeler l'attention des littérateurs :

L'Académie fera imprimer à ses frais le meilleur des recueils de vers qui lui seront présentés.

Les manuscrits devront contenir, en une ou plusieurs poésies, 800 vers au moins et 1,500 au plus.

L'ouvrage couronné sera imprimé à 500 exemplaires, édition de luxe. A moins que sa disposition ne s'y oppose, il sera blanchi de façon à former un volume d'environ 150 pages.

350 exemplaires seront mis à la disposition de l'auteur, et 150 resteront acquis à l'académie.

D'autres prix seront accordés, s'il y a lieu.

Si l'académie des Muses Santones organise en 1880 une fête littéraire, les lauréats en seront informés à temps pour venir y donner eux-mêmes lecture des pièces couronnées, à moins qu'ils ne préfèrent laisser ce soin à des sociétaires désignés par le Comité. Cette fête aurait lieu vers la fin d'août.

Les manuscrits devront être expédiés, d'ici le 30 avril 1880, à M. Victor Billaud, secrétaire de l'acadé-

mie des Muses Santones, à Royan (Charente-Inférieure). C'est aussi à M. Victor Billaud qu'il faut s'adresser pour recevoir les programmes complets de ces intéressants concours.

Le grand-état major allemand vient de publier le seizième fascicule de son *Histoire de la Guerre de 1870-1871*. Ce volume raconte les luttes de l'armée allemande avec les troupes du général Chanzy.

M. le ministre de la guerre vient d'étendre aux préfets et aux magistrats la faveur d'acheter au dépôt de la guerre les planches de la carte de l'état-major au prix réduit à moitié comme pour les officiers.

Nous regrettons que tous ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent d'instruction, établissements, instituteurs, professeurs, ne puissent encore jouir de la même faveur, dont ils profiteraient assurément davantage que les préfets et les magistrats et qu'ils méritent d'autant plus qu'ils sont moins à même de dépenser beaucoup d'argent pour acheter les éléments nécessaires à leurs travaux journaliers.

M. Miller, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, bibliothécaire en chef de la Chambre des députés, ayant atteint la limite d'âge, va être mis à la retraite comme bibliothécaire. Il sera remplacé par M. Laurent, bibliothécaire adjoint, l'auteur du remarquable recueil connu sous le nom d'*Archives parlementaires* et dont la publication se poursuit depuis plus de dix ans sans interruption.

M. le ministre de l'instruction publique vient de demander à la Commission du budget, qui l'a accordé en principe, un crédit de 45,000 francs pour l'achat de la bibliothèque pédagogique de M. Rapet.

Cette bibliothèque, qui comprend 54,000 ouvrages, serait placée dans le musée pédagogique en voie de formation.

Un récent arrêté du maire de la ville de Lille admet M. Paeile, bibliothécaire, à faire valoir ses droits à la retraite.

M. Paeile avait assisté à une manifestation en faveur des jésuites.

NÉCROLOGIE

M. le général Morin, directeur du Conservatoire des arts et métiers, est mort en février dernier, laissant de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *La théorie des machines à vapeur*; *la résistance de l'eau* (en collaboration avec MM. Didion et Piobez), *Mémoire sur divers appareils chronométriques et dynamométriques ; la Ventilation*. M. le général Morin faisait, depuis 1843, partie de l'Académie des sciences.

M. l'abbé Le Petit, secrétaire de la Société française d'archéologie, est mort au commencement de cette année; il a puissamment contribué au progrès des études archéologiques et a sauvé de la ruine un grand nombre de nos monuments. Les travaux de M. Le Petit se trouvent disséminés dans le *Bulletin Monumental*.

M. Duranty, qui fut il y a quelque vingt ans un des promoteurs du mouvement réaliste alors dans son enfance, vient de mourir dernièrement à la maison Dubois.

Romancier plein d'observation, critique très apprécié, il a collaboré à nombre de journaux, notamment au *Figaro* et à *Paris-Journal*; il a également donné de nombreux articles dans plusieurs revues; il était le collaborateur assidu de la *Gazette des Beaux-Arts*.

Voici les lignes que lui a consacrées M. Émile Zola dans *le Voltaire* :

« Les lettres modernes viennent de perdre un romancier de grand talent. Edmond Duranty est mort hier à la maison Dubois, dans sa quarante-septième année, emporté par un véritable coup de foudre.

« Il a connu toutes les souffrances. Ses livres, si pénétrants et si personnels, n'allaient pas à la foule. Après des débuts presque bruyants, il a vécu dans une lutte de chaque jour contre la gêne et l'indifférence. Je l'ai rencontré, il y a quinze ans déjà, dans ce combat acharné qu'il livrait à la vie, et je l'ai aimé pour son courage et pour ses rares qualités littéraires. Il était le plus original de nous, celui dont le talent devait le moins à nos devanciers; et il était aussi le plus méconnu, celui qui souffrait le plus de l'injustice publique. Quand on se bat au milieu des fanfares, les blessures sont glorieuses. Mais imaginez ces efforts continuels qui n'ont pas de galeries pour huer ou applaudir, ce silence écrasant où tombent les œuvres que personne ne veut lire.

« Duranty aura sa revanche, car il laisse un chef-d'œuvre d'analyse : *le Malheur d'Henriette Girard*. Seulement il ne sera plus là pour avoir enfin raison. C'est un soldat qui succombe, en emportant le doute terrible de sa victoire. Je l'ai vu mourir, navré de tristesse, et j'écris ces quelques lignes dans l'angoisse du spectacle de cet homme qui s'en va avant son heure et lorsqu'il n'avait pu encore imposer sa supériorité à la bêtise humaine. »

Un homme qui avait su se faire un nom dans le monde de la science à côté des vulgarisateurs, M. de La Blanchère, vient de mourir subitement au Havre. M. de La Blanchère était l'auteur de nombreux ouvrages sur la chasse et la pêche. On a principalement de lui *le Dictionnaire général des pêches* (Delagrave, 1868), et *les Oiseaux utiles et nuisibles* (Rothschild, 1870).

Nous apprenons la mort de M. Marie Escudier, rédacteur au *Figaro*, où il signait sous le pseudonyme : *Un Diplomate*.

M. Escudier a publié plusieurs ouvrages très appréciés, notamment *la Vie de Rossini*, *le Dictionnaire de la musique* et une *Histoire des troubadours et trouvères*, remplis d'intéressants détails.

M. Louis Lazare, auteur du *Dictionnaire des rues de Paris* et rédacteur du *Courrier municipal*, vient de mourir.

Le plus célèbre disciple et le dernier survivant peut-être de Fourier, Victor Considérant, vient de perdre celle qui fut à la fois sa compagne et l'inspiratrice de ses travaux.

Voici la lettre touchante par laquelle le fameux organisateur du phalanstère du Texas annonce à ses amis la mort de Clarisse Vigoureux :

« Je vous fait part de la perte cruelle que je viens d'éprouver en la personne de ma chère femme, Julie-Victor Considérant, née Julie-Joséphine Vigoureux, morte dans sa soixante-cinquième année, après plus d'un demi-siècle d'affection et d'accord dans la vie et quarante-trois années révolues de mariage.

« Nos amis communs sont invités à se réunir à la maison mortuaire, 48, rue du Cardinal-Lemoine, dimanche 11 avril, à trois heures très précises, pour lui dire un dernier adieu.

« L'inhumation aura lieu à Besançon.

« V. Considérant. »

Mme Considérant, connue dans le monde des lettres sous le nom de Clarisse Vigoureux, était, avant 1848, l'Égérie de son mari; elle a collaboré au *Phalanstère* et à *la Phalange ;* parmi les œuvres qu'elle a signées, celle qui fit le plus de bruit à cette époque avait pour titre : *Paroles de Providence.*

Nous lisons dans *la Gazette anecdotique* du 15 avril, sous la signature de M. d'Heylli :

« Notre ami Ferdinand de Marescot vient de mourir, âgé à peine de trente-quatre ans. C'était un aimable garçon, intelligent et instruit, et qui, tout baron authentique qu'il était, se livrait cependant avec une certaine ardeur à des travaux littéraires et d'érudition auxquels le public n'a pas manqué de faire bon accueil.

« Il avait réimprimé en 1868, à l'académie des Bibliophiles, l'édition de 1701 des *Satires de Boileau.* La même année nous préparions avec lui notre grande édition du *Théâtre complet de Beaumarchais,* qui a paru en quatre volumes in-8°, de 1869 à 1871, à la librairie des Bibliophiles. Il a également donné une autre édition populaire illustrée du *Théâtre de Beaumarchais,* mais qui ne contenait que les chefs-d'œuvre. Beaumarchais était d'ailleurs l'écrivain que Marescot avait pris en affection plus particulière. Il avait collectionné les éditions rares de ses pièces, et il en possédait même plusieurs curieux exemplaires. Il avait aussi une grande quantité de manuscrits, de registres et de papiers divers provenant de lui, et il méditait de s'en servir pour un grand travail dans lequel il voulait rectifier de Loménie, en bien des points où il l'avait trouvé appréciateur trop favorable.

« F. de Marescot avait aussi publié le *Premier Texte de La Rochefoucauld* dans *le Cabinet du Bibliophile,* et *le Temple de Guide* dans *les Petits Chefs-d'œuvre.* Il avait dans ses cartons une histoire du Théâtre du Marais. Enfin, au moment où il est mort, il préparait une étude sur Marivaux qui devait paraître en tête de l'édition annoncée depuis longtemps par la librairie des Bibliophiles, et dont sa maladie avait seule retardé autant la publication. »

On annonce de Dusseldorf que M. A.-W. Schulgen, éditeur des œuvres d'Overbeck et chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre, vient de mourir à l'âge de soixante-cinq ans. M. Schulgen avait fondé, il y a vingt-cinq ans, une seconde maison à Paris. Ses publications consacrées à l'art chrétien et à la bonne imagerie sont très connues en France.

L'Academy, de Londres, annonce que la Suédoise poète Tekla Levinie Andriette Knos vient de mourir à l'âge de soixante-cinq ans, à Wexio, dans une maison d'aliénés où elle avait été enfermée pendant onze ans.

Elle est le mieux connue par son *saga* de *Regnar Lodbrok*, qui parut en 1851.

On annonce la mort de M. Eelco Verwijs, littérateur et philologue néerlandais. Il fut l'un des principaux colleborateurs de M. de Vries, l'éminent professeur de Leyde, pour le grand dictionnaire de la langue néerlandaise. M. Eelco Verwijs n'avait pas cinquante ans.

On annonce de Florence la mort de Mme Ludmilla-Assing, femme de lettres allemande, très connue par ses œuvres et qui a joué, dans le temps, un rôle éminent dans le monde littéraire en Allemagne. Elle avait un caractère et un talent presque virils et avait mis l'un et l'autre au service du parti radical, dans sa patrie et en Italie.

Depuis bien des années, elle s'était établie à Florence, où elle avait acheté un villino avec jardin, dans la rue Alamanni. Les chefs du parti démocratique allaient souvent la voir. Le plus assidu était M. Campanella.

Elle collaborait à divers journaux allemands, auxquels elle envoya des correspondances assez estimées. Elle a été enterrée au cimetière protestant de Florence.

On annonce également la mort du docteur H.-B. Oppenheim, ancien membre du Parlement allemand, ancien rédacteur en chef de *la Réforme* de Berlin. Fils d'un banquier israélite de Francfort, né en 1819, M. Oppenheim fut toujours républicain ; il fut même proscrit en 1848 et vécut onze années dans l'exil. Auteur de nombreux ouvrages politiques, il fut également collaborateur assidu de beaucoup de revues allemandes.

Le comte Jean Dzialynski, dernier rejeton d'une illustre famille qui eut toujours une place importante dans la littérature et l'histoire polonaises, vient de mourir.

Le comte Jean était fils de Tytus Dzialynski, fondateur de la bibliothèque de Kurnik (duché de Posen), une des plus riches en manuscrits rares, célèbre compilateur et éditeur des chroniques polonaises-latines qu'il a fait imprimer avec un grand luxe. Parmi ces chroniques, la plus remarquable est celle des *Acta Tomitiana,* actes diplomatiques de Pierre Tomicki, un des plus fameux hommes d'État du xive siècle. La mort l'ayant empêché de finir toute l'édition, il légua son travail à son unique fils. Jean

Dzialynski s'acquitta consciencieusement de la tâche que son père lui avait transmise. Quoique atteint depuis douze ans d'une grave maladie, il ne cessa de travailler avec intelligence, et jamais il ne songea aux soins de sa santé, désireux de ne pas perdre la moindre minute de son temps. Nul ne fut plus secourable à ses malheureux compatriotes émigrés à Paris, où lui-même passait habituellement quelques mois de l'hiver. Une troisième attaque d'apoplexie devait l'enlever à ses nobles occupations et à l'affection des siens. Mme Iza Dzialynska, sœur de L. Czartoryski, a quitté Paris à la première nouvelle du danger de son mari. Elle assistait à sa douloureuse agonie.

Un voyageur et naturaliste bien connu, Guillaume Schimper, vient de mourir à Strasbourg. Il avait rapporté de ses explorations en Afrique et en Asie des collections scientifiques du plus grand prix, qui se trouvent actuellement au Musée d'histoire naturelle de Strasbourg, dont M. Schimper était le conservateur. On lui doit, entre autres ouvrages, *la Bryologia Europæa* en cinq volumes, *le Synopsis muscorum*, *la Paléontologie végétale*.

NOTES ET INFORMATIONS

SUR LES INDUSTRIES DU LIVRE

Les Annales de l'Imprimerie nous font connaître qu'un dixième concours pour les travaux d'impression et de composition est ouvert, à Gand, par l'imprimerie Van Doosselaere.

Voici les conditions du concours : On demande la composition d'un titre d'un ouvrage grand in-8° jésus; le titre devra contenir au moins 6 lignes principales.

Le compositeur prendra le titre d'un ouvrage inédit ou bien celui d'un ouvrage édité avant 1700.

Le prix d'impression sera décerné à la meilleure épreuve tirée des titres soumis au concours. Ce prix, étant décerné à part, sera désigné sans tenir compte du mérite de composition du titre.

PRIX : *Une médaille en vermeil et une prime de 50 francs pour chaque catégorie.*

Mentionnons que ces prix sont offerts par M. Van Doosselaere, imprimeur, et que le donateur a mis pour condition au concours que les ouvriers de son établissement ne pourront pas y participer. Le concours est exclusivement pour la Flandre orientale. Les épreuves destinées au concours doivent être adressées au local avant le 1er juillet prochain.

La Chambre des imprimeurs-lithographes de Paris, dans son assemblée générale du 18 février dernier, a constitué son bureau, pour l'année 1880, de la manière suivante :

MM. Lemercier, président; Baulant, vice-président; Dupuy, vice-président; Reibel-Feindel, trésorier; Engelmann, secrétaire; Perdreau, secrétaire adjoint; Buttner, Champenois, Fouquet, Nachmann, Schlatter, Pichot, conseillers.

L'Exposition de Melbourne. — C'est le 10 mars qu'a été close la liste des demandes de participation à l'Exposition de Melbourne. Nos industriels, instruits par le succès de Sydney des avantages qu'ils avaient à recueillir en faisant connaître leur nom et leurs produits dans ces lointaines contrées que la civilisation, ou plutôt la colonisation a transformées d'une façon si merveilleuse en moins d'un demi-siècle, y seront honorablement représentés. Le temps n'est plus où l'industrie française hésitait à passer nos frontières; ce progrès est le fruit des grandes Expositions internationales, et les facilités créées au négoce par les traités de commerce permettent aujourd'hui à toutes les branches de notre grande famille industrielle d'en tirer honneur et profit.

Les arts graphiques et les industries qui s'y rattachent, à moins de renier le *Fiat lux* qui leur sert de devise, devaient prendre une part sérieuse à l'Exposition de Melbourne. Voici la liste de leurs exposants, publiée par le *Journal général de la librairie :*

EXPOSITIONS COLLECTIVES

J.-B. Baillière et fils, éditeurs.
Baudry, éditeur.
Bouasse-Lebel, imprimeur-éditeur.
Champenois et Cie, chromographes.
Armand Colin et Cie, éditeurs.
Darantière, imprimeur.
Des Fossez, éditeur.
Delalain frères, éditeurs.
Delagrave, éditeur.
Ducher et Cie, éditeurs.
Dumaine, éditeur.
Firmin-Didot et Cie, imprimeurs-éditeurs.
Gauthier-Villars, imprimeur-éditeur.
Germer Baillière et Cie, éditeurs.
Hachette et Cie, éditeurs.
Hetzel, éditeur.
Jouaust, imprimeur-éditeur.
La Papeterie du Marais.
Lenègre, relieur.
Lecoffre, éditeur.
Loones, éditeur.
Lorilleux, fabricant d'encres d'imprimerie.
Mame et fils, imprimeurs-éditeurs.
Masson, éditeur.
Pillet et Dumoulin, imprimeurs-éditeurs.
E. Plon et Cie, imprimeurs-éditeurs.
Quantin, imprimeur.
Reinwald, éditeur.
Rothschild, éditeur.

EXPOSITIONS INDIVIDUELLES

Appel, lithographe.
Bouasse-Lebel, imprimeur-éditeur.
Delalain frères, éditeurs.
Delagrave, éditeur.
Dunod, éditeur.
Germer Baillière et Cie, éditeurs.
Gauthier-Villars, imprimeur-éditeur.
Hachette et Cie, éditeurs.
Jouaust, imprimeur-éditeur.
Lemercier et Cie, lithographes.
Leduc, éditeur.
Lefranc, fabricant d'encres d'imprimerie.
Lorilleux, fabricant d'encres d'imprimerie.
Georges Olmer, papetier.
E. Plon et Cie, imprimeurs-éditeurs.
Turlot, fondeur en caractères.

Le plissage des feuilles sur les machines. — Un de nos confrères, dit la *Chronique de l'imprimerie*, à la tête d'une importante imprimerie du nord de la France, nous demande quelques conseils pour obvier au plissage des feuilles sur les machines.

Cet inconvénient se produit surtout avec les grandes formes d'affiches, sur les compositions encadrées et sur les formes qui contiennent des gravures de grande dimension.

Généralement, lorsque ce défaut se présente, on peut en accuser, selon M. Théotiste Lefèvre, une des causes suivantes : 1° les cordons des extrémités de la feuille sont trop tendus; 2° les blanchets sont trop épais ou mal tendus; 3° le peu d'épaisseur du papier; 4° le trempage est insuffisant; 5° la pression trop prononcée; 6° des vignettes trop chargées, voisines d'un blanc quelconque et placées à la sortie de la feuille sur le côté des cylindres, ou ne posant pas d'aplomb sur le marbre; 7° la prise imparfaite de la feuille, soit à cause de l'exiguïté des marges, soit parce que les pinces, trop serrées, ne tombent pas assez rapidement ou bien tombent avec secousse.

Les données de M. Théotiste Lefèvre sont excellentes, et c'est là qu'il faut chercher les causes du plissage qui provient, comme nous venons de le voir, ou du peu d'expérience du conducteur, ou des négligences dans le travail qui se produisent quelquefois, malgré la capacité de l'ouvrier.

Bon nombre de conducteurs persistent à croire que la cause en doit être attribuée à l'air qui s'introduirait, lors de l'impression, entre la feuille et la forme et qui, ne trouvant à s'échapper à l'extrémité de cette dernière, amènerait ces plis fâcheux.

M. Bachmann, un excellent typographe, dont le mérite est apprécié par les praticiens de divers pays, a traité cette question de plissage, il y a déjà quelques années, dans l'*Archiv* de M. Waldow. Il se demande qui, le premier, a émis cette assertion. Il est certain qu'elle est de date déjà ancienne et, en ce qui nous concerne, nous l'avons, depuis trente ans, souvent entendu émettre. La fausseté de cette explication n'empêche pas nombre d'imprimeurs d'y ajouter foi.

Est-ce qu'au tirage de n'importe quelle forme, l'air est comprimé comme dans un récipient qui serait hermétiquement fermé? Est-ce que le cylindre n'effectue pas sa rotation sur une forme d'affiche et une forme encadrée comme il le fait sur toute autre, dans les dimensions complètes de la longueur et de la largeur ou, pour parler plus explicitement, ne se maintient-il pas, dans le cours de son évolution, à une hauteur constamment la même sur un plan parfaitement uni? Mais, si poser ces questions, c'est les résoudre, comment admettre que l'air pourrait être réellement comprimé du moment où il possède assez d'espace pour s'échapper par derrière et par devant.

En réalité, le plissage a deux causes principales : Il peut arriver que *le cylindre de la machine ait cessé d'être exactement cylindrique*. Sur tout cylindre réellement cylindrique, la feuille de papier s'étendra, dans toute sa longueur, d'une manière uniforme. Mais, si le cylindre présente, dans le milieu par exemple, une certaine faiblesse, il est *inévitable* que le papier ne plissera pas aux deux bords, et cela malgré tout cordon ou pli. Au surplus, il est facile de s'en convaincre : il suffit d'enrouler une feuille de papier sur un rouleau quelconque, du moment qu'il est exactement cylindrique, on ne constatera aucun pli.

Mais on ne doit pas oublier que le cylindre de la machine est fort sujet à éprouver des inégalités sur sa surface. C'est ainsi qu'un blanchet, même d'excellente étoffe, arrivera forcément à s'amincir davantage aux endroits de la pression, et, cependant, il gardera sur ses deux côtés, où il n'y a pas d'impression, son épaisseur primitive. Quelque peu considérable que soit cette différence, elle suffit néanmoins pour produire, à un moment donné, les plis si redoutés.

Il résulte donc de ce qui précède, qu'un habillage sec, n'étant pas, ou beaucoup moins, exposé à cette variation, est le meilleur moyen de remédier à l'inconvénient du plissage des feuilles sur la machine.

A cet effet, nous conseillons l'habillage suivant dont nous nous trouvons fort bien : trois ou quatre feuilles de papier (collées en avant sous les griffes, mais libres de deux côtés et par derrière) posées directement sur le cylindre, et, par-dessus, un blanchet de soie (du bon taffetas d'une certaine épaisseur). Sur ce blanchet de soie posez la feuille de marge et dessus une feuille huilée.

Il faut veiller à ce que la mise en train se fasse avec du papier mince, car une épaisseur trop forte aurait pour résultat de rendre, à son tour, le cylindre inégal et de produire le même désagrément.

Le papier trempé depuis longtemps est la seconde cause de plissage. Dans ce cas, le papier, ayant trop séché aux bords, plisse dans le milieu, car il offre à cet endroit une surface plus compressible.

Que faire en pareil cas? Le cylindre le plus parfait et la mise en train la mieux soignée sont impuissants. Aussi, un conducteur prévoyant prendra-t-il les précautions nécessaires; il fera remanier à temps le papier et, selon les besoins, en mouiller les bords.

Il est évident que cet inconvénient devient plus embarrassant lorsque le papier doit être tiré à sec, qu'il est d'un format double, plié en deux, comme beaucoup de papiers coquille.

Le *Journal für Buchdruckerkunst* contient dans son dernier numéro la description et le dessin d'une nouvelle presse zincographique destinée à imprimer une feuille *simultanément* au recto et au verso. Voici en peu de mots les données de la nouvelle machine, à laquelle notre confrère M. Schlotke, imprimeur à Hambourg, a consacré plusieurs années de recherches.

Le recto et le verso d'une feuille d'impression sont décalqués sur deux feuilles de zinc et préparés comme pour l'impression zincographique ordinaire; puis, ces feuilles de métal sont montées sur deux cylindres susceptibles d'être assez rapprochés l'un de l'autre pour qu'une feuille de papier interposée soit satinée au passage. Par côté de chaque cylindre sont disposés des appareils mouilleurs et encreurs. La nouvelle invention a été brevetée dans tous les pays. Nous souhaitons à M. Schlotke, qui dirige le *Journal für Buchdruckerkunst*, un succès en rapport avec la somme de travail que lui a coûtée son ingénieuse combinaison.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

DU 15 MARS AU 15 AVRIL

Annales de l'extrême Orient (février). — Abbé Desgodins : Le Thibet, notes linguistiques. — Rosenberg : Les îles Kei, notes ethnographiques. — La découverte de la voie commerciale. — Chronique orientale. — Bibliographie. — Communications diverses. — Actes de la Société académique indo-chinoise.

L'Art (21 mars). — V. Ceresole : La porte de bronze de la sacristie de Saint-Marc, à Venise. — L. Leroy : Les pensionnaires du Louvre. — Le Blanc du Vernet : Japonisme. — Collection des dessins d'anciens maîtres de l'Institut royal de Gigon (Espagne). — Courrier des musées. — Chronique.

(28 mars). — G. Geffroy : Le peintre Valentin. — P. Leroy : Les collections du palais de San Donato. — E. Véron : Compte rendu de l'exposition de la Société d'aquarellistes français. — L. Enault : L'exposition de Nice. — Courrier des musées.

(4 avril). — Tristram : H. Merritt, critique d'art et romancier. — L. Leroy : Les pensionnaires du Louvre. — Ph. Burty : J. de Nittis. — Chronique théâtrale. — Wedmore : Exposition à Londres de l'œuvre de Méryon.

(11 avril). — Ph. Burty : J. de Nittis. — L. Leroy : Les pensionnaires du Louvre. — E. Soldi : L'art persan. — E. Parrocel : Pascal Coste, doyen des architectes français. — E. Montrosier : H. Monnier par Champfleury. — Chronique.

L'Artiste (avril). — G. Eyriès : Sculpteurs du XIX^e siècle; de l'esthétique de Simart. — E. L'Hôte : Des dangers de l'illuminisme dans les arts. — O. de Parisis : Princesse et chiffonnière. — Marcello : Les amours des artistes. — F. de Syène : Voyage au pays enchanté. — Th. Pelloquet : Les peintres il y a vingt ans. — P. de Saint-Victor : Le roi Voltaire. — Poésies. — Causeries d'un chercheur. — Chronique.

Bulletin monumental. — E. Desjardins : Les monuments des thermes romains de Luxeuil. — Mgr Barbier de Montaut : Les inventaires de la basilique royale de Monza. — Abbé Robert Charles : Les artistes manceaux de l'église Saint-Pierre-de-la-Cour, d'après des documents inédits. — De Laurière : Une inscription énigmatique à l'église Saint-Pierre-ès-Liens, à Rome. — Chronique. — Bibliographie. — Revue des publications périodiques. — Nécrologie.

Bulletin de la réunion des officiers (20 mars). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Études d'art et de technologie militaires. — Etudes sur les cadres d'un régiment de cavalerie. — Le canon-revolver. — Chronique étrangère.

(27 mars). — Cours et conférences. — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Etudes d'art et de technologie militaires. — Chronique étrangère.

(3 avril). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Études d'art et de technologie militaires. — Les mitrailleuses, leur importance pour certains buts spéciaux et leur emploi en campagne. — Au sujet de l'instruction militaire des cadres inférieurs dans les corps de troupe d'infanterie. — Correspondance.

(10 avril). — Études d'art et de technologie militaires. — Manœuvres de Berlin en 1786. — Étude sur le tir individuel. — Chronique maritime.

Bulletin de la Société de l'histoire de Paris (septembre-octobre). — Comte Riant : Note sur Robert de Paris, chevalier croisé. — Longnon : Recherches sur une famille noble, dite de Paris, aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles. — Boulenger : Le château fêtu. — J. C. : La débâcle de 1616. — Chronique. — Bibliographie.

Le Contemporain (avril). — Victor Valmont : L'Irlande. — Jean Loesevitz : L'Autriche-Hongrie en 1789. — A.-B. de la Chaulme : La duchesse de Lorraine Élisabeth-Charlotte d'Orléans. Deuxième partie. — René Lavollée : Les ouvriers néerlandais. — P. G., de la conférence Olivaint : Questions catholiques; le nervosisme et le surnaturel. — Abbé Barbier : Saint Volusien, martyr, patron de la ville de Foix. — Célanie Carissan : Le récit de Catherine. — Bulletin de l'action catholique; l'action catholique dans les Chambres françaises. — Camille Rémont : Loi de l'enseignement supérieur au Sénat. — C. Rem : La dissolution des congrégations non autorisées; les décrets du 29 mars et les lois existantes. — B. H. : Tablettes chronologiques du *Contemporain*. Mars 1880. — F. Levé : Chronique du mois. — Bibliographie.

Le Correspondant (25 mars). — Vicomte de Meaux : Le rejet de l'article 7 au Sénat. — P. Bérenger : Les services du ministère des affaires étrangères. — P. Perret : Les demi-mariages. — Ch. de Lacombe : Le comte de Serre. — P. du Quesnoy : Un roman prussien contemporain; les Allemands peints par eux-mêmes. — V. Fournel : Le théâtre de Racine et les variations du goût. — REVUE CRITIQUE : P. Douhaire : *La Jeunesse de Fanny Kemble*, par M^me Craven. — *Trois Lettres de M. Barthélemy de Saint-Hilaire à M. l'abbé Deschamps.* — *L'Église chrétienne*, par M. Renan. — *Deux ans dans le pays des épices*, par M. de Pina. — *L'Angleterre et ses colonies australes*, par M. Montégut. — *Dictionnaire universel de géographie moderne*, par M. Vivien Saint-Martin. — *A côté du bonheur.* — *Madame Félicia*, par A. Racot. — *Érismes*, par M. de Beausire. — A. Boucher : Quinzaine politique.

(10 avril). — L. de Gaillard : *Caveant consules.* — A. Boucher : La guerre civile des États-Unis racontée par M. le comte de Paris. — Ch. d'Avezac : Une Académie de province sous le premier empire. — P. Perret : Les demi-mariages. — A. Babeau : La ville sous l'ancien régime. — P. du Quesnoy : Un roman prussien contemporain; les Allemands peints par eux-mêmes. — G. David : Guirlande d'avril. — P. Douhaire : M. de Montalembert et la nouvelle édition des *Mémoires de Saint-Simon.* — H. de Parville : Revue des sciences. — A. Boucher : Quinzaine politique.

Critique philosophique (18 mars). — F. Pillon : Les vues de M. Pécaut sur les questions d'enseignement (suite). Écoles d'apprentissage, égalité des conditions légales de capacité pour l'enseignement. — J. Milsand : Les sentiments et les idées. Analyse.

(25 mars). — Renouvier : Les labyrinthes de la métaphysique. Le libre arbitre selon les épicuriens et le commentaire de M. Guyau. — F. Pillon : Une revue collectiviste. — Bibliographie : La morale des jésuites, par Paul Bert.

(1^er avril). — F. Pillon : Un cercle vicieux. — Renouvier : Le fétichisme, sa définition, sa place dans l'histoire des religions. — J. Milsand : Les sentiments et les idées. Analyse.

(8 avril). — Renouvier : De la source psychologique du fétichisme, de la sorcellerie, de la magie et de l'astrologie. — F. Pillon : L'enseignement de la philosophie dans les lycées. — Bibliographie : République et catholicisme; cinquième lettre d'un Bourguignon, par Paul Bouchard. *Revue du mouvement social* paraissant tous les mois.

Gazette anecdotique (15 mars). — La quinzaine. — Le cinquantenaire d'*Hernani*. — Les conférences du P. Didon. — Les Coquelin publicistes. — *Bonaparte et son temps*. — Théâtres : *Jean de Nivelle, la Marjolaine*. — *Varia* : Les bals de l'Elysée. — La question Heilbronn. — M^me Lauters et l'Opéra. — Deux billets inédits de Mérimée. — Une lettre de Marceau. — Deux vers inédits de V. Hugo. — Le bibliophile Jacob à l'Académie. — Petite gazette. — Une scène inédite de *Marion Delorme*.

(31 mars). — La quinzaine. — La vente Demidoff. — En Chine. — Un directeur de théâtre. — Gauloiseries. — Bibliographie : *Dictionnaire des noms*. — Théâtres : *Britannicus, Aïda, les Noces d'Attila*. — *Varia* : Bouts rimés par V. Hugo. — Comparaison n'est pas raison. — Une jolie réclame. — Affiches et prospectus. — Un duel au piano. — Petite gazette. — La cour d'Athènes sous le roi Othon.

Gazette des beaux-arts (avril). — Baron Roger Portalis : La collection Walferdin et ses Fragonard. — B. Fillon : Pour qui fut peint le portrait d'Erasme, par Hans Holbein, au musée du Louvre. — P. Goût : Notes historiques et descriptives sur le casque depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. — E. Muntz : Les maisons de Raphaël à Rome, d'après des documents inédits ou peu connus. — A. Bignières : Exposition de la Société d'aquarellistes français. — L. Gonse : *La Renaissance en France*, par M. L. Palustre. — Journal du voyage du cavalier de Bernin en France, par M. de Chantelou, manuscrit inédit publié et annoté par M. L. Lalanne.

Intermédiaire des chercheurs et curieux (25 mars). — *Questions* : Un huitain sans nom d'auteur. — Une ode de M. J. Chénier. — Halquiner. — Couteau de Jeannot. — Anguilles de Melun. — Abricot. — Singulier emploi du verbe instruire. — Réussi, paru. — Flanconnades. — Un mot de la langue alpestre. — Rouen, Rothomago. — Dieu s'est trompé trois fois. — Une tête de Christ à retrouver. — Le graveur Fornazeris. — Un symbole. — Mélac. — Sur la monnaie de Turenne. — Dupont. — Bombard. — Les précurseurs de Darwin. — L'origine de la syphilis. — Boîte à tourner les pieds. — Mystifications musicales. — Rime di Gandolfo Porrino. — Chansons gaillardes. — Initiales I. M. et M. — Armes de Potier de Novion. — Oxiane. — Un livre imprimé aux couleurs nationales. — Une chaumière et son cœur ; M. Alphonse ? — A. Delvau. — Bibliothèque Vulliet. — P. Lindau.

Réponses : Un vieux cantique. — M^lle de la Périne. — Nos bons aïeux ont-ils couché nus ? — Macaronades classiques. — Prénoms singuliers. — Soncino Merati. — Jacques Casanova et ses mémoires. — Lettres alphabétiques usitées en blason. — Un buon coglione. — Livres à faire. — Question héraldique. — Adélaïde ou Adélais. — Une note de Le Duchat à rectifier. — Editions fantastiques. — Le titre de baronne. — A qui le serpent ? — Mettre son pouce dans la bouche. — Barbarismes et solécismes. — Vingt-sept enfants. — Jacques Callot a-t-il fait de la peinture ? — Le cousin Jacques. — Rimes singulières. — Noms propres au féminin. — Laurent-Joubert. — K rouge. — Des lits et du coucher aux siècles antérieurs. — Garbet, peintre. — Le peintre Galimard. — Défense de priser. — Chansons nouvelles. — Atticus. — *Inveni portum*... — Damas gingolin. — Chère pliante. — Un convoi de jeunes filles à Paris en 1812. — Le calendrier des vieillards. — Le chien de Corbie. — Photogramme, photographie. — La Cassandra, de Licophron. — Jean Jeudi. — Corde de pendu. — Brune ou blonde. — Un buste de M. de Vallière. — Le régent, peintre d'histoire. — Abbas Gottwicensis. — Jusqu'où ont pu aller des jésuites. — Emblème des médecins. — La tribu sacrée des Cohen. — M. Thiers était-il bâtard ? — Le régiment de la calotte. — Vie de Molière, par Grimarest. — Lieu de naissance de V. Hugo. — L'abbé Delsuc. — Le Fat puni. — Portefeuille d'un talon rouge.

Trouvailles et curiosités. — A l'eau « S'amuse premier ». — Une collection d'almanachs pour l'an 1793. — De gendre à belle-mère.

(10 avril). — *Questions* : Napoléon et Corneille — Un blanchisseur poète. — Tredosse. — Tacitiana. — Une chaumière et son cœur. — Racine, un polisson. — Graisse de pendu. — André Brue. — Le sculpteur Martin (de Grenoble). — « Le roi boit », chanson d'Al. Ducros. — Médaille, jeton ou monnaie ? — Conseil de Louis XIV. — Vin bâtard. — Vinaigre susat. — Retief et rétif. — Les affiches funéraires. — Rouillons. — Coupé. — Heure des repas. — Marquis Tseng. — La première marque d'imprimerie en France. — Une marque d'imprimeur. — Bonaparte. — Réflexions et maximes sur divers sujets. — Les philosophes, comédie. — Mémoires de l'abbé Sieyès. — Jacques Arago, lithographe. — Brucker (Raymond) ou J.-B. Nicollet.

Réponses : Défense de priser. — A quoi n'a-t-on pas comparé la vie ? — Les patois. — Dix ou douze. — Une vente après décès en 1812. — Joseph (?) Herel, critique allemand. — Photogramme, photographie. — Jingo, Jingoism. — Jean Jeudi. — Corde de pendu. — Brune ou blonde. — Le montagnard émigré. — Jusqu'où ont pu aller des jésuites. — Emblèmes d'un médecin. — Le régiment de la calotte. — Portefeuille d'un talon rouge. — Des droits d'auteur en matière de réimpression. — Une traduction de Rabelais. s. v. p. — Huitain sans nom d'auteur. — Halquiner. — Couteau de Jeannot. — Anguille de Melun. — Réussi, paru. — Rouen, Rotomago. — Flanconnades. — Dieu s'est trompé trois fois. — Fornazeris (J. de), graveur. — Mélac. — Un symbole. — Dupont. — L'origine de la syphilis. — Boîte à tourner les pieds. — Initiales I. M. et M. — Armes de Potier de Novion. — Livres imprimés aux couleurs nationales. — Bibliothèque Vulliet. — Une chaumière et son cœur. M. Alphonse ?

Trouvailles et curiosités. — Le conscrit de 1812 et la guerre d'Espagne. — Les belles femmes de Paris. — Erreurs et méprises.

La Jeune France (avril). — A. Daudet : Mœurs parisiennes ; le photographe. — A. France : Les origines humaines ; l'homme. — C. Pelletan : Notes de voyages ; les Pyramides. — P. de Rouvre : Les jésuites en France. — Poésies d'Edgar Poë, de Leconte de Lisle, d'André Lemoyne, de Rollinat, de Frémine, de Taupin. — Théâtre. — Gazette rimée.

Journal des Économistes (avril). — H. Baudrillart : Etat économique des populations agricoles en Normandie. — De Fontpertuis : L'industrie manufacturière aux Etats-Unis. — J. Garnier : La profession d'économiste. — De Flaix : La discussion du tarif général des douanes. — Vigano : Les banques populaires d'Allemagne. — Revue des principales publications économiques de l'étranger. — Bulletin. — Société d'économie politique. — Bibliographie économique. — Chronique économique. — Bibliographie française et étrangère.

Journal des Savants (mars). — Fustel de Coulanges : Du droit de propriété à Sparte. — E. Egger : Recension critique des textes. — Alfred Maury : Nouvelles recherches sur la Saint-Barthélemy. — Daubrée : Descartes, l'un des créateurs de la cosmologie et de la géologie. — Ch. Giraud : Le concubinat en droit romain. — Nouvelles littéraires.

Journal des Sciences militaires (mars). — S. M. le roi de Suède : Charles XII. — De quelques mesures complémentaires du système défensif de la région nord-est de la France. — Observations sur le règlement de manœuvres de l'infanterie du 12 juin 1875. — La pratique du tir dans l'infanterie prussienne. — Colonel Corsi : De l'éducation morale du soldat. — Comptes rendus d'ouvrages militaires.

(Avril). — Major X. : Places fortes et chemins de fer stratégiques de la région de Paris. Les feux d'artillerie. — Capitaine Quarré de Verneuil : L'armée en France depuis Charles VII jusqu'à la révolution (1439-1789). — Capitaine Hue : L'artillerie dans l'antiquité et au moyen âge. — Les catéchismes du cavalier français. — Livres militaires.

Magasin pittoresque (mars). — L'Art chez soi. — Règles de l'art de bien dire. — Payer et ne pas payer, saynète de Lope de Rueda, traduction inédite. — Le locataire des demoiselles Rocher (nouvelle). — Mémoires de Walter Scott. — Du luxe chez les Romains. — Administration de l'ancienne France : l'archidiacre et l'official, etc.

Miscellanées bibliographiques (31 mars). — Ad. Jullien : Un éditeur romantique en 1830 ; Renduel.

Le Moliériste (avril). — Ed. Thierry : Molière et Tartuffe dans la préface des *Plaideurs*. — Faber : Une édition inconnue des fâcheux. — M. C. : La vente de Lagondie. — Correspondance. — Bibliographie moliéresque. — Revue théâtrale.

La Nature (27 mars). — Moseley : Le tatouage en Chine et au Japon. — P.-P. Dehérain : La production du blé aux Etats-Unis (fin). — Histoire de la machine à vapeur. — J. Girardin : Les arts industriels dans l'ancienne Etrurie (fin). — De l'inexactitude des aréomètres. — Le dévidoir mathématique. — Rodwell : Le nouvel observatoire de l'Etna. — Chronique. — Stanislas Meunier : Académie des sciences, séance du 22 mars. — Dr Z. : La respiration artificielle dans les empoisonnements.

(3 avril). — E. Hamy : Les îles Solo et la mission française de Malaisie. — Crustacés nouveaux des côtes de France. — Paul Bert et d'Arsonval : Appareil microphonique recueillant la parole à distance. — Les moteurs animés. — Le percement du tunnel du Saint-Gothard. — E. Pornain : La mer de lait. Chronique. — Stanislas Meunier : Académie des sciences.

(10 avril). — Dr F.-A. Forel : Température de l'eau des lacs gelés. — Neusch : Viande phosphorescente. — Les puits instantanés. — Springer : L'anesthésie chirurgicale. — Les voyages arctiques de M. Nordenskiold. — Le campylomètre. — Le chromographe. — Chronique. — Stanislas Meunier : Académie des sciences.

Nouvelle Revue (15 mars). — E. Spuller : M. Thiers. — H. Rivière : Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie. — E. Perrier : La vie et la substance vivante. — De Glouvet : Le Forestier. — Juliette Lamber : Poètes grecs contemporains ; école ionienne. — T. Colani : *Les Rougon-Macquart*, par E. Zola. — Jeanne Mairet : Mademoiselle Printemps. — A. Lemoyne : Un regard en arrière. — Louis Gallet : Revue du théâtre.

(1er avril). — H. Rivière : Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie (2e partie). — E. Spuller : M. Thiers. — M. V. Courdaveaux : Un roman chrétien à la fin du IIe siècle. — De Glouvet : Le Forestier (3e partie). — Théodore Reinach : Ernest Bersot. — Lucien Biart : Premier amour. — Auguste Dorchain : Les étoiles éteintes (poésie). — Louis Gallet : Revue du théâtre : Musique. — Georges Duplessis : Revue du théâtre : Drame et comédie. — Lettres sur la politique extérieure. — Chronique politique. — Journal de la quinzaine. — Bulletin bibliographique.

Polybiblion (mars). — C. J. : Publications récentes sur l'Écriture sainte. — De Bourgade : Comptes rendus de publications médicales.

Théologie : Leboucher : Tractatus de vera religione. — Abbé Tilloy : Cours de conférences religieuses.

Jurisprudence : De Raynal : Le tribunal et la cour de cassation.

Sciences et arts : H. Spencer : Principes de sociologie. — C. Jannet : Les institutions sociales et le droit civil à Sparte. — De la Bouillerie : L'homme, sa nature, son âme, ses facultés, sa fin. — Mgr Isoard : Le mariage. — P. Féval : Pas de divorce. — Des Murs : La vérité sur le coucou. — E. Rolland : Les oiseaux sauvages.

Belles-lettres : De Chossat : Répertoire assyrien. — E. Raunié : Recueil Clairambault-Maurepas. — Abbé Bayle : Anthologie provençale. — Paolo Maura : Poesie in dialetto siciliano. — A. Croiset : La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec. — Lettres de H. Perreyre à un ami d'enfance.

Histoire : H. de l'Épinois : Les catacombes de Rome. — W. Junghans : Histoire critique des règnes de Childérich et de Clodovech. — De la Marche : La Société au XIIIe siècle. — Louis Paris : Histoire de l'abbaye d'Avenay. — P. Gaffarel : Les colonies françaises. — J. Janssen : Geschichte des deutschen volkes. — Daris : Histoire du diocèse et de la principauté de Liège. — Villa : Relacion del viaje hecho por Felipe II en 1585 à Zaragoza, Barcelona y Valencia. — Morel Fatio : Jornada de Tarazona hecha por Felipe II en 1592. — Morel Fatio : Lettres écrites de Madrid en 1666 et 1667. — Abbé Dedoue : A. Bonetty, fondateur des « Annales de philosophie chrétienne ».

Bulletin. — Chronique. — Questions et réponses.

La Réforme (15 mars). — G. Boito : Un sujet. — A. Mercier : La faim sous l'ancien régime. — Yves Guyot : De la méthode dans la science économique. — A. Bouvier : Malheur aux pauvres ! — J. Dupuis : Deux années au Tonkin. — Théâtres. — Chroniques.

(1er avril). — J. Soury : La philosophie de M. David Hume. — G. Boito : Un sujet. — Y. Guyot : De la méthode dans la science économique. — J. Dupuis : Deux années au Tonkin. — Théâtres. — Chronique politique. — Bibliographie.

Revue alsacienne (mars). — Jean Macé : Le pensionnat du Petit-Château, à Beblenheim. — A. Kaempfen : L'Alsace à l'Institut : François-Joseph Heim. — Un prêtre alsacien : Les petits séminaires d'Alsace. — Sacher-Masoch : Récits du Ghetto polonais : Haman et Esther (idylle juive), traduit par M. A. Dietrich. — Edouard Schmidt : La misère et l'émigration en Lorraine de 1762 à 1773. — E. Longchamp : Une répétition à la Société chorale de Strasbourg. — H. Lemaire : Avant le Salon. Les artistes lorrains. — Th. Lindenlaub : Un conférencier français à Colmar et à Mulhouse : M. E. de Pressensé. — *Curiosa :* La contre-révolution ou les revenants. — P.-L. : Chronique. — E. Seinguerlet : Revue théâtrale.

Revue d'anthropologie. — Ch. Feré : Essai d'anthropométrie. — Ch. Richet : Essai sur les méthodes numériques qui permettent d'apprécier la fécondité et la vitalité. — Dr Perier. — Le transformisme. — Drs Chassagne et Dally : Recherches anthropométriques sur les effets de la gymnastique d'entraînement. — Da Silva Amada : Ethnologie du Portugal. — Revue critique, préhistorique, des livres, des journaux. — Extraits et analyses. — Miscellanea. — Bibliographie.

Revue archéologique (mars). — Chabouillet : Notice sur des inscriptions et des antiquités provenant de Bourbonne-les-Bains. — E. Desjardins : La borne miliaire de Paris. — Mazard : Sépulture antique de Ceretolo. — Marquis de Rochambeau : Un nouveau cachet d'oculiste romain découvert à Fontaine, en Sologne. — Bulletin mensuel de l'Académie des inscriptions. — Nouvelles archéologiques. — Bibliographie.

Revue bordelaise (16 mars). — Lettre de M. Bony, candidat au conseil supérieur de l'instruction publique à MM. les professeurs agrégés d'histoire et de géographie. — E. Périer : De la réforme des justices de paix. — Bryand : M. Fustel de Coulanges. — Michel Germain : L'éducation des filles au XVIIe siècle. — Causerie médicale. — Chronique scientifique. — Société des sciences, lettres et arts de Pau.

(1er avril). — H. Gervais : De la recherche de la paternité. — Delamp : Diderot et le théâtre naturaliste. — Ormilly : Zaïre et Othello. — Périer : De la réforme des justices de paix. — Chronique scientifique. — Chronique musicale. — Bibliographie.

Revue de Bretagne et de Vendée (mars). — De la Nicollière-Teijeiro : Les marins bretons ; Jacques Cassard. — Abbé du Tressay : Documents inédits sur la Révolution ; la municipalité de Luçon de décembre 1788 à janvier 1796. — Du Doré : Sœur Denise. — L. de la Sicotière : Un complice de Carrier ; le patriote d'Héron. — De la Borderie : Les bénédictins bretons, d'après leur correspondance historique. — Notices et comptes rendus : de la Gournerie ; *les Noyades de Nantes*, par M. Lallié.

Revue britannique (mars). — Histoire : Le César de Froude. — Géographie, ethnographie : La tserna gora. — Génie civil, optique : Les phares de la Grande-Bretagne. —

Nouvelles : *In extremis.* — Industrie, commerce : La dynastie des Salt et la découverte de l'alpaga. — Physiologie : Transformations anormales de l'activité cérébrale. — Statistique, nosographie : *Il suicidio* (le suicide). — Chronique scientifique. — Pensées diverses. — Correspondance d'Allemagne, d'Orient, d'Italie, de Londres. — Chronique et bulletin bibliographique.

Revue de Champagne et de Brie (février). — A. de Gallier : Le sacre de Louis XVI, à Reims. — H.-B. : La famille Danré d'Armancy et la rosière de Salency. — B.: Le prix général de l'arquebuse à Châlons. — J. Chardon : Les écoles de l'université de Reims. — E. de B. : Correspondance inédite de M. de Dinteville. — Nécrologie. — Bibliographie. — Chronique.

(Mars). — Lacordaire : Les Seignevrie et Feavltez de Bovrbonne. — H. Jadart : Le chancelier Jean Gerson. — G.-H.-G.: Portraits de Claude de Lorraine et d'Antoinette de Bourbon.— X. : Notes pour servir à l'histoire de Sens. — H.-B. : La famille Danré d'Armancy et la rosière de Salency. — Hérelle : Correspondance inédite de dom Thierry de Vaixmes. — D. de Riocourt : Les archives des actes de l'état civil de Châlons-sur-Marne. — Nécrologie. — Bibliographie. — Chronique.

Revue critique (15 mars). — Decharme : Mythologie de la Grèce antique. — De Rossi : Les places de Rome antérieures au XVIe siècle. — Julien : Papes et sultans. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(22 mars). — Haupt : Les lois sumériennes sur la famille. — Guiraud : Le différend entre César et le Sénat. — Vie de Démosthène, par Plutarque, p. p. Julien, Pessonaux, Bernage, Delaitre. — Variétés : Mage-Imga. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(29 mars). — Pompéi et la région engloutie par le Vésuve en l'an 76 : Mémoires et notices publiés par l'administration des fouilles. — La loi salique, p. p. Holder et Hessels. — Mémoires de Saint-Simon, p. de Boilisle. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(5 avril). — Wunsche : Les ouvrages midraschiques traduits en allemand. — Fita : Recherches sur la déclinaison celtique dans quelques inscriptions latines de l'Espagne. — Vanderkindere : Le siècle des Artevelde. — Mémoires de Pierre Thomas, sieur du Fossé, p. Bouquet. — Discours de M. Thiers, p. Calmon. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(12 avril). — L'assalayanasuttam, publié et traduit par Pischel. — Algermissen : Dissertation sur le texte d'Ovide.— Jundt : Les amis de Dieu au XIVe siècle. — Franke : De l'histoire de la poésie latine au XIIe et au XIIIe siècle. — Hoffmann : Histoire de l'inquisition. — Rocholl : La philosophie de l'histoire. — Fischbach : La fuite de Louis XVI. — Mémoires de Rist, p. Poel. — Jonge : Histoire de France. — Chronique.

Revue des Deux Mondes (15 mars). — Julian Klaczko : Causeries florentines, Dante et le catholicisme. — H. Rivière : La marquise de Ferlon (dernière partie). — Émile de Laveleye : Grandeur et décadence de l'Internationale. — Henri Delaborde, de l'Institut de France : Peintres contemporains : Alexandre Hesse. — Alexis Delaire : L'expérimentation en géologie, d'après des travaux récents. — Victor de Saint-Genis : Une conspiration royaliste à Strasbourg, d'après des documents inédits. — E. Fournier de Flaix : Les banques anglaises. — F. Brunetière : Revue littéraire; une nouvelle édition de la correspondance de Voltaire. — Chronique de la quinzaine. — Histoire politique et littéraire. — Bulletin bibliographique.

(1er avril). — Cinquante années d'histoire contemporaine. — M. Thiers. — I. La jeunesse d'un homme d'Etat. — Charles de Mazade : M. Thiers et la Restauration. — Causeries florentines. — IV. — Julian Klaczko : La tragédie de Dante. — Henry Houssaye : Les musées de province, leur origine et leur organisation. — André Theuriet : La princesse verte (1re partie). — Le vice-amiral Jurien de la Gravière, de l'Académie des sciences : Les grandes flottilles. — George Vauthier : Le remords du docteur (1re partie). — Ludovic Carrau : L'humanité primitive et l'évolution sociale, d'après M. Hubert Spencer. — Les tarifs des chemins de fer. — A. Brière : La Réforme. — G. Valbert : La lettre du pape à l'archevêque de Cologne. — Chronique de la quinzaine. — Histoire politique et littéraire. — Théâtres. — *Les Noces d'Attila* à l'Odéon. — Bulletin bibliographique.

Revue des documents historiques (janvier). — Jean-François de la Harpe. — Communauté des marchands de vin de Paris en 1752. — Louis-Auguste-Victor, comte de Bourmont. — Henri-François des Herbiers de Létanduère. — Adresses illustrées.

Revue de France (15 mars). — Chantelauze : Louis XIV, Mancini, la princesse de Savoie et l'infante d'après des documents inédits. — Rhoda Broughton : Joanna. — P. Robiquet : Les deux couronnes de Henri III. — R. P. Monsabré : La place du Christ dans l'histoire du merveilleux. — Desnoireterres : Les étapes d'une passion. — Théâtres. — Chronique politique. — Notes d'un ingénieur. — Les livres.

(1er avril). — L. Dupont : Souvenirs de Versailles pendant la Commune. — Rhoda Broughton : Joanna. — Chantelauze : Louis XIV, Mancini, la princesse de Savoie et l'infante. — L. Derôme : Les origines du second empire. — Mme C. J. : Une révolution (1847 et 1848). — Desnoireterres : Les étapes d'une passion. — Revue musicale. — Quinzaine politique. — Les livres.

Revue générale d'administration (mars). — Salmon : La comptabilité publique. — Léon Choppard : Des chemins de fer industriels. — L. M. : De la réparation des dommages résultant des mesures de défense prises par l'autorité militaire française en 1870-1871. — Jurisprudence. — Documents officiels. — Chronique. — Bibliographie administrative.

Revue de géographie (mars). — De Fontpertuis : Le nord-ouest canadien et la vallée de la Rivière-Rouge. — Ubicini : La Roumélie orientale depuis le traité de Berlin. — Cortambert : Le mouvement géographique. — Vénukoff : Aperçu historique des découvertes géographiques faites dans la Russie d'Asie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. — Gerster : La géographie contemporaine au point de vue de la science, de l'école et de la vie. — Correspondance. — Comptes rendus. — Nouvelles géographiques.

Revue de l'histoire des religions (25 mars). — Vernes : Introduction. — Bouché-Leclercq : La divination italique. — Wellhausen : L'unité du sanctuaire chez les Hébreux. — Spooner : Exploration des monuments religieux du Cambodge. — Barth : Bulletin critique de la mythologie aryenne. — Maspero : Bulletin critique des religions de l'Egypte. — Vinson : Documents inédits sur la sorcellerie.— Eléments mythologiques des pastorales basques. — Périodiques français et étrangers. — Chronique. — Bibliographie.

Revue internationale des sciences (15 mars). — Debierre : De l'origine et de l'évolution des sociétés et de la civilisation suivant la science contemporaine. — Bresgen : L'organe et le mécanisme de la voix humaine, — Luerssen : Les schizomicètes et leur rôle dans les fermentations et les maladies. — Daubrée : Le voyage de M. Nordenskiöld. — Jourdain : Sur le péritoine du pithon de Séba. — Sociétés savantes. — Académie des sciences. — Société d'anthropologie. — Revue des livres. — Bulletin bibliographique.

Revue maritime et coloniale (avril). — Ch. Martin : Influence des courants généraux de l'Atlantique sur la navigation à vapeur et éclaircissements apportés à leur étude par les derniers voyages hydrographiques. — Lenglet : La marine marchande en Angleterre. — Dr Crevaux : Exploration de l'Oyapock et du Parou, de l'Iça et du Yapura. — De la Motte du Portail : La guerre maritime entre le Pérou et le Chili. — E. Farret : Essai sur la construction et la résistance

des canons. — Petit : Les phares à lumière électrique. — Neveu : Organisation du personnel de la marine. — Chronique. — Comptes rendus. — Bibliographie.

Revue moderne (mars). — J. Champsaur : A. Scholl. — E. Goudeau : Poésies. — H. Allis : Pourquoi je ne suis pas bachelier. — F. Aubry : La danse d'aujourd'hui. — Ennius : Mardi gras. — H. Alis : Cendrillon. — G. T. : Hermance Laudoin. — H. Detouche : Ma voisine. — Critique dramatique. — Livres naturalistes.

Revue philosophique (avril). — Fouillée : Vues synthétiques sur la sociologie. — Perez : Le développement du sens moral chez le petit enfant. — J. Delbœuf : Le sommeil et les rêves. — Ch. Richet : De l'influence des mouvements sur les sensations. — Boussinescq : Sur l'impossibilité d'arriver aux notions géométriques par une simple condensation des résultats de l'expérience. — Analyses et comptes rendus. — Périodiques étrangers.

Revue politique et littéraire (20 mars). — Gladstone : De l'extension du droit de suffrage. — A. Mézières : Les deux premiers chants du *Childe Harold;* lord Byron. — E. de Pressensé : Le rejet de l'article 7 et le péril clérical. — Le mouvement littéraire à l'étranger : E. Holbing : *Un Vieux Conteur.* — H. Breitinger : *Les Unités d'Aristote avant le Cid.* — L. Ulbach : Notes et impressions. — Bulletin.

(27 mars). — Quelques lettres de Benjamin Constant et de M^me^ de Staël sur l'Allemagne (1802-1814). — G. de Nouvion : Le ministère de Mazarin, d'après M. Chéruel. — Butler : L'organisation électorale en Angleterre. — E. Gebhart : Pie IX et Victor-Emmanuel, d'après M. Zeller. — Causerie littéraire. — *Fables de la Fontaine*, édition Quantin. — *Œuvres de Millevoye,* publiées par le bibliophile Jacob. — M. A. Silvestre : *Poésies.* — M. Valabrègue : *Petits poèmes parisiens.* — H. de Bornier : *Les Noces d'Attila.* — Notes et impressions. — Bulletin.

(3 avril). — Sir Robert Spencer Robinson : La puissance navale de l'Angleterre et celle de la France. — P. Stapfer : Beaumarchais en Allemagne (1774), d'après de nouveaux documents. — G. Eliot : Impressions de Théophraste un tel. — Les élections au conseil supérieur de l'instruction publique. — L. Ulbach : Notes et impressions. — Bulletin.

(10 avril). — G. de Nouvion : La section historique au congrès des sociétés savantes. — F. Ravaisson : Les monuments funéraires des Grecs. — L. de Ronchaud : *Le Filleul de la mort,* fabliau du moyen âge. — La réforme des programmes universitaires. — Causerie littéraire. — E. Scherer : *Diderot.* — *L'Heptaméron, le Faux Chevalier Warwick,* nouvelles éditions par le bibliophile Jacob. — M. Mendès : *Les Mères ennemies, le Mariage de Loti.* — M. de Surville : *La Dame de charité.* — M. Alone : *Henri René.* — M. P. Timon : *Les Papas de Georges.* — M. Liesse : *On n'aime qu'une fois. Théâtre de campagne.* — Notes et impressions. — Bulletin.

Revue des questions historiques (avril). — R. P. Lapôtre : Hadrien II et les fausses décrétales. — P. Fournier : Les conflits de juridiction entre l'Église et le pouvoir séculier de 1180 à 1328. — Comte E. de Barthélemy : Catherine de Médicis, le duc de Guise et le traité de Nemours, d'après des documents inédits. — V. Pierre : L'école sous la Révolution française, 1789-1802. — Mélanges. M. Sepet : Le drame en France au XV^e^ siècle; la grande passion de Greban. — Comte de Puymaigre : Madrid en 1594. — Ch. Gérin : La relation de la cour de Rome d'Angelo Corraro, ambassadeur vénitien en 1660. — A. Callery : Les États provinciaux sous Charles VII. — G. Gandy : *Les Mémoires de Metternich.* — Courriers anglais, russe, du Nord. — Chronique. — Revue des recueils périodiques. — Bulletin bibliographique.

Revue scientifique (mars). — Berthelot : De la combinaison chimique. — Travaux du laboratoire de M. Marey, 1878-1879. — D^r^ Seriziat : Ouargla et l'extrême sud du Sahara algérien. — Académie des sciences de Paris. — Société royale de Londres. — Sommaires des principaux recueils originaux. — Publications nouvelles.

(27 mars). — L'observation des orages. — Hoffmann : J.-B. Dumas. — D^r^ Greletty : Une cure thermale aux eaux de Vichy pendant le XVIII^e^ siècle. — L'horticulture électrique, d'après les expériences de M. Simiens. — Académie des sciences de Paris. — Société royale de Londres. — Sommaires des principaux recueils originaux. — Publications nouvelles.

(3 avril). — Association scientifique de France. — Conférences de la Sorbonne : M. Antoine Breguet : Les progrès de la télégraphie électrique. — Physiologie : Note sur les variations de la force et du travail du cœur, par M. Marey. — Les astronomes français : Le Verrier météorologiste, par M. L. Brault. — Variétés : Le problème des huit reines au jeu d'échecs, par M. Éd. Lucas. — Bulletin des sociétés savantes. — Académie des sciences de Paris. — Bibliographie. — Sommaires des principaux recueils de mémoires originaux. — Publications nouvelles. — Chronique.

(10 avril). — Congrès des sociétés savantes des départements à la Sorbonne; rapport sur les travaux scientifiques de ces sociétés. — Bouty : La théorie du gaz. — Petit : Une épidémie d'hystéro-démonopathie dans la province de Frioul (Italie) en 1878. — Académie des sciences de Paris. — Sommaires des principaux recueils des mémoires originaux. — Chronique scientifique. — Carte du voyage de M. Nordenskiöld.

Romania (janvier). — G. Paris : La chanson du pèlerinage de Charlemagne. — P. Meyer : Traités catalans de grammaire et de poétique; Jaufré de Foxa. — J. Cornu : Études de phonologie espagnole et portugaise. — A. Lambrion : Essai de phonétique roumaine. — Mélanges. — Comptes rendus. — Périodiques. — Chronique.

Spectateur militaire (15 mars). — O.-H. : Études sur l'armée française; de l'armée en général; de l'infanterie. — V. D. : Le projet de loi sur l'administration de l'armée. — Commandant G. de C. : Exemples de combat ou exercices pour l'application pratique du règlement du 12 juin 1875 sur les manœuvres de l'infanterie. — X. : La commission du tir de Vincennes. — Colonel de La Barre-Duparcq : Du projet d'une expédition française dans l'Inde en 1808. — Capitaine Mazel : Notice sur l'atlas Stieler. — Chronique mensuelle. — — Bibliographie.

Tour du monde (20 mars). — La Syrie d'aujourd'hui, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, chargé d'une mission scientifique par le ministère de l'instruction publique.

(27 mars, 3 et 10 avril). — Les petites villes et le grand art en Toscane, par M. Belle, consul de France à Florence.

La Vie moderne (20 mars). — A. Desmoulins : Vieux mots à rajeunir. — G. Flaubert, Bouilhet et d'Osmoy : Le château des cœurs. — A. d'Artois : Critique littéraire.

(27 mars). — G. Flaubert, Bouilhet et d'Osmoy : Le château des cœurs.

(3 avril). — E. d'Hervilly : Le bras. — G. Flaubert, Bouilhet et d'Osmoy : Le château des cœurs.

(10 avril). — G. Flaubert, Bouilhet et d'Osmoy : Le château des cœurs. — A. d'Artois : Les poésies d'Armand Silvestre.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

REVUES ALLEMANDES

Deutsche Rundschau (avril). — Lotti l'horlogère, nouvelle (fin), par Marie d'Ebner-Eschenbach. — Le développement de la Prusse et ses analogies dans l'histoire ancienne, par E. Curtius. — La perception des couleurs, par A. Fick. — Prosper Mérimée, II, par G. Brandes. — Wallenstein et la possession de Mecklenbourg, par O. Lorenz. — Wilhelmine de Hillern, étude littéraire, par W. Goldbaum. — De la vie des paysans dans l'Allemagne septentrionale, par Fr. Oetker. — Les théâtres à Berlin, par K. Frenzel. — L'art et la science dans l'agriculture, par Ernst Kapp. — Charlotte von Kalb, par G. Hoeser. — Les éditions de Chopin, par L. Ehlert. — Notices littéraires.

Unsere Zeit (avril). — Karl von Holtei, par Rudolf Gottschall. — Iosa Dario, nouvelle (fin), par E. Vely. — La phase récente dans la question anglo-russe, en Asie centrale, I, par Armin Vambéry. — Notabilités parlementaires d'Autriche, I, par Walter Rogge. — La Haute Silésie, par R. Steiner. — La cinquième année des fouilles d'Olympia, par E. Curtius. — Sur les bords du Mançanarès, par R. Waldmuller. — Revues ethnologique et géographique. — Revue politique.

Historisches Jahrbuch, 2e fascicule. — Horatio Nelson devant Naples en juin 1799, par Helfett. — La décadence des corporations des métiers sous l'absolutisme, par Bruder. — Bonifatius, recherches étymologiques et diplomatiques. — Lettres inédites sur l'histoire de Berengar de Tours, par Bishop. — Un diplôme carlovingien de 907, par Braun-Muller. — L'histoire des bibliothèques publiques en Allemagne, depuis Gutenberg jusqu'à 1520. — Une dynastie allemande au Levant et en Italie, par Reumont. — Notices et critiques.

Magazin für die Literatur des Auslandes (27 mars). — *L'Olivier*, de Coppée en traduction allemande. — La nièce de Richelieu. — J. Del Lungo, Dino Compagni et la Sua Cronaca. — Victor Cherbuliez, II. — Nouvelles de la Suède. — Pays-Bas : La traduction de Dante de Joan Bohl. — Revue.

(3 avril). — « Moths » d'Ouida. — Hippolyte Taine, d'Émile Zola. — Lettres sur la littérature russe, I. — Les théâtres à Sydney. — La presse d'Australie. — Revue.

(10 avril). — Giosué Carducci. — Nuages et coups de soleil en Orient, de Mme Brassey. — La littérature du Montenegro. — Contes chinois. — Revue, etc.

Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik (avril). — La population de la Hongrie, par J. H. Schwicker. — La mer intérieure tuniso-algérienne (fin), par J. Chavanne. — Le chemin de fer du Saint-Gothard, par J.-C. Beer. — Chez les Kalmouks du bas Volga, par Mme Carla Serena. — La première résidence des Ommeiades, par C. Pavlowski. — L'origine des montagnes (fin), par Fr. de Czerny. — Astronomie et géographie physique. — C.-E. de Ujfalvy. — A.-F. Prestel.

Oesterreichische Monatsschrift für den Orient, 3e fascicule. — Situation intellectuelle et matérielle à Sophia, par J. Kanitz. — Lettres d'Egypte, par G. Schweinfurt. — Le Turkestan oriental, par Herm. Schlagintweit-Sakünlünski. — Chronique des principaux événements de l'année 1879 dans l'Asie orientale et méridionale, en Afrique et en Australie. — Le Lloyd autrichien-hongrois, par C. Büchelei. — Les chemins de fer de la Serbie, par Georges Gyurkovics.

Preussische Jahrbüche (Treitschke), 3e fascicule. — Les Russes dans l'Asie centrale, par Emile Lademann. — Le roi Oscar de Suède et la brochure « Deux Détroits », etc., par Gust. Dannehl. — La vie moderne et la nature. — La Commune de Paris, par Franz Mehring. — Le nihilisme et Ivan Tourguenew, par Julian Schmidt. — Problèmes de Russie.

Die Grenzboten (Grunov). N° 11. Hérat la clef des Indes. — Les chœurs dans l'église évangélique, par Oscar Wolff. — L'institut archéologique allemand à Rome (fin), par Reinh. Schoener. — Souvenirs d'Alfred Woltmann, par K. Woermand. — Le Saint-Gothard. — Lettres politiques. — N° 12. L'histoire de l'alliance austro-allemande. (Un article qui fut fort remarqué.) — La situation en Transwaal. — Gustave-Adolphe et l'incendie de Magdebourg. — Les courants principaux des beaux-arts de nos jours. — L'école de Piloty Lehnbach, Defregger. — Le Tessin. — Littérature. — N° 13. Le page indulgent. — Le monde invisible, par H. Jacoby. — Gustave-Adolphe et l'incendie de Magdebourg. — La question des juifs. — Les chemins de fer du Pacifique et le canal interocéanique. — De la Provence. — Littérature.

Die Gegenwart. N° 11. — Le nihilisme, par M. Asher. — Le magnétisme animal et les sciences naturelles (fin), par Monacensis. — La matière luisante, ou la quatrième forme d'agrégation. — Les naturalistes en France et *Nana*, par Paul Lindau. — Observations dans l'Afrique occidentale (1873-1876), de Hermann Soyaux, par Herm. Kindt. — N° 12. La politique étrangère de l'Angleterre et les espérances des libéraux, par Karl Blind. — Charles Bernhard Trinius à Saint-Pétersbourg, par A. T. Brück. — Les naturalistes en France et *Nana*, par Paul Lindau (fin). — La matière luisante (fin), par J. Kalischer. — Lettre de Berlin. — N° 13. Robert de Mohl, par Karl Braund-Wiesbaden. — Hervegh et Louis Feuerbach, par Aug. Mayer. — Les communes parses en Perse et aux Indes, par Guillaume Geiger.

Das Ausland. N° 10. — Les prêtres juifs. — L'ethnologie d'Afrique. — L'origine de l'État russe. — La carte du golfe de Tomini, par Van Man Muschenbroek. — Un ours blanc à Novaja Zemlja. — Y eut-il jamais un style d'art indo-européen. — Trouvaille dans une caverne du Brésil. — L'expédition de Prschevalsk au Thibet. — La population des Pays-Bas. — N° 11. Noms d'animaux dans les langues anciennes sémitiques. — Nouvelles communications sur le Maroc. — Les prêtres juifs. — Influence des vents réguliers sur le climat et le temps. — Les torréadors espagnols sous un nouveau point de vue. — Les pirates à Bornéo. — Climat à Zitomir, capitale de la Wolhynie. — Expédition au sujet du chemin de fer de l'Asie centrale. — N° 12. Le Saint-Gothard, par Franz Woas. — Mission civilisatrice de la France en Algérie, par John Frossard. — L'intérieur de Telemarken. — Le détroit interocéanique. Recherches anthropologiques d'Europœus au gouvernement d'Olonez.

REVUES ANGLAISES

The Gentleman's Magazine (avril). — La reine Cophetna, par R.-F. Francillion. — Notes sur l'infini, par Richard A. Proctor. — Mme Glover, par Dutton Cook. — Le long parlement, par X... — Joubert, par Margaret-M. Maitland. — Les habits et la santé, par Benj.-W. Richardson. — Les contes populaires sur le chien, par Thistleton. — Dyer-Madeira, par Sylvanus Arban.

Fraser's Magazine (avril). — Mary Anerly (suite). — Un romancier suisse, par miss Helen Zimmern. — La campagne contre les Zoulous, par Arthur Harness, lieutenant-colonel. — Une histoire de l'an I (suite), par Shirley. — Macpherson, Burns et Scott et leur rapport à la révolution moderne, par J.-S. Stuart Glennie. — Les épargnes nationales et leur augmentation, par William-Lewery Blackley. — « Blues » et « Buffs », esquisse d'une élection contestée, par un membre du parlement (suite). — La crise électorale.

Edinburgh Review (avril). — Littérature ritualistique. — La vie de Franklin, de Bigelow. — Le Mohamedanisme en Chine. — Les écoles de Charlemagne. — Les courses modernes. — Régime catholique en Angleterre, 1641-1648. — Les essais du feu professeur Clifford. — Le règne de la reine Anne, de Burton. — Le nouveau parlement.

Church Quarterly Review (avril). — L'église anglicane et les prières. — Alleardo Alleardi. — Liturgie et rituel dans l'église celtique. — La suppression des templiers en Angleterre. — L'hellénisme en décadence et la nouvelle renaissance. — Le passé et l'avenir des registres de paroisses. — Mazarin et la minorité de Louis XIV. — Les couleurs ecclésiastiques et liturgiques. — Le cardinal Newman et Mr. Hutton-Ashwell. — Vie de Wilberforce.

Macmillan's Magazine (avril). — Celui qui ne veut pas, quand il pourrait; roman (chap. XIX-XXII), par Mrs. Oliphant. — Le Shire et le « Ga », par Edward-A. Freeman. — Les charités de la paroisse de la cité, par A.-J. Wilson. — Adam Sedgwick, par le lord évêque de Carlisle. — Le Bakchiche. — La lumière de l'Asie, par Stanley Lane Poole. — L'Irlande, 1840-1880, par W.-Bence Jones.

The Modern Review (avril). — La science, la théologie et l'évolution, par William Binnals. — Souvenirs personnels de Mary Carpenter, par Frances Power Cobbe. — Heures de réflexion, par Edvin A. Abbott. — Les faits et les vérités dans l'art, par H.-Schutz Wilson. — La doctrine de l'uniformité dans la géologie, par Henry-W. Crosskey. — William Lloyd Garrison, par William Dorling. — Les miracles dans le Nouveau Testament, II, par Philipp-Henry Wicksteed. — Prière, au nom de Jésus-Christ, discussion, par Charles Voysey, Thomas Stephenson, etc. — Notes en réplique, par Allison, Picton, M. A. — Synesius de Cyrene, I, par Crompton Jones. — Notes et notices, par F.-W. Newman, R. Lane Poole, etc. (éditeurs de cette nouvelle périodique, James Clarke, Londres).

New Quarterly Magazine (avril). — Les voies et la voirie en Angleterre au moyen âge, par le docteur Jusserand. — Nos écoles publiques, VI, Malbourough. — La mort d'Arnkel, par Edmond-W. Gosse. — Les « Mystères ». — Illusions des sens. — Les citadins, par Thomas Hardy. — La Russie. — Les Jacobins et les Levellevs. — Les élections. — Livres choisis.

Nature (avril). — Les Medusae, professeur Ray Lankester. — Les paratonnerres. — Pierre-A. Favre. — Arago. — Vesbium, Norton. — Diamants artificiels. — La grande comète du sud. — Les poissons fossiles de l'Écosse. — Ramsay H. — Les rochers, par H.-C. Sorby. — Les essais avec les nouveaux canons. — Végétation et lumière électrique. — Les tables ornithologiques de Moore. — La dissolution des éléments métalloïdes. — La destruction des insectes nuisibles; une application imprévue des résultats des recherches biologiques, par le professeur Ray Lankester. — Classification des tertiaires anglaises. — Une nouvelle classe de Rhizopoda. — Antiquités préhistoriques de l'Autriche. — La lumière électrique et la végétation, par C.-William Siemens. — Dissolution de chlore, de brome et d'iode, par Henry Armstrong. — Exploration à Borneo. — L'audiphone. — L'Elasmopoda, un nouvel ordre des Holothurides. — Le niveau normal barométrique entre la Russie et les Indes, par Blanfort. — Les architectes de marine. — Les recherches scientifiques et les municipalités. — Observations d'éclipse. — Le téléphone en Amérique. — La conversion des gaz en matières solides. — Faits divers, etc.

Nineteenth Century (avril). — La docilité d'un parlement impérial, par Robert Lowe. — Le bon sens du Home Rule; réponse par E.-D.-J. Wilson et réplique, par Justin Mc Carthey. — La mer profonde et ce qu'elle contient, par Dr. W. B. Carpenter. — L'agnosticisme et les femmes, par Mme Lathbury. — Les vues d'un non-conformiste sur l'élection, par le rév. J.-Guinness Rogers. — Séjour dans les forêts, nouvelle, par le comte de Dunraven. — Les intérêts anglais dans l'Orient, par M. E.-Grant Duff. — La crise actuelle dans l'hôpital de Guy, à Londres, par Margaret Lonsdale. — Les armées natives des Indes, par le lieutenant général sir John Adyl. — La religion akhaïenne et sémitique, par W.-E. Gladstone. — Impérialisme et socialisme, par Frédéric Seebohm.

Contemporary Review (avril). — La question arménienne, par un homme d'État oriental. — Prof. Max Muller et Mill sur la liberté, par James T. Mackenzie. — Les généalogies depuis Adam jusqu'au déluge, étude biblique, par François Lenormant. — La propriété personnelle, les dettes et les intérêts, par Francis-W. Newmann. — Les relations des êtres vivants entre eux, par le prof. Mivart. — La société de l'avenir, par le rév. M. Kaufmann. — Chanson de printemps, par Alfred Austin. — Metternich, par Dr. Charles Hillebrand. — L'histoire des rentes en Angleterre, par J.-E. Thorold Rogers. — Les chances de l'avenir en Europe, par Scrutator.

Blackwoods Magazine (avril). — Brummagem Moralité. — Reata, ou ce qu'est un nom, chap. III. — Les paysans propriétaires en Norvège. — La vie dans les forêts de Queensland, chap. V. — La guerre en Afghanistan, notices d'un officier de l'état-major, p. 2. — Eleanour, une histoire des « non-reformer's ». — Le Prince-Consort. — La crise à l'étranger. — L'appel au pays.

Chamber's Journal (avril). — Encouragement à la dissipation, par W. Chambers. — La garde de la reine. — La vision de Jack Quartermain. — Les métamorphoses des insectes. — Un incident de guerre. — Strong Jamie, Stuart le Centenaire. — Les expériences du magistrat Bathgate en Nouvelle Zélande, par W. C. (fin). — Caviare. — La serenissima. — La vie d'un convict. — Souvenirs d'une école d'équitation. — Un pianiste mystérieux. — La déformation des pieds en Chine. — La méthode de respirer sous l'eau, d'après Flens. — Episodes des couloirs de la presse. — Un feuille d'un carnet de notes à Ceylan. — Revues scientifique et artistique. — Quatre poèmes. — Une vie d'expiation, roman par Christie Murray, chap. X-XII.

Fortnightly Review (avril). — La « Farbenlehre », de Goethe, par Tyndall. — La contre-révolution des Autrichiens à la péninsule du Balkan, par Arthur-J. Evans. — Les conséquences du territorialisme, par Barham Zincke. — Les marbres d'Egine, par Walter Pater. — Bagehot comme économiste,

par Robert Giffen. — Les fermiers irlandais, par Standish O' Grady. — Littérature et arts, par Sidney Colvin. — Les exigences de politique intérieure et étrangère.

Belgravia (avril). — Un agent de confiance, par James Payn. — Un ancien maître dans les Ardennes, par Catherine Macquint. — Une fable, à la façon de Swift, par Austin Dobson. — L'ancien théâtre d'Edimbourg. — Baston Baker. — Un discours à la city. — Diamants artificiels. — Nos anciennes villes de province, par Alfred Rimmer. — La cassette de plomb, nouvelle, par Alfred-W. Kunt.

All the year round (hebdomadaire, numéros de mars, principaux articles). — Le duc des enfants, roman par Anthony Frollope. — Science et crime. — Un jour à Hamburg. — Au milieu de la mer d'argent, roman par B.-L. Parjeon. — Sur le drame de Shakespeare : *Comme il vous plaira.* — Le nihilisme, il y a un siècle. — Sur la Suède.

Temple Bar Magazine (avril). — Adam et Ève, par l'auteur de Dorothy Fox (suite). — William Wilberforce. — Des rêves. — « O Wae's me ». — Dosia. — Les pairs anglais. — Lettres de Constantinople. — Matériaux récents pour des mémoires. — Le rebelle de sa famille, par M^me^ E. Lynn Lytton (suite).

British Quarterly Review (avril). — Les planètes, les lunes et les météores. — Winckelmann. — La profession de l'architecte. — Le système anglais des travaux pénitenciers. — Le mouvement révolutionnaire en Russie. — Évidence par circonstances. — La situation politique. — Littérature contemporaine.

Academy (20 mars). — Les mémoires de M^me^ de Rémusat. — Ecrivains anglais : Chaucer. — Buddha Gaya. — L'argent dans ses relations avec le commerce et l'industrie. — John Keats. — Une dame dans les montagnes Rocheuses.

(27 mars). — La vie de Milton. — Caroline von Lintingen. — Vie nomade dans les Indes. — Lettres de l'évêque Ketteler. — Mémoires de M^me^ de Rémusat.

(3 avril). — L'administration de Jean de Witt, le grand pensionnaire hollandais. — Histoire de la géographie chez les Grecs et les Roumains. — Les essais de Wainewright. — La vie de Samuel Wilberforce, évêque d'Oxford et de Winchester. — « Disguises », un drame d'Augusta Webster et « rhymes and legends » de M^me^ Acton Tindal. — Histoire et mystère des pierres précieuses.

(10 avril). — La vie du Prince-Consort, par Th. Martin. — Les prophéties d'Esaïe, par Cheyne. — Le cœur de la Hollande, par Haward. — Histoire ancienne d'Irlande. — Tous ces numéros contiennent encore de nombreuses critiques sur les publications nouvelles, des faits divers littéraires et bibliographiques; une revue des revues anglaises et françaises, des correspondances, des notes scientifiques, notes sur les grands voyages, la philologie, les beaux-arts, l'archéologie, les ventes d'art, les théâtres, la musique, etc.

REVUES AMÉRICAINES

Scribner's Monthly (avril) avec 76 illustrations. — Le mariage de Fra Luigi, poème. — Étude sur la manipulation des fruits. — Louisiana, roman par Frances Hodgson Burnett (suite). — Les grandissimes, scènes de la vie des créoles, roman par George-W. Cable (suite). — Les développements de l'art des gravures sur bois. — Quatre-vingts lieues anglaises de cavernes en Indiana. — Jules Michelet. — Les orchestres modernes. — Pierre le Grand (suite), par Eugène Schuyler. — Excursion d'été, nouvelle. — Les mulets des montagnes Rocheuses. — Poèmes; faits divers de la science, la société, la culture, le progrès, la littérature.

Lippincote's Magazine (avril). — Esquisses du Midi, chap. X. Le Pompéi de l'Amérique (les ruines d'Uxmal), par Félix Oswald. — Les trois lacs de l'État de New-York, par Frank H. Taylor. — Adam et Ève, roman (suite), par l'auteur de Dorothy Fox. — L'ouvrier anglais et la crise commerciale, par Octave Thanet. — Un intermède volcanique. par Sherwood Bonner. — Scènes de la vie en Floride, par Mary Treat. — Le coq rouge (la crise en Russie et l'opinion publique en Amérique). — Le mystère des mauvais remèdes, par Lizzie W. Campney. — Les animalcules, par Osgood Mason. — L'Abnormale, scènes de mœurs russes, par Vera Lopoukin. — Le manger, par Charles-W. Dulles.

Appleton's Journal (avril). — Le canal de Suez. — Hygiène domestique, par Dr. B.-W. Richardson. — Henry Thomas Buckle, par G.-A. Simcox. — Les nouveaux romans, par H. Holbeach. — La vie domestique de la classe moyenne en Espagne, par H. J. Rose. — Anomalies au théâtre, par H.-P. Edwards. — Le retour de la princesse (suite). — Points de vue oubliés de la question irlandaise. — Bouddhisme et jainisme. — Un théâtre national. — Principes de critique d'art. — Le gouvernement comme puissance civilisatrice. — Le développement des arts. — Paradis intérieurs. — Critiques.

Atlantic Monthly (avril). — La tragédie des eaux tranquilles, par Thomas-Banley Aldrich. — L'occasion perdue, par John-Greenleaf Whittiev. — Une femme ingénieuse, par Harriet W. Preton. — Le procès de Clary, par Rose Ferry Cooke. — Dans une bibliothèque, par Christophe-P. Cranch. — Coleridge comme poète et comme homme, par Georges Parsons Lathrope. — Le pays inconnu (suite), par W.-D. Howells. — Un pèlerinage à Canterbury, par Richard Grant White. — Le conquérant, par Hezekiah Butterworth. — Souvenirs de Washington (l'administration de Jackson, 1829-1835). — Les candidats républicains pour la présidence. — La mémoire de W.-M. Hunt, par Henry-C. Angell. — Romans allemands. — Le club des contribuables.

Harpers New Monthly Magazine (avril). — Musique et musiciens en Angleterre. — Les environs de Philadelphie, les lieux de séjour de Washington (illustrations). — La villa real de Santa Fé. — Un village de pêcheurs irlandais. — Luca della Robbia et son école. — Le Rhin suisse. — Études dans la nature. — Les ailes blanches, un roman de mer. — Le roman de Mr. Withertone. — L'histoire des premières illustrations de la Bible. — La marine des Etats-Unis. — Mary Anerley. — Madrigaux.

Potter's American Monthly (avril). — Le pays des Montezuma, par W.-J. Thornton. — La ville natale et maison de Whittier, par Gev.-B. Griffith. — Léon Manor, les revenants courageux, une histoire en Maryland en 1725 (suite), James Hungerford. — Artistes américains, par J.-Thornton Wood. — Hommes et livres XV-XVII, par A.-F. Bridge. — M^me^ Jameson, par Focer. — Compositeurs de chansons américaines, XII, par A.-L. Rosewig. — A la piste des hommes rouges, par le gén. James P. Brishin. — Deux pour un nom, I, par Harriet A. Smith. — Notes et demandes, la société, les événements, littérature et arts, etc.

The Californian (avril). — Sand, chap. IV, J.-W. Gally. — L'histoire de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, par B.-E. Desmond. — L'ermite des cimes de trésor, par Sam. Davis. — Pallas, Chas. H. Phelps. — A Agna Tibia, par Agnes M. Manning. — Américanisme en littérature, par Edgard Fawcett. — Le captain Molly, par Albert Williams. — Autographes d'hommes célèbres, par Pourquoi. — Ruby, par J.-N. S. Buglia, etc.

REVUES BELGES

Revue générale (avril). — Du pouvoir disciplinaire dans les assemblées parlementaires, par A. Raynaert. — Simple histoire, nouvelle (fin), par Mlle A. Rasquin. — L'enseignement catholique en Angleterre, par J. Moulinasse. — Le comte F. de Stolberg, par Ch. Dejace. — Le canal direct de Bruges à la mer. — Sur les changements des opinions des Israélites. — La Fille de l'écuyer, nouvelle, par Mlle de Brackel. — Poésies, par G. Rodenbach. — M. Cairoli. — Bibliographie.

Annuaire de l'Académie royale de Belgique, 1880. — Notices biographiques : Ernest Quetelet, par Ed. Mailly. — A. Mathieu, par Alph. Wauters. — Félicien Chapuis, par E. Candèze.

Ciel et Terre (1er avril). — Le mètre naturel, par J.-C. Houzeau. — Coup d'œil sur l'évolution du système solaire, par C. Lagrange. — Ephémérides naturelles, par J. Vincent. Histoire du thermomètre suisse, par C. Hooreman. — Le ciel pendant le mois d'avril, par L. Niesten. — Revue météorologique de la quinzaine, par J. Vincent. — Notes. — Ouvrages reçus. — Bibliographie, par A. Lancaster.

Bulletin de la Société de géographie d'Anvers. 6e fascicule. — Note concernant les voyageurs portugais Serpa Pinto, Brito, Capello et Ivens, par P. Genard. — Coup d'œil sur les formations quaternaires des environs d'Anvers, par van Ertborn. — Relations commerciales entre Mercator et Christophe Plantin à Anvers, par J. van Raemdonck. — L'île Madère, par A. Baguet. — Les explorateurs belges en Afrique, par H. Wauwermans. — Le professeur A.-E. Nordenskiold.

Journal des Beaux-Arts (31 mars). — Beaux-arts et industries artistiques à Bruxelles en 1761. — L'exposition Heymans. — Quentin Metsys. — Expositions à Gand. — Le catalogue San Donato. — Le salon de Pau.

REVUES ESPAGNOLES

Revista de Espana (28 mars). — Dynasties grecques antérieures à Alexandre le Grand, par M. F. Cuesta. — Démosthène comme homme d'État, par Roda. — Hispaniæ Res, par R. Gago y Palomo. — Les Ides d'avril, par A. Mellado. — La géographie actuelle et la configuration de la péninsule ibérique, par G. de Linares. — Revue politique. — Chroniques théâtrale, scientifique et bibliographique.

(13 avril). — La question du Maroc, par Urrestarazu. — Revue d'archéologie espagnole, par Emilio Rouget. — Archéologie de l'Espagne arabe, par Fernandez y Gonzalez. — Monnaies des dernières années du royaume de Murcie, par Francisco Codera.

Revista contemporanea (30 mars). — Sectes religieuses dans les Etats-Unis, par L. Barthe. — Lettres à M. Alexandre Dumas au sujet du divorce, par Miguel Sanchez. — Les sciences en 1879, par R. Becerro de Bengoa. — Concert de printemps, par D. A. Pena y Gani. — Théâtres. — Bulletin bibliographique. — Chronique politique : Espagne, par D.-J. Ugarte. — Etranger.

15 avril. — Juan de Madrazzo, par Becerro de Bengoa. — Le privilège de l'union, par Fernandez y Gonzalez. — Théâtres. — Bulletin bibliographique. — Chronique politique : Espagne, par D.-J. Ugarte. — Étranger.

REVUES ITALIENNES

Nuova Antologia (avril). — Le Deutschland d'Henri Heine, par G. Chiarini. — Les Italiens dans la vallée du Pô, par E. Brizio. — Manzoni, d'après ses correspondances inédites (fin), par A. de Gubernatis. — Imperia, roman historique du XVIe siècle (suite), par P. Della Gattina. — Les écoles primaires en Italie, par A. Gabelli. — Notices littéraires. — Littérature étrangère, par A. de Gubernatis. — Politique. — Bibliographie.

Rivista Europea (avril). — Ciro Menotti et la révolution en 1831, à Modène, par S. Salingardi. — Danton et Robespierre, tragédie, par R. Hamerling. — La vie de Jules-César Vanini, de M. Boudouin, par L. Moschettini. — Le parlement international du désarmement, par P. Sbarbaro. — Littérature, bibliographie, sciences économiques et sociales, etc.

Rassegna Settimanale (28 mars). — Henri Arnaud : La réforme des études économiques en Italie. — X. Avril : La prévention des coupables. — La « Tentation de saint Antoine », de Domenico Morelli. — Le mont Coronaro. — Les caisses d'épargne. — Bibliographie, par D. Berti. — Documents relatifs à Giordano Bruno, par L. Salimberi et Achille Menotti. — L. Meucci : Institutions de droit administratif. — A. Z. Rossi : Questions ouvrières et sociales.

REVUES SUISSES

Bibliographie und Literarische Chronik der Schweiz. (10e année, no 2.) — Bibliographie. — Comptes rendus. — Chronique : La production littéraire de la Suisse en 1879.

Bibliothèque universelle et Revue suisse (avril). — Pravda : Le nihilisme et la Russie. — L. Favre : Les esprits du Seeland. — Walras : La Bourse, la spéculation et l'agiotage. — Rambert : La flore suisse et ses origines. — Van Muyden : Le lecteur du roi de Prusse, Louise Schneider. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

REVUES RUSSES

Rouskaia Rietch (avril). La princesse Maroutzia, nouvelle. — Le 5 février 1870, poème de H. Vasiliew. — Les Diètes de la Russie. — Donna Quijote, roman traduit de l'anglais. — Novgorod, par M. N. Brotski. — Réformes et nationalité, par A. Gradovski. — Sur les cascades du Msta, par N. Kontchevski. — La Société du crédit hypothécaire, épisode de l'histoire des banques agricoles en Russie, par P. M.....ev. — Scènes des pays civilisés, voyage en Suède, d'après Max Nordau. — Études contemporaines : II. Les parents et l'éducation. — Le développement des sciences physiques.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTERAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(du 15 mars au 15 avril)

Civilisation. — Mars : 28; avril : 4, 12, 14. E. Loudun : Les découvertes de la science athée; M. Renan : *L'Église chrétienne, les Apôtres, saint Paul.*

Mars : 25. Barthélemy : *Histoire du luxe privé et public,* par Baudrillart. — *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV,* par Chéruel. — Urbain Guérin : *Mémoires du prince de Metternich.*

Constitutionnel. — Mars : 31. Barbey d'Aurevilly : Deux diplomates; *le comte Raczyuski et Donoso Cortès,* par le comte d'Antioche.

Débats. — Mars : 16. Ch. Clément : A. Roger. — 18. H. de Parville : *Essai de mécanique chimique,* par M. Berthelot. — 19. Ch. Gabriel : *Poèmes de la Révolution,* par E. des Essarts. — 21. A. Couat : La poésie de Pindare. — 23. P. B. : *Chansonnier du* XVIII^e^ *siècle,* par M. Raunié. — 27. Ch. Gabriel : L'éloquence politique en Grèce; Démosthène, par M. Brédif. — 28. E. Egger : Questions universitaires : le Romanisme. — 31. Ch. Gabriel : *Étude des contemporains,* par M. de Pressensé.

Avril : 1^er^. H. Houssaye : *Le Fils de Coralie; le Mariage d'Odette,* par Delpit. — 2, 4. Cuvillier Fleury : Le comte de Montalivet. — 7. Melbourne. — 11. Ch. Gabriel : *Les Mariages de l'ancienne société française,* par M. Bertin. — 13, 15. J. Bourdeau : Ch. Villiers et M^me^ de Staël. — 15. F. Charmes : *Discours parlementaires de M. Thiers.*

Défense. — Mars : 26, 27. Les Israélites. — 28, 29. X. Fanny Kemble : Une tragédienne anglaise il y a cinquante ans, à propos du livre de M^me^ Craven, *la Jeunesse de Fanny Kemble.*

Avril : 1. X. : *Le Fils Maugars,* par A. Theuriet.

Figaro. — Mars : 28. H. Dey : Robert Macaire.

Avril : 11. Zola : Balzac. — Les collaborateurs de Robert Macaire.

Français. — Mars : 21. — Noll : *Le Fils Maugars,* par A. Theuriet. — 28. *Attila,* à propos du drame de M. de Bornier.

Avril : 11. V. Fournel : M. A. Delpit. — 12. La Comédie française à Londres en 1871 et 1879.

Gaulois. — Avril : 14. A. Houssaye : Les Petits Louvres; galerie Alex. Dumas.

Gil Blas. — Mars : 17. Richepin : M. Zola. — 25. L. Ulbach : *Les Noces d'Attila.* — 27. J. Richepin : M. de Bornier. — 31. J. Richepin : Barbey d'Aurevilly.

Avril : 8. Memor : M. Renan.

Liberté. — Avril : 10. E. Drumont : La collection Walferdin. — 13, 14, 15. Imbert de Saint-Amand : Joséphine de Beauharnais.

Moniteur universel. — Mars : 24. T. L. : William Hepwort Dixon. — 31. P. Perret : *Le Roman bourgeois.*

Avril : 9. P. de Saint-Victor : Fragonard. — 12. E. Asse : *Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans.* — 13. P. Perret : Le maréchal Davout, à propos d'un livre récent.

National. — Mars : 22. G. de Nouvion : *Les Mémoires de Metternich.*

Officiel. — Mars : 15. E. Junca : *La Provence maritime.* par Ch. Lenthéric. — 17. A. Dide : Les manuscrits de Mirabeau. — 21. De l'idée et de l'origine de la religion. — 27. A. Baignières : La Société d'aquarellistes français. — 28. H. Fouquier : *Œuvres choisies de Chamfort.*

Avril : 4. A. Dide : Un écolier des jésuites au XVIII^e^ siècle, — 8. E. Pelletan : *Mémoires du prince de Metternich.* — 9. G. C. : *Voyage en Orient,* par M. Reinach. — 11. M. R. : Les terres cuites de Tanagra.

Ordre. — Avril : 7. F. Masson : M. Clermont Ganneau et la mythologie iconologique.

Paix. — Avril : 13. Une visite chez M. Zola.

Paris-Journal. — Mars : 16. Prince de Valori : Verdi. — 25. J. Perret : Les Noces d'Attila. — 28. La littérature d'allusion.

Parlement. — Mars : 22, 24. J. Picot : *Les Rapports de l'Église et de l'État sous la monarchie de Juillet,* par Thureau-Dangin. — H. de V. : Un démologue moderne, à propos du livre de M. Monware Coway, *Demonology and Devil-love.* — 28. H. Jacottet : L'expédition de Nordenskiold et le passage du Nord-Est. — 29, 30. A. Theuriet : Milady Green Sleeves, par Helen Mathors.

Avril : 3. Le dépôt des affaires étrangères et la Commission des archives diplomatiques. — 5. F. B. : Romanciers contemporains, M. Bentzon. — 8. P. Bourget : Mémoires de Jean Doublet. — 9. Ph. A. : *Le Livre de bord,* par A. Karr. — 10. A. Gigot : *Vie du prince époux,* par Th. Martin. — 12. A. Theuriet : Poètes et humoristes Giacomo Leopardi. — 14. Un nouveau livre sur Brizeux, *Pèlerinage au pays de Brizeux,* par Lexandre. — 15. P. Bourget : M. Renan.

Patrie. — Avril : 14. De Bellières : *Les Mémoires de M^me^ de Rémusat.*

Pays. — Mars ; 16. L'Esclavage dans l'antiquité à propos du livre de M. Wallon.

Avril : 14. E. Bavoux : Rome ou Cicéron, ou les derniers moments de la République romaine.

Rappel. — Avril : E. Blémont : *Mémoires de M^me^ de Rémusat.*

République française. — Mars : 16. Atticus : Un ministre des affaires étrangères sous Louis XV, à propos du livre de M. Zévort : *Le Marquis d'Argenson et le Ministère des affaires étrangères, du 18 novembre 1744 an X, janvier 1747.* — 19. Schvalder : Le passage du Nord-Est. — 23, 27. T. C. : *Les Mémoires de M^me^ de Rémusat.* — 30 et avril : 13. J. Soury : David Humes.

Avril : 6. A. Lefèvre : Principes de sociologie. — 9. T. C. : Molière et la critique allemande. — 12. M. C. : La jeunesse de Bonaparte, à propos du livre de M. Jung.

Siècle. — Mars : 27. H. Stupuy : La mémoire de Danton, d'après des documents nouveaux. *Documents relatifs à la Révolution française,* extraits des œuvres inédites de Corbeau de Saint-Albin. — *Mémoires sur la vie privée de Danton,* par le docteur Bobinet. — *Danton,* par Lennox. — *Le Procès des Dantonnistes,* par le docteur Robinet. — 30. *Discours parlementaires de M. Thiers.* — 31. L. Delabrousse : Une nouvelle édition de *l'Heptaméron.*

Avril : 14, 15. A. de la Berge : Le cardinal de Retz, par R. Chantelauze.

Télégraphe. — Mars : 25. M. Gaucher : Les noces d'Attila.

Temps. — Mars : 28. A. Sorel : *Les Mémoires de Saint-Simon.* — 29. F. Féraud : Études sur l'Afrique australe. — 31. Ch. Blanc : De la curiosité et des curieux.

Avril : 1. Lettres du maréchal Bosquet à ses amis. — 7. Conférence de M. Renan à Londres. En quel sens le christianisme est une œuvre romaine. — 10. Conférence de M. Renan : La légende de l'Eglise romaine, Pierre et Paul. — 11. Ch. Blanc : Les Fragonard et la collection Walferdin. — 12, 15. E. Scherer : Louis XV et la République de Genève à propos du livre de M. A. Rilliet : *le Rétablissement du catholicisme à Genève il y a deux siècles, d'après des documents inédits.*

Union. — Mars : 16. J.-M. Richard : L'échevinage d'Amiens au XVe siècle. — 28. M. Sepet : La passion du Sauveur; mystère provençal du XIIIe siecle.

Avril : 5. M. Sepet : Le costume militaire au moyen âge, à à propos de la récente publication de M. Dumoulin. — 7. De Cadoudal : M. de Laprade. — 14. D. Bernard : Lettres de Nordenskiold, préface de M. Daubrée.

Univers. — Mars : 26. Abbé Morel : Étude sur Savonarole.

Avril : 7. Histoire universelle de l'Église catholique.

Voltaire. — Mars : 17 et 18. A. Daudet : V. Hugo.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS D'AVRIL

1. *Cote de la Caisse des Valeurs d'assurances de la Banque et de la Bourse.* Petit in-4°, 4 pages à 3 colonnes. Paris, imp. nouvelle, rue des Jeûneurs. — Abonnements : 3 fr. par an. — Un numéro par semaine. — Le numéro, 15 cent.

Le Bon Conseiller, publié par la Société française de tempérance. Petit in-4°, 16 pages à 2 colonnes, avec gravures. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. Paraît du 1er au 5 de chaque mois. — Abonnements : France, un an, 2 fr. Étranger, 2 fr. 50.

Le Petit Républicain, journal politique quotidien. In-4°, 4 pages à 4 colonnes. Paris, imp. Debons, rue du Croissant. — Administration et rédaction : 13, rue Grange-Batelière.— Abonnements : Paris, un an, 18 fr.; 6 mois, 9 fr.; 3 mois, 5 fr. Départements : un an, 24 fr.; 6 mois, 12 fr.; 3 mois, 6 fr.

Bulletin de l'Office de la Presse catholique. Paris, Soussens, imp. rue de Lille.

Journal de l'Industrie photographique. In-8°, 24 pages. Paris, imp. Gauthier-Villars, 55, quai des Grands-Augustins. — Abonnements : Paris, départements et étranger, un an, 7 fr. Parait tous les mois.

La Jeunesse, journal des modes de fillettes et garçons. In-4°, 8 pages à 2 colonnes, avec gravures. Paris, imp. Sault, 9, Pourtour de l'Eglise. Paraît 3 fois par mois. — Abonnements : Paris et départements, un an, 12 fr.; 6 mois, 7 fr.

La Fantaisie, journal des modistes et lingères. In-4°, 8 pages à 2 colonnes, avec gravures. Paris, imp. Sault, Pourtour de l'Église. Bimensuel. — Abonnements : Paris et départements, un an, 12 fr.; 6 mois. 7 fr.

Bulletin de l'Association philotechnique. In-8°, 52 pages. Paris, typ. Parent, rue Monsieur-le-Prince, 31. — Bureaux : 24, rue Serpente. — Abonnements : 2 fr. par an. — Un numéro, 20 c. Mensuel.

2. *Le Jacobin.* In-4°, 4 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Wattier, rue J.-J.-Rousseau, 61. Paraît le 1er de chaque mois. — 1 fr. par an.

5. *L'Épargne agricole.* Revue bi-mensuelle d'agriculture et de finance, paraissant le 5 et le 20 de chaque mois. In-8°, 24 pages. Paris, imp. Duval, 26, rue d'Arcet. — Bureaux, 39, rue St-Marc. — Abonnements : Paris et départements, un an, 3 fr.; 6 mois d'essai, 1 fr. — Le numéro, 25 c.

6. *L'Artiste* moderne, journal hebdomadaire paraissant le samedi. In-4°, 8 pages à 2 colonnes. Paris, imp. Dubuisson et Ce, 5, rue Coq-Héron. — Abonnements : Paris, un an, 12 fr.; 6 mois, 6 fr.; 3 mois, 3 fr. 50. — Le numéro, 20 cent. — Bureaux : 30, rue des Carmes; départements, un an, 14 fr.; 6 mois, 7 fr.; 3 mois, 3 francs.

Le Gaulois illustré. In-4°, 4 pages, avec gravures. Paris, imp. du *Gaulois.*

13. *Le Programme artistique.* In-folio, imprimé en violet sur toile, avec dessins. Paris, imp. Bognard, boulevard de la Contrescarpe.

14. *Le Moniteur de la Finance.* In-4°, 12 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Langelier et Larguier, 17, rue de l'Échiquier. — Administration : 14, avenue de l'Opéra. — France et étranger, 2 fr. par an. — Un numéro, 25 cent. Paraît tous les dimanches.

15. *Le Courrier des Employés.* Paris, imp. Goupy, rue de Rennes.

Le Moniteur de la France. Paris, imp. Langelier, 17, rue de l'Échiquier.

La Mode pour tous. Paris, imp. Tolmer, rue du Four.

Le Monde musical. Paris, imp. Pierrot.

17. *Le Farfadet,* numéro spécimen. In-4°, 8 pages à 2 colonnes, autographié. Paris, imp. Nelson, rue Sainte-Anne, 54. — Le numéro, 25 cent.

18. *Le Moniteur des bons placements.* Grand-in-4°, 4 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Lefebvre, passage du Caire, 87-89. — Bureaux : 18, rue Grange-Batelière. — Abonnements : Paris et départements, un an, 4 fr. Étranger, 10 fr. Paraît le jeudi.

Le Carnet financier, industriel et commercial. In-4°, 4 pages à 4 colonnes. Paris, imp. Lapirot et Boullay, 9, cour des Miracles. — Abonnements : France, un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr.; 3 mois, 1 fr. Paraît les 7, 17, et 27 de chaque mois.

20. *L'Epargne agricole.* Paris, imp. Duval.

21. *Journal des Demoiselles et Petit courrier des dames.* Paris, imp. Morris, rue Amelot.
Le Moniteur des propriétaires, organe de l'hypothèque foncière. Journal financier hebdomadaire, paraissant le dimanche. In-4°, 8 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Langelier et Larguier, 17, rue de l'Échiquier. — Bureaux : 12, rue Bleue. — Abonnements : France et étranger, 6 fr. par an.
Le Crédit français. In-4°, 4 pages à 4 colonnes. Paris, imp. Dubuisson, rue Coq-Héron. — Administration, 8, rue Saint-Georges. — Abonnements : 1 fr. par an. Hebdomadaire.
Le Crédit foncier. In-8°, 8 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Bureaux : 205, rue Saint-Honoré. — Abonnements : Paris et départements, un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. Étranger, un an, 10 fr.; 6 mois, 6 fr.
23. *L'Art de la Mode*, revue mensuelle de l'élégance parisienne. Grand in-4° à 2 colonnes, papier teinté, gravures. Paris, imp. Quantin, 7, rue Saint-Benoît. — Administration : 18, boulevard Montmartre. — Abonnement : 100 fr. par an. — On ne recoit d'abonnement que pour une année.
Cote officielle de la Banque d'épargne et de crédit. In-4°, 4 pages. Paris, imp. Chaix, 20, rue Bergère. — Bureaux : 30, rue Taitbout.
24. *Nouveauté-Journal.* In-8°, 4 pages. Paris, imp. Lapirot et Boullay, 9, cour des Miracles. Paraît tous les mois. — Organe des grands magasins des Filles-du-Calvaire.
25. *Annales de l'œuvre de la propagation des bons journaux;* revue bi-mensuelle illustrée. In-8°, 16 pages. Paris, imp. Soussens, 51, rue de Lille. — Bureaux : 76, rue Bonaparte. — Abonnements : France, 5 fr. Étranger, 6 fr. — Un numéro, 15 cent.
27. *La Capitalisation*, journal hebdomadaire, in-4°, 4 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Dejey et Cᵉ, 18, rue de la Perle. — Bureaux : 6, rue du Havre. — Abonnements : France, un an, 8 fr. Étranger, 10 fr.
28. *Le Moniteur des placements financiers et industriels.* In-4°, 8 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Bona, 68, rue Bonaparte. — Abonnements : Paris et départements, un an, 4 fr. Étranger, le port en sus. Paraît le dimanche.
Le Petit journal des enfants. In-8°, 4 pages avec dessins coloriés. Paris, imp. Bernard, rue de la Fidélité. — Abonnements : Paris et départements, un an, 5 fr.; 6 mois, 3 fr.; union postale, 8 fr. Paraît le dimanche.
31. *Gazette de la Finance*, revue générale des valeurs mobilières. In-4°, 8 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Kugelmann, rue Grange-Batelière. — Abonnement : Paris, 8 fr. Départements. 10 fr. Étrange., 12 fr. — Bureaux : 1, rue Jacquemont. Paraît le mercredi.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

M. de Bismarck et ses gens. — (*Propos de table du comte de Bismarck*). — M. Dentu, éditeur du livre : *M. de Bismarck et ses gens*, s'était pourvu devant la cour de cassation contre un jugement qui acquittait MM. Dreyfous et Seinguerlet, éditeur et auteur des *Propos de table*, d'une plainte en contrefaçon dirigée contre eux. M. Dentu s'est désisté de son pourvoi.

Œuvres de Henry Murger, Edgar Poë, L. Blanc. — *(Publication sans autorisation).* — Dans son numéro du 12 janvier dernier, le journal *Le Réveil* publiait entre autres articles « Le derby anglais » de L. Blanc, et « le Manchon de Francine » d'Henry Murger. Le feuilleton du journal intitulé : « Le double assassinat dans la rue Morgue », était tiré des œuvres de l'auteur du *Scarabée d'or*. Parmi ces articles, un seul, celui de L. Blanc, était accompagné de la mention de l'ouvrage auquel il était emprunté; les deux autres pouvaient, tels qu'ils étaient présentés, passer pour des œuvres inédites des deux romanciers, tandis qu'ils font en réalité partie d'ouvrages dont M. Calmann Lévy est propriétaire.

Ce dernier fit connaître au gérant du *Réveil* le préjudice que lui causait le journal et l'invita à vouloir bien cesser toute publication.

Le *Réveil* n'ayant tenu aucun compte des observations qui lui avaient été adressées, M. Calmann Lévy a assigné le gérant du journal en payement de 1,500 fr. à titre de dommages-intérêts. Après avoir entendu les plaidoiries de Mᵉ Schayé, agréés de M. Calmann Lévy et de Mᵉ Marraud, conseil du *Réveil*, le tribunal de commerce a, le 11 mars dernier, statué ainsi qu'il suit :

« Le Tribunal,

« Attendu qu'il appert des débats et des faits de la cause que le premier numéro du *Réveil*, publié le 13 janvier 1880, contient trois articles signés Louis Blanc, Henry Murger et Edgar Poë, qui sont justifiés être la propriété de Calmann Lévy; que, pour un seul, il est fait mention du titre de l'ouvrage auquel l'emprunt a été fait; que les deux autres sont publiés comme étant des morceaux inédits, par suite de l'absence d'indication de source; que le directeur-gérant du *Réveil* les ayant fait réimprimer d'après un exemplaire de l'ouvrage publié par Calmann Lévy et portant son nom comme éditeur, ne peut sérieusement prétendre avoir ignoré qu'ils fussent la propriété de Calmann Lévy : qu'en tout cas, il devait s'enquérir de la personnalité du propriétaire;

« Que Calmann Lévy a avisé le gérant du *Réveil* dès le 13 janvier, le jour même de la publication du journal, et, en protestant contre la publication déjà faite, a déclaré s'opposer à toute publication ultérieure;

« Que néanmoins le directeur-gérant du *Réveil* a continué la publication des articles dont il n'avait donné qu'une première partie dans les numéros 2, 3,

4 et 5 du *Réveil* publiés les 19 et 26 janvier, 2 et 9 février 1880 ;

« Que même une sommation du ministère de Blanche, huissier, en date du 30 janvier, est demeurée sans effet; qué, s'il est vrai que souvent des conventions interviennent entre éditeurs et journalistes pour un abonnement de reproductions au prix de cinq centimes la ligne, le directeur-gérant du *Réveil* qui a reproduit des articles sans l'autorisation de Calmann Lévy ne saurait lui imposer un tarif qui n'a pas été sollicité et encore moins accordé; que l'atteinte portée aux droits de l'éditeur propriétaire, la continuation des reproductions prohibées, et le mépris où ont été tenues les défenses faites, ont causé à Calmann Lévy un préjudice dont réparation lui est due, et dont le Tribunal, à l'aide des éléments d'appréciation qu'il possède, fixe l'importance à 1,000 francs, au payement desquels le directeur-gérant du *Réveil* doit être tenu,

« Par ces motifs.

« Condamne le directeur-gérant du journal *le Réveil* par les voies de droit à payer à Calmann Lévy 1,000 fr. à titre de dommages-intérêts ;

« Déclare Calmann-Lévy mal fondé dans le surplus de sa demande, l'en déboute,

« Et condamne le directeur-gérant du journal le *Réreil* à tous les dépens. »

Le Livret de Peau d'Ane. — La furie de *Peau d'Ane* est due à la collaboration de MM. Clairville, Laurencin et Lachaume de Gavaud, plus connu sous le pseudonyme de Chéret. Les droits d'auteur de M. Chéret avaient été, d'un commun accord, fixées à 2 °/₀ sur le produit des entrées; mais comme le célèbre décorateur ne faisait pas partie de la Société des auteurs dramatiques il fut convenu que ce serait M. Laurencin qui toucherait les droits de M. Chéret et les lui remettrait. Cette convention, fidèlement tenue jusqu'en 1877, a été violée à cette époque et, depuis lors, M. Chéret n'a perçu aucun droit, bien que *Peau d'Ane* ait été jouée en province.

M. Chéret s'est alors adressé aux tribunaux, réclamant, outre les 2 °/₀ auxquels il a droit pour 1878 et 1879, 1,000 fr. de dommages-intérêts.

Les juges ont fait droit à la demande de M. Chéret.

Édition illustrée des œuvres de Paul de Kock. — (*M. Degorge contre Mᵉ V. Benoist et Cⁱᵉ, concessionnaires de cette édition.*) — Le procès intenté par M. Degorge à M. V. Benoist et Cⁱᵉ remonte au mois d'octobre 1877 et a été définitivement jugé par un arrêt de la cour d'appel de Paris en date du 26 février 1880. Nous dégageons de ce procès les points de droit suivants qui intéressent la propriété littéraire :

« Lorsque le délai de temps déterminé pour une édition nouvelle d'ouvrages déjà édités en d'autres formats, en vertu de traités antérieurs avec d'autres éditeurs, a été accordé par l'auteur à un éditeur nouveau, sans stipulation fixe du point de départ de la concession d'édition nouvelle, à raison même de la date incertaine pour quelques-uns de ces ouvrages des époques où ils rentreraient dans la main de l'auteur, mais avec stipulation que l'ouverture du droit à la concession nouvelle daterait du jour où chacun desdits ouvrages deviendrait « disponible » pour l'auteur et pour l'éditeur nouveau, il n'y a pas à rechercher si cette disponibilité est rentrée aux mains de l'auteur ou de ses ayants droit par l'expiration des concessions antérieures de publication, ou par une rétrocession au profit de l'auteur ou de ses ayants droit.

« Il suffit que la date de la « disponibilité » acquise soit notifiée à l'éditeur nouveau; l'ouverture et le point de départ du délai de concession déterminé pour l'édition nouvelle sont dès lors fixés par la notification faite à l'éditeur nouveau par l'auteur ou ses ayants droit de la disponibilité de chacun des ouvrages.

« Et, par suite, le concessionnaire de l'édition nouvelle est déchu de ses droits s'il n'en a pas usé dans les délais déterminés pour sa concession, à partir de la notification à lui faite de la disponibilité de l'un ou chacun des ouvrages à éditer par lui. »

Le Livret de Cinq-Mars, *de MM. Planard et de Saint-Georges.* — En 1837, MM. de Planard et de Saint-Georges empruntèrent à Alfred de Vigny le sujet de *Cinq-Mars* pour en faire un livret d'opéra-comique, et proposèrent à Meyerbeer d'en écrire la musique. Meyerbeer mourut sans avoir écrit sa partition et le livret fut confié à Gounod qui promit, dit-on, sa collaboration. Le 5 avril 1877, le théâtre de l'Opéra-Comique donnait la première représentation de *Cinq-Mars,* musique de Gounod, paroles de MM. Poirson et Gallet; l'ancien livret avait, comme on le voit, été abandonné. De là protestation des héritiers de MM. de Planard et de Saint-Georges qui, prétendant que Gounod avait accepté d'écrire la musique de *Cinq-Mars* sur le livret de leurs pères, lui redemandèrent le manuscrit. Saisie de l'affaire, la Commission des auteurs et compositeurs dramatiques ne put statuer devant l'impossibilité où elle se trouva de rendre une décision valable, les demandeurs se refusant à lui donner pleins pouvoirs. Ces derniers se sont alors adressés aux tribunaux en réclamant 54,000 fr. de dommages-intérêts, somme qu'ils basent sur les bénéfices donnés par les représentations de *Cinq-Mars.*

Par l'organe de son défenseur, Mᵉ Worms, Gounod prouve que, n'ayant contracté aucune obligation envers MM. de Planard et de St-Georges, il était libre d'écrire sa partition sur le livret de MM. Poirson et Gallet. Le Tribunal a été de son avis en déclarant les demandeurs mal fondés en leurs demandes et en les condamnant aux dépens.

Vente aux enchères des Propos d'Épiotète et du Bréviaire de Notre-Dame. — *(Demande en résiliation.)* — En 1876, M. Lebœuf de Montgermont mit aux enchères une partie de sa bibliothèque et chargea deux experts bien connus des bibliophiles, MM. Labitte et Potier, de dresser le catalogue de cette vente et de la diriger. Le 27 mars, M. Crépet se rendit acquéreur de deux ouvrages dont voici la désignation et qu'il paya, le premier 940 fr., le second 285 fr.

N° 57. — *Bréviaire de Notre-Dame,* auquel tout le psautier est distribué pour les sept jours de la semaine. Paris, Jamet, Mettayer, 1587. Petit in-8°, 8 figures, grav. par Th. de Leen, mar. V. Compart., dos fleurdelisé, tr. dorées. Très bel exemplaire de Henri III, portant sur le dos de la reliure ses armes, sa devise : *Spes mea Deus* et la tête de mort. Dans un écusson placé sur chaque plat se trouve la représentation du Crucifiement. Sur le titre se lisent les noms de J. Ballesdens, des PP. Germond, L. Jobert et Baudrand, à qui le livre a successivement appartenu.

De la bibliothèque de M. Brunet, acheté à la vente Potier, 1870.

N° 117. — *Les Propos d'Épictète,* recueillis par

Arrion, auteur grec, son disciple, translatés du grec en français par Fr. G. D. S. F. (Jean de Saint-François, c'est-à-dire le père Goulu, prieur des Feuillants.) Paris, Jean de Henqueville, S. D. (1609), in-8°, titre gravé, mar. olive, tr. dorées (reliure du temps).

Exemplaire de la reine Marguerite, première femme de Henri IV, à laquelle le livre est dédié. Son chiffre couronné, alternant avec des fleurs de lis, est parsemé à l'infini sur le dos et sur les plats du volume. Sur un des feuillets de garde se trouve la note suivante : « Acheté en l'inventaire de la feue reine Marguerite, par moy, Jean de Saint-Fré, 4 liv. 10 sols. »

Beau volume provenant de la bibliothèque de feu M. Taillandier, conseiller à la cour de cassation.

Longtemps après l'adjudication, M. Crépet, prétextant que les deux ouvrages qui lui avaient été vendus se trouvaient en mauvais état et ne répondaient pas aux indications du catalogue, assigna MM. de Montgermont, Labitte et Potier en restitution de la somme de 1,225 francs, moyennant laquelle il s'était rendu acquéreur des deux volumes qu'il s'offrait naturellement à restituer.

Le tribunal civil de la Seine, dans son audience du 13 mars, a rendu le jugement suivant :

« Le tribunal,

« Attendu que le sieur Crépet a acheté, le 27 mars 1876, à l'hôtel des commissaires-priseurs, lors de la vente de livres rares et curieux à laquelle faisait procéder le sieur Lebœuf de Montgermont, savoir : sous le n° 57 du catalogue, *le Bréviaire de Notre-Dame* au prix de 940 fr., et sous le n° 117, *les Propos d'Épictète*, au prix de 285 fr., soit au total 1,225 fr. ;

» Attendu que le sieur Crépet, prétendant qu'il venait de reconnaître dans ces deux volumes des défauts qui les déshonorent et leur enlèvent tout leur prix, ce qui constituerait une erreur dans la substance même de la chose vendue, demande que le défendeur lui rembourse la somme de 1,225 fr. ci-dessus, contre la restitution des deux volumes dont s'agit ;

» Attendu, en ce qui touche *le Bréviaire de Notre-Dame*, que le défaut relevé par le sieur Crépet résulterait de ce qu'il y manque les folios n^{os} 29 et 235, avec gravures à mi-page et texte au verso ;

« Mais, attendu que la vente remonte au mois de mars 1876 ; que depuis le long temps qui s'est écoulé le volume, après être resté dans la bibliothèque du sieur Crépet, en est sorti pour être remis au libraire qu'il avait chargé de le vendre ;

« Que, dans ces conditions, le sieur Crepet, qui n'en offre d'ailleurs pas la preuve, ne peut justement prétendre que les deux feuillets susvisés manquaient au volume quand il en a fait l'acquisition, et qu'ils n'en ont pas été enlevés depuis cette époque ;

« Attendu que le sieur Crépet a, d'ailleurs, à s'imputer à faute de n'avoir pas collationné le volume sur place, dans les vingt-quatre heures, ainsi qu'y obligeaient les acheteurs, une énonciation inscrite dans le catalogue, passé lequel délai les volumes ne pouvaient être repris pour aucune cause ; que le défendeur est d'autant plus autorisé à se prévaloir de cette condition de la vente, qu'il s'est, depuis, écoulé un long temps, qui rend toute vérification absolument impossible quant à l'absence des deux folios à l'époque où le sieur Crepet a acquis ce livre ;

« Attendu, en ce qui touche *les Propos d'Épictète*, que le défaut relevé par le sieur Crépet consiste en ce que le catalogue annonçait une reliure du temps, alors que le dos aurait été très habilement rapporté ;

« Mais, attendu qu'il est simplement énoncé dans le catalogue « beau volume », sans qu'il soit ajouté qu'il ait une reliure du temps ;

« Que d'ailleurs, et en fait, la reliure des *Propos d'Épictète* est bien réellement du temps ;

« Qu'en effet, le dos n'a pas été rapporté, mais a subi seulement une restauration notable, rendue nécessaire par la vétusté et l'usage, restauration d'ailleurs très apparente ; que le sieur Crépet a pu facilement reconnaître, et qui faisait d'ailleurs que sa reliure a dû subir dans son prix de vente une dépréciation incontestable ;

« Que le sieur Crépet soutient donc sans fondement que la reliure n'est pas du temps, les restaurations très visibles dont le dos a été l'objet ne lui enlevant pas ce caractère, sauf à rendre moins précieux, par suite moins cher, le livre qui a été ainsi restauré ;

« Qu'il résulte de ce qui précède que la demande du sieur Crépet contre le sieur Lebœuf de Montgermont n'est pas fondée ;

« Attendu qu'il en est de même, par de semblables motifs, de l'action dirigée par le demandeur contre les sieurs Labitte et Potier en condamnation solidaire de la somme de 1,225 fr. ci-dessus comme ayant concouru à la vente des deux volumes et ayant ainsi contribué à le tromper sur la substance même desdits volumes ;

« Par ce motif,

« Déclare le sieur Crépet mal fondé dans sa demande, tant contre le sieur Lebœuf de Montgermont, que contre les sieurs Labitte et Potier ; l'en déboute et le condamne aux dépens. »

Gustave Fustier.

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

Sixième Livraison PREMIÈRE ANNÉE *10 Juin 1880*

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

ALLEMAGNE

29 mai 1880.

La librairie Weidmann, de Berlin, vient de faire paraître le premier fascicule de l'*Histoire de la littérature allemande*[1], par le Dr W. Scherer, professeur à l'université de Berlin. Cet ouvrage avait été annoncé dans le nº 1 du *Livre*, et quiconque connaît le grand mérite et la science consommée de l'auteur de *Zur Geschichte der deutschen Sprache*, de la *Geschichteder deutschen Dichtung im 11. und 12. Jahrhundert* et de tant d'autres œuvres savamment et élégamment écrites, attendait avec une impatiente et légitime curiosité son nouvel ouvrage. Cette attente, croyons-nous, n'aura pas été déçue. Le premier fascicule, qui est entre nos mains et qui contient environ un huitième de tout l'ouvrage, comprend quatre chapitres: *les Anciens Germains*, *Goths et Francs*, *l'Empire (romain) rétabli*, *la Chevalerie et l'Église*. Il est aisé de voir, à la simple énonciation de ces titres, que l'auteur entend ne pas séparer la littérature de l'histoire, de l'histoire de la civilisation surtout, et que, tout en nous parlant des œuvres littéraires des différentes époques, il suit pas à pas le développement intellectuel et politique de sa nation. Il se base sur des données scientifiques certaines. Malgré cela son style n'est pas sec, le livre n'a rien d'aride et les premières pages de l'œuvre soutiennent la comparaison avec le splendide début de la *Geschichte der deutschen National-Literatur*, de Wilmar, ce qui n'est pas peu dire. C'est qu'en effet la poésie mythique des premiers âges semble éclairer ces deux livres d'un rayon de son inaltérable jeunesse; mais ce qui, chez Wilmar, n'est que pressentiment, se retrouve chez Scherer à l'état de certitude. Nous disons cela surtout de l'interprétation du mythe de Siegfried. Scherer, en outre, possède le grand talent de caractériser nettement en quelques lignes les hommes et leurs œuvres. Le portrait de l'apôtre des Saxons, Winfried (saint Boniface), nous a surtout frappé, ainsi que le passage concernant ce que l'historien appelle la *Renaissance au moyen âge*, c'est-à-dire au temps de Charlemagne.

Espérons que l'auteur et l'éditeur feront en sorte que les fascicules se suivent rapidement. Le succès de l'ouvrage de M. Scherer sera complet et durable, nous en sommes fermement convaincu.

Et puisque nous parlons d'histoire littéraire, qu'il nous soit permis d'attirer l'attention de nos lecteurs sur une publication qui date de 1878, mais qui, grâce à l'insigne faveur avec laquelle le public l'a accueillie, a eu deux ou trois éditions depuis lors. C'est de la *Deutsche Literatur-geschichte*, de Robert Kœnig[1], que nous voulons parler. Cette faveur est méritée. Non pas que M. Kœnig (rédacteur en chef du journal des familles *Daheim*) soit, comme Scherer, un savant germaniste : on a, et cela à bon droit, relevé dans la première partie de son livre quelques erreurs, notamment en ce qui concerne le poète Wernher von Regernsee; son ouvrage, en outre, s'adresse, à un public spécial; il a été composé surtout en vue

1. *Geschichte der deutschen Litteratur*, von Dr Wilhelm Scherer, etc. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.

1. Bielefeld und Leipzig. Velhagen und Klasing.

des jeunes filles, et dès lors l'auteur a dû s'attacher, dans ses appréciations, au contenu moral et religieux plutôt qu'à la forme et au fond purement poétiques des œuvres dont il traitait.

Mais ce qui donne à son *Histoire* une valeur et une importance hors ligne, c'est qu'il a intercalé dans le texte une foule de reproductions, de manuscrits, d'initiales, de facsimilés, d'illustrations, de titres, de frontispices et d'autographes d'auteurs. C'est ainsi qu'il fait passer devant nos yeux le *Wessobrunner Gebet*, de la bibliothèque de Munich; le *Heliand;* l'*Evangelien harmonie*, d'Otfried; le *Manuscrit de Paris (manessesche Handschrift)*; le rétable des maîtres chanteurs de Nuremberg, les incunables, le Psautier de Fust et Schœffer, les bois du xv^e^ et du xvi^e^ siècle, les charmantes illustrations du xviii^e^, celles surtout du spirituel et habile Chodowiecki, les portraits, finement gravés, de tous les auteurs marquants, de Rabener à Gœthe; les autographes de Luther, de Lessing, de Schiller et de Gœthe. Le mieux, sans doute, eût été que MM. Scherer et Kœnig s'associassent et que l'un donnât le texte et l'autre les planches. De cette façon, on eût obtenu l'idéal d'une histoire de la littérature. Mais, certes, c'est une bonne fortune déjà qu'à une si courte distance l'une de l'autre, ces deux œuvres se soient produites.

L'idée première du livre de M. Kœnig, d'ailleurs, a beaucoup d'analogie avec celle qui a guidé M. Édouard Charton, lorsqu'il y a vingt ans environ il donna, en collaboration avec M. H. Bordier, son *Histoire de France d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque*. Pourquoi ce grand initiateur et éducateur, qui a fondé ce périodique unique au monde, *le Magasin pittoresque*, ne nous donnerait-il pas une histoire de la littérature française conçue dans le même esprit et faite d'après le même plan ? Le public français, certes, lui en saurait un gré infini et ferait à sa publication un accueil tout aussi chaleureux que celui que le public d'outre-Rhin a fait au livre de M. Kœnig.

Dans le domaine de l'histoire proprement dite, nous signalerons un ouvrage du plus haut intérêt intitulé : *Der Zarewitsche Alexi, von A. Bruckner, Professor an der Universitaet zur Dorpat*[1]. L'enfance du fils de Pierre le Grand, sa jeunesse, son éducation, son mariage avec une princesse de Wolfenbuttel, le conflit entre le père et le fils, la fuite du czaréwitsch, son procès et sa mort, voilà quel est le contenu de ce livre. Le style en est net et élégant, la phrase brève et incisive, la méthode simple et claire. C'est à l'historien russe Ustrjalow que revient l'honneur d'avoir tiré au clair toute cette histoire. Dans le sixième volume de son *Histoire de Pierre le Grand*, il s'occupe uniquement d'Alexis. Il nous narre sa vie dans tous ses détails; ce volume seul lui a coûté quatorze ans de travail; non seulement les archives russes lui ont été ouvertes, celles de Vienne même qui, sous l'omnipotent M. de Metternich, étaient à peu près inaccessibles, ne l'ont pas été pour lui, grâce au comte Uwarow. Mais il se borne à consigner les résultats matériels de ses recherches; il n'est question chez lui ni de raisonnement, ni d'étude psychologique. C'est ce travail que M. Bruckner s'est proposé de faire, et il s'en est acquitté magistralement. Un autre ouvrage encore lui a été d'un grand secours, c'est celui de M. W. Guerrier, professeur à l'université de Moscou, sur *la Princesse Charlotte, d'après ses lettres inédites*. Cette malheureuse jeune femme continue la série des exportées ou déportées princières, et si, un demi-siècle plus tard, Sophie d'Anhalt, d'après le proverbe allemand, d'enclume se faisait marteau, sans doute le souvenir de Charlotte de Brunswick n'a pas peu contribué à mûrir ses projets et à en hâter l'exécution. La femme de Pierre III devint Catherine II; la mère de Pierre II traîna une vie misérable et mourut en donnant le jour à ce fils, qui ne devait guère être plus heureux qu'elle. Mais c'est, au fond, Pierre le Grand qui est le héros du livre de M. Bruckner, et cela est tout naturel. Alexis n'a rien qui puisse nous intéresser. Représentant énervé de la vieille Russie, vis-à-vis de son gigantesque père, il ne sait que se soumettre en faisant des réserves mentales; il renonce à la succession, offre d'entrer au couvent ou de vivre en gentilhomme campagnard, loin des affaires, avec sa maîtresse Affronsinja, qui devait être le principal instrument de sa perte. Mais Pierre, qui sait l'influence qu'ont les vieux Russes et les prêtres sur le faible esprit de son fils, qui hait et qui craint les *Barbus*, ne peut obtenir du malheureux la seule chose qu'il lui demande, à savoir qu'il cesse d'être le fils d'Eudoxie, le représentant de la vieille Russie, pour devenir son fils à lui, et le continuateur de ses réformes. Une fois bien convaincu qu'Alexis en est incapable, il le condamne à disparaître. La fuite du czaréwitsch sert de prétexte à un procès de haute trahison. Le vrai but de Pierre était de mettre la main sur tous les mécontents, sur tous les vieux Russes qui n'attendaient que sa mort et l'avènement d'Alexis pour détruire son œuvre, et de se débarrasser d'eux.

Vingt ans auparavant, il avait consolidé son pouvoir par le massacre des *Strélitz;* cette fois-ci encore il répandra des flots de sang pour sauver la Russie de la barbarie et le malheureux Alexis sera une des victimes. Il mourut sous le knout. On lui appliqua à trois reprises au moins la question, c'est-à-dire qu'il reçut en tout une cinquantaine de coups de fouet. Le 26 juin 1718, un tribunal, composé de 127 personnes, évêques, princes et hauts dignitaires, le condamna à mort pour crime de haute trahison. Le 26, à huit heures du matin, en présence de son père, la question lui fut peut-être appliquée encore une fois et

1. Heidelberg, Carl Winter's Universitætsbucchandlung. 1 vol. in-8°, avec le portrait d'Alexis.

à six heures du soir il mourait dans sa prison. Que l'on n'aille pas croire que M. Bruckner a voulu faire l'apologie de Pierre le Grand. Le czar, il le dit sans ambages, a commis un meurtre malgré toute cette procédure et tout cet appareil juridique, mais il l'a commis pour empêcher que la Russie, dont il voulait faire un pays européen et une grande puissance, ne retombât dans la barbarie.

Cette Russie, si tardivement conquise à la civilisation et qui, au fond, n'a jamais eu qu'une façade européenne, comme on l'a fort bien dit, est à cette heure profondément troublée et agitée et voit son avenir singulièrement compromis et menacé. Toute l'Europe a les yeux tournés sur elle depuis quelques années, grâce au panslavisme, à la guerre d'Orient et au nihilisme. Aussi les ouvrages sur la Russie ne manquent-ils pas. Tout le monde connaît les *Bilder aus der Petersburger Gesellschaft*. L'auteur anonyme de ces *esquisses* en a publié une nouvelle série fort intéressante aussi; puis est venu son *Russland vor und nach dem Kriege*. Voici un nouveau livre qui, à beaucoup d'égards, mérite d'être lu et médité. Il est intitulé : *Russische Literatur und Cultur*[1], *ein Beitrag zur Geschichte und Kritik derselben von J.-J. Honegger*. L'auteur de cet essai critique sur la littérature et la civilisation russes s'est fait connaître par d'importants travaux. *(Literatur und Cultur des 19, Iahrhunderts; Grundsteine einer allgemeinen Culturgeschichte der neuesten Zeit*, etc.) L'ouvrage dont nous nous occupons se subdivise en trois parties. Dans la première, l'auteur nous dépeint la situation actuelle du pays et nous montre que la civilisation n'a pas pénétré jusqu'au peuple, et qu'ainsi il existe deux Russies l'une à côté de l'autre, qui ne se touchent et ne se comprennent pas. Il étudie les règnes de Nicolas et d'Alexandre II, l'émancipation des serfs, l'organisation politique et administrative, la bureaucratie, l'instruction publique, le clergé, enfin le mouvement slavophile et nihiliste. La deuxième partie est consacrée à la littérature, aux influences étrangères qu'elle a subies, aux différentes écoles littéraires, à la langue; et la troisième contient des études détaillées sur les principaux auteurs russes, notamment sur Puschkin, Lermontow, Gogol, Herzen et Turgenjew. Certaines de ces études sont de vrais chefs-d'œuvre de critique; nous signalerons tout particulièrement celles sur Herzen et sur Iwan Turgenjew. M. Honegger a appris le russe spécialement en vue d'étudier cette littérature. Il n'a jamais visité le pays. Ce qu'il nous en dit, il l'a puisé dans les descriptions de voyages françaises et anglaises, dans tous les ouvrages qui ont paru sur la Russie (il cite celui de M. A. Rambaud, en en faisant le plus grand éloge) et dans la conversation des membres de l'aristocratie russe et des Allemands qui ont séjourné longtemps dans le pays.

La conclusion à laquelle il arrive, la voici : jamais les panslavistes et les slavophiles ne parviendront à isoler la Russie du reste de l'Europe, à en défendre l'accès à la civilisation occidentale allemande. Bon gré malgré, le colosse, à moitié asiatique encore, baissera pavillon devant les principes de cette civilisation. M. Honegger n'a sans doute pas la prétention d'imposer aux autres la foi qu'il a en la civilisation allemande. Tenons-nous en à celle qu'il appelle *occidentale* et rayons aussi de sa péroraison ce qu'elle a de menaçant, de belliqueux, pourrait-on dire. Cette restriction est la seule que nous ayons à faire d'ailleurs. Nous recommandons son livre à tous ceux qui voudront acquérir une connaissance exacte de la littérature russe et se rendre compte de son rapide développement. Souhaitons, pour finir, que la maison Cotta nous donne bientôt, réunies en volume, les intéressantes études sur la Russie, de M. de Loeher, qui ont paru dans la *Gazette d'Augsbourg* dans les derniers mois de 1879, et que la librairie L. Senf, de Leipzig, ne tarde pas à publier le volume qu'elle a annoncé : *Der russische Nihilismus. Meine Beziehungen zu Herzen und zu Bakunin*, par Golowin. La conclusion de ce livre est, paraît-il, que la Russie ne saurait se passer d'une constitution.

Voilà donc ce qu'il faut à la Russie. A l'Allemagne, il faut un protestantisme régénéré, c'est-à-dire la religion d'un Dieu *immanent* qui révèle à l'homme la loi morale et gouverne le monde d'après des lois éternelles. C'est du moins là l'avis du Dr Alex. Wernicke, et il l'exprime dans un livre intitulé : *Die Religion des Gewissens als Zukunftsideal*[1]. L'auteur, en prenant pour point de départ la morale, est forcément amené à examiner la philosophie de Kant, son fameux impératif catégorique surtout. Il considère la religion chrétienne comme ayant fait son temps et il met sa thèse sous un bien auguste patronage. Il a, en effet, placé en tête de son livre, comme épigraphe, une ordonnance royale du 12 janvier 1798, dans laquelle Frédéric-Guillaume III déclare que « la raison et la philosophie doivent être les compagnes inséparables de la religion; de cette façon elle subsistera par elle-même sans avoir besoin de l'appui de ceux qui prétendent imposer aux siècles à venir et dicter aux générations futures ce qu'ils doivent penser et croire en tout temps ».

L'auteur est amené à parler, à la fin de son livre, d'une question qui agite l'Allemagne présentement, la question juive. On s'est ému tout d'un coup de la tendance inhérente à la race sémitique de s'enrichir, de s'élever, d'accaparer la direction de toutes les affaires, même politiques. M. Wernicke attribue la haine qui subitement a éclaté

1. Leipzig, Verlagsbuchhandlung von J.-J. Weber. 1 vol. in-8°

1. Berlin, Carl Duncker's Verlag (C. Heymons). 1 vol. in-8°.

contre les israélites au plus bas égoïsme et à une vile jalousie. Il constate que la race sémitique est en général mieux douée que le peuple allemand. Il conseille de s'unir aux israélites; il veut que cette union soit des plus intimes. Il semble croire qu'on ferait bien d'infuser du sang sémitique à la race allemande et, à ce propos, il vante la haute sagesse politique d'Alexandre le Grand, qui épousa une fille de Darius et fit en sorte que dix mille de ses guerriers macédoniens prissent des femmes perses. A bon entendeur, salut! Reste à savoir si les Allemands suivront le conseil et si l'ordonnance de 1798 décidera le fils de Frédéric-Guillaume III, malgré le solennel *caveant consules* que M. Wernicke adresse à ses conseillers, à proclamer comme religion d'État le culte du *Dieu immanent*. Rien ne le prouve, et nous demandons humblement la permission d'en douter jusqu'à nouvel ordre.

Toute cette philosophie ne manque pas de gaieté; par contre, voici un roman fort triste : *Quisisana*[1]. *Novelle von Friedrich Spielhagen*. Nous avons appelé ce livre un roman, parce qu'il a plus de 400 pages. L'auteur l'appelle une nouvelle, vu que, d'après la poétique allemande, le roman doit faire passer devant nos yeux l'existence tout entière d'un homme, d'une époque; qu'il doit nous faire assister à l'entier développement d'un caractère, tandis que la nouvelle se borne à un événement unique, qui amène un revirement subit dans l'existence du héros. Celui de *Quisisana* est un savant libéral de cinquante ans. Dans sa jeunesse, une femme l'a trahi. Depuis lors il a vécu solitaire et triste. Arrivé aux confins de l'âge mûr, il tombe amoureux d'une jeune fille de dix-huit ans qui, pendant un moment, croit elle-même l'aimer. Mais il lui cèle son amour et en meurt. La scène se passe en Thuringe, dans un château, au milieu d'un monde de nobles, de militaires, de princesses russes, pendant les manœuvres d'automne. On retrouve, dans cette nouvelle œuvre de Spielhagen, l'invention facile, l'habileté consommée, la belle langue, l'esprit et la vivacité du dialogue qui l'ont placé au premier rang des romanciers allemands.

Mais il faut croire que le public d'outre-Rhin continue à se montrer friand de productions étrangères, et qu'à côté des *nouvelles* que des Allemands écrivent pour lui, il aime à lire les romans français et à voir nos pièces sur ses scènes, car voici que M. d'Abrest, un collaborateur de la *Gazette d'Augsbourg*, traduit en allemand les *Rois en exil*, de Daudet, en même temps que son *Nabab* est représenté à Vienne. On a bien joué *Misanthropie et Repentir*[1], à l'Odéon, il n'y a pas bien longtemps.

E. Jaeglé.

1. Leipzig, L. Staackmann. 1 vol. in-18.

1. *Menschenhass und Reue*, de Kotzebue.

ANGLETERRE

Londres, le 28 mai 1880.

M. Renan, à Londres. — Une lecture chez M. Swinburne : le nouveau volume de Poésies de M. Swinburne.

Les conférences ont toujours joui d'une grande faveur en Angleterre. Nul doute qu'elles n'aient été un des moyens les plus efficaces pour accomplir l'éducation des masses, et assurément c'est grâce à elle que des connaissances générales pénètrent très vite dans les classes de la population qui n'auraient pas la possibilité de les acquérir autrement. Nul doute aussi que le système, pratiqué depuis longtemps par des institutions scientifiques, de faire des conférences ouvertes au public, et en dehors des cours ordinaires d'éducation, n'ait puissamment contribué à accroître dans une large mesure l'intérêt qu'on porte aux questions scientifiques et esthétiques, ce qui constitue peut-être le symptôme national le plus remarquable dans l'Angleterre d'aujourd'hui. Il y a des conférences toujours et partout, et cela dans la plus petite ville de province aussi bien qu'à Londres. Il y a des gens qui font profession d'aller de ville en ville vulgariser oralement la science, et faire retentir les échos lointains des voix de quelques maîtres de la parole qui parlent dans la capitale. Telle est la passion des conférences dans quelques-unes de nos plus grandes villes de province, qu'on n'éprouve aucune difficulté à décider même les professeurs les plus éminents de la capitale à entreprendre de temps à autre le voyage à Manchester, à Liverpool, et plus loin encore, uniquement dans le but de faire une seule lecture sur une question spéciale quelconque, devant un auditoire empressé, très content de payer une somme qu'on trouverait peut-être énorme en France, pour cette jouissance intellectuelle.

Ce printemps, nous avons été dans un véritable embarras de richesses en fait de conférences intéressantes. La présence parmi nous de M. Ernest Renan a eu pour effet de faire oublier momentanément nos propres professeurs, et il a même été difficile de choisir entre votre célèbre et aimable compatriote et des rivaux tels que Huxley, Ruskin, Tyndall, et même, dans un genre très différent, mais d'un grand intérêt, sir Julius Benedict, si l'on ne

voulait pas passer la semaine entière à entendre des conférences dans l'après-midi ou le soir.

Il me serait facile de consacrer un courrier entier à rendre compte des conférences très remarquables que nous avons eues pendant quelques semaines à Londres; mais comme cela m'entraînerait trop loin, je me bornerai à vous parler de M. Renan. Les journaux français ayant reproduit les paroles qu'il nous a adressées, il serait inutile de les répéter ici. Je ne parlerai donc que du conférencier lui-même.

Cela a été un véritable événement, qu'on aurait cru inadmissible il y a quelques années, non seulement que l'auteur célèbre de la *Vie de Jésus* ait été invité à venir parmi nous expressément pour nous parler de la religion, mais que nous ayons été si désireux de l'entendre dans la pleine liberté de son expression, que nous n'ayons pas hésité à lui accorder la faculté de nous entretenir dans sa propre langue. Vous le savez déjà, nous l'avons reçu à bras ouverts. Ce fait offre un témoignage incontestable du progrès des idées en Angleterre. Si M. Renan était venu peu de temps après l'apparition de son livre célèbre, il est probable que sa réception eût été tout autre.

L'on peut affirmer que dans l'immense auditoire et très distingué qui remplissait *Saint-Georges-Hall*, chaque fois que M. Renan parlait, beaucoup et même le plus grand nombre des personnes ne se sont jamais rangées tout à fait de son côté sur les questions religieuses. Mais maintenant, quelles que soient d'ailleurs nos opinions, nous semblons tous être d'accord pour reconnaître dans M. Renan un penseur de la plus haute distinction, un travailleur sincère et un homme qui n'a au moins mérité aucune répréhension. Plusieurs raisons ont existé pour empêcher, chez ceux mêmes qui professent les opinions les plus opposées aux siennes, aucune prévention personnelle contre M. Renan lui-même. D'abord il n'a jamais porté les titres ni reçu les bénéfices de l'Église dont la raison d'être se trouve détruite par ses théories; en cela, il y a une grande différence entre lui et tant de libres-penseurs de chez nous qui, tout en écrivant les choses les plus violentes contre la religion révélée, trouvent moyen de porter encore sa bannière et d'en toucher les bénéfices en s'abstenant toujours de lâcher le mot suprême et définitif. Pour tous ceux-là, M. Renan est un véritable héros; il dit, et il a toujours dit sans détour les choses que les autres brûlent de dire pendant toute leur vie, tout en se gardant bien de le faire, retenus encore qu'ils sont par la crainte, la cupidité, ou par cette combinaison morale très complexe et très britannique, le *cant*.

Il est maintenant clair pour tout le monde que M. Renan aime sincèrement le christianisme et cela d'un amour dont l'expression laisse loin derrière elle l'hommage vague et déclamatoire de bien des gens de dévotion. Dans toutes ces phrases conventionnelles par lesquelles les bigots expriment leur admiration béate, où trouve-t-on ces accents irrésistibles, cette tendresse, cette fraîcheur surtout, qui proviennent de ce que M. Renan n'a pas craint de rallumer son flambeau à son propre cœur? L'on peut affirmer au contraire que plus la croyance est absolue et acharnée après l'intégrité des traditions, comme dans les sectes protestantes les plus rigides, plus l'admiration exprimée devient stérile et banale.

Quelques traits empruntés à la description suivante de la personne de M. Renan et de sa manière d'être devant l'auditoire anglais, description insérée dans un de nos journaux le lendemain du jour de sa première conférence, ne seront peut-être pas sans intérêt. — M. Renan a conservé dans ses manières un reste de sacerdotalisme, souvenir de son séjour au séminaire. Son maintien est plutôt celui du prêtre que du savant, et c'est lorsqu'il parle que cela se voit le plus. Il lit son discours, mais il le lit très bien, ne s'en tenant toutefois au manuscrit que quand ils'agit de faits historiques ou de raisonnements coordonnés d'avance. Debout, son attitude est facile quoique à peine élégante; assis, il a plutôt l'air d'un professeur qui fait répéter sa classe. Il n'élève que très rarement la voix au-dessus du timbre du commencement de son discours.

M. Renan avait été invité par les administrateurs du dépôt Hibbert à faire une série de six conférences qui ont eu lieu dans Saint-Georges-Hall. Cette série terminée, il n'a pas voulu quitter Londres sans fournir à ceux — et ils étaient en grand nombre — qui n'avaient pu se procurer des billets, l'occasion de l'entendre, à une dernière conférence dans la *Royal Institution*. Son auditoire était aussi considérable cette fois que les précédentes, et bien des personnes ont dû s'en retourner, ne trouvant plus un coin dans la salle, assez grande toutefois.

Quant à l'ignorance de notre langue, M. Renan ne diffère pas en cela de la plupart de ses compatriotes distingués dans le monde des lettres ou de la science; c'est vraiment un peu étonnant que cette obstination à ne pas apprendre l'anglais dans un pays où depuis longtemps on se passionne pour Shakespeare et où l'on fait sur ce génie des études sérieuses[1].

Nous avons trouvé très simple de pardonner ce défaut à M. Renan. Seulement, je dirai, et cela dans l'intérêt même des imitateurs de M. Renan qui pourraient être tentés de suivre son exemple

1. Notre correspondant juge la chose trop sévèrement. Presque tous nos savants littérateurs et lettrés, et M. Renan est sans doute de ce nombre, savent suffisamment l'anglais pour lire les ouvrages dont ils ont besoin pour leurs études; mais autre chose est de parler cette langue et même de la comprendre, et est-ce de notre faute que la prononciation de l'idiome britannique soit si peu faite pour notre bouche et pour notre oreille? *(Note de la rédaction.)*

et venir faire encore chez nous des conférences en français, sans se donner la peine de se familiariser un peu avec notre idiome, qu'il en résulte par le fait du hasard de sérieux inconvénients qu'avec la meilleure volonté du monde nous ne pouvons empêcher.

A la fin de la dernière conférence de M. Renan, M. Martineau, un penseur très distingué, dont les écrits sur les questions théologiques lui ont valu une assez belle réputation d'Antechrist parmi nous, prononça une petite allocution sur des questions traitées par M. Renan, et exposa là-dessus ses propres vues.

Il a parlé de Rome, des derniers jours de l'Empire qui, d'un côté, assista à la chute des anciennes croyances, et de l'autre au développement lent, mais tenace d'une religion nouvelle, destinée à conquérir plus tard l'humanité tout entière. Il trouve une analogie frappante entre cet écroulement du Panthéon de l'antiquité et la désagrégation des idées religieuses amenée de nos jours par la critique nouvelle et les lumières croissantes de l'intelligence progressive de l'humanité, et il voudrait fonder sur cette analogie des espérances pour quelque prochain épanouissement de l'esprit humain encore plus vaste et plus auguste que les autres.

M. Martineau adressa ensuite des remerciements et des félicitations à l'illustre savant étranger, et formula, dans des paroles exquises, la pensée enthousiaste de l'auditoire qui n'avait pas manqué une seule occasion de témoigner sa satisfaction par des applaudissements.

Le lendemain d'une de ses propres conférences, M. Renan a assisté à celle de M. Huxley sur le darwinisme. Cet important discours, prononcé à l'occasion du vingt et unième anniversaire de la publication du livre célèbre de Darwin, a été reproduit partout dans les journaux étrangers : aussi ne m'y arrêterai-je pas, et cela à plus forte raison, puisque le hasard a voulu que justement, pendant que j'écrivais cette lettre sur les belles choses récitées à haute voix, je reçusse l'invitation à une lecture exceptionnellement intéressante. De plus elle m'a procuré le moyen de vous parler d'un livre nouveau et peut-être le plus remarquable de la saison, avant même son apparition dans le monde littéraire, — ce que je vais faire sans commettre la moindre indiscrétion, attendu que ce nouveau volume de poésies de M. Algernon-Charles Swinburne aura déjà été publié au moment où paraîtront ces lignes. — Seulement, en lisant ce compte rendu, vous recevrez une impression vivante de la veille de l'événement, au lieu de la froide critique du lendemain, — vous aurez le récit enthousiaste d'un de ceux qui ont assisté à la présentation du prodige.

C'est un prodige, en effet, que cette nouvelle contribution à l'œuvre poétique de notre génération. Il y a moins d'un an, il semblait qu'il y eût à peine lieu d'espérer une floraison nouvelle et si prochaine de cet arbre étonnant, arbre central de notre jardin poétique, qui a déjà produit tant de fleurs et de fruits admirables.

Ce qu'on entendait répéter alors sur l'état de la santé de M. Swinburne nous causait de vives appréhensions. Maintenant tout est changé. Grâce peut-être aux soins de son ami M. Théodore Watts, qui est aussi l'ami de toute la jeune école poétique, l'auteur d'*Atalanta in Calydon* se trouve complètement rétabli, et jouit d'une force et d'un bien-être pleins de promesses pour la production littéraire, et ces promesses sont déjà en grande partie réalisées.

Dans une jolie villa à Putney, banlieue du sud-ouest de Londres, près des communes de Barnes et de Wimbledon, le poète et le critique demeurent ensemble, et l'on serait tenté de croire que de toutes les installations de M. Swinburne, celle-ci est la plus favorable à l'épanouissement de son génie. Ici il recueille les premiers souffles du printemps ; les premières fleurs le saluent de son jardin, et tout autour la jolie campagne des bords de la Tamise, aux environs de Richmond, lui ménage l'inspiration par son été débordant de soleil et par une richesse incomparable de feuillages et de fleurs.

Nous n'étions qu'au nombre de six, y compris M. Watts lui-même, dans la petite réunion des invités, à entendre la lecture, par M. Swinburne, de ses nouvelles poésies. Pourquoi ne donnerai-je pas la composition de ce petit cénacle de privilégiés, puisque la postérité nous portera envie et voudra connaître jusqu'aux moindres détails de notre soirée ? MM. William Michaël Rossetti, Philip Bourke Marston, Austin Dobson, Collins et moi, nous garderons parmi nos plus chers souvenirs cette soirée, à côté même des autres soirées plus ou moins semblables où, de temps en temps, nous nous étions trouvés réunis dans un but pareil. Laissez-moi, en outre, vous affirmer avec la plus grande conviction que, parmi tous les poètes, même sans avoir égard à leur nationalité, on n'en a certainement jamais vu un qui portât une plus vive empreinte de poésie dans sa personnalité, et qui fût plus complètement et uniquement poète dans tout son être que M. Swinburne.

Le premier poème qu'il nous a lu, sur les quatre dont se compose le nouveau volume, n'est que l'allégorie poétique de sa propre vie. Il est intitulé *Thalassius*, et contient le récit métaphorique de la façon dont un grand et vénérable poète, qui doit être celui que M. Swinburne aime à appeler son maître, Sandor (quoiqu'il ne le nomme pas), trouve un enfant seul, endormi au bord de la mer, semblable à une fleur jetée là entre le sable et l'écume des vagues.

Le maître prend cet abandonné et l'élève avec austérité, dans le culte de la sagesse et de la sainte poésie ; l'enfant reçoit sa vraie vie, la vie idéale, celle de son âme, des lèvres inspirées du maître chanteur, dont les strophes sublimes lui ensei-

gnent l'amour de ce qui est beau, la haine de ce qui est faux, l'espoir qui voit avec les yeux de l'esprit les choses invisibles cachées au fond des mers, dans l'infini des cieux et partout dans l'immense parabole de la nature; il lui inspire aussi la crainte de devenir, en menant la vie ordinaire d'un homme ici-bas, indigne de toute cette sagesse et d'une destinée si haute. L'enfant ainsi préparé par une vision idéale de la vie et portant toujours

A spirit within the sense of ear and eye
A soul behind the soul,

Un esprit au dedans du sens de l'oreille et de l'œil,
Une âme derrière l'âme,

cet enfant, consacré depuis sa naissance même au service de la poésie, rencontre dès ses premiers pas, dans les chemins fleuris du printemps, l'Amour, jeune dieu, beau, énigmatique, qui ne se révèle pas tout de suite, marchant toujours à côté de l'enfant charmé par sa présence, semblable à une incarnation humaine de l'Avril, mais qui soudain se retourne pour dire avec une voix qui fait taire les vents : « Je suis celui qui fut votre seigneur avant votre naissance, je suis celui qui sera votre seigneur jusqu'à ce que vous redeveniez de la poussière; c'est par moi que la nuit est noire et que le lendemain apparaît aussi sombre que la nuit dont la noirceur était mon souffle; insensé! mon nom est la tristesse, mon nom est la mort. »

Alors l'Amour le quitte, au moins en apparence, mais la passion, la rage des sens et de la chair s'emparent de l'enfant dont l'âme appartient, même à travers toute la magie de l'amour, à travers tous les écarts des sens, aux dieux austères de la poésie.

Un passage, fort remarquable montre la lune, qui est la mère de cet être enfanté entre les sables et l'écume, regardant du haut du ciel, et cherchant son fils pour le couronner avec une couronne de fleurs et de rayons symboliques; mais elle le voit toujours au milieu de quelque festin, assis sur un « trône de panthère », dans les lueurs fauves à côté d'Érigone, jusqu'au moment où, ayant touché à tout, ayant goûté à toutes les joies et souffert de toutes les tristesses, mais sans jamais s'être livré tout entier, l'enfant retourne seul au bord de la mer d'où il est sorti. Et c'est alors que la vraie vie s'éveille en lui. L'inspiration prend possession de tout son être, sa voix s'unit aux voix éternelles des vents et des flots, il remplit désormais sa haute destinée de poète et d'homme dont la vie individuelle humaine a été offerte en sacrifice sur l'autel de l'art austère et jaloux. Enfin c'est des lèvres du vieux maître encore que cette vie, qui a passé à travers les choses de la terre sans en emporter de souillures, reçoit la récompense, la bénédiction, celle que M. Swinburne lui-même, dont l'existence est un vivant sacrifice à la poésie, attend encore et qu'il recevra certainement des mains de la postérité entière.

En effet, en rendant ainsi, le lendemain même, compte d'une soirée chez le jeune poète, déjà devenu un des demi-dieux de la poésie et l'une des plus pures gloires de notre littérature, je sens que j'écris un peu pour la postérité, qui voudrait voir avec mes yeux, entendre avec mes oreilles privilégiées la musique sonore de ces vers incomparables, récités par la voix vibrante et exaltée de celui qui les composa.

Ainsi la présence du jeune maître, triomphant après tant d'épreuves et d'écueils sur les hauteurs sublimes de son art, avait pour nous tous quelque chose du prestige mystérieux d'un homme entrevu dans un songe, et dont le lendemain on cherche vainement à fixer les traits inspirés, à se rappeler les gestes surnaturels, à faire revivre les paroles qui étaient des mélodies et qui ne sont plus que des échos affaiblis et brisés, répétés par une voix humaine.

Quant à la place que M. Swinburne occupera dans notre littérature aux yeux de la postérité, voici mon opinion. Sans m'arrêter ici à mesurer l'élévation de sa pensée relativement à ceux parmi nous qui ont été de grands penseurs en même temps que des poètes, je lui reconnais la gloire d'avoir trouvé une nouvelle musique dans notre langue et d'avoir été seul à approfondir dans son intégralité le secret de cette musique d'assonances, rythmée par l'accent qui a été comme le génie caché de notre poésie, se montrant de temps en temps avec des splendeurs incertaines, sous l'inspiration de nos plus grands poètes, mais que l'auteur d'*Atalanta in Calydon* semble avoir réduite à un système, au point qu'elle ne manque jamais à son appel, et qu'il s'en sert autant pour la plus petite chanson que pour les œuvres tragiques ou lyriques de la plus haute portée. Je reconnais à M. Swinburne d'être en quelque sorte le Berlioz ou le Wagner de notre langue. Il manie les mots comme s'ils étaient les instruments d'un grand orchestre dont il a recherché et étudié d'avance tous les effets possibles de combinaison ou de variation. Pour lui qui a cru un jour, à un concert de Wagner, *entendre*, dans une phrase merveilleuse du prélude de *Tristan* et *Ysolde*, la transition de l'eau salée de la mer à l'eau douce d'un fleuve, pour lui, les mots ont mille qualités en dehors de leur simple signification, et, savamment arrangés, combinés dans un poème, ils ont bien plus que cette seule manière de dire une chose, qui est la fonction spéciale à la prose. Certes, puisque cette science musicale de la parole est un des principaux attributs du poète, nous avons eu dans nos Milton, nos Keats et nos Shelley, comme les Haendel et les Beethoven qui précédaient et devançaient, par la force instinctive de leur génie, les grandes révélations modernes dans la science des mille voix diverses parlant une même langue. Nul doute que Milton n'ait possédé l'entendement complet des qualités symphoniques de la tonalité des mots, ni que sa poésie ne

parle le plus souvent autant à l'oreille qu'à l'intelligence. Mais sa musique grandiose, un peu froide, a cette sévérité des anciens maîtres qui s'emparent immédiatement, et pour toujours, des simples grandeurs, en dédaignant les exagérations, en évitant les subtilités. Or Milton restait sans successeur jusqu'à Keats et Shelley, les vrais maîtres de la poésie moderne. M. Swinburne descend peut-être également de tous les trois; et l'on peut affirmer qu'en lui le lyrisme atteint à son apogée.

Les quatre poèmes nouveaux du volume *Songs of the Springtides* sont dans la haute gamme lyrique des *Songs before Sunrise*. Chacun d'eux constitue une magnifique symphonie, où l'orchestration est immense et intarissable en ses effets pittoresques des harmonies, des sonorités verbales qui rehaussent et accentuent par mille moyens accessoires les impressions produites sur la rétine mentale.

Le second poème, intitulé : *On the Cliffs*, est une ode merveilleuse adressée au Rossignol. Par une fantaisie poétique, fantaisie à laquelle M. Swinburne semble pourtant croire très sérieusement, il représente le rossignol comme étant l'incarnation véritable de Sapho elle-même, qui chante encore dans les gammes et les trilles de l'oiseau inspiré de la nuit, et à travers lesquelles le poète reconnaît la voix réelle de Sapho et jusqu'à des fragments de ses chansons immortelles.

Il ajoute même qu'au temps où Sapho vivait et chantait avec une voix de femme, les rossignols se taisaient, ou n'avaient pas encore reçu le don presque surnaturel de leur chant. Les analogies que le poète trouve entre les accents de l'oiseau et certains des vers célèbres de la poétesse de Lesbos sont très subtiles et se prêtent à des effets charmants et très originaux dans le poème, qui, en partant d'une donnée toute différente de celle de la célèbre *Ode to the Nightingale* de Keats, doit certainement être considéré comme l'un des plus nobles tributs que la poésie ait jamais offerts à l'oiseau incomparable, ami des poètes dans tous les temps. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que M. Swinburne chante le rossignol. Dans un poème plus court, *Itylus*, il l'avait déjà fait d'une façon admirable, mais toute différente.

A ce propos, il nous raconta l'anecdote suivante : Un jour qu'il lisait à ses deux sœurs, dans l'ombre obscure d'un bois à Maiano, ce poème d'*Itylus* qu'il venait alors de composer, les rossignols chantaient et faisaient un chœur si assourdissant qu'il ne réussissait plus à se faire entendre. Il s'arrêtait, et à l'instant même les rossignols se taisaient. Puis au moment où il reprenait la lecture, leur chant recommençait aussi, mais d'une manière plus modérée, en suivant exactement le rythme et la cadence des vers, et en s'arrêtant avec la strophe. Cela continua pendant toute la lecture du poème, et se renouvela même chaque fois qu'il en répétait la lecture dans le bois mystérieux. Le poète conclut de ceci que la sympathie des rossignols lui était à jamais acquise.

Le troisième poème de ce volume est celui que M. Swinburne a intitulé : *The Garden of Cymodocé*. Ce poème est une description merveilleuse du petit îlot de Sark, dont l'éloge a été fait par M. Victor Hugo, qui y fit séjour pendant quelque temps, avant de s'établir à Guernesey.

Quoique ce poème ait aussi la forme d'une ode, les traits descriptifs sont d'une exactitude et d'une richesse de détails à laisser loin derrière elles les *Guides du voyageur* de Murray. A cause même de cette puissance de réalisme que le poète trouve l'occasion d'y montrer, en parlant des beautés de ce petit coin du paradis perdu ou presque inaccessible au milieu d'une mer orageuse, je serais tenté d'accorder à ce poème la préférence sur les deux autres, auxquels il ne le cède ni en splendeurs de coloris et d'expression, ni en richesse et variété de formes rythmiques. Le volume est complété par une magnifique ode écrite pour la fête de M. Victor Hugo, ode dont on a sans doute déjà parlé à Paris, mais qui, n'étant achevée que très récemment, apparaît maintenant pour la première fois.

Ce livre est publié, comme l'œuvre entière de M. Swinburne, par la maison Chatto et Windus, qui vient de s'établir dans une installation plus vaste, toujours dans Piccadilly.

Espérons que les conditions heureuses de la vie de M. Swinburne, qui lui ont permis de nous offrir, comme fruits d'une même année, deux ouvrages si incomparables que la *Study of Shakespeare* et *Songs of the Springtides*, continueront pendant longtemps à favoriser l'éclosion successive des nouvelles productions que nous réserve sans doute son génie exceptionnel et fertile.

ARTHUR O'SHAUGHNESSY.

PORTUGAL

Lisbonne, le 25 mai 1880.

En présentant ces quelques appréciations sur les derniers ouvrages portugais qui ont le plus attiré et mérité l'attention publique, je crois devoir les faire précéder d'un aperçu rapide de l'ancienne grandeur et de la littérature du pays où ils ont pris naissance.

Le Portugal conquit son indépendance au XIIe siècle, sous la conduite d'Affonso-Henriques, prince d'origine française, qui mena ensuite ses soldats de victoire en victoire, durant un demi-siècle, contre les musulmans de la Péninsule. Pendant plus de deux cents ans, ses successeurs furent comme lui de dignes continuateurs de l'œuvre commencée par Charles-Martel et ses Francs.

A l'époque où finissent les guerres contre les Sarrasins, commence pour les Portugais l'ère des découvertes : nous les voyons, sous la direction de l'infant don Henrique, pendant la première moitié du XVe siècle, s'emparer de plus de trois cents lieues de côte africaine et de ces archipels dont ils possèdent encore la plus grande partie dans l'océan Atlantique. Vasco de Gama, en doublant le cap de Bonne-Espérance et en abordant aux Indes ; Cabral, en découvrant le Brésil, immortalisent leurs noms, et ajoutent un nouveau lustre à la gloire de leur pays.

En 1465, le Portugal, promoteur ardent de tout ce qui pouvait contribuer au développement de la civilisation moderne, avait accueilli et inaugurait l'immortelle invention de Gutenberg. C'est à cette époque que dans les villes de Lisbonne, de Leiria et de Braga, trois classes de typographies furent établies : la portugaise, la latine et l'hébraïque ; les deux premières par des artistes allemands, la troisième par des juifs portugais, qui, de l'Italie, l'introduisirent dans leur pays.

L'exploitation de la nouvelle découverte vint donner une plus grande impulsion à la littérature portugaise, peu favorisée jusque-là. Garcia de Resende, historien de cette époque, fut chargé de faire un recueil des meilleures poésies du royaume ; elles furent imprimées en l'an 1516.

Le XVIe siècle et le commencement du XVIIe embrassent la plus brillante époque littéraire du Portugal. Autour de Camoëns, dont la renommée est universelle, viennent se grouper des écrivains d'un talent sérieux dans différents genres ; au milieu de beaucoup d'autres noms, on cite, dans la poésie : Gil Vicente et Rodrigues Lobo, surnommés, l'un le Plaute, l'autre le Théocrite portugais ; don Francisco de Sà de Miranda ; Antonio Ferreira ; dans l'histoire : João de Barros, dont l'ouvrage *A Asia*, fit le premier connaître l'Inde aux Européens ; André de Resende, célèbre antiquaire ; Duarte Nunes de Leão, l'un des écrivains les plus remarquables de ce pays ; Antonio Brandão ; Fr. Luiz de Souza, dominicain. L'éloquence eut aussi ses célébrités ; et comme je ne m'arrêterai pas aux écrivains du siècle suivant qui n'ont pas jeté l'éclat de leurs devanciers, je tiens à vous rappeler de suite la brillante exception de cette époque, le grand prédicateur Antonio Vieira, qui s'est acquis, par ses sermons et par ses écrits, une si haute réputation qu'il a été quelquefois comparé à Bossuet.

Depuis un siècle et surtout depuis cinquante ans, le mouvement littéraire, qui avait subi un temps d'arrêt, s'est accentué dans un sens favorable au goût et à la langue. Les pères de cette renaissance furent d'abord Francisco Manoel do Nascimento et Manoel Barbosa du Bocage, deux des meilleurs poètes du Portugal ; J.-A. de Macedo, érudit très fécond et critique de mérite ; et, tout près de nous ou à notre époque, des écrivains qui font le plus grand honneur à la littérature moderne : João Baptista de Almeida Garrett, poète charmant et original, doué d'un style naturel et pur ; le célèbre écrivain Antonio Feliciano de Castilho à qui ses magnifiques poésies et plusieurs autres écrits ont mérité une si belle place dans la république des lettres ; Alexandro Herculano, historien très estimé, auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels figure une savante histoire du Portugal ; José da Silva ; Mendes Leal, poète fort apprécié de ses compatriotes, aujourd'hui notre ambassadeur à Paris.

Nous ne voulons pas clore ce petit aperçu sans vous dire quelques mots de la fête vraiment nationale qui se prépare à l'occasion du troisième centenaire de Camoëns. L'entrain, l'enthousiasme avec lesquels tout ce qui touche ici à la littérature, au journalisme, aux arts et aux sciences, s'occupe de l'organisation de cette imposante et pacifique manifestation, prouve suffisamment que l'élan sera universel, et que la journée du 10 juin, en vengeant le grand et malheureux poète des dédains et de l'oubli du passé, laissera un souvenir ineffaçable dans le cœur des Portugais.

La presse surtout est à la hauteur de sa mission ; elle a bien compris quels devoirs lui créait une fête de cette nature : *A Empreza do Jornal de Viagens* a pris l'initiative de la publication d'un numéro de luxe édité à peu près dans les conditions du *Paris-Murcie*, sous le titre de : *Portugal à Camoens*, avec le concours de toutes les notabilités littéraires et artistiques du pays. Nous savons que ce concours est, dès à présent et sous toutes les formes, largement acquis au *Jornal de Viagens*. Le produit de cette feuille est destiné à

donner aux fêtes du centenaire toute la solennité et tout l'éclat désirables.

De son côté, le journal *A Revolução de Setembro* a ouvert une souscription dont le produit serait converti en inscriptions de la dette publique; on en consacrerait le revenu à la fondation d'un prix annuel à donner à l'élève qui, après avoir subi avec distinction les épreuves au lycée national, serait désigné par le sort.

Heureuse et digne manière de célébrer le poète dont ce prix porterait le nom, et de perpétuer la mémoire de cette fête!

Voici maintenant la liste de quelques ouvrages récemment publiés en Portugal, avec une courte appréciation sur chacun d'eux :

Lisboa antiga, par le vicomte de Castilho (Julio). Lisbonne, A. M. Pereira, éditeur, 1879. 1 vol. in-8°, avec une gravure représentant Lisbonne au XVIe siècle. — Prix : 700 réis.

L'auteur, fils aîné du célèbre poète Antonio Feliciano de Castilho, à qui ses belles poésies : *Amor et Melancolia*, — *Os ciumes do Bardo*, — *A Primavera*, ont acquis une si juste renommée, vient de publier sur la capitale du Portugal une étude qu'il a dédiée à M. le duc d'Avila et de Boloma. Nous constatons avec plaisir que ce livre, justement apprécié par les compatriotes de l'auteur, a reçu un accueil favorable. Il sera agréable à ceux qui liront ces pages de voir quels heureux changements le temps et le progrès ont apportés dans cette belle ville, dont le père de l'auteur ne craignait pas de dire, dans son ouvrage : *Quadros historicos de Portugal*, que Lisbonne était le jardin de l'Europe, planté sur les bords délicieux du Tage.

Flores da infancia. Contos e poesias moraes dedicados à mo cidade portugueza, por Maria Rita Chiappe Cadet. (Ouvrage approuvé, selon l'avis du Comité consultatif de l'instruction publique, pour l'usage des écoles primaires, par décret du 19 janvier 1880.) Lisbonne, librairie de Mme Marie François-Lallemant, 1880. 1 vol. in-8°. — Prix : 600 réis.

Dans un pays où la littérature s'est très peu occupée jusqu'ici d'un genre d'ouvrages offrant aux enfants une lecture à la fois amusante et instructive, ce petit livre, dédié par l'auteur à son jeune élève, a mérité les éloges de toute la presse portugaise. Elle a été d'accord pour y reconnaître une œuvre aussi utile qu'agréable, destinée à servir pour longtemps de lecture à notre jeune génération. Nous sommes donc autorisé à dire qu'il comble une lacune regrettable.

L'auteur a divisé son ouvrage en deux parties; la première est une suite de petits contes, écrits dans un langage naturel et coulant, qui parle beaucoup plus au cœur qu'à l'esprit. Les vers qui forment la deuxième partie sont d'une simplicité charmante. Certain que le lecteur nous en saura gré, nous ne résisterons pas à la tentation ni au plaisir de citer le passage suivant tiré du morceau: *As crianças* :

Que encantos tem o quadro da familia!
O pae alegre o filho acarinhado,
Em quanto a esposa um outro amamentando,
Ao lado inda um terceiro vê surgir!...
Oh! Gosos divinaes! Se n'este mundo
Nem todos vos comprehendem, todavia
No lar é que se encerram poesia,
Ventura, aspirações, amor, porvir!

Rien qui sente la prétention ou la recherche dans ce petit livre, dont les contes et les poésies respirent la plus saine morale.

L'édition, très soignée, a été imprimée chez MM. Lallemant frères, et tirée sur beau papier vélin, avec encadrement et vignettes.

Galeria de Sciencias contemporaneas, por J.-M. da Cunha Seixas. Porto, E. Chardron. 1 vol. gr. in-8°. — Prix : 1,500 réis.

Cet ouvrage, le premier de cette nature qu'on publie en Portugal, traite des réformes du cours supérieur des lettres. Voici les matières principales dont l'auteur s'occupe dans son livre : les questions biologiques et anthropologiques, — la psychologie positive et sensualiste, et la psychologie anglaise évolutionniste et spiritualiste, — la philosophie transcendante dans ses rapports avec la logique, la théodicée, la morale et le droit, — la philosophie de la nature, — l'histoire des systèmes philosophiques depuis Descartes, — l'archéologie, — la minéralogie, la botanique, la zoologie préhistorique, — la philosophie de l'histoire, la mythologie comparée, — l'esthétique, la linguistique, la littérature, etc., etc.

Ce livre a reçu du public un accueil favorable.

As Conferencias e o itinerario do viajante Serpa Pinto, por Manoel Ferreira Ribeiro. Livraria Academica Lisbonense, 1880. 1 vol. — Prix : 1,500 réis.

Cet ouvrage récemment publié a été accueilli avec un véritable enthousiasme par les amateurs de récits et de voyages scientifiques; il contient la narration détaillée et le rapport que le célèbre explorateur a fait de son voyage en Afrique. Il renferme en outre de précieux documents et trois cartes géographiques. Les détails donnés par l'illustre voyageur sur son passage de Benguela à Bié, de Bié à Lialui, et la description de son trajet de l'embouchure du Chobe vers Guijama, la cataracte Victoria, le lac Karri-Karri et Shoshong constituent un récit des plus curieux et des plus attachants.

Toutes les sociétés de géographie s'étant intéressées à ce voyage et à ses résultats, il a naturellement attiré l'attention générale. Les journaux français surtout y ont consacré de nombreux articles; *le Siècle*, *le Temps*, *le Globe*, *la France*, et en Angleterre, *l'Athenæum*, de Londres, s'en

sont occupés avec un véritable intérêt. Nous signalons donc cet ouvrage comme celui qui peut donner les renseignements les plus précis et les plus étendus sur ce voyage d'exploration.

Nous terminerons en exprimant le regret que, dans un ouvrage de cette importance, le côté typographique ait été si négligé.

Maravilhas da Creação ou Historia e descripção illustradados animaes, por Pedro M. Posser. Tome Ier, 1879. — Prix br. : 1.800 réis.

Parmi toutes les nouvelles publications utiles, celle de la *Bibliotheca das Maravilhas*, si nous en jugeons par le volume déjà édité, nous paraît devoir offrir au public, toujours avide de nouveauté, un intérêt réel. L'auteur de ce beau recueil a puisé dans les œuvres les plus remarquables des naturalistes étrangers ; pour la zoologie descriptive, dans Buffon, Cuvier, le docteur Chenu, Brehm ; pour l'anatomie et la physiologie, dans Figuier, Paul Gervais, A. Comte, le docteur Reis. Il a mis à profit, avec goût et discernement, ce qu'il a trouvé de plus intéressant et de plus conforme au plan qu'il s'était proposé, et, réunissant tous les sujets de son choix, il a pu offrir à ses concitoyens, qui lui en seront certainement reconnaissants, un fort bel ouvrage, le premier de cette nature qu'on publie en Portugal.

L'édition, imprimée chez Lallemant frères, est très soignée ; le frontispice, tiré en deux couleurs, et les gravures, sont très bien réussis. L'édition complète des *Maravilhas da Creação* aura trois volumes illustrés de quatre cents gravures intercalées dans le texte, et de quarante dessins.

Indianas e Portuguezas, por Christovam Ayres. Porto, Imprensa portugueza. 1 vol. — Prix : 500 réis.

Les vers que renferme ce volume ont été écrits par l'auteur de l'âge de dix-sept à vingt-deux ans. Quelques-unes de ses poésies ont une forme tout à fait orientale et nous font songer aux filles de Wishnou et aux almées d'Égypte. D'autres, plus sérieusement poétiques et plus vraies, prouvent que l'auteur, malgré sa jeunesse, comprend tout le bonheur et le charme du foyer domestique ; ainsi son amour paternel lui a inspiré, dans la poésie *Naly*, des vers charmants dans lesquels il trace le portrait d'un enfant qu'il adore, on le sent. Il a dédié cette perle littéraire à sa jeune épouse.

Os Portuguezes em Africa, Asia, America e Oceania. Illustrada com os retratos dos homens mais eminentes d'estas gloriosas empresas. (Nouvelle édition augmentée.) Lisbonne, A.-M. Pereira, éditeur, 1880. 8 vol. gr. in-8°. — Prix br. : 4,000 réis.

Cet ouvrage est l'histoire de la navigation, des voyages, des découvertes et conquêtes des Portugais dans les pays d'outre-mer, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à nos jours. Il se divise en trois parties : la première est une table chronologique des actes de toute nature et des hauts faits de nos marins et de nos soldats dans les autres parties du monde, du XVe siècle au XIXe ; elle est accompagnée d'une description exacte des forces navales du Portugal, à l'aide de laquelle on peut se faire une idée exacte de la puissance et de l'influence maritime de cette nation à différentes époques.

La deuxième partie est l'histoire complète et détaillée des découvertes et des conquêtes des Portugais en Afrique, en Asie, en Amérique et en Océanie ; elle est suivie de nombreux et très curieux renseignements sur les usages, les mœurs, les religions et les législations des peuples indigènes, et contient, de plus, diverses notices historiques de M. le vicomte de Santarem, littérateur distingué, et d'autres savants anciens et modernes. Ces notices s'étendent assez longuement sur tous les épisodes et les exploits qui ont signalé nos grandes entreprises maritimes et colonisatrices.

La troisième partie se compose d'un dictionnaire géographique des villes ouvertes ou fortifiées, des villages, hameaux et forteresses que le Portugal possède encore hors de l'Europe. L'importance de ses possessions, leur population, leur richesse et leur commerce y sont également indiqués.

Ce dictionnaire forme le huitième volume de l'ouvrage et se vend séparément, broché, au prix de 1,000 réis.

Camões e os Lusiadas, por Francesco Evaristo Leoni, Socio da Academia real das sciencias. 1 vol. gr. in-8°. — Prix : 1,000 réis.

Ce bel ouvrage contient la vie du poète écrite d'après de sérieux documents historiques, sous la forme la plus impartiale, et, à l'occasion, la plus sévère. On y trouve aussi une analyse consciencieuse du poème « Os Lusiadas » et des beautés et des fautes qu'il renferme.

Le livre commence par une longue introduction qui a pour but d'établir le degré de prospérité que les lettres avaient atteint en Portugal à l'époque de Camoëns, et de démontrer que l'établissement de l'Inquisition et l'arrivée des jésuites sont venus entraver leur marche progressive ainsi que celle des sciences et des arts.

En terminant, je crois devoir réclamer l'indulgence du lecteur pour quelques jugements que l'amour-propre national m'a conduit à rendre peut-être trop bienveillants. Désirant faire connaître davantage la littérature portugaise dans la patrie des lettres par excellence, j'avais, me semble-t-il, à présenter surtout nos écrivains par leurs côtés favorables.

J. DA SILVA.

SUISSE

Genève, le 30 mai.

Histoire de la Confédération suisse, par L. Vulliemin. Lausanne, Bridel, 1876 et 1879, 2 vol. in-12.

Histoire de la Confédération suisse, par Alexandre Daguet. Genève, Georg, 1879 et 1880, 2 vol. in-8.

Histoire du peuple suisse, par le Dr K. Daendliker, traduitpar Mme Jules Favre. Paris, Germer Baillière, 1879, in-8.

Les Premiers Jours du christianisme en Suisse, par F. Naef. Lausanne. Bridel, 1879, in-12.

Nouvelles bibliographiques.

Je voudrais vous entretenir aujourd'hui de quelques ouvrages d'histoire suisse, qui attendent depuis quelque temps sur ma table l'honneur d'être présentés aux lecteurs du *Livre*.

« Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire! » a dit un jour quelqu'un qui, bien certainement, ne pensait pas à nous. En effet nous possédons une histoire aussi riche que glorieuse dans son ensemble, et chacun de nos cantons a ses annales comme la patrie commune a les siennes. Eh bien! malgré les ouvrages de toute sorte et de toute valeur qui ont été consacrés à notre passé, malgré les trésors qu'une patiente érudition exhume encore chaque année de nos archives, nous ne nous plaignons nullement de plonger nos racines dans un sol fertile, en souvenirs et nous éprouvons même une assez légitime satisfaction à savoir d'où nous venons.

Le 10 août de l'an dernier s'éteignait à Lausanne, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, un vénérable vieillard, qui laisse derrière lui un remarquable monument de sa laborieuse activité, et qui était à lafois le doyen et le chef reconnu de la nouvelle école historique suisse.

Louis Vulliemin était un contemporain d'Alexandre Vinet, l'une de nos gloires littéraires les plus pures, ce critique si fin, ce moraliste si élevé auquel Sainte-Beuve a rendu un si sympathique hommage. Comme lui, il avait étudié la théologie protestante, mais une santé délicate l'avait de très bonne heure forcé de renoncer à la carrière pastorale. Il se voua dès lors aux recherches historiques pour lesquelles il avait toujours éprouvé le plus vif attrait, sans cesser cependant pour cela de suivre avec une attention pleine d'intérêt les diverses manifestations de la vie et de la pensée religieuses, soit auprès, soit au loin. Aussi lorsque, il y a quelque trente ans, l'École de théologie indépendante, fondée à Lausanne à la suite de dissensions ecclésiastiques, lui demanda de bien vouloir se charger d'enseigner l'histoire ecclésiastique à ses étudiants, il répondit favorablement à cet appel et il remplit ses fonctions de professeur aussi longtemps que ses forces le lui permirent.

Vulliemin, comme tout enfant de nos montagnes, avait deux patries, la petite et la grande; son pays natal, le canton de Vaud, et la Suisse. Ces deux patries, il les aimait autant l'une que l'autre, ou plutôt elles se confondaient dans son affection. Aussi les importants travaux que ses longues années lui ont permis de mener à bonne fin, comprennent-ils deux catégories d'ouvrages: les uns sont consacrés au canton natal, à ce petit coin de terre qui, des Alpes et du Jura, descend, comme pour s'y mirer, vers les flots limpides du Léman ; les autres, à la patrie suisse dont le drapeau plane au-dessus de nos bannières cantonales.

C'est à la Suisse que l'historien lausannois voue ses premières recherches, et c'est à elle qu'il donnera plus tard ses dernières heures et ses dernières pensées. L'intervalle assez considérable qui s'étend entre ces deux époques est surtout occupé par les monographies vaudoises.

Signalons parmi ces dernières, à côté d'un intéressant volume d'une forme littéraire élégante sur le *Château de Chillon*, plusieurs notices biographiques qui sont comme autant de pages de l'histoire du canton de Vaud, et dont les unes, comme *la Reine Berthe*, remontent assez haut dans le cours des siècles, tandis que les autres font revivre les figures les plus marquantes de la fin du siècle dernier ou de la première moitié de celui-ci. Inscrivons encore ici un petit volume de souvenirs, dédié par l'auteur à ses *petits enfants*.

Mais ce sont surtout les ouvrages consacrés à notre patrie commune qui ont rendu le nom de Vulliemin populaire parmi nous. A l'occasion du jubilé de la Réformation, en 1835, notre historien, alors au début de ses travaux, s'était signalé à l'attention par des études sur *la Réformation dans la Suisse romande*. Il présida ensuite à la réimpression d'une *Histoire de la Réformation en Suisse*, en 7 volumes, par Ruchat, qu'il enrichit de notes d'une science sûre. Mais ce n'était encore là que le prélude d'une œuvre plus considérable et qui devait classer le jeune auteur parmi les historiens de race. Le célèbre Jean de Müller, auquel nous devons la relation la plus considérable qui existe des premiers siècles de notre histoire, s'était arrêté assez en arrière. Vulliemin ajouta à son récit quatre volumes dans lesquels il continuait son illustre devancier à travers les XVIe et XVIIe siècles.

Cependant Vulliemin parvint jusqu'à sa soixante-dix-septième année sans avoir encore écrit un

livre qui résumât ses travaux et où il eût pu condenser le fruit de ses longues et patientes recherches. Mais il appartenait à cette famille d'esprits vaillants qui ne veulent connaître que le repos auquel le travail donne droit, et, sur le seuil de ses quatre-vingts ans, il mit la main à son ***Histoire de la Confédération suisse***, dont il put même, avant de mourir, préparer encore une seconde édition.

Cette histoire forme deux volumes dont le premier va des plus anciens âges aux temps de la Réforme. et le second, de la Réforme jusqu'à nos jours. Par la sûreté des informations, la fermeté de la critique non moins que par l'élégance simple et naturelle du style, Vulliemin a assuré à son œuvre des chances sérieuses de durée, que des juges compétents, comme M. Mignet, se sont plu à lui reconnaître. A voir avec quelle facilité le narrateur se meut dans le réseau si serré des événements, dont il démêle les causes et montre les effets avec une si lumineuse clarté, on se sent en présence d'un maître. Et, en effet, on ne résume et caractérise si bien que ce que l'on connaît par le menu.

L'historien poursuit en général son récit en se bornant à exposer son point de vue et sans discuter les opinions des autres. Cette manière de procéder qui a ses avantages, celui entre autres de ne pas fatiguer l'attention et de présenter les faits dans leur suite ininterrompue, ne laisse pas cependant que de surprendre un peu; on voudrait parfois interrompre le savant professeur et lui dire : Mais n'a-t-on pas raconté aussi autrement ce qui vient de nous occuper?

C'est ici que le second ouvrage dont le titre figure en tête de cette lettre peut être consulté avec avantage. L'auteur, M. Alexandre Daguet, appartient au canton de Fribourg, qui a donné à notre littérature un homme auquel notre historien a voué un culte et dont il se propose de retracer, dans un ouvrage annoncé depuis longtemps, la vie et les travaux, le père Girard, une des plus belles figures de notre Panthéon national. Je ne parle pas de Victor Tissot, l'auteur du *Voyage au pays des milliards*, qui est aussi Fribourgeois. D'abord professeur à Fribourg, M. Daguet enseigne depuis quelques années à Neuchâtel, où il a trouvé un milieu plus en harmonie avec ses opinions libérales.

Cette seconde *Histoire de la Confédération suisse* est une septième édition refondue d'un livre qui a fait, on peut le dire, l'éducation historique d'à peu près toute la population de la Suisse romande qui est dans l'âge de quarante ans et au-dessous.

Ici, — dans l'ouvrage complet, car M. Daguet a aussi écrit un abrégé à l'usage des écoles, — nous trouvons, dans les questions sujettes à la controverse, une discussion assez étendue des différentes opinions en présence, des notes, des références, tout enfin ce qui est nécessaire pour pouvoir se prononcer en connaissance de cause entre plusieurs versions. L'auteur nous expose les raisons qui lui font admettre ceci ou rejeter cela; l'horizon s'étend et nous assistons en quelque sorte à l'avènement, du milieu des témoignages inconsistants, des légendes et des brouillards du passé, de l'histoire critique et scientifique.

Un exemple fera mieux sentir la différence des deux méthodes.

Tout le monde, certes, connaît Guillaume Tell et Gessler, le serment du Grütli, l'expulsion des baillis, ce drame si palpitant des origines de notre existence nationale. Eh bien, si l'on prend Vulliemin, voici tout ce que l'on y trouve sur les événements qui jusqu'ici figuraient invariablement au frontispice de notre histoire : « Dans les Waldstetten, suivant une tradition légendaire dont l'élaboration ne s'est achevée que deux siècles plus tard, la tyrannie de baillis étrangers au pays aurait amené un soulèvement et leur expulsion; la tradition a simplement transporté sous le règne d'Albert ce qui s'était passé un demi-siècle auparavant, sous l'administration des Habsbourg-Lauffenbourg. Une insurrection de ressortissants du bailli autrichien de Kussnacht (1302) est, sur ces rivages, la seule à cette époque qui nous soit connue comme certaine. »

Nul doute que Vulliemin n'ait étudié la question à fond; mais, en tout cas, il la tranche un peu brusquement pour ses lecteurs. M. Daguet, lui, donne les pièces du procès. Il consacre une douzaine de pages au récit traditionnel de Tshoudi, de Jean de Müller et de Schiller, aux relations des chroniqueurs du XV^e et du XVI^e siècle, et, en terminant son exposé, il laisse à chacun le soin de se prononcer, tout en déclarant qu'à ses yeux l'école traditionnelle et l'école critique ont été trop loin l'une et l'autre dans leurs affirmations, et que la vérité doit être cherchée entre ces deux extrêmes.

Comme on voit, les beaux travaux de nos deux historiens suisses se complètent mutuellement : la narration sobre du premier donne une vue claire de la marche des faits; les développements dans lesquels entre le second nous initient aux difficultés de l'œuvre de l'historien et aux problèmes qui se posent à son esprit. L'ouvrage de M. Daguet devait naturellement être plus étendu que celui de son confrère de Lausanne, et il renferme environ la moitié plus de matière.

Quant à l'esprit qui anime nos deux auteurs, il est aussi honnête et exempt de préjugés que Quintilien pouvait le désirer pour l'historien, et, chez eux, le respect pour le passé s'unit toujours à l'indépendance des opinions.

La Suisse allemande a possédé avant la Suisse romande d'excellents manuels d'histoire. La première place, nous assurait un de nos professeurs les plus érudits, revient de droit au précis de l'archiviste Schickler; mais celui du professeur Daendliker est aussi un ouvrage de mérite.

Ce dernier a eu l'honneur d'une traduction que

a critique a été malheureusement unanime à trouver défectueuse, et il a été présenté au public français par une éloquente introduction de Jules Favre, le mari de la traductrice. M. Daendliker marche à grands pas, *magnis itineribus*, mais il taille dans le fourré épais de l'histoire des avenues à travers lesquelles la lumière pénètre.

Je puis rattacher aux ouvrages qui précèdent le petit volume qu'un pasteur de Genève, avantageusement connu par des travaux antérieurs, publiait, sur la fin de l'année dernière, à la librairie Bridel. *Les Premiers Jours du christianisme en Suisse* dénotent de nombreuses recherches faites soit à la source, soit chez les auteurs qui ont déjà traité ce même sujet dans des ouvrages plus considérables ou ne couvrant qu'une partie du terrain. L'auteur a apporté à ses conclusions toute la prudence que commandait l'extrême difficulté de sa tâche.

Je m'étais bien proposé, en commençant ma lettre, d'y faire entrer encore quelques ouvrages relatifs à l'histoire de Genève, qui est si étroitement liée à celle de la Réforme française, mais ce sera pour un prochain article.

Peut-être n'abuserai-je pas trop de l'hospitalité de vos colonnes en inscrivant ici, pour terminer, les titres de quelques livres nouveaux qui pourront intéresser quelques-uns de vos lecteurs.

Tandis que M. Du Bois Melly, que je vous ai déjà fait connaître, publie à la librairie Georg un drame historique, fort intéressant à différents égards, sur *Pierre Fatio*, l'une des victimes de nos luttes politiques à Genève, la librairie Sandoz nous donne un excellent guide, — il a été du moins jugé comme tel par les connaisseurs, — sur l'*Alimentation des enfants en bas âge*, dû à M. Hermann Albrecht, professeur à l'université de Berne. Voici encore de la même librairie *Frédéric Ozanam*, d'après sa correspondance, par Mme Édouard Humbert, étude fine et délicate d'un noble caractère ; puis, de chez Imer et Payot, à Lausanne : *Amélie de Lasaulx, en religion sœur Augustine*, une vraie sainte du catholicisme libéral, ouvrage traduit de l'allemand, à ce qu'on assure, par M. Charles Secrétan, le philosophe bien connu ; enfin, de la maison Fick, à Genève, qui s'est fait une spécialité de ses réimpressions de l'antique, la *Persécution de l'Église à Paris en l'an 1559*, tirée, je crois, des *Martyrs* de Crépin, ainsi que les « Trois Écoliers brûlés à Lyon », dont je vous ai précédemment entretenu.

Je ne dis rien des brochures sur la *Séparation de l'Église et de l'État*, non plus que de celles sur les *Fortifications de la frontière suisse :* elles foisonnent ; mais, heureusement pour vous, elles sortent de votre cadre. L. W.

LE LIVRE PARLÉ

Revue des Conférences

M. Spuller : *Béranger*. — M. Paul Bert et l'*Union française de la jeunesse*. — M. Deschanel : L'*Histoire du livre*. — M. de Lesseps : *Le percement de l'isthme de Panama*. — Conférences et conférenciers.

Le 25 avril dernier, M. Spuller, membre de la Chambre des députés, a prêté l'appui de sa parole au comité chargé de réunir les fonds nécessaires à l'érection de la statue de Béranger. C'était — en encourageant la souscription — aider à la réparation d'une grande injustice. Quand la statuaire reproduit les traits des princes, de leur vivant surtout, elle ne leur porte guère bonheur ; mais peut-elle être mieux employée qu'à rappeler les services que le plus humble, le plus désintéressé, mais non le moins spirituel des enfants du peuple, a rendus à la patrie ? On n'a que trop tardé à rendre à notre poète national ce suprême et légitime hommage. Doutait-on de son génie ou de son patriotisme ? Hélas ! les gloires les plus pures n'échappent pas aux traits de l'envie ou de la calomnie. Les papillons de nuit qu'attire le flambeau parviendraient à l'éteindre s'ils ne s'y brûlaient les ailes. On a cherché à ternir cette belle figure de notre charmant chansonnier. Au lieu de l'engouement, du fanatisme plutôt avec lequel nos pères l'avaient honoré, c'est du dédain qu'on a montré envers le plus populaire de nos écrivains. Ce n'était plus, suivant les uns, qu'un faux bonhomme, au dire des autres, qu'un bonapartiste. Il était pourtant facile de reconnaître que, si Béranger a chanté le premier Empire, c'est en haine de la réaction royaliste et à une époque où les républicains et les fervents admirateurs de l'homme de Sainte-Hélène semblaient soutenir la même cause. Qui n'a gardé le souvenir des précautions que prit le pouvoir, le 19 juillet 1857, à la mort de Béranger ? L'idole, qu'on craignait encore, fut couverte de fleurs, une pompe inusitée signala les obsèques, et, *par ordre*, l'orgue habitué aux hymnes liturgiques fit entendre l'air des *Souvenirs du Peuple :*

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit dans cinquante ans
Ne connaîtra pas d'autre histoire.

Cinquante années ont passé. C'est l'histoire lamentable d'une autre invasion qui occupe les veillées des campagnes. Au sortir de l'église, et malgré les nombreuses patrouilles qui interrompaient à chaque pas la circulation, plus de cinq cent mille personnes suivirent le convoi. Qu'était-ce que cet homme qui venait de mourir? Le fils d'un tailleur. Pour se retracer sa vie, dans sa noble simplicité, point n'est besoin de feuilleter de gros in-folio. Relisez sa chanson *le Tailleur et la Fée*. Il naquit

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt.

Il devint successivement

Garçon d'auberge, imprimeur et commis.

A Péronne, il est frappé de la foudre. Grecs et Romains, qu'eussiez-vous dit d'un tel présage? Diderot, Racine, Voltaire charment partout ses instants de loisir. Sans connaître sa voie, il se sent poète; mais que pouvait espérer un pauvre hère ne sachant pas même le latin? Que cette ignorance a pesé sur sa vie! Qui lui eût dit que, grâce au progrès des méthodes, — en consacrant par exemple deux heures par jour pendant une année aux exercices du cours Ollendorff ou de l'ouvrage original de feu Boulet, — il aurait pu, né plus tard, arriver facilement à lire les auteurs latins dans le texte? Toutefois il en dévorait les traductions, non sans en tirer quelque fruit. Quelle élégante imitation du *trahuntque siccas machinæ carinas* d'Horace que cette apostrophe à Manuel :

Mais noble esquif mis à sec sur la plage,
Tu dus compter sur le retour des flots!

Il faut rendre justice même à ceux qu'on est le moins porté à louer. Il se trouvait dans la famille Bonaparte un savant modeste et généreux. Contrairement à ses frères, il a fait peu de bruit dans l'histoire. Les ouragans laissent de nombreuses traces de leur passage, — les brises salutaires rident à peine la surface de l'eau de quelques ondulations bien vite évanouies. Lucien Bonaparte, devinant le génie de son protégé, lui abandonna, à titre d'encouragement, son traitement de membre de l'Institut.

Béranger s'exerça naturellement dans tous les genres de littérature. En cherchant bien, on eût pu trouver dans ses papiers quelque poncive tragédie. Pouvait-il penser qu'il acquerrait tant de renom dans le plus infime des genres, la *chanson*, qui allait donner lieu à la production d'un recueil de poésies inimitables, le plus souvent légères, sainement philosophiques, toujours marquées au coin du patriotisme et s'élevant parfois jusqu'au lyrisme le plus sublime?

C'est en 1813, à l'occasion de son admission comme membre du *Caveau*, qu'il publie sa première chanson. Dans cette année, qui devait voir l'anéantissement, dans les plaines de la Russie, de la plus belle armée qu'on eût vue jusqu'alors, il élève la voix en faveur de la paix dans sa ravissante allégorie du *Roi d'Yvetot*. Les désastres surviennent. Il ne se souvient plus que des héros accablés par le nombre. Il pleure la liberté perdue. Il se refuse à chanter Waterloo.

Qui, dans Athène, au nom de Chéronée
Mêla jamais des sons harmonieux?

Il ne se borne pas à manifester son horreur pour ce qui est antifrançais par *le Chant du Cosaque*, et les chansons du *Vieux Drapeau*, du *5 Mai*, du *Sergent*, des *Adieux de Marie Stuart*, à poursuivre de ses satires sanglantes

Les cafards, les robins et les cuistres,

il réserve la meilleure part de son temps aux malheureux qu'il console par ses gais refrains. S'il se hasarde à sonner du clairon, il se hâte de retourner avec joie au pipeau champêtre ou d'agiter avec une verve endiablée les grelots de la folie. On sent qu'il a assisté tout enfant à la Révolution. Il en est le produit le plus remarquable. En raison de l'éclat qu'il a donné aux idées qui ont préparé, par deux fois, l'avènement de la République, Paris, dit M. Spuller, ne peut plus lui refuser une statue. Dans quelques mois, espérons-le, on contemplera, dans le square du Temple, la douce physionomie et le sourire fin de ce vieillard qui semble avoir indiqué, par une sorte de pressentiment, l'inscription qu'il convient de graver sur le piédestal de sa statue :

Pour te fêter tes amis vont s'unir;
Longtemps près d'eux revis dans un autre âge.

Nous ne sommes pas ici en effet de l'avis du député de la Seine qui voudrait — étant donné que le poète a pratiqué la vertu par excellence, la charité — qu'on y gravât ce vers de Virgile :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

De Béranger, le poète cher aux jeunes cœurs, à l'*Union française de la jeunesse*, il n'est pas besoin de transition. La distribution des prix de cette sympathique institution a revêtu, cette année, une splendeur inaccoutumée. Heureux ceux qui ont pu y assister et, par suite, entendre un magnifique discours de M. Paul Bert, président d'honneur, une allocution émue de M. Ollendorff, président, et une conférence de M. Deschanel sur l'*Histoire du livre*.

Du discours de M. Paul Bert, qu'on ne saurait résumer sans l'amoindrir, nous ne reproduirons que la péroraison. S'adressant aux professeurs et à leurs élèves, le député de l'Yonne s'est écrié : « Restez, restez toujours fidèles à l'admirable titre que vous vous êtes donné, à ce titre qui est toute une devise : L'*Union française de la jeunesse*. Restez unis, restez Français, restez jeunes!

« Restez unis, car l'union, ce n'est pas seulement la force, c'est aussi la joie, — car « le malin » rôde autour de vous; l'ennemi est là : il s'appelle légion. Restez unis, parce que si des trois parties de notre grande formule révolutionnaire, la liberté et l'égalité sont œuvres de législateurs, la troisième, la fraternité, ne peut être œuvre que de citoyens; pour l'accomplir, il ne faut pas éparpiller vos forces, restez unis.

« Restez Français... par l'esprit d'abord. Gardez le bon sens, la clarté, la bonne humeur, la gaieté, cette santé de l'âme. Restez Français, c'est-à-dire francs; conservez l'horreur de l'hypocrisie louche; soyez les petits-fils du chantre de l'*Ile sonnante* et de l'auteur de *Tartufe*. Ne laissez pas obscurcir votre esprit, qui se baigne joyeux en pleine lumière, par les brouillards, les mysticités fuligineuses, d'où qu'ils viennent, que ce soit de l'autre côté des Alpes ou du Rhin. Restez Français par le sentiment national; ne vous laissez pas envahir par je ne sais quel cosmopolitisme, toujours détestable, qu'il soit rouge ou qu'il soit noir... Restez Français! Aimez notre noble, notre chère

patrie de toutes les forces de votre âme; aimez-la d'un amour ardent, exclusif, chauvin, comme on disait autrefois; et si jamais quelque sage, à la tête bien équilibrée, vient vous reprocher ce qu'il peut y avoir d'excessif dans ces sentiments, répondez-lui qu'on ne discute pas les mérites d'une mère, surtout lorsqu'elle a perdu des enfants. Et si ce sage — comme j'en connais — est né sur la terre de France, chassez-le, bannissez-le, appelez-le traître, car traître est celui qui mesure l'amour à sa patrie et qui en parle froidement, alors que son flanc saigne encore de la blessure que vous connaissez... là-bas... du côté de l'Orient.

« Puis, restez jeunes !

« Vous me direz que vous n'êtes pas maîtres, que la vieillesse viendra, qu'elle vous frappera à votre tour. Moi je vous dis : Non! ce n'est pas vrai. Sans doute le temps peut vous emporter; sans doute la vieillesse peut courber votre corps et flétrir vos traits; mais, si vous le voulez, vous ne la laisserez pas pénétrer au dedans de vous-même, la jalouse, l'ennemie du printemps, des roses et des lilas, car si votre front se creuse et se sillonne, le poète l'a dit il y a longtemps, le cœur n'a pas de rides! Si vos cheveux blanchissent, si vos cheveux s'en vont, qu'importe! Est-ce que parmi les orages, les vents, la pluie et la mitraille le drapeau tricolore ne pâlit pas, s'en allant par lambeaux? Et cependant le régiment suit toujours la hampe glorieuse! Restez jeunes, vous le pouvez, mais à une condition : c'est que, pendant les premières années, vous aurez emmagasiné prudemment ces trésors de nobles sentiments que la jeunesse jette aux quatre vents du ciel; c'est que vous les aurez accumulés et gardés précieusement, parfois profondément cachés, au dedans de vous-même. Oui, quand sonnera l'heure du dévouement, l'heure de la lutte, l'heure de l'épreuve, tout cela renaîtra, reverdira, tout cela s'épanouira de nouveau comme la rose de Jéricho, que rapportent les pèlerins fanatiques. Ou plutôt, pour prendre une comparaison plus juste, voyez cet humble morceau de bois, ou encore ce fragment de houille noire et informe. Jetez-le au feu, le voici qui pétille, qui crépite, qui s'enflamme, qui projette autour de lui la chaleur, la lumière, la vie! D'où vient cela? Ah! c'est que ces débris ont, eux aussi, été jeunes, il y a bien longtemps, et qu'alors, au milieu de leurs frères de la forêt, ils ont su emmagasiner toutes les effluves de chaleur et de lumière que le soleil laissait tomber sur eux. Faites comme eux, imprégnez-vous de jeunes et nobles sentiments et vous retrouverez force et jeunesse à l'heure du feu, aux jours du sacrifice. »

M. Ollendorff, président de l'*Union française de la jeunesse*, s'est levé. Au nom de ses camarades et de l'assistance, avec fierté, comme avec une respectueuse déférence, il a remercié M. Paul Bert d'avoir bien voulu honorer la cérémonie de sa présence, faveur d'autant plus grande qu'on sait tout le prix de la moindre halte dans les nombreuses et importantes occupations du savant et de l'homme d'État.

La parole était à M. Deschanel. Le maître conférencier s'est tout d'abord excusé de n'avoir à parler que sur l'*Histoire du livre*, c'est-à-dire sur un sujet qu'il avait déjà traité un peu partout, en province, en Belgique, en Suisse. Qu'est-ce d'ailleurs qu'une conférence? a-t-il ajouté non moins modestement. Une causerie qui, en elle-même, peut manquer de mérite et être cependant de quelque utilité. Cela se borne, pour celui qui parle, à ramasser quelques idées, à les éplucher, pour ainsi dire, et à les servir ainsi préparées sur un plat qui n'est ni d'or ni d'argent. Une demi-heure, une heure le plus souvent, rarement et au plus deux heures sont consacrées à ce repas intellectuel, sorte d'agapes modernes. Quelquefois, c'est une occasion de donner des adresses. Un jour que M. Deschanel avait parlé, en Hollande, sur *Madame de Sévigné*, et lu naturellement quelques-unes de ses lettres et des meilleures, bouquet cueilli avec choix et galamment offert à ses auditeurs, une brave dame vint, à la fin de la séance, lui demander où l'on pouvait se procurer les lettres qu'il venait de lire. « Mais, madame, répondit-il, chez le premier libraire venu. Ces lettres sont on ne peut plus répandues. »

Cette anecdote rappelée, M. Deschanel entame l'*Histoire du livre*, toute de circonstance dans une distribution de prix.

Avez-vous visité, dit-il, les docks de Londres? Là sont accumulés les produits de l'industrie et de la nature et des denrées en provenance de toutes les parties de l'univers. C'est un amoncellement incroyable de victuailles, d'aromates, de balles de coton, de fers ouvrés ou non, de bois, d'objets de toute sorte, de jambons ou de morceaux de bœuf fumé, de sucre en pains et de cassonade. On reste frappé de stupeur à l'idée que tant de matières si différentes ont pu s'amasser ainsi, et l'on se demande comment elles disparaîtront. Eh bien, les livres sont les docks de l'intelligence humaine, les magasins généraux où l'on empile toutes les richesses dont nous sommes redevables à la science depuis qu'il y a des livres. Chose extraordinaire, les livres sont venus fort tard après une succession d'inventions qui, véritables révolutions morales, ont exercé sur les sociétés civilisées une influence capitale. Parmi les plus importantes, on peut comprendre la découverte de l'écriture et celle de l'imprimerie.

C'est qu'en effet on n'a pas toujours écrit. Pendant de longs siècles, la mémoire a été l'unique dépositaire des connaissances. Sans remonter à l'époque lointaine où, suivant l'expression connue, l'homme n'était qu'un officier d'avenir dans l'armée des singes, il est certain que les premières traditions, les préceptes moraux, religieux, médicaux et législatifs furent, à l'origine des sociétés, confiés à la mémoire seule. Pour que l'esprit pût suffire à cette tâche difficile, ces documents étaient rédigés en langage rythmé. C'est ainsi que les ouvrages en vers ont précédé les traités en prose. C'est aussi par ce motif que toutes les sciences dans l'antiquité étaient comprises dans l'art des muses, μουσίκη. Les Muses elles-mêmes s'appelaient enfants de Mnémosyne ou *filles de mémoire*. L'imagination ne se distinguait pour ainsi dire pas de la mémoire. Combien aujourd'hui emprunte-t-elle encore à cette faculté. Les poèmes indiens du *Mahâbârata* et du *Ramayâna*, qui, réunis, forment l'ensemble respectable de 250,000 vers, — l'*Iliade*, l'*Odyssée*, les énormes poèmes cycliques, tout cela, quelque étonnant que le fait paraisse, a été conçu, composé, disposé mentalement, récité en langage métrique et transmis de génération en génération, sans autre secours que celle de la mémoire.

Enfin on imagina de buriner les mots, plutôt que de les écrire, au moyen de signes spéciaux. D'abord figuratifs, les caractères devinrent peu à peu complètement abstraits. Ici, M. Deschanel aurait pu rappeler, d'après le témoignage d'un savant orientaliste,

M. Maspéro, que les Assyriens s'arrêtèrent au syllabisme, que les Égyptiens trouvèrent le caractère alphabétique, mais sans pouvoir se débarrasser des syllabes et des idéogrammes, enfin que l'honneur d'avoir imaginé l'alphabet proprement dit revient aux Phéniciens. A ces considérations qui lui paraissaient un peu techniques pour son auditoire, le conférencier préfère une anecdote. Un roi d'Égyte, raconte-t-il, crut que la nouvelle invention porterait un coup fatal à la mémoire. « Ne crains-tu pas, dit-il au savant qui lui vantait cette découverte, de rendre ainsi les esprits paresseux et d'avoir préparé, non un élixir, mais un poison qui tuera la mémoire ? » Pareille crainte était peu fondée. L'écriture soulage le cerveau en lui permettant de déménager, autrement dit de déposer les connaissances acquises pour s'occuper d'en procurer de nouvelles. L'ouvrier boulanger qui a mis de la pâte dans le four n'agit pas autrement, quand il retire sa première fournée pour en faire cuire une seconde, et ainsi de suite.

Le choix de la matière sur laquelle devaient se tracer les caractères n'était certes pas indifférent. Les arbres et les pierres furent sans doute les premiers réceptacles de la pensée écrite. Les amants n'ont pas oublié ce procédé primitif qui consiste à inscrire sur un tronc verdoyant le nom d'une personne chère. Au point de vue pratique, il est à remarquer que le bois pourrissait, que les signes tracés sur la pierre s'effaçaient à la longue et que les plaques de métal chargées elles-mêmes de garder les textes législatifs ou religieux pouvaient, en cas de danger imminent, se transformer en engins de guerre. Les Assyriens se servaient de briques crues sur lesquelles ils imprimaient les noms de leurs rois et de leurs prêtres, les dates des événements mémorables, les faits astronomiques qu'ils avaient observés. Ces briques une fois cuites étaient rangées sur des tables de pierre et classées comme des documents administratifs ou littéraires. Elles devenaient les éléments d'archives et de bibliothèques durables. Sous cette forme toutefois les livres étaient, on peut le dire, peu maniables. La bibliothèque d'Assourbanipal, le Sardanapale des Grecs sans doute, était aussi pesante qu'encombrante.

On utilisa — c'était un progrès — les pellicules membraneuses fournies par la tige d'un arbre d'Égypte, *le papyrus*, *πάπυρος*. En étalant plusieurs de ces pellicules l'une sur l'autre et en entrecroisant leurs fibres, on formait un tissu qu'on n'avait plus qu'à comprimer fortement et à polir ensuite, à l'aide d'une dent de cheval, pour obtenir des feuilles à la fois souples et résistantes, si résistantes qu'on peut les feuilleter encore dans nos bibliothèques.

Le papyrus passa d'Égypte en Grèce. Là aussi il permit de fixer ce qui flottait depuis des siècles dans les intelligences. On put dès lors écrire en prose, bien que le langage rythmé, auparavant nécessaire pour maintenir les traditions, ne cessât pas, quoique plus rarement usité, de gagner les suffrages des âmes d'élite. La critique naquit avec l'histoire qui, jusque-là, s'était confondue avec la poésie.

Le progrès — on le sait de reste — ne s'en tint pas là. Une ville de Mysie, Pergame, s'illustra par la mise en circulation de peaux d'agneaux, de chèvres ou de veaux, découpées, pelées, lavées, dégraissées, écharnées, édossées, coudrées, séchées, effleurées, usées à la pierre ponce et susceptibles ainsi de recevoir l'écriture. Ces peaux, appelées tantôt *chartæ pergami*, tantôt *membrana pergamena*, d'où notre vocable *parchemin*, devinrent d'un usage universel. Les plus beaux parchemins faits avec la peau de veau, *charta vitulena*, prirent le nom de *vélin*. Ils reçurent le dépôt des trésors intellectuels de nos ancêtres.

Il fallut encore dix à quinze siècles pour la propagation du papier de coton, *charta cottonea*, qui tint son appellation du papyrus d'Égypte, comme les légers outils en fer dont nous nous servons pour écrire se nomment *plumes*, comme du temps où on dépouillait les volatiles pour *égratigner le vélin*. En résumé, les documents écrits, dans l'antiquité et jusqu'à la fin du moyen âge, passent par les cinq phases suivantes : 1° livres de pierre, de brique ou de métal ; 2° livres d'écorce ; 3° livres en peau, c'est-à-dire en parchemin ; 4° livres en papier de chiffons.

Quant au procédé d'insertion des caractères, c'était toujours la manuscription.

A l'origine, les copistes, appelés γραμματεύς, μεταγραφεύς, *librarius*, *scriba*, *notarius*, etc., se recrutaient parmi les esclaves. Les gens riches possédaient un grand nombre de ces serviteurs lettrés, qu'ils affranchissaient presque toujours. On sait quel rôle a joué Tiron, le secrétaire de Cicéron. Après la chute de l'Empire romain, les moines s'occupèrent presque seuls de la transcription des manuscrits. On ne peut constater qu'ils s'acquittèrent toujours dignement de cette mission. Au VIIe siècle en effet, la fabrication et le commerce du papyrus ayant été anéantis à la suite de la conquête de l'Égypte par les Arabes, le parchemin qui n'avait pas cessé d'être assez cher devint d'un prix excessif. Les moines eurent alors la déplorable idée de gratter et de passer à l'eau de chaux les anciens livres sur parchemin pour transcrire, au lieu et place des chefs-d'œuvre de l'antiquité, des vies de saints, des cantiques ou les comptes de l'abbaye. Il fallut qu'un pape intervînt pour arrêter ou du moins rendre moins nombreux ces actes de vandalisme. Pie II (Silvius Æneus Piccolomini) condamna cette manière d'agir, non sans rappeler finement que les vies des saints et autres légendes pieuses étaient certainement plus édifiantes que les écrits des anciens auxquels on les substituait, *mais qu'elles n'avaient pas une aussi grande beauté littéraire*. Heureusement on n'a pas entièrement perdu ce qui avait été ainsi effacé. Quelques *palimpsestes* (πάλιν, de nouveau, — ψηστός, poli, gratté) ont conservé sous la nouvelle écriture la trace des premiers caractères. La chimie et dans ces derniers temps la photographie ont secondé les efforts d'observateurs sagaces et persévérants. Dans beaucoup de cas, le texte primitif a pu être déchiffré, ce qui fait l'éloge et de ces observateurs et de la peau de Pergame qui a tenu bon sous un double travail.

Les profanations qui viennent d'être rappelées n'auraient plus lieu de se reproduire. A la révolution opérée par la propagation du papier de chiffons succédait en effet, vers le milieu du XVe siècle, la découverte de l'imprimerie plus importante encore. Elle venait sauver pour toujours les efforts de l'esprit humain, si longtemps menacés. Elle avait débuté par la gravure sur bois de toute une page de caractères. Pour comprendre ce que ce procédé avait d'imparfait, il faut remarquer que la moindre erreur typographique nécessitait l'entaille de la planche et la substitution d'une sorte de bouchon de bois au morceau enlevé, quelquefois même la perte entière du cliché. L'invention de l'imprimerie consista donc, à vrai dire, dans l'emploi de caractères mobiles de bois ou de métal. L'art nouveau parut dès l'abord avoir une telle

portée qu'on le considéra comme dangereux, comme diabolique même. Ses intronisateurs passèrent pour magiciens ou pour sorciers. C'est cette opinion qui a servi de base à la légende de Faust. On ne trouvera donc pas étonnant que l'imprimerie ait rencontré en naissant des détracteurs et des ennemis. Les premières résistances vinrent, et c'était tout naturel, des copistes, dont elle allait ruiner la lucrative industrie, et qui présentèrent à Louis XI une requête tendant à faire cesser la redoutable concurrence qui leur était faite. Ce roi qui, suivant l'expression de Voltaire, « savait faire le bien quand il n'était pas de son intérêt de faire le mal », ne crut pas devoir ou pouvoir donner suite à la pétition.

Cependant, une fois mise en mouvement, la presse typographique ne s'arrêtait pas. Avec une fécondité qui semblait tenir du miracle, elle enfantait des éditions successives de la Bible, cette chose secrète et réservée, devant laquelle, sans la connaître autrement que par ouï-dire, s'était incliné tout le moyen âge. Une telle multiplication des pains de l'esprit devait à la longue agiter toutes les consciences. La grande feuille d'impression, peu maniable, se pliait en deux pour former des in-folio, puis en quatre pour donner les in-4°. Sous cette forme, le livre était encore bien lourd. On plia la feuille en 8, en 12, en 32. On arriva ainsi au livre de poche qui put pénétrer partout. C'était un pas décisif de franchi. Que de fois n'a-t-on pas eu l'occasion de le remarquer! ce ne sont pas les ouvrages luxueux, mais les livres à trente sous qui sont à craindre. C'est ainsi qu'au moment de la Renaissance, l'éclosion de l'esprit moderne coïncide avec l'essor donné à l'imprimerie. Celle-là est la conséquence de celui-ci. L'intelligence humaine semble vouloir secouer une longue torpeur. La révolution de théorique se fait guerroyante et il en résulte, dit M. Deschanel, la Réforme, ce premier coup de hache porté à la théocratie romaine. Jusque-là, le plus grand nombre s'était incliné devant le plus petit, c'est-à-dire devant le clergé, dépositaire et interprète unique des textes dogmatiques, par suite maître de dicter ses lois à la masse. Ni le peuple, ni les seigneurs, sauf exception, ne savaient lire. Les églises, les bibles de pierre et de verre, étaient chargées de traduire en langage imagé, non sans anachronisme ni bizarrerie, l'Ancien et le Nouveau Testament. Ce commentaire artistique ne put suffire aux investigations qui ne manquèrent pas de se produire dès que les vrais livres se furent répandus, dès que la lecture se fut propagée dans toutes les classes. Le libre examen aux assertions de la science donna le pas sur celles des prêtres. On put commencer à prévoir que les cathédrales capituleraient devant le livre. C'est ce qui a inspiré à Victor Hugo le mot fameux : *ceci tuera cela!* Mais, ajoute M. Deschanel, *cela* ne se laisse pas tuer tout de suite. *Cela* se défend pendant le XVI^e^, le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle. A la fin du XIX^e^, on peut croire qu'on assiste à son agonie; mais enfin *cela* se défend et la lutte continue. Certes le livre est une arme victorieuse et invincible, sinon toujours invaincue. Toutefois, que de combats engagés, que de souffrances endurées, que de sang répandu dans ces quatre siècles! Étienne Dolet en est un lamentable exemple. Cet imprimeur, philosophe et latiniste de premier ordre, encourut au temps de François I^er^ la haine du parti clérical d'alors. Le roi tenta vainement de le sauver. Ses ennemis parvinrent à le faire brûler vif, le 3 août 1546, sur la place Maubert. Il n'avait que trente-sept ans. Et quel crime avait-il commis? Il s'était borné à demander qu'il fût permis de lire la Bible en français. Le martyre ne clôt pas les revendications légitimes. Elles lui survivent comme la fumée qui s'échappe du bûcher et, mêlée à la flamme, occupe un plus vaste espace. Au XVIII^e^ siècle, le fanatisme n'a plus ni cette sauvagerie ni cette intensité. On ne brûle plus les auteurs, on exécute seulement leurs œuvres par la main du bourreau. Des flammes vengeresses de ces inutiles autodafés sort la révolution philosophique, prête à assurer le triomphe de l'égalité. Cette égalité ne sera pas seulement théorique, mais pratique. Voyez en effet surgir ces hommes nouveaux: Arouet, « ce fils de notaire », comme l'appelle dédaigneusement le duc et pair Saint-Simon; Jean-Jacques-Rousseau, fils d'un ouvrier horloger de Genève et qui, après avoir été laquais, va gouverner l'esprit humain, à la façon de Ruy Blas devenu ministre; Diderot, fils d'un coutelier de Langres et le prototype des critiques; enfin, ce fruit d'une faute commise par la sœur d'un cardinal à qui celui-ci avait oublié sans doute d'apprendre la morale, d'Alembert, l'auteur de l'immortelle introduction à l'*Encyclopédie* et de la belle réponse que l'on sait au sujet de sa mère adoptive. Tous ces enfants du peuple, fils du néant, par l'influence de leur génie et du *livre*, deviennent les rois de l'opinion. Les têtes couronnées, les souverains nominaux du monde accourent mendier leurs éloges et se font leurs courtisans pour gagner les suffrages de la postérité.

Le triomphe du livre est également personnifié par le triomphe de Voltaire. Quand cet écrivain incomparable, après vingt-huit annés d'un exil tantôt forcé, tantôt volontaire, revint dans sa patrie, ce fut, sur la route de Paris à Lyon, une série d'ovations. Les populations se pressaient sur son passage. Les hommages, les témoignages de reconnaissance et d'admiration accueillaient le philosophe. A Paris, une vieille femme faillit se faire écraser sous les roues de sa voiture. Lorsqu'on la releva, elle criait encore: « Vive le défenseur de Calas! » c'est-à-dire : « Vive le défenseur de l'humanité! » Onze ans après éclatait la Révolution française. C'était comme le bouquet du feu d'artifice philosophique. Les temps nouveaux arrivaient. On n'allait plus admettre d'autre inégalité que celle qu'entraîne l'ignorance voulue, — et cela grâce à l'influence du livre qui a été et est encore un instrument d'émancipation. — Le terrain intellectuel est largement ensemencé. C'est à la volonté individuelle de le mettre en valeur. Il est en nous des capitaux qui dorment et que nos efforts peuvent accroître jusqu'à leur maximum de puissance. On a dit qu'un homme qui sait trois langues possède trois intelligences, *tria corda*. Admettons par une comparaison semblable qu'un homme qui sait lire vaille *un*, lire et écrire *deux*, lire, écrire et compter *trois*, etc., que sera-ce si à ces connaissances élémentaires il ajoute l'histoire, le droit, la philosophie, toutes les connaissances enfin qui composent l'édifice si laborieusement élevé par ceux qui nous ont précédés sur cette terre et dont tant de nos contemporains continuent en ce moment même l'accroissement? Mais pour que les jeunes générations puissent s'asseoir au banquet de l'érudition universelle, il faut qu'elles y soient conviées, autrement dit soutenues et encouragées. C'est le but de créations généreuses telles que les *Associations philotechnique* et *polytechnique*, telles que l'*Union française de la jeunesse*.

Le dévouement étend partout sa sphère d'action. Voyez plutôt M. de Lesseps. Il nous faut revenir en effet à l'un des hommes qui auront le plus contribué

dans ce siècle au progrès général. A peine a-t-il remis le pied sur le sol européen qu'il multiplie ses conférences. Ses pérégrinations à travers les États-Unis, si rapides et si utiles à la fois, lui fournissent la matière d'anecdotes curieuses, d'observations humoristiques. New-York, Chicago, Philadelphie, San Francisco, le pays des Mormons sont parcourus en une heure et mieux connus que par la lecture de forts volumes. On apprend avec plaisir qu'on n'a pas y à redouter les dangers que M. Jules Verne fait courir à son Philéas Fogg. Mais tous ces hors-d'œuvre narratifs n'ont qu'un but : amener le conférencier à affirmer de nouveau que le percement de l'isthme de Panama est nécessaire, relativement facile et prochain. M. le comte Ferdinand de Lesseps assume seul la responsabilité de cette gigantesque entreprise, de même qu'il a dirigé tous les travaux d'établissement du canal de Suez. Avant qu'il vînt à bout de cette œuvre, la plupart des ingénieurs déclaraient qu'on ne pourrait pas l'effectuer, si l'on ne détournait pas les eaux du Nil. Le simple bon sens lui persuada — et l'événement lui a donné raison — qu'il suffirait d'ouvrir le sol de l'isthme et de joindre ainsi les flots de la mer Rouge à ceux de la Méditerranée. Les mêmes inquiétudes se sont reproduites, lorsqu'il s'est agi d'établir une communication entre deux vastes océans; la même solution les dissipera. Maintenant que le monde est ouvert du côté de l'orient, il doit l'être du côté de l'occident. Nous ne devons pas, sur ce point, nous montrer plus indifférents que le roi constitutionnel des îles Sandwich, déshonorées, il y a cent cinquante ans, par la plus abjecte sauvagerie, mais florissantes aujourd'hui et ayant à leur tête un prince qui vient de témoigner, par lettre, à notre illustre compatriote ses sentiments de reconnaissance et d'admiration. Il ne faut plus que Valparaiso et le Chili soient à 3,000 lieues, le Callao et le Pérou à 4,000 lieues, San-Francisco et la Californie à 5,000 lieues de la Manche. D'après les longues études auxquelles se sont livrées plusieurs commissions, de véritables escouades de savants et de praticiens, — citons entre autres MM. Wyse et Reclus, — le tracé auquel M. de Lesseps a donné la préférence l'emporte sur tous les projets mis en avant, tant par les moyens d'exécution que par les avantages qu'il offre à la navigation. C'est quelque chose pour un canal maritime d'être situé entre les deux ports de Colon et de Panama, reliés déjà par un railway; de voir s'ouvrir devant lui, du côté du Pacifique, la vallée du Rio-Grande et, du côté de l'Atlantique, une baie vaseuse dont on fera un lac précieux que traversera une jetée d'un kilomètre et demi destinée à défendre l'entrée du canal contre les vents du nord. La seule difficulté physique consiste donc à opérer une trouée de 6 à 7 kilomètres dans un massif rocheux. C'est une question de dynamite. Quant au climat, il est excessivement sain. Rien ne le prouve mieux que les familles nombreuses qui habitent le pays et l'épreuve que viennent d'en faire M. de Lesseps, sa femme, ses enfants et 1,500 explorateurs qui y ont résidé pendant six mois. Au lieu d'une température de 35° en moyenne, comme à Suez, les travailleurs n'auront guère à endurer qu'une chaleur supportable de 25°. En passant, M. de Lesseps fait justice et de l'interprétation étendue qu'on a voulu donner à la déclaration de Monroë, qu'il a vu émettre alors qu'il était encore dans la diplomatie, et de la singulière crainte exprimée à l'égard du Gulf-Stream, qui pourrait être dévié et cesser par suite de répandre sur l'Europe ses bienfaisants et chauds effluves. Ne suffit-il pas de faire remarquer que le Gulf-Stream naît à 600 kilomètres de l'isthme dans le golfe du Mexique, qu'on peut considérer comme une vaste bouilloire océanique ? Quant au plan imaginé par M. Eads et qui consisterait à faire passer les vaisseaux sur un chemin de fer, M. de Lesseps lui objecte cette observation d'un éminent constructeur anglais : un navire dans l'eau est un maximum de puissance avec un minimum de matière; hors de l'eau, ce n'est plus qu'un minimum de puissance avec un maximum de matière. « M. Eads, ajoute-t-il, est un excellent ingénieur, mais il n'a jamais été un marin. »

En définitive, ceux qui se sont opposés à l'entreprise ont vérifié une fois de plus la justesse du proverbe espagnol : *Les adversaires sont des précepteurs qu'on ne paye point.* Le canal se fera, les machines sont déjà commandées. Peu s'en faut qu'elles ne soient rendues à pied d'œuvre.

Terminons par la liste d'usage. Du 16 avril au 15 mai, nombreuses conférences encore. Il en est sur lesquelles nous reviendrons. On a entendu au *Cercle catholique* M. Victor Pierre (*l'École pendant la Révolution française*); M. l'abbé Durand (*De Beyrouth à Balbec et de Chang-Haï à Pékin et à Yeddo*); M. Digard (*l'Allemagne du Sud*); M. Urbain Guérin (*Vieux Canton catholique de Suisse*); M. l'abbé Olivier (*Rome*); M. Fernand Nicolay (*la Famille chez les payens*); M. Hubert-Valleroux (*la Vie privée et publique aux États-Unis*).

A la Salle des Écoles, M. Trémaux a recommencé, avec expériences, ses éternelles conférences sur le *Mouvement.*

M[lle] Joubrio, MM. de Lanessan et Alfred Fouchet ont parlé *Religion.* Allons-nous devenir une nation de théologiens ? Ce serait la mort de notre vieille gaieté française.

M. Achard, ce qui vaut mieux, a exposé la théorie et les avantages des *Freins électriques* à l'usage des trains de chemins de fer.

A la *Salle des Capucines,* remarquables conférences-concerts de M. Ben-Tayoux. Il est agréable d'entendre des artistes parler de leur art, comme le font ce musicien sur la *Musique* et M. Jules Lefort sur le *Chant.*

Autres conférenciers : M. Frank Geraldi (*les Horloges pneumatiques*); M[me] Tasma (*Mœurs et littérature australiennes*); M. Achille Poincelot (*Femmes nerveuses et romanesques, — la Beauté dans l'humanité, — la Science du bonheur*); M. E. Legouvé (*l'Art de la lecture*); M[lle] Thénard (*Réponse à M. Legouvé*); M[me] Olympe Audouard (*la Russie moderne*); MM. les pasteurs Massiot, Matt Lelièvre, Louis Bertrand, Réveillaud, Arbousse Bastide (*Restauration actuelle de l'Église, — John Hunt, l'apôtre des cannibales, — l'Évangile et la Prospérité des nations, — le Christianisme à travers les âges, — le Matérialisme et la République*).

Lectures. — M. Mounet-Sully (*Poésies* d'Alfred de Musset et de M. Leconte de Lisle); M. Coquelin aîné (*Morceaux de prose et de vers*); M. Grandmougin (choix de ses *Poésies inédites*).

M. Sarcey, quelque peu dur pour l'ouvrage de M. Ranc, *Sous l'Empire,* dont la seconde partie lui semble fastidieuse, a lu plutôt qu'analysé le poème récent de Victor Hugo, *Religions et Religion.* C'était faire preuve de tact et s'assurer un succès plus grand; mais pourquoi l'éminent critique, en parlant de la lune et des autres planètes, se sert-il du mot de *constellations,* appliqué généralement, comme le veut l'étymologie, aux réunions *d'étoiles?* H. Grignet.

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

DES PUBLICATIONS NOUVELLES

QUESTIONS DU JOUR

PAPIERS INÉDITS DU DUC DE SAINT-SIMON

Lettres et Dépêches sur l'ambassade d'Espagne

PUBLIÉS PAR ÉDOUARD DRUMONT

Paris, 1 vol. in-8°, chez A. Quantin, éditeur.

Ce n'est pas un petit événement que la publication des premiers papiers inédits de Saint-Simon, et depuis si longtemps que le public lettré attendait la bonne nouvelle, il commençait à désespérer. Comme dans le sonnet d'Oronte, du *Misanthrope*, il aurait pu dire à la Commission des Archives du département des affaires étrangères :

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

Mais, Dieu soit loué ! cette espérance, jusqu'ici trop décevante, est devenue une réalité. Les portes qui gardaient sous triples serrures ce trésor si ardemment et jusqu'ici si vainement cherché, ou plutôt les cachettes mystérieuses où il avait été dissimulé, ont reçu la visite de la lumière, et l'on songe involontairement à l'antre de Cacus. Ces papiers de Saint-Simon, on les tient enfin ; une partie déjà en est publiée, les autres le seront, et il faut qu'elles le soient le plus tôt possible; la joie doit donc être grande parmi les lettrés, parmi les historiens, parmi tous ceux enfin qui estiment que Saint-Simon est une de nos gloires nationales et qui pensent qu'aucune parcelle de cette gloire ne doit être ravie au pays. Et comme la reconnaissance est le premier des devoirs, nous rendrons grâce tout d'abord à M. Édouard Drumont qui nous procure cette grande joie, et dont le nom s'attachera désormais, avec un honneur mérité, à la première publication qui ait été faite d'un Saint-Simon *inédit*.

L'histoire de ces papiers de Saint-Simon, ou plutôt de leur captivité, est une des plus curieuses que l'on puisse lire. Il n'est guère de récit plus intéressant, plus émouvant, nous dirions presque plus dramatique que celui qui, fait d'abord par M. Armand Baschet, dans ce livre révélateur publié en 1874, sous le titre de : *le Duc de Saint-Simon et son cabinet*, vient d'être complété par M. Drumont dans son introduction générale aux *Lettres et Dépêches de l'ambassade d'Espagne*. Il convient de la rappeler ici en bref.

Lorsque le duc de Saint-Simon mourut le 2 mars 1755, dans son hôtel de la rue de Grenelle, en face le couvent de Panthemon, n'ayant pour héritière directe qu'une petite-fille, la comtesse de Valentinois, tous ses papiers, d'après une clause expresse de son testament, auraient dû être remis à son cousin, Claude de Saint-Simon, évêque de Metz, le même qui l'avait accompagné, en 1721, dans son ambassade d'Espagne. Mais en faisant ce legs, par lequel il avait cru assurer la conservation intégrale de ses papiers, Saint-Simon avait compté sans les nombreux créanciers qu'il laissait et qui s'opposèrent à sa délivrance. L'évêque de Metz, quand il mourut en 1760, n'en avait pas encore été mis en possession, et l'on peut croire que l'ordre du roi qui, le 21 décembre de la même année, prescrivait la remise à M. Le Drain, chef du Dépôt des archives des affaires étrangères, de tous « les manuscrits trouvés chez le duc de Saint-Simon, lors de son décès », fut le résultat d'un arrangement avec la famille du duc, qui reçut du roi à cette époque différents présents s'élevant environ à huit ou dix mille livres. Quoi qu'il en soit, en vertu de cet ordre, M. Le Drain se fit mettre en possession de tous les papiers du duc, tant ceux laissés à Paris que ceux rapportés de son château de la Ferté-Vidame, les collationna soigneusement sur l'inventaire qui en avait été fait en 1755 par le ministère du notaire Delaleu, et fit transporter le tout à la tour du Louvre, où était alors le dépôt des Archives. Suivant depuis les vicissitudes mêmes du ministère des affaires étrangères, ils trouvèrent place, en 1763, à Versailles, dans l'hôtel du ministère, puis à Paris, d'abord, en 1736, dans l'hôtel Maurepas, rue de l'Université, au coin de la rue du Bac, puis, en 1822, rue des Capucines, et enfin quai d'Orsay à partir de 1853.

De quoi se composaient ces papiers lorsque l'État en prit possession ? C'est ce que nous a appris, en 1874, M. Armand Baschet en publiant l'inventaire dressé, en 1755, par Me Delaleu, et dont s'était servi M. Le Drain pour son récollement de 1760. Cet inventaire, qui n'avait pas exigé moins de quatorze vacations, comprenait 175 numéros. Les *Mémoires*, contenus dans onze portefeuilles, et formant 172 cahiers, étaient inscrits sous un seul numéro, le 131e; une *Table des mémoires* et une *Table particulière des manuscrits de Saint-Simon*, formant, la première onze cahiers et la seconde seize, portaient les numéros 136 et 137. On trouvait, sous le numéro 171, trois catalogues, dont l'un portant ce titre significatif: *État des Mémoires et écrits faits par Monseigneur sur différentes matières*; sous le 140, un *Parallèle de Henri IV, Louis XIII et Louis XIV;* sous les 155-161, quatre-vingt-dix cahiers de *Pièces* qui semblent être ces pièces justificatives auxquelles Saint-Simon renvoie souvent dans ses *Mémoires ;* sous le 132, deux portefeuilles relatifs à son *Ambassade d'Espagne*, et sous les numéros 161-164 et 172-175, trois cartons de lettres diverses, et 493 pièces de correspondance *ne regardant point la famille, la maison et les affaires de M. le duc de Saint-Simon.*

Bien que les événements dont s'était occupé Saint-Simon fussent encore bien récents, les ministres du

roi Louis XV se montrèrent cependant moins avares de la communication de ses papiers que ne le furent plus tard leurs successeurs du régime constitutionnel. Sans parler de l'abbé de Voisenon qui, chargé, en 1761, de leur dépouillement par le duc de Choiseul, en fit de nombreux extraits et même des copies partielles pour les Choiseul, pour la duchesse de Gramont, le marquis de Ménars et le comte de Vergennes, Duclos et Marmontel, tous deux historiographes de France, furent admis à les consulter et s'en servirent, le premier pour ses *Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la Régence et le règne de Louis XV* (publiés seulement en 1790), le second pour son *Histoire de la Régence* (1788). Nous voyons même par la correspondance de M[me] du Deffan que l'original des *Mémoires* était prêté à quelques privilégiés de la société des Choiseul. « Nous faisons, écrit-elle à H. Walpole en 1771, une lecture l'après-dînée, les *Mémoires* de M. de Saint-Simon : vous auriez des plaisirs indicibles. » Condorcet, dans sa *Vie de Voltaire*, s'est-il trop avancé, comme on le prétend, en affirmant que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* eut connaissance des *Mémoires* de Saint-Simon? La chose ne nous paraît pas suffisamment prouvée : et l'on peut faire remarquer que Voltaire était fort lié avec le président de Maisons, dont la veuve épousa le duc de Ruffec, fils de Saint-Simon, sans parler du duc de Choiseul avec qui il était en correspondance, et de la duchesse de Pompadour à laquelle il dédia *Tancrède* en 1760. Quoi qu'il en soit, vingt années s'étaient à peine écoulées depuis l'entrée des *Mémoires* au dépôt des affaires étrangères, qu'un premier fragment, puis un second en étaient publiés, en 1781 et 1784, dans le recueil de l'abbé de La Porte intitulé : *Pièces intéressantes et peu connues* (Bruxelles). En 1786, une portion beaucoup plus étendue en paraissait sous le titre de *la Galerie de l'ancienne cour*, 3 vol. in-12; et enfin, en 1788, Soulavie publiait trois volumes auxquels il donnait hardiment le titre de *Mémoires de M. le duc de Saint-Simon* (in-8° et in-12), et qu'il faisait suivre, en 1789, d'un *Supplément, copié fidèlement sur le texte original* (Londres et Paris, 4 vol. in-8°). En 1791, Soulavie refondait et augmentait le tout dans une publication à laquelle il donna le titre d'*Œuvres complètes de Louis de Saint-Simon* (Strasbourg, 13 vol. in-8°)[1]. A cette époque, Soulavie n'avait pas encore accès aux affaires étrangères, et cette dernière publication, où l'original est horriblement défiguré, n'avait été faite que sur les copies prises par Voisenon ou d'autres, et remaniées par lui. L'on doit remarquer ici que cette édition de 1791 contenait des appendices manifestement tirés par Voisenon des portefeuilles du duc renfermant les pièces justificatives de ses *Mémoires*. C'est également d'une copie de l'abbé de Voisenon, en 7 vol. in-4° de 2,102 pages, qu'Anquetil avait eu communication pour son livre *Louis XIV, la Cour et le Régent*, publié en 1789.

Le retour à Paris des archives des affaires étrangères, en 1796, les événements qui se succédèrent depuis 1789, n'eurent pas sur les papiers de Saint-Simon l'influence que l'on pouvait en attendre. Les nouveaux régimes politiques se montrèrent même infiniment plus jaloux que l'ancien de les soustraire à la curiosité publique. C'est surtout, en effet, à partir de cette période de notre histoire que commence ce qu'on peut appeler l'emprisonnement des manuscrits de Saint-Simon. Lemontey est le premier qui éprouva cette nouvelle rigueur. Visiteur assidu des archives du ministère des affaires étrangères, il s'était beaucoup servi des *Mémoires* pour composer son *Histoire de la Régence*, et il s'apprêtait à la faire paraître en 1821, lorsqu'il en fut empêché sous prétexte qu'il n'avait pas le droit de publier un travail pour lequel il avait eu la permission de prendre communication des documents conservés aux archives du ministère. Ce fut seulement en 1832 que l'ouvrage put être publié. Cette prohibition était d'autant plus étrange que le gouvernement de Louis XVIII venait de faire preuve d'un vrai libéralisme et de s'honorer grandement en restituant, en 1819, au général marquis de Saint-Simon, la plus grande partie du manuscrit original des *Mémoires*, dont il livra le reste en 1828, et sur lequel fut publiée, en 1829-1830, la première édition véritablement authentique de l'illustre chroniqueur (Sautelet, 21 vol. in-8°)[1]. Mais cette restitution, à laquelle d'ailleurs s'opposa autant qu'il put le comte d'Hauterive, alors directeur des archives, était l'œuvre personnelle du roi, et la prohibition, l'œuvre des bureaux qui jetaient ainsi les fondements d'une tradition qui devait se perpétuer. On peut croire aussi qu'en s'opposant à la publication de l'*Histoire de la Régence*, on avait plutôt en vue le livre lui-même, dont le sujet devait plaire médiocrement au gouvernement des Bourbons, que les extraits de Saint-Simon qu'il pouvait contenir.

Les premières années du gouvernement de Juillet et le ministère de M. Villemain furent marqués cependant par deux publications puisées, en dehors des *Mémoires* dont les éditions se succédaient à d'assez courts intervalles, dans les papiers de Saint-Simon, et qui semblaient annoncer que ce séquestre trop longtemps gardé allait enfin cesser. En 1834, M. A. Cochut publia, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 novembre), sous le titre de *Louis XIII et Richelieu*, un fragment qui semble appartenir au *Parallèle* portant à l'inventaire le n° 140; et, en 1843, M. Feuillet de Conches fut autorisé à prendre copie des *Annotations* de Saint-Simon au *Journal de Dangeau*, lesquelles furent publiées en même temps que ce dernier en 1854 (Didot, 19 vol. in-8°). Mais ces espérances ne se réalisèrent pas. Bien au contraire : à partir de cette publication du *Journal de Dangeau*, l'histoire des papiers de Saint-Simon est celle des déceptions de presque tous ceux qui, croyant à l'existence de ces papiers, s'entêtaient à s'adresser à la direction des archives. Vers 1861, M. Édouard de Barthélemy, à la recommandation de M. Baroche, président du conseil, obtient de M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères, l'autorisation de consulter les papiers de Saint-Simon sur son ambassade d'Espagne. Mais il est reçu de si mauvaise grâce par la direction, et il y rencontre tant de mauvais vouloir, qu'il abandonne la par-

1. Pour en finir avec ces citations absolument inexactes, et faites sur des copies ou des extraits, rappelons celle donnée en 1818 par M. F. Laurent.

1. Les éditions de 1840 (Delloye) et de 1853 (Garnier), en 40 vol. in-18, ne firent que la reproduire, jusqu'au jour où l'édition Chéruel (Hachette), 1856-1858, 20 vol. in-8°, donna un texte encore plus complet, texte devenu définitif dans l'édition de 1880, en cours de publication.

tie. Un peu auparavant, M. Chéruel, dans l'intérêt de l'édition qu'il donnait des *Mémoires*, et chargé d'ailleurs par le gouvernement de publier la *Correspondance de Mazarin*, avait fait une tentative semblable et n'avait pas été plus heureux. Si, pour M. Francis Monnier, la porte s'ouvrit peut-être, ainsi que cela semble résulter de ce passage de son livre *le Chancelier d'Aguesseau* (1860, in-8°) : « Lettres nombreuses de Saint-Simon sur les principaux événements, conservées, encore inédites, au ministère des affaires étrangères, » cette communication n'eut aucune conséquence effective, et rien ne parut de cette correspondance. La tradition des bureaux, maintenue et accrue par MM. Cintrat et P. Faugère, directeurs, l'un de 1848 à 1866, l'autre de 1866 à 1880, était plus forte que la volonté des ministres. M. Thouvenel, par exemple, aimait mieux faire demander aux Archives pour lui-même la correspondance de Suède et la communiquer, dans son cabinet, à M. Geffroy, le savant académicien, que d'adresser celui-ci à la direction. Voltaire, Rousseau, André Chénier n'étaient pas moins défendus que Saint-Simon contre la légitime curiosité des historiens qui espéraient trouver aux archives de la rue de l'Université la trace de leurs rapports avec le département des affaires étrangères. Dans la crainte que l'on pût établir quelques conjectures sur les numéros d'ordre, les séries des documents qui y sont conservés, ces numéros étaient changés sans cesse, les volumes les plus précieux de Saint-Simon placés dans les appartements personnels du directeur. Il faut lire dans la piquante introduction générale de M. Drumont tous ces efforts, qu'on peut appeler funestes, toute cette activité si mal employée à cacher, à dissimuler ce que l'on aurait dû tenir à honneur de divulguer, de publier. L'on peut dire qu'au moyen de ces manœuvres, le public, et peut-être les ministres eux-mêmes, commençaient à douter de l'existence d'un fonds de Saint-Simon, lorsque, en 1874, tout cet échafaudage de dissimulation fut renversé par la publication de l'ouvrage de M. Armand Baschet : *le Duc de Saint-Simon et son cabinet*. En reproduisant dans ce livre l'inventaire de 1755, l'ordre du roi de 1760, suivi de la livraison des papiers à l'État, M. A. Baschet surprenait en quelque sorte le dépôt des archives en flagrant délit de possession. Cette publication, qui jeta une si vive lumière sur les excès de zèle de la direction des Archives, ne fut pas sans influence sur la mesure libérale par laquelle M. le duc Decazes ouvrit au public, sous certaines conditions, les archives du ministère des affaires étrangères, et établit une commission à cet effet. C'est elle qui rendit possibles les travaux de M. A. Sorel sur la diplomatie française pendant la Révolution, de M. Valfrey sur les ambassades de Lionne, de M. Edgar Zévort sur le ministère du marquis d'Argenson. C'est grâce à elle qu'il nous fut permis à nous-même, quoique d'une façon que nous croyons incomplète, de consulter la correspondance secrète du comte de Broglie. Mais Saint-Simon, celui-là même dont la communication était le plus impatiemment attendue du public érudit et lettré, semblait en quelque sorte le seul maintenu en état de captivité, et M. Régnier ne pouvait rien ou presque rien obtenir pour l'édition monumentale qu'il préparait de l'illustre chroniqueur dans sa collection des *Grands Écrivains*. La question cependant se posait de plus en plus devant le public. En décembre 1879, M. Léopold Delisle, le libéral et éminent administrateur de la Bibliothèque nationale, protestait en plein Institut contre l'inconcevable séquestre des papiers de Saint-Simon ; et, au commencement de cette année même, M. de Boislisle, dans l'avertissement placé en tête du premier volume de son édition des *Mémoires*, en appelait ainsi à l'opinion publique des refus qui lui avaient été opposés : « Les propriétaires et les éditeurs du manuscrit des *Mémoires* n'ont épargné aucune démarche pour parvenir jusqu'à ces précieux papiers. La seule communication qu'ils aient obtenue est celle de la Table analytique des *Mémoires !* » A quelle cause tenait cette continuité de séquestration qui survivait au décret de M. le duc Decazes, et se maintenait sous le ministère de M. Waddington ? Les révélations de M. Drumont ne permettent plus de douter qu'il ne faille chercher, non dans ces deux ministres, non dans la commission instituée par eux et dont l'esprit libéral fut toujours très marqué, mais dans l'influence du directeur même de ce dépôt, les obstacles opposés jusqu'ici à une publication qu'il s'était réservée pour lui-même.

L'on comprend si le décret du 18 février 1880, qui modifiait profondément le personnel de la direction des Archives, fut mis avidement à profit par les admirateurs de Saint-Simon. M. E. Drumont était de ceux-là, et il eut l'immense bonheur d'obtenir du ministre l'autorisation de prendre connaissance des papiers de Saint-Simon. C'est le fruit de cette communication et du travail qui en fut la suite qu'il nous donne aujourd'hui en publiant les *Lettres et Dépêches sur l'ambassade d'Espagne,* ambassade extraordinaire à laquelle fut appelé, en 1721, le duc de Saint-Simon, et dont l'objet était de demander au roi Philippe V la main de l'infante d'Espagne pour le jeune roi Louis XV. L'importance de ce document, très grande pour l'histoire, l'est peut-être encore plus au point de vue de Saint-Simon lui-même. Pour apprécier en lui l'écrivain et l'historien, rien, en effet, n'est plus curieux à comparer avec le texte des *Mémoires* que ce *Tableau de la cour d'Espagne*, qui en diffère notablement, et qui nous montre un Saint-Simon tout autre que le Saint-Simon des *Mémoires*. M. Ed. Drumont a eu l'honneur d'inscrire son nom en tête de la première édition des papiers inédits du grand écrivain. Il en était digne par son zèle pour cette illustre mémoire, par l'activité qu'il a déployée pour mettre le public en possession de cette première partie d'un trésor bien riche encore, comme on l'a vu plus haut, et par le soin érudit avec lequel il a procédé à cette publication.

EUGÈNE ASSE.

LE PEINTRE LOUIS DAVID (1748-1825)

Souvenirs et Documents

PAR J.-L. JULES DAVID, SON PETIT-FILS

(Victor Havard, éditeur. — Paris, 1880.)

Jusqu'ici il n'avait été publié sur le peintre Louis David qu'une étude de critique de Delescluze, portant le titre de *Louis David et son temps*. Dans cet ouvrage, le célèbre critique d'art du *Journal des Débats* étudiait, racontait moins la vie du réformateur de l'école française au XVIIIe siècle, qu'il n'analysait avec beaucoup de talent et de philosophie son œuvre et son influence. Aujourd'hui, grâce à une publication volumineuse récente, nous avons sur Louis David une œuvre biographique et critique aussi complète qu'on le peut désirer. Le petit-fils du grand peintre

vient de faire paraître à la librairie Victor Havard un fort volume grand in-4° jésus de 800 pages, qui porte pour titre : *le Peintre Louis David, 1748-1825*. Cet ouvrage comprend exclusivement des renseignements et notes biographiques et des documents divers de tous genres, recueillis à des sources authentiques, dans les papiers de la famille de David, dans sa correspondance volumineuse et dans les archives officielles. Dans la préface de sa publication, l'éditeur a pris soin d'en déterminer avec beaucoup de bonne foi le caractère spécial : l'auteur souhaitant que son livre, dit-il, fût moins un éloge académique qu'un recueil exact de pièces indiscutables, a voulu, en quelque sorte, n'être que l'habile et respectueux metteur en scène des documents dont son portefeuille abondait, laissant aux faits leur saveur propre et à la vérité la plus scrupuleuse toute son existence. Comme, en raison de son type volumineux, de son prix assez élevé et de son tirage restreint, cet ouvrage est particulièrement destiné à ceux qui s'occupent par goût ou par profession d'art et de critique, public pour qui les documents sont plus utiles et agréables que les appréciations personnelles d'un auteur, M. Jules David a eu raison d'adopter pour son œuvre cette forme et cette méthode. En réunissant ainsi toutes ces pièces, dont un grand nombre étaient inédites, ces notes biographiques inconnues, il a rendu à l'histoire et à la bibliographie de l'art français un grand service, et désormais tout écrivain qui entreprendra d'écrire sur Louis David une étude importante devra consulter avec soin cet ouvrage précieux. Il y trouvera tout ce qui existe, sans aucun doute, comme documents sur le peintre de *Léonidas*. Un ouvrage qui présente un tel mérite n'est certes point à tenir en peu d'estime et à ignorer.

On ne s'attend point sans doute à ce que nous écrivions ici, à propos et au moyen de ce volume, une notice rapide sur la vie et l'œuvre de Louis David et que nous rédigions ainsi un article de dictionnaire bibliographique; nous ne remplirions point le but de la besogne littéraire qui nous est confiée par le rédacteur en chef du *Livre*, besogne qui consiste à analyser rapidement les publications les plus importantes du mois et à en signaler avec autant d'esprit de critique que possible les qualités et les défauts. Cet ouvrage en possède, moins toutefois de ceci que de cela. Nous en avons loué, croyons-nous avec raison, l'esprit et la composition; mais, au risque de paraître nous plaindre que la mariée est trop belle, nous reprocherons à l'auteur de n'avoir pas fait dans cette quantité considérable de documents et de renseignements un choix plus sévère et d'avoir fait imprimer des pièces d'une longueur singulière, dont l'utilité et l'à-propos paraissent contestables. Nous mentionnerons entre autres des pièces de vers interminables, publiées à propos de l'exposition de certaines œuvres de David, notamment celle de Ducis sur les *Sabines*. Pourquoi également, à propos de l'injuste oubli où le rapport de l'Institut sur la *Situation des arts en France depuis 1789* avait laissé, en 1808, le grand artiste, à propos des prix décennaux pour lesquels il concourut, avoir publié presque *in extenso* ce rapport et tous les décrets concernant l'institution de ces prix ? Nous n'en avons que faire ici; ce sont des curiosités intéressantes sans aucun doute, mais des hors-d'œuvre qui ne font qu'épaissir l'ouvrage et distraire des documents plus utiles. Par contre, nous signalons avec satisfaction la publication de la *Défense* écrite par David dans la prison des *Fermes* contre les accusations de participation aux événements du 9 thermidor, portées contre lui par quelques membres de la Convention, et de sa correspondance avec Boissy-d'Anglas à ce propos. Il y a là une cinquantaine de pages du plus haut intérêt à lire avec une certaine émotion. On y voit le grand peintre lutter avec un courage héroïque et une fierté antique contre les accusations homicides portées de toutes parts contre lui par la haine, la jalousie et la mauvaise foi. M. Jules David a raconté ce long et douloureux épisode de la vie de son grand-père avec une impartialité vraiment fort extraordinaire et un sang-froid merveilleux, qui étonnent et surprennent; mais nous devons pas oublier, pour sa justification, qu'il a fait déclarer ne vouloir être qu'un respectueux et habile metteur en scène de documents. D'ailleurs il en est de même du commencement à la fin de l'ouvrage, et que l'écrivain raconte les débuts pénibles du grand peintre, les incidents dramatiques de sa vie politique sous la Révolution et son exil en Belgique, ou les périodes triomphantes de sa carrière artistique sous le Directoire et sous le premier Empire, nous admirons avec quelle force d'âme il a réussi à se défendre de toute émotion et à ne point trahir ou à dissimuler les sentiments d'enthousiasme ou de sympathie que nous éprouvons, nous autres qui ne sommes que des admirateurs du grand peintre, à la simple lecture de tous ces plaidoyers éloquents, de ces lettres vibrantes de patriotisme, d'amour de la famille et de passion de l'art, et de ces messages de l'exil où l'âme tendre et le cœur généreux et fier de l'artiste et du citoyen de la grande Révolution trouvent des paroles si douces et si nobles; M. Jules David a exagéré les devoirs de l'historien, et l'impartialité du petit-fils racontant la vie de son aïeule n'exigeait point un tel stoïcisme et le sacrifice de sentiments si naturels et si légitimes.

Quant à l'exécution matérielle de l'ouvrage, sorti des presses de la maison Motteroz, elle est bonne; toutefois il nous semble que le volume aurait gagné comme physionomie à être imprimé en plus gros caractères et avec plus grandes marges.

Un album d'eaux-fortes, gravées par M. Jules David et reproduisant les principales œuvres du maître, est destiné à accompagner et à compléter cette volumineuse publication.

Marius Vachon.

LES NOCES D'ATTILA

Drame en 4 actes

PAR M. HENRI DE BORNIER

1 volume in-8° cavalier. — Prix : 3 fr. 50.

(Dentu, éditeur.)

Le lendemain de la première représentation des *Noces d'Attila*, M. H. de Bornier était un homme de génie, pour qui aucun éloge enthousiaste n'était trop fort et qui venait définitivement de signer son contrat de mariage avec la Gloire. Il se trouvait juste alors un siège vacant à l'Académie, tout le monde le désignait pour l'occuper. Au besoin, si nul fauteuil n'avait été libre, un de ces messieurs de la maison qui est au coin du quai, en face le pont des Arts, aurait été prié de se laisser choir dans le sein de la tombe pour faire place à l'heureux vicomte ! Par quel revers des choses d'ici-bas M. de Bornier a-t-il eu, dans la dernière

élection académique, moins de voix que M. Manuel, — un autre poète de race, cependant, à qui l'on doit ces quelques vers célèbres :

J'ai des sociétés dont je suis secrétaire.....
.... Vous étiez mort pour moi, soyez-le jusqu'au bout...

et ce tétramètre adressé aux pigeons du siège de Paris :

Votre vol est officiel,

qui fait ressembler ces gallinacés aux fournisseurs des marchés de l'Empire? Ah! voilà! Je vais bien étonner M. de Bornier en lui donnant la cause probable de son échec. Les libéraux de l'Académie lui ont reproché ses opinions cléricales, et les réactionnaires sa présence assidue chez Mme N***. Si bien qu'il n'a eu les voix ni des uns ni des autres, et que l'illustre, l'éloquent, l'admirable orateur qu'on appelle *Childebrand*... non, je me trompe, Me Rousse, a succédé à Jules Favre comme immortel.

Mais point ne s'agit de ceci pour le moment. Il s'agit de ce drame génial, *les Noces d'Attila*, en l'honneur duquel ont retenti, en un concert furieux d'admiration, tous les instruments à cuivre usités et inusités, et dont je vais à mon tour donner mon appréciation aux lecteurs de cette revue. En voici le compte-rendu exact et avec citations à l'appui, ainsi qu'il convient pour une œuvre poétique.

Après avoir dompté Gaulois, Germains, Romains et Goths, Attila est campé sur les bords du Danube. Il rapporte d'immenses butins et des troupeaux d'esclaves. Dès le lever du rideau, son *barde*, son devin, Mundo, fait part à son ami Ulden des craintes que lui inspire la conduite future de leur maitre et déclare que

Le *vrai Barbare* est fait pour tuer et brûler,

de même que certain personnage de Ponson du Terrail disait : « Nous autres, gentilshommes du moyen âge. » Mais on se partage les captifs. Une dispute s'engage entre les deux fils d'Attila, Hernock et Ellak, au sujet de la fille du roi Herric, Hildiga, lorsqu'Attila intervient. Il rappelle à ses fils tout ce qu'il a fait pour la gloire des Huns; il dit qu'il l'a sauvée,

Comment? Demandez à l'histoire!

Attila parlant de l'histoire, c'est assez plaisant! — Puis, comme les deux frères refusent de se réconcilier, il ordonne de conduire en prison l'aîné, par ce vers harmonieux :

Eh bien, mettez aux fers le prince Hernock, soldats!

Un guerrier hun murmure; il le fait mettre en croix; puis il déclare à Hildiga qu'il lui donnera son palais pour prison. Or, à ce moment, on entend le clairon.

Ce son dur et bref,

dit Attila,

Annonce à l'ennemi la visite d'un chef.

C'est Walter, guerrier franc, qui vient proposer un échange pour la liberté du roi burgonde et de sa fille. Inutile d'ajouter qu'Hildiga est appelée constamment, selon la mode tragique, *princesse*. — Attila, en homme pratique, garde l'or que lui offrent la princesse et l'ambassadeur. Et comme on lui reproche sa félonie, il prophétise :

Et l'avenir lui-même, avec fureur peut-être,
Pourra me condamner, mais non pas me connaître.

Ces quelques citations suffiront, je pense, pour donner à mes lecteurs une idée de la couleur générale de l'œuvre; — couleur à tons de parodie.

Je continue de donner le développement de l'action. Walter est amoureux d'Hildiga. « Mon âme aime ton âme, » lui dit-il. Et, pour ne pas être en reste avec lui : « Mon cœur aime le tien, » lui répond la *princesse*. Or, Ellak apprend aux amoureux qu'il leur procurera la liberté, parce que, explique-t-il,

Je suis fils d'Attila, mais j'ai, malgré mon nom,
Un cœur juste et loyal...

et que,

Sans vous, j'aurais été méchant comme ma race.

Ah çà! que lui faut-il donc, à cet étrange Barbare? Il rougit d'être le fils d'Attila, qu'il trouve *méchant!*... Mais c'est un chevalier Grandisson! Il a lu les contes du chanoine Schmidt et ceux du bon Berquin! Quoi! c'est un Hun qui parle! Et il ne sent pas une légitime fierté gonfler sa poitrine, en songeant qu'il est le fils de ce terrible guerrier qui promenait à travers l'Europe ses hordes innombrables et de qui les empereurs d'Orient et d'Occident étaient tributaires! Vous me direz qu'Attila détient en prison, depuis dix ans, la mère d'Ellak qui s'était mise — brave épouse! — du parti de son frère. Je veux bien accepter cette raison et je n'insiste pas. Or la princesse romaine que devait épouser le roi des Huns ne vient pas; à sa place, il prend Hildiga. Et, pour qu'elle ne soit pas tentée de refuser ou de mourir, il lui dit que, dans l'un ou l'autre cas, il fera massacrer son père et des milliers de captifs. Bien plus, il veut qu'elle ait l'air joyeux. Ce sont là jeux de prince! Elle est alors insultée et maudite par tous ses compagnons d'esclavage, sauf par Walter qui comprend son sacrifice; et la pompe nuptiale s'apprête. Mais Attila est informé que quelqu'un veut enlever Hildiga. Il doit connaître le ravisseur. Tout le monde entre, ce qui donne à Attila l'occasion de prononcer encore ce beau vers :

Herric... Ellak, Walter... Walter! Hernock... Approche!

Je vous jure que je n'invente pas. Voir page 61 du livre.

Le mariage accompli, il offre la liberté à tous les captifs. Tous refusent. Walter seul répond qu'il part, mais qu'il reviendra délivrer la reine parce qu'il l'aime. « Alors tu vas mourir! » s'écrie Attila. Et, en effet, on le traîne au supplice.

Attila cependant a lassé la patience céleste et commis son dernier crime; le soir, dans la chambre nuptiale, Hildiga le tue d'un coup de hache. On accourt. Hildiga, pareille à Judith, se vante de son forfait. Mais Attila parait, s'avance en chancelant et s'écrie : « Elle ment! C'est moi qui me suis tue! » Et la cause de cet héroïque mensonge est que « la vieille loi des Huns regarde comme infâme le roi même qui meurt de la main d'une femme », et que ses fils sont indignes de lui succéder. La tragédie se termine, comme au Cirque-Olympique, par l'entrée des captifs qui ont massacré en un tour de main les 700,000 soldats d'Attila, engourdis dans l'ivresse de la fête — (quelle besogne!) — et qui font flotter devant les yeux du roi hun mourant le *drapeau de Lutèce!*

Dussé-je être haché menu comme chair à pâté, non, on ne me fera jamais prendre *les Noces d'Attila* pour œuvre géniale! C'est l'ouvrage estimable d'un honnête

littérateur qui a lu Jornandès et l'histoire d'Attila d'Amédée Thierry, et qui a voulu évoquer une figure colossale que tout le génie de Corneille n'avait pas réussi à mettre debout. Qu'il y ait là une tentative honorable, personne ne le conteste; bien plus, j'admire M. le vicomte Henri de Bornier de l'avoir entreprise, en ce temps où l'opérette et la féerie sévissent cruellement; mais qu'un enthousiasme de commande exagère, au point où on l'a fait, le mérite de cette tragédie — d'une si pauvre langue poétique dont j'ai donné quelques échantillons, — c'est le devoir de tout poète, de tout écrivain qui sait, qui sent où est la vraie beauté, la vraie force, la vraie puissance artistique, qui respecte Hugo, ce dieu! Leconte de Lisle, ce maître dédaigné par la même foule qui acclame M. de Bornier, de protester comme il le peut, où il le peut, violemment, avec exagération même, contre un engouement que rien ne justifie; et, n'y eût-il que lui seul à oser le faire, de déclarer au nom de l'art qui a enfanté *la Légende des siècles*, *Khaïn*, les *Poèmes barbares*, que *les Noces d'Attila* sont une œuvre médiocre qui ne tardera pas à aller rejoindre dans l'oubli où elles sont plongées éternellement et justement les tragédies du premier Empire et celles du siècle dernier, parmi lesquelles il y en a plus d'une qui lui est supérieure.

ARMAND D'ARTOIS.

THÉOLOGIE

RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

L'Autre Vie, par 'abbé ÉLIE MÉRIC, docteur en théologie, professeur à la Sorbonne. Paris, V. Palmé, 1880, 2 vol. gr. in-18.

Le problème de la vie future inquiète et tourmente l'homme; il y rêve depuis qu'il est apte à penser; tout son être proteste contre la destruction qui le menace et il s'efforce de se persuader qu'il y échappera. Parce qu'il jouit, durant une courte période, d'un organisme distinct du grand tout dont il est sorti et dans lequel il doit rentrer, il se flatte de voir subsister éternellement le principe immatériel qu'il suppose animer cet organisme, et de conserver, sinon son corps, du moins son moi distinct par delà le tombeau. La sagesse antique lui interdisait un orgueil si démesuré. L'homme vit quelques minutes entre deux éternités qui lui sont également inconnues, celle qui le précède et celle qui le suit; pourquoi se préoccuper de l'une plus que de l'autre? Nous serons après la mort ce que nous étions avant de naître :

Quæris quo jaceas post obitum loco?
Quo non nata jacent.

(SÉNÈQUE, *Troade.*)

Malgré ce que cette solution a de satisfaisant, dans l'impuissance où nous sommes d'en savoir davantage, impuissance à laquelle nous ferions sagement de nous résigner, l'homme ne s'en contente pas. A la peur instinctive qu'il a de ne plus être s'ajoutent chez lui des considérations morales : le spectacle du vice impuni, de la vertu peu ou point récompensée, les maux dont cette vie est pleine, les liens les plus chers dénoués tout d'un coup par la mort lui font espérer une autre existence moins troublée, où l'équilibre sera rétabli, où les cœurs tendres se retrouveront. Comme si la nature était obligée de se conformer à nos rêves, de nous compléter dans un monde meilleur la somme du bonheur auquel nous jugeons nous-mêmes avoir droit et de réaliser l'idéal que nous nous faisons de la justice! « J'ai l'idée de Dieu et l'idée de l'infini, donc Dieu et l'infini existent, dit M. l'abbé Méric; j'ai la certitude d'avoir une âme, indivisible et immatérielle, donc j'en ai une, car rien, dans ce monde fini, n'a pu m'en donner l'idée; je sens que mon esprit aspire à la pleine connaissance de la vérité, et il ne peut y atteindre en cette vie; donc il y atteindra dans l'autre. Ce désir de connaître est un attribut fondamental de mon âme; il se confond avec elle et il a pour cause ou pour auteur celui-là même qui a fait mon âme, c'est-à-dire Dieu, et Dieu ne peut pas me tromper. Concevez-vous Dieu créant l'homme avec un désir invincible, douloureux, immortel, avec une tendance naturelle, invincible, vers un but, et condamnant ensuite l'homme à ne jamais apaiser ce désir, à ne jamais toucher ce but? » Faibles arguments; c'est nous-mêmes qui nous forgeons ces idées, ces inquiétudes, et elles ne prouvent que la subtilité actuelle de l'intelligence humaine; elles diffèrent suivant les temps, les races, les individus, elles dépendent de la culture intellectuelle et de la richesse du vocabulaire. Notre misérable ancêtre préhistorique, l'homme d'il y a seulement cinquante ou quatre-vingt mille ans, dont la parole n'était qu'un gloussement à peine articulé, ne s'en doutait en aucune façon; l'indivisible et l'immatériel étaient lettres closes pour lui, et dans ses rares moments de loisir il songeait à tout autre chose qu'à se réunir à Dieu dans l'infini pour enfin connaître la vérité absolue.

Les prémisses posées par M. l'abbé Méric pour nous amener à ses conclusions sur la vie future ne sont donc acceptables que si l'on admet d'abord les données de la Genèse relativement à la création, et la double révélation mosaïque et chrétienne. C'est là, en effet, que l'auteur veut en venir. A la diversité des hypothèses philosophiques, métempsycose, migration des âmes dans les animaux ou dans les astres, immortalité facultative, suivant que l'on aura été bon ou méchant dans cette vie, d'après le système des Grecs et de Cicéron, suivant que l'on a plus ou moins approché de la conception de l'idéal, d'après une théorie adoptée par quelques éminents penseurs de notre temps, à tous ces rêves de l'imagination humaine, M. l'abbé Méric oppose l'imposante unité des croyances de l'Église. Tous ses docteurs sont unanimes sur la doctrine du paradis et de l'enfer, et cette unanimité est le gage d'une certitude absolue:

les produits de l'imagination des Pères de l'Église passent à l'état de vérité par cela seul qu'ils sont anciens et que nul ne pourrait les rejeter sans être mis hors de la communion catholique. Mais on a beau nous décrire en termes magnifiques le bonheur des élus absorbés dans la contemplation de Dieu et dans la pleine possession de la vérité, le paradis chrétien n'est que le néant à peine déguisé, et les supplices de l'enfer sont tellement immérités pour la plupart de ceux que l'Église y plonge, que les plus fervents docteurs eux-mêmes cherchent le moyen d'adoucir la barbarie de la doctrine primitive. La théorie des récompenses et des peines est, on le sent, le point capital pour les théologiens, lorsqu'ils traitent de l'autre vie, et ce qui les préoccupe, c'est surtout l'effet des prières à l'adresse des morts. Après avoir passé en revue tous les systèmes philosophiques, ce qui constitue la partie curieuse et vivante de son livre parce qu'elle conserve comme un reflet de la science moderne, M. l'abbé Méric est bien forcé d'aborder la partie doctrinale, et celle-là est vraiment morte. A quelles subtilités a-t-il recours pour essayer de concilier le dogme de la résurrection des corps avec la dispersion des éléments dont le corps était composé, et quelles singulières questions il se pose! Les prières sont-elles utiles aux damnés? Adoucissent-elles leur supplice dans le sens de la durée ou dans le sens de l'intensité? Le ver qui les ronge meurt-il ou ne meurt-il pas? Discussion grave, car l'Écriture a dit : *Vermis eorum non moritur.* La réponse est, paraît-il, que le ver ne meurt pas, mais qu'il ne ronge pas perpétuellement. Après la fin des temps prédite par l'Évangile, le jugement dernier et la disparition totale de l'humanité actuelle, la terre servira-t-elle de séjour aux enfants morts sans baptême? Les vieux rêves millénaires de saint Paul et de Papias, Jésus venant dans sa gloire séparer les bons des méchants, sont toujours articles de foi. Ce qui est encore article de foi, c'est la croyance aux apparitions, aux revenants; le professeur en Sorbonne présente les apparitions comme une des preuves les plus fortes que l'on ait en faveur de l'autre vie et spécialement du purgatoire, puisque des morts reviennent demander des prières. Mais il se fait à lui-même une terrible objection : Comment l'âme peut-elle reprendre, pour se montrer à nous, son ancienne enveloppe humaine tombée en pourriture? C'est un miracle, répond-il avec Thomas d'Aquin. Par ces puérilités, la théologie confine au spiritisme.

A. B.

Saint Jean-Baptiste, *Étude sur le Précurseur,* par l'abbé Planus, précédée d'une *Lettre de Mgr Perraud,* évêque d'Autun. Paris, A. Sauton, 1880. 1 vol. gr. in-18.

La physionomie de ce Précurseur, auquel M. de Laprade a consacré un de ses plus beaux *Poèmes évangéliques,* est intéressante; mais on n'a sur lui que bien peu de renseignements. Les détails sur sa famille et son enfance, sa parenté avec Jésus, ne se trouvent que dans l'Évangile de Luc et sont par cela même suspects, puisque la suite de son récit les dément : lors du baptême de Jésus dans les eaux du Jourdain, Jean ne se souvient aucunement de son cousin, de celui avec lequel il aurait passé ses premières années. Marc, Matthieu et l'évangéliste Jean ne connaissent du Baptiste que sa vie publique, et le peu qu'ils en disent ne prête guère aux méditations pieuses, car on ne peut voir en lui qu'un sectaire plus politique encore que religieux. Si au lieu d'isoler Jean dans l'espace, comme font ses historiens, on se rend compte du temps où il parut, ses prédications se rattachent fort bien aux deux tentatives de rébellion contre les Romains, qui avaient précédé son entrée sur la scène : celle de Juda le Gaulonite, mis à mort par le procurateur Copponius, alors que Jean et Jésus étaient en bas âge, et celle des Galiléens, étouffée par Pilate. (Luc, III, 1.) Les maux de la Judée arrivés à leur comble, la tendance particulière au peuple juif à toujours considérer ses malheurs, l'asservissement, la ruine, comme des châtiments de Dieu, provoquaient un redoublement de ferveur religieuse. Pendant que les pharisiens (le parti conservateur de ce temps-là) se tenaient dans une prudente réserve de peur d'aggraver les calamités de la patrie, des exaltés rassemblaient la foule, les classes pauvres, dans les terrains vagues qui avoisinaient Jérusalem (c'est ce que les Évangiles appellent le désert), et prêchaient la pénitence pour que Dieu pardonnât à son peuple et le délivrât. Jean fut un de ces hommes. Ce farouche prédicateur, retiré dans les solitudes, vêtu de poil de chameau, exhortant à la pénitence par des menaces, comparant les pharisiens à des arbres qui ne peuvent porter de fruit et qu'il faut abattre, déclarant qu'il serait plus facile de faire des « fils d'Abraham », c'est-à-dire de dignes Juifs, des patriotes, avec des pierres qu'avec les hommes de la génération présente, maudissant et flagellant Hérode, l'allié des Romains, annonçant la venue du Messie, non comme celle d'un roi pacifique, mais comme celle d'un chef violent qui, le fléau à la main, battra le blé sur l'aire, brûlera les épis stériles, foulera aux pieds ses ennemis (Matthieu, III, 7 et suiv.); ce Jean le Baptiste a bien plutôt la physionomie d'un révolté que celle d'un fondateur de religion.

On ne voit guère dans tout cela matière à bréviaire; mais l'Église a depuis longtemps pris l'habitude de trouver dans tous les textes, avec un peu de bonne volonté, des sujets d'édification. M. l'abbé Planus a tiré de la biographie de Jean un livre qui, selon l'expression de l'évêque d'Autun, est un traité complet des devoirs du sacerdoce. La piété de Zacharie et d'Élisabeth, père et mère du Précurseur dans l'évangile de Luc, est un avertissement aux parents chrétiens de ne pas contrarier chez leurs enfants la vocation sacerdotale, dont celle de Jean est le prototype; ses prédications figurent l'apostolat; ses austérités, son vêtement de poil de chameau sont autant de préceptes en action dont les prêtres doivent faire profit; ses paroles véhémentes contre les pharisiens et contre Hérode signifient que le prêtre doit avoir l'audace de dire la vérité; le fameux : *Non licet,* du Baptiste (il ne vous est pas permis de prendre la femme de votre frère), devient un plaidoyer contre l'adultère et incidemment contre le divorce; sa mort doit être un encouragement au martyre. Ces développements, dont quelques-uns ont du charme et d'autres de l'éloquence, sont en dehors de l'histoire et échappent à la critique. Signalons toutefois dans ce livre l'absence de toute polémique irritante, de tout mot amer, même lorsque l'auteur combat les données de M. Renan, bien contraires pourtant aux siennes, ou s'attaque aux adeptes de la religion naturelle.

Jésus et la Religion naturelle ou le Rationalisme chrétien, par Nemesio Uranga. Paris, Fischbacher, 1880. 1 vol. gr. in-18 de 488 pages.

L'auteur, dans un avis placé en tête du livre, réclame l'indulgence en qualité d'étranger; nous aurions cru plutôt que Nemesio Uranga était un pseudonyme, l'anagramme d'un nom véritable; mais peu importe, nous ne voulons avoir affaire qu'aux idées.

Il faut que la question des réformes à introduire dans l'Église se présente avec la rigueur d'une nécessité absolue pour que de toutes parts surgissent tant de projets et d'utopies; mais les solutions proposées manquent d'accord. A Munich, le Dr Dœllinger s'inquiète de l'avenir même du christianisme et cherche à réconcilier catholiques romains et catholiques grecs avec les réformés de toutes les communions en revenant aux conciles du IVe et du Ve siècle, en renversant la papauté infaillible; chez nous, M. Hyacinthe Loyson s'en tient au concile de Trente et cherche à ressusciter l'Église gallicane; l'auteur de *Jésus et la Religion naturelle* va plus loin : il renonce à l'œuvre de tous les conciles, à tous les dogmes, aux mystères, aux miracles, et propose de revenir au christianisme primitif, en le réduisant à n'être qu'un code de morale. Dans ce but, il refait l'histoire de Jésus, tâche de discerner quels sont dans sa vie et dans sa doctrine les points hors de contestation et rejette comme inadmissibles, non seulement toute la partie surnaturelle, mais une foule de faits que l'exégèse contemporaine croit cependant assez prouvés. Tout cela enlevé, restent les maximes; encore l'auteur en éloigne-t-il quelques-unes comme étant en contradiction avec d'autres ou n'offrant pas d'utilité pratique, et celles qu'il garde nous montrent dans Jésus un sage venant fonder une religion nouvelle basée sur l'amour de l'humanité.

Ce point de vue n'est pas nouveau; il enlève à Jésus presque toute sa personnalité humaine et en fait une sorte de mythe, sans attaches avec le temps et le milieu où il vécut; mais c'est le point de vue auquel sont naturellement amenés à se placer ceux qui, rejetant dogmes et miracles, veulent cependant faire honneur à Jésus de ce qu'on appelle la morale chrétienne, croient qu'elle était inconnue avant lui et qu'il l'a apportée du haut des nuées. Cependant est-il supposable qu'un fondateur de religion, bâtissant pour l'avenir, ait donné à ses adeptes l'injonction de quitter pères et mères, frères et fils pour le suivre, de laisser là leur champ, d'abandonner la charrue, de s'en remettre, pour les besoins de la nourriture, à la Providence qui a soin des petits oiseaux, et demandé d'un ton railleur si les lis filaient à ceux qui se préoccupaient du vêtement? Est-il supposable qu'un législateur ait prescrit de refuser l'impôt, sous prétexte que ce sont les étrangers qui doivent le payer, et non les enfants de la maison, et qu'il ait eu surtout en horreur les receveurs des deniers publics? Toute société étant inébranlablement assise sur la famille, le travail, la propriété et les droits de l'État, celui qui a émis les propositions précédentes serait le plus triste organisateur de sociétés. Sans doute on peut, comme l'Église catholique l'a fait et comme le fait l'auteur de *Jésus et la Religion naturelle*, recourir pour ces propositions à un système d'interprétation large qui les annule, et ne conserver, afin de les appliquer à la lettre, que les préceptes d'humilité, de charité, d'amour du prochain, etc.; la religion se trouve ainsi réduite à n'être que l'exercice de la bienfaisance. Au moins ne susciterait-elle ni troubles, ni guerres, ni persécutions. Mais si la charité est une vertu désirable chez l'homme privé, si elle peut servir de lien à une petite confrérie de quelques milliers de membres, elle ne fournirait pas des éléments assez puissants pour maintenir la cohésion d'un grand peuple, à plus forte raison de la chrétienté tout entière. L'ensemble de l'humanité ne peut pas s'astreindre au rigorisme des esséniens, des quakers ou des frères moraves, et c'est à une communauté de ce genre qu'on la ramènerait en revenant au christianisme primitif. Le christianisme est sorti d'une petite secte de pauvres illuminés pour laquelle ont été édictées les prescriptions évangéliques; seule elle pouvait les suivre à la lettre et il faut les mutiler ou les détourner de leur sens pour les rendre applicables à une plus vaste agglomération d'hommes.

Jésus de Nazareth, traduction libre de l'allemand, par Esslie, traducteur du *Renouveau d'Isis*. Paris, Jouaust, librairie des Bibliophiles, in-8° de 66 pages.

La vie proprement dite de Jésus n'est pas abordée dans cet opuscule; elle le sera dans un *Libre Examen du christianisme* dont ces quelques pages sont l'introduction. M. Esslie recherche préalablement quelles furent les sources de l'enseignement de Jésus, de ce qui devint plus tard la morale de l'Évangile, et il les trouve dans *le Livre d'Énoch* qui fut, selon toute apparence, le code, l'évangile des esséniens. Pour faciliter la comparaison, il donne de nombreux extraits de ce livre apocryphe, rejeté également par les juifs et par les chrétiens, mais tout aussi authentique que celui de Daniel, accepté par ces derniers, et dont la composition date à peu près de la même époque. Le travail du savant docteur Kuenen sur *les Apocryphes*, dont la traduction par M. Pierson nous manque encore, édifiera plus complétement ceux qui s'occupent de ces questions; en attendant, les extraits de M. Esslie et les considérations dont il les a accompagnés semblent fort concluants. Ce que Philon et Josèphe disent des esséniens et les prescriptions formulées par le pseudo-Énoch concordent on ne peut mieux, et, d'autre part, la concordance est non moins parfaite avec ce que les synoptiques nous donnent comme la parole même de Jésus. On retrouve dans Énoch, non sans quelque étonnement, le fameux Sermon sur la montagne, base de toute la morale évangélique, et une foule de particularités plus ou moins importantes, telles que les anathèmes contre les riches, les prédictions funèbres sur la ruine de Jérusalem, sur la fin des temps et les signes qui paraîtront dans le ciel, etc. Évidemment Jésus puisa dans ce livre à peu près tout ce qu'il savait, même la fausse conception qu'il se faisait du monde, et il s'identifia au Fils de l'homme, à l'Envoyé de l'Ancien des jours, prédit par Énoch, venant sur la terre faire régner la justice, abattre les puissants, relever les pauvres, enfin apparaissant au milieu des nuées pour appeler à lui un petit nombre d'élus. Il s'était si bien imprégné de ces divagations que les Évangiles, malgré tant de remaniements successifs, en contiennent des phrases entières, des morceaux absolument textuels. Par un calcul facile à comprendre, l'Église a rejeté le livre d'Énoch qui, antérieur d'un siècle à Jésus et donnant la clef de son

enseignement, met à néant toute la révélation; mais le résultat est bizarre : elle se trouve ainsi refuser l'autorité, l'inspiration, précisément au livre dans lequel son fondateur puisait les éléments de sa doctrine. Elle l'avait laissé se perdre, ne se souciant pas de voir un tel témoin se lever contre elle, et sans le hasard inespéré qui en fit découvrir un manuscrit abyssinien au voyageur anglais Bruce, nous n'en connaîtrions que des fragments insuffisants. C'était un livre trop instructif. A. B.

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

Étude sur l'esprit, l'intelligence et le génie, par le docteur SERVIER. 1 vol. in-12. Paris, G. Masson, 1880.

Le volume porte un sous-titre : *Lettres à Madame de P...*, qui n'est justifié qu'apparemment. Pour être commencées par le mot *madame* et être terminées par différentes formules de salutation empressée ou respectueuse, les quatre dissertations que nous donne M. Servier ne sont pas quatre lettres; elles sont écrites correctement, mais d'un style nullement épistolaire; elles manquent de naturel, elles manquent d'enjouement, et c'est encore leur moindre défaut. M^me^ de P... pourra — peut-être — lire ces pages et le faire en y prenant — peut-être — quelque intérêt; toute autre personne, à coup sûr, ne saurait les parcourir sans éprouver un ennui des plus grands.

Sur l'esprit, deux lettres, M. Servier distinguant l'esprit dans la conduite de la vie de l'esprit dans le langage.

M. Servier n'a pas été satisfait des définitions données jusqu'ici de l'esprit; il a voulu savoir ce qu'il était proprement et dans son essence; il a cherché longtemps, s'imposant la tâche laborieuse de procéder scientifiquement, de n'user que des deux méthodes d'observation et d'analyse; il lui a été donné, enfin, de faire des découvertes très précieuses; il nous en fait part : l'esprit consiste à imiter un modèle qu'on s'est proposé; exemple : votre servante vous brise une glace de Venise; votre premier mouvement est un mouvement de colère, mais vous pensez à votre modèle qui est un homme de sang-froid, et vous dissimulez votre irritation; vous avez de l'esprit. La découverte est en effet très précieuse.

Que peut bien être, essentiellement, l'esprit dans le langage? M. Servier cite les quelques lignes du *Dictionnaire philosophique* que l'on connaît, mais il omet cette phrase du plus spirituel de nos écrivains : « Enfin je vous parlerais de toutes les façons d'avoir de l'esprit, si j'en avais davantage. » Il est quelqu'un, a-t-on dit, qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde. M. Servier ne doute pas qu'il ne participe des qualités médiocres de tout le monde, — en cela il n'a pas tort, — et croit, par suite, pouvoir parler de l'esprit, sinon mieux, du moins plus complètement que n'a fait Voltaire, — en cela il se trompe et prouve d'une manière inéluctable la vanité de la parole rapportée plus haut. L'auteur du *Dictionnaire* ne donne pas une définition, à proprement parler, soit; M. Servier observe, M. Servier analyse et M. Servier, après de longues et patientes recherches, dégage cette formule, assurément toute neuve : L'esprit consiste à présenter sous une forme originale une pensée peut-être banale.

Autres découvertes : l'intelligence est la faculté de *voir* et le génie est l'intelligence supérieure ou la faculté de voir supérieurement.

M. Servier, qui est docteur, a dû faire autrefois quelques études, ouvrir à tout le moins, une fois ou deux, un traité classique de philosophie, de philosophie classique; on en douterait. De l'intelligence et du génie, il en parle comme en parlerait une jeune fille s'appliquant à faire toute seule un devoir de style.

Soyons indulgent et disons seulement que le livre du docteur Servier est un livre — inutile. F. G.

L'Immortalité conditionnelle ou la Vie en Christ, par EDWARD WHITE, ouvrage traduit de l'anglais sur la troisième édition par CHARLES BYSE. 1 vol. in-8°. Paris, G. Fischbacher, 1880.

Au titre donné par l'auteur à son traité, M. Charles Byse en a joint un autre, auquel il a donné la première place. Ces mots : *la Vie en Christ,* n'eussent suscité la curiosité que de ceux d'entre nous qui lisent habituellement la *Revue théologique,* publiée à Montauban, ou *la Critique religieuse* de M. Renouvier; ils ne pouvaient figurer seuls, ou même en vedette, sur la couverture de l'ouvrage anglais traduit en notre langue; le traducteur a sagement agi en les faisant précéder de ces autres mots : *l'Immortalité conditionnelle.* Ceux-ci peuvent servir à désigner un ensemble de conceptions philosophiques auxquelles l'on peut adhérer sans être d'accord avec le pasteur de la petite Église indépendante de Saint-Paul sur les moyens d'obtenir la vie éternelle; ceux-là expliquent les moyens mêmes qu'ont les hommes, suivant M. White, de mériter l'immortalité et de se l'assurer.

Une préface écrite avec une grande concision nous met à même de juger du crédit dont jouit, en Angleterre, aux États-Unis et jusqu'en Allemagne, la doctrine religieuse de la vie en Christ. Elle mérite, en effet, qu'on l'étudie, qu'on la discute. L'historien, le philosophe, le théologien sont également tenus de la connaître : l'historien, parce qu'elle continue la doctrine biblique; le philosophe, parce qu'elle oppose la notion de l'immortalité seulement possible au dogme, enseigné par nos spiritualistes, de l'immortalité nécessaire; et le théologien, enfin, parce qu'elle enferme une interprétation de la révélation différente de celle-là qui est le plus souvent présentée.

Que les Juifs n'aient jamais eu la conception d'une âme nécessairement impérissable cela est aujour-

d'hui hors de toute contestation; la Bible n'a pas de mots capables de rendre l'expression : immortalité de l'âme, et les judéo-chrétiens se refusèrent longtemps à accepter des théories empruntées à la philosophie grecque. Nombreux sont les travaux d'exégèse accomplis par les hébraïsants des différentes églises du culte réformé; M. White, qui se montre à nous comme un esprit très indépendant, discute avec une grande impartialité toutes les thèses soutenues ici et là; des chapitres de son livre, plus de la moitié causeront aux lecteurs français, qui ne connaissent guère, quant aux origines du christianisme et à l'histoire de son développement aux premiers siècles, que les ouvrages de M. Renan, une surprise des plus agréables.

Ce sont pourtant les huit premiers chapitres, réunis sous ce titre : *De la nature de l'homme*, qui nous paraissent, à nous, devoir exciter surtout l'intérêt. Ce n'est pas seulement de l'autre côté de la Manche, de l'Océan ou du Rhin qu'on a commencé de discuter la valeur des affirmations spiritualistes : L'âme est une, simple, identique, donc elle est immortelle. M. Charles Lambert, dans ses deux ouvrages : *le Système moral du monde, le Spiritualisme et la Religion*, M. Petavel, dans son livre *la Fin du mal*, n'ont pas cru pouvoir accepter les données de ceux qui pensent que si l'homme a une âme, son âme ne peut périr. « Le monde, dit M. Charles Lambert, porte une innombrable moisson d'êtres humains, dont les uns se laissent aller à la vie périssable de la vie animale, tandis que les autres se préparent à une vie supérieure. » M. Renouvier, directeur de *la Critique philosophique* et de *la Critique religieuse*, et M. Pillon, qui seconde si merveilleusement le fondateur de l'école néo-kantienne, ont nié que l'âme dût avoir nécessairement pour attribut essentiel l'immortalité. Les arguments présentés par M. White ont une valeur que ceux qui relèvent plus ou moins directement de l'école associationiste ne peuvent contester; les spiritualistes ont pour devoir de les discuter. L'homme a-t-il une âme ainsi que tous les autres êtres animés? ou bien est-il le seul parmi eux qui en ait une? Son âme doit-elle nécessairement comme s'évanouir alors que le corps se décompose? ou bien doit-elle nécessairement continuer d'être? Telles sont les questions qu'ils ne sauraient négliger d'étudier; il leur faut les résoudre. Il serait à souhaiter que le livre du pasteur anglais les réveillât de leur sommeil dogmatique, comme le traité de la *Nature humaine*, de Hume, a autrefois réveillé Emmanuel Kant.

G. F.

La Métaphysique et ses rapports avec les autres sciences, par TH. DESDOUITS. 1 vol. in-12. Paris. Ernest Thorin, 1880.

« Par quelle étrange contradiction la science qui contient les principes de toutes les autres est-elle précisément celle dont on conteste le plus souvent la certitude et le caractère scientifique?.... Nous demandons la démonstration de cette prétendue impuissance de l'esprit humain à atteindre la certitude en métaphysique. On nous répond souvent que cette démonstration, Kant l'a donnée dans *la Critique de la raison pure;* mais l'autorité, même celle du génie, n'est pas un argument en philosophie. » D'accord, l'autorité n'est pas un argument; aussi n'est-ce pas l'autorité de Kant qu'invoquent nos criticistes lorsqu'ils déclarent plus qu'à demi vaine la valeur des données de la métaphysique; c'est aux argument mêmes du philosophe allemand qu'ils en appellent. C'est parce qu'ils les acceptent qu'ils reconnaissent à Kant de l'autorité, non parce qu'ils lui reconnaissent de l'autorité qu'ils adhèrent, avec plus ou moins de réserves d'ailleurs, aux démonstrations contenues dans cet immortel monument de la pensée humaine : *la Critique de la raison pure*. M. Desdouits, professeur de l'Université, est un penseur très sincère; de sa sincérité, nous ne voulons pas en douter; mais il a tort de supposer chez ses adversaires une tendance à croire aveuglément à un maître, qu'il se nomme Hume ou qu'il se nomme Kant; pour les membres d'une certaine Église, il est des *vérités* que la foi impose; soit, mais la raison toute seule devant permettre à ceux qui veulent savoir de parvenir à la science, il convient à qui prétend étudier de ne préjuger aucune foi, dogmatique ou sceptique, chez ceux qui interprètent différemment ce qui est ou paraît être.

Pour M. Desdouits, il est des axiomes ou *vérités* indiscutables qui ne font l'objet d'aucune science particulière, chimie, physique, etc.; elles font donc l'objet d'une science à part; cette science, c'est la métaphysique.

On peut se demander si M. Desdouits, qui se montre préoccupé d'éviter toute pétition de principes, a bien su se garder de commettre le sophisme que lui-même indique; mais n'insistons pas.

Il est des axiomes, des vérités *a priori*. Stuart Mill a pu dire que cette proposition : *Deux droites ne peuvent enfermer un espace*, est une induction résultant du témoignage des sens; il a pu nier la nécessité des vérités géométriques; mais quel est le géomètre, objecte M. Desdouits, capable d'accepter au lieu de cette proposition qui serait illusoire : *Deux lignes ne peuvent enfermer un espace*, cette autre qui seule serait vraiment vraie : *Nous ne voyons pas comment elles pourraient enfermer un espace?* « Toute la certitude de la géométrie serait détruite. » Le raisonnement est enfantin. Dire que les données premières de la géométrie sont des vérités *a priori* parce qu'il convient qu'il y ait une certitude géométrique, c'est d'un esprit bien peu philosophique. Les physiciens ont besoin de croire à l'existence de corps extérieurs au moi, et le problème de l'extériorité, de l'existence de la matière se résoudrait alors d'un mot.

M. Desdouits parle des définitions métaphysiques. En nous donnant celle de la cause finale : *le but que se propose une volonté intelligente*, il ajoute : « En niant la finalité dans la nature, l'athée nie cette même intelligence, cette même prévision, ce même but raisonnable que nous reconnaissons, » et il en conclut que parce qu'il y a entente quant à la signification des termes entre ceux qui affirment et ceux qui nient la chose signifiée, cette même chose appartient à la science.

« Tout jugement *a priori*, dont l'évidence est universellement reconnue, est un *axiome.* » Certaines propositions sont évidentes immédiatement; elles sont certaines; les principales d'entre les *vérités premières de la raison* sont les axiomes de contradiction, de possibilité, de substance, de causalité, de finalité; l'affirmation de l'infini est universelle : *il existe quelque être infini, éternel et nécessaire*, et M. Desdouits ajoute en note : « Nous ne posons plus comme axiome *l'existence de Dieu*, qui est encore une vérité

démontrable, mais seulement l'existence de *quelque chose d'infini;* c'est au raisonnement qu'il appartient d'établir que cet *infini* est un être intelligent et parfait. » Il s'est trouvé des philosophes pour contester ces propositions qu'il énonce; mais ces propositions, « ils les sous-entendent dans tous leurs jugements comme dans leur conduite ». Voilà ce qui est affirmé. Berkeley et Hume, Hamilton et Mill n'ont pas tenté la critique de nos connaissances; ils n'ont pas analysé les notions de causes, efficiente ou finale, de substance et d'infini. Pour qu'il y ait vraiment certitude de ces notions, il faut et il suffit que l'un ou l'autre d'entre nous les exprime; nous parlons, nous, des lois de la physique; nous entendons, nous, par cette expression une simple formule servant à désigner une certaine constance dans la succession des mêmes phénomènes; nous usons de l'expression : loi, nous lui accordons quelque valeur; donc il est des lois; et M. Desdouits, dogmatique s'il en fut, nous ramène à l'idéalisme de Platon, en nous faisant passer par le réalisme des dialecticiens du moyen âge, *doctorum subtilium.* « Les axiomes métaphysiques ont besoin d'être dégagés par l'analyse de nos jugements, et cette analyse est l'induction platonicienne. » Le fondateur de l'ancienne Académie est un maître pour M. Desdouits, qui déjà avait dit qu'en cherchant « les rapports communs qui existent entre les choses, la science s'élève à la conception d'un *type idéal;* elle remonte des faits à l'*idée*, à l'exemple intelligible des réalités sensibles »; que « c'est la pensée créatrice, la raison des choses que la science poursuit », qu' « elle devient ainsi ce que Platon appelle « ἐπιστήμη », la connaissance rationnelle qui, non contente de constater les faits, comprend le *pourquoi* et le *comment* des choses.

La seconde partie de l'ouvrage, réservée *à la discussion des principales objections contre la possibilité de la métaphysique,* n'infirme aucune réfutation des arguments présentés par les criticistes. La substance n'est pas une abstraction, elle se confond avec l'idée d'*être;* « il n'existe pas d'homme ni même d'enfant qui éprouve la moindre difficulté à concevoir, en grammaire, la distinction du *substantif* et de l'*adjectif;* en quoi cette distinction diffère-t-elle de celle que les métaphysiciens établissent entre la *substance* et le *mode?* » Le *moi* se connaît comme substance. D'après la doctrine de Kant, je ne perçois pas mon être, mais seulement mes actes, mes pensées; mais « une telle doctrine se contredit elle-même dans les termes. En effet, comment puis-je concevoir *mes* pensées, *mes* actes, c'est-à-dire les actes, les pensées du *moi*, si je ne perçois pas le *moi?* Comment puis-je savoir que ces pensées sont miennes, si je ne perçois pas que *je* suis et *qui* je suis? » Et voilà, pense M. Desdouits, la doctrine de Kant ruinée. C'est vraiment montrer trop de naïveté.

On a pu, avec quelque raison, reprocher au positivisme d'écarter systématiquement certaines questions; de ne vouloir qu'enregistrer les découvertes de la science positive à mesure qu'elles se produisent; de recueillir ceux des résultats des investigations faites qui lui semblent mériter d'être tenus pour définitivement acquis, et de n'exciter nullement ses adeptes à la recherche de la vérité; d'être, enfin, le Bertrand qui s'empare des marrons tirés du feu par Raton. Il y a des questions métaphysiques, mais ce n'est pas, certes, le travail de M. Desdouits qui pourra déterminer nos empiristes à les étudier. M. Desdouits dit : *Je crois, nous devons croire.* Ils diront : *Nous ne croyons pas, ou nous ne voulons pas rechercher si nous devons croire.* A son affirmation catégorique, ils opposeront une négation plus ou moins expresse; les dogmatiques qui pensent savoir *a priori,* et les sceptiques — ainsi les métaphysiciens nomment-ils leurs adversaires — qui n'osent chercher, lutteront peut-être courtoisement; mais ce n'est pas eux qui feront progresser la science philosophique.

Nous n'avons pas vanté le talent d'exposition de M. Desdouits; réparons bien vite cet oubli, et disons que la *Métaphysique* qu'il vient de publier est un traité d'une lecture très facile. Une grande clarté est un mérite qu'il faut savoir reconnaître. F. G.

SOCIOLOGIE

ÉTUDES D'ÉCONOMIE ET D'HISTOIRE POLITIQUE ET SOCIALE

Le Nihilisme et les Nihilistes, par J.-B. ARNAUDO. 1 vol. Maurice Dreyfous.

Cet ouvrage a obtenu un grand succès en Italie. C'est une compilation assez bien faite. On y trouve, réunie et classée avec un certain ordre, la majeure partie des documents que l'on possède sur cette question encore si obscure, si mystérieuse, du nihilisme. L'auteur y a joint des appréciations personnelles qui du reste tiennent peu de place dans le volume. Alexandre Herzen, le précurseur du nihilisme, est d'abord présenté au lecteur, bientôt suivi d'adeptes nombreux, quelques-uns excessifs et sublimes ou ridicules. Herzen, Ogaref, Bakounine, à Londres, Tcherniscevski en Russie, forment un parti de *la Jeune Russie* qui rappelle, sauf quelques différences, *la Jeune Italie* de Mazzini. L'auteur explique insuffisamment dans quelles conditions et jusqu'à quel point cette Jeune Russie fut organisée; mais il est certain qu'en Russie tous les révolutionnaires n'étaient pas et ne sont pas encore aujourd'hui nihilistes, de même que tous les nihilistes n'etaient pas et ne sont pas révolutionnaires.

Pendant les dix ans qui s'écoulèrent de 1860 à 1870, le nihilisme fut une mode. On pensait d'après Schopenhauer comme auparavant on avait pensé d'après Hegel. On lisait avec ostentation Moleschott et Büchner, on était matérialiste. On vit beaucoup d'étudiants s'éprendre de l'idée de ne reconnaître aucune autorité, travailler eux-mêmes à leur développement physique et intellectuel et transformer ainsi le nihilisme en une espèce de théorie du *Self-Help : Aide-toi, le ciel t'aidera.* Les causes multiples du développement nihiliste et les circonstances favorables à son extension

et à sa propagande ne sont pas précisées avec un sentiment réel de psychologie sociale dans l'ouvrage de M. Arnaudo, et l'on comprend que Herzen fils ait écrit à l'auteur pour l'inviter à reviser son livre, qui ressemble assez à une compilation d'articles de journaux, et lui signale quelques lacunes. « Le nihilisme ne serait jamais né, lui dit-il, si la conduite insensée du gouvernement ne l'avait fait naître par force. Ne vous semble-t-il pas qu'à côté du chapitre sur le nihilisme sanguinaire, un chapitre sur le nihilisme gouvernemental trouverait bien sa place ? Le gouvernement russe n'est pas moins sanguinaire ni moins nihiliste que ses ennemis. Il ne respecte rien, absolument rien. Quelle est la considération humaine dont il se préoccupe ou qui l'arrête, et qu'il ne foule pas aux pieds ? Plusieurs passages de votre livre s'appliquent également bien au gouvernement russe et au nihilisme le plus exagéré. » Toutefois M. Arnaudo n'a point pallié les torts du gouvernement russe dans la question nihiliste. Ses fautes, il les a exposées dans le cours du livre, spécialement dans l'examen des conditions universitaires, dans le développement historique du nihilisme et dans ses observations sur la situation intérieure de la Russie. Voici ce qu'il dit à ce sujet : « Le gouvernement russe a certainement commis la faute grave d'avoir recours à une répression féroce ; mais la justice mongole de l'autocratie russe n'est pas seulement réservée aux nihilistes, elle frappe indirectement tous ceux qui, de façon ou d'autre, conspirent contre l'État. Il aurait donc été nécessaire, pour traiter le sujet comme il convient, de faire une dissertation générale sur le Code pénal russe, sur la façon dont les procès sont conduits, sur les mesures administratives, sur l'existence que mènent les condamnés aux mines, à la déportation, aux travaux forcés dans les manufactures, à l'emprisonnement dans les forteresses. L'auteur a cru que, ce faisant, il se serait trop écarté de la question spéciale du nihilisme et, du reste, il lui aurait fallu doubler l'épaisseur du volume. »

L'auteur étudie aussi le parti libéral, qui se propose de doter la Russie de changements raisonnables, d'une révolution du genre de celles qui se sont faites, par exemple, en Italie. Ce parti existe, mais comme il n'y a pas, en Russie, moyen de pouvoir clairement et librement manifester ses opinions, ledit parti reste dans l'expectative et n'agit point, par peur d'être confondu avec les nihilistes. Le nihilisme a barré et barre encore la route à ce parti avec lesquel il n'a rien de commun, et en paralyse l'action et l'influence. Mais certes il viendra un jour où le peuple russe, fatigué du malaise que lui cause le nihilisme, sera entraîné à un mouvement général. A la lutte ténébreuse succédera la lutte ouverte et le parti de la révolution purement politique recueillera seul les bénéfices du changement dont les nihilistes auront été les premiers promoteurs. La révolution sera donc politique. Sera-t-elle sociale ? M. Arnaudo affirme que non. Voici sa thèse : Ou bien les socialistes resteront encore cachés et leur œuvre bénéficiera aux hommes d'ordre et de gouvernement qui, dans leur préoccupation libérale, s'intéressent réellement au peuple ; — ou bien les socialistes sortiront des ténèbres dans lesquelles ils se sont dissimulés jusqu'à présent et alors ils auront à lutter à visage découvert avec la résistance compacte des propriétaires, des fonctionnaires, des employés de tout ordre, des soldats, des gendarmes, des religieux et des peureux. Tous ces gens-là représenteront certainement une grande partie du peuple russe. Mais ce n'est pas tout. Les nihilistes auront certainement contre eux aussi les paysans, les anciens serfs rachetés et délivrés. Le nihilisme a fondé beaucoup d'espérances sur ces gens-là et elles s'en iront en fumée. Les moujiks, auxquels s'intéressent tant les révolutionnaires, ne veulent pas entendre parler de révolution ; ils sont, pour le moment et en dépit de leur malheureux sort, ce qu'il y a de plus conservateur en Russie. Quant aux anciens Russes, ils sont ce qu'il y a de plus doux, de plus tranquille au monde ; ils ne sont d'ailleurs ni assez instruits ni assez étroitement groupés pour constituer une force. Dans une lutte ouverte, le nihilisme succomberait. S'il remportait un triomphe passager, on verrait alors se renouveler le drame auquel la France assista en 1793 et 1794, c'est-à-dire que, comme Saturne, la révolution dévorerait ses enfants. Les Vergniaud, les Desmoulins, les Danton, les Saint-Just, les Robespierre du nihilisme périraient comme ont péri les révolutionnaires radicaux, et cela parce que le principal caractère des révolutions radicales est l'intransigeance, ce qui fait que chaque désaccord doit se terminer par la suppression de l'un des deux éléments en lutte et par conséquent la disparition des personnes représentant l'élément qui a fait son temps, joué son rôle. Parmi les nihilistes, les dissensions sont fréquentes ; il y a toujours entre eux, et à travers les groupes divergents, des querelles acerbes ; la discorde est chez eux même avant la victoire et, la victoire obtenue, on imagine quelles terribles dissidences se feraient jour ! Les instincts funestes de la nature humaine persistent dans le nihilisme comme ailleurs. On peut donc prévoir que les déshérités du passé se déchireraient entre eux. Il en a toujours été ainsi depuis que le monde existe : il en sera de même en Russie et il y a dans l'histoire de la grande patrie moscovite plusieurs exemples qui le démontrent. L'avenir est donc réservé à des révolutionnaires plus raisonnables et plus traitables. A égale distance du nihilisme révolutionnaire dont la première et dernière parole est : subversion, destruction, et du nihilisme administratif qui a pour principe invariable la routine, il existe en Russie un parti qui veut non la création et la mise en pratique d'un nouvel ordre de choses, mais la transformation *pour le mieux* de l'ordre actuel. Ce parti se compose d'hommes éclairés, ardents, mais patriotes prudents, convaincus qu'ils sont que la cause des maux dont souffre la Russie se trouve dans les vices du régime qui à présent s'impose au pays. Ceux-ci veulent conserver en paix la famille, la propriété, la conscience et ne demandent que la représentation de la nation, le contrôle de la chose publique, la législation adaptée au *critérium* de la nation elle-même.

L'ouvrage est traduit de l'italien par M. Henri Bellenger qui l'a annoté avec un rigueur d'appréciations, une sévérité de forme qui rappelle les vertes semonces de Gustave Planche. Deux lettres complètent l'ouvrage ; elles sont signées de Herzen fils et d'Ivan Tourguenef.

M. C.

La Méthode sociale, par F. Le Play. 1 vol. Alfred Mame.

Depuis 1789, dix souverainetés ont gouverné la France ; chacune d'elles a été instituée, puis renversée par la violence. Cet état d'instabilité et de souffrance

est sans exemple. Des milliers d'hommes d'État et d'écrivains ont cherché inutilement le remède. A son tour, M. Le Play, quoique étranger à la politique et aux lettres, a voulu, sous le poid d'une grande épreuve, retrouver le secret d'un gouvernement qui n'aurait plus l'effusion du sang pour début et pour terme. En 1830, une blessure offrant peu de chances de guérison tint M. Le Play suspendu pendant une année entre la vie et la mort. Dix-huit mois de torture physique et morale opérèrent dans son âme une transformation que n'aurait pas produire une vie entière de bonheur. A la vue du sang versé par la Révolution de Juillet, il voua sa vie au rétablissement de la paix sociale dans son pays. Il n'a jamais oublié ce vœu et dans *la Méthode sociale* il vient offrir au public le résultat des travaux commencés, il y a un demi-siècle, dans la plaine saxonne et les montagnes du Harz.

Pour retrouver le secret des gouvernements qui procurent aux hommes le bonheur fondé sur la paix, l'auteur a appliqué à l'observation des sociétés humaines des règles analogues à celles qui avaient dressé son esprit à l'étude des minéraux et des plantes. Il a construit un mécanisme scientifique. En d'autres termes il a créé une méthode qui lui a permis de connaître personnellement toutes les nuances de paix et de discorde, de prospérité et de souffrances que présentent en Europe les sociétés contemporaines. C'est dans l'ouvrage qui nous occupe que cette méthode est décrite et justifiée. Il a constaté d'abord, au milieu des phénomènes sociaux variant à l'infini selon les lieux, que la condition préalable du bonheur se réduit à une vérité fondamentale, inhérente à la nature même de l'homme. Partout les sociétés sont heureuses quand chaque individu possède *le pain quotidien* et pratique *la loi morale*. L'auteur a appris ensuite, en étudiant quatre sortes de sociétés, comment une race peut acquérir, conserver, perdre et enfin retrouver ces deux biens essentiels de l'humanité : le pain quotidien, la loi morale. Il analyse ces quatre phénomènes sociaux dans son livre, auquel nous renvoyons le lecteur. Puis il rapproche dans sa pensée l'histoire des races qui se sont reformées après avoir souffert la suprême défaillance et le tableau offert par la France pendant ces deux derniers siècles, et constate à la fois une ressemblance et une différence. De 1661 à 1789, nos ancêtre sont parcouru, comme toutes les races en décadence, les voies de la corruption et de l'erreur et ils ont persisté à les suivre. D'un autre côté, depuis 1789, nos partis politiques tranchent par cette persistance avec tous les peuples souffrants qui s'en sont guéris en revenant aux coutumes. C'est M. Le Play qui parle. « En France, dit-il, chaque parti se contente d'affirmer un principe qui reste stérile, parce qu'il n'est pas appuyé sur la restauration préalable des faits et des coutumes sur lesquels il reposait dans le passé. Ces affirmations partielles ne sont pas seulement inutiles. Elles créent de grands dangers en déchaînant la discorde. Les dix gouvernements essayés depuis quatre-vingt-dix ans ont tous échoué par beaucoup de causes, mais surtout parce que les coutumes de la race et les traditions de l'humanité ont été détruites à l'envi par les tyrannies de l'ancien régime en décadence et par les violences de la Révolution qui, ne prenant nulle part ses racines, a été balayée par son propre ouragan. »

L'ouvrage s'ouvre par une étude sur l'art des voyages et l'organisation de l'enseignement spécial qu'il réclame. « Les voyages, dit M. Le Play, sont à la science des sociétés, ce que l'analyse chimique est à la science des minéraux, ce que l'herborisation est à la science des plantes, en termes généraux, ce que l'observation des faits est à toutes les sciences de la nature. Les classes dirigeantes des grandes races complètent par des voyages d'études l'éducation de leurs enfants et elle les dressent ainsi à remplir les devoirs de leurs conditions. Les Français, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ont perdu leur tradition nationale. » L'auteur constate que c'est une des causes de leur décadence actuelle et tous les souvenirs de sa longue vie se réunissent pour lui démontrer cette vérité. Les maîtres qui ont façonné son caractère et développé son esprit avaient acquis leur sagesse pendant de longs voyages. C'est en voyageant lui-même pendant trente-cinq ans, puis en relevant la visite de nombreux étrangers, que M. Le Play a souvent réussi à se rendre utile à ses concitoyens. Dès le début de ses travaux, il a compris qu'à beaucoup d'égards la question sociale en France se réduit à conseiller les voyages méthodiques à ceux qui, par leur exemple et leur autorité, auront le pouvoir d'accomplir la réforme. Immenses ont été ses efforts depuis 1848 pour restaurer l'enseignement et la pratique de l'art des voyages. Dans cette tâche, il s'est toujours heurté à deux écueils : l'absence de toute initiative individuelle et les inconvénients d'une nouvelle organisation bureaucratique.

La fondation de la Société d'économie sociale, faite avec le patronage de l'Académie des sciences de Paris, offrit enfin l'occasion d'introduire en France l'art des voyages et d'en organiser l'enseignement. Depuis 1856, cette société a parfaitement atteint le but de son institution. Toutefois elle n'a pas eu assez de confiance en elle-même pour provoquer, par son patronage, l'enseignement désiré. Une école des voyages est maintenant à la disposition du public. Cette école n'est pas due à un concours d'initiatives individuelles ; c'est une œuvre personnelle, émanant d'un dévouement exceptionnel à la patrie et à la science. Les succès remarquables déjà obtenus par les premiers élèves démontrent les avantages de l'institution. Peu à peu les familles intelligentes voudront assurer à leurs enfants les bienfaits du nouvel enseignement. M. Le Play a voulu hâter cet avenir. Dans ce but il a extrait des *Ouvriers européens*, pour les réunir en un seul volume, les principaux éléments de la méthode sociale.

Les efforts de M. Le Play n'ont donc pas toujours été privés de résultat. La méthode d'observation des *Ouvriers européens* a tracé sûrement les voies qui conduisent à la réforme et désormais, affirme l'auteur, les amis de la vérité ne sauraient s'y égarer. Il y a quinze ans déjà, Sainte-Beuve et Montalembert déploraient, comme l'avait fait Cicéron à son époque, les excès de l'esprit de nouveauté. Aussi s'accordaient-ils à louer M. Le Play d'avoir fait *la grande découverte* qu'ils résumaient en ces termes : *En matière de sciences sociales, il n'y a rien à inventer.* M. Le Play ajoute qu'en France, pour les hommes les plus ardents comme pour les partis les plus convaincus, *il y a aussi tout à apprendre.*

L'ouvrage est très utilement distribué et approprié. Nous louons la table très analytiquement composée, les renvois admirablement appropriés, l'index des auteurs cités dans *la Méthode sociale* et dans *les Ouvriers européens*, la carte géographique des cinquante-sept familles décrites dans les ouvrages sus-

dits. Un portrait permet de retrouver, à l'heure des vénérables souvenirs, l'image de M. Le Play, de cet homme sage, utile et bon, dont l'éloge, dans l'avenir, sera qu'il a su tracer la méthode sociale à l'usage des classes dirigeantes qui, selon la tradition des grandes races, désirent se préparer, par des voyages bien conçus, à remplir dignement les devoirs qu'impose la direction des foyers domestiques, des ateliers de travail ruraux et manufacturiers, des voisinages, du gouvernement local et des grands intérêts nationaux.

M. C.

La Question sociale, par FAUCONNIER. 1 vol. Germer Baillière.

Après les révolutions de 1830 et et de 1848, on s'est beaucoup occupé de la question sociale. Des hommes éminents par l'intelligence et par le cœur, Saint-Simon, Fourier, Proudhon, avaient émis des théories, formulé des systèmes qui, s'ils n'étaient pas réalisables dans leur ensemble, renfermaient cependant des idées justes et généreuses. Ils savaient qu'une vieille société ne se transforme pas brusquement, qu'il faut compter avec les anciennes traditions, mais ils croyaient qu'il est utile d'appeler l'attention sur des problèmes qui s'imposeront toujours aux penseurs et qu'il était bon de planter des jalons qui aideront à tracer les routes de l'avenir. Aujourd'hui ces travaux sont dédaignés, inconnus même des jeunes générations. M. Janet a défini le socialisme « une conception d'un ordre nouveau et purement chimérique de distribution des richesses qui les mettraient à la portée de tous par l'autorité de la loi ». M. Janet est un esprit convaincu et libéral; mais il a écrit là de la phraséologie de journaliste et non de la bonne critique économique et sociale. Sur cette phrase, M. Fauconnier prend à partie « les personnes contentes de leur sort et qui, ne demandant qu'à conserver la position et les droits conquis en leur faveur par la philosophie du XVIIIe siècle et la grande Révolution de 1789, veulent croire que le but est atteint parce qu'elles sont arrivées, et s'efforcent de ne pas voir la foule qui suit ». Cette foule s'étonne, continue-t-il, que les pompeuses promesses qu'on lui faisait lorsqu'on voulait l'entraîner au combat, ou lorsqu'on cherchait à la contenir après la victoire, n'aient pas mieux été tenues, que la grande devise de la République n'ait pas le même sens pour elle et pour ceux qui s'efforcent de la diriger, mais qui bientôt ne dirigeront plus rien s'ils persistent à fermer les yeux et à répéter comme le docteur Pangloss que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les ingénieurs qui veulent prévenir les désastres d'une inondation étudient la force du courant et le cours du fleuve dont ils redoutent le débordement, en creusent et élargissent le lit, construisent des digues latérales et se gardent bien de lui opposer un barrage que la fureur des eaux renverserait aisément. Si les classes dirigeantes n'observent pas la même méthode, le torrent les emportera. Les journées de juin 1848, de mars et mai 1871, peuvent leur faire pressentir ce que ferait une multitude ignorante, jalouse et furieuse, alors qu'elle serait conduite par des démagogues qui ne seraient pas plus instruits qu'elle, et qui, la poussant à détruire, demeureraient incapables de rien fonder sur les ruines par eux amoncelées.

Ainsi parle l'auteur et l'on voit le ton de sa polémique. Il étudie le travail et le capital, la propriété foncière, la rente, l'intérêt, et expose ensuite son utopie sur la société de l'avenir. Trois appendices complètent son texte. Ils sont consacrés à l'enseignement congréganiste, à la fortune des congrégations, au dogme de l'infaillibilité. Voici sa conclusion : « *Commune,* disait Guibert de Nogent au XIIe siècle, « c'est un mot nouveau et détestable.» Cependant c'était alors la légalité substituée à l'arbitraire. *Commune,* c'est encore de nos jours un mot détestable, parce que c'était le cri des insurgés de 1871. Mais à une autre époque, lorsque la France unie et recueillie voudra sincèrement améliorer le sort de tous, faire cesser la division d'une grande nation en deux classes, les travailleurs et les oisifs, lorsqu'elle comprendra que dans une société bien ordonnée chacun doit produire dans la mesure de ses forces, que nul ne peut vivre du travail d'autrui sans être à la charge de ses semblables, alors *Commune* sera le mot d'ordre de l'avenir. Tous voudront arriver à « la fédération des com« munes autonomes et propriétaires. Voilà ce que doit « être l'État, et la fédération des États doit former un « jour l'organisation de la société humaine univer« selle. » Ces derniers mots sont empruntés à M. de Laveleye. L'auteur a en effet placé dans son ouvrage toute une série de citations sociales très intéressantes et instructives. On voit qu'il a beaucoup lu, beaucoup médité, et son livre est d'une très profitable et piquante lecture.

M. C.

L'Individu et l'État, 1 vol. **Mélanges philosophiques,** 1 vol., par DUPONT-WHITE. Guillaumin.

L'auteur s'attaque au fondateur de la philosophie sociale, à M. Littré et à M. Auguste Comte. C'est un admirable combattant, un de nos plus intéressants lutteurs dans les questions économiques et sociales. C'est lui qui a su le mieux établir l'impuissance politique de la religion et de la philosophie désormais faisant bande à part et séparées de la politique et de la sociologie. M. Dupont-White est économiste, mais il est aussi jurisconsulte, frotté de la vitale manipulation des choses et des hommes. L'ethnologie cérébrale de ce sérieux et humoristique penseur mérite donc d'être étudiée comme celle des Le Play, des Pierre Leroux, des Proudhon, des Michelet, des George Sand que nous réunissons ici parce que les problèmes sociaux animent toujours leur œuvre et la moralisent. Voilà donc notre savant économiste étudiant en droit, puis pourvu d'une charge d'avocat à la Cour de cassation; puis se démettant de sa charge et se consacrant tout entier à l'économie politique et aux questions sociales pour faire la balance avec ses études juridiques. Il est né en 1807 et nous approchons de 1848. Il s'est fait connaître par quelques ouvrages et a provoqué l'attention publique lorsque la révolution éclate. Il est alors nommé secrétaire général au ministère de la justice. Rendu à la vie privée, il reprend ses études de prédilection et se place bien vite parmi nos publicistes les plus distingués. Ses ouvrages sont pleins de verve, de fins aperçus, de science et de style. En 1870, il est nommé membre de la Commission de décentralisation instituée sous la présidence de M. Odilon Barrot. Indépendamment d'articles insérés dans divers journaux et de traductions d'ouvrages anglais, *le Gouvernement représentatif* et *la Liberté,* par Stuart Mill, qu'il vivifie d'admirables préfaces, il publie un essai sur les relations du travail et du capital, sur la centralisation, sur la liberté politique considé-

rée dans ses rapports avec l'administration locale, sur la liberté de la presse, sur le suffrage universel, sur le progrès politique, sur l'équilibre de l'Europe, sur la suppression de l'impôt du sel et de l'octroi.

Le suffrage universel, l'individu et l'État, l'impuissance politique de la religion, l'indifférence politique de la philosophie et le divorce du monde actuel avec la religion et la philosophie en matière de réformation sociale ont fourni à M. Dupont-White les plus sagaces observations, les plus profitables enseignements. Le suffrage universel est-il compatible avec la division des pouvoirs et quels sont les moyens de lui donner un contrepoids? voilà un des problèmes qu'il se pose. Quels doivent être les rapports entre l'individu et l'État? voilà l'axe sur lequel tourne sa pensée.

Tout en se déclarant partisan de la liberté, M. Dupont-White se montre favorable à l'intervention de l'État et du pouvoir central dans beaucoup de cas où, selon de fort bons esprits, l'individu peut ou doit ne faire appel qu'à lui-même. Il montre combien il est peu aisé d'établir entre les droits de l'individu et ceux de l'État une démarcation nette et tranchée. Ici son passage aux affaires, sa dialectique juridique aident sa perspicacité de penseur. La limite entre le droit social et le droit individuel ne repose sur aucune base fixe et sans cesse varie. Dans aucun pays, à aucune époque, il n'existe un principe par qui ces pouvoirs puissent être limités. Traite-t-on de la compétence, on n'est sûr de rien dans aucun des détails du problème. Où finit l'individu? où commence la société?. Ce qui est utile est-il admissible en droit? Autre complication et nouvelle difficulté! Combien d'esprits qui se croient avisés confondent-ils le droit et l'utile dès qu'il s'agit d'intérêt public! Combien fondent sur cet intérêt mal défini, sur ce droit mal précisé, le devoir pour la société ou pour l'individu d'accomplir tel ou tel acte! La différence entre la société et l'individu ne cède-t-elle pas et ne s'affaiblit-elle pas d'ailleurs dans certains cas? Étant donnés deux êtres qui naissent ainsi liés et nécessaires l'un à l'autre, comment dire que la capacité est accordée au premier dans les actes mêmes où l'autre reste incapable et que chacun est parqué dans des fonctions précises et définies? Comment isoler l'utile et le droit? Le droit individuel consiste à faire tout ce qui ne nuit pas, et le droit social à empêcher tout ce qui nuit, mais la question d'utilité intervient. La société peut quelquefois forcer à faire le bien. Cette fonction de police, attribuée à l'État, s'élargit aussitôt qu'on y touche, mais il serait funeste qu'on oubliât le droit indélébile de la liberté individuelle.

Telle est, bien analysée, la théorie sans conclusion de *l'Individu et l'État*. Le déni de conclusion ne peut être imputé à l'auteur. Il ressort de la fatalité des choses. L'auteur ne conclut pas davantage dans ses observations sur l'impuissance politique et sociale de la religion et de la philosophie et sur le divorce du monde actuel avec la psychologie. Il constate l'invasion efficace et le rôle politique de la science, mais il ne peut poser ni principes ni conclusions par la raison qu'il n'en existe pas, et il le prouve. Il se demande alors si une société peut vivre sans religion ni philosophie, et si la France est cette société, puis il présente une première objection : Si la société se compose d'individus libres, la conduite politique de la société peut-elle être l'objet d'une prévision quelconque ou d'une science arrêtée? Il répond non et il termine en développant cette pensée que la science des grands événements est irréalisable parce que leur rareté exclut l'induction logique. M. C.

La Politique de Rabelais, par Hermann Ligier, docteur ès lettres. Librairie Sandoz-Fischbacher, 1880.

Y a-t-il vraiment une politique dans les livres de Rabelais, ou plutôt cette politique n'est-elle pas simplement la haine des abus sociaux et religieux de l'ancien régime? Pendant que l'Angleterre poursuivait et conquérait la liberté politique, la France amoureuse d'égalité a passé trois cents ans à préparer le nivellement social achevé par la Révolution. Railler impitoyablement le clergé, la noblesse, les parlements, la Sorbonne, les soumettre à une critique égalitaire en s'abritant sous l'autorité souveraine des rois, telle fut la tache de tous nos écrivains, telle fut l'œuvre qui a rendu Rabelais immortel. En vain le clergé et la noblesse se plaignaient, en vain la Sorbonne et le parlement condamnaient le grand pamphlétaire, François Ier le protégeait contre ses ennemis : la monarchie soutenait les hommes de lettres qui, en apparence, travaillaient à la rendre absolue, sans songer qu'elle-même était le plus éclatant des privilèges, destiné à tomber après tous les autres. Rabelais fut un vrai fils de Gaule, se moquant des hiérarchies sociales, irrespectueux, irréligieux, fort marri de voir le labeur des roturiers engraisser les nobles et les moines, tandis que leur argent allait grossir la caisse du saint-père : au fond, il n'a point idée d'une véritable réorganisation politique; il voit ce qu'il faut détruire et non ce qu'il faut mettre en place; malgré sa sympathie évidente pour le peuple qui souffre, c'est à peine s'il parle de ses droits ou de ses devoirs. La panacée universelle semble être aux yeux de Rabelais un bon roi, un Gargantua ou un Grandgousier, et il nous apprend longuement par quelle éducation on peut le former : mais si, malgré tous les soins, le roi est méchant ou fou comme Picrochole, c'est un mal auquel Rabelais ne connaît point de remède et que ne sauraient atténuer les protestations stériles et la réprobation des consciences humaines. Si dépourvu de préjugés sociaux ou religieux qu'ait été Rabelais, son idéal politique n'a point dépassé celui de Bossuet au XVIIe siècle.

A. E.

Des finances françaises, par M. le comte de Casabianca. 1 vol. Guillaumin.

Ce traité élémentaire a été composé, en 1875, dans le but d'initier le prince impérial à l'étude des finances. Il n'était point destiné à la publicité. En le livrant à l'impression, l'auteur s'est conformé au désir exprimé par le prince lui-même peu de temps avant son départ pour l'expédition où il a péri. C'est une étude sommaire du budget de l'État précédée de l'exposé de la situation des finances françaises sous tous les régimes. Le second Empire y est étudié à son tour, et l'auteur déclare « qu'on trouvera dans cet exposé la preuve irrécusable des immenses progrès de la fortune publique et privée accomplis pendant ce glorieux règne ».

Cette monographie des finances françaises depuis le commencement de la monarchie jusqu'au 31 décembre 1869 comprend une triple division. Le premier livre est consacré à l'examen de la situation du

trésor sous les gouvernements antérieurs au 1er janvier 1852. Le second expose les principaux actes de l'administration financière du second Empire. Dans le troisième, le budget de l'État est étudié et détaillé.

L'auteur a complété son ouvrage en y annexant les discours par lui prononcés comme procureur général près la Cour des comptes, aux audiences de rentrée des années 1865, 1866, 1867 et 1869, sur les institutions financières de la Grande-Bretagne et de la Prusse, comparées à celles de la France. M. C.

SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

Comment on observe les nuages pour prévoir le temps, par ANDRÉ POËY, fondateur de l'observatoire de la Havane. 3e édition. 1 vol. in-8° de 172 pages, contenant 20 planches. Paris, Gauthier-Villars, 1879.

La forme des nuages nous révèle les circonstances dans lesquelles ils se sont formés. Cette connaissance, jointe à celle de leurs hauteurs et de leurs mouvements, donne d'utiles renseignements pour la prévision du temps. Cependant jusqu'ici on en a peu tiré parti; cela provient surtout du vague qui existe jusqu'à présent dans la description des nuages et de la multiplicité des expressions, souvent défectueuses, qui servent à les désigner. C'est pour mettre fin à cette anarchie et poser les bases de l'observation scientifique des nuages que M. Poëy a écrit son livre. Les planches qui l'accompagnent donnent une idée très précise des principales configurations des nuages qui ont mérité un nom et dont l'observation a de l'importance. C'est le fruit de trente années d'études assidues dans les Antilles, au Mexique, aux États-Unis et en Europe. La tentative de M. Poëy est estimable et mérite des encouragements, mais l'impression que nous laisse la lecture de son livre est qu'il y a encore beaucoup à faire pour que l'observation des nuages devienne un art pratique.

Traité pratique de phototypie. 1 vol. in-12 de 273 pages, avec planches et figures dans le texte, par LÉON VIDAL. Paris, Gauthier-Villars, 1879.

Par phototypie, l'auteur entend l'impression à l'encre grasse sur une couche de gélatine. Cette définition assez arbitraire n'aura pas d'inconvénients si l'on veut bien se souvenir qu'il faut destituer le mot de toute autre signification. La phototypie est une industrie réelle, existante, beaucoup plus importante que la plupart des gens ne se l'imaginent, et qui substituera universellement, d'ici à peu de temps, ses produits aux anciennes photographies aux sels d'argent, à moins que l'on ne découvre encore quelque chose de mieux. En tout cas, l'ancienne photographie, dont les épreuves s'effacent spontanément par l'action du temps, a vécu. M. Vidal établit que, lors même qu'on ne veut qu'une douzaine d'épreuves, le tirage sera plus vite fait et plus économiquement sur la presse phototypique que par aucun des anciens procédés; mais si l'on compte par centaines, le benéfice en temps et en argent devient considérable. Un cliché étant remis aujourd'hui, on peut, dès demain matin, tirer et livrer cent épreuves à midi, avec réduction de moitié sur le prix de revient. Veut-on mille épreuves, elles coûteront dix ou quinze fois moins à l'encre grasse qu'au chlorure d'argent. La raison pour laquelle le tirage à l'encre grasse se substitue si lentement aux procédés d'insolation paraît être purement commerciale : les maisons de photographie qui gagnent de l'argent n'ont pas de motif pour quitter les anciens errements et faire des essais qui seront onéreux durant quelque temps; il leur est plus profitable de laisser les novateurs frayer la voie, puis de les imiter, après avoir débauché leurs ouvriers quand ils seront arrivés à la perfection.

L'ouvrage de M. Vidal contient tous les détails techniques nécessaires aux photographes de profession et aux amateurs qui voudront faire de la phototypie; nous ne le suivrons pas sur ce terrain et nous nous contenterons de rappeler le principe scientifique de l'invention, dû à M. Poitevin; c'est que les parties insolées d'une couche de gélatine bichromatée ont la propriété de repousser l'eau et de retenir les corps gras, tandis que les autres parties peuvent absorber l'eau et par suite repoussent la matière grasse.

Ajoutons que notre impression personnelle, fondée sur l'examen des deux phototypies qui ornent ce volume, de M. Quinsac et de M. Carlos Relvas, est que la phototypie a gagné son procès.

Il est à remarquer que la phototypie pourra servir à l'illustration des livres en intercalant des planches dans le texte, comme on le fait avec les bois typographiques.

Traité de chimie biologique, par M. AD. WURTZ, membre de l'Institut. 1re partie avec figures dans le texte. 1 vol. in-8° de 400 pages. Paris, G. Masson, 1880.

La chimie biologique n'est pas une science faite. Il n'est pas un seul chapitre de ce volume qui ne puisse, dans peu d'années, être modifié du tout au tout. Nous n'avons pas ici de ces belles théories générales qui, même lorsqu'elles sont inexactes, résistent longtemps aux discussions, mais une simple accumulation de faits, de valeurs très inégales et souvent discordants. Les ouvrages de ce genre sont néanmoins indispensables, car sans eux les physiologistes et les médecins ignoreraient toujours une multitude de travaux isolés, accomplis en France ou à l'étranger, et dont les résultats sont disséminés dans des recueils que l'on ne peut avoir sous la main.

Cette première partie du traité de chimie biologique contient les chapitres relatifs à l'élaboration

des matières organiques pas le règne végétal et aux transformations qui s'accomplissent dans l'économie animale, puis l'étude des matières albuminoïdes et congénères. Vient ensuite la chimie de la digestion très au complet, y compris l'étude des sucs gastrique, pancréatique et intestinal, celle de la bile et de ses dérivés. La dernière partie du volume est consacrée au sang (histologie et chimie), à ses altérations dans la maladie, au dosage de ses divers éléments et aux nouvelles méthodes d'analyse de ce liquide.

Traité élémentaire de télégraphie électrique, par E. Mercadier, répétiteur à l'École polytechnique. 1 vol. in-18 de 256 pages, avec 158 figures dans le texte. Paris, G. Masson, 1880.

Ce petit livre, tout à fait élémentaire et très exact, ne suppose chez son lecteur que des connaissances rudimentaires en physique et en chimie; il est destiné surtout aux jeunes élèves de l'administration des télégraphes. Les personnes qui ont étudié la physique et ont oublié ou qui ont négligé de se tenir au courant, y trouveront un résumé fort satisfaisant de la science électrique dans son état le plus récent et y prendront une idée juste de la télégraphie telle qu'elle est pratiquée en France à l'instant actuel.

Histoire des coléoptères de France, par le Dr Seriziat. 1 vol. in-12 de 355 pages, avec 240 figures dans le texte. Paris, Firmin-Didot, 1880.

Il n'y a pas d'insectes aussi faciles à collectionner que les coléoptères, et c'est presque toujours par les collections de coléoptères que commence le futur naturaliste; cependant les jeunes gens, les enfants qui débutent dans cette étude trouvent difficilement des livres qui puissent leur servir de guides, en France du moins; les ouvrages élémentaires d'entomologie sont rares et sont pour la plupart beaucoup trop volumineux et partant beaucoup trop chers. Celui de M. le Dr Seriziat vient combler cette lacune; les figures dont il est rempli faciliteront singulièrement la tâche des commençants, qui ont beaucoup de peine à reconnaître avec de simples descriptions les insectes qu'ils ont en main et qui n'ont pas toujours la facilité de voir d'assez près les collections des musées.

L'ouvrage est adopté par le Conseil de l'Université pour l'usage des écoles.

Dr L.

SCIENCES MÉDICALES

ANATOMIE — PHYSIOLOGIE — HYGIÈNE

Syphilis et Mariage, leçons professées à l'hôpital Saint-Louis, par Alfred Fournier professeur à la Faculté de médecine de Paris, médecin de l'hôpital Saint-Louis, membre de l'Académie de médecine. 1 vol. in-8°. Paris, G. Masson, 1880.

Dans ce volume sont réunies les conférences cliniques faites à l'hôpital Saint-Louis par M. Alfred Fournier sur la syphilis dans ses rapports avec le mariage. Cette question, la plus grave peut-être de la médecine, comporte un grand nombre de problèmes aussi délicats que difficiles, dont quelques-uns sont encore ou incertains ou controversés, auxquels se rattachent l'avenir et le bonheur de nouvelles familles et où la responsabilité du médecin se trouve gravement engagée.

Son rôle, dans cette périlleuse occurrence, est différent suivant qu'il est consulté avant ou après le mariage; de là, la division bien naturelle de cette étude en deux parties : 1° *Avant le mariage;* 2° *Après le mariage.*

Avant d'aborder le sujet de la partie qu'il intitule : *Avant le mariage*, l'éminent professeur pose en principe que, lorsqu'un client, entaché d'antécédents syphilitiques, vient requérir notre avis sur la possibilité de son mariage, c'est comme médecin que nous devons répondre; il ne s'agit que d'une question pathologique, notre devoir absolu est de ne baser notre jugement que sur des données pathologiques, *sans nous laisser influencer par d'autres considérations, quelles qu'elles soient.*

C'est en restant dans son rôle de médecin qu'il évitera de courir le risque de causer préjudice à autrui et qu'il sauvegardera et son autorité et sa dignité.

La syphilis constitue-t-elle une interdiction formelle, un obstacle absolu au mariage, ou, en d'autres termes, *avec la vérole faut-il rester garçon?*

A cette question, M. Fournier répond : Quand on a la vérole, on la guérit; et quand, à force de soins, on l'a rendue inoffensive pour les autres, comme pour soi, alors, rentré dans les conditions communes, on a le *droit moral* d'aspirer au mariage.

La vérité, selon lui, est que la vérole ne constitue qu'une *interdiction temporaire* au mariage. Après un stage de dépuration suffisante, le syphilitique devient apte au double rôle d'époux et de père de famille. Il appuie son dire sur 87 observations relatives à des sujets dûment syphilitiques, qui, n'ayant jamais rien communiqué à leur femme, ont engendré, à eux 87, un total de 156 enfants absolument sains.

Un homme qui aborde le mariage avec des antécédents syphilitiques peut devenir dangereux : 1° comme mari, pour sa femme; 2° comme père, pour ses enfants; 3° comme chef de la communauté sociale, pour les intérêts communs de sa famille. Il n'y a aucun doute sur tous ces points; aussi devra-t-il remplir certaines conditions.

Avant d'étudier ces conditions, le professeur expose, dans autant de chapitres intéressants et d'une extrême clarté, ce que lui a appris sa grande expérience sur la *contagion banale ou directe* de la syphilis du mari à la femme, sur l'étrange contagion appelée *syphilis par conception*, sur *l'hérédité paternelle*, *l'hérédité mixte* et les *avortements multiples*, sur la *syphilis héréditaire*, sur la *débilité native* des enfants et leurs aptitudes morbides, sur la désastreuse *hérédité maternelle* et enfin sur les dangers personnels du mari.

De tous ces points, il déduit, dans des pages bril-

lantes et animées, les *conditions d'admissibilité au mariage*. Il les limite à cinq principales :

1° *Absence d'accidents spécifiques actuels;*

2° *Age avancé de la diathèse*, au *minimum de trois ou quatre ans;*

3° *Certaine période d'immunité absolue*, consécutivement aux dernières manifestations spécifiques, *d'au moins dix-huit mois à deux ans;*

4° *Caractère non menaçant de la diathèse*, car il y a des syphilis graves et des syphilis bénignes; mais il faut bien se rappeler qu'il est aujourd'hui bien prouvé que la bénignité initiale d'une syphilis ne constitue en rien une garantie absolue pour l'avenir. On voit, en effet, des malades qui, n'ayant présenté au début que des accidents secondaires légers, sont affectés après dix, quinze et vingt ans, de manifestations tertiaires graves. La syphilis du cerveau et de la moelle, par exemple, semble se montrer plus souvent sur des sujets à antécédents spécifiques d'une certaine bénignité. N'est-ce point là le résultat d'un traitement insuffisamment prolongé, en raison même de la sécurité trompeuse qu'a inspirée une diathèse à manifestations légères? Ainsi donc, ici, il n'y a point de règles générales à poser, et tout reste soumis au savoir, au tact et à l'expérience du médecin;

5° *Traitement spécifique suffisant*, prolongé et préservateur. C'est la garantie la plus valable, la plus sérieuse, car d'une façon générale il amoindrit et conjure les dangers de la syphilis tant dans le présent que dans l'avenir, pour les conjoints comme pour les enfants.

Dans la seconde partie, intitulée : *Après le mariage*, le professeur examine quels sont les dangers de la nouvelle situation du syphilitique et quel est le rôle du médecin pour les conjurer ou les atténuer. Ces dangers sont de trois ordres : 1° des dangers pour le mari résultant de sa maladie; 2° des dangers de contagion pour l'épouse; 3° le danger d'hérédité pour leurs futurs enfants.

Que doit faire le médecin consulté? Tout d'abord, supprimer séance tenante les foyers de contagion s'il y en a; — couper court, par une médication d'une intensité particulière, aux accidents contagieux de la période secondaire; en un mot, aller vite et frapper fort; — faire au mari l'obligation absolue de s'abstenir de tout rapport sexuel avec sa femme, au cas où il serait affecté d'accidents syphilitiques aussi légers qu'ils soient; — lui interdire la paternité avant qu'il ne soit guéri.

Si sa femme devient grosse, malgré vos recommandations, quelle conduite tiendrez-vous? Ici, la ligne de conduite n'est plus aussi bien tracée, car tous les praticiens n'ont pas sur ce point la même opinion. — Les uns se refusent à tout traitement, tant que la syphilis ne s'est pas manifestée; les autres administrent immédiatement le mercure. MM. Ricord et Fournier sont actuellement pour l'expectative, mais sans donner pour la légitimer des raisons cliniques suffisantes.

M. Fournier sort cependant de cette expectative quand la femme saine, quoique mariée à un syphilitique, a fait coup sur coup et sans raison plusieurs fausses couches. Il la soumet au traitement spécifique comme dans le cas où elle présente des manifestations syphilitiques.

Un médecin doit-il consentir, sur la demande d'un mari, à traiter sa femme, en cachant à celle-ci la vérité sur la nature et l'origine de son mal? Oui, évidemment; mais que de difficultés comporte ce rôle! quel à-propos, quel aplomb, quelle patience, quelle habileté ne faut-il point développer pour sortir victorieux de cette lutte contre la perspicacité féminine!

Il faut voir avec quel esprit et avec quel talent d'observation l'éminent professeur a mis en lumière ce point délicat de pratique. L'expérience lui a appris que, grâce à l'égoïsme du mari et aussi très souvent pour satisfaire à une fausse honte, à un faux point d'honneur, une femme contaminée n'est que très incomplètement traitée et reste par cela même exposée à des dangers d'avenir des plus graves. Dans la plupart des cas, elle ne sera, suivant l'expression vulgaire, que *blanchie*. Aussi observe-t-on fréquemment chez elle les accidents tertiaires de la syphilis contractée dans le mariage.

Si l'épouse est suffisamment traitée, il est *possible* qu'elle n'avorte pas, qu'elle mette même au jour un enfant viable, syphilitique ou non; donc l'indication est formelle : il faut soumettre, avec les ménagements appropriés, au traitement spécifique toute femme enceinte syphilitique.

Lorsque la syphilis est entrée dans un ménage, il y a grand risque que l'enfant qui en naîtra soit entaché de syphilis, et dans ce cas il apportera avec lui des dangers de contagion, — nouveau péril qu'il faut conjurer en obtenant des parents qu'il restera au milieu d'eux et qu'il sera nourri par sa mère.

Ce point de la question a été laissé de côté par la plupart de nos auteurs classiques; M. Alfred Fournier l'a traité avec de longs détails pour en montrer toute l'importance et toutes les difficultés pratiques. Il élève ici le rôle du médecin à la hauteur d'un véritable *devoir social*. Il faut à tout prix circonvenir la vérole dans son foyer originel, de façon à l'empêcher de déverser ses ravages au dehors. En agissant ainsi, on rendra un service considérable à la prophylaxie publique.

Dans tous les cas, un enfant syphilitique doit être nourri par sa mère, même si celle-ci est saine, car, d'après la *loi d'Abraham Colles*, jamais on ne rencontre un cas d'une mère allaitant son propre enfant syphilitique et recevant de lui la syphilis. C'est ici le lieu de rappeler également qu'un enfant né sain de parents syphilitiques n'a jamais pris la syphilis en tétant sa mère.

De tous les faits exposés dans ce remarquable travail, M. Alfred Fournier a tiré toutes les déductions pratiques possibles qui doivent actuellement servir de guide aux praticiens dans l'épineuse question de la syphilis et du mariage.

La compétence de l'auteur sur cette matière est connue de tous et le livre que nous venons d'analyser tiendra une large et digne place, tant au point de vue littéraire que scientifique, auprès des publications qui ont traité le même sujet.

De nombreuses observations, notes et pièces justificatives terminent ce volume. D^r J. C.

L'École de Salerne, traduction en vers français, par CH. MEAUX SAINT-MARC, avec le texte latin, précédée d'une introduction par le D^r CH. DAREMBERG. 1 vol. in-18 jésus de 600 pages. Paris, J.-B. Baillière, 1880.

L'école de Salerne, qui jouit d'une grande célébrité vague, fut à une certaine époque du moyen âge, c'est-à-dire durant quelques siècles avant et quel

ques siècles après l'an 1000, le principal foyer d'études médicales. Elle ne possède pas d'histoire, on ne sait pas quand et comment elle prit naissance ; son éclat commença à pâlir vers le xiv[e] siècle et elle disparut tout à fait en 1811, mais depuis longtemps déjà elle n'existait plus que de nom. Il est resté de cette école un certain nombre de manuscrits épars dans les vieilles bibliothèques, auxquels on n'a pas fait grande attention, et un recueil de sentences ou aphorismes en vers latins résumant la science médicale vers le xiii[e] siècle. C'est ce recueil seulement, traduit bien souvent et réimprimé quelques centaines de fois, qui a sauvé l'antique école d'un oubli complet.

La nouvelle édition que nous en donne M. Baillière se compose du texte latin et de la traduction en vers français de M. Meaux Saint-Marc. Cette traduction, dont le mérite littéraire est discutable, est fidèle au point de vue médical. Elle est précédée d'une excellente introduction de M. Daremberg et suivie d'un commentaire non signé dont nous ne ferons pas l'éloge, car il n'est pas à la hauteur de la science et il se compose surtout d'historiettes plus ou moins intéressantes qui ont traîné partout.

Les maximes de l'école de Salerne sont un des ouvrages qui a sa place dans toutes les bibliothèques, car ces maximes ont une très grande importance au point de vue de l'histoire du progrès et des erreurs de l'humanité. Ce recueil est le résultat de la collaboration anonyme d'auteurs vivant à des époques différentes et l'on y a ajouté des versets qui sont relativement très récents, par exemple, ceux qui concernent le café, la bière et le cidre, inconnus aux vrais salernitains; mais ces interpolations altèrent peu la physionomie de l'ensemble, dans lequel se trouvent d'ailleurs bon nombre de passages en contradiction les uns avec les autres. Malgré ces contradictions, on sent que le gros de l'ouvrage a été fait par des praticiens autorisés, ayant blanchi dans le métier ; nous n'en donnerons pour preuve que le conseil de faire payer le client tandis qu'il souffre, attendu que plus tard sa reconnaissance serait très incertaine. La lecture de ce livre nous montre aussi qu'à l'époque où il a été composé la profession médicale était loin d'être aussi honorable et honorée qu'aujourd'hui, car le rôle de beaucoup de médecins ou prétendus tels était celui de simples parasites. L'enseignement de l'école de Salerne relativement aux aliments, leur valeur nutritive et leurs dangers, de même que relativement aux causes des maladies et à leur traitement, a peu de valeur ; il abonde en choses fausses et ridicules et témoigne d'une grande ignorance non seulement en physiologie, mais même en anatomie. Toutefois ces maximes erronées sont à noter, elles appartiennent à l'histoire, elles sont l'origine des mieux enracinés parmi les préjugés encore régnants. Le chapitre des propriétés thérapeutiques des plantes mérite plus d'égards ; il contient des renseignements que la science a confirmés et d'autres qui le seront probablement, mais qu'il est impossible de séparer actuellement de leur gangue d'erreurs. Très souvent les plantes y sont gratifiées de propriétés qu'elles ne possèdent en aucune façon, celle par exemple d'améliorer la vue, propriété qui est énumérée très souvent. L'un de nos étonnements, en parcourant cet ouvrage, est de voir l'importance que la saignée avait alors et l'abus que l'on en faisait. On saignait à tout propos et pour la moindre indication; la saignée était prohibée en certains mois de l'année, mais le plus léger motif faisait lever l'interdiction. En certains mois, on devait saigner le bras droit ; en d'autres, le bras gauche ou le pied; il y avait temps aussi pour saigner les veines du front et de la main, mais jamais on ne devait ouvrir celles de la langue ou de l'oreille, parce que l'homme qui subirait l'une de ces deux saignées y perdrait sa puissance virile.

Bien d'autres points frapperont l'attention du lecteur non prévenu. Ajoutons que l'exécution typographique de l'ouvrage est des plus remarquables et qu'il est enrichi de figures; la plus curieuse représente le fameux Sanctorius dans la balance où il a passé une grande partie de sa vie.

De la Sobriété. *Conseils pour vivre longtemps*, par L. Cornaro. Même éditeur, même format. 1 vol. de 234 pages, 1880.

La traduction de l'opuscule de Cornaro, par Meaux Saint-Marc également, est précédée d'un ouvrage de M. Cocchi, sur le ***Régime de Pythagore***, remanié et mis à la hauteur de la science, et suivie d'un petit traité de Lessius intitulé : ***Le Vrai Moyen de vivre plus de cent ans.*** Ces trois ouvrages se prêtent un appui mutuel, mais le dernier ne contenant rien d'important qui ne soit déjà dans les deux autres, nous n'en dirons rien. Le premier développe une thèse qui ne tardera pas à s'imposer à l'attention publique : celle des ***légumistes*** ou ***végétariens*** qui composent déjà, en Allemagne surtout, des associations assez nombreuses. La terre ne produit pas assez de bestiaux pour que tout le monde puisse se livrer à une consommation de viande aussi abondante que celle que font les populations des grandes villes, et l'état de choses actuel, tout à fait éphémère, n'est possible que parce que la plus grande partie de l'humanité, dans les campagnes, consomme si peu de viande qu'il ne lui en coûterait guère de s'en priver tout à fait. Pour peu que la population augmente encore et que les habitants des campagnes réclament l'égalité avec ceux des villes, la pénurie de viande deviendra extrême et celle-ci attteindra des prix qui en feront un article de luxe et réaliseront le fameux rationnement par la cherté dont nous avons naguère entendu parler. Il faut dix fois plus de terres pour nourrir une population qui vit de viande que pour nourrir une population qui vit de végétaux. Ce chiffre brutal étouffe la discussion et établit sans appel que les hommes sont destinés à se nourrir presque exclusivement de légumes et de fruits. Les partisans de l'alimentation végétale soutiennent que celle-ci est parfaitement suffisante. Ils n'ont pas de peine à le démontrer par l'analyse chimique des divers aliments et par l'exemple de ceux d'entre eux qui conforment absolument leur vie à leur doctrine. Ils prétendent aussi que les végétariens se portent mieux et vivent plus longtemps que les mangeurs de viande. Cela est moins certain. On leur objecte que les personnes qui se livrent à des travaux fatigants, corporels ou intellectuels, ont besoin d'une nourriture à la fois abondante, concentrée et ne fatigant pas trop l'estomac, conditions qui ne se rencontrent réunies que dans les viandes rôties. L'argument a beaucoup de force, mais il n'est peut-être pas irréfutable, car on ne voit pas pourquoi des cuisiniers habiles ne parviendraient pas à préparer, au moyen des graines légumineuses riches en azote, des aliments de facile digestion.

Le petit livre de Cornaro a une grande célébrité, qu'il mérite. Cornaro était un riche Vénitien qui avait abusé de toutes les jouissances de la vie. A trente-cinq ans, son estomac fatigué ne digérait plus et ses médecins lui assurèrent que s'il ne changeait pas totalement de régime sa mort était prochaine. Impressionné par ces discours, Cornaro se soumit à un système de sobriété très méticuleux, et au bout d'un an il était à peu près guéri de ses grosses infirmités. Il continua tout le reste de sa vie, qui dura quatre-vingt-dix-neuf ans, à manger et boire extrêmement peu d'aliments pesés et choisis. Comme il était riche, il ne se privait pas de bonnes choses et les végétariens ne peuvent le revendiquer comme un des leurs. L'originalité de Cornaro est dans la rigueur avec laquelle il observa plus de soixante ans un régime d'alimentation qui approche de l'insuffisance. Douze onces d'aliments solides : pain, viande, œufs, poisson, et quatorze onces de vin, telle était sa ration quotidienne. Une fois, à l'âge de soixante-dix-huit ans, il se décida, à la sollicitation de ses amis, à manger un peu plus, mais il fut malade longtemps de cet écart. Ayant repris ses bonnes habitudes, il conserva l'intégrité de ses facultés jusqu'à ses derniers jours et c'est à l'âge de quatre-vingt-onze ans qu'il écrivit son éloge de la sobriété. Les détails du régime exposé dans cet ouvrage sont parfaitement rationnels; Cornaro n'était rien moins qu'un fanatique. Remarquons cependant que la minime quantité d'aliments qui lui suffisait ne saurait convenir dans nos climats rigoureux et que son ordinaire devrait être chez nous accru d'un tiers environ. D. L.

SCIENCES MILITAIRES

Atlas de l'Europe militaire, dressé par E. Dubail, capitaine au 81e de ligne. Paris, J. Dumaine, 1880.

Si la connaissance de la géographie est nécessaire à tous, elle devient indispensable aux officiers et à ceux qui étudient l'histoire et en suivent la marche progressive, marquée par la transformation des nationalités, par le progrès naturel ou par des secousses accidentelles.

Nul ne peut suivre les événements historiques sans l'étude des terrains où ils se sont passés; les campagnes des armées de tous les peuples, en Europe ou dans les autres parties du monde, ne se peuvent étudier, surtout aux temps modernes, sans le secours des cartes.

La première condition essentielle à tout lecteur studieux est donc d'apprendre à lire exactement sur une carte; celles du commerce sont insuffisantes, en ce sens qu'elles n'indiquent que les grandes divisions et les points importants qu'elles comportent.

Il est impossible, même avec le tracé le plus complet des lignes de communication entre ces points divers, de se rendre compte de la nature du terrain qui les sépare, avec ses variations et les obstacles existants.

L'échelle des cartes du commerce est trop petite pour donner les détails les plus nécessaires, et celles-ci ne sauraient être que d'une très faible utilité entre les mains des officiers. Ces derniers ont, heureusement, les planches de la carte de l'état-major français qu'ils peuvent consulter, mais les reproductions sont d'un prix élevé et il faut une bibliothèque très grande pour les réunir.

Tous les autres peuples ont également des publications du même genre, aussi bien exécutées que les nôtres, notamment en Belgique, en Allemagne et en Angleterre. Il est déjà difficile, avons-nous dit, de posséder toutes celles qui concernent notre territoire national; il devient impossible d'y joindre toutes les autres.

Mais pour nous la carte ne constitue qu'une des branches de la géographie, et il est nécessaire d'y joindre une description détaillée du terrain et des renseignements statistiques complets.

Dans ces conditions, et avec ces éléments réunis, l'étude de la géographie, d'une manière pratique, devient utile et profitable aux intéressés.

Ce nous est un plaisir de rendre compte d'un ouvrage scientifique spécial dû à un officier de notre jeune armée, et pour son essai nous ne saurions lui ménager nos encouragements. Malheureusement l'Atlas dont nous avons à nous occuper ne représente guère qu'un essai trop général, n'offrant pas les ressources que nous aurions voulu y rencontrer.

Le titre d'Atlas militaire emportait avec lui l'idée d'un travail destiné spécialement aux militaires, par suite fort complet, et devant permettre d'y suivre les événements de l'histoire militaire les plus importants à connaître, afin de se rendre un compte suffisant des manœuvres stratégiques des armées combattant les unes contre les autres.

Le seul complément que nous ayons trouvé dans les cartes de cet ouvrage consiste dans les cotes des points géographiques principaux; cela est peu de chose, d'autant que la légende explicative indique les courbes à une équidistance de 100 mètres dans les contrées peu accidentées et de 400 mètres dans les autres.

Cependant c'est un progrès sensible, et nous en donnons acte à l'auteur; d'ailleurs tout travail entrepris dans le but d'élargir et de rendre plus pratique le cercle des connaissances militaires en notre pays doit être encouragé, car il a chance de profiter aux générations qui nous suivent, en les rendant plus aptes à étudier l'histoire et à en tirer des leçons utiles pour l'avenir.

Les encouragements poussent à la production et à la multiplication d'œuvres qui affirment les tendances de notre époque à s'intéresser à l'instruction générale; aujourd'hui, tout le monde devant concourir, dans la sphère où il est placé, au relèvement moral et matériel de notre pays, il est louable de mettre à la portée de chacun les éléments nécessaires pour y travailler.

On sait, malheureusement, combien les connaissances géographiques, topographiques et statistiques ont fait défaut à la plupart de nos officiers pendant la déplorable campagne de 1870-1871, en l'absence des-

quelles les plans de campagne, les services des étapes et l'établissement des points stratégiques sont devenus impossibles dans les états-majors des armées.

La tactique des nations se modifie sous l'influence des progrès de la science générale; elle peut aussi varier en raison de celle de l'ennemi, mais les principes de la stratégie sont immuables; leur application ne dépend que du moment, du terrain et de la capacité du commandement.

Le terrain est donc un des éléments du tout le plus indispensable à connaître; c'est sur les bonnes cartes que le chef dresse son plan de campagne, que l'état-major aide à l'exécution, que les opérations peuvent être suivies, que l'histoire peut être écrite et étudiée.

Ce qui prouve bien notre dire, c'est qu'il n'est pas un historien qui n'ait dû appuyer ses récits de croquis ou de cartes expliquant d'une manière plus nette la marche des événements et leurs conséquences.

Pour revenir à l'ouvrage de M. Dubail, après lui avoir donné les éloges qu'il mérite, reprochons-lui qu'il soit trop étendu comme terrain embrassé, et que les détails soient par suite sacrifiés afin de permettre une lecture possible des cartes. Pour servir aux études de commençants, ce serait suffisant, mais les atlas du commerce existant déjà peuvent rendre les premiers services; la présence des courbes et des cotes ne justifie pas une nouvelle édition et ne constitue pas un progrès suffisant à nos yeux.

Les légendes explicatives accompagnant les cartes sont trop laconiques; il est indispensable qu'un livre soit joint à l'atlas pour en compléter l'utilité, et l'auteur peut bien le produire; nous l'y engageons, et considérant sa première œuvre comme le commencement d'une série plus étendue, nous attendrons pour lui donner de nouveaux éloges l'apparition de cartes plus utiles et plus spéciales aux études militaires.

Nous lui recommandons d'une manière toute particulière l'examen et la reproduction des contrées avoisinant la Belgique et l'Allemagne au nord et à l'est, la Suisse et l'Italie à l'ouest et au sud et l'Espagne au sud-ouest.

Par le dernier traité de Berlin, après la guerre de 1870-1871, notre frontière nord et est a subi des modifications telles qu'au point de vue stratégique elle demande une étude toute spéciale; en outre, la résistance nationale examinée dans les mêmes conditions aux armées envahissantes a établi une division possible du territoire en grandes lignes de défense successives qu'il serait utile de constater géographiquement.

Depuis les travaux de notre regretté maître en géographie militaire, Théophile Lavallée, personne n'a été tenté de compléter ses ouvrages, et surtout de les modifier d'après les nouvelles conditions où se trouve placée la France; c'est là un but honorable que nous proposons à l'étude de M. Dubail, et le pays tout entier en tirerait un profit considérable.

En résumé, l'atlas de l'Europe militaire est un ouvrage important et bien exécuté; il se compose de onze cartes de la France, de l'Europe centrale, de l'Algérie, de l'Espagne, de l'Italie et de la Russie. C'est un bon commencement, mais nous regrettons que ce ne soit encore qu'un commencement.

E. d'Av.

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

Monuments ***religieux, civils et militaires du Gâtinais*** (départements du Loiret et de Saine-et-Marne) *depuis le* XI^e^ *jusqu'au* XVII^e^ *siècle,* par M. Edmond Michel. 1 vol. in-4° de 358 pages et CVII planches hors texte. Lyon, librairie générale Henri Georg; Paris, librairies Champion, Drouin et J. Baudry. — Prix : 100 fr.

On sait que, dans l'état actuel de la législation française, nos anciens monuments, derniers témoins de la vie sociale aux siècles antérieurs, et doublement précieux au point de vue de l'histoire et de l'histoire de l'art, ne sont en aucune façon protégés contre l'ignorance et l'incurie des communes. Si quelques édifices, classés parmi les « monuments historiques », sont censés échapper aux dangers d'une aliénation totale ou partielle et aux dangers plus redoutables encore des restaurations inintelligentes, des embellissements ineptes, le nombre est considérable, en France, des œuvres de moindre importance mais non moins précieuses, et qui sont abandonnées sans rémission aux jeux destructeurs des enfants, aux continuels dégâts de la superstition rurale, au coup de marteau des touristes, au badigeon, au replâtrage des fabriques et des municipalités, quand la destruction n'est pas commandée par de plus misérables intérêts.

Étant donné un pareil état de choses, nous devons savoir gré aux hommes comme M. Edmond Michel qui se dévouent, au prix d'une grande dépense de temps et de talent, à la modeste et noble tâche de conserver par la plume et par le crayon le souvenir des œuvres du passé, dans une région déterminée. Le territoire exploré par M. Edmond Michel se compose du Gâtinais français, capitale Nemours, devenu la partie sud-ouest du département actuel de Seine-et-Marne, et du Gâtinais orléanais, capitale Montargis, qui a formé la partie orientale du Loiret. Le Gâtinais renfermait les comtés de Moret, de Nemours, de Montargis, de Rochefort et le pays de Puisaye. Il faisait partie du domaine royal. Son art est celui de l'école de l'Ile-de-France, réhabilitée à si juste titre sous le nom de ***Renaissance française du*** XII^e^ ***siècle*** par le regretté Viollet-le-Duc, à qui d'ailleurs le livre est dédié.

Abbayes, églises, châteaux, hôtels de ville, hôpitaux, maisons privées offraient aux investigations d'un artiste une belle moisson, faite désormais, de constructions intéressantes et de sculptures originales qu'on s'étonne de voir survivre aux guerres étrangères, aux guerres de religion, à l'action naturelle du temps, sans compter les autres causes de ruine dont nous avons parlé plus haut.

Ensembles et détails d'architecture, fragments de décoration, objets mobiliers, plates-tombes si curieuses, ces monuments de toute sorte où se révèle avec son vif sentiment *naturiste* et sa fécondité d'invention le libre génie français, ont été dessinés d'une pointe un peu sèche mais précise et parfaitement lisible par M. Edmond Michel. Il a même apporté de rares scrupules de conscience à l'exécution de ce bel ouvrage, n'hésitant pas à donner de nouvelles planches plus parfaites lorsqu'il n'était pas satisfait des premières. ER. CH.

Inventaire des richesses d'art de la France (publication officielle). Imprimerie Plon.

Depuis de longues années, il était question de créer un inventaire général des richesses d'art de la France. Ce projet, en dehors de l'intérêt considérable qu'il présenterait pour les artistes et les érudits du monde entier, devrait avoir pour conséquence de mettre un terme aux aliénations par les municipalités et les établissements publics des objets d'art, peintures, sculptures, curiosités de toute-sorte que l'étranger, munis de capitaux considérables, venait fréquemment nous enlever. Combien, en effet, de chefs-d'œuvre de tout genre ont disparu de France, des édifices religieux et civils, sans qu'on ait pu en retrouver la trace et poursuivre les auteurs de ces ventes illicites! Proposé, en 1851, au Congrès des sociétés savantes des départements, il fut abandonné par l'Empire. Le gouvernement républicain l'a repris et l'a mis à exécution en 1875. Cette publication, dont un fascicule a paru, se compose de deux séries : l'une appliquée à l'inventaire des richesses d'art de nos collections nationales et l'autre à l'inventaire des musées départementaux et communaux, des églises, des monuments, etc., de Paris et de province. Les membres des sociétés savantes des départements ont été invités à apporter leur collaboration précieuse à cette œuvre colossale et patriotique; ils ont répondu à l'appel du ministre et les monographies rédigées par eux avec une grande compétence abondent. Le volume que nous avons sous les yeux comprend les inventaires de la bibliothèque de Versailles par MM. J. Guiffrey et Delerot, conservateurs de la bibliothèque; du musée de Châlon-sur-Saône, par MM. Destailleur, conservateur du musée, et Lucien Pati; de l'église Saint-Vincent et de l'hôpital de Châlon-sur-Saône, par ce dernier; de l'hospice et de l'église de Bellesme, par M. de Chennevières; du musée d'Orléans, par M. Eudoxe Marcille, et du musée de Montpellier, par MM. Lafenestre et Ernest Michel. Ces inventaires contiennent des renseignements précieux et des indications de documents et d'œuvres presque inconnus jusqu'ici et d'une haute valeur artistique.

La Renaissance en France, par M. LÉON PALUSTRE. 3e livraison : *l'Ile-de-France; Aisne.* A. Quantin, éditeur.

La troisième livraison de cette œuvre splendide vient de paraître. Elle est aussi, sinon plus, intéressante que les deux premières, et présente le même luxe d'illustrations et une exécution typographique et artistique non moins superbe. M. Palustre poursuit ses études sur les monuments et les œuvres d'art de cette glorieuse période qui se trouvent dans le département de l'Aisne; il nous fait connaître et nous décrit dans tous leurs détails et dans toute leur splendeur artistique, que le temps n'a point fait disparaître encore, le château de Villers-Cotterets, bâti par Jacques et Guillaume Lebreton et Philibert Delorme pour François Ier et Henri II et dont la chapelle est une œuvre méconnue de la plus puissante originalité; le château de Folembray, malheureusement complètement détruit; les ruines de Cœuvres, Anizy et les vestiges étonnants du château de la Fère-en-Tardenois, dont M. Palustre, grâce à des documents nouveaux, attribue d'une manière irréfutable la création à Jean Bullant qui avait suivi dans son exil en province son noble protecteur et ami le connétable de Montmorency. Viennent ensuite des études sur le château de Marchais, habité aujourd'hui par le prince de Monaco; sur le chœur de l'église de la Ferté-Milon, un chef-d'œuvre d'architecture; sur la statue de Marie de Bourbon qui se trouvait dans l'abbaye de Saint-Jean-des-Vignes à Soissons et qui a été transportée à Saint-Denis; sur une clôture de chapelle de l'église de Laon. Tous ces monuments ont fourni matière à M. Sadoux pour l'exécution de planches fort intéressantes; nous signalerons particulièrement une planche double reproduisant les ruines de la galerie et du pont de l'ancien château de la Fère-en-Tardenois, une eau-forte très remarquable et d'une impression très pittoresque.

Une famille de peintres alsaciens. *Les Guérin,* par M. ET. CHARAVAY. Librairie Charavay frères.

Il ne s'agit pas dans cette plaquette, comme on pourrait le croire d'après le titre, de la famille et de la personnalité intéressante de Pierre Guérin, le *doux et honnête* Guérin, qui fut membre de l'Institut et directeur de l'École de France à Rome! Point. Les Guérin dont M. Charavay a écrit la monographie sur des documents originaux sont des graveurs, dessinateurs et miniaturistes alsaciens dont la réputation n'a guère franchi les limites d'un cercle assez restreint d'amateurs et celles de leur province. Toutefois cette étude n'est point dépourvue d'intérêt et l'on y trouve quelques documents inédits qui peuvent être un jour ou l'autre de quelque utilité. Elle a été éditée avec goût et même avec un certain luxe.

Mademoiselle Constance Mayer et Prud'hon, par CHARLES GUEULLETTE, brochure in-8°. Paris, librairie A. Detaille.

De nombreux ouvrages ont été publiés sur la vie de P.-Paul Prud'hon, cet André Chénier de la peinture, aussi sympathique par son talent que par les malheurs immérités dont sa vie fut accablée.

MM. Ch. Blanc, Sensier, Eudoxe Marcille, Ch. Clément, Ed. de Goncourt ont, pour ainsi dire, épuisé ce sujet. M. Ch. Gueullette s'est surtout attaché à dégager dans son étude la personnalité de Mlle Constance Mayer, dont le talent s'était identifié d'une façon surprenante à celui de son maître. Il nous apprend que Mlle Marie-Françoise-Constance Mayer Lamartinière est née vers 1775. Son père était un employé supérieur de l'administration des douanes; elle fut élevée dans l'un de meilleurs couvents de Paris où elle fut liée d'amitié avec Mlle Prudence Fourrier, devenue plus tard la femme de Lordon, disciple et ami de Prud'hon, ce qui explique de quelle manière et

par quelle entremise elle fut en relation avec l'auteur de *Zéphyre*.

M. Ch. Gueullette rappelle la mort tragique de M. Mayer père, puis il nous énumère les différentes demeures de la célèbre artiste; il nous donne la liste des tableaux exposés par elle au Salon, le fac-similé de deux de ses lettres, pièces des plus rares. Nous détachons les lignes suivantes d'une intéressante lettre de Mme Amable Tastu citée par l'auteur : « Mlle Mayer, sans être jolie, avait une de ces figures qu'on n'oublie point. Elle était de taille moyenne, un peu forte, très brune de cheveux et de teint; ses yeux noirs étaient d'autant plus brillants qu'ils se mouillaient à la moindre émotion; la coupe de ses traits, l'expression de son visage, par un hasard singulier, rappelaient les figures de Prud'hon, ce qui a fait dire, à tort, qu'elle les avait inspirées. Ce caractère de têtes appartenait à Prud'hon bien avant qu'il connût Mlle Mayer. Il lui venait d'une statue antique qui était l'objet de sa prédilection particulière et qu'il avait beaucoup étudiee, celle du petit Faune. »

Voici des détails très circonstanciés sur la bonhomie du caractère de Prud'hon, sur son enfer conjugal, sur sa liaison avec Mlle Mayer dont on connaît la fin tragique.

Une révélation des plus importantes termine cette étude; c'est la découverte par M. Ch. Gueullette de la tombe de Prud'hon au cimetière du Père-Lachaise, tombe ignorée jusqu'à ce jour. C'est dans l'allée dite du Dragon, dans la 29e division, que M. de Boisfremont, pour remplir les dernières volontés de son ami, lui éleva une tombe où il fut réuni à celle qu'il avait tant aimée. M. de Boisfremont en avait religieusement caché l'existence à tout le monde, pour mieux se pénétrer des scrupules du grand peintre, au risque d'encourir le blâme et la calomnie.

L'étude de M. Ch. Gueullette est écrite d'une façon sobre, ferme et claire tout à la fois; il est un des plus fervents admirateurs de Prud'hon, qui sont nombreux aujourd'hui. On lui saura gré d'avoir dévoilé le secret qui entourait la tombe des *deux artistes malheureux*. Ce monument sera peut-être pour quelques-uns le but d'un sentimental pèlerinage comme la tombe d'Héloïse et d'Abélard, avec cette différence pourtant que, cette fois, le mausolée est authentique.

M. D. S.

L'Art des Jardins. *Traité général de la composition des parcs et jardins*, par Édouard André. 1 vol. gr. in-8°, avec 520 figures dans le texte et onze planches en chromolithographie tirées à part. Paris, G. Masson, éditeur.

L'Art des Jardins, par M. Édouard André, est ce qu'on peut appeler une livre pioché. Le résumé historique sur les jardins depuis l'antiquité jusqu'à nos jours est l'étude consciencieuse des livres et documents publiés sur cette matière. Depuis l'Eden, le jardin des Hespérides, ceux d'Alcinoüs et de Sémiramis, jusqu'à ceux de Tarquin le Superbe, de Lucullus, etc.; depuis les plates-bandes du verger du vieux Laerte jusqu'aux massifs taillés de Versailles, tout ce qui a rapport à l'histoire de l'horticulture est passé en revue.

Un chapitre spécial est consacré aux *jardins paysagers* qui datent d'un siècle à peine et dont les Anglais ont été les imitateurs. Ce fut une véritable révolution dirigée contre l'art rectiligne de Le Nôtre; Jean-Jacques, *l'amant de la nature*, en accentua chez nous le mouvement pacifique en inspirant la création d'Ermenonville.

Les chapitres consacres à l'esthétique, au sentiment de la nature et aux principes généraux de la composition mériteraient une étude spéciale et serrée. Nous y avons découvert de magnifiques phrases, de magnifiques fleurs de rhétorique dont nous conseillons la lecture aux orateurs des comices agricoles en quête d'orner le jardin de leur éloquence.

Nous préférons de beaucoup la seconde partie de l'œuvre de M. André ayant pout titre : *la Pratique*. C'est là que l'homme d'étude et de science se révèle tout entier, parlant avec certitude et autorité de ce qu'il connaît à fond; du moins, là, il ne se perd pas en digressions inutiles, en périphrases d'une poésie douteuse ou d'une philosophie de commande. Nous y trouvons de précieux renseignements au sujet de l'examen du terrain, du levé des plans, du tracé sur le terrain. Nous signalerons spécialement un aperçu de modèle de devis, chose délicate entre toutes, demandez-le plutôt aux petits propriétaires qui ont la rage du valonnement et des rochers artificiels.

Les notions toutes spéciales de l'auteur sont développées avec beaucoup d'habileté dans les pages relatives aux vues et percées, chemins, terrassements, eaux, rochers, plantations, gazons et fleurs d'ornement.

Le chapitre XI est intitulé : « Exemples et descriptions de parcs et de jardins classés suivant leur destination » et représente, pour ainsi dire, la synthèse du livre de M. André.

Cet intéressant volume se termine par la description des accessoires d'utilité et d'ornement.

Le mérite tout spécial de M. Édouard André est d'être non seulement un théoricien, mais aussi un pratiquant; d'être non seulement un érudit d'après les livres qu'il a compulsés, mais surtout un savant d'après ce qu'il a appris *de visu* dans les nombreux pays qu'il a parcourus tant en Europe qu'en Amérique. Attaché successivement à l'administration des promenades et plantations de la ville de Paris, à la direction du parc de Sefton à Liverpool, il comprit la nécessité d'aller étudier sur place la végétation des régions intertropicales. Il explora la Nouvelle-Grenade, l'Équateur et le Pérou, parcourut ensuite les États-Unis et, dès l'année 1866, fort des matériaux réunis par lui, il publia dans *le Correspondant* un article sur l'art des jardins dont M. A. Mangin fait le plus grand cas dans son livre sur l'*Histoire des Jardins*.

Le livre que nous venons d'analyser sommairement est donc le résultat de longues et patientes études et la réputation de l'auteur n'a rien à craindre du temps, ce grand faucheur de pelouses et de jardiniers, *qui n'épargne jamais ce qu'on a fait sans lui*.

M. D. S.

L'Art contemporain, *peintres et sculpteurs*. — Une livraison hebdomadaire in-folio colombier de deux planches. Ateliers de reproductions artistiques, 13-15, quai Voltaire. — Prix : 1 fr. 50.

Dans une grande étude sur les procédés actuels de reproduction que nous ferons paraître dans quelque temps, nous reviendrons sur les différentes méthodes mises en œuvre par M. Vidal dans les ateliers installés par M. Dalloz. Nous ne voulons ici que

rendre compte de la publication citée ci-dessus, dont l'idée est excellente et dont le succès serait complet, si l'exécution en était moins insuffisante. Il est évident que les gens du monde et les artistes auraient plaisir et intérêt à collectionner, pour un prix relativement modique, les œuvres remarquables des Salons de chaque année, — jusqu'ici *l'Art contemporain* semble se borner à cette reproduction exclusive. Mais encore faut-il que les premiers y trouvent au moins le plaisir des yeux et les autres les documents qui sont utiles à leurs études. Or prenons une des premières livraisons, le nº 27, qui contient *la Sortie de l'École*, de James Bertrand, et *la Grande Sœur*, de F.-A. Delobbe, — c'est incomparablement inférieur à une mauvaise photographie. Il faut avouer que cette livraison est une des plus mauvaises, mais nous prenons au hasard et les meilleures sont loin d'être parfaites. Le trait manque de netteté, souvent même il se perd dans un lavis pâteux et sombre; les plans disparaissent; il n'y a plus ni finesse ni vigueur; tout est plat, monotone, et, pour prendre l'inverse d'un terme à la mode dans le langage des arts, *ennuyeux*. La sévérité de cette critique n'a qu'un but: engager à mieux faire une maison riche et puissante qui n'est point, comme d'autres, poussée par la nécessité de produire et qui doit avoir à cœur de mener à bien une entreprise dont elle a eu la courageuse initiative. Les essais faits jusqu'à ce jour ont été longs et coûteux; le monde artistique doit en avoir de la reconnaissance et nous sommes heureux de l'exprimer. A côté de cette publication, les ateliers du quai Voltaire ont d'ailleurs produit d'autres ouvrages qui sont de pures merveilles et auxquels nous rendrons, en leur temps, tous les éloges qui leur sont dus. Z.

BELLES-LETTRES

ROMANS

La Maîtresse, par Jules Claretie. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Rarement Jules Claretie a été mieux inspiré. Le nouveau roman qu'il vient de faire paraitre peut compter parmi les meilleurs, parmi les plus vécus de l'écrivain : on sort de cette lecture réellement touché. C'est en même temps une œuvre très poussée et de la plus haute moralité; nous n'avons malheureusement qu'à regarder autour de nous pour nous trouver en présence des tableaux peints par le romancier: la maîtresse, les ménages désunis, les faiblesses sensuelles d'un mari sont de l'actualité.

Quelques longueurs, un abus de la description alourdissent les débuts du roman et pèsent un peu sur son développement : c'est là un défaut commun à la plupart de ceux qui veulent faire vrai et exact, les yeux se laissant charmer par les objets étudiés. Entre romanciers, on ose à peine se reprocher une pareille faute, tellement on la comprend soi-même, tellement on est exposé à la commettre souvent. Du reste, à mesure que l'intrigue se noue, l'auteur de *la Maitresse* se débarrasse peu à peu de ces premières entraves, conduit son action et lui donne une allure vive qui ne s'arrête plus qu'au dénouement.

Maurice Vauthier est une figure de commerçant artiste bien parisienne et que Claretie doit avoir amoureusement caressée; jamais écrivain n'a été plus plein de son sujet : on sent qu'il se meut dans un milieu connu, profondément observé, même jusqu'à la minutie.

Il y a des détails charmants, une science de la famille étudiée avec l'amour d'un mari et d'un père. Et que de modèles bien choisis : Remy l'Ours le moufletier, Morillot, les ouvrières Marguerite et Cécile, le père de Pauline, l'égoïste M. Mercier, Maginel, etc., etc., sans compter cette Léa Thibault, *la Maitresse!*

Nous apprenons là à connaître à fond l'étrange vie, la bizarre promiscuité du café-concert, où la chanteuse finit par devenir la maîtresse de l'avaleur de sabres, de l'Aïssaoua Biskra.

Mais parmi les scènes émouvantes dont abonde le livre, il en est une que je me donnerai le plaisir de citer presque entière. Morillot vit avec Marguerite sans l'avoir épousée; le père, riche rôtisseur de la Chapelle, ne veut pas que son fils se mésallie. Les deux amants, dépourvus de tout, ruinés par une maladie, sont à bout de ressources.

« . . . . Il rentra, un matin, à l'heure du déjeuner, les yeux allumés, presque gai, mais d'une gaieté nerveuse, fouettée et factice. Depuis qu'il lui avait lu, montré la lettre de son père, il y avait quinze jours de cela, elle ne l'avait jamais vu aussi animé. Tout en mangeant un peu de bouilli, quelques pommes de terre frites et du fromage, il dit à Marguerite :

« — Il y a du nouveau, ma pauvre fille!

« — Ah! fit-elle en le regardant d'un air effaré, comme si la minute de la sentence était venue.

« — Oui, je suis las, vois-tu, de patauger comme je fais. J'ai trouvé une place, rue des Vinaigriers, dans un petit atelier de camelotte. Ça m'humilie un peu de travailler chez des margoulins. Mais bah! ce n'est que pour un temps. Le nouveau que je t'annonce, tu dois t'en douter : je me marie!

« — Ah! tu... te... »

« Assise en face de lui, Marguerite avait laissé tomber sa fourchette d'étain et, la bouche ouverte, les yeux agrandis, elle le regardait avec l'expression hagarde de la brebis sous le couteau du boucher.

« — Oui, dit Germain. C'est résolu. Voilà trop longtemps que le père me tracasse. Il n'est pas bon de ne pas faire comme tout le monde. C'est le pont d'Avignon, le mariage. Eh bien, tant pis pour moi, je vais y passer! — Qu'est-ce que tu en dis? »

« Elle ne répondait pas; les lèvres blêmies comme celles d'une morte, elle essayait de sourire, d'approuver, avec ce coup de couteau dans le cœur.

« — Comprends bien une chose, Marguerite, je ne veux pas te chagriner; mais vivre comme nous vivons, ce n'était pas une position. Il faut que tout finisse. Et puis, pour une maîtresse, dame! tu es mûre, ma fille,

et avec ça, cette petite vérole, ce n'est pas ça qui t'a arrangée... C'est bien ton avis ? »

« Il lui disait ces choses-là tout naturellement, n'osant pourtant pas la regarder en face, et elle se demandait, l'entendant parler, s'il était fou ou s'il était ivre. Il n'était pas méchant pourtant, Morillot. Pourquoi prenait-il donc comme ça plaisir à lui tordre le cœur? Est-ce qu'elle lui avait fait quelque chose? Est-ce qu'elle s'était mal conduite? Est-ce qu'elle ne l'avait pas assez aimé?

« Elle comprit tout bien vite, d'ailleurs, lorsque Morillot ajouta qu'il épousait quelqu'un qu'il aimait. Il fallait donc le dire! Un amour nouveau, cela vous rend implacable pour l'ancien! Il s'était laissé prendre, ce Germain, aux beaux yeux de celle qu'on voulait lui donner pour fiancée, et alors...

« — Oui, ma fille, oui, j'épouse quelqu'un qui me plaît, et je crois que je serai heureux. Tu ne m'en veux pas? Je ne demande qu'une chose au sort: c'est que les années qui vont suivre soient aussi bonnes à vivre que celles que nous avons traversées ensemble...

« — Alors, Germain, tu reconnais que j'ai été une bonne fille ? »

« Elle parlait avec des efforts tragiques, comme si une angine l'eût serrée à la gorge.

« — Une bonne fille et une brave fille, dit Germain. C'est bien pourquoi je te dis tout ça. Tu me le pardonnes?

« — Qu'est-ce que tu veux que je te pardonne? Tu ne me dois rien! Je t'ai aimé, tu m'as aimée... Oh! tu m'aimais, je le sais bien, va! Je t'ai empêché de vivre heureux chez ton père; j'ai peut-être gâché ta vie... En bas comme en haut, ça arrive, ça... Maintenant tu trouves l'occasion de te raccommoder... Tu rentres chez toi, tu me laisses, tu es dans ton droit... Je dirai même que tu fais bien, mon pauvre Germain. Et je ne te souhaite qu'une chose, c'est que, bon et honnête, et franc et confiant comme tu l'es, tu trouves une femme digne de toi. Mais tu la trouveras... Ce sont les hommes qui font les femmes.

« — Ta main, Marguerite, » dit Germain très ému, gagné par l'émotion qui étouffait la brave fille, et qu'elle surmontait cependant pour parler.

« Marguerite tressaillit en mettant dans la large main vigoureuse de l'ouvrier sa main maigre tordue par l'outil. Il lui semblait que cette étreinte avait quelque chose de funèbre. Et pourtant il n'était pas mort, leur amour, puisque l'un et l'autre tressaillaient en sentant le chaud frisson de l'épiderme.

« — Ah! je t'avais bien jugée, dit Morillot. Je te demande seulement un dernier sacrifice; c'est le plus grand. »

« Elle sourit tristement, ce pâle sourire mettant un reflet doux sur son visage couturé.

« — Le plus grand est fait, dit-elle.

« — Non. Viens, viens avec moi! Je veux te montrer quelque chose.

« — Quoi donc? demanda Marguerite.

« — Quelque chose pour toi, pour te consoler. »

« Il n'y avait pas à la consoler!

« Elle croyait encore, comme tout à l'heure, à de l'égarement. Mais non, Morillot l'entraînait, la prenant par le bras, la soutenant, presque défaillante, et il la faisait monter, par les ruelles de la butte, puis par la rue Lepic, jusqu'à une petite place où il s'arrêtait, lui disant qu'il y avait par là une couturière qui ne prendrait pas très cher pour la robe de noces, et à côté, s'il y tenait, un lithographe pour *enlever* en quelques heures les lettres de faire-part. Mais à quoi bon? c'était du luxe! Et traversant la petite place où, au soleil pâle de décembre, des gamins criaient, jouant à saute-mouton, où des vieilles femmes tricotaient, chaudement couvertes, sur des bancs, avec çà et là des groupes flânant, causant, il amena Marguerite jusqu'aux marches d'un petit bâtiment qu'elle ne connaissait pas, et lui dit :

« — Entre.

« — Et où entrons-nous ? » demandait-elle hébétée.

« Il ne répondait pas; il la guidait, l'entraînant presque, jusqu'à une espèce de grand tableau encadré de bois où, sous un grillage à larges mailles, laissant voir des paperasses attachées dessous, il chercha un moment des yeux une feuille timbrée où des choses que Marguerite ne distinguait pas étaient écrites, et il lui dit, il lui cria d'une voix claire, forte, joyeuse, qui fit littéralement peur à la pauvre fille :

« — Regarde! »

« Et vraiment oui, elle regardait, mais sans comprendre. Elle se haussait légèrement pour coller ses yeux troubles sur les papiers étalés là, dans le grand cadre, et, ses prunelles suivant la direction du doigt de Morillot, qui, de l'ongle, indiquait un papier entre tous les autres, elle entrevit, elle lut, elle crut lire — là, oui, là — sous ce grillage étalé et affiché devant tous, son nom, son nom à elle, et ses prénoms, Claire-Marguerite Ducerf, accolés à celui de Morillot, de son Germain, de son amant, qui, légalement, officiellement, au grand soleil de la loi, s'engageait à devenir son mari!

« Son mari! c'était donc cela qu'il voulait dire tout à l'heure lorsqu'il lui répétait qu'il épousait une femme aimée. C'était donc pour l'éprouver qu'il la faisait ainsi passer par tant de tortures.

« — Ah! Germain... mon pauvre, mon bon, mon cher Germain, que je t'aime! »

« Elle pleurait, voulant rire, lui prenant la main, la serrant, la baisant, la mouillant de larmes, et lui, essayant d'être fort, se moquait, la grondait, lui répétait : « Mais es-tu bête donc! » et se sentait tout prêt aussi à pleurer comme pleurait Marguerite... »

Il y a également une autre scène très mouvementée, celle où l'ancien contre-maître Pascal, de retour d'Amérique, un véritable justicier, écrase Léa, son ancienne maîtresse, celle qui l'a perdu, et la menace de la faire arrêter comme voleuse en s'avouant son complice.

En somme, Jules Claretie avec *la Maîtresse* affirme une fois de plus, ce dont personne ne peut plus douter aujourd'hui, son talent et ses qualités de véritable écrivain.

L'Étang des sœurs grises, par A. Matthey (Arthur Arnould). Paris, Charpentier, 1880, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une préface adressée à Léon Cladel l'auteur expose très nettement et très simplement ses idées littéraires, et commence par déclarer que si, en politique, il a un programme, en littérature il n'en a point. Chacun voit à sa façon et chacun croit que c'est la bonne, le tout est de donner un résultat qui compte.

Arthur Arnould, en écrivant son passionnant roman *l'Étang des sœurs grises,* a, on peut le dire, prêché d'exemple; il a parlé comme il sentait, comme il voyait, et le résultat est un livre que tout le monde

voudra avoir lu, j'en prends à témoin ceux qui ont eu le plaisir de le parcourir en feuilletons dans le journal *la France* et de le lire dans le gros volume publié par Charpentier.

Je n'irai pas raconter la tragique et émouvante histoire des sœurs ennemies Denise et Honorine, préférant laisser aux lecteurs tout le plaisir de l'inattendu et les joies très réelles de l'intrigue. En même temps, le livre est écrit comme devait le faire un homme avant tout soucieux de compléter le fond par la forme et de donner à son œuvre l'indispensable complément de tout bon roman, le style.

Il y a dans le nouveau volume d'Arthur Arnould, en dehors des scènes d'un intérêt saisissant, un plaidoyer très habilement présenté en faveur de la femme mariée à un époux indigne et continuant à dépendre de lui, grâce aux dispositions de la loi telle qu'elle existe actuellement, — un argument de plus pour le divorce.

Je ne crois pas qu'il soit possible de commencer la lecture de *l'Étang des sœurs grises* sans avoir l'impérieux désir de ne quitter le livre qu'à la 531e et dernière page. L'intérêt croît de page en page, ce qui fait honneur à l'habileté du romancier et à la manière savante dont il sait suspendre l'intrigue, en ne la laissant jamais ni languir ni traîner. Nous croyons à un succès mérité et nous tenons à dire ici bien sincèrement tout le plaisir que nous a fait ce roman d'un homme de cœur et d'un excellent Parisien, dont la place est auprès de nous.

Trop jolie, par André Gérard. Paris, Plon et Cie, 1880, 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Raconter après tant d'autres les infortunes d'une jolie, d'une *trop jolie* institutrice, c'est appeler forcément la comparaison, c'est évoquer le toujours vivant souvenir du *Marquis de Villemer*, de *Jane Eyre*, etc.; cependant il y avait moyen de le faire en traitant le sujet d'une façon originale, en le présentant d'une manière neuve et moderne. M. André Gérard a su résoudre ce difficile problème : son roman est certainement un des plus délicatement jolis que je connaisse.

Du reste point de longueurs, une langue saine et émue, un style d'une correction soutenue; en voilà plus qu'il ne faut pour assurer à son infortunée *Trop jolie* le succès de charme et de fraîcheur que je lui souhaite bien sincèrement.

Le livre n'est pas long, n'ayant pas 250 pages, mais la qualité fait tout son prix; c'est une lecture amusante et douce, suave et ferme, que je me fais un devoir de conseiller non seulement aux femmes, mais aux hommes, dont le palais blasé et brûlé par les ferments à la mode a besoin d'apaisement.

La plupart des épisodes du livre, habilement choisis, gradués très heureusement, ont une saveur toute particulière et conservent un égal intérêt. André Gérard a trouvé là une note un peu ténue, mais dont le charme est incontestable, et aux éloges qu'il mérite on peut joindre des encouragements.

Le Cabinet noir de Lemberg. — L'Ilau, par Sacher Masoch. Paris, Calmann Lévy, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de l'éminent écrivain autrichien Sacher Masoch, bien que portant le même titre général, *le Legs de Caïn*, appliqué à des œuvres précédentes, renferme deux nouvelles d'un ordre tout à fait supérieur.

Le Cabinet noir de Lemberg, cette histoire de la police secrète en Autriche, est amusant comme un roman et vivant, implacable comme une chose vraie, une chose vue, sentie et soufferte. C'est une lecture qui vous prend aux entrailles et, montant peu à peu au cœur, arrive à force d'intensité et d'émotion à une espèce de suffocation. Réellement il n'est pas possible de lire de sang-froid les aventures terribles du lieutenant Dyonis Bulgarine.

L'Ilau, qui raconte la vie, les souffrances et la fin d'un juif, savant interprète du Talmud, est, dans un ordre spécial et très particulier, tout aussi empoignant, mais tout aussi réel.

Ces deux nouvelles renferment des beautés de premier rang comme descriptions et comme peintures de paysages; la vérité souffle vigoureusement à travers toutes les pages et s'impose au lecteur, quelquefois étonné de la hardiesse et de la puissance d l'écrivain. Du reste, Sacher Masoch n'a plus à être présenté, il a fait ses preuves et pris une place sérieuse parmi nos bons romanciers étrangers, nos plus originaux.

Le Dieu Ootave, par Robert Halt. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Un homme de lettres, infatué de sa personne et de ses œuvres, épouse une provinciale de Tarascon, en l'éblouissant de son nom et de son renom, finit par dévorer sa dot, causer la mort de sa belle-mère, de son beau-père et réduire sa femme au suicide.

Le livre donne de curieux détails sur la vie d'un romancier, sur ses relations avec les journalistes, les éditeurs et ses confrères; mais il est un peu long, et, comme toutes les choses trop longues, fatigant à lire. On retrouve cependant çà et là quelques-unes des qualités qui ont fait le succès de *Madame Frainex* et de *la Cure du docteur Pontalais*.

Contes bleus et noirs, par Édouard Sylvin. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Édouard Sylvin eût pu intituler plus franchement son livre *Contes noirs*, car le bleu y est bien rare; c'est la note sombre qui y domine avec une persistance voulue. Cependant la recherche de la phrase, le soin littéraire font de ces contes une série de nouvelles intéressantes à lire.

La Femme d'aujourd'hui (poésies, saynètes en vers et en prose, théâtre), par Mme Hermance Lesguillon. Paris, Ghio. 1 vol. grand in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Voici un recueil très utile pour les soirées et à la campagne; c'est une suite de charmantes pièces et de petites comédies de salon ravissantes.

Nous recommandons enfin à nos lecteurs plusieurs ouvrages de mérites divers :

Miss Snowden, roman, par Mme Alfred Montgomery, traduit de l'anglais par Gebrane. Paris, Didier et Cie, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Anecdotes parisiennes, par Louis Loire. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 2 fr.

Le Roman de la femme chrétienne, par Draigu. Paris, Ghio, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

G. T.

Henriette Grey, par Edgar Monteil. Paris, Charpentier, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume nouveau de M. Edgar Monteil fait suite à *Antoinette Margueron*, et précède de quelques mois *Madame de Féronni*, et ces trois romans, quoique distincts, forment un tout. Cela seul indique un esprit de large envergure, ou tout au moins de grande prétention. Il s'agit, en effet, de savoir, quand on prend ainsi un cadre rappelant une façon de *Comédie humaine*, si l'on sera de taille à le remplir. Or je ne crois pas que ce soit ici le cas. M. Edgar Monteil est beaucoup moins un romancier qu'un polémiste. Républicain avancé et vigoureux ennemi du cléricalisme, il écrit surtout pour émettre des opinions, soutenir des thèses, combattre les thèses contraires, et on conçoit combien cette préoccupation doit enlever de justesse à son coup d'œil et d'impartialité à ses observations. Ce n'est pas à dire qu'il n'ait une plume habile; mais il en fait trop une arme. Le romancier n'en doit faire, au plus, qu'un scalpel. Malgré de réelles qualités, *Henriette Grey* se ressent de ce défaut de tranquillité intellectuelle. Les caractères y sont tracés de parti-pris, et tout d'une pièce. Les situations y deviennent des arguments. Les dialogues s'embarrassent de dissertations religieuses et philosophiques. Cela peut faire un livre curieux, intéressant à certains points de vue, une façon de pamphlet; mais cela ne constitue pas un roman capable d'émouvoir par lui-même, uniquement par la vie de son action, la vérité de son étude, ou le charme de son style. M. Edgar Monteil nous paraît bien mieux inspiré et bien plus à sa place dans ses brochures politiques, où sa personnalité tranchante se montre à plein, désagréable aux uns, sympathique aux autres, mais en tous cas énergique et vibrante. J. R.

Un Calvaire, par Émile Richebourg. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

M. Émile Richebourg est un romancier à succès dans le rez-de-chaussée des journaux. Il fait, paraît-il, *monter le tirage*. Il n'en va pas tout à fait de même en librairie, où ses livres ne dépassent guère deux ou trois éditions. Qui a raison, le public du feuilleton, ou celui du volume ? Tous deux, je pense. Les lecteurs au jour le jour se plaisent à ces récits habilement suspendus, qui tiennent jusqu'au bout la curiosité en haleine. Les lecteurs de volumes renâclent devant ces livres véritablement dénués d'intérêt et par trop mal écrits. Une fois à la queue-leu-leu, ces *suites au prochain numéro* perdent leur attrait principal. De là le peu de succès de vente de M. Émile Richebourg. Il aurait, d'ailleurs, fort grand tort de s'en plaindre. Ne cherchant qu'à piquer la curiosité des liseurs de bas étage, il ne saurait attirer à lui les gens qui demandent à un livre d'être un livre. Il est puni par où il a péché.

Miss Eva, par Charles Deslys. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

M. Charles Deslys ne se classe pas bien nettement comme romancier. Il a plus de souci de la forme que n'en ont les simples barbouilleurs de copie à la ligne, mais il n'en a pas tout à fait assez pour passer au rang des écrivains. A coup sûr, il aurait pu faire de *Miss Eva* une grosse ratatouille, et il faut lui savoir gré d'en avoir fait un petit roman de deux cents pages, où le dialogue quand même ne tient pas toute la place. Le caractère de la jeune Américaine est d'ailleurs assez étudié, bien qu'il se développe dans une intrigue peu naturelle. Je préfère, à *Miss Eva* la nouvelle qui termine le volume, et qui est intitulée *le Souvenir de Saint-Cergues*. L'histoire, qui se passe dans le décor des Alpes, est bien menée, et on dirait que le lac de Genève lui a donné un peu de sa fraîcheur limpide. Mais un peu seulement, et ce n'est pas assez.

Soirs d'hiver, par Jocelyn Bargoin. Paris, Lemerre, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

C'est l'œuvre posthume d'un jeune homme qui promettait d'avoir du talent, et qui en montre déjà par ci par là dans les quelques esquisses que ses amis ont pieusement réunies en ce petit volume. Des contes, des tableaux, des fragments de critique littéraire, des notes sur un voyage en Espagne, tel est le bagage de Jocelyn Bargoin. Quelque pitié qu'inspire la fin prématurée de cet esprit délicat, il faut bien avouer qu'il n'y a pas là de quoi marquer une trace réelle dans l'histoire des lettres françaises. Mais on ne saurait non plus blâmer le sentiment de ceux qui ont voulu tresser à leur ami défunt cette couronne de souvenirs. Un vif amour du beau, une langue soignée, une assez remarquable émotion de conteur, montrent que cette fleur aurait pu s'épanouir avec le temps. Même, la nouvelle intitulée *le Petit Ramoneur* méritait vraiment d'être recueillie. Un portrait à l'eau-forte donne le portrait de l'auteur. Le livre est précédé d'un joli sonnet-préface de François Coppée.

Les Nuits terribles, par A. Brot. Paris, Rouff, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Brrr! monsieur Brot, quel titre noir! Et noir aussi est le roman. Voulez-vous en avoir une idée par les titres de quelques chapitres ? je prends au hasard : *le Mystère de Faubouloy, la Cour d'assises, le lac de Feu, le Breuvage qui fait parler*. Voilà des histoires à sensation, ou je ne m'y connais pas. Et les lecteurs ont la bonne mesure, qui plus est, quatre cent cinquante pages compactes d'aventures, de drames, d'enquêtes judiciaires! L'innocence persécutée, les traîtres punis, les situations à *trémolo*, on trouve là toutes les herbes de la Saint-Jean. Inutile, n'est-ce pas? de causer littérature à propos de cette grosse machine. L'auteur lui-même n'a pas eu la prétention d'*écrire* une œuvre en entassant tous ces éléments d'un bon feuilleton. Enfin, puisqu'il y a des gens qui aiment ça!

Les Amours extravagantes de la princesse Djalavann, par Quatrelles. Paris, Hetzel, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Aimez-vous la fantaisie, l'imprévu, le paradoxe, un roman qui ne ressemble pas à tous les romans ? Oui ? alors lisez les *Amours extravagantes de la princesse Djalavann*. Car ces amours ne sont pas seules extravagantes, dans ce livre. Le livre aussi, et jusqu'au titre, comme vous voyez, n'ont rien d'ordinaire. Aussi n'est-ce pas un esprit commun que celui de M. Quatrelles. Qui ne connaît les charmantes et égrillardes nouvelles qu'il a publiées dans *la Vie parisienne?* Mais ce qu'on ignorait peut-être, c'est que ce fan-

taisiste cachait un observateur. De fines analyses psychologiques, des traits de caractère, des notes fort exactes de description pittoresque, se rencontrent souvent dans ce roman de mœurs qui est parfois vrai, quoique invraisemblable. En disant qu'il neressemble à aucun autre, j'avais oublié l'humoristique conteur qui a nom Chavette. Il y a, en effet, une sorte de cousinage entre ces deux esprits. Mais c'est lointain, et l'on n'y pense point tout d'abord. Ils se ressemblent surtout en ceci, qu'ils amusent et surprennent par un tour paradoxal dans la façon de présenter les choses les plus simples. C'est ce tour qui donne au roman de M. Quatrelles, en plus d'un endroit, l'air d'une farce, d'une *scie* même, pour employer un mot de jargon qui rend bien ce que je veux dire. Mais ce n'est là qu'une apparence, et sous ces dehors, quelquefois bouffons, on trouve de la vie et de la vérité, qui charme d'autant plus qu'on s'y attendait moins. Même dénué de cet attrait, le roman de M. Quatrelles serait une lecture agréable, et il est impossible de s'ennuyer avec ce style alerte, si français, sans prétention. Cela ne constitue certes pas un livre de chevet; mais c'est un bon livre de wagon.

La Dot réglementaire, par Mme Claire de Chandeneux. Paris, Plon, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Mme Claire de Chandeneux s'est fait une spécialité d'étudier les ménages militaires, et elle y réussit assez bien. On voit qu'elle connaît son sujet et qu'elle a pratiqué les types et les mœurs dont elle parle. A coup sûr, c'est dans ce genre d'étude qu'elle donne le mieux la mesure de sa manière. Dans ses autres romans, la faiblesse du style, à la fois lâché et prétentieux, couvre mal l'invraisemblance sentimentale de l'intrigue et l'insuffisante psychologie des caractères. Mais, dès qu'il s'agit d'officiers, la psychologie devient réelle, les caractères sont, la vie apparaît. En ce sens même, le nouveau roman de Mme Claire de Chandeneux semble supérieur à ses devanciers. *La Dot réglementaire* nous mène à Auxonne, ville militaire par excellence, et nous mène bien dans le monde à part que l'auteur des *Ménages militaires* aime à peindre, et va peindre encore dans la nouvelle série inaugurée aujourd'hui sous ce titre : *les Mariages de garnison*. Ce coin de nos mœurs est curieux à fouiller, et il est fâcheux qu'il ne nous soit pas montré par un Balzac ou un Flaubert. On éprouve encore plus ce regret, en voyant le parti qu'a déjà su tirer d'un tel sujet un auteur qui n'est guère, en somme, qu'une honnête médiocrité. Contentons-nous de ce peu. Faute de grives, mangeons ce merle.

Une Faute, par Charles Legrand. Paris, Dreyfous, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

La littérature prend souvent pour point de départ une aventure réellement arrivée dans la vie. Il semble, pour le livre de M. Charles Legrand, que la vie au contraire ait voulu venir se calquer après coup sur son roman. Rien, en effet, ne ressemble plus à la donnée et à certaines situations d'*une Faute* que la récente affaire de Mlle Bière. Personne, je crois, dans la presse au jour le jour, n'a remarqué cette curieuse coïncidence. Elle eût pourtant été un grand élément de succès pour le livre. Ce succès, d'ailleurs, l'auteur de *Sans Amour* le mérite pour d'autres raisons plus sérieuses, pour le soin qu'il apporte à ses ouvrages, pour son style facile et solide tout ensemble, pour la pénétration de ses analyses et l'intérêt qu'offrent ses intrigues. Son livre est dédié à M. Hector Malot, et ne serait pas indigne des meilleurs moments de cet écrivain, qui a fait trop et trop vite en ces derniers temps, mais dont l'œuvre première tient une haute place dans le roman contemporain. M. Charles Legrand me paraît de la même école, qui est bonne pourvu qu'on ne glisse pas, comme M. Hector Malot, à la production un peu bâclée. J. R.

Les Mères ennemies, par Catulle Mendès. Paris, Dentu, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr.

Le Parnassien d'antan, le dévot aux divinités hindoues, est décidément devenu un romancier, et un romancier fécond. On retrouve d'ailleurs, dans sa prose, les qualités de style, le soin, même les raffinements qui distinguent sa poésie. Cela est écrit dans une langue précieuse, imagée, sonore, et où demeure l'habitude du rythme. Parfois, il faut en convenir, cette habitude produit des effets de fatigue pour les lecteurs qui aiment, dans le récit, des façons plus courantes, moins d'apprêt, moins de tendu. Certaines pages des *Mères ennemies*, et notamment le premier chapitre, par exemple, ont la tournure de poèmes en prose. C'est évidemment un défaut; mais on n'a pas trop le courage de le reprocher à l'auteur, en ce temps de volumes lâchés et bâclés va comme je te pousse. Je passe donc condamnation sur cet excessif souci de la forme. Toutefois il serait préférable que ce souci se traduisît sans tant d'efforts et tant de maniéré, et surtout sans un aussi grand abus de procédés. On sent trop souvent que M. Catulle Mendès coule sa pensée dans ce que Gautier appelait des *moules à gaufres*. Quant au fond même des *Mères ennemies*, il est juste de reconnaître qu'il est fort intéressant. Les personnages, un peu bien romantiques, s'agitent dans des péripéties souvent invraisemblables, et ont des caractères poussés à l'outrance. Mais ces caractères émeuvent et ces péripéties empoignent. Au reste, M. Catulle Mendès a une excuse à son intrigue mélodramatique : c'est l'époque et le lieu même où se passe son roman. Il s'agit d'un épisode du démembrement de la Pologne, à la fin du règne de Catherine II. On voit tout ce qu'un pareil sujet peut offrir de tragédie et même d'épopée. Somme toute, ce roman, du genre historique, ne saurait manquer d'avoir du succès. Il est à la fois curieux pour les lettrés, et passionnant pour le gros public. J. R.

L'Ile providentielle, par MM. Reade et Boucicault, traduit de l'anglais par M. L. Bochet. Hachette.

Comme l'indique le titre, cette œuvre est une variante de *Robinson Crusoé,* mais variante des plus ingénieuses, avec des incidents tout à fait nouveaux. Cette fois il y a deux naufragés dans l'île inédite et déserte; un jeune homme condamné à la déportation pour un faux dont il est innocent, et une jeune miss qui, par une coïncidence *providentielle,* est la fiancée du véritable auteur de ce faux. Tout ce qu'une pareille situation pourrait offrir de scabreux est esquivé avec une dextérité singulière, et la mère la plus scrupuleuse peut permettre la lecture de ce joli roman à sa fille sans crainte aucune, y compris celle de l'en-

nuyer. Après bien des péripéties, bien des services rendus de part et d'autre, l'amour se met bon gré, mal gré, de la partie. La situation, qui devenait des plus tendues, se dénoue heureusement par l'arrivée d'un steamer libérateur. Finalement, le vrai coupable est démasqué; et la jeune fille, libre de tout engagement, peut faire le bonheur de son ancien compagnon d'infortune. Un tel ouvrage, dont les auteurs n'ont pas craint de parler de Dieu, de l'idée du devoir, repose et console des tristes excès du matérialisme et du naturalisme. *L'Ile providentielle* a pris une place honorable dans la collection des meilleurs romans étrangers traduits en français que publient MM. Hachette, et qui comprend déjà les œuvres de Dickens, de Bulwer, de Thackeray, de miss Braddow, etc.

B. E.

Récits d'un humoriste, adaptés de l'anglais par William Hugues. Paris, Hennuyer, 1880. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur américain de ce livre, J. Habberton, n'est pas de l'école de Mark Twain. Son *humour* n'a rien du mordant et de l'amer qui caractérisent l'auteur du *Mauvais Petit Garçon*. C'est au contraire un *humour* anodin, même un peu douceâtre. Néanmoins cette pointe d'originalité suffit pour donner à ces nouvelles, écrites en vue des familles, le ragoût que n'ont pas d'ordinaire ces espèces de productions. On trouve là, d'ailleurs, l'abondance de détails, de menus faits, de tics que tout bon conteur anglais ou américain emprunte à Dickens. Cette abondance, si riche et si variée chez le grand romancier, est souvent ennuyeuse chez ses imitateurs. Aussi M. William Hugues a-t-il eu raison de tailler et de rogner dans le papotage de l'auteur américain. Le livre y gagne en légèreté et en intérêt. Tel quel, il offre une lecture agréable, et il faut savoir gré à l'éditeur, M. Hennuyer, du soin qu'il prend de composer autrement qu'avec des œuvres insipides sa *Bibliothèque du Magasin des demoiselles*.

J. R.

Fusains et eaux-fortes, par Théophile Gautier. Paris, Charpentier. 1 vol. in-18.

Les morts vont vite, dit la ballade. L'oubli vient plus vite encore. Ce pauvre cher grand artiste, ce merveilleux poète et écrivain, l'auteur des *Jeune-France* et du *Roman de la momie,* semble faire un stage en ce moment à la porte de la postérité, au milieu des scandales littéraires de ses grossiers successeurs, ou de ceux qui se disent tels. Ce volume est une suite d'articles et d'études artistiques, fantaisies et souvenirs de tout genre réimprimés en ordre chronologique, tels qu'ils sont sortis de la plume de leur auteur.

Ces exquises miscellanées n'auront pas certainement cinquante éditions, la délicatesse ne convient pas à la foule; mais tous les admirateurs de Gautier les rangeront dans ses œuvres complètes à côté des chefs-d'œuvre du grand écrivain humoriste.

Néridah, par Wilfrid de Fonvielle. Paris, Hachette et Cie. 2 vol. in-12.

La Bibliothèque rose vient de s'enrichir de deux volumes qui plairont fort à ceux qui aiment les histoires extraordinaires. Il est fort question, en effet, de magie, de spiritisme, de somnambulisme dans cette œuvre qui se recommande par de bonnes qualités de style et d'intéressants détails. L'action se déroule presque tout entière dans le Rutlandshire, et l'auteur en profite pour nous donner de précieux renseignements sur ce comté, le plus petit de toute l'Angleterre, à tel point qu'un bon marcheur peut en faire le tour dans une journée. *Néridah* est un roman qui se rattache par beaucoup de côtés à l'œuvre scientifique de M. de Fonvielle. Il est en outre — ce qui ne gâte rien — illustré de quarante vignettes dessinées par Sahib.

Synneuve Solbacken, par Biœrnson. Paris, Tolmer. 1 vol. in-8°.

Si nous devons savoir gré de leur utile et modeste besogne aux traducteurs en général, même à ceux qui, après cent autres, s'attellent aux Odes d'Horace ou à l'Iliade d'Homère, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à MM. Frédéric Bœtzmann et Alphonse Pagès qui nous font connaître aujourd'hui l'œuvre de début de Biœrnson, le poète et romancier norvegien! C'est à eux, en effet, que revient la gloire d'avoir traduit pour la première fois dans notre langue une pastorale populaire partout peut-être, excepté dans notre pays. *Synneuve Solbacken* est l'histoire simple et touchante des amours de deux enfants, histoire qui se déroule dans un monde écarté, au milieu d'un peuple naïf et vigoureux, dont la vie contemplative est empreinte d'une incontestable noblesse. Ajoutons que ce volume, édité par la maison Tolmer, a fort bonne figure, et qu'il est agrémenté d'illustrations bien en harmonie avec la poésie du texte.

Express-Nouvelles, par Georges Nazim. Paris, Maurice Dreyfous. 1 vol. in-16. — Prix : 4 fr.

Très coquet petit ouvrage, illustré par Félix Régamey de plus de 22 dessins originaux. Ces nouvelles de Georges Nazim sont fugitives comme un train qui passe. Elles signalent de petits coins de vie réelle, mais on sent trop les boutades d'un étudiant qui connaît la vie davantage par les brasseries que par le monde véritable.

O. V.

POÉSIE

Jeanne, poème, par M. Jules Breton. 1 vol. Chez Charpentier, éditeur.

Si la peinture, comme on l'a dit, est une poésie muette, un peintre, sans trop d'effort, peut faire aussi de la peinture parlante, devenir un poète véritable: il n'a qu'à changer d'outil, remplacer le pinceau par la plume, le chant des couleurs par celui des mots, les merveilles de la palette par le magique écrin des rimes. C'est affaire de métier, pure question de forme. M. Jules Breton nous en fournit la preuve éclatante. Bien mieux, il s'est montré, cette année, poète et peintre à la fois : il a rimé un poème et brossé une toile, publié *Jeanne* et exposé *le Repos du soir.*

Je dirai un mot de la toile qui me conduira au poème. C'est une des rares belles œuvres du Salon, une page concentrée et recueillie dont on garde la mémoire, une de ces créations puissantes où la nature

surprise semble avoir laissé quelque chose de son âme. Cette longue bande de sarcleuses en capuchon violet, vaguement mourantes dans le clair-obscur d'un crépuscule du soir, avec ces trois robustes filles du premier plan, l'une accroupie près d'un feu d'herbes, l'autre allongée dans ce galbe charmant que prennent les repos, tandis que la troisième se hausse de toute sa taille et s'étire sur le ciel du couchant dans la lassitude de la journée finie, composent un ensemble qu'eût admiré François Millet, un tableau digne de l'artiste hors ligne qui a signé *la Bénédiction des blés*.

Sarcleuses allongeant vos ombres opalines
Sur les blés où le soir met des joyaux tremblants,
O filles qui traînez encor vos genoux lents,
Qui retenez l'azur dans vos plis, l'astre énorme
D'un trait de feu sublime agrandit votre forme,
Sur vos fronts, dans sa gloire, il rayonne, vermeil :
Filles, prosternez-vous, adorez le Soleil !

Ces vers me ramènent directement à *Jeanne*, au poème d'où ils sont extraits. Le sujet en est très simple. Jeanne est une enfant trouvée qu'Angèle la bonne vieille grand'mère a retirée de l'hospice et donnée pour compagne à Bruno, orphelin lui-même et fils unique d'humbles fermiers de l'Artois. Les deux enfants grandissent sous le même chaume, se plaisent aux mêmes jeux, partagent les mêmes travaux. Les années courent, Jeanne devient une brune superbe, ardente, sauvage; Bruno, un beau gars, robuste, vaillant. Troubles secrets, rougeurs subites, naïfs aveux, voici l'amour; amour à la fois vertueux et passionné, délicat à suivre et à peindre à travers les mille occasions tentantes qui naissent chaque jour de cette vie de nature que mènent les deux amants. L'intérêt, languissant au début — *in medias res, auditorem rapit*, a dit Horace, — ne tarde pas à prendre de la vigueur et même à s'accentuer jusqu'à devenir dramatique, témoin la scène de l'Étang où Jeanne surprise par Thomas, paysan sournois, luxurieux et jaloux, le frappe de sa faucille en plein visage et fait jaillir un flot de sang sur une des pages les plus émouvantes de ce poème rustique.

L'action se passe en Artois, aux environs de Courrières, le pays du peintre. Elle se déroule au milieu de paysages opulents, de travaux champêtres, de fêtes locales où les aspects changeants des terrains et du ciel, les mœurs et les usages des habitants sont étudiés avec cette intensité d'observation et reproduits avec cette exactitude de rendu qui sont la marque distinctive de l'art contemporain : silhouettes de laboureurs dressées sur la plaine aux temps gris des semailles; fauchage bruyant des foins dans l'air embaumé des fleurs de juin; rentrée des moissons par les brumes dorées des beaux soirs d'août. C'est la peinture large et saine de cette vie des champs, si active et si variée dans son apparente monotonie.

A chaque pas, on se trouve arrêté et retardé par quelque scène rustique qui tire son imprévu et sa nouveauté de la simplicité même avec laquelle elle est amenée et de la franchise avec laquelle elle est décrite. On reconnaît de suite l'œil exercé du peintre, sa sûreté de main à poser un ton juste, une couleur, une lumière : « le carmin » des chardons; « le vermillon » des coquelicots; les cuivres « ont une une étoile d'or dans leur miroitement ». Le livre est plein de ces trouvailles, de ces notes picturales qui étonnent par leur précision et marquent les moindres croquis de M. Jules Breton d'une touche vive et personnelle. Qui ne se rappelle, par exemple, ces petits jardins campagnards, si frais, si poétiques dans leur cadre d'épines blanches, avec leurs touffes de noisetiers, leurs carrés de légumes, leurs plates-bandes bordées de buis, où croissent les lavandes, les œillets rouges et les résédas :

Qui n'aime ces jardins des humbles dont les haies
Sont de neige au printemps, puis s'empourprent de baies
Que visite le merle à l'arrière-saison.....
Où des touffes de buis d'âge immémorial
Répandent leur parfum austère et cordial.....
Jardinets mesurant à peine quelques ares,
Mais si pleins de verdeurs et de destructions
Qu'on y suivrait le fil des générations ....
Où, vers le banc verdi, les bons vieillards tremblants
Viennent, sur leur béquille appuyant leurs pas lents
Et gardant la gaieté, — car leur âme presbyte
Voit mieux les beaux lointains que la lumière habite, —
D'un regard déjà lourd de l'éternel sommeil
Tout doucement sourire à leur dernier soleil !

M. Jules Breton interprète librement la nature; il ne la copie pas servilement. Chez lui, l'expression se dégage toujours de la forme, et la vérité s'y revêt d'idéal. Ses figures, bien qu'indiquées dans le goût moderne, demeurent comme empreintes de je ne sais quelle grâce antique. Voyez plutôt le portrait suivant : Bruno, la tête pressée d'un bandeau qui recouvre une blessure, s'est assoupi sur un banc du jardin. Jeanne, penchée sur son amant, le regarde dormir.

Oui, Bruno qu'assoupit sa faiblesse, sommeille,
La tête renversée aux barreaux de la treille,
Où la vigne serpente en festons onduleux.
Inconsciente ivresse, il frémit. Ses yeux bleus
Que Jeanne entrevoit sous leur paupière mi-close
Luisent au doux reflet errant qui les arrose.
Quelques rayons filtrés par le mourant rideau
Plongent leurs feux tremblants sur le gars. Le bandeau
Couronnant de blancheur sa face hâve et pâle,
Que le grand air des champs ne teint plus de son hâle,
Répand sur son visage un mystère touchant.
Du pampre printanier un bourgeon se penchant
Mêle au bandeau d'où sort sa chevelure blonde
Un caprice léger de verdeur vagabonde,
Sa bouche est entr'ouverte à l'air pur. Un duvet
Inégal, souple et fin, l'ombrage et la revêt
D'un charme de jeunesse et de grâce virile;
Sa lèvre garde encore une rougeur fébrile
Que tempère un reflet adorable d'azur.
Doucement il repose, et l'émail blanc et pur
De ses dents fraîches brille, et son haleine est libre.

N'est-ce pas que voilà un morceau admirable, et que la muse du peintre n'a pas trop à rougir de celle du poète ?

Ce livre de trois cents pages, tout rempli de beaux vers et où l'abondance des tableaux sentis et puissamment rendus témoigne d'une merveilleuse fécondité, peut cependant paraître critiquable au point de vue de la composition. J'ai dit plus haut que Jeanne est une enfant trouvée. Elle est aussi d'origine hindoue, née au bord du Gange et conduite en France où sa mère l'abandonne. Cette fille étrange, sorte de bohémienne fantasque, capricieuse, à la peau bistrée, aux lèvres rouges, à la prunelle ardente, est en opposition violente avec la nature qui l'entoure et sa présence en plein pays d'Artois étonne comme une fleur de cactus rencontrée par hasard au milieu d'un champ de seigle. Parfois on surprend Jeanne assise au pied des meules, les yeux noyés, et, comme la

Mignon de Gœthe, regrettant la patrie absente. Elle évoque l'Inde, ses forêts, ses éléphants, ses pagodes, son fleuve étoilé de lotus, et ses rêves emportent les lecteurs bien loin des plaines de Vimy et de la petite ferme où le gars Bruno l'attend dans ses habits de campagnard. L'antithèse, le contraste, la couleur ont séduit le peintre, qui l'a emporté sur le poète. Pour ma part, et sans aller si loin, à la place de cette figure étrangère et bizarre, j'eusse préféré tout simplement quelque brave fille du pays, poussée comme Bruno en franche terre gauloise. Je sais bien que certains effets d'une saveur âcre et capiteuse auraient été perdus, mais le poème y aurait gagné comme ensemble, l'action comme unité, sinon comme intérêt. Cela dit, *Jeanne* n'en demeure pas moins une œuvre forte, loyale, consciencieuse, d'une accentuation très personnelle et dont on ne saurait trop recommander la lecture. Il ne serait pas étonnant, du reste, de voir le grand public qui jusqu'ici n'a guère mordu à la poésie y prendre goût présentée sous la couleur d'un conte, d'un roman, d'une nouvelle. Le succès relatif de certains poèmes récents, de *Miette et Noré* de M. Jean Aicard, par exemple, tendrait à le faire croire. Si des ouvrages de cette valeur artistique et morale parvenaient à intéresser les foules et à faire naître chez elles le sentiment du beau, ce serait tout à la fois un grand bien pour le pays et un grand honneur pour les poètes.

Les Heures de soleil, poésie, deuxième, troisième et quatrième époque, 1854-1879, par M. Jules Bailly, de la Société philotechnique. 1 vol. Chez Ghio, éditeur. Paris, 1880.

Rien de bien personnel ni de bien saillant à noter dans ce volume de quatre cents pages, serré, feuillu, touffu, où l'antique confine au moderne, Athènes à Paris, le nouveau monde à la vieille Europe, et d'où se dégage une vague odeur archaïque et surannée qui est loin toutefois d'être sans charme. On y trouve des dialogues entre « le Poète et la Muse », entre « les Classiques et les Romantiques », des contes sceptiques et cavaliers qui font songer à je ne sais quel Musset de province. La pièce qui clôt le recueil et qui a pour titre *la Maison noire* est belle de facture et vraie de sentiment. Comme elle est d'une date récente, on peut croire que le prochain volume de M. Jules Bailly sera un progrès sur le premier. C. F.

La Cigale *au cercle des Arts libéraux*, par M. Emmanuel Ducros. Dessins de MM. Alexandre Cabanel, A. Cot, Jean-Paul Laurens, Marius Michel, etc. 1 vol. Paris, chez Lemerre, éditeur.

On n'a peut être pas oublié l'exposition de peinture et de sculpture ouverte cet hiver, au *cercle des Arts libéraux*, par un groupe d'artistes du Midi, sous le patronage de la société littéraire *la Cigale*. Un jeune poète méridional, M. Emmanuel Ducros, a voulu faire en petit, pour ce salon restreint mais choisi, ce que M. A.-G. Dumas avait fait en grand pour le Salon de 1879, une sorte de catalogue illustré où sont reproduits directement par les artistes eux-mêmes, et d'après leurs propres œuvres, les statues ou les tableaux marquants de cette exposition. En regard de chaque croquis — eau-forte ou crayon — se trouve une pièce de vers plus ou moins brève, d'une tournure généralement agréable et parfois marquée d'un trait heureux. Chacun de ces petits poèmes évoque le marbre ou la toile, en pénètre le sens, en dégage l'idée et jette sa grâce et son coloris sur la nudité toujours un peu sèche du dessin. Parmi les planches qui nous ont particulièrement frappé, citons le *Mirabeau*, de M. Truphème, qui vient d'être érigé sur une des promenades d'Aix ; *la Baigneuse*, de M. A. Cot, une anadyomène assise dans une pose des plus heureuses ; *la Justice de saint Louis*, de M. Alexandre Cabanel, très belle de style et de caractère ; *un Portrait d'enfant*, par M. Jean-Paul Laurens, et *la Liseuse*, de M. Gabriel Ferrier, d'un charme exquis et pénétrant. On rêve du printemps devant *les Cerisiers en fleurs*, de M. Eugène Baudouin ; mais nous n'avons pas retrouvé dans l'eau-forte de M. Marius Michel l'impression de poésie douloureuse que nous avait laissée son remarquable tableau, *la Petite qui tousse*.

Ce charmant recueil, édité par Lemerre avec un soin tout particulier, est dédié à M. Francis Pittié, — poète et soldat, — qui représente si dignement à la Présidence l'armée nationale et la littérature.

Poèmes de Paris, *Parisiennes. Tableaux et paysages parisiens*, par M. Albert Mérat. 1 vol. Paris, chez Lemerre, éditeur.

Le nom de M. Albert Mérat n'est plus à faire connaître. *Les Chimères* et *les Villes de marbre*, couronnées par l'Académie, *l'Idole*, *Au fil de l'eau*, *l'Adieu*, *les Souvenirs* l'ont depuis longtemps placé au rang des poètes les plus en vue de l'époque actuelle. Le nouveau recueil qu'il vient de faire paraître ne peut qu'ajouter à sa réputation. C'est toujours la même jeunesse, la même originalité d'impression, avec cette égale simplicité de rendu sous laquelle se dérobe et se cache l'art le plus exquis et le plus raffiné. Ces *Poèmes de Paris*, d'une distinction et d'un goût si rares, ont leur place marquée sur la table de tout vrai salon. Pour une Parisienne, et par ces jours de renouveau, nous ne savons pas de livre plus charmant à feuilleter au courant des allées rajeunies du Bois, sous les marronniers roucouleurs du Luxembourg ou des Tuileries. Nous devons forcément ici nous montrer sobre de citations; par exception, toutefois, et tant nous sommes désireux de faire partager aux amis des lettres le plaisir délicat que ces cent vingt pages de vers nous ont fait éprouver, nous détacherons du volume la pièce suivante, que M. Albert Mérat a dédiée au poète Léon Valade :

EN SOIREE

Dans la pièce petite avec peine agrandie,
Pendant que l'on jouait hier la comédie
Et qu'un docteur en droit ondoyant et divers
Faisait au docteur Faust dire ses propres vers,
Je regardais (le monde a des heures clémentes)
A quelques pas de moi deux épaules charmantes,
De trente ans, l'âge habile à se décolleter,
Que dans un vers durable on eût voulu sculpter,
Et sans voir la figure évidemment divine,
Je lisais sa beauté comme un mot qu'on devine
A la blancheur, à l'or des cheveux sur le cou,
A la robe tombante, hélas! à rendre fou,
A cette odeur d'amour dangereuse aux plus sages,
Qui légère, la nuit, s'élève des corsages.
Je rêvais, quand parut, ô quinze ans inouïs!
Auprès de ce blé mûr la pâleur du maïs,
Une blonde, une enfant étrange, Marguerite,
Ayant son âme vierge en ses grands yeux écrite.

Dont la robe montante et toute blanche aussi
Était d'une blancheur différente, et voici
(Tant des deux blonds exquis l'antithèse était vive!)
Que je sentis aller mon cœur à la dérive,
Et mon rêve tremblant de faire un choix peu sûr
N'osa pas préférer le maïs au blé mûr.

Les Pervenches, par M. Georges Gourdon. Édition elzévirienne avec lettres, en-tête et culs-de-lampes, style Renaissance. 1 vol. Paris, chez Louis Bouton, libraire-éditeur, 1, rue de Crébillon.

Ce bouquet bleu de pervenches poétiques est adressé à M. Sully-Prudhomme. Si les pervenches naturelles n'étaient inodores, je pourrais m'avancer à dire que le parfum de celles-ci a dû particulièrement plaire au poète des *Solitudes.* Mais, à défaut de parfum, il en a du moins goûté la fraîcheur printanière et naïve, le dessin tendre et délicat. Ces pièces légères, faites d'impressions d'enfance, religieuses dans le sens élevé du mot, qu'échauffe le sentiment de la famille et où passent les subites rougeurs des amours chastes et inavouées, rentrent bien en effet dans le cadre de celui que M. Georges Gourdon appelle « son maître », titre qui, pour le dire en passant, ne nous paraît avoir rien d'excessif. C'est bien, toute proportion gardée, la même note apaisée, doucement émue, lentement et sûrement pénétrante; qu'on lise, par exemple, *Date lilia :*

Il est des femmes que l'on aime
Dès le premier jour qu'on les voit,
. . . .
Leur mère les avait conçues
Sans tache, dans un saint amour;
Elles transmettent à leur tour
Les blancheurs qu'elles ont reçues.
. . . .

Je reprocherai toutefois à M. Georges Gourdon de se montrer par trop peu soucieux de la rime et de ne pas se méfier assez des réminiscences : *grand,* par exemple, ne rimera jamais avec *souriant,* pas plus que *pierre* avec *chimère,* et les strophes *à Yvonne* ont le tort de rappeler le sonnet d'Arvers. Mais, à tout prendre, ce petit recueil est d'un poète. Il est sincère, consciencieux, et l'on y rencontre plus d'une strophe où court le frisson d'une âme qui souffre.

Deuils et Joies, poésies, par M. Oscar Coomans. 1 vol. Paris, chez Jouaust, librairie des Bibliophiles.

Il y a des livres que l'on ne sait, en vérité, par quel bout prendre, qui n'offrent pas la moindre saillie où accrocher la plume et dont le titre même demeure une énigme. *Deuils et Joies :* pourquoi? qui le dira? Pour notre part, nous n'y avons trouvé que de l'ennui. Forme et fond, tout est pauvre dans ce volume de luxe où Rabelais se trouve pris à partie comme un vulgaire polisson et traité sans raison ni rime; c'est « un fou licencieux, baroque, etc., » et son œuvre, de dégoût,

Soulève aujourd'hui tous les cœurs.

Voyez-vous cela ? Toutefois l'auteur veut bien reconnaître que

Le brave curé de Meudon
N'était pas méchant diable au fond.

M. Oscar Coomans est vraiment bien bon, et voilà un portrait de Rabelais qui manquait à la galerie.

La Cigale. — 1 vol. Paris, librairie Sandoz et Fischbacher. G. Fischbacher, éditeur, 33, rue de Seine.

De tous les peuples dont se compose la grande patrie française, les hommes du Midi sont peut-être ceux qui ont conservé et conserveront le plus longtemps leur caractère distinctif et leur marque d'origine. Où qu'ils aillent, ils emportent dans leur tête chaude et brune un gai rayon du soleil de la Provence. Actifs, brillants, sonores, recherchant le bruit, l'éclat, la gloire, leur groupe fortement constitué vibre et rayonne dans Paris et met comme un éclair au front de la France. Sous le nom de *la Cigale* et sous la double présidence de MM. Henri de Bornier, pour la partie littéraire, et Alexandre Cabanel, pour la partie artistique, ils ont fondé, comme on sait, une association destinée à servir de trait d'union entre eux et le pays natal et décidé, en outre, la publication d'un volume où littérateurs, peintres et musiciens ont apporté leur tribut. Les poètes bien connus qui s'appellent Jean Aicard, Paul Arène, Joseph Autran, Henri de Bornier, Antoine Cros, Ernest Lavigne, Charles Lomon, général Pittié, Antony Valabrègue, etc., défilent les premiers et jonchent le seuil de ce volume des fleurs les plus neuves et les plus choisies de leur corbeille poétique; puis viennent les prosateurs, Alphonse Daudet, Ferdinand Fabre, Louis Figuier, Henri de La Madelène, Léon Cladel, etc., avec des contes, des nouvelles, des impressions pénétrantes et locales. Les félibres Mistral, Théodore Aubanel, Louis-Xavier de Ricard, Félix Gras, Maurice Faure y font revivre la langue énamourée des troubadours; et les musiciens Oscar Comettant, Jules Blachier, Ed. Paladilhe, Émile Artaud, Léopold Dauphin, etc., y font résonner leurs pastorales et leurs mélodies champêtres.

Ce magnifique volume, de près de cinq cents pages, sorti des presses de l'imprimerie A. Quantin et édité par G. Fischbacher, est en outre illustré d'une douzaine de superbes gravures signées Jean-Paul Laurens, Cabanel, E. Villa, Eugène Baudouin, etc., qui donnent à cette anthologie méridionale une valeur artistique de premier ordre.

C. F.

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

Dix Ans de l'histoire d'Angleterre, par Louis Blanc. Vol. I à VIII. Calmann Lévy.

Pendant dix ans, M. Louis Blanc, toujours préoccupé de sa réformation sociale, a consigné ses impressions sur l'Angleterre dans des lettres écrites jour par jour que le journal *le Temps* a publiées et que M. Calmann Lévy rassemble en seconde édition. Ces pages ont été tracées au courant de la plume sous l'inspiration du moment; c'est ce qui en fait l'attrait, l'animation et la curiosité. L'auteur ne s'est pas mis en garde contre ses lecteurs. Ce sont eux qui ont le profit de son observation loyale et de sa sincérité. Ce panorama de l'Angleterre étudiée sans parti-pris est fort intéressant et fort instructif.

Que de contrastes offre en effet le spectacle des choses et des hommes en ce pays tel que M. Louis Blanc le fait passer sous nos yeux dans ces huit premiers volumes que nous venons de relire attentivement! Il est monarchie par la forme, république par le fond. L'amour de la liberté s'y contrebalance de l'asservissement au despotisme de l'opinion publique. On y respecte les droits de la dignité humaine et l'on s'assujettit aux préséances aristocratiques. Partout on y rend hommage au mérite et l'on y professe le culte des titres. L'Angleterre méprise la pauvreté et cependant est charitable. Tantôt elle ouvre à l'orgueil individuel une carrière sans bornes, tantôt elle l'abaisse sous le niveau d'une hiérarchie artificielle. Elle ne produit point d'artistes et nulle part les artistes ne sont ni plus choyés ni plus payés. Ce pays montre enfin au monde, comme résultat de ses institutions sociales, l'extrême misère côte à côte avec l'extrême opulence, l'homme lié au cadavre, la mort dans la vie. Quel peuple poussa jamais plus efficacement au progrès et quel peuple craignit jamais davantage de s'écarter des usages reçus, de manquer au respect des traditions? Les Anglais sont humains; ils ont même fait des lois pour la protection des animaux, mais leur plus grand plaisir est le plus cruel des plaisirs : la chasse. Hommes d'affaires, des goûts bucoliques se marient chez eux aux habitudes de comptoir. Adonnés au commerce, ils aiment la nature, la campagne, les fleurs; à leurs yeux, le temps est de l'argent, *time is money*. Ce qui n'empêche pas tel et tel négociant d'avoir son bureau dans la cité de Londres, sa maison à Brighton et de parcourir chaque jour en chemin de fer 52 milles pour se rendre de sa maison à son bureau, puis 52 milles pour revenir de son bureau à sa maison. La pudeur du langage est poussée en Angleterre jusqu'à l'affectation; mais dans tel port de mer très fréquenté on voit des hommes se baigner tout nus à quelques cent pas des dames qui ne pensent pas devoir se déranger pour si peu. Un étranger est tout d'abord frappé de ce que les Anglais ont de froid, de réservé; qu'il assiste à un de leurs meetings, il s'étonne de la violence de leur enthousiasme ou de l'emportement de leurs colères. Les Anglais sont graves, dit-on ; cependant, lorsqu'on a été témoin du prodigieux débordement de gaieté qui caractérise le retour des courses d'Epsom, il n'y plus à parler de la descente de la Courtille et quand on voit à quels irrésistibles, inextinguibles et sempiternels éclats de rire donnent lieu chacun des mille soufflets, chacun des mille coups de pied dont se composent les pantomimes de Christmas, on se demande si la gravité anglaise n'est pas une mystification.

Tous ces désaccords s'expliquent pourtant et il est facile de trouver un accommodement à toutes ces divergences. En réalité, il n'y a rien d'inconciliable entre une république aristocratique et une royauté qui règne mais ne gouverne pas; ce que l'on appelle le despotisme de l'opinion publique, loin d'être incompatible avec la liberté, pourrait bien en être le résultat inévitable, comme l'exemple des États-Unis en a d'ailleurs donné une seconde preuve. Le culte des titres ne mettrait obstacle au développement de la dignité humaine que s'il allait jusqu'à la négation des droits du mérite, ce qui n'est point le cas en Angleterre où la nation se laisse conduire par des personnages tels que Canning, lord Lyndhurst et sir Robert Peel, l'un né d'une comédienne, le second fils d'un peintre, le troisième fils d'un fabricant de coton, et où l'on aime aujourd'hui, sous le nom de lord Houghton, l'homme d'esprit et de cœur que l'on aimait hier sous le nom de Monektin Milnes. Lorsque la pauvreté résulte d'un défaut de conduite et fait supposer des mœurs grossières et l'oubli de toute éducation, on conçoit à la rigueur que les Anglais la regardent de haut en bas tout en étant disposés à la secourir. Il y a contraste sans aucun doute entre l'extrême opulence et l'extrême misère : mais le contraste est l'effet parfaitement concevable d'institutions sociales qui reposent sur la concurrence illimitée, c'est-à-dire sur la lutte du fort contre le faible, et il y a plutôt lieu d'en être affligé que d'en être surpris. Le respect des traditions n'implique en aucune sorte la haine du progrès, qu'il tempère sans l'arrêter. Les Anglais ne veulent pas qu'on maltraite les animaux et ils sont néanmoins grands chasseurs; mais il faut remarquer qu'ils ne considèrent pas la chasse comme un simple amusement, mais comme un fortifiant exercice. Entre la passion des affaires et ce que l'onnom me des goûts bucoliques, il n'y a pas plus d'opposition qu'entre la fatigue et le repos. L'un explique et justifie l'autre. Le négociant qui passe chaque jour trois heures en chemin de fer pour aller à son bureau et en revenir n'est pas aussi prodigue de son temps qu'il paraît peut-être. Il lit les journaux en route. Il pense à ses affaires. Ce n'est pas d'ailleurs perdre son temps que de varier ses impressions, que de changer d'air. La santé aussi est de l'argent. Qu'un touriste ait surpris en Angleterre dans tel ou tel lieu donné des scènes accidentelles de laisser-aller, c'est possible, mais qu'y a-t-il à en conclure de décisif contre les habitudes permanentes, générales, de décence et de décorum qui caractérisent si essentiellement la société et surtout la partie féminine de la société anglaise? Quant aux circonstances où la gravité

anglaise s'émancipe; on en peut conclure que c'est pour se dédommager de l'ennui d'être graves que les Anglais rient de bon cœur quand il leur arrive de rire.

Les prétendues contradictions qu'on observe en Angleterre peuvent donc être jugées plus apparentes que réelles; c'est ce que remarque M. Louis Blanc chaque fois que dans son panorama il fait passer sous nos yeux une de ces dissonnances sociales. Ses lettres sont un admirable modèle de reportage comme on le comprend en Angleterre où le journalisme est établi solide et élevé, et aussi en Amérique où pour reporter on a des écrivains comme Stanley, qui sont à la fois hommes de sport, touristes, géographes, artistes, aptes à tous les déduits d'un corps bien exercé et à tous les travaux de la pensée, comme à toutes les fantaisies et à toutes les grandeurs de l'esprit et de l'art. MM. Louis Blanc et Dupont-White sont les deux écrivains qui ont le mieux marqué dans le reportage d'ordinaire si mièvre et flasque dans le journalisme français.

En outre, les lettres de M. Louis Blanc informeront le lecteur de ce qu'un étranger, homme de bonne foi et qui a longtemps vécu parmi les Anglais, pense de leur politique, de leurs mœurs, de leurs usages. Elles sont marquées au coin d'une critique toujours bienveillante. L'intention d'être équitable y perce à chaque ligne. Elles ont pour but manifeste de saper les préjugés qui existent en France contre les Anglais, de combattre les jalousies et les répugnances qu'a engendrées une rivalité de plusieurs siècles et de préparer les voies à une alliance sincère entre les deux peuples de la terre qui sont le plus faits pour se compléter et dont l'amitié importe le plus au développement de la civilisation. L'auteur a pris plaisir à mettre en lumière ce qui en Angleterre lui a paru digne d'éloge, mais en revanche il a dénoncé sans détour, sans ménagement, ce qui lui a paru digne de blâme. Les Anglais eux-mêmes ont fait de cette impartialité un éloge pour l'auteur, étant trop fiers pour accepter qu'on les flatte et ayant trop de bon sens pour écarter les critiques dont ils peuvent profiter.

Ces lettres ont été bien à propos intitulées *Dix Ans de l'histoire d'Angleterre*. Elles passent en effet, pendant les années 1861-1871, d'un débat de la Chambre des communes à une fête du lord-maire, de l'exposé d'un imbroglio diplomatique à une description des courses d'Epsom; entre deux portraits politiques, elles montrent un tableau de mœurs, elles mènent le lecteur du palais de la reine au prêche, etc. L'auteur légitime cette variété d'informations par toutes sortes de bonnes raisons. C'est singulièrement amoindrir l'histoire que de la réduire aux récits des intrigues de cour ou de batailles. Est-ce que les institutions d'un peuple, ses habitudes, ses mœurs, ses fêtes ne font pas partie de son histoire? Est-ce que la vie d'un peuple se parque dans un cabinet de ministre, dans une Chambre des députés, dans un Sénat, dans un cénacle de diplomates? En parlant de la nécessité de ne pas emprisonner Dieu dans les temples, Diderot disait : Élargissez Dieu. Nous disons aujourd'hui : Élargissez la politique, élargissez l'art, élargissez l'histoire, nous voudrions ajouter : Élargissez le journalisme.

Une table des matières accompagne chacun des huit volumes déjà parus; une table générale alphabétique complètera le volume dixième et dernier. Il est à regretter que le reviseur de l'édition publiée chez Calmann Lévy ait cru devoir modifier le texte et supprimer dans quelques lettres des phrases qui n'étaient pas des superfétations, mais bien des allusions ou des rappels à des faits coïncidant avec le sujet même traité par M. Louis Blanc. L'édition première, grand format, de Lacroix et Verboeckhoven, avait formellement évité ces suppressions de texte et, à cause de cette fidélité à la pensée intégrale de l'auteur, elle mérite d'être la seule consultée. M. C.

Histoire générale des croisades par les auteurs contemporains. *Guillaume de Tyr et ses continuateurs*, texte français du XIII^e siècle, revu et annoté par M. PAULIN PARIS, membre de l'Institut. Paris, Firmin-Didot, 2 vol. gr. in-8° de XXVII-560 et 535 p. avec 2 glossaires et 5 cartes géographiques. — Prix : 30 fr.

« Ce n'est pas dans les livres écrits de nos jours, même les plus autorisés, qu'on peut espérer de reconnaître le véritable caractère des croisades, la physionomie de tous ces héros du XII^e siècle, fondateurs de dynasties souveraines en Syrie, à Chypre, à Constantinople. Pour concevoir une idée juste de ces mémorables aventures, il ne suffira pas même d'interroger les latinistes contemporains des faits, une langue morte ne pouvant répandre les couleurs de la vie sur l'expression des sentiments, des passions, de la façon d'être des générations dont elle n'a pas été l'interprète immédiat. La langue parlée dans chaque siècle peut seule reproduire dans un miroir fidèle le secret de la manière dont les hommes de chaque siècle ont joué la tragi-comédie de la vie. »

Ces quelques lignes, empruntées à la préface que M. Paulin Paris a placée en tête de *Guillaume de Tyr*, indiquent nettement la pensée qui a présidé à l'exécution de *l'Histoire générale des croisades racontée par les auteurs contemporains*. On a voulu remettre en lumière les récits naïfs et sincères de ces vieux chroniqueurs du moyen âge qui ont retracé la lutte grandiose de la croix contre le croissant, lutte à laquelle ils avaient souvent pris part comme spectateurs. Si Villehardouin et Joinville, ces deux historiens des guerres saintes, jouissent depuis longtemps d'une légitime popularité, il est d'autres annalistes que l'on a presque complètement oubliés et qui cependant méritent une longue mémoire. Tel est par exemple *Guillaume de Tyr*, dont M. Paris vient de réimprimer l'intéressant récit.

Archidiacre de l'église de Tyr, puis chancelier du roi Amaury et enfin archevêque de Tyr, Guillaume avait condensé dans un long travail, auquel il donna pour titre *Historia de rebus gestis in partibus transmarinis*, les narrations de ses devanciers, les traditions orales qu'il avait recueillies et le souvenir des exploits dont il avait été lui-même témoin. Son œuvre s'étendait de l'année 1095 à l'année 1184 et n'était pas achevée; la mort avait surpris l'écrivain à Rome avant qu'il eût mis la dernière main à son long travail. Quelque intéressante que fût cette relation des premières croisades, elle ne devait avoir qu'un cercle restreint de lecteurs, car elle était écrite dans la langue savante de l'époque, le latin, et s'adressait exclusivement à ceux que l'on appelait alors les *clercs*, c'est-à-dire les gens d'église et d'école.

Mais elle ne conserva pas longtemps sa forme primitive. Un moine érudit eut l'heureuse idée de la traduire en langue romane et de l'arracher à la clôture monastique pour la mettre à le portée des chevaliers et des bourgeois. Quel fut ce traducteur? Il est difficile de le dire avec certitude; toutefois des conjectures fort plausibles permettent de nommer

Bernard, trésorier de l'abbaye de Corbie. Après avoir traduit Guillaume de Tyr, Bernard le trésorier ne se tint point pour satisfait; il voulut le continuer. Comme le récit de l'archevêque de Tyr s'arrêtait en 1184, il y joignit la relation d'Ernoul d'Helin relative aux quatre années suivantes, et composa lui-même un récit original qui s'étendait de 1190 à 1231, à l'aide des lettres missives, des documents et des informations de tout genre que l'on rencontrait toujours dans les grandes maisons religieuses. Bernard eut à son tour des continuateurs qui, par des additions successives, amenèrent l'œuvre jusqu'au terme de la glorieuse époque des croisades. Comme Bernard avait négligé de donner un titre à cette intelligente compilation, les copistes postérieurs, réparant cette omission, l'appelèrent de leur seule autorité *le Roman d'Eracle* par la raison fort simple qu'ils avaient lu ces mots au début: *Les anciennes histoires dient que Eracles* (Heraclius) *gouverna l'empire de Rome.*

Le Roman d'Eracle a déjà trouvé place dans la collection des *Historiens des Croisades*, éditée sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, mais le grand format et le prix élevé de cette publication la rendaient peu accessible au public. D'ailleurs le texte suivi pour Guillaume de Tyr était loin d'être irréprochable et à ce titre seul une réimpression se trouvait parfaitement justifiée. Il faut savoir gré à M. Paulin Paris de l'avoir exécutée avec cette érudition patiente et sûre qui distingue tous ses travaux et qui donne à son livre la valeur d'une édition *princeps*. C'est à l'aide de deux manuscrits du cabinet de M. Ambroise Firmin-Didot, et de plusieurs autres choisis dans nos bibliothèques publiques, qu'il a établi le texte de son auteur, en faisant remarquer les différences que présentait la rédaction nouvelle avec celle adoptée par l'Académie. Pour l'orthographe, il s'est scrupuleusement conformé aux habitudes des bons copistes du XIIIe siècle, préoccupation louable, mais qui entraînait avec elle d'incessantes difficultés, étant donnée la variété des manuscrits collationnés par l'éditeur. Au point de vue de la conformité avec l'original latin, la traduction de Bernard le trésorier n'a pas nécessité de remaniements importants; aussi M. Paulin Paris affirme-t-il sans hésitation que Bernard « est parvenu à rendre en excellent français les vingt-deux livres latins de l'archevêque de Tyr, omettant avec autant de discernement que de discrétion les rares hors-d'œuvre de l'original, éclairant le texte, ajoutant çà et là des mots et des phrases dont nous lui savons aujourd'hui beaucoup de gré. Le style de l'*Eracle* est tellement facile et naturel qu'en le comparant au texte latin on serait tenté de voir dans l'original la traduction du livre français.

Mais ici se présente une objection assez naturelle et que l'on ne manquera probablement pas de faire. Ce langage du XIIIe siècle, dira-t-on, est-il suffisamment intelligible, et la traduction romane de Bernard le trésorier n'aurait-elle pas besoin d'être traduite elle-même en français moderne? A cela nous répondrons que, pour tout lecteur instruit, Bernard le trésorier, comme Villehardouin et comme Joinville, est parfaitement clair, beaucoup plus clair à coup sûr que Ronsard, Rabelais et autres écrivains du XVIe siècle, dont le style offre parfois à l'esprit d'insurmontables difficultés. Aussi est-ce avec raison que M. Paulin Paris n'a pas jugé à propos d'accompagner d'une traduction l'écrit de Bernard le trésorier. Il s'est borné à compléter sa publication par deux glossaires assez développés pour expliquer les termes et les locutions dont le sens n'est pas absolument apparent. Nous en aurons fini avec les mérites de cette œuvre, si nous signalons les nombreuses notes philologiques et historiques que M. Paris a ajoutées au texte, en guise de commentaire perpétuel, et l'index alphabétique des noms de personnes et de lieux dont l'utilité est amplement justifiée par l'abondance des renseignements que l'on trouve dans l'histoire de Guillaume de Tyr.

D'autre part, les soins apportés à l'exécution matérielle du livre ne doivent pas être passés sous silence. Les ornements, fleurons, lettrines, culs-de-lampe, intercalés dans l'ouvrage, sont d'un goût à la fois sévère et élégant; ils s'harmonisent d'autant mieux avec le texte qu'ils sont empruntés aux plus anciens et aux plus curieux manuscrits de l'*Eracle*. Quant aux remarquables cartes dressées spécialement pour *Guillaume de Tyr* par M. Longeron, un géographe qui doit à sa profonde science du moyen âge la notoriété dont il jouit, elles constituent la plus scientifique et la plus utile des illustrations.

En résumé, on peut dire que *Guillaume de Tyr* est digne à tous égards de figurer à côté du *Villehardouin* et du *Joinville*, publiés naguère par la maison Didot et qui ont inauguré brillamment ces éditions savantes autant que luxueuses des vieux chroniqueurs français. *Commines* et *le Loyal Serviteur* viendront bientôt prendre place, à ce qu'il paraît, dans cette intéressante collection, pour la plus grande satisfaction des bibliophiles et des lettrés.

Mémoires de Mme de Rémusat (1802-1808), publiés avec une préface et des notes par son petit-fils, PAUL DE RÉMUSAT, sénateur de la Haute-Garonne. Paris, Calmann Lévy, 1880. Tome III. Gr. in-8° de XXIII-416 p. — Prix : 7 fr. 50.

Lors de la publication des deux premiers volumes des *Mémoires de Mme de Rémusat*, nous avons sommairement retracé la biographie de l'auteur, signalé l'étendue et l'intérêt de son œuvre, et formulé les critiques auxquelles elle donnait lieu. Il n'y aurait donc rien à dire à propos du troisième volume, si la nouvelle préface qui en occupe la première page ne fournissait matière à quelques nouvelles observations. Et d'abord, pourquoi cette seconde préface? L'éditeur ne nous le dit pas; mais il est facile de le deviner. On sait le bruit qui s'est fait autour des *Mémoires*, les appréciations sévères qu'ils ont provoqués, et comment un chroniqueur parisien a résumé l'opinion commune dans ce mot sévère mais expressif : « Je n'aime pas les domestiques qui disent du mal de leurs maîtres. » C'est sans doute pour répondre aux détracteurs de Mme de Rémusat que son petit-fils a fait précéder la dernière partie des *Mémoires* d'une étude sur le caractère et le talent de sa grand'mère. Cette étude, que M. Charles de Rémusat avait composée il y a quelque vingt ans, ne changera probablement rien à l'impression première produite sur la majorité des lecteurs.

L'écrivain, il est bon de le constater, avait prévu ce qui est arrivé : « A quelque époque que ces *Mémoires* paraissent, disait-il, j'augure qu'ils ne trouveront pas le public entièrement prêt à les accueillir sans réclamation et avec une satisfaction complète de tout point... Il est donc peu probable que l'esprit dans lequel ma mère a écrit soit jamais populaire et

tous ses lecteurs ne seront pas convaincus. » Mais il prend son parti de cette opposition et ajoute fièrement : « La vérité libre et désintéressée, telle est la muse des Mémoires; c'est ainsi que ma mère a conçu les siens. » Toutefois, comme il comprend sans peine que l'exagération de certains traits des *Mémoires* soulèvera de légitimes critiques, il essaye de disculper sa mère, rapprochant son œuvre de celle de Saint-Simon. « L'exagération de Saint-Simon, écrit-il à ce propos, est dans le langage, et son style est injuste plutôt que son jugement. » C'est là une opinion erronée ; et personne n'ignore que les appréciations de Saint-Simon, plus encore que son langage, sont souvent passionnées, parfois même haineuses : on peut en dire autant de Mme de Rémusat. Ainsi le rapprochement que M. de Rémusat établissait pour mettre sa mère à l'abri de tout blâme sert précisément à la condamner. Nous n'insisterons pas davantage sur cette courte notice qui ressemble trop à un panégyrique et qui fait en quelque sorte double emploi avec celle que M. Paul de Rémusat a placée en tête du premier volume des Mémoires. Ces deux plaidoyers *pro domo* sont parfaitement légitimes de la part d'un fils et d'un petit-fils, mais ils ne convaincront personne. Toutefois, avant de porter sur Mme de Rémusat un jugement définitif, il nous paraît naturel d'attendre la publication de sa *Correspondance*. « Sa correspondance, nous dit en effet M. Charles de Rémusat, fera connaître dans leurs moindres nuances, dans leurs derniers replis, les sentiments de cette âme si pure et si vive. On y verra combien elle unissait de généreuse bienveillance à l'observation clairvoyante de toutes ces faiblesses, de toutes ces misères de notre nature qui font spectacle au peintre de mœurs. On y verra aussi combien, après l'avoir fait beaucoup souffrir, Napoléon avait gardé de place dans sa pensée; combien ce souvenir l'émouvait encore, et comme, à la peinture des maux de son exil à Sainte-Hélène, elle se sentait attendrie et troublée. » S'il en est ainsi, l'on doit souhaiter la publication prochaine de cette *Correspondance,* car elle aura pour conséquence immédiate d'atténuer sensiblement la fâcheuse impression produite par les *Mémoires.*

La vie municipale au XVe siècle dans le nord de la France, par le baron A. DE CALONNE. 1 vol. in-8°. Didier et Cie.

Le régime municipal de la ville d'Amiens, au temps où régnaient les Valois, emporte la pleine admiration de M. de Calonne; mayeur et échevins dînaient peut-être un peu trop souvent aux frais de la cité amiénoise, mais ils le faisaient « honnêtement, courtoisement, » et tout était, en somme, pour le mieux à la meilleure des époques de notre histoire.

M. de Calonne vante l'organisation municipale; il vante les vertus du mayeur, il vante la sollicitude des échevins pour tous les intérêts des habitants; il vante la manière dont était assurée l'alimentation de la cité et la façon dont était rendue la justice; il vante les règlements de police et ceux concernant l'assistance publique; il vante le régime fiscal et le contrôle apporté aux dépenses communes; il vante tout, et le volume est, de la première page à la dernière, une apologie de l'organisation municipale de la ville d'Amiens au xve siècle.

Au chapitre de l'alimentation, nous lisons ceci : « Les statuts des corporations prennent pour base l'Évangile... Ils défendent aux boulangers de cuire le pain et de défourner le dimanche après la cloche du matin, parce qu'acheteurs et vendeurs, ne pouvant assister à la messe et au prône, ignoreraient les fêtes commandées et les jeûnes annoncés pour la semaine. » Il y a une taxe officielle : « L'échevinage calcule le bénéfice raisonnable, mais amplement rémunérateur, auquel ont droit de prétendre le boulanger, le boucher, le brasseur. » Suit la désignation des différentes sortes de pains, *semineaux, fouaches, pains de poise, pains bruns,* puis celle des quantités et des prix des diverses farines employées; il est ensuite parlé du mode de fixation de la valeur du pain cuit pour le riche et du pain à bourgeois, et M. de Calonne d'ajouter: « Détails puérils, dira-t-on, détails à reléguer dans la poussière des archives! Est-il donc document, si modeste soit-il, qui ne devienne éloquent, quand il permet à l'historien de mieux faire connaître une époque trop souvent calomniée, ou bien à l'économiste de constater des exemples de bonne administration? » Qu'au boulanger qui fait du pain blanc il ne soit pas permis de faire du pain bis, c'est fort sage et de bon exemple pour nous; que l'exportation des blés soit prohibée à de certains moments, c'est très sage également et d'exemple non moins bon. Le mayeur, les échevins, sont des pères qui gouvernent paternellement, qui châtient bien, et qui ne laissent d'aucune manière, en aucun sens, s'exercer d'elle-même l'activité individuelle. Cette défense du régime municipal accepté, supporté par la ville d'Amiens, il y a plus de quatre siècles, est vraiment accablante, et le livre de M. de Calonne ne peut servir qu'à faire détester ce socialisme catholique que quelques-uns, fort honnêtes gens d'ailleurs, comme l'est l'auteur assurément, s'appliquent à préconiser.

Pour ne pas se sentir disposé à admirer une réglementation de tous les actes de la vie publique et privée sous la vigilante sagesse d'un mayeur dans la cité, d'un roi dans l'État, on ne prendra pas moins de plaisir à lire cet ouvrage composé par un chercheur qui, très consciencieux, a tous les mérites de l'historien, qui sait comparer des textes, analyser des pièces de comptabilité, et joindre enfin au savoir du critique le talent de l'écrivain. F. G.

Le Maine à l'Académie française. *François de La Mothe Le Vayer,* précepteur du duc d'Anjou et de Louis XIV. Étude sur sa vie et sur ses écrits, par RENÉ KERVILER, lauréat de l'Académie française. — Paris, Rouveyre, 1879, in-8°.

Les bibliophiles feront bien de ne pas trop tarder à se procurer cet intéressant volume, orné d'une remarquable reproduction du portrait de Le Vayer par Nanteuil, et fort bien imprimé par les soins de la société historique et archéologique du Maine, car il n'a été tiré qu'à 75 exemplaires, dont un très petit nombre a été mis dans le commerce. M. Étienne avait déjà publié, en 1847, une thèse sur La Mothe Le Vayer; mais il l'avait surtout considéré au point de vue philosophique et il avait commis, tout en rectifiant plusieurs points inexacts jusqu'à lui, un grand nombre d'erreurs dans la bibliographie très touffue de ce prolixe académicien. M. Kerviler, poursuivant avec persévérance sa série de monographies consciencieuses et complètes sur tous les membres de la première génération académique, a discuté et mis au

juste point tous les travaux précédemment publiés sur ce sceptique étrange qui, après avoir conquis la faveur de Richelieu, sut se faire confier par Anne d'Autriche l'éducation du duc d'Anjou, et devenir même, pendant quelque temps, le précepteur de Louis XIV, quand Péréfixe hésita entre les devoirs de sa charge royale et ceux de la résidence dans son diocèse. Mais il ne s'est pas contenté des faits discutés ou déjà connus : fouillant les recoins les plus ignorés du domaine biographique, il a pu nous reconstituer, à l'aide de documents épars de tous côtés et des pseudonymes d'un curieux roman intitulé *Tarsis et Zélie*, qu'on a pu appeler la *Clélie du Maine*, la physionomie intime de la famille de Le Vayer. Nous conseillerons à tous les amateurs de haute curiosité dans l'histoire littéraire le chapitre intitulé *Ergaste et Ariobarzane* et ce qui suit sur le second mariage du vieux sceptique à l'âge de quatre-vingts ans. Quand on rapproche ces détails de ses philippiques contre les femmes et contre l'amour des vieillards, on se demande si le ciel n'a pas permis ces inconséquences flagrantes pour mettre en évidence l'incompatibilité pratique du scepticisme systématique avec les conditions ordinaires de l'existence humaine. Le Vayer n'excluait du doute philosophique que les matières religieuses. On peut se demander pourquoi il s'arrêtait à cette borne ; ce n'était sans doute qu'un moyen assez hypocrite de se laisser tolérer par le pouvoir, de prétendre même aux charges honorifiques et de s'assurer plus grande licence sur le reste. S'il croyait sincèrement que là doit s'arrêter le sceptique, il a dû tressaillir du fond de sa tombe quand, au XVIIIe siècle, les philosophes pillèrent son arsenal pour combattre la religion, et quand Voltaire prit un jour son pseudonyme pour lancer un de ses plus virulents pamphlets contre le catholicisme..... M. Kerviler a mis en évidence tous ces contrastes, et leur intérêt moral augmente encore le plaisir qu'on éprouve à constater ses succès à la recherche de tant de particularités piquantes et souvent fort inattendues.

R.

La Conquête d'Alger, par Camille Rousset, de l'Académie française. 2e édition. Paris, Plon, 1880. Gr. in-18 jésus de 292 p. — Prix : 4 fr.

Cette réimpression en petit format de l'édition in-octavo, publiée l'année dernière, convient particulièrement aux travailleurs et aux lecteurs des bibliothèques populaires. L'historien a puisé les matériaux de son livre dans le Dépôt de la guerre, dont il était naguère historiographe, et où plusieurs officiers d'état-major avaient recueilli sous le ministère du maréchal Randon les documents officiels relatifs à l'expédition d'Afrique. Ce détail suffit à établir l'authenticité d'un récit qui se distingue d'ailleurs par cette netteté de plan, cette sobriété de narration et cette élégance de style, qui sont la marque propre du talent de M. C. Rousset.

E. R.

GÉOGRAPHIE

ETHNOLOGIE — VOYAGES

Constantine, *voyages et séjours*, par Louis Régis, avec une introduction de M. A. Mézières, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1880.

Les ouvrages publiés sur l'Algérie, son histoire, sa géographie, ses habitants, leurs mœurs et leurs coutumes sont trop rares en raison de l'importance de cette magnifique colonie, le plus riche joyau de toutes nos possessions.

La majeure partie d'entre eux sont en outre dus à la plume de militaires plus préoccupés de questions spéciales ou de voyageurs qui ont tout sacrifié au côté scientifique, délaissant la poésie qu'inspirent ces contrées merveilleuses et les origines des grandes familles patriarcales qui les ont primitivement habitées.

Ce livre réunit les qualités que nous aimons à rencontrer dans des récits de voyages : la vérité des descriptions et la manière fantaisiste de les présenter au lecteur ; il a été écrit par la main d'une femme, et on le reconnaît aux touches délicates du style.

Son intérêt consiste principalement en ce qu'il initie aux intérieurs des familles et aux mœurs des femmes arabes ; grâce à son sexe, l'écrivain a pu entrer en relations avec elles et les observations toutes personnelles qui en sont résultées donnent à son livre un cachet original très attachant.

C'est Constantine et ses environs qui ont été particulièrement traitées et qui ont suffi à la matière d'une œuvre vraiment importante par la quantité et la variété des sujets.

Nous avons particulièrement remarqué dans la peinture des mœurs de la famille arabe que cette race (composée de musulmans) admettait le divorce comme solution à une foule de difficultés qui separent souvent les époux.

Il est vrai qu'on ne peut l'invoquer que dans les cas très graves, et il n'est mis en pratique qu'avec l'autorisation du cadi, auquel toutes les raisons de la demande sont exposées et affirmées par témoins.

Un cas très curieux qui permet la rupture du mariage par la femme, c'est l'habitude constatée de l'ivrognerie chez son époux. En vertu aussi de la loi arabe, le père a le droit de marier son enfant encore mineur, mais il perd après celui de réclamer contre cet acte de l'autorité paternelle.

On trouve cent choses intéressantes dans ce livre et les amateurs satisferont largement leur curiosité si tout ce qui concerne notre belle colonie algérienne leur est sensible.

E. d'Au.

La Russie et le Nihilisme, par Pierre Frédé. Paris, Quantin, 1880.

Après le roman pseudo-russe dont M. Henry Gréville nous a si libéralement inondés, voici venir le tour des études politiques, sociales, ethnographiques, etc., sur la sainte Russie. A tout seigneur, tout honneur ; les nihilistes sont les lions du jour, aussi

est-ce par eux que l'on inaugure une série d'écrits qui ne finira pas de sitôt. M. Pierre Frédé entre le premier en lice avec un curieux volume auquel il a donné pour titre : *la Russie et le Nihilisme*. L'actualité est si frappante que l'on pourrait craindre d'avoir affaire à un travail improvisé à la hâte et jeté en pâture à la curiosité publique. Il n'en est rien cependant; l'auteur a séjourné vingt ans en Russie; mêlé à toutes les sociétés, il les a étudiées de près sans se laisser abuser par des apparences trompeuses, et la peinture qu'il trace du peuple slave, bien qu'elle soit peu flattée, doit être considérée comme parfaitement ressemblante. C'est en faisant toucher du doigt les plaies qui rongent le grand empire des tsars, que l'observateur nous permet de comprendre comment les principes des nihilistes ont pu prendre naissance et envahir promptement toutes les classes de la population pour éclater avec une aussi redoutable explosion que celle dont nous venons d'être témoins. M. Frédé nous initie aux origines mal connues du nihilisme, à sa marche souterraine, à sa vigoureuse organisation et au but qu'elle se propose d'atteindre. Les révélations de ce témoin bien informé montrent sous un jour peu rassurant l'état présent et surtout l'avenir de la monarchie des Romanoff. E. R.

Le Tyrol et le Pays des Dolomites, par Jules Leclercq. Ouvrage enrichi d'une carte. Paris, Quantin, 1880.

Pour découvrir des contrées ignorées, point n'est besoin de passer les mers et de franchir l'équateur. A quelques pas de la frontière française, sur le revers méridional des Alpes, il existe un pays dont le nom est presque complètement inconnu en Europe, et que les Anglais seuls ont entendu prononcer jusqu'ici par quelques-uns de leurs plus aventureux touristes, c'est *le pays des Dolomites.* Situé partie en Autriche et partie en Italie, il comprend la portion du Tyrol et de la Vénétie qui s'étend entre l'Adige, l'Eisat et la Piave, renfermant dans un rayon relativement restreint les paysages les plus merveilleux des Alpes. M. Jules Leclerq, un alpiniste émérite connu par différentes relations de voyages dont la dernière, *un Été en Amérique*, a obtenu un légitime succès, vient de nous révéler l'existence de ce coin de terre privilégié qui doit à son isolement d'avoir gardé sa physionomie originale et peut offrir aux amateurs de sites montagneux le charme d'un monde encore vierge. « Après avoir parcouru l'Amérique dans tous les sens, nous dit-il, depuis l'Atlantique jusqu'aux montagnes Rocheuses, après avoir visité le *Parc monumental* et d'autres cités célèbres des États-Unis, j'en suis revenu avec la conviction que notre vieille Europe n'a rien à envier à l'Amérique à ce point de vue, et que nos Alpes, dont une grande partie est encore à peine connue, sont infiniment plus belles que les Alpes américaines. Si le pays des Dolomites se trouvait sur le territoire des Yankees, ils en auraient fait depuis longtemps leur terre des merveilles, et leurs réclames feraient accourir des légions de touristes américains. Nous ne savons pas vanter nos merveilles comme les Yankees, et nous ne nous mettons pas même en peine d'apprendre à les connaître. » Il y a lieu de croire maintenant que les intéressantes observations de M. Leclercq sur les Dolomites éveilleront la curiosité des touristes, qui, si l'on en juge par les descriptions de notre auteur, trouveront dans ce recoin ignoré des Alpes une source inépuisable de vives impressions et d'émotions ravissantes.

Deux Ans dans le pays des Épices, par le comte A. de Pina. Paris, Quantin, 1880.

La bibliothèque des voyages, publiée par l'éditeur Quantin, concurremment avec ses ouvrages de luxe, s'cccroît tous les jours de quelque nouvelle et intéressante relation, destinée à prendre place parmi ces livres que l'on peut toujours lire pour se distraire utilement ou consulter pour s'instruire. Les *Deux Ans au pays des Épices* sont l'œuvre d'un consul de France, le comte de Pina, qui a séjourné deux ans dans les îles de la Sonde, et a pu étudier sous tous leurs aspects les pays qu'il habitait. Mœurs, usages et religions des peuplades, industrie et commerce de ces deux riches contrées, il a tout observé à loisir et tout raconté avec la verve et l'*humour* d'un touriste doublé d'un homme d'esprit. Rien de plus vaste que le cadre de son récit, rien de plus varié que les matières de ses narrations. Commencées à Aden et à Singapore, les notes de l'auteur nous conduisent successivement à Java, à Sumatra, à l'île de Nias, dans les royaume de Delhi et d'Atchin, et parmi les peuplades de la Malaisie. Chemin faisant, nous recueillons d'utiles renseignements sur la Compagnie des Indes, son origine, sa prospérité et sa chute, sur les systèmes de culture actuellement usités aux colonies, sur les jardins de café et les chasses à l'Orient, et même (qui le croirait!) sur la langue franque de l'extrême Orient. De la philologie dans un récit de voyage, voilà qui n'est pas ordinaire, et l'on doit savoir gré au comte de Pina d'avoir recueilli sur les lieux mêmes des informations dont nos linguistes ne manqueront pas de tirer parti pour leurs études.

Forêts vierges, voyages dans l'Amérique du Sud et l'Amérique centrale, par Louis et Georges Verbrugghe. Paris, Calmann Lévy, 1880.

Fort heureusement pour les auteurs et les lecteurs, le contenu de cet ouvrage ne répond pas à son titre. Quels que soient, en effet, les attraits et les charmes des *Forêts vierges*, il serait difficile de leur consacrer 300 pages sans tomber dans la monotonie; le talent descriptif d'un Gautier ou d'un Fromentin n'eût pas réussi à éviter cet écueil. Aussi est-il juste de dire que les *Forêts vierges* occupent dans le volume une place insignifiante; on y trouve en revanche la description pittoresque de l'Amazonie, de la côte brésilienne, de la Plata, du Pérou, du Darien et de la Bolivie. Les études de mœurs, les observations ethnographiques, les souvenirs historiques et les aventures de chasse et de pêche qui se rencontrent sans cesse sous la plume des jeunes touristes donnent à leur relation une agréable diversité et en rendent la lecture non moins attrayante qu'instructive.

Du Weser au Zambèze, excursion dans l'Afrique australe, par le baron Ernouf. Paris, Charpentier, 1879.

Bien que le baron Ernouf ne soit pas un explorateur et n'ait jamais fait preuve d'un goût bien vif pour la vie nomade, il lui arrive cependant fréquemment de mettre au jour des récits de voyages intéressants et véridiques. Pour ce faire, il a recours à un procédé d'une extrême simplicité; il choisit parmi les écrits

des touristes étrangers ceux dont l'actualité répond aux préoccupations du moment et il leur fait subir une *adaptation* de nature à satisfaire les lecteurs français. Tel est le cas du présent ouvrage, composé de trois relations distinctes empruntées aux récits de l'Allemand E. Mohr, et qui déroule successivement à nos yeux les sauvages pays du Natal, du Tati et du Zambèze, la contrée mal connue des Zoulous, et la Californie. Il faut rendre justice au discernement que le baron Ernouf apporte dans le choix des ouvrages qu'il traduit, et à l'intelligente fidélité avec laquelle il reproduit son modèle.

Promenade dans l'Inde et à Ceylan, par E. Cotteau, membre de la Société de géographie. Paris, Plon, 1880.

C'est encore dans les pays de l'extrême Orient que nous transporte l'ouvrage sur *l'Inde et Ceylan*, dû à M. Cotteau, encore un débutant, si je ne me trompe, dans la littérature géographique, dont le coup d'essai peut être considéré comme un coup de maître. Des régions explorées par lui, le touriste a rapporté les impressions les plus variées et les plus vraies tout à la fois. Il lui eût été difficile, à coup sûr, de les rendre dans son livre, mais il a voulu du moins faire partager à ses lecteurs l'admiration qu'il ressentait pour cette terre enchantée, à laquelle l'originalité des types et des mœurs, les splendeurs de la nature et la magnificence des monuments donnent un charme si profond et si original. Il s'est également proposé de nous révéler en détail l'état actuel de ce monde nouveau, régénéré par l'influence anglaise, et présentant l'étrange spectacle d'un peuple encore à demi sauvage et jouissant des bienfaits les plus précieux de la civilisation. Son récit, écrit sans prétention, et composé seulement de notes écrites en quelque sorte au jour le jour, se lit avec plaisir; il est complet, bien ordonné. Une carte dressée spécialement pour servir au voyage de M. Cotteau permet de suivre l'explorateur dans ses multiples pérégrinations.

BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

Ce sont les secres des dames deffendus à révéler, publiés pour la première fois d'après des manuscrits du xv^e^ siècle, avec des fac-similés, une introduction, des notes et un appendice, par les D^rs^ Al. C... et Ch.-Ed. C... Paris, Édouard Rouveyre, M. DCCC. LXXX. Petit in-8° de xliv-114 pages. Frontispice, figures et lettres ornées dans le texte, etc. Tirage à 342 exemplaires numérotés à la presse, dont 300 exemplaires sur papier vergé et 42 exemplaires sur peau de vélin et sur papiers de luxe.

M. E. Rouveyre, l'aimable éditeur à qui les bibliophiles doivent déjà tant de charmants volumes, vient, avec le concours des presses de M. A. Quantin, de nous donner une nouvelle petite merveille typographique. — Il n'est pas d'amateur qui ne connaisse, au moins de nom, l'ouvrage d'Albert le Grand : *De secretis mulierum*, dont les éditions latines ont été si multipliées aux débuts de l'imprimerie, et dont les traductions françaises, beaucoup moins nombreuses, sont devenues aujourd'hui d'une grande rareté. Grâce à la nouvelle publication qui leur est offerte, bien des curieux vont pouvoir combler une lacune en plaçant, pour fort peu de chose, sur leurs rayons, cette version inédite des *Secrets des dames*.

« Ce petit traité de gynécologie, disent les nouveaux éditeurs dans leur savante introduction, est extrait d'un manuscrit du xv^e^ siècle, qui a fait partie de la riche bibliothèque du D^r^ Al. Colson, de Noyon. La singularité de cet opuscule, son caractère d'ouvrage classique de médecine populaire, le fait qu'on y trouve des préceptes magistraux d'obstétrique exposés en langue vulgaire pour la première fois peut-être, l'intérêt qui s'attache toujours aux premiers bégaiements de la science, tout cela le signalait à l'attention des curieux et, plus encore, à celle des érudits. Aussi, sur l'avis émis par des bibliographes autorisés qu'il n'avait pas encore été imprimé, une copie en avait été préparée, il y a plus de dix ans, en vue d'une publication à en faire dans un de nos plus importants journaux de médecine. La composition typographique s'avançait et le tirage était proche, lorsque la guerre de 1870 arrêta le travail. L'insurrection qui vint ensuite acheva dans l'incendie la ruine de l'œuvre. »

On voit, dans ce rapide exposé, par suite de quelles vicissitudes le public a été privé jusqu'à ce jour de cet intéressant ouvrage. Peut-être ne doit-on pas trop déplorer ces retards, qui ont eu pour résultat de nous procurer un joli volume de plus, au lieu d'une insertion, toujours plus ou moins correcte, noyée dans les colonnes d'une feuille périodique : on trouve, en effet, peu de travaux aussi soignés, tant au fond qu'au point de vue de l'exécution matérielle.

MM. les D^rs^ Al. et Ch.-Ed. C... ont collationné avec une incroyable patience trois manuscrits de la Bibliothèque nationale, et les ont comparés au manuscrit de Colson avant d'instituer la leçon définitive qu'ils publient et dont voici le titre exact :

Ce sont les secres des dames translates de latin en fransois mes ils sont defandus de reveler a fame par nostre sainct pere le paye sus paine detecmuniement en la Decretal ad meam dectrinam.

Ce titre, ainsi que tout le corps du traité (pages 1 à 74), est imprimé en caractères gothiques du plus heureux effet. Assurément *les Secrets des dames* contiennent d'étranges théories médicales et de bien singulières recettes; ses préceptes cependant n'ont certes pas autant vieilli que le vocabulaire du bon traducteur, qui emploie presque à chaque page, sans sourciller, des expressions qui paraissaient toutes naturelles à l'époque où il écrivait, mais qui sont devenues aujourd'hui plus que scabreuses. Ce n'est, du reste, pas le moindre attrait que présente le livre aux amateurs du vieux langage. Les éditeurs ont eu soin de

joindre à leurs précieuses recherches bibliographiques et critiques un glossaire des mots à forme ancienne ou hors d'usage, ainsi que de nombreuses remarques philologiques et grammaticales qui facilitent beaucoup la lecture et l'intelligence du texte.

Disons, en terminant ces courtes réflexions, qu'il ne paraît pas douteux que cette traduction des *Secrets des dames* ne soit promptement épuisée, et, dans quelques années, presque aussi recherchée que les huit éditions anciennes décrites par les nouveaux éditeurs. PHIL. MIN.

Description de la Bibliothèque de F.-V. Raspail, précédée d'une notice biographique contenant de nombreux faits inédits sur le savant et l'homme politique, avec une photographie d'après nature et un autographe de M. F.-V. Raspail. Paris, chez l'éditeur des ouvrages de M. F.-V. Raspail, rue du Temple, 14. 1880, 1 vol. in-8° de XL-259 pages. Prix : 3 fr. 50.

Ce catalogue d'un homme justement célèbre dans le monde scientifique présente un grand intérêt. Sur les 2,217 numéros dont il se compose, près de 900 sont consacrés aux livres se rattachant aux diverses branches des sciences naturelles et exactes ; rarement, dans les ventes, on rencontre une aussi belle collection d'ouvrages de cette nature. Mais ce n'est point seulement à ce titre que cet inventaire mérite de fixer l'attention des bibliophiles : M. F.-V. Raspail n'était pas seulement un savant; c'était aussi un amateur de livres éclairé, qui avait enrichi de ses notes et de ses observations particulières les hôtes de sa bibliothèque. Le rédacteur de son catalogue a eu l'heureuse idée de reproduire un certain nombre de ces remarques, qui eussent été absolument perdues pour le public, car on sait que la bibliothèque de M. F.-V. Raspail n'a point été vendue : au dernier moment, la veille même du jour où devait commencer la vente, les journaux ont fait connaître que ses héritiers s'étaient mis d'accord pour racheter cette riche collection et en prévenir la dispersion. Bien des amateurs ont dû, ainsi que nous-même, être assez désappointés à cette annonce, mais on ne saurait que louer le sentiment qui a guidé la famille du défunt.

La notice placée en tête du catalogue est bien faite et écrite avec beaucoup de mesure ; elle est particulièrement intéressante pour les hommes de science, qui y trouveront la liste raisonnée des 54 ouvrages de toute nature qui sont sortis de la plume de M. F.-V. Raspail.

En résumé, le volume dont il est question ici est un document bibliographique utile et qui pourra rendre, à l'occasion, de sérieux services aux catalogographes. PHIL. MIN.

Reliure d'un Montaigne à l'S barré et à monogrammes. Réponse à une question de l'abbé L. COUTURE, par l'abbé J. DULAC. Paris, E. Rouveyre, 1880, in-8° de 24 pages, avec planche. Tirage à 200 exemplaires. — Prix : 2 fr.

Voici une petite brochure qui, malgré sa forme éristique, ne peut manquer d'intéresser beaucoup les *montaignophiles.* — Dans le tome XVIII de la *Revue de Gascogne* (année 1877, p. 442), le rédacteur en chef de ce périodique, M. l'abbé Léonce Couture, soumettait à la sagacité de ses lecteurs l'interprétation d'un certain nombre de signes mystérieux appliqués sur la reliure en veau rouge d'un superbe exemplaire de Montaigne (Paris, 1611, in-8°), déclarant ne pas comprendre grand'chose aux sigles, rébus et ornements divers dont il donnait communication au public. — M. l'abbé J. Dulac, auteur de divers travaux estimés, s'empressa de transmettre à M. Couture le résultat des recherches auxquelles il s'était livré, et, à sa grande surprise, n'en vit rien paraitre, pendant deux ans, dans la *Revue de Gascogne.* Il se décida à en référer à son confrère, qui lui répondit « qu'ayant vendu son fameux exemplaire de Montaigne, n'ayant plus sous les yeux la reliure aux signes mystérieux, et trouvant d'ailleurs un peu trop conjecturale la solution qui lui avait été adressée, il avait estimé qu'il était plus sage de n'en rien dire et de laisser complètement de côté le problème qu'il avait jadis posé lui-même ».

Peu satisfait de ce procédé, M. J. Dulac ne voulut pas avoir perdu ses soins, et, refaisant tout son travail, il a composé le petit factum que nous offre aujourd'hui M. Ed. Rouveyre.

On ne saurait analyser autrement la *Réponse* de M. Dulac, qui, dans 24 pages facilement écrites et toujours pleines de courtoisie pour son adversaire, a condensé quantité de faits curieux se rattachant à Montaigne et à sa famille. Disons seulement qu'il arrive à cette conclusion, que « l'exemplaire de Montaigne dont la reliure étrange a soulevé cette polémique n'a pas appartenu, comme le prétend son adversaire, ni à Jeanne d'Albret, ni à Gabrielle d'Estrées, mais bien à Marie de Gournay, la dixième muse, fille adoptive du grand écrivain. »

PHIL. MIN.

La Troupe de Molière et les deux Corneille à Rouen, en 1658, par F. BOUQUET. Paris, A. Claudin, éditeur, 3, rue Guénégaud, M.D.CCC.LXXX. 1 vol. in-8°, format elzévirien, de 149 pages, orné d'un frontispice et de deux gravures à l'eau-forte, par JULES ADELINE, ainsi que d'un fac-similé. — Prix : 7 fr. 50. — Tirage à petit nombre.

M. A. Claudin, l'habile et savant éditeur que connaissent bien les amis du livre, publie, on le sait, une collection de charmants petits volumes elzéviriens, contenant surtout des documents sur Molière. Déjà il nous a donné *le Tartuffe par ordre de Louis XIV,* de M. *Louis Lacour,* et *un Bisaïeul de Molière,* recherches sur la famille des Mazuel, de M. *Ernest Thoinan.* Ces délicieux bijoux typographiques ont été rapidement épuisés; le troisième ouvrage qu'il vient de nous offrir ne semble pas devoir être moins bien accueilli par le public, car il ne le cède, sous aucun rapport, à ses devanciers.

L'étude sur *Molière et sa troupe à Rouen, en 1658,* qui forme le fond de cette nouvelle publication, a déjà été publiée dans la *Revue de Normandie* (pages 143-156, Rouen, E. Cogniard, 1865); un tirage à part, très restreint et non mis dans le commerce, que l'auteur avait fait faire, est devenu aujourd'hui absolument introuvable. Aussi, à l'instigation de M. A. Claudin, M. F. Bouquet a-t-il bien voulu préparer une nouvelle édition de sa curieuse étude; il l'a fort étendue en y joignant d'importantes particularités sur les deux Corneille et sur leurs relations avec Molière; en outre, mettant à profit les travaux des écrivains les plus autorisés, tels que MM. Tas-

chereau, Eud. Soulié et Soleirol, il a reconstitué, le plus souvent sur pièces authentiques, avec une conscience et une sagacité exceptionnelles, le journal de la troupe de Molière pendant le séjour de plus de cinq mois qu'elle fit à Rouen, de mai à octobre 1658. Les faits nouveaux et curieux contenus dans les 150 pages du livre de M. F. Bouquet viennent combler bien des lacunes dans l'histoire de notre première scène comique; un excellent index des noms de lieux et de personnes permet au chercheur de les consulter rapidement et avec utilité.

L'exécution matérielle du livre est irréprochable ; les eaux-fortes (le frontispice surtout) sont intéressantes et bien traitées; enfin le fac-similé, contenant d'après un acte notarié les signatures de Molière et de douze membres de sa troupe, n'est pas la pièce la moins importante d'une production qui doit indispensablement trouver sa place dans toute véritable collection molièresque. PHIL. MIN.

Dictionnaire de biographie contemporaine française et étrangère, augmenté d'un supplément par AD. BITARD. Paris, L. Vanier. 1 vol. in-4°. — Prix : 12 fr.

Le *Vapereau* nouvelle édition s'est fait si longtemps désirer, que l'autorité de ce dictionnaire est trop incontestable pour que nous songions à nous attarder à ce sujet. Les documents sur les hommes du temps sont en retard de près de dix années. M. Adolphe Bitard a donc fait œuvre utile, sinon parfaite. Il a apporté son travail à l'œuvre commune, au grand dictionnaire des hommes de ce siècle, qu'il est déjà temps de préparer pour la mise en vente de l'an M. D. CCCC. U.

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES — LIVRES D'AMATEURS

Histoire artistique de la cathédrale de Cambrai, comptes, inventaires et documents inédits, avec une vue et un plan de l'ancienne cathédrale, par JULES HOUDOY, président de la Société des sciences et des arts de Lille. 1 vol. in-4°. Paris, 1880, Morgand et Fatout.

Nos vieilles provinces reconstruisent laborieusement leur histoire. Elles l'avaient écrite jadis quand elles jouissaient de leur autonomie. La centralisation est venue, qui, non contente de les dépouiller de leur vie propre, les avait même privées de leurs souvenirs. Elles commencent maintenant à comprendre l'importance de ces souvenirs et elles les recherchent. Partout les sociétés savantes sont à l'œuvre. Dans cette tâche ardue, les érudits sont plus nombreux que les historiens. Il n'y a pas trop à le regretter. C'est avec le travail des érudits que les historiens bâtiront ensuite. Nulle part peut-être la fièvre provoquée par cette enquête n'est plus ardente que dans nos départements du Nord et du Pas-de-Calais. Lille est à la tête du mouvement dans cette région et M. Jules Houdoy, président de la Société des sciences et des arts de cette ville, un de ceux qui ont le plus fait dans l'intérêt de la connaissance du moyen âge local.

Son histoire de la cathédrale de Cambrai a un attrait spécial. C'est un chapitre inédit de l'histoire des beaux-arts. La ville impériale de Cambrai a toujours été, depuis les temps mérovingiens, un des grands centres de la civilisation féodale et chrétienne. L'église à cette époque était à la fois le forum et le trésor de chaque ville, ce que plus tard a été l'hôtel de ville. C'était là que les documents, les spécimens des arts, les témoins de la vie publique et de la vie privée s'accumulaient. A Cambrai, les empereurs d'Allemagne, puis les ducs de Bourgogne de la maison de France avaient laissé des traces de leur munificence; si les objets d'art étaient en nombre, ils feraient aujourd'hui la richesse du Louvre; mais le mauvais goût des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles y a mis bon ordre. La plupart ont été détruits; la cathédrale elle-même où ils étaient déposés a disparu. Il en reste les archives que M. Jules Houdoy a dépouillées. Elles lui ont révélé bien des choses et donné une vive admiration des artistes du moyen âge. Le métier s'est perfectionné, l'outillage aussi : l'artisan n'a pas changé. Il y a lieu de soupçonner qu'il est souvent inférieur à ce qu'il était autrefois. « Si la théorie du progrès continu, dit M. Jules Houdoy dans sa préface, était contestable, ce serait certainement de la question de l'art que viendraient les objections les plus sérieuses. En laissant de côté l'antiquité grecque et romaine, avons-nous besoin de dire quelle admiration incontestée provoquent encore de nos jours certaines œuvres qui datent du moyen âge, et le mérite des productions artistiques de l'époque de la Renaissance, n'est-il pas reconnu de tous? On recherche de toute part, et avec raison, les ustensiles les plus vulgaires de ces temps reculés, où l'art a laissé son cachet; nous doutons très fort que les musées de l'avenir accueillent avec le même enthousiasme les meubles somptueux qui décorent aujourd'hui les salons de notre bourgeoisie millionnaire. » Nous aussi. Au bout de dix ans, ils ont déjà cet air grotesque des magots chinois, qui accuse le mauvais goût de la mode dont ils sont le produit.

L'énumération des objets d'art qui ornaient la cathédrale de Cambrai ou emplissaient le trésor du chapitre mettra l'eau à la bouche des connaisseurs et des amateurs. Hélas! ils n'existent plus, on les a détruits bêtement à cause de leur caractère fruste et de leur physionomie gothique. Gothique et laid ont la même acception dans la langue du XVII^{e} et du XVIII^{e} siècle qui avaient leurs qualités, mais pas celle d'apprécier l'originalité incomparable des idées et des œuvres gothiques. M. Jules Houdoy en donne une nomenclature minutieuse. Ce ne sont plus eux; cependant cette description par le menu peut en indiquer souvent le mérite. Il y a des ustensiles inconnus, des objets qu'on ne croyait pas avoir existé, d'autres dont on ne se faisait pas l'idée et dont le nom a maintenant un sens. L'histoire de son côté aura beaucoup à recueillir. Les mœurs, les institutions, le vêtement, l'ameublement, le prix des terres, le taux du salaire des ouvriers, des artistes, celui des produits indus-

triels, le chiffre des revenus ecclésiastiques, des traitements alloués à une foule de dignitaires ou de serviteurs, ont un écho dans ces comptes. Leur inventaire s'étend de l'année 1332 à l'année 1786. On peut suivre, durant ces quatre cent cinquante ans, les révolutions diverses que le temps et les événements ont occasionnées dans la manière de vivre comme dans le prix des objets nécessaires à l'existence chez nos ancêtres.

Le soin mis par l'auteur à être exact, et la méthode, grâce à laquelle il est permis de se retrouver à l'instant dans le dédale des informations qu'il a réunies, donnent à son œuvre une valeur pratique difficile à rencontrer dans un livre de ce genre. L. D.

Le Roman d'Aquin ou *la Conqueste de la Bretaigne par le roy Charlemaigne,* chanson de geste du XII^e^ siècle publiée par F. Joüon des Longrais, ancien élève de l'École des chartes. Nantes, Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne, 1880. 200 exemplaires in-4° pour les sociétaires. 200 exemplaires in-8° pour la mise en vente. (cxxviij-244 p.)

La Société des bibliophiles bretons et de l'Histoire de Bretagne, qui témoigne, depuis sa fondation, d'une vitalité exceptionnelle par les importantes et luxueuses publications dont elle a déjà enrichi l'histoire générale et l'histoire locale, n'a jamais encore eu la main si heureuse qu'en exhumant cette curieuse chanson de geste, à laquelle on ne peut refuser le mérite de la simplicité et qui a été singulièrement méconnue jusqu'ici pour ne nous avoir été conservée que dans un assez médiocre manuscrit du commencement du XV^e^ siècle. Il s'agit de la guerre faite pendant sept ans par Charlemagne contre un roi païen nommé Aquin qui serait, selon une ancienne légende, l'un des ancêtres de Du Guesclin jadis nommé Claiequin, ou Glay-Aquin, et qui aurait profité de l'absence de l'empereur pour s'emparer de la Bretagne. Aquin, poursuivi jusqu'au fond de la Cornouaille, finit par trouver la mort dans une bataille au pied de la montagne du Mené-Hom. Le manuscrit qui contient ce poème est entré à la Bibliothèque royale au commencement du siècle dernier par suite de l'acquisition du fond Colbert, et, d'après une note de Baluze, il aurait été trouvé sous les ruines du monastère des Récollets de l'île de Cézambre, près le fort de la Conchée, à trois lieues de Saint-Malo; que les Anglais brûlèrent et démolirent lorsqu'ils y descendirent à l'époque du bombardement de cette ville.

Voilà une origine qui sent la poudre et les batailles. On en trouve, du reste, une ample provision dans le cours du poème, et ce qui leur donne un intérêt tout spécial, c'est que cette geste particulière, antérieure au cycle d'Arthur et aux romans de la Table ronde, présente des traditions très originales et une fable qui côtoie de fort près l'histoire. Au point de vue de l'histoire de Bretagne, il est surtout fort précieux, car le poète ne décrit aucun lieu qu'il n'ait vu, et l'on trouve dans un long itinéraire de la presqu'île armoricaine des descriptions de villes et de paysages qui restituent toute l'archéologie du XII^e^ siècle. Le siège d'Alet, aujourd'hui Saint-Servan, présente à cet égard des détails qu'on chercherait en vain dans les documents les plus anciens qui nous soient parvenus.

Au point de vue général, ce poème est peut-être le plus ancien monument de notre littérature de langue française, et, par suite de son remaniement de copiste au XV^e^ siècle, il a sur les trois quarts des autres épopées françaises l'avantage d'être à peu près lisible. M. Joüon des Longrais l'a enrichi de notes fort érudites et d'un glossaire complet qui facilitent encore cette lecture.

Nous adressons donc nos plus sincères remerciements à la Société des bibliophiles bretons et nous attendons avec impatience le poème qu'elle nous promet sur *le Combat des Trente.* L. DE K.

Nous nous trouvons très en retard avec plusieurs éditeurs d'ouvrages de luxe, notamment avec MM. Lemerre, Jouaust, Quantin, Rouveyre, Lemonnyer, Kistemaecker; mais les beaux livres peuvent attendre; ils bravent le temps, et devant l'abondance des matières nous avons dû remettre à notre prochaine livraison les comptes rendus des dernières publications de bibliophiles. On ne saurait nous tenir rigueur de ce retard. N. D. L. R.

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIETÉS

Bibliothèque Mazarine. — Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts,

Vu l'arrêté du 20 mai 1840;

Vu la proposition de M. l'administrateur de la bibliothèque Mazarine,

Arrête :

Art. 1er — La bibliothèque Mazarine sera ouverte au public, à partir du 1er mai 1880, de onze heures du matin à cinq heures du soir.

Art. 2. — M. l'administrateur de ladite bibliothèque est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Paris, le 22 avril 1880. J. FERRY.

Plusieurs journaux ont fait des démarches pour obtenir le droit de publication du dernier roman de Gustave Flaubert, *Bouvard et Peduchet,* auquel il travaillait encore la veille de sa mort.

« Nous savons par exemple, dit *le Figaro,* que le jour même des obsèques de l'éminent écrivain, le directeur d'un journal parisien faisait proposer quarante mille francs pour obtenir le droit de publier *Bouvard et Peduchet;* mais cette autorisation lui fut refusée.

« Il est presque certain aujourd'hui que la dernière œuvre de Gustave Flaubert paraîtra dans la *Revue nouvelle,* de Mme Adam, à laquelle elle avait été destinée.

« D'ailleurs ce roman tout d'étude, en raison des volumineuses notes qui l'accompagnent, sera beaucoup mieux à sa place dans une revue que dans un journal.»

L'abbé Trigan prépare, dit la *Revue historique,* une nouvelle édition de l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie,* publiée de 1756 à 1761.

L'ancien président de la confédération du Sud, M. Jefferson Davis, termine une histoire de la guerre de Sécession qui paraîtra à New-York, en 2 volumes, sous le titre de : *Memoirs of the civil war.*

A l'occasion de l'anniversaire quatre fois séculaire de la mort du plus illustre historien polonais Jean Dlugosz (Longinus), chanoine de Cracovie, mort archevêque de Léopol en 1480, doit avoir lieu à Cracovie un congrès historique sous les auspices de la commission historique de l'académie des sciences. Ce congrès réunira tous ceux qui s'occupent des travaux concernant l'histoire, tant politique que littéraire, artistique ou archéologique de la Pologne; les savants polonais doivent y adopter un plan pour la publication future de travaux et de documents.

Diverses missions scientifiques et littéraires viennent d'être données par M. Jules Ferry :

A M. René Bréon, en Islande, afin de continuer dans ce pays ses études géologiques;

A M. Victor Lieutaud, bibliothécaire de la ville de Marseille, en Espagne, à l'effet d'étudier les bibliothèques de la péninsule, leur installation, leur aménagement, leur importance, leurs richesses, leurs catalogues, etc.;

A M. Gustave Lombard, ancien officier français, en Abyssinie et dans le royaume de Choa, à l'effet d'étudier ces pays au point de vue de la statistique, de la topographie et de leur organisation civile et militaires;

A M. le docteur Fort, professeur libre d'anatomie à l'École pratique de la Faculté de médecine de Paris, l'Amérique du Sud, à l'effet d'étudier à Buenos-Ayres, Montevideo et Rio-de-Janeiro, l'enseignement des sciences anatomique, physiologique et chirurgicale.

On annonce d'Angleterre la prochaine apparition d'un grand ouvrage sur *Mme de Staël, sa vie et son temps; la première Révolution et le premier Empire,* par M. A. Stevens.

Dès que M. Renan aura publié le dernier volume des *Origines du christianisme,* il s'occupera de faire paraître une traduction de l'*Ecclésiaste,* terminée, dit la *Revue politique,* depuis plusieurs années et accompagnée d'une introduction critique.

Le P. Ingold, de l'Oratoire, publiera sous peu un *Essai de bibliographie oratorienne* et annonce pour plus tard un ouvrage sur *le Jansénisme de l'Oratoire.*

Le premier volume des *Mémoires* de Kossuth va paraître incessamment et tout à la fois en anglais, en allemand et en magyar.

La *Revue politique et littéraire* nous apprend que les professeurs et les élèves du collège fondé à Pekin pour l'étude des langues étrangères ont entrepris de traduire en chinois un ensemble d'ouvrages européens relatifs aux sciences, à l'histoire et au droit. On cite parmi les volumes en préparation : une *Histoire de Russie ;* l'*Économie politique,* de M. Fawcett; l'*Histoire universelle,* de Tytler; le *Droit international codifié,* de M. Bluntschli; des ouvrages sur l'anatomie, la chimie et les mathématiques. Cette liste est intéressante parce qu'elle montre la direction que prend

le mouvement des esprits en Chine, à mesure que le pays s'ouvre aux influences occidentales.

La *Revue critique* annonce qu'il va se former à Pétersbourg une « Société d'amis de la poésie » qui se propose d'étudier les poètes anciens et modernes de la Russie et de l'étranger. La Société publiera des extraits et des traductions des poésies les plus remarquables, ainsi que des études littéraires sur les poètes.

La réunion de la Société des études historiques à l'hôtel de la Société d'encouragement a été des plus brillantes.

Après quelques mots aimables de M. Camille Doucet, président, et le compte rendu du secrétaire général, M. Joret-Desclosières, M. Bougeault a lu le rapport sur les mémoires présentés au concours du prix Raymond. Le sujet était : l'*Historique des origines de la langue française.* M. Arthur Loiseau, docteur ès lettres, agrégé de l'Université, professeur au lycée de Vanves, a obtenu une médaille d'or, accompagnée d'une récompense de 800 francs.

MM. Donneau du Plan, professeur à l'École navale de Brest, et Philippe-Jules Le Coultre, licencié, professeur au gymnase cantonal de Neuchâtel (Suisse), ont obtenu chacun une médaille d'argent.

On a entendu ensuite avec le plus grand plaisir une spirituelle causerie de M. Ferdinand de Lesseps sur l'isthme de Panama.

La séance s'est terminée par quatre lectures faites par MM. Barbier, conseiller à la Cour de cassation, le colonel Fabre, Jules David, Gustave Duvert; et enfin par une exécution de musique historique ancienne : Fragment de M. Roland de Lassus (1520). — Rameau (1683). — Gavotte de Martini (1706). — Madrigal de Hubertus Waebrant (1517); ouverture de *Marie Stuart,* de Niedermeyer (1801).

Les chœurs étaient dirigés par M. G. Lefèvre, directeur de l'École de musique religieuse.

M. Henri de Bornier, conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Arsenal, est nommé conservateur dans le même établissement.

MM. d'Auriac et Pauly, bibliothécaires au département des imprimés de la Bibliothèque nationale, ont été nommés conservateurs sous-directeurs adjoints au même département.

Nous apprenons que, sur la demande de nombreux intéressés, après entente avec le gouvernement portugais, la date du congrès littéraire international a été reportée du 1er juin au 20 septembre prochain.

Cette dernière date concorde avec celle du congrès anthropologique, qui se réunira également cette année à Lisbonne.

On prépare en ce moment une exposition de toutes les industries se rattachant à la librairie.

Cette exposition, organisée sous les auspices du cercle de la Librairie française, se tiendra dans l'hôtel du cercle, à l'angle de la rue Grégoire-de-Tours et du boulevard Saint-Germain.

Elle s'ouvrira dans le courant de ce mois.

Figureront également à cette exhibition tous les produits de la papeterie et de l'imprimerie, et même la reliure, comme auxiliaires de l'industrie de la librairie.

Les commissions de patronage de l'École pratique des hautes études, pour la période triennale 1880-1883, viennent, par arrêté, d'être organisées de la façon suivante :

Section des sciences mathématiques. — M. Chasles, membre de l'Institut, président, et MM. Bertrand, Puiseux, Bouquet et Hermite, membres de l'Institut.

Section des sciences physico-chimiques. — M. Berthelot, membre de l'Institut, inspecteur général de l'instruction publique, président, et MM. Desains, Jamin, Frémy, directeur du Muséum d'histoire naturelle, Wurtz, membres de l'Institut.

Section des sciences naturelles. — M. Milne-Edwards (Henri), membre de l'Institut, président, et MM. Decaisne, membre de l'Institut; Hébert, professeur à la Faculté des sciences de Paris; Duchartre, membre de l'Institut; Paul Bert, professeur à la Faculté des sciences de Paris.

Section des sciences historiques et philologiques. — M. L. Rénier, membre de l'Institut, président; MM. Alfred Maury, membre de l'Institut; Michel Bréal, inspecteur général de l'instruction publique; Defrémery, Waddington, membres de l'Institut.

La Société de l'histoire du protestantisme français, qui couronnait, il y a quelques années, un volume de M. Adolphe Michel sur *Louvois et la Révocation de l'édit de Nantes,* vient de décerner un prix de 1,200 fr. à un remarquable mémoire de M. Eugène Réaume, professeur de rhétorique au lycée Fontanes, sur le célèbre satirique et poète *Théodore Agrippa d'Aubigné considéré comme historien.*

Une Société des études juives vient de se fonder à Paris. De nombreuses adhésions ont été recueillies. La Société publiera une série de documents originaux, une revue trimestrielle, et organisera des conférences destinées à vulgariser la connaissance de l'histoire de la littérature si intéressante du judaïsme.

Par arrêtés du ministre de l'instruction publique :

M. Maurice Faucon, archiviste paléographe, est chargé d'une mission en Italie, à l'effet de recueillir des documents sur la domination française à Asti pendant le XVe siècle et de compléter ses études sur le mariage de Valentine Visconti et du duc d'Orléans.

M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, est chargé d'une mission scientifique en Syrie, à l'effet d'étudier la faune de ce pays et de pratiquer des fouilles dans une ancienne nécropole phénicienne.

M. François Franck, préparateur au Collège de France, est chargé d'une mission scientifique à l'effet d'étudier l'organisation des laboratoires de Belgique et de Hollande.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris avec regret la mort de M. Fournier, rédacteur critique pour les théâtres au journal *la Patrie*. L'auteur de *Struensée* était âgé de soixante-seize ans et venait d'obtenir une pension de la Société des auteurs dramatiques. Les œuvres littéraires et dramatiques de M. Fournier forment un actif respectable. Voici les principales: *Christian et Marguerite*, comédie en un acte et en vers, avec M. P. Mercier (Français, 1851). — *Le Roman du village*, com. en un acte, en vers, avec M. P. Mercier (Odéon, 1853). — *Les Deux Épagneuls*, op.-com. joué en 1854. — *Le Chapeau du roi*, op.-com. joué en 1856. — *La Charmeuse*, opérette, 1858.

Œuvres historiques et littéraires: *La Musique chez le peuple ou l'Opéra national, son passé et son avenir*, 1847, in-12. — *Souvenirs historiques et littéraires du Loiret* (Orléans, 1847, in-8°). — *Essai historique sur l'orthographe*, 1849, in-12, avec Virentzer. — *Histoire des hôteliers et des cabarets*, 1855, 2 gr. in-8 avec F. Michel. — *Histoire de l'imprimerie et de la librairie*, dans le *Livre d'or des métiers*, 1854, in-18. — *Paris démoli*, 1853, in-8°, 2e édition en 1855. — *Les Lanternes, histoire de l'ancien éclairage de Paris*, 1854, in-12. — *L'Esprit des autres*, 1855, in-18, dont la maison Dentu vient de donner une nouvelle édition. — *L'Esprit dans l'histoire*, 1856, in-18. — *Le Vieux-Neuf*, 1859, 2 vol.; 1879, 3 vol. — *La Butte des Moulins*, 1877.

M. Ed. Fournier a encore donné dans la Bibliothèque elzévirienne *les Variétés historiques et littéraires; le Roman bourgeois; les Caquets de l'accouchée* et, tout récemment, *le Livre commode des adresses de Paris*, ouvrage qui abonde en notes curieuses.

Il a publié *les Lettres inédites de madame de Créqui*; une *Notice* fort remarquable, en tête des œuvres choisies de Piron; un *Essai sur La Bruyère*. Il a collaboré au *Supplément du Dictionnaire de la conversation*, à l'*Histoire des villes de France*, au *Moniteur*, au *Constitutionnel*, à *l'Illustration*, à l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, à la *Revue française*, au journal *le Théâtre* qu'il dirigea un instant. On lui doit également un *Théâtre romantique* paru dernièrement chez Laplace et Sanchez, *le Théâtre français avant la Renaissance*, 1450-1550; *le Théâtre français aux* XVIe *et* XVIIe *siècles*. Enfin la maison Didot édite en ce moment un volume où il prit part, intitulé : *Paris à travers les âges*.

M. Gustave Flaubert est mort subitement, d'une attaque d'apoplexie, dans sa propriété de Croisset, près de Rouen, au mois de mai dernier. Né dans cette dernière ville le 12 décembre 1821 et fils d'un médecin distingué, M. Gustave Flaubert se prépara par de longues études à ses travaux de littérature. Il savait à fond la médecine, la linguistique, les mythologies et la vie moderne quand il composa en même temps *Madame Bovary* (1857) et *Salammbô* (1862). Du premier coup, sa réputation fut incontestée. Il était rangé parmi les rares écrivains de ce temps qui peuvent être opposés, pour le souci de la forme parfaite, aux prosateurs du grand siècle.

Artiste consciencieux jusqu'à la minutie, M. Flaubert était, en philosophie, d'un pessimisme implacable qui lui aliéna vite la faveur du grand public.

Son roman *l'Éducation sentimentale* (1869) montra en lui un négateur de toute la civilisation actuelle et une âme blessée jusqu'au vif par tout le spectacle du monde contemporain. C'était une liqueur trop concentrée pour les intelligences de la foule. Aussi le grand succès des deux premiers romans n'accompagna pas cette œuvre nouvelle, plus forte peut-être, ni *la Tentation de saint Antoine* (1873), magnifique fresque d'histoire qui désappointa les lecteurs par l'excès de la couleur, de l'érudition et de la misanthropie.

M. Flaubert ne réussit pas non plus au théâtre, où son unique comédie, *le Candidat* (1878), n'eut que trois représentations. Il vieillissait, se sachant méconnu dans la gloire de son premier livre, et travaillait à un nouveau roman, *Bouvard et Peduchet*, qui devait paraître cet été, terrible pamphlet contre la sottise humaine, lorsque la mort est venue le surprendre. C'était un artiste incomparable et un savant de premier ordre.

M. Paul Billard, conservateur, sous-directeur adjoint à la Bibliothèque nationale, vient de mourir à l'âge de quarante-huit ans des suites d'une hémiplégie.

Attaché depuis plus de vingt-cinq ans au département des Imprimés, M. Paul Billard était, comme la plupart des hauts fonctionnaires de la Bibliothèque nationale, un de ces travailleurs modestes dont le nom ne franchit guère les limites du monde savant.

Les habitués de la salle Richelieu avaient souvent recours à ses connaissances bibliographiques et appréciaient son urbanité.

M. Paul Billard avait continué et mené à bonne fin, grâce à ses études spéciales sur cette délicate matière, le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier. Il fut aussi un des principaux collaborateurs du *Catalogue de l'histoire de France*.

M. Henri Cohen, de la Bibliothèque nationale, est décédé le 22 mai dernier, à l'âge de soixante-quinze ans.

Son ouvrage : *Guide de l'amateur de livres à vignettes du* XVIIIe *siècle*, dont nous avons rendu compte dernièrement, est un guide estimé des amateurs, et il a sa place dans toutes les bibliothèques.

M. David Sutter, membre de la Société des gens de lettres, né à Genève en 1811, vient de mourir. Il laisse un *Traité de perspective*, une *Philosophie des beaux-arts appliquée à la peinture*, une *Étude sur l'enseignement de la sculpture chez les Grecs*, une *Esthétique générale et appliquée des règles de la composition dans les arts plastiques*. Il professa, à l'École des beaux-arts de Paris, les principes qu'il avait exposés et les idées qu'il avait émises dans ce dernier ouvrage.

La Société de géographie de Marseille vient d'apprendre la mort d'un de ses membres honoraires correspondants les plus distingués. Le R. P. Horner, supérieur et créateur des missions de Zanzibar, Bayamyo et N'gouvou, est décédé à Cannes après une longue et douloureuse maladie contractée dans le cours de ses voyages.

La Société royale de géographie de Londres l'avait nommé membre honoraire en remerciement des services par lui rendus à l'humanité et à la science.

M. Rolland de Villargues, conseiller à la cour d'appel de Paris, vient de mourir après une courte maladie. Il avait publié plusieurs ouvrages sur le droit criminel justement estimés; il était le doyen des conseillers près la cour de Paris.

Nous lisons dans *le Bulletin monumental :*

« La Société française d'archéologie vient de perdre l'un de ses membres les plus éminents, Ismaël Ivanovitch Sreznevski, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et professeur à l'université de cette ville.

« M. Sreznevski appartenait à la Société d'archéologie depuis 1867. Il avait été nommé membre étranger de cette association à la suite du Congrès archéologique international d'Anvers, auquel il avait assisté comme délégué du gouvernement russe. »

La *Revue critique* annonce la mort de M. G. Wagner, professeur au Johanneum de Hambourg. Ses éditions d'auteurs grecs et latins annotés et expliqués jouissent de beaucoup d'estime en Allemagne et en Angleterre, mais ce qui avait surtout fait connaître son nom en dehors de l'Allemagne, ce sont ses savantes publications de textes en grec vulgaire du moyen âge.

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Gastambide, président de chambre à la Cour de cassation.

On doit à M. Gastambide la publication d'un certain nombre d'œuvres qui témoignent de la diversité de son savoir non moins que de son talent d'écrivain, et parmi lesquelles ou peut citer son *Traité des contrefaçons*, ses *Conseils aux jeunes avocats;* le livre qu'il intitula : *Historique et théorie des droits de propriété des auteurs,* sans compter de nombreuses dissertations insérées dans les revues judiciaires.

Plusieurs savants allemands viennent de mourir récemment. Nous citerons entre autres M. Wappœus, connu comme ethnographe, ethnologue et statisticien et auteur de : *Handbuch des allgemeinen Geographie und Statistik; Die Republiken von Süd-Amerika und deutsche Auswanderung und Colonisation;* — M. Mesmer, professeur d'archéologie, conservateur du musée national de Bavière; — M. Nortmann, connu par ses recherches sur la géographie et les langues anciennes de l'Asie Mineure. M. Nortmann laisse une *Histoire du siège et de la conquête de Constantinople par les Turcs;* — M. Fœringer, bibliothécaire de la cour et du royaume à Munich. Il s'occupait principalement des études historiques ayant trait à la Bavière, et est mort laissant en préparation un grand ouvrage intitulé : *Philipp Appian und sein Kartenwerk.*

Nous avons encore à déplorer, pour le monde des lettres, la perte de M. Paul de Musset. Voici l'article biographique que le journal *le Figaro* lui consacre :

« Paul de Musset était de quelques années l'aîné de son frère Alfred de Musset. Né à Paris en 1804, il fit ses études au collège Charlemagne et débuta le premier dans les lettres par deux recueils de nouvelles, qui passèrent à peu près inaperçues : *la Table de nuit, équipées parisiennes,* et *la Tête et le Cœur, autres équipées.* Il resta ensuite quelques années sans rien produire, puis les succès de son frère le ramenèrent à la littérature, et il publia presque coup sur coup : *Samuel, Lauzun, Anne de Boulen, le Bracelet, Mignard et Rigaud, Guise et Riom.*

« Écrivain élégant et châtié, Paul de Musset a surtout attaché son nom à certaines restitutions historiques, tentées par lui à diverses reprises et avec succès, notamment dans *les Originaux du* XVII^e *siècle* et dans ses *Femmes de la Régence*, où l'on trouve des portraits à la plume finement esquissés.

« Les autres œuvres de Paul de Musset sont : *les Nuits italiennes, M^me de La Guette, Course en voiture, Jean le Trouveur, le Maître inconnu, Lydia, le Nouvel Aladin, Puylaurens, Voyage en Italie,* etc., etc. Il a aussi traduit les *Mémoires de Gozzi* et a collaboré, pendant plusieurs années, au *National*, où il rédigeait le feuilleton dramatique, et à la *Revue des Deux Mondes,* où il a publié quelques nouvelles.

Entre temps, M. Paul de Musset voulut s'essayer au théâtre. On a de lui : *la Revanche de Lauzun,* une comédie agréable, représentée avec succès à l'Odéon, et *Christine, roi de Suède;* mais à la scène, comme dans le journal et dans le livre, le talent et la supériorité de son frère Alfred l'écrasèrent toujours.

« Un des ouvrages de Paul de Musset se rattache particulièrement à son frère, et c'est à dessein que nous ne l'avons pas compris dans la nomenclature cidessus. A la suite de la publication d'un volume de George Sand intitulé : *Elle et Lui,* Paul de Musset écrivit : *Lui et Elle,* une réponse qui fit du bruit à l'époque.

« D'une certaine hauteur de manières, un peu raide, un peu cassant, M. Paul de Musset ne jouissait peut-être pas dans le monde littéraire de toute la sympathie que méritaient son caractère et son talent. D'un naturel peu sociable, il s'était aliéné, sans s'en apercevoir lui-même, d'anciens dévouements et de sincères amitiés. Il faut dire à son honneur, cependant, qu'il est resté jusqu'à la fin fidèle à la mémoire de son frère, dont il a publié une biographie très émue et très intéressante, et dont il prenait, ici même, encore la défense, il y a quelques jours, dans une protestation indignée, contre une prétendue manifestation de la jeunesse parisienne en faveur d'Alfred de Musset.

« M. Paul de Musset était chevalier de la Légion d'honneur. »

NOTES ET INFORMATIONS

SUR LES INDUSTRIES DU LIVRE

L'impôt sur le papier. — Le ministre des finances vient de faire insérer au *Journal officiel* le tableau récapitulatif du rendement des impôts pendant le premier trimestre de l'année 1880.

Nous voyons dans ce document que l'impôt sur le papier a produit, pour cette période, la somme de 3,343,000 francs.

Pendant le premier trimestre de 1879, l'impôt sur le Papier avait donné 3,393,000 francs. Différence en moins pour l'année présente : 50,000 francs.

C'est là un symptôme tristement significatif de l'influence néfaste de l'impôt qui pèse sur notre industrie. Non seulement la consommation a cessé de progresser, comme le voudrait la loi naturelle des choses, mais elle subit un mouvement de recul assez accentué.

Dans un tableau que donne le *Stationer*, de Londres, sur les fabriques de papier en Écosse, nous remarquons que ce pays possède actuellement 67 maisons ou sociétés ayant ensemble 93 machines dont 5 marchent exclusivement à l'eau, 34 à la vapeur, et 54 à l'eau et à la vapeur.

Dans cette nomenclature, plusieurs fabriques sont désignées comme produisant des papiers à la main, sans toutefois nous faire connaître le nombre de cuves en activité. L'écoulement de la presque totalité de la production de ces usines est centralisé à Londres.

Le timbre des affiches. — M. le président de la République vient de promulguer, le 30 mars 1880, la loi réglant les dispositions nouvelles concernant les timbres des affiches.

Les imprimeurs peuvent désormais timbrer chez eux leurs affiches, à l'aide de timbres mobiles institués par la loi du 27 juillet 1870.

Les dimensions des formats et les prix du timbre sont ceux fixés par la loi du 18 juillet 1866, à savoir :

Par feuille de 12 décimètres et demi carrés et au-dessous. . . . . 05 cent.

Au-dessus de 12 décimètres et demi jusqu'à 25 décimètres carrés. . . . . 10 »

Au-dessus de 25 décimètres carrés jusqu'à 50 décimètres . . ; . . . . 15 »

Au delà de cette dernière dimension. . . 20 »

Les décimes sont, bien entendu, en plus.

Le timbre mobile sera collé avant l'affichage au *recto* de chaque affiche non imprimée. Il sera oblitéré soit par l'inscription d'une ou plusieurs lignes de texte de l'affiche, soit par l'application, en travers du timbre, de la date de l'oblitération et de la signature de l'auteur de l'affiche, soit enfin par l'apposition, en travers du timbre, d'une griffe faisant connaître le nom et la résidence de l'auteur de l'affiche.

Les dispositions pénales des articles 20 et 21 de la loi du 11 juin 1859 sont applicables à ces timbres.

Les contraventions à la présente loi et à celle du 18 juillet 1866 seront constatées conformément aux art. 5 et 6 du décret du 25 août 1852.

En Angleterre, le docteur P. de Villiers vient d'obtenir une patente d'invention et de protection pour un coin à l'usage des imprimeurs. Cet appareil fort simple consiste en un bloc elliptique dentelé sur les six huitièmes de la surface externe. En tournant le coin entre le cadre et les tringles destinées à contenir la composition typographique, on obtient une pression à toute épreuve. Avec ce coin, les formes d'un grand journal peuvent être serrées en moins de deux minutes, et plus solidement qu'au moyen des coins de bois ou des appareils compliqués actuellement en usage.

L'Imprimerie nationale songe à préparer une installation sur la rive gauche pour l'impression de *l'Officiel*. Ce ne sera pas la première fois que cet établissement de l'État créera une succursale, et l'on se rappelle, en effet, celle qui avait été installée dans le ministère de la justice de 1850 à 1852.

Il est question d'apporter une modification fondamentale aux statuts de l'Association des imprimeurs de Paris et d'y appeler les imprimeurs de toute la France, brevetés ou non brevetés.

Nous pensons qu'une telle mesure donnerait en effet aux décisions de la Chambre des imprimeurs un poids plus considérable et que la question des revendications contre les empiétements de l'Imprimerie nationale, par exemple, pourrait être résolue avec beaucoup plus de fruit lorsque le concours des lumières de tous les imprimeurs lésés viendrait apporter à l'étude d'une aussi importante affaire l'autorité des esprits les plus compétents, et la force que donne l'union des mêmes intérêts.

Un congrès international du commerce et de l'industrie aura lieu prochainement à Bruxelles ; les travaux de ce congrès comprendront quatre sections : 1° économie politique ; 2° arts industriels ; 3° lois commerciales ; 4° application des sciences.

Un autre congrès se réunira également cet été : *le Congrès international de typographie*.

Voici les questions qui y seront discutées :

Solidarité à établir dans toutes les associations de typographie, sans distinction de nationalité. — Établissement d'un tarif minimum de salaire. — Indemnités à accorder. — Règlement concernant les apprentis. — Travail des femmes. — Création de pensions. — Sociétés coopératives.

Le syndicat de la presse départementale s'est réuni dernièrement sous la présidence de M. Amédée Marteau, et il a adopté une résolution qui a été remise par une délégation du syndicat à M. Henri Brisson, président de la commission du budget, et à M. le ministre des finances.

Par cette résolution, le syndicat demande la sup-

pression, à dater du 1er janvier 1881, de l'impôt qui grève le papier à la fabrication et de la surtaxe qui frappe le papier à journal.

Dans la livraison du 16 avril du *Journal de la Société des arts,* de Londres, nous devons signaler un très intéressant article de M. Wheatley, vice-secrétaire de la Société, intitulé : *L'Histoire de l'art du relieur.* C'est une revue, bien que succincte, des œuvres des principaux relieurs du monde. Grolier, Le Gascon, Boyet, Dusseuil, Anguerand, Padeloup, Monnier, de Rome, Bozérian, Thouvenin, Bauzonnet ne sont pas oubliés en ce qui concerne la France, et l'historien anglais nous a fait la belle part dans la catégorie des illustres artistes qui ont su donner au livre l'habillement qu'il méritait d'avoir pour figurer dignement au nombre des belles productions du génie humain.

Des planches hors texte et des vignettes font connaître de belles reliures parmi celles qui sont décrites dans le remarquable travail de M. Wheatley, qui se termine par une revue des principaux ouvrages publiés sur l'art de la reliure.

Le *British and colonial Printer* annonce qu'une exposition de machines, outils et appareils à l'usage des imprimeurs et des fabricants de papier sera ouverte à Londres au commencement du mois de juillet de cette année. Cette exposition s'organise sous le patronage du lord-maire de Londres, qui, on le sait, est un des premiers imprimeurs de la capitale de l'Angleterre ; elle durera dix jours. Comme elle ne doit avoir qu'un caractère purement commercial, il ne sera pas distribué de récompenses aux exposants.

Celui qui a commandé un travail d'impression et qui ne rend pas ses épreuves en bons à tirer doit payer le travail effectué.

Ainsi jugé par le tribunal de commerce de la Seine (24 janvier 1880.)

Le tribunal,

Attendu que, pour résister à la demande en paiement de 457 fr. 50, Foulc soutient que Wattier ne lui aurait jamais remis que des épreuves informes sur lesquelles il ne pouvait pas donner le bon à tirer ; qu'il aurait en vain réclamé les tirages définitifs et qu'il ne saurait être tenu de payer des frais de composition et d'épreuves sans intérêt pour lui tant que Wattier serait hors d'état de livrer les exemplaires commandés ;

Mais attendu qu'il appert des débats et des faits de la cause que les travaux d'impression commandés à Wattier par Foulc lui ont été remis en épreuves suffisantes pour qu'il puisse juger du résultat du travail et donner le bon à tirer ; qu'en présence du refus opposé par Foulc sans raison et sans droit, Wattier, qui ne pouvait être tenu d'immobiliser son matériel, est fondé à demander le paiement des travaux commandés, encore bien que, par la faute de Foulc, ils ne puissent pas être livrés ; que le compte a été vérifié ; qu'il est justifié s'élever à 423 francs ; qu'il y a donc lieu d'accueillir la demande, à concurrence de cette somme,

Par ces motifs,

Condamne Foulc à payer à Wattier 423 francs avec intérêts et dépens.

SOMMAIRE DES PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

DU 15 AVRIL AU 15 MAI

L'Art (18 avril). — E. Müntz : Les amateurs, collectionneurs et archéologues florentins de la première Renaissance. — A. Barbou : Six dessins inédits de Victor Hugo. — E. de Goncourt : La maison d'un artiste au XIXe siècle. — F.-B. Navarro : Collection des dessins d'anciens maîtres à l'Institut royal de Gijors en Espagne. — Bulletin bibliographique. — Chronique.

(25 avril). — Léonce Viltart : les Pères de l'Église, d'après Carpeaux. — E. Müntz : Les amateurs, collectionneurs et archéologues florentins de la première Renaissance. — E. Soldi: L'art persan. — Eugène Véron : L'Exposition des Indépendants. — L'hôtel Drouot. — Chronique.

(2 mai). — H. de Chennevières : J.-P. Panini. — A. Robaut: Peintures décoratives d'Eugène Delacroix. — Ch. Yriarte : Les restaurations de Saint-Marc de Venise. — Bulletin bibliographique. — Chronique.

(9 mai). — H. de Chennevières : J.-P. Panini. — E. Véron : Œuvres de Th. Ribot. — Le Blanc du Vernet : L'art japonais. — H. Jouin : Autographes inédits d'artistes. — L. Hugonnet : *Aïda* au Caire et à Paris. — Centenaire du Grand-Théâtre, à Bordeaux. — Chronique.

(16 mai). — Burty : Le Salon de 1880. — E. Véron : Th. Ribot. — L. Courajod : Observations sur deux dessins attribués à Raphaël. — Lettres inédites de Delacroix. — Montrosier : Reprise de *l'Aventurière* — Une bibliothèque. — Bulletin bibliographique. — Chronique.

Bulletin du bibliophile (décembre). — Michel de L'Hospital ; bibliographie de ses ouvrages. — Notice sur la moralité des blasphémateurs du nom de Dieu. — Nodieriana. — Lettre à l'éditeur sur le *Don-don infernal,* par M. Paul Arbaud (d'Aix). — Revue critique de publications nouvelles : *l'Incendie du Palais de Paris en 1618.* — *Molière en province.* — *Revue de Champagne et de Brie.* — *Oraison funèbre du grand Condé.* — Causeries d'un bibliophile. — Nécrologie.

Bulletin monumental. — E. Desjardins : Les monuments des thermes romains de Luxeuil. — De Barthélemy : Les tapisseries de Reims. — Blanchetière : Le donjon de Romefort (Indre). — Abbé Poulbrière : Les peintures murales de Tauriac (Lot). — Le costume au moyen âge, d'après les sceaux, par M. de Marsy. — Chronique. — Revue des publications périodiques. — Nécrologie.

Bulletin de la Réunion des officiers (17 avril). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Études d'art et de tech-

nologie militaires. — Manœuvres de Berlin en 1786. — Étude sur la fortification semi-permanente. — Chronique étrangère. — Correspondance. — Bibliographie.

(24 avril). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Études d'art et de technologie militaires. — Manœuvres de Berlin en 1786. — Guerre maritime entre le Chili et le Pérou. — La marine de guerre en Europe. — Étude sur le tir individuel. — Chronique étrangère. — Correspondance. — Bibliographie.

(1er mai). — Etudes d'art et de technologie militaires. — Manœuvres de Berlin en 1786. — Etude sur la fortification semi-permanente. — Tube à tir adapté au fusil modèle 1874. — Chronique étrangère. — Correspondance. — Bibliographie.

(7 mai). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Études d'art et de technologie militaires. — Manœuvres de Berlin en 1786. — Étude sur la fortification semi-permanente. — Chronique étrangère. — Correspondance. — Bibliographie.

(15 mai). — La nouvelle guerre d'Afghanistan. — Études d'art et de technologie militaires. — Manœuvres de Berlin en 1786. — Etude sur la fortification semi-permanente. — Les nouveaux navires de guerre suédois. — La bataille de Dolorès. — Chronique étrangère. — Bibliographie.

Le Contemporain (mai). — I. La question des tarifs de douane, par I. Achard de La Vente. — II. L'Irlande, par Victor Valmont. — III. La Société des anciens textes russes, par le R. P. J. Martinov, de la Compagnie de Jésus. — IV. Une promenade dans le nord de l'Europe : Suède, Finlande, Russie, Autriche, par Ernest Michel. — V. Saint Volusien, martyr, patron de la ville de Foix, par l'abbé Barbier. — VI. Le récit de Catherine, par Célanie Carissan. — VII. Bulletin de l'action catholique. La résistance légale aux décrets du 29 mars. L'œuvre des écoles chrétiennes à Paris, par Camille Rémont. — VIII. Chronique économique, par Edmond Langlois. — IX. Tablettes chronologiques du *Contemporain*. Avril 1880, par B. H. — X. Chronique du mois, par F. Levé. — XI. Bibliographie.

Le Correspondant (25 avril). — L. Quesnel : Le prince Albert. — A. Dantier : Le mont Saint-Michel, ses vicissitudes et sa restauration. — Marquis de Nadaillac : L'origine de la vie. — P. Perret : Les demi-mariages. — J. Breton : Jeanne. — H. Coehin : *Les Noces d'Attila*. Revue critique : P. Douhaire : *La Marine des anciens ; la Bataille de Salamine; l'Expédition de Sicile et la Revanche des Perses*, par l'amiral Jurien de La Gravière. — *L'Ancienne Rome, sa grandeur et sa décadence*, par le général Favé. — *Étude politique sur les principaux événements de l'ancienne Rome*, par P. Devaux. — Quinzaine politique.

(10 mai). — Biré : La légende des Girondins. — D'Avezac : Une académie de province sous le premier Empire. — C. Pautrier : La guerre de Trente Ans. — L. Mussat : Trop tard. — Carron : Jean de Lamennais et les écoles chrétiennes. — V. Fournel : Courrier du théâtre, de la littérature et des arts. — P. Douhaire : *Sainte Catherine de Sienne*, par la comtesse de Flavigny. — L. Joubert : *Les Congrégations religieuses en France, leurs œuvres et leurs services*, par E. Keller. — De Lahondès : *Histoire littéraire de la ville d'Albi*, par M. Rolland. — De Lacombe : *les Grandes Leçons de l'antiquité*, par M. Pellissier. — H. Cochin : Le Salon de 1880. — Revue des sciences. — Quinzaine politique.

Critique philosophique (15 avril). — F. Pillon : Les vues de M. Pécaut sur les questions d'enseignement (suite). La réforme de l'enseignement secondaire. — Une étude récente sur Locke et sa philosophie. J. Locke, sa vie et son ouvrage, d'après des documents nouveaux, par Henri Marion. — Bibliographie : *le Bulletin de correspondance universitaire*, paraissant tous les mercredis.

(22 avril). — Renouvier : Les réformes de l'enseignement. III. La question de la bifurcation des études. — Bibliographie : Le catholicisme contemporain, par Émile Burnouf.

(29 avril). — F. Pillon : Prenons garde aux Drusus. — J. Milsand : Le physique et le moral. — Bibliographie : Histoire de la démocratie en Europe, par sir Thomas Erskine May, traduite librement de l'anglais par H. Fargus.

(6 mai). — Renouvier : De la source psychologique du fétichisme, de la magie, de la sorcellerie et de l'astrologie. — F. Pillon : Aphorismes pessimistes. Pensées, maximes et fragments de Schopenhauer.

(13 mai). — Renouvier : Les réformes de l'enseignement. — IV. L'enseignement pratique. — J. Milsand : Le physique et le moral. — Bibliographie : Revue de l'histoire des religions, publiée sous la direction de M. Maurice Vernes.

Gazette anecdotique (15 avril). — La quinzaine. — Lettres inédites de Bosquet. — L'album de Léon Gozlan. — Quelques autographes. — Poètes ignorés. — Bibliographie : *La Comédie-Francaise à Londres*. — Nécrologie : F. de Marescot. — Théâtres : *Rigoletto, le Cid*.

Varia. — Les de Bornier père et fils. — David Hume et l'athéisme. — Abd-el-Kader. — Les jeunes septuagénaires. — Les reliques napoléoniennes. — Plus d'impôts ! — A propos de l'éternument. — Histoire d'une inscription. — Une affiche en vers. — Petite gazette.

Gazette des beaux-arts (mai). — Ph. de Chennevières : Le Salon de 1880. — O. Rayet : Les fouilles d'Olympie. — C. de Ris : Les dessins de décoration et d'ornement au musée des Arts décoratifs. — Jules Claretie : Un livre unique: L'affaire Clémenceau peinte et illustrée. — Louis Gonse : Eugène Fromentin, peintre et écrivain. — Olivier Merson : Centenaire de l'inauguration du Grand Théâtre de Bordeaux. — Ch. Ephrussi : L'exposition des artistes indépendants.

Nous appelons spécialement l'attention de nos lecteurs sur l'article de M. Claretie relatif à l'édition illustrée de l'affaire Clémenceau, en unique volume, propriété de M. Alexandre Dumas.

La Jeune France (mai). — Léon Cladel : L'arrivée des mobiles. — Benjamin Pifteau : Les maîtresses de Molière; Madeleine Béjart. — A. Daudet : Mémoires d'un homme de lettres ; la mule du cadi. — Albert Allenet : Le jeu de l'amour et du revolver. — Paul Demeny : L'Association littéraire internationale. — A. Bonsergent : Notes de voyage; quinze jours dans les Flandres; en Belgique. — Octave Lacroix : Poésies. — A. Lefèvre : Sonnets philosophiques. — A. Pelleport : Coucher de soleil en Espagne. — J. Boulmier : Stoïcisme. — La Penne : La jeune France sous l'Empire; Aujourd'hui. — Théâtres. — Gazette rimée.

Journal des économistes (mai). — H. Valaray : Participation des employés et ouvriers aux bénéfices. Historique en France et dans les autres pays, d'après M. V. Böhmert. — H. Baudrillart : État économique des populations agricoles en Normandie. — De Fontpertuis : L'agitation contre la rente et la question terrienne en Irlande. — Royer : L'étendue et la forme des groupes nationaux. — Ce que l'unité allemande coûte à l'Europe. — Charles-M. Limousin : Un impôt nouveau proposé au concours de la Société pour les réformes fiscales. — E. de Molinari : Le mouvement nihiliste. — Bulletin. — Société d'économie politique. — Comptes rendus. — Chronique et bibliographie économiques.

Journal des savants (avril). — G. Boissier : Les scholiastes de Virgile. — Daubrée : Descartes, l'un des créateurs de la cosmologie et de la géologie. — Bertrand : Quelques pages inédites de J.-J. Rousseau. — Fustel de Coulanges: Du droit de propriété à Sparte. — Franck : Histoire de la philosophie en France. — Delisle : L'auteur du grand coutumier de France. — M. Bertrand : Commission géologique du Canada. — Nouvelles littéraires.

Journal des sciences militaires (mai). — X. : Places fortes et chemins de fer stratégiques de la région de Paris. — P. : Le tir en terrain varié; ses conséquences tactiques. Le pointage des pièces de campagne. — Weil : La Tourkménie et les Tourkmènes. — Hue : L'artillerie dans l'antiquité et au moyen âge. — Comptes rendus d'ouvrages militaires.

Le Magasin pittoresque (avril). — Le classement des monuments historiques en France. — La danse pyrrhique. — Sir Walter Scott. — La jeune fille qui cherche un mari. — His-

toire du costume. — Le locataire des demoiselles Rocher (nouvelle). — Un livre de voyage illustré au xv^e siècle. — Petit dictionnaire des arts et métiers avant 1789. — L'art chez soi. — Le tombeau de Lamoricière.

Miscellanées bibliographiques (30 avril). — G. Mouravit : La bibliographie des fous. — Jean Poche : Le duc de La Vallière, ses ventes et ses collections.

Le Moliériste (mai). — Ch. Livet : Molière et les scrupules d'un traducteur italien. — E. Campardon : Le privilège de l'édition de Molière de 1697. — A. Copin : L'arbre aux prêcheurs. — Questionnaire. — Correspondance. — Bibliographie moliéresque. — Revue théâtrale.

La Nature (17 avril). — L'emmagasinement de l'électricité, par E. Hospitalier. — Les vibrations des surfaces liquides, par M. Girard. — Chasse aux coléoptères dans les villes. — L'architecture des oiseaux. — La famine en Chine. — La physique sans appareils. — Chronique. — Académie des sciences. — Couverture réfrigérante.

(24 avril). — Piles thermo-électriques de Noë, par A. Niaudet. — La congélation des lacs et le rayonnement terrestre, par Fauvel. — Gelée groseillée. — Moteurs hydrauliques de petite puissance. — Raies et squales; produits qu'ils fournissent au commerce et à l'industrie, par E. Sauvage. — Réunion des sociétés savantes des départements, à la Sorbonne, par Leduc. — Le pont du « Firth of Forth », par Baclé. — Chronique.

(1[er] mai). — Volcan surgi du lac d'Ilopango. — Les voyages arctiques de Nordenskiold, par de Quatrefages. — Stabilité chimique de la matière en vibration sonore, par M. Berthelot. — Les miroirs japonais, par Hospitalier. — Réunion des sociétés savantes à la Sorbonne. — Chronique. — Académie des sciences; séance du 26 avril.

(8 mai). — Galvanomètre de Marcel Deprez, par Niaudet. — Phénomènes chimiques dans les piles, par Lapeyrère. — Les Coralliaires, par Edmond Perrier. — L'usure des routes, par H. Blerzy. — Les grandes usines électriques de Paris, par Hospitalier. — Réunion des sociétés savantes à la Sorbonne. — Éruption de boue au pied de l'Etna. — Ponts volants. — Chronique. — Académie des sciences; séance du 3 mai.

(15 mai). — La culture du maïs fourrage à l'école de Grignon : R.-P. Dehérain. — Réparation d'un navire en pleine mer, par Baclé. — L'industrie de la potasse, par Ch. Girard. — Les coups de grisou et la pression barométrique. — La physique sans appareils. — Correspondance. — Chronique. — Académie des sciences; séance du 10 mai.

Nouvelle Revue (15 mai). — Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie (3[e] partie), par Henri Rivière. — M. Thiers, par M. E. Spuller. — La défense des côtes, par M. Paul Marchand. — Le Forestier (4[e] partie), par J. de Glouvet. — Claude Fauriel et ses amis, par A. de Gubernatis. — Le véritable Attila, par Léon Cahun. — Grace Sharp (1[re] partie), par Alfred Assollant. — L'Alsacien, poésie, par Gustave Rivet. — Musique, par Louis Gallet. — Chronique politique.

(1[er] mai). — G.-A. Thierry : Épisodes de l'histoire de la contre-révolution; la conspiration du 12 mars 1814. — H. Rivière : Souvenirs de la Nouvelle-Calédonie. — Bianchon : Thomas Edison et ses inventions. — De Glouvet : Le Forestier. — M. Fontane : Dieux védiques. — A. Assollant : Grace Sharp. — Sully-Prudhomme : Poésie. — X. : Le Salon de 1880.

Polybiblion (avril). — Romans, contes et nouvelles; comptes rendus par F. Boissin.

Théologie. — Le P. H. Ramière : De la théologie scolastique. — Le docteur Joseph Théodore Franz : Die eucharistische Wandlung. — Le P. Clair : Aux jeunes gens, conseils.

Jurisprudence. — Faustin-Hélie : Les Constitutions de la France.

Sciences et arts. — J. Fabre d'Envieu : Solis intelligentiæ lumen indeficiens seu immediatum Dei ut entis summi internum magisterium. — Abbé E. Pesnelle : La Science contemporaine et le Dogme de la création. — Thomas Camara : Contestacion a la historia del conflicto entre la religion y la ciencia, de Juan G. Draper. — Abbé E. Barthe : Raison de ma foi religieuse. — Hervé Bazin : Traité élémentaire d'économie politique. — Alfred de Foville : Les transformations des moyens de transport. — Album de statistique graphique.

Belles-Lettres. — Ed. Fournier : Sommaire poétique de l'école romantique, 1825-1840. — Ferdinand Loïse : La littérature allemande dans les temps modernes.

Histoire. — Gaston Maspéro : L'Égypte. — Abbé Lefortier : La Saint-Barthélemy et les premières guerres de religion en France. — Comte de Cosnac : Sonvenirs du règne de Louis XIV. — Abbé Cyrille Gillet : La Vénérable Louise de France. — Augustus Craven : Lord Palmerston, sa correspondance intime. — Comte Adhémar d'Antioche : Deux Diplomates. Le comte Raczynski et Donoso Cortès, marquis de Vaidegarnac. A. Legrelle : La Presse et la France devant l'histoire. — Salvador Sampere y Miquel : Origens y fonts de la nacio catalana. — D[r] A. von Segesser : Ludovig Pfyffer und seine Zeit. — Cartulaire au recueil de chartes et documents inédits de l'ancienne collégiale de Saint-Paul.

Bulletin. — Variétés. — Chronique. — Questions et réponses.

La Réforme (15 avril). — J. Soury : La philosophie de M. David Hume. — R. Maizeroy : La fille aux Galidoux. — Guy de Maupassant : Fin d'amour. — Dupuis : Deux années au Tong-Kin. — Théâtres. — Chroniques économique et politique. — Bibliographie.

(1[er] mai). — Menier : Les attributions économiques de l'État. — Heusy : Le pélican. — Sergent : La réforme des fabriques et des menses de l'Église. — Dupuis : Deux années au Tong-Kin. — Théâtres. — Chroniques économique et politique. — Bibliographie.

Revue alsacienne (avril). — La Lorraine à l'Institut. M. Daubrée, par M. Stanislas Meunier. — Le Divorce en Alsace-Lorraine, par un avocat alsacien. — Pourquoi j'aime tant mon oncle Antoine, par M. Th. Sisson (Jean d'Alsace). — Voltaire en Alsace, par M. E. de Pompery. — Les comtes d'Andlau (avec gravure), par M. Félix Bouvier. — Curiosa : *Credo, Oraison* et *Ave* royalistes, par E. S. — Bulletin bibliographique français. — Chronique, par P. L. — Revue théâtrale, par M. E. Seinguerlet.

Revue archéologique (avril). — La borne milliaire de Paris, par M. Ernest Desjardins. — Exploration du tumulus de Kerhué-Bras, par M. P. du Chatellier. — La richesse et le christianisme à l'âge des persécutions, par M. Edmond Le Blant. — La médecine publique dans l'antiquité grecque, par M. le D[r] A. Vercoutre. — Comment périt l'institut druidique, par M. V. Duruy. — Bulletin mensuel de l'Académie des inscriptions (mois de mars 1880). — Nouvelles archéologiques. — Bibliographie : MM. Charles de Linas, E. L. B., Albert Babeau, ***.

Revue bordelaise (16 avril). — E. Périer : De la réforme des justices de paix. — J. Delpit : Relations entre la France et la régence d'Alger. — P. Ormilly : Les anciens théâtres de Bordeaux. — Valat : De la lecture à haute voix et de la prononciation. — P. Ormilly : Le mouvement poétique. — Causeries littéraire, médicale. — Chronique.

(1[er] mai). — Despons : Fresnel et ses travaux en optique. — E. Périer : De la réforme des justices de paix. — E. Monnet : De l'hygiène dans les maladies contagieuses. — Chronique scientifique. — Causerie littéraire : *Daniel Rochat.* — Bibliographie.

Revue de Bretagne et de Vendée (avril). — De La Sicotière : Un complice de Carrier; le patriote d'Héron. — De la Borderie : Les papiers historiques de Lobineau et le président de Bédée. — Orieux : Les mansardes, poésies. — C. M. : Souvenirs des guerres de Vendée; l'humanité du général de Couctus. — Lettres inédites des bénédictins bretons relatives au *Recueil des historiens de France.* — Bord : Les préliminaires de la guerre de Vendée. — Des hôpitaux à la campagne. — Notices et comptes rendus : Dom Plaine : *Les*

Anciens Évêchés de Bretagne; l'évêché de Saint-Brieuc, de MM. Geslin de Bourgogne et de Barthélemy. — *Vie de la mère Antoinette d'Orléans*, par M. du Pra. — Chronique. — Bibliographie bretonne et vendéenne.

Revue britannique (avril). — L'éducation catholique en Angleterre. — Le passage Nord-Est. — La banque dans l'antiquité à Babylone, à Athènes et à Rome. — Favorin. — Les archives de la marine et des colonies. — Gustave-Adolphe Becquer. — Le fermage des autruches. — La poésie des nations turques. — Chronique scientifique. — Pensées diverses.

Revue de Champagne et de Brie (avril). — Babeau : Les rois de France à Troyes au XVI^e^ siècle. — Fachy : Les reliques des trois bénédicité à la cathédrale de Langres. — De Barthélemy : Le maréchal Fabert à Sedan. — Lacordaire : Les Seigneurie et Feaoltez de Bourbonne. — Hérelle : Correspondance inédite de Dom Thierry de Viaixnes. — De Riocourt : Les archives des actes de l'état civil de Châlons-sur-Marne. — Nécrologie. — Chronique.

Revue critique d'histoire et de littérature (19 avril). — Nöldeke : Histoire d'Ardeshir. — Milani : Le mythe de Philoctète. — Stiève : La Politique étrangère de Maximilien I^er^ de Bavière. — A. Leroy-Beaulieu : Un empereur, un roi, un pape, une restauration. — Bastin : Etude philologique de la langue française. — Le Club alpin français. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(26 avril). — Rothe : Conférences sur l'histoire de l'Église. — Hertzberg : Histoire de la Grèce. — Bernays : Lucien et les cyniques. — Wallon : Histoire de l'esclavage dans l'antiquité. — Simon : La vicomté de Limoges. — Zeller : Le connétable de Luynes. — Le nom punique d'Hadrumète. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(3 mai). — Guyard : Manuel de la langue persane. — Delaborde : Gaspard de Coligny. — Lettres de Jean Chapelain, p. p. Tamisey de Larroque. — Du Bled : Histoire de la monarchie de Juillet. — Becq de Fouquières : Traité général de versification française. — Chronique. — Académie des inscriptions.

(10 mai). — Alfr. Croiset : La poésie de Pindare et le lyrisme grec. — Tardieu : Géographie de Strabon, trad. du tome III. — Klein : Les fonctionnaires des provinces romaines jusqu'à Dioclétien. — Lipsius : Manuel de dogmatique protestante. — De La Borderie : Les propos rustiques de Noël du Fail. — De Cihac : Dictionnaire d'étymologie daco-romane; éléments slaves, magyars, turcs, etc. — Arnaudo : Le nihilisme et les nihilistes; Frédé : La Russie et le nihilisme. — Aug. Craven : Correspondance intime de lord Palmerston. — Chronique. — Académie des inscriptions.

Revue des Deux Mondes (15 avril). — L'Alsace-Lorraine et l'Empire germanique; l'échec de l'œuvre de germanisation. — André Theuriet : La princesse Verte. — O. d'Haussonville : Le salon de M^me^ Necker; les femmes : M^me^ Geoffrin, M^me^ du Deffand, M^me^ d'Houdetot. — Charles Yriarte : Les restaurations de Saint-Marc de Venise. — G. Vautier : Le remords du docteur. — M. Collignon : Notes d'un voyage en Asie Mineure, Adalia, la Cilicietrachée, le Taurus. — Hérat et l'Angleterre, par un ministre persan. — F. Brunetière : De l'interprétation du répertoire tragique. — A. Geffroy : La légende de la Cenci. — Chronique. — Bulletin bibliographique.

(1^er^ mai). — Mario Uchard : Inès Parker. — Paul Janet : Schopenhauer et la physiologie française; Cabanis et Bichat. — Albert Réville : Passage d'Hannibal à travers les Gaules et les Alpes. — Alfred Ebelot : Expédition au Rio-Negro; Souvenirs de la frontière argentine. — E. Melchior de Vogüé : Le fils de Pierre le Grand. — Cucheval-Clarigny : Les élections anglaises. — Charles Auburtin : L'éloquence politique dans le parlement de Paris; les orateurs de la Fronde. — G. Valbert : Le jugement d'un anonyme sur l'alliance prusso-russe. — Chronique. — Bulletin bibliographique.

Revue des documents historiques (mars). — Exil des fils du duc du Maine. — Les théophilanthropes. — Frais du convoi du maréchal d'Estréesen 1707. — Le poète Malfilâtre. — Maladie du cardinal deNoailles. — Une chanson républicaine en l'honneur de Charette.

Revue de France (15 avril). — F. Masson : Le cardinal de Bernis; le conclave de 1769 et l'abolition des jésuites, d'après de nouveaux documents. — Rhoda Broughton : Joanna. — Chantelauze : Louis XIV, Marie Mancini, la princesse de Savoie et l'infante, d'après des documents inédits. — E. Daudet : Le gouvernement de la Restauration, d'après ses plus récents historiens. — M^me^ C. J. : Une révolution. — L. Dupont : Souvenirs de Versailles pendant la Commune. — Abbé Durand : Nordenskiold, découverte du passage nord-est. — Théâtres. — Quinzaine politique.

(1^er^ mai). — F. Coppée : L'homme et la fortune, drame en trois actes. — Rhoda Broughton : Joanna. — F. Masson : Le cardinal de Bernis; le conclave de 1769 et l'abolition des jésuites, d'après de nouveaux documents. — Duranty : Quelques doutes à propos de l'histoire de l'art antique; Phidias a-t-il existé? — E. Daudet : Le gouvernement de la Restauration, d'après ses plus récents historiens. — L. Dupont : Souvenirs de Versailles pendant la Commune. — F. Delaunay : Le grand secret dans l'Eglise chrétienne au I^er^ siècle. — M. Breteuil : Lady Virginia, traduit de Caballero. — Revue musicale. — Quinzaine politique.

Revue générale d'administration (avril). — Choppard : Des chemins de fer industriels. — Puibaraud : La législation sur le droit de réunion en France. — Jurisprudence. — Documents officiels. — Chronique. — Bibliographie.

Revue de géographie (avril). — Gaffarel : l'Atlantide. — Sathas : *Morée*, nom moderne du Péloponèse. — Cortambert : Le mouvement géographique. — Pasqua : Lettre à M. Drapeyron sur la confrérie des Snoussi, dans l'Afrique septentrionale. — Brosselard : Tlemcen et Timbouctou, relations commerciales de l'Algérie avec le Soudan. — Correspondance. — Nouvelles géographiques.

Revue historique (mai-juin). — H. Vast : Le siège et la prise de Constantinople par les Turcs. — A. Sorel : La diplomatie française et l'Espagne de 1792 à 1796; le traité de Bâle du 4 thermidor an III. — A. Maury : Une réhabilitation de César Borgia. — Baron du Casse : Documents inédits relatifs au premier Empire; Napoléon I^er^ et le roi Louis (1810-1816). — Bulletin historique. — Comptes rendus critiques. — Publications périodiques et sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

Revue internationale des sciences (avril). — Balfour : Des ressemblances qui existent entre la nutrition des plantes et celle des animaux. — Wake : La famille humaine primitive. — Gilkinet : Développement du règne végétal dans les temps géologiques. — De Bary : Des fougères apogames et de l'apogamie en général. — Blanchard : Muscles striés chez les mollusques acéphales monomyaires; sur le péritoine du python de Séba.

Revue maritime et coloniale (mai). — De la revision et de la codification des lois, par M. C. Chatelain, inspecteur adjoint de la marine. — Expérience sur le canon de 38 tonnes du *Thunderer;* résumé de l'anglais par M. Fontaneau, agent administratif de la marine. — Études expérimentales sur les mouvements de l'atmosphère, sur les ondulations de la mer et sur les formes des carènes, par M. P. Vial, capitaine de frégate en retraite; le relèvement du *Grosser-Kurfürst;* résumé de l'anglais, par M. V. Rossel, lieutenant de vaisseau — Les hautes montagnes centrales de la Guadeloupe et le chemin de Victor Hugues (suite), par M. J. Ballet, chef du service de l'enregistrement à la Guadeloupe. — Notes sur quelques questions d'analyse comprises dans le programme des études de l'École navale, par M. Gellé, capitaine de frégate. — Organisation du personnel de la marine (suite),

par M. Neveu, sous-commissaire de la marine. — Chronique maritime et coloniale. — Comptes rendus analytiques. — Bibliographie maritime et coloniale.

Revue occidentale (mars). — Discours prononcé par M. P. Laffitte, pour l'incorporation de M. Piéton, le 26 Gutemberg 91 (7 septembre 1879). — De l'éducation publique en France, par M. Ch. Jeannolle. — Congrès de Marseille : Discours prononcés par M, Isidore Finance. — Considérations générales à propos d'un incident au conseil municipal de Paris, par M. P. Laffitte. — Variétés : I. Une lettre d'Auguste Comte à M. de Blainville. — II. Fête universelle des morts; une visite aux tombes sacrées. — III. L'art humain, sonnet, par M. Ch. de Pomairols. — Une découverte, par J.-F.-E. Chardoillet. — Bulletin : I. Grande-Bretagne, par M. E.-S. Beesly. — II. Suède, par M. Anton Nystrom. — III. La République française à l'extérieur, par le docteur Robinet. — Programme des conférences positivistes données à Cavendish-Rooms (Londres), durant l'hiver 1879-1880.

Revue philosophique (mai). — Lotze : L'infini actuel est-il contradictoire? Réponse à M. Renouvier. — Sully : Les formes usuelles et le plaisir esthétique. — Ribot : La mémoire comme fait biologique. — Brochard : Descartes stoïcien. — Analyses et comptes rendus Mantegazza : Fisiologia del dolore. — Last. mer licht : Exposé de Kant et Schopenhauer. — Notices bibliographiques : Paulhan : *Physiologie de l'esprit*. — Rambosson : *Du mouvement psychologique et du mouvement expressif.* — Adamson : *On the philosophy of Kant.* — Kulpe : *La Fontaine, seine Fabeln und ihre Gegner.* — Punger : *Geschichte des Christlichen Religionsphilosophie.* — Quaebicker : *Karl Rosenkranz.* — Revue des périodiques étrangers.

Revue politique et littéraire (17 avril). — P. Janet : Un républicain de la veille; Michel de Bourges, souvenirs personnels. — L. Quesnel : L'île de Chypre et la domination anglaise d'après sir Samuel Baker. — De Pressensé : L'éducation nationale depuis 1870, d'après M. Pécaut. — Causerie littéraire : *Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans.* — *L'Évadé,* d'Henri Rochefort. — *Les Réveils,* par M. Laurent-Pichat. — *L'Amiral,* de M. Normand. — L. Ulbach : Notes et impressions. — Bulletin.

(24 avril). — G. Lyon : M. Renan en Angleterre. — E. Lavisse : Le pouvoir royal en France au temps de Charles V (cours de la Sorbonne). — Mouvement littéraire à l'étranger : M. Pattison : *Milton.* — Le roi Cettywayo : *Histoire des Zoulous.* — Causerie littéraire : *la Littérature grecque au* v[e] *siècle,* par M. Hinstin. — *Histoire de la médecine légale en France,* par M. Desmazes. — *Les Soirées de Médan.* — *Théâtre* de Daudet. — Notes et impressions. — Bulletin.

(1[er] mai). — J. Vilbort : Léon XIII et le « Kulturkampf ». P. Janet : Des qualités de l'esprit, étude psychologique. — J. Tessier : Les États généraux avant 1789. — Littré : Un dictionnaire du vieux français. — Causerie littéraire : Les *Fables de La Fontaine*, illustrées par Delierre. — La *Psyché* de La Fontaine.— *La Comédie-Française à Londres.— Jeanne,* de M. J. Breton. — *Deuils,* par M. Renouard. — *Le Parapluie,* par d'Hervilly. — Notes et impressions. — Bulletin.

(8 mai). — E. de Pressensé : Les antécédents de la lutte entre l'ultramontanisme et l'État. — M[lle] Chateauminois : Eloge de Marivaux. — H. Marion : La première éducation, son importance. — Causerie littéraire: *Religions et Religion,* par V. Hugo ; *Choses de l'autre monde,* par E. Nus ; *la Somnambule,* par M. Mintorn. — Notes et impressions.

(15 mai). — L. Quesnel : Le prince Albert et M. Gladstone, à propos de deux publications récentes. — A. Burdeau : Les thèses de M. Marion; *François Glisson.* — *De la Solidarité morale.* — G. de Nouvion : Papiers inédits du duc de Saint-Simon. — De Tréverret : Thomas Yriarte. — Causerie littéraire : Gustave Flaubert ; Ed. Fournier : *Promenades archéologiques ; Rona et Pompéi,* par M. G. Boissier ; *Voyage au pays des Tziganes,* par M. Tissot ; *Fosca,* par M. Claudin ; *l'Amoureuse de maître Wilhem,* par M. Bertera ; *les Armes de la femme,* par M. d'Hervilly ; *Des vers,* par M. Guy de Maupassant. — Notes et impressions. — Bulletin.

Revue scientifique (24 avril). — Martin : Les revendications de l'hygiène publique en France. — Thoulet : Essai sur la minéralogie d'Homère. — Armengaud : La production industrielle du froid — Académie des sciences de Paris. — Sommaires des recueils de mémoires originaux. — Publications nouvelles. — Chronique scientifique.

(1[er] mai). — M. Ball : Théorie des hallucinations. — Énergie et force électromotrice dans les piles électriques, par M. H. Pellat. — Migrations des Ténias, par M. Bourquelot. — Bulletin des sociétés savantes : Académie des sciences de Paris. — Bibliographie : Sommaire des principaux recueils de mémoires originaux. — Publications nouvelles. — Chronique scientifique.

(8 mai). — Dehérain : La chaire de physiologie végétale. — Martin : Les revendications de l'hygiène publique en France. — Ogier : Recherches thermiques sur les combinaisons de l'hydrogène avec le phosphore, l'arsenic et le silicium. — Académie des sciences de Paris. — Publications nouvelles. — Chronique scientifique.

(15 mai). — Actinométrie, par M. J. Violle, professeur à la Faculté des sciences de Lyon. — Université de Liège : La régulation de la température chez les animaux, par M. Léon Frédéricq, professeur à l'université de Liège. — Érasme Darwin, par M. Henri Ferrari. — Les moteurs domestiques, par M. H. Fontaine. — Les Peuples qui deviennent nerveux. — Bulletin des sociétés savantes : Académie des sciences de Paris ; Société royale d'Édimbourg ; Académie des arts et des sciences de Boston. — Bibliographie : Sommaire des principaux recueils de mémoires originaux. — Chronique scientifique.

Le Spectateur militaire (3 avril). — O. H. : Études sur l'armée française ; de la cavalerie. — De Rochas : les vallées vaudoises; études de topographie et d'histoire militaires. — Mémoires militaires du général Hardy. — Études sur la justice militaire; la justice en campagne. — De Fonvielle : Les ballons en 1880; étude au point de vue de l'aérostation militaire. — H. B. : La réforme administrative. — L. Mehrn : Quelques mots sur les armées et la tactique nouvelle. — Chronique. — Revue de la presse militaire étrangère. — Bibliographie.

Tour du monde (18 et 25 avril, 2, 8 et 15 mai). — D[r] Harmand : Le Laos et les populations sauvages de l'Indo-Chine.

La Vie moderne (17 avril). — De Létorière : Ce qu'on dit au bal. — A. Silvestre : Les aquarellistes. — G. Gœtschy : Édouard Manet. — G. Flaubert, L. Bouilhet et Ch. d'Osmoy : Le Château des Cœurs, féerie inédite. — E. Zola : Duranty.— E. d'Hervilly : Le soir d'un beau jour, poésie.— Fourcaud : Théâtre.

(24 avril).— René Delorme : M[lle] Beaugrand et l'Académie nationale de musique. — A. Silvestre : Les impressionnistes. — E. d'Hervilly : La maison. — Fourcaud : Théâtre.

(1[er] mai). — Duranty : La collection Cernuschi. — Fourcaud : Le musée des Arts décoratifs. — Fourcaud : Théâtre.

(8 mai). — René Maizeroy : Le rêve du père Trésor. — A. Silvestre : Le Salon de 1880.

(15 mai). — René Delorme : Gustave Flaubert. — Raoul Jolly : Jean comme devant. — Xavier T. S : Une nuit turque. — Louis Dépret : Notes diverses.

PERIODIQUES ÉTRANGERS

REVUES ALLEMANDES

Deutsche Rundschau (9e fasc.) — Rud. Lindau : Le petit monde. — W. Preger : Psychogenèse, le développement intellectuel de l'homme dans son enfance. — J. de Sarbourg : Félix Dupanloup. — G. Hirschfeld : L'île de Chypre. — Georges Ebers : Nouveaux résultats des études égyptologiques concernant la démographie hiéroglyphique. — Berthold Auerbach : Un jour dans mon pays. — Le monument de Gœthe et de Schiller à Weimar. — Lettres d'Ernest Rietschel à Édouard Devrient. — F.-H. Geffcken : La monarchie de Juillet. — Revue littéraire.

Unsere Zeit (5e fasc.). — Otto Roquette : Qui est le coupable? — Rud. de Gottschall : Un roman français à sensation. — Fr. Althaus : Beaconsfield et Gladstone, parallèle historique et politique. — Armin Vàmbéry : La nouvelle phase des différends anglo-russes dans l'Asie centrale. — Max Ohnefalsch Richter : Études sur l'île de Chypre. — Alb. Moser : Le comte Adolphe-Frédéric de Schack, comme poète. — Bruchmann : La théorie de Schopenhauer sur la musique. — Otto Speyer : Excursions au Vorarlberg. — Ludmilla Assing : Un essai littéraire. — Chronique et revue politique.

Allgemeine Militaer-Zeitung (nos 25-32.) — La landwehr prussienne devant Dantzick, en 1813. — Le combat à la baïonnette. — L'organisation de l'armée de l'empire allemand en paix (suite). — Essais avec les canons de siège (15 centimètres, système Krupp). — L'état des armées allemande et française. — Le régiment des hussards de Ziethen. — R. Schmidt : Les armes à feu. — L'importance des forteresses, vu les communications. — Le projet de loi sur la modification de la loi militaire. — La tactique moderne de l'infanterie. — La nouvelle armée de l'empire.

Westermanns deutsche Monatshefte (mai). — Fanny Lewald : Doctor Melchior. — Carl du Prel : Les qualités physiques des habitants des planètes. — Alexie Kolzoff et ses poèmes. — Louis Ehlert : Anton Dvorjak. — J. Chavanne : Le passage du Nord-Est. — D. Sanders : La question de l'orthographe. — Notices littéraires.

Im neuen Reich (nos 16-19). — Mittelstädt : La pénitence de prison. — E. Fritze : Le « Veau d'or » de Gottschall. — Les élections anglaises. — Les lettres de Herder à Oberlin. — La législation agricole en Prusse. — Contes chinois. — A. Rhamm : Les juifs dans l'histoire du droit allemand. — W. Lang : De l'histoire des États pontificaux. — L'idéalisme et le positivisme. — L'avenir du théâtre en France. — Revues et notes.

Die Grenzboten (nos 16-19). — Lettres politiques. — Cuno Stommel : Mots usuels d'économie nationale. — Veit Valentin : L'élément tragique dans les œuvres plastiques des Grecs. — Les causes de la crise du chancelier. — La question juive. — Une histoire de la littérature scandinave. — Ulrich : Les tarifs des chemins de fer d'Autriche et d'Allemagne. — La Prusse et le Vatican. — Cuno Stommel : La politique du comte Beaconsfield concernant l'Afghanistan. — H. Jacoby : Annette de Droste Hülshoff. — Bismarck et Hambourg.

Historisch-Politische Blaetter (9e fasc.). — L'État et la société. — Souvenirs du Dr Ringseis. — Frère-Orban et Rome. — Le « Kulturkampf » et la bureaucratie. — Le Reichstag et ses devoirs. — La loi contre les socialistes et les nouveaux impôts.

Die Gegenwart (nos 16-19). — L'Irlande. — G. Jung : La manie des attentats. — Paul Lindau : Daniel Rochat. — K.-G. Franzos : Heine en Carinthie. — Auguste Nefftzer. — G. Kollm : Mers et chemins de fer dans le Sahara. — A. Schricker : L'administration allemande dans l'Alsace-Lorraine. — Moritz Meyer : Les revenus du peuple en Prusse (1872-1878). — Paul Lindau : Eugène Labiche. — M. Carrière : Poésies de l'Allemagne du Sud. — W. Rolfs : Shakspere ou Shakespeare. — Velatus : Les chemins de fer de l'Orient. — Poésies de Rizo Rangabé, traduites du grec moderne par O.-A. Elissen. — Siegfr. Samosch : Giosué Carducci. — Osw. Sokal : La psychologie de la poésie lyrique.

Blaetter für literarische Unterhaltung (nos 16-19). — Charles Nissel : Nouvelles comédies allemandes. — Baerenbach : Revue philosophique. — Eugène Zabel : Romans posthumes de Gutzkov. — Robert Waldmuller : Harald, tragédie de Tennyson. — Causeries et comptes rendus littéraires.

Europa (nos 16-19). — Lady Mary Wortley Montagu. — Esquisses de Westphalie. — Les Kabyles. — Les asiles à Paris. — La femme arabe au palais et dans la tente. — Une scène du Kulturkampf russe sous Catherine II. — Le guano et ses surrogates. — Le mythe du mois de mai. — Les Écossais à l'étranger.

Magazin für die Litteratur des Auslandes (nos 16-19). — C. William : Un intermédiaire entre l'Allemagne et l'Espagne. — Eugène Oswald : Nuages et coups de soleil à l'Orient, de Mme Brassey. — Paul Lanzky : Etude sur Dante, par Vincenzo Monti. — Rud. Fried : Kieejstut, tragédie d'Adam Asnik. — Chants d'amour à Rhodes. — Aug. Boltz : Contes et chansons populaires. — Édouard Angel : Un intermédiaire intellectuel entre l'Allemagne et la France (le Dr Baumgarten, auteur de publications françaises, rédigées pour des lecteurs allemands). — G. Allan : Lettres sur la littérature romaine. — H. Klein : Les Mémoires de François Pulszky. — Poestion : Histoire de la littérature de la Scandinavie, par Winkel Horn. — Paul Lanzky : Le christianisme, le catholicisme et la civilisation, par Mariano. — Théodore Opitz : Swinburne sur Shakespeare. — Henri de Wlislocki : Une ballade ancienne des tziganes de la Transylvanie. — M. Benfey : Meghaduta, traduit du sanscrit par Louis Fritze. — Revues et notes.

Das Ausland (nos 15-18). — Alfred Wallace : Sur le darwinisme. — La Sibérie occidentale. — L'architecture des Etruriens. — Ningpo, décrite par un missionnaire. — Les origines du commerce en Grèce. — Gu. Norden : Le recrutement pendant la guerre civile des Etats-Unis. — Le Japon au point de vue géologique. — Einstein : Découvertes préhistoriques dans la langue hébreue. — La Styrie. — L'histoire de la télégraphie. — Les Malayo-Polynésiens. — Chiffres magnétiques. — Conquêtes anglaises en Afrique. — Emil Deckert : Les alentours de la baie de Hudson. — Les Toungouses. — Observations météorologiques dans l'Afrique occidentale. — Nouvelles expéditions françaises. — Audjila et Djalo. — Les femmes anglaises et leur rang. — La soie à la cour chinoise. — Fabrication de l'indigo à Pondichéry.

Aus allen Welttheilen (nos 7-8). — G. A. de Kloeden : Le plateau de Pamir et le cours de l'Oxus. — Henri Greffrath : Le voyage d'Alexandre Forrest au nord-ouest de l'Australie. — D. Schütz : Du Maroc. — A. Hammer : Le

basalte. — Otto Delitsch : La plaine de l'Allemagne du Nord. — J.-J. Egli : Le chemin de fer de Saint-Gothard, données inédites. — Orenbourg. — Armand Frey : Le climat dans la république Argentine. — Le Péloponèse moderne. — Hugo Toeppen : Découvertes et travaux géographiques en 1879. — F. Bingham : L'île Rotumah dans le Pacifique.

Russische Revue (2e fasc.). — F. Wiedemann : Discours sur F.-A. Schiefner. — A. de Broecker : Quelques opérations financières en 1878. — Les recherches du professeur Samokvasov sur les « Kurgans » et les « Gorodichtches » (anciennes tombes et anciens campements). — La population de Tiflis. — Osten Sacken : Les travaux géographiques accomplis en Russie sous Alexandre II. — Revue des périodiques russes. — Bibliographie russe.

Litterarische Berichte aus Ungarn (1er fasc. du 7e volume). — Auguste Zichy : Les arts au Japon. — Ad. Dux : Belles-lettres en Hongrie. — Comptes rendus des séances de toutes les sociétés scientifiques hongroises et sommaires des périodiques littéraires et scientifiques.

Baltische Monatshefte (2e fasc.). — E. Loening : L'affranchissement des paysans en Allemagne et en Liveland. — B. Uexkull : Les développements agricoles dans les provinces baltiques depuis trente ans. — Neese : Excursion en Crimée. — La population dans les provinces baltiques.

REVUES ANGLAISES

The Nineteenth Century (mai). — Alfred Tennyson : *De profundis*, poèmes. — Ernest Renan : Marc-Aurèle, conférence faite au « Royal Institution », le 16 avril (le *N. C.* publie le texte français). — W.-H. Mallock : L'athéisme et les droits de l'homme. — Alfred W. Hunt : Les paysagistes modernes de l'Angleterre. — Lord Norton : La servitude pénale. — Miss Agnès Lambert : L'usage des fleurs dans les cérémonies ecclésiastiques. — Moncure D. Conway : La livre de viande, étude sur Shylock. — Miss J.-H. Clapperton : L'agnosticisme et les femmes. — William Minto : John Donne, un poète de la période de la reine Élisabeth. — James Payn : Les souffrances du pauvre. — Henry-L. Jephson : « Absenteesm » en Irlande (la résidence des grands propriétaires irlandais hors de leurs domaines). — W. Gull, Dr S.-O. Habershon, Alfred-G. Henriques : L'enseignement des nourrices à l'hôpital de Guy, à Londres. — T.-E. Kebbel : L'opinion d'un conservateur sur les élections.

The Contemporary Review (mai). — Dr Elam : L'évangile de l'évolution. — Mme Sutherland Orr : Romanciers internationaux et M. Howells. — Thomas Arnold : Arguments du Dr Littledale contre l'adhésion à l'Église de Rome. — Dr Littledale : Réplique à l'article précédent. — William Pole : Daltonisme. — M. A. Doudney : Questions du jour. — François Lenormant : Les mystères de l'Elide, étude de l'histoire des religions. — Dr Moxon : Miss Lonsdale et l'hôpital de Guy.

The Cornhill Magazine (mai). — Ailes blanches, roman (suite). — Frederich Locker : Du berceau. — Klopstock. — Un plaidoyer pour les musiciens. — Un pèlerinage à Vallauris. — L'amnistie de Marius Bougeard. — Comment on convertit un Chinois. — Un siège au Parlement. — A. Mary F. Robinson : Le butin du capitaine Ortis, ballade. — Mme Austin : Nouvelle (suite).

Macmillan's Magazine (mai). — Mme Oliphant : Celui qui ne veut pas, quand il pourrait, roman (suite). — T. Wemyss Reid : « Notre correspondant à Londres ». — Échappé à un cyclone aux îles Fidji. — Scott Keltie : Le livre du Dumbartonshire. — H. Buxton Forman. — La vie, la mort et les funérailles de Shelley, à Spezzia. — Thos. Hughes : Dr Channing, l'abolitionniste. — Harold Littledale : Tara, ou Shakespeare au Bengale. — James R. Thurfield : La majorité libérale.

The Temple Bar Magazine (mai). — Adam et Ève (suite). — Henry Mürger. — Mon retour de Roraima. — Lettre d'une jeune dame. — Colbert. — Virginie Déjazet. — Le rebelle de la famille (suite).

Blackwoods Magazine (mai). — L'école du Dr Wortle. — Pierre le Grand et la Syrie. — Reata, roman (fin). — Le Maroc et les Maures. — La Russie et le nihilisme dans les romans de Tourguenief. — La vie en Queensland (6e partie). — La sagesse d'une femme. — Le règne de Bunkum, lettre à John Bull.

Chamber's Journal (mai). — W. Chambers : Le mouvement de restauration. — Le livre banal. — Les cloches de Yarrick. — Les animaux que j'ai connus et aimés. — Une maison de glace en Russie. — Dépression nerveuse. — Les cavernes. — L'ancienne partie de Naples. — Le garde de nuit du Dr Bistouri. — Pain et biscuit. — Un village dans une forêt allemande. — Distractions étranges. — Le tube électrique. — Le garde-chasse chez lui. — Souvenirs d'un directeur de cirque. — La maison du duc. — Science et arts. — Quatre poèmes. — Dr Christie Murray : Une vie d'expiation, roman (suite).

Dublin Review (avril). — L'évêque d'Ossory : La ville natale de saint Patrick. — Un homme d'État allemand : L'histoire du « Kulturkampf » en Prusse. — T.-E. Bridgell : Vie de saint Hugh. — Dr Gasquel : Nouvelles recherches sur les nerfs et le cerveau. — Nouvelles lumières sur un ancien sujet. — Les lettres de Charles Dickens. — Traités de philosophie. — La famine en Irlande. — Revue des périodiques catholiques du continent, critiques, etc.

Mind (mai). — Leslie Stephen : Le scepticisme philosophique. — H. Sidgwick : Le système éthique de Spencer. — Grant Allen : La douleur et la mort. — Sully : Les formes et les couleurs. — Shadworth Hodgson : La question du libre arbitre.

Belgravia (mai). — James Payn : Un agent confidentiel. — Dutton Cook : Julien et Berlioz. — Grenville-Murray : La candidature de M. Darlish. — Alfred Rimmer : Nos anciennes villes de province. — L'instinct, anecdocte. — G.-A. Rogers : Corvées. — Julian Hawthorne : Le chêne de Wildhurm. — Alfred-W. Kunt : La cassette de plomb, nouvelle.

The Gentleman's Magazine (mai). — R.-E. Francillon : La reine Cophétua, roman (suite). — Grant Allen : Les chroniques anglaises. — M. G. Watkins : Un écrivain de sport écossais (Saint-John). — Les victimes des élections. — Barnett Smith : Shirley. — James Payn : Deux enfants poètes (Elaine et Dora Reed Goodale). — Edward Walford : Un pèlerinage à Waltingham. — Percy Fitzgerald : Randolph Caldecott. — Sylvanus Urban : Causeries.

China Review (avril). — Watters : Les traductions des « Voyages de Fo-hsien ». — Allen : Les relations du Japon et de la Chine depuis 610. — Macintyre : Notes sur le dialecte sinico-coréen. — Hirth : Notes sur la grammaire chinoise. — Kingsmill : Les anciennes dénominations géographiques de l'Asie centrale.

Folk-Lore Journal. (Cape-Town : Darter Brothers; London : Nutt. Édité par la Société pour l'étude des littératures de tradition existantes chez les aborigènes de l'Afrique australe. 1 vol.) — G. Viehe : Les coutumes des Ovahereros ou Damaras (une tribu noire près du fleuve Orange). — L'histoire du petit estomac rouge. — L'Isala de la femme

assassinée. — Histoire du chacal et de la tortue. — S.-H. Edwards : Une histoire de la tribu des Batlapings. — L'Umamba de Maqula, ou le roi ensorcelé. — O. Stawem : Contes des Zoulous. — W.-G. Stanford : La tragédie de Sandhlwana, légende racontée par des Zoulous. — S.-H. Edwards : Proverbes des Setshuanas. (Les récits sont publiés, pour la plupart, en texte original avec la traduction anglaise.)

Academy (24 avril). — S. Cotton : Histoire des Indes, par Wheeler. — Arthur J. Evans : La Bulgarie depuis la guerre, par Minchin. — F.-J. Furnivall : La démonologie à l'époque d'Elisabeth, par Spalding. — S.-D.-F. Salmond : L'homme selon la Bible, par Laidlaw. — Edmund W. Gosse : Gertrude Coldbjörnson, roman danois, par A.-O.-E. Skram. — James Sully : Problèmes de la vie, par G.-H. Lewes. — Paul Bourget : Correspondance de Paris. — Amelia-B. Edwards : La ville de Ramsès.

(1er mai). — G. Saintsbury : Les mystères de la Passion, par le prof. Hase, traduit de l'allemand par A.-W. Jackson. — W.-P. Courtney : L'Angleterre « impérialiste », par Montagu Burrows. — J.-A. Godley : L'Odyssée d'Homère, traduction anglaise en vers, par Avia. — William E.-A. Axon : Mémoires de l'ancien Manchester, par Richard Wright Procter. — Townshend Mayer : Nouveaux romans de Wilkie Collins (la Fille de Jézabel), de R. Murray Prior (une Héroïne de l'Australie), d'Ulrick Ralph Burke (Loyal et Déloyal), et de L.-E. Wilson (Mary Browne). — Grant Allen : L'âme des animaux inférieurs, par Lander Lindsay. — R. Ellis : Un papyrus inédit de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin-Didot.

(8 mai). — Geo. Burnet : L'ancienne Glasgow, par Andrew Mac-George. — William-Henry Simcox : « Path and goal, » les éléments de la civilisation et du bonheur, par M.-M. Kalisch. — William Wickham : Histoire de la guerre contre les Zoulous, par Frances E. Colenso et Edward Durnford. — John Dennis : Cowper, par Goldwin Smith. — Egmont Hake : Œuvres de Millevoye — E. Purcell : Nouveaux romans de S.-B. Elliot (the Felmeres), d'Alfred Leigh (Eldorado), de Henriette-A. Duff (Honor Carmichael), et de Joseph Hatton (Trois Conscrits et les Filles qu'ils ont quittées). — E.-G. Ravenstein : Géographie physique, historique, politique et descriptive, par Keith Johnston. — Reginald-Lane Poole : Opuscules et traités d'Aboul-Walid Mœrvan ibn Djanah de Cordoue, avec la traduction française par Joseph et Hartwig Derenbourg.

(15 mai). — A. Lang : Francis Deák, un mémoire, avec une préface de Mountstuart E. Grant Duff. — William Minto : Conversations avec des personnages distingués du second Empire, 1860-1863, par feu Nassau-William Senior. — George-C. Warr : Système romain de l'administration des provinces à l'époque de Constantin le Grand, par W.-T. Arnold. — Démétrius-Charles Bouger : La campagne des Russes contre les Akhal-Teke-Turcomans, récit d'un témoin oculaire, par Charles Marvin. — Lindia Villari : Nouveaux livres italiens. — Paul Bourget : Le nouvel ouvrage de Victor Hugo. — F.-W. Rudler : L'homme de la période tertiaire en Grande-Bretagne. — Robert Cust : Essais sur les Indes, par Brian Houghton Hodgson. — J.-T. Mickletwaite : Restauration des églises, par sir Edmund Beckett. — G.-S.-S. Pattison : Le Salon de 1880.

Fortnightly Review (mai). — La chute des conservateurs. — George Saintsbury : Ernest Renan. — George Campbell : Home Rule dans plusieurs pays. — Edith Simcox : Idéal de l'utilité publique. — Leslie Stephen : Une « philosophie de l'histoire ». — Lord Wentworth : La loi foncière. — Wilfrid Blunt : Une page de l'histoire contemporaine de l'Arabie. — William Bear : La révolte des comtés.

The Quarterly Review (mai). — David Hume : La flore britannique. — La marquise de Wellesley. — Les Mémoires de Mme de Rémusat. — Les Chinois dans l'Asie centrale. — Les impôts aux Indes. — Les menaces des Slaves. — La défaite des conservateurs.

REVUES AMÉRICAINES

Lippincott's Magazine (mai). — G. Pomeroy Keese : Printemps dans les campagnes. — Dr Félix-L. Oswald : Excursions dans le Sud : les forêts du Guatémala. — Helen Campbell : Water-street et son travail. — Constance-Fenimore Woolson : Miss Grief. — Octave Thanet : L'ouvrier anglais et les crises commerciales. — Nena Sturgis : Masques d'autrefois et le carnaval moderne. — Margaret-J. Preston : Perséphone. — F.-M. Osbourne : Funérailles chez les pêcheurs chinois. — Phebe-D. Natt : Écoles d'art à Londres. — Causeries.

Harpers Monthly Magazine (mai). — Henry Van Dyke : La rivière Rouge du Nord. — Henri Bracer : Old Catskill (Salisbury House). — Mme John Lillie : Musique et musiciens en Angleterre. — James Milner : Scènes des pêcheries aux bords du lac Gelé. — Mary Treat : Etudes de la nature. — Mme Lizzie-W. Champney : Salgama condita, nouvelle. — Edward Cary : Réformes à New-York. — Le colonel H.-M. Boies : Notre garde nationale. — R.-D. Blackmore : Mary Anerley, nouvelle. — Causeries et notices.

International Review (mai). — Élisée Reclus : Études sur les peuples primitifs. — Lounsbury : La langue anglaise en Amérique. — Thomas Dwight : Le crâne, le cerveau et l'âme. — Ray Palmer : Oliver Wendell Holmes. — Luigi Monti : Victor-Emmanuel. — George-W. Julian : L'abus du ballottage. — Albert Stickney : Machinerie de gouvernement. — Littérature contemporaine.

Appleton's Journal (mai). — Les conversations de Nassau Senior avec de hauts personnages du second Empire. — Jacques Vincent : Le retour de la princesse, roman (traduit du français, fin). — Metternich. — Henri Regnault. — La philosophie des salons de réception. — Monsieur François, par Ivan Tourguenef. — James Spedding : L'histoire du « Marchand de Venise ». — Science et crime. — L'histoire du canal de Suez. Lettres de M. de Lesseps et de M. P.-H. Morgan. — Causeries littéraires.

Scribner's Monthly (mai). — William-C. Brownell : Les jeunes peintres américains. — Frances-Hodgson Burnett : Louisiana (fin). — Théodore L. de Winne : Les gravures sur bois ; la méthode moderne. — Eugène Schuyler : Pierre le Grand (IV). — George Grant : Les anciens jours du Canada. — John Burroughs : Boutades d'un flâneur. — Les missions chrétiennes. — Edmund C. Stedman : Edgar-Allan Poë. — Ernest Ingersoll : La cuisine des habitants des Montagnes Rocheuses. — Eugène L. Didier : Le Congrès et la propriété littéraire. — Chronique.

Atlantic Monthly (mai). — F.-B. Aldrich : La tragédie des Eaux Pacifiques (suite). — Williard Brown : Les examens dans l'éducation. — C.-P. Cranch : Le talent et le génie. — S.-H.-M. Byers : Dix jours dans l'armée des rebelles. — Henry C. Angell : Mémoires de W.-M. Hunt. — W.-D. Howells : Le pays inconnu, roman (suite). — Les candidats démocratiques pour la présidence. — Grant White : Américanismes. — Bibliographie : Le nouveau livre de Mark Twain. Metternich. Le nouveau roman de Zola. Hector Berlioz. Mme Lebrun.

North American Review. — J.-S. Black : Le général Grant et le gouvernement fort. — Leslie Stephen : La

religion des hommes sensibles. — G.-F. Curtis : Mac-Clellan et ses derniers services rendus à la République. — F.-H. Underwood : Ralph-Waldo Emerson. — La doctrine de Monroë et le canal de Panama. — A. Gustafson : Les conquêtes des Normands. — La vie de Gladstone. — Lamartine et ses amis.

REVUES BELGES

L'Athenæum belge (nos d'avril et de mai). — La Belgique contemporaine. — La vie du prince Albert. — Lenz et Klinger. — Documents pour servir à l'histoire des villes hanséatiques. — Romans et nouvelles de Mme Gréville. Publications allemandes. — Les manuscrits syriens du British Museum. — C. Carlier : Mémoires de Mme de Rémusat. — J. Stecher : Dictionnaire étymologique de la langue wallonne, par Ch. Grandgagnage. — A.-C. : Le Juif-Errant, par G. Paris. — La Province maritime ancienne et moderne, par Charles Lenthéric. — Alphonse Wauters et J. Proost : Cartulaires belges. — G. Van Muyden : Publications allemandes. — Bulletin. — Notes, sociétés savantes. — Bibliographie.

Revue générale (mai). — Ch. Woeste : Le déclin du Kulturkampf en Suisse. — Lecarm : Les Projets de Mme Deville, nouvelle. — A. Van Weddingen : L'Encyclique de S. S. Léon XIII sur le droit du mariage dans les familles chrétiennes et sur les mœurs domestiques. — Le Tyrol et le Pays des Dolomites. — Les prisons cellulaires en Belgique. — Baronne de Brackel : La fille de l'écuyer, nouvelle. — A. Reynaert : De l'unification législative en Suisse et dans les royaumes scandinaves.

Ciel et Terre (1er mai). — J.-C. Houzeau : D'où nous vient le niveau. — Comte C. d'Espiennes : Les courants supérieurs de l'atmosphère et leur influence sur les dépressions barométriques. — C. Fievez : La lumière polarisée. — H. Farquhar : Sur l'éclat et la distribution des étoiles, trad. par L. Estourgies, suite. — L. Niesten : Le ciel pendant le mois de mai. — J. Vincent : Revue météorologique de la quinzaine. — Notes. — Ouvrages reçus. — Bibliographie.

Précis historiques (mai). — V. Baesten : Les décrets du 29 mars et les « lois existantes ». — Fr. Kieckens : Un récollet flamand, premier apôtre du Mexique. — Le R. P. H. Depelchin : La mission du Haut-Zambèze. — Le R. P. Ch. Croonenberghs : Nouveaux détails sur les Matabélés. — V. Van Tricht : Causerie scientifique : Nos insectes. — Chronique. — Nécrologie.

Revue de Belgique (15 avril). — La réforme de l'enseignement primaire en France. — Le capitaine Cambier et la première expédition de l'Association internationale d'Afrique. — Yanko le musicien. — Chronique littéraire.

REVUES ESPAGNOLES

O Instituto (n° 8). — Étude sur le primat universel. — La flore lusitanienne. — Intolérance scientifique. — Eaux alcalino-gazeuses. — La xxve ode d'Horace. — Bulletin bibliographique.

Revista Contemporanea (15 avril). — Abder-Rahman et son influence religieuse. — Don Giovanj de Madrazzo. — Ferdinand VII. — Sectes religieuses aux États-Unis. — Le feu sacrilège. — Le privilège de l'union. — Bluntschli et sa théorie de l'État. — Bulletin bibliographique. — Chronique politique. — Revue de l'étranger.

(30 avril). — V. Barrantes : Catalogue des imprimeurs depuis l'introduction de l'imprimerie jusqu'en 1600. — I. Zaragoza : Influence de Don Juan de Palafox y Mendoza sur les destinées de l'Amérique espagnole (suite). — I. G. de Arteche : Ferdinand VII à Valence. — A. Peña y Goñi : Manuel Marques et la symphonie en Espagne. — Bulletin bibliographique.

(15 mai). — Luis Vidart : Les Lusiades de Camoëns et ses traductions en espagnol. — D. José Jordana y Morera : La question de la préservation des forêts dans les États-Unis. — Conrado Solsona : La liberté dans l'art. — Dioniso Chaulié : La « grotte du Moine ». — D.-V. Barrantes : Catalogue des imprimeurs depuis l'introduction de l'imprimerie en Espagne jusqu'en 1600. — D. Manuel Fernandez y Gonzalez : Le privilège de l'union, nouvelle (suite). — Manuel Fernandez y Gonzalez : Le pèlerinage à Saragosse, le 16 avril. — Miguel Sanchez : La question des jésuites en France. — Bulletin bibliographique. — Xavier Ugarte : Chronique politique. — Revue de l'étranger.

Revista de Espana (30 avril). — N.-F. Cuesta : Dynasties grecques avant Alexandre. — D.-J. de Echegaray : La fin du monde. — J.-G. Torres : Mystères dans l'histoire des affaires publiques en Espagne. — Mme Concepcion Arenal : Le réalisme et la réalité dans les beaux-arts et la poésie. — B. Antequera : L'anthropologie transformiste et ses erreurs. — D.-J. Genaro Monti : Astronomie populaire. — Chronique politique et littéraire.

REVUES HONGROISES

Budapesti Szemle (mai, juin). — Guillaume Györy : La poésie populaire portugaise. — Antoine Zichy : Le comte Étienne Zéchenyi (le plus grand Magyar), d'après ses notes et écrits. — Louis Erazy : Camille Saint-Saëns. — Jules Frei : Le mouvement irlandais. — Jules Lànczy : Les Mémoires de Wirkner ; données pour l'histoire de l'époque des réformes constitutionnelles (1823-1848). — Bèla Szàsz et Jules Vargha : Poèmes. — Samuel Roth : Quelques nouvelles théories géologiques. — Henri Marczali : L'histoire ancienne de Budapest, par François Salamon. — David Angyal : Études contemporaines d'Ambroise Neményi. — X. : Les Russes contemporains, par Grenville-Murray.

Szàzadok (fascicule de mai). — Dr Charles Károlyi : La guerre de l'Allemagne contre les Turcs en Hongrie, en 1542. — Édouard Wertheimer : La vie sociale à Nagy-Szeben (capitale des Saxons transylvaniens) au xviiie siècle. — Charles Szabo : Le nom des Sicules. — Coloman Thaly : La jeunesse de Thoekoely.

Havi Szemle (mai). — Ferd. Barna : Traduction d'une légende finnoise en vers sur la sainte Vierge. — Samuel Roth : Werner et Lyell. — Guillaume Dukay : Néologie et orthologie. — Chronique des beaux-arts. — Bulletin bibliographique.

REVUES ITALIENNES

Rivista Europea (mai). — Lambda : L'État et l'Église en Italie. — A. G. : Napoléon Bonaparte, d'après les Mémoires de Mme de Rémusat. — G. Silingardi : Ciro Menotti et la révolution de 1831 à Modène. — E. M. : La légende des Demidoffs et la villa de San-Donato. — O. A. : Le service postal en Italie en 1877-1879. — A. de Guarinoni : Un amour de soixante-dix ans. — Correspondances littéraires de la Hollande, de la Suède, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France. — Revues littéraires, économiques et politiques.

Nuova Antologia (1er mai). — Bonghi : Spartaco — Fambri : Est-il vrai que la physique ait tué la métaphysique? — Angelo de Gubernatis : La littérature des Zoulous et les mythes ario-africains. — Luigi Ferri : Un livre de Terenzio Mamiani sur la religion. — Petruccelli della Gattina : Impéria, roman historique du xvie siècle (fin). — Luigi Luzzatti : L'État italien comme banquier et nos caisses d'épargne. — G. Zavattari : La situation militaire de l'Autriche-Hongrie par rapport à l'Italie. — Chronique politique, bulletin bibliographique.

(15 mai). — A. d'Ancona : Jacopone da Todi : les mœurs judiciaires au xiiie siècle. — Giovanni Maro, l'art maritime antique. — F. Fiorentino : La vie et les œuvres de Giovan Battista de la Porta. — Sofia Albini : L'ami de Camille. — Attilio Brunialti : La région antarctique et l'expédition italienne. — Angelo de Gubernatis : Chronique des littératures étrangères. — Chronique politique.

Rassegna Nazionale (mai). — Augusto Conti : Les centenaires de saint Benoît et de sainte Catherine de Sienne. — Diodato Lioy : La protection et le libre-échange. — L. : La Brunetta. — Carlo Placido Gariazzo : Le code et les successions ab intestat. — G. de Rossi : La réforme électorale selon le projet de loi de Depretis. — Adolfo Galassini : La vie d'Alfieri et de Cellini. — E. Riva Sanseverini : Napoléon III en 1866. — Bulletin économique, bibliographique et politique.

Filosofia delle scuole italiane (fin d'avril). — F. Mamiani : La psychologie et la critique de la raison pure. — Felice Tocco : L'analyse transcendentale. — Maro Panizze : La physiologie du système nerveux et ses rapports avec les faits psychiques. — Bibliographie, revue des périodiques philosophiques.

Rassegna Settimanale (2 mai). — Colonisation et émigration. — Le bilan de la guerre. — Le palais des Beaux-Arts à Rome. — Ernesto Masi : Alfonso La Marmora. — A. de Nino : Inhumation et crémation. — J.-P. Cestaro : Un nouvel appareil manographique. — Critiques littéraires : Chansons de G.-M. Labronico. — Marco Foscarini et Venise au xviiie siècle, de Emilio, Morpurgo. — Eléments du droit administratif, de Salvatore di Luca Carnazza.

Archivio storico italiano (2e numéro). — C. Minieri Riccio : Le règne de Charles d'Anjou, 2 janvier 1273 jusqu'au 31 décembre 1283. — Morosi : Les motifs de l'abdication de Dioclétien. — A Rolando : Géographie politique de l'Italie impériale aux ixe et xe siècles. — Ermanno Ferrero : Documents sur les relations des villes de Toscane avec l'Orient chrétien et les Turcs jusqu'à 1531. — R. Fulin : Les journaux de Marino Sanuti. — A. Reumont : La cour de Milan en 1773 et le comte Fersen. — Bulletin bibliographique.

Bollettino Consolare (fin d'avril). — G. B. Raffo, consul général à New-York : L'émigration italienne aux États-Unis. — Le marquis E. Centurione, consul général à Francfort : La situation commerciale en Allemagne. — M. Pinto, consul général à Saint-Pétersbourg : Les ports de Cronstadt et de Reval en 1879 (deux rapports).

REVUES RUSSES

Otetchestvenniy Zapiski (27 mars). — A Palm : Les années perdues, nouvelle (suite). — Ivan Yanjoul : Le travail des enfants et des femmes dans les fabriques en Angleterre et en Russie (suite). — A. Yakhontov : Après le bal, poème ; et traductions de Heine. — Zaboutouy : La parenté nouvelle. — Les écrivains étrangers sur la Russie. — Serguei Atava : L'appauvrissement dans le gouvernement de Tambov. — La femme au xviiie siècle, d'après Goncourt. — S. Caronin : Une alliance, nouvelle. — Mme E. Likhatchov : La question des femmes dans les derniers dix ans. — Les hommes d'État de l'Angleterre contemporaine. — Ljoudovik : Chronique parisienne. — Critiques littéraires : « Les habitants de Podlyipov, » roman par Ryechetnikov. « Les maladies paludéennes dans le nord de la Russie, » par Ivan Andrjevski. « Les bases philosophiques de l'éducation morale. » « Le rire et la douleur, » pot pourri, par Lskof. « A la guerre et à la maison, » roman, par S. S. Okr — s. — Causerie littéraire. — Chronique de l'intérieur. (Le numéro contient 440 pages.)

(27 avril). — Khrestovski (pseudonyme d'une dame) : La famille et l'école. — Poésies de Victor Hugo, traductions. — Vetrouguine : Le paiement, nouvelle. — Ivan Yanjoul : Le travail des enfants et des femmes dans les fabriques en Angleterre et en Russie (suite). — Yadrintzev : Les bons endroits de la Sibérie, les steppes et la mer. — Serguei Atava : L'appauvrissement dans le gouvernement de Tambov. — Chtchedrine (pseudonyme de Soltikov, l'excellent écrivain satirique): Il n'y a pas longtemps. — A. P. : Les résultats du crédit à courte échéance. — P. P — v : Sur la question de l'approvisionnement. — Correspondance de Paris. — Critiques littéraires : « Les matériaux pour étudier la position actuelle de la propriété foncière et de l'industrie agricole en Russie. » « Le poison et l'exil, » par Nikitchine (ancien gouverneur de la Sibérie). « Nouvelles de Mme Chrestovski ». « Ce qu'il nous faut, » par le prince Mechtcherski. « Les Mémoires de Pierre Karatiguine » (un artiste et vaudevilliste). « Les israélites devant le tribunal de la critique et du sens commun, » par X. « Portraits des membres du conseil municipal de Saint-Pétersbourg. » « La galerie de portraits des hommes de lettres, des savants et des artistes russes, » par Constant Chapiro. — Causeries littéraires, par N.-M. (Mikhaïlovski). — Chronique de l'intérieur. (Ce numéro contient 588 pages.)

Dielo (27 avril). — K. Stanyukovitch : Deux frères, roman. — K. S. : Thomas Buckle. — Ouida : Pepistrelo, nouvelle. — N. V. : D'une main amicale, récit de mœurs russes. — George Sand : Césarine. — Wilkie Collins : La fille de Jézabel. — A. Polonskiy : Les montagnes trop escarpées, roman. — S. Chachkov : La commission législative et la situation des paysans sous Catherine II. — P. Sergueyev : Du gouvernement d'Archangel. — Theuriet : Les paysans (traduction). — N. Chelgounov : Machiavelli. — Critiques littéraires : « Etudes et essais, » par Khléebnikov. « Les mœurs, traditions, préjugés et poésies du peuple russe, » par Zabulivnuy, 4 volumes. — « La Société de Liverpool pour les réformes financières, » par Y. Yanjoul. « Célébrités russes, » par Slunine. —

M. Tzebrikov : Revue des journaux. — Lettres de lord Roseberry sur la Russie. — Chronique politique et sociale. (Le numéro contient 571 pages.)

Viestnik Evropu (13 avril). — P. Annenkov : Souvenirs littéraires de l'époque de 1838-1848. — E. R. : Les sectaires russes, essai de l'histoire contemporaine. — Alexey Potiekhine : Les exploiteurs du peuple à la campagne. — A. A. : Étude sur le Décameron. — Maurus Jokai : Le nouveau seigneur, roman traduit du hongrois. — A Pupine : La question polonaise dans la littérature russe. — K. Ord : Nos 252 représentants (les membres du conseil municipal de Saint-Pétersbourg). Critiques littéraires : « La constitution anglaise et son histoire, » par Kovalevski. « L'administration de la justice en France, » par Kouplevaski. « Les besoins du peuple russe, » par Ivan Kachkarov. « Les publications du ministère des finances, » 10e année. « Peter the Great, » par Eug. Schuyler (paru dans le *Scribner's Monthly*). — Ivan Tourgeniev : Les trouvailles de Pergame, exposées à Berlin. — Chronique intérieure, correspondances de Berlin et de Paris. — A. K. : Le tiers-état en Russie (lettre au directeur).

(13 mai). — La suite des études de P. Annenkov, de « E. R. », de Potiekhine et de Pupine. — A. Kanetzki : La diphtérite. — A. Inostrantzev : L'homme de la période de pierre aux environs du lac de Ladoga. — Critiques littéraires : « Histoire de la littérature », par Korche. « Cours du droit civil, » par Pobyedonosetz. « Histoire de l'Europe, » par Freeman (deux traductions russes). « Les travaux de la Commission pour le développement des études techniques en Russie. » « L'histoire de l'église russe, » par E. Goloubinski. « Histoire de la pédagogie, » par Schmidt. « Le tour du monde, » par E. Reclus. « Chrestomathie de l'histoire moderne, » par G. Gurevitch. — Chronique de l'intérieur. — R. : Correspondance de Londres. — Émile Zola : Correspondance de Paris. — Les fouilles de Mycène et de Troie, etc.

REVUES SUISSES

Bibliothèque universelle et Revue suisse (mai). — Paul V ouga : En Zélande, souvenirs de voyage. — Louis Favre : Les esprits du Séeland, nouvelle (fin). — Pravda : Le nihilisme et la Russie. — Eugène Rambert : La flore suisse et ses origines (fin). — M. E.-C. Grenville Murray : Chroniques parisienne, italienne, allemande et anglaise. — Bulletin littéraire et bibliographique.

PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

PARUS DANS LES JOURNAUX QUOTIDIENS DE PARIS

(du 15 avril au 15 mai)

Civilisation. — Mai : 14. X. Aubriet : L'abbé Grégoire et M. A. Daudet.

Constitutionnel. — Avril : 19 ; mai : 3. Barbey d'Aurevilly. Etudes littéraires.

Débats. — Avril : 15. Francis Charmes : Discours parlementaires de M. Thiers. — 16. P. Deschanel : Voyage en Orient, par J. Reinach. — 28. Marc Monnier : Antonio Romieri sette anni del sodalizio con Giacomo Leopardi. — 29. Cuvillier-Fleury : M. Guizot dans sa famille et avec ses amis.

Mai : 7. Charles Gabriel : La Chimère de Chesneau. — 8. Henri Houssaye : Religions et Religion, par V. Hugo.

Défense. — Avril : 17. P. Lallemand : La chaire française au XIIe siècle.

XIXe Siècle. — Avril : 18. Bonaparte et son temps, à propos du livre de M. Jung.

Droit. — Avril : 25 ; mai : 2, 6, 15. Moulin : Le Palais à l'Académie.

Événement. — Avril : 24. A. Daudet : Les salons littéraires.
Mai. E. Hippeau : Saint-Simon inconnu.

Figaro. — Avril : 25. X.* : Émile Durandeau.
Mai : 2. Pierre Quiroul : Silhouettes effacées (Durandeau). — 9. XXX : G. Flaubert. — 12. A. Bataille : Me Rousse. — 11. Théodore de Grave : Édouard Fournier. — 19. J. Brémond : P. de Musset.

Français. — Mai : 3. G. S. : Léonce Reynaud ; 15. Rousse. — 21. Laerti : Flaubert.

Gaulois. — Avril : 17. Guy de Maupassant : Les Soirées de Médan (comment a été fait ce livre). — 22. Fourcaud : Renan conférencier.

Gil Blas. — Avril : 7. Jean Richepin : Ignotus peint par lui-même. — 8. Memor : Étude sur Renan. — 21. J. Richepin : Les six naturalistes.

Mai : 5. J. Richepin : Affaire Bétolaud contre Théophile Gautier.

Liberté. — Mai : 3. E. Lavigne : Religions et Religion, par V. Hugo. — 10. E. Lavigne : Papiers inédits du duc de Saint-Simon, avec introduction par Drumont. — 11. É. Drumont : G. Flaubert.

Moniteur universel. — Avril : 17. L. R. : Du mouvement littéraire à l'étranger. — 28. L. Derôme : M. Guizot chez lui.

Officiel. — Avril : 16. G. Monod : Histoire de Florence, par Perrens.
Mai : 2. A. Dide : Voltaire et les serfs du Jura. — 9. H. Barthélemy : Bonaparte et son temps.

Ordre. — Mai : 5. F. Masson : Rome et Cicéron ou les derniers moments de la République romaine, par Dubois-Gachan.

Paix. — Avril : 17. Les possédées de Loudun, à propos du livre de M. G. Legué : Urbain Grandier et les Possédées de Loudun.

Paris-Journal. — Mai : 1er. H. Cochin : Mme Molé, à propos d'un livre sur M. le marquis de Ségur.

Parlement. — Avril : 15. P. Bourget : Renan. — 17. A. Gigot : Vie du prince-époux, par Th. Martin. — 21. C. de Varigny : Diderot peint par lui-même, par Schérer. — 26. A. Theuriet : Giacomo Leopardi.

Mai : 3. F. B. : Mme Auguste Craven. — 6. P. Bourget : Alfred de Musset. — 10. A. Theuriet : Jeanne, poème par M. Jules Breton. — 13. P. Bourget : G. Flaubert. — 15. Georges Picot : Papiers du duc de Saint-Simon. — 20. P. Bourget : Me Rousse.

Patrie. — Avril : 22. De Thémines : L'œuvre de Viollet-le-Duc.

Mai : 13. G. de Saint-Valry : G. Flaubert. — 22. F. T. : Un docteur extraordinaire.

Rappel. — Avril : 24. Victor Meunier : Ces bons Allemands. — 27. V. Meunier : Dans le bleu.

Mai : 11. V. Meunier : L'Afrique et la question sociale. — 14. V. Meunier : Le Sahara et le Soudan. — 17. Émile Blémont : Flaubert.

République française. — Avril : 20. T. C. : La morale des Jésuites, à propos du livre de M. Paul Bert.

Temps. — Avril : 17, 18, 23. Renan : Conférences. — 30. Lettre du maréchal Bosquet à ses amis.

Mai : 3. Legouvé : Les vieux de la vieille. — 8. E. Schérer : Les Mémoires de Mme de Rémusat. — 19. Mézières : Deux romans nouveaux.

Voltaire. — Avril : 20. E. Rod : Les Soirées de Médan.

Mai : 8. Jampierre : Mémoires de Kossuth. — 10, 11. Gætschy : G. Flaubert. — 13, 15, 16, 17. E. Zola : G. Flaubert. — 14. Paul Alexis : Quelques souvenirs de Flaubert. — 15. Jampierre : Me Rousse à l'Académie. — 18. Alceste : Voltaire.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

PENDANT LE MOIS DE MAI

1. *La Croix*, recueil mensuel. In-8°, 80 pages à 2 colonnes, avec gravures. Paris, imp. Jules Le Clère, 17, rue Cassette. Bureaux, 8, rue François Ier. Abonnements : 12 fr. par an.

La Finance bretonne, 16 pages in-4° à 3 colonnes. Paris, imp. Nouvelle, 14, rue des Jeûneurs. Paraît tous les jeudis.

Bulletin maçonnique de la grande loge symbolique écossaise. In-8°, 40 pages. Paris, imp. Hugonis, 6, rue Martel. Paraît le 15 de chaque mois. Bureaux, 20, rue Richer. — Abonnements : France et Algérie, un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. Étranger (convention postale), un an, 8 fr.; 6 mois, 4 fr. Autres pays, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. Un numéro, 50 cent.

Les Folies-Bergère. In-4°, 4 pages à 2 colonnes. Paris, imp. Mouillot, quai Voltaire.

2. *Histoire de l'art*, recueil et encyclopédie artistiques, par Moret et Obalski. In-4°, 8 pages à 2 colonnes, avec gravures. Paris, imp. Schmidt, 5, rue Perronet. Paraît tous les samedis. Bureaux : 76, rue Notre-Dame-des-Champs. — Abonnements : Paris, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. Étranger, un an, 12 fr.

L'Écho de la triperie, organe spécial de la Chambre syndicale de Paris. 1 feuille in-4° à 3 colonnes. Paris, imp. Wattier, rue J.-J. Rousseau, 61. Paraît les 1er et 16 du mois. — Abonnements : Paris, un an, 12 fr.

16. *Mémorandum des publications et des brevets techniques*. Bi-hebdomadaire. In-4°, 4 pages à 2 colonnes. Paris, imp. Jailly frères. Bureaux : 30, rue Oberkampf. — Abonnements : 30 fr. par an.

17. *Bulletin de la mission évangélique Mac-All*. In-12, 16 pages. Paris, typ. Maréchal, 16, cour des Petites-Écuries. — Un numéro, 25 cent.

18. *La Femme* dans la famille et dans la société, journal littéraire et scientifique paraissant le samedi. In-4°, 8 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Blommenstein, 9, rue d'Aboukir. Administration : 60, rue Richelieu. — Abonnements : un an, 6 fr.; 6 mois, 3 fr. 50; 3 mois, 2 francs.

22. *Le Contrôleur des opérations financières*, journal hebdomadaire, renseignant sur toutes émissions de titres, actions et obligations. In-4°, 8 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Kugelmann, rue Grange-Batelière. — Abonnements : Paris et départements, un an, 5 fr. — Administration, 86, avenue de Clichy.

23. *Le Franco-Slave*, organe du commerce et de la navigation. In-4°, 4 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Cormier, rue d'Argout, 8. Paraît le vendredi. Bureaux : 35, boulevard Bonne-Nouvelle. — Abonnements : un an, 10 fr.; 6 mois, 6 francs.

27. *Gazette des mariages*. Paris, imp. Goupy.

29. *Le Petit Album musical populaire*. In-8°, 4 pages, avec musique gravée. Paris, imp. Ch. Joly, rue du Renard. Paraît le 1er de chaque mois. — Abonnements : un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr. 50. — Bureaux : 101, rue Saint-Dominique.

3. *La Banque populaire*, bulletin financier. In-4°, 4 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Schiller, 10, faubourg Montmartre. Administration, 4, rue Chauchat.

L'Épargne publique. In-4°, 4 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Goupy et Jourdan, 71, rue de Rennes. — Abonnements : Paris et départements, un an, 4 fr. — Bureaux : 25, rue de Grenelle. Paraît le samedi.

Le Moniteur des intérêts financiers. In-4°, 4 pages à 3 colonnes. Paris, imp. Schiller, 10, faubourg Montmartre. — Bureaux : 4, rue Chauchat. — Abonnements : 4 fr. par an.

8. *Gazette des fonds français et étrangers,* moniteur hebdomadaire des sociétés par actions. In-4°. Imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. Administration, 86, avenue de Clichy. — Abonnements : Paris et départements, un an, 5 fr.

11. *La Piste,* journal spécial des sports et des chasses. Grand in-4°, 4 pages. Paris, imp. Kugelmann, 12, rue Grange-Batelière. Administration, 34, rue de Penthièvre. — Abonnements : Paris, un an, 10 fr.; 6 mois, 5 fr. 50; 3 mois, 3 fr. Un numéro, 20 cent.

La Vie mondaine, journal hebdomadaire. Grand in-8°, 4 pages à 2 colonnes. Paris, imp. Hugonis, 6, rue Martel. — Abonnements : un an, 20 fr.; 6 mois, 12 fr. Un numéro, 30 cent. — Bureaux : 10, passage Saulnier.

12. *L'Union des Commerçants,* journal industriel et financier. Paris, imp. Robert et Buhe.

13. *L'Étoile,* journal de l'alimentation. Paris, imp. Gourand.

Le Moniteur des juges de paix. Paris, imp. Dumaine.

29. *Le Petit Phare.* Paris, imp. Tolmer.

Le Turgotin, bulletin hebdomadaire paraissant le jeudi, organe des élèves de l'école Turgot. Autographié. Petit in-4°, 8 pages. Paris, imp. Cotelle, passage du Caire. Rédaction, 69, rue Turbigo. — Abonnements : un an, 6 fr.; 3 mois, 2 fr. — Un numéro, 15 cent.

Paris-Rome, journal du monde élégant. In-4°, 12 pages à 2 colonnes. Paris, imp. Langelier et Larguier, 18, rue de l'Échiquier. Rédigé en langues italienne et française. Direction, 26, faubourg Saint-Honoré. — Abonnements : 6 mois, 12 fr.; un an, 24 fr. — Le numéro, 25 c.

30. *L'Écho bibliographique.* Paris, imp. Le Clère.

Petit Journal des agriculteurs. Paris, imp. Bernard.

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

Les Œuvres du maréchal Bugeaud. — Le maréchal Bugeaud, duc d'Isly, a laissé sur les choses de la guerre divers ouvrages estimés, qui ont été publiés par M. Leneveu, éditeur, sans que l'auteur songeât à en tirer profit.

Aujourd'hui les filles du maréchal viennent réclamer le droit exclusif d'éditer les œuvres de leur père. Elles demandent, de plus, la restitution d'un manuscrit relatif à l'*Histoire de la guerre des rues,* manuscrit qu'elles prétendent être resté entre les mains de l'éditeur. M. Leneveu (mort au cours du procès) affirmait que le maréchal lui avait fait abandon de la propriété de son œuvre et arguait, en outre, de la possession pendant trente-quatre ans du manuscrit réclamé.

L'affaire a passé à la première chambre civile de la Seine, les 5 et 12 mai. Le tribunal a jugé que les demanderesses, Mmes Feray et Gasson d'Isly, auraient seules, à l'avenir, le droit de publier les œuvres de leur père, mais que les volumes restants des éditions précédentes étaient et resteraient la propriété de la maison Leneveu. En ce qui concerne le manuscrit, l'éditeur ayant déclaré l'avoir rendu au maréchal de son vivant, et aucune preuve n'étant venue établir le contraire, le tribunal s'est borné à donner acte aux demanderesses de la déclaration du défendeur.

La maison Leneveu a été condamnée aux dépens.

G. Fustier.

A. Quantin imprimeur
r. S. Benoit, 7. à Paris

Le Livre

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

1er SEMESTRE — 1880

Tome I

COMPTES RENDUS ANALYTIQUES

BEAUX-ARTS

ARCHÉOLOGIE — ARCHITECTURE — MUSIQUE

BELLES-LETTRES

LINGUISTIQUE — ORIENTALISME — PHILOLOGIE — POÉSIE — ROMANS — THÉATRE

Linguistique

Orientalisme

Philologie

Poésie

Romans

Théâtre

BIBLIOGRAPHIE — MÉLANGES

ÉCONOMIE POLITIQUE

GÉOGRAPHIE

ETHNOCRAPHIE — VOYAGES

HISTOIRE

CHRONOLOGIE — DOCUMENTS — MÉMOIRES

JURISPRUDENCE

PHILOSOPHIE

MORALE — ÉDUCATION — RHÉTORIQUE

SCIENCES MÉDICALES

ANATOMIE — PHYSIOLOGIE — HYGIÈNE

SCIENCES MILITAIRES

SCIENCES NATURELLES

PHYSIQUES — MATHÉMATIQUES

THÉOLOGIE

RELIGION — ÉCRITURE SAINTE — LITURGIE

GAZETTE BIBLIOGRAPHIQUE

DOCUMENTS OFFICIELS — NOUVELLES — VARIÉTÉS

CORRESPONDANCES

JOURNAUX

NÉCROLOGIE

INDEX

INDUSTRIES DU LIVRE

PÉRIODIQUES

LE LIVRE DEVANT LES TRIBUNAUX

SAISIES — POURSUITES — CONDAMNATIONS